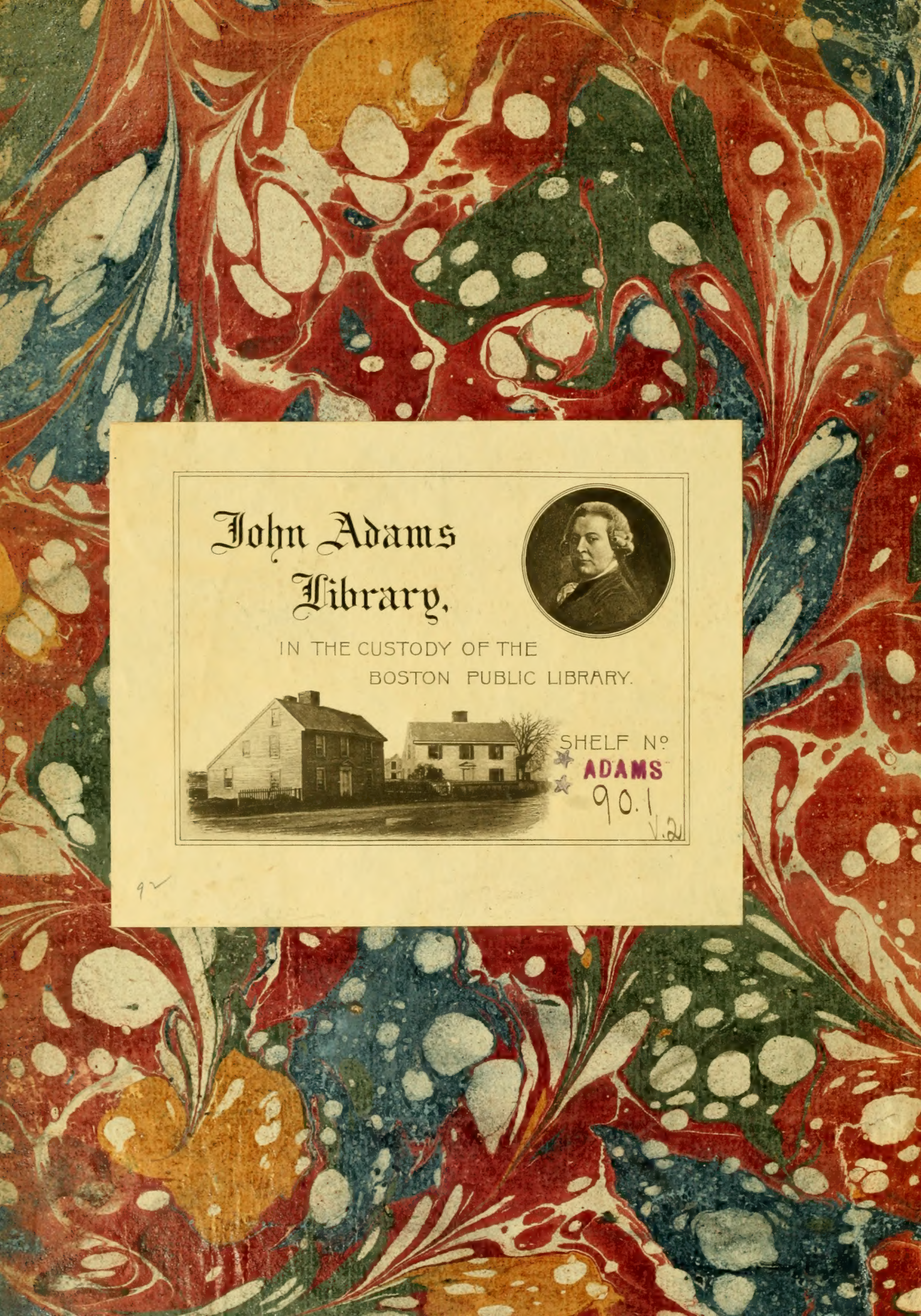
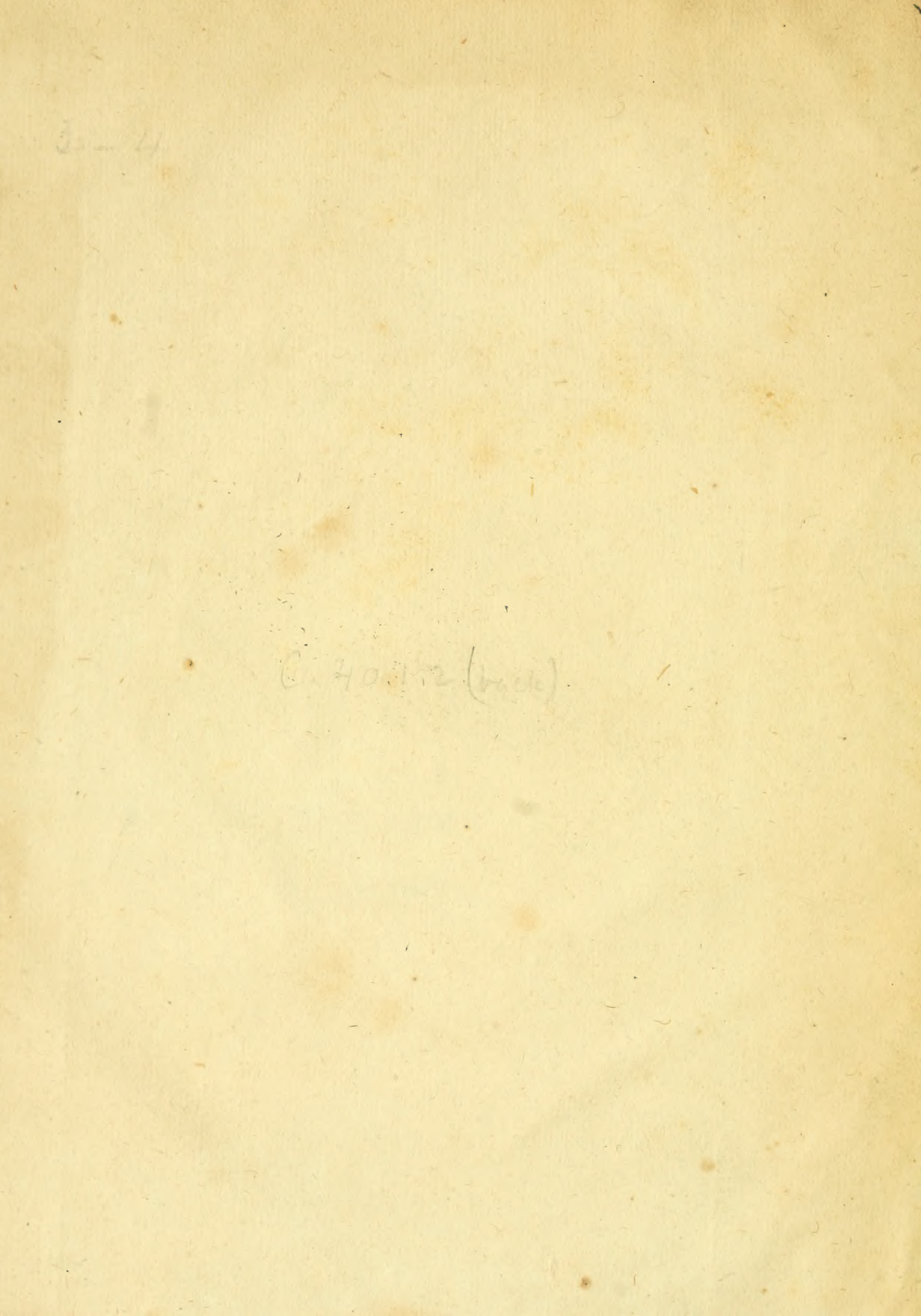



John Adams
Library.
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
90.1
V.2
92





HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE

DE THOU.

TOME SECOND.

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
JACQUE-AUGUSTE
DE THOU,

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'EDITION LATINE DE LONDRES.

TOME SECOND.

1550. —— 1555.



A LONDRES.

M. DCC. XXXIV.



SOMMAIRES DES LIVRES CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE VII.

L'Empereur tâche de disposer Ferdinand son frere, & ses enfans, à renoncer à l'Empire en faveur de son fils. L'Archiduc Maximilien revient promptement d'Espagne, pour s'y opposer. Il amene avec lui Buhaçon parent du Roi de Fez; ce qui donne sujet à l'auteur de parler des Royaumes de Fez, de Maroc, de Tremesen, de Tunis, de leurs anciens Rois, & de ces regions d'Afrique. L'origine & le progrès des Cherifs. Ils font périr la race des anciens Rois. Dissention entre les Cherifs, ce qui allume la guerre entre Oatas, le Roi de Fez & le Cherif Mahamet. Oatas est fait prisonnier. Le Cherif se mocque de ce Prince, sous une apparence d'humanité, & se rend maître de Fez. Guerre de Mehedia, entreprise par Jean de Vega, viceroi de Sicile. Description du Royaume de Tunis. Prise de Monastier. Prise de Mehedia. Revolte de Soliman, seigneur de l'isle de Gelves, & tributaire de l'Empereur. André Doria poursuit le Corsaire Dragut, qui vouloit entrer dans cette Isle.

HENRI II. 1550.

1551.

HENRI II. 1551.

Le Grand Seigneur, pour se venger des injures qu'il avoit reçûës l'année précédente, fait équiper une flote. Elle prend d'abord la route de Sicile, ensuite celle de Malthe, & descend enfin en Afrique. Elle assiége Tripoli, & le prend. On impute aux François la perte de cette place. L'Auteur prouve que c'est une calomnie.

SOMMAIRE DU LIVRE VIII.

EDit de l'Empereur touchant le Concile. Diete de Nuremberg, au sujet de la guerre de Magdebourg. L'empereur traite envain avec son frere pour la succession de l'Empire. Les Lutheriens sont inquietés. Traité fait avec ceux de Magdebourg. L'Electeur Maurice fait une alliance secrette avec le Roi, par l'entremise de l'Evêque de Bayonne. Les Princes intercedent auprès de l'Empereur, pour la liberté du Landgrave de Hesse. Le Roi n'est pas d'accord avec le Pape, touchant les affaires du Concile. Il écrit aux Prélats assemblés à Trente. Discours de Jacque Amyot abbé de Bellozane au Concile de Trente. Le Parlement verifie un Edit, qui défend de porter de l'argent à Rome pour l'impetration des Benefices. Pour adoucir le Pape au sujet de cette Ordonnance, on poursuit les Heretiques. Les Suisses ne se veulent pas soûmettre à l'autorité du Concile. Les Protestans y envoyent des Ambassadeurs. Le Roi fait alliance avec Ottavio Farnese. Commencement de la guerre de Parme. Son succès. L'Empereur & le Roi publient à ce sujet plusieurs écrits pleins d'animosité. Frederic de Gonzague somme le duc de Ferrare, au nom de l'Empereur, de lui rendre Reggio. La Mirandole assiégée par les Imperiaux.

Origine de la maiſon des Pics. Le Roi & l'Empereur ſe font la guerre en Lombardie, & dans les Payis-Bas. Le Pape ennuyé de cette guerre, envoye le cardinal Carpi à l'Empereur, & le cardinal Verallo en France, en qualité de Legats. Les pouvoirs de celui-ci ſont portés au Parlement, & enregiſtrés avec les mêmes reſtrictions que ceux de ſes prédéceſſeurs. On y en ajoûte d'autres à cauſe de l'Edit publié contre les Notaires Apoſtoliques. Troubles en Angleterre. Le duc de Sommerſet regent du Royaume a la tête tranchée. Le duc de Northumberland ſe veut rendre maître du Royaume. Mort de Martin Bucer, d'André Alciat, de Marc-Antoine Flaminio, de Jean-Baptiſte del Monte, & de Joachim Vediano.

SOMMAIRE DU LIVRE IX.

TRoubles en Hongrie. Deſcription de ce Royaume. Le Roi Louis eſt tué à Mohacz. Jean Zapoli prend le titre de Roi, & diſpute à Ferdinand le droit de cette ſucceſſion. Etienne fils de Jean Zapoli & d'Iſabelle, ſœur de Sigiſmond Auguſte, roi de Pologne, ſuccede à ſon pere. George Martinuſe & la Reine-mere lui ſont laiſſés pour tuteurs par le feu Roi. Origine, mœurs & qualitez de Martinuſe. La guerre eſt allumée entre le Roi Ferdinand & la Reine Iſabelle. L'Empereur donne le titre de Marquis de Caſſano à Jean-Baptiſte Caſtaldo. Il l'envoye à ſon frere pour commander ſon armée. Traité de Paix fait entre la Reine Iſabelle & Ferdinand, par l'entremiſe de Martinuſe. Il ſe rend odieux aux deux partis. Cette paix occaſionne la guerre du Turc. Le ſuccès de cette guerre. Lippe eſt priſe & repriſe.

HENRI II. 1552.

Martinuse est fait Cardinal. Il se rend suspect. On conspire contre lui, & il est assassiné par l'ordre de Ferdinand. Sa mort est vengée. Prise de Zeghedin, qui est repris. André Battori est fait Vaivode de Transilvanie. Laurent Lossoncky obtient le Comté de Temesvvar. Exploits du Bacha Mahomet, & d'Etienne Vaivode de Moldavie. Le Vaivode est mis en fuite. Temesvvar est repris par les Turcs. Ils font périr indignement Lossoncky, contre la foi promise, pour se venger de ce qu'à Lippe Castaldo n'avoit pas tenu à Oliman la parole qui lui avoit été donnée. Lippe est mal défenduë par Bernard d'Aldana. La Reine Isabelle se plaint de ce que Ferdinand ne lui tient point parole. Elle traite secrettement avec le Grand-Seigneur. Etienne Vaivode de Moldavie est tué. Le siége de Magdebourg cause la dissipation de l'armée. Les gens de guerre font de grands ravages en Allemagne. Les Deputez des Protestans viennent au Concile. Ceux de l'Electeur Maurice s'y rendent aussi, avec des desseins cachés. Melanchton se met en chemin pour y aller. Il s'arrête à Nuremberg. Rupture du Concile.

SOMMAIRE DU LIVRE X.

MAurice découvre les desseins de l'Empereur, & publie un manifeste contre lui. Albert de Brandebourg répand un écrit, où il se plaint de ce que Louis d'Avila lui impute dans ses memoires de la guerre d'Allemagne. Ce qui s'est passé à Rochlitz. On fait courir un écrit de la part du Roi, où l'on reproche à l'Empereur plusieurs choses, entr'autres la conduite du comte de Buren, qui avoit tâché d'exciter quelque révolte en France, pendant les troubles de la Guyenne,

& le supplice indigne de Sebastien Vogelsperger. Maurice use de dissimulation. Il vient à Ausbourg. Il joint ses troupes à celles de Guillaume fils du Landgrave de Hesse. Il change le Conseil établi par l'Empereur. Il assiége Ulme au commencement de la conference établie à Lintz par Ferdinand. Le Palatin Henry Othon reprend Laugigen. Bataille de Reut donnée au pié des Alpes. Prise d'Eremberg. L'Empereur s'enfuit d'Inspruck pendant la nuit. Le duc de Saxe est mis en liberté. On s'empare d'Inspruck. Le Roi, suivant le traité secret fait avec Maurice, se rend sur la frontiere. Il s'empare de Metz, de Toul & de Verdun. Il reçoit Charle duc de Lorraine & Christine sa mere. Traité fait entre le Roi & le Pape, par l'entremise du cardinal de Tournon. Le Pape traite avec les Farneses. Ambassades des Suisses. Assemblée à Vormes, touchant la paix entre le Roi & l'Empereur. Le Roi s'apperçoit que Maurice est sur le point de s'accorder avec l'Empereur & avec le Roi Ferdinand. Il retourne dans ses Etats après plusieurs heureux succès. Les Protestans publient un manifeste à Ausbourg. Ils exposent les raisons pour lesquelles ils ont rétabli leurs Professeurs & leurs Théologiens chassés par l'Empereur. Albert de Brandebourg fait la guerre à part, sans les autres Confédérez. Il tourmente & persécute les Evêques. Harangues de Maurice & de l'Evêque de Bayonne, dans l'assemblée de Passavv. Lettres qui y sont envoyées. Réponses de l'Empereur. Francfort assiégé par les Confédérez. George duc de Mekelbourg y est tué. On leve le siége en vertu du traité de Passavv. Maurice, suivant ce même traité, va en Hongrie pour y commander. Agria assiégée par les Turcs, & défenduë par le grand courage des femmes. Le Pape examine la cause de l'assassinat du cardinal Martinuse. Il fulmine plusieurs

HENRI II. 1552.

excommunications. Il absout enfin Ferdinand, avec les auteurs & tous les complices de ce meurtre. Mouvemens en Valachie excitez par Ranulse legitime Seigneur de ce payis. Il marche avec le secours de Castaldo, contre Mirce & contre les Turcs. Il remporte la victoire, & est rétabli dans la Principauté de son pere. Lettre de Soliman. On en fait la lecture daus l'assemblée de Wassar-hel. Reproches que se font Maurice & Castaldo.

SOMMAIRE DU LIVRE XI.

GUerre de Piémont. Prise de Saluces par les Imperiaux. Descente de l'armée navale des Turcs sur les Côtes d'Italie. Assemblée des François dans la ville de Chioggia, dépendante des Venitiens. Les Siennois, avec le secours des François, commencent à recouvrer leur liberté. Ils chassent la garnison Espagnole. André Doria est défait par Dragut auprès de l'isle de Ponza. On rend aux Siennois les Villes qu'on leur avoit prises. Les Imperiaux en même tems font fortifier Orbitello, place maritime. On accuse Ferdinand de Gonzague de s'être mal acquité de sa charge. Heureux succès des François, après la prise de Veruë & d'Alba. L'Empereur fait une irruption sur les frontieres de France, après le traité de Passavv. Droit des François sur les trois Evêchez, Toul, Metz & Verdun. On y envoye François de Lorraine duc de Guise avec une puissante armée. Albert de Brandebourg, qui suivoit d'abord le parti de la France, devient suspect au Roi. Albert fait un accommodement secret avec l'Empereur. Il se déclare ennemi de la France, & fait prisonnier le duc d'Aumale frere du duc de

Guise. Siege mémorable de Metz par Charle V. Prise de Sedan par les Imperiaux. Harangue du duc de Guise à ses gens le jour de l'assaut général. Duel de Charle de la Rochefoucaut de Randan, contre Henri Manriquez. Levée du siége de Metz. Volrad de Mansfeld, sous la conduite d'Albert, s'empare de l'Etat de Brunsvvick. Prise d'Elvvangen par le duc de Wittemberg, sur le Grand-maître de l'ordre Teutonique. Mort de plusieurs grands hommes, de Henri duc de Meckelbourg, de Germain duc de Weda, d'Evrard Billich, de Jean Cochlée, de Gaspar Hedion, d'André Osiander, de Sebastien Munster, de Josse Villic, de Lazare Bonnami, de George Giraldi, de Paul Jove, de Ferdinand Nuñes de Valladolid.

HENRI II. 1552.

SOMMAIRE DU LIVRE XII.

1553.

ALbert continuë ses persecutions contre les Evêques. Les rémontrances de l'Empereur ne sont pas capables de l'arrêter. Il fait toûjours la guerre dans la Franconie. Assemblée à Francfort à ce sujet. Albert va en Saxe. Maurice lui déclare la guerre. On publie de part & d'autre quantité d'écrits. Bataille sanglante donnée dans le Diocése d'Hildesheim, auprès de Peine, place du payis de Luxembourg. Maurice victorieux meurt de ses blessures. Ses mœurs, son esprit, ses actions dans la paix & dans la guerre. Auguste son frere, qui étoit alors chez son beaupere le Roi de Dannemarc, succede à Maurice. Il fait la paix avec Albert de Brandebourg, qui avoit été défait par Henri de Brunsvvick. Levée du siége de Brunsvvick, sous certaines conditions. Albert est proscrit par la chambre de

HENRI II. 1553.

Spire. Teroüenne prise & démolie par les Imperiaux. François de Montmorenci y est fait prisonnier. Les ennemis prennent Hedin avec le même succès. Plusieurs François périssent en cette occasion. Horace Farnese, qui avoit épousé depuis peu Diane fille naturelle du Roi, y est tué. Robert de la Marck de Bouillon, qui défendoit la place, est fait prisonnier. Défaite des Imperiaux près de Dourlens, par le Connêtable Anne de Montmorenci. Le prince d'Espinoy y est tué, le duc d'Arschot est fait prisonnier, & les François gagnent six enseignes sur les ennemis. On assiége inutilement Bapaume & Cambrai. Dom Garcie de Tolede commence la guerre contre les Siennois, qui avoient pris notre parti : ses premiers succès. Montalcino assiégé inutilement. Affaires du Piémont. Ferdinand de Gonsague veut surprendre Bene. Prise de Cortemiglia & de Ceva par Brissac. Pillage de Verceil. Mort de Charle duc de Savoye. Guerre de Corse. Guerre de Toscane. Droit des Rois de France sur Gennes. On donne à Paul de Thermes la conduite de la guerre de Toscane & de Corse. Armée auxiliaire du Turc, sous la conduite de Dragut. Prise de Bonifacio, place de Corse. On tâche de surprendre Calvi. Les Siennois reprennent San-Fiorenzo & Bastia. Nouvelle persécution contre les Héretiques. On fait mourir à Geneve Michel Servet de Tarragone. Mort de plusieurs personnes illustres; de Jean Rivius, d'Erasme de Reinhold, de Jacque Sturm, de Jean Dubravius évêque d'Olmants, de Jean-Baptiste Egnatius, de Jerôme Fracastor. Isabelle assistée du Turc excite des troubles dans la Hongrie. Castaldo se retire de la Province, haï des peuples. Soliman, dans la crainte de quelques révolutions, part pour la Syrie. Il fait venir Mustapha son fils aîné à Aleph, & le fait mourir à la sollicitation de Roxelane & de

Rustan

Rustan Grand-Vizir. Zeangir affligé de la mort de son frere, meurt au Camp ou à Constantinople. Soliman fait mourir peu de tems après le fils de Mustapha. Ibrahim exécute cet ordre malgré lui.

HENRI II. 1553.

SOMMAIRE DU LIVRE XIII.

GRands troubles en Angleterre, après la mort d'Edoüard VI. L'ambition de Jean Dudley comte de Northumberland en est l'origine. Il veut exclure Marie de la succession à la Couronne. Jeanne de Suffolk est élevée sur le thrône malgré elle. Dudley son beau-pere, auteur de cette entreprise, a la tête tranchée. Couronnement de Marie. Genealogie du cardinal Poole, & son ambassade. On propose à la Reine plusieurs mariages. Elle épouse Philippe prince d'Espagne. Wiat est pris & puni de mort. Jeanne, son pere le duc de Suffolk, & Gilford son mari, ont la tête tranchée. Ordonnances touchant la discipline Ecclésiastique, & l'autorité du Pape. Elizabeth, sœur de Marie, est mise en prison. Célébration des nôces de Marie avec Philippe. Charle V. céde le royaume de Naples à son fils, en faveur de ce mariage. Traité de Paix entre le Roi & l'Empereur, par l'entremise du cardinal Poole. Arrivée de ce Cardinal en Angleterre. Il rétablit l'ancienne Religion. Affaires d'Allemagne. Accommodement de Jean Frederic avec Auguste de Saxe. Jean Frederic meurt peu de tems après. Albert continuë la guerre contre ceux de Nuremberg & de Schweinfurt. Succès de Henri Plawen contre Albert. Après la bataille de Kitingen, Albert se retire en France. On écrit en sa faveur aux Etats de l'Empire,

1554.

HENRI II. 1554.

assemblez à Francfort. Réponse des Etats. Mort de quelques gens de Lettre, de Jean Friez, de Xiste Betulée, de Simon Portis, de Sigismond de Ghelen, de François Franchini. Entreprises du Roi contre l'Empereur : ses progrès dans le payis ennemi. Le Roi se rend maître de Beaurin, de Mariembourg, de Bouvine, de Dinan, & du port de Givets. Pillage de Bains. Siége de Renti. Combat où le duc de Guise acquiert beaucoup de gloire. Affaires de France. Le Parlement rendu Semestre. Etablissement d'un Parlement à Rennes, & de la Gabelle dans la Guienne. Augmentation du nombre des Secretaires du Roi.

SOMMAIRE DU LIVRE XIV.

GUerre de Toscane : Jean Medichino ou Medici, marquis de Marignan général des troupes. Son origine & sa fortune. Mariage de Fabiano de Monte, avec la fille de Côme. Sienne est assiegée. Les Florentins sont défaits auprès de San-Gusme. Jourdain des Ursins remet San-Fiorenzo, place de l'isle de Corse, entre les mains de Doria. Malheureuse expedition de Chiusi. Ruse de Santaccio. On envoye Pierre Strozzi avec du secours pour faire lever le Siége de Sienne. Leon Strozzi est tué d'un coup d'arquebuse par un Payisan, auprès de Scarlino. Le Roi donne le commandement de Sienne à Blaise de Montluc. Bataille de Marciano, où Pierre Strozzi, qui commandoit nos troupes, est défait par le marquis de Marignan. Prise de Lucignano, par Joanin Zeti. Strozzi s'ouvre un passage, & se jette dans Sienne. Il encourage les assiégez par l'esperance d'un secours. Strozzi sort de la ville. On découvre

l'armée navale des Turcs. Mehedia en Afrique est rasée. Monte-Reggioni est trahi par Joanin Zeti. Les ennemis attaquent Sienne pendant la nuit, mais sans succès.

HENRI II. 1554.

SOMMAIRE DU LIVRE XV.

ON prend le château de la Corte, dans l'isle de Corse. Brissac fait de vains efforts dans le Piémont, pour se rendre maître de Valfenera. L'Empereur rapelle Ferdinand de Gonzague. Les nôtres s'emparent d'Yvrée. Brissac fait fortifier Santia. Jacque de Salvaison surprend Casal-Saint-Vas, dans le Montferrat. Le marquis de Marignan donne une rude attaque à la ville de Sienne : il est repoussé : les assiegez sont pressez par la faim. Mort de Paul III. Marcel II. est élu en sa place. Conditions de la reddition de Sienne. Les François en sortent honorablement avec Montluc. Affaires des Payis-Bas. Les nôtres attaquent sans succès un Fort appellé la Mauvaise, auprès de Metz. On découvre à Metz & à Abbeville le complot des Cordeliers. On envoye du secours à Mariembourg. Negociations pour la Paix entre le Roi & l'Empereur. Les Députez, par l'entremise des Anglois, s'assemblent de part & d'autre à Gravelines. Mort du Pape Marcel : sa vie & ses mœurs. Paul IV. lui succede. Côme donne le Gouvernement de la République de Sienne à Agnolo Nicolini. Le marquis de Marignan assiége & prend Portercole, dont les nôtres étoient en possession. Othobon de Fiesque y est fait prisonnier. Doria le traite fort cruellement. On exerce mille cruautez sur le cadavre de Leon Strozzi. Les nôtres font envain leurs efforts pour

1555.

HENRI II. 1555.

ſurprendre Valenza. Le duc d'Albe obtient le Gouvernement de Milan. Ses exploits. Il campe ſans ſuccès auprès de Santia. Il tâche en vain de ſuſprendre Caſal. Priſe de Moncalvo par Salvaiſon. Le Gouverneur, peu de tems après, lui rend la Citadelle. Arrivée des Turcs en Italie, pour ſecourir les François. Les nôtres aſſiégent inutilement Calvi, en Corſe. Miſerable état de Sienne aprés ſa reddition. L'Empereur donne cette place à Philippe ſon fils.

SOMMAIRE DU LIVRE XVI.

LE nouveau Pape fait quelques mouvemens dans la Toſcane. Entrepriſes & projets de ſes parens. Côme uſe d'abord de diſſimulation. Jean-François Guidi comte de Bagno, eſt dépoüillé de ſes biens, & cité à Rome. Haine des Caraffes contre l'Empereur, & le parti Imperial. Les Sforces ſont inquiétez à ce ſujet. Conditions d'un traité fait à Rome par d'Avenſon ambaſſadeur, & le cardinal d'Armagnac; Annibal Rucellay en apporte le projet en France. Le Roi le ratifie, & s'engage dans une alliance fatale à ſon Royaume. Le cardinal de Tournon prévoit prudemment tous les malheurs dont elle fut l'origine, & la ſeule cauſe. Priſe de Crevoli dans la Toſcane, par les Imperiaux. Heureux ſuccès de Corneille Bentivoglio. Perte de Sarteano. Mort du marquis de Marignan gouverneur du Milanois; ſon habileté, ſa cruauté & ſon caractere. Le cardinal Chriſtophe Madruce lui ſuccede. Le duc d'Albe vient à Gennes, d'où il paſſe à Naples, pour y prendre le commandement des troupes deſtinées à la guerre contre le Pape. Magnifique éloge de Jean Gropper, & de Claude

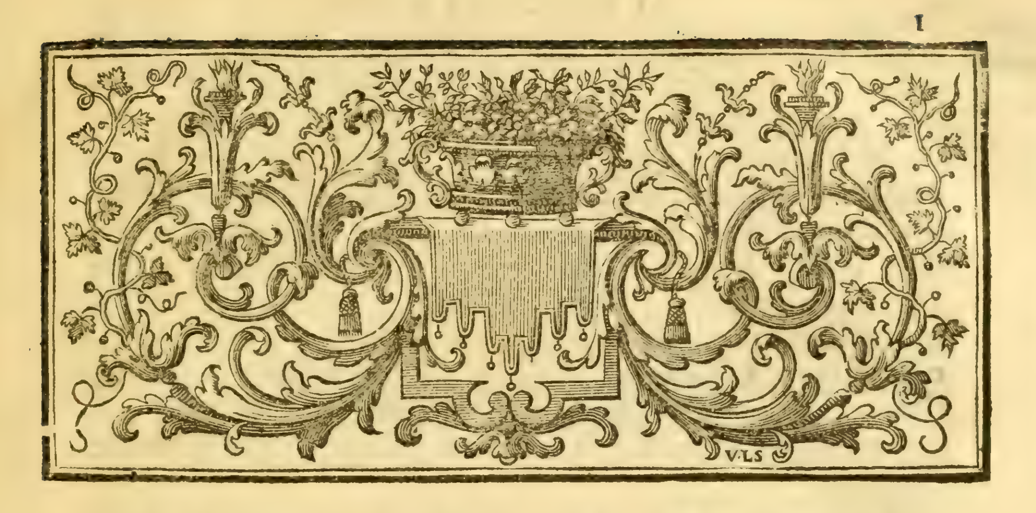
Despense. La guerre se rallume entre l'Empereur & le Roi, à l'occasion des Caraffes. Heureux succès des François sur la frontiere de Flandres. Combat de Germigni près de Givets, suivi peu après de la bataille de Givets. La flote Hollandoise, en revenant des Indes, est pillée & brûlée par les François, avec une perte considerable de part & d'autre. Epineville, de Harfleur, qui commandoit nôtre armée navale, est tué dans cette action. Henri d'Albret roi de Navarre meurt à Pau en Bearn, laissant pour heritiere Jeanne sa fille, qui avoit épousé Antoine duc de Vendôme. Affaires de France. Institution des Lieutenans Criminels de robe-courte. Le Roi qui s'étoit reservé, & aux Juges Royaux, la connoissance du crime d'héresie, fait une Déclaration par laquelle il la laisse aux Juges Ecclesiastiques, & enjoint aux Gouverneurs de faire punir sans aucun délai, & sans avoir égard à l'apel, selon l'énormité du crime, ceux qui avoient été condamnez par les mêmes Gouverneurs, ou par des Commissaires, comme convaincus d'héréssie. Vives rémontrances du Parlement de Paris contre cette Déclaration. Traité avec Jean de Brosse duc d'Etampes, au sujet de la principauté de Bretagne. Mouvemens à Geneve, & à Lucerne. Mort d'hommes illustres, de Volfang Lasius, de Conrad Pellican, de George Agricola, de Gemma Frison, d'Edouard Woton, d'Isidore Clario, d'Olimpia Fulvia Morata, de Marc-Antoine Majoragio, d'Oronce Finé, de Pierre Gille. Expédition de Nicolas Durand de Villegagnon, en Amerique. Mauvais ouvrages d'André Thevet. Diete d'Ausbourg, suivie de l'assemblée de Naumbourg, où les Protestans forment une ligue. On agite inutilement le differend au sujet de Catzenelnbogen, entre Philippe Landgrave de Hesse, & Guillaume de Nassau prince

HENRI II.
1555.

HENRI II. 1555.

d'Orange. Traité conclu le 25 de Decembre, qui termine, aprés de grandes contestations, les troubles de la Religion : la crainte des Turcs d'un côté, & des François de l'autre, est le motif de cet accommodement. Les Protestans peuvent suivre la confession d'Ausbourg, sans craindre d'être poursuivis à ce sujet. Question sur la Céne entre les Protestans. Mort de Jeanne mere de l'Empereur & de Ferdinand. L'Empereur songe à se décharger des soins du gouvernement. Il convoque à Bruxelles une nombreuse & célébre assemblée. Il donne ses Royaumes & ses Principautez à son fils, qu'il avoit fait chevalier de la Toison d'or, après avoir abdiqué l'Empire en faveur de Ferdinand son frere, qui étoit déjà roi des Romains.

Fin des Sommaires de ce second volume.



HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SEPTIE'ME.



MAXIMILIEN, gendre de l'Empereur, partit alors d'Espagne pour se rendre à Ausbourg; Ferdinand son pere l'avoit engagé à ce voyage, pour conferer ensemble sur la succession à l'Empire. L'Empereur, voyant combien il lui étoit important de maintenir dans sa maison la dignité Imperiale, avoit eu recours à la reine Marie sa sœur, qu'il fit venir des Payis-bas au mois de Septembre, & il l'avoit chargée de solliciter son frere Ferdinand, pour l'engager, s'il étoit possible, par des offres avantageuses à renoncer au titre de Roi des Romains, en

HENRI II. 1550.

HENRI II. 1550.

faveur du prince Philippe son fils. Mais Ferdinand; qui avoit en partage tous les biens que l'Empereur Maximilien leur pere avoit possedez en Allemagne, & outre cela ses droits & les prétentions de ses enfans à soûtenir, s'éleva contre cette renonciation, & refusa pour la premiere fois de seconder les intentions de son frere. Le prince Maximilien, élevé dans l'idée flateuse de parvenir un jour à l'Empire, voyant à la fin son pere fort ébranlé, & prêt à se rendre aux pressantes sollicitations de la Reine sa sœur, employa tout ce qu'il crut propre à l'affermir dans la résolution qu'il avoit prise d'abord de conserver sa dignité. Sa vivacité à ce sujet l'exposa au ressentiment & à la colere de l'Empereur & du prince Philippe.

Maximilien, à son retour d'Espagne, avoit amené avec lui Búhazon parent du roi de Fez: ce Prince persecuté, & depuis peu dépoüillé de ses Etats par le Cherif, étoit venu reclamer le secours de l'Espagne contre cet ennemi commun. Les Lecteurs me sçauront, je crois, bon gré de remonter à l'origine des rois de Fez, de Maroc, & à celle des Cherifs, pour leur faire part ici de ce que nous sçavons des Princes qui regnent aujourd'hui en Afrique. J'ai remarqué que Paul Jove, exact d'ailleurs dans ce qui concerne les faits étrangers, n'en parle point dans ses histoires, & fort peu dans ses éloges.

Description de la partie septentrionale de l'Afrique. Révolutions arrivées dans ce pays.

Ptolomée n'a eu qu'une idée imparfaite de l'Afrique, regardée par les anciens comme la troisiéme partie du monde; ses lumieres s'étendoient seulement sur cette portion qui est en-deça de la ligne équinoxiale : nous devons aux Portugais la connoissance de celle qui est au-delà. Je ne parlerai ici que de la partie en-deça; qu'il me soit permis de l'appeller ainsi. Elle renferme premierement les deux Mauritanies; l'une étoit anciennement la Tingitane, où sont les royaumes de Fez & de Maroc; & l'autre la Cesarienne, qui contient celui de Tremesen, avec Alger, sa ville capitale, autrefois *Julia Cæsarea*. Ce pays que les anciens appelloient proprement l'Afrique, s'étend de là vers l'Orient; quelques-uns l'appellent aujourd'hui Barbarie, d'autres seulement partie de Barbarie; là est le royaume de Tunis. On trouve ensuite la Cyrenaïque, & la Marmarique, appellée aujourd'hui de son ancien nom, Terre de Barca, & enfin l'Egypte, ou du moins cette partie au-delà du Nil, que

plusieurs ont mise dans l'Asie. Toutes ces provinces, plus cultivées & plus peuplées que le reste de l'Afrique, sont situées sur la mer Atlantique & sur la Méditerranée ; à leur extrêmité est le mont Atlas, qui s'élevant de la Marmarique [1], semble du Levant au Couchant, jusqu'à l'embouchure de la riviere de Sus, qui arrose la ville de Messa, former une chaîne de montagnes pour aller donner le nom d'Atlantique à cette mer qui lui sert de bornes. Au-delà sont la Numidie & la Gétulie, payis beaucoup moins habitez : l'Afrique interieure & le Desert occupent cet espace vuide qui est en-deça de la ligne Equinoxiale. Tous ces payis étoient autrefois soûmis aux Romains ; mais sur le déclin de leur empire, les Alains, les Vandales & les Gepides, après avoir ravagé les Gaules & les Espagnes, s'en rendirent les maîtres ; ils en joüirent jusqu'à la conquête des Arabes Mahometans, qui en chasserent les Vandales, & qui pour assûrer leur barbare domination, les massacrerent, avec tous les Chrétiens qui étoient en Afrique. Ils diviserent ces Etats conquis en plusieurs Royaumes : cette division leur donna des Rois de differentes familles, qui en se succedant, affectoient de tout changer, pour éteindre la memoire de leurs prédecesseurs. Tant de révolutions ont confondu les anciens noms des peuples, des provinces & des villes.

La Tingitane, dont il s'agit ici, est bornée par la mer Oceane du côté de l'Occident, & par celle d'Espagne & de Sardaigne du côté du Septentrion ; elle touche la Césarienne vers l'Orient ; & vers le Midy elle s'étend jusqu'au mont Atlas. Mais selon la disposition présente le royaume de Maroc, situé dans la Tingitane, renferme des contrées qui sont sur le mont Atlas & au-delà du côté du Midi. Cette province contient le royaume de Fez, autrefois peu considérable, mais qui s'est agrandi aux dépens de celui de Maroc, sur lequel il l'emporte aujourd'hui ; tel qu'il est, nous commencerons par sa description.

Maroc la capitale de ce royaume, où l'on croit qu'anciennement le roi Bocchus tenoit sa cour, commande à sept provinces ; la plus fameuse est celle de Susa, qui, au-delà du mont Atlas, s'étend jusqu'à la forteresse de Gartguessem. Ses villes principales sont Tedsi, Tagavost, Tarudante, Tejeut, & Messa.

1 *Marmarica* & *Barcæa terra* dans Ptolomée se prennent pour le même payis.

HENRI II. 1550.

Les six autres provinces sont moins peuplées & moins fertiles; & si l'on en excepte le territoire de Maroc, toutes sont remplies de montagnes escarpées & couvertes de neiges dans toutes les saisons. Maroc, que quelques-uns prétendent avoir été appellé autrefois *Bocanum Himerum*, est située dans une plaine, à quatorze mille du mont Atlas, & à six mille du fleuve Tensift, près du pas d'Agmet, qui conduit dans les deserts où sont répandus les peuples de Lumptune; ses murailles, autrefois percées de vingt-quatre portes, contenoient plus de cent mille maisons. C'est dans cette ville si magnifique par ses Temples, ses bains, ses Colleges, & ses Hôtels, que le roi Mansor avoit fait bâtir un tour en forme d'amphiteâtre : cette tour, qui étoit comme une vaste citadelle, renfermoit un temple auguste & un college fameux.

Après ce royaume, celui de Fez tient le premier rang dans la Tingitane. Maroc a sur Fez l'avantage de l'ancienneté & de la réputation; Fez a sur Maroc celui des forces & des richesses. La riviere d'Omirabih & les Provinces de Ducala & de Tedela, qui sont du royaume de Maroc, le bornent du côté de l'Occident; il est séparé de celui de Tremezen, du côté de l'Orient par la riviere de Muluva; il a vers le septentrion le détroit de Gibraltar, & vers le Midi le pied du mont Atlas, d'où il s'étend jusques dans la Getulie & dans la Numidie. Il est aussi divisé en sept provinces : Temesna ou Sevie est la premiere. Cette province très-fertile étoit autrefois remplie de villes bien peuplées; elles ont été détruites par les Almohadas & les Merinis, à cause des guerres continuelles & de la puissance de leurs habitans, qu'ils ont réduits à vivre sous des tentes & des cabanes. On voit pourtant encore quelques vestiges des villes d'Anfa, Mançora, Rabato, Nuchaila, Menzala, Adendum, Tegeger, Maderauvan, Taggia & Zarfa, reste de plus de quarante villes très-considérables par le nombre des maisons & des habitans.

Fez est la seconde province, où sont les villes de Sala ou Sella, sur une riviere du même nom, de Mequinez & de Fez; celle-ci est aujourd'hui si puissante en Afrique, que les Sarrazins l'appellent la Cour d'Occident, & la regardent comme le second siége de l'Empire Mahometan. Elle est composée de trois villes; la premiere & la plus ancienne s'appelle à present

Beleide, située où étoit autrefois Bilibilis, dont parle Ptolomée *. Elle a du côté du levant la riviere de Sala; son enceinte peut contenir quatre mille maisons. Idris, le second des Caliphes d'Afrique, la fit bâtir l'an 798, dans le tems que Mahomet & Abdala, tous deux fils d'Aaron Rasis, se faisoient après la mort de leur pere, une guerre aussi longue que cruelle. L'ayant enfin terminée par une paix mal assûrée, Mahomet transfera le siége de son empire de Damas à Baldac, qu'il avoit fait construire près des ruines de l'ancienne Babylone, sur le même terrain qu'occupoit autrefois la ville de Seleucie: Abdala choisit l'Egypte pour son séjour. En Espagne, à leur exemple, on créa un Caliphe égal en autorité à celui de Baldac & d'Egypte, & deux en Afrique. Le premier résidoit à Carvan. Cette ville qu'Occuba, fils de Nafic, avoit fait bâtir dans la Cyrenaïque deux cens ans auparavant, après deux grandes victoires remportées par les Arabes sur les Chrétiens, fut ainsi nommée pour éterniser la gloire des vainqueurs: les peuples de toutes parts empressés de l'habiter, y vinrent en si grand nombre, qu'il fallut y ajoûter une nouvelle ville, appellée Raqueda. Carvan étoit le siége de l'empire Oriental des Mahometans en Afrique, & Fez de l'Occidental. Cette ville, comme nous l'avons déja dit, étoit l'ouvrage d'Idris, descendant d'Hali & de Fatime fille de Mahomet.

HENRI II. 1550.

* Ptolomée, liv. 4. chap. 1. l'appelle *Volubilis.*

La seconde ville qui compose Fez, est appellée le vieux Fez, & est arrosée d'une riviere du côté de l'Occident; elle contient, avec le grand temple de Carruen, quatre-vingt mille maisons, & un grand nombre de fontaines & de ruisseaux. On bâtit cette ville long-tems après la mort d'Hascen, petit-fils d'Idris; la désunion de deux freres qui se disputoient l'empire, en fut l'occasion. L'un des deux, croyant mettre fin à leurs differends, fit bâtir le vieux Fez, mais si près de l'autre, que n'étant séparés que par la riviere & un petit sentier, cette proximité les faisoit souvent renaître. Joseph, second Roi des Almohadas & fils d'Abdaluc, déjà possesseur du royaume de Tremezen, sous prétexte de donner la paix à cette province, mit cette ville au rang de ses Etats, & s'étant rendu l'arbitre des deux freres, il leur ôta la vie, pour terminer leurs querelles. Ces deux villes n'en formerent bien-tôt qu'une, par la destruction des murs qui les séparoient, & par les ponts qu'il fit faire pour les joindre.

HENRI II. 1550.

La troisiéme ville comprise aussi sous le nom de Fez, un peu plus éloignée, contient environ huit mille feux; elle doit sa fondation à Jacob, premier Roi de la famille des Beni-Merinis. Le palais royal, les temples, les hôpitaux, les bains, & tous les édifices publics, dont elle est ornée, sont d'une magnificence difficile à décrire; ses murs sont doubles & flanqués d'un grand nombre de tours. La plûpart des autres villes de cette province sont sur des montagnes voisines du mont Atlas, & qui semblent en être comme les racines.

La province d'Asgar, possedée par les Arabes, est très-fertile; les Holotes & les Meleches, leurs Sophis, sont tributaires du roi de Fez. Les villes de Larache, d'Alcazar, & d'Arzilla entretiennent une forte garnison de Maures, pour contenir les Chrétiens, maîtres aujourd'hui de Tingis, ou Tanger, & qui est de la dépendance de la province d'Habat, la quatriéme du royaume de Fez. Là sont les villes d'Ezaggen, de Baniteude, de Mergo, de Tansor, d'Agla, de Bezat, de Tetuan, & de Tingis ou Tanger, qui a donné le nom de Tingitane à toute la Province, appellée depuis par les Arabes la seconde Mecque. Alphonse V. Roi de Portugal, après avoir pris Arzilla, qui fut néanmoins bien-tôt reprise par les Maures, mit toute la province Tingitane sous l'empire des Chrétiens. On voit encore dans l'Habat, Arzilla, Casarezzaghir, & Septa ou Ceuta, ville autrefois fort renommée. Les auteurs Africains, qui la croyent l'ouvrage des Romains, disent qu'elle a été appellée la Cité Romaine; Ptolomée la nomme Exilissa. Il y a cent quatre-vingt ans que Jean premier du nom roi de Portugal, la réduisit sous son obéïssance *.

* En 1415. par conséquent M. de Thou écrivoit ceci en 1595.

Après la province d'Habat, est celle d'Errif, presque toute remplie de montagnes; c'est dans cette contrée que se trouve la ville de Bedis, autrement Velez de la Gomera, fameuse par les guerres qu'elle a soûtenuës de notre tems. Les Espagnols depuis trente ans, se sont rendus maîtres de cette place, sous le commandement de D. Garcie de Tolede. Outre cette ville, il y a encore dans l'Errif celles de Jelles, de Tegassa, de Gebha & de Megime.

Garet est la sixiéme Province; elle joint le royaume de Tremezen; Melilla l'une de ses villes, nommée par Ptolomée la cité des Russadires, fut prise sous le regne de Ferdinand &

d'Iſabelle, par Jean de Guzman duc de Medina Sidonia, & depuis cedée aux rois d'Eſpagne. Ses autres villes ſont Chaſaſa, Tezzota & Meggeo. Chauz ou Elcaon, Province déſerte, voiſine de la Numidie, eſt la derniere & la plus étenduë du royaume de Fez ; elle a pour villes Teurerto, Dubdu, Teza, Ainelginum, Mahdia, Umengiunaibe, & Gerſeluin.

Depuis que l'Afrique a été infectée de la pernicieuſe doctrine de Mahomet, les Califes Arabes, poſſeſſeurs de la Tingitane, l'ont gouvernée eux-mêmes, ou en ont confié le gouvernement à des lieutenans. Mais Adu Texifien, prince des Almohadas, ou des peuples de Lumptune, ennemi de la domination des étrangers, les fit tous périr, & s'empara de la ſouveraineté de ce pays, l'an 1051. Il choiſit Agmet pour le ſiége de ſon empire, & pour ſon ſéjour. Joſeph ſon fils lui ſucceda. Dans le cours de ſon regne, qui fut de 35 ans, il fit achever la ville que ſon pere avoit commencée, conquit les royaumes de Tremezen, de Fez & de Tunis, prit pluſieurs villes en Eſpagne, & ſe rendit maître de preſque toute l'Andalouſie. Hali ſon fils fit bâtir dans Agmet la principale Moſquée qui a toûjours conſervé ſon nom, quoique ſouvant détruite & rétablie. Après un regne de ſept ans, il périt dans une ſanglante bataille qu'il perdit dans l'Andalouſie contre Alfonſe VII.

Ibrahim, ou Abraham, ſon fils & ſon ſucceſſeur, eut une fin bien tragique. Un étranger de baſſe condition, nommé Abdala, & qui pour marquer ſon penchant pour l'union & la concorde, ſe faiſoit appeller Mouahedin, de maître d'école qu'il étoit, devint ſi puiſſant qu'Ibrahim ſe trouva dans la néceſſité de lui livrer bataille, comme à un rival redoutable. Ce Prince fut vaincu l'an 1140. Les portes de ſa capitale lui ayant été fermées, lorſqu'il fuyoit, pour échaper à la fureur des rebelles, il ſe refugia à Oran, croyant que cette ville ſeroit pour lui une retraite aſſurée, & ne pouvant ſe retirer ailleurs. Mais Abdul Mumen chargé par Mouahedin du ſoin de le pourſuivre, trouva les habitans d'Oran diſpoſés à lui ouvrir leurs portes. Le Prince infortuné ſe ſauva de la ville, à la faveur de la nuit ; mais au milieu des ténébres ne ſçachant où fuïr, ni quel parti prendre, il ſe précipita de deſeſpoir avec ſa femme. Abdul Mumen, après avoir ainſi terminé la guerre, vint retrouver

HENRI II. 1550.

Mouahedin ; mais en arrivant il apprit sa maladie & sa mort. Cet Abdul Mumen, d'une naissance aussi obscure que Mouahedin, & qui comme lui avoit été maître d'école, fut proclamé premier Pontife d'Afrique par quarante de ses disciples & seize Scribes, & l'armée ajoûta à cette dignité le titre d'Empereur. Ce nouveau souverain assiégea Maroc, qu'il prit sur la fin de l'année; il y trouva, comme une victime qui sembloit lui être préparée, Isaac fils d'Ibrahim, qu'il égorgea de sa propre main. Par ce meurtre sa race étant éteinte, il s'empara de la plus grande partie de l'Afrique, & étendit les bornes de son Empire jusqu'à Tripoly. Aben Joseph son fils, & Abu Jacob Almançor son petit-fils, lui succederent. Ce dernier joignit à la grandeur de sa puissance un profond sçavoir, & fit fleurir les sciences à Maroc & en d'autres lieux d'Afrique. Le fils d'Almançor, Mahamet Enacer, surnommé Miramolin *, posseda, comme son pere & son ayeul, une grande étenduë de pays, non seulement en Afrique, mais encore en Espagne. Le roi de Castille, Alfonse X. par une victoire complete qu'il remporta sur ce dernier en l'année 1200, lui fit abandonner ce qu'il possedoit en Espagne, & l'obligea, après la perte d'une bataille, qui lui coûta celle de plus de soixante mille hommes, de se retirer en Afrique. Les Chrétiens animés par ce succès, reprirent dans l'espace de trente années, Valence, Cartagene, Cordouë, Murcie & Seville.

* C'est-à-dire, Chef des fidéles.

Mahamet Enacer mourut vers ce tems-là & laissa beaucoup d'enfans. L'union des freres est ordinairement le soûtien des familles : la mésintellignce de ceux-ci causa la perte de l'Empire des Maures & celle de leur Maison, & tous enfin périrent dans differens combats qu'ils se livrerent les uns aux autres. Leur entiere destruction occasionna les révoltes des Vicerois de Fez, de Tremezen, & de Tunis ; Gamarazan, issu des rois de Tremezen, exhorta ces peuples à s'affranchir ; il fit mourir Ceyed petit-fils de Mahamet, & ayant ensuite défait tous les Almohadas (ainsi s'appelloient les successeurs d'Abdul Mumen) il donna une nouvelle face au gouvernement. D'un autre côté Abdulach de la famille des Merinis, après avoir pris quelques villes du Royaume de Tremezen, réduisit sous son obéïssance celui de Fez vers l'année 1210. Il mit donc la royauté dans sa famille, & par ses conquêtes il recula

les

les frontieres de son empire. Le choix que ses successeurs firent de Fez pour leur séjour, dépeupla peu à peu Maroc ; & cette ville en proye à des gouverneurs avares & cruels devint inhabitée. Mais Abdulach, le dernier des Merinis, ayant été tué par le Cherif [1] Said, qui étoit du sang des Oatazes & gouverneur d'Arzilla, prit les armes pour venger la mort du Roi. Il livra bataille au Cherif l'an 1481, défit son armée, & l'obligea de se refugier à Tunis. De ce Said qui a regné à Fez, descendent les Rois Oatazes. Les royaumes d'Afrique, ainsi que les provinces & les villes particulieres de chaque Royaume, furent désolez sous leur regne, & exposez à l'ambition des gouverneurs révoltez. Les peuples reduits à une misere extrême souffrirent beaucoup, jusqu'au tems que les Cherifs ayant chassé les Oatazes, réunirent enfin ce qui avoit été démembré de leurs Etats, dont ils ont formé de notre tems un nouvel empire dans l'Afrique. Voici quelle a été leur origine.

Origine des Cherifs.

Le Cherif Huscenis * né à Tigumedet, ville du pays de Dara dans la Numidie, étoit un homme artificieux, & qui possedoit parfaitement la Philosophie, alors fort cultivée chez les Maures; mais la magie étoit ce qu'il sçavoit le mieux. Pour s'attirer la confiance publique & s'accréditer, il se donna pour descendant du Prophete Mahomet & de ce Cherif, qui, comme je l'ai dit, fut auteur de la mort d'Abdulach, dernier roi de la famille des Merinis. Mais comme il est aisé de séduire le peuple par des apparences de religion & de pieté, il affectoit une gravité & une sainteté de vie égale à celle d'Abdul Mumen, dont j'ai déjà parlé. Il avoit trois enfans, Abdelquivir, Hamet & Mahamet, capables de seconder les vastes projets d'un tel pere. Pour les rendre recommandables parmi le peuple, il leur ordonna d'aller visiter le tombeau de Mahomet. Ces trois freres, à leur retour, parurent avec un dehors de pieté, accompagné d'extases & d'inspirations divines si bien concertées, que le peuple en foule, attaché à leur suite, s'empressoit de toucher leur robe ; qui la pouvoit baiser s'estimoit heureux. Ils revinrent à Tigumedet retrouver leur pere, qui inspira à Hamet & à Mahamet, qu'il avoit instruits dans l'art de la magie, d'aller à Fez, où regnoit alors Mahamet Oataz. Vers l'an 1508 Hamet

* ou Hussen.

1 Ce nom signifie en Arabe Prince, ou grand Seigneur. Le roi de Maroc prend aujourd'hui le titre de Cherif des Cherifs.

Henri II. 1550.

estimé pour sa doctrine obtint une chaire dans le College de Modaraca, & Mahamet eut l'honneur d'être précepteur des enfans du Roi. Enfin ces deux freres parvinrent au dégré de réputation & de faveur qu'attendoit leur pere pour faire éclater ses desseins.

Depuis la ruine de l'Empire des Merinis, la Tingitane alors affoiblie par le trop grand nombre de Seigneurs qui la possedoient, étoit désolée par les fréquentes incursions des Portugais, qui de jour en jour étendoient leur puissance en Afrique. Le Cherif, qui voyoit ceux de sa secte murmurer des avantages, que les Chrétiens tiroient des divisions qui regnoient entre les differens Princes de sa nation, conseilla à ses enfans de demander au Roi un tambour & un étendart avec quelques cavaliers, afin de parcourir le pays, & d'exhorter les peuples à défendre la loi de Mahomet, & les animer à s'opposer aux Chrétiens. Ces deux freres, instruits par leur pere, representerent au Roi qu'il étoit du devoir des Cherifs, issus du Prophete, & interprétes de sa loi, d'exciter les Arabes à prendre les armes pour le soûtien de la Religion & la défense de la liberté du pays; ils le prierent en même-tems de leur accorder le gouvernement des Provinces de Susa, d'Hea, de Ducala, de Maroc & de Tremezen, pour y commander en son nom, & les défendre contre les Chrétiens.

Le Roi goûta cette proposition; mais avant que d'y souscrire, il voulut consulter Muley Nacer son frere, homme très-habile & très-experimenté dans les affaires. Celui-ci representa au Roi de quelle importance il lui étoit de rejetter la proposition des Cherifs; il lui dit qu'elle cachoit une ambition démesurée, dont la Religion étoit le voile; qu'après s'être fait une grande réputation par leur pieté apparente, & s'être en quelque sorte rendus les chefs de la religion, ils briguoient des emplois & des gouvernemens, & qu'on les verroit successivement aspirer à la royauté. Il appuya ses remontrances sur les exemples récens des descendans d'Idris, des Magoraves, des Almoravides, dont le chef étoit Habul-Texif, & des Almohadas conduits par Mouahedin, qui tous, sous le prétexte spécieux de la religion, s'étoient emparez du trône, dont ils avoient enfin été chassez par les princes Merinis protecteurs de la religion & défenseurs de l'Afrique; il ajoûta qu'un sceptre usurpé

par le crime, ayant été saisi par leurs pieux & vertueux ancêtres, aidez du secours du ciel, méritoit d'être soigneusement conservé; que des propositions colorées de Religion ne devoient point l'éblouïr, & qu'il falloit se précautionner contre un projet, qui paroissoit tendre à leur destruction, & à la ruine entiere de l'Etat: que la demande des Cherifs paroissoit simple, & fondée sur des motifs très-loüables; mais qu'il prévoyoit, que si le titre de défenseurs de la religion leur étoit une fois accordé, ils sçauroient un jour prendre les marques de la royauté.

Ce conseil étoit sage, mais le Roi ne le suivit point; soit que la fausse pieté du Cherif l'eût séduit, soit qu'il lui fût indifferent de leur ceder des provinces possedées par divers Souverains, & exposées aux incursions continuelles des Chrétiens: peut-être aussi craignoit-il qu'un refus fait à ces défenseurs de la loi de Mahomet, si cheris du peuple, ne lui attirât la haine publique, & ne le fît soupçonner de mépriser & de trahir la Religion. Ces réfléxions le déterminerent à leur accorder le tambour & l'étendart qu'ils demandoient, & à leur donner des lettres de recommandation adressées aux Seigneurs & aux Gouverneurs de ces payis.

Premiere expédition des Cherifs: leurs conquêtes.

Leur premiere expédition fut dans la province de Ducala au royaume de Maroc; le dessein de s'essayer, & l'envie de complaire à leurs amis, les y guida: ils ne pouvoient faire d'entreprise considérable, n'ayant que fort peu de troupes; d'ailleurs la ville d'Asafi, jusqu'où ils porterent leurs pas, avoit une forte garnison: delà ils s'avancerent jusqu'au cap d'Aguer, qui, comme Asafi, étoit sous la domination des Portugais. La réputation des Cherifs s'étendoit déjà au loin, lorsqu'ils se trouverent hors d'état de fournir à la subsistance de leurs troupes. Mais les peuples, en faveur d'une guerre si sainte, leur accorderent la dixiéme partie de leur revenu. Dans la province de Dara, les peuples de Quiteva, de Timesguita, de Tinzulin, de Tenzeta, de Tagamadurt, & de plusieurs autres villes, se soûmirent à cette contribution. Ceux de Tarudante qui vivoient en liberté depuis le pillage de leur ville, engagerent les habitans de Tedsi & les peuples voisins, à donner cinq cens chevaux au pere des deux Cherifs, & à le nommer leur chef, pour aller sous ses ordres assiéger les Chrétiens qui étoient dans Aguer.

HENRI II. 1550.

Mahamet le plus jeune fixa son séjour à Tarudante, qui autrefois avoit été celui des Merinis dès le commencement de leur domination ; & il fit bâtir assez près de cette ville une forteresse, à laquelle il donna le nom de Faraixa. La faveur des Maures qu'il sçut gagner, l'éleva à la dignité de commandant des armées & d'administrateur des affaires civiles : ces peuples impatiens de s'affranchir du joug des Chrétiens, se flattoient d'y réüssir sous ce chef. Il conduisit ses troupes du côté de la province de Susa, attaqua & défit les Mezuars amis des Chrétiens d'Aguer, & se rendit maître de la province de Dara qui leur étoit soûmise. Le voisinage de Susa lui fit naître le dessein d'aller jusque dans cette Province ; pour y penétrer, il falloit passer par Tiguiut, ville située au pied du mont Atlas, commise à la garde de Mahamet Elche, Genois & renegat, qui par un traité lui accorda le passage. Il entra dans la province de Susa, & s'empara de tout le payis, sous prétexte de venir au secours des peuples d'Hea, de Ducala, & de Tremesen, désolés par les incursions des Arabes des montagnes, & par les hostilitez de la garnison d'Asafi.

Sa puissance étant augmentée par ses conquêtes, & son armée fortifiée par les contributions de tant de peuples, il emporta d'assaut Tednest capitale d'Hea, ville voisine d'Asafi & d'Azaamor ; & y fit bâtir un Palais, qui sembloit être destiné au repos de sa vieillesse. La fortune jusqu'alors avoit secondé ses entreprises ; mais Yahay Ben-ta-fuf, tributaire du roi de Portugal, & ennemi declaré des Cherifs, se representant qu'il avoit plus d'interêt qu'aucun autre, d'arrêter le cours rapide de leur fortune naissante, engagea Nugno Fernandez d'Atayde commandant d'Asafi, à unir ses forces aux siennes, pour aller surprendre Tednest, & y faire périr le Cherif. Ils rassemblerent avec une diligence extrême quatre cens chevaux Espagnols, & trois mille Maures, avec huit cens Arabes habitans des montagnes d'Abda, & de Guarbia, dans la province de Ducàla, & s'avancerent ensuite vers Tednest. Leur marche, quoique secrette & bien concertée, fut découverte par le Cherif. Tenant sa fortune de sa réputation, il crut devoir tout oser pour la soûtenir. Il alla donc au-devant de l'armée ennemie à la tête de quatre mille chevaux. A peine fut-il éloigné d'une lieuë & demie de Tednest, que le jour commença

à paroître avec ſon ennemi, qu'il ne croyoit pas ſi proche. Yahay qui commandoit l'avantgarde, ſans attendre Nugno, transporté de fureur à la vûë du Cherif, s'avança ſur lui, & la haine anima tellement ſon courage, qu'il l'obligea à fuïr; il le pourſuivit le reſte du jour, accompagné de Nugno, qui étoit ſurvenu. Outre le butin qu'il fit ſur le Cherif, il fit priſonniers deux cens de ſes gens, & huit cens reſterent ſur le champ de bataille; ce combat lui coûta la perte d'environ cent douze Maures, & il n'y périt aucun Chrétien. Le Cherif avec ſes enfans, échapé par ſa fuite à la fureur de l'ennemi, quitta Tedneſt, qui après ſa défaite ne lui parut pas un azile aſſuré; les habitans de cette ville ſe refugierent dans les montagnes voiſines, & le vainqueur y entra auſſi-tôt, ſans y trouver de réſiſtance. De-là Nugno ſuivi de Dom Juan Meneſes, gouverneur d'Azaamor, qui lui avoit amené ſix cens chevaux & mille hommes d'infanterie, rangea ſous ſon obéïſſance le payis d'alentour: une partie ſe ſoûmit volontairement, mais il fallut employer la force pour ſoûmettre l'autre.

A peine les Portugais furent-ils retirés, que les Cherifs remirent une armée ſur pied. Une ſédition arrivée alors à Tedneſt, leur facilita le moyen de rentrer dans cette ville. Ce fut alors que le pere des trois Cherifs mourut de maladie. Après ſa mort, ſes trois enfans ſe ſervirent utilement de ſes leçons, & ſçurent ſe maintenir eux-mêmes par leur propre habileté: ils forcerent Alguel ſoûmiſe à Cydi Bugima tributaire des Portugais, & ſe l'aſſurerent par une bonne garniſon. Le château de Xauxava, au-deſſous de Maroc, fut enſuite fortifié par leurs ordres, pour s'oppoſer aux courſes des Chrétiens; les contributions qu'ils mirent ſur le payis circonvoiſin ſervirent à l'entretien de leur armée. La Fortune depuis ne leur fut ni favorable ni contraire dans leurs combats contre les Portugais; le prompt ſecours qu'exigeoit d'eux Anega, petite ville que Dom Lopez Barriga maréchal de Camp avoit aſſiegée, les engagea dans une bataille, où ils remporterent la victoire & firent Barriga priſonnier. Cette perte des Chrétiens fut compenſée par la mort d'Abdelquivir l'aîné des Cherifs, qui fut tué dans cette action. Hamet & Mahamet revinrent triomphans à Xauxava, où ils conduiſirent Barriga.

A leur arrivée, ils formerent le deſſein d'envahir Maroc.

HENRI II. 1550.

Cette ville presque détruite, comme je l'ai dit, sous la domination des Merinis, étoit alors sous celle de Nacer Buxentuf, de la famille de Henteta ; & comme elle étoit médiocrement peuplée, & sans relâche inquietée par les Arabes des montagnes, ce Prince étoit fort foible. Les deux freres artificieux & adroits s'insinuerent dans son amitié, en lui donnant part dans leur butin, & par la promesse qu'ils lui firent d'étendre son Etat. Séduit par l'interêt & par l'ambition, il consentit à les recevoir, & leur fit rendre à leur entrée les honneurs dûs à leur caractere, & à la profession qu'ils faisoient d'une haute pieté. Ils n'eurent pas besoin d'employer tout leur art, pour tromper ce Prince crédule & peu éclairé. Les fréquentes parties de chasse qu'ils faisoient avec lui, leur fournirent l'occasion de l'empoisonner avec un gâteau fait de sucre & de farine de froment à la mode du payis ; il revint à la ville après en avoir mangé, & mourut aussi-tôt, sans qu'on pût découvrir alors la cause de sa mort. Alors Hamet, l'aîné des deux Cherifs, qui avoit gagné les habitans par ses présens & par ses promesses, fut proclamé Roi. Le nouveau tyran, pour se garantir des entreprises, que les enfans de Buxentuf, injustement privés d'une légitime succession, auroient pû former contre lui, leur donna à titre de dédommagement des terres dans des lieux fort éloignez. Il envoya aussi-tôt des Ambassadeurs au roi de Fez, pour l'informer de ses exploits, lui offrir des présens de sa part, s'engager à lui payer un tribut annuel, & l'assurer qu'ils étoient prêts à lui obéïr en tout.

Il s'alluma alors une guerre sanglante entre les Arabes de Zarquia & ceux de Garbia, dans la province de Ducala. Les Cherifs accoûtumez à tirer avantage des malheurs d'autrui, promirent à l'un & à l'autre parti de leur donner secours ; ces peuples séparement flattez du même espoir, vinrent pleins de confiance camper à Quehera, à deux lieuës de Maroc, & là se livrerent bataille. Les Cherifs spectateurs avec leur armée, voyant qu'après un combat aussi long que sanglant, la victoire ne panchoit encore d'aucun côté, & qu'il leur seroit facile de l'emporter sur ces combatans également affoiblis, vinrent fondre sur eux, comme sur des ennemis, les défirent aisément, & s'en retournerent à Maroc chargez de dépoüilles.

Leur infanterie, leur cavalerie, leurs munitions de guerre

augmentées par tant de victoires, inspirerent aux deux Cherifs une fierté, qui alla jusqu'à mépriser le roi de Fez ; ils lui refuserent la cinquiéme partie des dépoüilles des vaincus, & de lui payer le tribut auquel ils s'étoient soûmis : pour insulter ce Prince, ils lui envoyerent les plus mauvais chevaux pris à la guerre. Le Roi offensé ordonna à son résident à Maroc de sommer Hamet de sa parole, & que s'il differoit de l'acquitter, il lui déclaroit la guerre : ce Prince, dans le déclin de l'âge, mourut sur ces entrefaites. Hamet Oataz son fils, qui avoit eu pour précepteur le Cherif Mahamet, loin de venger l'injure faite à son pere, l'oublia jusqu'à signer un traité, où il se contentoit d'un leger tribut payable tous les ans, & qui n'étoit qu'honorifique. Cependant les Cherifs enhardis par leurs heureux succès, & appuyez de l'amitié des Seigneurs du payis qui habitoient dans les montagnes, se mirent peu en peine d'observer ce dernier traité : lorsque le tems d'y satisfaire fut arrivé, ils envoyerent dire au Roi, que leur qualité de légitimes heritiers de Mahomet, leur donnant plus de droit à l'empire d'Afrique qu'à lui-même, ils devoient être exempts de tout genre de tribut ; que s'il vouloit pourtant leur accorder son amitié, ils sçauroient y répondre ; mais que s'il prétendoit les troubler dans leurs guerres contre les Chrétiens, Dieu & Mahomet vengeroient le tort qu'il feroit à la Religion ; que de leur côté ils avoient assez de force & de courage, pour rendre ses efforts inutiles, & le traverser dans ses desseins.

Le malheureux succès de la tentative que le Cherif Mahamet, gouverneur de la province de Susa, avoit faite contre la ville d'Aguer, l'avoit obligé de retourner à Tarudante, qu'il faisoit fortifier à la hâte : Hamet son frere, aidé de ses amis, avoit conquis tous les payis d'alentour ; la dixme dont nous avons parlé, suffisoit à la subsistance de son armée ; il continuoit toûjours à l'exiger sous prétexte de Religion, & n'avoit encore osé imposer d'autre contribution, ni sur les peuples qu'il avoit subjugués par les armes, ni sur ceux qui s'étoient soumis volontairement à lui. Le roi de Fez ouvrit enfin les yeux, & reconnut sa faute un peu tard. Allarmé de la puissance des Cherifs qui augmentoit de jour en jour, il leur declara la guerre, & mit le siege devant la ville de Maroc. Les efforts qu'il fit pour la prendre furent inutiles ; Mahamet y avoit fait entrer

Le roi de Fez declare la guerre aux Cherifs.

HENRI II. 1550.

des troupes, qui dans une ſortie forcerent le camp du Roi & repouſſerent ſon armée avec une grande perte. Le Roi averti alors que ſon frere Muley Muçaud avoit pris les armes contre lui, & que ſa marche faiſoit juger qu'il avoit des deſſeins ſur Fez, leva le ſiege & regagna promptement cette Capitale. Les Cherifs profiterent de l'occaſion, pourſuivirent le Roi, défirent ſon arriere-garde, & entrerent dans la province d'Heſcure. Après l'avoir déſolée, ils forcerent les peupes, ainſi que ceux de la province de Tedla, à leur donner la dixme & le tribut qu'ils payoient au roi de Fez. L'ambition & la fortune de ces deux freres l'emportant alors ſur la modeſtie & la politique, leur firent ſouffrir ſans peine qu'on leur donnât le nom de Roi, à l'aîné le titre de roi de Maroc, & au cadet celui de roi de Suſa ou Sus. Cependant Oataz projetta de tout tenter, pour étouffer dans l'Afrique ce mal naiſſant, en exterminant des ennemis ſi formidables; ainſi après avoir rendu le calme à ſes états, il entreprit une nouvelle expédition contre les Cherifs.

Ces deux freres n'attendirent pas qu'on vînt les aſſiéger, & ne ſe bornerent pas à ſe tenir ſur la défenſive, ce qui auroit marqué quelque foibleſſe. Se croyant aſſez forts pour riſquer une bataille, ils marcherent au-devant de leur ennemi, & camperent ſur les bords de la riviere des Negres, à l'endroit d'un gué nommé Buacuba. L'armée du Roi étoit compoſée de dix-huit mille chevaux, parmi leſquels il y avoit deux mille tant arquebuſiers qu'arbalêtriers, & dix-ſept pieces de campagne. Les Cherifs campez de l'autre côté de la riviere, n'avoient que ſept mille chevaux & deux cens arquebuſiers. Les deux armées reſterent trois jours dans l'inaction. Les Cherifs n'avoient deſſein que de s'oppoſer au paſſage des ennemis : mais le Roi déterminé à paſſer la riviere pour donner bataille, quoiqu'il lui en dût coûter, diſpoſa ainſi ſon armée. Mahamet ſon fils eut le commandement de l'avantgarde, avec Abdala Zagoybi, arrivé depuis peu d'Eſpagne, où il avoit été obligé de ceder la couronne de Grenade, que poſſedoient ſes ancêtres, à Ferdinand & à Iſabelle : le corps de l'armée étoit conduit par Muley Dris, proche parent du Roi, & qui avoit épouſé ſa ſœur nommée Ayxa, & par l'Alcayde Laatar. Le Roi ſe reſerva l'arrieregarde, ſoûtenuë des principaux Gouverneurs & Seigneurs de ſon Royaume.

Zagoybi fut le premier qui s'exposa à passer le fleuve; & il gagna le rivage, tandis que le reste de la cavalerie passoit. Mais l'armée des Cherifs partagée en deux corps, le premier sous les ordres du roi de Susa, l'autre commandé par celui de Maroc, voyant le reste des ennemis entrer dans la riviere, sans attendre que tous fussent passez, fondit avec tant de vigueur sur la troupe de Zagoybi, qu'il fut forcé de reculer & de rentrer dans la riviere. La rencontre de ceux qui la traversoient, pour venir à son secours, fut cause que les uns & les autres s'embarasserent de telle sorte, que l'ennemi rangé sur le rivage pouvoit à son gré les choisir & les tuer à coups d'arquebuse: ils périrent tous de cette maniere ou furent noyés. Mahamet fils du roi de Fez, & Zagoybi autrefois roi de Grenade, furent tuez dans cette action. La mort de ce dernier est un grand exemple des caprices de la Fortune: ce Prince en perdant ses Etats, ne perd point la vie; il la perd en défendant ceux d'autrui.

Le roi de Fez, qui n'avoit pas encore tenté le passage du fleuve, forcé d'être spectateur inutile du désastre de son armée, sans esperance de pouvoir la secourir, prit la fuite, & alla droit à Tedla, pour se rendre à Fez; il perdit tout son canon & ses tentes, & ce qui le toucha beaucoup plus, ses femmes. Les Cherifs animez par une si grande victoire, & par le butin qu'ils avoient fait, passerent le mont Atlas pour former le siége de Tafilet capitale de Numidie, qu'ils attaquerent avec le canon du roi de Fez. Xec Amar, qui commandoit dans cette ville, la rendit, & fut amené à Maroc par les deux freres, qui prirent en chemin plusieurs villes, & rangerent sous leur obéissance divers peuples des montagnes; les uns se soûmirent volontairement, entraînez par la fortune de ces vainqueurs; ceux qui firent quelque résistance y furent contraints par les armes; aucune de ces contrées ne fut exempte de leur payer les tributs & les impôts, qu'elles payoient au roi de Fez.

Ce Prince infortuné, pour soûtenir la dignité royale & paroître au-dessus de ses malheurs, chargea Laatar & Muley Dris, d'aller avec ce qui leur restoit de troupes, ravager la province de Suza & en tirer autant de contributions qu'ils pourroient. Mais le Cherif Mahamet les obligea de retourner sur leurs pas, & après avoir mis la province en sûreté, il reprit le

HENRI II. 1550.

chemin de Tarudante, siége de son Empire, qu'il se hâtoit de faire fortifier. Après avoir attiré à son parti plusieurs peuples de la Numidie & de la Lybie, soit par la terreur de ses armes, soit par la maniere dont il en usa à leur égard, il forma le dessein de tout tenter pour s'emparer d'Aguer, qui étoit un grand obstacle à ses entreprises.

Siége d'Aguer.

Aguer est situé sur un cap, appellé par les anciens *Visagrum* *, au pied du mont Atlas, entre Messa & Tednest du côté du couchant : son port est commode & fameux pour la pêche. Diego Lopez de Sequera, qui entreprit depuis le voyage des Indes orientales, y avoit fait bâtir un Fort. Emanuel roi de Portugal jugeant que ce Fort lui seroit d'un grand secours pour l'exécution des desseins qu'il avoit sur l'Afrique, l'acheta une somme considerable. Il étendit son enceinte, & y mit une bonne garnison, avec du canon. Le Cherif Mahamet y envoya l'an 1536 une armée de cinquante mille hommes, sous les ordres de son fils Harran. Gutierre de Monroy commandant de cette place, peu effrayé du péril qui le menaçoit, manda d'abord au roi de Portugal, qu'il n'avoit besoin que de vivres & de munitions de guerre. Le Cherif voyant que malgré tout le feu de son artillerie & les fréquentes attaques de ses troupes, ses efforts étoient rendus inutiles par la valeur des assiégez, prit la résolution de faire construire une Tour, sur une colline voisine qui commandoit la ville, pour y placer des coulevrines & empêcher les assiégez de défendre leurs murailles; il vint à bout de cette entreprise, à la faveur d'une tréve de deux mois qu'il proposa & qu'il fit accepter à Monroy. Les conditions portoient, qu'il seroit permis de part & d'autre de réparer les ouvrages & d'en construire de nouveaux. Le Gouverneur ne prévit pas d'abord la conséquence de cet article : il s'imagina au contraire qu'il étoit de son avantage de souscrire à un traité, qui lui donnoit le tems de recevoir du secours & de réparer ses murailles. Il reconnut, mais trop tard, à quoi il s'étoit engagé. La tréve n'étoit pas encore expirée, que les ennemis avoient achevé la Tour. Ils recommencerent leurs attaques, & à faire feu sur la ville ; le canon eut bien-tôt fait brêche : la batterie dressée sur le nouvel édifice désoloit les assiégez, sans néanmoins rallentir leur ardeur. Il y avoit déjà six mois qu'ils résistoient courageusement, lorsqu'ils reçurent enfin des secours qui leur furent

* Ptolomée l'appelle *Usadium*.

plûtôt funestes qu'avantageux. Le quartier de la ville le plus à couvert des attaques de l'ennemi, étoit celui qui dominoit sur la mer; il fut confié à la garde des troupes nouvellemeut débarquées; la facilité qu'elles trouverent à se sauver de ce côté-là, fit qu'elles furent les premieres à fuir.

Cependant l'ennemi ayant donné un assaut, & étant monté à la bréche, il arriva dans la chaleur du combat que le feu prit à un tonneau de poudre, le bastion qui le renfermoit sauta, & ensevelit sous ses ruines près de soixante des assiégez. Cette perte redoubla l'ardeur des assiégeans. La garnison allarmée n'étoit pas encore remise de son effroi, qu'ils donnerent un second assaut. Les troupes nouvellement venuës d'Espagne en furent épouvantées, & se sauverent dans les vaisseaux qui les avoient amenées. L'ennemi devint enfin maître de la ville, malgré la vive résistance de ses braves défenseurs. Mahamet irrité d'avoir acheté la prise de cette place, par la perte de dix-huit mille hommes, fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva, sans distinction d'âge ni de sexe. Le Gouverneur réfugié dans le Fort, ayant été fait prisonnier, avec ceux qui l'avoient suivi, ils furent traitez avec douceur par Mumen Belelche, fils de ce renegat Genois, dont nous avons parlé. Dona Mencia, fille de Monroy, se trouva au nombre des prisonniers; sa parfaite beauté inspira à Mahamet le plus violent amour; mais il ne put lui en donner, ni la déterminer à payer par la perte de son honneur le prix de la liberté de son pere; ce barbare alors, passant de l'amour à la rage, ordonna qu'elle fut abandonnée à la brutalité des Negres. Dans cette cruelle extrêmité, cette fille consentit à se rendre, s'il vouloit la prendre pour sa légitime épouse, & la laisser libre dans l'exercice de sa Religion. A ces conditions le mariage fut conclu. Mais la grossesse de Dona Mencia, peu de tems après déclarée, porta les autres autres femmes de Mahamet à un tel excès de jalousie, qu'elles l'empoisonnerent. La liberté que son pere obtint après sa mort, les grands honneurs & les riches présens dont Mahamet le combla en le renvoyant en Portugal, témoignent quelle étoit la force de son amour.

Prise d'Aguer par le Cherif Mahamet.

La puissance des Cherifs affermie par cet heureux succès, porta la terreur chez les Princes Afriquains, dépendans de la couronne de Portugal; tous ceux de la contrée se mirent sans

HENRI II. 1550.

balancer sous leur obéïssance. Cette nouvelle fit prendre aux Portugais le parti de démolir & d'abandonner les forteresses d'Asafi, d'Azamor, d'Arzila, & d'Alcaçar, qui leur étoient plus à charge qu'avantageuses.

Les deux Cherifs se broüillent & se font la guerre.

Cependant la discorde, que la prosperité fait souvent naître, vint troubler ces deux freres au sein de leur felicité. Mahamet plus jeune, plus vertueux, moins barbare, & en apparence de meilleur foi, que son aîné, n'ayant au commencement possedé Susa qu'en qualité de Gouverneur, prenoit alors le titre de Roi, & refusoit de payer le tribut à son frere. A la sommation qu'Hamet lui fit de le satisfaire, il répondit que son refus étoit fondé sur des droits, qui s'étendoient encore à exiger de lui le partage des trésors déposez par leur pere à Tazarot, après la défaite du Roi de Fez, & à faire reconnoître son fils Harran heritier du Royaume; que telle étoit la disposition du testament de leur pere, qui portoit que le premier mâle né de l'un d'eux seroit Vizir, & succederoit à la Couronne. Ces prétentions alloient devenir le motif d'une sanglante guerre, lorsque Cidi Arrahal, du nombre de leurs Sages, qu'ils nomment Alfaqui, homme distingué par sa haute prudence, & par la pureté de ses mœurs, s'offrit d'être le médiateur de ces differends : pour les terminer on convint du tems, & du lieu. Ce fut auprès de la riviere d'Hued-Issin que l'entrevûë se fit. Dans les embrassemens mutuels que ces deux freres se donnerent, l'aîné essaya de jetter par terre son cadet, qui par son agilité se garentit de la chûte : dès qu'il fut remis de l'émotion que la perfidie de son frere lui avoit causée, il se contenta seulement de la lui reprocher, & sortit de la conference sans rien conclure.

Cet incident fut suivi des ordres que Hamet donna à son fils aîné Muley-Zidan, & peu après à son second fils Muley-Çaid d'aller attaquer Mumen Belelche & Hascen Gelbi, lieutenans généraux de son frere. Ils remporterent sur eux la victoire, & revinrent triomphans à Maroc. Ce début heureux donna de la hardiesse au pere, & lui fit concevoir de plus hautes idées. Mahamet alors assembla ses amis, & leur représenta que la guerre qu'il étoit obligé de soûtenir, étoit odieuse, & qu'il la détestoit lui-même; mais qu'il falloit s'en prendre à la perfidie & à l'iniquité de son frere Hamet, qui étoit

l'agresseur : qu'il les prioit de le secourir dans une si juste cause, & de s'armer pour sa défense. Son discours plein de vérité fut applaudi ; & tous unanimement promirent de lui donner du secours. Cette promesse ne lui laissant rien à désirer, il porta la main à sa barbe, suivant l'usage de sa nation, & se flattant par avance d'un heureux succès, il dit à ses amis, qu'ils pouvoient compter sur une victoire certaine, & leur prédit même que dans peu, secondé de leur valeur, il seroit maître de la personne de son frere. Il leva donc une armée la plus nombreuse qu'il lui fut possible, & en détacha une partie pour s'emparer du pas de Mascarot, auprès du mont Atlas, du côté du midi, sur le chemin, qui de Maroc conduit à Tarudante. Mais Hamet instruit de ses desseins par ses espions, prit son chemin à gauche, & distribua son armée sous quatre chefs : Muley-Nacer son second fils commandoit quatre mille chevaux qui formoient l'avant-garde ; il se réserva, avec Buhaçon son troisiéme fils, le même nombre de cavalerie pour le corps de bataille : l'arriere-garde pareillement composée de quatre mille chevaux marchoit sous les ordres de Muley-Zidan son fils aîné ; Muley-Çaid, le plus jeune de tous conduisoit les bagages : les armées des deux freres ennemis n'étoient composées que de cavalerie.

Mahamet, pour prévenir son frere qui avoit pris un chemin détourné, commanda à son fils Mahamet Harran d'aller au-devant de lui avec trois mille chevaux, & de donner sur les premiers escadrons qui paroîtroient dans la plaine, sans attendre la jonction des autres. Harran exécuta cet ordre avec tant de promptitude, qu'il en vint aux mains avec Nacer, dans le tems que le reste de l'armée défiloit avec peine par un chemin étroit. L'attaque fut vigoureuse ; l'égalité de valeur tint la victoire incertaine pendant une heure de combat ; ce qui donna le tems à Mahamet de s'avancer avec le reste de son armée soûtenuë de quelques arquebusiers des montagnes. A peine fut-il arrivé, que Hamet fils de Muley-Ferez & principal officier de Nacer, fut tué. Les troupes du Roi de Maroc furent bien-tôt contraintes d'abandonner le champ de bataille : & de se retirer avec perte de huit mille hommes. Hamet suivi de Buhaçon son fils s'étant trop avancé dans la mêlée pour secourir Nacer, fut pris & conduit à Tarudante avec ses équipages, ainsi que l'avoit prédit Mahamet.

Hamet, l'aîné des Cherifs, est défait & fait prisonnier par son frere Mahamet.

HENRI II. 1550.

Muley-Zidan échapé des périls, revint à Maroc suivi d'un petit nombre des siens. Comme il n'étoit pas ennemi de la Religion Chrétienne, son désastre & celui de sa patrie qu'il déploroit, lui firent naître l'idée de demander du secours à Charle-Quint; il fit part de ce projet à quelques Espagnols, particulierement à Louis de Marmol [1] né à Seville, à qui nous devons l'histoire fidele de ces troubles d'Afrique; mais Gihani gouverneur de Maroc lui fit entendre, qu'en faisant un traité d'alliance avec les Chrétiens, il alloit s'attirer la haine des Maures, & soulever toute l'Afrique contre lui : il abandonna donc ce dessein, & résolut de faire la paix avec son oncle. Il la lui fit proposer par Marie fille du Cherif Mahamet; qui étoit sa femme & sa cousine germaine. Le traité fut conclu, aux conditions que les conquêtes seroient partagées entre l'oncle & le neveu; sçavoir, que la province de Susa & ses dépendances au-delà du mont Altas du côté du midi, avec la Numidie & la Lybie, seroient sous la puissance de Mahamet; que Hamet auroit sous la sienne, avec Tafilet, toutes les autres provinces vers le septentrion; que le trésor laissé par leur pere à Tazarot, seroit également partagé; que Mahamet Harran, le plus âgé de tous leurs enfans de part & d'autre, seroit déclaré successeur des deux Royaumes suivant, la volonté de leur ayeul, & qu'à son défaut Muley-Zidan fils de Hamet seroit appellé à la couronne, que tous les prisonniers seroient rendus réciproquement sans rançon; que tous ceux qui étoient retenus à Tarudante, s'obligeroient par serment de ne jamais porter les armes contre Mahamet, & de ne point contrevenir à ce traité; que Hamet, comme aîné; auroit la cinquiéme partie dans le butin, lorsqu'il en seroit fait par les troupes des deux freres jointes ensemble; que lorsqu'ils les commanderoient en personne, Hamet auroit le commandement général, & Mahamet la qualité de Vizir, ou de lieutenant de son frere.

Traité conclu entre les deux Cherifs. Hamet est mis en liberté.

Ce traité fait par l'entremise de Marie l'an 1543 procura la liberté de Hamet & son retour à Maroc; mais il ne voulut point souscrire aux conditions qu'il contenoit, prétendant qu'elles

1 Auteur Espagnol qui a écrit dans le seiziéme siécle. Ses principaux ouvrages sont *la Description générale de l'Afrique*, avec *l'histoire de la Rebellion & du châtiment des Maures du royaume de Grenade*. Cet auteur étoit né en cette ville. La *Description de l'Afrique* a été traduite en François par d'Ablancourt, & imprimée à Paris en 1667.

Hamet déclare la guerre à son frere & est encore défait.

blessoient les interêts de son fils aîné, & que s'il avoit paru les accepter, il ne l'avoit fait que par force. Il déclara donc une seconde fois la guerre à son frere. Le premier combat fut donné le 19 d'Août de l'année suivante, auprès de Quehera, à deux lieuës & demie de Maroc. Hamet ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été auparavant. Ce qui préceda sa défaite sembloit l'annoncer : l'air étoit calme & serain ; son armée marchoit le drapeau Royal déployé : ce drapeau, sans être agité par le vent, s'attache par malheur à un buisson d'épines de telle sorte, qu'un quart d'heure put à peine suffire pour le dégager. Tandis qu'on étoit occupé en présence du Roi à dégager le drapeau, Mahamet vint fondre sur ses ennemis, & les obligea à fuir. Il passa le reste du jour & toute la nuit à les poursuivre si vivement, qu'il se trouva le matin aux portes de Maroc. Son arrivée annonçant aux habitans sa victoire, il les fit sommer de se rendre ; le Gouverneur persuadé que Hamet étoit mort ou prisonnier, de crainte d'irriter le vainqueur dont il vouloit gagner les bonnes graces, lui rendit la ville, sans faire aucune résistance. Les portes furent à l'instant ouvertes, & Mahamet entra dans Maroc au milieu des acclamations publiques. Il fit éclater dans son triomphe autant de probité que de modération ; s'étant rendu maître du serrail, il pouvoit disposer du trésor, des femmes, & de tout ce que son frere y avoit de plus cher & de plus précieux ; mais loin de s'en emparer, il ne voulut ni toucher ni regarder le trésor, & s'il jetta les yeux sur les femmes de son frere & sur ses nieces, ce fut pour les consoler & les assurer qu'on les traiteroit avec douceur. Il alla de là prendre possession de l'arsenal.

Hamet, qui dans l'obscurité de la nuit s'étoit écarté du droit chemin, vint se présenter avec peu de suite à la porte de derriere du Palais : quel fut son étonnement lorsqu'il apprit que son frere y étoit ! Il se retira penetré de douleur chez Cidi-Abdal Ben-Cesi, qui étoit un solitaire tel qu'on en voit un grand nombre chez cette nation. De cette retraite il envoya Nacer & Zidan, ses deux enfans, à Oataz Roi de Fez, qu'il avoit traité auparavant avec beaucoup de mépris, pour lui représenter les injustices de son frere, & pour implorer son secours contre cet ennemi commun. Le roi de Fez les reçut avec beaucoup de bonté ; l'esperance qu'il leur donna d'accorder à leur pere le

HENRI II. 1550.

secours dont il avoit besoin, leur fit connoître que ce Souverain vouloit bien oublier le passé.

Quoique Mahamet, homme habile & pénétrant, se fût concilié l'amitié des peuples de Maroc & des princes voisins, & qu'il eût gagné les soldats, en leur payant tout ce qui leur étoit dû par son frere, il craignoit cependant que la ligue faite avec le Roi de Fez ne leur fût à tous deux également funeste. Cette réflexion le détermina à faire parler de paix à Hamet; on convint que leur entrevûë se feroit sur la riviere de Luyden, environ à une lieuë de Maroc, & le tems fut fixé au mois d'Avril de l'année qui suivit la bataille. On dressa une tente sur une hauteur, où l'on étoit de toutes parts à couvert des embûches; elle fut environnée des gardes de l'un & de l'autre Souverain, & on les rangea de façon, que le trône du vainqueur n'étoit accessible que par un chemin fort étroit. Les deux fils de Hamet ayant été les premiers introduits, leur oncle les embrassa tendrement. Ensuite Hamet parut: Mahamet se leva pour aller au-devant de lui; dans ce premier abord, la joie leur fit répandre des larmes à l'un & à l'autre. Après avoir satisfait à ce premier mouvement, Mahamet fit asseoir son frere sur le trône auprès de lui. Les premiers momens se passerent en regards réciproques; tous deux vouloient se parler, & attendoient celui qui commenceroit. Mahamet rompit enfin le silence, & dit en s'adressant à son frere: « Vous avez à vous » plaindre de la Fortune, & moi j'ai à me plaindre de vous; » vous n'avez pas tenu la parole que vous m'aviez donnée à » Tarudante. Sans consulter le sang qui nous unit, ni les obli» gations qui doivent vous attacher à moi, à peine avez-vous » été libre, que vous avez crû être en droit de me déclarer la » guerre. Dans toutes les conditions, on blâme un homme » qui manque à sa foi. De quel œil doit-on regarder les prin» ces qui ne gardent pas la leur? Leur rang qui les met au» dessus des loix qui peuvent y contraindre, devroit les en ren» dre plus esclaves que les autres hommes. Nous voyons tous » les jours la colere de Dieu éclater sur les parjures; la perte » subite de vos Etats, & la défaite de vos armées, vous l'ont » fait éprouver. Car ce n'est ni à ma valeur, ni à ma conduite » qu'il faut attribuer les avantages que j'ai eus sur vous; sans » une grace particuliere du ciel, il ne m'auroit pas été possible

Discours de Mahamet à son frere Hamet.

» de

» de vaincre tant d'ennemis avec si peu de troupes ; encore » moins de réduire en ma puissance tant de villes & tant de » provinces. C'est Dieu justement irrité contre vous, qui pour » vous punir, vous afflige de tant de disgraces ; la haine de vos » sujets & l'affection de vos enfans diminuée, sont les châtimens » de votre perfidie. Mais vous êtes mon frere, & mon frere » aîné, je ne puis vous méconnoître ; je sens tout l'avantage » que cette qualité vous donne sur moi, & le respect qu'elle » m'impose ; je ne croi pas jusqu'ici m'en être écarté ; plus je » m'éxamine, moins je trouve de reproches à me faire. Je me » comporterai toûjours de même à l'avenir, pourvû qu'à votre » tour vous ayez pour moi les égards que vous devez avoir » pour un frere ; vous devez m'aimer non-seulement comme » votre frere, mais en quelque sorte comme votre fils. Votre » âge vous donne sur moi une autorité de pere ; je vous regarde » comme tel, & je vous reconnois encore pour mon roi & » pour mon souverain ; il n'est rien que je n'entreprenne pour » vous faire reconnoître en cette qualité : je ne demande qu'à » vous servir comme Vizir, mais accordez-moi la grace de » vous retirer pour quelque tems dans votre palais à Tafilet ; » je n'ai que cette voye pour m'acquitter de la parole que j'ai » donnée aux habitans de Maroc, & pour bannir la crainte » qu'ils ont d'être exposés à votre colere. Si Dieu seconde » nos vœux, & si nous réunissons nos cœurs & nos forces, com- » me je l'espere, dans la guerre que nous avons commencée » pour les interêts de la religion, je vous promets des conquê- » tes, qui vous feront regarder comme peu de chose ce que » nous possedons aujourd'hui ; vous regnerez sur des provin- » ces & des royaumes, plus beaux & plus puissants, que vous » pourrez laisser à vos enfans : joüissez désormais avec eux » d'une douce tranquillité ; lorsqu'il s'offrira des occasions de » leur donner des emplois à la guerre, & de partager avec eux » la gloire de mes exploits, je ferai ce que le devoir & la ten- » dresse m'ordonnent de faire pour eux ; reposez-vous sur moi. »
A ce discours sincere en apparence, mais au fond plein d'artifice, Hamet répondit peu de chose, tâcha de justifier sa conduite, & assura son frere qu'il prenoit en bonne part tout ce qu'il lui avoit dit. Il passa la nuit dans ce même lieu, & en partit le lendemain pour se rendre à Tafilet.

HENRI II.
1550.
Guerre des Cherifs contre le roi de Fez.

Mahamet livré à une ambition demesurée concevoit les plus hautes esperances, & se flatoit de réussir dans ses vastes projets. Oataz roi de Fez, aussi respectable par son nom & par l'ancienneté de sa race, que redoutable par ses forces, étant celui qui pouvoit principalement le traverser, il résolut sa perte. Il envoya Abdel Cader son second fils avec ses troupes joindre celles de Mumen Belelche, pour demander à Oataz la province de Tedela, dépendante du royaume de Maroc. Le refus qu'il en fit, fut une occasion de lui declarer la guerre. Les Cherifs commencerent par ravager ces contrées, & après avoir enlevé l'argent du tribut, ils allerent assieger le château de Fixtela situé sur la frontiere & qui étoit gardé par une bonne garnison, que commandoit Onzar. Le succès ne répondit point à leur attente; on les repoussa aussi vivement qu'ils attaquerent, & toutes leurs mines furent éventées. Le roi de Fez parut alors avec trente mille hommes de la premiere noblesse des pays de Fez, de Velez & de Dubudu. Les Holotes, Princes Arabes, & le Sophi Benimelec se joignirent à cette armée avec huit cens Turcs, commandez par Marian, Persan de nation, venu depuis peu d'Alger pour faire la campagne; il y avoit encore mille archers à cheval, & vingt-quatre pieces de canon. Mahamet informé du nombre de troupes de son ennemi, fit avancer avec diligence celles qu'il avoit levées dans les pays de Maroc & de Susa; il entra dans Tedla avec dix-huit mille hommes, douze cens archers & du canon, pour se joindre à Belelche près de la riviere des Negres. Il en partit, & ne marcha qu'à petites journées, dans l'esperance que ceux de Fez, impatiens de revoir leurs familles, ne tiendroient pas long-tems la campagne, & que les Arabes naturellement inconstans & legers se retireroient en leurs pays, si la guerre duroit. Malgré l'envie qu'il avoit de combattre, il fut quelque-tems sans faire aucun mouvement. Mais dès qu'il vit le Roi campé auprès de Fixtela sur la riviere de Derna, du côté du levant, & que la retraite des Arabes & de ceux de Fez diminuoit ses forces, il rangea son armée en bataille, croyant par ce mouvement attirer Oataz en plaine & le faire sortir de ses retranchemens. Le Roi qui voyoit tous les jours ses troupes quitter son camp, ayant interêt d'en venir aux mains avant que d'en être entierement abandonné, se mit en état de combattre.

Il divisa donc son armée en cinq corps. Le premier qui formoit l'aîle droite, étoit commandé par Muley Buhaçon de la maison des Beni-Merinis Oatases, seigneur de Verez de la Gomera, Lieutenant général des armées du roi de Fez. Le second à l'aîle ganche avoit à sa tête Buzqueri frere du Roi, seigneur de Dubudu; les deux autres étoient commandez par Muley-Cazer & Muley-Xeque tous deux fils du Roi, qui s'étoit réservé la conduite du cinquiéme, rangé au centre, où étoit avec lui son fils Muley Bubquer & l'élite de ses troupes; l'artillerie fut placée sur une éminence au pied de la montagne; elle étoit commandée par Marian, dont j'ai parlé.

Le jour qui préceda le combat, Mahamet fit assembler ses enfans, les chefs de son armée, & tous ses amis, pour les exhorter à signaler leur valeur; leur représentant d'un ton pathetique, que la victoire dont il étoit certain les conduisoit à la conquête de l'Empire de toute l'Afrique; mais comme le succès d'une bataille dépendoit de la bonne volonté des combattans, que ceux qui n'étoient pas disposez à se battre, pouvoient se retirer, sans crainte d'encourir sa disgrace. Ce discours fut suivi d'une conférence particuliere qu'il eut avec les chefs de son armée; il leur persuada qu'il sçavoit par le moyen de la magie, que de tous les siens il ne seroit tué qu'un seul Negre dans l'action, & que le roi de Fez seroit fait prisonnier. Animez par ces idées, le lendemain dès la pointe du jour, tous se préparerent au combat. L'armée fut partagée en sept corps, rangez en forme de croissant. Mumen-Belelche étoit à la pointe droite, à l'opposite du seigneur de Dubudu, & Muley-Muçaud fils du Cherif à la gauche contre Muley-Buhaçon; Mahamet avec cinq mille hommes étoit au centre, précédé des arquebusiers Turcs, qui étoient entre les deux pointes du croissant, avec quelques pieces de campagne que les ennemis ne pouvoient voir: le reste du canon avoit été laissé sur une éminence voisine, d'où l'on pouvoit le faire venir sans peine avec le secours des pionniers. Le Cherif qui n'avoit que de la cavalerie, menaça de peines rigoureuses ceux qui quitteroient leur rang avant le signal. Les deux armées resterent quelque tems dans l'inaction; mais dès que Mahamet vit qu'il avoit le soleil derriere lui, & que les ennemis l'avoient en face, il s'avança, fit tirer un coup de canon, & fit déployer en même-tems un drapeau, qui étoit le signal

HENRI II. 1550.

dont on étoit convenu. Alors les arquebusiers Turcs qui couvroient le canon, s'ouvrirent : le feu qu'on y mit aussitôt, tua peu de monde, mais causa beaucoup de désordre dans l'armée de Fez, qui ne s'attendant point à cette décharge, en fut si effrayée, qu'à l'instant la confusion se mit dans leurs rangs. Buhaçon, qui s'étoit présenté au combat, secondé par son aile qui se défendoit avec valeur, ne pouvant résister aux efforts du Cherif, fut obligé de prendre la fuite. Jamais victoire si complete ne coûta si peu de sang ; la perte fut bornée à quarante hommes du côté des vaincus, & à un seul négre du côté de vainqueurs, ainsi que Mahamet l'avoit prédit. Le roi de Fez passant de l'autre côté de la riviere pour rallier ses troupes, fut désarçonné par la chûte de son cheval, qu'un monceau de pierres fit tomber ; quoique défiguré par les coups dont il étoit blessé à la tête, il fut reconnu & pris par Muley Muçaud, avec son fils Muley Bubquer, qui dans ce péril ne voulut jamais s'éloigner de son pere. Buhaçon, qui avoit fait tout ce qu'on peut exiger d'un grand capitaine, se retira en bon ordre avec ce qu'il rassembla de troupes ; la crainte d'être suivi par son ennemi, & d'en être surpris, l'obligea à tourner souvent la tête. Marian se retira sur une éminence, & fit pointer le canon contre le Cherif, sans néanmoins faire feu sur lui, attendant que la premiere ardeur de l'armée victorieuse fût rallentie. Mahamet lui envoya Muley Çaid son fils, pour lui proposer de se ranger de son parti ; ce qu'il accepta, aux conditions qu'il lui donneroit les mêmes appointemens, & à ses gens la même solde, qu'ils avoient au service du roi de Fez ; il fut encore couvenu que plusieurs des sujets du Roi qui étoient avec Marian, & qui desiroient rejoindre leurs femmes & leurs enfans, seroient congediés, après avoir mis bas les armes.

Le roi de Fez est fait prisonnier.

Discours du Cherif Mahamet au roi de Fez son prisonnier.

Le camp des ennemis fut ensuite abandonné au pillage. Mahamet fit amener devant lui le roi Oataz, à qui il tint ce discours en présence des chefs de son armée. » Souffrez que » le pouvoir que la Fortune me donne aujourd'hui sur votre » personne, & celui que la qualité de votre précepteur m'a » autrefois donné sur votre jeunesse, me fassent entreprendre » de vous parler librement ; mon discours n'aura rien d'offensant, & ne pourra que vous être utile. Dieu vous a fait ressentir sa juste colere ; votre malheur est une punition visible

HENRI II. 1550.

» de votre négligence à réprimer les crimes que commettent » les peuples dont il vous avoit confié le gouvernement. Fez, » autrefois le soûtien de la religion & le séjour des sciences, » si vantée par la pureté des mœurs de ses habitans, & par » leur zéle pour le culte divin, si florissante par leur émulation » & leur amour pour les beaux arts, n'est plus aujourd'hui cé- » lébre que par ses vices. Cependant dans votre malheur pré- » sent la bonté de Dieu se manifeste; il vous a réduit à ce triste » état, pour vous avertir de votre devoir, & non pour vous » perdre : il pouvoit vous faire tomber entre les mains des » Chrétiens, & il a permis que vos vainqueurs fussent ceux qui » professent le même culte que vous, & qui n'ont pour vous » que de la bienveillance. Vous vous imaginez peut-être que » je suis irrité contre vous par rapport aux secours que vous » avez donnés à mon frere, & à l'accueil favorable que vous » avez fait à ses enfans, lorsqu'ils conspiroient contre moi : ban- » nissez ces soupçons; mon naturel, & l'inclination que j'ai pour » vous, me font aisément oublier ces injures, dont tout autre » conserveroit un vif ressentiment. Je demande seulement » que vous reconnoissiez votre faute, & que vous pensiez à la » réparer, en vous formant un genre de vie, qui vous fasse ob- » server ce que vous devez à Dieu, & à ceux qui vous sont » attachés. Ne vous laissez donc point abbattre par la vûë de » votre situation : ne vous occupez que du soin de guérir vos » blessures, & comptez que je vous ferai bien-tôt revoir vos » Etats, & remonter sur votre trône.

Le roi Oataz, affoibli par la grande chaleur, plus encore par ses blessures, retint autant qu'il put les mouvemens de colere, que l'insolence de Mahamet excitoit dans son cœur : Il étoit prisonnier. Il leva seulement un peu la tête, & fit cette réponse modeste.

Réponse du roi de Fez.

« Les droits, que vous prétendez avoir sur moi, doivent être » distinguez les uns des autres. On a vû peu de vainqueurs » user de la victoire avec autant de grandeur, & il n'en est » point qui se soient, comme vous, restraints dans les bornes » d'une honnête liberté avec le vaincu. Mais les Maîtres doi- » vent avoir pour leurs disciples la douceur & la bienveillan- » ce des peres à l'égard de leurs enfans. Ainsi comme j'ai » à traiter avec vous, je vous parlerai en disciple & non en

» prisonnier. Accordez-moi la même liberté que vous avez prise » avec moi ; si votre discours doit m'être utile un jour, peut- » être que le mien ne vous le sera pas moins. Il n'est pas toû- » jours au pouvoir des Princes de réprimer les désordres de » leurs peuples, & de les rendre vertueux. J'avoüe que Dieu » est justement irrité contre mes sujets ; mais sa colere ne vous » a pas autorisé à prendre les armes contre moi , qui ai » comblé de tant de bienfaits, vous & votre frere. Vous ne » pouvez nier, qu'avant que la Fortune vous eût élevé au » point de grandeur où vous êtes, mon pere n'ait fait pour » vous & pour votre frere pendant sa vie, & à ma priere, » tout ce qu'on peut attendre de l'ami le plus sincere : après sa » mort ai-je fait moins que lui ? Je ne m'attendois pas que ces » bienfaits dûssent être payez de cette maniere : vous deviez » être plus reconnoissant. Ne rappellez donc plus ces choses, » qui vous rendent plus odieux , qu'elles ne tournent à ma » honte. Pensez plûtôt que Dieu ne m'a fait votre prisonnier, » que pour éprouver , si vous pourriez être dans la prospérité » ce que vous avez été dans une fortune mediocre, & si vous » seriez assez généreux pour payer de reconnoissance les bien- » faits que vous avez reçus de mon pere, & de toute notre » maison. Vous m'avez averti de mon devoir, je vous avertis » aussi du vôtre. C'est à vous maintenant d'exécuter ce que » Dieu exige de vous, à répondre à mon attente , & à celle » de tous les gens de bien. Soyez persuadé que tel est la na- » ture des choses humaines, que l'inconstance de la Fortune » nous assujettit à avoir besoin les uns des autres, & nous met » dans une mutuelle dépendance. Les secours que j'ai donnez » à votre frere, & la reception que j'ai faite à ses enfans, » vous ont déplû ; mais vous n'avez pas dû vous en offenser ; j'ai » fait pour eux ce que j'aurois fait pour vous, si le sort vous » eût été aussi contraire ». Mahamet écouta ce discours d'un air tranquille , & sourit au Roi, d'une maniere à faire douter, s'il vouloit consoler ce malheureux Prince ou l'insulter. Il le fit conduire ensuite dans une tente proche de la sienne, pour faire panser ses playes. Le même jour Aben Onzar, informé de la perte de la bataille , vint remettre au vainqueur les clefs de Fixtela. Le Cherif loüa beaucoup son courage & sa fermeté, & reçut son hommage.

L'armée fut de là conduite à Fez, sur les espérances que le Roi avoit données, que si Mahamet approchoit de la ville, les habitans n'hésiteroient pas à lui livrer le pays de Mequinez pour sa rançon; mais il en arriva autrement. Buhaçon, accompagné de Muley Buzqueri frere du Roi, & de Muley Cazer son fils, qu'il avoit eu d'une femme chrétienne de Cordouë, avoient été reçus dans la ville avec le reste de l'armée. Le peuple qui voyoit le fils & le frere de son Roi prisonniers, & qui se voyoit sans Roi, se souleva. Pour calmer ces mouvemens, le Conseil secret s'assembla, afin d'en élire un. Buhaçon préféra le fils au frere, & consentit que Muley Cazer, montât sur le Trône, pour en descendre dès que son pere seroit libre. On vit donc Buhaçon prosterné en terre, suivant l'usage du pays, baiser les pieds du nouveau Roi. Après cette cérémonie le Prince se montra au peuple, & fut à l'instant proclamé Roi; par reconnoissance il fit Buhaçon, qui étoit, comme je l'ai dit, de la race des Beni-Merinis-Oatazes, Vizir, ou premier Ministre, & lui représenta qu'il étoit de son interêt & de son devoir de défendre son Royaume contre l'ennemi commun. Muley-Cazer s'apperçut que les Maures superstitieux attribuoient la défaite & la captivité de son pere à la liberté qu'il avoit laissée aux Chrétiens, de faire entrer du vin dans Fez, & au plaisir qu'il prenoit à nourrir des lions; pour satisfaire le peuple, il commanda aussi-tôt que tous les vins des caves de la ville fussent répandus, & les lions percez de fléches.

Cependant Mahamet passa avec son armée le détroit du mont Atlas, nommé Honegui, à huit lieuës de Fez, & s'avança ensuite jusqu'au pas d'Azuaga, qui n'en est éloigné que de deux. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya les lettres de son prisonnier à sa mere, à son fils & à Buhaçon, par lesquelles ce Prince malheureux leur faisoit sçavoir, que s'ils le vouloient voir libre & rétabli dans ses Etats, il s'agissoit de ceder le pays de Mequinez au Cherif, & qu'il les prioit de ne pas balancer à le lui abandonner. Buhaçon d'un air empressé, sembla se disposer à exécuter les ordres du Roi; il ne fut pas néanmoins aussi diligent qu'il affectoit de le paroître; il donna quelques momens à la réflexion, qui lui fit connoître que Mahamet cherchoit à les surprendre. Pour le surprendre à son tour, il écrivit à ceux de Mequinez, de se saisir du détroit d'Honegui,

HENRI II. 1550.

persuadé, que s'il se rendoit maître de ce poste, l'ennemi n'auroit plus de retraite, & ne pourroit éviter d'être taillé en pieces. Il résolut en même tems de fondre sur le camp du Cherif avec les troupes qu'il avoit, dès que la nuit seroit venuë. Son entreprise, quoique secrete, ne le fut pas pour le vigilant Mahamet: il en devint si furieux, que pour s'en venger, il s'avança jusqu'aux portes de la ville, où il prit deux cens Bourgeois qui se promenoient tranquillement, & les fit étrangler devant lui. Sans perdre de tems il partit, & se trouva la nuit suivante au détroit d'Honegui, avant que ceux de Mequinez s'en fussent emparez, comme il leur avoit été ordonné; de-là, il fit conduire à Maroc le Roi & son fils les fers aux pieds. Peu de tems après, (l'année suivante 1548.) il envoya ses deux fils, Mahamet Harran & Abdel Cader, avec une armée pour entrer dans le territoire de Fez. Ganem Prince Holote, leur facilita le passage.

Plusieurs Princes voisins s'étoient déjà révoltez contre Muley-Cazer, particulierement Mahamet Barrax * seigneur de Sesuan, qui s'étoit uni avec Hescin seigneur de Tetuan, pour se soustraire à la domination du nouveau roi. Ce Prince envoya Buhaçon pour s'opposer à leur entreprise. Buhaçon ne réussit point, & les vains efforts qu'il fit pour engager dans son parti les seigneurs de Cazar-Quibir, de Larache, d'Esegen, hâterent son retour à Fez. A peine y fut-il arrivé, qu'il en sortit pour se retirer à Velez. L'indignation qu'il conçût de la mésintelligence & du désordre qu'il trouva parmi les chefs, fut le motif de sa retraite. Mais le Roi par ses prieres le détermina enfin à revenir. Ayant été rétabli dans sa charge de premier Ministre, il traita ensuite avec les fils du Cherif, dont j'ai parlé, qui avoient obtenu le passage par Cazar-Quibir, & les mit en possession du territoire de Mequinez. Mahamet feignant d'ignorer les conditions du traité que ses enfans avoient fait, ne voulut point mettre Oataz en liberté, qu'il ne lui eût fait promettre de lui livrer Fez, dès qu'il l'exigeroit. Le Roi impatient de sortir de captivité, promit, que dès qu'il seroit maître de la ville, il lui en remettroit les clefs à la premiere sommation. L'artificieux Mahamet n'obligea le Roi à souscrire à cette injuste condition, qu'à dessein de lui faire une nouvelle guerre, dont il avoit déjà formé le projet, & qu'il devoit lui déclarer

* ou Bertrez.

Le roi de Fez est mis en liberté.

déclarer, auſſi-tôt qu'il ſeroit maître de la ville de Mequinez. Oataz forcé de s'en dépoüiller pour le prix de ſa rançon, revit enfin la ville de Fez, & reprit ſon ſceptre, qui étoit entre les mains de ſon fils Muley-Cazer.

Deux mois n'étoient pas encore écoulez, lorſque le Cherif poſſeſſeur du pays de Mequinez, & brûlant d'un déſir inſatiable d'augmenter ſa puiſſance, vint camper auprès de Fez, & envoya ſommer Oataz d'exécuter ſa parole. Le Roi qui craignoit ſa colere, croyant l'éviter par des excuſes, lui fit repréſenter qu'il ne pouvoit diſpoſer d'une ville, qui étoit plus au pouvoir de ſon fils & des habitans qu'au ſien. Cette réponſe, à laquelle le Cherif ne s'attendoit pas, expoſa celui qui la lui apporta, à toutes ſes fureurs. Dans le tranſport de ſa colere, il lui fit couper la tête, & s'avança juſqu'aux portes de la ville, où il fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouverent. Mais ayant perdu quelques ſoldats dans cette occaſion, il ſe ſervit de ce prétexte pour lever une grande armée, & faire venir de Dara Abdala & Abdarrahaman ſes deux plus jeunes fils. Il paſſa encore par Caçar-Quibir, & par la Province d'Azgar, pour venir près de la riviere de Subu, camper devant la ville. Cependant Muley-Zidan, envoyé de Tafilet par Hamet ſon pere au ſecours d'Oataz contre ſon oncle Mahamet, en vint aux mains avec les ennemis, qu'il rencontra en chemin ſur les bords de la riviere de Subu; le combat fut très-ſanglant, & ſe termina par une perte & un avantage égaux. Muley-Zidan ne put enſuite s'accorder avec Buhaçon; ainſi voyant que tant de diſcordes ruinoient les eſpérances dont il s'étoit flaté, il retourna à Tafilet auprès de ſon pere.

La ville de Fez eſt aſſiegée & priſe par le Cherif Mahamet.

La ville de Fez étoit vivement aſſiegée: ſes habitans dégoûtez d'un Roi malheureux, inclinoient pour l'heureux Cherif, & leurs vœux ſecrets ſembloient hâter le ſuccès de ſes entrepriſes; l'extrême miſere où ils étoient réduits leur faiſoit ſouhaiter un Roi qui les fît au moins ſubſiſter; pluſieurs preſſez par la faim avoient déjà abandonné la vieille ville pour ſe rendre dans le camp des ennemis. La longueur de ce ſiége, commencé depuis deux ans, rendit le Prince ſi odieux à ſes ſujets, qu'ils perdirent tout le reſpect qu'ils avoient autrefois pour lui, & s'affranchirent de l'obéiſſance qui lui étoit dûë. Le Cherif alors fit un traité ſecret avec eux, s'approcha de la ville, & fit rompre

Henri II. 1550.

pendant la nuit, avec des leviers & des crocs, une partie de la muraille : ce qui lui donna l'entrée dans le vieux Fez. Les habitans le reçûrent avec tant d'empressement, qu'il étoit maître de la vieille ville, avant que la nouvelle en pût être portée au Palais du Roi, situé dans la nouvelle ville. Ce Prince accourut pour chasser son rival ; mais ses sujets, devenus ses ennemis, l'obligerent bien-tôt à se retirer. Le Cherif maître du vieux Fez en donna le gouvernement à Hamu Bendeud, & retourna joindre son camp. Alors Buhaçon voyant le Roi irrésolu sur le parti qu'il avoit à prendre, lui conseilla de profiter de la nuit, pour se sauver avec lui à Velez ; il lui dit qu'ils pourroient y traiter sans danger avec les Chrétiens, & en obtenir des secours contre un ennemi, dont la puissance étoit pour eux-mêmes redoutable. Le Roi ne goûta point cet avis ; il aima mieux tenter de faire la paix avec Mahamet, que de fuir le péril où il étoit, en exposant sa mere, sa femme & ses enfans. Buhaçon monta à l'instant sur un excellent coureur, sortit par une porte de derriere, & prit le chemin de Velez. Oataz réduit à se rendre, envoya Lela Mahabib sa mere au Cherif, pour obtenir de lui, par ses prieres & par ses larmes, la vie & un entretien convenable à un Souverain ; ce qui lui fut accordé.

Mahamet par ces conditions devenu maître de la nouvelle ville, y mit une bonne garnison, & assigna des retraites & des pensions viageres à Oataz, & à ses fils Abu-Nacer & Muley-Çazer. Le Roi fut conduit à Maroc & ses enfans à Tarudante. Le nouveau tyran, soit pour satisfaire sa passion, soit pour insulter au Roi déthrôné, épousa sa fille : il avoit coûtume de prendre tous les ans une nouvelle femme. Cependant il fit dire à son frere de sortir de Tafilet, & de se retirer à Tiguret dans la province de Zahara, parce qu'il s'étoit ligué avec Oataz. Hamet eut recours aux excuses, & lui envoya ses enfans pour en disposer. Nacer & Zidan, les deux plus âgez lui furent renvoyez, parce qu'il les craignoit : il retint seulement les deux plus jeunes, Buhaçon & Mançor, qu'il maria à deux de ses filles. Ce fourbe affectoit de faire paroître des sentimens de bonté, d'affection, & d'humanité, dans le tems même qu'il cachoit les desseins les plus pernicieux. Cependant Abdarrahaman alla, sans perdre de tems, s'emparer de Tafilet. Le Cherif contraignit Amar seigneur de Dubudu de quitter son pays, & de se réfugier à

Melilla en Espagne, pour avoir differé sous de faux prétextes de venir, suivant les ordres du vainqueur, lui rendre l'hommage qu'il lui devoit. Il envoya ensuite ses trois fils Harran, Abdel Cader, & Abdala, à Tremezen. Mahamet gouverneur de la place la rendit sans aucune résistance. Abdala y resta, & Harran son frere en partit, comme pour faire le siége d'Oran; mais une maladie, dont il fut attaqué sur la route, renversa ce projet; on le transporta à Fez où il mourut peu de jours après.

Le bruit se répandoit alors que les Turcs s'avançoient avec beaucoup de troupes, pour recouvrer la ville de Tremezen. Le Cherif fit partir Abdel Cader avec quatre mille chevaux: Abdarrahaman, qui étoit à Tafilet, eût ordre de le suivre avec le même nombre de troupes. La mésintelligence de ces deux freres leur fut également funeste; Abdarrahaman se contenta d'être spectateur du combat que livrerent les Turcs; les troupes du Cherif furent défaites; Abdel Cader perdit la vie, & Abdala fut dangereusement blessé. La perfidie d'Abdarrahaman ne resta pas impunie. Bahami fils d'Abdel Cader, touché de la mort de son pere, se plaignit à son ayeul, & n'omit aucune des circonstances qui pouvoient charger son oncle. Mahamet, comme on le croit, le fit empoisonner peu de tems après. Le Cherif, qui ne connoissoit point encore l'adversité, furieux de la mort de ses trois enfans, soupçonna le roi de Fez d'être l'auteur de la rebellion des barbares qui habitoient la province de Derenderen: sans chercher à s'en éclaircir, le pere & le fils furent les victimes innocentes de sa rage: les gouverneurs de Maroc & de Tarudante les firent étrangler par ses ordres tous deux en même-tems.

Buhaçon informé de cet évenement, envoya aussi-tôt dire à Alvaro Baçan, qu'il étoit prêt de se rendre tributaire de l'Empereur Charle V. & de lui livrer la forteresse de Pennon de Velez, s'il le vouloit rétablir dans un Royaume qui appartenoit à sa maison. Le retardement de Baçan le fit changer de dessein; il équippa deux petits vaisseaux & affranchit des esclaves Chrétiens, pour les faire passer avec lui en Espagne; se conduisant cependant de maniere à faire croire qu'il se préparoit à aller à Fez, où le Cherif, informé de ses projets, le vouloit attirer, sous prétexte de quelques affaires qu'il avoit à lui communiquer;

HENRI II. 1550.

mais Buhaçon n'ayant pû réüssir auprès du Gouverneur de Pennon, laissa dans la place publique le cheval sur qui il se préparoit à monter, comme pour se rendre à Fez; il entra à la faveur de la nuit dans une barque de pêcheur, qui le descendit à Melilla, où il traita avec l'archiduc Maximilien, aux conditions de lui livrer la forteresse de Pennon. Bernardin Mendose, général des galeres, fut chargé par Maximilien, de passer avec Buhaçon en Afrique. Mendose partit de Melilla le vingt-six d'Août, & fut obligé de revenir à Malaga avec le même Buhaçon, sans avoir pû engager, par les conditions les plus avantageuses, Sorognes gouverneur de Pennon, à livrer cette place à Bahaçan, qui revint à Valladolid trouver l'archiduc Maximilien. N'en ayant pû rien obtenir, il entreprit (cette année 1550.) de le suivre à Ausbourg pour y parler à l'Empereur. Le Monarque alors accablé d'affaires ne put lui accorder ce qu'il lui demandoit. Buhaçon retourna donc avec le prince Philippe en Espagne. Ayant ensuite abandonné tous les projets dont il lui avoit fait part, il en forma de nouveaux, qu'il communiqua au Roi de Portugal, avec lequel il traita; le commencement de cette entreprise fut heureux, mais la fin funeste, comme nous le verrons dans la suite.

Guerre de Charle V. en Afrique.

Les Imperiaux commencerent & terminerent cette même année la guerre d'Afrique qu'ils avoient entreprise, pour les raisons que nous allons dire. Après la mort des deux freres Horruç & Airadin [1], ces fameux pirates natifs de Metelin *, qui pendant quarante ans infesterent par leurs courses la mer de Toscane, & qui furent long-tems maîtres d'Alger [2], Dragut Rais [3], natif d'un petit hameau de l'isle de Rhodes [4], qui avoit servi plusieurs années sous Airadin, & qui s'étoit acquis une grande réputation par son courage & par la parfaite

*ou Mytilene.

1 Barberousse I. & Barberousse II. le premier appellé Horruc au Aruch; le second nommé Airadin ou Ariadin, ouCheredin: celui-ci succeda au royaume d'Alger à son frere aîné, qui fut defait & tué en 1518. par le marquis de Comarés général Espagnol.

2 L'histoire des deux Barberousses & de leurs exploits a été traitée fort au long & très exactement par Paul-Jove dans le trente-quatriéme livre de ses Histoires. *Cette note est tirée du texte Latin: On a cru que dans le François elle auroit embarrassé la narration.*

3 Rais signifie Capitaine ou Commandant.

4 D'autres auteurs disent qu'il étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis l'Isle de Rhodes.

connoissance qu'il avoit de la navigation & des côtes de cette mer[1], n'étoit pas moins redouté qu'eux des marchands qui font le commerce d'Italie & d'Afrique. Dix ans auparavant Soliman avoit donné à Airadin Barberousse le titre de grand Amiral de Turquie & à Dragut celui de général des Corsaires. Les ravages que ce dernier fit sur la mer de Toscane & de Sicile, les vaisseaux qu'il prit & le nombre de Chrétiens qu'il fit esclaves, déterminerent enfin l'Empereur à charger André Doria d'armer une flote pour donner la chasse à ce Pirate, qu'il vouloit qu'on tuât, ou qu'on prît, à quelque prix que ce fût. Dès que la flote fut équipée, André en donna le commandement à son neveu Jannetin Doria, qui fit sa course avec tant de diligence & de succès, qu'il amena Dragut prisonnier les fers aux pieds. Il le prit avec treize galeres dans le port de Giralate[2], entre Calvi & Ajazzo en Corse, où il se croyoit en sureté. On ne peut exprimer la fureur & la rage de ce vieux Corsaire, lorsqu'il se vit surpris & fait prisonnier par un jeune soldat. Jannetin l'insulta & le maltraita dans cet état, ce qui augmenta son desespoir[3]. Mais quatre ans après Airadin Barberousse vint croiser sur les côtes de Provence; sa flote approcha si près de Toulon[4], qu'André Doria pour appaiser la fureur de ce barbare, fit consentir son neveu à recevoir la rançon de Dragut & à le mettre en liberté[5]. La honte d'avoir été pris, & le souvenir des mauvais traitemens qu'il avoit

1 Il avoit servi dès l'age de 12 ans sur les galeres du Grand Seigneur, d'abord Mousse, puis Matelot, ensuite Pilote, & depuis excellent Canonier. Etant parvenu à être de part dans un brigantin de Corsaires, il eut bientôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement & se rendit redoutable sur toute la Mediterranée. Aucun pilote Turc ne connoissoit si-bien les Isles, les ports & les rades de cette mer. Airadin le chargea de differentes expeditions, dont il s'acquitta avec succès, & après l'avoir fait passer par tous les dégrez de la milice, il le fit son Lieutenant, & lui donna le commandement d'une escadre de Galeres.

2 Le long des côtes de l'Isle de Corse dans la Cale de Giralate, qui forme une anse.

3 On le fit passer avec ses officiers sur la Capitane à la vûë du jeune Doria, qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux Corsaire transporté de rage s'écria : *Faut-il qu'à mon âge je me voye vaincu & fait prisonnier par un petit...* On prétend qu'il se servit d'un terme très injurieux & très-mal honnête, & que Jannetin irrité de son insolence lui donna plusieurs coups & le fit mettre aux fers.

4 Il étoit venu avec cent Galeres sur la côte de Genes.

5 Il avoit offert la carte blanche pour sa rançon, & on avoit toûjours refusé de le mettre en liberté. Les Genois le renvoyerent enfin avec des presens à l'Amiral Airadin Barberousse.

HENRI II. 1550.

reçus, resterent si profondement gravez dans son cœur, qu'il devint l'ennemi mortel & furieux de tous les chrétiens. Après la mort d'Airadin [1] les peuples de l'Isle de Gelve * & d'Esfacos * lui faciliterent l'armement de vingt-quatre brigantins, avec lesquels il vint jusqu'à Naples, mit à feu & à sang toute la côte de Calabre, & prit une galere des Chevaliers de saint Jean de Jerusalem, arrivée depuis peu de la Goulette, & qui mouilloit dans le Golfe de Puzzuolo. L'Empereur irrité de son insolence, envoya encore contre lui André Doria, qui par son ordre avoit parcouru la côte d'Afrique l'année précédente. Doria mit en fuite ce Corsaire, reduisit à leur devoir les villes de Sousa, de Monaster, de Mehedia [2], d'Esfacos, & de Calibia, qui s'étoient revoltées contre le roi de Tunis, & les soumit à l'obéïssance de Muley Bucar son fils.

* ou Gerbe.

* ou Ruspina.

Description du royaume de Tunis.

Il est à propos, avant de m'engager plus avant, de m'arrêter sur cette contrée, pour parler de son étenduë de ses Isles, & des Rois qui l'ont possedée. Après la Mauritanie Tingitane dont nous avons déjà parlé, on trouve la Mauritanie Cesarienne du côté du Levant, la riviere de Suf Gemar & le royaume de Bugie, qui lui servent de bornes. Là, est la ville d'Alger, autrefois *Julia Cæsarea*, fameuse par son port, le plus commode qui soit dans l'Empire des Turcs, & tout ce qui compose le royaume de Tremezen; ensuite cette Région, que les anciens appelloient proprement Afrique *, s'étend jusqu'à la Cyrenaïque, en tirant toûjours vers l'Orient; on y voit maintenant le royaume de Tunis, divisé en quatre Provinces. La premiere est la Costentine, qui contient les villes de Col, d'Estora, de Sucaycada, de Bone ou Hippone, dont S. Augustin étoit Evêque; de Biserte, de Costantine, qui a donné le nom à la province, de Mila, de Tifex, & de Tebeça. La seconde Province est la Tunitane; elle renferme la ville d'Utique, appellée aujourd'hui Portofarina, célébre par la mort du

* *Africa* ou *Aphrodisia*.

1 Barberousse, quoiqu'agé de plus de 80 ans passoit à Constantinople les jours & les nuits avec de belles esclaves. On le trouva mort dans son lit de ses excès. Après sa mort Soliman II. ordonna à tous les Corsaires de reconnoître Dragut pour Général, mais sans le revêtir de la dignité d'Amiral.

2 Mehedia ou Mahdia, ou Elmadia, autrement Africa, connuë du tems des Romains sous le nom d'Adrumette, appellée aussi *Aphrodisium*, ville située sur la côte de Barbarie, entre Tunis & Tripoli, avec un bon port & des fortifications.

jeune Caton, les ruines de l'ancienne Carthage [1], les villes de Tunis, de Cammart, de Martia, d'Arriana, de Nebel, de Calibia, d'Hamameta, d'Eraclia, de Sousa, de Tobulba, de Monaster, de Mehedia, d'Esfacos, de Lorbus, d'Ainzamith, de Cazbat & de Caruan. La troisiéme Province est celle de Tripoli [2]: elle joint du côté du Levant la région Cyrenaïque, aujourd'hui appellée Cyret; elle contient les isles de Cherchenes ou Querquenes, & de Gelve, que les anciens nommoient l'isle Lotophagis, & les villes de Zaorat, de Lepide, & de Tripoli, la capitale de tout ce pays. La contrée de Zeb, qui fait la quatriéme province du royaume de Tunis, est une partie de la Numidie qui touche à la Lybie interieure. Jamais pays n'a été exposé à tant de révolutions; cette Province a été gouvernée par differens Princes étrangers, & habitée par diverses Nations. Les Gots, les Vandales en ont chassé les Romains; les Arabes à leur tour en ont fait la conquête sur les Gots & les Vandales. Les villes y ont été prises & détruites, & d'autres bâties à la place. La diversité des langues, & l'orgueil des fondateurs de ces nouvelles villes, ont causé un si grand changement dans les noms anciens, qu'il seroit inutile d'en vouloir faire une recherche exacte.

Les Carthaginois ont été les premiers maîtres de tout ce pays; les Romains l'ont possedé après eux: les Vandales, leurs successeurs, en ont été chassés par les Arabes Mahometans. Mais vers l'année 1370, un certain Abdelchit, qui avoit sçû par un dehors de pieté s'accréditer chez les Arabes, se révolta contre Caim Adam, Caliphe de Caruan. Le crédit qu'il s'étoit acquis n'empêcha pas les Arabes de le tuer par les ordres de Caim. Il laissa deux enfans, l'un fut roi de Bugie, & l'autre de Tunis. Ces deux freres, pour se maintenir dans leurs Etats & trouver des secours dans leurs besoins, se rendirent tributaires de Joseph Texif, dont nous avons parlé, & des Almoravides ses successeurs, qui furent chassés de l'empire d'Afrique par les Almohadas. Jacob Almançor s'empara alors du royaume de Tunis, & en dépoüilla les successeurs d'Abdelchit.

La fameuse bataille de las Navas de Tolosa, ayant affoibli

1 Il y a maintenant une tour en ce lieu, appellée par les Chrétiens *Roca de Mastinaces*, & par les Africains *Almenara*.

2 La province de Tripoli est aujourd'hui un Royaume separé de celui de Tunis.

HENRI II. 1550.

les forces des Almohadas, les Arabes rentrerent dans le royaume de Tunis, & réduisirent celui qui gouvernoit la ville, au nom du roi de Maroc, à chercher du secours dans des pays fort éloignés. Il en reçut enfin d'Abdul Hedi de Seville, qui sortit du port de Carthagene avec vingt vaisseaux chargés d'un grand nombre de gens de guerre. A son arrivée à Tunis, il employa toute sa prudence & son adresse à faire la paix avec les Arabes. Cette Nation, qui ravageoit sans cesse le pays, accepta enfin la paix, au moyen d'un tribut leger, qui leur a toûjours été depuis payé par les rois de Tunis. Abdul Hedi qui avoit habilement négocié cette paix, profita de la ruine des Almohadas, pour s'emparer lui-même de ce Royaume. Zacharie son fils & son successeur, après avoir fait la guerre aux Beni Merinis avec beaucoup de succès, tourna toutes ses forces contre les peuples de Numidie & de Tripoli. La victoire qui accompagna toûjours ses armes, lui donna lieu d'amasser de grandes richesses, qu'il laissa à son fils Abu Ferez, qui saisit l'occasion des troubles qui s'éleverent entre les rois de Fez, de Tremezen & de Maroc, pour chasser les Beni-de Zeyenes du royaume de Tremezen, qu'ils possedoient depuis long-tems. Après cette expédition il fit la paix avec le roi de Fez, & mérita le nom de roi d'Afrique, qui lui fut donné. Husmen son fils monta sur le trône après lui, & fut le digne héritier du sceptre, de la fortune & des richesses d'un pere qui avoit régné si glorieusement. Après sa mort les Merinis recouvrerent encore l'Empire d'Afrique, qu'ils étendirent jusqu'au cap de Mesurata *. Les petits-fils d'Husmen, retirés dans les montagnes & dans les déserts, attendoient le moment favorable pour remonter sur le thrône de leurs ayeux. L'un d'eux, nommé Muley Bula-Bez, fut vaincu & pris prisonnier dans une grande bataille, par Abu Henun roi de Fez; Abu Celem son fils qui lui succeda, rendit généreusement la liberté à Muley Bula-Bez, qui recouvra le royaume de Tunis, auquel il réünit Tripoly, & toutes les autres provinces qui en dépendoient.

* Appellé par les anciens, *Sepulchra* ou *Aræ Philænorum*, dit Marmol.

Depuis son regne, l'ordre de la succession a été interrompu dans cette famille, par les massacres assez fréquens chez cette nation. Après que trente-cinq Rois eurent regné pendant quatre cens dix ans, le Royaume passa à Mahamet, pere de Muley-

Muley-Hassen, dont nous avons parlé. Celui-ci pour regner, commit le plus grand des crimes, & répandit le sang de tous ses freres. Barberousse chargé, pour ainsi dire, de la vengeance divine, le détrôna; mais l'Empereur le rétablit dans la suite. Ce n'étoit pas assez pour expier le crime de Muley-Hassen, d'avoir été une fois détrôné; il le fut encore une seconde fois par Hamida son fils, qui lui fit crever les yeux. Ce fut lui qui en l'année 1548. après la bataille gagnée sur l'électeur de Saxe, vint trouver l'empereur Charle V. à Ausbourg, pour lui demander vengence de ce crime énorme. Ce Monarque, qui avoit passé en Afrique, à dessein seulement d'en chasser Barberousse, & de faire élever une forteresse à l'entrée de la Baye ou Lac de Tunis, afin de rendre libre la mer de Sicile, & la garantir des courses des Pirates, plaignit beaucoup le sort de ce malheureux Prince, & lui représenta qu'il ne pouvoit alors lui donner de secours; il l'exhorta à se retirer en Sicile, lui assigna une pension proportionnée à son rang, & lui promit qu'aussi-tôt que ses Etats seroient tranquilles, il le seconderoit dans la vengence qu'il prétendoit tirer de son fils.

Siege & prise de Mehedia par Dragut.

Dragut, qui jugeoit ces dissentions domestiques propres à l'exécution de ses desseins, crut devoir profiter d'une si belle occasion. Il résolut donc de s'emparer de Mehedia, qu'il regardoit comme une retraite aussi assûrée pour sa personne, qu'avantageuse pour son parti. La ruse qu'il employa pour s'en emparer n'ayant pas réüssi, il eut recours à la force & à une perfidie digne d'un Corsaire. On lui apprit dans l'isle de Gelve [1], où il passoit l'hiver, que les habitans de Mehedia avoient secoüé le joug du Roi de Tunis, pour former une République, & qu'ils étoient si peu disposez à se mettre sous la protection du prince de Carvan, qui n'avoit épargné ni les artifices, ni les offres avantageuses pour les gagner, qu'ils avoient au contraire chassé le corsaire Hassen-Gelbi, envoyé par Soliman, sur le soupçon qu'il n'avoit fait bâtir un Fort, que pour

1 Ou l'isle des Gerbes, proche la sortie du golfe de Capes; elle est du royaume de Tunis. Elle n'est séparée de la terre ferme que par un fort petit espace qu'on passe à pié quand la mer est basse, & sur un pont de bois, lorsqu'elle est fort haute. Elle a environ dix-huit milles de tour avec une petite ville du même nom. Ptolomée lui donne le nom de *Lotophagitis*, Polybe celui de *Myrmex*, Strabon & Pline celui de *Meninx*. Les Arabes l'appellent *Zerbi*, les Espagnols la nomment *los Gelves*.

HENRI II. 1550.

ſe rendre maître de leur ville. Dragut partit au mois de Fevrier de cette année, de l'iſle de Gelve. Les mouvemens & les ſéditions qu'il excita parmi les peuples de Souſa, de Monaſter, & de Tabula, lui faciliterent les moyens de s'emparer de ces villes. Il chaſſa auſſi Budcar le plus jeune des fils de Muley-Haſſen, qu'André Doria, comme nous l'avons dit, avoit rétabli l'année précédente. Enfin tout ſembloit favoriſer ſes projets, & il étoit déja fort près de Mehedia.

Avant que de rien tenter, il s'adreſſa à Brahem * Embarc ſon intime ami, fort accredité parmi les habitans, pour les ſonder, & ſçavoir s'ils le voudroient recevoir dans leur ville, & y donner retraite à ſes navires : il lui repréſenta qu'il la garantiroit des incurſions des ennemis, & que dans peu elle deviendroit riche & puiſſante. Brahem obtint des habitans qu'on donneroit audience à Dragut, dans une aſſemblée des principaux de la ville. Dragut y fut admis, & fit une harangue adroite & séduiſante; mais l'exemple recent de Muley-Haſſen la rendit inutile : les habitans le remercierent des bonnes intentions qu'il avoit, & lui accorderent la liberté de moüiller ſes vaiſſeaux en rade, à condition qu'il ne feroit entrer aucun Turc dans la ville. Le Corſaire fruſtré de ſes eſpérances, réſolut d'employer également la ruſe & la force : il partit d'Esfacos, & ſecondé de Brahem, il s'approcha de cette partie de la ville qui domine ſur le port, entre le Levant & le Midi, ſuivant la permiſſion qu'il en avoit obtenuë; il mit enſuite quatre cens Turcs à terre; les fit entrer dans la ville, ſe ſaiſit de quelques Tours voiſines, & fit en même tems ſonner les trompettes, comme s'il eut remporté une victoire. Les habitans, qui d'abord s'étoient défendus avec valeur, prirent l'épouvante; le nombre de leurs gens étendus ſur la place, & celui des ennemis qui augmentoit, les effrayerent, & rallentirent leur ardeur. Dès qu'ils virent Brahem même ſoutenir Dragut, ils mirent bas les armes, ſe rendirent, & reçurent pour maître celui qu'ils avoient refuſé pour citoyen. La citadelle lui fut auſſi-tôt livrée; il donna enſuite ſes ordres, ſuivant la conjoncture, & mit la ville ſous la garde de quatre cens Turcs commandez par Hez Rais ſon parent. Pour payer la perfidie de Brahem par une plus grande, il ordonna à Hez Rais de le faire mourir, ſe perſuadant qu'un homme capable de trahir ſa patrie, à laquelle il étoit obligé,

* Autrement Abraham ou Hebraim.

Dragut ſe rend maître de Mehedia.

étoit à craindre pour lui, à qui il étoit bien moins redevable. Dragut après avoir donné cet ordre, partit, & emmena avec lui les principaux habitans, pour lui servir d'ôtages.

HENRI II. 1550.

André Doria s'opose aux conquetes de Dragut.

Le bruit de cette conquête fut aussi-tôt répandu; André Doria considerant de quelle importance étoit cette ville pour les progrès de Dragut en Afrique, & en jugeant par la seule retraite qu'il avoit euë dans l'isle de Gelve & dans les lieux voisins, qui l'avoit mis à portée de désoler les Chrétiens, résolut de s'opposer promptement aux desseins d'un Corsaire si formidable. Pour y réüssir, il fit embarquer mille Espagnols, que Ferdinand de Gonzague lui avoit envoyez sous la conduite de Ferdinand Lopes Portugais, & partit de Genes pour se rendre à Naples; le grand Duc lui donna en passant à Livourne, trois galeres commandées par Giordano des Ursins; il en prit trois autres à Civita Vecchia, conduites par Charle Sforce, qui lui furent accordées par le Pape. A son arrivée à Naples, huit cens Espagnols, sous les ordres de D. Garcie de Tolede, fils du Viceroi de Naples, se joignirent à ses troupes, & il prit le chemin de Palerme. D. Juan de Vega Viceroi de Sicile, qui ne sçavoit pas encore la cause de ces préparatifs, lui donna cinq cens Espagnols des garnisons de Cefalu, & de Termine, qu'il fit embarquer sur cinq galeres sous la conduite d'Alvarez son fils, à qui il donna ordre de partir, accompagné de Budcar fils du Roi de Tunis, avec quatre vaisseaux de Malthe commandés par le Chevalier de la [1] Sangle. André Doria, encore incertain de ce qu'il avoit à faire, ne voulut rien regler que sur les lieux, & qu'il n'eût conferé avec Louis Perez de Vargas gouverneur de la [2] Goulette. Il mit donc à la voile & se rendit à Trapani. Delà il vint avec toute sa flotte jetter l'ancre à l'isle de Favigliana, où il assembla tous les chefs

1 Claude de la Sangle de la langue de France, fut grand Hospitalier, & dans la suite grand Maître de l'Ordre. Il employa des sommes considérables à fortifier l'isle de Malthe, & mourut en 1557.

2 C'est un Fort situé entre la mer Méditerranée & le lac ou baye de Tunis. Ce n'étoit autrefois qu'une tour quarrée, à l'entrée du canal par où la mer entre dans le lac, & qui est si étroit qu'une galere y peut à peine passer. Charle V. fortifia cette place en 1535. C'est aujourd'hui une petite ville. Le lac a environ trois lieuës de long sur deux de large. Comme ce lac est tout rempli de bancs de sable, on n'y passe qu'avec des barques en suivant le courant de l'eau. Ce Fort de la Goulette fait toute la sûreté de la ville de Tunis, qui d'ailleurs n'est point fortifiée. Les Turcs reprirent la Goullette en 1574.

HENRI II. 1550.

pour déliberer sur les affaires présentes. Il commença par proposer, s'il étoit plus expédient d'attaquer promptement Mehedia, ou de poursuivre Dragut ; le Chevalier de la Sangle fut d'avis qu'on se servît des quinze galeres avec lesquelles Bernardin de Mendose gardoit la côte d'Espagne contre les pirates, & qu'on les distribuât sur les côtes de Catalogne, de Sardaigne & d'Afrique ; que ces mesures pourroient procurer la prise de Dragut ; que si l'on n'y réussissoit pas, on se détermineroit à faire le siége de Mehedia. Cigala au contraire disoit que l'on ne pouvoit trop tôt en tenter l'entreprise ; que la puissance du nouveau Souverain n'étant pas encore bien établie, il prévoyoit que les habitans se révolteroient à la vûë de leur flotte, & qu'il leur seroit facile de prendre cette ville. Mario Centurione lieutenant de Doria, fut d'avis qu'on ne décidât rien, sans avoir consulté Vargas sur l'état des affaires de Dragut & de Mehedia. André Doria n'avoit d'autre intention, en convoquant cette assemblée, que de faire honneur aux Chefs ; il n'avoit nulle envie de suivre leurs conseils, pour l'exécution de ses desseins.

La flotte après avoir été long-tems battuë par la tempête, arriva enfin au Cap Bon. Là est une plage qui s'étend depuis la riviere de Hued-il-Barbar jusqu'à la ville de Bone vers le levant ; elle avance ensuite un peu au dedans des terres, en se recourbant vers les marais de Guad-il-Barbar, d'où elle s'approche de la mer, pour former le cap Zaffran. La ville d'Utique, aujourd'hui Porto-Farina, est sur la droite : dans le lieu le plus enfoncé du golfe la riviere de Bugrada entre dans la mer au-delà de Biserte. On voit entre cette riviere & celle de Catada les ruines de la superbe Carthage, malheureuse rivale de Rome. De cet endroit, où le rivage semble se retirer toûjours vers l'Orient, on découvre l'ancien port des Carthaginois, qui a environ sept lieuës de circuit, & à peu près deux de longueur, & autant de largeur. La ville de Tunis, capitale de la province, est bâtie à l'entrée de ce port ; les deux rivages s'approchent ensuite l'un de l'autre, & forment une espece d'anse ou de gueule, qui se termine en une gorge étroite. C'est-là que l'Empereur avoit fait contruire, quinze ans auparavant [1], une forteresse appellée la

1 En 1535, comme il est marqué ci-dessus.

Goulette, qui a été depuis prise & détruite par les Turcs. De l'autre côté du rivage, en avançant toûjours vers le Levant, on voit le Cap Bon, qui contient la ville de Calibia, & plus avant sont celles de Mahameta, de Sousa, de Mehedia, & d'Esfacos, qui domine sur les isles Coniglieres; en se retirant on découvre Cherchene ou Cercenna, & Cercinitis, anciennement jointes par un pont; ensuite l'isle de Gelve & toutes les autres Isles de la petite Syrte, & la riviere de Triton qui borne cette contrée.

La flotte arrivée, & arrêtée au Cap Bon par les vents contraires, ne pouvoit faire voile jusqu'à la Goulette, comme on l'avoit projetté. Les soldats qu'on mit à terre pour soûtenir ceux qu'on avoit envoyez faire aiguade, prirent & pillerent la ville de Calibia bâtie sur un lieu élevé & voisin de la mer, où il y avoit de fort bons puits d'eau vive. De là ils furent portez aux Isles Coniglieres [1] où la tempête les obligea de rester deux jours. Ils arriverent enfin devant la ville de Mehedia. Les Chefs, après en avoir examiné de près l'assiete, & de loin toute la côte, furent obligez de se retirer, ne pouvant resister au feu de la place. Ils délibererent alors entr'eux s'il étoit à propos de l'attaquer: la plûpart étoient d'avis qu'il n'y avoit pas à balancer, & qu'il étoit aisé de l'emporter, quoique bien munie de toute maniere, & entourée, de bonnes murailles & d'un large fossé: On devoit, disoient-ils, faire attention que deux cens Turcs ne suffisoient pas pour garder un lieu si spatieux; ils ajoûtoient que les habitans étant divisez, il falloit profiter des conjonctures pour battre la place, sans donner le tems à la garnison de se reconnoître; que n'étant point assez nombreuse pour resister, & que soupçonnant la fidélité des habitans, il étoit à présumer qu'elle se retireroit, ou du moins qu'elle se rendroit, après une legere résistance. Mais D. Berenger de Requesens, grand Amiral de Sicile, qui ne pouvoit disputer à D. Juan de Vega, à cause de sa dignité de Vice-roi de ce Royaume, le commandement des troupes, si on les débarquoit, exposa toutes les difficultez de cette entreprise, ensorte qu'il fut décidé qu'on ne feroit rien, sans avoir consulté Vega, & sans avoir

1 Ce sont cinq petites Isles de la mer de Barbarie, entre les côtes de Sicile, de Malthe & du Royaume de Tunis, vers le golfe de Mahometa. On les appelloit anciennement *Phœnicorum insulæ*, *Pelagiæ*, *Taticheæ*.

HENRI II. 1550.

auparavant reçu un renfort de troupes. La flote qui manqua alors d'eau douce, prit la route de Monafter, où il y a d'excellentes eaux & en quantité. Les Chefs, qui connoiffoient la commodité & la fûreté de fon port, fe déterminerent à ne rien négliger pour s'en emparer. Les foldats débarquerent, & on les fit marcher droit à la ville. Le premier efcadron, commandé par D. Alvare de Vega, étoit foûtenu par D. Garcie de Tolede, avec les troupes qu'il avoit amenées de Naples. Ils firent faire alte, fuivant les ordres d'André Doria, qui étoit refté fur la flotte, & attendirent que les habitans fe rendiffent, ainfi qu'ils l'avoient fait efperer. Alors les foldats, qui les voyoient fuïr par la porte oppofée à celle qu'ils alloient attaquer, impatiens de ce qu'on ne donnoit ni fignal ni ordre, quitterent leurs rangs pour courir aux murailles. Les uns les efcaladerent aidés de leurs piques, & d'autres fe prirent où ils purent; enfin ils entrerent dans la ville & la mirent au pillage. On prit trois cens habitans : le refte fe refugia dans le château, qui fut auffi-tôt invefti par D. Alvare; le lendemain ce château fe rendit, après avoir été battu du canon des navires, & de celui qui avoit été conduit fur des charettes devant la place. Les foldats qui fe fignalerent le plus en cette attaque, furent ceux d'Antoine Doria, qui planterent leurs drapeaux jufque fur les murailles; il y eut fix cens habitans faits prifonniers, & tous ceux qui firent réfiftance furent tués. Les plus confiderables d'entre les chrétiens qui y périrent, furent François de Mendofe, chevalier de l'Ordre de St. Jean de Jerufalem, Diego Ruis, Navarreto & Gerro. La flote de Sicile fut endommagée par des canons mal fondus qui creverent; une galere coula à fond, mais on eut heureufement le tems de fauver fa chiourme & tout le refte de fon équipage; une autre eut une partie de fa prouë emportée, & fon fond de calle fort maltraité. André Doria ne croyant pas une garnifon néceffaire dans cette ville, qui avoit perdu prefque tous fes habitans, & dont la citadelle avoit été détruite, fit voile droit à la Goulette, où les vents contraires l'avoient empêché d'aborder auparavant. Il y confera avec Vargas qui en étoit le Gouverneur, & qui l'affermit dans le deffein d'affieger Mehedia. D. Ferdinand de Vega, qui étoit venu avec lui, partit à fa follicitation, pour aller informer le vice-roi de Sicile fon pere, des

Prife de Monafter par les Chrétiens.

ſentimens des Chefs de l'armée, & pour le prier d'ordonner du nombre des ſoldats & de tout ce qui étoit néceſſaire pour cette expedition, & l'exhorter de ſa part à venir lui-même. D. Garcie de Tolede, qui aſpiroit au commandement de l'armée de terre, partit auſſi pour Naples. Lorſque ces deux officiers furent arrivés au Cap de Marſalo, l'un prit le chemin de Palerme, & l'autre celui de Naples.

Cependant André Doria, par les conſeils de Budcar, envoya ſommer les habitans de Souſa de ſe rendre, & leur fit annoncer que l'Empereur déſiroit qu'ils reconnuſſent pour leur ſeigneur Budcar fils de Muley Haſſen, qui étoit ſur leur flote. Ils ne balancerent pas à le recevoir, & chaſſerent le vaillant Hali, qui ſuivi d'un petit nombre de ſoldats, ſe jetta dans Mehedia, dont il retarda la priſe par ſa bravoure & ſon habileté. Le vice-roi de Sicile, inſtruit par ſon fils du deſſein d'André Doria, vouloit commencer par la conquête de l'iſle de Gelve. Ayant été nommé par l'Empereur pour commander dans cette expedition, il prétendoit qu'on ne devoit point faire de deſcente en Afrique, juſqu'à ce qu'on fût muni de toutes les proviſions néceſſaires. Cependant les ſentimens des Chefs oppoſés au ſien, & la crainte qu'un trop long délai ne donnât à Dragut le tems de fortifier Mehedia, qui n'étoit déjà que trop forte par ſa ſituation, & de rendre cette ville imprenable, lui firent ouvrir les yeux; il fit tout ce qu'il put de proviſions dans le peu de tems qu'il avoit, donna ſes ordres pour l'embarquement de trois cens Eſpagnols & de cent Grecs, & réſolut enfin de s'embarquer lui-même: réſolution qu'il avoit diſſimulée juſqu'alors.

Dom Garcie fut bien ſurpris de ce départ du Vice-Roi; le commandement dont il s'étoit flaté[1], l'avoit engagé à faire de grands préparatifs; & le déſir de venger la mort de ſon oncle D. Garcie, tué trente-neuf ans auparavant dans la guerre de Gelve, ſous le roi Ferdinand, lui avoit fait prendre le parti de tirer preſque tous les ſoldats des garniſons du royaume de Naples. Son but étoit d'aller en Afrique, ſans paſſer par la Sicile, afin d'y terminer la guerre, s'il lui étoit poſſible, avant que le Vice-roi en pût être inſtruit. Mais il fut ſi vivement preſſé par Berenger de Requeſens, & par François de Guimeran, qui étoient

1 Comme fils du Viceroi de Naples, qui devoit envoyer des troupes tirées de ce Royaume pour cette expédition.

HENRI II. 1550.

avec lui, d'aller trouver D. Juan de Vega, avant que de rien tenter, qu'il abandonna ses idées, & prit malgré lui le chemin de Trapani[1]. André Doria qui avoit des provisions à faire pour le siege, & qui vouloit que les Africains crussent qu'il partoit, afin que cette idée les rendît moins précautionnez, étoit venu à Trapani trois jours auparavant. Son projet, quoique conduit avec grande prudence, fut executé à contretems, comme l'évenement le fit connoître.

Trois vaisseaux d'Egypte, chargés de vivres & de soldats, aborderent à Mehedia. Par ce nouveau secours la garnison se trouva composée de six cens Turcs, qui mirent aux fers les habitans qui leur étoient suspects; tous les autres concoururent unanimement à la défense de leur ville. D. Juan de Vega n'avoit alors plus rien à préparer pour son embarquement; il n'étoit occupé que de la crainte des troubles que son absence pourroit exciter en Sicile; il craignoit aussi le refroidissement du zele que Dom Garcie avoit fait éclater pour cette entreprise, s'il étoit frustré de l'esperance de commander en Chef; mais d'un autre côté, il vouloit conferer avec André Doria, au sujet de cette guerre, ce qu'il n'avoit point encore fait. Enfin il publia le dessein qu'il tenoit caché depuis longtems, de passer en Afrique, & remit à D. Ferdinand de Vega son fils, l'autorité du gouvernement, & le soin des affaires dans l'intervalle de son absence. Le 21. de Juin, sur le soir, il partit de Palerme avec Muley-Hassen, & se rendit en deux jours à Trapani, où il trouva André Doria avec Dom Garcie arrivé de Naples depuis trois jours. Dom Garcie, sans marquer aucun mécontentement, rendit à Vega tous les respects dûs à un Commandant Général, & lui obéït pendant toute cette guerre. Ils partirent de-là & prirent la route de la Favagnana. Ils arriverent le lendemain vers le midi à l'isle de Pantalarée[2], & se rendirent ensuite devant Mehedia.

Aussitôt qu'on eut jetté l'ancre, le Viceroi alla rendre visite

1 Ville & port de Sicile dans la province de Mazare: les Latins l'appelloient *Drapanum*. Il y a le Trapani Vecchio, bourg à deux lieuës de là, & qui à ce qu'on prétend, portoit anciennement le nom d'Erix, ainsi que la montagne appellée aujourd'hui le mont de Trapani.

2 Cette Isle dépendoit autrefois du royaume de Tunis, & dépend aujourd'hui du royaume de Sicile. La maison du Requesens en joüit, à titre de Principauté, sous la souveraineté de l'Empereur.

à André Doria. Le commandement occaſionna d'abord un combat de civilité & de modeſtie entre ces deux Généraux; l'un & l'autre ſe deffendoient de l'accepter. Cependant D. Juan de Vega, qui ne reſiſtoit qu'en apparence, ſe laiſſa vaincre ſans peine, & conſentit à recueillir les avis des Chefs, qui tous approuverent le ſiége de Mehedia. Antoine Doria ajoûta, qu'avant d'approcher de la place, & d'ouvrir la tranchée, il lui ſembloit neceſſaire d'élever quelques Forts ſur le rivage, pour ſoûtenir les convois & mettre en ſûreté toutes les proviſions de l'armée.

HENRI II. 1550.

Siége de Mehedia, par André Doria & D. Juan de Vega.

Mehedia, bâtie ſur un roc bas & plat, eſt preſque toute environnée de la mer, qui y eſt ſi baſſe en pluſieurs endroits, que les galeres ont peine à aborder. Sa muraille, du côté de la terre, a deux cens trente pas de longueur, & eſt flanquée de tours & de baſtions. Elle eſt commandée par une colline, dont la pente eſt douce du côté du Septentrion, mais roide & eſcarpée du côté du midi. Les Turcs de la garniſon n'avoient pas manqué d'occuper cette colline. Les Chrétiens réſolurent d'abord de s'emparer promptement de ce poſte, qui devoit les mettre à couvert des incurſions des ennemis, & empêcher les convois & tous les ſecours d'entrer dans la Ville. Auſſi-tôt que les Forts dont nous avons parlé, furent achevés, Ozorio de Quignones attaqua la colline, & s'en rendit maître ſans effort. Ce petit avantage fut accompagné d'un autre. Quelques Numides étant venus au camp, demander ſi le roi de Tunis étoit ſur les galeres, ils obtinrent du Viceroi & d'André Doria la permiſſion de lui parler. Ce Prince, après leur avoir donné audience, apprit à Doria que ces Numides avoient envie de le ſervir, & qu'ils avoient une troupe de cent Cavaliers peu éloignée du camp, & diſpoſée à le venir trouver dans le même deſſein; elle étoit commandée par une femme d'une vertu, d'un genie, & d'une prudence ſi rares, qu'elle étoit eſtimée & adorée de tous les ſoldats, qui après la mort de ſon mari l'avoient d'eux-mêmes reconnuë pour leur Chef, & lui obéïſſoient comme à leur Capitaine.

Pendant le ſiége, les Imperiaux n'eurent qu'à ſe loüer des bons ſervices & des vivres qu'ils reçûrent en abondance des Numides. On commença alors à amener le canon : deux batteries de neuf pieces chaçune furent dreſſées, l'une au pié de

HENRI II. 1550. la colline, proche du camp, à trois cens cinquante pas de la Ville, & l'autre à deux cens cinquante, du côté de cette partie de la muraille qui étoit près de la mer vers le Levant. Dom Garcie, chargé de conduire les travaux, avoit fait faire une ligne depuis le bas de la colline jusqu'en haut, à la faveur de laquelle les soldats pouvoient communiquer ensemble sans danger, & recevoir toutes les munitions dont ils avoient besoin. Le Viceroi voyant que l'on avoit tiré longtems & inutilement contre la muraille, dont la solidité étoit encore fortifiée par un terre-plein, fit cesser les batteries, & crut devoir attendre, pour les faire recommencer avec encore plus de vivacité, qu'il se fût mis en état de le faire, par de nouveaux ouvrages & par les secours qu'il esperoit. L'abondance des vivres l'assuroit de la perseverance de ses soldats ; & il n'avoit point à craindre la désertion ; il pouvoit d'ailleurs compter que les Maures, ennemis mortels des Turcs, lui étoient attachés pour toute la campagne, surtout après la déroute de Dragut, qui lorsque la ville de Monaster eut été prise, avoit été abandonné de la plus grande partie de ses gens, & depuis en avoit encore perdu environ quatre cens dans la Sardaigne.

Le jour destiné à recommencer l'attaque étant arrivé, un jeune garçon natif de Messine, qui s'étoit enfui de la ville assiegée, vint avertir le Viceroi que la muraille qui étoit détruite & prête à tomber par dehors, n'étoit point endommagée par dedans ; que les Turcs avoient creusé au pied un fossé large & profond, où ils avoient mis de longues planches percées de grands cloux, & des pieux très-pointus, avec des chausse-trapes, pour faire périr tous ceux qui voudroient y descendre ; que ce fossé étoit d'ailleurs couvert de planches fort minces, & si bien revêtuës de gazon, que le soldat qui iroit à l'assaut y seroit trompé. Il ajoûta qu'ils avoient fait plusieurs mines, préparé des feux d'artifice, placé du canon des deux côtez du fossé ; enfin que tout étoit ordonné de maniere, que ceux qui pourroient se garentir du piege seroient nécessairement consumés par les flammes, ou criblés par l'artillerie. Cet avis, comme s'il eût été envoyé par Dieu même, fit abandonner le dessein que l'on avoit formé de donner l'assaut : les Chefs résolurent seulement de s'emparer de quelques Tours, principalement de celle qui étoit au Couchant. Pour cet effet, on choisit

un nombre d'officiers & de soldats, qui pendant la nuit devoient l'attaquer par escalade. Dans cette malheureuse entreprise on perdit beaucoup de monde : les têtes de soixante Chrétiens, qui resterent sur la place, furent élevées sur des piques à la vûë de notre camp, & servirent de trophée aux Turcs. Ensuite de l'avis unanime de tous les Chefs de l'armée, il fut arrêté, qu'on feroit des mines, qu'on répareroit les batteries, & les machines, & qu'enfin l'on se mettroit en état de battre la muraille en brêche.

Avant que d'executer ce nouveau projet, on envoya quatre galeres à la Goulette, & deux en Sicile, pour y charger de la poudre & des boulets ; & les soldats blessés furent transportés à Trapani. On fit ensuite partir cinq autres galeres, pour aller à Naples embarquer trois cens soldats destinés pour l'Afrique. Peu de tems après Marco Centurione alla en Sicile avec seize Flûtes, afin de poursuivre & tâcher de prendre Dragut, qui avoit, disoit-on, paru entre le cap Passaro & celui de Faro. Muley-Hassen accablé de tristesse & ennuyé de cette longue guerre, tomba alors dangereusement malade, & mourut âgé de soixante & six ans, après avoir respiré la vengence jusqu'au dernier soupir. Son corps fut porté, par l'ordre de Budcar son fils, à Caruan, & mis dans le tombeau de ses ancêtres. Mahamet fils de Botuibe & petit-fils de Cedi Arse, regnoit alors à Caruan. Il haïssoit aussi mortellement les Turcs & le parricide Muley Hamida, qu'il aimoit tendrement D. Perez de Vargas gouverneur de la Goulette ; il lui fit proposer par Mahomet Beucin, de la famille des Cherifs, d'unir ses forces aux siennes contre le Turc, leur ennemi commun, aux conditions que les Chrétiens lui donneroient du secours contre Hamida : pour gage de leur foi, il demandoit les villes de Monaster & de Sousa, abandonnées par Budcar qui n'avoit pû les défendre, & qu'en cas qu'il arrivât que Budcar fût remis en possession de ses Etats, il auroit néanmoins pendant sa vie la joüissance de ces deux villes, dont il feroit hommage à l'Empereur.

Mort de Muley Hassen.

Ces conditions furent acceptées ; mais le roi de Caruan, qui souhaitoit voir l'issuë de cette guerre, ne parut pas fort empressé à signer le traité ; il auroit voulu, avant de s'engager, que Dragut, qu'on disoit faire tous ses efforts pour secourir Mehedia, eût été battu & chassé par les Imperiaux. Ce Corsaire,

HENRI II. 1550.

depuis la perte de Monaſter & de Souſa, & depuis ſa défaite en Sardaigne, ayant été informé que les Chrétiens continuoient avec vigueur le ſiége de Mehedia, étoit ſorti de Gelve le 20 de Juillet avec ſept flûtes & quatre brigantins, chargés de douze cens hommes d'élite, partie Turcs & partie Africains, pour les joindre aux deux mille Maures qu'il avoit levés auparavant dans le voiſinage de Capes & dans Capes même, ville éloignée de ſoixante lieuës de Mehedia. Avec ces troupes étant abordé au port de Sfax, près de la riviere de Triton, il y fit ſon débarquement. Des émiſſaires du roi de Caruan eurent alors un entretien avec lui auprès de Marnabe, & eurent ſoin de rendre compte à leur maître de ce qu'ils avoient pû entrevoir de ſes deſſeins. Ce fut pour cela que ce Prince, dans l'incertitude de l'événement, n'écrivit point aux Impériaux; il s'excuſa en même tems auprès de Dragut, qui lui demandoit du ſecours contre l'ennemi commun.

Dragut vient au ſecours de Mehedia, & eſt défait.

Dragut informé que le jour de la Fête de Saint Jacque devoit être celui de l'aſſaut, s'étoit préparé à ſurprendre le camp par derriere, & avoit fait avertir les aſſiegés de faire une ſortie de leur côté, pour enveloper les Chrétiens & les tailler en pieces. Ce projet n'eut point ſon exécution; l'aſſaut fut differé, parce qu'avant de le donner, on étoit convenu de faire des mines, & d'élever des galeries; il falloit outre cela faire des paliſſades. Le 25 Juillet, jour de la fête de S. Jacque, le Viceroi alla lui-même à la forêt faire couper du bois; & quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de l'arrivée de Dragut, la crainte néanmoins de tomber entre les mains de certains Africains, qui infeſtoient le pays par leurs brigandages, l'engagea à prendre ſept cens ſoldats d'élite, avec leſquels il partit ſur le milieu du jour, & qu'il partagea en trois corps. Le premier, compoſé d'arquebuſiers, étoit conduit par D. Perez de Vargas & Hernan Lobo. Le ſecond étoit deſtiné pour couper le bois & le tranſporter au camp; & cette troupe étoit au milieu des deux autres, avec les goujats & les valets d'armée; il ſe réſerva le troiſiéme corps qui formoit l'arrieregarde. Sa troupe ainſi diſpoſée marchoit vers le bois, lorſqu'on vint lui dire que les ennemis paroiſſoient avec plus de troupes qu'il n'en avoit. Cette nouvelle ne l'empêcha pas d'avancer & d'arriver ſur le lieu. Ses gens ne faiſoient encore que commencer à couper du

bois, lorsqu'ils apperçurent du haut de la colline à main gauche un corps d'Africains, qui paroissoit être de plus de deux mille cinq cens hommes, & à la droite un détachement de cent cinquante chevaux, suivis d'un nombre considerable de fantassins. Le Viceroi anima alors ses soldats à se bien défendre; il mit à la tête ses arquebusiers, qui repousserent vigoureusement l'ennemi. Ceux qui étoient à l'aîle droite, commandés par D. Perez de Vargas, combattirent aussi avec beaucoup de valeur; mais leur nombre inferieur à celui des ennemis étoit prêt de succomber, lorsque le Viceroi arriva. Encouragés par sa présence, ils chargerent l'ennemi avec fureur, & lui arracherent une victoire qu'il croyoit déjà certaine. Malgré les ordres du Général, Perez emporté par l'ardeur du combat & par son zele, les poursuivit, pour sauver un Enseigne, nommé Palomares, du péril où il le voyoit : dans cette occasion il fut tué d'un coup d'arquebuse par des soldats de l'isle de Gelve, que Dragut avoit mis en embuscade. Les Turcs qui le virent tomber, & qui crurent, à ses habits & à l'éclat de ses armes, que c'étoit le Viceroi, reprirent courage. L'un & l'autre parti, rassemblé autour du mort, se battit avec plus de chaleur qu'il n'avoit encore fait; mais par la valeur de François Amador officier général, on retira le corps de D. Perez de Vargas; un grand nombre des ennemis resta sur le champ de bataille & le reste prit la fuite. Il y eut dans cette rencontre cent quatre-vingt Turcs tués & trois cens blessés; il y périt soixante & dix Chrétiens, & quatre-vingt deux furent blessés.

Après cette victoire, remportée par une grace particuliere du Ciel, le Viceroi retourna au camp, très-touché de la perte du Gouverneur de la Goulette. Il rencontra D. Garcie, qui venoit un peu tard à son secours : il apprit de lui que les assiegés avoient fait une sortie, suivant le projet de Dragut, qui s'entendoit avec eux, & qu'ils avoient été forcés, par la maniere dont on les avoit reçus, de rentrer dans la ville. Dragut après cette défaite voyant que tous ses gens le quittoient, & que ses alliez l'avoient abandonné, reprit le chemin de ses vaisseaux; sa retraite eut tout l'air d'une fuite. Il s'embarqua & fit voile vers l'isle de Gelve, avec les navires qui lui restoient, résolu de ne point quitter cette isle, & d'attendre pour se remettre en mer, qu'il eût des nouvelles de ce qui se

HENRI II. 1550.

passeroit dans la suite, & qu'il eût reparé ses pertes. André Doria & le Viceroi furent informés du parti qu'il prenoit, par des déserteurs de sa flote, & par des esclaves de cette isle, qui avoient brisé leurs fers, & s'étoient sauvés.

Sur l'avis de ces fugitifs, on équippa dix galeres pour courir sur Dragut. Antoine Doria chargé de cette expédition, eut ordre, s'il ne pouvoit réüssir à le prendre, d'aller en Sicile enlever toute la poudre qu'il pourroit trouver dans les citadelles de Syracuse, de Messine, de Melazzo, & de Palerme, & d'embarquer un nouveau renfort de soldats. Marco Centurione fut aussi envoyé à Genes, pour aller par terre demander à Ferdinand de Gonzague de nouvelles troupes. Ces deux Officiers revinrent, après avoir exécuté leur commission. Marco Centurione, au bout d'un mois, amena au camp mille cinquante Espagnols, avec quantité de vivres & de munitions de guerre. Antoine Doria s'y rendit aussi avec près de deux cens Espagnols, que D. Jean de Gusman tira des garnisons, par les ordres du Viceroi; il amena de plus une compagnie de volontaires, Italiens, Grecs, & Espagnols. On faisoit souvent des détachemens pour aller couper du bois; les Impériaux essuyerent des attaques, dans lesquelles ils perdirent deux Grecs, Matthieu & André. Ferramolioda de Bergame, excellent ingénieur, périt aussi, en faisant faire une mine, qui fut éventée par l'ennemi. Le Viceroi, qui se confioit dans l'habileté de cet ingenieur, le regretta beaucoup. Il fut remplacé par Andronic Espinosa.

Cependant les vivres étoient en abondance dans le camp, par les soins des Nimides, qui sembloient les redoubler, depuis que la défaite de Dragut avoit donné lieu à l'exécution du traité fait avec le roi de Caruan, aux conditions de lui livrer Monaster & Sousa. On continuoit toûjours le siege de Mehedia; le peu d'effet que faisoit le canon sur la muraille, du côté de la terre ferme, avoit engagé à dresser une batterie du côté qui étoit baigné de la mer, où la muraille étoit foible; mais l'eau très-basse & les bancs de sable la rendoient inaccessible aux galeres. Cet obstacle, qui sembloit insurmontable, fut levé par l'habileté de D. Garcie; il prit une galere qui avoit été construite pour un spectacle de combat naval: après l'avoir fait avancer à force de rames, il fit attacher une

barque à chacun de ses côtez, & de ces trois pieces, il n'en forma qu'une par des traverses. Il eût encore la précaution de munir l'édifice flotant de tonneaux vuides, pour le garantir d'être coulé à fond par le canon, & de mantelets très-élevez, qui pouvoient mettre à couvert un grand nombre de soldats. On résolut alors que la ville, qui n'avoit encore été attaquée que du côté du couchant, le seroit du côté du levant; les Chefs jugerent, que la muraille foible en cet endroit, étant abbattuë, l'eau peu profonde dont elle étoit moüillée, n'empêcheroit pas le soldat d'y monter. Du côté du couchant où la muraille étoit très-forte, on faisoit peu de progrès; mais D. Juan de Vega, averti par un Maure d'Andalousie, fit pointer le canon contre un endroit creux, qui renfermoit un escalier, par lequel on montoit à une Tour qui étoit proche; l'escalier fut bien-tôt bouleversé, & on ôta par-là aux Turcs le moyen de monter à la Tour.

L'amiral André Doria, qui jusque là avoit déferé le commandement au Viceroi de Sicile, s'en saisit alors, avec une hauteur, qui causa de grandes contestations entre ces deux chefs. Les prétentions de D. Garcie au commandement des troupes sur terre, appuyées, disoit-on, par Doria, furent la source de ce différend. Pendant tout le siége le Viceroi fit éclater son ressentiment contre l'Amiral; dans tous les conseils il s'attacha à le contredire, de sorte que si Doria opinoit pour une prompte exécution, Vega trouvoit des prétexte pour la différer, en feignant de préferer le parti le plus sûr aux entreprises hardies & perilleuses. C'est ce qui a fait croire que le Viceroi n'avoit pas beaucoup contribué au succès de cette expédition. Philippin Doria se donna de grands mouvemens pour terminer ce différend, & ménagea entre eux une espece d'accommodement, qui suspendit leur querelle au moins pour quelque tems.

Les assiégeans n'avoient point cessé de battre la ville par trois endroits, pour diviser les forces des assiégez. Le jour de l'assaut fut indiqué au 10. de Septembre. Dom Garcie, suivi d'Amador & de Gaspar de Gusman, eut ordre d'attaquer du côté du couchant, avec huit cens hommes. D. Ferdinand de Tolede, secondé des capitaines Moreno & Moreruela, fut chargé de marcher à la tête de mille cinquante hommes,

Henri II. 1550.

vers cet endroit, où une partie d'une tour de forme octogone, & la muraille qui lui étoit contiguë, avoient été renversées; après avoir essuyé pendant dix jours le feu continuel du canon; Ferdinand Lobo & Jerôme Manrique, avec neuf cens hommes sous leur conduite, devoient faire leur attaque du côté de la mer : l'artillerie fut laissée à la garde de Ferdinand de Sylva, de Pierre d'Acugna & de Rodrigue Pagan, avec leurs compagnies. Il y avoit encore un corps de réserve de trois cens hommes, presque tous Siciliens, commandez par Constantin Sacano, descendant de ce Giacobino Sacano de Messine, qui 580 ans auparavant, du tems du pape Sergius IV. avoit suivi le comte Roger à cette célébre & heureuse guerre contre les Sarrasins, où il défit cinq de leurs Chefs, & affranchit la Sicile du joug de ces tyrans. La garde du camp fut confiée à D. Jean de Gusman & à Bernard Soler sous le commandement de Dom Alvare de Vega fils du Viceroi; il y avoit dans l'armée des Chrétiens des personnes de la premiere distinction; comme Charle Sforce, Giordano des Ursins, Astor Baglioni & Antoine Savelli, qui étoient attachez au parti de l'Empereur, & étoient venus à ce siége en qualité de volontaires. Il y avoit outre cela plusieurs Chevaliers de Malthe, sous la conduite du Commandeur de Guimeran.

Les Turcs, bien surpris de voir que leur ville étoit attaquée du côté de la mer, tournerent à l'instant leur canon, & le pointerent contre la machine inventée par D. Garcie; les décharges, qu'elle ne pouvoit éviter, incommoderent beaucoup les soldats qu'elle portoit. Les assiégeans à leur tour firent grand feu. La muraille qu'ils attaquoient rallentit par sa chute l'ardeur des assiégez. Vega alors anima ses soldats, & fit donner le signal pour l'assaut. La résistance vigoureuse des assiégez égala la furie de l'attaque. La garnison étoit rangée sur les remparts; la cavalerie étoit postée dans la grande place, pour contenir le soldat qui auroit voulu fuir, & pour soûtenir ceux qui défendoient la breche, s'ils avoient été forcez de reculer; cette troupe se trouvoit encore prête à fondre sur les Impériaux, au cas qu'ils fussent entrez dans la ville, & devoit tomber avec fureur sur un ennemi épuisé par la fatigue du combat. Haly, brave & habile capitaine, étoit de tous les officiers de la garnison celui qui sçavoit le mieux encourager le soldat,

ſoldat, en le flatant que la ville ne ſeroit jamais priſe tant qu'il reſpireroit. Ils ne connurent que trop tôt la verité de ces paroles : car en achevant de les prononcer, il ſe mit à leur tête, & auſſi-tôt il fut tué. Les Impériaux accoururent de toutes parts au ſignal : la longueur du chemin que ceux qui venoient du côté du levant avoient à faire, les expoſa à une grêle de mouſqueterie des ennemis, & cauſa la perte de deux cens deux hommes, avant qu'ils euſſent pû combattre. Il y en eut auſſi beaucoup de bleſſez, & Ferdinand Lopés ſe trouva du nombre. Les corps morts de leurs compagnons, l'eau qu'ils avoient juſqu'à l'eſtomac & ſouvent juſqu'aux épaules, rien ne les arrêta ; ils parvinrent juſqu'à la muraille, & malgré la réſiſtance des Turcs, ils planterent leur drapeau ſur l'un des créneaux [1].

La communication des deux murailles qui joignoient la tour octogone, dont nous avons parlé, étant rompuë par la deſtruction de cette tour, les aſſiegez, afin d'aller de l'une à l'autre pour s'oppoſer à l'ennemi, avoient formé une eſpece de gallerie, par le moyen d'une piece de bois, longue & étroite, à laquelle ils avoient attaché un cable pour pouvoir la retirer, en cas que les Imperiaux fiſſent une irruption de ce côté-là ; mais cette invention ne ſervit qu'à hâter leur perte ; car les aſſiegeans s'avancerent avec tant d'impetuoſité & en ſi grand nombre ſur cette piece de bois, que les efforts des aſſiegez pour la retirer furent inutiles. Dom François de Tolede entra

1 L'Hiſtorien moderne de l'Ordre de S. Jean de Jeruſalem attribuë principalement aux Chevaliers de Malthe le ſuccès de cet aſſaut. « Les Chevaliers, dit il, ſe jetterent l'épée à la main dans la mer, & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux épaules, ils gagnerent le pié de la muraille .... Les Chevaliers ſans s'étonner du nombre de leurs morts, ſurmonterent tous ces obſtacles, gagnerent le haut de la breche, du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le commandeur de Giou arbora auſſi-tôt l'enſeigne de la Religion : mais il fut au même inſtant renverſé d'un coup de mouſquet. L'enſeigne fut relevée par le commandeur Copier, qui pendant toute l'action, & au milieu du feu & d'une nuée de traits d'arbalêtre, la tint toûjours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voiſine, & le feu de la mouſqueterie qui venoit des retranchemens, foudroyoient les Chevaliers, ſans qu'ils puſſent avancer, ni faire reculer les Infidéles. Un grand nombre de Chevaliers, d'illuſtres volontaires, qui combattoient ſous leur Enſeigne, & la plûpart des ſoldats de Malthe périrent dans cette occaſion. „ &c. Liv. xi. Le détail du ſiege de Mehedia ou Africa, dans l'hiſtoire moderne dont il s'agit, n'eſt pas fort conforme au récit de M. de Thou.

HENRI II. 1550.

le premier dans la ville par ce chemin [1]; il alla droit à la place, où il reçut une blessure dangereuse, dont il mourut peu de tems après. Le vaillant capitaine Zumarraga, qui l'accompagnoit, eut le même sort. Au même instant Barthelemi Perez Cumel, enseigne de Pierre d'Acugna, escalada la muraille du côté de la mer, & y planta son drapeau. André Doria fit aussi avancer ses brigantins & ses esquifs, afin de mettre à terre les soldats reservez pour le secours. Ils entrerent tous dans la ville, où ne croyant plus trouver de resistance, ils s'avancerent jusqu'à la Mosquée. Là tout à coup ils se trouverent environnez des Turcs qui étoient dans la place, & ils eurent à combattre en même-tems, contr'eux, & contre les habitans, qui cherchoient à sauver leurs femmes, leurs enfans, & leur vie. Le Viceroi informé de ce qui se passoit, & dégagé de toute crainte pour le dehors de la place, ne songea qu'à donner ses soins pour le dedans; il y envoya Dom Garcie qui étoit resté pour garder le camp. Les Imperiaux tuerent ou prirent prisonniers tout ce qui fit resistance, & se virent enfin maîtres de la place, après soixante & quatorze jours de siege. Ce que fit une biche, que D. Juan de Vega nourrissoit, fut d'un heureux augure; cette bête, le plus timide de tous les animaux, monta le jour de l'assaut à la brêche, & sans s'effrayer ni des cris des combattans, ni du mouvement des troupes, ni du fracas de l'artillerie, elle entra dans la ville avant tous les soldats. Le nombre des morts du côté des ennemis, soit Turcs, soit Africains, fut de sept cens hommes, & celui des prisonniers, de tout sexe & de toute condition, de dix mille. Il y eut quatre cens Chrétiens tués à ce siége & cinq cens blessez. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, Lope de Ulloa & Morroy * périrent en combattant. Moreruola avec deux de ses freres, voulant l'un après l'autre arborer le même drapeau, perdirent successivement la vie. Six vingts Turcs qui s'étoient refugiez dans les tours, après la prise de la ville, firent demander par le Cherif qu'on leur donnât la vie, ajoûtant qu'ils étoient prêts à se rendre. On leur envoya aussi-tôt Budcar; mais ils ne voulurent pas se

Prise de Mehedia.

* Chevaliers de Malthe.

1 L'Historien de Malthe dit que ce fut le Commandeur de Guimeran à la tête des Chevaliers. Si on l'en croit, ce furent les Chevaliers de Malthe qui prirent la ville, & il semble que les autres troupes ne firent presque rien. M. de Thou se contente de dire; *qu'il y avoit à ce siege des Chevaliers de Malthe commandés par Bernard de Guimeran.*

fier à lui, parce qu'il étoit Africain. Alonço de Coüa, que l'Empereur avoit nommé au gouvernement de la Goulette, après la mort de D. Perez de Vargas, leur porta un ſigne de paix de la part du Viceroi, & ils n'héſiterent pas à traiter avec lui. Hez Rais parent de Dragut fut fait priſonnier, & mis ſous la garde de Cigala, pour payer de ſa rançon celle de ſon fils, qui étoit entre les mains de Dragut. D. Garcie fit benir la Moſquée pour en faire la ſepulture des Chrétiens. Par ſes ſoins, tous les morts du côté des aſſiégeans y furent promptement inhumés, pour cacher aux ennemis ce que coûtoit cette conquête.

Cependant le Viceroi dépêcha en Allemagne Ozorio de Quignones, pour informer l'Empereur du ſuccès de cette entrepriſe, & il le chargea de preſenter en paſſant à Rome une lettre écrite au Pape. Peu de tems après le Viceroi envoya au S. Pere Horatio Nucula de Terni, qui auroit plus réuſſi dans l'hiſtoire de cette guerre qu'il a écrite, s'il avoit donné des éloges moins outrés au Viceroi D. Juan de Vega. Il preſenta de ſa part au Pape des lions apprivoiſez, & des chevaux enharnachez à la mode du païs; il préſenta auſſi au S. Pere, par une faſtueuſe oſtentation, la ſerrure de la priſon où l'on enfermoit les Chrétiens, & la chaine à laquelle ils étoient attachez.

André Doria pourſuit Dragut.

Il fut queſtion de fortifier la ville. Le Viceroi jugeant que ſa vaſte enceinte exigeoit une nombreuſe garniſon, fut d'avis de diminuer ſon étenduë, & d'en faire dreſſer un plan, qu'il envoya à l'Empereur. Les brêches furent néanmoins reparées, la place munie d'hommes & de vivres, & D. Alvare de Vega en fut fait gouverneur. Le Viceroi qui ne diſputoit plus le commandement à André Doria, de concert avec lui, forma le deſſein de pourſuivre Dragut, ſur les avis que ces eſclaves, qui avoient rompu leurs chaines & s'étoient échapez de l'Iſle de Gelve, lui avoient donnez. Ils lui apprirent qu'Othoman, ſurnommé l'Aveugle, ſeigneur de cette Iſle, pour avoir favoriſé les Turcs, & recherché avec empreſſement l'amitié de Dragut, avoit été tué par le Commandant, & que par les défenſes rigoureuſes que celui-ci avoit faites aux inſulaires de recevoir des Turcs, & de leur donner aucun ſecours, Dragut contraint de raſſembler ſes effets, & de ſe retirer avec ſa femme & ſes enfans, ne ſçavoit où trouver une retraite aſſurée; qu'il

HENRI II. 1550. couroit pourtant un bruit de son arrivée dans l'Isle de Cherchene, où il avoit abordé avec quatorze navires, dans le dessein d'y passer l'hiver. Ils mirent donc à la voile le 18 de Septembre, & tournerent leur prouë vers le Levant; mais les vents contraires les obligerent de relâcher au port de Sfax, en renonçant à poursuivre Dragut, & de revenir à Mehedia, d'où ils partirent bien-tôt après pour la Sicile. Après avoir été battus d'une rude tempête, ils arriverent enfin à Trapani, où le Viceroi & Doria eurent encore une nouvelle contestation: Vega vouloit qu'on y laissât une partie de la flotte, pour s'opposer aux entreprises que Dragut pourroit faire: Doria au contraire soûtenoit qu'avec une flotte, que la tempête avoit mise en mauvais état, on ne pouvoit rien entreprendre; qu'il étoit plus à propos de radouber les navires, & qu'il falloit remettre au printems l'exécution de ce projet. Enfin, quoi que pût dire le Viceroi, Doria se rendit au mois de Novembre à Naples & de là à Genes, resolu de ne faire aucune entreprise qu'au mois de Mars suivant.

1551. La nouvelle qu'il apprit bien-tôt après, du traité que Dragut avoit fait pendant l'hiver avec le seigneur de l'Isle de Gelve nommé Soliman, & de la retraite de ses Galeres dans le port, l'engagea à équiper dès le commencement de Mars une partie de ses Galeres & de celles de Naples, pour faire voile en Afrique. Le hazard le conduisit à l'Isle de Gelve, dans le même tems que Dragut se disposoit à en partir avec sa flotte pour aller en course. La liberté de se sauver lui étant interdite par l'arrivée de Doria, il se retira au Havre de Cantara, qu'il connoissoit inaccessible aux Galeres, à cause du canal trop étroit par où il falloit passer. Il fit donc tirer ses Navires à terre & élever un retranchement, pour se garantir des attaques de Doria, qui de son côté ne crut pas devoir s'exposer ni par mer, ni par terre, à attaquer ce Corsaire si-bien retranché, avec un si petit nombre d'hommes & de galeres, sans être appuyé de Soliman & des habitans de l'Isle. Il envoya donc un de ses gens, pour donner à ce Prince une juste idée du caractere de Dragut, & pour lui representer par quel trait de perfidie il avoit usurpé Mehedia sur les Maures, & ce qu'il avoit fait enfin pour les perdre; qu'il étoit de son interêt de lui livrer ce Corsaire haï de Dieu & detesté des hommes; que par cette action il

délivreroit son isle d'un fleau dangereux ; que lui-même rentreroit dans les bonnes graces de l'Empereur, qu'il avoit perduës, pour n'avoir pas entierement payé le tribut qu'il lui devoit.

HENRI II. 1551.

Soliman répondit, qu'il n'y avoit rien à répliquer aux remontrances de Doria ; mais qu'il étoit engagé avec Dragut, & que lui ayant donné sa parole, il ne pouvoit changer : Qu'inutilement il lui demandoit du secours contre ce Pyrate ; mais que s'il vouloit l'attaquer avec ses seules forces, il lui promettoit d'être neutre. Doria voyant qu'il n'y avoit rien à esperer de Soliman, fit venir de Sicile, de Naples, & de Genes, une partie des galeres qui y étoient, avec un nombre considerable de soldats, & toutes les munitions qui convenoient à l'attaque d'un retranchement. Dragut dans cette circonstance n'eut recours qu'à lui-même : sans s'allarmer de l'impossibilité de s'échaper par le canal, dont l'embouchure étoit gardée par l'ennemi, il chercha à se sauver secretement par une autre voye. La plus sûre & la plus courte qui s'offrit à son esprit, fut de faire creuser pendant dix jours le lit du nouveau canal, qui est entre l'isle & la terre ferme. Après cette opération, il fit décharger pendant la nuit ses vaisseaux, qui devenus plus legers, furent conduits par terre avec moins de peine de l'autre côté de l'isle, par deux mille esclaves, qui dans cette occasion le servirent avec beaucoup de zele & de fidelité [1].

Habileté de Dragut qui échape à Doria.

Doria ne pouvoit voir ces travaux, ni en être instruit par les insulaires, qui favorisoient Dragut. Supposé même qu'il en eût eu quelque connoissance, comment auroit-il pû y mettre obstacle ? Du lieu où il étoit jusqu'au canal par lequel le Corsaire se sauva, on comptoit près de dix-sept lieuës ; d'ailleurs il avoit trop de prudence pour diviser sa flotte, dont une partie n'auroit pas suffi pour attaquer celle du Corsaire. Ainsi Dragut échapé du péril se retira dans l'isle de Cherchene, & prit sur

1 Cette action de Dragut est aussi hardie qu'extraordinaire, & l'histoire n'en fournit point d'exemple. Il avoit fait applanir un chemin, qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées, & sur lequel on mit plusieurs pieces de bois qui furent couvertes de planches frotées de graisse & glissantes. On guinda ensuite par la force des cabestans ses galeres sur ce plancher, & avec des rouleaux de bois on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'isle, dont le terrein étoit beaucoup plus bas, & où il avoit fait creuser un nouveau canal, du côté de l'isle opposé au canal de Cantara, & par lequel ses galeres passérent d'une mer à l'autre. Ce détail, qui explique bien la manœuvre de Dragut, se trouve dans la nouvelle Histoire de Malthe. L. XI.

HENRI II. 1551.

sa route la Capitane de Sicile qu'il rencontra. Budcar fils de Muley Hassen, embarqué sur ce vaisseau, eut le malheur de tomber entre ses mains; il l'emmena à Constantinople; de-là il fut envoyé aux Tours noires, où il finit miserablement ses jours.

Dragut ne prit la route de Constantinople, qu'afin de hâter par sa présence le départ de la flotte qu'on équipoit, pour se venger de la prise de Mehedia. [1] Le Bacha Sinan, Général de cet armement, revenu depuis peu de Perse avec le chagrin d'y avoir mal réüssi, voyant que la tréve faite avec Soliman son maître avoit été violée par le roi Ferdinand en Hongrie, & par l'Empereur en Afrique, résolut de ne pas attendre qu'elle fut expirée, pour venger le Grand Seigneur. Cette flotte étoit composée de cent douze galeres, de deux grands vaisseaux, d'une galliote, de trente flûtes, & de quelques brigantins, avec douze cens soldats. Sinan avoit pour lieutenans Dragut & Sala Rais. Dès que l'on vit paroître cette armée navale sur la côte d'Italie, on trembla pour Malthe: cependant Omedès, Grand-Maître de l'Ordre, s'imagina que ce grand armement regardoit la Provence, & étoit destiné pour le service du roi de France, qui appuyé d'un si puissant secours, pourroit faire de nouvelles entreprises sur l'Italie, & y déclarer la guerre à l'Empereur. Soit qu'il le crût sincerement, soit que dépourvû de tout & n'ayant aucune ressource, il crût devoir parler ainsi, il est certain qu'il ne se donna aucuns mouvemens pour fortifier son Isle, & se pourvoir de soldats & de vivres; & quoiqu'il ne pût ignorer que Sinan avoit pris la route de Sicile, & demandé au Viceroi la restitution de Mehedia, de Monaster, & de Sousa, il prétendit que le Bacha ne faisoit ces démarches, que pour mieux couvrir ses desseins, & persista avec opiniâtreté dans ses sentimens.

Comme le Bacha se plaignoit de la rupture de la tréve, &

1 Soliman avoit envoyé à ce sujet un Chiaoux à Charle V. pour lui demander la restitution de Sousa, de Monaster & de Mehedia. Charle répondit que ces villes étoient de la dépendance du royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Castille; qu'il avoit en cela exercé ses droits de haute souveraineté; que d'ailleurs, sans vouloir rompre la tréve avec sa Hautesse, il avoit crû devoir poursuivre un pirate tel que Dragut. Soliman fut fort irrité de la fierté de cette reponse. Comme il regardoit les chevaliers de Malthe comme des corsaires, il voulut aussi rendre la pareille à l'Empereur; en ordonnant à Dragut de les aller attaquer dans leur isle, & à Tripoli.

prétendoit que les villes qu'on avoit prises fussent renduës à Soliman, le Viceroi répondit, que la tréve avoit été violée par Dragut, & non par l'Empereur, qui avoit été en droit de poursuivre un Corsaire, qui l'avoit attaqué le premier, & de reprendre des villes injustement usurpées, afin de les rendre à ceux qui étoient sous sa protection. Sinan, qui ne cherchoit qu'un spécieux prétexte pour commencer la guerre, parut irrité de cette réponse, & fit une descente en Sicile. Après s'être seulement montré à la vûë de Messine, il fit un mouvement du côté de Catane, qui sembloit annoncer qu'il avoit dessein de l'assiéger. Il alla enfin à Augusta, ville que l'Empereur Frederic II. avoit fait bâtir l'an 1229. dans une péninsule au dessus de Syracuse. Il commença par se rendre maître de la citadelle, & il le fut bien-tôt après de la ville, qu'il pilla & brûla le 17 de Juillet.

Sinan Bacha attaque l'Isle de Malthe.

De-là il alla à Malthe, à la faveur d'un petit vent, & il entra dans le port, qui touche presque à celui qui est au pied du Château, l'un & l'autre n'étant séparez que par une petite colline, sur laquelle est aujourd'hui le Fort Saint-Elme [1]. L'effroi qu'inspira son arrivée fut d'autant plus grand, qu'elle étoit, pour ainsi dire, imprévûë, par la faute du Grand-Maître, qui avoit toûjours soûtenu que cette armée navale étoit destinée pour aller à Toulon, & qu'elle n'avoit cotoyé la Sicile du côté du midi, que pour abreger son chemin. Tout étoit saisi de crainte; on ne voyoit de tous côtez que des gens occupez à se sauver avec ce qu'ils avoient de plus cher. Il n'y a que deux villes dans l'Isle [2]. Celle qui est au pied du Fort ne paroissoit pas pouvoir être défenduë, à cause des collines qui l'environnent de tous côtez. L'étenduë de ces deux villes éloignées l'une

1 Le Fort S. Elme, ainsi appellé par corruption, pour le Fort S. Anselme.

2 La premiere est la cité vieille appellée *Città vecchia*, qui est au milieu de l'isle & est le siege de l'Evêque. La seconde s'appelle Malthe, & est aujourd'hui la capitale de l'isle. Le Grand-Maître de la Valette fit bâtir en 1566. ce qu'on appelle la Valette, qui fait partie de la ville de Malthe. Le fort Saint Elme qui est à la pointe de cette ville du côté de la mer, commande l'entrée des deux ports, c'est-à-dire du grand port & du port de Marsamouchet, separés l'un de l'autre par une petite colline. Cette ville est aujourd'hui si bien fortifiée, qu'elle brave toute la puissance de l'Empire Ottoman. Lorsque Sinan fit cette descente dans l'isle de Malthe, il n'y avoit que vingt ans ou environ que les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem possedoient cette isle, qui après la prise de celle de Rhodes, leur fut infeodée par l'Empereur Charle V. en 1530.

HENRI II. 1551.

de l'autre de six milles, ne pouvant contenir les peuples qui accouroient en foule pour s'y refugier, ceux qui ne pouvoient y trouver d'azile, se rendoient au Fort. Mais comme ce Fort suffisoit à peine au logement des Chevaliers & des soldats, on étoit contraint d'en interdire l'entrée aux Insulaires, & de les laisser exposés aux injures de l'air, & aux ardeurs de la canicule. Les Chevaliers avoient d'ailleurs à soûtenir, avec les travaux de la guerre, les mauvaises odeurs qu'exhaloient les excremens. Les ennemis, après avoir fait beaucoup de butin, & amené sur les navires ou enterré le bétail, voyant que quelques-uns de leurs soldats qui s'étoient trop avancés dans l'isle, avoient été surpris dans des chemins étroits, que les Insulaires sont dans l'usage de border de murailles séches, considérant d'ailleurs que le Château très-fort par sa situation n'étoit pas facile à prendre, s'avancerent dans la campagne, & allerent attaquer la ville qui est à six milles de la mer. Ils formerent leur attaque du côté du Levant, où les fauxbourgs sont éloignez de la ville d'environ la portée d'une Coulevrine. Il n'y avoit encore eu que de petits combats, lorsque Sinan fit attention, que deux parties de la ville étoient bâties sur un rocher, & que la troisiéme, quoiqu'elle parût d'un abord rude & difficile, formoit néanmoins une pente, qui se terminoit imperceptiblement en une vallée, entourée d'une montagne escarpée de tous côtez, dont le sommet étoit de niveau à la ville. Jugeant donc que cet endroit, qui n'étoit muni ni de tours, ni de bastions, devoit être le plus foible, il ne balança pas à faire disposer ses batteries pour l'attaquer. George Adorne commandant de la place, qui remplissoit son devoir en grand Capitaine, n'ayant qu'un petit nombre d'habitans pour seconder ses efforts, craignit que l'ennemi, en redoublant les siens, ne le réduisît bien-tôt à se rendre. Il envoya donc demander du secours au Grand-Maître. Le commandeur Nicolas Durand de Villegagnon, depuis peu revenu de France, qui avoit entrepris vainement de réformer l'idée du Grand-Maître touchant la flotte du Turc, fut envoyé au secours d'Adorne avec six autres Chevaliers seulement. Quel renfort, si les Turcs avoient suivi leur projet!

Cependant les assiégez, sans perdre de tems, réparerent la muraille à l'endroit le plus foible, pratiquerent un fossé de

dix pieds de profondeur sur seize de largeur, & éleverent sur son bord le plus éloigné une muraille de pierres séches, de trois pieds seulement de hauteur, pour éviter qu'elle ne comblât le fossé par sa ruine, que le canon pouvoit causer. Aux deux extrêmitez de ce fossé, ils abbattirent des maisons à moitié, & les remplirent de terre, pour former deux bastions, sur lesquels ils placerent du canon, à dessein de pouvoir sans danger battre l'ennemi en flanc, prévoïant que s'il détruisoit la muraille, il franchiroit le fossé. Mais les Turcs étoient dépourvus des machines nécessaires à rouler leur canon; & pour en construire il falloit un tems considérable. Ils firent d'ailleurs attention, qu'étant éloignez de leurs vaisseaux, où ils n'avoient laissé que peu de soldats, ils avoient à craindre l'arrivée de la flotte de l'Empereur, qui trouvant la leur sans défense, pouvoit aisément l'attaquer & la prendre; & que si en ce cas ils entreprenoient de défendre leurs vaisseaux, ils diviseroient leurs forces, & seroient peut-être contraints de fuir, & d'abandonner honteusement leur canon. Sinan, après avoir pendant quelques jours refléchi sur ces inconveniens, se mit à ravager le pays, & y mit tout à feu & à sang. Il fit ensuite transporter son canon sur ses vaisseaux, qu'il alla rejoindre avec ses troupes, & mit aussi-tôt à la voile. Il se rendit d'abord à l'isle du Goze, éloignée d'une lieuë & demie de Malthe, du côté du Couchant. On avoit agité auparavant à Malthe, quel parti seroit le plus avantageux, ou de défendre cette Isle, ou de l'abandonner. Plusieurs opinerent pour l'abandonner. Mais le Grand-Maître qui ne pensoit pas que l'ennemi eût des desseins sur Malthe, fut d'avis de la défendre, & prétendit en même tems qu'il étoit inutile d'y envoyer des troupes; que la forteresse, élevée sur un roc escarpé & inaccessible de toutes parts, n'avoit besoin, pour résister aux attaques d'une nombreuse armée, que de peu d'hommes; que les Insulaires pourroient s'y retirer; qu'il n'étoit point de danger que l'on ne bravât, lorsqu'il s'agissoit de conserver sa patrie, sa famille & ses enfans; qu'il comptoit beaucoup sur la valeur du Gouverneur de l'Isle, qui étoit Espagnol; qu'on étoit encore incertain, si la flotte des Turcs iroit attaquer cette Isle; qu'il y avoit enfin de la foiblesse & de la lâcheté à s'allarmer sur un simple bruit, & de vouloir abandonner l'Isle, sans

HENRI II. 1551.

Sinan leve le siege & se rembarque.

HENRI II. 1551.

considerer que c'étoit ruiner le peuple du Goze, & deshonorer l'Ordre. Les Insulaires se voyant donc sans espérance de secours, amenerent à Malthe sur deux barques leurs femmes, leurs enfans, & les vieillards de l'Isle. Mais le Grand-Maître, informé de leur arrivée, ordonna qu'on les renvoyât aussi-tôt, afin, dit-il, que la tendresse & la pitié inspirât plus d'ardeur à ceux qui combattroient, & les animât, par la vûë du danger où étoit leur famille, à défendre l'Isle avec plus de zéle & de courage.

Sinan attaque l'Isle du Goze.

Les Turcs à leur arrivée commencerent à battre avec vingt pieces de canon le Château, qui est sur le bord de la mer. Ses murailles ébranlées par les décharges continuelles qu'elles essuyerent, étoient prêtes à tomber ; mais la situation du Château ne le rendoit pas moins inaccessible, & quand même toutes les murailles eussent été abattuës, il pouvoit encore braver les efforts des ennemis. Cependant Galatien de Sessa qui y commandoit, & sur qui Omedes comptoit beaucoup, apprennant qu'il n'avoit point de secours à esperer, perdit courage. Envain les Insulaires l'éxhorterent à ne les point abandonner, & à ne se point laisser abbattre ; il se retira dans son appartement sans vouloir combattre, & sans se mettre en peine de défendre le Château. Alors un Anglois * d'une valeur extraordinaire, encouragea les assiégez par son exemple, & fit si bien que les ennemis furent contraints de s'éloigner ; mais ce brave homme ayant été tué, sa mort rallentit l'ardeur qu'il avoit inspirée aux autres. On ne songea plus qu'à capituler & à se rendre, à condition que les Insulaires auroient la vie sauve. A ces propositions Sinan répondit, que puisqu'ils avoient attendu pour se rendre, qu'on tirât le canon, ils ne devoient pas prétendre à cette grace. Il exigea donc qu'ils se rendissent à discretion ; mais il fit esperer qu'il agiroit avec douceur. Le Gouverneur demanda qu'on exceptât deux cens personnes ; elles furent reduites à quarante ; on se rendit, & les portes furent ouvertes. Un Sicilien, du nombre des assiégez, préferant la mort à l'esclavage, & étant au désespoir de s'y voir reduit, sçut s'en affranchir, & en garantir sa famille, par un action barbare. Il avoit fixé son séjour dans cette Isle, s'y étoit marié, & avoit deux filles de sa femme : Voyant qu'elles alloient perdre leur liberté, il les perça de son épée, & les tua. Leur mere, attirée par leurs cris, accourut & eut le même sort ; mais pour ne leur pas

* C'étoit un Canonier.

survivre, & venger la mort qu'il venoit de leur donner, il s'arme aussitôt d'une arquebuse & d'un arbaletre, ouvre la porte de sa maison, tue à coups de fléches deux Turcs qui accouroient pour la piller, à l'instant met l'épée à la main, & pour chercher la mort, se jette au milieu d'une troupe de soldats Turcs, qui le percent de mille coups. Le nombre des prisonniers fut de six mille trois cens personnes: le Château fut pillé, brûlé, & l'Isle renduë deserte. Sinan voulant faire voir qu'il étoit homme de parole, donna la liberté à quarante Insulaires; mais il choisit parmi eux quarante personnes accablées de vieillesse & d'infirmitez. Le Gouverneur, qui se plaignit de n'être pas de ce nombre, & qui réprocha à Sinan sa mauvaise foi, fut aussitôt dépoüillé & mis à la rame. Le grand Maître, pour cacher la honte d'un si malheureux succès, fit publier partout, que le Gouverneur avoit été tué d'un coup de canon, & que le Château s'étoit bien défendu, tant que ce Gouverneur avoit vécu; mais que les Insulaires, découragez par sa mort, avoient été contraints de se rendre.

Siége de Tripoli défendu par les Chevaliers de Malthe.

Après cette expédition, Sinan profitant de la saison qui étoit favorable, fit voile en Afrique, dans le dessein d'assiéger Tripoli [1], capitale de la troisiéme province du roïaume de Tunis, du côté de l'Orient. Au-delà de la riviere de Triton est la ville de Capes, & entre le cap de Ruspine & celui de Zethe, on trouve la petite Syrthe, aujourd'hui appellée le Sec de Palo, où sont les Isles de Cherchene & de Gelve. Du cap de Zethe on va droit au vieux Tripoli, bâti vraisemblablement par les Pheniciens qui lui ont donné le nom d'un autre Tripoli [2], qui est en Syrie. La riviere de Cyniphe arrose cette ville, suivant les tables de Ptolomée. Mais les Arabes, qui en firent la conquête, du tems du Caliphe Omar (qui

1. Cette ville prise en 1510. par les Espagnols, fut cedée en 1528. aux Chevaliers de Malthe. Les Turcs l'aïant prise en 1551. comme on va le voir ici, l'ont gardée fort longtems; mais elle s'est enfin soustraite de leur domination, & s'est érigée elle-même en République, sous le gouvernement d'un Chef qu'on nomme Dey, & sous la protection du Grand-Seigneur, dont elle ne dépend que foiblement. Cette ville, comme l'on sçait, fut bombardée & fort maltraitée par les François en 1685. Depuis quelques années, elle a été menacée du même traitement sous le regne de Louis XV. Pour s'en garentir, elle a envoyé demander pardon au Roi.

2. Outre ce Tripoli de Syrie, nommé par les Turcs *Tarabolos-Scham*, il y a encore un autre Tripoli en Natolie dans la province de Genech, & un autre aussi en Natolie dans la province de Bolli: ce sont deux villes fort petites.

Henri II. 1551.

fut le second après Mahomet) la détruisirent entierement, après en avoir chassé les Goths. Dans la suite les Africains en bâtirent une autre, près des ruines de l'ancienne, qui porte le même nom, & qui est celle, dont nous parlons. De-là la grande Syrte s'étend jusqu'aux bords du cap Misurato.

Depuis ce tems-là Tripoli a toûjours été sous l'obéïssance du roi de Tunis, ou soumise à des Gouverneurs, qui se sont quelquefois revoltés ; ce qui arrive souvent en ce pays-là. Enfin Pierre Navarre, qui s'attacha depuis à la France, ayant pris Bugie [1] l'an 1510. & voulant préserver ses troupes de la peste qui regnoit dans cette Ville, envoya à Naples Diego de Valencia avec deux navires chargés de soldats ; pour lui il alla dans l'Isle de Pantalarée, avec le reste de son armée, qui étoit de quinze mille hommes, & après y avoir reçû les vivres & les munitions que Diego lui avoit amenés, il passa en Afrique; là un Venitien nommé Vionello, qui connoissoit parfaitement Tripoli, à cause du grand commerce de Venise avec cette Ville, lui persuada de l'attaquer. Pierre Navarre mit à la voile, fit une descente sur la côte de Tripoli, battit l'ennemi, & se rendit maître de la Ville. Six mille Maures périrent dans cette attaque, & plus de quinze mille furent faits prisonniers : le Gouverneur ou Seigneur de la Ville, ses femmes, & ses enfans se trouverent du nombre ; on les conduisit sous bonne garde en Sicile, & peu après l'Empereur leur donna la liberté.

Cette Ville, après sa prise, fut détruite, & l'on ne conserva que le vieux Château ; les Imperiaux en firent construire un neuf auprès du port, & y resterent en garnison, jusqu'à ce que les Chevaliers de l'ordre de St. Jean de Jerusalem chassés de Rhodes par Soliman, huit ans auparavant *, obtinrent l'Isle de Malthe de l'Empereur [2]. En leur faisant ce don, il les obligea de défendre Tripoli, qui n'est éloignée de Malthe que de deux cens cinquante-cinq milles. Les Chevaliers, incertains de la route que devoit prendre l'armée navale des Turcs, se proposoient de fortifier cette ville, lorsque Jean

* En 1522.

1. Ville & Port du roïaume d'Alger en Barbarie : elle donne son nom au golfe de Bugie ; on croit que c'est l'ancienne *Saldæ*.

2. Elle leur fut infeodée l'an 1530. à condition de la défendre contre les Turcs, ainsi que le Goze & Tripoli.

d'Omedes[1], leur grand maître, toûjours obstiné, soûtint que le secours des paysans de Sicile envoyé par le Viceroi de cette Isle, étant suffisant pour garder Tripoli, il étoit inutile de dégarnir Malthe de Chevaliers. Cependant l'Isle du Gose fut prise, comme on vient de le voir, & la flote des Turcs ne prit point la route de France, comme le Grand Maître l'avoit voulu faire croire. Il connut alors son erreur, & se repentit trop tard de son opiniâtreté.

Aussi-tôt que les Turcs furent débarquez, ils pointerent trente-six pieces de leurs plus gros canons contre le château, qui est du côté du levant. Un chevalier de Dauphiné, nommé Valier[2], qui y commandoit, homme aussi brave qu'experimenté dans le métier des armes, & qu'Omedes étoit forcé d'estimer, malgré la haine qu'il avoit pour les François, usa de toute la précaution que le peu de tems lui permit de prendre; il fit de si solides réparations à la muraille, qui étoit terrassée de ce côté là, que tout le canon de l'ennemi ne put jamais l'abattre. Mais un fugitif de Cavaillon, du comtat d'Avignon, & sujet du Pape, homme connu par ses fourberies, & que le commerce fréquent qu'il avoit avec les Maures avoit fait renoncer à la religion Chrétienne, tira les Turcs de l'erreur où ils étoient. Ce scelerat leur fit connoître que leurs travaux étoient inutiles; Sinan par ses avis fit pointer le canon contre un pan de la muraille; où se renfermoient les viandes destinées pour la table du gouverneur; cet endroit, qui n'étoit point terrassé, ne tarda pas à être abattu. Valier s'appercevant alors que la frayeur s'emparoit déja de ses compagnons, envoya le chevalier de Poisieu, qui étoit François & très-brave, pour les rassurer, & pour leur representer, que la breche n'étoit pas si grande, qu'elle ne pût être aisément réparée; qu'il s'agissoit de ne se point laisser abattre; & que rappellant leur courage, ils auroient assez de force pour s'opposer aux efforts de l'ennemi. Les chevaliers Espagnols furent sourds à sa voix; le danger leur paroissoit pressant: ils vouloient promptement le prévenir, & pour rendre la valeur de notre nation suspecte, ils disoient que leurs interêts & les nôtres étoient bien différens, & qu'étant tous les jours aux

4. Il étoit de la langue d'Arragon, & avoit perdu un œil au siége de Rhodes. Ce fut un homme interessé, partial, & fort dur.

2 Il étoit de la langue d'Auvergne & Maréchal de l'Ordre.

Henri II. 1551.

mains avec les Turcs, leur perte étoit certaine, s'ils differoient à se rendre; que cela au contraire étoit indifférent aux François; qu'étant alliez des Turcs, & ayant des vaisseaux mêlez avec ceux du grand Seigneur, ils avoient une retraite assurée; que sur cette confiance il convenoit au chevalier de Poisieu de faire parade de bravoure; que le tems qu'ils avoient pour se déterminer étoit court; que si on le laissoit écouler sans se rendre, ils ne feroient que differer un peu leur esclavage, qu'ils ne pouvoient éviter, puisqu'il n'y avoit nulle apparence qu'on leur envoyât du secours. C'est ainsi que s'exprima un officier Espagnol. Le Chevalier de Poisieu, qui ne pût l'entendre sans beaucoup souffrir, sortit brusquement de l'assemblée, & alla se renfermer dans sa maison.

Cela se passa peu de tems après le départ de Gabriel d'Aramont, qui avoit passé à Malthe accompagné de Seurre & de Cotignac, en allant par ordre de la Cour de France à celle de Constantinople *. La même route qu'il prit pour revenir, sur la fin de l'année, mit d'Omedes à portée de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé à Malthe & au Goze: d'Aramont, après l'avoir écouté, l'assura de la bonne volonté que le Roi son maître avoit pour un Ordre si utile à toute la Chrétienté, & lui ajouta qu'il avoit un extrême regret de n'être pas arrivé plûtôt; mais qu'une maladie l'avoit contraint de rester en chemin. » Vous êtes assez tôt arrivé, lui répliqua le grand Maître, en » l'interrompant, si vous voulez bien, sans négliger vos affai» res, passer jusqu'à Tripoli; la perte de cette ville est prochai» ne; vous pouvez l'en garantir, & en faire lever le siége en » interposant l'autorité du Roi, & vous servant du crédit que » vous avez sur Sinan & sur Dragut. Faites cette démarche; je » vous en conjure au nom de Jesus-Christ, & du Roi votre » maître, qui, comme vous venez de nous en assurer, nous » honore de sa protection: differez votre départ; sacrifiez quel» ques jours pour un Ordre qui conservera un éternel souve» nir de vos services: ce que vous ferez pour lui tournera à » la gloire & à l'utilité du Christianisme; hâtez vous donc de » nous délivrer de l'ennemi redoutable qui nous menace: par » une si belle action, outre le plaisir de l'avoir faite, vous éter» niserez la gloire du Roi très-Chrétien.

* En qualité d'Ambassadeur du Roi à la Porte.

D'Aramont, quoique déterminé à partir, attendri par une

priere si vive, ne put se défendre d'accorder une chose qu'il comprit devoir lui être très-glorieuse, & même agréable au Roi son maître ; ainsi, sans differer, il s'embarqua sur un brigantin, qui le conduisit à Tripoli. Tout étoit prêt pour commencer le siége, lorsqu'il y arriva ; mais ni les prieres ni tout l'art qu'il employa, ne purent fléchir le Bacha, qui s'excusa sur l'engagement que les Chevaliers avoient contracté, après la prise de Rhodes, de ne jamais porter les armes contre les Turcs [1] ; qu'au mépris de leur serment, ils avoient toûjours été prêts à le faire, dans toutes les guerres de l'Empereur contre le grand Seigneur ; que nouvellement encore ils avoient troublé Dragut dans le siége de Mehedia ; que le grand Seigneur, pour se venger, les vouloit chasser d'Afrique ; qu'il n'avoit armé une si nombreuse flotte qu'à ce dessein, & qu'enfin il ne pouvoit, à la considération de qui que ce fût, se dispenser de suivre les volontez de son Maître. D'Aramont voyant le Bacha infléxible, résolut de continuer son voyage, & d'aller promptement demander à Soliman ce qu'il n'avoit pû obtenir de son lieutenant : mais Sinan s'opposa à son départ, & l'obligea de rester à bord avec les François, pour être spectateur du succès de son entreprise.

La question, de défendre ou d'abandonner la ville, étoit encore indécise. Poisieu soutenoit toûjours qu'il n'y avoit pas tant de danger, & les Espagnols en trouvoient beaucoup. Cette contrarieté partageant les opinions des Chevaliers, on choisit un arbitre, pour visiter la breche & en faire son rapport au Conseil ; le choix tomba sur Guevara, pour qui les troupes avoient une grande considération, à cause de son âge & de son habileté dans la guerre. Sur son rapport, que le péril étoit fort grand, toute la garnison contraignit le Gouverneur à arborer le pavillon. Guevara avec deux Chevaliers fut chargé d'aller proposer qu'on leur donnât la vie, la liberté, & des vaisseaux pour les transporter ; qu'à ces conditions ils étoient prêts à se rendre. Le Bacha feignit d'abord de les vouloir accepter, pourvû néanmoins qu'il fût dédommagé des frais de cette guerre : l'impuissance d'y satisfaire les obligea à le refuser, & ils furent aussi-tôt renvoyez. Mais Dragut fut d'avis qu'on les rappellât : il fit reflexion qu'en les congediant sans esperance de

1 L'Ordre de saint Jean de Jerusalem n'est jamais convenu de cet engagement.

HENRI II. 1551.

composition, il étoit à craindre qu'ils ne s'abandonnassent au desespoir, & qu'en cet état ils ne se défendissent jusqu'à l'extremité. Sinan accepta donc l'offre qu'ils faisoient de se rendre aux conditions qu'ils avoient proposées, & dit qu'en considération de Dragut, il les dispensoit de lui payer les frais de la guerre. Après avoir juré sur la tête de Soliman, qu'il tiendroit sa promesse, il envoya un de ses domestiques, sous prétexte de faire venir Valier, afin de traiter avec lui, du nombre de vaisseaux dont il avoit besoin, pour le transport de ses gens. Ce n'étoit pas le vrai motif de la démarche qu'il faisoit faire à son domestique : il ne l'envoyoit que pour examiner les assiégez, & pour juger, par leur contenance, de leur situation, & de ce qu'elle leur permettoit d'entreprendre. Ce domestique montra l'ordre qu'il avoit reçu de Sinan, & ajoûta, pour mieux tromper le Gouverneur qui balançoit à sortir, qu'il avoit été envoyé pour servir d'ôtage. Valier fut séduit par ce discours ; & pour marquer plus de confiance, il ne prit qu'un Chevalier à sa suite, & ramena ce domestique, qu'il pouvoit au moins faire garder pour ôtage. Lorsqu'il fut proche de la tente de Sinan, le domestique prit le devant, pour informer son Maître que tout étoit consterné dans la ville, & que les assiégez se rendroient à telles conditions qu'on leur imposeroit. Sinan s'applaudissoit du succès de son artifice, lorsque Valier parut ; il le traita avec indignité, lui réïtera qu'il vouloit être remboursé des frais de la guerre, & lui fit mettre les fers aux pieds. Le Chevalier, qui avoit accompagné le Gouverneur, porta dans la ville la nouvelle de cet indigne traitement ; dès que les assiégez en furent informez, le ressentiment, la colere, & plus encore la frayeur, s'emparerent de tous les esprits, & les jetterent dans le trouble & dans la consternation.

Le Bacha, qui s'étoit proposé de conserver le château, crut devoir se hâter de mettre encore quelque supercherie en pratique, pour se rendre maître de la place & des Chevaliers qui la défendoient. Dans ce dessein il ordonna qu'on lui amenât le Gouverneur. Il lui dit qu'il acceptoit les conditions, & qu'il accordoit la liberté aux assiegés. Mais le lendemain l'ayant pressé de souscrire au payement des frais de la guerre, Valier lui representa qu'un captif ne pouvoit former d'engagement,

&

& que celui qu'il vouloit exiger de lui, seroit vain, puisqu'avec la liberté il avoit perdu tout pouvoir & toute autorité. Par une réponse si sage, il eut la consolation dans son malheur, de ne point contribuer à celui de ses confreres. Le Turc voyant de ce côté son projet échoüé, envoya aussi-tôt annoncer aux assiegez, qu'ils eussent à capituler, & leur jura encore par la tête de Soliman, qu'ils devoient s'attendre à être bien traitez. Par une legereté qui ne leur étoit plus pardonnable, la seule crainte de voir leur ville prise d'assaut, leur fit ajoûter foi aux promesses de ce parjure. Ainsi les Chevaliers pleins de confiance, suivis du reste des soldats avec leurs femmes & leurs enfans, sortirent de la ville ; mais ils trouverent les Turcs aux portes, qui après les avoir dépoüillés, les emmenerent captifs dans leurs vaisseaux. Deux cens Maures, qui restoient de ceux qui avoient servi les Chevaliers à ce siége, furent tuez.

Lorsque le Gouverneur somma le Bacha de sa parole & de son serment, celui-ci lui répondit que l'on ne devoit pas se piquer de bonne foi avec des chiens, qui avoient été les premiers à violer la parole qu'ils avoient donnée à Soliman à la prise de Rhodes. D'Aramont obtint cependant la liberté de deux cens Chevaliers, dont la plûpart étoient François. Peu de tems après il racheta de Sinan quelques Chevaliers Espagnols, & quelques jeunes François. Après la prise du château, il ne restoit plus qu'une tour dans le port, anciennement bâtie par les Espagnols, & qui étoit gardée par trente soldats que commandoit un Chevalier François. Ce capitaine précautionné & peu credule, pendant que les autres étoient occupez à se rendre, ne l'étoit qu'à s'arranger & à rassembler ses effets, qu'il mit dans une barque, sur laquelle il alla joindre d'Aramont. Les Turcs se trouverent ainsi maîtres de la ville & du château le seize Août, quarante-un ans après la conquête qui en avoit été faite par Pierre Navarre. Cette place fut donnée à Dragut à titre de Sangiacat, ou plûtôt de Bachalic. Il y fit faire deux Forts, l'un près de la Tour bâtie par les Espagnols, & l'autre un peu plus avant, où les Turcs depuis ont toûjours tenu une bonne garnison.

Le jour de cette prise fut célébré dans tout le camp, par des plaisirs divers & de grandes réjoüissances. D'Aramont ne fut pas fort approuvé, d'avoir assisté au festin que ces barbares avoient

HENRI II. 1551.

préparé. Leur artillerie se répondoit de tous côtez, & le soir tous leurs vaisseaux furent illuminés. Pour qu'il ne manquât rien à cette fête, on voulut aussi se repaître les yeux d'un spectacle agréable pour cette nation. Jean Cabasse canonier, qui avoit emporté d'un coup de canon la main du Secretaire de l'armée, fut attaché au milieu de la place, où il eut les mains les oreilles, & le nez coupés. Après avoir subi cette barbare operation, on l'enterra jusqu'à la ceinture, & le reste de son corps servit toute la journée de but aux fléches qu'on lui tira: ce malheureux percé de coups fut enfin étranglé.

Le départ d'Aramont succeda à cette fête; il partit avec la permission de Sinan, & retourna à Malthe. Valier fut mis en prison à son arrivée, par ordre du Grand-maître. Les Espagnols animés contre les François voulurent leur imputer ce qui étoit arrivé; mais le commandeur de Villegagnon les justifia par un écrit, & fit tout tomber sur le Grand-maître. Il représenta qu'il avoit détourné à son profit les deniers du trésor de l'Ordre, & que par avarice & par obstination, ayant négligé d'envoyer à propos les secours nécessaires à la conservation de Tripoli, Valier & les autres Chevaliers, sans esperance d'en recevoir, avoient été reduits à faire une capitulation précipitée & honteuse, sans prendre les mesures nécessaires [1].

Ceux qui jugent de cette affaire avec moins de prévention & plus de sincerité, conviennent que l'opiniâtreté du Grand-maître, la credulité de Valier, & la trahison de ce refugié de Cavaillon, hâterent & faciliterent aux Turcs la conquête de cette place forte, qui pouvoit resister au moins plus long-tems. Mais soupçonner d'Aramont de prévarication, l'accuser, comme faisoit le Grand-maître, d'avoir sollicité Valier à se rendre; c'étoit blesser toute vraisemblance : car on ne peut contester que le connêtable de Monmorenci, qui gouvernoit alors les affaires de France & étoit comme premier ministre, l'avoit chargé particulierement de passer à Malthe, pour assurer le Grand-maître de l'affection qu'il avoit pour son Ordre, & pour lui declarer, combien depuis la mort de Philippe de Villiers l'Isle Adam son parent, il prenoit part à tout ce qui pouvoit l'interesser. Le regret qu'eut le connêtable de la perte de

1 On trouve un détail très ample & très curieux à ce sujet, dans le livre onziéme de la nouvelle histoire des Chevaliers de S. Jean de Jerusalem, par M. l'Abbé de Vertot.

Tripoli, se fait sentir dans une lettre, que j'ai actuellement entre les mains. Il l'écrivit dans ce tems-là à Brissac Gouverneur de Piémont, à qui il ne cachoit rien: il y exprime le déplaisir extrême qu'il avoit, qu'une ville, qui avoit été le séjour des Chrétiens, fût devenuë une retraite de brigands.

Le Roi justement irrité, de ce que les Imperiaux soupçonnoient ouvertement les François, particulierement d'Aramont, d'avoir facilité aux Turcs la prise de Tripoli, envoya Belloy, gentilhomme ordinaire de sa maison, au Grand-maître, avec une lettre datée du dernier de Septembre, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit offensé des bruits qui se répandoient; qu'il demandoit à être éclairci sur ce qu'on imputoit à d'Aramont, afin de mesurer la peine au crime, s'il en étoit convaincu, ou de le justifier par son témoignage chés les nations étrangeres, s'il étoit innocent. Le Grand-maître répondit au Roi le 17 de Novembre en ces termes:

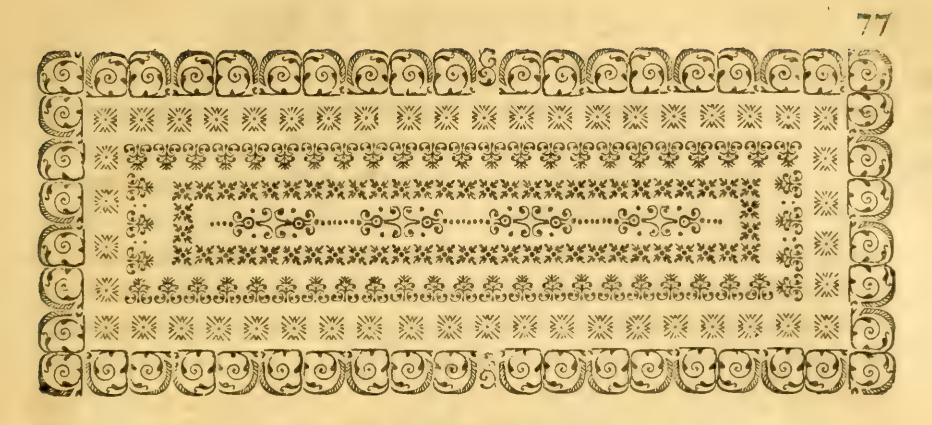
» Pour satisfaire aux volontez & aux ordres de votre Majesté, » nous lui répondrons qu'Aramont aborda ici le premier jour » d'Août, avec deux galeres & un brigantin. Après que nous lui » eûmes fait une reception digne de lui, il nous montra l'ordre que vous lui aviés donné, de passer ici en allant à Constantinople, pour nous promettre de votre part tous les bons » offices possibles: nous le priâmes d'aller en Afrique, pour détourner les Turcs de l'entreprise du siége de cette ville, s'ils » ne l'avoient pas encore commencé, ou si la ville étoit déjà » assiegée, d'employer son crédit, pour les engager à se retirer. » Aramont se rendit sans peine à nos prieres; nous le vîmes » s'embarquer sur un de nos brigantins, pour aller en Afrique; » mais il revint, sans avoir pû rien gagner sur les Turcs. Les » regrets qu'il a eus de la perte de Tripoli ont égalé les nôtres; » il nous en donna des témoignages, dans le conseil public de » nôtre Religion, en nous assurant qu'il n'avoit rien négligé » pour obtenir ce que nous desirions, qu'il y avoit travaillé » avec d'autant plus de zéle, qu'il s'agissoit d'obéïr aux ordres » de votre Majesté. Pour découvrir la source de ce malheur, » nous avons fait faire des informations de tous côtez, avec toute » la diligence & l'exactitude possible, & nous n'avons rien trouvé, qui puisse rendre suspect d'Aramont, & nous donner lieu » de lui attribuer ce qui s'est passé dans la perte de cette place.

HENRI II. 1551.

» Au contraire nos Chevaliers prisonniers, à leur retour, nous ont » assuré, que non-seulement il n'y avoit rien à lui reprocher, » mais que nôtre Ordre devoit se souvenir éternellement de ses » bons offices. Ainsi nous attestons que les bruits qui se sont ré- » pandus sont sans fondement. »

Cette lettre, dont j'ai une copie entre les mains, fut depuis envoyée par ordre du Roi à tous ses Ambassadeurs, dans les Cours étrangeres : par ce moyen on fit cesser les plaintes des Imperiaux, & les bruits injurieux à la gloire du nom François.

Fin du septiéme Livre.

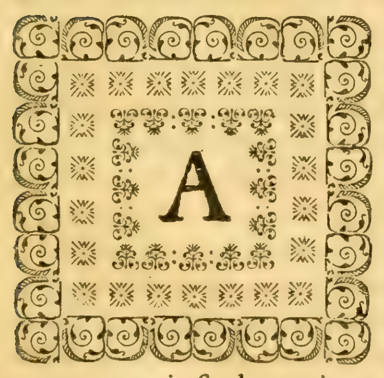


HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE HUITIEME.

HENRI II. 1551.

Affaires d'Allemagne. Edit de l'Empereur au sujet du Concile.



APrès avoir traité au long des affaires d'Afrique, dont on n'a communément qu'une connoissance imparfaite, il est tems de revenir à celles de l'Europe. L'Empereur renvoya au 13 de Fevrier la Diete, qu'on avoit commencé à tenir l'année précédente; mais il fit auparavant un édit qui portoit, que puisqu'il étoit constant qu'un Concile Œcumenique pouvoit seul terminer les disputes de la Religion, il promettoit de donner tous ses soins, pour que tout se passât dans cette affaire importante, avec équité & avec ordre, & qu'on y décidât sans partialité, conformément à l'Ecriture & à la doctrine des Peres : qu'il donneroit toute son attention à cette

HENRI II. 1551.

affaire, qui le regardoit perſonnellement, comme protecteur de l'Egliſe & défenſeur des Conciles ; ce ſont les titres qu'il ſe donne dans cet édit, en vertu deſquels il ordonne qu'on ait toutes ſortes d'égards pour ceux qui viendroient au Concile, ſoit qu'ils changent de ſentiment ſur la Religion, ſoit qu'ils perſéverent dans la confeſſion d'Ausbourg ; il y déclare qu'il leur ſera libre de reſter à Trente, tant qu'ils voudront, & de propoſer à l'Aſſemblée tout ce qu'ils jugeront à propos, pour la tranquillité de leurs conſciences, ou pour l'éclairciſſement des matieres ; il prie auſſi tant les eccléſiaſtiques Romains, que ceux de la confeſſion d'Ausbourg, de ne point négliger la bulle du ſouverain Pontife, mais de venir bien préparez à tout ce qu'on pourroit objecter pour, ou contre ; afin que dans la ſuite ils n'ayent pas à ſe plaindre avec raiſon, ou de ce qu'on les aura exclus par trop de précipitation, ou de ce qu'on ne leur aura pas permis d'expliquer ſuffiſamment leur doctrine. On parla alors du formulaire d'Ausbourg ; & comme pluſieurs oppoſoient différentes raiſons pour ne le pas recevoir, l'Empereur ſe chargea lui-même d'en prendre une plus ample connoiſſance.

C'eſt un uſage en Allemagne, que quand le nombre des affaires s'accroît conſidérablement, celles qui n'ont pû être terminées dans les dietes ſoient de nouveau examinées dans des Conſeils particuliers, par l'ordre de l'Empereur & des Etats de l'Empire. Ces Conſeils ont la même autorité que la diete même ; enſorte que s'il ſe trouvoit pourtant quelque affaire d'une conſéquence, qui exigeât l'autorité & la préſence de l'Empereur, le rapport lui en feroit fait, avant que d'en décider ſouverainement.

Il fut donc réſolu que les Députez des ſept Electeurs & des ſix autres Princes viendroient à Nuremberg le premier jour d'Avril, pour délibérer de quelle maniere on devoit remplacer l'argent, qui avoit été tiré du tréſor public pour la guerre de Magdebourg. Et comme cette guerre étoit très-importante pour le ſalut de l'Empire, & devoit ſervir d'exemple, pour contenir ceux, qui dans la ſuite ſe voudroient révolter, on permettoit aux Magiſtrats d'impoſer pour les frais de cette guerre, un tribut ſur chacune des villes de leur dépendance, & l'Empereur lui-même promit de payer ſon

contingent. Comme le bruit couroit que le prince Albert de Mansfeld & le colonel Heidek, avoient résolu l'hiver précédent, de donner du secours à ceux de Magdebourg, on ordonna que, s'il arrivoit dans la suite que des troupes se répandissent en quelque endroit de l'Allemagne, les Princes voisins & les villes joindroient leurs forces pour les surprendre, les tailler en pieces, & étouffer promptement les premiers feux de la révolte, avant qu'ils pûssent allumer un incendie. On déclara que l'Empereur se chargeoit de faire rendre justice à ceux qui se plaignoient, qu'on ne l'avoit pas observée à leur égard; que les biens de l'Eglise usurpez & pillez, avec une licence sacrilege, dans les guerres précédentes, seroient restituez, & qu'on remettroit chacun en possession de ce qui lui appartenoit.

Le roi Ferdinand avoit porté déjà ses plaintes aux Etats de l'Empire, au sujet des nouvelles hostilitez des Turcs; il representoit qu'ils avoient pris les armes en Hongrie pendant la tréve; qu'ils élevoient une citadelle sur les frontieres; qu'ils avoient tâché de s'emparer de Zalnoch, une de ses plus fortes places; qu'ayant fait une irruption dans la Valachie, sans qu'il leur eût donné sujet d'en agir ainsi, ils ne cherchoient qu'à mettre par-tout le trouble & la division, & à rallumer la guerre.

Jugement rendu par l'Empereur contre le Landgrave.

Sur ces representations, on lui accorda, quoiqu'avec peine, les secours qu'on lui avoit promis dans la Diete précedente. L'Empereur peu de tems après ôta le comté de Dietz au Landgrave de Hesse: on le jugea comme par contumace, & on ne reçut point ses défenses. En vain il allegua qu'on ne lui avoit pas permis de répondre; qu'on l'avoit empêché de consulter son Conseil; qu'on lui avoit donné des espions, & qu'après que la fuite qu'il méditoit eut été découverte, on l'avoit toûjours gardé si étroitement, que personne n'avoit pû le voir, ou lui parler sans témoins.

On avoit traité jusqu'alors de la succession à l'Empire, entre l'Empereur & le roi Ferdinand. Marie, sœur de Ferdinand & reine de Hongrie, étoit la médiatrice de cette grande affaire; ce fut néanmoins sans aucun fruit. L'Archiduc Maximilien, dont on croyoit que les conseils & les interêts avoient détourné Ferdinand de se conformer aux intentions de l'Empereur, craignant l'indignation de son beau-pere, songea à passer

HENRI II. 1551.

inceſſamment en Eſpagne, & à en tirer ſa femme, déja mére de deux Princes. Il partit donc d'Auſbourg avec ſon pere le 13 de Mars ; & ſur la fin de Mai, il ſe rendit en Eſpagne par l'Italie, avec le prince Philippe fils de l'Empereur. Dans la route il logea à Genes chez André Doria, avec qui il avoit déja lié une étroite amitié, & qui avoit coûtume de le recevoir, lorſqu'il paſſoit par cette ville.

Cependant les députez de Breme, convoquez à Auſbourg l'année précedente par l'Empereur, s'en retournerent ſans avoir rien fait. Tandis que ce Prince étoit à Auſbourg, il fit, à la perſuaſion, comme l'on croit, de Granvelle évêque d'Arras, interroger ſéparément les Prédicateurs, par Selde, Haaſon & Malvende ; il les reprit enſuite très-aigrement, étant perſuadé qu'ils étoient cauſe que la derniere profeſſion de foi* qu'on avoit preſcrite, n'étoit pas reçuë de tout le monde : & comme peu de tems auparavant l'évêque de Straſbourg en avoit déja fait des plaintes aſſez vives, les Prédicateurs furent chaſſés de la ville, avec défence de prêcher en aucune façon au peuple dans toute l'étenduë des terres de l'Empire. On leur preſcrivit qu'ils n'iroient point trouver leurs amis ou leurs proches, qu'ils ne diroient à perſonne les raiſons de leur exil ; qu'enfin après leur départ ils ne découvriroient ou n'écriroient à qui que ce fût la conduite qu'on avoit tenuë à leur égard. On les intimida, & ils promirent tout ce qu'on exigea d'eux, en levant publiquement la main, ſelon la coutume ; il fut enſuite recommandé au Senat d'empêcher que l'on continuât d'enſeigner dans les Egliſes la doctrine de Luther, juſqu'à ce que l'Empereur en eût ordonné autrement. On chaſſa auſſi les Profeſſeurs & Régens, parce qu'on les rendoit reſponſables de ce que le formulaire d'Auſbourg n'avoit pas été ſuivi. On en agit de même avec ceux de Meminghen, & avec les autres villes de la Souabe, qui, comme l'Empereur en avoit été informé, étoient rentrées dans la ligue de Saxe. Il envoya enſuite Henry Haaſon pour y changer l'ordre de la Police, établir de nouveaux Senateurs, chaſſer les Miniſtres, & caſſer les Profeſſeurs, s'ils n'obéïſſoient. On défendit auſſi à ceux qui étoient venus à Auſbourg, pour y enſeigner, de faire leurs fonctions ; & on leur enjoignit de retourner chez eux. Un d'eux ayant allegué, que ſa femme étoit prête d'accoucher, &

* Le formulaire appellé *Interim*.

ſuppliant

ſuppliant avec inſtance qu'il lui fût au moins permis d'aller la voir. Granvelle ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui : Il appelle, dit-il, ſa concubine, ſa femme. Tel fut l'expédient qui parut le plus convenable aux Miniſtres de l'Empereur, pour faciliter la tenuë du Concile, & pour faire enſorte que, les Théologiens étant chaſſés des villes qui auroient pû les envoyer à Trente, les Peres de ce Concile euſſent moins d'adverſaires. Les exilez ſe réfugierent les uns en Suiſſe, les autres en differens pays : la plûpart des bourgeois des villes, d'où ils étoient chaſſez, leur donnerent du ſecours ; l'électeur Jean Frederic, quoique priſonnier, leur fit tenir de l'argent par ſes officiers, leur témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à leur diſgrace, les conſola, & leur donna enfin toutes ſortes de marques de bienveillance.

Cet exil des Prédicateurs fit qu'on abandonna toutes les Egliſes : la ſolitude y devint ſi grande, qu'on s'en plaignit hautement. On diſoit que l'Empereur ne ſe contentoit pas d'exercer ſa tyrannie à l'égard des biens & de la liberté des ſujets, mais qu'il tyranniſoit encore les conſciences. Les Magiſtrats, contre leſquels on étoit extrêmement indigné, vinrent enfin à bout de trouver un Miniſtre de la Confeſſion d'Auſbourg, nommé Gaſpard Hubert, qui après avoir deſavoué publiquement la doctrine de Luther, qu'il avoit autrefois profeſſée, ſe mit à prêcher, au grand étonnement de pluſieurs perſonnes, en faveur du formulaire dreſſé par l'Empereur.

Continuation du Siege de Magdebourg.

Cependant les affaires de Magdebourg étoient toûjours dans le même état ; le ſiege continuoit foiblement pendant l'abſence de Maurice, qui, comme nous l'avons dit dans le livre précedent, s'étoit mis en chemin, pour ſurprendre ou combattre ouvertement les troupes auxiliaires, que les villes Vandaliques avoient envoyées au ſecours de cette place. Le comte Albert de Mansfeld, qui conduiſoit ces troupes, fut battu, & ſes gens mis en fuite ; il entra néanmoins dans la ville. Ce Général forma alors le deſſein d'attaquer Neuſtat, dont les troupes de Maurice s'étoient ſaiſies ; mais il fut contraint de ſe retirer avec perte. Maurice revint le 26 Janvier : on commença par quelques legeres eſcarmouches ; mais quatre jours après on combattit avec tant d'ardeur, qu'il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, & que Maurice, reconnu & inveſti

HENRI II. 1551.

par ceux de Magdebourg, courut risque d'être fait prisonnier. Tandis que l'on combattoit, un heraut envoyé de la part de l'Empereur fut introduit dans la ville le 6 de Fevrier; mais on ne conclut rien avec lui, parce qu'il n'étoit porteur d'aucune lettre de ce Prince, & que le sénat ne crut pas devoir autoriser de pareilles conferences.

Les Imperiaux dresserent une batterie de sept grosses pieces de canon, qu'ils avoient fait venir de Neustat, dont ils battirent la ville, & principalement la tour de St. Jacque; ce qui causa une grande perte aux assiegez; cependant quoique la tour eût essuyé dix-sept cens coups de canon, elle n'en fut point ébranlée. Le 27. Fevrier les assiegez firent une sortie; on combattit en deux endroits differens plus vivement que jamais: la perte fut si grande du côté des Imperiaux, qu'ils furent contraints d'employer plusieurs charretes pour porter leurs morts à Neustat, & les y enterrer. La riviere d'Elbe s'enfla alors extraordinairement par les pluyes abondantes; les moulins, qui étoient sur cette riviere, furent emportez par la violence des eaux, & une partie des remparts de la ville fut abatuë; ce qui fut très fâcheux pour les assiegez.

Pour reparer ces pertes, le sénat fit équiper & armer deux navires, dont on se servit principalement pour porter des vivres à la ville, & pour se saisir de ceux des ennemis. A ces maux se joignit une violente sédition de la part des soldats de la garnison, qui n'étoient point payez; elle ne fut appaisée que par un prompt payement, & par le comte Albert de Mansfeld, qui y mit ordre. Il parut peu de tems après dans l'air des parelies de differentes couleurs, & la nuit suivante trois lunes se firent voir dans le ciel: spectacle qui redoubla la terreur, & qui regardé des deux côtez comme un prodige, fut interpreté suivant les interêts & les vœux des deux partis contraires. Enfin les Imperiaux ayant armé un navire, & conduit leurs travaux jusqu'au bord de la riviere d'Elbe, empêcherent les assiegez de naviger sur ce fleuve, & leur ôterent toute esperance de recevoir le secours, que Volrad & Jean, fils du comte de Mansfeld, étoient allez chercher.

Cependant les assiegez faisoient des sorties continuelles, & s'opposoient aux progrès des ennemis avec un courage infatigable. Enfin le 5 de Mai, le Secretaire de la ville, invité par

Maurice, partit avec un ſauf-conduit pour le camp des Imperiaux; il s'y rendit, & revint dans la ville avec un écrit ſcellé du ſceau de Maurice; auſſi-tôt le ſénat choiſit trois perſonnes pour traiter de la paix, qui furent, le docteur Emden procureur de la ville, Jacques Berick bourg-meſtre, Arnaud Hoffen échevin, & le Secretaire dont nous avons fait mention. On commença alors à conferer avec Maurice: le ſecretaire, nommé Heydeck, alloit ſans ceſſe de la ville au camp, & du camp à la ville; rien neanmoins ne fut terminé, parce que les conditions parurent trop dures aux aſſiégez.

L'aſſemblée qu'on avoit tenuë à Nuremberg au mois d'Avril, vouloit qu'on employât au ſiége de la ville les ſommes qu'on avoit amaſſées; mais quoique l'Empereur preſsât beaucoup, on lui obéïſſoit lentement, à cauſe de la longueur du ſiége, & qu'on ne voyoit pas encore, quand il pourroit finir: cela donna occaſion à une émeute dans le camp des Imperiaux; le ſoldat mutiné couroit ſans ordre, entroit dans les tentes des Chefs, & les pilloit. Ils tuerent le grand Prévôt de l'armée, & le bourreau, afin qu'il n'y eût perſonne pour punir leur crime; cependant l'émeute fut appaiſée, & les auteurs de la ſédition furent pendus. Depuis ce tems-là les combats continuerent, mais avec beaucoup de perte du côté des aſſiégeans, qui le 16. de Juillet ayant voulu enlever le bétail, furent obligés de s'enfuïr, après un combat opiniâtre. Mais l'arrivée des deux capitaines Golker & Lazare Svendi, rétablit le combat, qui ne fut pas plus avantageux pour les Imperiaux qu'il l'avoit été auparavant: cinquante des leurs furent tuez, & trente-ſept faits priſonniers.

Le duc Maurice, qui ſous pretexte de quelques affaires particulieres, s'étoit retiré à Pyrn dans la Miſnie, écrivit qu'il ſouhaitoit une entrevuë avec les députez de la ville. Le Conſeil reçût cette nouvelle avec plaiſir; & l'on envoya à ce Prince des députez, qui furent eſcortez & conduits par Albert de Brandebourg. Bien de gens ont cru que tout ce que fit Maurice dans la ſuite, pour la liberté de l'Allemagne, fut concerté ſecrettement dans cette conférence avec les députez, afin de les porter à accepter plus volontiers les conditions de paix. On n'attendit pas leur retour, pour recommencer les hoſtilitez: le duc Henri de Brunſwick & Charle ſon fils

HENRI II. 1551.

fomentoient la divifion, pour venger de vieilles querelles, qui s'étoient reveillées en dernier lieu. Le combat qui fe donna le 7 Juillet, fut malheureux pour les affiégeans, qui perdirent plus de trois cens des leurs : le marquis Albert fe récria inutilement fur ce qu'on violoit la tréve.

Articles de paix propofés.

Déjà les députez étoient revenus avec les articles propofez par Maurice. Ces articles portoient : Que les habitans de Magdebourg fe rendroient fans aucune condition ; qu'ils imploreroient la clemence de l'Empereur ; qu'ils ne feroient aucune alliance ni contre lui, ni contre le roi Ferdinand, ni contre la maifon d'Autriche, ni contre les Pays-bas ; qu'ils garderoient les loix de l'Empire ; qu'ils fe repréfenteroient en Juftice ; qu'ils indemniferoient le Clergé des pertes qu'il avoit fouffertes ; qu'ils démoliroient les fortifications qu'on avoit élevées ; qu'ils recevroient dans leur ville une garnifon de quinze cens hommes ; qu'ils y recevroient auffi l'Empereur, & fon Frere, auffi bien que ceux qu'ils y envoyeroient, quelques troupes qu'ils amenaffent avec eux, & en quelque tems que ce fût ; qu'ils livreroient douze pieces de canon avec leurs affuts ; qu'ils payeroient deux cent mille écus d'or, & feroient ferment d'exécuter tous ces articles. Quoique ces conditions paruffent trop dures, pour que le Confeil y foufcrivît, on ne laiffa pas d'en déliberer, & elles ne furent pas d'abord rejettées.

Il y eut un autre combat, où le marquis Albert de Brandebourg, qui commandoit en l'abfence de Maurice, fut mis en déroute ; ce qui l'irrita tellement, que le 26 Juillet il envoya un heraut d'armes, pour rejetter abfolument les réponfes, que ceux de Magdebourg avoient faites aux articles de la paix, propofés à Pyrn par Maurice. Les mois de Juillet & d'Août fe pafferent en de petits combats, qui ne décidoient de rien ; il y eut auffi des foûlevemens dans la ville de la part des bourgeois, au fujet de quelques lettres fuppofées, & de quelques fauffes accufations intentées contre plufieurs d'entr'eux : les chofes allerent fi loin, que les troupes affemblées en tumulte demanderent qu'on leur livrât un confeiller de ville, nommé Hein Alman, qu'ils accufoient de trahifon. Il cria : A l'injuftice ! & protefta qu'il confentoit de fouffrir les plus cruels tourmens, s'il étoit convaincu juridiquemeut ; le Confeil ayant

répondu pour lui, la sédition fut appaisée; & l'on reconnût enfin que ces lettres & ces soupçons venoient de la part de l'ennemi, qui vouloit semer la discorde entre les assiégez, pour venir à bout, par la supercherie, de ce qu'ils ne pouvoit exécuter à force ouverte. On choisit donc, parmi les bourgeois & les gens de guerre, des personnes irreprochables, pour examiner les lettres qu'on envoyeroit ou qu'on recevroit, afin que désormais on n'ajoûtât plus foi si legerement aux soupçons qui pourroient naître, ni aux accusations qui seroient intentées. Enfin le 3. de Septembre Heideck revint à Neustat; la tréve fut concluë, durant laquelle le Conseil envoya, comme il en étoit convenu, des députez à Vittemberg, pour l'assemblée des Etats que Maurice y tenoit : sur ces entrefaites les habitans de Magdebourg démolirent un couvent de Franciscains qui étoit dans leur ville ; & afin de leur ôter toute esperance de le voir rétabli, ils bâtirent à la place des maisons particulieres.

Magdebourg se rend.

Les députez revinrent chez eux : il y eut une entrevûë avec le secretaire Heideck hors de la ville, près des carrieres : enfin la paix fut concluë & signée de part & d'autre. On adoucit un peu les conditions proposées à Pyrn par Maurice, & l'on n'exigea que cinquante mille écus d'or. On ajoûta que les habitans obéiroient au dernier édit, & qu'ils renvoyeroient sans rançon le duc de Mekelbourg, & les autres prisonniers; les troupes de la garnison furent congediées, après avoir reçû une paye de huit mois; & le duc de Mekelbourg, qu'on avoit mis en liberté, les retint à son service.

Maurice avec toute son armée entra dans la ville le 16 de Novembre, & comme il avoit eû la qualité de Général dans cette guerre, il fit prêter serment à tout le monde, non seulement au nom de l'Empereur & de l'Empire, mais au sien propre.

L'assemblée se tint dans la place publique; & là, le traité d'alliance perpetuelle fut conclu, en conservant à la ville tous ses privileges, & la liberté de la Religion. On s'engagea en même tems à garantir de toute insulte & de tout dommage, non seulement la ville, mais encore le pays d'alentour : tout se passa au grand contentement des bourgeois, & Maurice fut salué Burgrave de Magdebourg, avec l'applaudissement

HENRI II. 1551.

général de toute la ville. L'armée se retira, & on ne laissa dans Magdebourg que cinq compagnies de gens de guerre, comme on en étoit convenu.

Après cela Maurice fit appeller, par ses conseillers Fachsen, Carlebick & Mordeysen, les prédicateurs, ausquels il reprocha les libelles diffamatoires & les estampes injurieuses, qu'ils avoient répandus contre lui, comme s'il eût changé de Religion, ou qu'il eût fait la guerre à leur ville, parce qu'elle étoit demeurée ferme dans la profession de la saine doctrine : il ajoûta que quoiqu'ils méritassent un châtiment sévere, il vouloit bien, par égard pour l'interêt public, ne conserver aucun ressentiment des injures qu'il avoit reçûës de leur part ; mais qu'en revanche il souhaitoit qu'ils se contentassent à l'avenir d'exhorter le peuple à se corriger, à obéir aux princes & aux magistrats : qu'ils eussent donc soin de faire faire des prieres publiques pour l'Empereur, pour lui & pour toutes les autres puissances : que le Concile avoit déjà commencé ses séances à Trente, où il devoit envoyer en son nom & au nom des autres princes & des autres Etats la confession de foi qu'il suivoit ; qu'ils priassent donc le Tout-Puissant pour l'heureux succez de cette entreprise, au lieu de la rendre odieuse, comme ils avoient fait jusques-là.

Les prédicateurs tinrent à ce sujet une conférence ensemble, & répondirent que, quant aux estampes, ils ne les avoient point répanduës ; & que néanmoins ils ne les croyoient pas si condamnables, puisqu'on ne pouvoit disconvenir que depuis trois ans quantité de gens n'eussent changé de Religion dans ses Etats, & que si on faisoit réflexion sur les auteurs de cette guerre, on ne pourroit révoquer en doute, que la ville n'eût eté assiegée, pour opprimer la Religion ; que pour eux ils avoient toûjours averti les peuples de leur devoir, avec le même zéle qu'ils avoient rempli leurs autres obligations, & qu'ils auroient soin de continuer dans la suite ; qu'au reste ils jugeoient bien differemment du Concile convoqué à Trente ; qu'ils croyoient que cette assemblée ne tendoit qu'à éteindre la verité, puisque l'évêque de Rome, l'ennemi déclaré de la verité, y présidoit ; ensorte qu'ils ne pouvoient s'adresser à Dieu, que pour le prier de vouloir renverser & dissiper les desseins pernicieux de ses ennemis, dont il ne falloit attendre que des

effets funestes, & rien qui ne fût contraire à la gloire de Dieu & au bien public.

Cette reponse, plus libre & plus hardie qu'il ne convenoit à des gens qui venoient de se soumettre, fit croire aux personnes les plus sages, que Maurice avoit traité en apparence ceux de Magdebourg avec sévérité; mais qu'il leur avoit promis en secret de les maintenir dans l'exercice de leur Religion, & dans la joüissance de leur liberté, & qu'il avoit soumis cette ville plûtôt pour lui-même que pour l'Empereur. Quelque dissimulé que fût ce Prince, il n'avoit cependant pû s'empêcher de laisser entrevoir son dessein; car quelque tems auparavant, lorsque le Landgrave de Hesse & ceux de la maison de Nassau, disputoient pour la seigneurie de Gatznelleboghen, voyant que l'Empereur l'avoit adjugée à Guillaume de Nassau Prince d'Orange, Maurice ne laissa pas de prendre les habitans sous sa protection, & de leur faire prêter serment, du consentement des enfans du Landgrave. Il allegua pour raison une alliance heréditaire entre les maisons de Hesse & de Saxe, par laquelle il étoit stipulé, qu'au défaut des hoirs mâles ils pourroient succeder les uns aux autres. Tout le monde convint qu'il faisoit en cela une veritable injure à l'Empereur, qui avoit déjà décidé cette affaire; ce Prince néanmoins ferma les yeux sur ce procedé indécent, & Maurice ne laissa pas de continuer en toute autre chose, à se montrer zélé pour le soutien de la majesté impériale.

Traité de ligue contre l'Empereur, entre l'Electeur Maurice, plusieurs Princes de l'Empire, & le roi de France.

Il est certain que Maurice fit dès ce tems là un traité secret avec le Roi de France, par l'entremise de Jean de Fresse évêque de Bayonne, qui ayant demeuré long-tems en Allemagne, sçavoit la langue de ce pays, & étoit alors auprès de lui, sous prétexte de quelques autres affaires. Ce traité fut fait au nom de l'Electeur Maurice, du jeune marquis George Frederic & Jean Albert de Brandebourg, & du prince Guillaume de Hesse; telles en furent les conditions; Qu'ils déclareroient ensemble la guerre à l'Empereur, pour soûtenir la Religion, pour conserver la liberté de l'Allemagne, & pour tirer le Landgrave de Hesse de la captivité, où il étoit depuis cinq ans, contre la foi donnée; Qu'ils exhorteroient tous les Electeurs de l'Empire, tous les Etats & toutes les villes, à se liguer avec eux dans les mêmes vûës; Qu'on tiendroit pour ennemis, & pour

HENRI II. 1551.

rebelles, & traitres à la patrie, ceux qui s'opposeroient à une si loüable entreprise, ou qui favoriseroient l'Empereur à leur préjudice, de quelque maniere que ce fût; qu'on les poursuivroit à feu & à sang, & qu'on ne pardonneroit à personne: De plus qu'on ne feroit ni paix ni tréve avec l'Empereur, sans l'aveu du Roi, qui de son côté n'en feroit point avec l'Empereur, sans l'aveu des Confederez, qui ne représenteroient tous qu'une même personne; en sorte que l'un ne pourroit agir sans l'autre; Qu'on n'auroit d'autres interêts que ceux de la cause publique; qu'en un mot il n'y auroit point de traité, où ne fussent compris, non-seulement les Electeurs eux-mêmes, mais encore leurs sujets; & ceux qui portoient les armes, ou qui les porteroient à l'avenir, jusqu'à ce que cette guerre, entreprise pour de si justes causes, fût entierement terminée; Qu'ils joindroient leurs troupes à celles du Roi, s'il étoit nécessaire; Qu'on commenceroit par réduire ceux qui pourroient être le plus à craindre, voisins ou autres; & qu'ensuite on iroit attaquer l'Empereur, en quelque endroit qu'il fût, soit en Allemagne, soit dans les Pays-bas, ainsi que le Roi le jugeroit à propos; Que ce Prince payeroit, pour les trois premiers mois, 240000 écus d'or, le 25 Fevrier prochain, & chaque mois suivant, 60000; Que les confédérez leveroient 8000 chevaux hors de leurs Etats, pour s'opposer aux levées de l'Empereur, & auroient toûjours des troupes prêtes dans les terres de leur obéïssance, pour n'être pas obligez, en cas qu'on vînt attaquer leurs frontieres, de quitter l'armée, & de perdre, en séparant leurs forces, l'occasion de donner bataille: Que si l'électeur de Saxe, Jean Fréderic, & ses enfans, entroient dans cette confédération, ils seroient obligez de donner des sûretez à Maurice, qui de son côté promettroit sincerement de s'employer pour la liberté de leur Pere; & que s'ils le refusoient, on les traiteroit comme ennemis: Que le Prince Guillaume de Hesse, & le Landgrave son pere, renonceroient à l'alliance de l'Empereur, avant que de faire aucunes levées, & que l'électeur Maurice feroit sçavoir de son côté à l'Empereur, par écrit, qu'il renonçoit à son amitié & ne vouloit plus le servir: Que pour remedier à un inconvenient, qui ordinairement ruine les armées, où l'autorité est partagée entre plusieurs Chefs (inconvenient qui cinq ans auparavant avoit causé la défaite des Confédérez) l'électeur Maurice

auroit

auroit le commandement général & absolu, avec pouvoir de choisir trois personnes pour son conseil : Qu'on ne feroit aucune alliance, traité ou convention quelconque, sans l'avis & le consentement de tous en général ; que le butin & le produit des contributions seroient également partagés entr'eux : Que les troupes prêteroient serment de fidélité à tous les Officiers généraux : Qu'en tous les conseils, où l'on délibereroit des affaires, l'électeur Maurice auroit deux voix en qualité de Général, & les autres Chefs n'en auroient qu'une ; qu'on donneroit des ôtages de part & d'autre : du côté des confédérez, ou Christophle ou Charle, princes de Meckelbourg, & Louis ou Philippe Princes de Hesse ; & de la part du Roi, Jean de la Marck, seigneur de Jamets, & Henry de Lenoncourt, comte de Nanteuil.

On ajoûta à ces articles, qu'il paroissoit nécessaire que le Roi se rendît au plûtôt maître de Cambray, si cela se pouvoit, & qu'il se saisît de Mets, de Toul, & de Verdun ; qu'il y mît de fortes garnisons & les possedât en qualité de Vicaire de l'Empire ; qu'en même-tems il se jettât sur les Pays-bas, afin qu'attaquant l'Empereur par plusieurs endroits, on pût affoiblir ses forces, en l'obligeant de partager ses troupes. Enfin les Princes liguez promirent qu'ils reconnoîtroient le Roi pour leur meilleur ami ; qu'ils l'honoreroient comme leur pere, & que par reconnoissance, ils seroient toûjours prêts à le servir, pour la conservation de ses Etats & pour le recouvrement des Provinces, que lui ou ses prédécesseurs avoient perduës ; qu'ils feroient même tout leur possible pour qu'il fût élu Empereur, s'il le souhaitoit, ou du moins qu'on fît choix de quelqu'un qui fût à son gré, & ami de la France, & qui s'obligeât par serment à observer ce traité. Tel fut celui que conclurent secrettement l'évêque de Bayonne & l'électeur Maurice le 9 d'Octobre. Le Roi ensuite le ratifia à Chambor où il étoit, & jura d'en observer les articles, le 16 Janvier, en présence du marquis Albert de Brandebourg.

Après la reddition de Magdebourg, l'électeur Maurice qui étoit encore dans la ville, témoigna assez ouvertement, qu'il avoit dessein de mettre le Landgrave son beau-pere en liberté, à quelque prix que ce fût. En effet il avoit pour cela envoyé des députez à l'Empereur & avoit prié le roi de Dannemarc

HENRI II. 1551.

& la plûpart des princes d'Allemagne, d'intervenir à ce sujet; les députez trouverent l'Empereur à trois journées de Trente, à Insprück, où il étoit allé d'Ausbourg au commencement du mois de Novembre, afin que se trouvant plus près, il pût mieux donner ordre aux affaires du Concile & à la guerre de Parme déjà commencée, & dont nous parlerons bientôt. Les envoyez de Maurice, dans l'audience qu'ils eurent de l'Empereur, parlerent d'abord de la prison du Landgrave, & representerent, au nom de l'électeur Joachim de Brandebourg, & de l'électeur Maurice, avec quelle injustice on retenoit ce Prince prisonnier; ils imputerent cette iniquité aux ministres de l'Empereur, qui par cette conduite odieuse flétrissoient l'honneur des princes de l'Empire, & en même-tems celui de son auguste Chef. Ils conjurerent ce Monarque d'avoir en cela égard à lui-même, & de trouver bon que n'ayant pû rien obtenir par leurs prieres & par leurs lettres, ils eussent employé le credit des Princes, dont les envoyez étoient presens, pour obtenir de lui ce qu'ils desiroient. On lut ensuite les lettres du roi Ferdinand, & celles de l'électeur de Baviere & des ducs de Lunebourg, en faveur du Landgrave, & l'on donna audience aux envoyez de l'électeur Palatin, du duc des Deux-Ponts, du marquis Jean de Brandebourg, des ducs Henri & Jean de Meckelbourg, du marquis de Bade, & du duc de Virtemberg.

Au bout de quelques jours l'Empereur donna sa réponse; il dit, que l'affaire étoit importante, & qu'elle demandoit une mure déliberation, & surtout la presence de Maurice, qui devoit arriver bien-tôt, & sans lequel elle ne pouvoit se terminer; qu'il étoit donc à propos de l'attendre; qu'ils pouvoient cependant jusqu'à ce tems-là s'en retourner chez eux, & dire de sa part à leurs maîtres, qu'il auroit égard à leur priere, & qu'il leur témoigneroit le cas qu'il faisoit de leur recommandation.

Cependant le prince Guillaume, fils aîné du Landgrave, vint trouver l'électeur Maurice, & ayant appris de lui ce qui s'étoit fait avec l'Empereur, il lui représenta la malheureuse situation de son pere languissant dans une ennuyeuse prison; il lui dit ensuite, que comme son devoir l'obligeoit de tout entreprendre pour secourir son pere, il le prioit de lui faire dans

peu de tems une réponse nette & précise, & que s'il y manquoit, de ne pas trouver mauvais qu'il lui donnât action, à lui & à l'électeur Joachim de Brandebourg. L'Electeur répondit que l'Empereur vouloit conferer avec lui sur cette affaire, & l'avoit mandé à ce sujet; qu'il étoit prêt de partir, pour l'aller trouver, quoique dans l'état où étoient les choses, il eût de la peine à sortir de ses Etats : Que néanmoins cette affaire, qui depuis quelque-tems lui avoit attiré la haine de tous les honnêtes gens, le touchoit si fort, que sans avoir égard ni aux peines ni aux dangers qu'il essuyeroit, il étoit resolu de faire tous ses efforts pour la terminer. Le prince Guillaume lui repliqua alors, qu'il devoit faire de plus serieuses reflexions sur ce voyage, pour juger s'il étoit à propos de l'entreprendre : mais Maurice, qui s'étoit proposé de cacher sa résolution à tout le monde, crut aussi en devoir faire mystere au Prince. Il fit donc venir quelques-uns de son Conseil, à qui il avoit confié son secret, & leur dit en presence du prince Guillaume, qu'il persistoit dans le même dessein. Il se préparoit effectivement à faire la guerre à l'Empereur, dès qu'il auroit reçu sa réponse, & n'attendoit que le tems favorable pour la commencer. C'est pour cela que toutes les troupes, tant celles qui avoient assiégé Magdebourg, que celles qui avoient soûtenu le siége, avoient été mises en garnison dans la Turinge, & dans les lieux circonvoisins, où elles ravageoient sur-tout les terres des Ecclésiastiques, & particulierement celles de l'électeur de Mayence. Cet Electeur ayant fait sentir aux électeurs de Treves & de Cologne le danger qui les menaçoit, ils résolurent d'écrire tous les trois à l'Empereur, pour lui donner avis qu'ils alloient quitter la ville de Trente où ils étoient, afin de donner ordre à leurs affaires dans leurs Etats. Mais les lettres pressantes de l'Empereur les firent changer de résolution, ensorte qu'ils demeurerent à Trente, où ils s'étoient rendus conformement à ses intentions, pour y assister au Concile indiqué au premier jour de Mai, & differé jusqu'au premier de Septembre, à cause de la guerre de Parme, qui s'étoit allumée depuis peu.

HENRI II. 1551.

Les électeurs de Mayence & de Treves étant arrivez à Trente les premiers, & ayant bien-tôt après été suivis de celui de Cologne, furent reçus avec de grandes démonstrations de joye & un applaudissement général, parce qu'étant les personnes

HENRI II. 1551.

les plus considérables de cette assemblée, après les Legats du Pape, on se persuadoit que leur présence donneroit beaucoup d'autorité au Concile. Comme les trois Electeurs crurent que le séjour qu'ils feroient à Trente seroit long, ils ne garderent qu'autant de chevaux qu'ils en avoient besoin pour leur usage ordinaire, vendirent les autres, & firent des provisions abondantes. Les évêques de Strasbourg, de Vienne, de Constance, de Coire & de Naumbourg arriverent aussi à Trente; les autres évêques d'Allemagne s'excusant sur leur âge ou sur leurs infirmitez, n'y envoyerent que des Députez. Le cardinal Marcel Crescentio présidoit au Concile de la part du Pape, & avoit pour adjoints l'archevêque de Siponte, & l'évêque de Verone. L'Empereur y avoit trois Ambassadeurs, François de Tolede, le comte Hugue de Montfort, & Guillaume de Poitiers. Le roi de Hongrie avoit aussi les siens.

Le premier jour de Septembre, après qu'on eut, selon la coûtume, célebré une Messe solemnelle, Jacque Amiot [1], Abbé de Bellozane, envoyé par le Cardinal de Tournon & par Odet de Selve Ambassadeur du Roi à Venise, presenta une lettre de sa Majesté, adressée à l'assemblée de Trente, & la remit au Cardinal President. La suscription de la lettre ayant d'abord été lûë, on demanda pourquoi le Roi s'étoit plûtôt servi du mot d'Assemblée, que de celui de Concile? Comme plusieurs, & particulierement les évêques Espagnols furent d'avis que la lettre ne fût ni lûë, ni reçûë, si celui qui la rendoit ne faisoit voir son ordre, l'Abbé fit réponse, qu'il étoit contenu dans la lettre: aussi-tôt le Cardinal se leva, & se retira avec tous les Prélats dans la sacristie de l'Eglise.

Lorsqu'on eut long-tems contesté touchant cette suscription, que le Cardinal président prétendoit devoir être prise en bonne part, il eut bien de la peine à faire agréer aux Prélats assemblez, que l'Abbé fût oüi. On lut donc en particulier la lettre du Roi, par laquelle sa Majesté se plaignoit, & témoignoit le

1. Il étoit de Melun sur Seine, & de la plus basse extraction. Tout le monde sçait l'occasion de sa haute fortune. Il fut dans la suite abbé de Bellozane, précepteur des enfans de France, évêque d'Auxerre, & enfin grand aumônier de France, & bibliothecaire du Roi. Ses ouvrages sont assez connus. Ce ne sont que des traductions, plus estimées pour la douceur & la naïveté du stile, que pour la fidelité & l'éxactitude.

juste déplaisir qu'il avoit de l'injure qu'il avoit reçûë, & demandoit qu'on ajoûtât foi à tout ce que diroit de sa part son Ambassadeur. Après quoi les Prélats retournerent prendre leurs places, & alors la lettre ayant été lûë publiquement, on répondit qu'on prenoit en bonne part le titre d'Assemblée, que le Roi avoit donné au Concile, parce qu'aucun de tous ceux qui étoient présens, n'étoit disposé à avoir mauvaise opinion d'un Prince, qui portoit le titre special de Roi Très-Chrétien; mais que s'il se trouvoit que son intention ne fût pas aussi pure qu'ils le croyoient, & qu'il pensât autrement qu'il sembloit, ils declaroient en ce cas-là, qu'ils tenoient cette lettre pour non écrite. Ensuite on fut d'avis d'entendre l'Abbé de Bellozane, qui parla ainsi:

Discours d'Amiot au Concile de Trente.

« Je crois qu'il n'y a personne parmi vous, qui ignore le sujet pour lequel le Roi m'a envoyé ici, si vous considerez » tous sans préjugé & sans passion l'état présent des affaires, » si vous vous représentez ce qui s'est fait en Italie depuis quatre ans, & si d'un côté, vous faites attention à la moderation » & à la puissance du Roi mon Maître, & de l'autre, à l'audace de ceux qui se croyent tout permis. Si le S. Siege » joüissoit aujourd'hui, comme autrefois, de cette liberté, dont » il a été redevable à la valeur & à la pieté de nos Rois, Sa » Majesté très-Chrétienne ne voudroit pas soumettre la Justice » de sa cause à d'autres Juges que vous. Mais maintenant que » l'Italie gemit sous une tyrannie étrangere; que Rome, autrefois la maîtresse des nations, a changé sa liberté en une triste » servitude; que le S. Pere, qui ne devroit se comporter que » comme le Vicaire de Jesus-Christ, & le Pere commun des » Chrétiens, & qui devroit mettre tous ses soins à pacifier les » troubles de l'Eglise, & à établir dans la Chrétienté une paix » générale, se laisse séduire par les pieges qu'on lui tend, abuser par les vaines promesses & les fausses espérances, & intimider par la violence & les menaces, qu'enfin il foule aux » pieds son devoir de Pasteur universel, & renonce à la qualité d'arbitre, pour favoriser un parti au préjudice de l'autre; » le Roi mon Maître, le premier de tous les Rois de la Chrétienté, a cru que sa dignité & son devoir l'obligeoient à » employer tous ses soins, & toute sa puissance, pour

HENRI II. 1551.

» conserver le droit de chacun, pour assûrer la liberté publique, » & surtout pour maintenir la dignité de l'Eglise, dont les » Rois de France ont toûjours été les plus puissans & les plus » zelez défenseurs, mais qu'aujourd'hui la violence, l'ambi- » tion, & la corruption des mœurs s'efforcent d'avilir. Vous » sçavez ce que les ennemis de la tranquillité publique entre- » prennent en Italie depuis cinq années; qu'après la mort de » Pierre-Loüis Farnese, lâchement assassiné, ils se sont rendus » maîtres de Plaisance, ville considerable de la Lombardie, » & qu'ils ne se sont pas contentez de l'envahir contre toute » sorte de droit, & d'y mettre une forte garnison, au lieu de » la rendre ou aux Farneses, ou au S. Siege, mais qu'ils ont » encore formé des desseins sur la ville de Parme; que voyant » que par leurs efforts & par leurs artifices ils ne l'avoient pû » obtenir du pape Paul III. qui avoit toûjours eu intention » de la rendre à l'Eglise, ils tâchent aujourd'hui de l'avoir à » force ouverte. Cependant le Roi, résolu d'observer religieu- » sement le traité de paix conclu avec le Roi son pere, mê- » me aux dépens de ses interêts en Italie, a dissimulé tout cela, » s'est comporté avec moderation, &, sans rompre la paix, a » seulement tâché de s'opposer par toutes sortes de moyens » aux injustes efforts de ses ennemis. Il a observé cette mode- » ration, jusqu'à la mort de Paul III. & il se flattoit que par » l'élection de Jule III. les choses prendroient une nouvelle » face en Italie, & que le calme y succederoit à tous les trou- » bles. Jule III. en effet, au commencement de son pontifi- » cat, rendit à Ottavio Farnese la ville de Parme, où Camille » des Ursins commandoit au nom du S. Siege, & lui conserva » la dignité de Gonfalonier de l'Eglise, dont il avoit aupara- » vant été revêtu; en quoi il fit voir une ame reconnoissante » & portée à la paix. Mais quoique le S. Pere jugeât, qu'ayant » pour voisin un ennemi redoutable, il étoit impossible de garder » Parme qu'à la faveur d'une forte garnison, & qu'il eût mê- » me d'abord accordé une somme d'argent pour l'entretenir, » il a depuis changé de sentiment & de conduite, sans qu'on » ait jamais pû en pénétrer les motifs; & au lieu de soûtenir » Ottavio, comme il avoit commencé, il l'a abandonné, & » s'est ligué avec ses ennemis. Ce Prince donc, voyant les

» cruels auteurs de la mort de son pere, triompher sous la » protection de son beau-pere [1], & se voyant entierement » abandonné du Pape, qui avoit d'abord pris sa défense, a été » contraint de chercher de l'appui dans l'alliance que son frere » avoit faite [2], puisque celle de l'Empereur ne lui procuroit » aucun secours. Mais quoique la nécessité seule l'ait engagé » à prendre ce parti, ç'a été néanmoins un trait de prudence, » dans la triste situation où il se trouvoit, d'avoir recours à la » France. Il avoit pû apprendre par les leçons de son ayeul [3], » qui étoit un sage vieillard, que les Papes opprimez, & qu'en » général tous les Princes malheureux ont toûjours trouvé une » ressource dans la générosité des François, naturellement por- » tez à compatir aux maux de leurs semblables, & à défendre » les foibles qu'une injuste puissance accable. Ce n'est certai- » nement que cette seule vûë qui a pû inspirer à Ottavio la » pensée d'implorer le secours du Roi très-Chrétien; qu'avoit- » il fait pour le meriter? N'avoit-il pas souvent combattu » contre nous dans les armées de nos ennemis? Nul autre mo- » tif n'a pû non plus déterminer le Roi à prendre le parti d'Ot- » tavio, que cette générosité naturelle à lui & à tous ses ancê- » tres, & le desir de faire ensorte que Parme, qu'il avoit con- » servée au saint Siége, pendant la vacance, & qu'il avoit dé- » fenduë contre les artificieux projets de ses ennemis, fût main- » tenant à couvert de leur injuste violence, & fût renduë aux » Farneses, qni la tenoient des Papes. C'est pour cela qu'avant » de déclarer la guerre, il a ordonné à Paul de Thermes son » ambassadeur à Rome de solliciter le Pape, pour l'engager à » soutenir toûjours les Farneses, que sa Majesté avoit pris sous » sa protection, & à ne pas permettre qu'ils fussent exposez aux » embuches & aux violences de leur ennemi commun. Mais » le Pape ayant témoigné qu'il se repentoit de la grace qu'il » avoit accordée aux Farneses [4], & qu'il prétendoit que Par- » me fut renduë à l'Eglise, il sembla alors au Roi, que c'étoit

1 Ottavio Farnese, fils de Pierre-Louis Farnese, avoit épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charle V.

2 Horace Farnese, duc de Castro, avoit épousé Diane, legitimée de France, fille du roi Henri II. Il fut tué au siége d'Hesdin en 1553. Ce Prince avoit beaucoup de merite.

3 Le pape Paul III. pere de Pierre-Louis Farnese.

4. Le Pape Jule III. successeur de Paul III. rendit d'abord Parme à Ottavio Farnese.

HENRI II. 1551.

» une chose injuste & honteuse de reprendre un don ; & il » eut lieu de croire que le Pape avoit moins d'envie de rendre Parme à l'Eglise, que de l'ôter aux Farneses, pour la remettre entre les mains des ennemis de la France. Cependant pour faire éclater son amour pour la paix, le Roi exhorta » Ottavio à abandonner une partie de ses prétentions, en faveur de la tranquillité publique, & afin de complaire au Pape. » Il ordonna même à ses Ambassadeurs, dès qu'ils auroient » traité avec Ottavio, d'aller aussi-tôt trouver sa Sainteté, pour » lui rendre compte de leur négociation. Mais loin que tous » ces bons offices, & toutes ces preuves de sa bonne volonté, ayent pû gagner l'esprit du S. Pere, il s'est laissé emporter » par sa passion, & a déclaré ouvertement la guerre à Ottavio. Bien plus ; il a envoyé son frere Jean-Baptiste del Monte » attaquer la Mirandole appartenante aux Pics, dont la maison » est depuis long-tems sous la protection de la France ; & il a » exercé sur les habitans de cette ville, qui ont pû tomber en » sa puissance, sans distinction de sexe, des cruautez si inoüies, » que les plus grands ennemis de notre Religion en auroient » eu horreur. Quoi de plus indigne du titre de Chef de la » Religion ; quoi de plus injuste ; quoi de moins convenable » dans les conjonctures présentes ! Que peut-on dire ou imaginer de moins raisonnable, que de voir le premier Pasteur » abandonner le soin du troupeau que Dieu lui a commis, rejetter toutes sortes de propositions d'accommodement, fuir la paix, qu'il devroit préférer à tout, ne respirer que la guerre, semer la discorde & la haine parmi » les Chrétiens, les empêcher par-là de réünir leurs forces » contre le redoutable ennemi de la Chrétienté, qui menace » de l'attaquer par mer & par terre, négliger de se servir du » glaive de la parole de Dieu, pour combattre & détruire les » hérésies, & tirer l'épée injustement contre les feudataires » même du S. Siege, & contre le Roi, dont les prédecesseurs » ont toûjours été menagez & respectez par les anciens Papes. » On a même rapporté à mon Maître, que le S. Pere disoit hautement, qu'il n'épargneroit ni sa personne, ni les trésors destinez à la défense de la Religion, & au soulagement des » pauvres, pour pouvoir réduire Ottavio, & le forcer à se » soûmettre à lui. Ces paroles ont-elles pû sortir de la

bouche

» bouche de celui qui se dit le Vicaire de l'Agneau de paix, & » qui se glorifie du titre humble de Serviteur des serviteurs de » Dieu ? Mais qu'arrivera-t-il, si les Infideles, & ceux qu'on ap- » pelle Protestans en Allemagne, apprennent toutes ces cir- » constances ? Il ne faut pas douter que les uns & les autres » ne s'en réjoüissent ; ceux-ci de voir la religion Romaine se » décrediter, & ceux-là de voir le Christianisme entier courir » à sa ruine, & leur préparer des triomphes.

» Que les vûës de Paul III. d'heureuse mémoire, étoient » différentes, & qu'il étoit animé d'un autre esprit ! Quoique » ses ennemis lui ayent reproché trop de tendresse & d'indul- » gence pour sa famille, l'interêt public lui fut néanmoins plus » cher que tout le reste. Dans un âge extrêmement avancé, » il s'exposa volontiers aux incommoditez & aux dangers de » la mer, pour réconcilier deux puissans Princes ennemis l'un » de l'autre, & se rendit à Lucques & à Busseto, pour con- » férer avec l'Empereur, quoiqu'inutilement. On dira peut- » être qu'aujourd'hui les affaires qui concernent la Religion » ne sont pas négligées. C'est-là principalement ce qui touche » & interesse le Roi mon Maître. Il regarde comme une in- » jure faite à lui & à toute l'Eglise, l'assemblée d'un Concile » convoqué par le Pape, dans le tems que Sa Sainteté joint » ses forces à celles de l'Empereur, pour lui faire la guerre, » afin d'empêcher par là que les évêques François ne s'y » trouvent, qu'ils n'y proposent la réformation de l'Eglise » dans son Chef & dans ses membres, qu'on ne corrige par » ce moyen les abus introduits par la coutume, & qu'après » avoir remedié à la corruption qui s'est glissée dans la doctrine » & dans les mœurs, on n'établisse dans l'Eglise une paix so- » lide & durable. C'est pour cela seul, & pour l'interêt de la » Religion, que le Roi m'a envoyé ici, & non pour se plain- » dre de la guerre injuste qu'on lui fait. Ce n'est pas un hom- » me de mon état, qu'il chargeroit de faire des plaintes sur ce » sujet, & ce ne seroit pas à vous qu'il les feroit porter. Il » ne dépend de qui que ce soit, & il ne reconnoît sur la terre » aucun tribunal, où il daigne vouloir obtenir justice. Puissant & » courageux, il sçaura braver les efforts de ses ennemis, se faire » raison à lui-même, & punir la témérité de ceux qui l'attaque- » ront. Mais il ne peut supporter le mélange des choses sacrées

HENRI II. 1551.

» & profanes, qu'on s'efforce de confondre : il ne peut souffrir qu'une ambition démesurée s'apuye du prétexte spécieux » de la religion, & qu'une avidité insatiable prenne les couleurs » de la pieté ; qu'on prétende faire regarder les injustices & les » violences pour des choses justes & permises, & qu'enfin ses ennemis soient arrivez à ce point d'impudence, que quand leurs » supercheries & leurs artifices seront connus de toute la terre, » ils s'imaginent faire croire à l'Univers, qu'ils n'ont eu d'autre » intention, que de réformer la doctrine & les mœurs de l'Eglise.

» Le Roi Très-Chrétien, fils aîné de l'Eglise, qui se glorifie de ces titres qu'il a héritez de ses ancêtres, voyant qu'on » se comporte à son égard avec tant de passion & d'iniquité, » & qu'il n'est plus enfin possible de dissimuler, m'a ordonné » de faire devant vous la même protestation, qu'il a déjà fait » faire, comme vous ne l'ignorez pas, à Rome par ses Ambassadeurs ; & de vous faire sçavoir, que puisqu'on lui a si » mal à propos & si injustement déclaré la guerre, il ne peut » ni ne doit envoyer ici les Evêques de son Royaume, ni » tenir cette assemblée pour un Concile œcuménique & légitime ; mais plutôt, conformément à la suscription de sa » lettre, pour une assemblée particuliere, convoquée, non » en faveur de la religion & du bien public, mais pour les » interêts de quelques hommes ambitieux, qui veulent profiter des troubles : qu'ainsi ni lui, ni les Etats de son royaume, ne se soumettront aucunement aux decrets de ce prétendu concile, & qu'il employera au contraire, pour les rejetter, les moyens dont ses prédecesseurs se sont servis en » des occasions semblables. Car vous n'ignorez pas le droit » qu'ont les Rois de France sur les choses sacrées, & comment » ils l'ont toûjours exercé dès le commencement de la monarchie ; qu'ils n'ont jamais abusé de leur pouvoir pour nuire » à la Religion, mais qu'ils l'ont au contraire toûjours employé » pieusement pour la défense de la liberté de l'Eglise contre » ceux qui s'efforçoient de l'opprimer. On connoît les conciles tenus sous Clovis, & sous Childebert ; les Ordonnances [1] » touchant la Religion faites sous le regne de Charlemagne,

1. Ces ordonnances au sujet de la Religion, qu'on appelle Capitulaires, faites par Charlemagne, & son fils Louis le Débonnaire, ont été recueillies par l'abbé Ansegise. Il y a aussi des Capitulaires des rois Lothaire, Charle & Louis, fils de Louis le Débonnaire. Ceux de Charle le Chauve ont été publiés par le P. Sirmond.

» à qui les Papes, aussi-bien qu'à son pere, doivent toute leur » puissance temporelle. On connoît aussi les Ordonnances de » Louis le Debonnaire fils de Charlemagne. Mais comme » dans la suite, les Papes abuserent de leur puissance spirituelle, » & que leur cupidité usurpa les biens de l'Eglise, le Roi Louis » IX. que sa pieté & ses vertus ont rendu digne d'être mis au » rang des Saints, s'opposa courageusement à leurs injustes » entreprises, & l'an 1267. fit une loi, sous le nom de Prag- » matique Sanction [1], que nous avons encore, & par laquelle » l'ancienne coutume d'élire les Evêques & les autres Prélats » (coutume qui n'étoit plus observée depuis long-tems,) fut ré- « tablie, avec défense d'envoyer aucune somme d'argent à » Rome pour les provisions des bénéfices. Cependant le pou- » voir des Papes s'étant depuis augmenté, aussi-bien que leur » industrie & leur habileté, les maux qui sembloient étouf- » fez, commencerent à reparoître, & à se répandre avec plus » de licence, jusqu'à la tenuë du Concile de Bâle, qui fou- » droya tous ces abus par un Decret solemnel, & ordonna » qu'à l'avenir on ne payeroit plus d'annates pour l'impétration » des bénéfices en Cour de Rome. Les Papes voyant que ce » Concile bornoit trop leur puissance, ne le voulurent point » reconnoître pour légitime. Cependant le Roi Charle VII. » le reçut & le reconnut pour Concile œcuménique dans les » Etats généraux tenus à Poitiers, & le confirma par une fameuse » Ordonnance, appellée Pragmatique Sanction. Il est vrai » que le Pape Eugene IV. qui ayant été souvent sommé de » venir au Concile, avoit toûjours refusé de s'y presenter, le » declara nul & schismatique, & de partie qu'il étoit, se ren- » dit juge en sa propre cause. Enfin Æneas Silvius Pico- » lomini, qui dans cette célébre assemblée avoit exercé l'of- » fice de principal secretaire, ayant été depuis fait Pape, sous » le nom de Pie II. s'éleva contre ce Concile avec encore plus » de zele que ses prédecesseurs. Il envoya donc un Legat au » roi Louis XI. & par le moyen du Cardinal Baluë [2] on porta

1. La Pragmatique Sanction de S. Louis fut publiée l'an 1268. Les principaux articles regardent la liberté des élections, les privileges des Eglises, les droits de l'Eglise Gallicane & ses libertés, & la limitation du pouvoir spirituel du Pape en France.

2. Homme de très-basse extraction, mauvais Ministre, intriguant, fourbe & ingrat. Le roi Louis XI. aïant reconnu sa sceleratesse, le fit mettre en prison, où il demeura onze ans.

HENRI II. 1551.

» ce Prince à abolir la Pragmatique Sanction, malgré les vives » oppositions du premier Parlement du Royaume & de la Faculté de Theologie de Paris. Mais le Roi & le Cardinal » ne furent pas long-tems sans avoir sujet de s'en repentir ; le » Roi, parce qu'il comprit bien qu'il avoit fait par-là un tort » considerable à son Royaume ; & le Cardinal, par la longueur d'une prison fâcheuse, où l'on croit que ce Prince » clairvoyant le fit mettre pour l'en punir [1]. Vous n'ignorez » pas les inimitiez qui ont été depuis entre le Roi Louis XII. » & le Pape Jule II. & plût au Ciel que le souvenir en fût » moins récent ! Il y a lieu de craindre que ce nom [2], qui a » été autrefois si odieux à la France, ne lui devienne aujourd'hui funeste. Le pape Leon X. traita depuis avec François I. & quoique leur traité soit autorisé par des actes publics ; cette Pragmatique Sanction néanmoins est encore » maintenant si religieusement observée dans toutes nos Cours » de Parlement [3] & dans toutes nos facultez de Theologie, » qu'elles s'obligent par serment à ne la violer jamais.

» Que ceux donc qui desirent sincerement la paix de l'Eglise, que le Pape même, ou ses successeurs, qui seront mieux » conseillez que lui, employent tous leurs soins & toute leur » prudence pour apporter quelques remedes à ce schisme naissant. Quand le Roi mon maître m'ordonne de vous parler » ainsi, il prétend vous faire voir en même tems, avec quel » respect & quel amour il honore la Religion qu'il a reçûë de » ses ancêtres, & quels sont ses sentimens à l'égard du saint » Siége, que ses prédecesseurs ont honoré, protegé & enrichi ; » il prétend vous assurer qu'il ne permettra jamais que ceux qui » vivent aujourd'hui, ou ceux qui viendront après nous, ayent » lieu de se plaindre, ni de sa bonne foi, ni de son amitié, ni » de son zele ; mais que par les mauvaises intentions des ennemis de la paix, il a été réduit au point de faire ce qu'il fait,

1 Baluë fut arrêté en 1469. parce que l'on surprit des lettres qu'il écrivoit aux ennemis de l'Etat, & que le Roi soupçonnoit d'ailleurs sa fidelité.

2 Jule III. étoit alors Pape.

3 Par rapport seulement à quelques articles : le Concordat ne fut enregistré au Parlement que *pour obéïr au Roi.* Le Parlement même, en l'enregistrant, déclara que dans les Tribunaux on se conformeroit toûjours à l'ancienne discipline. Le Clergé de France en 1579. fit ses remontrances au Roi Henry III. pour le rétablissement de la Pragmatique Sanction.

» ou d'abandonner ses propres interêts & ceux de l'Europe, s'il » en usoit autrement. A l'égard des vaines menaces & des cen- » sures, il ne les craint point pour une cause si juste, quoique » dans toute autre occasion, où il soutiendroit une mauvaise » cause, la pieté de ce Prince pût les redouter. Il craint en- » core moins qu'on lance un interdit sur son Royaume: il sçait » assez comment les Etats généraux de France & la Faculté » de Theologie de Paris se sont autrefois comportez sous le » Roi Philippe le Bel contre Boniface VIII. & depuis sous » Charle VI. contre Benoît *; & enfin contre Jule II. sous Louis » XII. dont la mémoire est encore si chere & si respectable » aux François.

HENRI II. 1551.

*Benoît XIII. Antipape appellé Pierre de Luna.

» Ainsi puisque le Roi très-chrétien a eu de si fortes & de » si justes raisons de prendre les armes, il vous prie de rece- » voir en bonne part tout ce qu'il m'a ordonné de vous dire, » & qu'après l'enregistrement de sa protestation, que je vous » laisserai par écrit, vous me donniez acte de ce qui vient » de se passer, afin que le Roi puisse en informer tous les » Princes chrêtiens ».

L'Ambassadeur ayant cessé de parler; on lui dit qu'à la premiere assemblée des Peres du Concile, il recevroit la réponse à son discours, pourvû que le Roi reconnût que le Concile avoit été legitimement convoqué à Trente; qu'au reste les Peres n'approuvoient ce qui venoit de se passer, qu'autant qu'ils le pouvoient, selon les regles de droit [1]; & qu'il ne leur étoit pas permis de lui en donner aucun acte.

Cependant le Roi fit un édit, à la sollicitation, ou du moins par le conseil, de Jean du Tillet greffier du parlement de Paris, homme extrémement versé dans la connoissance du droit & des coûtumes de ce Royaume; par lequel après avoir exposé fort au long les obligations que les papes avoient aux rois de France, & la conduite indigne de Jules III. qui ne se servoit de son pouvoir, que pour favoriser les passions effrenées des ennemis de la paix, il défendoit, sur peine de la vie, & de la confiscation des biens, à qui que ce fût de porter aucun argent, pour quelque raison que ce fût, ni à Rome, ni en d'autres lieux de la dépendance du Pape; parceque

Défense de porter à Rome aucun argent.

1 C'est-à-dire, selon les usages & les maximes de la Cour de Rome, qui forment un prétendu Droit; objet de l'étude des Prélats Ultramontains.

l'argent étant le nerf de toutes les entreprises, & surtout de la guerre, il seroit de la derniere imprudence d'employer ses propres biens, & ceux de ses sujets, pour entretenir les forces de son ennemi, & affermir son injuste puissance.

Cet édit fut enregistré au Parlement le 7 de Septembre, & ensuite publié à son de trompe dans les carrefours de Paris. Cinq jours auparavant, on en avoit publié un autre très-rigoureux, à la réquisition de l'avocat général Pierre Seguier, contre ceux qu'on soupçonnoit d'hérésie ; on le nomma l'édit de Châteaubriand, petit bourg de Bretagne, où il fut fait ; & même dès le 14 Janvier, l'ordonnance du Roi, sur le pouvoir & la charge de l'inquisiteur Mathurin Orry, avoit été lûe en plein Parlement.

Si les prélats du Concile avoient été très-offensez du discours de l'abbé de Bellozanne ; ils ne le furent pas moins de l'édit du Roi, & ils differerent de rendre leur réponse jusqu'au 13 d'Octobre, pour avoir le tems d'avertir le Pape, & de sçavoir ses intentions ; mais l'Abbé ne comparut point ce jour-là ; & les Prélats publierent un écrit, par lequel ils tâchoient de faire voir que le Concile avoit été convoqué legitimement & pour de très-justes raisons ; puisque ce n'étoit par aucune vûë particuliere de politique ou d'interêt, mais pour apporter un remede convenable aux heresies, qui non-seulement infectoient l'Allemagne, mais encore toute l'Europe ; ils prioient pour cela le Roi très-chrétien de permettre aux Prélats & aux Théologiens de son Royaume, de venir à Trente, afin de contribuer tous ensemble au succès d'une entreprise si sainte & si agreable à Dieu ; que s'il ne vouloit pas leur en donner la permission, ils protestoient que la dignité & l'autorité du Concile, ne recevroit aucun préjudice de ce réfus ; qu'à l'égard des menaces qu'il faisoit de recourir aux remedes que ses prédecesseurs avoient mis en usage en semblables occasions, ils ne pouvoient se persuader que Sa Majesté en vînt jusqu'à vouloir nuire à l'Eglise, & flétrir sa propre gloire, en rétablissant ce que ses ancêtres avoient aboli avec tant de prudence pour la gloire & pour le bien du Royaume ; qu'ils supplioient donc instamment Sa Majesté de vouloir bien suivre les traces du Roi son pere, qui avoit voulu que les plus grands personnages de son Royaume, Evêques, Théologiens,

Ambaſſadeurs, aſſiſtaſſent au Concile, & de ſacrifier plûtôt au bien de l'Etat, & à la paix de l'Egliſe, des reſſentimens particuliers, qui pourroient expoſer l'un & l'autre à des troubles, dont les ſuites ſeroient très funeſtes.

Le Pape écrit aux Suiſſes au ſujet du Concile.

Le Pape avoit déjà dès le 23 de Mai, écrit aux Suiſſes des lettres pleines de bienveillance, dans leſquelles il leur rappelloit le ſouvenir de Jule II. qui leur avoit, diſoit-il, témoigné une tendreſſe ſi paternelle : il ajoûtoit qu'il n'avoit pas moins hérité de ſes ſentimens à leur égard, que de ſon nom ; qu'il avoit composé ſa garde de leurs compatriotes ; & qu'il avoit mis auſſi à Boulogne une garniſon Suiſſe. Il les exhortoit enſuite à envoyer leurs députez pour le premier de Septembre ; parce que l'union de tous ceux qui devoient aſſiſter au Concile, étoit abſolument neceſſaire à ſa célébration : il ajoûtoit enfin qu'ils ſeroient plus amplement informez du reſte par ſon Nonce Jerôme Franco, dont ils connoiſſoient depuis long-tems la probité & le zéle, & qui devoit être bien-tôt ſuivi par quelqu'un des Evêques, en qui il avoit le plus de confiance, pour leur parler plus en détail des affaires du Concile.

D'un autre côté, le Roi avoit chargé Morlay du Muſeau ſon Ambaſſadeur en Suiſſe, de faire tous ſes efforts pour empêcher que les Cantons n'envoyaſſent à Trente. Morlay ne croyant pas pouvoir y réüſſir, fit venir Paul Vergerio, autrefois évêque de Capo d'Iſtria, qui avoit depuis peu quitté Padouë, & s'étoit retiré parmi les Griſons. Après l'avoir conſulté & en avoir tiré les inſtructions néceſſaires, il partit pour l'aſſemblée de Bade [1], où il parla ſi fortement & donna des raiſons ſi convaincantes, qu'il perſuada ce qu'il voulut, non-ſeulement aux Cantons proteſtans, mais encore aux catholiques. Auſſi-tôt les Griſons rappellerent Thomas Planta évêque de Coyre, qui étoit déjà parti pour Trente : Vergerio leur avoit fait entendre que le Pape prétendoit par moyen de Planta recouvrer ſur eux ſon ancienne autorité.

Affaires d'Allemagne.

Les affaires alloient plus lentement en Allemagne. Ceux

1 Il y a dans la Suiſſe deux villes de Bade : celle dont il s'agit ici eſt ſur la riviere de Limats, & c'eſt le lieu où les Cantons tiennent leurs Dietes, & où les Ambaſſadeurs étrangers ont coûtume de ſe rendre. Elle eſt ſituée entre Bâle & Zurich, & eſt célébre par ſes bains chauds. Les Romains l'appelloient *Aquæ Helveticæ*. Bade en Souabe & Bade en Autriche, ſont auſſi renommées pour leurs bains.

HENRI II. 1551.

de la confession d'Ausbourg, à qui l'Empereur avoit donné toutes les assûrances qu'ils avoient pû souhaiter, ne se communiquoient point leurs résolutions, soit qu'ils désespérassent du succès de l'affaire, soit qu'ils appréhendassent l'indignation de l'Empereur, soit qu'à l'approche du péril leur courage se refroidît. Ceux de Strasbourg, comme les plus voisins du lieu du Concile, députerent vers les villes les plus éloignées, pour sçavoir quelles étoient leurs résolutions. L'électeur Maurice & le duc de Virtemberg, firent dresser des confessions de foi entierement conformes, quant à la doctrine; l'une par Mélancton, & l'autre par Jean Brentzen : mais l'un & l'autre fit la sienne séparement, parce que l'Electeur, qui jusqu'alors avoit toûjours dissimulé, craignoit que si tous ceux de son parti ne présentoient qu'un même formulaire conçû dans les mêmes termes, on ne les soupçonnât, malgré leur attachement à l'Empereur, d'avoir formé une ligue entr'eux. Ceux de Strasbourg publierent aussi depuis un formulaire conforme à ceux-là. Ensuite l'électeur Maurice écrivit à l'Empereur une lettre dattée du 26 de Juillet, par laquelle il l'assuroit qu'il étoit très content de la parole qu'il lui avoit donnée; mais que comme tout le monde sçavoit que le Concile de Constance avoit rendu un Decret pour faire punir les hérétiques qui y étoient venus, sans avoir égard aux sauf-conduits que l'empereur Sigismond leur avoit donnés, & que ce decret avoit été exécuté en la personne de Jean Hus, il se voyoit forcé de demander une sûreté de la part des Prélats pour ceux qu'il envoyeroit à Trente; comme autrefois on l'avoit demandée au Concile de Basle, qui avoit suivi immediatement celui de Constance, pour ceux de Bohême qui refusoient d'y aller sans cette condition.

Plaintes des Protestans.

L'Empereur ayant ordonné à ses Ambassadeurs de representer aux Peres du Concile cet article important; ceux-ci en délibererent, & résolurent le 12 d'Octobre de differer jusqu'au 27 de Janvier leur décision sur la question qu'on agitoit alors, qui étoit la communion sous les deux especes. Comme les Protestans desiroient qu'on écoutât leurs raisons sur cette matiere, avant qu'il se fît aucun decret, & qu'ils vouloient un sauf-conduit pour venir au Concile, on en dressa un & on le publia. Mais les Protestans le trouverent fait avec négligence, & conçu en termes froids & généraux, n'étant d'ailleurs

d'ailleurs autorisé d'aucune signature, ni d'aucun sceau autentique : ils disoient aussi qu'il n'étoit pas dans la même forme, que celui que le Concile de Basle avoit autrefois accordé à ceux de Bohême, ni semblable à celui que l'électeur Maurice avoit demandé pour ceux de son parti. Ce sauf-conduit étoit ainsi conçû: Que l'on permettoit généralement à tous les Allemans de venir au Concile, de proposer leurs sentimens, de conferer, d'agiter les questions, soit en pleine assemblée, soit avec des députez, ou de vive voix, ou par écrit, sans animosité, sans invectives; enfin de se retirer & de s'en retourner chez eux, quand ils le voudroient : Que le Concile, autant que cela dépendoit de lui, engageoit la foi publique [1] : Qu'à l'égard des crimes qu'ils auroient commis, ou pourroient commettre, quelques grands qu'ils pussent être, sans même en excepter l'hérésie, ils choisiroient tels juges qu'il leur plairoit, pour en connoître.

Le 23 de Novembre, le Jurisconsulte Christophle Strassen, envoyé de l'électeur Joachim de Brandebourg, fut écoûté avec grande satisfaction de tous les Peres du Concile : il s'étendit beaucoup sur les dispositions sinceres & favorables, dans lesquelles étoit son maître à l'égard de la Religion, & sur le respect qu'il avoit pour le Concile, aux decrets duquel il se soûmettoit. Les protestans publierent depuis que tous ces grands témoignages d'affection & de déference, ne venoient que de la bonté de son caractere, naturellement porté à la paix & à l'union, & de ce qu'il avoit besoin de la faveur du Pape, afin que Fréderic son fils pût joüir paisiblement de l'archevêché de Magdebourg, auquel, après la mort de Jean Albert, le Chapitre l'avoit nommé; car le Pape s'y étoit opposé jusqu'alors, & differoit d'y donner son consentement, parce qu'il soupçonnoit l'électeur Joachim d'adherer à la confession de Saxe.

Arrivée des Ambassadeurs à Trente.

Cependant les envoyez du duc de Wirtemberg, Thierry Penninger & Jean Hetclin, arriverent à Trente sur la fin du mois d'Octobre; ils avoient ordre de leur Prince de presenter publiquement une confession de foi qu'ils apportoient par écrit, & de dire que, lorsqu'on auroit donné aux Théologiens de leur

1 Il y avoit dans ce sauf-conduit une affectation continuelle. Car pourquoi engager la foi publique, lorsque le Concile pouvoit engager la sienne?

HENRI II. 1551.

pays un sauf-conduit semblable à celui qu'avoit accordé le Concile de Basle, ils ne manqueroient pas de venir. Après cela étant allez trouver le comte de Montfort ambassadeur de l'Empereur, & lui ayant communiqué leurs ordres, le Comte fut d'avis qu'avant toutes choses, ils vissent le Legat du Pape: mais comme ils craignirent que leur conference avec lui ne leur fût préjudiciable, parce qu'il eût semblé par là qu'ils reconnoissoient le Pape pour leur principal juge, ils differerent, jusqu'à ce qu'ils sçussent l'intention de leur maître, à qui ils écrivirent.

Peu de tems après, vers le 22 Novembre, Jean Sleidan, qui a écrit sur cette matiere avec la derniere exactitude, fut député de la ville de Strasbourg, & arriva à Trente pour se joindre aux Ambassadeurs de Maurice & du duc de Wirtemberg: les villes d'Eslingen, de Ravenspurg, de Reutlingen, de Biberach, de Lindaw, s'étoient jointes à celle de Strasbourg, & avoient donné pouvoir à Sleidan d'agir de même en leur nom. Ceux de Nuremberg, craignant l'indignation de l'Empereur, se montrerent neutres en cette occasion, comme ils avoient fait auparavant dans la guerre d'Allemagne. Le danger avoit rendu plus sages ceux de Francfort, & quoiqu'ils fissent profession de la même doctrine que les autres, ils n'envoyerent aucun député; les Ministres de la ville d'Ausbourg ayant été chassez, elle n'avoit personne à envoyer: ceux d'Ulme observoient la formule prescrite par l'Empereur. [1]

Cependant la dépêche du duc de Wirtemberg arriva, mais trop tard pour que ces Ambassadeurs pussent présenter, selon ses ordres, sa confession de foi, dans l'assemblée que l'on tint le 25 Novembre. Comme le comte de Montfort étoit absent, ils s'adresserent au Cardinal de Trente, & le conjurerent, au nom de ce qu'il devoit à leur patrie commune, & des liaisons d'amitié qu'il avoit avec leur Prince, de leur faire accorder une audience publique. Le Cardinal en parla au Legat, & lui montra l'ordre qu'avoient reçu les Ambassadeurs, afin qu'il ajoûtât plus de foi à sa demande; mais le Legat tint ferme, & leur fit répondre par le Cardinal, qu'il étoit indigné de voir, que ceux qui devoient recevoir avec soûmission la régle de leur créance, & s'y conformer, osassent présenter aucun écrit, comme s'ils

1 C'est-à-dire le formulaire d'Ausbourg, appellé l'*Interim*.

vouloient donner des loix à ceux qui avoient droit de leur en imposer. Il les renvoya ainsi au cardinal de Tolede, qui les amusa avec adresse, pour prolonger le tems. Guillaume de Poitiers, le troisiéme Ambassadeur Imperial, en usa de même avec ceux de Strasbourg; les uns ni les autres ne purent rien obtenir cette année. Le Pape créa dans le même tems treize Cardinaux, tous Italiens, pour être les soûtiens de sa puissance; parce qu'il appréhendoit que les Evêques & les Théologiens d'Allemagne & d'Espagne ne blessassent son autorité, quand on toucheroit l'article de la réformation des mœurs.

Affaires d'Italie.

Il est tems de parler de la guerre de Parme, qui entraîna celle du Piemont, des Pays-bas, & dans l'année suivante celle de l'Allemagne, & qui fit éclater aux yeux de tout le monde les inimitiez que les Princes, jaloux les uns des autres, avoient tenu cachées jusques-là, & dont je vais exposer l'origine.

Depuis la mort de Pierre-Louis Farnese, Paul III. fort incertain, avoit été agité de plusieurs passions differentes. D'une part, il eût bien voulu se venger; mais de l'autre, il craignoit que sa vengence n'eût des suites fâcheuses pour sa famille. Cependant, après avoir été long-tems le jouët de l'Empereur & de ses Ministres, il avoit enfin consenti de rendre Parme à l'Eglise, moyennant quelque compensation. C'est-pourquoi il avoit expressément défendu aux Gouverneurs de cette ville d'y recevoir Ottavio, ni de l'introduire dans le château, parce qu'il prévoyoit qu'Ottavio étant allié de l'Empereur [1] rentreroit aisément en grace avec lui, & qu'à la fin on enleveroit Parme au S. Siége, comme on lui avoit déja enlevé Plaisance; car Ferdinand Gonzague, qui avoit été ou l'auteur du meurtre de Pierre-Louis Farnese, ou du moins le complice, s'étant rendu maître de Plaisance, & ayant persuadé à l'Empereur de se l'approprier absolument, lui avoit aussi persuadé que, s'il vouloit conserver l'Etat de Milan, & maintenir sa puissance en Italie, il falloit, à quelque prix que ce fût, enlever Parme aux Farneses. Il donna ce conseil, soit qu'il eût en vûë son interêt particulier, soit qu'il crût que l'Empereur ayant si fort irrité les Farneses, il ne devoit point se fier à eux, Ainsi, pour achever d'irriter encore davantage son esprit, déja porté à suivre

1 Il avoit épousé Marguerite sa fille naturelle.

HENRI II. 1551.

ce qu'on lui proposoit, il le fit avertir par Granvelle, (qui avoit eu aussi part à la résolution qui avoit été prise de faire mourir le prince Pierre-Louis) que le Pape formoit avec les François plusieurs desseins contraires aux interêts de sa Majesté Imperiale, & entr'autres, celui de remettre Parme entre les mains d'Horace, l'un de ses petit-fils & allié du Roi [1]. Ce bruit qu'il fit courir, produisit un tel effet, que non seulement il détermina l'Empereur, qui jusqu'alors avoit été en suspens sur ce qu'il devoit faire, mais il fit naître dans l'esprit d'Ottavio de si violens soupçons de la conduite de son frere Horace, que les projets du Pape furent entierement rompus. Ce fut en ce tems-là que mourut [2] le Pape Paul III. Son successeur Jule III. rendit Parme à Ottavio. Gonzague, à qui la puissance d'un ennemi si voisin étoit fort suspecte, sollicita l'Empereur plus vivement que jamais, afin qu'il pourvût à la sûreté de l'Italie. Il fit tous ses efforts pour gagner le Pape; il éblouït Jean-Baptiste del Monte, fils de Baudouin & neveu de Sa Sainteté, par de magnifiques promesses, & sema par tout de faux bruits, pour animer l'Empereur, le déterminer & le contraindre, pour ainsi dire, à faire la guerre.

Les Ministres de ce Monarque exerçoient en Allemagne & en Italie beaucoup de violences. Gonzague au nom de l'Empereur se déclaroit l'ennemi capital des Farneses, & s'opposoit de toutes ses forces à leur reconciliation avec ce Prince. D'un autre côté, Diego Hurtado de Mendose n'en agissoit pas mieux avec Côme de Medicis; non content de ne lui point rendre Piombino, comme il l'avoit promis, il publioit hautement que la citadelle qu'il avoit fait élever à Sienne, ne devoit pas tant servir à tenir en bride les habitans, qu'à dominer sur toute la Toscane, pour contenir Côme dans son devoir.

Nicolas de Granvelle étant mort en Allemagne, l'administration de toutes les affaires étoit entre les mains de son fils l'évêque d'Arras. C'étoit par ses artifices qu'on avoit retenu prisonnier le Landgrave de Hesse; il employa de pareilles ruses, pour empêcher l'Empereur de se rendre aux sollicitations, non

1 Il étoit fiancé avec Diane fille naturelle d'Henry II.

2 Le 10 de Novembre 1549 après 15 ans & 28 jours de Pontificat.

ſeulement de l'Electeur Maurice & de l'Electeur de Brandebourg, mais encore de tous les Princes & de tous les Etats d'Allemagne, qui s'intereſſoient pour cet illuſtre priſonnier; il fit ſi bien par ſes conſeils, que l'Empereur, plutôt que de faire paroitre aucun repentir de la réſolution qu'il avoit priſe de retenir le Landgrave, aima mieux s'attirer l'inimitié de tant de Princes puiſſans, auſquels il étoit ſi redevable. Cette conduite le couvrit de honte, & ruina entierement ſes affaires en Allemagne. Ces trois hommes[1] gouvernoient ſon eſprit, & régloient toutes ſes démarches: unis enſemble d'interêts & de ſentimens, & maîtres de tout, ils étoient devenus inſupportables par leurs hauteurs & leurs violences. Cependant Côme, qui concevoit combien la guerre en Italie pouvoit nuire à ſes propres affaires, diſſimuloit ſon chagrin, cachoit ſes reſſentimens, & tâchoit de ſe rendre médiateur entre les deux partis; il rendoit aux Farneſes toutes ſortes de bons offices, leur témoignoit un vif attachement, leur promettoit ſon ſecours en tout ce qui dépendroit de lui, pour les empêcher d'en venir par deſeſpoir aux dernieres extrêmitez; c'eſt pour cela qu'il redoubloit ſes ſoins auprès du Pape, & qu'il le conjuroit de ne les pas abandonner. Mais ſoit que ſon neveu Jean-Baptiſte del Monte lui perſuadât le contraire, ou que ce Pontiſe crût qu'Ottavio feignoit de traiter avec les François, pour exciter la jalouſie de l'Empereur, & faire ſes conditions meilleures avec lui par ce moyen, il ne conſultoit & ne croyoit que les Miniſtres Imperiaux, mépriſoit notre amitié, & ne faiſoit pas un grand cas des avis de Côme de Medicis. Ce fut à peu près vers ce tems-là, que le mariage de Diane fille du Roi avec Horace Farneſe duc de Caſtro fut célébré; il y avoit déjà long-tems qu'elle étoit fiancée avec lui; on envoya Flaminio de Stabbia à Ottavio, & aux deux Cardinaux ſes freres, Alexandre & Rainuce, pour traiter avec eux & offrir au nom du Roi des conditions très avantageuſes.

Cependant Gonzague, qui avoit réſolu de forcer Parme à ſe rendre, en lui coupant les vivres, avoit mis des garniſons dans tous les lieux d'alentour qu'il avoit fait fortifier à la hâte: & pour empêcher que rien n'entrât dans la ville, il tenoit des troupes en grand nombre au de-là du Tar. Le Pape ennuyé

[1] Gonzague, Mendoſe, & l'Evêque d'Arras.

HENRI II. 1551.

des frais que lui coûtoit cette guerre, ne voulut plus fournir d'argent pour la garnison de Parme. Ottavio se voyant dans un si triste embarras, envoya à Rome Marc-Antonio Venturi, que l'Ambassadeur de Côme présenta au Saint Pere. Après lui avoir exposé l'état déplorable où étoient les affaires d'Ottavio, & à quelles extrêmitez le réduisoient les intrigues de ses ennemis, qui le brouilloient sans cesse avec l'Empereur, il dit que son maître lui avoit ordonné de se jetter aux pieds de Sa Sainteté, pour implorer sa protection, puisqu'il ne pouvoit pas lui-même soûtenir les efforts d'un ennemi si animé à sa perte, & qu'il avoit besoin d'une puissance superieure, pour la lui opposer. Le Pape répondit que l'état de ses propres affaires ne lui permettoit pas d'assister plus long-tems Ottavio, & qu'il ne lui sçauroit point mauvais gré, s'il prenoit le parti qui lui paroîtroit le plus avantageux dans les conjonctures présentes.

Ottavio ayant reçû cette réponse, crut pouvoir, sans offenser le Pape, se jetter entre les bras de qui voudroit les lui ouvrir, & traita aussi-tôt avec le roi de France à ces conditions: Que le Roi entretiendroit d'abord quinze cens hommes d'infanterie commandez par Paul Vitelli, & deux cens chevaux-legers pour la défense de la ville; Qu'il feroit payer tous les ans à Ottavio huit mille écus d'or de pension; que le Roi assigneroit en France un revenu convenable aux cardinaux Alexandre & Rainuce, pour les dédommager des pertes qu'ils pourroient faire à l'occasion de ce traité; Que le Roi ne feroit aucun traité avec l'Empereur, sans qu'Ottavio y fut compris, & qu'Ottavio ne se reconcilieroit jamais avec l'Empereur, sans le consentement du Roi; à quoi fut ajoûtée la clause ordinaire, qu'on n'entendoit par là rien faire au préjudice du Pape ni du saint Siége. Tel fut le traité conclu à Amboise en Tourraine le 28 de Mai, entre le cardinal de Lorraine, le duc de Guise son frere, le maréchal de Saint André, le connêtable de Montmorenci, d'une part au nom du Roi; & de l'autre, avec Horace Farnese au nom d'Ottavio son frere.

Quelque secretement que la chose eût été conduite, le Pape en eut connoissance, & demanda au cardinal Alexandre, si effectivement son frere avoit traité avec le Roi; le Cardinal répondit, qu'il sçavoit bien qu'on avoit fait de part & d'autre quelques propositions, mais qu'il n'étoit pas sûr qu'il y eût encore

rien de conclu : sur cette réponse le Pape jugea à propos d'envoyer Pierre Camojani à Ottavio & l'évêque de Fano à l'Empereur. Le premier avoit ordre de faire tous ses efforts pour qu'Ottavio s'obligeât par écrit à ne point traiter avec le Roi, jusqu'à ce que le Pape eût reçû réponse de l'Empereur, supposé qu'il n'y eût encore rien de fait. L'autre alloit trouver l'Empereur, pour tenter quelque voies d'accommodement avec lui.

L'évêque d'Arras, fort satisfait d'avoir occasion de rallumer la guerre pour enlever Parme à Ottavio, & de pouvoir contenter Mendose & Gonzague qui le souhaitoient avec ardeur, afin de rendre le Pape ennemi du Roi, fit au nom de l'Empereur les plus magnifiques promesses, & offrit au Pape, s'il vouloit déclarer la guerre à Ottavio, comme il le pouvoit legitimement, toutes les troupes du royaume de Naples & du duché de Milan. L'évêque de Fano, qui avoit été long-tems retenu à la Cour de l'Empereur, revint le dernier; Camojani qu'on avoit envoyé à Parme, l'avoit devancé à Rome, & donna pour réponse de la part d'Ottavio, qu'il ne dépendoit plus de lui d'accomplir le desir du Pape, parce que son traité avec le Roi étoit déjà signé; qu'il supplioit Sa Sainteté de le trouver bon, puisqu'il n'avoit en tout cela rien fait à son préjudice, ni sans son aveu. Cette réponse irrita extrêmement le Pape; ainsi l'évêque de Fano le trouva en des dispositions bien différentes de celles où il l'avoit laissé, quand il étoit parti. Cependant les promesses avantageuses de l'Empereur le flaterent beaucoup.

Les Ministres Imperiaux, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû, exageroient infiniment l'importance de cette guerre, & sur-tout Jean Baptiste del Monte sollicitoit vivement le Pape, qui s'y résolut enfin, & qui envoya à l'Empereur, son ami Jerôme Dandino, évêque d'Imola, pour conferer sur la maniere dont ils l'entreprendroient, & pour tirer de lui une parole plus positive, au sujet des secours qui étoient promis. Mais l'Empereur, avoit consenti à une rupture très peu convenable dans les circonstances présentes, & avoit pris ce parti, comme malgré lui-même, & plûtôt pour contenter ses ministres, que pour ses propres interêts ausquels il ne jugeoit pas qu'elle fût utile. Ainsi, dès qu'il vit le Pape entierement déterminé à faire la guerre, il se repentit de ses engagemens. Comme

HENRI II. 1551.

néanmoins il ne pouvoit honnêtement retirer sa parole, il dit qu'il lui paroissoit plus dans l'ordre, que le Pape commençât par déclarer la guerre à Ottavio, comme à un rebelle, & qu'ensuite il eût recours à lui, comme au protecteur du saint Siége : qu'il s'obligeroit par un écrit signé de sa main, à lui envoyer du secours ; & outre cela à lui rendre Parme à la fin de la guerre, s'il arrivoit par hazard qu'il en devînt le maître. Ses vûës politiques étoient de ne pas faire croire qu'il eût rompu la paix, que le Roi affectoit de vouloir maintenir ; & d'empêcher qu'on ne le soupçonnât d'avoir dessein de retenir Parme. Le Pape croyant alors devoir se contenter des suretez qu'on lui offroit, & poussé par son neveu del Monte, entreprit la guerre, & ayant fait ce même del Monte Général de l'armée du saint Siége, il l'envoya à Boulogne. Il mit Vitelli à la tête de l'infanterie, & Vincent de Nobili fils de sa sœur à la tête de la cavallerie, avec ordre de lever deux cens chevaux dans la Marche d'Ancone.

Dès que le Roi en eût eu avis, il fit partir aussi-tôt pour l'Italie Horace son gendre, avec Pierre Strozzi, & leur commanda de se rendre promptement à la Mirandole, que Louis Pic, depuis la mort de Galeoti son pere, possedoit sous la protection de France, & d'y lever des troupes ; parce que l'on pouvoit de là, à cause du voisinage, secourir plus aisément la ville de Parme, & y faire entrer des vivres. Ferdinand de Gonzague, qui aussi-bien que Jâque Medichino marquis de Marignan, étoit chargé de veiller sur cette place ne perdit point de tems ; il tira du Milanez & du Piemont toutes les troupes Espagnoles qui y étoient en garnison, se rendit à Plaisance, renforça de nouveaux soldats la ville & le bourg de Sandonino, & investit de tous côtez la ville de Parme ; ainsi cette guerre, à laquelle l'Empereur étoit poussé par trois personnes & le Pape par son neveu, fut entreprise en apparence contre les Farneses ; mais en effet elle commença entre deux puissans Princes, l'Empereur & le Roi de France ; & au préjudice de toute la Chrétienté, elle continua jusqu'à la mort de Henri II. L'un & l'autre ne manquoient pas de prétextes, pour rejetter chacun la cause de la guerre sur son ennemi. Les Impériaux nous accusoient sans fondement d'avoir embrassé le parti d'Ottavio, moins pour secourir un Prince qui avoit imploré notre protection,

Guerre entre l'Empereur & la France.

que

que pour fomenter la guerre en Italie, & par conséquent entre les princes Chrétiens; ils publioient que dans cette vûë nous avions porté à la révolte les Etats & les Princes de l'Empire; que nous les empêchions de se soumettre aux decrets du concile, que l'Empereur avoit procuré à leur priere, pour rétablir la paix & l'union dans l'Eglise; que nous avions envoyé des Ambassadeurs au Concile, pour protester de notre part que nous le tiendrions pour nul : ils ajoûtoient que depuis peu Brissac s'étoit emparé dans le Piémont d'un monastere dépendant du bourg de Barges gardé par les Impériaux, afin d'avoir lieu de faire la guerre, & qu'il faisoit travailler jour & nuit à le fortifier. Pour nous rendre encore plus odieux, ils publioient par tout, que nous nous étions liez avec le Turc; alliance qui ne pouvoit qu'être funeste à la Chrétienté. Telles étoient les reproches des Impériaux. Les nôtres à leur égard étoient bien plus justes, & la matiere beaucoup plus ancienne.

Nous leur reprochions que l'Empereur, dans le tems des séditions de la Guienne, avoit envoyé le comte de Buren en Angleterre, pour engager cette nation à favoriser la rebellion des Bordelois, & à saisir cette occasion de recouvrer ce qu'ils avoient perdu en Guienne : Que deux ans après que la paix eût été concluë avec les Anglois, l'Empereur avoit tendu des embuches au maréchal de Saint André, lorsqu'ils revenoit d'Angleterre, & avoit fait prendre quelques-uns de nos vaisseaux par les Flamans; qu'il avoit sollicité les Suisses à ne point renouveller leur alliance avec la France; qu'après avoir fait souffrir de cruels tourmens à Sebastien Vogelsperg, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir été au service du Roi; on lui avoit tranché la tête à Ausbourg dans le tems de la diete de l'Empire, ce qui étoit une injure atroce faite au Roi même; Que lorsqu'on avoit porté des plaintes à Marie reine de Hongrie, au sujet de quelques vaissaux marchands pris en Flandre, l'ambassadeur du Roi avoit été emprisonné contre le droit des gens; & que, contre toutes les regles, les effets appartenans aux François avoient été confisquez à Anvers. Qu'enfin l'Empereur avoit indignement menacé Charle de Marillac évêque de Vannes, ambassadeur du Roi à sa Cour, que si on en venoit aux armes, il réduiroit le Roi à la condition du moindre des particuliers de son Etat.

Henri II. 1551.

Avant néanmoins d'en venir aux derniers extrêmitez, le Pape envoya le cardinal Alexandre à Ottavio son frere, pour l'engager à rompre le traité d'alliance qu'il avoit fait avec la France, à rendre Parme à l'Eglise, & à recevoir en échange le duché de Camerino, avec une pension honnête. Le Cardinal accepta volontiers cette commission; parce qu'il se voyoit avec peine à Rome, parmi des gens qui n'étoient pas prévenu en sa faveur, & ausquels il étoit suspect : non qu'il esperât pouvoir rien obtenir de son frere, qui n'étoit plus le maître de faire ce qu'on exigeoit de lui, mais pour avoir un prétexte honnête de quitter cette ville. Il avoit dessein de venir en France, & de se retirer à Avignon dont il étoit Legat; mais pour ne pas faire soupçonner qu'il eût tout à fait pris le parti des François, dès qu'il eût vû que ni les menaces du Pape, ni ses prieres, ni celles de Côme de Medicis ne faisoient aucune impression sur l'esprit d'Ottavio, il suivit le conseil que ce dernier lui avoit donné à Florence, où il étoit allé le voir en passant, & se retira chez le duc d'Urbin son beau-frere, qui avoit épousé Victoire sa sœur, il étoit accompagné de Baccio, Cavalcante & Jerôme de Pisa Florentins, qui étoient les principaux de son conseil.

Le Pape envoya encore le cardinal Medichino, frere du marquis de Marignan, & peu après, Rainuce frere d'Ottavio, & le cardinal de Santa-Fiore, qui allerent à Reggio, pour conferer avec Ottavio, qui s'y étoit aussi rendu dans le même dessein, avec Hercule duc de Ferrare, & Dandini. Ottavio protestoit qu'il étoit très-disposé à traiter, pourvû que ce fût à des conditions raisonnables. Ascagne de la Cornia, que le Pape avoit envoyé au Roi, rapportoit de sa part la même chose; rien cependant n'avançoit, à cause des difficultez qui survenoient sans cesse. Les Imperiaux & ceux du parti du Pape, s'imaginoient qu'on n'avoit d'autre dessein par tous ces retardemens, que de donner aux assiegez le tems de faire leur récolte, pendant la tréve dont on étoit convenu pour traiter : ensorte que Ferdinand de Gonzague résolut d'executer le dessein qu'il avoit pris, de faire le dégât des bleds, avant qu'ils fussent venus à maturité. Cependant le cardinal de Tournon, chargé des affaires du Roi en Italie, & Paul de Therme son Ambassadeur, n'ayant pû rien obtenir du Pape, sortirent

de Rome, & se retirerent par différens chemins, l'un à Venise, l'autre à la Mirandole, où les troupes du Roi s'assembloient. Henri II. 1551.

Côme de Medicis, demeuroit neutre au milieu de toutes ces divisions, & quoique les Impériaux l'eussent traité indignement, il maintenoit la paix, & conservoit les bonnes graces de l'Empereur, jugeant cette politique nécessaire à l'affermissement de sa nouvelle souveraineté. On crut néanmoins qu'il étoit dans le parti de la France, à cause du procedé injurieux de Diego de Mendose à son égard, & surtout à cause de la maniere dont Côme se comporta dans la circonstance que je vais dire. Horace Farnese & Aurelio Fregose, s'étant embarquez à Marseille, sur les galeres de Sforce Santa-Fiore, pour arriver plûtôt en Piemont, furent poussez par la tempête, vers la Toscane, contraints d'y échoüer, & pris par Barthelemy de Poggio. Côme ordonna aussi-tôt qu'on les mît en liberté, quoique ennemis du Pape : il leur fit rendre leurs galeres, leurs armes, & tout le reste de leur équipage, & les fit conduire honorablement jusqu'à Castelnuovo, dans la vallée de Carfagnana. Le procedé obligeant du souverain de Florence en cette occasion fit donc croire à plusieurs personnes qu'il avoit changé de sentiment, & qu'il commençoit à pancher du côté de la France. Aussi le Roi & la Reine envoyerent lui faire des remercimens.

Ferdinand de Gonzague, voyant l'Empereur se repentir de la résolution qu'il avoit prise, & le Pape employer les Cardinaux, & Côme même, pour tenter quelque voye d'accommodement, & que cependant le tems de la moisson approchoit, jugea à propos de prévenir ses ennemis, & de commencer la guerre, par s'emparer de tous les lieux, d'où l'on pourroit empêcher qu'il ne vînt des vivres aux assiégez, & par faire le dégât de tous les grains.

Bresello fut la premiere place qu'on attaqua ; c'est un château dépendant de Reggio, & par conséquent du duché de Ferrare, situé entre Cazal-Major & le territoire de Mantouë ; c'étoit de là qu'on envoyoit de grands convois à Parme. La nuit du premier jour de Mai, Alvare de Luna gouverneur du Château de Cremone, se rendit maître par surprise de cette place, dont les habitans n'eurent pas le courage de se défendre. Le duc de Ferrare s'en plaignit ; mais Ferdinand

HENRI II. 1551.

lui fit dire, que comme Reggio & ses dépendances appartenoient à l'Empire, on étoit obligé d'y recevoir une garnison Impériale. Déjà tout étoit sous les armes; Jean-Baptiste del-Monte commandoit cinq mille hommes d'infanterie, qu'on pouvoit nommer la fleur des troupes de Toscane; à deux cens chevaux-legers que commandoit Vincent de Nobili, cent autres s'étoient joints, à la tête desquels on voyoit Troïle comte de Roissi. Del-Monte étoit parti de Boulogne avec ses troupes, & avoit passé la Lenza pour se joindre à Gonzague qui étoit déjà à Plaisance, avec le marquis de Marignan, lieutenant général de l'armée Imperiale, & y avoit fait venir du canon, des faulx, & tous les instrumens nécessaires pour détruire la moisson; son armée étoit composée de vingt compagnies de gens de pied, Espagnols & Italiens, que Gonzague, ne se défiant en aucune façon de Brissac, avoit tirez très-mal à propos du Milanez; il avoit aussi trois cens Chevaux-legers, & trois compagnies de Gendarmerie, tous en très-bon équipage. Noceto qui se trouve dans le territoire de Parme, & qui appartenoit à Ottavio, se rendit à Gonzague, qui le prit en chemin faisant, par la lâcheté de celui qui y commandoit, & qui en fut bien-tôt puni; cela fit rompre le traitté de paix, auquel travailloient conjointement le cardinal Santa-Fiore & le duc de Ferrate, qu'une guerre faite si près de ses Etats, incommodoit extrêmement.

Déjà Pierre Strozzi & Corneille Bentivoglio s'étoient rendus à la Mirandole par la Suisse & le pays des Grisons; ils avoient de là dépêché Aurelio Fregose à Pesaro, vers le duc d'Urbin, qui avoit épousé la sœur d'Ottavio, pour le prier d'agréer, qu'il fit sur ses terres une levée de deux mille hommes d'infanterie; Fregose fut pris sur le chemin par le Legat de Ravenne; mais depuis s'étant échappé des mains de César Rasponi, qui le tenoit prisonnier, il amena les troupes que l'on demandoit. Comme elles faisoient des courses sur le territoire de Boulogne, le Pape qui craignoit pour cette ville, envoya Camille des Ursins pour y commander; mais la garnison étoit trop foible pour s'opposer à nos troupes, & pour les empêcher de ravager la campagne.

Les troupes des Alliez étant sur le point de se joindre, Ottavio leva trois compagnies dans Parme, à la tête desquelles

il mit les principaux des bonnes familles de la ville, comme des Tagliaferri, des Baïardi, & des Cariſſimi. Son deſſein étoit de les envoyer trouver Strozzi à la Mirandole, & de ſe défaire, ſous ce prétexte honnête, de ceux qui dans la ville lui étoient ſuſpects.

Ils partirent effectivement, & ayant rencontré l'armée du Pape qui venoit le long du Gabelli, qu'on appelle aujourd'hui la Sechia, ils attaquerent del-Monte, qui conduiſoit l'avant-garde: le combat fut meurtrier de part & d'autre, mais à la fin deſavantageux pour ceux de la ville. Baïardi y fut tué, Tagliaferri dangereuſement bleſſé, & la cavalerie preſque toute priſe priſonniere: la victoire ne coûta pas moins de ſang aux troupes du Pape. Roland de Piſtoye grand capitaine y fut tué, & le prince de Macedoine bleſſé d'un coup de pique dans la cuiſſe, que del-Monte lui donna. Cependant on mit en liberté les priſonniers, dans l'eſperance que ſe reſſouvenant du péril auquel Ottavio les avoit expoſez, ils exciteroient quelque ſoulevement dans la ville; mais le deſſein des ennemis n'eut aucun ſuccès. La garniſon étrangere y étoit la plus forte, & étoit augmentée encore par les troupes que François de Clermont avoit amenées avec lui, tandis que les forces des habitans diminuoient tous les jours. Les défiances d'Ottavio n'étoient pas ſans fondement: on découvrit bien-tôt que Michel Tagliaferri & Jean Galeoti Sanvitale, iſſu des Comtes de Sala, avoient traité avec les ennemis, & avoient promis de leur livrer la porte de la ville: convaincus de cette trahiſon, ils eurent la tête tranchée.

Les armées ſe joignirent près d'un pont dreſſé ſur la Lenza. Le Cardinal Medichino étant arrivé au camp muni d'un bref, par lequel ſa Sainteté donnoit à Ferdinand de Gonzague le commandement général de l'armée pendant le cours de cette guerre, & lui envoyoit, ſelon l'uſage, le Gonfalon de l'Egliſe, on fut d'avis d'attaquer Colornio, où Americ Antinori commandoit au nom d'Ottavio, qui cependant retenoit priſonnier à Parme le Seigneur de cette ville, Jean-François de Sanſeverino, parce qu'il lui étoit ſuſpect. Alvare de Sandi Maréchal de camp fut chargé de cette attaque; il prit avec lui des troupes Eſpagnoles, mit à ſec le foſſé, & ayant pouſſé plus loin ſes travaux, gagna le pié du mur. Il fut bien-tôt ſuivi

HENRI II. 1551.

de Ferdinand de Gonzague, qui ayant laiſſé dans le camp le marquis de Marignan, pour ruiner la moiſſon d'alentour par le moyen des pionniers, ſomma d'abord, mais inutilement, Antinori de ſe rendre : il fit enſuite foudroyer la muraille avec quatorze pieces de canon, qu'il avoit tirées du château de Sandonino : la bréche devint ſi conſidérable, que les aſſiégez, qui de trois cens qu'ils étoient, ſe voyent reduits à cent-trente, ne pouvant plus reſiſter, furent forcez de ſe rendre : les ſoldats eurent ordre de ſe retirer dans la citadelle, livrez à la diſcretion du vainqueur, qui promit la vie aux habitans, avec la conſervation de leurs biens.

Malgré cette promeſſe, les Eſpagnols entrerent dans la ville, la pillerent, & firent pluſieurs priſonniers; mais ils laiſſerent aller la garniſon, ſans en exiger aucune rançon. Cependant comme Antinori paſſoit pour riche, Gonzague le traita à la rigueur, & exigea douze mille écus d'or pour le mettre en liberté; une autre perte qui ne fut pas moins triſte, ſuivit bientôt celle qu'on avoit eſſuyée par la priſe de Colornio. Pendant le ſiége de cette place, les compagnies de Cavalerie, que commandoient Gonzague & le comte de Caïazzo, s'étoient miſes en embuſcade auprès de Fontanella, & quelques Arquebuſiers ſortis de San-Secondo s'étoient avancez pour attirer la garniſon au combat. Adrien Baglioni & Jule d'Aſcoli, qu'Ottavio avoit la veille envoyé de Parme en cet endroit, ſortirent alors de la place, au bruit qu'ils entendirent ; ils ſe mettent auſſi-tôt à pourſuivre les fuyards; ils tombent dans l'embuſcade, & après avoir perdu quelques-uns de leurs gens, ſont faits priſonniers

Strozzi, capitaine auſſi brave qu'habile & actif, repara bientôt ces deux pertes. Avec l'élite de ſa cavalerie & de ſon infanterie, il alla en diligence à la Concordia, ville appartenante aux Pics : de là, ſans ſe repoſer, & ayant fait faire à ſon infanterie une marche auſſi prompte qu'à ſa cavalerie, il entra dans le territoire de Reggio, fit encore quatorze lieuës qui lui reſtoient, & entra dans Parme à l'improviſte. Son arrivée calma les allarmes des citoyens; Ottavio en conçut une joye d'autant plus vive, que les malheurs imprévus qui lui étoient arrivés coup ſur coup, lui en faiſoient craindre de plus funeſtes. Strozzi s'acquit beaucoup de gloire par cette marche, & ſon action

parut aussi incroyable qu'elle avoit été inesperée. Gonzague ayant été averti de son dessein, avoit envoyé le marquis de Marignan au Pont, qui est sur la Lenza, pour fermer le passage à nos troupes; Strozzi cependant s'avança avec une si grande diligence, que quoique ses troupes fussent nombreuses & marchassent toûjours en ordre, il ne laissa pas de prévenir l'ennemi qui étoit fort proche, & il les conduisit en bon état à Parme, excepté quelques soldats qu'il fut obligé d'abandonner à demi morts de faim & de soif. Quelques-uns ont cru que Marignan, homme fin & rusé, avoit executé lentement l'ordre dont on l'avoit chargé, soit qu'il favorisât les Farneses ses alliez, soit qu'il voulût, selon sa coûtume, tirer la guerre en longueur; Gonzague le dissimula pour lors, & fit prudemment, pour ne pas offenser le Cardinal Medichino, frere de Marignan, qui étoit venu au camp de la part du Pape: mais dans la suite il lui en fit des reproches. Au reste il n'étoit pas fâché que Strozzi fût entré dans Parme avec toutes ses troupes, esperant que par là les vivres, qui commençoient déjà à y manquer, seroient plûtôt consumez.

HENRI II. 1551.

Pendant que les ennemis étoient occupez au siége de Colornio, nos troupes qui s'étoient rassemblées à la Mirandole, prirent occasion de l'absence de del-Monte, pour faire des excursions sur le territoire de Boulogne, & ravagerent tous les lieux d'alentour. Le Pape craignant quelque évenement plus fâcheux, eut recours à Côme de Medicis, qui envoya aussi-tôt Othon de Montauti à Boulogne, avec mille hommes d'infanterie, soudoyez à ses frais. Son arrivée fit cesser en effet pendant quelque-tems le pillage & les courses de nos gens, qui ayant tenté envain l'attaque de Crepacuore, de San-Joanni, & de San-Agatha, s'en retournerent chargez d'un grand butin à San-Antonio éloigné de deux mille pas de la Mirandole, où ils s'étoient bien fortifiez; & de là ils continuerent leurs courses sur le territoire de Boulogne. Enfin le Pape, fatigué d'entendre les plaintes continuelles que lui faisoient ceux du pays, rappella del-Monte, & Alexandre Vitelli. Ils séparerent aussi-tôt leurs troupes, & ayant abandonné l'armée de l'Empereur, ils se rendirent à Boulogne par Reggio. Ferdinand s'y opposa tant qu'il put; il disoit hautement, que c'étoit trahir la cause publique, & porter un grand

préjudice aux interêts du Pape : mais on n'eut point d'égard à son opposition.

Le marquis de Marignan se rendit maître, au nom de l'Empereur, de Montecohio & de Castelnuovo, & y mit garnison. Cependant le Pape instruit par les dangers qu'il venoit de courir, & craignant les mêmes accidens pour Castro, & pour les autres villes des Farneses, cita Horace Farnese à Rome, pour y venir se justifier, & l'accusa de s'être jetté à main armée sur le territoire de l'Eglise, sous le prétexte de l'alliance qu'il avoit faite avec le Roi. Alexandre qui s'étoit retiré à Urbin, & Rainuce qu'on avoit dépoüillé du titre de Légat de Viterbe, pour en revêtir le cardinal Carpi, furent aussi citez; le Pape ensuite envoya des Chevaux-legers de sa garde, & quelques troupes que Mendose avoit tirées de Sienne, pour lui servir de renfort, & mit à leur tête Rodolfe Baglioni; elles avoient ordre de s'emparer, au nom du Pape, des places & villes, que les Farneses possedoient dans la Campagne de Rome. Elles n'eurent pas de peine à exécuter cet ordre; car la mere des Farneses, sur l'assûrance que le Pape lui donna de restituer ces Places, dès que la guerre seroit terminée, les livra sans aucune difficulté.

Le Pape maître de ces Places n'eut plus rien à craindre de ce côté-là. Ayant alors reçu de Mendose cent mille écus d'or, il se trouva prêt à soûtenir la guerre, & pensa serieusement à former le siége de la Mirandole. Quelque-tems auparavant nous avions reçu un échec; nôtre Camp de San-Antonio avoit été attaqué & forcé par Camille des Ursins. Les ennemis furent redevables de ce succès, principalement à la valeur de Pierre Paul de Tosingo, qui monta le premier sur le retranchement avec ses gens, quoiqu'extrêmement fatiguez de la longueur du combat. Ce qui engagea Camille des Ursins à entreprendre cette attaque & à la poursuivre vivement, est qu'il sçavoit que le départ de Strozzi avoit extrêmement affoibli nôtre armée. Après la prise du camp, nos troupes s'étant approchées plus près de la ville, une troupe de paysans s'avança jusqu'à nos retranchemens, pour nous porter des vivres. Vitelli les ayant apperçus, fondit sur eux, & brula le convoi, quoique pussent faire nos gens pour le sauver. Peu de tems après, les Espagnols mirent le feu à des moulins, qui étoient sur le Pô près

près de Turricella, où le jour précedent ils avoient perdu quantité des leurs. Un autre avantage enfla encore le courage des ennemis & les porta à tenter de plus grandes entreprises. François de Coligny d'Andelot, que le Roi avoit envoyé depuis peu en Italie, & Philbert de Marsilly-Sipierre, qui étoit venu à Parme un peu après l'alliance qu'on avoit faite avec Ottavio, étant sortis avec Vitelli, & s'étant jettez sur la Soragne, d'où ils revenoient chargez de butin, tomberent dans une embuscade, que le comte de Gaïazzo & François de Bimonte Espagnol leur avoient dressée. Après un rude combat ils furent pris, menez à Plaisance, & de là au château de Milan, où ils furent long-tems prisonniers. Dans ce combat Chiuchiara, gendarme Albanois, après avoir été long-tems aux prises avec del-Monte, eut bien de la peine à s'échaper, & se retira enfin à Parme, sans être blessé. Comme nos gens étoient repoussez de toutes parts, & qu'ils souffroient eux-mêmes d'étranges incommoditez, au pied des murailles de la ville, exposez aux injures de l'air (car il n'y avoit dans la ville que Paul de Thermes & Ludovic Pic, qui la gardoient avec six cens hommes d'infanterie & cent-cinquante de cavalerie,) Gonzague resolut de presser le siége plus vivement qu'il n'avoit fait; parce qu'il se flattoit que le Pape s'engageroit par là de plus en plus dans la guerre qu'il faisoit au Roi, & que toutes ses troupes étant occupées au siége de la Mirandole, il le laisseroit maître absolu de la guerre de Parme. Mais comme tout étoit en desordre dans le camp des ennemis, les nôtres ayant repris courage, faisoient chaque jour de nouvelles excursions, & leur causoient de nouvelles pertes: nous primes Camille de Castiglione, qui alloit à Rome avec vingt Gendarmes, pour rendre compte au Pape de l'état des affaires.

Comme les ennemis se disposoient à battre de plus près la Mirandole avec leur artillerie, Horace Farnese & Paul de Thermes firent une sortie pour s'y opposer; & s'étant laissés emporter par l'ardeur du combat au-delà d'un bois taillis qui n'étoit pas fort éloigné, ils donnerent dans une embuscade: le peril étoit grand, mais leur courage ne le fut pas moins, & les sauva; il ouvrit aux nôtres un chemin au travers des ennemis. Laissant derriere eux la Mirandole, & l'endroit où l'ennemi embusqué les attendoit à leur retour, ils marcherent droit

HENRI II.
1551.

à Parme, & éviterent ainsi les embusches que del-Monte leur avoit tenduës. Taliano & les comtes de Tiene & de Collalte furent pris. On eut avis peu de tems après, qu'Alfonse Ulloa s'étoit campé avec sa cavalerie Espagnole assés près de la Ville. Horace Farnese ayant pris la résolution de l'aller attaquer avec la sienne, on ferma les portes, afin que personne n'eût vent de cette sortie. Yve d'Alegre, Dampierre, Guy Bentivoglio, & Barthelemy de Montan se joignirent à lui, attaquerent l'ennemi à l'improviste, en tuerent une partie, & mirent en fuite le reste.

De Thermes fait une sortie.

Tandis que ces choses se passoient à la Mirandole, de Thermes ayant appris qu'il y avoit dans l'armée du Pape quelques troupes de cavalerie Imperiale, écrivit à Gonzague, & lui marqua qu'il apprenoit avec chagrin, qu'il y avoit des gens de l'Empereur au service du Pape; il lui représenta tous les témoignages d'amitié, que l'Empereur avoit reçus du Roy son maître; & il le pria de vouloir bien lui dire son sentiment sur cet article. Gonzague répondit, que l'Empereur ne faisoit rien en cela qu'il ne lui fût permis, selon les conditions du traité fait avec le Roi, où le Pape étoit compris; que ce traité l'obligeoit à défendre le S. Siege; qu'il ne falloit donc pas s'étonner, que l'Empereur engagé à soutenir les interêts du Pontife, s'opposât aux entreprises des François, qui vouloient envahir le domaine de l'Eglise; que de Thermes lui-même sçavoit fort bien, que la Mirandole étoit un fief de saint Pierre, sur lequel le Roi n'avoit d'autres droits, que ceux qu'il pouvoit usurper par la force des armes; que dans le dernier traité, auquel il avoit été présent avec Granvelle, l'Ambassadeur du Roi en ayant fait mention, & redoublant ses instances pour que la Mirandole y fût comprise, les Ministres de l'Empereur s'y étoient toûjours opposez; & qu'il fut conclu qu'on n'en feroit aucune mention, sans porter néanmoins aucun préjudice au droit que l'Empereur, le Pape, & le Roi prétendoient y avoir.

Histoire des Pics, Princes de la Mirandole.

C'est ici naturellement le lieu de parler de la Maison des Pics, qui possedent aujourd'hui la Mirandole & la Concordia: je tâcherai de le faire sans passion, & succinctement, & de n'en dire que ce qui a rapport à mon sujet. Ainsi sans s'arrêter à cette origine fabuleuse, que lui donnent ceux qui sont

remonter la source de leur sang jusqu'à Constance fils du grand Constantin, il est certain que les Pics sont au nombre des premiers citoyens de la ville de Modene, & qu'ils s'y sont rendus illustres, par un grand nombre d'actions éclatantes depuis 1110. Environ deux cens ans après, l'Empereur Loüis IV. honora François Pic du titre de Vicaire de l'Empire; mais depuis, Passarino Bonacolsi (à qui on avoit donné dans Modene le droit de Bourgeoisie, après la mort de Pic qu'il redoutoit, & de ses enfans Prendiparte & Tomassin, qui furent tuez) fit raser l'an 1331 la Mirandole où ils s'étoient réfugiez. Les Gonzagues, qui possedoient le duché de Mantouë, aïant rangé à son devoir Bonacolsi, la Mirandole fut rebâtie, & l'on recueïllit les restes de la famille des Pics: il n'y avoit plus que Nicolas des enfans de François. A la faveur de la protection que lui donna la Cour des Quarante *, il fut remis, par le moïen des Gonzagues, en possession de la Mirandole. Prendiparte succeda à Nicolas, & Paul à Prendiparte. François son fils eut deux enfans, Jean & François, que Frederic IV. * fit comtes de la Concorde. A François succeda Jean-François, à celui-ci Nicolas, à Nicolas un autre Jean, & à Jean un autre Jean-François. Ce fut celui-ci qui fit le premier fortifier le Château l'an 1360. avec une dépense prodigieuse; il laissa quatre enfans, Galeoti, Antoine, Marie, & Jean, que sa vaste & profonde érudition, & la connoissance qu'il avoit des langues, jointes à sa vertu & à sa rare pieté, firent appeller dès sa jeunesse le Phoenix de son siecle.

* On l'appelle vulgairement *la Corte di Quarantula.*

* Plusieurs, & M. de Thou lui-même, l'appellent Frederic III. mais c'est Frederic IV.

Un si grand exemple de vertu & de science meritoit d'être mieux imité par sa famille, & qu'ils observassent du moins plus religieusement les droits du sang les uns à l'égard des autres; mais Galeoti, l'aîné des quatre freres, aïant laissé trois enfans, Jean-François, Louis, & Frederic, Louis, qui étoit le second, se soûleva contre son aîné, viola le droit des gens, & secondé d'Hercule, premier duc de Ferrare, il chassa son frere de la Mirandole; ce Louis avoit épousé une fille naturelle de Jean-Jacque Trivulce, de laquelle il eut un fils nommé Galeoti. Après la mort de Louis, Jean-François son fils aîné, qui, à l'imitation de son oncle, s'étoit appliqué avec succès aux Belles-Lettres, à la Philosophie, & à la Theologie, fut remis par Jule II. en possession du bien de ses ayeux. Loüis XII.

HENRI II. 1551.

l'en dépoüilla de nouveau, après la bataille de Ravenne, & le cardinal Matthieu Langus, cardinal de Gurcz, ambassadeur de Maximilien I. l'y rétablit : il demeura paisible possesseur de la Mirandole, jusqu'à l'an 1533, que Galeoti son neveu, étant entré de nuit dans la ville avec quarante hommes armez, commit un parricide horrible en la personne de son oncle, homme d'une grande pieté, qu'il tua aux pieds d'un crucifix, devant lequel il étoit alors prosterné. Non content de cet exécrable attentat, il y joignit le meurtre d'Albert son fils, & fit mettre en prison Jeanne Caraffe femme d'Albert, avec Paul son fils, & Charlotte de la maison des Ursins, femme de Jean Thomas, qui étoit un autre fils d'Albert. Ce fut par cette suite de crimes qu'il s'empara de la Mirandole. Mais craignant avec raison la vengence de ses cousins, il avoit remis la Mirandole entre les mains du Roi, trois ans auparavant qu'il en fût question dans le traité, & il reçut en compensation des terres du domaine du Roi. Lorsqu'on parla néanmoins de cette affaire dans le traité de Crepy, & depuis encore au commencement du regne de Henri II. comme on ne put être d'accord sur cet article, on jugea à propos de n'y plus penser : & voilà ce qu'avoit en vûë Gonzague dans la réponse qu'il fit à Paul de Thermes. Nous lui opposions, que quinze ans auparavant, Galeoti & Thomas disputant à Nice sur les prétentions qu'ils avoient sur cette place, avoient consenti de part & d'autre, que Paul III. la mît en dépôt entre les mains du Roi François I. jusqu'à ce que le différend fût vuidé ; & que depuis ce tems-là elle avoit toûjours été sous la protection de la France.

Sur ces entrefaites le duc de Ferrare proposa quelques conditions de paix : une guerre si voisine de son Etat, l'inccomodoit ; & le cardinal Farnese, qui étoit allé d'Urbin à Florence, par ordre du Pape, faisoit tous ses efforts pour disposer les choses à un accommodement ; mais il ne put y réüssir. Gonzague cependant ne pouvant encore tenter rien de mieux, tourna ses forces contre quelques places & quelques bourgs situez sur des montagnes voisines de Parme ; il prit d'abord Callistrano & ensuite la citadelle ; il se rendit maître de Tizzano, qu'on croyoit si bien investi, qu'il n'y avoit pas d'apparence que la garnison pût échapper ; les habitans l'abandonnerent faute de

vivres. Cependant Marcone de Castello, qui y étoit venu depuis peu de Fontanella, en sortit en plein jour, sans que les ennemis s'en apperçussent, avec trois cens soldats, au travers d'une vallée profonde & inaccessible: retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. Peu après les châteaux de Torchiara & de Felino se rendirent à Gonzague, du consentement du comte de Santa-Fiore leur seigneur; ils furent autanr mal traitez par les Espagnols, qui exercerent sur eux toute sorte de cruautez & de brigandages, que s'ils eussent fait beaucoup de résistance. Gonzague voyant son infanterie extrêmement fatiguée par ce siege, fit venir de Piemont deux compagnies, qu'il avoit laissées à Quiers, pour les mettre à Montecchio. Mais comme ces troupes, malgré les remontrances du gouverneur, voulurent loger hors de la ville, pour faire plus librement leurs excursions, Strozzi l'ayant sçu, ne perdit pas un moment, & en capitaine habile, prit un camp volant avec lui, marcha de nuit contre eux, & ayant ordonné à ses troupes de mettre leurs chemises pardessus leurs habits, il tailla en pieces les ennemis couchez à la porte de leurs tentes, & plus disposez au pillage qu'au combat.

L'Empereur envoya un secours de quatre mille Allemans, sou s laconduite du seigneur de Seisnech; faute de payement, ils n'étoient pas encore arrivez au camp, quoiqu'on les eût levez long-tems auparavant. Le Roi d'un autre côté, envoya à Genes Louis Alamanni, pour obtenir de la République qu'elle permît aux François d'entrer en toute sûreté dans ses villes & dans ses ports, & qu'elle voulût bien laisser passer par ses Etats les secours qu'on envoyeroit à Parme. Les dissentions, qui partageoient alors la République, faisoient esperer au Roi qu'il l'obtiendroit aisément: mais le parti des Impériaux prévalut, & secondé du crédit de Doria, il fit si bien, que le Roi ne put rien gagner sur l'esprit de ces Républicains. Le Cardinal de Tournon avoit obtenu de la République de Venise, dans les bras de laquelle il s'étoit jetté depuis son éloignement de la Cour, que les troupes levées en Suisse depuis peu par le Roi, passeroient par le territoire de Bresse; mais on leur refusa les vivres, parce que les habitans du pays dirent qu'à peine il y auroit assez de grains pour eux cette année, qui avoit été très-stérile.

La guerre pour la défense de Parme n'avoit été allumée

HENRI II. 1551.

jusqu'alors qu'entre le Pape & le Roi ; elle s'alluma ensuite entre le Roi & l'Empereur ; le Capitaine Poulin, baron de la Garde en fut la cause, pour avoir pris sur l'Ocean quelques vaissaux Flamans, qui portoient des marchandises, dont il fit un riche butin. André Doria, qui avoit été honoré de la conduite de Philippe prince d'Espagne, & de Maximilien d'Autriche son cousin, quand ils allerent l'un & l'autre en Espagne, étant sur le point d'y retourner, pour ramener en Italie le même Maximilien avec sa femme & sa famille, étoit attendu de jour en jour à Barcelone avec sa flotte. Alors Leon Strozzi, commandant des Galeres de France, se glissa secrettement derriere le cap de Cercelli, où Doria s'étoit arrêté, & à la faveur de la montagne qui le cachoit, il vint avec vingt-sept Galeres & deux Brigantins, dans le dessein de surprendre la Flotte Imperiale. André Doria en fut averti ; il fit assembler les Capitaines des Galeres, leur dit ce qu'il avoit appris du dessein & des préparatifs des ennemis, & les exhorta à soûtenir dans cette occasion, pour le service de l'Empereur, la haute réputation de valeur qu'il s'étoient si justement acquise. Ensuite deux heures avant le coucher du Soleil, il partit, & se ménagea si bien entre le vent & les ennemis, qu'il gagna insensiblement la haute mer, pour être plus en état, ou de poursuivre sa route, ou de livrer combat. Mais comme le vent s'augmenta & que la nuit approchoit, il se détourna & gagna Villefranche. Strozzi ayant vû que son projet n'avoit pas réüssi, changea de dessein : il s'approcha de la terre, & ne fit que déployer ses petites voiles pour côtoyer le rivage. Après cela il prit la route d'Espagne, & voulut passer pour Doria, qui venoit prendre l'Archiduc Maximilien, afin de le conduire à Genes. Cette feinte lui réüssit ; il prit une Galere nouvellement équipée qui venoit de Barcelone pour le saluer, & aussi-tôt continuant sa route, il fit faire une décharge de canon, qui causa une si grande épouvante au peuple assemblé sur le Port pour voir son arrivée, qu'il se seroit rendu maître de la ville sans peine, s'il eût pû mettre tous ses gens à terre ; mais pour lors il se contenta de ce qu'il avoit fait, & après avoir pris sept vaisseaux marchands, & d'autres plus petits, il s'en retourna à Marseille avec un grand butin.

La joye de ce succès dura peu : elle fut bien-tôt troublée par la

nouvelle qui se répandit, au sujet de l'arrivée imprévûë de François de Montmorency fils du Connêtable; & du comte de Villars, & de ce qui l'occasionnoit. Strozzi n'ignorant pas que son frere & lui étoient extrêmement haïs du Connêtable, & de Claude de Savoye comte de Tende, son beau-frere, Gouverneur de Provence, & qu'ils n'étoient envoyez que pour le dépoüiller honteusement de sa dignité, & lui ravir le commandement, résolut, en homme prudent & courageux, de prévenir cet affront. Ainsi il monta sur une Galere qu'il avoit prise depuis peu à Barcelone, & accompagné d'un autre qui étoit à son frere, il franchit à force de rames la chaîne qui fermoit le Port, se mit en haute mer, & alla droit à Malthe. Ce qui l'obligea encore de précipiter son départ, fut le soupçon qu'il eut qu'on avoit envoyé des émissaires pour l'assassiner. Déja sur ce soupçon il avoit fait mettre à la question un de ses principaux confidens, nommé Jean-Baptiste de Corso, & en avoit arraché un aveu écrit de sa main, qui étoit très-conforme à ses conjectures; mais afin qu'il ne parût pas s'être retiré sans congé, il écrivit en partant cette lettre au Roi, & lui fit porter l'étendard de l'Amirale, qu'on avoit plié avec grand soin. La lettre étoit conçuë en ces termes:

Retraite de Strozzi, & sa lettre au Roi.

» Sire, la gloire a été le motif qui m'a fait ambitionner » l'honneur de vous servir. Le soin de ma vie & l'interêt de » cette même gloire me forcent aujourd'hui à m'éloigner de » votre Royaume, puisque je vois qu'on ne destine d'autre ré- » compense à la fidelité de mes services & à tant de travaux, » qu'un congé honteux, ou une mort indigne; ce qui est cons- » tant par les dépositions de ceux qu'on avoit chargez de m'as- » sassiner. Je conjure donc votre Majesté, par sa bonté naturelle, » de me pardonner, si j'ai quitté son Royaume sans recevoir » ses ordres; il ne m'a pas été permis d'agir autrement; la » haine de mes envieux m'eut écarté de votre thrône, si j'eusse » osé en approcher; ils vous auroient prévenu contre moi; & » leur perfidie m'auroit accablé, si j'eusse differé de me mettre » à couvert. Mais quoique cette retraite précipitée m'attire » peut-être votre juste indignation, j'espere néanmoins que si » votre Majesté veut bien considerer la différence qui se trou- » ve entre mon arrivée dans son Royaume & ma sortie, je » meriterai qu'elle me plaigne, si je ne merite pas qu'elle

HENRI II. 1551.

» me pardonne. J'étois venu riche, je m'en retourne pauvre; » Je ne le dis point pour m'en plaindre. Je supplie très-humblement votre Majesté d'agréer les services que j'ai tâché » de lui rendre avec une inviolable fidelité. Ce sera toûjours » une satisfaction bien grande pour moi, de sçavoir que mes » actions passées ne vous déplaisent pas, quoique ma conduite présente ait le malheur de vous être désagréable; j'ose me » flatter que votre Majesté me regretera, quand mon absence » lui donnera lieu quelque jour de me comparer avec ceux » qui m'ont attiré sa disgrace.

La retraite de Strozzi fit changer le commandement de l'armée navale. André Doria eut tout le tems de lever de nouvelles troupes, & de passer en Espagne sans obstacle, avec le duc d'Albe, sur trois galeres bien équipées qu'envoya le grand Duc. Le mauvais tems le retint quelque tems en Espagne; mais enfin il en partit, & amena heureusement à Gennes l'Archiduc Maximilien, sa femme & toute sa famille. Ces deux voyages d'Italie en Espagne & d'Espagne en Italie, que fit André Doria, occuperent tellement ses galeres toute cette année, qu'il ne put secourir ni Malthe ni Tripoli, & que faute de secours, les Turcs firent de grands ravages sur la mer de Toscane.

Cependant Brissac ayant fait en Piémont tous ses préparatifs, commença la guerre, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Pierre d'Ossein, le baron de Cipi, & le seigneur de Cental s'étant offerts à assieger Chierasco, Brissac leur donna trois compagnies Françoises. Les échelles furent plantées; les nôtres commencerent vigoureusement l'attaque : mais ils furent vivement repoussez, & le frere de Charry ayant été précipité du haut d'une échelle, resta sur la place. L'entreprise de Jean Grognet seigneur de Vassé eut un sort plus heureux; ayant été commandé pour l'attaque de San-Damiano, il s'embusqua au point du jour, à demie lieuë de la ville; & comme on avoit coûtume de faire sortir de grand matin les habitans, pour aller travailler à la campagne, & qu'après cela on posoit des sentinelles sur les murailles, il arriva heureusement qu'avant que les sentinelles fussent posées, les nôtres firent une descente dans le fossé, planterent leurs échelles & gagnerent le haut du mur. Ainsi la ville fut prise, & ensuite la citadelle, qui faute de vivres se rendit.

Il ne fut pas si aisé de s'emparer de Quiers; on voulut l'assieger cette même nuit, & Brissac marcha en personne à cette expedition. Il avoit d'abord été résolu dans le conseil de guerre, que l'éscalade commenceroit du côté des vignes, qui sont sur le chemin d'Agnassa à Quiers; mais Blaise de Monluc, qui étoit déjà dans une haute estime, remontra à Brissac, que puisqu'il vouloit lui-même conduire cette entreprise, il devoit, sur-tout au commencement de son généralat, travailler à conserver sa réputation, & prendre de si justes mesures, que la force vînt au secours de l'adresse, & qu'on se rendît maître de la place, de quelque maniere que ce fût. Il y eut sur cela beaucoup de contestations; & comme plusieurs disoient, que, si l'on tardoit plus long-tems, l'entreprise seroit découverte, on résolut de faire venir du canon de Turin, & l'on ordonna à Monluc & à Caillac de faire l'attaque le plus promptement & avec le moins de bruit que l'on pourroit; Monluc exécuta ponctuellement sa commission: il amena le canon, & arriva avec d'Ailly de Pequigny, en même-tems que Brissac, Bonivet & François Bernardin se presentoient devant la place. On reconnut que la précaution conseillée par Monluc étoit nécessaire: car comme le fossé étoit profond, & la muraille trop élevée pour que le soldat pût gagner le haut avec ses échelles, Brissac fut contraint d'en venir à la force ouverte: le canon fut pointé de différens endroits, contre la porte, qu'on appelle vulgairement la porte Jaune, & la breche fut bien-tôt fort large. La garnison Italienne, qui étoit de cinq cens hommes & de cinquante chevaux (que Gonzague y avoit substituez aux Espagnols, dont il s'étoit servi pour la guerre de Parme) voyant que les habitans nouvellement irritez contre les Espagnols, pour s'en venger, ne vouloient pas se défendre, se rendit, avec son commandant George Lampugnano Milanois. Cet officier livra la citadelle, & ses gens furent de bon-matin menez avec lui à Ast en sûreté, enseignes ployées & sans battre le tambour. Brissac épargna les habitans, & voulut par cet exemple de clemence attirer à son parti les villes voisines.

Ferdinand de Gonzague n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'il vint en diligence à Ast, avec quatre mille hommes d'infanterie Italienne, deux mille Allemands & trois cens chevaux. Le Roi de son côté envoya en Piémont six

HENRI II. 1551.

compagnies de vieilles troupes, sous la conduite d'Inard, que suivirent bien-tôt après Claude de Lorraine duc d'Aumale colonel de la cavalerie, Jean de Bourbon duc d'Enghien, Louis de Bourbon Prince de Condé son frere, Jâque de Savoye duc de Nemours, François de Montmorenci fils du Connêtable, Eleonor Chabot comte de Charny, & François de la Rochefoucault, avec l'élite de la noblesse. Brissac, pour les loger plus commodément, fit sortir de Quiers trois compagnies; il fut alors résolu d'attaquer Lantz, place située au pied des Alpes, & qui incommodoit considérablement ceux qui venoient de Suze à Turin. Brissac s'y rendit avec toute son armée; on donna le soin de l'artillerie à Monluc, qui avoit été forcé de garder le lit, pour avoir eu la hanche démise par la chute d'une muraille: on le transporta de Quiers à Moncalier, & de là il fut mandé à l'armée par Brissac, qui arriva le même jour avant midi à Lantz, où Monluc vint sur le soir avec Caillac & cinq enseignes de gens de pié.

On attaque Lantz.

La ville n'étant alors environnée que de foibles murailles, se rendit aussi-tôt. Il n'en fut pas de même de la citadelle: située sur un terrain plat du côté de la ville, mais fortifiée de ce côté là par deux bons bastions qui la mettent à couvert, elle est en tout autre endroit inaccessible, à cause de la montagne escarpée sur laquelle elle est bâtie; ensorte que pour rendre cette place forte, la nature à presque pû se passer de l'art. Brissac alla lui-même la reconnoître, & comme il eut beaucoup de peine à monter environ trois cens pas, il désespera du succès de l'entreprise, & tint conseil pour sçavoir s'il feroit retirer l'armée. Monluc, qui n'étoit pas encore bien remis de son accident, se laissa persuader par Pequigny, Touchepied & du Chesne Vinú, qui l'engagerent à aller visiter la place. Il y fut, monté sur un mulet; il prit garde que sur le penchant du mont il y avoit par intervalles des chemins plats, où l'on pouvoit poser le canon, & faire reposer les pionniers qui le tireroient, jusqu'à ce qu'on eut gagné le haut. Il revint aussitôt trouver Brissac, & ayant sçû qu'on avoit résolu de s'en retourner, il supplia instamment ce Maréchal d'attendre encore, & lui rapporta ce qu'il avoit remarqué. Il parla si fortement, que par l'avis des deux princes de Bourbon, du duc de

Nemours, de François de Montmorenci, & du reste du conseil, on le chargea de conduire le canon sur le haut de la montagne; ensuite pour exciter encore d'avantage l'ardeur des soldats, les princes de Bourbon eux-mêmes, les duc de Nemours & de Montmorenci, mirent les premiers la main à l'œuvre, avec tant de promptitude & de succès, qu'en moins de vingt heures les chemins furent applanis, & que le canon fut conduit en haut & mis en batterie. Au premier bruit que les habitans entendirent, ils furent si épouvantez d'une attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas, qu'ils se rendirent aussi-tôt. Gonzague étoit alors absent, & occupé avec son gendre Fabrice Colomne, à recevoir à Milan Maximilien roi de Bohême, sa femme & ses enfans, & à les conduire de là par l'Italie jusqu'à la frontiere d'Allemagne,

Gonzague se mêloit de bien d'autres affaires que de celles de la guerre. Il avoit le soin de la Police; il administroit les finances, que des gens avides, & qui ne songeoient qu'à s'enrichir, manioient sous son autorité. Comme il n'y avoit aucun ordre dans les affaires, il se trouvoit toûjours dépourvû d'argent; d'où il arrivoit que ne pouvant faire observer à la rigueur la discipline militaire, ni réprimer l'insolence du soldat, qui faute d'être payé commettoit toutes sortes de désordres, il donnoit par-là occasion aux plaintes vives & réïterées, que faisoient de sa conduite, non seulement ceux de Milan, mais les Princes voisins, & plus que personne, le duc de Savoye. Il ne cessoit cependant de remplir l'esprit de l'Empereur d'une infinité de desseins, dans lesquels brilloient son genie & sa politique, mais ordinairement pleins de difficultez, & dont le succès, qu'il disoit infaillible, faute d'argent, étoit toûjours chimerique. Il ne laissa pas d'envoyer en Piemont un secours de six Enseignes de gens de pied Italiens, commandez par César Maggi; ils furent bientôt suivis de six compagnies d'infanterie Espagnole, & de trois d'infanterie Allemande, commandées par François d'Este, qui remplaçoit Gonzague en son absence; Alvare de Sandi s'étant aussi rendu au camp avec le même nombre d'hommes des mêmes nations, pour être à portée de secourir ceux de son parti, s'alla camper près de Lantz; mais ce fut trop tard: la place étoit déja renduë. Le seigneur de cette ville, que le duc de Savoye avoit chargé de

HENRI II. 1551.

la défendre, & à qui il avoit donné le commandement de la garnison, rejetta sur le soldat la faute qu'on lui imputoit; il prétendit que, comme l'on ne payoit pas les troupes, elles s'étoient mutinées, & n'avoient pas voulu obéir; c'est du moins ce que nous apprend Julien Gosselin, qui a écrit la vie de Gonzague sur ses propres Mémoires: mais laissant cette raison à part, il est très-naturel de croire que les batteries dressées d'une maniere si peu attenduë, contre la partie de la place la plus foible, déterminerent les habitans à se rendre.

Quelque tems après le Marêchal de Brissac ordonna à Louis de Birague & à François Bernardin, de s'emparer de Ponts, de Casteltelle, & de Valpergue, places voisines d'Ivrée, au pied des Alpes: ils s'en rendirent maîtres & fortifierent en diligence le château S. Martin. Ces succès obligerent Gonzague à abandonner, quoique malgré lui, le siége de Parme. Comme il étoit l'auteur de cette guerre, qu'il y avoit porté l'Empereur, & qu'il avoit accepté la charge de Général des armées du Pape, il sentoit bien que la prise de tant de places dans le Piémont, rendant très-douteux l'événement de cette guerre, il étoit exposé aux reproches qu'on pourroir lui faire, d'avoir entrepris cette affaire uniquement pour venger ses propres injures, contenter son ambition, & assouvir son avarice. Cependant François d'Este, avec les troupes Espagnoles de Maggi, aux conseils duquel il déféroit beaucoup, & avec celles de Sandi, alla assiéger Villadiale dans le Montferrat. Cette Place est située sur un rocher escarpé de toutes parts. D'Este ayant reconnu sa situation, se repentit de son entreprise; d'ailleurs le tems étoit fort pluvieux, & les chemins étoient rompus; ensorte que le soldat ne pouvoit pas demeurer long-tems autour de cette Place, sans souffrir de grandes incommoditez. Mais Maggi engagea d'Este à continuer le siége; & avec un courage inébranlable il alla au pied du mur, suivi d'Antoine Pola de Trevise, & se saisit d'un lieu creux, où les soldats pouvoient rester à couvert. Cette action épouvanta tellement les assiégez, que Jean Antoine Novello, qui commandoit pour le Roi dans le château, se rendit sur le champ. En même tems Saluggia, que Louis de Birague, qui avoit depuis peu passé la riviere de Dora, fortifioit en diligence, fut reprise, sans qu'on tirât un seul coup de canon, par Maggi,

avec quelques troupes que Nicolas Secco lui avoit amenées de Crescentino & de Livourne. Gonzague en fit démolir le château. Chiusi se rendit aussi aux Imperiaux. HENRI II. 1551.

Tandis que ces choses se passoient dans le Piémont, Gonzague résolut de fermer tous les passages aux troupes que les François pourroient envoyer à Parme : car c'étoit-là ce qu'il craignoit. Il n'y avoit en tout que deux chemins par où ils pussent passer : l'un méne à Tortona ; c'est celui qu'on appelloit autrefois *Via Æmilia* ; mais Gonzague s'en mettoit peu en peine, parce qu'il étoit difficile & bordé de troupes Imperiales. L'autre lui étoit infiniment plus suspect ; c'est celui qui conduit par la vallée du Tesin jusqu'au de-là du Pô. Le combat de l'infanterie contre la cavalerie n'y pouvoit qu'être desavantageux. Il fit donc camper entre Verceil & Casal six enseignes Allemandes, douze Espagnoles, quatre Italiennes, avec toute la cavalerie, & fit dresser un pont sur le Pô auprès de Casal. Il plaça des garnisons autour des gués du Tesin, depuis Busalora, du côté de Vigevani, jusqu'à Pavie.

Il embarassa les chemins de troncs d'arbres, qu'il avoit fait couper ; les gués de l'Adda furent aussi gardez, & on tint des barques toutes prêtes, pour courir sur les François, en cas qu'ils pussent échapper. Jean de Luna, Gouverneur du château de Milan, eut la garde des gués du Tesin, & Louis Vistarino la garde de ceux de l'Adda. Gonzague avoit dessein depuis longtems de faire un si grand dégât dans les bleds du Piémont, que les François, obligez de faire venir des vivres de fort loin, quittassent le pays. L'Empereur avoit agréé cette résolution ; mais ensuite il changea d'avis, & ce changement embarassa Gonzague. L'argent lui manquoit pour entretenir ses troupes, & fournir au reste des frais de la guerre ; d'ailleurs les forces des François augmentoient de jour en jour ; enfin le siége de Parme tiroit en longueur beaucoup plus qu'il ne l'avoit crû : tout cela lui donnoit d'étranges inquiétudes.

L'Empereur avoit envoyé de nouvelles troupes, pour rafraichir celles qu'un si long siége avoit extrêmement fatiguées ; il tira d'Allemagne, & sur-tout du duché de Wirtemberg, tout ce qu'il y avoit d'Espagnols, & délivra enfin ce Duché du joug sous lequel ceux du pays avoient gémi pendant cinq ans entiers, ne se réservant que la seule forteresse d'Asperg. Le

HENRI II. 1551.

marquis de Marignan reçut avec grande joye ce renfort, & résolut de ferrer Parme de plus près. Pour en venir à bout, il transporta son camp du côté des Chartreux, qui sont à une demie lieuë de la ville : il employa vingt jours à fortifier le monastere, pendant lesquels la ville ne cessa de tirer sur lui.

Strozzi étant sorti de Parme, fortifia Bressello, Montecchio, Fontanella, & les autres places du Parmesan, qu'il jugea les plus propres à ses desseins, & y mit garnison. De là se jettant sur le territoire de Plaisance, il en remporta un grand butin; & comme la garnison de Ragazuola étoit sortie, pour défendre la vie & les biens des habitans, il en tailla en pieces une partie, & emmena le reste avec lui prisonnier à Parme. Se flattant déjà que la guerre étoit finie, il s'en retourna en France pour y recevoir la récompense de ses grands services, & rétablir par sa présence les affaires de son frere, qui y étoient en très-mauvais état. Son départ sembla ranimer le courage des ennemis : ils ravagerent les campagnes des environs de la ville, & presserent plus vivement que jamais les assiégez, à qui les vivres manquoient tous les jours de plus en plus; ensorte qu'Horace Farnese fut obligé de faire une sortie. Pour avoir des vivres avec plus de facilité, il pensa à se rendre maître des Places bâties sur l'Apennin. Le prince de Macedoine commandoit alors dans le Fort de Torchiara, qui n'est qu'à trois lieuës & demi de Parme. Horace sçachant qu'on n'y faisoit pas bonne garde, partit à minuit le 17 de Novembre, se rendit au pied de la muraille, un peu avant le point du jour, & dressa ses échelles. Le tumulte & le bruit des soldats qui montoient éveilla les habitans. Le prince de Macedoine se jette promptement hors de son lit, prend ses armes, sans se donner le tems de s'habiller, & pour reparer par sa résolution la négligence qu'on pouvoit lui reprocher, il accourt sur la muraille avec les capitaines Antoine d'Ancone & Fabrice de Ferrare: par ses paroles & par son exemple il encourage tous les soldats, les anime à une vigoureuse défense, & donne toutes les marques de valeur qu'on pouvoit attendre d'un grand Général. Mais quand il vit qu'Horace Farnese, Nicolas de Pitigliano, Luc-Antoine de Terni, Fabio Romano, André Maggi, & Bentivoglio, étoient déjà dans la Ville, il ne voulut pas survivre à la perte de cette Place, & s'étant jetté au milieu des ennemis, il fut tué d'un coup

Torchiara pris.

d'arquebuse. La mort de ce Chef consterna les habitans ; ils abandonnerent la muraille, & les nôtres étant aussi-tôt entrez, firent un grand carnage, pillerent la Ville & en abattirent les murs, pour empêcher que les Imperiaux ne songeassent à la réprendre. Horace Farnese fit porter à Parme le corps du prince de Macedoine, & lui fit faire des obseques magnifiques & dignes de sa naissance & de sa valeur : quoique son ennemi, il crut lui devoir ce témoignage de son estime.

HENRI II. 1551.

Le prince de Macedoine tué.

Cependant les forces des assiégez augmentoient : tous les lieux d'alentour leur fournissoient des vivres en abondance ; le château de Guardasone & les autres places voisines étoient bien fortifiés : le pays ennemi leur donnoit même du secours en secret. Alexandre Palavicini, gouverneur de San-Donino, l'un des meurtriers de Pierre-Louis Farnese, en ayant été accusé, eut la tête tranchée par l'ordre de l'Empereur, quoiqu'il dît, pour se justifier, qu'il n'avoit rien fait qu'avec le consentement, & même par le conseil de Gonzague.

Guerre entre l'Empereur & le Roi dans les Pays-bas.

Pendant le cours de ces hostilitez en Italie, la guerre commença à s'allumer entre l'Empereur & le Roi dans les Pays-bas & sur la frontiere de la Lorraine. Le commandement général de l'armée fut donné à François de Cleves duc de Nevers, gouverneur de Champagne, qui distribua dans la province sept compagnies de Cavalerie, que le connêtable de Montmorenci y avoit envoyées, & qui suivirent bien-tôt après huit compagnies d'infanterie, qu'on mit en garnison en divers lieux, pour être prêtes à porter du secours, quand on en auroit besoin. Déjà Pierre Ernest comte de Mansfeld, Gouverneur du Luxembourg, avoit fait une irruption sur nos frontieres, pour tâcher de surprendre le duc de Nevers ; mais comme il étoit au Chesne-populeux, qui est un bourg éloigné de Mouson d'environ cinq lieuës, on lui apporta la nouvelle de la defaite des Flamans, que Lusarche, Lieutenant de la compagnie de Châtillon, avoit mis en deroute près de Montcornet dans les Ardennes. On en avoit tué six vingts, quarante avoient été pris, & deux cens avoient été mis en fuite ; cet avantage reveilla le courage des nôtres. Le duc de Nevers passa jusqu'à Yvoy : mais voyant que quelques Arquebusiers, qu'il avoit envoyez contre les ennemis, n'avoient pû les engager au combat, il revint à Mouson, où il emmena avec lui

Henri II. 1551.

Tiercelin de la Roche du Maine, qui en étoit Gouverneur, avec lequel il passa à Donchery, & de là vint à Mesieres. A un mille de là il y a un château nommé Lumes, bâti sur la Meuse, dont les Imperiaux étoient les maîtres ; le comte d'Apremont le leur avoit livré : il y eut en cet endroit un rude combat, entre les nôtres & ceux de la garnison d'Apremont : Le Comte lui-même y fut blessé à l'épaule si dangereusement, qu'il en mourut bien-tôt après.

Comme l'hiver approchoit, le duc de Nevers se retira à Châlons, & laissa le commandement de l'armée en son absence à Imbert Bourdillon de la Platiere, lieutenant de Roi dans la Province, qui ayant passé par la forêt des Ardennes, avec la cavalerie de Henry de Lenoncourt, comte de Nanteuil, & celle de la Roche du Maine, y démolit S. Hubert, que les ennemis avoient fortifié. Lorsqu'il fut revenu à Mezieres, Nicolas Gourdes, Mestre de Camp d'un vieux Regiment, & Officier intrepide, accoûtumé à tailler en pieces ou à mettre en fuite les paysans & autres gens de la campagne, dont la plûpart des troupes des ennemis étoient composées, sortit de Maubert-Fontaine, avec les siens, plein de mépris pour ces troupes, & de la confiance que lui donnoient ses succès passez. Maubert-Fontaine est situé sur la Meuse, & les nôtres s'en étoient emparez ; mais Gourdes tomba dans une embuscade, & n'attendant aucune grace de la part de ceux qui l'avoient dressée, gens feroces & sanguinaires, après avoir inutilement attendu le secours qu'on lui envoyoit de Mezieres, & avoir combattu avec un courage invincible, il resta étendu sur le champ de bataille, percé de plusieurs coups : il y eut trente-cinq de ses gens tués à ses côtez. Bourdillon s'avançoit déjà pour le secourir, mais ce fut trop tard : les ennemis effrayez de son arrivée avoient gagné la forêt voisine, où ils éleverent quelques retranchemens. Mais Bourdillon brûlant de venger la mort du brave Gourdes, se jetta tête baissée au travers des buissons & des bois, sans attendre son infanterie qui avoit ordre de le suivre ; il y perdit quantité de chevaux, & fut contraint de se retirer sans rien faire. On porta à Mezieres le corps du malheureux Gourdes que l'on trouva, & pour honorer ses belles actions, on lui fit des obseques magnifiques : ce combat se donna le 17 de Decembre. Ensuite les nôtres firent plusieurs courses vers le

château

château de Lumes, ſous la conduite de Villefranche, Capitaine d'une vieille compagnie, qui s'étant ſervi à propos d'une ruſe militaire aſſez ſinguliere, & ayant mis des fantômes armez vis-à-vis des ſentinelles, entra dans la cour du château par un autre endroit, & s'en retourna avec un grand butin ſans avoir été apperçu de la garniſon.

Saint Amand, jeune officier plus récommandable par ſa naiſſance & ſa valeur que par ſa prudence, fut pris & tué, dans le tems qu'il faiſoit des recruës pour le Roi ſur la frontiere. Nos gens bien-tôt après ſe ſaiſirent du château d'Aſpremont très-mal fortifié, qui, après la mort du Comte, avoit été donné au duc de Nevers; ils y mirent le feu & allerent encore brûler l'Abbaye de Gorzes, qui étoit près de là: ils ſe retirerent enſuite à Aubenton, où Jean Stuard d'Aubigny & la Lande étoient en garniſon, l'un avec une compagnie de cavalerie, l'autre avec une d'infanterie.

Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, faiſoit auſſi la guerre ſur la frontiere des Pays-bas, dont il étoit gouverneur. Le duc d'Enghien & le prince de Condé ſes freres, qui étoient revenus depuis peu d'Italie avec quatre cens gendarmes & dix mille hommes de pied, étoient auprès de lui: il entra dans le Hainault & dans la Flandre ſuivi de ce renfort, & y fit de grands ravages. Si ſes deſſeins n'euſſent pas été découverts & prévenus par l'ennemi, il auroit ſurpris Arras.

Affaires de France.

Légats envoyez à l'Empereur & au Roi pour la Paix.

Cependant la guerre ennuyoit le Pape depuis long-tems, & il ſouhaittoit la paix. Il aſſembla donc le conſiſtoire, & propoſa les Cardinaux Pio de Carpi & Jerome Verallo, pour les envoyer en qualité de Légats, l'un à l'Empereur, l'autre au roi de France. Le Cardinal Verallo ſe rendit à Fontainebleau le 13 de Decembre, où il ſalua le Roi: enſuite il fit publiquement ſon entrée à Paris avec la pompe & les cérémonies ordinaires. Ses pouvoirs furent preſentez au Parlement accompagnez de Lettres Patentes du Roi. On les enregiſtra aux mêmes conditions que l'avoient été auparavant ceux des Cardinaux d'Amboiſe, de Gouffier, du Prat, Farneſe, Sadolet & Saint George: On y ajoûta, que le Légat ne pourroit exercer en France ſa charge par un autre que par lui-même; Qu'il ne pourroit conferer les dignitez, qui ſont les plus grandes après celles des Evêques, dans les Egliſes Cathedrales, ni même celles des

Le Parlement limite les pouvoirs du Légat.

HENRI II. 1551.

Collegiales, où s'observe le contenu du chapitre *Quæ propter*; Qu'il ne pourroit non plus créer aucun Chanoine, non pas même avec le consentement du Chapitre, ni dans l'esperance d'en obtenir dans la suite l'agrément; Qu'il ne feroit rien de contraire aux saints decrets, ou aux conventions, droits, privileges & prérogatives du Roi, & aux immunitez & libertez de l'Eglise Gallicane & des Universitez du Royaume; Qu'il ne pourroit déroger ni préjudicier aux Edits & aux Ordonnances du Roi, ni aux Arrêts de la Cour du Parlement, & particulierement en ce qui regarde les *petites dattes* & les Notaires Apostoliques; Qu'il seroit obligé de donner un écrit signé de sa main, qu'on enregistreroit dans le Greffe de la Cour, par lequel il promettroit au Roi d'observer les conditions dont nous venons de parler: voilà ce qui se passa au Parlement sur la fin de l'année 1551. le 16 de Decembre.

Naissance de Henri III.

Avant de cesser de parler des affaires de la France, il nous reste encore à dire quelque chose qui la regarde. Le 12 de Septembre la Reine Catherine accoucha d'un fils, que l'on baptisa trois mois après, le 5 de Decembre. Il eut pour parains Edoüard roi d'Angleterre, qui le fit tenir en son nom [1], & Antoine de Bourbon, duc de Vendosme; on le nomma Edoüard Alexandre; mais depuis il changea de nom, & fut appellé Henri. Il succeda dans la suite à son frere Charle IX. Cette même année Anne de Montmorenci, le principal favori du Roi, obtint que la terre de Montmorenci, dont cette Maison, l'une des premieres & des plus illustres du Royaume, porte le nom, fût érigée en duché-pairie, pour contre-carrer la maison de Lorraine. Plusieurs, par un pernicieux exemple, briguoient alors de grands noms, & recherchoient des titres fastueux. Au mois de Mars, on envoya au Parlement de Paris, & à tous les autres Parlemens

Edit de la création des Présidiaux.

& Cours de ce Royaume, l'édit de création des Présidiaux, pour juger en dernier ressort. Le Parlement de Paris s'y opposa avec vigueur. L'édit néanmoins fut enfin enregistré: par cet édit on établissoit, dans tous les gouvernemens de France, un certain nombre de Conseillers, fixez au moins à sept, qui, avec les Présidens & les Lieutenans généraux, pussent juger

1. M. de Thou dit en cet endroit qu'il le fit tenir par Th. Seimer amiral d'Angleterre; mais ce seigneur avoit eu la tête tranchée le 20 de Mars 1549 comme on a vû ci-dessus p. 381. C'est une faute grossiere de l'Editeur.

définitivement & sans appel de toutes les matieres civiles, où il ne s'agiroit que de la somme de deux cens cinquante livres, ou d'un fonds qui ne passeroit pas dix livres de rente. Cet édit fut l'ouvrage du cardinal de Lorraine, qui, en établissant à Reims, dont il étoit archevêque, une jurisdiction royale, au lieu qu'auparavant on n'y reconnoissoit que la jurisdiction des Archevêques, fit grand tort, & à sa propre autorité, & à celle de ses successeurs.

HENRI II. 1551.

Cependant l'utilité publique rendit dans la suite agréable à tout le monde ce même établissement, qui d'abord avoit paru si odieux. En effet, par ce moyen on éteignit une infinité de chicannes. Mais le nombre des Magistrats, ayant été depuis augmenté, l'expérience a fait voir que le mal qu'on croyoit guérir par cet édit, a toûjours pris de nouvelles forces, & qu'enfin, à la honte du nom François, il a infecté peu à peu toute la France. On augmenta aussi dans ce même tems la Cour des Aides, qui fut partagée en deux Chambres. Déjà les Charges commençoient à être venales, & ce n'étoit plus le mérite qui les obtenoit. Peu de tems après, on publia un autre édit, par lequel il fut défendu de nommer aux Cures des villes murées, ou entourées de fossez, aucun sujet qui n'eût donné auparavant des preuves suffisantes de sa capacité dans quelque Université, & obtenu quelques dégrez; & on ordonna que ceux qui auroient été nommez, ou par le Pape, ou par les Evêques, contre ce qui étoit prescrit par l'Ordonnance, seroient dépossedez, comme mal & abusivement pourvûs.

Autres Edits. Augmentation de la Cour des Aides. Charges renduës vénales.

Tandis que le Roi étoit à Angers, on lui représenta le 6 de Juin, qu'il s'étoit introduit un mauvais usage, d'apprecier tout en écus d'or dans les contrats de vente, & que de là il arrivoit, que par l'artifice secret des Marchands étrangers, tout l'or de France passoit chez eux; il fut donc ordonné, que dans les contrats on ne feroit plus mention d'écus, mais seulement de livres tournois. Ce reglement, qui pendant quelque tems parut utile, fut depuis changé; parce que l'or & l'argent, dont il faut considérer le poids, devint extrêmement haut, & monta jusqu'à un prix immense, comme nous le dirons bien-tôt après, par la multiplication des livres tournois, dont le nombre est arbitraire.

On fit aussi le quatorziéme jour de Juillet un édit à Nantes,

HENRI II.
1551.

par lequel, conformément à l'ancien usage des Grecs & des Romains, que nous avons conservé, il fut enjoint aux Bouchers par toute la France, de vendre la viande à la livre, au prix que les Magistrats de Police y mettroient : mais comme on a depuis reconnu, que cette Ordonnance n'étoit pas d'un grand soulagement pour le peuple, on l'a abrogée, comme d'un consentement tacite ; quoiqu'on l'observe en plusieurs endroits.

Arrêt du Parlement de Toulouse au sujet de quelques Ecclésiastiques de mauvaises mœurs.

Il ne faut pas ici oublier une chose, qui ayant été agitée à la Cour avec beaucoup de chaleur, fut enfin autorisée, contre toute justice, & contre l'honnêteté publique. Il y avoit plus de trois ans, que le 27 d'Octobre le Parlement de Toulouse avoit rendu un Arrêt, pour punir d'une façon sévere & ignominieuse, l'impudicité de quelques Ecclésiastiques. Les Juges royaux avoient été commis pour en faire justice, parce qu'on prétendoit que les Juges ecclésiastiques y connivoient, & qu'ils en négligeoient la punition. Le Clergé souffrit impatiemment cet Arrêt. L'Evêque de Montauban fut chargé d'en porter ses plaintes au Roi, qui pour lors étoit à Amboise. Il fit si bien que l'Arrêt fut cassé par un autre du Conseil privé, comme contraire aux saints Canons, & aux privileges des Ecclésiastiques ; on donna à Pierre de Hauteclair, Maître des Requêtes, appellé par sobriquet d'un nom peu honnête *, la commission de faire exécuter l'Arrêt du Conseil, & de réparer l'injure faite au Clergé : cela se passa le 29 d'Avril de cette année 1551. Le Clergé néanmoins n'en fut pas encore content : il publia un libelle, dans lequel il déchiroit cruellement l'autorité du Parlement de Toulouse ; mais Jean de Mesençal premier président, homme d'une sagesse & d'une probité reconnuë, y répondit ; en défendant le Parlement, il attaqua le Clergé d'une maniere très-picquante, & invectiva avec beaucoup de force contre les mœurs, & le déreglement des Ecclésiastiques. La Faculté de Théologie de Paris condamna cette réponse l'année suivante, comme injurieuse & diffamatoire, & l'auteur eût vû même par là sa réputation flétrie, si sa dignité, jointe à l'opinion générale qu'on avoit de son intégrité, ne l'eût mis à couvert des attaques de la calomnie.

* le Coüillard.

Comme les grandes guerres que le Roi faisoit en des pays

éloignez, l'obligeoient à des dépenses excessives, il fut résolu sur la fin de cette année, dans un conseil tenu à Fontainebleau, où se trouverent les Princes & les autres Grands de la Cour, que les revenus annuels du domaine du Roi en seroient aliénez, jusqu'à la somme de deux millions de notre monnoye. En même tems ceux du Languedoc qui n'étoient pas nobles, & qui possedoient pourtant des biens nobles, payerent au Roi (comme les Ecclésiastiques pour les fonds non amortis) la somme de cent mille écus. C'est de cette nature de biens dont nos Rois ont coûtume & ont droit, tous les quarante ans, de retirer de grandes sommes dans toutes les provinces du Royaume.

HENRI II. 1551.

Affaires d'Ecosse.

Cependant Marie reine d'Ecosse, qui avoit déja demeuré un an en France, après avoir reglé ses affaires & mis ordre à tout, comme du moins elle se l'imaginoit, s'en retourna en son pays. Elle étoit venuë en France, en partie pour voir sa fille, sa patrie & ses parens, & en partie pour tâcher d'ôter au viceroi d'Ecosse le gouvernement du Royaume, & conferer sur ce sujet avec le Roi. Elle obtint aisément de lui, par l'entremise de ses freres, des honneurs & des presens pour les principaux de ceux qui l'avoient suivie, chacun selon son rang & son mérite, mais sur-tout pour les parens du viceroi, pour ses amis, & entr'autres pour Robert de Carnegie & David Panter évêque de Rosse; le Roi leur fit beaucoup de caresses, afin de les engager dans les interêts de la Reine, & il les pria de dire de sa part au Viceroi, qu'il lui feroit grand plaisir de ceder à la Reine douairiere le peu de tems qui lui restoit à exercer sa charge. La Reine partit & traversa toute l'Angleterre accompagnée d'Henry Clutin d'Oisel, Ambassadeur du Roi, homme d'un esprit excellent, qu'elle consideroit beaucoup. Lorsqu'elle fut arrivée, elle suivit pendant un an le Viceroi, qui tenoit son lit de Justice en differens endroits du Royaume. Alors elle le fit solliciter par ses parens, de se démettre du gouvernement; & pour le porter à y consentir plus aisément, elle le fit menacer sous main, de le forcer à rendre compte de son administration; ce que la Reine, qui seroit bien-tôt hors de tutelle, ne differeroit pas d'executer. Le feu roi Jacque son pere avoit laissé quantité d'argent & de meubles très-riches, que le Viceroi avoit confondus avec ses propres effets, & qu'il s'étoit

HENRI II. 1551.

appropriez ; ainſi pour ſe mettre à couvert de ce côté-là, lui & les ſiens, il traita avec la Reine doüairiere, à ces conditions: Qu'elle lui feroit faire un don par les François de tous les biens du feu Roi, qu'il s'étoit appropriez ; qu'il ne rendroit aucun compte de ceux qu'il avoit gérez pendant la minorité de la jeune Reine, & qu'il s'obligeroit par ſerment à reſtituer ce qui ſe trouveroit en nature. Enſuite on le fit duc de Chaſtelleraut en Poitou, avec une penſion de douze mille livres. On ajoûta au traité, que ſi la Reine mouroit ſans enfans, on le déclareroit ſon plus proche héritier. Cet article fut depuis ratifié en France par la Reine & par ſes curateurs, le Roi, le duc de Guiſe & le Cardinal ſon frere, qu'elle avoit nommez par l'avis de ſa mere.

Le Viceroi néanmoins voyant que le terme de ſon adminiſtration approchoit, revint à ſon inconſtance ordinaire : il fit réflexion ſur le péril qu'il couroit, en quittant la ſouveraine autorité, qui lui avoit fait un grand nombre d'ennemis, pour ſe réduire à une vie privée, où il ſe verroit en butte aux injures & peut-être aux juſtes vengences de quantité de perſonnes. C'eſt-pourquoi, tantôt il cherchoit des prétextes pour differer, tantôt il diſoit ouvertement qu'il ne pouvoit executer ſes promeſſes, parce que la Reine n'avoit pas douze ans accomplis. Ces mauvais procedez obligerent la Reine à ſe retirer à Sterlin : ſa retraite laiſſa le Viceroi dans une ſolitude, qui lui fit voir combien ſa conduite avoit aliéné tous les eſprits, & qui le contraignit enfin à ſe rendre.

Affaires d'Angleterre.

Il s'excita pour lors en Angleterre des troubles, dont les conſéquences étoient bien plus dangereuſes ; ce qui les fit naître fut la mauvaiſe intelligence qui étoit entre Jean Dudley, comte de Warwick, & depuis duc de Northumberland, homme ambitieux, & le duc de Sommerſet, régent du Royaume, homme foible & d'un génie très-borné. Dudley abuſoit depuis long-tems de ſa patience ; ils en vinrent à une haine ouverte, qui s'accrut juſqu'au point, que Sommerſet ne pouvant plus ſouffrir les mépris & les inſultes de ſon ennemi, réſolut de lui ôter la vie, pour conſerver ſon autorité. Il alla donc chez lui, ſous prétexte de lui rendre viſite, ayant une cuiraſſe ſous ſon habit, & ſuivi de pluſieurs gens armez qu'il laiſſa dans l'antichambre. Mais ayant été introduit chez le duc de

Northumberland, qui étoit au lit, & reçu avec toutes les marques imaginables d'affection & de bienveillance; Sommerset qui étoit d'un naturel doux, & peu capable de résolution, se repentit de son dessein, & s'en retourna sans l'avoir exécuté; il fut néanmoins découvert & trahi par les siens mêmes; & quoique le Roi, dont il avoit élevé l'enfance, n'épargnât rien pour le sauver, il fut condamné à perdre la tête, pour avoir violé l'Edit publié depuis peu, qui portoit qu'on puniroit de mort quiconque seroit convaincu d'avoir attenté à la vie de ceux qui étoient du conseil du Roi, quand même il n'auroit pas executé son dessein.

Au commencement donc de l'année suivante, le duc de Sommerset eut la tête tranchée: exemple terrible des caprices de la Fortune, qui renverse tout à coup ceux qu'elle a le plus élevez. On executa avec lui un nommé Raoul Vain, par le conseil duquel on disoit que Sommerset avoit tenu des assemblées contraires aux loix de l'Etat, & conspiré contre le duc de Northumberland & contre d'autres. On rapporte que Vain étant conduit au supplice, dit au duc de Northumberland, que tant qu'il vivroit, son sang lui serviroit de chevet: il est certain que Sommerset fut extraordinairement regretté de plusieurs personnes, & qu'il y en eut quelques-uns qui emporterent chez eux des mouchoirs teints de son sang. Il y eut entr'autres une dame de condition, & dont le courage répondoit à la naissance, qui deux ans après, sous le regne de Marie, voyant le duc de Northumberland arrêté & conduit au supplice, se présenta devant lui dans la place publique, & lui montrant un mouchoir tout baigné du sang de Sommerset: Voilà, lui dit-elle, le sang d'un homme de bien, oncle d'un bon prince, qui crie maintenant vengence contre toi, dont la trahison l'a fait répandre. Après la mort du duc de Sommerset, Dudley qui avoit en main la puissance absoluë, commença à aspirer plus haut, & l'ambition l'aveugla jusqu'au point qu'il voulut se faire Roi; ce qui fut cause en Angleterre des plus grandes révolutions.

Mort de Martin Bucer.

Martin Bucer natif de Schlestat en Alsace, ayant passé de Strasbourg en Angleterre, mourut cette même année à Cambridge le dernier jour de Fevrier, âgé de 61 ans; sa mort fut célébrée par quantité d'épitaphes, & particulierement par celles

HENRI II. 1551.

que firent deux freres de la maison des Suffolck. Leur mere ne le quitta point pendant tout le cours de sa maladie, & lui rendit tous les services imaginables; quelques jours avant que de mourir, déplorant le miserable état où l'Allemagne étoit réduite, il dit qu'il craignoit que les louables desseins de tant de gens de bien qui souhaitoient avec ardeur la gloire de Dieu & la réforme de l'Eglise, n'eussent aucuns succès, ou que ces succez ne fussent pas durables, faute d'observer exactement la discipline sur la punition des méchans, & tout ce qui concernoit le saint ministere; qu'il souhaitoit donc avec ardeur que l'on suivît religieusement dans toute l'Angleterre ce que le roi Edoüard avoit solidement ordonné pour l'établissement de la discipline ecclésiastique; il y eut un grand concours de peuple à ses funerailles; plus de deux mille personnes s'y trouverent, & son corps fut enterré dans la grande Eglise de la ville.

Mort d'Alciat & d'autres sçavans.

Cette même année mourut aussi André Alciat, natif de Milan, qui sçût le premier joindre à la science des loix la connoissance des Belles-Lettres, & de l'antiquité; il professa publiquement le droit, d'abord en France, à Bourges, & ensuite à Avignon, où il anima par son exemple nos François à cultiver cette science. Il quitta la France sur le déclin de l'âge, & se retira en Italie; enseigna à Bologne, puis à Ferrare, où le duc Hercule II. le fit venir, & lui donna des appointemens considérables; enfin, après avoir donné beaucoup d'ouvrages à la posterité, le 12 Janvier il finit sa carriere paisiblement & glorieusement à Pavie, où il enseignoit le droit âgé de cinquante-huit ans, huit mois & quatre jours, comme le marque son horoscope qu'avoit tiré Jerôme Cardan, il fut enterré à saint Epiphane.

Marc-Antoine Flamnio natif d'Imola, ville considérable de la Lombardie, mourut aussi à Rome, mais plus jeune qu'Alciat; il joignit au talent de la Poësie, dans laquelle il excelloit pour lors parmi les Italiens, & à l'étude de la Philosophie, une pieté rare; il demeura long-tems chez le cardinal Alexandre Farnese, grand protecteur des gens de Lettres, qui lui fit beaucoup de bien; il lia aussi une étroite amitié avec le cardinal Polus. Il fut le premier de son pays, qui à la persuasion de ce Cardinal, exprima assez heureusement en vers Latins, la majesté des Pseaumes: il invita par son exemple

François

François Spinula à recueillir les mêmes lauriers dans cette carriere poëtique. Nous aurions de lui de plus grands ouvrages, si la foiblesse de son estomac, & quelques autres infirmitez, ordinaires aux gens d'étude, ne l'eussent empêché de travailler, & ne l'eussent enlevé au milieu de sa course.

Les questions qui regardent la foi, les bonnes œuvres, la grace, le libre arbitre, la prédestination, la vocation, & la recompense éternelle, étoient pour lors agitées en secret parmi ceux qui souhaitoient sincerement la réforme de l'Eglise. La plûpart ayant sur ces matieres des opinions différentes de celles qu'on enseignoit communément, s'appuyoient de l'autorité de saint Augustin pour les soutenir; c'est pour cela qu'Augustin Fregose Sosteneo fit imprimer à Venise l'an 1545. quelques opuscules, extraits des ouvrages de ce Pere, ausquels il ajoûta des notes & des commentaires. Flaminio entroit assez dans leurs opinions, quoique sur les autres points il ne goûtât pas la doctrine répanduë depuis peu en Allemagne. On voit encore dans le recueil des Lettres des grands hommes*, un témoignage clair & autentique, qu'il n'avoit point d'autre sentiment que ceux de l'Eglise Catholique sur le sacrement de l'Eucharistie. Ainsi il ne fut point obligé de quitter sa patrie, comme plusieurs de ceux avec qui il entretenoit des liaisons d'amitié, & entre autres Galeas Carracciolo, marquis del Vico. Il ne put cependant éviter la censure secrette, & l'on effaça son nom de toutes ces Lettres publiées dans la suite. Antoine Carracciolo, qui a écrit la vie du pape Paul IV. renvoye à l'année précédente la mort de Flaminio; il dit que ce Pape, qui n'étoit alors que Cardinal*, l'assista à la mort, & que comme il l'aimoit tendrement, & qu'il doutoit un peu de sa foi, il lui rendit dans ces derniers momens tous les devoirs d'un ami véritable & chrétien.

* *Clarorum virorum epistolæ.*

* Caraffe

Presqu'en même tems mourut en son année climaterique, à Verone sa patrie, qui a produit tant d'excellens esprits, Jean-Baptiste del Monte,* fameux medecin. Ses ouvrages sont fort estimez: il en donna de son vivant une partie au Public; l'autre fut publiée après sa mort, par un disciple reconnoissant, nommé Jean Craton, qui exerça avec succès la medecine sous trois Empereurs.

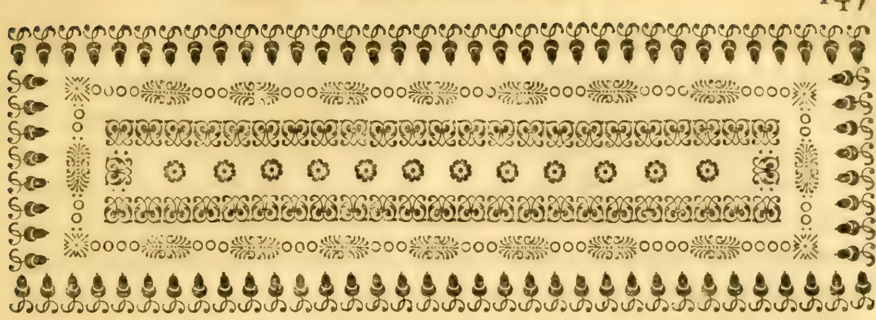
* Montanus.

Bien-tôt après mourut aussi Joachim Vadianus, natif de saint Gal en Suisse; il s'étoit d'abord uniquement appliqué

Henri II. 1551.

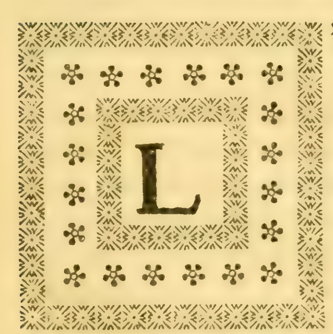
aux Mathématiques & à la Géographie, ſur laquelle il a beaucoup écrit; il s'adonna enſuite à la Théologie, & s'y rendit fameux parmi ceux de ſon pays : ſa prudence & ſa probité engagerent ſes concitoyens à le tirer de la vie obſcure du cabinet, pour le faire paroître au grand jour; on lui confia la premiere magiſtrature. Revêtu de cette dignité, il ſurpaſſa de beaucoup les eſpérances avantageuſes qu'on avoit conçûës de lui, & fit voir par ſon exemple, que les Philoſophes & les gens de Lettres ſont quelquefois d'excellens politiques, & que capables des plus grands emplois, ils ne doivent pas être exclus de l'adminiſtration des affaires publiques.

Fin du huitiéme Livre.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE NEUVIÉME.



L'Empereur étoit fort inquiet de voir que, malgré les heureux succès dont Ferdinand de Gonzague l'avoit flatté, la guerre de Parme trainoit en longueur; qu'un feu dangereux étoit allumé dans la Lombardie, & (ce qui lui faisoit le plus de peine) que le Pape dégoûté de la guerre, souhaitoit extrêmement de faire la paix. Il voyoit encore avec chagrin, que les affaires de Sienne alloient assez mal; que les Siennois avoient des intelligences secrettes avec les François répandus à Parme, à Venise, & en d'autres endroits d'Italie; soit qu'ils ne pussent supporter la sévérité excessive & la dureté du gouvernement de Mendose, soit qu'ils fussent irrités de voir bâtir chez eux une citadelle, dont l'ouvrage s'avançoit de jour en jour, & menaçoit de réduire en servitude des hommes nés libres. Ce Monarque n'étoit pas plus tranquille sur

HENRI II. 1551.

Affaires d'Italie.

HENRI II. 1551.

les affaires du Royaume de Naples ; il redoutoit les intrigues de Ferdinand de Sanseverino prince de Salerne, qui avoit été autrefois très-maltraité par le Viceroi Pierre de Tolede & s'étoit vû depuis peu attaqué par un de ses vassaux, qui avoit tiré sur lui un coup d'arquebuse, lorsqu'il revenoit de Salerne à Naples. Sanseverino imputoit cet assassinat au Viceroi, qui ne respirant que la vengence, & abusant de son autorité, étoit l'ennemi declaré de toute la Noblesse.

On avoit en même-tems découvert le complot, qu'Horace Pecci & George Tricerchi avoient formé, de tuer Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan. Ces deux Gentilhommes Siennois comptant sur leur étroite liaison avec ce Gouverneur, avoient fait espérer à Louis de Birague qu'ils viendroient à bout de leur dessein, & que la citadelle seroit livrée aux François. Mais le projet ne réüssit point : Pecci se sauva ; Tricerchi fut pris & appliqué à la question, où il declara tout. Les ennemis firent aussi courir le bruit qu'on avoit des desseins sur le Fort San-Antonio, & qu'on devoit se saisir de Jean-Baptiste del-Monte & d'Alexandre Vitelli, ou même les assassiner. L'auteur de ce projet étoit Tullio de Galeze, qui avoit été d'abord de nôtre parti, & ensuite avoit passé du côté des ennemis. Ayant été pris, on arracha de lui par la violence des tourmens tout ce qu'on vouloit qu'il declarât ; après quoi on le fit mourir.

Le besoin d'argent où se trouvoit l'Empereur, l'inquietoit encore plus que toute autre chose. Comme il n'avoit plus rien à espérer de la flotte des Indes, il fit proposer aux Genois, par François Eraste son Secretaire, de payer l'argent qu'il devoit au duc de Florence, au sujet de l'État de Piombino. On leur fit entendre que l'Empereur étant maître de l'Isle d'Elbe, & de Piombino, leur république seroit alors délivrée de la crainte que lui pouvoit causer le voisinage de ce nouveau Souverain. Mais les Genois s'excuserent sur le changement des conjonctures, & refuserent d'entrer dans les vûës de l'Empereur, qui se vit enfin obligé de recourir à des marchands particuliers, dont il emprunta à un gros interêt deux cens mille écus d'or, qu'il fit aussi-tôt distribuer aux gens de guerre ; ce qui calma au moins pour un tems les soldats tout prêts à se mutiner.

Les nouvelles que l'Empereur recevoit tous les jours de

Hongrie, soulageoient un peu ses peines. Quoiqu'elles concernassent plus les affaires de son frere, que les siennes, il croyoit cependant qu'elles interessoient sa gloire, & qu'il lui étoit important de renverser les projets des Turcs. Mais il m'a semblé à propos, avant de parler en détail des affaires de Hongrie, d'exposer en peu de mots la situation & l'état de ce Royaume, & des pays qui l'environnent, afin que l'on puisse comprendre avec plus de facilité ce que je dirai dans la suite.

Affaires de Hongrie. Description de ce Royaume.

Au-dessous de la Sarmatie d'Europe [1], on trouve, en tirant vers le midi, les monts Crapak, qui bornent la haute & la basse Hongrie au Septentrion. La haute, qui renferme aujourd'hui presque toute l'Autriche, étoit appellée anciennement premiere consulaire. On y voit un peu au-dessous de Vienne les villes de Stain-am-Anger [2] & de Strignan [3], dont la premiere est célébre par la naissance de Saint Martin, l'autre par celle de saint Jerôme. La basse Hongrie est bornée au midi par le Drab, & est séparée de la haute par le Lac appellé Balaton [4], qui signifie en langue Sclavone, une eau dormante. Les habitans du pays disent que ce Lac n'a commencé à paroître qu'à la venuë de Jesus-Christ; sa longueur est d'environ vingt lieuës, & sa largeur de trois. Il est environné de collines chargées de vignobles & d'arbres fruitiers, qui forment en ce lieu une vûë très-agréable. Quelques-uns ont cru que c'est ce Lac dont parle Pline sous le nom de Ptison. Quoique toutes les eaux qui sont dans la Hongrie soient ordinairement glacées pendant l'hiver, jamais cependant les plus grands froids n'ont pû glacer ce Lac, dont les eaux fournissent en tout tems une grande abondance d'excellent poisson.

Les deux Hongries s'étendent vers l'Occident jusqu'aux pays des Marcomans, & jusqu'au pié de la montagne de Kalenberg, où sont aujourd'hui le marquisat de Marhern ou de Moravie & la Baviere d'en-deça le Danube. Il y a au-delà de ce fleuve une province appellée aujourd'hui Sclavonie, & une autre appellée autrefois Pannonique ou Interamne, parce qu'elle est renfermée entre le Drab, & le Saw, qui se décharge dans le Danube auprès de Bellegrade. Dans cette province

1 C'est-à-dire, la Pologne.
2 Stain-am-Anger en Latin *Sabaria B. Martini.*
3 Strignam en Latin *Stridon.*
4 En Allemand *Platze.*

HENRI II. 1551.

étoit située la ville de Sirmisch. Après la décadence de l'Empire Romain, cette partie de la Sclavonie devint tributaire des Rois de Hongrie. Il y a outre cela au-dessous du Saw les provinces de Croatie, de Liburnie*, de Bosnie, de Dardanie, & de Dalmatie, autrefois connuës sous le nom d'Illyrie, qui s'étendent à l'Occident jusqu'à la mer Hadriatique, ou Golphe de Venise, & qui ont pour bornes à l'Orient la riviere de Bosne. Au-delà de cette riviere est située à l'Orient la Mœsie superieure, appellée maintenant la Servie, & l'inferieure, nommée Bulgarie; l'une & l'autre, placées entre le mont Argentaro* & le Danube, s'étendent jusqu'à la mer noire.

* Comté de Zara-Magino.

* *Mons Hæmus.*

Nous allons maintenant parler d'une autre division de la Hongrie, séparée en deux parties par le Danube qui passe au milieu; l'une s'appelle la partie qui est en-deça de la riviere, l'autre la partie qui est au-delà. Nous avons parlé de celle qui est en-deça: pour ce qui regarde l'autre, qui est renfermée entre les monts Crapak & la riviere de Tibisque, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, elle est occupée par les Jaziges [1]. Au-delà du Tibisque à l'Orient est la Dace, qui étoit autrefois le royaume de Decebale [2], & qui est bornée au Septentrion par le fleuve Haczak, à l'Orient par la mer noire, & au Midi par le Danube. On y voit encore aujourd'hui auprès de Zeurin les vestiges de ce fameux pont, que l'Empereur Trajan, après avoir vaincu Decebale, fit construire, afin de faciliter aux armées Romaines l'entrée dans la Dace. Dans ce pays, le long du Danube, est la Valachie, & au-dessus est la Moldavie, auprès de la mer noire; l'une & l'autre sont gouvernées par des Princes tributaires du Grand Seigneur: ces deux provinces sont presque incultes. Mais du côté de l'Occident est la Transylvanie, qui non-seulement est fertile en toutes sortes de bétail, en vins & en bleds, mais renferme encore des mines d'or & d'argent. Elle est arrosée par les rivieres de Marisch & de Kerez, qui prennent leur source du côté du Septentrion: ensuite, après avoir reçu dans leur lit plusieurs petites rivieres, qui les rendent navigables, elles vont se décharger dans le Danube,

1 Les Hongrois les appellent Jaznester, par abbreviation de *Jasyges Metanastæ*, qui est leur nom en Latin.

2 Ce Prince également brave & habile défit deux généraux de l'Empereur Domitien, & fut ensuite vaincu deux fois par Trajan. Il se tua lui-même l'an 106. de J. C.

où elles entraînent une quantité de sable d'or, dont il se trouve des morceaux de la pesanteur d'une demi livre, selon le témoignage d'Antoine Bonfinis [1] qui a écrit fort exactement l'histoire de Hongrie. La Transylvanie est environnée, & comme couronnée de forêts & de montagnes. Ses principales villes sont Hermanstat, Clausenbourg [2], Nosenstat [3], Weissenbourg [4], & Cromstat [5]. On croit que toutes ces villes furent bâties par les Saxons, qui après plusieurs victoires que l'Empereur Charlemagne avoit remportées sur eux, se retirerent dans la Dace Mediterranée. Après avoir conquis ce pays par la force des armes, ils y conserverent leur langue, & en chasserent les habitans, d'où l'on croit que sont descendus les Sekels, qui habitent les montagnes de Transylvanie entre l'Orient & le Nord. De là vient cette haine qu'ils ont toûjours eûë, & qu'ils ont encore aujourd'hui, contre les autres peuples de la province, qu'ils appellent Saxons, de leur premier nom. Entre l'Occident & le Midi, sont les peuples appellez Rasciens, qui sont venus autrefois de Thrace & de Macedoine, gens endurcis au travail & fort belliqueux.

Jean Zapoli regnoit sur les peuples de Transylvanie, sous le titre de Vaivode, lorsque Louis Roi de Hongrie, frere de Ladislas, fut tué dans le sanglant combat qu'il livra contre l'Empereur Soliman auprès de Mohacz, comme nous avons dit dans le premier livre. Zapoli profitant de la mort de ce Roi pour augmenter sa puissance, & appuyé des Grands du Royaume, fut couronné & proclamé Roi à Weissenbourg, ou Albe-Royale, suivant les anciennes cérémonies. Mais comme Ferdinand, frere de l'Empereur, qui avoit épousé Anne sœur du feu roi Louis, avoit aussi été couronné Roi par une faction contraire des Grands du Royaume, il arriva que d'un côté Zapoli, soûtenu par le Grand Seigneur, & de l'autre, Ferdinand appuyé de ses propres forces, & de celles de l'Empereur son frere, l'un & l'autre aidez du secours des Seigneurs du

1 Ou Bonfinius. Il entreprit l'histoire de Hongrie, à la sollicitation de Mathias Corvin roi de Hongrie & de Bohême. Son Histoire est conduite jusqu'à l'an 1495. Bonfinius a traduit plusieurs auteurs Grecs.

2 Ou Colosvar en Hongrois, en Latin *Claudiopolis*.

3 Ou Bestereze en Hongrois.

4 Ou Gulafeyrvar en Hongrois; en Latin *Alba-Julia*, d'où elle est appellée aussi Albe Royale.

5 Ou Brasso en Hongrois; en Latin *Stephanopolis*.

HENRI II. 1551.

pays divisez entr'eux, se disputerent long-tems la couronne, pour le malheur de la Chrétienté. Il y eut enfin un accommodement entr'eux; mais la paix ayant été rompuë par la mort de Zapoli, la Reine veuve & Etienne son fils implorerent le secours des Turcs, qui étant entrez avec une puissante armée dans la Hongrie, taillerent en pieces celle de Ferdinand. Enfin, sous prétexte d'amitié & de protection, ils s'emparerent de Bude, après avoir l'an 1531. relégué en Transylvanie la Reine & son fils, avec George Martinuse, principal Ministre du feu roi Jean Zapoli.

Origine de la fortune du Cardinal Martinuse.

Martinuse natif de Dalmatie, issu de parens nobles, mais très-pauvres, avoit été employé dans sa jeunesse aux exercices les plus bas, chez la mere du roi Jean Zapoli, où son office étoit d'avoir soin des poësles qui servoient à échauffer les appartemens. Ce jeune homme qui avoit le cœur noble, soit qu'il fût dégoûté de la bassesse de son emploi & de sa condition présente, soit qu'il désesperât de faire jamais aucune fortune, après avoir quitté la maison du roi Jean, embrassa la vie monastique dans le couvent de S. Paul premier Ermite, situé proche de Bude. Quelque tems après, étant devenu Cellerier du Monastere, il distribuoit aux Religieux des portions inégales, en donnant plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils lui étoient plus ou moins affectionnez. Il affectoit dès-lors de s'accréditer dans les moindres choses, & parmi les gens de la plus basse condition. Cependant il commença à s'adonner à l'étude: quoiqu'il fût déja un peu avancé en âge, il avoit un désir ardent de sçavoir assez de latin, pour pouvoir être admis au nombre des Prêtres du couvent, & avoir l'honneur de célébrer la Messe. Ayant donc été revêtu de l'Ordre de Prêtrise, il revint à la Cour du Roi Jean, & l'ayant suivi, lorsqu'il se retira auprès de Sigismond roi de Pologne son beau-pere, après l'élection de Ferdinand, il lui donna des marques de sa fidélité & de son zele dans des affaires très-importantes, & particulierement dans differentes commissions périlleuses, dont il s'acquitta hardiment, à la faveur de son habit qui le mettoit à couvert. Par ses services il s'attira tellement l'amitié & les bonnes graces du roi Jean, que peu de tems après qu'il eut été rétabli dans son Royaume, il l'admit dans son Conseil privé, lui donna l'évêché de Waradin, & l'honora de la charge de grand

Trésorier,

Trésorier, qui est la premiere dignité du Royaume: enfin il le laissa par son testament tuteur d'Etienne son fils, conjointement avec la Reine son épouse.

Martinuse rempli d'ambition, méprisant les Grands du Royaume, & n'agissant que selon ses idées particulieres dans l'administration du gouvernement, donna lieu à la Reine de soupçonner qu'il aspiroit à s'emparer de l'autorité royale. La conduite de ce Ministre fit naître entre l'un & l'autre plusieurs démêlez, qui dans la suite leur furent très-préjudiciables, & en même tems très-funestes à toute la Chrétienté : plus ils se reconcilioient souvent, plus ils devenoient suspects l'un à l'autre. Enfin après mille réconciliations & mille ruptures, le Prélat, qui pendant la minorité du Roi avoit gagné la faveur du peuple, & par ce moyen s'étoit insensiblement emparé de toute l'autorité, réduisit la Reine à un si grand desespoir, qu'elle eut recours une seconde fois à Soliman, pour la secourir contre le Ministre Martinuse, comme s'il eût conspiré avec Ferdinand pour faire périr le Roi son fils, & lui enlever son autorité. Mais le secours du Turc vint trop tard. Sur ces entrefaites l'Evêque fit sa paix avec la Reine, & comme il étoit homme d'expédition & fort adroit, par son ordre Thomas Varkocz & François Quendi Ferentz, ses principaux confidens, aidez du secours des Sekels, gens belliqueux & entiérement attachez à son service, combattirent separément Pierre prince de Moldavie & le Vaivode de Valachie, appellé ordinairement le Transalpin, qui venoient par ordre de Soliman au secours de la Reine, & les défirent avant qu'ils eussent pû joindre leurs troupes. Pour lui, il marcha au devant du Bacha de Bude, & après lui avoir tué trois cens hommes de cavalerie, il l'obligea à s'enfuir jusqu'à Bude, & à sortir de la Transylvanie.

La paix ne dura pas long-tems entre la Reine & l'Evêque, qui se sentant trop foible pour résister aux Turcs, qu'il voyoit toûjours prêts à la secourir, commença à traiter secretement avec le roi Ferdinand. Il ne manquoit pas de raisons pour engager ce Prince à se confier en lui, & pour lui faire croire qu'il ne s'acquittoit en cela que de son devoir. Il disoit que rien ne l'engageoit à se comporter de la sorte, sinon l'interêt du fils du feu roi Jean son maître & son protecteur, & l'avantage de la Chrétienté; que l'un & l'autre étoient exposez aux

HENRI II. 1551.

plus grands dangers par une femme, dont l'esprit étoit également défiant & ambitieux, & qui étant incapable de gouverner un Etat, imploroit à chaque instant, sur les moindres bruits & les plus legers soupçons, le secours des Turcs; que ces infideles s'empareroient insensiblement, sous prétexte de protection, des principales villes & des plus fortes places de la Hongrie, comme ils s'étoient autrefois emparez de Bude, & par ce moyen réduiroient le Roi son fils & la Reine elle-même à un état déplorable. Martinuse ajoûtoit que le meilleur expedient étoit, que la Reine, au nom de son fils, cedât le royaume à Ferdinand, moyennant un accord semblable à celui qui avoit été fait auparavant entre lui & le feu roi Jean Zapoli; que par là on mettroit à couvert la vie de ce Prince, dont la jeunesse étoit si exposée aux traits de la Fortune; d'ailleurs que ce Royaume, si sujet aux irruptions des Turcs, étant entre les mains de Ferdinand, la Religion Chrétienne seroit moins en danger, puisque ce Prince avec ses propres forces & celles de l'Empire, pourroit défendre les frontieres communes de la Chrétienté, contre l'ennemi commun du nom Chrétien.

Quoique Martinuse fut suspect à Ferdinand, cependant pour ne pas donner lieu de croire qu'il eût manqué l'occasion d'étendre sa puissance dans la Hongrie, il remercia ce Prelat, & l'exhorta à poursuivre une si loüable entreprise. Il fit cependant partir devant mille chevaux, après leur avoir avancé une paye de quatre mois, avec quelques machines de guerre, jusqu'à ce qu'il leur eût envoyé un plus grand secours; il fit ensuite avertir l'Empereur son frere de ce qui se passoit, & le pria de lui envoyer un homme, qui fût non seulement au fait de l'art militaire, mais encore capable de gouverner, pour en faire son premier Ministre, par rapport aux affaires de Hongrie. L'Empereur, après avoir consulté le duc d'Albe, Jean d'Avalos marquis de Pescaire, Ferdinand de Cordouë duc de Sessa, & l'évêque d'Arras, ses principaux ministres, choisit pour cet emploi Jean-Baptiste Castaldo comte de Piadena, qu'il avoit depuis peu gratifié du marquisat de Cassano, pour le recompenser de ses exploits dans la guerre d'Allemagne, où il s'étoit dignement acquitté de la charge de maréchal de camp. Castaldo partit, pour venir trouver Ferdinand à Vienne, où ils confererent ensemble sur les moyens de faire

la guerre; il s'informa aussi de l'esprit & du caractere de Martinuse, avec qui il devoit particulierement traiter; & après s'être muni des provisions nécessaires, & qu'on lui eût assigné une pension de huit mille écus d'or, pour exercer la charge de Lieutenant général dans les pays de Hongrie, de Transylvanie, de Croatie, & de Dalmatie, appartenans à la maison d'Autriche, il partit le premier jour de Mai, & prit la route d'Agria.

Ferdinand avoit mis en garnison dans cette ville Bernard Aldana, à la tête de sept enseignes d'Espagnols; & comme cette place paroissoit importante pour le succès de cette guerre, on avoit chargé Erasme Teufel d'y faire les fortifications nécessaires. Castaldo s'y arrêta, jusqu'à ce que ses troupes fussent assemblées, & sur-tout que son canon fût arrivé. Il en partit le 26 de Mai, observant cet ordre dans sa marche: Il conduisoit l'avant-garde, composée des sept enseignes d'Espagnols dont nous venons de parler, qui contenoient deux mille deux cens hommes, & de cinq cens fantassins Hongrois, appellez Heiducques; Christophle, seigneur du pays de Silesie, étoit à la tête de douze cens chevaux-legers, que les habitans du pays nomment ordinairement Hussars; il y avoit outre cela quatre pieces d'artillerie avec leurs affuts. Le comte Felix d'Arco, & Jean-Baptiste son frere commandoient le centre, composé de trois mille fantassins Allemands; ils avoient encore quatre gros canons, deux coulevrines, & quatre cens gens-d'armes. A l'arriere-garde il y avoit trois cens Hussars & trois pieces de campagne, pour escorter le bagage.

Castaldo marchant à la tête de cette petite armée, dont l'arriere-garde étoit en sûreté, arriva à la riviere de Tissa, ou après avoir harangué ses soldats, il commença à la passer, en observant toûjours le même ordre. Il employa huit jours à ce passage, parce que ses bords étant très-bas, plusieurs autres rivieres, qui se jettent dedans en cet endroit, font qu'elle y est fort large. Il avança ensuite vers Debreczen, place forte par sa situation, où il rencontra André Batori, & Thomas Nadasdi, principaux seigneurs de Hongrie. Le premier, général de la cavalerie Hongroise, & l'autre, qui étoit son lieutenant, gardoient avec cinq cens chevaux l'entrée de la Transylvanie. Après avoir rangé son armée, de maniere qu'elle paroissoit

HENRI II. 1551.

plus nombreuse qu'elle n'étoit effectivement, il marcha avec eux vers Zolnok, château environné d'un fossé plein d'eau, qu'il fortifia d'une garnison de cinquante Espagnols. Dans le tems qu'il se préparoit à aller rendre visite à l'évêque de Waradin, pour conférer avec lui, la reine Isabelle convoqua les Etats à Engetin *, ville fort peuplée, mais très-mal fortifiée; elle espéroit, que par le moyen de ses amis, & des Seigneurs de Transylvanie, qui ne pouvoient supporter la trop grande autorité du Prelat, elle obtiendroit qu'il seroit dépoüillé du gouvernement. Le ministre rusé, qui étoit alors à Waradin, résolut, pour empêcher l'exécution de ce projet, d'écrire d'abord à ses amis, ensuite de partir pour se trouver à cette assemblée, afin de faire échoüer par sa présence les desseins de la Reine. S'étant mis en route, sa voiture versa dans un chemin difficile, soit par hazard, soit par la faute de son cocher. Ceux qui l'accompagnoient, prenant cet évenement pour un mauvais présage, & augurant par là que son voyage ne seroit pas heureux, le prierent de s'en retourner. Mais comme il se sentoit né pour de grandes choses, & qu'il se mettoit au-dessus de tous les dangers, il leur dit d'un air riant: Pourquoi la chute de mon carosse vous fait-elle tant craindre pour un homme qui est sous la protection du chariot celeste? Ainsi, sans discontinuer sa marche, il arriva à Engetin.

* ou Egneth.

A son arrivée l'assemblée fut congediée. La Reine, ou craignant, ou ne pouvant supporter sa présence, se retira à Weissembourg, où elle mena avec elle Petrowithz, parent du feu Roi son époux, avec les troupes qu'il commandoit. Mais peu après elle sortit de cette ville, dans la crainte que Martinuse ne l'y vînt assiéger, & après y avoir laissé Petrowithz, à qui elle donna ordre de la fortifier, elle se mit en sûreté dans Millenbach, place défenduë, tant par sa situation que par ses fortifications. Cette Princesse ne se trompa point; car à peine fut-elle partie de Weissembourg, que l'évêque de Waradin vint assieger cette ville avec les troupes qu'il avoit amenées, & fit tirer le canon contre la place.

Cependant Castaldo s'avançoit lentement, parce qu'il avoit oüi dire que le marquis Balassi, qui peu auparavant avoit quitté Ferdinand pour servir la Reine, s'étoit emparé du détroit des montagnes, par où l'armée devoit nécessairement passer: ce

qui fit qu'il envoya devant Batori & Nadafdi. Il n'étoit pas éloigné du château de Dalmen, situé sur une colline occupée par les troupes de la Reine. Mais comme son armée étoit incommodée par le canon de ce château, il envoya le comte Felix, & son frere d'Arco pour s'en emparer, persuadé que s'ils en pouvoient venir à bout, ce poste seroit dans la suite très-commode, pour faire entrer & sortir ses troupes; qu'au contraire, il seroit très-dangereux, s'il restoit au pouvoir des ennemis.

Pendant que le canon battoit Dalmen, Castaldo étant entré dans la Province, vint jusqu'à Clausenbourg avec son armée. La Reine surprise de son arrivée, voulut mettre ordre à ses affaires, & conserver ce qu'elle avoit de plus précieux, surtout les ornemens royaux, dont elle sçavoit que l'Evêque vouloit s'emparer. Elle fit donc dire à Petrowithz de se rendre, à condition que lui & ses troupes se retireroient en sûreté, & qu'ils emporteroient tous les meubles & les ornemens royaux. Castaldo étoit déja arrivé à Engetin, lieu abondant en toutes sortes de vivres, où il fit rafraîchir son armée. Pour Martinuse, après avoir levé le siége de Weissembourg, il étoit allé trouver la Reine à Millenbach, pour lui faire voir qu'elle avoit tort, & l'engager à faire un accommodement avec le roi Ferdinand. Cette Princesse, engagée par l'espérance ou par la crainte, donna ordre de livrer Dalmen à Castaldo. L'Evêque ensuite, en superbe appareil, accompagné de quatre cens Gentilshommes, qui précedoient son carosse attelé de huit beaux chevaux, & suivi de deux cens mousquetaires, arriva si inopinément à Engetin, que Castaldo eut à peine le tems d'aller au-devant de lui hors de la ville, accompagné des gens de sa suite. Dès qu'ils pûrent s'appercevoir de loin l'un l'autre, Martinuse sortant de son carosse, monta sur un beau cheval superbement enharnaché, (car il en avoit toûjours à sa suite) & sans descendre, embrassa avec les marques de l'amitié la plus sincere Castaldo, Bernard Aldana, & les autres Espagnols qui le suivoient. Ensuite il entra avec eux dans la ville d'Engetin, & pour faire plus d'honneur à Castaldo, il logea chez lui. Ce fut là que ce Marquis l'entretint du pouvoir absolu que le Roi Ferdinand lui avoit donné; il ajoûta, que le Roi lui avoit néanmoins recommandé de ne rien exécuter, sans l'avoir auparavant consulté, & de lui obéïr en tout. Ce

HENRI II. 1551.

Prélat adroit & pénétrant, mais aveuglé par l'ardente passion de dominer & de gouverner, se laissa tromper par les promesses flatteuses & par la soumission affectée de Castaldo. Pour faire voir l'autorité souveraine qu'il avoit dans ce Royaume, il choisit la ville de Weissembourg, pour s'y retirer avec ses troupes, & convint que ce seroit-là, que lui & le Marquis s'aboucheroient, quand il faudroit traitter des affaires d'Etat. Martinuse en partit ensuite, pour venir une seconde fois trouver la Reine à Millenbach, afin de conférer avec elle sur l'accommodement qu'elle devoit faire avec Castaldo.

Celui-ci étant arrivé aussi-tôt, comme on en étoit convenu, exposa à l'assemblée des Etats, en présence de l'Evêque & des Grands du Royaume, le sujet de son arrivée; il dit, qu'il étoit venu pour traitter avec la Reine des conditions qu'on avoit offertes autrefois au feu roi Jean Zapoli son mari, qui étoient : Que la Reine cedât, au nom de son fils, au roi Ferdinand, pour l'avantage de la Chrétienté, la Transylvanie, qu'elle ne pouvoit défendre seule, & avec ses propres forces, contre la puissance Ottomane; qu'elle posséderoit en récompense les principautez d'Oppelen & de Ratibor dans la Silesie, dont le revenu annuel étoit de vingt-cinq mille écus d'or; Que pour lier entre le Roi & elle une plus étroite amitié, son fils Jean Sigismond, (car nous l'appellerons dorénavant ainsi, & non Etienne) épouseroit Jeanne fille de Ferdinand, à qui on donneroit cent mille écus d'or en mariage; Qu'on payeroit toutes les dettes que le feu Roi son mari, & elle avoient contractées; Que le roi Ferdinand rembourseroit les cinquante mille écus d'or qui appartenoient à la Reine pour sa dot; enfin, qu'on donneroit à cette Princesse, & à son fils, la ville de Cassaw *, pour y faire leur séjour, en attendant l'exécution du traité.

* ou Cassovie.

La Reine, du consentement de Martinuse, dont elle vouloit se defaire de quelque maniere que ce fût, accepta ces conditions, soit qu'elle y fût portée par la haine qu'elle avoit contre lui, ou qu'elle le fît de son propre mouvement. Elle se fia entierement à Castaldo, homme subtil & habile, qui avoit ordre de Ferdinand de tout promettre, afin de la faire sortir de Transylvanie, & reduire ce Royaume sous la puissance de la maison d'Austriche : conduite, dont elle se répentit

dans la suite, mais trop tard. On accorda aussi à l'Evêque le gouvernement de la Transylvanie, qu'il administreroit au nom de Ferdinand, en qualité de Vaivode, avec une pension de quinze mille écus d'or ; on le continua aussi dans la charge de grand Trésorier, qu'il avoit exercée jusqu'alors avec quatre mille écus d'or d'appointemens. Il acheta outre cela du roi Ferdinand les impôts des salines de Torda*, qu'il possedoit alors, & qui rapportoient des sommes immenses ; mais le Roi lui remit le tiers du prix de cet achat. Peu de tems après on lui donna l'évêché de Strigonie *, dont le revenu annuel étoit sur le pié de cinquante mille écus d'or. Enfin le roi Ferdinand voulant combler de biens & d'honneurs un homme qui en étoit insatiable, sollicita en sa faveur le souverain Pontife, qui à sa priere l'honora du chapeau de Cardinal.

HENRI II. 1551.

* ou Torrembourg.

* Strigonie ou Gran.

Martinuse voyant Castaldo porté à satisfaire pleinement tous ses desirs, & se défiant en même-tems de l'extrême facilité avec laquelle ce Marquis lui accordoit tout, se souvint enfin des bienfaits qu'il avoit reçus du feu roi Jean Zapoli, & avertit la Reine de prendre garde à ses affaires. Mais cette Princesse, à qui le Cardinal étoit odieux, rejetta tous ses conseils, & crut ne pouvoir mieux s'en venger, qu'en le rendant suspect lui-même à Ferdinand. Pour cela elle résolut de reveler à ce Prince les salutaires avis, que l'Evêque lui avoit donnez à elle & à son fils. Elle découvrit tout à Castaldo & l'assura qu'elle étoit prête à accepter toutes les conditions qu'on lui proposoit. Ainsi après avoir promptement convoqué les Etats à Clausembourg, elle se rendit avec son fils le 30 d'Août, accompagnée de Martinuse & de Castaldo, à un Monastere, qui est à deux lieuës de la Ville. Là elle apporta les ornemens royaux, qui consistoient en une couronne d'or, que les Hongrois disent avoir été envoyée du ciel sous le regne de saint Ladislas roi de Hongrie ; en un sceptre d'yvoire doré, un globe d'or, un manteau royal, une tunique, & des souliers enrichis de diamants & de pierres précieuses. La Reine ensuite se tournant vers son fils, lui parla ainsi :

Discours d'Isabelle reine de Hongrie à son fils, pour lui faire abdiquer la couronne.

» Puisque votre sort, mon fils, ou plûtôt le mien, n'a pas
» voulu permettre que vous pussiés joüir en paix du royaume
» de votre pere, qui vous appartenoit suivant toutes les loix ; il
» nous faut supporter l'un & l'autre avec constance cette

HENRI II. 1551.

» rigueur du destin, que ni nos propres forces ni aucune in» dustrie humaine ne peuvent adoucir. Dans l'extrêmité où » nous sommes réduits, mon fils, acceptés le parti le plus avan» tageux pour vos interêts & pour ceux de la Chrétienté, quoi» qu'il paroisse le moins favorable pour vous, puisque rien » n'est comparable à une couronne. Vous êtes maintenant dans » un âge, où ceux qui vous auront mis à couvert des dangers » qui vous menacent, passeront pour vous avoir rendu un grand » service. Incapable de resister à la puissance des Turcs, vous » ne devez point regreter un Royaume, que vous ne pouvés » conserver par vous même, & vous devez le ceder volontiers » à un Prince plus puissant, & qui sera plus en état de le dé» fendre. Vous pouvez attendre de son amitié autant de gra» ces & de faveurs, que le feu Roi votre pere a essuyé de tra» verses & de chagrins, & que nous en avons aussi souffert » vous & moi depuis sa mort. Pour ce qui regarde la prote» ction du Grand Seigneur, je l'avouë franchement, & je ne » crains point de dire, que nous avons plus ressenti les effets » de sa puissance que de sa protection : je vois qu'en croyant » mettre ordre à nos affaires, nous avons exposé la Chrétienté » & nous mêmes, qui en faisons une partie, à de très-grands pé» rils. Ainsi pour l'avantage du Christianisme, pour votre hon» neur & votre sûreté, mon fils, enfin pour ma propre tranquilité, » je remets entre les mains de Castaldo les ornemens royaux, » afin qu'il les envoye au plûtôt à Ferdinand son maître. C'est » de sa bonne foi & de la votre, Castaldo, que j'attends une » exécution prompte & sans détour des conditions que vous » m'avés proposées ; ensorte que ce Prince paroisse avoir moins » cherché à acquerir une couronne, qu'à faire éclater sa géné» rosité & sa droiture, après l'avoir acquise.

Après qu'on eut livré les ornemens royaux (ce qui, selon l'idée des Hongrois naturellement superstitieux, confére & transporte le droit de la Royauté) on se rendit à l'assemblée des Etats. Castaldo y fit un long discours en présence des Seigneurs, & leur fit prêter serment de fidelité au Roi Ferdinand. Il leur fit voir, en proposant l'exemple des Paleologues, des Comnenes, & des autres Princes de la Grece, à combien de dangers la Chrétienté avoit été jusqu'alors exposée, par les dissentions, que les Turcs avoient fomentées parmi les Princes

Chrétiens. Il ajoûta, qu'on auroit été exposé aux plus grands périls, si par la bonté du Tout-Puissant, la Reine, pour détourner les malheurs qui menaçoient ces Provinces autrefois si florissantes, & pour sa sûreté & celle de son fils, n'eût volontairement cedé le Royaume aux enfans de Ferdinand, à qui d'ailleurs il appartenoit par droit héréditaire; que par ce moyen les semences de la discorde étant étouffées, la paix & la concorde régneroient entre les Grands de l'Etat; qu'ils pourroient dans la suite, en réünissant leurs forces, faire la guerre, si l'occasion s'offroit, avoir la paix & la tranquillité chez eux, & se rendre formidables aux autres Nations; qu'ils recevroient des remercimens de tous les Chrétiens, qui alloient les regarder comme leurs défenseurs; & qu'enfin ils mériteroient un jour dans la céleste patrie la couronne immortelle que Dieu prépare à ceux qui combattent fidélement pour lui sur la terre.

HENRI II. 1551.

Ferdinand est couronné Roi de Hongrie.

Après que Castaldo eut fini son discours, Martinuse fut le premier qui prêta serment de fidélité à Ferdinand, le reconnoissant pour son Roi légitime. Les Saxons Transylvains & les Sekels suivirent son exemple, à la persuasion de Ladislas Emedef, qui les y avoit engagez. Les Rasciens donnerent de leur propre mouvement des preuves de leur soumission. Comme on prévoyoit que cet événement alloit bien-tôt occasionner la guerre contre les Turcs, on parla des moyens de repousser cet ennemi commun. Pendant qu'on déliberoit sur cet article, on apporta des lettres du roi Ferdinand, par lesquelles il approuvoit les conventions faites par Castaldo avec la Reine: & pour confirmer ses promesses, on célébra les fiançailles du jeune prince Jean-Sigismond avec Jeanne fille de Ferdinand. Peu de tems après le marquis de Balassi & Quendi Ferentz prêterent aussi serment de fidélité à Ferdinand.

Pendant l'assemblée des Etats, on avoit député André Batori, pour proposer à Petrovith de se démettre du gouvernement de Lippe, Temeswar, Becka, & Bekereck, château situé dans un lac. Le feu roi Jean Zapoli avoit donné à ce Capitaine, qui lui étoit très-attaché, le commandement de toutes ces places. Petrovith, qui aimoit la paix, voyant la lettre de la Reine, retira de ces places ce qui lui appartenoit; & ne fit aucune difficulté de les remettre entre les mains de Batori, qui y mit aussi-tôt une garnison, en attendant que Castaldo y eût

HENRI II. 1551.

envoyé Aldana & Vilandrado. Petrovith alla trouver la Reine, qui dédaignant de mener une vie privée dans un Royaume, où elle avoit exercé une autorité souveraine, fit préparer ses équipages, & s'étant mise en chemin, traversa des montagnes très-rudes pour se rendre à Cassaw. Les chemins étroits, au milieu des bois, l'ayant obligée de mettre pied à terre, on dit qu'alors elle jetta les yeux sur la Transylvanie, & que considerant sa grandeur passée & son état présent, elle poussa un profond soupir, & comme elle avoit des Belles-lettres, qu'elle écrivit sur l'écorce d'un arbre ces paroles avec son nom : *Sic fata volunt* ; c'est-à-dire, *Les destins le veulent ainsi.* Après avoir laissé en cet endroit un monument de sa juste douleur, elle remonta en carosse & continua son voyage. Cependant le bruit ayant couru qu'elle emportoit les ornemens royaux, Achmet, Bacha de Bude, la poursuivit avec trois mille chevaux. Mais cette Princesse, qui marchoit avec diligence par des chemins détournez, arriva heureusement à Cassaw ; & Achmet fut contraint de s'en retourner à Bude, frustré de ses esperances.

Pour Martinuse, quoiqu'il fût bien-aise du départ de la Reine, la crainte néanmoins qu'il avoit de la guerre du Turc, dont on étoit menacé, lui causoit de grandes inquiétudes. Ayant appris l'arrivée de celui qui étoit commis pour lever le tribut, que les Princes de Transylvanie payent au Grand Seigneur, il donna ordre à ses gens de le recevoir avec de grands honneurs, dans le château de Wivar qu'il avoit fait bâtir : mais il défendit en même tems que qui que ce fût ne lui parlât. Il partit lui-même promptement, pour le venir trouver. Dans l'entretien qu'il eut avec lui, il lui cacha en partie ce qui s'étoit passé, & excusa ce qu'il ne pouvoit déguiser. Il rejetta adroitement toute la faute sur la Reine ; & tâchant de se disculper de tout ce qui lui pouvoit être imputé, il feignit d'entrer dans les interêts des Turcs, afin de conserver dans leur esprit la bonne opinion qu'ils avoient de sa droiture, & par ce moyen éloigner du pays, autant qu'il lui seroit possible, toute apparence de guerre. Mais ses ennemis ayant interpreté ses démarches en un sens contraire, en prirent occasion de former le dessein de le perdre. Ils l'accuserent de fourberie & de duplicité ; ils dirent, qu'il vouloit se rendre médiateur & arbitre entre Soliman & Ferdinand ; qu'il feignoit de prendre

tantôt le parti de l'un, tantôt celui de l'autre ; & qu'il étoit également traître & perfide à l'égard de tous les deux.

Quelqu'artificieux & quelque rusé qu'il fût, il ne put engager Ferdinand à se fier à lui, ni appaiser la colere de Soliman. Le Sultan fut informé de tout ce qui s'étoit passé, par un François, qui avoit été long-tems dans l'armée de Castaldo, & qui ensuite avoit passé du côté des Turcs. C'est ainsi que le raconte Ascanio Centorio [1], qui a écrit l'histoire de la guerre de Transylvanie, si on l'en croit, sur les mémoires de Ferdinand & de Castaldo. Soliman commanda donc aux Sangiacs voisins, & au prince de Moldavie, de réünir leurs forces avec celles du Bacha de Bude, & de venir fondre ensemble dans la Transylvanie. Le Beglierbei de Grece, Commandant général de toutes ces troupes, étant venu à Belgrade [2], fit jetter sur le Danube un pont, sur lequel il fit passer son armée ; il en fit ensuite jetter un autre sur le Tibisque, & après l'avoir passé, il campa auprès du château de Becka. D'un autre côté, Castaldo pour mettre le pays à couvert, envoya Estienne Lossonczi, capitaine de grande réputation, pour commander dans Temeswar & dans les pays d'alentour. Cet officier y vint avec six cens Houssars, accompagné de Bernard Aldana, qui employa les jours & les nuits à fortifier cette ville.

Batori vint aussi à Lippe, où, après avoir assemblé les chefs des Rasciens [3], & composé une armée de quinze mille hommes, il campa dans la plaine qui est au dessous de la ville. Martinuse voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, envoya des ordres pour qu'on se mît sous les armes, dans tous les bourgs & tous les villages, & se rendit ensuite à Hermanstat, où les Etats étoient assemblez. C'est la coutume dans ce pays, lorsqu'on est pressé par l'ennemi, que les principaux de chaque lieu, montez sur un cheval & armez d'une lance & d'une épée teinte de sang, parcourent le pays, suivis d'un homme à pied, qui à haute voix fait sçavoir que l'ennemi est proche, & donne le rendez-vous aux soldats, que chaque maison est obligée de

1 Ascanio Centorio de gli Hortensii, natif de Milan, auteur du XVI. siécle, a laissé divers ouvrages, entre autres, des mémoires sur la guerre de Transylvanie, & sur les guerres de son tems.

2 En Hongrois Greichischweissemburg, en Latin *Alba Græca*.

3 La Rascie est un pays de la Turquie d'Europe, ainsi nommé de la riviere de Rasca. Elle fait maintenant la partie septentrionale de la Servie.

Henri II. 1551.

fournir. Castaldo se trouva aussi aux Etats, & les trois peuples de Transylvanie, qui sont les Sekels, les Saxons, & les Rasciens, fournirent d'un commun consentement une grosse somme d'argent pour les frais de la guerre. On avoit envoyé déjà auparavant Batori avec trois mille fantassins Allemands, & Charle Zerotin seigneur de Silesie, avec quatre cens chevaux. Toutes ces troupes étoient commandées par Sforce Palavicini. Elles se rendirent à Waradin, & s'y arrêterent jusqu'à ce que Castaldo, après avoir mis des compagnies de gens de pied Allemands dans Weissenbourg, Milenbach, & Hermanstat, où il avoit passé, les y vînt trouver pour se joindre à Martinuse.

Déjà le Beglierbei de Grece avoit passé le Tibisque avec son armée, composée de quatre-vingt mille hommes, & avec cinquante pieces de canon; étant arrivé près de Temeswar, il avoit envoyé un trompette à Lossonczi, gouverneur de la citadelle, pour l'engager à se rendre, lui promettant, s'il le faisoit, les bonnes graces de Soliman, & le menaçant de le faire mourir, s'il le refusoit. Le Gouverneur, bien loin de se rendre, lui fit dire de se retirer, & de ne faire aucune peine à ses amis, & à des peuples qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Le Beglierbei, qui avoit de la litterature, lui envoya ces deux vers de la premiere Eglogue de Virgile:

Antè leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces.

Plûtôt les Cerfs paîtront dans l'air; plûtôt les Poissons cesseront de vivre dans les eaux.

Aussi-tôt il fit tirer contre le château de Becka, qui étoit peu éloigné, & qui avoit osé lui resister, une batterie de dix pieces de canon. La garnison voyant un pan de muraille abatu, & n'étant pas en état de soûtenir l'assaut, offrit de se rendre la vie sauve, ce qui fut accepté. Mais la capitulation fut mal observée; les Janissaires se jetterent sur la garnison, lorsqu'elle sortit, & en massacrerent deux cens; le Beglierbei eut bien de la peine à sauver la vie au Gouverneur. Les soldats qui étoient dans Bekereck, château situé dans un lac, intimidez par le mauvais traittement qu'on avoit fait à ceux de Becka, se

rendirent à la premiere sommation, sans attendre qu'on les vînt attaquer. Le Beglierbei alla ensuite camper plus loin, & reçut à composition le château de Chonad. Peu de tems après, les Rasciens, malgré le serment qu'ils avoient prêté recemment au roi Ferdinand, dont ils avoient même déjà reçu la paye d'un mois, effrayez par l'arrivée des Turcs, vinrent se rendre au Beglierbei. Ce Général exigea d'eux des ôtages, pour pouvoir s'assûrer de la fidelité de ce peuple, naturellement leger & inconstant.

Le Beglierbei laissant Temeswar derriere lui, marcha ensuite droit à Lippe, où Batori étoit campé. Au bruit de sa marche, Batori décampa la même nuit en diligence, & s'enfuit avec autant de désordre & de confusion, que s'il eût été battu par l'ennemi : il laissa seulement un fort brave officier, nommé Peteu, avec quatre cens chevaux, & une garnison de quelques soldats, pour défendre la ville & le château. Les habitans de Lippe, consternez de l'arrivée du Beglierbei, allerent trouver Peteu, & lui déclarerent, que pour prévenir leur perte infaillible, ils étoient disposez à se rendre. Ils le conjurerent d'avoir pitié d'eux, & de se ménager lui-même. Ce Gouverneur voyant que lorsque la ville se seroit renduë, il lui seroit impossible de défendre le château, se retira avec ses soldats, & abandonna la ville aux habitans, qui en porterent aussi-tôt les clefs au Général Turc. Ceux qui défendoient Solmoz, place éloignée de Lippe environ de la portée d'une couleverine, ne furent point émûs de la reddition de cette ville, & braverent courageusement toutes les menaces des Infidéles. Le Beglierbei ne jugea pas à propos de s'amuser au siége de cette petite place, & se contenta de laisser dans le château de Lippe Oliman Bech, prince Persan, qui pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu de Tecmases Sophi de Perse, s'étoit retiré chez les Turcs. Le Général Infidéle marcha ensuite à Temeswar, avec cinq mille chevaux & deux cens Janissaires. Temeswar est une petite ville, entourée de la riviere de Temes, dont elle a pris son nom. La plus grande partie de ses murailles n'est que de terre & de bois de charpente; mais ces foibles murailles sont entierement à couvert du canon, par un fossé profond, & un marais impratiquable. De l'autre côté, elle est fermée par une forte muraille de

HENRI II. 1551.

pierre, ſoutenuë d'un rempart, que Loſſonczi avoit fait munir en dedans d'un foſſé profond, & flanquer de baſtions de part & d'autre, afin de pouvoir arrêter & repouſſer l'ennemi, lorſqu'il auroit abattu la muraille.

Le quatorziéme d'Octobre, comme l'avant-garde de l'armée des Turcs faiſoit ſes approches, Loſſonczi, avec quatre cens chevaux, ſoutenu du capitaine Villandrado, à la tête de cinquante Mouſquetaires, firent une ſortie, où Loſſonczi & Antonio Perez, cavalier Eſpagnol, ſe ſignalerent. Cependant comme le ſiége étoit pouſſé avec vigueur, Bernard Aldana envoya donner avis à Caſtaldo, que s'il n'étoit ſecouru dans vingt jours, il ſeroit contraint de rendre la place. Caſtaldo étoit alors dans de grands embarras; les ſoldats Allemands qu'il avoit diſtribuez dans les garniſons, faute de paye, s'étoient révoltez. La punition des principaux auteurs de la révolte, dont les uns furent condamnez à la mort, les autres mis en priſon, & quelques-uns chaſſez, appaiſa un peu la ſédition. Pour donner cependant un prompt ſecours aux aſſiégez, il alla auſſi-tôt trouver Martinuſe, qui avoit avec lui ce grand nombre de Tranſylvains, auſquels Pallavicini s'étoit joint avec trois mille Allemands, Zerotin avec quatre cens chevaux, & Batori avec les dix mille hommes qui l'avoient ſuivi, quand il ſe retira de Lippe. Toutes ces troupes compoſoient une armée de quatre-vingt dix mille hommes, mais dont la plus grande partie n'étoit qu'une nouvelle milice tirée du pays, mal armée, mal diſciplinée, & nullement aguerrie; d'ailleurs, l'ancienne antipathie qui regne entre ces peuples, excitoit tous les jours parmi eux des querelles; de ſorte qu'ils ne pouvoient ni garder leurs rangs, ni faire les gardes, ni vivre enſemble dans les caſernes. Caſtaldo, pour remedier à ce deſordre, leur repréſenta la grandeur du péril auquel ils s'expoſoient, & par ce moyen les ramena autant qu'il put à leur devoir; après quoi ils partirent tous en grande diligence pour Temeſwar. Martinuſe conduiſit l'avant-garde, juſqu'à ce qu'ils fuſſent près des ennemis. Caſtaldo ayant alors fait repoſer l'armée, ſe mit à l'avant-garde, où étoient les ſoldats choiſis d'entre les Huſſars, les Eſpagnols, & les Allemands.

Cependant les Généraux de cette armée mirent en délibération, ſi l'on iroit attaquer Lippe, avant de donner le tems

aux ennemis de s'y fortifier, ou si l'on marcheroit vers Temeswar, pour le secourir. Martinuse étoit d'avis d'assiéger Lippe ; parce que, disoit-il, ou l'on prendroit d'abord cette place, la plus importante de la province, ou l'on obligeroit le Beglierbei de lever le siége de Temeswar, pour venir au secours. Mais Castaldo, averti par Aldana de l'extrêmité où étoient reduits les assiégez, vouloit à quelque prix que ce fût qu'on allât à leur secours, & son avis prévalut. On marcha donc vers Temeswar, & suivant le conseil de Martinuse on étendit ce grand nombre des troupes, plûtôt pour intimider les ennemis, que par l'espérance de les vaincre, si l'on en venoit aux mains avec eux. Martinuse ne se trompa point : car quoique ceux qui étoient jaloux de son pouvoir & de sa grandeur, & qui l'accusoient de favoriser les Turcs, interpretassent autrement ses desseins, cependant le Beglierbei au premier bruit de son arrivée, leva le siége, après avoir battu la place pendant huit jours, & se retira avec tant de desordre & de peur, que son décampement fût plûtôt une fuite qu'une retraite. Après le départ du Turc, Martinuse & Castaldo menerent leur armée à Lippe, jugeant qu'il étoit d'une extrême conséquence de ne pas laisser derriere eux, entre les mains de l'ennemi, une place si importante.

Sur ces entrefaites, on reçut des lettres de Ferdinand, qui témoignoient que le Pape Jule III. pour récompenser la vertu & le merite de Martinuse, l'avoit honoré du Chapeau de Cardinal. Castaldo, pour faire éclater la joye qu'il ressentoit de cette nouvelle, fit faire une décharge de toute l'artillerie : mais le Prélat ne fit paroître aucune joye au sujet de sa nouvelle dignité ; & pour ne pas donner lieu de croire au roi Ferdinand qu'il lui en fût extrèmement obligé, il témoigna faire peu de cas de cet honneur, & le regarder en quelque sorte comme au-dessous de lui. Cette orgueilleuse indifference du noûveau Cardinal, hâta sa perte : ses ennemis prirent de là occasion de le rendre suspect à Ferdinand par plusieurs calomnies ; ils l'accuserent de s'entendre avec le Grand Seigneur ; ils dirent, qu'après avoir chassé la reine Isabelle par le moyen de Ferdinand, il le chasseroit lui-même par le moyen des Turcs. Le Roi s'étant ainsi laissé prévenir contre le Cardinal, envoya des ordres secrets à Castaldo, de ne point sortir de

HENRI II. 1551.

Transsylvanie avec son armée, s'il y étoit encore, & de tâcher par quelque moyen que ce fût, ou de se saisir de Martinuse, qu'il sçavoit mediter secretement sa perte, par les intelligences qu'il avoit avec les Turcs, ou de s'en defaire, s'il le falloit. C'est ainsi que le rapporte Centorio, historien assez estimable, mais trop partial en faveur de Castaldo : d'autres auteurs, qui lui ont été moins devoüés, ont écrit de lui, qu'étant fin & rusé (comme éleve du marquis de Pesquaire grand Capitaine, mais homme fourbe) & qu'étant d'ailleurs fort jaloux de la grandeur du Cardinal, il avoit conseillé au Roi de le perdre, & s'étoit de lui-même chargé de le faire assassiner ; afin de pouvoir s'emparer de ses richesses, qu'il croyoit beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient en effet.

Castaldo dissimula alors ses desseins avec beaucoup de précaution, de crainte de retarder le siége de Lippe, que le Cardinal néanmoins n'approuvoit pas. Ce Prélat appréhendoit que Castaldo, après s'être emparé de Lippe, & avoir ramené ses troupes dans la Transsylvanie, n'opprimât les peuples & ne les traitât trop durement, ou que ce Général irritant les Turcs, avec qui jusqu'alors il avoit entretenu une liaison, qui avoit été très-avantageuse à tout le pays, il ne fût cause de sa ruine & de celle de toute la Transsylvanie. C'est pourquoi il fut d'avis de ne point transporter les gros canons, à cause des chemins rudes & étroits, par où l'on devoit passer. Mais Castaldo, après avoir fait ouvrir les passages & applanir les chemins, fit passer avec une diligence extrême toute son artillerie, & vint réjoindre le Cardinal, qui songeoit alors à faire une tréve avec les Turcs, & qui consentit pourtant au siége de Lippe. Le Marquis s'avança jusqu'à Lippe, avec quatre cens Gendarmes & trois mille Chevaux-legers, pour reconnoître la place.

La ville de Lippe est située sur une éminence, dont le pied est arrosé par la riviere de Marisch : ses murailles sont anciennes, & ont quelques tours. D'un côté elle est commandée par une colline ; de l'autre, est la citadelle de figure carrée, flanquée d'une tour à chaque angle: la ville est environnée d'un fossé profond, que la riviere remplit. Castaldo y étant arrivé, mit pied à terre, avec Julien de Carvajal, & après avoir exactement observé la situation du lieu, il vint réjoindre ses troupes. On mit le siége devant Lippe, le second jour de

Novembre

Novembre. Le Marquis prit ſon quartier ſur la colline qui commande la ville, & le Cardinal du côté de la citadelle. Pendant que les aſſiégeans travailloient à leurs logemens, les Turcs firent une ſortie, à deſſein de brûler un fauxbourg, où il y avoit beaucoup de vivres. Mais ayant été repouſſez par les nôtres, ils furent obligez de ſe retirer, ſans être venus à bout de leur deſſein. Comme le fauxbourg étoit rempli de vins excellens, une partie de l'infanterie du Cardinal ſe mit à boire avec tant d'excés, qu'échauffez par le vin, ils allerent attaquer la ville ſans ordre, & le firent avec tant d'impétuoſité, qu'ils effrayerent les Turcs. Mais les aſſiégez s'appercevant que ces téméraires combattoient tumultuairement & en confuſion, & qu'ils ſuivoient plûtôt leur fureur que les ordres de leurs chefs, ils reprirent courage, & le Cardinal eut bien de la peine à les ramener au camp.

Dans ce même tems, les troupes de Caſtaldo prirent occaſion de s'emparer de Gala, château aſſez proche de Temeſwar. Deux cens chevaux Eſpagnols & ſix vingts fantaſſins étant ſortis de Temeſwar, pour charger quelques Turcs débandés du gros de l'armée, & n'ayant pû les rencontrer, ne voulurent pas revenir, ſans ſe ſignaler par quelque exploit remarquable. Ils réſolurent donc de ſurprendre le château de Gala qui ſe trouvoit ſur leur chemin. Ce qui leur faiſoit eſpérer le ſuccès de leur entrepriſe, eſt qu'ayant preſque tous des habits à la Turque, dont ils avoient dépoüillé ceux qu'ils avoient tués dans differents combats, ils croyoient pouvoir facilement tromper la garniſon. Ce qui favoriſoit encore leur deſſein, ſans pourtant qu'ils en ſçuſſent rien, eſt que la garniſon avoit oüi dire que le Beglierbei devoit envoyer, pour le ſecours de Lippe, quelques chevaux qui devoient paſſer par Gala: ainſi ceux qui gardoient le château, voyant ces Eſpagnols s'approcher, les prirent pour le ſecours envoyé par le Général Turc, & ſans faire aucuns actes d'hoſtilité, ils leur ouvrirent la porte. Les cavaliers étant entrez librement, & ſans qu'au commencement on leur fit la moindre réſiſtance, mirent auſſitôt l'épée à la main, & après avoir combattu avec fureur, ils maſſacrerent tous les Turcs, firent les habitans priſonniers, mirent le feu au château, & ſe retirerent victorieux à Temeſwar.

HENRI II. 1551.

Cependant le siége de Lippe s'avançoit, & le quatre de Novembre on avoit commencé à battre la place avec huit grosses pieces de canon. Dès que la brêche fut faite, un soldat Espagnol monta dessus hardiment, & rapporta qu'il n'y avoit aucun retranchement en dedans, qui pût empêcher qu'on ne donnât l'assaut. Castaldo, pour encourager ses soldats, promit des récompenses à ceux qui se jetteroient les premiers dans la ville, & envoya Antonio d'Enzineglia & Villandrado, pour mieux examiner la brêche, tenant. En même tems ses troupes prêtes pour l'assaut. Quoique le rapport des deux officiers fût bien différent de celui du soldat Espagnol, le bruit néanmoins étoit si grand qu'ils ne purent être entendus. En même tems, les soldats, qui se tenoient prêts à donner l'assaut, coururent planter les échelles pour escalader la muraille, & monterent sur la brêche : mais poussez par ceux qui les suivoient, ils tomberent tous dans le fossé, que les Turcs avoit creuse derriere la brêche. Pour surcroît de malheur, le canon qu'on tiroit de part & d'autre, incommodoit beaucoup les assaillans : il y en eut un grand nombre de tuez, & sur-tout des principaux chefs, dont les Turcs, pour insulter les Chrétiens & encourager leurs soldats, attacherent aussi-tôt les têtes aux crénaux de la muraille, avec quatre drapeaux qu'ils avoient gagnez. Cependant Castaldo accourut, & ayant ranimé le courage de ses troupes par un discours véhément, il rétablit le combat.

Oliman gouverneur de la place ne montroit pas moins de valeur & d'activité ; il posta trois mille Turcs & autant de Janissaires à la défense de son retranchement, & en distribua quinze cens autres aux endroits de la ville, qui pouvoient être attaquez. Pour lui, il se mit derriere son infanterie, à la tête de six cens chevaux, à dessein ou de repousser l'ennemi ou de pouvoir se retirer, s'il se voyoit contraint de succomber. Mais cette précaution étoit inutile ; les assiégeans avoient fait un fossé autour des murs de la ville, & Jean Turco, avec Charle Zerotin, gardoit avec quatre cens gendarmes le passage de la riviere: Pendant qu'on combattoit vivement de part & d'autre, les assiégeans, pour acquérir de la gloire, les assiégez pour défendre leurs biens & leurs vies, quelques-uns dirent qu'il seroit à propos de battre la retraite, pour donner le tems aux soldats, qui étoient extrêmement fatiguez, de reprendre

haleine. Mais Castaldo courut alors à cheval de rang en rang, pour ranimer ses soldats : « Il ne s'agit plus seulement, dit-il, » de notre honneur, qui sera aujourd'hui entiérement flétri, » s'il faut que nous lâchions pied ; il faut combattre pour le roi » Ferdinand notre maître. Déjà le Beglierbei s'approche de » nous avec toute son armée ; s'il arrive, avant que nous ayons » emporté la place, que pourrons-nous espérer ? Déjà vaincus » par un petit nombre d'ennemis, il nous taillera tous en pie- « ces avec une si puissante armée. Les assiégez, il est vrai, se » défendent bien : de mauvaises troupes pourroient désespérer » de les vaincre. Mais souvenez-vous que vous avez blanchi » sous les armes ; que vous avez bravé mille périls ; que vous » avez laissé dans toute l'Europe des monumens éternels de » votre valeur. Vous souvenez-vous qu'au siége de Duren [1], » les assiégez résisterent durant quatre heures à l'armée Impé- » riale, & furent enfin forcez de se rendre ? Courage donc, » mes amis : il faut que ce jour nous voye entrer victorieux » dans Lippe, ou qu'il soit témoin de notre éternelle ignomi- » nie, si nous sommes repoussez. » Ce discours ranima le courage du soldat : le Cardinal de son côté, accompagné de Thomas Nadasdi, couroit à cheval de rang en rang, & exhortoit les troupes à faire leur devoir.

HENRI II. 1551.

Castaldo s'apercevant, de la colline où il étoit, que la cavalerie d'Oliman commençoit à reculer, jugea que les Turcs plioient, & étoient prêts à succomber : & il ne se trompoit point. Il ordonna à deux cens gendarmes de mettre pied à terre, & d'avancer sur la brêche l'épée & la pique en main, afin de relever ceux qui étoient fatiguez ; il mit outre cela tous les valets de l'armée rangez en bataille sur la colline, avec ordre de se tenir prêts à marcher pour l'attaque, au signal qu'on leur donneroit. Les Turcs voyant un grand nombre de troupes, qui sembloit venir fondre sur eux, furent tellement intimidez, que ceux qui jusqu'alors avoient combattu avec le plus de valeur, perdirent entierement courage, jetterent leurs armes & prirent la fuite. Avant que les assiégeans fussent maîtres de la ville, douze cens Turcs resterent sur la place ; les autres se retirerent avec les bourgeois dans le château. Ceux qui voulurent gagner la campagne, furent ou tuez ou noyez dans la

1 Dans le duché de Clery.

Henri II. 1551.

riviere. Pendant que les troupes victorieuses s'arrêtoient plutôt à piller qu'à assûrer leur victoire, Oliman revint dans la ville, & courut risque de perdre la vie, en se retirant dans le château. Dès qu'il y fut entré, on forma des lignes pour l'empêcher de sortir, & deux jours après les Généraux donnerent ordre à Sforce Palavicini de faire tirer le canon contre la place. Cet officier pendant le cours du siége se comporta en grand capitaine.

La batterie tira depuis le 9 de Novembre jusqu'au 18. Ensuite les Généraux mirent en déliberation, s'il feroit plus à propos de forcer les ennemis, ou de les recevoir à composition. Il importoit à la réputation de Castaldo, qu'Oliman & les Turcs qui étoient avec lui dans le château, fussent tous passez au fil de l'épée, ou se rendissent à discrétion. Etant étranger, & n'ayant aucune affection particuliere pour la Transylvanie, il ne cherchoit qu'à s'acquerir de la gloire, & à rendre son nom illustre dans ce pays, & il étoit persuadé que si l'on continuoit à battre la place, on en viendroit nécessairement à une de ces deux extrêmitez. Le Cardinal au contraire, qui ne songeoit qu'à ménager la paix, pour sa sûreté & celle du pays, qui connoissoit d'ailleurs la puissance des Turcs, & avec quelle ardeur ils vengent les injures qu'ils ont reçûës, faisoit tous ses efforts pour adoucir, par quelque composition favorable, la juste colere de Soliman au sujet du carnage de Lippe, & pour se ménager par-là ses bonnes graces. Il n'avoit donc d'autre dessein, que de faire ensorte qu'Oliman & ses troupes pussent se retirer, vie & bagues sauves.

Les deux Chefs eurent à ce sujet une grande contestation; ils en vinrent même à des paroles dures; ce qui donna lieu aux ennemis du Cardinal de le mettre encore plus mal dans l'esprit de Ferdinand, & de précipiter sa perte. Cependant l'autorité du Cardinal prévalut; & il engagea solemnellement sa parole qu'Oliman pouvoit sortir du château, sans rien craindre, avec les mille Turcs qui lui restoient, & qu'ils emporteroient leurs bagages. Castaldo de son côté en fit de même, au nom des Espagnols & des Allemands qui étoient à ses ordres. La capitulation étant signée, Oliman sortit de Lippe; le Cardinal eut avec lui une longue conférence dans sa tente, & le renvoya avec honneur & bien escorté au Beglierbei: Cette

conduite de Martinuſe augmenta encore les ſoupçons & la haine de ſes ennemis.

Alfonſe Perez de Saiavedra & le marquis de Balaſſi, indignez de voir une telle proye s'échapper de leurs mains, pourſuivirent Oliman avec deux cens chevaux, en apparence ſans aucun ordre des Généraux; mais ils étoient d'intelligence avec Caſtaldo. Balaſſi joignit en raze campagne Oliman, qui venoit de renvoyer ſon eſcorte, & voyant qu'il ne reſtoit au Turc que ſes troupes, il fondit ſur lui avec impétuoſité. Le cheval de Balaſſi fut d'abord tué ſous lui: ſes gens, pour ne pas lui paſſer ſur le ventre, s'ouvrirent, & d'un bataillon aſſez fort ils en firent deux foibles. Les Turcs s'appercevant de ce déſordre, & animez par la chûte de Balaſſi, & par l'exemple du brave Oliman, ſoûtinrent avec fermeté l'effort des ennemis, les repouſſerent, & enfin ſe retirerent ſans perte & avec honneur auprès du Beglierbei.

Après le départ d'Oliman, on congédia les milices nationnales. Caſtaldo demanda au Cardinal des quartiers en Tranſylvanie pour les troupes étrangeres; ce que le Prélat lui refuſa, en lui alléguant qu'il étoit plus à propos de les loger dans le territoire de Waradin, qui eſt hors de la Province. Pendant qu'ils étoient en conteſtation, Caſtaldo, ſous prétexte d'eſcorter l'artillerie, qu'on renvoyoit dans les places de la Province d'où elle avoit été tirée, trouva moyen d'y introduire cinq enſeignes d'Allemands, avant que Martinuſe en fût informé, & leur donna ordre de loger à Weiſſembourg & aux environs.

Après avoir retiré de Lippe les corps de ceux qui avoient été tués pendant le ſiége, on y fit entrer les proviſions néceſſaires, & on donna le gouvernement de la place à Bernard Aldana, avec ordre de réparer la brêche, de faire de nouvelles fortifications à la ville & au château, & d'y rappeller les habitans. On mit auſſi dans Temeſwar Gaſpard Caſtellujo avec une compagnie d'Eſpagnols, & on le chargea de fortifier la place. Le reſte des troupes fut envoyé en quartier d'hiver dans le territoire de Waradin. Enſuite Caſtaldo ſe rendit au château de Wintz, que Martinuſe avoit fait bâtir dans un lieu fort agréable; & pour ne point donner d'ombrage à ce Prélat ruſé, il ne prit avec lui qu'une très-petite eſcorte. Ce fut là qu'ils délibererent enſemble, s'ils donneroient quartier

HENRI II. 1551.

d'hiver aux Allemands dans la Tranſylvanie ; mais ils ne purent rien réſoudre, parce que le Cardinal, qui n'avoit d'autre deſſein que de conſerver la liberté du pays, ne vouloit pas leur aſſigner un département dans les places fortes.

Le cardinal Martinuſe eſt aſſaſſiné.

Enfin le tems deſtiné pour l'exécution de l'horrible attentat, medité contre la perſonne du Cardinal, arriva ; les affaires du roi Ferdinand étoient en aſſez bon état dans la Tranſylvanie, lorſque ce Prince envoya des ordres réïterés, de hâter cet odieux aſſaſſinat. Caſtaldo écrivit au comte Sforze Pallavicini, de le venir trouver en diligence avec les Eſpagnols qu'il commandoit. Dès qu'ils furent arrivez, on les fit loger, par l'ordre de Martinuſe, dans le fauxbourg, qui n'eſt ſéparé de la ville que par la riviere de Sebés, qu'on paſſe ſur un pont de bois. Caſtaldo communiqua enſuite au comte Pallavicini le deſſein qu'il avoit de ſe défaire du Cardinal, & l'engagea à ſe trouver préſent à l'exécution de ce grand coup, qui devoit ſe faire la nuit ſuivante. Après s'être aſſûré du Comte, qui lui promit de faire tout ce qui dépendroit de lui, il lui donna pour le ſeconder, André Lopez, Monino, & Campeggio, trois hommes d'expédition : Il leur repréſenta, pour les intimider, & les encourager tout enſemble, que les affaires du roi Ferdinand étoient en très-mauvais état ; que c'étoit fait d'eux ſi on ne ſe délivroit promptement de Martinuſe ; que ce Cardinal avoit réſolu de faire ôter à Ferdinand la ſouveraineté de la Tranſylvanie, dans l'aſſemblée des états convoqués à Vaſſahel, & de le chaſſer entierement du pays, par le moyen des Turcs ; qu'à ce deſſein il avoit diſperſé les troupes auxiliaires en differents quartiers éloignez les uns des autres, afin qu'au tems marqué pour l'exécution de ſon projet, on les pût facilement accabler toutes ; que la gloire du Roi & leur propre ſalut dépendoit d'eux ; que pour prévenir ces malheurs il ne s'agiſſoit que d'oſer punir la perfidie d'un méchant homme. Caſtaldo les voyant bien réſolus, donna ordre à Lopez d'amener avec lui de grand matin vingt-quatre ſoldats bien armez, & habillez à la Turque, afin de tromper plus facilement les ſentinelles, & par ce moyen entrer dans le château, pour ſe poſter dans les quatre principales tours, dont il eſt flanqué. Il fit en même-tems dire à Pierre d'Avila de marcher toute la nuit, pour le venir trouver avec ſes Eſpagnols à Wintz, où il

recevroit ſes ordres. La nuit étant venuë, il s'éleva un grand vent, accompagné d'une pluye extraordinaire, & cet orage ſembla annoncer celui qui menaçoit le malheureux Cardinal. Du moins il fut cauſe que ſes gardes, obligez, à cauſe du froid, de ſe tenir auprès du feu, ne s'apperçûrent point des pieges de ſes ennemis.

Le lendemain matin, dès que les portes furent ouvertes, Lopez entra ſans aucun obſtacle avec ſes vingt-quatre ſoldats, & d'Avila s'y trouva auſſi avec ſes Eſpagnols, ſuivant l'ordre qu'on lui avoit donné: Voici de quelle maniere les conjurez entrerent dans l'appartement de Martinuſe. Un certain Marc-Antoine Ferrario, ſecretaire de Caſtaldo, homme hardi juſqu'à l'impudence, ſous couleur de trahir les interêts de ſon maître, avoit depuis quelque-tems ſçu gagner tellement l'amitié du Cardinal, que l'Huiſſier de la chambre le laiſſoit entrer auſſi-tôt qu'il ſe préſentoit. Il vint donc le 19 de Décembre, avant qu'il fît jour, frapper à la porte, tenant des papiers & des dépêches à la main, comme pour les faire ſigner au Cardinal, & diſant que Pallavicini qui l'accompagnoit, étoit prêt de partir pour la Cour de Vienne: la porte lui fut auſſi-tôt ouverte. Pour Pallavicini, qui étoit entré malgré l'Huiſſier, il ſe tint à la porte de la chambre. Le Cardinal étoit déjà levé; revêtu d'une robe de chambre fourrée de peau de Martre Zebelline, il étoit aſſis auprès de la table où il liſoit, ſelon ſa coûtume, le memoire de ce qu'il devoit faire dans la journée. Ferrario l'aborda familiairement, & lui dit que le marquis Sforze Pallavicini, qui étoit là, venoit de la part de Caſtaldo pour recevoir ſes ordres, avant que de partir pour aller trouver le roi Ferdinand: enſuite il lui préſenta les lettres qu'il tenoit. Pendant que le Cardinal prenoit ſa plume pour les ſigner, Ferrario lui donna un coup de poignard dans la poitrine; en même tems Pallavicini, accourant le ſabre à la main, lui fendit la tête. Le Cardinal expirant invoquoit le nom de Dieu, & reprochoit à ſes aſſaſſins leur perfidie, en les appellant ſes freres, lorſque les autres conjurez entrerent & le percerent de mille coups.

Centorio rapporte, que le château où cet horrible aſſaſſinat fut commis, avoit été élevé ſur les ruines d'un ancien Monaſtere, que Martinuſe avoit fait démolir; & que l'Abbé de ce

HENRI II. 1551. monaſtere, indigné de cette action, lui avoit ou prédit ou ſouhaité le malheur, qui lui arriva depuis. Les domeſtiques remarquerent auſſi que la veille de ſa mort, lorſqu'il entendoit la meſſe, le Prêtre qui la célébroit, prenant le calice au lieu de l'hoſtie, l'avoit renverſé, & avoit répandu le vin ſur l'autel. On s'imagina dans la ſuite, que cet accident avoit été un préſage du ſang du Cardinal, qui devoit être bien-tôt répandu.

Telle fut la fin du cardinal George Martinuſe, à l'âge de ſoixante & dix ans, ou environ. D'un état fort bas, il s'étoit élevé au plus haut degré de la Fortune, & ſon autorité avoit égalé celle des Rois. Ce fut après tout un grand homme, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, & un miniſtre d'une très-haute prudence, dont il ſe ſervit ſelon le tems & les occaſions. Il ménagea les Turcs, autant que les loix de la juſtice & de la bienſéance le lui permirent, pour le bien & la tranquilité de ſa patrie; il s'attira par là des ennemis, qui le rendirent ſuſpect à Ferdinand. L'idée de ſes tréſors porta Caſtaldo & ſes partiſans à le perdre. Outre ces indignes cauſes de ſa mort, d'autres ajoûtoient, que Ferdinand s'étoit obligé de lui payer une penſion de quatre-vingt mille écus d'or, & que les Miniſtres de ce Prince crurent lui faire plaiſir, de le dégager de ſa parole par cet aſſaſſinat. Enfin pour donner quelque couleur à une action ſi odieuſe, ils publierent que Martinuſe entretenoit des intelligences ſecrettes avec les Infidéles, au préjudice de la Chrétienté. Ferdinand voulut bien s'en laiſſer perſuader; mais il eſt certain que ceux qui conſpirerent ſa mort, n'eurent d'autres vûës, que de s'emparer de ſes richeſſes, qui cependant ſe trouverent médiocres, par rapport à une ſi grande fortune : comme il étoit extrêmement libéral, & d'une probité exacte, & qu'il n'avoit point de favoris, il employoit tout, avec une magnificence ſans égale, à des ouvrages publics, & à entretenir des armées pour la défenſe de ſa patrie.

Ferdinand, qui croyoit tirer de grands avantages de la mort du Cardinal, ſentit, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de croire trop aiſément ſes Miniſtres, & ſon crime lui couta cher. Les principaux Seigneurs du Royaume éloignez du gouvernement, qu'ils voyoient entre les mains des étrangers, ſe rallentirent de jour en jour, & perdirent beaucoup de cet ancien courage, avec lequel ils repouſſoient l'ennemi commun : après avoir

été

été battus plusieurs fois, ils se virent obligez de rappeller le roi Jean, & jugerent à propos de se soustraire entierement de l'obéissance de Ferdinand.

A l'égard des exécuteurs de l'horrible attentat commis en la personne du Cardinal, plusieurs historiens rapportent qu'ils reçûrent tous après sa mort un châtiment digne de la noirceur de cette action. Le marquis Pallavicini, étant tombé entre les mains des Turcs, ils lui firent souffrir une captivité pire que la mort même : Monino fut décapité à San-Germano en Piémont; Ferrario eut aussi, six années après, la tête tranchée par l'ordre du cardinal de Trente, à Alexandrie, lieu de sa naissance; enfin, le chevalier Campeggio, l'an 1562. dans une partie de chasse, fut déchiré par un sanglier, sous les yeux de Ferdinand même : sort moins honteux, mais qui fut néanmoins le funeste châtiment de son crime.

Dès que Castaldo, qui en attendant le succès du complot, se promenoit dans une galerie voisine de la chambre du Cardinal, eût appris qu'il étoit mort, il chassa aussi-tôt les gardes du château, & s'en rendit maître, par le moyen des soldats Espagnols, qu'André Lopez lui avoit amenez. Ces gardes, après avoir appris cette triste nouvelle à leurs compagnons, qui étoient dans le Fauxbourg, sortirent de Wintz, & se rallierent dans la campagne, sous le commandement de Paul Banco, lieutenant du Cardinal au siége de Lippe, bien résolus de venger sa mort; & certainement ils auroient causé de grands embarras à Castaldo, si, comme ils le désiroient, ils eussent eu pour chef Quendi * Ferentz, intime ami de Martinuse, & qui avoit un grand crédit dans le pays. Mais Quendi ayant été arrêté par l'ordre de Castaldo, lorsqu'il étoit prêt de monter dans sa chaise pour prendre la fuite, se laissa tellement vaincre, ou par sa situation, ou par les grandes promesses que lui fit ce Général, qu'il n'entreprit rien contre lui, & lui fut même d'un grand secours dans la suite, pour affermir en Hongrie l'autorité du roi Ferdinand. Castaldo étant parti avec lui pour Millenbach, y apprit que la garnison qu'il avoit laissée au château de Wintz, commettoit mille excès; que Lopez qui y commandoit, avoit fait rompre les coffres du Cardinal, & en avoit enlevé tout l'argent, qu'il avoit à sa fantaisie distribué aux troupes : que pendant ce tems-là, ce Gouverneur

* ou Chendi.

HENRI II. 1551.

avoit laissé le corps du Cardinal nud sur le plancher, entierement défiguré par les coups qu'il avoit reçûs, & couvert de sang figé, ensorte qu'on ne le pouvoit voir sans horreur. Castaldo envoya Diego Velez, pour arrêter le désordre, & faire donner la sépulture au corps de Martinuse. Il fut remis entre les mains de ses amis, qui eurent soin de le faire transporter à Weissembourg, où ils lui éleverent un tombeau auprès de celui de Jean Huniade Corvin, dans la grande église.

Cependant Castaldo envoya de Millenbach, où il étoit, à tous les Gouverneurs des Places, pour les porter à demeurer fidéles, sous l'obéïssance du roi Ferdinand, & les menacer, s'ils refusoient de se soûmettre. Il fit principalement partir Diego Velez pour Wivar, château très-bien fortifié, que Martinuse avoit fait bâtir, & où l'on croyoit qu'il tenoit renfermé ce qu'il avoit de plus précieux. On y trouva un homme, que Soliman avoit envoyé au Cardinal; on le fit arrêter, & on l'interrogea : mais on ne découvrit rien, qui pût rendre la fidélité & la droiture du Cardinal suspectes. On ouvrit seulement des Lettres écrites en langue Turque, & cachetées du sceau, dont Martinuse se servoit dans toutes ses dépêches. Le Cardinal, à l'insçû de Castaldo, les adressoit au Grand-Seigneur, à Rustan-Bacha, au Beglierbei de Grece, & à quelques autres principaux de la Porte. Enfin toutes les recherches que firent ses ennemis, afin de trouver quelque chose qui pût fletrir sa memoire, ne servirent qu'à rendre leur crime plus odieux, & ne donnerent aucune atteinte à sa réputation.

Castaldo fit aussi partir, pour la cour de Vienne, Julien de Carvajal, afin de faire sçavoir exactement à Ferdinand ce qui s'étoit passé. Ce fut à ce Carvajal, que Castaldo avoit fait donner la récompense promise à celui qui entreroit le premier par la bréche dans Lippe : récompense que le Cardinal prétendoit être dûë justement à ses Heiducques. Castaldo partit ensuite de Millenbach, pour se rendre à Hermanstat, où il sçavoit que Martinuse n'étoit pas aimé, à cause de quelques démêlez qu'il avoit eus autrefois avec cette ville. Il alla quelque tems après à Segeswar, avec une suite nombreuse, & accompagné de Quendi Ferentz, afin qu'étant proche de Seckel-Wassarhel, il pût facilement traverser les desseins de la diete des Sekels, où il avoit oüi dire, qu'on

devoit prendre la résolution de venger la mort du Cardinal. Ce fut là que Quendi lui rendit tous les services qu'il pouvoit attendre de sa fidélité : car s'étant trouvé par son ordre à l'Assemblée, il ménagea si bien les esprits en s'attirant les cœurs par ses présents & par son crédit, qu'après avoir quitté le dessein de venger la mort de leur bienfaiteur, ils demeurerent soûmis à Ferdinand, & se montrerent dans la suite toûjours disposez à le servir. Enfin, Castaldo voyant les peuples assez tranquilles dans la Transylvanie, jugea à propos d'envoyer ses troupes en quartier d'hiver.

1552.

Richesses du cardinal Martinuse.

Lorsqu'on vit que la mort du Cardinal n'avoit point eu de mauvaises suites, & qu'au contraire, elle sembloit avoir mis la tranquillité dans la Transylvanie, on commença à chercher ses thrésors, cause principale de sa mort. Castaldo conseilla à Ferdinand de nommer des commissaires, pour faire l'inventaire de ses richesses ; mais on ne put s'empêcher de soupçonner qu'on en avoit détourné une bonne partie. André Lopez en fut accusé, & pour ce sujet il fut mis en prison avec quelques autres. On trouva 1740 marcs, en lingots d'or; 4793 marcs en lingots d'argent ; 933 marcs d'argent tiré depuis peu des mines ; mille médailles d'or de Lysimaque [1], du poids de trois écus d'or chacune ; plusieurs vases de vermeil ; des chaînes d'or ; des pierres précieuses ; plusieurs balles de peaux de martres zebellines, des tapisseries & des habits fort riches ; un haras nombreux de chevaux, de mulets, & d'autres bêtes de somme. Toutes ces richesses peu à peu amassées par un homme, qui pendant tant d'années avoit eu l'administration des finances de l'Etat, & qu'il réservoit pour les frais de la guerre, se trouverent bien médiocres, par rapport au bruit qu'on en avoit fait courir, & furent des preuves sensibles de sa probité, & de nouveaux motifs de la haine qu'on avoit conçûë contre ses meurtriers. Car ceux qui ont le plus tâché de nuire à sa réputation, ne font monter tous ces trésors qu'à deux cens cinquante mille écus d'or: somme qui n'excédoit pas la condition d'un homme

1 Sous les ruines d'une ancienne citadelle, près de Deva en Hongrie, les paysans, en creusant la terre, avoient trouvé quelques années auparavant un grand nombre de médailles d'or avec l'empreinte de Lysimaque ; comme on verra dans la suite de ce livre. Lysimaque, un des capitaines & des successeurs d'Alexandre, regna d'abord dans la Thrace où il bâtit une ville. Il fut aussi roi de Macedoine.

HENRI II. 1552.

élevé a une si haute fortune, & qui n'étoit pas suffisante pour contenter l'avidité de ses ennemis. La reine Isabelle conservant la haine qu'elle avoit toûjours euë pour Martinuse, demanda au roi Ferdinand qu'on lui rendît plusieurs choses de grand prix, qui appartenoient au feu Roi son mari, & dont le Cardinal s'étoit emparé; ce que Ferdinand lui accorda. Castaldo eut pour sa part de toutes ces richesses, cent marcs en vases de vermeil, quatre cens médailles de Lysimaque, & quelques balles de peaux de martres zebellines, en reconnoissance des grands services qu'il avoit rendus au Roi son maître, en cette occasion, & pour prix de son crime. Maximilien fils de Ferdinand, & roi de Bohême, donna dans la suite à André Batori tout le haras & toute l'écurie du Cardinal; Ferdinand eut tout le reste. Les lingots d'or & d'argent servirent à faire de la monnoye, dont on paya l'armée pour quelques mois. Ceux qui partagerent à cet or, eurent un sort aussi triste, que ceux qui s'emparerent autrefois de l'or de Toulouse [1]. Les malheurs qui arriverent l'année suivante, tant de sang répandu par tout le Royaume, la prise de tant de villes par les Turcs, le soulevement des Grands, causé par la Reine irritée de ce qu'on n'exécutoit pas les promesses que Castaldo lui avoit faites, au nom de Ferdinand: tous ces désastres firent voir que le Ciel en courroux ne vouloit pas laisser la mort du Cardinal impunie.

Castaldo, après s'être assûré de presque toutes les places de Transylvanie, retourna à Hermanstat, où des marchands de Tergawisch, capitale de la Valachie, lui apprirent les nouveaux préparatifs de guerre que faisoient les Turcs; ce qui fut cause qu'il envoya Palavicini au roi Ferdinand, afin de l'informer de l'état présent des affaires, & lui demander un prompt secours, pour résister aux Turcs. Ferdinand dépêcha aussi-tôt Palavicini en Italie, pour faire une levée de quatre mille hommes, & amener avec lui le plus qu'il pourroit d'Espagnols. En même tems, il écrivit à Castaldo, & lui promit de lui envoyer au plûtôt huit mille chevaux du royaume de Bohême, vingt mille Hussars, vingt mille fantassins Allemands, & près de cinq mille Italiens & Espagnols. Mais soit qu'il eût promis ce puissant secours par ostentation, soit qu'il eût compté sur le consentement

1 Voyez Ciceron, *de natura Deorum lib.* 3. Aul. Gelle, *Noct. Att. lib.* 3. Justin, *lib.* 32. au sujet de l'or de Toulouse, & de Q. Cepio qui l'enleva. Voyez aussi Strabon, *lib.* 4.

des Allemands & des Hongrois, la guerre que Maurice électeur de Saxe entreprit dans la suite contre l'Empereur, empêcha l'exécution de ses promesses. Cependant Castaldo, fondé sur l'espérance qu'il avoit de ce secours, fit fortifier le plus promptement qu'il put Lippe, Temeswar, Clausenbourg & Hermanstat.

HENRI II. 1552.

Les troupes de Ferdinand sont battues par les Turcs.

Le premier des malheurs de Ferdinand en Hongrie fut l'attaque de Zegedin *, ville qui contient environ mille feux, & qui est située au conflant du Tibisque & du Danube ; ce qui la rend fort riche & fort commerçante : elle a sur le bord du Tibisque un château bien fortifié, où les Turcs avoient alors une garnison. Pendant que Castaldo étoit encore campé devant Lippe, Otomial, qui autrefois avoit été citoyen de Zegedin, & qui ensuite, après avoir été chassé de son pays, étoit devenu Magistrat de Debreczen en Hongrie, homme au reste plus hardi que prudent, le vint trouver, & après s'être fait fort, en présence de Batori, de prendre Zegedin, il demanda des troupes pour l'exécution de son projet. Il se fondoit sur des intelligences secretes, qu'il disoit avoir avec les habitans de cette ville & des lieux circonvoisins, qui, fatiguez de la domination tyrannique des Turcs, attendoient avec impatience une occasion favorable de donner des marques de leur bonne volonté. Enfin il sollicita tellement Castaldo, qu'il lui permit de lever des troupes, en lui disant que si son dessein n'avoit pas tout le succès qu'il en espéroit, il se contentât de prendre la ville, & qu'il se retirât après y avoir mis le feu, & l'avoir pillée, sans se mettre en peine d'attaquer le château ; qu'autrement il courroit risque de voir périr ses troupes, & de périr lui-même sans honneur.

* ou Zeged.

Après la prise de Lippe, lorsqu'on eût licentié l'armée composée de deux mille fantassins, Otomial choisit cinq cens chevaux, & sans découvrir son dessein, il augmenta leur paye, & les mit en quartier dans les places aux environs de Lippe : cela donna quelques inquiétudes à Bernard Aldana, qui ne sçavoit à quel dessein on distribuoit ainsi ces troupes dans son gouvernement. Mais en ayant été instruit par Castaldo, il promit à Otomial de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour favoriser son entreprise. Le jour marqué par les habitans étant venu, Otomial fit approcher son armée de la ville, & après l'avoir mise en embuscade dans les bois, il en fit avancer un petit nombre, pour attirer la garnison au combat. On cria

HENRI II. 1552.

aussi-tôt aux armes, & les Turcs voyant un si petit nombre d'ennemis firent une sortie, & les poursuivirent. Mais ceux qui étoient embusquez les investirent; de sorte que s'étant apperçûs trop tard du piege qu'on leur avoit tendu, ils furent contrains de retourner à la ville: les habitans qui étoient d'intelligence avec les ennemis, leur en fermerent les portes; ainsi ils furent presque tous taillez en pieces.

Les troupes d'Otomial entrerent dans la ville; mais n'ayant pû s'emparer du château, dont les Turcs, qui s'y étoient refugiez, avoient levé le pont, ils se mirent à piller les maisons des marchands Turcs, qui étoient venus de Constantinople s'établir dans cette ville, à cause de la commodité du commerce. Cependant Otomial, qui désespéroit de prendre le château avec les troupes qu'il avoit, envoya demander du secours à Aldana, qui vint peu après avec deux cens Espagnols & quatre pieces de canon, & fit en même tems dire à Castaldo de lui envoyer du renfort. Castaldo, après les avoir tous deux repris de leur témerité, & les avoir plusieurs fois avertis du danger qui les menaçoit, voyant qu'Otomial persistoit opiniâtrément dans son entreprise, pour ne pas donner lieu de croire qu'il s'y fût opposé, ordonna à Thomas Warkoz, qui étoit alors à Waradin, de tirer de cette ville quatre pieces de canon, & deux de Weissenbourg avec leurs affuts, pour les envoyer à Zegedin. On les y fit venir en effet par la riviere de Marisch. Il donna aussi ordre à Pietro Vacchi, qui avoit le commandement de l'infanterie, de tirer le plus qu'il pourroit de soldats des garnisons de ces mêmes places, & de les amener avec lui à Zegedin avec Orestolf & ses deux cens gens-d'armes. Pour lui, afin d'être plus à portée de donner ses ordres, & du secours dans toutes les occasions qui se présenteroient, il vint à Weissenbourg, & comme il n'étoit pas assûré du succès de l'entreprise; il confia à Roderic de Villandrado le commandement de Lippe, en l'absence d'Aldana, & celui de Temeswar à Diego Velez de Mendose, après leur avoir donné à chacun quelques troupes de renfort.

Il y avoit déjà huit jours qu'Aldana, dans l'espérance de quelque butin, assiégeoit le château, & déjà les lignes de circonvallation étoient achevées, lorsqu'on vit arriver Pietro Vacchi, avec deux mille fantassins & cinq pieces d'artillerie, &

Oreſtolf avec deux cens gens-d'armes, & cent Arquebuſiers Allemands, trente Eſpagnols & cent chevaux. qui étoient partis de Canoch. L'armée étoit compoſée en tout de trois mille chevaux, de deux mille fantaſſins Hongrois, de trois cens trente Eſpagnols, & de cent Allemands. Mais pendant qu'on faiſoit la revûë de ces troupes dans une plaine, qui eſt vis-à-vis le château, on vit paroître de loin le ſecours conduit par le Bacha de Bude, que les Turcs envoyoient aux aſſiégez. Dès que les Turcs apperçûrent les Chrétiens, ils ſe rangerent ſur deux lignes, & mirent derriere eux les charetes & les chariots eſcortés par les Janniſſaires. Vacchi de ſon côté forma un eſcadron de tous les chevaux-legers, & Oreſtolf en fit un autre des gens-d'armes, qu'il oppoſa au corps que commandoit le Bacha, Otomial & Aldana commandoient le troiſiéme eſcadron avec toute l'infanterie, & étoient poſtez auprès de la ville. Vacchi voyant Aldana indéterminé, fondit ſur les ennemis, & tailla en pieces leurs premiers rangs. Oreſtolf le ſuivit, & attaqua le côté gauche du corps, où étoit le Bacha avec la même impétuoſité & le même ſuccès.

Les Hongrois croyant avoir déjà remporté la victoire, ſe débandérent & ſe mirent à piller. Le Bacha, qui ſe croyoit battu, ſongeoit déjà à faire retraite; mais s'étant apperçû du déſordre des ennemis, il reprit auſſi-tôt courage : il fit avancer ſes Janiſſaires qu'il avoit laiſſez à l'arriere-garde, fondit ſur les Hongrois, qui couroient çà & là ſans aucun ordre, & les tailla aiſément en pieces, malgré la réſiſtance des gens-d'armes, qui, après que la plûpart des Hongrois furent tuez, reſterent auſſi ſur la place. En même-tems la garniſon du château fit main-baſſe ſur tous les bourgeois de la ville, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Il y eut ce jour là cinq mille Chrétiens tuez par les Turcs, tant au dedans qu'au dehors de la ville. Pour ſurcroît de malheur, il arriva que trois cens fantaſſins Hongrois, qui trois jours auparavant avoient été envoyez à la picorée, & qui ignorant ce qui s'étoit paſſé, revenoient au camp rejoindre leurs troupes, furent enveloppez par les ennemis, avant qu'ils puſſent s'en appercevoir. Mais reconnoiſſant trop tard leur faute, ils la repareren en quelque ſorte par un effort de valeur. Ils y perirent tous; mais ils tuerent deux fois autant d'ennemis, & firent payer bien cher aux

Turcs une victoire, qui jusque là leur avoit peu couté. Pour Aldana, dont la lâcheté, ou l'imprudence, avoient causé ce désordre, au lieu de rétablir le combat, comme il le pouvoit faire facilement avec son infanterie, il prit honteusemeet la fuite avec ses Espagnols, & arriva enfin à Canoch, qui n'est pas fort éloigné de Lippe, après avoir fait pendant une nuit le chemin de deux journées.

Il avoit laissé Higuera, qui jusqu'alors passoit pour un homme de cœur, avec une garnison, pour garder les bateaux sur lesquels il avoit fait passer le Tibisque à ses troupes; mais dès que Higuera eut appris la défaite, croyant que tous les Espagnols avoient péri dans le combat, sans se souvenir ni de l'ordre qu'il avoit reçû, ni de son devoir, il passa de l'autre côté de la riviere, & après avoir coupé les cordages des bateaux, il prit la fuite. Dès qu'il eut fait un peu de chemin, il rentra en lui-même : son esprit étant troublé par les remords & les inquiétudes, que lui causoit la faute qu'il venoit de commettre, il en eut une si grande honte, que de désespoir il voulut se tuer. Mais un de ses valets qui l'accompagnoit, lui arracha le poignard qu'il tenoit : il dissimula cependant son dessein, & dès qu'il vit que son valet étoit endormi, il se tira un coup de pistolet dans le corps, dont il mourut.

Ferdinand jugeant bien que cette défaite avoit entierement découragé les Hongrois, & diminué le zéle qu'ils avoient auparavant pour son service, créa André Batori Vaivode de Transylvanie, & Laurent Lossonczi, comte de Temeswar, dans la vûë de s'attirer l'amitié de toute la nation, par ces graces faites à deux Seigneurs, qui avoient une grande autorité parmi ces peuples. On apprit ensuite que le Grand-Seigneur avoit nommé le Bacha Mahomet, pour faire la guerre en Transylvanie. Mahomet étoit déjà venu avec une puissante armée à Bellegrade, à dessein d'entrer par ce côté là dans la Province, pendant que le Vaivode de Moldavie, qui avoit les mêmes ordres, en feroit autant du côté de Cronstat. Sur cette nouvelle, on tint l'assemblée des Etats à Torda, sur la riviere d'Aramas, qui se décharge dans celle de Merisch; on y avertit les principaux seigneurs de la province de lever des troupes, suivant la coûtume du pays, afin de composer une armée, qu'on pût opposer aux efforts du Moldave. On avoit bien plus

sujet

ſujet de craindre de ce côté là, que d'aucun autre, parce qu'il n'y avoit, excepté Segeſwar, aucune place aſſez forte, pour empêcher l'ennemi d'entrer chez les Sekels, & de mettre tous les pays d'alentour à feu & à ſang.

Batori ſe chargea de faire les levées, & Jean-Baptiſte d'Arco eut ordre, en l'abſence de Felix ſon frere, de défendre Cronſtat avec deux compagnies d'Allemands, & deux cens chevaux commandez par le lieutenant de Charle Zerotin. On lui ordonna auſſi de ſe rendre maître d'un Fort ſitué ſur une éminence proche de la ville, & d'y mettre du canon & des ſoldats, autant qu'il le jugeroit neceſſaire. Les habitans d'Hermanſtat en Tranſylvanie, firent offre à Caſtaldo de leurs perſonnes & de leurs biens. Dans le même tems, Ferdinand envoya le comte Helfeſtein, avec quatre mille Allemands, & dix pieces de canon, & lui dit d'aſſûrer Caſtaldo, qu'il étoit prêt à lui envoyer un renfort de quinze cens Gendarmes, de ſept compagnies d'Allemands, & de deux mille Hongrois. Caſtaldo, fondé ſur les promeſſes du Roi, en faiſoit de beaucoup plus grandes aux autres, en les aſſûrant que Pallavicini étoit prêt d'arriver avec trois mille Italiens; que l'électeur Maurice, (qui étoit retardé par quelques nouveaux troubles, dont nous parlerons dans la ſuite) devoit bien-tôt le ſuivre, accompagné de douze mille Fantaſſins, & de trois mille chevaux; & qu'il en étoit ainſi convenu avec lui. Il reçut, outre cela, ordre du Roi, d'employer aux frais de la guerre les revenus des Chapitres, qui étoient ſans Adminiſtrateurs, & dont l'évêque de Veſprin, & George Verner avoient dreſſé le memoire; de prendre à ſa ſolde les quatre cens Huſſars, qui avoient ſervi ſous le Cardinal Martinuſe, pour les empêcher de paſſer du côté des ennemis, & de leur donner pour chef Opperſtolf, le plus fameux capitaine de la province, qui s'étoit depuis peu attaché au ſervice de Ferdinand.

Cependant Loſſonczi, qui commandoit à Temeſwar avec cinq cens chevaux, mille fantaſſins, tant Eſpagnols qu'Allemands & Bohêmiens, & environ neuf cens Bourgeois capables de porter les armes, après avoir reçu la paye d'un mois, & deux cens autres Allemands de renfort, fut averti par Caſtaldo, de faire entrer le plus qu'il pourroit de proviſions dans la ville, & de ſe préparer à ſoutenir courageuſement un long

HENRI II. 1552.

siége, parce que l'on avoit beaucoup plus à craindre du côté par où venoit le Moldave, & où il n'y avoit aucunes places fortes, que de celui par où Mahomet devoit entrer avec son armée; que pour lui, il iroit au-devant du Moldave, avec le petit nombre d'Espagnols qui lui restoit, six mille Allemands, mille Gendarmes, & les gens du pays, afin de s'opposer à lui; que si, comme il l'espéroit, il remportoit la victoire, il iroit aussi-tôt le secourir, & faire promptement lever le siége. Castaldo vint ensuite de Torda à Clausembourg, après avoir donné ordre à Helsestein de le suivre avec quatre mille Allemands, à qui il ne paya que deux mois, au lieu de quatre qu'il leur devoit. Ces Allemands, quoi qu'à la vûë d'un ennemi si formidable qui les menaçoit, oserent se révolter, & comme ils étoient logez dans les fauxbourgs, ils se saisirent des canons, (ce qui arrive ordinairement dans ces sortes de séditions) & firent feu sur la ville; mais ayant été repoussez par les habitans, qui par l'ordre de Castaldo, tirerent sur eux le canon, ils résolurent de se saisir de sa personne. Castaldo en ayant été informé, revint à Torda, où les Etats étoient assemblez; & après avoir menacé les Allemands de les punir séverement, s'ils ne reconnoissoient leur faute, il les ramena à leur devoir, & les fit revenir à Torda, où le comte Helsestein punit les principaux auteurs de la révolte, dont il fit mourir cinquante; après quoi Castaldo partit pour venir secourir Cronstat.

Déja le Moldave, avec une armée de quarante mille hommes, avoit franchi les hautes montagnes qui bornent la Transylvanie, & n'étoit éloigné de Cronstat que de quatre milles. Jean-Baptiste d'Arco, après l'avoir quelque tems arrêté par de continuelles escarmouches, le poussa si vivement, qu'il fut enfin contraint de reculer. Le Moldave avoit envoyé mille hommes choisis d'entre les Turcs, les Tartares & les Moldaves, pour reconnoître la place. Le comte d'Arco ayant sçu son dessein, mit en embuscade quelques Arquebusiers & quelques chevaux Allemands, dans les défilés par où les Turcs devoient passer. De sorte que les ennemis s'étant avancés vers la ville, la garnison sortit aussi-tôt sur eux & les repoussa vivement jusque dans les défilez, où étoit l'embuscade. Ceux qu'on y avoit postez les ayant alors assaillis de toutes parts,

ils furent tous paſſez au fil de l'épée, ſans qu'il en reſtât un ſeul, qui pût porter à ſes compagnons la nouvelle de cette defaite. Le Moldave apprit en même-tems que Caſtaldo venoit au ſecours de Cronſtat; & s'étant imaginé que ſon armée étoit beaucoup plus nombreuſe, quoiqu'elle ne fût que de douze mille hommes, il prit honteuſement la fuite, & ſe retira vers les montagnes, ſans joindre Mahomet, comme il l'avoit promis. On étoit même perſuadé que, ſi les Sekels fuſſent venus au ſecours, comme ils en avoient reçu l'ordre, il auroit été entierement défait.

Siége & priſe de Temeſwar par les Turcs.

Lorſque tout réüſſiſſoit contre le Moldave, on perdit Temeſwar. Mahomet étoit ſorti de Bellegrade à la tête d'une armée de cent mille hommes & avec ſoixante-dix canons, dont il y en avoit trente de batterie; il étoit accompagné du Beglierbei de Grece, qui l'année précédente avoit eu le commandement général, & de Caſſum-Baſſa Capitaine de grande réputation. Il ſe rendit ſur le bord du Tibiſque, & après l'avoir fait paſſer à ſon armée ſur un pont qu'il fit jetter, il mit le ſiége devant Temeſwar. Les fortifications de cette place n'étoient pas encore achevées; car de cinq baſtions dont elle étoit flanquée, il n'y en avoit que deux qui fuſſent en état de la défendre. Le vingt-cinq de Juin, Mahomet s'étant avancé avec ſeize cens chevaux, accompagné du Beglierbei de Grece qui connoiſſoit le pays, pour reconnoître la place, Alfonſe Perez ſortit contre lui, & lui livra quelques petits combats. Trois jours après, dès qu'on eut fait les lignes de circonvallation, pour empêcher qu'on ne pût ni entrer ni ſortir de la ville, on la battit pendant huit jours par trois differens endroits, avec trente canons. Quoiqu'on eût renverſé preſque toutes les fortifications, & que la muraille fût ouverte de toutes parts, Loſſonczi néanmoins ſoûtint avec fermeté pendant quatre heures l'aſſaut des Turcs, & enfin les repouſſa. Il reſta ſur la place quinze cens Turcs, ſans les bleſſez; & les aſſiégez n'en perdirent pas plus de cent-cinquante: cela ſe paſſa le 4 de Juillet.

Ce deſavantage, loin d'abattre le courage des Infidéles, l'augmenta: la honte d'avoir été repouſſés les rendit furieux. Les Chrétiens au contraire, quoique victorieux, ſe trouverent beaucoup affoiblis, ſoit par le grand nombre des bleſſez, ſoit

HENRI II. 1552.

par la disette des vivres. D'ailleurs Otomial envoyé par Castaldo au secours de la place, avec quatre cent fantassins, avoit entierement été defait par la cavalerie Turque. Lossonczi n'ayant donc aucune espérance de secours, & se trouvant reduit à l'extrêmité, commença à parler du traité de paix, qui avoit été proposé par le Vaivode de Valachie, ou le Transalpin, avant que Mahomet passât le Danube. Les conditions de ce traité étoient, que si le roi Ferdinand vouloit payer à Soliman, pour le comté de Temeswar, le tribut que payoit auparavant Petrowith, Mahomet mettroit bas les armes. Mais Mahomet voyant que les choses n'étoient plus dans le même état, qu'il avoit fait passer le Danube & même le Tibisque à son armée, & que d'ailleurs le siége étoit déjà fort avancé, ne voulut rien conclure: il continua donc à foudroyer la place avec la même furie qu'auparavant. Les assiégez, qui combattoient alors pour leur propre conservation, plûtôt que pour l'interêt de l'état, firent à la hâte quelques nouvelles fortifications en-dedans de la place. Les Infideles, après avoir essayé plusieurs fois de forcer la ville, furent toûjours repoussez avec perte. Les Chrétiens cependant perdirent Gaspar Castellujo capitaine Espagnol, qui pendant ce siége avoit donné des preuves d'une extrême valeur.

Mahomet, pour intimider les assiégez, fit mettre sur des pieux devant la ville cent têtes, les plus hideuses, des gens d'Otomial, qui avoient été tuez; avec un écriteau, où il étoit marqué, qu'il traiteroit de la même maniere ceux qui viendroient au secours des assiégez. Le Bacha voyant que ce spectacle, quoique cruel, ne donnoit aucune terreur aux assiégez, songeoit à lever le siége, lorsqu'il fut averti de l'extrêmité, où ils étoient réduits, par deux déserteurs Espagnols, dont l'un, quoique d'Andalousie, étoit Arabe d'origine, & l'autre, après avoir été pris par les Turcs, avoit embrassé leur religion, & s'étoit marié à Constantinople, où il avoit sa femme & ses enfans. Cette nouvelle le fit résoudre à continuer le siége. Lossonczi voyant que ses gens commençoient à perdre courage de jour en jour, proposa à la garnison de se rendre. Les Espagnols étoient d'avis qu'il étoit plus à propos d'abandonner la place, & d'essayer de gagner les bois par les marais, que de compter sur la parole des Turcs, après qu'on en avoit

manqué à Oliman. Mais plusieurs trouvant cette retraite dangereuse, & aimant mieux se fier aux Turcs, on commença à capituler. Mahomet, qui avoit appris que Soliman se plaignoit de la longueur du siége, & qui sçavoit d'ailleurs que la résistance des assiégez n'étoit que l'effet de leur desespoir, passa de la force ouverte, dont le succès avoit été si lent, aux ruses & aux artifices : ainsi non-seulement il traita favorablement les envoyez de Lossonczi, mais encore, après leur avoir fait présent de vestes à la Turque *, il les renvoya avec de grandes marques d'amitié. La capitulation fut donc signée à ces conditions : Que Lossonczi conduiroit son artillerie où il voudroit : Que ses soldats se retireroient avec leurs armes, enseignes déployées, & emporteroient tout leur bagage : Qu'on ne feroit aucun tort aux habitans, pour avoir pris le parti de Ferdinand, & qu'ils ne recevroient aucun outrage : Que Mahomet donneroit une escorte pour conduire la garnison, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée en lieu de sûreté, & qu'il engageroit sa parole, qu'on ne lui feroit aucune peine, ni à la sortie de la ville, ni sur la route. Mahomet ayant confirmé ce traité par son serment, & l'ayant scellé de son cachet le vingt-cinq de Juillet, deux jours après Lossonczi sortit de Temeswar avec ses soldats.

HENRI II. 1551.

* des Dolimans.

La garnison devoit passer au milieu de l'armée, que le Bacha avoit partagée en deux corps. Les Espagnols jugeant que l'armée n'étoit ainsi rangée que pour les envelopper, firent difficulté d'avancer, & avertirent Lossonczi de prendre garde à lui. Mahomet les voyant s'arrêter, renouvella son serment, & jura qu'il ne leur feroit aucun tort : il leur dit, qu'il n'avoit ainsi disposé ses troupes, que pour faire plus d'honneur à de braves soldats, qui, en si petit nombre, avoient défendu la place avec un courage extraordinaire. Mais la garnison ayant avancé environ cinq cens pas hors de la ville, on se jetta sur eux, au signal qui fut donné, & après en avoir massacré la plûpart, le reste fut fait esclave. Perez, qui s'étoit debarrassé des mains des Turcs avec un courage étonnant, se sauva pendant le carnage ; mais s'étant enfoncé dans un marais, il fut pris par ceux qui le poursuivoient : ils lui couperent la tête, & la porterent en trophée à Mahomet. Lossonczi lui-même fut pris, & mené au Bacha, qui, par dérision, lui fit d'abord

Perfidie des Turcs.

HENRI II. 1552.

tant d'honneurs, que ce capitaine, avec la même crédulité qui l'avoit fait capituler, s'imagina que le Général Turc lui conserveroit la vie. Mais le Bacha le fit ensuite venir dans sa tente, où, après l'avoir amusé pendant quelque tems, il le fit décapiter en sa présence; & ayant ensuite fait attacher sa tête à la porte de la ville, il laissa le reste de son corps sans sépulture. Ce fut ainsi que cet officier illustre par sa naissance, & encore plus illustre par son merite, reçût de la perfidie des Turcs le châtiment dû à celle de Castaldo à l'égard d'Oliman.

Lâcheté d'Aldana.

Pendant que Mahomet, qui se voyoit maître d'une place qu'il avoit desesperé de prendre, y faisoit rafraîchir ses troupes, Canransebes, ville fort peuplée, qui avoit durant le siége abondamment fourni des vivres à l'armée des Turcs, vint se rendre à lui, en s'obligeant de payer un tribut. La perte de Temeswar fut suivie d'un autre malheur, qui arriva par la lâcheté de Bernard Aldana. Quoique ce capitaine tournât tout à son profit, qu'il eût en abondance des provisions necessaires, & qu'il eût même détourné une partie de l'argent destiné pour fortifier Temeswar, il resolut cependant d'abandonner Lippe, dès qu'il eut appris l'arrivée de Mahomet. Ses amis neanmoins lui ayant représenté l'ignominie dont il se couvriroit, s'il executoit un si lâche dessein, il changea d'avis, & promit de défendre la place. Ensuite voyant que les Turcs tournoient tous leurs efforts contre Temeswar, & se fiant sur le courage de Lossonczi, plus que sur le sien, il commença à se comporter avec sa negligence ordinaire: il traîna en longueur le travail des fortifications qu'il avoit commencées; il n'eut aucun soin d'envoyer des gens capables de reconnoître la contenance de l'ennemi; & il n'en eut des nouvelles que par quelques prisonniers, que les Rasciens lui amenoient tous les jours, sans qu'il leur en eût donné ordre; enfin il negligea de faire les préparatifs necessaires en tems de guerre, & meprisa les avis de Demetrius Uzarevichs chef des Hussars, qui lui reprochoit l'indignité de sa conduite. Plusieurs regardoient la negligence & la lenteur avec laquelle il faisoit fortifier le Château de Lippe, comme un moïen facile de s'excuser, qu'il se preparoit, en cas qu'il se vît contraint de l'abandonner, à l'arrivée des Turcs. Il résolut donc encore une fois

de sortir de la place, de mettre le feu au Château, d'encloüer le canon, & de faire jetter les provisions. Mais les Hongrois, les Rasciens, & les Espagnols, gens braves & plus passionnés pour la gloire qu'attachés à la vie, se récrierent contre une si infame resolution, & promirent de faire tous leurs efforts pour la défense de Lippe. Aldana, voyant qu'après leur avoir représenté à chacun en particulier la grandeur du péril où ils s'exposoient, il ne pouvoit les faire consentir à une déliberation si honteuse, feignit lui-même d'avoir changé de dessein, & après avoir fait un inventaire des provisions, il obligea par serment la garnison à soûtenir le siége, selon l'avis de Paul de Zara, grand capitaine, & chef des troupes Allemandes, qui lui conseilloit de differer au moins, jusqu'à ce qu'on eût vû l'ennemi. « Car, disoit-il, on n'est pas sûr que Mahomet, fatigué » du siége de Temeswar, où il a tant souffert, vienne attaquer » Lippe; peu même s'en est fallu qu'il n'ait levé le siége. D'ail» leurs Jean Turco & Barthelemi Corvatto, qui durant le sié» ge n'ont point cessé de harceler l'ennemi par de petits com» bats, ne sont campés avec leur cavalerie, qu'à trois lieuës » d'ici, & n'ont point encore quitté leur poste; ce qu'ils ne » feroient certainement pas, s'ils sçavoient que les Turcs dus» sent venir de Temeswar à Lippe. » Paul de Zara ayant allegué toutes ces raisons, & beaucoup d'autres à Aldana, eut encore bien de la peine à obtenir de lui, qu'on envoyât à Jean Turco & à Barthelemi Corvatto, pour s'informer de la contenance & des desseins de l'ennemi. Ceux qu'on envoya, ayant appris que les Turcs étoient encore à Temeswar, & ne parloient aucunement de venir assiéger Lippe, revinrent en grande diligence, de peur qu'Aldana, pressé par le désespoir, ne fit mettre le feu aux mines, qu'il avoit fait tenir prêtes pour joüer après sa retraite.

Il y avoit un grand nombre de troupeaux, qui suivoient ceux qui revenoient à Lippe, & ils élevoient de grands tourbillons de poussiere; ce que les sentinelles ayant apperçû de loin, ils le firent sçavoir aussi-tôt à Aldana. Ce gouverneur, déjà saisi de frayeur, conjectura par ce nuage que l'ennemi s'approchoit, & que ceux qui acouroient avec tant de précipitation, en apportoient la nouvelle. Alors, sans attendre qu'ils fussent arrivés, il ordonna qu'on fit sortir de la ville les charettes, sur lesquelles il

HENRI II. 1552.

avoit déjà fait charger tout le bagage ; il fit partir en même-tems la garnison, mettre le feu aux mines, pour faire sauter le Château & les fortifications, & enfin il fit encloüer le canon. Après quoi il sortit lui-même de la ville déjà embrasée, inquiet, troublé, & chargé des insultes & des imprécations des habitans, qui après la perte de leurs biens, erroient dans les campagnes avec leurs femmes, & leurs enfans, implorant la justice du Ciel, pour venger le tort que leur causoit la lâcheté des Espagnols. La vengence tarda peu. Les paysans ayant trouvé plusieurs de ces traitres, marchant sans ordre dans des chemins écartez, il les massacrerent & les dépoüillerent. Cependant Barthelemy Corvatto apperçut la flamme, du poste où il étoit : ne sçachant ce que cela signifioit, il s'en imagina toute autre chose que la vérité, & vint enfin à Lippe, où il apprit ce que c'étoit. Surpris de voir qu'Aldana, saisi d'une terreur panique, se fût ainsi honteusement abandonné lui-même, en livrant Lippe & ses habitans aux ennemis, il sauva ce qu'il pût des canons qui n'étoient pas endommagez, & les fit transporter à Giwla, après avoir rallumé le feu, afin qu'il ne restât rien qui pût donner lieu aux Turcs de se fortifier dans cette place.

Barthelemy étoit à peine parti, que Mahomet, qui ne songeoit à rien moins qu'à venir mettre le siége devant Lippe, ayant appris ce qui s'y étoit passé, envoya des gens pour en être plus exactement informé. Ils trouverent que les fortifications n'étoient pas entierement démolies. Après avoir éteint le feu, ils les réparerent, & firent sçavoir à Mahomet tout ce qui étoit arrivé. Ce Général y envoya aussi-tôt Cassum-Bassa, avec cinq mille chevaux. Dès qu'il fut venu, il s'empara d'une place voisine appellée Solmoz, imprénable par sa situation. Les soldats qui y étoient en garnison, effrayez de la peur de leurs voisins, l'avoient abandonnée : mais les Turcs les ayant poursuivis, les massacrerent tous, excepté le chef, qu'Aldana y avoit mis, & qui fut conduit à Cassum-Bassa. C'est ainsi que la fuite honteuse de cette garnison causa la perte de la place, & leur coûta la vie, lorsqu'ils auroient pû conserver l'une & l'autre avec honneur, s'ils eussent eu le courage d'attendre l'ennemi.

Après qu'on eut perdu Temeswar & Lippe, Castaldo dissimu-

dissimulant son chagrin, mit pour garder Deva, château bien fortifié, premierement André Lopez, & ensuite Aldana. Proche de ce château étoient les ruines d'une ancienne citadelle, où, quelque tems auparavant, comme les pluyes continuelles avoient bouleversé les terres, on vit briller de l'or, lorsque le Soleil commença à reparoître. Les paysans aussi-tôt y accoururent, & après avoir creusé la terre, ils trouverent un grand nombre de médailles d'or, sur lesquelles on voyoit la figure de Lysimaque, & dont chacune pesoit trois de nos écus d'or. De là, Castaldo se rendit à Segeswar, puis à Millenbach, ville située dans le milieu de la Province, & il résolut de camper entre ces deux villes, pour fermer à Mahomet l'entrée de la Transylvanie. Mais les stratagêmes de Batori & de Nadasdi eurent un bien meilleur effet: ils distribuerent leurs troupes en differens quartiers; ils les rangerent souvent en bataille, pour les faire paroître plus nombreuses; ils firent de fréquentes décharges d'artillerie; enfin ils semerent le bruit que l'électeur Maurice devoit amener du secours: tout cela inquiéta tellement les Turcs, qu'ils n'oserent rien entreprendre. Cependant Ferdinand envoya cinq cens chevaux, conduits par Fabien Schinaich. Pallavicini vint aussi avec trois mille Allemands, & autant d'Italiens, à qui Schinaich avoit joint cinq cens de ses chevaux. Il y avoit sur la route, qui est la plus courte, pour passer de la haute Hongrie en Transylvanie, un château appellé Drigal, occupé par les Turcs, d'où ils faisoient des incursions dans le pays voisin. Pallavicini en fit approcher ses troupes, malgré Castaldo, qui l'avertit de ne point attaquer cette place, & de le venir trouver au plûtôt; que, ce siége étoit très-dangereux; & qu'il devoit être persuadé que s'il y restoit plus long-tems, il faciliteroit le moyen d'entrer dans la Transylvanie aux ennemis, à qui jusqu'alors il en avoit fermé le passage. Ces conseils de Castaldo, moins efficaces que prudens, ne pûrent détourner Pallavicini de son entreprise.

Après que ses troupes & celles d'Erasme Teufel eurent battu durant quelques jours le château, sans discontinuer, Achmet, Bacha de Bude, vint au secours des assiégez avec quinze mille chevaux, qui parurent de grand matin, le vingt-sept de Juillet. Il avoit envoyé devant cinq cens chevaux, pour faire

HENRI II. 1552.

sortir les ennemis de leurs lignes, & les attirer au combat. Ils sortirent en effet, fondirent avec impétuosité sur les Turcs, & après en avoir tué une partie, ils poursuivirent le reste; jusqu'à ce que mis eux-mêmes en désordre, ils furent donner dans le second escadron des Turcs, qui taillerent d'abord en pieces les troupes de Teufel. Pallavicini, qui conduisoit les Italiens, voyant sa cavalerie en fuite, songea à la retraite & tâcha de gagner un bois qui étoit proche; mais il fut prévenu par l'ennemi: alors prenant conseil de la nécessité, il rangea ses soldats en bataille: mais soit qu'ils fussent accablez de fatigue, ou découragez par la défaite de leurs compagnons, ils purent à peine soûtenir le premier choc, & furent aussi-tôt mis en déroute. Pour lui, dès qu'il se vit abandonné des siens, & de toutes parts environné des Turcs, mettant toute son esperance dans une mort glorieuse, il fit tous ses efforts pour ne pas tomber vif entre les mains des Infidéles. Mais enfin ayant été blessé à la main, & son épée étant tombée, il fut pris & mené à Bude, où après avoir demeuré quelque tems, il fut racheté, en payant quinze mille écus d'or. On prit aussi Erasme Teufel, qui peu après fut décapité à Constantinople. Les capitaines Hippolyte Pallavicini, Albert de Castello, Bambino de Carpi, Mario de Tivoli, & Vincent Antinori, furent aussi faits prisonniers.

Le Bacha, après une si grande victoire, fit porter à Bude tout le butin, & alla aussitôt rejoindre Mahomet, qui avoit eu dessein de porter la guerre en Hongrie, mais qui, depuis la prise de Lippe & de Temeswar, avoit pris la résolution de se retirer. Achmet fit tout ce qu'il put pour lui faire reprendre son premier dessein, & enfin il l'engagea à faire les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Il alla donc camper auprès de Zolnok, château que Ferdinand avoit fait bâtir en un endroit fort avantageux, sur le bord du Tibisque, & qui étoit flanqué de cinq bastions. Le Tibisque passoit d'un côté, & le Zagywa de l'autre, & ces deux rivieres remplissoient un fossé profond, qui enfermoit le château des deux autres côtez. Il y avoit pour garnison trois cens Allemands, cent Bohêmiens, deux cens Hongrois, & cinquante Espagnols, & outre cela deux cens chevaux. Il y avoit encore de longs bateaux disposez de telle maniere, qu'on pouvoit facilement sortir de la

place, & y faire entrer du secours. La place d'armes de cette forteresse contenoit quatre mille hommes rangez en bataille; enfin, ce château étoit comme le rempart de tout le Royaume. On envoya d'abord deux mille chevaux qui investirent la place : il y eut quelques legers combats, où les Turcs eurent toûjours du desavantage.

Il arriva alors un accident, qui fut pris pour un mauvais présage. L'imprudence d'un soldat Allemand mit le feu au château, qui étoit de bois; mais presqu'aussi-tôt le feu fut éteint. Peu après Mahomet arriva avec son armée. Il campa assez loin de la ville, pour n'être pas incommodé du canon. Il fit alors sommer le Gouverneur de rendre la place, comme étant bâtie sur un terrain dépendant de Soliman. Le Gouverneur méprisa les prétentions & les menaces des Turcs : Mahomet fit donc approcher son artillerie, & fit tirer le canon contre la ville pendant huit jours, mais avec peu d'effet; parce que les bastions, qui étoient faits de terre & de fascines, n'étoient point endommagez par les batteries. Les Allemands néanmoins épouvantez des premiers succès des Turcs, & craignant pour eux, commencerent à proposer aux Espagnols de se rendre. Voyant qu'ils ne les pouvoient attirer dans leur sentiment, il s'adresserent aux Bohêmiens, & enfin aux Hongrois. Malgré la résistance du Gouverneur, qui leur reprocha leur perfidie, & qui pour leur ôter toute esperance de se pouvoir sauver, leur dit que tous les bateaux avoient été submergez, tous pendant la nuit sortirent de la ville. Les Turcs s'en étant apperçus, briserent une porte, entrerent dans la ville, & surpris de la voir déserte, il s'avancerent jusqu'au château, où le Gouverneur, pour réparer par sa fermeté la lâcheté honteuse de ses gens, s'étoit enférmé, après avoir fait lever le pont. Les Espagnols, après la fuite de leurs compagnons, s'étoient aussi sauvez les uns après les autres. La plûpart des Allemands furent noyez dans les rivieres, & le reste fut massacré Mahomet se voyant maître de la place, fit beaucoup d'honneur au Gouverneur, qui avoit préferé à la vie une mort glorieuse : aussi son sort fut-il plus heureux, que celui de ses gens qui avoient préferé la vie à l'honneur. Après avoir pris si facilement Zolnok, à quoi il ne s'attendoit pas, il marcha plein d'espérance vers Agria : mais nous parlerons à la fin de

HENRI II. 1552.

Mécontentement de la reine Isabelle. Conspiration contre Castaldo.

cette année du succès de ce siége, qui ne se fit qu'après l'arrivée de Maurice en Hongrie.

Pendant ce tems-là, on n'entendoit parler de tous côtez que des plaintes de la reine Isabelle, qui disoit qu'on lui manquoit de parole, qu'on ne lui donnoit pas Oppeien, Monsterberg, la principauté de Ratibor, les vingt-cinq mille écus d'or qui devoient lui être payez tous les ans, & les cent cinquante mille autres, qui lui étoient dûs pour sa dot, & que Ferdinand s'étoit obligé de lui payer. Elle eut recours à Sigismond roi de Pologne son frere, & à Bone Sforce sa mere, qui députerent à Ferdinand Mathias Loboccio, pour le prier de remplir ses engagemens. Mais cet Ambassadeur ne rapporta que de belles paroles. La Reine indignée de ce qu'on se mocquoit d'elle, commença à ménager les grands de Transylvanie, qui ne pouvoient supporter la domination des Allemands, & surtout celle de Castaldo, & tacha de les gagner, afin de remettre le jeune Prince son fils sur le thrône. Ce qui engagea cette courageuse Princesse à prendre cette résolution, fut Mirce Vaivode de Valachie, qui lui avoit de lui-même offert ses services, & qui avoit secretement sollicité Soliman, au nom de la Reine, de lui donner du secours. Mais elle se servit principalement en cette occasion de Petrowitz, & de François Quendi, dont le premier qui étoit parent du feu Roi son mari, & l'autre grand ami du cardinal Martinuse, avoient beaucoup de credit parmi la noblesse & parmi le peuple. Ils firent aussi entrer dans leur parti Etienne Vaivode de Moldavie, qui après avoir accusé devant les Turcs le legitime Seigneur du pays, & l'avoir fait chasser, avoit été mis en sa place. Comme les Confederez comptoient beaucoup sur ses forces, ils furent très-consternez de sa mort imprévûë, qui leur fit abandonner la résolution de chasser par la force Castaldo de la Transylvanie; voici de quelle maniere cette mort arriva.

Pendant que Castaldo étoit à Segeswar, un Cavalier Moldave de bonne mine, qui paroissoit vertueux & homme de cœur, le vint trouver, accompagné de quelques Baïores ou Boïars (car c'est ainsi que sont appellés les gentilshommes chez eux, & chez les Moscovites.) Il s'étoit sauvé de sa patrie mécontent du Vaivode, & ne pouvant supporter sa tyrannie, il témoigna à Castaldo qu'il étoit prêt à tuer ce Vaivode,

pourvû qu'il fût appuyé de la faveur de Ferdinand ; il lui dit que c'étoit un cruel tyran, qui après avoir dépoüillé le légitime héritier, & massacré les principaux seigneurs du pays, s'étoit emparé de la souveraineté par un crime des plus noirs; qu'outre cela il conspiroit avec les Turcs pour la ruine de la chrétienté, & pour celle de Ferdinand & de ses ministres : qu'il ne pouvoit rendre un plus grand service à sa patrie, qu'en assurant le salut du public & le sien propre, par l'exécution de ce grand coup. Castaldo l'écoûta, & le renvoya avec des marques de bonté & de bienveillance, lui promettant de la part de Ferdinand le commandement d'une compagnie de deux cens gens d'armes, entretenus par le Roi, s'il exécutoit ses promesses.

Le cavalier Moldave, après avoir essayé plusieurs fois de faire son coup, voyant que l'exécution en étoit difficile, parce que les Gardes du Vaivode l'escortoient continuellement, se retira enfin en Pologne, d'où quelque-tems après il écrivit à Castaldo. Après s'être excusé de son long retardement, il le pria d'écrire aux deux principaux favoris du Vaivode, & de lui adresser les lettres, afin qu'il pût lui-même les leur remettre entre les mains ; il le prioit encore de les solliciter par ces lettres à exécuter au plûtôt l'entreprise où ils s'étoient engagez, & de s'obliger de son côté à leur donner le double de ce qu'il leur avoit promis. Le dessein de ce Cavalier rusé étoit de faire ensorte que les lettres fussent surprises, afin que par ce moyen ces deux Seigneurs qu'il redoutoit particulierement, quoique cependant ils ne fussent point encore instruits de la conspiration, devinssent suspects au Vaivode ; & que, lorsqu'ils ne seroient plus dans ses bonnes graces, ils entrassent plus facilement dans son projet. Cet artifice eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre : car les lettres étant tombées entre les mains d'Etienne, il sçut dequoi il s'agissoit, & après les avoir tous deux menacés, il les chassa honteusement de sa Cour. Le cavalier Moldave commença aussi-tôt à les solliciter, & leur faisant considerer l'exemple des autres, il les avertit du peril qui les menaçoit ; de sorte qu'il les engagea à conjurer la mort de cet ennemi commun. Après avoir intéressé dans leur entreprise les parens & les amis du prince qui avoit été déposé, ils s'assemblerent tous au jour & au lieu marqués, & pendant que le

HENRI II. 1552.

Vaivode au milieu de ſon armée, ne s'attendant à rien moins, repoſoit ſous ſa tente, ils ſe jetterent ſur lui, & le percerent de pluſieurs coups de poignard. Après quoi les conjurez, ſecondez de leurs amis, pour avoir plus de complices, firent main baſſe ſur deux mille hommes, tant Turcs que Tartares, ſa garde ordinaire. Peu contens de cette cruelle exécution, ils tournerent leur fureur contre la maiſon d'Etienne, & (ce qui arrive ordinairement dans ce pays, en de telles circonſtances) ils maſſacrerent ſa mere, ſes enfans & tous ſes parens.

La mort du Vaivode délivra les peuples d'une tyrannie inſuportable, & fut cauſe qu'on lui ſubſtitua un ſucceſſeur plus humain, qui donna lieu d'eſpérer qu'il ſeroit lié avec le roi Ferdinand; ce qui ne fut cependant pas. Cet évenement néanmoins fit échoüer les projets de Petrowithz & de Quendi. Mais comme la haine qu'on portoit aux Allemands & aux Eſpagnols s'augmentoit de jour en jour, ces deux Seigneurs, après avoir repris courage, tendirent des piéges à Caſtaldo, & afin de le pouvoir entierement chaſſer de la Tranſylvanie, ils lui conſeillerent de réprendre Lippe, & lui firent voir que ſon honneur & la tranquillité de la province dépendoient de cette expédition; que la place n'étoit pas encore ſi-bien reparée & munie, qu'en y menant des troupes on ne pût facilement s'en rendre maître; que ce ſuccès pourroit reparer les pertes qu'on avoit faites cette année, & relever le courage des peuples, que la priſe de cette ville avoit abbattu. Quoique Caſtaldo vît parfaitement où tendoient les avis de Quendi & de Petrowithz, cependant pour ne les pas offenſer en faiſant paroître quelque ſoupçon, il diſſimula adroitement, & feignant d'approuver leurs conſeils, il trompa leurs eſpérances par ſes retardemens.

Cependant la licence des Allemands & des Eſpagnols, qui n'étoient point payez, s'augmentoit. Ferdinand informé de tout ce qui ſe paſſoit, pour ſe contenter lui-même en quelque maniere, & ſatisfaire aux plaintes des peuples, fit arrêter Aldana, & informer contre lui, pour avoir honteuſement abandonné Lippe, & mis le feu au château. Aldana alleguoit pour ſa défenſe, qu'il n'avoit ainſi brûlé Lippe que pour empêcher les Turcs, à qui il étoit incapable de réſiſter, de s'emparer de cette place: que cependant ſon deſſein étoit, qu'auſſi-tôt que

les Turcs seroient sortis de la province, d'y retourner, & d'en reparer les fortifications. On entendit contre lui les dépositions des soldats de la garnison, & après avoir été convaincu, il demanda à Ferdinand que sa cause fût renvoyée devant des juges non suspects, pour être examinée de nouveau; ce qui lui fut accordé. Il fut enfin condamné à mort, & mené à Vienne, où étoit le Roi, pour subir l'exécution de sa sentence. Comme il étoit déjà dans la place sur le point d'être décapité, Marie reine de Bohême obtint de Ferdinand son beau-pere, par l'entremise de Maximilien son mari, en considération de la nation Espagnole, que son supplice seroit changé en une prison perpetuelle. Mais ensuite il en sortit par la même faveur, & fut mis en liberté, malgré les remontrances de Castaldo, qui disoit que, comme il importoit à la République de récompenser le courage & la fidélité, il étoit aussi de l'interêt du public de punir la lâcheté & la perfidie; que c'étoit anéantir la discipline militaire, que de faire grace à des sujets coupables & indignes.

Aldana est condamné à mort.

Dans ce même tems l'Electeur Maurice, qui étoit déjà reconcilié avec l'Empereur, vint après le traité de Passaw, à Rab, appellé aujourd'hui Javarin, avec dix mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux. Mais avant que de parler de ses succès, il faut raconter tout ce qui se passa en Europe depuis le commencement de cette année. Le bruit de la guerre s'étoit répandu dans l'Allemagne, sur-tout après le siége de Magdebourg, que les troupes ravageoient la Thuringe & tout le pays d'alentour. Alors les electeurs de Mayence, de Cologne & de Tréves écrivirent de Trente à l'Empereur le 22 de Decembre, & lui manderent qu'ils avoient résolu de retourner chez eux. L'Empereur leur fit réponse le 3 de Janvier, & les pria de n'ajoûter aucune foi à tout ce qu'on disoit des mouvemens nouveaux & cachez de la Hesse. Il leur dit encore que, par les lettres qu'il avoit envoyées aux Princes & aux Etats de l'Empire, il s'étoit informé de leurs intentions; que tous avoient témoigné beaucoup de zéle & de soumission; que Maurice même, dont on avoit fait courir tant de bruits différents, lui avoit depuis peu écrit, & que ses lettres effaçoient tous les soupçons; que ses députez étoient à Inspruck, d'où ils devoient partir le lendemain pour se rendre au Concile de

Affaires d'Allemagne.

HENRI II. 1552.

Trente; qu'il sçavoit parfaitement que les troupes, qu'ils avoient raison de craindre, ne s'étoient révoltées que faute de payement. Qu'ainsi il avoit mandé (sans cependant y être obligé, mais afin de pourvoir à la tranquillité de l'Allemagne) qu'on levât de tous côtez de l'argent pour les payer, & ensuite les licentier; que cependant ils ne devoient pas abandonner le Concile, de peur de donner lieu aux ennemis de la paix, d'inventer de nouvelles calomnies; que pour lui il auroit soin de travailler à leur sûreté & à celle de l'Etat, en pourvoyant à tout ce qui seroit nécessaire en toutes sortes de rencontres.

Affaires du Concile de Trente.

Le comte de Montfort étoit déjà retourné à Trente. Les envoyez du duc Wirtemberg, après avoir reçû ordre de ce Comte, de traiter pendant son absence avec le cardinal de Trente & François de Tolede, remontrerent qu'on n'en avoit pû rien obtenir, & demanderent qu'on écoûtât les demandes de leur Prince. Jean Sleidan fit de même pour le Senat de Strasbourg, & comme on avoit permis à de Poitiers de montrer ses lettres, il déclara aussi au comte de Montfort le sujet de son Ambassade. Pendant que les Evêques consultoient, & qu'après avoir oüi les Théologiens, ils s'occupoient à discuter les opinions diverses, pour former ensuite les decrets (dont le Concile avoit chargé, pour la nation Allemande, les évêques de Cologne & de Vienne, & Jule Flug évêque de Naumbourg) les Envoyez de Maurice, Volf Coller, & Leonard Badehorn, arriverent d'Inspruck, & trois jours après ils exposerent leurs ordres devant les Ambassadeurs de l'Empereur. Cependant personne n'alloit voir le cardinal Crescentio ni ses collegues, de peur de paroître leur déferer, ou leur devoir quelque chose. Pour satisfaire néanmoins au decret de l'Empire, en vertu duquel ils étoient venus au Concile, ils jugerent à propos de prendre pour arbitres & médiateurs, les Ambassadeurs de l'Empereur, qu'ils regardoient comme le premier & le souverain magistrat de l'Allemagne. Voici ce qu'ils avoient ordre de representer. Qu'on n'avoit pas assez pourvû à la sûreté des Théologiens qui devoient venir au Concile; ce qui avoit été cause que Maurice n'y en avoit encore envoyé aucun: Que ce Prince avoit d'ailleurs résolu d'y envoyer des gens de probité, zélez surtout pour la paix & pour l'union, & qu'ils étoient déjà en chemin; qu'au reste il demandoit qu'on en agît à l'égard de ceux

qui

qui devoient s'y trouver, de la même maniere qu'on en avoit usé autrefois à l'égard de ceux de Bohême; Qu'on leur donnât les mêmes sûretez que le Concile de Bâle avoit accordées à ceux là, & que tout fût suspendu jusqu'à leur arrivée; Que lorsqu'ils seroient venus, on examinât de nouveau toutes les questions; Que tout ce qui avoit été fait jusqu'alors n'auroit point de lieu, & que le jour indiqué pour la tenuë du Concile seroit differé; Que ce Concile seroit tenu de maniere, que toutes les nations pussent s'y rendre, & que le Pape n'y prendroit point la qualité de president, mais qu'il se soumettroit lui-même au Concile, afin que les suffrages y fussent sans contrainte, & les jugemens sans prévention.

Quoique les Ambassadeurs de l'Empereur témoignassent de la joye de leur arrivée, & leur promissent de communiquer leurs propositions aux Peres du Concile; cependant ils écrivirent à l'Empereur à ce sujet. L'Empereur, pour appaiser & gagner l'électeur Maurice, conseilla aux Prélats de répondre avec douceur à toutes ses demandes. Les députez de Wirtemberg & de Strasbourg s'unirent aux envoyez de Maurice, & après avoir conferé ensemble, ils s'unirent le 23 de Janvier pour faire les mêmes demandes. Cependant les Ambassadeurs de l'Empereur ayant fait venir les députez de l'Electeur, leur firent voir ce qu'ils avoient conclu avec les Peres du Concile. Ils leur dirent qu'ils avoient obtenu le sauf-conduit qu'ils demandoient; Que tout seroit suspendu jusqu'à l'arrivée des Théologiens, mais qu'il ne dépendoit pas des Peres du Concile que toutes les nations s'y trouvassent; Que le Concile, qui avoit été indiqué & assemblé légitimement, n'en devoit pas avoir moins de force & d'autorité; Que comme il étoit de l'honneur d'une si célébre assemblée, que les décrets, qui avoient été déjà faits, ne fussent pas annullez, il falloit examiner s'il y alloit en cela de l'interêt commun; Qu'ils devoient plutôt venir eux-mêmes pour être écoutez; Que s'il arrivoit (ce qu'il ne croyoit pas) qu'on fît quelque acte, qui leur parût préjudiciable à leur liberté & à leur conscience, ils pourroient se retirer quand ils voudroient; Qu'il falloit donner quelque chose au tems, & ne pas se flatter qu'on pût tout accorder à la fois; Que quand on seroit assemblé, on pourroit alors obtenir, à la faveur des circonstances, ce qui paroissoit pour le

présent trop difficile à accorder ; Que les Peres du Concile souhaittoient sincerement la reformation, & que pour eux en particulier, ils sçauroient s'acquitter de leur devoir par rapport à cet article ; Qu'ils avoient des choses de très-grande importance à proposer ; mais qu'ils souhaittoient qu'eux, députez, fissent d'abord leurs propositions, afin d'avoir lieu de faire aussi les leurs ; Que cependant on les prioit de ne point éxiger que le Pape se soûmît au Concile ; Que les Prélats sçavoient fort bien, qu'il y avoit quelque chose dans ce haut degré de puissance Papale, qu'il seroit de l'interêt de l'Eglise même, d'abaisser & de réformer ; mais qu'en cela il falloit se comporter prudemment, & avec une extrême délicatesse ; Qu'ils sçavoient eux-mêmes par leur expérience, combien il étoit necessaire de dissimuler, en traitant avec les partisans du Pape ; Qu'il falloit plûtôt tâcher de les gagner par la souplesse, que de vouloir les réduire par la force ; Qu'ils avoient eu beaucoup de peine à tirer d'eux cette réponse pour le présent ; mais qu'ils ne desesperoient pas d'en obtenir davantage dans la suite, pourvû qu'ils se comportassent en cette affaire avec beaucoup de moderation & de patience.

On donna alors aux Envoyés le sauf-conduit pour l'examiner, & le remettre ensuite. Les Envoyés de Maurice & les Députez de Wirtemberg & de Strasbourg, après l'avoir tous ensemble examiné, & confronté avec tous les articles de celui du Concile de Bâle, trouverent qu'on y avoit changé ou ômis plusieurs choses. Car il étoit marqué expressement dans le sauf-conduit accordé aux Bohêmiens, qu'ils auroient le pouvoir de décider ; Que l'Ecriture Sainte, & l'usage public & autentique de l'ancienne Eglise, les Conciles & les Peres, d'accord avec l'Ecriture Sainte, tiendroient lieu de Juges, dans les disputes sur la Doctrine ; Qu'ils auroient chez eux, & en particulier, le libre exercice de leur Religion ; & qu'enfin on ne feroit rien qui pût tendre à avilir leur Doctrine, & à la rendre méprisable. On avoit ômis dans le sauf-conduit le premier, le troisiéme & le dernier article du sauf-conduit accordé aux Bohêmiens, & on avoit entierement changé le second, qui étoit le plus essentiel. C'est pourquoi ils dresserent une nouvelle formule de sauf-conduit, conforme à celle du Concile de Bâle. Le C. de Tolede ayant rejetté cette Formule avec

indignation & colere, ils lui répondirent, qu'ils étoient obligés de ſuivre à la lettre les ordres qu'ils avoient reçûs, & qu'il leur étoit preſcrit de ne recevoir aucun ſauf-conduit, qui ne fût conforme à celui de Bâle : cela fit qu'on ne put rien conclure.

Deux jours après, les Peres du Concile s'étant aſſemblés le matin, on fit venir devant les Ambaſſadeurs de l'Empereur les Envoyez de Wirtemberg, qui, après avoir préſenté leurs lettres de créance, & préſenté une confeſſion de foi, au nom de leur Prince, demanderent que du conſentement des deux partis, on choisît des Juges, qui décidaſſent canoniquement de tout ce qui ſeroit mis en diſpute ; Que ce qui avoit été décidé dans le Concile les années précédentes, pendant leur abſence, ne fît point loi, mais que tout fut remis en déliberation. Ils ajoûterent, qu'à ces conditions il viendroit des Théologiens, qui expliqueroient plus amplement ce qui étoit contenu dans leur confeſſion de foi. On fit venir le ſoir les Envoyez de Maurice, qui repeterent ce qu'ils avoient dit devant les Ambaſſadeurs de l'Empereur ; mais ils ne préſenterent point la confeſſion de foi dreſſée par Melanchton. On leur donna audience en particulier, quoiqu'ils euſſent réſolu de n'expoſer leurs ordres qu'en public, & devant tout le Concile aſſemblé. Le lendemain après la Meſſe, qui fut célébrée publiquement, on déclara ſolemnellement, que tout étoit differé juſqu'au vingtiéme de Mars, en faveur des Proteſtans, à qui on vouloit donner un plus ample ſauf-conduit, afin qu'ils n'euſſent aucun lieu de ſe plaindre.

Les Envoyez demanderent une copie de ce ſauf-conduit, tel qu'on le leur promettoit, & ſe plaignirent de ce qu'on uſoit exprès de tous ces délais, afin de les faire regarder comme les auteurs de la diſcontinuation du Concile. De Poitiers, à qui ils firent leurs plaintes, les renvoya à Tolede. Dès qu'ils furent arrivez chez ce Cardinal, on leur donna à chacun une copie de la formule du ſauf-conduit, que les Secretaires du Concile avoient accompagnée de quelques notes. Ils furent bien ſurpris de voir, qu'on n'avoit rien changé dans tout ce qu'ils avoient demandé qu'on corrigeât : ils dirent qu'on ne les avoit pas ſatisfaits. Alors de Poitiers leur parla ainſi : « Pour ce » qui eſt du premier article, par lequel vous demandez qu'on

HENRI II. 1552.

» accorde à vos Théologiens le pouvoir de décider ; votre » demande est à contre-tems : vous sçavez qu'il arrive quelquefois qu'on refuse d'abord bien des choses, qu'on accorde » ensuite, lorsque l'occasion est plus favorable. Pour ce qui regarde la Sainte Ecriture, que vous prétendez devoir être » le seul Juge dans toutes les disputes en matiere de religion, » tout le monde en convient ; mais quand on dispute sur le » sens de l'Ecriture, & que les différens partis ne s'accordent » pas, il n'y a personne aussi qui doute, que le jugement » n'en doive être déféré au Concile. A l'égard du libre exer- » cice de votre religion, dans l'interieur de vos maisons, quoi- » qu'on ne vous l'accorde pas ouvertement, on ne vous le » défend cependant pas. Pour ce qui est du reste, vous n'a- » vez aucun sujet de craindre, qu'on fasse rien qui vous puisse » rendre méprisables ; cela sera très-séverement défendu, & » vous devez être persuadez que ceux qui oseront contrevenir » à cette défense, seront séverement punis ». De Poitiers ayant ajoûté à cela les mêmes raisons qu'il avoit déjà apportées, touchant la nullité de ce qui avoit été fait jusqu'alors, & la subordination du Pape au Concile ; les Députez prirent les copies du sauf-conduit, à condition que chacun l'envoyeroit à son Prince, ou aux Magistrats de sa ville. Ceux de Wirtemberg s'en étant retournez dans leur pays le premier de Fevrier, avec la permission de l'Empereur, l'y porterent eux-mêmes.

Melancton étant arrivé à Nuremberg, accompagné des autres Théologiens, reçut ordre de Maurice de s'y arrêter quelque tems, jusqu'à ce qu'il eût reçu le sauf-conduit, qu'on envoyoit de Trente. Peu de jours après, on fut assûré que les Députez l'avoient envoyé : mais on reçut en même tems de nouveaux ordres de Maurice, qui enjoignoient aux Théologiens, que quand même on le leur auroit apporté, ils s'arrêtassent encore à Nuremberg, jusqu'à ce qu'il eût vû l'Empereur, qu'il devoit bien-tôt aller trouver. Les Princes d'Allemagne cachoient ainsi leurs vûës secrettes sous ces marques de défiance : l'emportement d'un Prédicateur Catholique y donna lieu, ou l'augmenta. Un certain Dominicain, nommé Ambroise Pelarg, qui étoit à la suite de l'archevêque de Treves, prêchant le sept de Fevrier, avec un zéle imprudent, contre les hérétiques, s'avisa de dire, qu'on ne devoit pas tenir

fa parole qu'on leur avoit donnée. Les Députez Proteftans s'en plaignirent aux Ambaffadeurs de l'Empereur : on ne fatisfit à leurs plaintes, qu'en niant le fait.

Pendant ce tems-là, Maurice écrivit de fa propre main aux Députez, & leur manda de preffer les Peres du Concile de leur accorder ce qu'il n'avoient point encore obtenu; que pour lui il avoit réfolu d'aller dans peu trouver l'Empereur. Il faifoit entendre, que pourvû qu'on accordât des fûretez fuffifantes, la plûpart des autres Princes, & en particulier les ducs de Pomeranie fes coufins, & toutes les villes, envoyeroient des Députez & des Théologiens au Concile. Ces Lettres ayant été remifes entre les mains du cardinal de Trente, avec qui Maurice étoit très-étroitement lié, & bien-tôt après renduës publiques, donnerent de grandes efpérances, premiement au Cardinal, & enfuite à tous les autres Prelats, qui fe flatterent qu'à la fin on fe réüniroit. Cependant un bruit fourd s'étoit répandu, & bien des gens croyoient, que le Concile feroit prorogé : on fçavoit que les Princes Proteftans avoient fait un traité avec le Roi de France, & on jugeoit qu'ils fe préparoient à faire la guerre à l'Empereur. L'Empereur néanmoins & fes Miniftres tenoient la chofe fort fecrette. De Poitiers difoit fouvent aux Députez, que le bruit qu'on faifoit courir de la prorogation du Concile, étoit fans fondement, & que l'Empereur avoit un grand défir, qu'il fut continué. Mais lorfque Maurice eût rappellé les Théologiens, qui s'étoient arrêtez par fon ordre à Nuremberg, & qu'après s'être mis en chemin, comme pour fe rendre auprès de l'Empereur, ce Prince, au lieu de l'aller trouver, comme le bruit s'en étoit répandu, s'en fut tout d'un coup retourné dans fes Etats, alors tous les deffeins, cachez jufqu'alors, furent manifeftez. Maurice ne fe déguifa plus, & commença à faire publiquement des levées. Ses Envoyez, qui ignoroient fes réfolutions, furent quelque tems fort embaraffez fur ce qu'ils devoient faire : jugeant néanmoins qu'il n'y avoit point pour eux de tems à perdre, ils fortirent fort fecretement de Trente le 15 de Mars, & fuivant le confeil du cardinal de Trente, s'étant rendus à Brixen, ils s'en retournerent dans leur pays par différentes routes. L'électeur de Treves s'en étoit déja retourné dans fes Etats, pour rétablir fa fanté. Les électeurs de Mayence

& de Cologne, sur le bruit de guerre qui couroit, partirent aussi de Trente, pour aller trouver l'Empereur à Inspruk. Ils en furent bien reçus, & eurent avec ce Monarque de longs entretiens; après quoi, ils poursuivirent leur route. Les Jurisconsultes, Werner, Meunchingen, & Jerôme Gerhard, envoyez par le duc de Wirtemberg, arriverent à Trente. Le lendemain ils se rendirent chez les Ambassadeurs de l'Empereur, & demanderent qu'on fît réponse aux demandes qui avoient été faites le 25 de Janvier. Quelque tems après il arriva quatre Théologiens de Wirtemberg, entre lesquels étoient Jean Brentius, & Jean Marbarch; il en arriva aussi deux de Strasbourg. Ils se rendirent chez le comte de Montfort, & le prierent de s'employer avec ses collegues, pour faire ensorte qu'on répondît à leurs demandes, & qu'on commençât à discuter les principaux articles, qui partageoient les esprits au sujet de la Religion.

Le lendemain, qui étoit le 20 de Mars, terme de la suspension du Concile en faveur des Protestans, les Prélats se rendirent chez les Legats du Pape, où après avoir donné publiquement audience aux Ambassadeurs du roi de Portugal, on remit l'assemblée du Concile au premier jour de Mai.

Les Prelats apprirent alors avec chagrin que le duc de Wirtemberg venoit de publier la Confession de foi, qu'il avoit présentée au Concile. Comme il s'agissoit entre eux de sçavoir de quelle maniere ils traiteroient les matieres, ils dirent qu'il n'y avoit que deux manieres de le faire, pour contenter les désirs de toutes les personnes pieuses; qui étoient, ou que l'on écouteroit les Théologiens sur tous les decrets qui avoient été déjà faits dans le Concile, au sujet de la doctrine, ou qu'on y exposeroit la Confession de foi déjà communiquée aux Prelats, & qui étois alors imprimée, afin d'en expliquer par ordre chaque article; Qu'en effet leurs Théologiens n'étoient venus au Concile, que dans l'intention de soutenir la doctrine qui étoit contenuë dans cet imprimé. Comme on ne répondoit rien à ces raisons, Jean Sleidan allegua qu'il falloit qu'il s'en retournât. On disputa long-tems au sujet de ce départ des envoyez. Enfin Tolede déclara qu'il ne s'y opposoit point, & qu'ils pouvoient s'en retourner; que pour lui il n'avoit pû s'empêcher d'expliquer les ordres de l'Empereur, aussi-bien que les

intentions des Proteſtans. Ceux-ci publioient qu'il avoit parlé ainſi, afin qu'on leur imputât la rupture du Concile, qui, comme les Miniſtres de l'Empereur le voyoient eux-mêmes, ne pouvoit être continué. Il y eut en même-tems une grande conteſtation entre les Prelats : les Eſpagnols, les Napolitains, & les Siciliens vouloient que le Concile continuât ; mais les Evêques attachez au Pape, ſe perſuadant que les Eſpagnols avoient deſſein de réformer la Cour de Rome, tâchoient de faire naître des obſtacles : ils cherchoient des moyens, pour faire enſorte que le Pape s'accommodât avec le Roi de France, afin que pendant que d'un côté les François, & de l'autre l'Electeur Maurice, feroient la guerre à l'Empereur, l'aſſemblée du Concile, que ce Prince avoit ſi fort à cœur, fut rompuë, pour faire plaiſir au Roi.

Les autres Théologiens qui étoient reſtez à Trente, après avoir expoſé leurs raiſons aux Ambaſſadeurs de l'Empereur, en partirent le 8 d'Avril ; & comme l'on apprit alors la nouvelle de la priſe d'Auſbourg par les Confederez, les Evêques Italiens s'enfuirent de Trente, & firent tranſporter leurs équipages ſur la riviere d'Adice. Quelque tems après, environ ſur la fin du mois, les Ambaſſadeurs de l'Empereur ſe retirerent auſſi, & il ne reſta à Trente que le cardinal Creſcentio, qui étoit malade. Le bruit courut que la cauſe de ſa maladie étoit, qu'après avoir paſſé preſque toute la nuit du 26 d'Avril à écrire des lettres au Pape, lorſqu'il ſe fut couché, ſon imagination échauffée lui fit voir un chien, qui, les yeux étincelans, & les oreilles baiſſées, comme s'il eut été enragé, venoit ſe jetter ſur lui ; le Cardinal ſe figura que ce chien s'étoit gliſſé ſous ſon bureau : il appelle ſes domeſtiques, il fait apporter de la lumiere : le chien ne ſe trouva plus. Effrayé de la vûë de ce chien imaginaire, ſon cerveau demeura ſi troublé, qu'il tomba dans une grande maladie, qui fit déſeſperer de ſa vie. Ce fut en vain que ſes amis, & les Medecins tâcherent de le raſſurer. Il ſe fit enfin porter à Verone, où étant prêt d'expirer, on l'entendoit crier de toute ſa force, en faiſant ſigne à ceux qui étoient auprès de lui : Prenez garde à ce chien, empêchez-le de ſauter ſur mon lit.

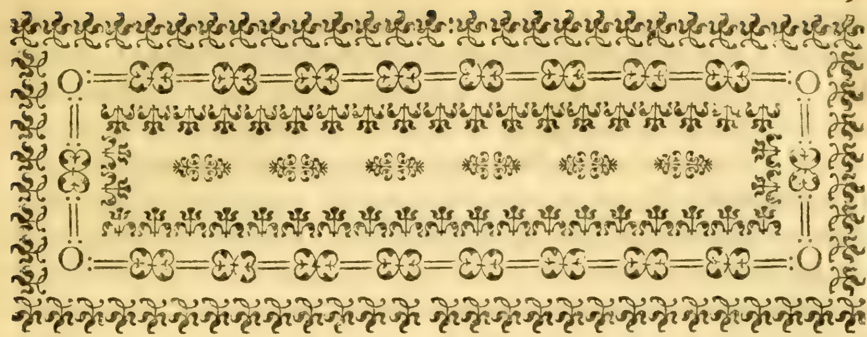
Ainſi fut diſſous le fameux Concile de Trente, où l'on compta, outre les Legats du Pape, & le cardinal de Trente, ſoixante

HENRI II. 1552.

& douze Evêques, dont il y en avoit huit d'Allemagne, vingt-cinq d'Espagne, deux de Sardaigne, quatre de Sicile, & un de Hongrie, qui étoit celui d'Agria; tous les autres étoient Italiens. Il y avoit aussi quarante-deux Théologiens, dont treize étoient Allemands & Flamans, & dix-neuf Espagnols.

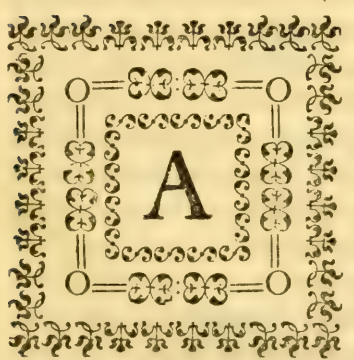
Fin du neuviéme Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE DIXIEME.



Près qu'on eut fait la paix avec ceux de Magdebourg, l'électeur Maurice voyant qu'on ne mettoit pas en liberté le Landgrave son beau-pere, malgré la promesse qu'on lui avoit faite, regarda ce manque de parole comme un juste motif de tourner contre l'Empereur, & en faveur de la liberté de l'Allemagne, les troupes mêmes, dont ce Monarque & tous les Etats de l'Empire lui avoient donné le commandement général. Il prit d'abord le serment de fidélité des peuples de la Hesse, & après avoir fait avec le roi Henri II. une secrete alliance, il distribua toutes ses troupes, tant celles qui avoient assiégé Magdebourg, que celles qui l'avoient défendu, à Meulnhausen, & dans les lieux d'alentour, sous prétexte de

HENRI II.
1552.
Affaires d'Allemagne.

Henri II. 1552.

les mettre en quartier d'hyver. Il sçavoit que son dessein avoit besoin d'être conduit avec une grande dissimulation. Comme les peuples de Northausen & d'Erfurt étoient beaucoup incommodez, par les troupes qui étoient en quartier dans leur pays, & qui y commettoient de grands desordres, l'Empereur en fit des plaintes à Maurice, qui lui répondit, que les soldats mal payez s'abandonnoient au brigandage. En même-tems, afin de ne donner aucun lieu aux soupçons, il envoya par Inspruch des députez à Trente, chargez de demander un sauf-conduit pour les Théologiens Protestans, & de faire encore quelques autres demandes. Il donna ordre aussi-tôt que les Théologiens suivissent les députez, & qu'ils attendissent à Nuremberg, que le sauf-conduit fût venu. Peu après il envoya encore à l'Empereur Christophle Carlewiz & Volric Mordeysen, avec ordre de l'attendre sur les frontieres de la Baviere, les assurant qu'il s'y rendroit bien-tôt; & ayant fait marquer à Inspruch les logemens pour lui & pour sa suite, il se mit en marche. Après quelques journées de chemin, il feignit d'être contraint de s'en retourner dans son pays : il eut soin néanmoins d'écrire auparavant à l'Empereur, en termes qui marquoient un parfait dévoûment, & qui parurent si naturels à ce Prince, que malgré sa défiance, il ne put prendre aucun ombrage. Maurice ayant donc gagné par ses feintes le tems dont il avoit besoin, assembla aussi-tôt ses troupes, fit de nouvelles levées, & publia un Manifeste, dans lequel il declara : Qu'il avoit pris les armes pour conserver sa religion, que l'on persécutoit en Allemagne contre la foi donnée, & qu'il voyoit sur le point de périr par les artifices des ennemis de la vérité, qui profitant de la diversité des opinions & des troubles qu'elles excitoient, tendoient à un despotisme inoüi; qu'on avoit déja chassé les Prédicans des villes libres; que sans attendre la décision du Concile, on abolissoit par-tout la Confession d'Ausbourg, & que sous le spécieux prétexte de réprimer les rebellions, on asservissoit les consciences. Sur-tout il demandoit vivement la délivrance du Landgrave de Hesse, qui étoit retenu prisonnier depuis cinq ans, par une indigne supercherie, & que les enfans de ce Prince sommoient avec justice, lui, l'électeur Palatin, & l'électeur de Brandebourg, de faire mettre en liberté. Il se plaignoit hautement, que cette liberté si souvent

promise, & toûjours reculée sous des prétextes frivoles, ne lui eût pas encore été accordée. Un tel procedé, disoit-il, commet depuis trop long-tems mon honneur. Il ajoûtoit enfin, qu'il s'agissoit de la liberté de sa patrie, que des troupes étrangeres [1] introduites en Allemagne, contre les loix de l'Empire, opprimoient, & qu'on ne cessoit de fouler par de nouvelles impositions; qu'on n'avoit plus d'égards pour personne, non pas même pour les Electeurs; que les Princes étrangers alliez de l'Empire, & attachez aux interêts du corps Germanique étoient exclus des Dietes, contre la coûtume observée de tout tems; que toute cette conduite annonçoit clairement, qu'après que l'Allemagne auroit été entierement soumise, ces puissans oppresseurs envahiroient aisément toute l'Europe, & établiroient enfin cette Monarchie universelle, qui étoit depuis si long-tems l'objet de leur ambition demesurée; qu'il craignoit avec raison qu'une si longue patience ne passât dans la posterité pour une lâcheté condamnable; qu'enfin toutes ces raisons, & plusieurs autres encore l'avoient obligé, lui, le prince Guillaume fils du Landgrave, & le duc de Mekelbourg, de s'allier avec le Roi de France, premierement pour le soûtien de la religion, ensuite pour la liberté du Landgrave de Hesse, & de Jean Fréderic de Saxe, enfin pour l'interêt de toute la Nation; qu'il prioit donc tous les Princes & tous les peuples, de favoriser une si loüable entreprise: qu'au reste il tiendroit pour ennemis tous ceux qui refuseroient de le seconder.

Le marquis Albert de Brandebourg publia en même-tems un Manifeste beaucoup plus hardi, dans lequel se plaignant de l'Empereur & de ses Ministres, il mettoit au jour les abus du gouvernement, & faisoit voir que la liberté publique étoit opprimée par ceux-là même qui étoient plus obligez de la defendre; que la vérité étoit en proye à un Conseil composé d'un petit nombre d'hommes, qui en étoient les ennemis declarez; qu'il y avoit dans les Dietes des personnes subornées par des promesses, & gagnées par toute sorte d'artifices, qui ne travailloient qu'à tirer de l'argent de toutes parts, afin d'épuiser les peuples & d'affoiblir par ce moyen les forces de l'Allemagne; qu'il falloit imputer toutes ces iniquitez à la cabale des Ecclésiastiques, qui l'emportoient toûjours par le nombre des

1 Les Espagnols & les Italiens.

HENRI II. 1552.

suffrages; & dont il étoit de l'interêt public de diminuer l'énorme puissance; que tout dépendoit généralement d'un seul homme de basse naissance, (il entendoit parler de Perrenot de Granvelle évêque d'Arras) qui n'étoit ni Allemand, ni même d'une nation alliée de l'Empire [1]; que le sceau de l'Empire avoit passé en des mains étrangeres; & que les Allemands, qui vouloient faire quelque fortune à la Cour, étoient obligez d'apprendre les langues des autres nations [2]; que les juges de la Chambre Imperiale leur étoient suspects, & qu'on chassoit des villes les anciens magistrats, ausquels on en substituoit de nouveaux; qu'on réduisoit enfin les Allemands à souffrir dans leur pays des soldats étrangers, qui se portoient à toute sorte d'excès, & qui y commettoient les plus grands désordres. Il ajoûtoit dans ce même écrit, que tout le monde sçavoit combien il avoit rendu de services à l'Empereur, & qu'il avoit toûjours été prêt de combattre pour la gloire de ce Prince, au péril de ses biens & de sa vie: que pour récompense de tant de services, l'Empereur avoit permis à un insolent avanturier, nommé Louis d'Avila [3], de publier un Livre sur la guerre d'Allemagne, muni d'un privilege Imperial, dans lequel il parloit de cette nation si séchement & si froidement, qu'on diroit qu'il s'agit d'une nation obscure & barbare; ensorte qu'il étoit évident que cet auteur s'étoit proposé de l'avilir par son histoire; que tant d'indignitez insuportables à un homme d'honneur, & sur-tout à un Prince tel que lui, l'avoient enfin obligé de se liguer avec d'autres Puissances, & de joindre ensemble toutes leurs forces, pour le salut public, & pour la liberté commune. On croit qu'Albert s'emporta de cette maniere dans son Manifeste contre d'Avila, parce que cet auteur, en parlant de la prison du marquis Albert de Brandebourg, attribuoit dans son Livre le malheureux succès de la journée de Rochliz à des intrigues amoureuses, qui occupoient alors son esprit; ce qui avoit extrêmement irrité ce Prince, qui aimoit passionnement

1 Il étoit de Besançon & d'une basse naissance. Son pere qui s'éleva par son esprit, & qui devint Chancelier de l'Empereur Charle V. étoit fils d'un Serrurier. Perrenot de Granvelle son fils, évêque d'Arras & ensuite Cardinal, lui succeda, & fut premier ministre du même Empereur.

2 Les langues Italienne & Espagnole.

3 Ce Louis d'Avila, selon quelques-uns, étoit frere de Henrico, qui a écrit l'histoire des guerres civiles de France, en Italien; l'un & l'autre étoient de l'isle de Chypre.

la gloire, & avoit beaucoup de vanité. Il reprochoit encore à l'Empereur dans ce Manifeste, que, suivant une maxime de Granvelle, il avoit dit, que les volontez des Princes changeoient selon les tems; mais qu'il falloit toûjours obéïr aux dernieres, à peine de la vie.

Henri II. 1552.

Manifeste du roi contre l'Empereur.

Le Roi Henri publia aussi en même-tems un Manifeste, qui contenoit ce qui suit. « Depuis la mort du Roi mon pere, & le » commencement de mon regne, je n'ai rien eu plus à cœur » (disoit ce Prince) que d'assûrer la tranquillité publique, » après avoir affermi la religion, & que de donner à mes al» liez tous les secours qui m'étoient possibles. J'ai arrêté le » cours des désordres d'Ecosse, où les peuples devenus auda» cieux, sous la minorité de leur Reine, ne respiroient que la » révolte : ce royaume doit à mes soins son ancienne splen» deur. J'ai renouvellé les traités faits avec les Suisses, les fi» deles alliez de la France ; j'ai recouvré ce qu'elle avoit » perdu dans les guerres précédentes, & ayant repris Boulo» gne sur les Anglois, j'ai rappellé les habitans dans leurs mai» sons, & rétabli les gens de la campagne dans la possession & » la joüissance de leurs biens. J'ai affermi toutes mes conquê» tes par une étroite alliance avec le roi d'Angleterre ; j'ai fait » enfin une paix solide, & j'ai rendu à chacun ce qui lui ap» partenoit. Mais tandis que je suis occupé du gouvernement » de mon Royaume, & que je ne songe qu'à affermir la paix, » on me trahit & on me dresse des embuches de toutes parts. » Qui ne sçait tout ce que l'Empereur a tenté contre moi à » la faveur des troubles de la Guienne ? Pour venir à bout de » ses desseins, il a envoyé en Angleterre le comte de Buren, » dans la vûë de persuader à la Regence, de prendre les ar» mes contre moi ; & il a mis tout en usage pour faire réüssir » un dessein si condamnable. Il ne s'est pas borné à cette dé» marche ; il a fait éclater sa mauvaise volonté, en suggerant » à sa niéce, la veuve du duc de Lorraine, de me refuser l'hom» mage, que les ducs de Lorraine ont de tout tems rendu à » mes prédécesseurs pour le duché de Bar, qui est sans contre» dit un fief de ma Couronne. Jusqu'ici mes ennemis n'avoient » employé contre moi que la ruse & la fraude ; mais ils ont » depuis peu levé le masque, en declarant la guerre aux Farne» ses mes alliez, & en assiégeant la Mirandole. Ils sçavoient

HENRI II. 1552.

» que cette place étant depuis long-tems sous ma protection, » ils ne pouvoient l'attaquer, sans me faire injure. De plus, » les princes d'Allemagne m'ont fait des plaintes bien fondées, & m'ont conjuré, par l'ancienne amitié qui regne entre nous, de ne pas leur manquer dans une occasion, où il » s'agit de la cause commune, & de s'opposer avec eux à l'oppression de la liberté publique. Car il n'est que trop vrai que » l'Empereur, sous prétexte de terminer les affaires de la religion, de faire la guerre au Turc, & de reprimer les révoltés, ne tend qu'à la ruine de la liberté du corps Germanique, qu'à fomenter la discorde & les factions, qu'à » épuiser peu à peu l'Allemagne d'hommes & d'argent; afin » que le rempart de la Chrétienté étant une fois abattu, il puisse » fondre ensuite sur la France, & qu'il parvienne enfin à cette » Monarchie universelle de l'Europe, depuis long-tems l'objet » de ses désirs & de ses projets. Mais rien ne manifeste mieux » l'insatiable avidité de la Maison d'Autriche, que les artifices dont elle se sert, pour sacrifier l'Allemagne à ses interêts particuliers. Que l'on jette les yeux sur Utrecht, Liege » & Cambrai, qui dépendoient autrefois de l'Empire, & qui » sont devenus tributaires de cette Maison. Avec quelle ardeur les Représentans de la Maison de Bourgogne descenduë de mes Ancêtres, & qui a donné à celle d'Autriche » ses plus grands biens, & tout son lustre, veulent-ils s'emparer de Treves, de Cleves, de Juliers, de Gueldres, & de » cette partie du duché de Wirtemberg, qui est en deçà du » Rhin? Qui ne seroit touché de voir le pays de Hesse indignement ravagé par les Espagnols, & devenu pour les » Princes voisins un spectacle de compassion & d'horreur? » Ceux qui voyent tant d'excès, peuvent-ils attendre un meilleur sort, & échapper à l'ambition de cette Maison insatiable, s'ils ne s'arment de bonne heure, & tous ensemble, » contre cet ennemi commun? Peut-on se souvenir, sans indignation, de ce Tribunal érigé à Spire, (après la défaite » de l'Electeur de Saxe, & l'emprisonnement du Landgrave » de Hesse, arrêté lâchement) où les Princes & les Deputez » des villes étoient traînez durement, & où des Juges subornez faisoient massacrer les Allemands, comme des bêtes dans » une boucherie?

» Or de peur que la posterité n'accuse les Princes, d'avoir » lâchement souffert qu'on opprimât l'ancienne liberté de leur » payis, ils se sont liguez avec moi, & renouvellant l'ancienne » alliance des deux nations, ils ont résolu de s'armer coura- » geusement pour le salut de leur Patrie. Indépendemment de » l'amour tendre que nous avons pour la nation Allemande, » des circonstances particulieres, injurieuses à notre Couron- » ne & à notre réputation, auroient suffi pour nous faire pren- » dre les armes. Je n'ai pas oublié l'action injuste & indigne, » commise à l'égard de Vogelsperger, homme recomman- » dable par sa naissance, & encore plus par son rare mérite: » lâchement trahi par son ami, & mis à la question, sans » qu'on ait pû lui faire avoüer rien, qui pût charger la France, » il a été condamné à mort par des Juges militaires; & son » service dans mes troupes, a été le seul crime qui lui a fait » perdre honteusement la vie. Je laisse à penser à tout le mon- » de, si ce jugement prononcé dans un tems, que la paix » subsistoit entre l'Empereur & moi, est conforme à l'équité, » & si le procedé de ce Prince est excusable. Parlerai-je du » Rhingrave, & des colonels Reckrod, Reiffemberg, & » Schertel, que l'Empereur a proscrits, parce qu'ils étoient à » mon service? Peu satisfait de les avoir indignement flétris, » il a mis leur tête à prix, & a autorisé, par cet exemple per- » nicieux, l'assassinat, & la maniere de tuer lâchement ses » ennemis.

» Frappé de tant de traits également injustes & cruels, je » me suis joint aux Princes d'Allemagne, pour entreprendre » une guerre, non seulement juste, mais necessaire. Je prends » Dieu à témoin, que tout le fruit que j'en attends, c'est de » remettre l'Allemagne dans son ancienne dignité, de garan- » tir sa liberté, de délivrer Jean Frederic de Saxe, & le Land- » grave de Hesse, de leur longue & injuste captivité, & de » donner par là un illustre témoignage des égards que j'ai » pour l'ancienne union, qui est entre les Rois de France & » les Princes d'Allemagne. Au reste, la violence n'est point » à appréhender dans cette guerre, & puisque la liberté pu- » blique en est le motif & l'objet, j'engage ma parole royale, » que je ferai tous mes efforts, pour empêcher que l'inno- » cent ne soit opprimé. Je prie aussi tout le monde de fermer

HENRI II. 1552.

» les oreilles aux calomnies de mes ennemis, qui se déchaî- » nent contre moi; comme si mes intentions n'étoient pas » conformes à mes discours, & que j'eusse dessein de persé- » cuter les Ecclésiastiques, dont les interêts m'ont toûjours » été très-chers, & dont je proteste au contraire, que je pren- » drai volontiers la défense, pourvû qu'ils n'entreprennent » rien contre moi, ni contre mes alliez; puisque je n'ai d'au- » tre but, que de procurer, par les voyes les plus légitimes, » la sûreté des peuples, & la paix de l'Eglise. Je ne dé- » sespere pas qu'on ne la puisse obtenir du Ciel, si rapportant » tout à sa gloire, qu'elle interesse, nous le sollicitons avec des » vœux ardens, & avec une conscience pure & dégagée de » tout desir ambitieux. Cependant nous demandons, que » l'on ne s'oppose ni à nous, ni à nos alliez, dans une » guerre si juste, & qu'aucontraire chacun y contribuë de » ses propres forces. Que si quelqu'un est assez téméraire pour » oser résister, ou à nous ou à nos alliez, qu'il sçache qu'il éprou- » vera les effets de nôtre colere, & que nous le poursuivrons » à feu & à sang. Pour arrêter le progrez de ce mal, nous » couperons sans pitié tout ce que nous trouverons de corrom- « pu, de peur que le reste ne se corrompe. Au reste s'il y a » quelque chose que l'on puisse justement exiger de moi, j'ai » donné ordre à Jean de Fresse évêque de Bayonne mon Am- » bassеur, de répondre aux demandes qu'on lui fera, avec un » entier pouvoir d'y satisfaire, & je vous prie, vous Princes, » & vous Villes d'Allemagne, d'ajoûter foi à ce qu'il vous » dira. » Ce Manifeste, répandu dans l'Allemagne, fut différem- ment reçû, selon les différens interêts qui y partageoient alors tous les esprits.

Guerre des Confederez contre l'Empereur.

Quoique l'électeur Maurice fût le principal auteur de la Ligue, il se comportoit néanmoins avec beaucoup d'art & de dissimulation; il s'efforçoit de persuader à tout le monde, qu'il n'agissoit que par les pressantes sollicitations de ses beaux-freres, les fils du Landgrave; & il disoit même qu'un accommodement n'étoit pas impossible. Le premier jour de Mars il fit une assemblée générale de ses Etats; il y exposa le sujet de son différend avec les enfans du Landgrave, qui le sommoient, disoit-il, de tenir la parole qu'il leur avoit donnée; il ajoûta qu'il ne pouvoit plus trouver de subterfuges, ni éluder

leurs

leurs justes demandes; qu'il avoit donc résolu de les aller trouver, suivant la parole qu'il leur avoit donnée; qu'il ordonnoit à ses sujets d'obéir pendant son absence à Auguste, son frere, & qu'il vouloit qu'on levât incessamment des troupes, pour garder les frontieres du payis. Il alla trouver en effet les fils du Landgrave, & étant aussi-tôt, de leur consentement, retourné dans ses Etats, il y mit ordre à ses affaires. Il laissa auprès de son frere quelques personnes de bon conseil, & puis alla joindre ses troupes qui étoient, comme en quartier d'hiver, répanduës dans la Thuringe, où, comme on en étoit convenu, le prince Guillaume son beau-frere devoit bien-tôt se rendre. Il arriva à Erlebach le 19 de Mars, d'où il écrivit, conjointement avec l'évêque de Bayonne ambassadeur du Roi, à la ville de Francfort, pour l'exhorter à ne point recevoir de garnison Impériale.

Cette ville, à qui le passé étoit encore présent, ayant fait une réponse équivoque, on ne jugea pas à propos de la solliciter davantage. Six jours après, l'électeur Maurice & le Prince Guillaume ayant joint leurs troupes, se rendirent ensemble à Schweinfurt. Maurice dit au prince Guillaume, qu'Henri Burgrave de Misne * son parent, de l'illustre maison de Plawischen [1], & chancelier de Bohême, l'étoit venu trouver, en partant de Misne, pour parler d'accommodement au nom du roi Ferdinand, & qu'il croyoit même que l'Empereur avoit donné pouvoir à son frere de traiter de la liberté du Landgrave. Le prince Guillaume consentit à traiter, & dit en présence de l'Ambassadeur de France, qu'il ne rejetteroit pas les propositions du Roi Ferdinand. De là ils passerent par Rotenbourg (où le marquis de Brandebourg se joignit à eux) par Duenckespiel, & par Nordlingue; & trois jours après ils arriverent tous ensemble à Donawerd. Ils se rendoient maîtres de toutes les villes par où ils passoient, y changeoient les Conseils que l'Empereur avoit depuis peu établis dans ces villes, & ils en tiroient de grandes sommes d'argent, & du canon.

* ou Meissen.

Donawerd n'est éloigné que de neuf milles d'Ausbourg, où l'Empereur avoit mis en garnison quatre compagnies d'infanterie. Les Confederez ayant eu avis quelque tems auparavant, qu'une partie de la muraille étoit tombée, & avoit

1. Ce Prince lui succeda dans la suite, comme on verra au Livre XII.

HENRI II. 1552.

rempli le fossé, ils partirent la nuit du vingt-neuf de Mars, marcherent sans s'arrêter, & arriverent le premier jour d'Avril sur le midi devant Ausbourg. Leur arrivée inattenduë répandit l'allarme dans la ville, qui se disposa néanmoins à se défendre; mais la garnison peu nombreuse, à qui la fidelité des habitans étoit suspecte, voyant l'ennemi dehors & dedans, se retira, bagues sauves, quatre jours après. Les Confédérez, maîtres de la ville, rétablirent l'ancien Conseil, que l'Empereur avoit aboli, & rendirent aux quartiers le droit de suffrage qu'il leur avoit ôté. Ensuite ils écrivirent aux villes de la haute Allemagne, & particulierement à ceux de Nuremberg, pour les exhorter à se trouver à Ausbourg sur la fin du mois *; ils écrivirent aussi à ceux d'Ulme, qui est à deux journées d'Ausbourg, pour les inviter à entrer dans la Ligue, & à contribuer aux frais de la guerre. Mais cette ville se défiant du succès d'une telle entreprise, ne se montra pas disposée à les satisfaire. Les Confédérez arriverent devant la ville le 12 d'Avril : ayant d'abord été saluez de quelques volées de coups de canon, ils demanderent en réparation de cette injure, trois cens mille écus d'or, avec menace de les traiter en ennemis, s'ils ne leur payoient cette somme. Cependant, après les avoir assiégez inutilement pendant six jours, ils se retirerent, sans avoir reçû d'argent, à Stockach dans le pays d'Hegaw, où on leur paya un quartier des sommes que le Roi leur avoit promises; & en même tems pour sûreté on leur donna en ôtage Jean de la Marck seigneur de Jamets : Henri de Lenoncourt comte de Nanteuil, qui étoit destiné aussi pour en servir, mourut en chemin. Les Confédérez donnerent réciproquement au Roi le duc de Mekelbourg, & le prince Philippe de Hesse. Le dernier jour d'Avril, les Confédérez camperent encore sur le Danube un peu au dessous d'Ulme, après avoir laissé le marquis de Brandebourg dans le territoire de cette ville pour y faire le dégât, & pour l'obliger à contribuer. Ce Prince fit capituler le château d'Hellffenstein situé sur une éminence, & tira de Geizlingen à trois milles d'Ulme, & de quelques autres places, dix-huit mille écus d'or.

* c'étoit le mois d'Avril.

Pendant que les Princes étoient à Ausbourg, Maurice étoit allé à Linz, ville située sur le Danube en Autriche, pour sçavoir du roi Ferdinand chargé de l'accommodement, quelles conditions de paix il avoit à proposer. L'Empereur avoit écrit

aux princes de l'Empire, & les avoit exhortez à s'employer pour la paix, & à éteindre une étincelle capable d'allumer un grand feu. Quelques-uns ayant imploré son secours, en lui remontrant qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister à la Ligue; il leur répondit, pour les rassurer, qu'il esperoit, que le traité, auquel il contribueroit de tout son pouvoir, auroit un heureux succès; mais que s'il ne réussissoit pas, il leur promettoit de les défendre, & d'employer toutes ses forces pour faire la guerre, avec la même ardeur, qu'il mettoit en usage tout son crédit pour procurer la paix.

Maurice arrivé à Linz proposa les conditions suivantes: Qu'on mît en liberté le Landgrave; qu'on terminât les différends touchant la Religion; qu'on établît une autre forme dans le gouvernement; qu'on fît la paix avec le Roi de France leur ami & leur allié; qu'on fit grace aux proscrits, sans oublier le colonel Heydeck, qui s'étoit mis sous la protection de Maurice, dans le tems du siége de Magdebourg. L'Empereur n'avoit pas osé mettre à prix la tête de cet Officier général, comme celle de plusieurs autres, de peur d'offenser l'Electeur; mais son Conseil eût dû comprendre qu'une faveur si legere n'étoit pas capable de calmer le couroux d'un Prince si fier, pour qui la prison de son beau-pere étoit une affront, qu'il ne pouvoit pardonner. Le roi Ferdinand accompagné de l'archiduc Maximilien son fils, d'Albert duc de Baviere son gendre, & des Ambassadeurs de l'Empereur, répondit pour tous ceux qui étoient présens: Que sa Majesté Impériale ne refusoit pas de mettre le Landgrave en liberté, pourvû qu'on mît bas les armes; qu'il souhaitoit qu'à la prochaine diete on traitât sérieusement les affaires de la Religion & de l'Etat; qu'il ne trouvoit pas bon qu'on eût parlé du Roi de France, avec qui il étoit en guerre, comme d'un ami, & d'un allié de l'Empire; que Maurice pourroit néanmoins sçavoir de ce Monarque, à quelles conditions il vouloit faire la paix; que les proscrits pourroient obtenir leur grace, pourvû qu'ils se soumissent à l'édit que l'Empereur avoit publié. Le roi Ferdinand demanda encore, qu'après la conclusion de la paix, Maurice se joignît à lui pour la guerre de Hongrie, & qu'il empêchât, que les soldats levez pour le service de la Ligue ne prissent parti dans les troupes de France. L'Electeur ayant répliqué, qu'il ne pouvoit rien décider,

HENRI II. 1552.

sans avoir parlé aux alliez, on se retira de part & d'autre; & l'on differa le traité jusqu'au 26 de Mai, avec promesse de s'assembler à Passaw, ville sur le Danube, au-dessus de Linz, près de l'embouchure de la riviere d'Inn.

Le prince Guillaume de Hesse, & le prince Jean Albert de Mekelbourg conduisirent leurs troupes à Gundelfingen le premier jour de Mai, & y attendirent huit jours l'électeur Maurice, qui revenoit de Linz. Dès le lendemain de son arrivée, on fit ranger l'armée en bataille auprès de Laugingen, dans les Etats de l'électeur Palatin Henri Othon, qui s'étoit joint aux Conféderez. Ce Prince venoit de recouvrer par leur secouts toutes les terres, dont l'Empereur s'étoit emparé. Le cardinal Othon Truschés *, évêque d'Ausbourg, Prélat peu riche, & à qui les guerres précedentes avoient porté un grand préjudice, partit alors pour Rome, dans le dessein, disoit-il, d'obtenir du Pape des pensions & des benefices, & de se dédommager des pertes qu'il avoit essuyées.

* ou Truchsess.

Défaite des Impériaux par les Conféderez.

Le roi Ferdinand avoit obtenu des Conféderez une tréve, qui devoit commencer le 26 de Mai, & finir le 8 de Juin; mais changeant de résolution ils prirent le chemin des Alpes, & s'avancerent du côté que l'Empereur assembloit des troupes, auprès de Reut. Ils arriverent au pied des montagnes, & Maurice, suivant l'avis de l'ambassadeur du Roi, s'avança pour empêcher les levées de l'Empereur; il campa auprès de Fiessen, à l'entrée de la riviere du Lech qui baigne les remparts d'Ausbourg, & envoya quelques espions pour apprendre des nouvelles des ennemis. Informé qu'ils s'étoient emparez de l'entrée des détroits, & qu'ils s'y étoient si bien fortifiez, qu'il étoit impossible de les forcer, il détacha l'élite de l'armée, qui, dans quelques légeres escarmouches, fit plusieurs prisonniers, qu'on emmena au camp. Cependant on apprit avec plus de certitude les mouvemens des Impériaux : le lendemain on s'avança avec toute l'infanterie, & deux cens maîtres seulement, & on se rendit à Fiessen, assez proche de Reut, où les Impériaux s'étoient arrêtez, & avoient mis sur les avenuës environ huit cens hommes, & deux pieces de canon, pour s'opposer aux ennemis qui viendroient de ce côté là.

Les Conféderez firent leur attaque, & étant entrés dans les défilez, ils chasserent l'ennemi de son poste, & se rendirent

maîtres du camp. La fuite des Imperiaux jetta un si grand effroi dans Reut, qu'on ne put ranger en bataille les troupes qui y étoient, & les disposer au combat. Les Imperiaux furent entierement défaits, sans qu'il en coûtât beaucoup aux Confédérez, & ils perdirent avec un drapeau, mille hommes, ou pris, ou tués, ou noyez dans le Lech. Les Confédérez fiers de ce succès poursuivirent leur victoire, & allerent attaquer le fameux château d'Erenberg. Comme la Fortune se declaroit pour eux, ils prirent d'abord une redoute, qui en défendoit l'approche, & tout le canon qui y étoit. Il ne restoit plus que le château situé sur un rocher escarpé de toutes parts, & imprénable, au jugement de tout le monde. Mais un berger, qui, au bruit de l'arrivée des ennemis, s'étoit caché derriere le roc, ayant apperçu une chevre qui montoit à travers les halliers, la suivit; & après avoir bien remarqué ce sentier, il en alla donner avis aux Confédérez, guidé par l'espoir de quelque récompense: ils y monterent aussi-tôt conduits par ce berger. La garnison voyant l'ennemi parvenu avec audace jusqu'à ce lieu inaccessible, fut obligée de se rendre. De treize compagnies qui étoient dans le château, il n'y en eut que quatre, qui s'échaperent dans le feu de l'action; les Confédérez y perdirent peu de monde, & firent trois mille prisonniers.

Prise du château d'Erenberg.

Comme Maurice vouloit attaquer Inspruch, les troupes de Reiffenberg se mutinerent, & declarerent qu'elles n'iroient pas plus loin, si on ne leur donnoit une paye extraordinaire, à cause de la prise d'Erenberg. Ce Prince fit saisir celui qui paroissoit le plus mutin: mais les autres se croyant maltraitez dans la personne de leur camarade, s'échaufferent, prirent leurs armes, & poursuivirent leur Général, que la fuite put à peine garantir de leur fureur. On calma néanmoins cette émeute, qui auroit pû être très préjudiciable aux affaires des Confédérez. On envoya par le chemin des Alpes, qui étoit alors libre, deux regimens vers Inspruch, qui n'est qu'à deux journées de là, & on en laissa un, avec toute la cavalerie à Fiessen, pour garder les passages. Le lendemain Maurice & ses alliez se joignirent à Zierte, à deux milles d'Inspruch, avec l'infanterie qu'ils avoient envoyée devant. L'Empereur malade, malgré les grandes pluyes, sortit cette même nuit d'Inspruch à la hâte & en desordre; & y ayant laissé tout son équipage, il se mit

Fuite de l'Empereur & de son frere Ferdinand.

HENRI II. 1552.

en chemin dans une litiere, à la clarté des flambeaux, accompagné du roi Ferdinand son frere, arrivé depuis peu de Linz, de tous les Ambassadeurs & Envoyez des Princes étrangers, & de toute sa cour. Il prit d'abord la route des Alpes, qui conduit à Trente, & coupant ensuite à gauche, il se rendit en diligence à Villach, ville située sur la riviere de Drab, sur les frontieres du Frioul, & du Nortgaw [1]. C'étoit un spectacle singulier de voir tous ces Seigneurs marcher à pié, faute de chevaux, par des chemins glissans & fangeux, & les maîtres & les valets confondus ensemble, se prêter réciproquement la main, dans une si fâcheuse conjoncture qui les rendoit tous égaux.

Cette fuite si peu séante à un Empereur, & si peu digne de ce fier vainqueur, qui cinq ans auparavant avoit donné des fers à toute l'Allemagne, fut l'effet de sa trop grande déférence aux conseils du duc d'Albe, qu'il préfera à ceux de Castaldo. Enflé de sa victoire, il étoit devenu sévére & inflexible, & il s'étoit mis peu en peine du ressentiment de l'électeur Maurice, qu'il avoit irrité, en retenant prisonnier si long-tems & si indignement le Landgrave son beau-pere. Frapé enfin, mais trop tard, de la situation fâcheuse où l'avoient réduit les conseils du duc d'Albe & de l'évêque d'Arras, il rendit la liberté, avant de sortir d'Inspruch, au duc Jean Fréderic de Saxe, pour dérober à ses ennemis l'honneur d'avoir tiré de prison un si grand Prince; persuadé d'ailleurs qu'il y alloit de sa gloire de faire dire qu'il l'avoit délivré de son propre mouvement. Mais Jean Fréderic de Saxe, qui ne vouloit devoir sa liberté qu'aux Confédérez, dédaigna de l'accepter de la main de l'Empereur, & continua de le suivre par-tout où il alloit.

L'électeur Maurice arriva à Inspruch, la même nuit que l'Empereur en partit, & trouva prêt le souper qu'on avoit destiné pour sa Majesté Imperiale. Après l'avoir poursuivi quelque-tems, il revint sur ses pas. On ne toucha à rien de ce qui appartenoit au roi Ferdinand & aux habitans d'Inspruch; mais tout ce qui étoit à l'Empereur, aux Espagnols & au cardinal d'Ausbourg, haï particulierement des Confédérez, fut abandonné au pillage.

Cependant l'Empereur arriva à Villach, où il rencontra un

1 Ce pays appellé par les Latins *Noricum*, comprend la Baviere, l'archevêché de Saltzbourg & le haut Palatinat du Rhin, où est Amberg.

Ambassadeur de Venise, avec quelque cavalerie. Encore effrayé de ce qui lui avoit fait prendre la fuite, il résolut de partir aussi-tôt, croyant que c'étoient des troupes ennemies ; mais l'Ambassadeur l'assûra que ceux, dont il se défioit, étoient ses amis, & que la République lui avoit envoyé ces troupes pour le servir, s'offrant de se rendre lui-même otage, pour l'assûrance de la parole qu'il lui en donnoit. Ce qui augmenta la crainte de l'Empereur, fut que, sur le bruit de l'approche des Confédérez, la République fit faire des levées, suivant sa coûtume, & envoya des garnisons sur les frontieres. L'Empereur craignant que les Venitiens ne fussent d'intelligence avec ses ennemis, trembla une seconde fois, & ne pensa plus qu'à chercher un azile. Mais l'Ambassadeur l'ayant assûré de nouveau, que ces levées n'étoient faites que pour défendre les frontieres de l'Etat, & pour le servir lui-même, il revint enfin de sa terreur panique.

Le Roi Ferdinand fit demander à Maurice, quels étoient les motifs de cette guerre, de quoi il se plaignoit & ce qui l'avoit engagé à prendre si subitement les armes contre l'Empereur, & à entrer sur ses terres. Maurice fit réponse, qu'il n'avoit point pris les armes contre l'Empereur, mais seulement contre le duc d'Albe, contre l'évêque d'Arras, & contre les autres ministres & membres du Conseil de sa Majesté Imperiale, qui étoient ses ennemis ; que ses alliez & lui n'avoient jamais manqué d'affection pour l'Empereur ; que l'espérance d'exterminer enfin les ennemis de la nation Allemande leur avoit fait prendre les armes, & qu'ils ne les mettroient bas, que lorsqu'ils y auroient réüssi ; que pour lui, sans un motif si légitime, il auroit déjà congedié l'armée, & se seroit rendu à Passaw au jour marqué. Comme il ne restoit plus que trois jours jusqu'au commencement de la tréve, dont on étoit convenu [1], Maurice alla à Passaw, tandis que l'Empereur attendoit à Villach les troupes qu'André Doria devoit lui emmener d'Espagne. Les Confédérés retournerent ensuite à Fiessen par le même chemin qu'ils étoient venus, & après s'y être rafraichis quelque tems, ils allerent à Eychstat, ville épiscopale de

1 La tréve devoit commencer le 26 de Mai, & finir le 8 de Juin. Or comme le 23 de Mai étoit passé, il ne restoit plus que trois jours, jusqu'au commencement de la tréve, lorsque Maurice s'en alla à Passaw. Les Confédérez retournerent à Fiessen le 28 de Mai.

HENRI II. 1552.

Le Roi commence la guerre contre l'Empereur.

Baviere, d'où étant partis le ſept de Juillet, ils ſe rendirent en quatre jours à Rotenbourg, ville ſituée ſur la riviere de Duber en Franconie.

Pendant tous ces troubles, le Roi commença la guerre contre l'Empereur, ſuivant le traité de la Ligue. Mais il n'y eut pendant l'hiver que quelques legeres eſcarmouches entre les garniſons voiſines. Ce Monarque ſe rendit à Paris, avant que d'aller joindre l'armée, & ayant repréſenté au Parlement les motifs légitimes de cette guerre, il leur recommanda la vigilance ſur cette partie des affaires publiques, dont le ſoin leur eſt eſſentiellement confié. Etant enſuite allé à ſaint Denis, lieu célébre par la ſépulture de nos Rois, & par les reliques de pluſieurs Martyrs, il continua ſon chemin par Meaux & par Château-Thierry, pour ſe rendre à Châlons ſur Marne, avec la Reine & toute ſa Cour. Cependant le connêtable de Montmorenci s'étoit avancé juſqu'à Vitri, qui étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Outre les garniſons des places frontieres, le Roi avoit fait venir du Piémont vingt compagnies de vieux Corps, qui formoient environ deux mille hommes de pié; il avoit fait lever auſſi dans les provinces de Guienne & de Languedoc, trente-cinq compagnies ou Enſeignes [1], qui faiſoient dix mille hommes d'infanterie; Gaſpard de Coligni de Châtillon, colonel de l'infanterie Françoiſe, avoit le commandement de toutes ces troupes. Il y avoit encore aux environs de Toul deux Regimens Allemands, chacun de dix compagnies, commandez par le Rhingrave Philippe, & deux autres dans le Baſſigni, aux ordres du colonel Reckrod. Le colonel Schertel avoit amené trois mille hommes demi nuds, mais braves ſoldats, qui s'étoient diſtinguez dans les guerres précedentes. L'armée étoit donc compoſée de quinze mille Allemands, de quinze cens Gendarmes, de deux mille Chevaux, & d'autant d'Arquebuſiers à cheval, commandez par Claude de Lorraine, duc d'Aumale, frere du duc de Guiſe. Le Connêtable, à la tête de cette armée, alla droit à Toul, dont les habitans vinrent au-devant de lui avec les clefs des portes, & le reçurent dans leur ville.

Le Roi s'arrêta à Joinville, à cauſe d'une maladie ſurvenuë à la Reine, à qui une dangereuſe fluxion fit tellement

1 Les Compagnies ou enſeignes étoient d'environ trois cens hommes.

enfler

enfler la langue, qu'elle en perdit la parole, & qu'on la crut morte. La tristesse s'étoit déjà répanduë, & toute sa maison l'avoit presque abandonnée, excepté le cardinal de Châtillon, qui étoit peu courtisan, mais qui par une sincere & respectueuse affection pour la Reine, étoit assidu auprès de son lit, avec Diane de Poitiers, que la vie de cette Princesse interessoit beaucoup, parce que le Roi eût pû se refroidir pour elle, en épousant une autre femme. Enfin une saignée à la langue redonna la parole à la Reine : le Roi séjourna dans cette ville jusqu'à son entiere guérison. Christine *, veuve de François duc de Lorraine, & niéce de l'Empereur, y vint alors trouver le Roi, dans la crainte que les Etats de son fils ne fussent en danger, pendant la guerre que son oncle avoit à soûtenir en Allemagne. Le Roi la reçut bien, & après quelques entretiens secrets, lui dit : que l'amitié qu'il avoit pour son fils, lui faisoit souhaiter qu'il fût élevé en France avec le Dauphin ; il lui fit même espérer une alliance, dont l'idée ne fut pas vaine dans la suite.

* Fille de Christierne II. & d'Elizabeth d'Autriche, sœur de Charle V.

Le Connêtable se rendit à Pont-à-Mousson, ville agréablement située sur le Moselle. A quatre milles de là est l'Abbaye de Gorze, place forte, où étoit un Capitaine Espagnol avec quelques soldats, qui faisoient souvent des courses dans le pays voisin. Ce Capitaine, sommé de se rendre, fit une réponse fiere ; mais après que la brêche eût été faite, il périt avec toute sa garnison, & fut ainsi puni de sa résistance téméraire.

Les François s'emparent de Metz.

Le Connêtable vint ensuite devant Metz : après avoir disposé ses troupes aux environs de la ville, il fit sçavoir aux habitans l'arrivée du Roi, & leur commanda de lui ouvrir les portes. Les Magistrats & les Bourgeois formoient alors deux partis dans cette ville. Ceux-là, considerant que la reddition de la place les dépoüilleroit de leur autorité, tiroient l'affaire en longueur, alléguant les libertez & les privileges qui leur avoient été accordez par les Empereurs & les Rois de France. Les autres au contraire, ravis de se soustraire à un empire, dont ils avoient senti la dureté, épris d'ailleurs de l'amour de la nouveauté, qui a toûjours des attraits pour le peuple, désiroient avec ardeur que le gouvernement prit une face nouvelle. Enfin les principaux de la ville,

HENRI II. 1552.

gagnez par le cardinal de Lenoncour leur évêque, se déclarerent pour nous. Pressez de répondre, menacez même du canon, s'ils n'obéïssoient promptement, ils prierent le Connêtable, & les Princes qui étoient avec lui, par l'entremise d'Imbert de la Platiere Bourdillon, de ne point user de violence, & ils leur promirent de les recevoir dans la ville avec deux compagnies d'infanterie. Telles furent les conditions du traité; mais les habitans de Metz furent bien trompez, par rapport à l'exécution, dans laquelle on usa de supercherie. Au lieu de deux compagnies, qui ne devoient être chacune que de trois cens hommes, on fit entrer dans la ville deux compagnies, qui faisoient en tout quinze cens hommes des meilleures troupes de toute l'armée. Le Connêtable y entra, avec Antoine duc de Vendôme, Jean duc d'Enghien, Louis prince de Condé, Louis duc de Montpensier, Charle de la Rochesuryon, tous princes de la Maison de Bourbon. Il fut encore accompagné de François de Cleves duc de Nevers, de Jacque de Savoye duc de Nemours, de René de Lorraine marquis d'Elbeuf, de René de Rohan, & d'un grand nombre d'autres seigneurs. Ceux de Metz, effrayez de voir un plus grand nombre de soldats qu'ils n'attendoient, voulurent réparer leur faute, en fermant les portes : mais il n'étoit plus tems ; nos troupes superieures les repousserent vivement, & toute l'armée défila dans la ville.

Le Roi ayant passé les fêtes de Pâques à Joinville, en partit sur la nouvelle de cet heureux succès, accompagné de François de Lorraine duc de Guise, de Robert de la Marck prince de Sedan, maréchal de France, du maréchal d'Albon de Saint André, de Claude Gouffier [1] sieur de Boisy, grand Ecuyer ; des Gentilshommes ordinaires de sa chambre, de deux cens gentilshommes ordinaires de sa Maison, commandez par Boisy & Jean de Crequi Canaples ; de quatre cens hommes de la garde, tant Françoise qu'Ecossoise, de deux cens Suisses, & des chevaux-legers du Dauphin, du duc

1 La maison de Gouffier est de Poitou. Il y a eu un Gouffier premier Chambellan de Charle VII. Le fameux Guillaume Gouffier, connu sous le nom d'Amiral de Bonnivet, fut le favori de François I. & la cause de tous ses malheurs, par les mauvais conseils qu'ils lui donna. L'Amiral, qui d'ailleurs étoit brave, fut tué à la bataille de Pavie en 1525. Claude Gouffier grand écuyer de France, dont il est parlé ici, étoit fils d'Artur Gouffier frere aîné de l'Amiral.

d'Aumale, & du maréchal de S. André. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine assistée de l'amiral d'Annebaud, qui pendant son absence devoit lui donner ses conseils, & remedier à tous les accidens qui pourroient arriver. Trois jours après la reddition de Metz, le Roi fit son entrée à Toul, où il fut reçû avec des témoignages d'une joie universelle. Il jura solemnellement de conserver les droits & les privileges de la ville; & après avoir donné le gouvernement de la place au sieur des Clavelles, avec trois compagnies Françoises d'infanterie, il se mit en marche le lendemain avec la même suite, augmentée du Regiment de Schertel, & des nouvelles troupes levées en Gascogne, qui étoient restées hors de la ville avec six pieces de canon, & prit le chemin de Nancy. Là est un superbe Palais, qui ne le cede en magnificence à aucune maison royale. Lorsqu'il fut à peu de distance de la ville, le duc de Lorraine, encore enfant, vint au-devant du Roi, accompagné de Nicolas de Vaudemont son oncle & de la plûpart des Seigneurs du pays. Le Roi fut reçû à Nanci avec de grandes démonstrations de joie. Deux jours après son arrivée, le Roi ayant assigné à Christierne, mere du Duc ce qu'elle pouvoit prétendre, à raison de sa dot & de son doüaire, & ayant fait le prince de Vaudemont gouverneur de Nanci & de toute la Lorraine, il chargea Bourdillon de conduire le jeune Duc à Rheims, où étoit le Dauphin de France, pour y être élevé avec lui. Ce procedé fut très-sensible à la Duchesse doüairiere, qui demeuroit par là privée de son fils, abandonné à un Prince ennemi de l'Empereur son oncle. Le Roi alla ensuite à Condé, maison de plaisance des princes de Lorraine, & dont les rivieres de Muz, de Madon & de la Moselle, rendent la situation très-riante.

Le Roi étant parti pour se rendre à Pont-à-Mousson, qui est à sept milles de Condé, il ne fut pas plûtôt à la vûë de cette ville, que son armée vint au-devant de lui. L'infanterie divisée en trois corps précédoit la cavalerie, qui étoit des plus lestes. Le Roi fut salué par plusieurs décharges de mousqueterie, & par tous les canons, que Jean d'Estrées, Grand-Maître de l'Artillerie, eut soin de faire tirer. Ce Prince passant ensuite devant toute l'armée rangée en bataille, prit le chemin de Metz, dont les habitans témoignerent, à son entrée, une joye

HENRI II. 1552.

apparente, & dissimulerent le chagrin qu'ils avoient d'avoir été trompez. On confirma les privileges de la ville, & on délibera ensuite sur la forme du gouvernement public, & sur les fortifications de la place. Il fut résolu qu'on abattroit quelques maisons de plaisance, qu'on jugea capables d'incommoder ; & par l'avis des Ingenieurs, on retrancha de l'enceinte de la ville un coin commandé par une colline. Sur les plaintes formées contre l'insolence des soldats, il leur fut défendu sur peine de la vie, de rien prendre qu'en payant, d'insulter leurs hôtes en aucune maniere, de les quitter sans les avoir entierement satisfaits, & enfin de tirer jamais l'épée contr'eux. Le Connêtable tint la main à l'exécution de cette Ordonnance pendant toute la guerre. La garnison de Thionville, que les Allemands appellent Dietehofen ou Didenhoven, faisoit souvent des sorties contre nos troupes, qui étoient répanduës dans le pays de Luxembourg ; quelques-uns même de nos gens, que l'envie de piller avoit fait écarter du camp, s'étoient vû enlever leur bagage.

Le Roi demeura trois jours dans la Ville & en donna le gouvernement à Artus de Cossé de Gonor, frere de Brissac ; il y laissa la compagnie des Gendarmes du comte de Nanteüil qui avoit été promis à l'électeur Maurice pour otage, & étoit mort en chemin, comme je l'ai déjà dit ; deux cens Chevaux-legers, deux cens Arquebusiers à cheval, & douze compagnies d'infanterie ; il se rendit ensuite en trois jours à Luneville, d'où il envoya le 28 de Mai à Ausbourg François de Montmorenci, fils du Connêtable, le comte Honorat de Villars, de la maison de Savoye [1], & le comte Rhingrave, pour apprendre des nouvelles de l'Electeur, que l'on disoit s'être déjà mis en campagne. On laissa à Luneville une compagnie d'infanterie, pour la sûreté des convois, qui devoient passer par là, & on se rendit à Blamont, ville agréablement située, & qui avoit été assignée à Christine doüairiere de Lorraine pour le lieu de sa résidence. Comme il falloit passer par des chemins difficiles & dangereux, on se hâta de se rendre à Sarbourg.

Traité du Roi avec le Pape.

Le Roi étant à Ubigni apprit que ses Ministres avoient conclu un traité avec le Pape. Persuadé que par ce traité ses forces étoient devenuës plus grandes, & que celles de l'Empereur

1 Il étoit fils de René legitimé de Savoye, comte de Tende & de Villars.

en étoient affoiblies, il résolut de pouffer plus vivement la guerre. Le Cardinal de Tournon étoit l'auteur de ce traité; il s'étoit apperçu que le Pape, qui aimoit le repos & les plaifirs, n'avoit aucun goût pour la guerre, & n'étoit excité à la faire que par l'ambition des autres Princes; & que d'ailleurs il étoit ennemi de la dépenfe, inévitable néanmoins dans la guerre dont il s'agiffoit: il profita des difpofitions du Saint Pere, pour le faire foufcrire à ce qu'il defiroit. On propofa donc plufieurs conditions, & on s'arrêta enfin à celles-ci: Que le Pape pendant cette guerre fe tiendroit neutre entre l'Empereur & le Roi; Qu'il y auroit fufpenfion d'armes pour deux années, pendant lefquelles ceux de Parme, de la Mirandole & de Caftro n'entreprendroient rien contre l'Empereur & fes alliez; Que le Pape ne donneroit à l'un ou à l'autre parti aucun fecours ni d'hommes ni d'argent, ni d'aucune forte de munitions; Qu'il ne laifferoit faire dans fes terres aucunes levées, & qu'il ne donneroit ni paffage ni vivres aux armées de France & de l'Empire; Que Caftro feroit rendu à Horace Farnefe, à condition que les deux Cardinaux fes freres, Alexandre & Rainuce, fe rendroient caution pour lui envers le Pape; Qu'on feroit retirer les troupes de fa Sainteté qui affiégeoient la Mirandole, & qu'on donneroit un certain tems à l'Empereur, pour fe déliberer s'il confentiroit à cette tréve, en ce qui regardoit les territoires de Parme & de la Mirandole.

Le Pape ajoûta à ces conditions, qu'il feroit permis après deux ans à Ottavio Farnefe, de traiter avec lui ou avec tout autre, fans le confentement du Roi. Il donna ordre enfuite au Nonce qui étoit à la Cour Imperiale, de communiquer ce traité à l'Empereur. Ce Prince, déjà accablé du fardeau de la guerre, répondit feulement, que fa Sainteté ne devoit pas oublier les anciens traitez qu'ils avoient faits enfemble, & fe fouvenir combien il avoit été fidéle & exact à en obferver toutes les conditions, & qu'il avoit dépenfé deux cens mille écus d'or dans la guerre entreprife pour foûtenir la dignité du S. Siége, & pour la propre confervation de la perfonne du Pape. Cependant l'Empereur efperoit beaucoup de Jean-Baptifte del-Monte, & fe flatoit qu'animé du defir de la gloire, & encore plus de l'efpérance d'obtenir de lui la Mirandole, comme fief de l'Empire, après qu'elle auroit été foûmife, il

HENRI II. 1552.

Guerre d'Italie. Mort de Jean del-Monte neveu du Pape.

entretiendroit le feu en Italie, & vaincroit enfin la répugnance que le Pape son oncle témoignoit pour la guerre.

Mais par malheur, dans une sortie que fit la garnison de la Mirandole, composée de François, sur les assiégeans, qui étoient les troupes du Pape, Jean del-Monte s'étant jetté trop avant dans la mêlée, eut son cheval tué sous lui, & fut tué lui-même par nos troupes, qui ne le reconnurent pas. Pierre del-Monte & Antoine Savelli, voulant empêcher que son corps ne fût emporté par les ennemis, y perdirent aussi la vie. Tous les favoris du Pape n'osoient lui annoncer la mort d'une personne qui lui étoit si chere : enfin un d'entr'eux lui en apprit hardiment la nouvelle. Mais le S. Pere, loin d'en être touché, parut au contraire très joyeux de pouvoir vivre desormais dans une entiere liberté, & de se voir délivré d'un neveu ambitieux, dont la passion pour la gloire auroit troublé son répos & l'eût empêché de joüir paisiblement de sa fortune. Côme duc de Florence lui envoya Alexandre Strozzi, autant pour le consoler de ce triste accident, que pour l'exhorter à être ferme dans sa premiere résolution, & dans le parti de l'Empereur. Le saint Pere rejetta sur Ferdinand de Gonzague ce malheureux évenement, l'accusant d'avoir conduit cette guerre avec une œconomie sordide, & avec peu de soin : il répondit enfin que son dessein étoit pris de lever le siége de la Mirandole, mais qu'il donneroit à l'Empereur, s'il vouloit continuer la guerre, le tems de mettre des troupes dans les Forts que Jean-Baptiste del-Monte avoit fait élever. Cependant il donna ordre à Alexandre Vitelli, qui avoit succedé à son neveu dans le commandement de l'armée, & à Camille des Ursins, de cesser entierement la guerre, & de ramener au plûtôt leurs troupes avec les vivres & l'artillerie ; de sorte que toutes les fortifications des ennemis, ayant été abandonnées, furent en même-tems occupées par nos troupes, & la Ville, qu'un siége de près d'un an avoit denuée de toute sorte de munitions, fut aussi-tôt remplie de vivres, par les soins & la diligence d'Hippolyte d'Este cardinal de Ferrare.

Trois mille Allemands, envoyez par le marquis de Marignan, arriverent un peu trop tard. François d'Este, qui avoit ordre de Gonzague de s'emparer des Forts, que les troupes du Pape quitteroient, s'étant amusé à contester avec le marquis

de Marignan, au sujet du Conseil des Quarante[1], se trouva sans vivres, & fut obligé de se retirer. Ceux de la Mirandole eurent alors le tems de démolir tous les Forts, à celui de saint Antoine près, où ils mirent une partie des nouvelles troupes, afin de secourir Parme en cas de besoin. L'Empereur, outré de ce procedé, se plaignit hautement du Pape, & surtout de Vitelli, l'accusant d'avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée, de remettre les Forts entre les mains de ses Officiers. Mais ce qui l'irrita encore davantage, fut de voir que les Prélats avoient quitté Trente, sans lui en donner avis. En effet, le cardinal de Trente, au bruit de la guerre d'Allemagne, avoit écrit au Pape, qu'il n'étoit plus en état de garder cette ville. Alors le Pape exposa au Consistoire le traité fait avec le Roi, & dit qu'il jugeoit à propos de congédier le Concile. Ce sentiment fut approuvé des Cardinaux; on envoya une bulle à Trente, & l'assemblée du Concile se rompit.

HENRI II. 1552.

Dissolution du Concile de Trente.

L'Empereur, informé que les Conféderez s'étoient déjà avancez jusqu'à Ausbourg, avoit fait élever des Forts sur les avenuës du Tirol, y avoit répandu des troupes, & embarassé le chemin de quantité d'arbres coupez, pour empêcher le passage à la cavalerie. La conjoncture fâcheuse où il se trouvoit, l'obligea à ménager encore le Pape, pour ne pas se le rendre ennemi, & à souscrire, suivant l'avis du Duc de Florence, au traité fait entre le Pape & le Roi, qui portoit qu'il y auroit suspension d'armes à l'égard de Parme & de la Mirandole, où il ne feroit, non plus que sur les terres de l'Eglise, aucunes levées contre l'Empereur; & qu'au bout de deux ans, Ottavio ne seroit plus lié par le traité fait avec le Roi.

Henri apprit avec plaisir cette nouvelle à Ubigni. Comme le chemin par où il falloit passer étoit très-mauvais, on séjourna deux jours à Sarbruch, & l'on y laissa une compagnie d'infanterie & quelques chevaux-legers. L'armée se mit ensuite en marche, par un pays fort rude & peu cultivé, mais abondant en mines d'argent, de cuivre & de plomb, & d'où les Seigneurs de Rappolstein *, & les Princes de la maison d'Autriche, tirent un revenu considérable. Ce pays est

* autrement Ribaupierre.

1 Ces Conseils des villes d'Italie s'appellent, *Corte di quarantula.*

Henri II. 1552.

habité par des brigands [1], depuis le tems que Charle d'Egmond, ayant été dépoüillé de la principauté de Gueldres, apprit par son exemple, à tous les Seigneurs attachez à son parti, & proscrits par la maison d'Autriche, à vivre de rapines & de brigandages.

Le second jour de Mai l'armée arriva à Andreoux, ville du comte Palatin, & on y laissa cinquante Arquebusiers pour garder le passage. Comme les montagnes de Vaulges ne sont plus si rudes dans cet endroit, on descendit dans l'Alsace, pays peuplé, fertile & très-agréable par le cours de plusieurs rivieres qui l'arrosent. Le trois du même mois, le Roi se rendit à Saverne, place dépendante de l'évêque de Strasbourg, & qui n'est célébre que par la défaite de l'armée des paysans, qui s'étant révoltez contre la Noblesse vingt-sept ans auparavant, sous la conduite de Thomas Munkers, y furent tous taillez en piece, par Antoine duc de Lorraine, & Claude duc de Guise son frere. Ce fut là que les Déptutez de Bâle vinrent trouver le Roi, pour le prier de ne faire aucun tort aux Francs-Contois, leurs voisins, & leurs alliez : ils en furent bien reçus.

Pendant que le Roi étoit à Sarbruch, il avoit demandé à la ville de Strasbourg, de faire apporter des vivres à son camp; Pierre Sturm, Frederic Gotteshein, & Jean Sleidan, qui a exactement écrit l'histoire de la plûpart de ces choses, furent commis pour y conduire une certaine quantité de bled & de vin. Le Connêtable faisant peu de cas de ce qu'ils lui apportoient, leur vanta beaucoup l'affection que le Roi leur témoignoit, en prenant les armes pour défendre la liberté de leur nation : il leur demanda qu'il fût permis aux troupes d'entrer dans leur ville, pour y acheter ce qui leur seroit necessaire, & aux ouvriers de cette même ville de venir au camp, pour y vendre leurs marchandises. Cette proposition fut rapportée au Conseil par les Députez. L'exemple des peuples voisins détermina le Conseil à répondre, que cette affaire méritoit une assemblée générale. En effet, après une sérieuse

[1] M. de Thou les apelle *Snafici*, en Allemand *Schanaphanen*. C'étoient des voleurs & coureurs de pays, qui couroient & pilloient vers saint Dié & sainte Marie aux Mines. Le mot Allemand signifie des coqs qui combattent à outrance. Nous avons un mot François, mais bas, qui en est dérivé, c'est *Chnapan*.

délibération,

déliberation, on fut d'avis de renvoyer les Députez à Saverne. Ils s'adresserent premierement au Connêtable, qui les reçut mal, & leur reprocha leur ingratitude. Le Roi leur donna aussi audience, & leur parla de leur procedé, mais sur un ton plus doux & plus moderé. Ils avoient amené un convoi plus grand que le premier; ils prierent le Roi de le vouloir agréer, & de les excuser, de ce que la crainte qu'ils avoient des gens de guerre, les empêchoit de les recevoir dans leur ville. On transporta dans le camp tout le pain qui fut trouvé dans les bourgs & dans les villages. L'allarme avoit été si grande dans Strasbourg, qu'on y avoit déjà levé cinq mille hommes, abbatu tous les édifices publics, & toutes les maisons particulieres, près du rempart; & au dedans de la ville, coupé les arbres, détruit les jardins, & démoli généralement tout ce qui pouvoit ôter la vûë aux habitans, ou servir aux ennemis. On commença ensuite à fortifier le côté le plus foible de la ville.

Le Roi désespérant de se rendre Maître de Strasbourg, changea de route, & ayant laissé à Saverne une compagnie d'infanterie, commandée par Saint Paul, il se rendit en trois jours à Haguenaw, sur la riviere de Mater. La situation de cette ville parut autrefois si riante à Frederic Barberousse, que ce Prince la fit entourer de murailles. Les habitans refuserent d'abord d'ouvrir les portes, quelques efforts que fissent le cardinal de Lorraine & le Rhingrave, afin de les engager à se soûmettre. Leurs remontrances furent bien moins efficaces, que les menaces du Connêtable, qui n'eut pas plûtôt fait dresser une batterie de quatorze pieces de canon, qu'il les obligea de se rendre. Le Roi ayant demeuré un jour dans cette ville, prit avec son armée le chemin de Weissembourg, que la riviere de Lauter traverse. Il y a dans cette ville une riche Abbaye fondée en 623 par le roi Dagobert, fils de Clotaire, à condition qu'elle seroit indépendente de la Jurisdiction de l'Evêque de Spire, quoique dans son diocese, & qu'elle ne seroit uniquement gouvernée que par ses Abbez, sous la protection du Prince. Les principaux de cette ville s'étoient retirez à Strasbourg, avant l'arrivée du Roi; de peur de recevoir la punition qu'ils avoient méritée, en livrant à l'empereur Sebastien Vogelsperger, qu'on avoit fait mourir

HENRI II. 1552.

à Ausbourg, comme je l'ai dit : on leur fit grace, & la ville se soûmit au Roi.

Cependant l'armée commença à manquer de vivres à Weissembourg. Ce fut là que les Députez des Cantons Suisses vinrent trouver le Roi qui partoit, pour lui recommander Colmar, Schlestat, Ensischeim, & Strasbourg, les principales places de l'Alsace, en lui exposant, que ces villes leur fournissant du bled, elles ne pouvoient recevoir aucun dommage, qu'ils ne s'en ressentissent eux-mêmes. Le Roi étant pour lors près de Deux-Ponts, leur répondit, qu'il vouloit bien pardonner, en leur considération, à ceux du pays d'Ensischeim (dont la ville de Suntgaw étoit la capitale, appartenant au Roi Ferdinand, & frontiere des Suisses) pourvû qu'ils rendissent les prisonniers François; que pour les autres, il n'avoit jamais eu la pensée de leur nuire; que quoique ceux de Strasbourg eussent maltraité ses gens, qui étoient entrez dans leur ville pour y trafiquer, & qu'ils les eussent chassez indignement, il ne vouloit pourtant pas rompre avec eux, ni les traiter que comme voisins; mais qu'il espéroit aussi qu'ils lui donneroient des témoignages d'une affection pareille & reciproque.

Il arriva en même tems à l'armée du Roi des Envoyez, de la part des Electeurs Palatin, de Mayence & de Treves, & des ducs de Cleves, & de Wirtemberg. Ces Princes s'étoient depuis peu assemblez à Wormes, pour déliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Envoyez de ces Princes prierent le Roi d'empêcher le dégât, & que les gens de la campagne ne fussent point maltraitez, le conjurant, que puisque la liberté de l'Allemagne étoit l'unique motif de la guerre, il voulût bien se porter à la paix; qu'ils avoient résolu d'envoyer incessamment des Députez à l'Empereur, & de faire tous leurs efforts pour rendre la paix générale. Ils ajoûterent, que le Roi devoit avoir égard à sa réputation, qui seroit ternie par une conduite peu moderée. Ils le supplierent enfin d'empêcher que son armée n'entrât sur les terres de Strasbourg, & d'appaiser le marquis Albert de Brandebourg, à l'égard de l'évêque de Wirtzbourg. Ce discours surprit le Roi, qui ne s'y attendoit pas; mais sans marquer son ressentiment, il leur dit, que n'étant venu que pour donner la liberté aux Princes captifs, & délivrer l'Allemagne du joug qui l'accabloit, il lui étoit

assez glorieux, après de si heureux succès, de retourner dans ses Etats, pour les mettre à couvert des incursions des ennemis; que s'il arrivoit que l'Allemagne eût encore besoin de son appui, il n'épargneroit ni peine, ni argent pour la secourir : Qu'il étoit fâché que le peuple eût souffert de la licence de ses soldats, toûjours inévitable, quelque exacte que soit la discipline, & quelque sévérité que l'on exerce, pour empêcher les désordres : Qu'à l'égard de la paix, qu'ils paroissoïent souhaitter, il ne la désiroit pas moins qu'eux, & qu'il s'emploiroit même pour l'établir solidement. Il ajoûta, qu'ils prissent bien garde de se laisser tromper, & de perdre honteusement la liberté, qu'il leur avoit si heureusement acquise; qu'il leur accordoit de bon cœur, en faveur de Strasbourg, ce qu'ils lui demandoient, quoique cette ville lui eût donné depuis peu, par son insolence, un plus juste sujet de la punir, que de faire de nouvelles graces à des gens, qui oublioient si promptement les premieres.

L'armée étoit encore à Weissembourg, & on n'avoit eu depuis long-tems aucune nouvelle de Maurice : le bruit même couroit par-tout qu'il avoit traité avec Ferdinand. Le Roi envoya à Ausbourg Louis de Saint Gelais de Lansac, pour apprendre en quel état étoient les affaires des Confédérez, & pour les sommer de leur parole. Maurice s'excusa de ce qui s'étoit passé à Linz, & du traité conclu à la hâte, à l'occasion d'une irruption inopinée des Turcs dans la Hongrie : il dit que, pour les en chasser, il s'étoit obligé envers le Roi Ferdinand, de le secourir pendant trois mois : Qu'au reste on étoit convenu que le Roi, compris dans le traité, déclareroit à quelles conditions il vouloit s'accommoder avec l'Empereur. A peine le Roi eut-il donné audience aux Envoyés, & reçu la lettre de Maurice, qu'il apprit que les ennemis s'étoient jettés sur les frontieres de la Champagne, pour y faire le dégât. A cette nouvelle, il résolut aussi-tôt de revenir en France. Il divisa donc son armée en trois corps, afin qu'elle retournât plus commodement, & que sa marche incommodât moins les peuples; de sorte qu'on arriva en Lorraine par trois chemins differens. Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, avec une partie de l'armée composée de huit cens chevaux, & des regimens du Rhingrave, reprit la même route qu'il avoit tenuë.

Le Roi ramene son armée en France.

Henri II. 1552.

Claude de Lorraine duc d'Aumale se rendit en six jours de Weissembourg à Deux-Ponts, avec la Gendarmerie, neuf cens Chevaux-legers mêlez d'Arquebusiers, le regiment de Rekrod & la plus grande partie de la Noblesse. La disette des vivres, les grandes fatigues, & les chaleurs excessives firent beaucoup souffrir les soldats, dont on laissa un grand nombre sur les chemins; il y en eut même trois cens qui moururent à Deux-Ponts. Le Roi ne demeura là qu'un jour, & se rendit en trois jours à Valdersingen, ville située sur la riviere du Saar dans la Lorraine. Les ducs de Vendôme & d'Aumale y joignirent leurs troupes, & passerent le 23 de Juin cette riviere, qui tombe dans la Moselle auprès de Treves: deux jours après ayant passé la Moselle sur un pont de batteaux, ils descendirent dans le Luxembourg & allerent camper à la vûë de Thionville.

Pendant que le Roi étoit occupé à une guerre étrangere; Marie reine de Hongrie, Gouvernante des Pays-bas, profitant de son absence, avoit donné quatre mille hommes de pied, levés dans le payis de Cleves & de Juliers, & six cens chevaux, à Martin Rossen, qui faisoit, avec ces troupes, des courses sur les frontieres de la Lorraine & jusques dans la Champagne. Ce Capitaine avoit autrefois servi en France, & étoit depuis rentré en grace auprès de l'Empereur après la defaite du duc de Cleves. Il étoit entreprenant & hardi, & comme Général de la cavalerie de Cleves, il étoit très-considéré parmi les troupes. La reine de Hongrie avoit encore envoyé dans le Luxembourg Ernest comte de Mansfeld, gouverneur d'Avesnes & de Chimay, avec ordre d'y lever des troupes, & de se joindre à Rossen, pour attaquer notre frontiere. Stenay sur la Meuse se rendit bien-tôt à eux sans beaucoup de résistance, soit par la faute du Gouverneur, soit par les pratiques secretes de la duchesse Christine, qui y avoit une petite garnison, & qui favorisoit sans doute le parti de l'Empereur son oncle. La Reine & l'Amiral d'Annebaud, son conseil, au bruit de cette nouvelle leverent tout d'un coup une armée, & craignant pour Ville-Franche sur la Meuse, au-dessous de Stenay, ils y envoyerent Bourdillon en diligence, seulement avec dix-sept hommes bien armez, & un escadron de cavalerie qui le suivoit de près. Bourdillon ayant laissé Chatelluz, avec la compagnie de cavalerie, dans Ville-Franche, se rendit promptement à

Mouson, parce qu'on avoit plus à craindre de ce côté-là. Charle Thiercelin de la Roche-du-Maine commandoit dans cette place avec quarante chevaux, & on lui avoit joint Jacque de Susannes Baron de Cerni, avec trois cens hommes de pied. La mésintelligence, qui regnoit entre ces deux Commandans, déconcerta les habitans : effrayez de la vûë des ennemis ils pûrent à peine se rassûrer par l'arrivée de Bourdillon, qui ayant fait porter dans la place toute sa vaisselle d'argent, & tout son bagage, leur protesta qu'il vouloit partager tout le peril avec eux, & avoir le même sort.

Les ennemis ayant passé la Meuse sur le pont de Stenay, camperent entre Mouson & Ville-Franche. Ces deux places leur parurent trop fortes, pour être emportées d'un premier assaut, ni même par un long siége ; mais pour faire voir qu'ils n'étoient pas venus sans dessein, ils se mirent à piller & à brûler tout ce qu'ils rencontrerent. Briolles fut brûlé, & Montfaulcon éprouva l'insolence & la fureur du soldat. Tournant ensuite vers le château de Boullandre, ils cottoyerent la riviere : ni bourgs ni villages, rien ne tint devant eux. Après avoir passé par Saint Jevin, Cornad & Remonville, ils se rendirent à Grand-Pré, situé sur la riviere d'Aire, entre Sainte Menehou, Châlons & Attigni. Là ayant été avertis que l'Amiral étoit à leurs trousses avec un bon corps de troupes, & que le Roi étoit à Valderfingen avec son armée, dans la crainte d'être enveloppez de tous côtez, ils se retirerent au plus vîte, après avoir brûlé Boullandre & Grand-Pré, & laissé à Ivoy, par l'ordre du comte de Mansfeld, la plus grande partie des soldats qu'on avoit tirés de Cleves & de Gueldres.

Lorsque le Roi fut arrivé dans le Luxembourg, pour se venger du colonel Rossen, il attaqua d'abord une forte place nommée Roc-de-Mars *, château situé entre Thionville & Treves, sur la pointe d'une colline, le long de la Moselle, moins fort encore par l'art que par la nature. Les Seigneurs & les principales Dames du pays, ayant cru que le Roi s'attacheroit premierement à Thionville, s'étoient retirés dans ce château, qui leur paroissoit le plus assûré. La garnison sommée de se rendre le refusa d'abord ; cependant à la vûë de quatorze pieces de canon, arrivées plus promptement qu'elle ne pensoit, & d'une brêche assez large, faite à ses murailles, elle témoigna

* ou Rockemark.

HENRI II. 1552.

qu'elle vouloit capituler. Mais nos troupes prêtes d'aller à l'assaut, & craignant qu'une composition ne les privât du butin, dont elles étoient affamées, se jetterent, sans attendre les ordres de leur Chef, sur la muraille à demi abattuë, renverserent tous ceux qui leur faisoient résistance, emporterent la place & la pillerent. A la priere du Rhingrave, proche parent de la Dame du lieu, on envoya Gaspard de Coligni pour contenir le soldat. Le gouvernement de cette place fut donné au capitaine la Prade, avec cent chevaux, & une compagnie de Gascons. L'armée passa ensuite la Moselle, & après avoir brûlé le Mont Saint Jean & Solieuvre, elle alla par Estain vers Danvilliers, où l'Amiral d'Annebaud étoit déjà arrivé avec les Legionnaires * de Champagne, trois mille Suisses, & deux mille chevaux. Danvilliers est environné de toutes parts de marais, qui le rendent inaccessible pendant les pluyes de l'hiver; mais les excessives chaleurs de cette année avoient tellement desseché les marais, qu'on pouvoit aisément les passer. Cependant les fréquentes sorties de la garnison, qui empêchoient nos travaux, rendirent le siége plus long. Marcy commandoit dans la place, avec deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux. La batterie placée sur une colline ayant fait un grand feu, comme on alloit donner l'assaut, on parla de capituler. Après qu'on eut disputé quelque-tems sur les conditions, il fut enfin convenu, que la garnison sortiroit, vie sauve; que les Chefs & les principaux Seigneurs demeureroient prisonniers; que les soldats seroient renvoyez sans armes, & que le Roi disposeroit à son gré des effets des habitans. On donna tout le butin à Coligni, non sans exciter des murmures parmi les soldats. Villefranche capitaine d'infanterie, qui s'étoit distingué dans le siége, fut honoré du gouvernement de la place, où il mourut peu après d'une blessure qu'il avoit reçûë. Louis de Rabodanges fut nommé en sa place, & on lui donna quatre compagnies d'infanterie & deux cens cavaliers, tant Gendarmes qu'Arquebusiers. Cette place fut prise après quinze jours de siége.

* On les appelloit ainsi.

Prise de Danvilliers par les François.

Ferdinand de Sanseverino, prince de Salerne, qui étoit parti de Naples, vint trouver le Roi à Danvilliers. La réception qu'on lui fit fut proportionnée à son rare mérite, & à la grandeur de sa naissance. Ce Prince avoit fidélement servi

l'Empereur, dans une sédition excitée à Naples six ans auparavant ; mais la grande confiance que le peuple avoit en lui l'avoit rendu suspect. Etant allé depuis trouver l'Empereur en Allemagne, il fut mal reçu, & se vit même noirci par le Viceroi Pierre de Tolede, homme impérieux & inique. Il revint ensuite dans son pays, qu'il fut enfin obligé de quitter, pour mettre sa vie & son honneur à couvert des embûches qu'on lui dressoit. Après avoir demeuré quatre jours avec le Roi, & avoir conferé ensemble, comme on le croit, de quelque entreprise sur le royaume de Naples, il repassa en Italie.

Le Roi s'empare de Verdun.

Le Roi s'étant rendu maître de Danvilliers, partit pour Verdun, où il fut reçû avec des témoignages d'une joie universelle. La Ville, à la sollicitation du cardinal de Lorraine, se soûmit entierement à la puissance du Roi, qui promit de ne point donner atteinte à ses privileges & à ses immunitez. Cette ville fut autrefois sous l'empire des Merovingiens ; mais étant ensuite entrée dans le parti de Gillon contre le roi Childeric, elle eût été entierement ruinée, sans les pressantes prieres d'Exupere. Elle fut depuis la capitale du Royaume d'Austrasie, sous le regne des Carlovingiens. Mais dans le déclin de leur puissance, le roi Charle le Simple vendit à Henri I. en 924 le droit que les Rois de France avoient sur cette ville, & par une transaction entre l'Empereur Othon I. & le roi Louis IV. elle fut si formellement alienée, qu'il fut stipulé dans l'acte que les Rois de France ne pourroient jamais la retirer*. Elle a été depuis ce tems-là soûmise aux Empereurs d'Allemagne, & ensuite gouvernée par des Comtes, jusqu'à Frederic fils de Godefroy le Barbu, qui ayant entrepris, 66 ans après, le voyage de la terre Sainte, & consacré à Dieu sa vie & ses biens, transfera les droits qu'il avoit sur cette ville à Aimon évêque de Verdun, & à ses successeurs. Mais comme les ducs de Lorraine, dont le Duché est contigu au territoire de Verdun, s'en emparerent dans la suite, sans d'autre droit que celui que donne la force, Richer, qui en étoit évêque, la racheta cent ans après de Baudoin frere de Godefroy de Boüillon, lorsqu'il étoit prêt de partir avec son frere pour l'expédition de Jerusalem. On y établit ensuite un Conseil, qui s'arrogea peu à peu, comme les autres villes Impériales, la jurisdiction des Evêques, au moyen des privileges accordez par les Empereurs. La vûë

* On a tâché de réformer le texte de M. de Thou, qui est très-fautif en cet endroit.

HENRI II. 1556.

du cardinal de Lorraine, en s'efforçant de réduire cette ville ſous l'obéiſſance du Roi, étoit de recouvrer, après l'abolition de l'autorité des Magiſtrats, la puiſſance que ſes prédeceſſeurs s'étoient, par leur indolence, laiſſé ravir. En effet le Roi ne fut pas plûtôt parti, qu'il manda les habitans, qui lui parurent les plus diſpoſez à favoriſer ſon deſſein : après leur avoir fait un éloquent diſcours, ſur l'affection que le Roi avoit pour eux, & déclamé ouvertement contre le Conſeil, qu'il accuſa d'avoir uſurpé la juriſdiction Eccléſiaſtique, & d'avoir fait gémir le peuple ſous le plus rigoureux gouvernement, il établit une nouvelle forme d'adminiſtration, qu'il fit même rediger par écrit. Il demanda enſuite à l'aſſemblée, ſi on approuvoit cette nouvelle forme de gouverner ſous la protection du Roi, & ſous la juriſdiction de l'Evêque. Après un conſentement univerſel, l'écrit fut lû publiquement, & couché ſur les regiſtres de la ville. Le gouvernement de la place fut donné à Gaſpard de Saulx Tavanes, avec une compagnie de cavalerie, & douze cens hommes de pied. Le maréchal de Saint André général de la cavalerie, chargé des fortifications de la ville, réſolut, ſuivant l'avis des Ingenieurs, de bâtir une citadelle dans les jardins de l'évêché, parce qu'ils étoient dans le lieu le plus élevé.

Priſe d'Ivoi & de Mommedi.

Le Roi ayant paſſé la Meuſe, s'approcha de Mommedy à la tête de ſon armée. Sainte Marie qui y commandoit pour l'Empereur, fut ſommé de ſe rendre ; mais il le refuſa, & dit qu'il ſuivroit en cela l'exemple de ceux d'Ivoy. Après quelques legeres eſcarmouches, où Nicolas d'Anglure, jeune officier de grande eſpérance, perdit la vie, le connêtable de Montmorenci fut d'avis de faire le ſiége d'Ivoy, où le comte de Mansfeld Gouverneur de la Province s'étoit enfermé. On y envoya devant les compagnies des Gendarmes de Nevers, de la Mark-Sedan & de la Roche-du-Maine, avec une partie de la cavalerie legere, & deux mille hommes d'infanterie, pour faire la circonvallation de la place, & empêcher qu'il n'y entrât du ſecours. Ivoy eſt ſitué au pié d'une colline qui le commande : elle a devant elle une plaine, où paſſe la riviere de Cheſſe, qui fait aller pluſieurs moulins, dont la ville eſt environnée, de tous côtez, & qui tombe enfin dans la Meuſe auprès de Sedan. On commença à battre la ville le 22 de Juin avec trente-ſix pieces de canon. La brêche étoit déjà grande,

& on étoit prêt d'aller à l'assaut, lorsque le comte de Mansfeld, à la tête de ses troupes, voulant s'opposer à nôtre attaque, fut tout à coup abandonné des Allemands & des soldats deCleves, qui étoient au nombre de trois mille. Ce Commandant les ayant en vain exhortez à tenir ferme, fit venir enfin un gentilhomme François prisonnier, & se tournant vers lui en présence de ses troupes: « Allez, lui dit-il, je vous donne la » liberté, & vous prends à témoin du tort que l'on fait aujour- » d'hui à l'Empereur & à moi. Cette même place, ajoûta-t'il, » autrefois assiégée par le duc d'Orleans frere du Roi, quoi- » que moins forte qu'aujourd'hui, fut néanmoins quelque-tems » défenduë par un simple forgeron, nommé Gilles, à la tête » de quelques miserables paysans; & s'il la rendit enfin, ce ne » fut du moins qu'à des conditions glorieuses; & moi, qui ne » suis certainement ni de la lie du peuple, ni apprentif dans les » armes, il faut que, par la lâcheté ou la perfidie de mes sol- » dats, je me rende, avant que d'avoir vû l'ennemi, & que je » subisse les conditions qu'il voudra me prescrire. J'ai voulu » vous apprendre mes sentimens, & vous rendre témoin de » ce qui se passe aujourd'hui; afin que toutes les fois que vous » rappellerés dans votre memoire la grace que je vous accor- » de, vous vous souveniés aussi de me justifier contre les ca- » lomnies de ceux, qui voudroient noircir ma réputation. » Il fit ensuite donner du haut d'une tour le signal de la capitulation; & après les assûrances qu'on a coûtume de prendre en pareille occasion, il envoya Strinchant gouverneur de la place, pour traiter avec le connêtable. On capitula à ces conditions: Que Mansfeld, le Gouverneur & les principaux officiers demeureroient prisonniers; Que les soldats sortiroient sans armes, & que les biens des habitans seroient abandonnez à la discretion du Roi. Après que le traité eut été signé, le Connêtable, à qui le Roi avoit donné tout le butin de la place, y envoya sa compagnie de Gendarmes, & celle de son fils. Ces deux compagnies profiterent seules de tout le butin, au grand regret des vieux corps, qui sous prétexte de cette injustice commencerent à se débander.

Mansfeld ayant été amené devant le Roi, s'excusa d'abord d'avoir si-tôt rendu la place, & le pria en même-tems qu'il le fît traiter humainement. Je vous assure, lui dit le Roi, que

HENRI II. 1552.

vous serez bien mieux traité en France qu'Andelot & Sipiere ne le sont à Milan. Mansfeld & Strinchant furent envoyez sous bonne garde au château de Vincennes près de Paris. Le Roi retourna ensuite à Mommedy, que Sainte Marie lui rendit, à condition que lui & sa garnison auroient vie & bagues sauves, mais que le canon demeureroit dans la place. Le Roi laissa dans Ivoy Edmond de Courtenay-Bleneau *, qui s'étoit signalé dans ce siége, & y envoya ensuite le sieur de Haulcour avec trois compagnies d'infanterie, & deux cens maîtres. Le gouvernement de Mommedy fut donné au capitaine Baron, Parisien, homme recommandable, auquel on laissa une pareille garnison, à cent chevaux près.

* De la Branche cadette de la maison de Courtenai, issuë de Louis le Gros.

Prise de Boüillon.

Après la prise des trois principales villes du Luxembourg, le Prince de la Mark-Sedan persuada au Roi qu'il étoit de son interêt, & de l'honneur de la France, de profiter d'une si favorable occasion pour recouvrer le duché de Boüillon, dont l'Empereur avoit dépoüillé la maison de la Mark en faveur de l'évêque de Liége. Le Roi lui donna pour cette expédition le sieur de Jours colonel des Legionnaires de Champagne, avec quatre mille hommes d'infanterie, douze cens chevaux, sa compagnie de Gendarmes, & six grosses pieces de canon. Le Prince de la Mark marcha à la tête de ces troupes du côté de Boüillon, ville autrefois fort peuplée & entourée de bonnes murailles, mais qui est aujourd'hui presque deserte & ruinée. Elle est située au pié d'une colline, où s'éleve un roc escarpé de toutes parts, sur le sommet duquel est un château environné d'un fossé large, profond & taillé dans le même roc, & maintenant separé de la colline, à laquelle il étoit joint autrefois. Ce château est aussi bien fortifié que le peut permettre la nature du lieu. Le pays d'alentour est presque inculte & rempli de collines rudes & couvertes de bois. Le prince de la Mark ayant donc fait passer & repasser ses troupes par de très-mauvais chemins, pour les faire paroître plus nombreuses, & épouvanter les habitans, par le son des tambours & des trompettes qui faisoient retentir tous les vallons, fit conduire avec beaucoup de difficulté le canon sur la colline, par le moyen des cordages qui servirent à le tirer. Après que la batterie eut fait brêche, le Gouverneur du château, qui étoit un bâtard de la maison de Haurion, croyant que le Roi étoit là en personne

avec toute ſon armée, promit de ſe rendre, ſi dans trois jours il n'étoit ſecouru. Comme il ne parut aucun ſecours après ce tems-là, la Mark ſe rendit maître de la place & de toute l'artillerie. Ce gouverneur, qui paya bien-tôt après de ſa tête la lâcheté d'avoir ſi-tôt rendu la Place, ſe retira avec ſa garniſon, vie & bagues ſauves. Après la priſe du château de Boüillon, toutes les autres places du duché ne firent aucune réſiſtance : ce fut ainſi que le prince de la Mark recouvra en peu de jours ce duché, trente ans après l'uſurpation de l'Empereur ; il en donna le gouvernement à des-Avelles.

Autres expéditions des François.

Le Roi infatigable, juſqu'à coucher dans la tranchée avec ſes ſoldats, dérangeant l'heure de ſes répas, & eſſuyant les brûlantes chaleurs de l'été, tomba enfin malade, & fut obligé de garder quelque-tems le lit à Sedan, où la Reine le vint trouver. Il ne fut pas plûtôt rétabli, qu'il retourna à ſon armée, que le Connêtable avoit fait avancer du côté de Chimay dans la forêt des Ardennes, afin de s'oppoſer à la reine Marie, qui mettoit tout à feu & à ſang ſur la frontiere de Picardie, & de fournir aux vieux ſoldats quelque occaſion de ſatisfaire leur avidité. Le château de Lumes ſitué ſur la Meuſe entre Mouſon & Mezieres, d'où l'on faiſoit ſouvent des courſes très conſidérables ſur la frontiere de Champagne, ſe rendit d'abord au Roi, après la mort de ſon Seigneur (on ne ſçait s'il mourut naturellement ou s'il fut tué) & fut raſé, à un baſtion près. Ce château fut donné au duc de Nevers, avec une partie du revenu : l'autre partie fut laiſſée au ſeigneur de Conflans, qui avoit épouſé la niéce du ſeigneur qui venoit de mourir. Le Roi ſortit du Luxembourg, dont le gouvernement fut donné au duc de Nevers, & ayant envoyé de grandes proviſions au Roc-de-Mars, & fait le dégât aux environs de Thionville, il alla attaquer un château très fort, nommé Arlon. Comme l'on faiſoit les approches de la place, François Anglure d'Eſtauges, Lieutenant de Coligni, fut malheureuſement tué ; mais on ſe vengea bien-tôt après de cette perte, par la priſe du château, & en faiſant main baſſe ſur toute la garniſon. Glaion proche d'Arlon eut le même ſort.

L'armée marcha enſuite vers Chimai, dont la garniſon & les habitans ſe retirerent ſur le champ au château, avec toutes les munitions qu'ils y pûrent porter. On fit un grand feu ſur

HENRI II. 1552.

le château : après que la brêche eût été faite, le Gouverneur commença à traiter ; mais nos troupes qui en vouloient au butin, se jetterent sans ordre dans la place, & la pillerent. Cette action ne fut pas impunie ; il y en eut cent brûlez par le feu, qui se mit dans un magazin à poudre. On avoit quelque dessein sur Avesnes ; mais les pluyes continuelles, qui succederent aux chaleurs excessives, obligerent le Roi de séparer son armée. Le duc d'Aumale envoyé en Hainaut, avec la cavalerie legere, pour s'opposer aux courses de la Reine de Hongrie, ayant pénétré jusqu'à Valencienne, sans rencontrer l'ennemi, fit un si grand dégât, qu'il se vengea pleinement du dommage que nous avions reçu sur notre frontiere. Cependant le Roi arriva à Estrée-au-Pont le 16 de Juillet, après avoir employé trois mois & demi dans sa campagne. Il laissa une partie de son armée au duc de Vendôme, & se rendit à Guise, & ensuite à la Fére, place forte, située sur la riviere d'Oise.

Affaires d'Allemagne.

Pendant que le Roi faisoit la guerre en Allemagne, & sur les frontieres des Pays-Bas, les Confédérez qui étoient retournez à Fiessen, après la prise d'Erenberg & d'Inspruch, firent publier à Ausbourg le 6 de Juin un écrit, tant en leur nom, qu'en celui de Maurice, dans lequel ils disoient, que puisqu'ils avoient pris les armes pour la défense de la liberté & de la Religion, c'étoit à eux d'établir dans les Temples & dans les Colleges, des Ministres & des Professeurs capables d'enseigner le peuple & la jeunesse. Cet établissement, disoient-ils, leur paroissoit le plus sûr moyen de détruire les desseins pernicieux des ennemis de la vérité : desseins, qui jusques-là n'avoient tendu qu'à l'oppression des Professeurs les plus distinguez par leur pieté, afin d'affermir plus aisément la puissance du Pape, & d'imprimer de bonne heure dans l'esprit de la jeunesse des principes impies, qui pussent se fortifier avec l'âge : que dans cette vûë, leurs ennemis avoient non seulement emprisonné ces Professeurs ; mais par une violence barbare & inoüie, ils avoient encore exigé d'eux le serment de sortir de l'Empire ; qu'ensuite ils leur avoient substitué des Ministres d'une religion contraire, ou des apostats qui avoient bandonné la verité. Ils ajoûtoient, qu'ils étoient obligez de rappeller ces Ministres & ces Professeurs bannis, & que pour

ne laisser aucun lieu à la calomnie, ils les déchargeoient de leur serment; afin que, sous la protection des Conféderez, ils pûssent prêcher publiquement dans toute l'Allemagne la pure parole de Dieu, & instruire la jeunesse; sous peine, pour quiconque leur reprocheroit en aucune maniere d'avoir trahi leur serment, d'être séverement puni. Bien plus, ils ordonnerent, que ceux qui ne pourroient s'accorder avec eux, à cause de leur différente façon d'enseigner, seroient chassez, & que les Magistrats des villes tiendroient la main à l'exécution de cette ordonnance. Cinq jours après sa publication, les Ministres & les Regens, qui avoient été chassez, furent rétablis par l'autorité des Magistrats.

Le marquis Albert de Brandebourg, qui ne respiroit que la guerre, voyant que les desseins de Maurice n'avoient que la paix pour objet, pensa sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Il avoit déja quitté l'armée, avant que Maurice revînt de Linz, & avec ses troupes, & celles de quelques Conféderez, qui composoient deux mille chevaux, & dix-neuf compagnies, il avoit premierement attaqué le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique *; & après avoir ravagé & brûlé ses terres, tiré même de lui une grande somme d'argent, il étoit venu vers Nuremberg, & avoit fait capituler le 5 de Mai Lichtenaw, forteresse d'importance, à deux lieues de Nuremberg. Le lendemain de cette expédition, il écrivit aux Magistrats de cette ville une lettre, par laquelle représentant en peu de mots les desseins du Roi de France & des Conféderez, qu'on avoit déja pû reconnoître par leurs écrits publics, répandus dans toute l'Allemagne, il disoit que les auteurs d'une si généreuse entreprise, ne doutoient point, que tous les gens de bien, & ceux qui avoient quelque zéle pour la liberté & la tranquillité publique, ne se joignissent à la Ligue; ils déclaroit aussi pour ennemis, non seulement ceux qui s'opposeroient aux progrès de leurs armes, mais encore ceux qui leur refuseroient du secours. Il ajoûta, qu'il étoit chargé de la part des Conféderez, de soûmettre tout ce qu'il trouveroit devant lui, & de ne laisser en arriere aucune place importante, capable de donner de l'ombrage: Que puisque la ville de Nuremberg ne s'étoit point encore déclarée, & n'avoit envoyé aucuns Députez, ni à Ausbourg, ni à lui

* Volfang.

HENRI II. 1552.

même, il s'étoit emparé du château de Lichtenaw, qui incommodoit son camp, sans néanmoins maltraiter la garnison, qui étoit à sa discretion ; qu'il les prioit enfin, de la part du Roi de France, de la sienne, & de celle de ses Alliez, de déclarer au plus tard dans le jour suivant, quel parti ils vouloient prendre, afin qu'on ne pût plus douter de leur intention.

Quoique le marquis de Brandebourg avançât dans cette lettre, que ceux de Nuremberg n'avoient donné aucun secours aux Conféderez, & qu'il voulût insinuer qu'il ignoroit leurs dispositions, il sçavoit pourtant bien, que lorsque tous les Conféderez étoient campez à Schweinfurt, on avoit traité le 26 Mars avec eux, afin de les faire entrer dans la ligue, & d'en tirer des munitions & une grande somme d'argent : que d'abord on n'avoit rien pû en obtenir ; mais qu'enfin, après plusieurs contestations, il avoit été convenu, qu'ils donneroient deux cens mille écus d'or, & que par ce moyen la Ligue les tiendroit pour amis : l'électeur Maurice leur avoit fait cette promesse au nom de tous les Conféderez. Ceux de Nuremberg répondirent sur le champ au Marquis, & s'excuserent de ce qu'ils ne lui avoient envoyé aucun Député, sur la parole qu'ils avoient reçûë de Maurice & des autres Princes, & sur le traité fait ensemble, le priant néanmoins de leur rendre la place qu'il leur avoit prise, comme un témoignage de l'affection qu'il avoit pour eux. Le Marquis répliqua à cette lettre trois jours après, & leur manda, que le traité dont ils parloient lui étoit inconnu, & que comme il s'agissoit en cela de l'interêt du Roi de France, qu'il avoit autant à cœur que les affaires des autres Conféderez, ils eussent à lui montrer ce traité. Ils le satisfirent sur ce point ; mais il ne laissa pas encore de les presser au nom du Roi, de répondre dans quelques heures, à ce qu'on leur demandoit ; autrement qu'il agiroit en ennemi.

Sur ces entrefaites, ceux de Nuremberg ayant envoyé faire leurs plaintes aux Conféderez, Maurice & le prince Guillaume de Hesse, fils du Landgrave, leur répondirent, qu'ils étoient fort surpris du procedé du marquis de Brandebourg, & qu'ils ne l'approuvoient pas ; que quant à eux, ils garderoient leur parole, & feroient leurs efforts, afin qu'on leur rendît ce qu'on leur avoit pris, & que les troupes du Marquis fussent rappellées. Mais tandis que, pour remettre le calme, Maurice & ses

alliez envoyent par tout des Députez, le Marquis mécontent de la réponse des Magistrats de Nuremberg, entra en fureur, & voulant obtenir par la terreur ce que l'équité lui refusoit, il pilla la ville de Lichtenaw, mit le feu au château, & le ruina de fond en comble. Ayant ensuite exigé de la ville une grande somme d'argent, il obligea, l'épée à la main, les habitans, de prêter serment de fidelité, à lui & à George Frederic son cousin, & fit aussi-tôt approcher ses troupes.

Fureur du Marquis Albert de Brandebourg.

Le prince Guillaume, ne pouvant y remedier, pour dégager en quelque façon sa parole, fit revenir deux compagnies de cavalerie, qu'il lui avoit fournies contre le grand Maître de l'Ordre Teutonique. Le Marquis, indigné du rappel de ces troupes, ne s'en prit pas dès lors seulement à ceux de Nuremberg, mais encore à tous les Princes de la ligue; & ne mettant plus de bornes à sa fureur, il commença la plus cruelle & la plus sanglante de toutes les guerres. Il brûla d'abord cent villages, soixante & dix châteaux, & toutes les maisons de campagne de ceux de Nuremberg; il n'épargna pas même les Temples, qu'il eut la précaution de piller, avant que d'y mettre le feu. Il alla ensuite dans une vaste forêt, qui fournissoit du bois à bâtir & à brûler à tout le pays d'alentour, & brûla plus de trois mille arpens. Il menaça ensuite toute la noblesse du pays de lui faire la guerre, si elle n'entroit dans son parti. Les évêques de Bamberg & de Virtzbourg en Franconie, effrayez de ce torrent impetueux, s'accommoderent avec lui à de rudes conditions: celui de Bamberg lui donna vingt villes, & par un acte passé entre eux le 19 de Mai, il lui ceda son droit sur tous les bénéfices & fiefs de ses Etats. Celui de Virtzbourg, outre cent mille écus d'or qu'il lui compta, fut encore obligé de se charger du payement de ses dettes, qui se montoient à plus de trois cens mille écus d'or.

Cependant les villes de la Souabe, au nombre de vingt-six, ayant formé une assemblée à Ausbourg, envoyerent des Députez au marquis Albert de Brandebourg, pour le fléchir en faveur de ceux de Nuremberg, dont le déplorable état les touchoit sensiblement: mais ne pouvant rien gagner sur l'esprit de ce Prince, ils conseillerent à ceux, pour qui ils s'intéressoient, d'acheter la paix. Ils leur dirent, que puisqu'Erenberg étoit pris, & que la guerre étoit allumée en Hongrie & en

HENRI II. 1552.

Italie, il n'y avoit plus de secours à esperer, & qu'il falloit courber doucement la tête sous le joug, quelque pesant qu'il fût. La ville de Nuremberg rejetta cet avis; & quoiqu'elle reclamât en vain, tantôt la protection de l'Empereur, & tantôt celle de Maurice, elle protesta néanmoins qu'elle s'exposeroit à tout, plûtôt que d'accepter les conditions dures qu'on lui proposoit. Le Marquis, irrité de leur fermeté opiniâtre, foudroya la ville avec plus de furie qu'auparavant; & pour se rendre plus terrible, il porta le feu par tout où il pût, & brûla même un fauxbourg entier. Cependant George Thannenberg, & Guillaume Schachten arriverent au camp du Marquis, envoyez de la part de l'électeur Maurice, & du Prince Guillaume fils du Landgrave; s'étant joints aux députez des villes de Souabe, qui étoient prêts de partir, sans avoir rien terminé, & ayant déliberé ensemble, ils ménagerent enfin un accommodement, & conclurent la paix à ces conditions: Que la ville de Nuremberg fourniroit deux cens mille écus d'or, & six pieces de canon avec leur attirail, & favoriseroit en tout les Confédérez, à l'exemple de ceux d'Ausbourg; & que réciproquement le Marquis rendroit ce qu'il avoit pris & leveroit le siége. C'est ainsi que ceux de Nuremberg, qui étoient demeurez neutres dans la guerre précedente, & même dans le commencement de celle-ci, de peur d'offenser l'Empereur & la maison d'Autriche, furent enfin obligez de faire une paix désavantageuse, pour n'avoir pas été secourus par l'électeur Maurice. Ce Prince leur témoigna être fort faché de la conduite du Marquis; mais il s'excusa de ne pouvoir dans les conjonctures présentes satisfaire à leurs justes plaintes.

Après que le Marquis eût levé le siége de Nuremberg, & augmenté ses troupes de celles des Colonels Dalwig & Oldenbourg, il écrivit à la ville d'Ulme le 20 de Juin, pour l'avertir de prendre pour exemple celle de Nuremberg, qu'il venoit de ranger à son devoir, & de soumettre. Il les menaça, s'ils résistoient, de les assiéger autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & en cas qu'il prît la ville, comme il n'en doutoit point, de ne pardonner à aucun mâle au-dessus de sept ans. Les habitans d'Ulme lui répondirent en peu de mots, qu'ils ne feroient jamais ce qu'il exigeoit d'eux. On crut dans ce tems-là, que le Marquis ne se montroit si violent

violent & si intraitable, que parce qu'il n'agissoit plus alors pour les interêts de la Ligue, mais pour les siens propres, & que son dessein étoit de s'approprier toutes ses conquêtes. Cependant, quoique ce Prince fût mécontent de ce que Maurice avoit traité avec l'Empereur, à l'insçu du Roi, & qu'il méditât une nouvelle guerre, il obligeoit, depuis la levée du siége de Nuremberg, toute la Noblesse qui se soûmettoit à lui, de ne prêter le serment qu'aux Confederez. Devenu plus feroce, ou plus hardi, par tant d'heureux succès, il tourna ensuite ses armes contre les Ecclésiastiques, avec lesquels il avoit déjà éprouvé qu'il y avoit beaucoup à profiter. S'étant donc jetté sur l'Etat de l'électeur de Mayence, il alla camper sur le Mayn, & après avoir brûlé & pillé tout ce qu'il rencontroit, il exigea de ce Prince une grande somme d'argent. Mais tandis que l'on contestoit sur la somme, l'Electeur épouvanté prit la fuite, le 5 de Juillet, après avoir fait jetter dans le Rhin tout le canon qui pouvoit servir à l'ennemi. Le Marquis marcha ensuite du côté de Treves; comme il répandoit la terreur de tous côtez, l'Archevêque fut très-épouvanté, à son approche. Albert lui demanda au nom du Roi (nom, dont il se couvroit toûjours, depuis qu'il étoit mécontent des Confederez) le château de Coblents, place forte, & avantageusement située sur le confluent du Rhin & de la Moselle. Mais l'Archevêque rejetta sa demande.

Cependant l'électeur Maurice s'étoit rendu à Passaw, pour ménager quelque accommodement avec le roi Ferdinand; Albert, électeur de Baviere, gendre de ce Prince, s'y trouva au nom de l'Empereur, avec les Evêques de Salzbourg & d'Eystat, & les Députez des Electeurs, & des Ducs de Cleves & de Virtemberg. Maurice fit un long discours, le premier jour de Juin, dans lequel se plaignant hautement du gouvernement, il dit: Que des étrangers, après avoir opprimé la liberté Germanique, & affoibli le pouvoir des Electeurs, avoient usurpé toute l'autorité: qu'on leur déroboit la connoissance de plusieurs affaires importantes; qu'on prenoit même des mesures pour leur ôter dans la suite le droit d'élire les Empereurs; qu'on renversoit les loix; que les Electeurs n'avoient plus dans les dietes, ni crédit, ni autorité; qu'ils n'osoient pas même faire leurs assemblées particulieres, & que

Henri II. 1552.

leur Jurisdiction étoit fort affoiblie, par la Chambre de Spire, qui recevoit, contre l'ancienne coûtume, les appellations interjettées de leurs jugemens : Que par rapport au Conseil Aulique, les délais affectez ruinoient les particuliers ; qu'on ne pouvoit qu'avec peine y obtenir audience ; que l'on n'y examinoit point attentivement ce qu'on y proposoit, à cause du peu de connoissance que les Ministres avoient de la langue du pays ; & que même, faute de l'entendre, bien souvent on y interprêtoit mal toutes les propositions, qui ne tendoient qu'à l'utilité publique : Qu'on défendoit, par des édits rigoureux, aux sujets de l'Empire, de servir les Princes étrangers, & qu'on faisoit jurer tous ceux qui rentroient en grace, de ne jamais porter les armes contre les Etats de la maison d'Autriche, & que par-là on les retranchoit en quelque sorte du corps de l'Empire. Qu'on avoit sans distinction exigé de l'argent de ceux qui avoient toûjours été attachez au parti de l'Empereur, & de ceux, que leur devoir avoit obligés de servir leurs Princes dans la guerre de la Ligue de Smalcade ; ce qui étoit une injustice & un affront : Qu'on avoit fait venir en Allemagne des soldats étrangers qui ayant été distribuez dans des garnisons après la guerre, s'étoient portez à toute sorte d'excès : Que l'Empereur s'étoit glorifié, dans des livres publiez avec sa permission, d'avoir triomphé de l'Allemagne ; que pour lui témoigner son mépris & l'insulter, il avoit envoyé dans les pays étrangers, les pieces d'artillerie qu'il avoit enlevées aux Allemands ; & comme si elles n'eussent pas suffi, qu'il en avoit encore fait fabriquer d'autres, sur lesquelles il avoit fait mettre les armes des Electeurs, afin que l'on crût qu'elles avoient été prises sur eux : Qu'on avoit souvent oüi dire à des soldats étrangers, qu'on verroit un jour dans toutes les principales villes de l'Allemagne, des Forts & des Citadelles, qui la rendroient un Etat hereditaire de la maison d'Autriche : Que pour être maître de tous les suffrages, on admettoit dans les dietes des personnes indignes d'y être reçus ; qu'on avoit établi à Spire une Chambre, dont ceux de la confession d'Ausbourg étoient exclus, & où les Juges, par leurs délais & leurs circuits, ruinoient les parties. Il ajoûta, que si on entreprenoit de remedier à tous ces désordres, non seulement pour l'interêt des particuliers, mais

encore pour l'honneur de toute l'Allemagne, il y avoit lieu d'espérer un accommodement. Cependant il demandoit, que toutes les ordonnances faites contre les droits & la liberté de l'Allemagne, fussent revûës & examinées dans la premiere diete, & que, du consentement de tous les Etats assemblez, on pourvût à la tranquillité publique.

Henri II. 1552.

Ceux qui étoient venus à cette assemblée, pour demander des graces, ayant oüi ces propositions touchant la réforme du gouvernement, furent d'avis, par respect pour l'Empereur, d'en remettre la décision à la diete générale des Etats de l'Empire. Jean de Fresse évêque de Bayonne, que l'électeur Maurice avoit amené, afin que le Roi pût avoir connoissance de tout ce qui se passeroit, eut audience le trois de Juin. Il parla d'abord de l'ancienne amitié qui avoit regné entre les Germains & les Gaulois, & depuis entre les Allemands & les François; & des glorieux avantages que les Princes Chrétiens avoient retiré de cette étroite union. Il ajoûta que l'empire d'occident ayant été fondé par la famille des Rois de France, il avoit été autrefois composé des deux nations; ensorte que l'Empire appartenoit à l'une & à l'autre; qu'il avoit été depuis transferé aux Allemands, & ensuite aux Saxons, comme issus de nos Rois; que la France & l'Allemagne avoient toûjours été florissantes sous ces Empereurs; que la puissance & les forces réunies des Allemands & des François étoient si grandes, qu'ils étoient les maîtres de la Hongrie, de la Dace, de la Bohême, de la Pologne, du Dannemark, & de toute l'Italie; que les François, toûjours zélez pour la conservation & l'agrandissement de la religion Chrétienne, avoient entrepris plusieurs guerres contre les Sarrazins & les Turcs, & avoient remporté d'éclatantes victoires en Asie, en Afrique & en Europe; que Philippe Auguste ayant renouvellé cette ancienne alliance presque éteinte, voulut qu'elle fût écrite en caracteres d'or, pour apprendre à la posterité l'estime qu'il en faisoit; qu'elle avoit été depuis entierement abolie, par quelques Princes étrangers parvenus à la couronne Impériale, sans être dignes de la porter; qu'alors les forces d'Allemagne avoient été beaucoup affoiblies par les guerres civiles; qu'enfin les illustres Princes de la maison de Luxembourg, Henri VII. & Charle IV. son petit-fils, auteur de la Bulle d'or*, & ses deux fils Vencessas, & Sigismond, rendirent

* dans le quatorzieme siecle.

HENRI II. 1552.

à l'Allemagne ſa premiere ſplendeur, & renoüerent avec nos Rois une étroite alliance. Que les Princes de la maiſon d'Autriche leur ayant ſuccedé, l'Empereur Albert avoit ſignalé ſon amitié pour la France, en réſiſtant aux preſſantes ſollicitations de Boniface VIII. homme turbulent & ſuperbe, & en refuſant de prendre les armes contre Philippe le Bel, & d'attaquer ſon Royaume, que ce Pape avoit abandonné au premier occupant.

» Ces beaux exemples, continua-t-il, auroient dû détourner » l'Empereur Charle V. du deſſein qu'on lui a inſpiré mal » à propos de faire la guerre au Roi François I., de tendre » depuis des embuches à Henri II. ſon fils, & enſuite de l'atta- » quer ouvertement. En effet quel deſſein a-t-il eu, ajoûta-t-il, » en ſe déclarant contre ce Prince, ſi ce n'eſt de diviſer ces » deux nations invincibles par leur union, & de ſubjuguer » enſuite plus aiſément l'Allemagne? Quel étoit ſon but, lorſ- » qu'il à acheté la paix avec le Turc, aux dépens de ſon hon- » neur, & par un tribut honteux; lorſque ſous prétexte de défen- » dre la Religion & de contenir les peuples, il a entretenu dans » l'Allemagne la diſcorde & les factions; lorſqu'il l'a remplie » de garniſons Eſpagnoles, & vuidé les arcenaux; lorſqu'ils ſe » rend enfin redoutable à tout l'Empire, par de tyranniques exac- » tions? Le ſceau de l'Empire, la chambre de Spire, les pri- » vileges & la liberté des dietes, tout cela dépend aujourd'hui » du caprice du ſeul évêque d'Arras: ceux qui volontairement, » ou dans l'eſpérance de quelque fortune, vont ſervir les Prin- » ces étrangers, ſont dépoüillez de leurs biens, ou proſcrits, » ou même conduits au ſupplice, comme des criminels [1]. Tels » ſont les artifices & les violences qu'on met en uſage, pour » opprimer la liberté de la nation, pour renverſer les loix, » & pour ſaper l'autorité des Electeurs & de tous les Etats » d'Allemagne. Par ce moyen on prétend que le roi Fer- » dinand, ou contraint par une force ſupérieure, ou abuſé par » de vaines eſpérances, cede ſon droit à l'Empire, & que » le Prince d'Eſpagne ſoit enfin proclamé Roi des Ro- » mains. »

Il ajoûta, que l'amour de la patrie avoit armé le Prince Maurice, & les autres Electeurs, réſolus enfin de prévenir

[1] Alluſion au colonel Vogelſperger, dont il eſt parlé ci-devant.

l'orage, & de s'opposer aux étrangers ; qu'une si grande entreprise étant au-dessus de leurs forces, ils avoient imploré le secours du Roi très-Chrétien, qui sacrifiant généreusement à leurs interêts tous ses justes ressentimens, s'étoit lié étroitement avec eux, par un traité, qui portoit entre autres choses, qu'ils n'en pourroient faire aucun avec l'ennemi commun, sans le consentement du Roi : Que Maurice, quoique lié par cet article, avoit néanmoins, pour procurer la tranquillité des peuples, & faire plaisir au roi Ferdinand, demandé au Roi de France, à quelles conditions il trouveroit bon qu'on traitât avec l'Empereur ; que sa Majesté très-Chrétienne, plus touchée du bien public, que de ses intérêts particuliers, avoit bien voulu satisfaire à la demande d'un Prince son ami, bien qu'elle fût entierement contraire à ce qui avoit été promis & stipulé : Que le Roi son maître n'empêcheroit point qu'on ne traitât de la paix, pourvû que les anciennes playes fussent guéries parfaitement, pour ne se rouvrir plus ; que les Princes prisonniers fussent mis en liberté, suivant les conventions du traité de la Ligue ; & qu'enfin l'ancienne union de l'Allemagne avec la France, & la nouvelle alliance, fussent confirmées, & demeurassent fermes & constantes : Qu'à l'égard de ce qui concernoit le Roi en particulier, comme l'Empereur lui avoit pris plusieurs places, & que sans aucun motif légitime, il lui avoit déclaré la guerre, il lui paroissoit juste, que l'auteur du mal le réparât d'une maniere convenable : Qu'au reste, le Roi son maître fondé sur la justice de sa cause, autant que sur la puissance de ses armes, feroit voir non seulement à Maurice & aux autres Princes (qu'il souhaitoit de satisfaire en cette occasion) mais encore à toute la Chrétienté, dont il étoit le défenseur & le protecteur né, combien il avoit à cœur la tranquillité & la paix de l'Europe Chrétienne.

HENRI II. 1552.

Les Princes répondirent à ce discours : Qu'ils avoient avec plaisir oüi parler de l'ancienne union de la France avec l'Allemagne, & qu'ils remercioient le Roi de l'affection qu'il leur témoignoit, en préferant le bien public à ses interêts particuliers, jusqu'à permettre que ceux de la Ligue entrassent en accommodement avec l'Empereur. Ils ajoûterent qu'ils ne doutoient point que les conditions de paix, proposées par sa Majesté, ne fussent agréées de l'Empereur, qui avoit toûjours eu des

intentions favorables pour le bien public, & qui étant alors mieux disposé que jamais, faisoit espérer de mettre bien-tôt en liberté les Princes prisonniers : Qu'au reste, comme le renouvellement de l'ancienne alliance, & la confirmation de la nouvelle ne pouvoient se conclure dans une assemblée particuliere, il étoit à propos de la remettre à une Diete générale ; qu'ils desiroient néanmoins, que l'amitié qui a toûjours regné entre les deux nations demeurât constante & inaltérable : Qu'à l'égard des plaintes particulieres que le Roi faisoit de l'Empereur, au sujet des places que ce Prince lui avoit prises, & que le Roi vouloit qu'on lui rendît, il leur sembloit à propos que le roi Très-Chrétien s'expliquât plus clairement & plus en détail ; parce que sur ce sujet, ainsi que sur les autres affaires de l'Empire, ils avoient résolu de deputer vers l'Empereur & de faire à ce Prince des plaintes & des remontrances. Maurice ne demandoit pas seulement la liberté du Landgrave son beau-pere ; mais il vouloit encore, que le roi Ferdinand & l'archiduc Maximilien son fils prissent connoissance de tant des sujets de plaintes ; qu'ils en jugeassent, suivant l'usage établi sur cet article en Allemagne, & que, sans toucher à la religion, ni inquieter personne, on attendît la décision de l'Eglise universelle.

Tous les Princes goûterent cet avis : mais les Ambassadeurs de l'Empereur demanderent pour préliminaire, qu'on dédommageât ceux qui avoient été maltraitez par les Conféderez, pour avoir perséveré constamment dans son parti. Après une longue & vive dispute, on convint que le tems seul étoit capable de remedier au mal ; on se relâcha sur quelques articles, & on convint, que le troisiéme du mois de Juillet suivant, l'Empereur donneroit sa réponse aux propositions qui avoient été faites, & que pendant cet intervalle il y auroit suspension d'armes.

Cependant les Princes écrivirent à l'Empereur le 22 de Juin, & après lui avoir fait une peinture touchante du triste état de l'Allemagne & des suites funestes de la guerre, ils l'exhorterent à penser à la paix. Mais comme, à la fin de leur réponse à l'Ambassadeur de France, ils avoient dit, qu'il leur sembloit que le Roi devoit expliquer plus distinctement ses prétentions contre l'Empereur, l'évêque de Bayonne, ayant reçû sur cela les ordres du Roi dans le camp devant Eystat, leur écrivit le 29 de Juin en ces termes :

Lettre de l'évêque de Bayonne aux Princes d'Allemagne, au nom du Roi.

» Si quelques-uns doutent encore de l'affection du roi Très-» Chrétien envers les Etats de l'Empire, qu'ils jettent les yeux » sur tout ce qu'il a fait pour eux cette année, & ils verront » qu'ils pensent peu judicieusement, & avec peu d'équité, d'un » Prince si bon & si généreux, qui, sans avoir égard à ses in-» terêts particuliers, n'a pas retiré de cette entreprise le moin-» dre avantage, quoiqu'il pût aisément faire la guerre pour son » profit, & s'emparer de quelques villes en Allemagne. Il » s'est contenté de laisser des garnisons dans les villes qu'il a » prises, conformément au traité de la Ligue, qui porte, que » chacun fera la guerre comme bon lui semblera. Lorsque l'en-» nemi ravageoit les frontieres & y mettoit tout à feu & à sang, » le Roi étoit campé sur le Rhin : il n'a cependant pensé à » son retour dans ses Etats, qu'au moment que l'électeur Mau-» rice lui a fait sçavoir, qu'on pourroit obtenir, par la voye d'ac-» commodement, ce qu'on vouloit emporter les armes à la » main. Le plaisir, que causa cette nouvelle au Roi, ne peut » être compris que par ceux, qui ont éprouvé qu'il n'a jamais » eu d'autre objet que de maintenir la liberté de l'Allemagne, » de soûtenir par sa presence les Princes de cette nation dans » leurs justes prétentions, de les appuyer & de les rétablir dans » tous leurs droits, & de cimenter, par cet illustre témoignage de » son affection, une éternelle union entre les Allemands & les » François. Au reste, comme l'électeur Maurice a demandé, à » quelles conditions le Roi voudroit traiter avec l'Empereur : » je n'ai autre chose à vous répondre, au nom de sa Majesté, » que ce que vous m'avez oüi dire plusieurs fois ; sçavoir, que » l'Empereur l'a attaqué sans sujet ; que les rois de France ne » sont point accoûtumez à demander la paix à un ennemi, à » qui ils ne se croyent d'ailleurs inférieurs en aucune chose, & » qu'il est inutile de faire des propositions, si l'on n'est entie-» rement assûré qu'elles seront reçûës. Le Roi néanmoins vous » prend pour arbitres sur ce point : il a une si haute idée de » votre équité, qu'il vous confiera volontiers le soin de ses in-» terêts & de sa gloire, pourvû que l'Empereur veüille faire » la même chose, & consentir que vous soyez les souverains » juges de leurs differends : non-seulement il y consent, mais » il le desire avec ardeur. Vous ne devez pas douter, qu'en » votre considération, & pour assûrer le repos public, il ne se

HENRI II. 1552.

» relâche beaucoup de ses droits, puisque sa Majesté ne s'est » engagée dans cette guerre, que dans le dessein de vous pro- » curer la paix, & de vous soustraire à un joug étranger. A » l'égard de l'injustice que lui font ses ennemis, en l'accusant » d'avoir excité le Grand Seigneur à faire la guerre à l'Empire, » vous sçavez bien qu'on ne répand cette calomnie, que pour » vous rendre suspect un Prince & un voisin, qui a toujours » été prêt à vous secourir, & dont l'appui ne vous a jamais » manqué. Si ces artifices néanmoins (ce qu'il ne peut se per- » suader) pouvoient effacer de votre esprit le souvenir des ser- » vices qu'il vient de vous rendre, & si méprisant son amitié; » vous souffriez qu'on donnât atteinte au traité fait depuis peu » avec vous, traité qui est aux uns & aux autres aussi hono- » rable qu'avantageux, alors le Roi, aussi irréprochable dans ses » sentimens que dans sa conduite, prieroit le souverain Scruta- » teur des cœurs d'exercer sa juste vengence sur les véritables » auteurs des troubles & des guerres funestes, qu'un pareil pro- » cedé ne manqueroit pas de faire naître.

Cette lettre fut lûë le premier jour de Juillet dans l'assemblée des Princes, & Maurice se rendit trois jours après à Passaw au jour marqué. Ferdinand y exposa, que l'Empereur lui avoit bien écrit quels étoient ses sentimens; mais que sa majesté Imperiale refusant d'acquiescer à plusieurs articles, il ne jugeoit pas à propos de mettre au jour ce qu'elle avoit répondu à chacun en particulier. Il demanda donc à Maurice, qu'il lui donnât le tems d'aller trouver son frere en diligence, afin qu'il en rapportât une réponse convenable aux conjonctures présentes, & qui pût satisfaire les Conféderez. Maurice au contraire vouloit qu'on en vînt à une prompte décision : il déclara qu'il ne pouvoit, sans exposer sa réputation, ni differer, ni s'excuser devant les Conféderez, à qui ces longueurs commençoient à le rendre suspect. Cependant comme Ferdinand assûra qu'il n'avoit pas de l'Empereur un entier pouvoir de conclure, d'autant que, s'il l'avoit, il n'entreprendroit pas ce voyage dans une saison si rude, les Princes lui donnerent des lettres pour l'Empereur, par lesquelles ils le supplioient de se laisser toucher par la triste situation, où ses amis étoient reduits pour l'amour de lui, & de ménager les interêts de ceux qui, étant plus exposez aux dangers, n'avoient pû obtenir des

ennemis

ennemis qu'un terme bien court pour prendre leur parti ; que ſi, dans le tems qui leur étoit preſcrit, il ne donnoit une réponſe favorable, leur ruine étoit inévitable.

L'Empereur leur répondit de Villach le dernier jour de Juillet. Il loüa d'abord les empreſſemens qu'ils témoignoient pour la paix ; il les aſſûra enſuite qu'il n'avoit jamais rien tant ſouhaité lui-même dès le commencement de ſon empire, que de la voir ſolidement établie, en Allemagne, & entre toutes les puiſſances chrétiennes ; afin qu'après avoir appaiſé les troubles de la Religion, il pût repouſſer l'ennemi commun des Chrétiens, que leurs diviſions rendoient tous les jours plus puiſſant : il ajoûta qu'il étoit donc inutile de lui récommander la paix en termes ſi preſſans, & qu'il falloit plûtôt s'adreſſer aux auteurs des mouvemens & des troubles. Ce Prince ſe ſentant offenſé par les remontrances réïterées qu'on lui faiſoit, comme à celui qui avoit fait renaître les troubles paſſez, ou qui les empéchoit de ceſſer, écrivit encore aux Princes le 9 d'Août [1], & rejetta par ſa lettre la cauſe de tous les maux ſur ſes ennemis : il dit qu'il étoit bien ſenſible aux pertes que pluſieurs Princes avoient eſſuyées dans cette guerre ; mais que ſon interêt, le leur propre, celui des Etats d'Allemagne, & la majeſté de l'Empire, l'avoient juſque-là détourné de faire un honteux accommodement; qu'au reſte il n'étoit point garant des violences d'Albert de Brandebourg, qui après avoir fait éclater ſon humeur turbulente & ennemie de la paix, & joüé aux yeux de tout le monde le perſonnage d'un fou & d'un forcené, pourroit être un jour puni de ſes fureurs, lorſque ſes alliez revenus à eux-mêmes le laiſſeront ſeul les continuer.

Réponſe de l'Empereur à la lettre de l'Evêque de Bayonne.

Ferdinand communiqua à l'Empereur ſon frere la lettre de l'évêque de Bayonne : voici quelle fut la réponſe de ce Prince. » J'avouë que je vois avec un extrême déplaiſir le feu » de la guerre ſoudainement allumé en Allemagne, par les in- » trigues de quelques factieux, dans un tems que je croyois

1 Il y a dans le texte *V. Eid.* V.tiles c'eſt une faute, & il faut lire *V. Eid.* VI.tiles Cela eſt inconteſtable. L'aſſemblée n'a été tenuë que le 4 de Juillet. La négotiation de Maurice avec Ferdinand n'a été que dans le mois de Juillet. Les Princes n'ont écrit à l'Empereur par Ferdinand, que ſur la fin de Juillet. Par conſéquent l'Empereur qui leur avoit répondu pour la premiere fois le dernier de Juillet, ne peut pas répondre une ſeconde fois l'onze de ce même mois, mais le 9 d'Août. V. *Eid.* VI.tiles.

HENRI II. 1552.

» la tranquillité de l'Empire bien assûrée ; mais je suis encore plus touché des outrages que je reçois des étrangers, » & sur-tout de l'Ambassadeur de France, qui non content » d'avoir declamé dans votre assemblée contre moi & contre » la majesté de l'Empire, s'est encore plus déchainé qu'auparavant, dans une lettre qu'il vous a depuis peu écrite. M'étonnerai-je de votre patience, ou déplorerai-je le triste état » de l'Allemagne, qui déchirée dans son sein par des dissentions intestines, se laisse honteusement abuser par les apparences d'une fausse amitié ? J'ai fait la paix avec le Roi de » France, & j'en ai religieusement observé le traité ; & quoique ce Prince m'ait offensé par des discours outrageants & » par des procedés injurieux, j'ai néanmoins dissimulé mon ressentiment, en faveur du bien public. Enfin, sans me faire aucune declaration de guerre, il m'a attaqué par terre & par mer; » il a pris mes vaisseaux sur l'Ocean, & mes places dans le Milanez, dans le tems même que son Ambassadeur me faisoit de » sa part de magnifiques promesses : n'est-ce pas là tout ce que » j'aurois pû attendre d'un ennemi declaré ? Mais ce qui m'irrite le plus, & ce que je ne puis souffrir, c'est que l'agresseur » est ici le premier à se plaindre, & que m'accusant à faux » d'être l'auteur de la guerre, & l'infracteur des traitez, il veut » exiger que je fasse les premieres démarches. Quoique je ne » visse qu'à regret les interêts d'un Prince étranger mêlez avec » ceux de l'Allemagne, j'avois pourtant consenti que les Princes, qu'on nomme Conféderez, proposassent des moyens » d'accommodement, que je recevrois, pourvû qu'ils ne fussent pas tout à fait contraires à mes interêts & à mon honneur. Mais le Roi de France n'aime que la discorde ; il n'a » encore fait aucune réponse précise & déterminée, & il donne bien à connoître, par ces délais artificieux, que sous prétexte de ménager sa réputation, il n'en veut qu'à vous & à » moi. Quant à l'alliance faite avec le Turc, & sur laquelle il » a passé legérement, comme s'il n'avoit besoin en cela que » d'une foible apologie, de quel front oseroit-il tenter de s'en » justifier ? J'ai en main les memoires du sieur d'Aramont ambassadeur de France, dressez à Constantinople, & envoyez au » Roi son maître par un certain Officier nommé la Coste : » memoires, qui montrent clairement qu'il a traité avec le Turc

» pour la ruine de la chrétienté. On a aussi surpris des lettres » du Bacha de Bude, adressées aux Conféderez & à quelques » autres Princes : ces lettres ne permettent pas d'imputer à d'au- » tres qu'à lui seul l'avantage que la flote des Turcs remporta sur » nous l'année derniere. En effet il sollicita alors le Turc, & » le sollicite encore aujourd'hui, à se mettre en campagne. Si » on jette les yeux sur tant de procedez, qui démentent toutes » ses vaines promesses, & tous les beaux sentimens qu'il étale, » on connoîtra que ses projets, ses efforts, ses traitez, ne » tendent qu'à m'accabler moi, & mon frere le Roi des Ro- » mains, qu'à reduire par ce moyen l'Allemagne à la derniere » extrêmité, qu'à détruire chaque Prince & chaque Ville en » particulier, & qu'à s'emparer de quelques places de l'Empire, » par le secours de ceux qui auront l'imprudence de se joindre à » lui. J'ai appris avec une douleur profonde, qu'il fait déja forti- » fier comme un payis conquis, les places de l'Allemagne, & » qu'il y met des garnisons, à la honte de la nation. Si tant de » dangers évidens ne vous touchent pas, je ne m'étonne plus que » vous ayez lû dans votre assemblée la lettre de l'Ambassadeur » de France, que vous n'eussiez pas même dû recevoir, si » l'union étoit entre nous telle qu'elle y devroit être. Au reste, » comme cette lettre ne regarde point l'affaire presente, je » crois qu'il est superflu d'y faire une réponse plus ample. »

Suite des affaires d'Allemagne.

Tandis que Ferdinand étoit allé trouver l'Empereur, Maurice s'étoit rendu à Mergetheim dans le camp des Conféderez, pour leur annoncer ce qui avoit été arrêté, & pour s'excuser de ses retardemens. Les Conféderez, qui vouloient faire quelque entreprise, marcherent ensuite vers Francfort sur le Mein, où il y avoit une garnison du parti Imperial, ce qui faisoit craindre pour la Hesse : ayant ensuite passé sur les terres du grand Maître de l'Ordre Teutonique, ils y mirent tout à feu & à sang, ainsi que dans les Etats de l'électeur de Mayence, & allerent six jours après camper devant Francfort, avec dix-sept compagnies d'infanterie, & mille chevaux commandez par Conrad Hanstein. Ils demanderent du canon pour ce siége à l'électeur Palatin, qui en refusa d'abord, mais qui en donna enfin, intimidé par les ménaces. Ce Prince leur accorda donc huit pieces d'artillerie avec leurs affuts, que l'on fit dans la suite entrer dans la Ville, après l'accommodement ; de peur

Henri II. 1552.

qu'elles ne tombassent entre les mains d'Albert de Brandebourg, qui s'étoit joint aux Confédérez, lorsqu'ils alloient assiéger Francfort. George duc de Mekelbourg, celui qui avoit commencé la guerre contre la ville de Magdebourg, fut tué d'un coup de canon à ce siége. Cependant le marquis Albert s'étant séparé des Confédérez, s'avança jusqu'au Rhin, soumit à son obéïssance Worme & Spire, en tira une grande somme d'argent & du canon, & répandit par-tout où il passa une si grande terreur, que les Prêtres le craignant comme leur fleau, changeoient d'habits, pour n'être point reconnus, & fuyoient devant lui : les Evêques même quittoient leurs diocéses & prennoient la fuite.

L'archevêque de Mayence, qui s'étoit déjà dérobé au peril, se rendit à Strasbourg, où ayant passé une nuit, il en partit aussi-tôt. L'évêque de Spire, déjà cassé de vieillesse, s'étant retiré à Saverne, y mourut peu après, ou de fatigue ou de chagrin. L'évêque de Worme appaisa la furie d'Albert, par l'entremise de l'électeur Palatin, avec douze mille écus d'or. Albert écrivit ensuite au Conseil de Strasbourg le 28 de Juillet, & après leur avoir exposé, que l'unique motif de la Ligue étoit la défense de la religion & de la liberté, il demanda au nom du Roi de France & au sien, qu'on le laissât entrer dans la Ville avec les Confédérez, & qu'on lui promît d'y recevoir une garnison en cas de besoin. Les Magistrats de Strasbourg lui répondirent deux jours après : Que le Roi, lorsqu'il étoit dans l'Alsace, ne leur avoit point fait une pareille demande; & que le serment qui les lioit à l'Empire leur défendoit de lui faire cette soûmission : ils le prioient cependant de recevoir d'eux quelque satisfaction, & de ne leur point faire la guerre. Albert, qui avoit oüi parler de la paix, comme si elle eût été déjà concluë, ayant laissé une garnison à Spire, retourna à Francfort avec ses troupes, & ayant recommencé le siége que Maurice avoit levé, il campa au-deça du Mein de l'autre côté de la Ville, dans un lieu élevé & avantageux pour battre la place.

Cependant Ferdinand revint à Passaw, chargé de la réponse de l'Empereur, qui demandoit : Que les articles proposez par l'électeur Maurice, fussent examinez dans une Diete, non par des Commissaires choisis, mais par les Etats généraux assemblez;

& qu'on ne parlât point de la Religion, jusqu'à ce qu'on en eût déliberé dans la premiere diete ; afin que ce que les Etats auroient unanimement décidé, fût observé à l'avenir, L'Empereur envoya ensuite aux Conféderez, le 15 de Juillet, Henri Plawe, qui arriva au camp en neuf jours. Cet Envoyé, après de grandes contestations, persuada enfin à l'électeur Maurice, & à Guillaume, fils du Landgrave de Hesse, de faire la paix, en leur mettant devant les yeux les périls, dont l'Empereur les ménaçoit, s'ils n'en venoient à un prompt accommodement. Il représenta à Maurice, l'Empereur à la tête d'une puissante armée, & sur le point de donner la liberté à Jean Frederic de Saxe son cousin ; & il ébranla Guillaume de Hesse, en lui faisant appréhender que l'Empereur, irrité de son refus, n'exerçât sur son pere une plus grande sévérité : de sorte que, le dernier de Juillet, on conclut enfin un traité de paix, qui surprit tout le monde. Albert, qui avoit toûjours été opposé à la paix, en fut si irrité, qu'il se déchaîna contre Maurice, quoiqu'il fût son ancien ami, & ne voulut point absolument être compris dans le traité.

Traité de paix entre l'Empereur & les Confederez.

Les conditions de ce traité étoient : Qu'avant le 12 d'Août les Conféderez mettroient bas les armes, & congédieroient leurs troupes, qui auroient la liberté de se mettre au service de Ferdinand ; mais qu'elles ne pourroient servir, ni contre l'Empereur, ni en général contre l'Allemagne : Que le Landgrave de Hesse demeureroit dans le Fort de Rheinfelz, situé sur le Rhin, & dépendant de ses Etats, jusqu'à ce qu'on eût donné de bonnes assûrances d'observer les conditions du traité fait par l'Empereur à Hall : Que l'électeur Maurice, l'électeur Joachim de Brandebourg, & Volfang de Baviere, duc des Deux-Ponts, qui avoient depuis peu répondu pour le Landgrave, seroient encore ses cautions : Que l'affaire concernant la possession de Catzenelnbogen, que le Landgrave de Hesse, & le Prince de Nassau se disputoient, seroit instruite par les sept Electeurs, & par les Arbitres que les parties nommeroient, dont l'Empereur en choisiroit six, pour terminer cette contestation dans deux ans. Que l'Empereur convoqueroit dans six mois une diete générale de l'Empire, où l'on tâcheroit de mettre fin aux différends, touchant la Religion ; que dans cet intervalle on demeureroit tranquille, & qu'aucun ne seroit

HENRI II. 1552.

inquieté à ce sujet : Qu'on admettroit dans la Chambre Imperiale les Conféderez de la Confession d'Ausbourg : Que toutes les propositions faites par l'électeur Maurice, & qui concernoient la liberté publique & la dignité de l'Empire, seroient examinées & discutées dans la diete : Qu'Othon Henri comte Palatin demeureroit tranquille possesseur de ses Etats, dont il avoit été dépoüillé, & qu'il avoit depuis recouvrez : Que les Princes, qui dans cette guerre avoient donné leur parole aux Conféderez, seroient quittes des obligations qu'ils avoient contractées : Que ceux qui auroient été lezez pendant les troubles, ne pourroient prétendre contre personne la réparation de leurs dommages ; qu'on laisseroit néanmoins à la prudencc de l'Empereur & des Etats, de déliberer, dans les premieres dietes, sur les moyens de les indemniser de leurs pertes. Que les proscrits seroient reçûs en grace, pourvû qu'ils n'entreprissent rien désormais contre l'Empereur, ni contre les Etats de l'Empire ; & que ceux qui seroient entrez au service de la France, le quitteroient & se retireroient chez eux dans trois mois : Qu'Albert de Brandebourg seroit compris dans le traité de paix ; à condition qu'il mettroit les armes bas, & qu'il licencieroit ses troupes dans l'espace de douze jours : Qu'enfin quiconque contreviendroit au traité seroit tenu pour ennemi. Mais afin qu'il ne parût pas que le roi de France étoit entierement oublié & abandonné de ses alliez, on ajoûta que, quant aux différends particuliers qu'il avoit avec l'Empereur, & qui ne regardoient aucunement l'Empire, il pourroit charger l'électeur Maurice du soin d'expliquer ses intentions à l'Empereur.

Après que ce traité eut été dressé à Passaw, & ensuite signé par l'Empereur, l'évêque de Bayonne partit, pour revenir en France : mais avant son départ, il montra combien il étoit mécontent du peu de cas qu'on avoit fait du Roi son maître dans ce traité. Maurice néanmoins l'adoucit un peu, par l'espérance de quelque nouvel évenement, & en lui protestant qu'il n'avoit pû différer de conclurre un accommodement avec l'Empereur, sans exposer le Landgrave son beau-pere à un peril manifeste. A l'égard du Roi, soit qu'il eût été satisfait en particulier par Maurice, soit qu'il dissimulât, il renvoya les ôtages en Allemagne, sans leur laisser appercevoir aucune marque de mécontentement.

Henri II. 1552.

Le siége de Francfort ayant été levé, Reiffenberg, gagné par le marquis Albert de Brandebourg, passa le Mein avec son regiment, & se joignit à lui. Cette jonction nuisit au Landgrave de Hesse, qui étant sorti de prison, fut arrêté auprès de Maestrich, par les ordres de la Reine Marie qui étoit là, & qui le mit sous la garde des mêmes Espagnols, qui l'avoient gardé pendant cinq ans. La Reine l'avoit fait arrêter, disoit-elle, parce que le traité de paix avoit été enfreint, par la révolte de Reiffenberg, & qu'elle ne pouvoit relâcher le Landgrave, qu'elle n'eût été plus amplement informée de la volonté de son frere : mais après la réponse de l'Empereur, ce Prince fut remis en liberté, le quatriéme de Septembre. Il retourna enfin dans ses Etats au bout de six jours.

Le Landgrave de Hesse est mis en liberté.

Quatre jours auparavant, l'Empereur, en partant, d'Ausbourg, avoit aussi mis en liberté Jean Frederic de Saxe, qu'il renvoya avec des témoignages de la plus tendre amitié. Il étoit venu de Villach dans cette Ville, par Inspruch & par la Baviere, avec les troupes de Bohême, d'Italie & d'Espagne, que Doria avoit transportées à Genes au commencement de Juillet. Croyant qu'il étoit de son honneur de changer, avant son départ, le gouvernement de la ville d'Ausbourg, il abolit le Conseil, & tout ce que les Conféderez avoient reglé, & rétablit l'ancien gouvernement : il se contenta de faire sortir de la ville trois Ministres qui lui étoient suspects, & permit aux autres de prêcher & d'enseigner, conformément à la Confession d'Ausbourg.

Maurice & Guillaume fils du Landgrave, ayant abandonné le siége de Francfort, prirent des chemins différens. Celui-ci alla au payis de Hesse, & Maurice avec ses troupes se rendit à Donavert, où il fit embarquer pour la Hongrie son infanterie sur le Danube, le 23 d'Août, avec ordre à sa cavalerie de suivre par terre. Pour lui, il revint en diligence dans ses Etats, afin de donner ordre à ses affaires, & il joignit ensuite l'armée, à la tête de seize mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Le bruit s'étant répandu qu'il vouloit assiéger Gran *, le Bacha de Bude, malgré ses forces inférieures, se mit en campagne, pour lui faire tête. Machmet, Général des troupes Ottomanes, se disposa en même tems à faire le siége d'Agria, avec une armée de soixante & dix mille hommes. Cette

Guerre de Hongrie.

* ou Strigonie.

HENRI II. 1552.

place n'eſt forte ni par l'art ni par la nature[1] ; elle eſt ſeulement environnée d'une vieille muraille flanquée de quelques tours, ſans baſtions, & a d'un côté une colline peu éloignée qui la commande. Le courage de ſes défenſeurs ſuppléa à ſa foibleſſe. C'étoient deux mille Hongrois, & ſoixante gentilshommes diſtinguez du pays, qui s'y étoient renfermez, avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs effets. Ils avoient fait ſerment de ſouffrir tout, & de ſe nourrir même de corps morts, ſi les vivres leur manquoient, plûtôt que de capituler avec un ennemi perfide : & de peur qu'un ſerment ſi terrible ne fût violé par quelque capitulation, on défendit les aſſemblées ſous des peines rigoureuſes. On mit enſuite les proviſions dans des magaſins publics, afin que tout étant commun, le peril & les vivres, chacun eût plus d'ardeur pour défendre la Ville. Les hommes étoient occupez à la défenſe de la place, tandis que les femmes, & ceux qui n'étoient pas capables de porter les armes, étoient employez aux travaux & aux ouvrages, & chargez du ſoin des vivres.

Fameux ſiege d'Agria.

Lorſque Machmet les fit ſommer par un Trompette de ſe rendre, voici quelle fut leur réponſe. Ils mirent un cercüeil ſur les crénaux des murailles, pour montrer qu'ils préferoient la mort à toute ſorte de compoſition, & qu'ils aimoient mieux mourir libres, que de vivre eſclaves. Les aſſiégeans dreſſerent alors, du côté de la grande Egliſe, une batterie de vingt-cinq pieces de canon, & une pareille du côté de la colline, & firent pendant quarante jours un feu continuel. Quoiqu'une partie de la muraille, & preſque toutes les tours fuſſent déjà abatuës, les aſſiégez néanmoins, loin de ſe décourager, firent un retranchement profond, & mettant de tems en tems des troupes fraîches dans les corps de garde, ils ſe défendirent avec ſuccès : dans trois aſſauts donnez en un ſeul jour ils repouſſerent les Turcs, qui y perdirent juſqu'à huit mille hommes. Cette opiniâtreté obligea Machmet de faire de plus vives attaques : il fit eſcalader la ville de tous côtez ; mais à meſure qu'il redoubloit

1 Elle eſt aujourd'hui très-forte & eſt regardée comme le Boulevart de la Chrétienté. Les Allemands la nomment *Eger*, & les Hongrois Erlaw. Il y a une autre ville dans la haute Hongrie, nommée auſſi *Agria*, dans le comté de Barzod.

ſes

ses efforts, les assiegez lui opposoient une plus vigoureuse résistance.

Henri II. 1552.

Courage extraordinaire des femmes d'Agria.

Les femmes sur-tout firent éclater leur courage dans ce siége meurtrier. Une, entr'autres, ayant vû périr son mari auprès d'elle pendant qu'elle combattoit, sa mere, qui étoit présente, lui dit qu'elle emportât le corps de son époux, & qu'elle le fît enterrer. A Dieu ne plaise, ma mere, répondit-elle, que j'ensevelisse mon mari, sans avoir vengé sa mort; il s'agit de combattre & non de faire des funerailles. Ayant pris aussi-tôt l'épée & le bouclier de son mari, elle se jetta dans la mêlée, transportée de fureur, & ne respirant que la vengence, & elle ne cessa de combattre qu'après avoir tué de sa main trois Turcs, qui s'efforçoient de monter sur la muraille. Elle prit ensuite le corps de son mari, & le transporta elle-même dans l'Eglise, où elle le fit enterrer honorablement. Il y en eut une autre des plus distinguées de la ville, qui portant une très-grosse pierre, pour la jetter sur les ennemis, & accabler les assaillans, fut tuée d'un coup de canon, qui lui emporta la tête. A ce triste spectacle, sa fille qui la suivoit, sans s'amuser à pleurer sa mort, prit sur le champ cette même pierre teinte du sang de sa mere, & l'ayant jettée sur un gros d'ennemis qui escaladoient la muraille, en tua deux, & en blessa un grand nombre. Les autres femmes, témoins d'une si grande bravoure, & excitées par son exemple & par ses discours, combattirent avec fureur. Elle releva même le courage des hommes, qui repousserent les ennemis dans une sortie, & enclouerent deux de leur canons. Tandis que les femmes étoient en faction sur les murailles, prêtes à recevoir l'ennemi, s'il avançoit, un boulet de canon en frapa une, dont la tête éclata en morceaux sur ses compagnes: celles-ci n'en furent point effrayées; elles n'en combattirent qu'avec plus de chaleur, & firent un grand carnage des Turcs. Machmet voyant le courage des assiégez, & qu'outre les grandes pluyes, son armée étoit désolée par une maladie contagieuse, qui faisoit mourir subitement & les hommes & les chevaux, leva enfin le siége le 19 d'Octobre.

Achmet alla à Bude, & Machmet à Belgrade; mais les assiégez les ayant chargez en queuë, tuerent un grand nombre de Turcs, & leur prirent la meilleure partie de leur bagage, qui fut partagé entre eux, suivant l'accord qu'ils avoient

HENRI II. 1552.

fait. Castaldo avoit été d'avis que pendant que les Infidéles faisoient le siége d'Agria, Maurice d'un côté, & lui de l'autre, harcelleroient l'armée des ennemis : il avoit même proposé son dessein à Ferdinand, qui jugea qu'il n'étoit pas de la prudence de risquer une bataille; mais que l'un & l'autre devoient seulement faire des courses jusqu'à Stulweissembourg ou Albe-royale, & Vesprin, afin de faire diversion, & d'obliger l'ennemi à lever le siége.

Cependant les Grands de Hongrie envoyerent des députez au roi Ferdinand, & en obtinrent la permission de traiter avec le Turc, par l'entremise du Chiaou Hali, qui avoit été envoyé par Soliman dans la Valachie Transalpine pour terminer les différends de Mirce, Vaïvode de cette province, avec les peuples rebelles, & leur faciliter des voies d'accommodement. On proposa les conditions acceptées autrefois par le roi Jean, & le même tribut qu'il payoit; mais Ferdinand qui vouloit en obtenir de moins rigoureuses & de plus honnêtes, ajoûta, que Vesprin, Dregelt, Bujach, Lippe, Temeswar, & Zolnock, seroient rendus. Ce traité ne fut proposé que sous le nom des grands du Royaume : Ferdinand & Castaldo eurent la délicatesse de n'y vouloir pas paroître. Hali voulut bien se charger du traité, avec promesse d'en rendre réponse dans huit jours, & exhorta les Seigneurs à s'assembler à Wassarhel.

Cependant Cassum-Bassa fit venir des troupes à Lippe de la plus proche frontiere, & entreprit de construire un Fort entre Deva & Lippe, afin de faire plus aisément le dégât, & d'entrer avec moins de danger dans la Transylvanie. Castaldo voulant s'opposer à cette entreprise, avoit résolu de détacher trois compagnies du regiment de Brandiz, pour renforcer la garnison de Deva; mais les Allemands s'étant mutinez, se porterent à un tel excès de fureur, que quoique bien monté, il put à peine se dérober au péril. Ces séditieux s'étant emparez du canon, attaquerent le logement des Espagnols, & ils ne mirent bas les armes, que lorsque le comte Jean-Baptiste d'Arco leur eut payé trois mois de leur solde. Après qu'on leur eût joint trois compagnies du regiment d'Helfestein, Jean Turco à la tête de quatre cens maitres, & Paul Banco qui en commandoit cinq cens, marcherent contre Cassum-Bassa, & firent des courses jusqu'au château de Perias, où étoit

une garnison de Turcs, à seize milles de Lippe. Ils s'emparerent ensuite du Fort qu'on élevoit entre Deva & Lippe, après avoir taillé en pieces tous ceux qui le défendoient. Cassum-Bassa, informé de ces nouvelles, ne voulut point se mettre en campagne, ni même entrer dans la Transylvanie, de crainte qu'il n'en sortît plus malheureusement qu'il n'y seroit entré. Les Chrétiens, après avoir ravagé le pays ennemi, se retirerent enfin, sans avoir vû paroître le Général Turc. Jean Turco retourna dans son pays avec ses troupes. En vain Castaldo les exhorta à demeurer jusqu'à ce qu'il fût pleinement informé des mouvemens de Machmet, & que l'ont eût appris, s'il avoit passé le Tibisque & le Danube; car le bruit couroit alors qu'il avoit été mandé par Soliman, & que ce Prince armoit, pour faire la guerre l'année suivante contre Mustafa son fils, qui causoit des mouvemens en Asie. Castaldo ayant sçû que Machmet s'étoit en effet retiré, congédia les troupes de Hongrie, & revint à Hermanstat. Alors il distribua en quartiers d'hiver les Allemands & les Espagnols dans les places voisines, & ayant fait fortifier Deva, il y laissa une garnison; mais croyant qu'il importoit à Ferdinand, déjà épuisé d'argent & de troupes, de faire une paix ou une tréve avec l'ennemi, il conseilla aux Hongrois de s'assembler à Wassarhel, & d'y attendre la réponse de Soliman.

Procès à Rome au sujet du meurtre du cardinal Martinuse.

En ce tems-là finit le procès intenté par le Pape, touchant le meurtre du cardinal Matinuse; Ferdinand, Castaldo, & les autres complices furent déclarez absous. La nouvelle de ce meurtre ayant été apportée à Rome au commencement de cette année, avoit touché sensiblement tout le monde, & chacun avoit hautement murmuré de ce que Martinuse, qui ne devoit le Chapeau qu'à son mérite & à la recommandation de Ferdinand, eût péri si cruellement, pour un sujet si leger, & qui paroissoit même imaginaire. Ferdinand, ses complices & les meurtriers, furent excommuniez par le Pape. A la priere néanmoins des Ambassadeurs de Ferdinand, & de quelques Cardinaux, le S. Pere ne publia point l'excommunication. Comme on étoit persuadé que les auteurs de la mort du Cardinal n'en avoient voulu qu'à ses biens, & comme d'ailleurs il s'agissoit d'un membre du sacré College, qui n'avoit point laissé de testament, on ordonna que ces biens, qui montoient à plus de

HENRI II. 1552.

trois cens mille écus d'or, seroient confisquez au profit du Pape, jusqu'à ce que le procès eût été instruit & jugé. Mais les Ambassadeurs ayant remontré, que tout avoit déja été employé pour l'entretien de l'armée, on abandonna la discussion de cette affaire à une Congregation particuliere de Cardinaux, & on envoya en Autriche faire les informations nécessaires. Les Commissaires furent magnifiquement reçus à Vienne par Ferdinand, & par Maximilien son fils. Castaldo produisit devant eux Emeric & Adam, secretaires du Cardinal, que l'on crut alors avoir été gagnez par argent. Ces deux témoins furent interrogez, chacun en particulier, sur ce qui concernoit leur maître; mais la différence de leurs réponses, & quelques inimitiez secretes, qui les rendoient suspects, affoiblirent beaucoup les dépositions. On fabriqua enfin à Vienne des témoins, par la connivence des Commissaires mêmes, & on envoya leurs dépositions à la Congregation des Cardinaux, saisie de cette affaire. Les raisons de Ferdinand étoient assez mauvaises; mais comme c'étoit une chose faite, & qu'on craignoit que ce Prince ne donnât lieu à de nouveaux troubles, on ferma les yeux, pour complaire à l'Empereur. Enfin le Pape, sollicité & pressé par les Ambassadeurs de Ferdinand, prononça une Sentence, par laquelle il déclara ce Prince & ses complices exempts de toute censure, avec cette clause pourtant, pourvû que les preuves alleguées par eux fussent véritables. Les Ambassadeurs ayant représenté, que cette clause laissoit douter de la verité des témoignages, aussi bien que de la sincerité, & de l'innocence de Ferdinand; ils obtinrent enfin, que la Sentence seroit prononcée, sans clause ni condition. On en fit la publication à Vienne. Mais toute la Hongrie, & Rome même, ne douterent jamais, que ce Cardinal n'eût été indignement assassiné.

Troubles dans la Valachie.

Il s'éleva en ce tems-là des troubles dans la Valachie Transalpine. Mirce, ou Marc, soutenu par les Turcs, avoit usurpé la souveraineté de cette Province, après en avoir chassé Radulfe, qui en étoit le légitime heritier. Ce Prince qui s'étoit joint à Castaldo, avec un petit corps de troupes d'élite, comparant sa condition présente, avec la magnificence presque royale, dans laquelle son pere & lui avoient vêcu, animé d'ailleurs par l'exemple d'Etienne Vaivode de

Moldavie, demanda du secours à Castaldo contre l'usurpateur. Il lui dit, que le courage, les parens, & les amis ne lui manqueroient pas, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, & augmenter même ce qui avoit appartenu à ses ancêtres, pourvû qu'il fut appuyé de Ferdinand. Il ajoûta, qu'il étoit de l'interêt & de la gloire de ce Prince, que ses voisins lui fussent désormais redevables de leur grandeur, qu'ils n'avoient dûë jusqu'alors qu'à l'Empereur Ottoman; qu'enfin la guerre d'Asie, où les Turcs étoient occupez, étoit l'occasion la plus favorable. Castaldo loüa son dessein, & lui promit de le secourir avec les troupes de Ferdinand. En effet, il lui donna sept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied Hongrois, qui s'étoient signalez dans les dernieres guerres, & il mit à leur tête le capitaine Nicolas, fort ivrogne, vice commun à la nation, mais officier très-brave.

Mirce, informé du dessein de Radulfe, & persuadé qu'il falloit prévenir le danger, se mit à la tête de quatre-vingt mille hommes, levez avec une diligence étonnante. Il alla droit à l'ennemi, suivi de trente pieces de canon, & campa dans un lieu avantageux, auprès de Targowisch. Radulfe n'avoit avec les troupes auxiliaires de Castaldo, que douze mille hommes, quelques efforts que ses amis eussent faits en sa faveur. Ce Prince avoit bien un grand nombre de partisans, qui avoient tous pour Mirce une haine mortelle; mais il y en eut beaucoup, que la crainte du mauvais succès empêcha de se joindre à lui. Quoiqu'il en soit, la justice de sa cause, & la confiance qu'il avoit en ses troupes, l'enhardirent jusqu'à risquer une bataille. Il n'eut pas plûtôt apperçu l'ennemi, qu'il mit son armée sur deux aîles égales, chacune de cinq mille hommes de pied, & disposa de même sa cavalerie. Après avoir fait à ses troupes une harangue vive & touchante, il leur donna une espérance si certaine de la victoire, que sans attendre l'ordre, elles se jetterent avec furie sur les Turcs, qui composoient l'avant-garde, & les enfoncerent. Cette vigueur étonna les troupes ennemies: l'arriere-garde s'imaginant que les Allemands & les Espagnols étoient dans l'armée de Radulfe, se rompit, & renversant, pour prendre la fuite, ceux qui étoient derriere, mit toute l'armée en désordre. Radulfe, profitant de ce premier succès, donna si vigoureusement sur

HENRI II. 1552.

la cavalerie ennemie, qui étoit déjà en déroute, que Mirce déſeſperant de la victoire, & craignant pour ſa vie, prit la fuite, après avoir vû une ſi grande armée défaite par une poignée d'ennemis.

Le vainqueur auſſi-tôt ſe rendit maître de Targowiſch, capitale de la Province, & s'empara des meubles & des tréſors de Mirce, eſtimez pour le moins deux cens mille écus d'or. Il demeura ſur la place du côté des ennemis huit mille hommes; Radulfe n'en perdit que ſept cens. Mirce ayant paſſé le Danube avec les débris de ſon armée, ſe rendit auprès de Soliman, après avoir à peine évité la fureur de ceux qui le pourſuivoient. Radulfe, ayant ainſi reconquis l'épée à la main la principauté de ſes ancêtres, & reçu des applaudiſſemens univerſels, regla ſes affaires ſelon les conjonctures préſentes, & envoya des Ambaſſadeurs à Caſtaldo, pour lui annoncer cet heureux ſuccès, le remercier du ſecours qu'il lui avoit donné, & l'aſſûrer d'une reconoiſſance éternelle.

Affaires de Hongrie. Lettre de Soliman aux Grands de ce Royaume

Pendant que les grands de Hongrie étoient aſſemblés à Waſſarhel, Hali revint avec une réponſe de Soliman, tout à fait contraire aux propoſitions des Etats. Ce Prince les avertiſſoit, par une lettre adreſſée à Batori, que puiſque Martinuſe, qui avoit peri d'une mort ſi tragique, n'avoit pû chaſſer les Allemands de la Tranſylvanie, ils executaſſent ſes ordres avec la fidélité & la ſoumiſſion qu'ils lui devoient: il leur faiſoit eſpérer de ſa protection & de ſa clemence, qu'après qu'il auroit élevé le Prince Jean ſur le thrône de ſon pere, ils joüiroient de la même tranquillité ſous ſon regne, qu'ils avoient goûtée ſous ſon prédéceſſeur: que pour leur rendre ſes ordres plus aiſez à executer, il avoit chargé le Bacha Achmet de lever une puiſſante armée, & de ſe mettre en campagne à la tête de deux cens mille hommes, que la Grece & la Pannonie lui fourniroient; qu'il avoit écrit aux Princes de la Tartarie & aux Vaivodes de Valachie & de Moldavie, de joindre leurs forces à celles d'Achmet; que de l'obéïſſance à ſes ordres dépendoient leur liberté, leur gloire & leurs biens; que ſi mépriſant ſon autorité, ils avoient commerce & s'entendoient avec les ennemis, ils devoient s'attendre à payer cherement leur rebellion; qu'il avoit juré devant Dieu, de faire tout paſſer au fil de l'épée; qu'il condamneroit à une ſervitude

éternelle les femmes & les enfans ; qu'il feroit raser toutes les places, & qu'il ne laisseroit pas pierre sur pierre dans la Transylvanie. Il ajoûtoit enfin que c'étoit pour la derniere fois qu'il les avertissoit, afin qu'il ne fut pas obligé de rendre compte un jour du sang de tant de peuples, ni des malheurs qu'ils se seroient eux-mêmes attirés, par leur perfidie & leur desobéïssance.

Cette lettre écrite à Constantinople le sept de la Lune d'Octobre fut lûë publiquement dans les Etats du Royaume. Peu s'en fallut d'abord que toute l'assemblée, ou Batori pour lors malade ne pût assister, ébranlée par des menaces si terribles, ne se soûmit unanimement aux ordres du grand Seigneur, ou par crainte, ou par le desir de quelques nouveautez, que feroit naître le rétablissement du Prince Jean. On différa néanmoins la réponse à Soliman. Cependant Castaldo, qui passoit l'hiver à Weissembourg, apprit par des courriers qu'on lui dépêcha, que la lettre menaçante de Soliman avoit fait sur les esprits une si forte impression, que s'il ne venoit promptement les rassurer par sa présence, ils alloient tous donner dans le sentiment de ceux, qui pensoient qu'il falloit ployer sous l'Empereur des Turcs. Ce général partit le 2 de Décembre, & arriva à Wassarhel, le même jour qu'on devoit déliberer sur la réponse à la lettre de Soliman. Il fit aux Etats une vive harangue, par laquelle il les détourna d'une si honteuse résolution : il les assûra qu'ils n'avoient rien à craindre de la puissance du Turc, qui étoit déjà engagé dans une guerre éloignée : il les exhorta à faire seulement quelques efforts, qui montrassent qu'ils étoient hommes: qu'insensibles à de vaines menaces, que l'impuissance seule dictoit à Soliman, ils satisferoient à leur conscience, & ne flétriroient pas la gloire de leur nation : que Ferdinand les appuyeroit, non-seulement de ses propres forces, mais encore de celles de toute l'Allemagne, & de celles de l'Empereur même. Il leur persuada enfin de ne rien faire au préjudice de Ferdinand, & de prier seulement le Grand Seigneur, de vouloir accepter d'eux un tribut de vingt mille écus d'or, pour gage de leur obéïssance, & de lui faire sçavoir en même-tems, que, s'il envoyoit une armée dans la Hongrie, ils étoient résolus de s'exposer aux dernieres extrêmitez, pour défendre la liberté de leur patrie. Hali n'ayant pû obtenir d'eux une réponse plus avantageuse, reçut le tribut & retourna à Constantinople.

HENRI II. 1552.

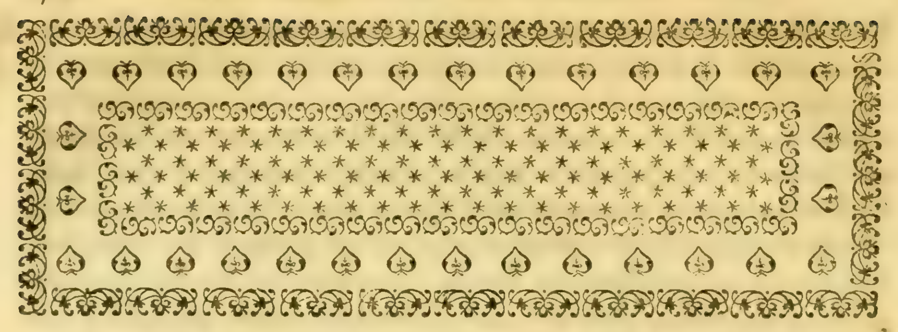
Achmet se voyant frustré de ses espérances, eut recours alors aux artifices. Il écrivit des lettres pleines d'amitié & de bienveillance à Pathocz, un des plus grands seigneurs de la Transylvanie, & gouverneur de Giula, place très-forte, pour tacher de l'attirer à son parti, en lui inspirant de la défiance contre Castaldo. La ruse fut découverte, & Pathocz demeura maître, non-seulement de Giula, mais encore des forteresses de Varadin & de Pankota, où l'on fit venir des vivres, dont les garnisons commençoient déjà à manquer.

Cependant Isabelle ne cessoit de se plaindre, de ce qu'elle ne recevoit point ce que Ferdinand & Castaldo lui avoient promis. Ses partisans levérent alors le masque en sa faveur, & comme elle se confioit entierement en Petrovithz & en François Quendi-Ferentz, elle commença à refuser ouvertement ce qu'on lui offroit de nouveau de la part de Ferdinand, & même la principauté de Monsterberg. Elle dit, que puisque le Roi n'avoit pas satisfait à sa parole dans le tems marqué, elle rentroit dans tous ses droits. Cette Princesse étoit d'ailleurs favorisée des gens du pays, & particulierement des Sekels, qui étant tourmentez par les soldats de Ferdinand, que le défaut de paye portoit au pillage, haïssoient sa domination, & souhaitoient un changement dans l'Etat. Batori se voyant ménacé de la tempête, voulut souvent, pour se mettre à l'abri, se dépoüiller du titre de Vaivode, & à peine consentit-il de le garder pour un tems, à la pressante sollicitation de Castaldo. Ferdinand convoqua donc la diete à Presbourg, pour appaiser les murmures. Après y avoir vanté par ses Ambassadeurs l'affection qu'il avoit pour le peuple, il vint à bout de le calmer, en lui faisant espérer plus de repos, & en éloignant en effet, par le moyen de Paul Banco lieutenant de Batori, Barthelemi Corvatto, qui étoit dans Giula avec deux compagnies d'Allemands, où il avoit exercé toute sorte de cruautez sur les habitans, & sur les autres sujets. Il donna ensuite à Pathocz la garde de la forteresse.

Castaldo rejetta sur l'électeur Maurice la mauvaise conduite qu'on avoit tenuë cette année : il dit, que ses troupes avoient été non seulement inutiles dans la guerre de Hongrie, mais qu'elles avoient encore ruiné l'épargne du Roi & les finances de la Province, & épuisé tout l'argent destiné pour les garnisons. L'Electeur au contraire soûtenoit, que l'avarice sordide

fordide de Caſtaldo avoit pouſſé à bout tous les peuples, & avoit rendu ſon entrée en Hongrie infructueuſe à la Chrétienté. Quoiqu'il en ſoit, Maurice, après avoir congedié ſes troupes, partit de Javarin ſur la fin de l'année, & ſe retira en Saxe. On apprit alors que trois cens cavaliers Turcs, que Caſſumbek avoit envoyés de Lippe, pour faire le dégât, étoient tombez dans une embuſcade, & avoient été taillez en pieces par la garniſon de Deva. La nouvelle de ces heureux ſuccès, releva un peu le courage des peuples, qui laſſez des deſordres que cauſoient les fréquentes mutineries des Allemands & des Eſpagnols, ne pouvoient plus ſouffrir le joug des Etrangers, & ſoûpiroient tous après le prince Jean; qui étoit aimé des Turcs, & dont ils attendoient le recouvrement de leur liberté, & leur repos.

Fin du dixiéme Livre.



HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE ONZIEME.

HENRI II. 1552.

Affaires d'Italie.



Ers le tems que l'Electeur Maurice porta ses armes dans la Hongrie, la guerre, & la politique encore plus, firent naître en Italie plusieurs évenemens mémorables. Les ennemis prirent d'abord, quoiqu'avec peine, le bourg de Brà en Piémont, appartenant au duc de Savoye, que nous avions déjà commencé à fortifier, & dont plusieurs habitans furent pendus par l'ordre du jeune prince Emanuel Philibert, irrité de l'opiniâtreté avec laquelle les assiégez avoient défendu la place. Gonzague marcha ensuite à la tête de l'armée vers Fossano, après avoir commandé à César Maggi d'aller à Saluces avec le comte de la Trinità. La ville fut bien-tôt prise; mais la citadelle tint ferme plus long-tems: Maggi néanmoins après, avoir été blessé à la gorge, l'obligea enfin à capituler. Il y laissa pour

gouverneur Gabriel Serbellon avec une compagnie d'infanterie, & il alla ensuite avec le comte de la Trinità, par les ordres de Gonzague, devant Dragoniera, qui se rendit enfin, après avoir essuyé trois jours le feu du canon; la garnison Françoise sortit, vie & bagues sauves, suivant la capitulation, & fut conduite dans la vallée prochaine.

Après la prise de Dragoniera, Maggi ayant eu ordre d'attaquer Monte-Maro, marcha aussi-tôt vers cette place qui étoit très-forte, menant avec lui Auguste, fils naturel du marquis de Saluces, & ami du Commandant de la garnison, qui étant sorti à la sollicitation d'Auguste, pour conferer avec lui, se trouva pris par les troupes de Maggi, qui survint tout à coup. On employa d'abord la douceur, pour obliger ce capitaine à faire rendre la place; mais ce fut inutilement: on en vint ensuite aux menaces; on le fit même marcher, à la vûë de la place, lié, comme si on l'eût conduit au supplice. A ce spectacle, les habitans touchez du péril qui menaçoit leur commandant, rendirent sur le champ la place, pour lui sauver la vie. Cet Officier fut si frapé de la frayeur de cette mort honteuse, que tout son corps parut couvert d'une sueur de sang. Nos troupes qui étoient dans la citadelle, désesperant d'être secouruës, promimirent de se rendre, si dans trois jours elles ne l'étoient point. Brissac avoit cependant envoyé un homme, pour leur donner avis, qu'ils tinssent ferme; que le secours arriveroit bien-tôt; que Gonzague étoit allé avec son armée du côté de Fossano & de Bene, & que pour lui, il iroit dans peu les secourir en personne. Mais cet envoyé ayant été surpris par Angelo Santi de Corse, fut mis à la question, & ne put parler aux assiégez. La garnison n'ayant aucunes nouvelles de Brissac, & n'espérant plus rien, capitula après les trois jours. Maggi, après avoir laissé dans la citadelle deux compagnies commandées par Philippe del Vaira, & Malavicino de Plaisance, se mit en marche avec l'artillerie.

Alvare de Sande tenta le siége de Ceva, où Brissac s'étoit enfermé, pour appuyer de Vassé gouverneur de la place; mais les troupes de Montluc & de Bernardin firent lever le siége; & les Espagnols se retirerent à Pontesture, après avoir amusé nos troupes au passage de la riviere, par quelques legeres escarmouches. Les Impériaux se jetterent ensuite sur cette contrée,

HENRI II. 1552.

qui est fermée par les rivieres de Bormia & de Leri, & qui a pour limites le château de Ponzone à l'orient, & le payis de Ceva à l'occident. Telles furent à peu près les places, dont nos troupes s'étoient emparées l'année précedente, & que Gonzague reconquit cette année, sans toucher à aucune place de résistance, quoique cette campagne leur eût couté cent soixante mille écus. Nous demeurâmes maîtres de Ravel, de Savillan & de Raconis, qui sont les principales forteresses du payis.

Toute l'Italie étoit alors partagée entre la crainte & l'espérance; on y voyoit prospérer les affaires du Roi de France, & celles de l'Empereur en assez mauvais état. On apprenoit tous les jours, que le Roi avoit soûmis, par la force ou autrement, un grand nombre de villes dans la Lorraine & le Luxembourg: les partisans de l'Empereur étoient sur-tout consternez de la fuite de ce Prince en Allemagne. Toute l'Italie étoit presque sans défense: le marquis de Marignan avoit amené à l'Empereur quatre mille Italiens, levez la plûpart dans la Toscane, avec deux mille vieux soldats Espagnols, qui avoient servi dans la guerre de Parme. On avoit rendu à Ottavio toutes les places & les citadelles, excepté Sandonino, Castel-Guelfo, & Colornio, où l'on avoit laissé des garnisons Impériales; l'Empereur avoit aussi gardé Bresello qu'il n'avoit pas voulu qu'on rendît au Cardinal de Ferrare.

Gonzague se voyant privé des troupes Allemandes, que l'Empereur avoit rappellées, & qui faisoient la plus grande force de l'armée de Piémont, n'osoit former aucune entreprise, & se tenoit simplement sur la défensive. Paul de Thermes étoit à Parme, pour y soûtenir le parti de la France, secondé des principaux capitaines Italiens; & le cardinal de Ferrare étoit à la Mirandole avec quatre mille hommes d'infanterie, qu'il avoit assemblez pour faire lever le siége de la ville. Tout sembloit présager quelques révolutions. La révolte du prince de Salerne, qui étoit en grande considération parmi ses vassaux, & ses courses fréquentes annonçoient des troubles dans le Royaume de Naples. D'ailleurs le refus que l'on avoit fait à Guidobaldo duc d'Urbin, du gouvernement général qu'il avoit sollicité avec empressement, faisoit conjecturer qu'il entreroit dans notre parti; car il avoit déjà renoncé à la solde des Venitiens, & il étoit accoûtumé à faire la guerre sous les drapeaux & aux

frais d'autrui. On tiroit néanmoins de bons soldats de sa principauté, d'où l'on pouvoit aisément aller dans l'Abruzze par la Marche d'Ancone. Les Imperiaux étoient d'autant plus persuadez que ce Prince embrasseroit notre parti, qu'ils sçavoient que le Roi lui avoit fait des propositions honorables, & qu'il lui avoit promis sur-tout, de lui ceder le droit que Catherine de Medicis sa femme, fille de Laurent de Medicis autrefois duc d'Urbin, prétendoit avoir sur ce duché. D'ailleurs le bruit couroit, que par le canal du cardinal François de Tournon, qui s'étoit retiré à Venise pour être en sûreté, le Roi avoit sollicité le Senat de se liguer avec lui, en lui faisant espérer, qu'après que le royaume de Naples auroit été recouvré, il donneroit à la République quelques ports dans la Poüille, d'où elle tireroit des vivres, dont on manquoit souvent à Venise: on promit aussi aux Venitiens quelques places dans le Milanez, & l'on fit espérer au Pape un ample patrimoine, pour le distribuer à ses parens. Le Pape néanmoins, & le Senat de Venise ne se laisserent point séduire par des appas si flateurs.

L'arrivée de l'armée Navale des Turcs dans la mer de Toscane tenoit sur-tout en suspens ceux, qui ne s'étoient point encore declarez ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette flote étoit composée de cent-vingt-trois galeres, de quelques brigantins, & d'un grand nombre de tartanes: elle étoit partie le quatre de Mai du port de Constantinople, & avoit d'abord relâché à Modon dans la Morée, où après avoir passé douze jours, elle avoit fait voile vers Zante, dans le Golfe de Sainte Maure, qui peut contenir jusqu'à trois mille galeres; elle se détourna ensuite de l'isle de Leucade, appellée aujourd'hui Sainte Maure, & qui est jointe à l'Albanie par un pont, & aprés qu'elle eût salué, selon la coûtume, l'isle de Corfou, appartenant aux Venitiens, & que le Gouverneur de cette isle lui eût rendu le salut, & eût envoyé même des presens au nom de la République à l'Amiral de la flote, elle fut poussée par le vent, de Sainte Marie de Cassiopo, ville de Corfou, à Brutinto, & aux Monts de la Chimere *; elle fit provision d'eau dans cet endroit, & rencontra ensuite une galere de Raguse, chargée des presens qu'on a coûtume d'envoyer aux Bachas. Elle entra le premier jour de Juillet dans le Golfe de Venise, s'approcha des côtes d'Italie, & vint devant Crotone, place très-forte,

* Les Grecs & les Latins appelloient ces monts *Acroceraunia*.

HENRI II. 1552.

ſituée dans une peninſule ſur un rocher. De-là ayant été portée au-delà du Cap de la Colone, dans le Golfe de Schilaci, & au-delà du Cap de l'Arme, ou Spartivento, elle entra dans la Baye de Reggio, aujourd'hui nommée la Foſſe de Saint Jean. Cette ville ſituée à l'extrêmité de l'Italie regarde la Sicile, qui en eſt ſeparée par un détroit de dix milles, & que l'on croit avoir été autrefois comme arrachée par les vagues de la mer, du payis des Brutiens. Les flots de la mer, reſſerrés dans ce détroit, y ſont agitez de ſept en ſept heures avec tant d'impetuoſité & de violence, qu'on ne peut les regarder ſans effroi; & ceux qui veulent traverſer ce détroit y font ſouvent naufrage. Au-deſſus de Reggio eſt le fameux promontoire de Scylla, aujourd'hui appellé Scyllo, tout rempli de grottes & de cavernes, & qui étant battu des vagues de la mer, lorſque le vent de Sudoueſt ſouffle, fait entendre un bruit pareil à l'aboyement des chiens; ce qui a donné lieu à la fable de Scylla. On voit ſur la côte de Sicile, vis-à-vis de Scyllo, le Cap de la tour du Fare, qui s'avance un peu au-deſſus de Meſſine. Après que la flote eût été long-tems agitée dans ce détroit, elle aborda enfin à la tour du Fare; mais l'Amiral ayant quelque ſoupçon d'une embuſcade (ſept cens cavaliers attendoient en effet que l'on fît une deſcente dans l'iſle) défendit ſévérement que perſonne ne ſortît des vaiſſeaux, & fit voile vers les iſles de Vulcain. Ces Iſles ſont dans le Fare de Meſſine, au nombre de ſept; on les nommoit Eoliennes & Lipariennes: comme la terre y eſt d'une nature ignée, on a cru que par une communication ſoûterraine, elle empruntoit ou fourniſſoit les feux du Mont Etna. La flotte arriva enfin à Stromboli, iſle qui differe des autres par des flâmes plus claires & plus pures: les habitans, par la fumée, jugent deux jours auparavant du vent qui doit ſouffler: ce qui eſt cauſe que les anciens ont nommé cette iſle la caverne d'Eole.

Quoique tout le monde s'attendît à voir fondre cet orage ſur l'Italie, on ignoroit néanmoins de quel côté il éclateroit. Ceux même qui étoient chargez des affaires du Roi, n'en étoient pas aſſûrez. Côme, qui craignoit pour la Toſcane, écrivoit tous les jours à l'Empereur, pour l'engager à pourvoir à la ſûreté de Sienne: il lui faiſoit entendre que les habitans, indiſpoſez contre lui, ne méditoient que le moyen de ſe procurer

la liberté, & que la Citadelle n'étoit pas encore en état de défense; il ajoûtoit que les François étoient comme en embuscade, prêts à saisir tous les momens favorables. Il donna les mêmes avis à Diego Hurtado de Mendose, qui étoit chargé à Rome du soin de cette affaire; il l'assûroit, que le peril étoit pressant, & qu'il lui importoit de revenir promptement à Sienne, pour dissiper la conjuration par sa présence; il l'exhortoit sur-tout à payer les soldats de la garnison, qui faute de payement, se licentioient, étoient à charge à la Ville, & faisoient hautement murmurer le peuple contre leurs desordres.

On craignoit sur-tout pour le royaume de Naples, dans un tems que l'arrivée de la flotte Ottomane présentoit aux bannis, qui étoient déjà assés puissans, une occasion de retourner dans leur payis. C'est par ce motif que l'Empereur avoit envoyé dans le Piémont deux regimens d'Allemands, commandez par Jean-Baptiste de Lodron & Nicolas Madrucci, avec ordre d'aller joindre le Viceroi Pierre de Tolede. Mais le Pape, lié par le traité qu'il avoit fait avec le Roi, & craignant d'y donner atteinte, refusa à ces troupes le passage sur ses terres; ainsi on donna ordre à Doria de les faire passer à Naples sur ses vaisseaux. Mendose remontra que ses Espagnols ne suffisoient pas pour défendre, contre les Turcs, les citadelles qu'on avoit commencé de construire à Sienne, à Porto-Hercole, & à Orbitello; & il obtint de Gonzague mille Allemands du regiment de Lodron avec trois cens maîtres. Côme, qui se croyoit intéressé dans l'affaire de Sienne, ne demeuroit pas dans l'inaction. Il fit fortifier ses frontieres avec toute la célérité possible, mit dans Pise une garnison commandée par Rodolphe Baglioni, & eut soin d'envoyer dans l'isle d'Elbe des soldats, & toutes sorte de munitions.

Cependant le Prince de Salerne revint promptement en Italie, où le Roi, qu'il avoit laissé à Damvilliers, l'avoit envoyé avec des lettres de créance, àdressées à ceux qui étoient chargez de ses affaires, afin qu'ils déliberassent ensemble de ce qu'il convenoit de faire dans la conjoncture presente. Hercule duc de Ferrare, dans la crainte de déplaire à l'Empereur qui avoit fait la paix avec l'électeur Maurice, ne voulut pas qu'on s'assemblât dans sa ville: ainsi l'on choisit Chioggia dans l'état de Venise, pour y tenir les conférences. Là se rendirent

HENRI II. 1552.

le cardinal de Ferrare, le cardinal de Tournon, Paul de Thermes, le Prince de Salerne, Odet de Selve ambaſſadeur du Roi, Louis Pic comte de la Mirandole, & Corneille Bentivoglio. Hierôme de Vecchiano de Piſe, & Mario Bandini de Sienne y aſſiſterent auſſi au nom des Farneſes. Toute la conférence roula ſur la guerre d'Italie ; & il fut long-tems agité ſi on commenceroit par attaquer Milan, ou le royaume de Naples. Le prince de Salerne étoit d'avis qu'on allât à Naples, & promettoit un ſuccès heureux & facile ; il prétendoit que le Viceroi n'avoit fait aucuns préparatifs, & que la Nobleſſe du payis, à qui la flotte de Turquie faiſoit eſpérer quelque révolution, & qui deteſtoit la dureté du Viceroi & la domination Eſpagnole, paſſeroit infailliblement dans le parti des François. On oppoſoit à cet avis, qu'une pareille entrepriſe avoit déjà eu pluſieurs fois un funeſte ſuccès, pour avoir laiſſé l'ennemi ſi loin derriere ſoi, & rendu par cette imprudence le paſſage difficile à toute ſorte de ſecours : qu'au reſte il n'étoit pas croyable qu'on pût ſurprendre les ennemis, puiſqu'il étoit manifeſte que Céſar Mormile, dont nous avons déjà parlé, depuis peu rappellé de ſon exil, & informé des deſſeins du prince de Salerne, & de ſes partiſans, avoit ſans doute averti le Viceroi de tout ce qui ſe paſſoit. On ne trouvoit pas auſſi à propos d'entreprendre l'expédition de Milan, dont l'Empereur étoit ſi proche, & qui étoit à portée du ſecours des Allemands, déjà préparé.

Pour faire cependant quelque entrepriſe, on réſolut de délivrer la ville de Sienne, à la ſollicitation des bannis. Cette ville ſituée dans le ſein de l'Italie, leur parut plus propre à être ſecouruë, & plus capable à favoriſer un jour les nouvelles entrepriſes qu'on voudroit tenter. Il leur ſembloit d'ailleurs, que la flotte ſeconderoit l'expédition de Sienne, parce que la plus grande partie de ce payis s'étend vers la mer de Toſcane, & que l'on y pouvoit faire la guerre avec le ſecours des Turcs ; qu'au reſte, ſi le ſuccès n'étoit pas heureux, du moins on pouvoit eſpérer de réüſſir mieux dans ce qu'on entreprendroit dans la ſuite, lorſque les forces des ennemis ſeroient diviſées ; & qu'après qu'on auroit fait dans ce payis-là comme un eſſai de cette nouvelle guerre, on pourroit enſuite prendre de plus juſtes meſures pour attaquer Naples, ou Milan.

Toute

Toute l'Assemblée s'arrêta à cette derniere résolution, & croyant que les préparatifs étoient suffisants pour l'exécution, elle députa en France Corneille Bentivoglio [1], pour donner avis au Roi de ce qui avoit été décidé à Chioggia. HENRI II. 1552.

Comme le bruit s'étoit répandu, que les François avoient dessein d'attaquer Naples, le Viceroi allarmé demandoit incessamment par ses lettres qu'on lui envoyât du secours; ses pressantes sollicitations servoient à confirmer la nouvelle. Après que le Roi eût approuvé la résolution de l'assemblée de Chioggia, Bentivoglio revint en Italie, & Louis de saint Gelais fut envoyé à Rome, comme en ambassade, pour assûrer le Pape qu'il n'avoit rien à craindre de la flotte; mais en effet, pour appuyer à Rome l'entreprise de Sienne, & y affermir, par sa présence & ses conseils, les partisans du Roi. L'Empereur voyant ses affaires en si mauvais état, dans un tems où il étoit dénué d'argent, demanda à Côme, qu'il lui prêta deux cens mille écus d'or. Côme saisissant cette occasion pour obtenir la souveraineté de Piombino, en fit encore parler à l'Empereur, par Philippe Pandolfini. Jacque Apiani, seigneur du lieu, consentoit à la céder, sur-tout depuis que sa mere, qui s'y étoit toûjours opposée, étoit morte; de sorte, que Côme avoit envoyé à Genes Bernard de Medicis, évêque de Cassano, qui étoit son parent, pour la remise de la somme qu'on demandoit, & engager le Sénat à consentir que Piombino lui fût cedé par Apiani, & qu'il le tînt désormais de l'Empereur, à titre de fief. Mais les Ministres Imperiaux firent naître des obstacles, & traînerent l'affaire en longueur. Lorsque le duc d'Albe fut arrivé avec un secours d'Espagnols, qui leur parut suffisant, pour faire tête à l'ennemi, ils éluderent la demande de Côme, qu'ils jugeoient assez engagé par ses propres intérêts à défendre l'isle d'Elbe.

L'Empereur néanmoins, cédant dans la suite à la nécessité, & craignant, qu'après la perte de Sienne, ce payis ne tombât en la puissance des ennemis, donna ordre à Mendose, de mettre Côme en possession de Piombino, des forteresses de ce territoire, & de toutes les munitions de guerre, qui y

1 Les Bentivoglio ont toûjours été attachez à la France, depuis le regne de Louis XII. qui fit la guerre en Italie, pour les remettre en possession de la souveraineté de Bologne.

HENRI II. 1552.

étoient; à condition qu'il promettroit de rendre ces places, toutes les fois que l'Empereur, ou ses héritiers, lui offriroient l'argent qui auroit été employé à les fortifier, ou à les défendre. Côme envoya donc Otto de Montauto, général des troupes de Toscane, qui avoit mérité son estime & sa confiance, pour recevoir de Navarreto, officier Espagnol, la citadelle de Piombino; & pour en donner le gouvernement à Rosa de Vicchio, brave officier, & faire prêter à son maître le serment de fidélité par les habitans de Piombino, de Populonia, de Scarlino, & de Buriano. Les peuples de l'isle d'Elbe prêterent le même serment. Le duc de Florence ayant pris possession de ces places, huit ans après que l'Empereur les lui avoit promises, trouva les fortifications qu'on avoit commencées, presque ruinées, par un effet de la négligence, ou de la mauvaise volonté de Mendose; mais son extrême diligence, encore moins grande que son bonheur, les rétablit si promptement, qu'il les mit assez tôt à couvert de ce qu'il pouvoit craindre de la flotte des Turcs, s'ils se fussent jettez sur les côtes de la Toscane.

Quoique les Imperiaux eussent souvent été avertis par Côme, des desseins que les François avoient sur la ville de Sienne, ils commencerent néanmoins un peu tard à prévenir le danger qui ménaçoit cette place. Mendose, qui jusques-là avoit empoisonné & rendu suspects tous les projets, & toutes les offres de ce nouveau Souverain, donna ordre enfin à François d'Alaba, commandant de la garnison Espagnole à Sienne, d'aller à Florence demander à Côme le secours qu'il avoit promis: mais il poussa la défiance, jusqu'au point de défendre à Alaba, de laisser entrer les troupes de ce Prince dans la ville, & il lui ordonna de les faire rester à Staggia. Côme, prince politique, usa pour lors de dissimulation, & commanda en même tems à Menichino de Poggibonzi, capitaine de la milice du Val d'Elsa, de se rendre à Staggia avec trois mille hommes d'infanterie, & trois cens maîtres, pour faire face aux ennemis.

Cependant on tramoit alors une révolte dans la ville. Ænée Piccolomini, Americ Amerighi, Mario Bandini, & André Landucci, qui s'étoient déclarez pour la liberté de leur patrie, étoient convenus avec les principaux de Sienne, & avec le

peuple, fatigué de la domination Espagnole, qu'on prendroit les armes à un jour marqué, pour secoüer le joug, & qu'on leur ouvriroit les portes de la ville, lorsqu'ils s'y présenteroient. Ils ne pouvoient entrer dans les terres de Sienne que par Castro, & par Pitigliano; toutes les autres avenuës étoient fermées; de sorte que Côme & Nicolas des Ursins avoient fortifié cet endroit-là, pour empêcher les bannis de venir à Sienne. Des Ursins avoit été assez dénaturé, pour dépoüiller son pere de la souveraineté de Pitigliano, & cette action indigne lui avoit valu la protection de l'Empereur, à qui il avoit fait entendre que son pere favorisoit le parti des François: mais ayant souvent demandé à Ferdinand de Gonzague le payement des troupes, qui étoient en garnison à Pitigliano, & voyant qu'on ne les payoit point, comme on l'avoit promis, il en fit ses plaintes, qui furent méprisées. Son mécontentement l'engagea alors à passer dans le parti de la France. Jerôme Vecchiano l'avoit déjà sollicité de quitter le parti de l'Empereur, & il exécutoit en cela les ordres d'Horace Farnese duc de Castro, qui se flattoit d'obtenir un jour de la liberalité du Roi la souveraineté de Sienne; ce que le pape Paul III. son ayeul avoit extrêmement souhaité après la perte de Plaisance. Au reste, le Pape mécontent du violent procedé de Mendose, qui avoit depuis peu battu, pour une cause assez legere, le Bargello, ou Prévôt de Rome, favorisoit ouvertement les bannis, & avoit mandé au cardinal de Carpi, légat de Viterbe, qu'il donnât passage à nos troupes. Mais ce Cardinal, attaché aux interêts de l'Empereur, avoit secretement averti Mendose des ordres du S. Pere. Piccolomini, & Amerighi, étant partis de Castro & de Pitigliano, avec un corps de troupes, se rendirent dans le payis de Sienne, avec des commissions contrefaites par Amerighi, au nom de Mendose, (selon Adriani) comme si ces troupes avoient été levées par les ordres de ce Général, pour défendre la côte: mais les Imperiaux furent informez de cette ruse par Jule Salvi, un des chefs du peuple, qui ayant été sollicité d'entrer dans le complot, l'avoit découvert, & avoit accusé de complicité les Censeurs de la ville. C'est pour cela qu'Otto de Montauto fut envoyé à Sienne, pour dire à Alaba, qu'il eût à promettre tout ce qui étoit en son pouvoir, & à donner toutes les

HENRI II. 1552.

assûrances, de la part de Côme. Les conjurez étoient déjà arrivez à San-Chirico dans le territoire de Sienne, à dix-huit milles de cette ville; & le duc de Florence avoit écrit aux Comandans des troupes, qui étoient au Val-d'Arno, à Casentino, à Mugello, à Prato, à Volterra, & à Pontasieve, qu'ils se rendissent en diligence à Staggia. Il rappella ensuite deux compagnies de cavalerie, qu'il avoit envoyées peu auparavant pour la garnison de Piombino. On fit venir en même tems du Val-d'Elsa quatre cens fantassins, avec ordre d'aller à Staggia. Côme avoit aussi écrit à André Doria, qu'il fît descendre dans les ports de l'Etat de Sienne, les Allemands destinez pour Naples, & qu'il les laissât quelque tems à Piombino, & à Livourne, pour tenir en respect le peuple de Sienne: mais Doria s'excusa de ne pouvoir se détourner, & prétexta un ordre contraire;il aima mieux avoir égard aux pressantes sollicitations du Viceroi de Naples. Cependant on ordonna à Goro de Montebenichi, capitaine de la milice de Montepulciano, de faire avancer ses troupes, & de s'emparer de Turrita, de Montefellonico, & des autres places voisines dans le Val-di-Chiana. Dominique Galeotti, colonel des troupes de Cortone, fut aussi commandé pour tenter la prise de Lucignano, afin de contenir, par cette espece de frein, les Siennois, que l'amour de la liberté rendoit furieux, & que rien ne pouvoit réduire.

L'entreprise étoit déjà sur le point d'éclater; cependant Alaba avoit fait publier une défense, à peine de la vie, qu'aucun habitant de Sienne ne sortît de sa maison. En même-tems le Conseil s'assembla; & on envoya dire, au nom de la ville, à Piccolomini, & à ceux de sa suite, qu'ils eussent à se retirer. Piccolomini se découvrit alors, & répondit fiérement, qu'il ne se tiendroit point en repos, qu'il n'eût rendu la liberté à sa patrie, en chassant de Sienne les troupes étrangeres: il ajoûta qu'il y avoit déjà dix mille hommes sous les armes; que la flote Françoise jointe à celle des Turcs, arriveroit bientôt à Porto-Ercole, & qu'ainsi il falloit que les Espagnols se hâtassent de donner ordre à leurs affaires. Il n'y avoit à Sienne que quatre cens Espagnols, qu'Alaba avoit jugez suffisans pour garder la citadelle de cette Ville, San-Domenico, & la porte Camollia; les autres troupes avoient été répanduës

sur la côte, pour s'opposer à la descente des Turcs. Comme Alaba étoit étranger, & que tous les habitans lui étoient suspects, il ne voulut pas se fier à eux, quoique les principaux de l'Ordre de Nove fussent venus d'eux-mêmes lui prêter serment. Cette méfiance les aigrit si fort, qu'ils se joignirent aux autres citoyens, pour la liberté de la patrie.

La ville de Sienne chasse les Espagnols & recouvre sa liberté.

Cependant Montauto, averti par Alaba, étoit entré sur le soir dans la Ville avec quatre cens hommes d'infanterie : ayant joint ensemble leurs forces, ils se rendirent maîtres de la grande place. On vit sur le champ accourir de tous côtez des troupes, de Pitigliano, de Castro, & de Santa-Fiore. La Porte Romaine fut brûlée, celle de Tufi abattuë : les Espagnols, qui gardoient la Porte Romaine, forcés de ceder, se retrancherent dans les tours voisines, où après avoir soûtenu plusieurs attaques, la faim les obligea de se rendre. Cependant les soldats répandus dans la Ville animerent les habitans à défendre leur liberté : le peuple aussi-tôt courût aux armes & s'empara de celles qu'il put trouver dans la place, ou que les bannis avoient eu soin d'y faire entrer. S'étant joints tous ensemble, par la haine commune qu'ils avoient pour les Espagnols, ils parcoururent les ruës l'épée à la main, & pousserent dans la place publique Alaba & Montauto, qui tenoient encore le marché & la porte Camollia. Les Espagnols firent ferme jusqu'à minuit, dans l'espérance du secours qu'ils attendoient de Staggia ; mais ils se retirerent enfin dans la Citadelle & à San-Domenico, voyant que ce secours ne paroissoit point, & que d'ailleurs ils avoient affaire à des gens déterminez, qui exposoient bravement leur vie pour la défense de leur liberté. La porte Camollia étoit encore occupée par les Espagnols : mais les troupes étrangeres obligerent enfin Alaba de l'abandonner, aussi-bien que San-Domenico.

Les Siennois regardant Côme comme un voisin capable de leur nuire, ou de les appuyer, dans la conjoncture présente, lui députerent Caliste Cerini, afin de lui témoigner, qu'ils étoient prêts de conserver desormais pour l'Empereur le même respect & la même obéïssance qu'auparavant ; l'assûrer, que la dureté de Mendose & l'insolence des soldats Espagnols les avoient portez à prendre les armes, & le prier enfin qu'en qualité de voisin & d'ami, il n'entreprît rien contr'eux,

HENRI II. 1552.

& qu'il ne s'opposât pas aux efforts qu'ils faisoient pour récouvrer leur ancienne liberté.

Côme ayant loüé la généreuse résolution des Siennois, leur promit son amitié, à condition qu'ils ne se soustrairoient point de l'obéïssance de l'Empereur. En même-tems il envoya à Sienne, avec Cerini, Hippolyte de Corregio & Leon Santi, comme en ambassade, pour s'informer en quel état étoient les affaires d'Alaba, & combien de tems il pouvoit encore tenir dans la Citadelle. Cependant ayant mis Frederic Montauto en la place de Rodolfe Baglioni, il fit venir celui-ci de Pise, avec Carolino des Ursins & avec de la cavalerie, & lui donna ordre de se rendre à Staggia, pour tenter de secourir les Espagnols assiégez dans la Citadelle. Mais comme il apprit de Santi, que par la négligence de Mendose, il restoit fort peu de vivres dans cette place, & que s'il en falloit venir à un combat, il y avoit apparence, que le secours n'arriveroit pas assez tôt; il envoya à Sienne Marcel Agostini Siennois, chargé, pour calmer la fureur des habitans, de leur representer le péril qui les menaçoit du côté des Imperiaux, & de les avertir qu'André Doria étoit à la tête de quatre mille Allemands, & qu'Ascanio de Cornia, & Alexandre Vitelli étoient prêts de tomber sur eux avec un corps de troupes: Qu'au reste Côme ne pouvoit manquer à son devoir, s'ils renonçoient à l'obéïssance qu'ils devoient à l'Empereur, pour prendre le parti des François. Après que les Siennois eurent remercié Correggio, & Agostini, & qu'ils eurent protesté d'être inviolablement attachez à l'Empereur, & aux intérêts de Côme, Corregio demanda des ôtages, jusqu'à ce que l'Empereur leur eût prescrit de justes conditions.

Tandis que les Siennois déliberoient touchant les ôtages (car ils n'avoient pû se défendre des pressantes sollicitations de Correggio) & qu'ils étoient sur le point de satisfaire à ses demandes, Lansac arriva de Rome en diligence. Les Siennois étoient en quelque sorte déterminez à donner des ôtages. Mais irritez de ce que les Officiers de Côme s'étoient emparés de Lucignano, & de Montefellonico, persuadez d'ailleurs par Lansac, que le secours du Roi arriveroit au plûtôt, ils rompirent l'assemblée sans rien conclure. Déjà le peuple avoit creusé un fossé entre la Citadelle & les murailles de la ville, qu'on avoit

élevées de ce côté-là, par le peu de prévoyance de Mendose, à une telle hauteur, que l'on pouvoit voir de cet endroit & de San-Domenico dans la Citadelle, & que ceux qui étoient dedans ne pouvoient se mettre à couvert du canon. De plus, nos troupes, qui étoient déjà arrivées de Rome en grand nombre, avoient aussi fait en dehors un retranchement, par le conseil de Jerôme Vecchiano, pour ôter toute espérance de faire entrer du secours & des vivres dans la Citadelle.

D'un autre côté, le Pape faisoit solliciter le duc de Florence, de ne pas empêcher les Siennois de recouvrer leur liberté, qu'il assûroit être l'unique but des François : il l'exhortoit donc à rappeller ses troupes, & à rendre les Villes qui avoient été prises, lui représentant, qu'il étoit à craindre pour lui, qu'en s'engageant dans des affaires étrangeres, il n'attirât dans son payis les troupes de France, qui après avoir soûtenu les Siennois, pourroient bien se jetter sur ses Etats. Ces conseils du Pape étoient judicieux : car le cardinal de Ferrare & Paul de Thermes faisoient de grands préparatifs, & levoient des troupes dans la Mirandole & à Parme, résolus de fondre sur la Toscane. Dès que les Siennois eurent renvoyé Cerini, ils députerent à Côme Ambroise Nuti, chargé de lui faire des offres de service & d'amitié au nom de la République, de lui demander les places conquises dans le Val-di-Chiana, & enfin de lui témoigner, que les Siennois étoient prêts de prendre le Pape pour arbitre, & de donner pour ôtages quatre Gentilshommes des plus distinguez de la Ville. Côme voulant se tirer honnêtement d'une affaire, dont les suites pouvoient lui devenir funestes, consentit aux conditions suivantes : Qu'Otto de Montauto sortiroit de la citadelle avec la garnison & tout le bagage; qu'après qu'elle auroit été rasée, les Siennois congédiroient les troupes étrangeres; que la Republique demeureroit toûjours fidéle & attachée à l'Empire, suivant son devoir; qu'elle ne nuiroit point aux Etats alliez de l'Empire; qu'elle ne permettroit jamais qu'on fît des levées dans son territoire contre l'Empire ou contre ses alliez; qu'elle ne recevroit dans ses ports, ni dans ses havres, aucun ennemi de l'Empire; qu'elle conserveroit toûjours les droits de son ancienne liberté; qu'elle ne fourniroit rien, pour rembourser les frais de la construction de la citadelle, ou ceux de la derniere guerre; & qu'en

HENRI II. 1552.

faveur de l'affection que Côme avoit pour les Siennois, il prioit l'Empereur de souscrire à cette derniere condition. On ajoûta, que le traité fait entre Côme & les Siennois l'an 1547 seroit fidélement observé, & qu'enfin les places prises de part & d'autre seroient renduës. On n'employa dans l'acte du traité que le nom de l'Empire, & non de celui de l'Empereur; parce que les Siennois espéroient obtenir plus aisément l'approbation des Etats de l'Empire, que celle de l'Empereur. Au reste on demeura d'accord, que s'il y avoit quelques ennemis de la Republique dans le payis de Sienne, ils en sortiroient au plûtôt; & que jusqu'à ce tems là, les Siennois ne seroient pas obligez de congédier les soldats François, même après la démolition de la citadelle. Cet article fut ajoûté, afin d'obliger les Espagnols à vuider Orbitelle qu'ils occupoient encore. On trouva à propos de comprendre dans ce traité Alaba, & les Espagnols de la garnison; & de convenir, que s'ils ne vouloient pas y être compris, le traité n'en seroit pas moins exécuté.

Mendose voulant couvrir la honte de sa faute par une espece de fermeté, refusa de consentir à cet accommodement, & donna ordre à Ascanio de la Cornia, & à Alexandre Vitelli de faire des levées au nom de l'Empereur. Cornia leva dans les terres de Perouse trois mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se rendit maître de Chiusi; & Vitelli en leva deux mille. Mais la disette de vivres & d'argent ralentit bien-tôt l'ardeur de Mendose. Après avoir fait une vaine parade de ses forces, il crut s'être assez acquitté de son devoir, & donna ordre à Alaba de ceder entierement la citadelle aux Siennois, en imputant à Côme la perte de cette place, pour n'avoir pas envoyé de bonne heure le secours nécessaire. Il se justifia devant l'Empereur, par l'entremise de Correggio & de Santi qu'il lui envoya, & qui avoient été témoins de sa conduite : il lui fit dire par ces deux officiers, que, n'ayant pu défendre la citadelle, il étoit convenu avec les Siennois, qu'elle seroit démolie; de peur qu'elle ne tombât en la puissance des François, & que par la continuation d'une guerre infructueuse, les Siennois ne fussent enfin obligez de se soûmettre à une Puissance étrangere.

Cependant la flotte des Turcs ayant heureusement passé le Fare

Fare de Messine, arriva le 10 de Juillet à Schilaci, & à Cirella, lieu célebre dans la Calabre par les vins excellens qu'il produit: de-là, après avoir brûlé quelques places, elle vint à Policastro, auprès du cap de Palinure dans la Basilicate : elle y mit le feu, & pilla Canerotta, dont les habitans furent emmenez en captivité. Ayant ensuite passé le Golfe de Salerne & l'isle de Capri, elle parut à la vûë du port de Naples. Dragut, qui menoit l'avant-garde, mit le feu dans la forteresse de l'isle de Procita, qui avoit été déjà brûlée par Airadin Barberousse. Il tira ensuite vers l'isle d'Ischia, qui est à deux milles de Procida, & où est un château très-fort, bâti sur un rocher, & célébre par la retraite de Marie d'Aragon veuve d'Alfonce d'Avalos marquis du Guast. Dragut ayant attaqué cette Isle, en fut vivement repoussé par la garnison, & alla rejoindre sa flotte.

Pierre de Tolede vice-roi de Naples étoit dans de terribles inquiétudes. Le dedans & les dehors de la ville de Naples ne lui offroient que de tristes sujets de craindre un funeste évenement: dans ces allarmes, il avoit fait venir tous les Espagnols des garnisons du Royaume, pour faire tête aux ennemis du dehors. Quant au dedans, ayant découvert depuis peu une conjuration, il avoit fait trancher la tête à Antoine Grisone, brave gentilhomme, qui, comme ami du prince de Salerne, lui étoit devenu suspect, & avoit été convaincu, disoit-il, par des lettres qu'il avoit surprises. Il avoit aussi fait publier une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu, sur peine de la vie de prononcer seulement le nom du Roi de France, & du prince de Salerne. Le Vice-roi avoit aussi fait fermer toutes les portes de la ville, & n'en avoit laissé que trois libres, par lesquelles on pouvoit entrer & sortir.

La flotte fit voile ensuite par le Golfe de Gaete vers Ponza, isle dépendante des Farneses [1]. Dragut informé de l'arrivée d'André Doria dans cet endroit, s'avança, & le surprit tandis qu'il ne pensoit pas être si près de l'ennemi. Doria ne pouvant avec quarante galeres faire tête à une flotte si nombreuse, fit sur le soir sa retraite avec tant de legereté, que toute la flotte ennemie ne pût l'atteindre. Dragut néanmoins l'ayant suivi avec six de ses meilleurs voiliers, lui prit une galere, & après avoir passé toute la nuit, & une grande partie du lendemain

André Doria mis en fuite par Dragut.

1 Elle est encore aujourd'hui dépendante de l'Etat de Parme.

HENRI II. 1552.

à le pourſuivre, il en coula deux à fond, & en prit ſix autres avec ſept cens Allemands qu'elles portoient. Nicolas Madrucci leur colonel fut pris avec eux, & mourut bien-tôt après d'une bleſſure qu'il avoit reçûë dans le combat. Ce fut le 5 d'Août que ce malheur arriva au célébre Doria, qui avoit toûjours été juſqu'alors favoriſé de la Fortune. Après cet échec, il ſe retira en Sardaigne avec le reſte de ſa flotte, & revint enſuite à Genes. Sigonio juſtifie Doria, & rapporte, que ce Général fit d'abord voile à Malaga en Eſpagne, dans le deſſein d'emmener l'infanterie Eſpagnole; qu'il la fit embarquer à Alcantara dans ſes vaiſſeaux, & qu'il reçût de l'argent à Barcelone; qu'après avoir paſſé beaucoup de tems dans ces différentes villes, il ne put retourner à Genes avant le premier jour de Juillet, ayant été ſurpris par une tempête dans le golfe de Lyon; qu'il fit débarquer à Genes les Eſpagnols, qui eurent ordre d'aller par terre; qu'enfin il reçut dans ſes vaiſſeaux les Allemands qui étoient arrivez, & prit en diligence la route de Naples. Le même Hiſtorien ajoûte, que ſur le bruit que la flotte des Turcs étoit auprès de cette ville, Doria ſe retira avec trente-neuf galeres à l'embouchure du Tibre, où ayant fait proviſion d'eau, il ne put apprendre la route que tenoient les ennemis, ni de Naples, ni de Rome, ni de la part des Impériaux; qu'il ſe mit enſuite prudemment en haute mer; & que pour éviter le mont Circello, à la côte duquel il croyoit qu'étoit le plus grand péril, il ne fut pas plûtôt à la vûë de Ponza & d'Iſchia, qu'il fit voile de ce côté là. Il ſe perſuadoit, que n'y ayant point de port, ni même de l'eau ſeulement pour trois vaiſſeaux, les ennemis ſe tiendroient plus volontiers dans le détroit de Procita, afin d'arrêter le ſecours qu'on feroit paſſer à Naples. Il jugeoit d'ailleurs, que s'il entreprenoit de paſſer par le détroit de l'Iſle de Capri, les Turcs pourroient s'y oppoſer ſans peine, & garder le paſſage des deux côtés avec leur flotte, qui étant fort nombreuſe pouvoit être diviſée ſans péril. Doria crut donc, ſelon Sigonio, que les Turcs s'étoient arrêtez dans le Golfe de Naples; ainſi la nuit étant ſurvenuë, il ordonna pour plus grande ſûreté, que ſi, contre ce qu'il croyoit, les ennemis étoient par hazard cachez dans l'Iſle de Capri, on changeât de route, autant qu'il ſeroit poſſible, en navigeant lentement loin de Ponza & d'Iſchia; afin que, s'il falloit faire retraite, les rameurs fuſſent

plus frais & moins fatiguez. Sur les quatre heures du matin il s'apperçut qu'il avoit en queuë la flotte des Turcs, qui venoit sur lui pour le suprendre. On lui conseilla de prendre la fuite avec les galeres qu'il pouroit sauver, puisqu'il étoit trop inférieur aux ennemis: mais il rejetta courageusement ce conseil, & ayant joint toutes ses galeres ensemble, il voulut qu'on ramât plus lentement, & que souvent même on ne ramât point du tout; afin d'attendre celles qui ne pouvoient aller si vîte, & que s'il falloit fuir, il conservât toutes ses galeres, en les faisant retirer toutes ensemble. Il étoit persuadé que si l'on en venoit aux mains, il combattroit plus heureusement avec la flotte entiere, ayant appris par son expérience que les galeres des Turcs ne sont pas si legeres que les nôtres. Il avoit peut-être crû, que les ennemis ne pouroient le suivre long-tems, qu'avec un petit nombre de galeres, & qu'ainsi il ne risquoit rien de leur faire face, & de soûtenir leurs efforts: que d'ailleurs ayant beaucoup de monde il pouvoit combattre, & remporter même la victoire, ou du moins empêcher les ennemis de nuire au peu de galeres qu'ils poursuivoient.

Pendant qu'on faisoit ces réflexions, il partit un boulet de canon, qui passa entre la galere de Doria & la Réale Espagnole qui y étoit jointe. Un Espagnol ayant demandé alors à haute voix ce qu'il falloit faire, puisque l'ennemi étoit si proche, Doria répondit, qu'il étoit d'avis d'aller tous ensemble au secours des autres galeres. Un moment après un autre cria d'une voix tremblante: A la voile, à la voile; & quelques galeres partirent à l'instant; mais la Réale Espagnole ayant gagné aussi-tôt la pleine mer, toutes les autres de cette nation firent la même chose. Le désordre suivit cette lâche séparation, & toute la flotte épouvantée se mit en même-tems à fuir. Les Turcs, après l'avoir poursuivie depuis minuit jusqu'à cinq heures du soir, prirent sept galeres qui étoient des moindres pour la chiourme. André Doria ne pouvant faire tête, se retira dans l'isle d'Elbe, où il rallia les restes de sa flotte. Après cette victoire les Turcs ne voyant point paroître le prince de Salerne, qui étoit parti de Marseille avec vingt-cinq galeres de France, & deux mille Gascons, mirent à la voile & se retirerent. Les ayant joints depuis avec beaucoup de peine, il tâcha en vain de les faire retourner, en les assûrant d'une prompte révolte

HENRI II. 1552.

dans Naples. Ils lui promirent seulement de revenir l'année suivante ; ce Prince les accompagna jusqu'à l'isle de Scio, où il passa l'hiver avec notre flotte.

Cependant Côme rendit aux Siennois Lucignano & Montefellonico, & le Pape donna ordre qu'on leur remît Chiusi alors occupé par Ascanio de la Cornia. La citadelle même, qu'Alaba avoit enfin renduë par l'ordre de Mendose, fut remise à Lansac. Cet officier la remit avec un applaudissement universel au pouvoir des Siennois, qui commencerent aussi-tôt à la démolir. On envoya en même-tems des Ambassadeurs de part & d'autre, pour confirmer la paix. Les Siennois députerent à Florence Ambroise Nuti, & Côme envoya à Sienne Leon de Ricasolo, très-entendu dans les affaires des Siennois. Comme les Espagnols tenoient encore Orbitello, les François n'étoient pas encore sortis de Sienne, & de Thermes y étoit même arrivé depuis peu de Parme. Ce fut pour le duc de Florence un prétexte de ne point rappeller ses troupes de Staggia. Il étoit bien assûré de la sincerité du Roi de France ; mais attentif à tous les mouvemens, il appercevoit au travers d'une paix, qui ne lui sembloit pas trop bien cimentée, le principe de quelque soudaine révolution. Dans cette vûë, il avoit conseillé au Pape, que les Siennois avoient choisi pour arbitre au sujet des differends qui restoient à vuider, de s'appliquer à appaiser tous les troubles dans la ville de Sienne, & à reformer la République. Le cardinal Fabio Mignanello, Siennois, ayant été chargé de ce soin, y avoit établi une nouvelle forme de gouvernement, & y avoit créé seize Magistrats & un conseil de huit cens citoyens. Il avoit eu la précaution de composer la plus grande partie de ce conseil de ceux des citoyens, qui se sentant coupables à l'égard de l'Empereur, ne manqueroient pas d'embrasser le parti du Roi, dont l'appui leur étoit nécessaire, quoiqu'ils fussent d'ailleurs très-zelés pour la liberté de leur patrie. Il les avoit aussi engagez à faire au Roi une députation solemnelle, pour le remercier au nom de la République, comme son glorieux liberateur, & lui demander la continuation de son secours & de sa puissante protection, contre ceux qui voudroient essayer encore de leur ravir la liberté, qu'il leur avoit si heureusement procurée. Claude Tolomei, dont on voit encore la harangue éloquente à ce sujet, fut mis à la tête de la députation.

Côme regardant ce procedé, comme une infraction du traité fait avec les Siennois, se crut alors dispensé d'en observer les conditions, & conseilla à Mendose de retenir Orbitello. Ce général étant donc allé à Livourne, avec les Espagnols qu'on avoit fait sortir depuis peu de la Citadelle de Sienne, attendit Doria, qui avoit fait voile vers Naples, après le départ de la flotte des Turcs. A son retour il s'embarqua sur ses galeres, & alla à Piombino, d'où il aborda au port de San-Stephano, après avoir mis à terre auprès d'Orbitello quinze cens soldats. Doria attaqua une tour que les Siennois occupoient, à l'extrêmité de l'étang, & la battit avec le canon d'une galere. Les assiégez abandonnerent la tour, & les ennemis entrerent librement dans Orbitello. Après y avoir mis une garnison & des vivres, & avoir fait fortifier la Citadelle, seulement du côté du continent, parce qu'elle étoit d'ailleurs toute environnée par l'étang, Mendose en partit, & bien-tôt après il fut rappellé d'Italie. Ce Ministre y avoit gouverné pendant plusieurs années avec tant de hauteur, qu'on a crû qu'il y auroit entierement ruiné les affaires de l'Empereur, s'il y eût demeuré plus long-tems.

La garnison, qu'on mit à Orbitello, consistoit presque toute en vieux soldats, qui, par des courses continuelles soûtenoient, comme ils pouvoient, l'honneur des Espagnols & les interêts de l'Empereur. Nos troupes qui étoient dans Sienne & aux environs, ne jugerent pas à propos de s'avancer plus loin, dans un tems que la puissance du Roi n'étoit pas encore bien établie. Ce fut dans le dessein de l'affermir, qu'après que le Pape eut rappellé le cardinal Mignanello, le Roi envoya dans ce payis-là le cardinal de Ferrare, qui joignoit à une grande expérience une prudence consommée, & devoit sans doute plaire aux Siennois, comme étant d'une des plus illustres maisons d'Italie, & d'ailleurs bien servir le Roi, comme ayant l'honneur de lui être allié de fort près. Il partit donc pour Sienne, & passa par Florence, où Côme lui fit une magnifique reception. Il eut beau assûrer ce Prince de l'amitié du Roi, si dans ces troubles de l'Italie il vouloit se rendre médiateur; il ne put jamais en tirer que des réponses vagues & équivoques. Ce Prince alors occupé à assûrer ses frontieres, faisoit fortifier en diligence San-Cassiano, vis-à-vis le Val

HENRI II. 1552.

d'Elsa, & suggeroit secretement aux Espagnols de faire encore entourer d'un mur le Mont de San-Miniato, qui domine la ville, & d'y faire de bons bastions. Au reste, il coloroit si bien ses démarches, qu'on ne pouvoit le traiter d'ennemi. Comme l'Empereur étoit alors dans de fâcheuses conjonctures, & attaché au siége de Metz, dont nous parlerons bien tôt, Côme, inquiet du succès de cette entreprise, pensoit que son honneur & ses interêts l'engageoient à menager les bonnes graces du Roi. Dans cette idée, il rendoit de bons offices & témoignoit toute sorte d'amitié au cardinal de Ferrare, & il accordoit un passage libre à l'infanterie & à la cavalerie, qui venoit tous les jours de la Lombardie dans la Toscane. Par cette dissimulation, il mettoit ses frontieres à couvert des armes du vainqueur, en attendant que l'Empereur, dont le secours lui étoit nécessaire, tournât ses armes du côté de l'Italie, & se joignît à lui, pour en chasser l'ennemi commun.

Cependant les affaires de ce Monarque en Italie étoient en très-mauvais état, par la négligence de Gonzague, qui peu attentif au gouvernement & à la guerre, s'étoit rendu odieux aux troupes, par son avarice, ou par celle de ses officiers, & s'étoit enfin attiré la haine de toute l'Italie, & sur-tout des peuples du Milanez. L'Empereur voulant remedier à ces desordres, avoit fait venir de Naples Pierre Gonzalez, & avoit enjoint à Gonzague de se servir en tout de ses conseils. Ce ne fut pas sans chagrin que ce Ministre vit contrebalancer son autorité par cet adjoint: le gouvernement en fut depuis encore plus négligé, ou par le ressentiment de Gonzague, ou par le mauvais état de sa santé, qui l'empêchoit de s'appliquer aux affaires.

Nos troupes, qui tenoient San-Martino, San-Balengo, & Ponte, places bien fortifiées, étoient alléesdans le Piémont, comme pour assiéger Vulpian, où Frederic Savello commandoit en l'absence de César Maggi. Brissac à la tête de six mille hommes d'infanterie, & de sept cens maîtres, s'étoit avancé jusqu'à Ceri, pour attendre le succès de l'entreprise; ayant ensuite envoyé deux mille hommes devant Ceva, place peu fortifiée, il s'en étoit aisément rendu maître, & avoit, par cette, prise ôté aux Imperiaux toute sorte de communication, & fermé le chemin qui conduit à Savone, & aux autres places alors occupées par les

Espagnols. Gonzague cedant enfin ou à la honte ou au dépit, que lui causoient tant de mauvais succès, s'étoit mis en campagne avec cinq mille Allemands, deux mille Espagnols, mille Italiens, & mille chevaux, pour faire lever le siége de Vulpian. Il crut qu'il étoit surtout nécessaire d'aller auparavant attaquer Ceva, que nos troupes abandonnerent aussi-tôt, sans attendre l'ennemi, ne pouvant empêcher qu'elle ne fût prise.

César Maggi fut ensuite envoyé à Ivrée, pour s'opposer aux travaux des François, qui élevoient des Forts de tous côtez. En même tems Gonzague attaqua San-Martino, qui, après un siége de vingt jours, fut enfin pris par la vivacité & la valeur de Maggi : peu après il se rendit aussi maître de Ponte, & par-là il fit lever le siége de Vulpian. On parla alors d'assiéger Casal, place située sur le Pô, un peu au-dessus de Turin. Tous nos Chefs étoient d'avis de l'évacuer, & d'en abbattre les murailles ; mais Montluc, seul de son sentiment, entreprit de la défendre ; & en effet il la défendit avec valeur, secondé de la bravoure de Gié *. Nos troupes commandées par Jacque de Salvaison, prirent en même tems Verrue, place forte dans le Montferrat, & ensuite Alba, située sur le rivage de Tanaro. La prise de cette derniere place fut plus funeste aux Impériaux, que la levée du siége de Vulpian ne leur avoit été avantageuse. Voici comment cette place fut soûmise. Jean-Baptiste Fornari de Genes y commandoit avec une garnison ; c'étoit un homme intraitable, & sa dureté lui avoit attiré la haine des habitans. On avoit fait plusieurs plaintes de lui à l'Empereur, qui avoit ordonné à Gonzague de le retirer de cette place : mais Fornari ayant corrompu par argent ceux qui agissoient sous les ordres de ce Ministre, avoit adroitement conservé son gouvernement, malgré l'Empereur même. Plus irrité alors contre les habitans, il avoit poussé la dureté à un tel excès, que ce peuple réduit au désespoir traita enfin avec Brissac, qui exécuta l'entreprise, pendant que Fornari étoit à Chieri. Il envoya à cet effet François Gouffier Bonnivet, la Mothe Gondrin, François Bernardin, Briquemault, & le capitaine Loup, avec quatorze compagnies commandées par Vieux-Pont ; le chevalier Trotto, Jacque Muratore, & le capitaine Venture d'Urbin, qui proposa le premier au lieutenant de Troto, de suprendre Alba. Ils furent

* de l'illustre Maison de Rohan.

HENRI II. 1552.

reçus dans la ville par la porte de Tanaro, & ils s'en rendirent les maîtres. On accusa le capitaine Rossino d'Alexandrie, d'avoir commis cette trahison, & d'avoir ouvert la porte. Gonzague, s'étant depuis assûré de sa personne, le fit mettre à la question, sans pouvoir néanmoins rien tirer de lui : la mort de Fornari, à qui les Impériaux imputoient aussi cette trahison, arrivée presque en même tems empêcha qu'on ne parvint à la connoissance de la verité. Le gouvernement d'Alba fut donné à Bonnivet, & l'on y mit sept compagnies d'infanterie, commandées par San-Petro, de l'isle de Corse.

Gonzague, confus d'avoir perdu cette place par sa négligence, leva le siége de Casal, & alla aussi-tôt en diligence devant Alba, à la tête de toute son armée, avec vingt-quatre pieces de canon, & un renfort de trois mille Italiens, depuis peu levez. Mais ayant trouvé la place mieux munie, qu'il ne pensoit, & de soldats, & de vivres, il résolut d'attaquer Saint-Damien, ne voulant pas s'en retourner, sans avoir fait quelque expédition. Maggi au contraire l'exhortoit à faire tous ses efforts contre Alba, avant que nos troupes l'eussent fortifiée, & étoit d'avis de ne pas entreprendre dans de fâcheuses circonstances le siége de Saint-Damien, qu'il regardoit comme une entreprise très-sérieuse. François le Roi-Chavigni, & Briquemault, étoient dans cette place, où il n'y avoit presque point de poudre, de mêche, ni de plomb ; mais on donna ordre aussi-tôt au Gouverneur de la Cisterne, qui n'est qu'à deux milles de Saint-Damien, de faire entrer dans la ville, avec des troupes choisies, tout ce qui étoit nécessaire à la défense d'une place. Montluc, vrai homme de guerre, se chargea du soin d'y faire entrer des munitions, & y réüssit, en donnant à Charri, jeune & brave officier, cinquante hommes choisis dans chaque compagnie, avec trente payisans : l'entreprise étoit hardie, & les Italiens l'avoient déja tentée sans succès. Comme la place étoit très-petite, elle étoit environnée de tous côtez par les troupes Impériales, qui formoient à l'entour tant de corps-de-garde, que toutes les avenuës en étoient fermées. Cependant Charri sçû se frayer un chemin : il envoya devant les payisans, & avec quelques gens choisis il attaqua un corps-de-garde, & le mit en fuite ; il entra en même tems victorieux dans la place, & y ayant laissé les munitions

munitions qu'il avoit apportées, il s'en retourna à Cisterne. Il fit deux fois la même tentative avec un pareil succès, & Caupegne la fit ensuite la troisiéme fois. Mais le Baron de Chippi ne fut pas si heureux; comme il revenoit d'Alba, pour faire entrer de la poudre dans Saint-Damien, il trouva l'ennemi mieux sur ses gardes, & ayant perdu avec la poudre qu'il portoit, la plus grande partie de ses gens, à peine se pût-il sauver lui-même dans la ville.

Gonzague avoit déjà employé dix-sept jours à ce siége, & dix à faire un feu continuel sur les murailles. Maggi avoit même fait miner en deux endroits; mais une de ses mines ayant été découverte par un espion, les assiégez firent une contre-mine, qui mit ce Général dans un grand danger de sa vie. Les assiégeants voyant que les temps fâcheux de l'Hyver rendoient tous leurs efforts inutiles, resolurent enfin de lever le siége. Ils jugerent à propos de faire venir d'Aste l'infanterie & la cavalerie, pour mettre l'artillerie en sûreté, & battre ensuite en retraite. Nos troupes poursuivirent les ennemis, & livrerent même un sanglant combat, mais qui fut bien-tôt terminé par l'arrivée des Allemands Imperiaux.

Guerre de l'Empereur contre la France.

Après le traité de Passaw, l'Empereur voulant attaquer le Roi, avec les mêmes troupes qui avoient déjà été battuës, afin de venger sa défaite, & de recouvrer l'estime des Allemands qu'il avoit perduë, entreprit de reprendre les places de l'Empire, dont le Roi s'étoit emparé; il tourna donc inopinément du côté du Rhin ces nombreuses troupes arrivées d'Espagne & d'Italie, qu'il avoit assemblées en Allemagne pour fondre sur les Turcs, comme si tous les troubles de l'Empire étant pacifiez, il eût eu dessein de faire marcher son armée vers la Hongrie. Cependant le bruit s'étoit répandu qu'on en vouloit à Albert marquis de Brandebourg, l'ennemi commun de tant de villes, de tant d'évêques, & de tout l'Empire. En effet, il persecutoit en tyran les Ecclesiastiques, & sur tout ceux de Mayence & de Spire, dont il avoit éxigé des sommes qu'ils étoient hors d'état de payer. Il fit ouvrir les Eglises: non content de les avoir pillées, il eût encore emporté le plomb dont celle de Spire étoit couverte, si le Conseil de la ville ne l'eût flechi par les prieres les plus touchantes. Il mit le feu à la citadelle de Mayence, qui étoit proche du Rhin, & où il s'étoit logé.

HENRI II. 1552.

Portant plus loin sa fureur, il fit brûler cinq Eglises, & tous les batteaux chargés de vin & de bled. Il n'eut pas plus de menagement pour les marchands de Spire. Enfin en ayant retiré ses troupes, qu'il y tenoit en garnison, il marcha du côté de Treves.

Avant que ce Prince y arrivât, George Holl, un des Généraux de l'Empereur, s'étoit venu offrir à la tête de dix compagnies, pour la défense de la ville ; mais les habitans ayant refusé de le recevoir, par la crainte du marquis Albert de Brandebourg, il remena ses troupes dans le Luxembourg, d'où il étoit venu. Peu après ce Prince entra dans Treves le 28 d'Août, & distribua ses soldats dans la ville, & dans les lieux d'alentour. Cependant l'Archevêque s'étoit refugié dans la citadelle, située sur le confluent du Rhin & de la Moselle : les autres Prélats de ce payis avoient pris la fuite, & s'étoient retirez en differens endroits. Tout le tems qu'Albert demeura à Treves, les Eglises furent fermées, & l'on n'y fit aucun service. Il en partit enfin après huit jours ; mais auparavant il fit brûler quelques Monasteres, & le château de l'Archevêque, & mit dans la ville une garnison de douze compagnies. Il alla ensuite à Sirques, ville de Lorraine, aussi éloignée de Treves, que de Metz, & ayant passé la Moselle le 13 de Septembre, il entra dans le Luxembourg, d'où il retourna dans la Lorraine. Comme c'étoit un Prince intéressé & mercenaire, son dessein étoit de sonder l'esprit du Roi, pour voir à quelles conditions il pourroit s'accommoder avec lui. L'Empereur, sous pretexte de faire la guerre à Albert, prit de-là occasion de faire avancer ses troupes, avant que d'être obligé de faire éclater ses intentions ; quelle que fût l'adresse de l'Empereur, on reconnut neanmoins qu'il en vouloit au Roi.

L'Empereur forme le dessein d'assiéger Metz.

En effet il étoit naturel de penser, qu'après avoir reçû un si grand affront, l'Empereur, toûjours extrêmement jaloux de sa puissance & de sa gloire, ne demeureroit pas en repos, qu'il n'eût, par quelque coup éclatant, rétabli sa reputation, & qu'avec les forces de l'Empire, qu'il menoit avec lui, il n'eût repris les villes qu'il disoit avoir été enlevées à l'Empire : il étoit fortement persuadé que cette guerre lui seroit aussi glorieuse qu'utile. Ayant toûjours eu dans ses entreprises contre la France, d'heureux succès sur la frontiere de Champagne,

comme la plus foible, il lui sembloit, que s'il étoit couvert de trois villes, & sur tout de Metz, il n'auroit rien à craindre des armes étrangeres. Mais le Roi ayant pressenti ses desseins, donna ses ordres de bonne heure, & envoya de ce côté-là, sur la fin du mois d'Août François de Lorraine, duc de Guise, Prince recommandable par son grand genie, & par son courage, & lui donna la conduite de cette guerre.

Droits de la France sur les trois Evêchez. Origine du Duché de Lorraine.

Il me semble qu'il convient à mon dessein de faire ici quelques remarques au sujet du payis des trois Evêchez. Sans parler du dernier traité fait avec l'Electeur Maurice, on ne manque pas de raisons par lesquelles on peut faire voir que la France eut droit de s'emparer de Metz, de Toul & de Verdun. La premiere preuve se tire de la frontiere naturelle des Gaules. Quoique les Allemands, comme par un débordement & une inondation de peuples, ayent reculé leurs propres frontieres, & que semblables à un fleuve impétueux qui franchit les bornes de son lit, ils se soient répandus dans les Gaules, & ayent fait passer avec eux le langage Allemand au-delà du Rhin, ils ne se sont néanmoins jamais avancez au-delà de la Meuse : cependant la plûpart de ces peuples, établis dans la Gaule, ont pris les coûtumes des Gaulois, & ont conservé la langue dont nous nous servons encore aujourd'hui, qui tire son origine de la langue des Romains. L'antiquité nous fournit encore des argumens bien plus solides. Il est constant que les François qui entrerent dans la Gaule environ l'an 420 s'arrêterent d'abord dans ce payis-là, & que sous les Merovingiens, fondateurs de la Monarchie Françoise, & à qui les Carlovingiens succederent, toute cette contrée, sous le nom d'Austrasie, dépendoit des François.

Lorsque dans la suite Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne & petit-fils de Pepin, divisa entre ses enfans les grands Royaumes de l'Italie, de l'Allemagne, & de la Gaule, que son pere lui avoit laissez, une partie de ce Payis, qui est entre le Rhin & l'Escaut, fut donnée à Lothaire son fils aîné, & fut nommée Lothier ou Lorraine l'an 855. Ce payis contenoit, outre ce qu'on appelle aujourd'hui la Lorraine, le Luxembourg, le Mont-de-Vauge, les Ardennes, Namur, le payis de Treves, le Hainault, le Brabant, & le territoire de Cambray ; & par conséquent ces villes, qui sont au-deçà du Rhin,

HENRI II. 1552.

c'eſt-à-dire, Bâle, Straſbourg & Cologne. De plus, ſuivant quelques hiſtoriens, ce royaume comprenoit auſſi ce qu'on appelle aujourd'hui l'Alſace, & les cantons Suiſſes. Metz en étoit la capitale; c'étoit la ville où les Rois étoient ſacrez, & où ils prenoient les marques de la dignité royale.

Le royaume fut depuis diviſé entre Charle le Chauve, frere de Lothaire, & Louis, fils du même Lothaire; cette partie qui eſt au-delà de la Meuſe, & qui s'étend juſqu'au Rhin, échut à Louis, roi de Germanie, & celle qui eſt en deçà de la Meuſe, & qui s'étend juſqu'à l'Eſcaut, fut le partage de Charle, que Louis le Begue ſon fils poſſeda après ſa mort. Mais comme ce Prince ne laiſſa que ſa femme enceinte, ſans aucun legitime heritier, Louis & Carloman ſes fils naturels ayant traité avec Louis leur couſin, qui redemandoit le royaume de France, cederent cette partie de Lothier ou de Lorraine. Charle le Gros ayant ſuccedé à l'Empire, après la mort de Louis le Begue ſon frere, il jouit du royaume entier de l'Auſtraſie, qui étoit auparavant diviſé.

Ce Prince, que la paix honteuſe faite avec ces conquerans Danois, appellez Normands, avoit rendu odieux aux Grands du royaume, fut contraint de ſe retirer en Allemagne, où il mourut, après avoir donné l'Auſtraſie à Arnulfe, fils naturel de Carloman ſon frere. Louis ſon fils, & depuis Conrad Empereur, poſſederent ce royaume: celui-ci en ayant été chaſſé, Charle le Simple fils poſthume de Louis le Bégue lui ſuccéda. Sous ſon régne un certain Renier, ſe diſant iſſu de Clodion le Chevelu, ſortit de la forêt d'Ardennes, & s'étant élevé, à la faveur des troubles, & par la lâcheté des peuples, il chaſſa Conrad de l'Auſtraſie, ſecondé des forces & de la protection de Charle le Simple. Etant donc devenu gouverneur de cette province, ſous le titre de Duc, il fit perdre inſenſiblement à ce payis le nom de Royaume. Charle le Simple fut enſuite déthrôné lui-même par la faction des Grands; mais après avoir été rétabli, par le ſecours de Henri de Saxe qui étoit parvenu à l'Empire, Charle lui donna par reconnoiſſance l'Auſtraſie avec tous ſes droits l'an 920.

Othon le Grand ſucceda à Henri, & profitant du malheur de Charle, qui fut fait priſonnier, & qui mourut enfin en priſon à Peronne, il s'affermit aiſément dans la poſſeſſion de cette

Province que son pere lui avoit laissée. Adelbert évêque de Metz, & parent de nos Rois, s'opposa d'abord aux efforts de ce Prince, mais inutilement. Après la mort d'Othon, Thierry son proche parent, ayant été fait évêque de Metz, conseilla aux principaux habitans de la ville de se soustraire à une domination monarchique, souvent tirannique ou chancelante, & de se procurer la liberté, sous la protection de l'Empire. Ceux de Bâle, de Strasbourg, de Spire, & enfin ceux de Cologne, entraînez par les charmes de la liberté, & appuyez de la protection de l'Empire, s'affranchirent, à leur exemple, de l'obéïssance de leurs Princes légitimes, & ayant institué un Senat, ils érigerent leur payis en République. C'est ainsi qu'Othon I. démembra du royaume de France, Metz & les autres villes de Lorraine. Pour appaiser les Carlovingiens, il fit Charle frere de Lothaire, & oncle de Louis dernier Roi de cette race, duc de Lorraine, mais feudataire de l'Empire, sans avoir consulté en cela les Grands du royaume. Ils en furent si indignez, & ce procedé indisposa si fort les esprits contre Charle, que pour cette raison il lui en coûta, à ce qu'on croit, la succession au royaume, qui d'ailleurs lui appartenoit après la mort de Louis son neveu. Ce Prince en ayant été exclus, Hugue Capet, chef de la troisiéme Race qui régne encore aujourd'hui si heureusement, monta sur le thrône. Hugue, pour ménager Othon prince puissant, dissimula ses ressentimens de l'injure qui avoit été plûtôt faite au royaume qu'à lui, & en laissa la vengence à sa posterité.

Odon succeda dans la principauté de Lorraine à Charle son pere, qui mourut en prison à Orleans; & après la mort d'Odon, qui ne laissa point d'enfans mâles, Godefroy à la Barbe comte d'Ardennes s'empara de cet Etat par le secours de l'Empereur Henry II. au préjudice des filles d'Odon. Il eut pour successeur Gothelon son frere, à qui succéda un autre Godefroy son fils, surnommé le Lépreux, dont le fils nommé Godefroy Struma ou le Bossu, étant mort sans enfans, laissa pour son heritiere Ida sa sœur, qui avoit épousé Eustache comte de Bouillon. De ce mariage nâquit Godefroy de Bouillon, qui étant prêt de partir pour la Terre sainte, vendit le comté de Bouillon à Albert évêque de Liege, qui l'achetta pour l'abbaye de S. Lambert. Quelques historiens ont écrit que ce

HENRI II. 1552.

Prince vendit auſſi ſes droits ſur la ville de Metz aux habitans; mais c'eſt une fable : puiſqu'il eſt conſtant, que long-tems auparavant, cette ville s'étoit affranchie par l'autorité d'Othon I. ſoit que la foibleſſe, ou la captivité de nos Rois, ou quelque autre conjoncture où ils ſe trouvoient alors, leur eût offert une occaſion favorable de ſecoüer le joug.

Le Roi avoit donc réſolu de garder ces villes de Lorraine, qui par un ancien droit appartenoient à la France, ou qui lui avoient été cedées par le traité fait depuis peu avec les Princes alliez d'Allemagne : d'ailleurs il s'en étoit emparé, de peur qu'elles ne tombaſſent en la puiſſance de ſes ennemis, & il les regardoit comme néceſſaires, pour défendre la frontiere de la Champagne. Il envoya donc dans ce payis-là le duc de Guiſe, qui ſe rendit d'abord à Toul, où l'on avoit déjà commencé les préparatifs de la guerre, mais avec peu d'ordre, à cauſe du peu de tems & de la maladie d'Eſclavolles. Après avoir fait quelques arrangemens, le Duc alla droit à Metz avec René duc d'Elbeuf ſon frere, Jean Gontaud de Biron, Francois comte de la Rochefoucault,& ſon frere Charle de Randan. Alors Jacque de Savoye duc de Nemours, Sebaſtien de Luxembourg de Martigues, François de Vendôme vidame de Chartres, qui étoient déjà arrivez, & Artur de Coſſé Sieur de Gonnor, gouverneur de la place, depuis qu'elle étoit ſous la puiſſance du Roi, vinrent au devant de lui, avec le reſte de la Nobleſſe, & avec la cavalerie & l'infanterie rangées en bataille. Dès le lendemain 18 d'Août le duc de Guiſe viſita toutes les fortifications de la ville.

On fortifie Metz.

Elle a environ neuf milles de circuit; & eſt environnée, du côté de l'Occident & du Septentrion, de la Moſelle, qui ſe partage auprès de la ville en deux canaux, dont l'un paſſe le long des murailles, & l'autre entre dedans par le pont de Bar qui eſt le plus haut, & en ſort par un autre qui eſt plus bas. Cette riviere reçoit enſuite la Seille, qui enferme auſſi la ville du côté du Midi & de l'Orient, & qui ſe partageant en deux bras, coule, comme la Moſelle, le long des murs & d'une partie de la ville. Cette place n'avoit alors aucuns remparts, & paroiſſoit aux habitans aſſez fortifiée par la nature. Du côté qui eſt entre l'Occident & le Midi, où la Moſelle ni la Seille ne paſſent point, elle étoit fortifiée d'une eſpece de rempart & d'un grand baſtion, mais obtus de tous côtez, & dominant ſur la

porte de Champagne : cette ancienne fortification eſt devenuë aujourd'hui inutile. Le duc de Guiſe ayant conſideré l'état de la place, fit abattre, de l'avis de Pierre Strozzi, de Gonnor, de S. Remy, & de Camille Marin, pluſieurs chapelles & quelques maiſons particulieres, qui occupoient le terrein où l'on pouvoit élever des remparts, & fit élever dans cet endroit des plates-formes, d'où l'on pût tirer ſur les lieux qui commandoient la ville, & ſur-tout du côté de la porte de Champagne, qui eſt vis à vis le pied de la montagne d'Ezirmont, & d'où les ingénieurs croyoient que les ennemis feroient leur tentative. On éleva donc un mur de ce côté-là, & on creuſa un foſſé en dedans, après avoir fait de toutes parts des baſtions d'où l'on pût repouſſer l'ennemi, quand il auroit fait brêche.

Après que le duc de Guiſe eut mis en œuvre les pionniers, & les autres ſoldats deſtinez à ces ouvrages, il ſe chargea lui-même du ſoin de fortifier le côté qui eſt entre la porte des Allemands & la porte à Mezelle vers l'Orient, & qui lui ſembloit en danger. Ce Général excitant par ſon exemple les Grands & les officiers au travail, juſqu'à porter lui-même la hotte, fit élever un rempart & creuſer un foſſé, & mit ainſi à couvert ce côté de la ville, qui étoit auparavant très-foible. On pourvut enſuite la place de poudre, & on diſpoſa les batteries. Comme les ennemis avoient des garniſons auprès de Metz, & qu'ils déſoloient les payiſans, les convois étoient expoſez à de grands périls ; c'eſt pourquoi on fit venir du bled en quantité des villes de Lorraine, par le moyen du Cardinal, frere du duc de Guiſe. Piépape, & S. Belin furent chargez de ce ſoin, Il n'y avoit alors dans la ville que douze compagnies de nouveaux ſoldats, que le duc de Guiſe accoûtuma, par de fréquens exercices, à la diſcipline militaire, & à bien garder leurs rangs.

Ce Général envoya enſuite Strozzi au Roi, pour l'informer de la ſituation de Metz, & recevoir de lui ſes ordres, touchant la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'Albert de Brandebourg, qui devoit arriver dans peu, & dont on avoit lieu de ſe défier. Le Roi répondit, qu'il envoyeroit bien-tôt du ſecours, & ſe répoſa ſur la prudence du duc de Guiſe, de la maniere dont il devoit ſe comporter avec Albert, ajoûtant qu'il ne deſeſpéroit pas que ce Prince ne payât ſes troupes, & ne fît la guerre

guerre à ses dépens ; mais qu'il ne s'assuroit pas entierement sur ses promesses : qu'il fit donc en sorte qu'elles fussent logées le plus loin qu'il se pourroit, comme pour fermer le chemin à l'ennemi, mais en effet dans le dessein de mettre la ville en sûreté.

Cependant l'Empereur ayant laissé une garnison de six compagnies à Ausbourg, en partit le premier de Septembre, & se rendit dans deux jours à Ulme. Il fit tenir à son armée une autre route que celle qu'il suivoit, de peur que ses soldats, que le défaut de paye avoit rendus insolens, & avoit accoutumez à la révolte dans le cours des guerres civiles, ne fussent à charge à la ville d'Ulme, qui lui avoit témoigné beaucoup de fidelité & d'attachement dans cette guerre. L'Empereur ayant reçû dans cette ville les plaintes des évêques de Mayence, de Spire, de Wirsbourg, & de Bamberg, qui avoient traité avec Albert à des conditions très fâcheuses, cassa tous les injustes traités que ce Prince les avoit obligez de faire : il ordonna même de les enfraindre, & exhorta tout le monde à recouvrer, l'épée à la main, ce qui lui appartenoit. Il acccorda la même faveur à la ville de Nuremberg, & les pressa tous de se liguer ensemble, afin de deffendre leurs frontieres contre l'ennemi commun : il conseilla aussi aux peuples de la Suaube, & des bords du Rhin, d'entrer dans cette ligue. Ils se reünirent donc tous contre Albert : l'évêque de Bamberg, saisissant cette occasion, reconquit Forcheim, & quelques autres places qu'Albert lui avoit prises.

L'Empereur ayant ensuite traversé le Wirtemberg, par où il avoit donné ordre qu'on fit aussi passer son armée (toûjours dans la vûë de menager ceux d'Ulme) vint à Bretta, dans le Palatinat, comme s'il eût voulu aller droit à Spire ; mais tournant tout d'un coup à gauche, il prit le chemin de Strasbourg. Dès que le sénat de cette ville fut informé de sa marche, il lui députa Jacque Sturm, Frederic Gottesheim, & Louis Grempen, pour le supplier de ne pas entrer dans leur ville avec beaucoup de troupes, de ne point faire passer son armée dans leur payis, & de ne donner aucune atteinte à la forme du gouvernement. L'Empereur leur fit un accüeil favorable ; il loüa la constance & la fermeté qu'ils avoient témoignée dans cette guerre, leur promit d'en conserver toûjours le souvenir, &

après avoir rejetté la cause de sa marche inopinée sur les violences d'Albert, & sur l'irruption de l'armée Françoise dans l'Alsace, il leur dit, que, comme la saison étoit très avancée, il n'avoit pû se dispenser de faire passer ses troupes sur leurs frontieres, afin de pouvoir de bonne heure faire face à l'ennemi.

Christine, veuve du duc de Lorraine, à qui le Roi, comme nous avons dit, avoit ôté le gouvernement des Etats de son fils, vint alors trouver l'Empereur son oncle [1], & se rendit ensuite dans les Pays-bas. L'Empereur ayant fait passer le Rhin à ses troupes, le 15 de Septembre, arriva en cinq jours avec peu de suite à Strasbourg, où il n'avoit jamais été. Après qu'il eut reçû du sénat les présens ordinaires, & assisté à un répas qu'on lui fit; il excusa les maux dont ceux du payis avoient été affligez, & qui étoient inévitables avec des troupes si nombreuses, & les exhorta à souffrir patiemment cette fâcheuse necessité, puisque l'objet de cette guerre n'étoit que le bien de l'Empire. Il alla ensuite sur le soir au village le plus prochain, par le chemin d'Haguenaw, & y ayant logé cette nuit, il fit dire à Richard Morisin, ambassadeur d'Edouard VI. roi d'Angleterre, & à M. Antoine Amulio, ambassadeur de la République de Venise, de se retirer à Spire. Pendant son séjour dans ce payis, les Imperiaux se livrerent à des excès qu'il n'est pas aisé d'exprimer : on ne voyoit de toutes parts que des incendies; le soldat effrené pilloit tout sans rien respecter; les payisans, obligés d'abandonner la campagne, se retiroient en foule dans les villes, avec leurs femmes & leurs enfans, & faisoient en tous lieux retentir leurs gemissemens & leurs cris. Ce spectacle eut sans doute excité dans l'ame de l'Empereur des sentimens de pitié & d'horreur, si le duc d'Albe, à qui ce Prince pour lors malade avoit confié le commandement général, n'eût empêché que personne ne lui parlât & ne le vît, pour lui en faire des plaintes.

Jean de Brandebourg, Adolphe duc d'Holstein frere du roi de Dannemark, & Emanuel Philbert fils de Charle duc de Savoye, portoient les armes pour l'Empereur. Le Roi envoya à Metz au commencement d'Octobre les compagnies

1 Elle étoit fille de Christhierne II. roi de Dannemark, dit le Neron du Nord, qui avoit épousé Elizabeth, sœur de l'Empereur.

HENRI II. 1552.

de gendarmes du duc de Lorraine, du duc de Guise, & du Prince de la Roche-sur-Yon, avec trois compagnies de chevaux-legers, & huit enseignes d'infanterie. De peur que ces troupes ne consumassent les vivres, en attendant l'arrivée des ennemis, le duc de Guise les distribua hors de la ville, & les employa à escorter les convois qui venoient de loin. Comme il étoit difficile d'achever, avant l'arrivée de l'ennemi, les fortifications commencées, il fit provision d'une grande quantité de gabions, de poutres, de barils, d'ais, de planches ferrées, de balles de laine, & de sacs à terre, & d'un grand nombre de leviers, de pelles, de hoyaux, de crochets, de corbeilles, de clayes, de herses, de mantelets, & de tout ce qui étoit nécessaire : il donna ordre en même tems à S. Remy de préparer l'artillerie, & des feux d'artifice de toute espece.

Comme il y avoit auprès de la porte de Sainte Barbe, au-delà du rempart, plusieurs maisons qui eussent sans doute nuit à la place, il les fit abattre par les soldats avec une extrême diligence. Il donna ordre aussi de ruiner les jardins & les vergers qui étoient près de la ville, de peur qu'ils n'empêchassent la défense de la place. De plus on raza les fauxbourgs de S. Arnoul, de S. Clement, de S. Pierre-des-Champs, de S. Julien & de S. Martin, sans toucher néanmoins aux Eglises qui étoient hors de la ville, jusqu'à l'arrivée des ennemis ; on coupa seulement les colonnes & les arcboutans, & on les mina, afin qu'on pût renverser ces Eglises à l'instant, quand il le faudroit. A l'égard de l'Eglise de S. Arnoul, comme elle étoit très-grande, & qu'on pouvoit placer du canon sur les voutes qui étoient fort hautes, on l'abattit entierement, même avant l'aproche de l'ennemi. La nécessité présente l'emporta sur le respect dû aux temples, & on tâcha de colorer cette impieté apparente, par une cérémonie religieuse. Car comme il y avoit dans cette ancienne Eglise plusieurs tombeaux de personnages illustres par leur sainteté, & même de quelques Rois, le duc de Guise, une torche à la main & la tête nuë, suivi des plus grands Seigneurs, les fit transporter dans la ville avec beaucoup de pompe ; & tous les Prêtres de Metz assisterent à cette cérémonie. Dans cette Eglise reposoient les corps d'Hildegarde, femme de Charlemagne, & mere de Louis le Débonnaire ; celui de ce Prince, inhumé en 851 ; ceux de ses

deux sœurs Hildegarde & Aleide; de Drogon évêque de Metz, frere de Louis le Débonnaire; de Vitro, duc de Lorraine, & pere de Sainte Glocine; de Beatrix, femme d'Herwic duc de Metz; & enfin d'Amalard, archevêque de Treves, chancelier de Charlemagne, & placé au nombre des Saints. On enferma tous leurs ossemens dans des coffres, & on les inhuma avec un grand respect dans l'Eglise des religieux de S. Dominique.

Conduite d'Albert de Brandebourg.

Cependant Albert étoit déjà arrivé à Floranges, qui est près de Thionville, & à trois milles de Metz. Il envoya de cet endroit demander deux fois des vivres au duc de Guise, qui lui en envoya; mais en ayant demandé pour la troisiéme fois, le Duc lui envoya Pierre Strozzi chargé de lui remontrer, que le siége qu'il avoit à soûtenir, ne permettoit pas qu'aux approches de l'ennemi il fit transporter des vivres hors de la ville; qu'il croyoit donc, qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre, qu'il allât à Salins dans la Franche-Comté, payis fertile, & où il seroit à portée d'incommoder la marche des ennemis. Jusques-là Albert prétextoit qu'il faisoit la guerre pour le Roi, qui lui avoit envoyé de Fresse évêque de Bayonne, pour traiter avec lui de la solde de ses troupes, & observer en même tems ses desseins & ses démarches. Il acquiesça d'abord à la proposition de l'Evêque, & demanda un guide pour la route qu'il tiendroit; mais bien-tôt après ayant changé de dessein, dans la crainte de rencontrer l'ennemi sur son chemin, il répondit qu'il avoit resolu de passer la Moselle, & demanda que le duc de Guise fît faire un pont pour le passage de ses troupes, & mît en liberté ses gens qu'on retenoit prisonniers dans la ville: c'est ainsi qu'il cherchoit une occasion de rompre avec le Roi. Le duc de Guise fit chercher des batteaux de tous côtez, & lui fit répondre qu'il n'y avoit à Metz aucun de ses soldats prisonniers. Alors Albert demanda à lui parler; mais le duc de Guise le refusa & s'excusa sur ses devoirs, qui ne lui permettoient pas de sortir. Il fit prier en même tems Albert avec beaucoup de politesse de venir lui-même à Metz. Ce Prince envoya souvent ses officiers devant lui, comme s'il eût pû venir effectivement en cette ville; mais il trompa l'attente du duc de Guise. Craignant enfin de devenir suspect à ce Général, il lui demanda, en rusé politique, la permission de mettre

HENRI II. 1552.

dans la ville quelques pieces de canon, & ce qu'il y avoit de plus embarrassant dans son bagage, afin de soulager son armée dans un tems si pluvieux, & si incommode. On satisfit poliment à sa demande ; mais on fit sortir ses gens, qui sous pretexte d'achetter ce qui leur étoit necessaire, étoient déjà entrez au nombre de 400 ; & pour la sûreté de la place on tint un marché hors de la ville.

Albert voyant ses ruses sans succès, réïtera ses plaintes touchant les prisonniers ; mais le duc de Guise, persuadé qu'elles étoient sans fondement, n'y fit aucune attention, & ne daigna pas même y faire de réponse. Le dessein d'Albert étoit en effet, ou d'épuiser la ville de vivres, ou de se saisir du duc de Guise, s'il fût sorti pour conferer avec lui, ou enfin de réduire la ville sous sa puissance, par le moyen de ses soldats qu'il y envoyoit peu à peu, & qui devoient s'emparer d'une porte. Son armée étoit composée de soixante-deux compagnies qui formoient quatre regimens. Jacob d'Ausbourg en commandoit vingt-deux, le comte d'Altemburg seize, Reiffenberger douze, & Joachim Calwiz autant. Il avoit un corps de cavalerie de seize cens hommes, avec trente pieces de canon, & étoit accompagné du duc des Deux-Ponts, du Landgrave de Leuchtenberg & du comte d'Oetingen, que l'Empereur avoit proscrit, comme j'ai déjà dit : de sorte qu'Albert, très redoutable par ses forces, faisoit valoir extrêmement son secours, pour le vendre plus cherement. C'est dans cette vûë qu'il avoit donné l'allarme à l'Empereur, qui avoit envoyé devant quinze cens Maîtres aux Deux-Ponts, afin de surprendre nos gens alors occupez à faire la moisson. Dans ces circonstances, le duc de Guise écrivit promptement à Guillaume de Balsac d'Entragues lieutenant de sa compagnie de gendarmes, & à la Brosse lieutenant de celle du duc de Lorraine, qu'ils revinssent au plûtôt le trouver, & qu'ils amenassent autant de vivres qu'ils pourroient ; qu'ils missent le reste du bled dans des greniers hors les maisons, pour les brûler en cas de besoin, sans ruiner les maisons des payïsans ; & qu'ils fissent attention au nombre des moulins, qui étoient sur le chemin par où les Imperiaux devoient venir. Aprés avoir exécuté ses ordres, ces deux Officiers se rendirent à Metz le 21 de Septembre. Peu après toute la cavalerie legere sortit de la ville,

& brûla tous les moulins, & tout le froment qui se trouva dans la campagne par où l'ennemi devoit passer : Strozzi fut encore envoyé à la Cour, afin de faire hâter le secours.

Cependant l'évêque de Bayonne ne gagnoit rien sur l'esprit du marquis de Brandebourg, qui se couvrant des dehors d'une amitié sincére & officieuse, ne donnoit aucune réponse précise. Mais on le soupçonna bien davantage de duplicité, lorsqu'il redemanda les canons qu'on avoit laissez entrer dans Metz à sa priere, comme un gage de sa foi, & qu'il les retira par la permission du duc de Guise. Le Roi, informé par son Ambassadeur du procedé de ce Prince, lui envoya Lansac. Mais pendant qu'on remettoit cette affaire de jour en jour, Albert arriva à Pont-à-Mousson, où Jacque de Carbonnieres sieur de la Chapelle-Biron, & ensuite Gaspard de Coligny colonel de l'infanterie Françoise, lui furent députez par les ordres du Connêtable. Les nouvelles difficultez qu'il faisoit naître sans cesse, & sa résistance aux propositions qu'on lui faisoit, déterminerent enfin le Connêtable à le tenir pour ennemi. Alors comme ses troupes étoient campées entre l'armée du Roi & la ville, on ne put faire entrer les munitions nécessaires, & sur-tout du canon. Horace Farnese y mena seulement quatre compagnies, & quelque tems après on fit entrer 200 pionniers avec de la poudre. Le Connêtable avoit alors dans la Lorraine un corps d'armée, dont il avoit donné une partie à commander au duc de Nevers. Ce duc étant à Stenay, & prévoyant bien que, s'il y étoit attaqué, on le battroit rudement du château de Vireton, alla devant cette place, fit avancer le canon, & quelque résistance que fissent les assiégez, il la prit & la brûla.

Conduite du duc de Guise pour la défense de Metz.

On étoit déjà à la fin du mois d'Octobre, & l'opinion commune étoit que l'Empereur n'entreprendroit pas un siége si important & si difficile. Cependant le duc de Guise, qui appercevoit dans l'ame de ce Prince un aveugle ressentiment, & dans ses affaires un dérangement général, employoit les jours & les nuits à fortifier la place. Comme les vendanges & les travaux de la campagne étoient finis, il reçut dans la ville un grand nombre de vignerons, & les employa à achever les fortifications commencées. Ce Général attentif à tout s'apperçut qu'en rompant la chaussée, qui détourne la Moselle dans la

HENRI II. 1552.

ville, il étoit facile de faire couler l'eau dans son lit naturel, & qu'alors l'ennemi pourroit aisément pénétrer dans Metz, par l'entrée & par la sortie du canal desseché : il fit donc faire une plate-forme flanquée de bastions, sur laquelle il plaça du canon, pour faire feu sur l'ennemi, en cas qu'il vînt de ce côté-là. Il rappella en même tems le capitaine la Prade, qui gardoit Roc-de-Mars* avec une seule compagnie d'infanterie, ne voulant pas le laisser exposé à la risée & au mépris des ennemis ; & comme il étoit difficile d'en faire sortir le canon, il donna ordre de le rompre, de brûler tous les vivres, & de raser la citadelle. Paul Baptiste Fregose fut chargé de ce soin : pendant que le duc de Nemours & la Rochefoucaut amusoient par des escarmouches la garnison de Thionville, Ce capitaine conduisit en sûreté jusqu'à Metz les soldats de sa garnison, qui devoient nécessairement passer près de cette place ennemie.

* ou Rochemars.

On distribua ensuite les quartiers de la ville entre les premiers officiers, pour les fortifier & les défendre. Les deux Princes de Bourbon, Jean duc d'Enghien, & Louis de Condé son frere, qui étoient venus depuis peu, sur le bruit d'un siége si célébre, furent chargez de la porte de S. Thibauld, jusqu'à la Seille. Charle de Bourbon de la Roche-sur-Yon eut à défendre le bas du pont de Bar, & le duc de Nemours tout le terrein qui s'étend de l'autre côté de la Seille jusqu'à la Moselle : on donna au grand Prieur de France, & à René duc d'Elbeuf son frere, tout l'espace jusqu'aux moulins de la Seille ; à Strozzi, à Montmorency & à Damville son frere, la porte de la Moselle ; à Gonnor le retranchement qu'on avoit fait en dedans ; à Horace Farnese le terrein qui est entre la porte S. Thibauld & celle de Champagne ; à la Rochefoucault & à Randan son frere, la plate-forme de la porte de la Moselle ; & à François de Vendôme vidame de Chartres tout ce qui est de l'autre côté de la ville, depuis la porte de Bar jusqu'à Pontifroy : les autres quartiers furent consignez aux autres officiers généraux. On fit faire des moulins à bras, de peur que, si les ennemis détournoient le cours de la Moselle & de la Seille, les moulins de la ville ne manquassent d'eau. On destina des logemens pour les pionniers malades, & pour les soldats ou infirmes ou blessez. Mais de crainte que les vivres ne fussent consumez par des bouches inutiles, il fut ordonné que les

gendarmes n'auroient chacun que deux valets & deux chevaux; & les carabiniers & les chevaux-legers, chacun un valet & un cheval ſeulement. On donna ordre que tout l'équipage ſuperflu ſeroit remis aux garniſons voiſines, & on n'accorda à chaque dixaine de fantaſſins, qu'un goujat, & à chaque compagnie que ſix chevaux. Le duc de Guiſe fit ſortir honnêtement tous ceux que la vieilleſſe ou le peu d'expérience rendoient incapables de porter les armes, avec permiſſion d'emporter tous leurs meubles, & ce qu'ils pourroient de leurs biens, aux vivres près : la plûpart des habitans & des magiſtrats de la ville ſe ſoûmirent à cet ordre ou de gré ou de force. Les uns ſe retirerent dans la Lorraine, & les autres à Straſbourg. Le duc de Guiſe donna ordre de nétoyer la ville des immondices, & de tout ce qui pouvoit y cauſer de l'infection, & on employa à cet effet un grand nombre de tomberaux. Il fut auſſi défendu de ſonner les cloches ſans ſa permiſſion.

L'Empereur étoit déjà arrivé à Thionville, & le duc d'Albe, avec Jean-Jacque Medichino marquis de Marignan, s'étoit avancé juſqu'au bourg de Sainte Barbe. Le 19 d'Octobre, s'étant approché de plus près, pour reconnoître la ville, il s'arrêta ſur la montagne de la Belle-Croix, vis-à-vis la porte de Ste. Barbe, avec deux mille hommes, partie Italiens partie Eſpagnols, ſuivis de deux bataillons Allemands, & de deux mille chevaux. Le duc de Guiſe informé du deſſein des ennemis, avoit donné ordre de faire une ſortie, avec huit cens arquebuſiers choiſis, cent cavaliers de la cornette du duc de Lorraine, commandez par de Broſſes, & deux cens chevaux-legers, à la tête deſquels étoit Randan. Le combat fut aſſez vif; mais les ennemis furent obligez de reculer, après avoir perdu 140 des leurs. De notre côté Maligny, brave officier, fut tué avec cinq ſoldats, & nous eumes quelques bleſſez. Le duc d'Albe ayant demeuré trois jours à Ste. Barbe, vint camper ſur la montagne de la Belle-Croix, où ayant placé une batterie de quatre canons, il faiſoit feu ſur l'iſle qui eſt vis-à-vis, entre les canaux de la Moſelle & de la Seille.

Comme ce Général faiſoit peu de progrès dans ce poſte, & que l'armée de la Reine de Hongrie approchoit, commandée par Barbançon, avec qui étoient l'amiral d'Egmond, Naſſaw, le comte de Boſſu, & Henry de Brederode, il fit retirer le

HENRI II. 1552.

canon, & vint, en se détournant un peu, au pont de Magny. Il se livra là un autre combat, & le duc de Nemours, Farnese, le vidame de Chartres, & la Rochefoucault y disputerent quelque tems le passage aux Imperiaux; mais il furent enfin obligez de ceder aux troupes fraiches qu'on y envoyoit sans cesse, & qui recommençoient la charge: desorte que l'ennemi ayant passé la Seille, s'empara des abbayes de S. Arnoud & de S. Clement, qui sont vis-à-vis de la porte de Champagne. Barbançon demeura campé pendant tout le siége sur le mont Chatillon, pour empêcher nos troupes de charger les fourageurs, & pour tenir en bride les corps de garde qui étoient de ce côté-là. Ce fut alors que Louis d'Avila, Général de la cavalerie Impériale, envoya un trompette avec une lettre au duc de Guise, sous prétexte de demander un esclave fugitif, qui ayant quitté son maître, & emmené un cheval d'Espagne d'un grand prix, s'étoit jetté dans nos troupes; mais en effet, dans le dessein de reconnoître la ville. Le duc de Guise n'eut pas plûtôt vû la lettre de d'Avila, qu'il fit chercher le cheval, & après avoir rendu l'argent à celui qui l'avoit achetté, il le renvoya à d'Avila, à qui il fit réponse, que quant à l'esclave, il étoit déjà bien avant dans le Royaume; qu'au reste un esclave devenoit libre, aussi-tôt qu'il y avoit mis le pied; que ne voulant ni ne pouvant enfraindre une loi si sacrée & si digne des Chrétiens, il étoit impossible de le satisfaire en ce point.

Albert de Brandebourg se déclare pour l'Empereur.

Peu auparavant, le marquis Albert de Brandebourg, après avoir si long-tems joué le Roi, s'étoit par l'entremise de quelques personnes, accommodé avec l'Empereur, qui lui fit grace du passé, & défendit même d'entreprendre rien contre lui, par rapport à la guerre qu'il faisoit alors. De plus ce Monarque confirma le traité, quoiqu'injuste, fait avec les évêques de Bamberg & de Wisbourg, & le dispensa de faire la guerre en Hongrie. Il pardonna aussi, en faveur de ce Prince, aux deux comtes d'Oetingen pere & fils, à Albert de Mansfeld & à ses enfans. Reiffenberger fut si irrité de cet accommodement, qu'il passa dans notre parti avec son regiment. Cependant le duc d'Aumale, frere du duc de Guise, & Général de la cavalerie legere, qui lui avoit été envoyé le 4 de Novembre, suivant Sleidan, & selon Rabutin le 29 d'Octobre, ou pour le suivre comme ennemi, ou pour l'observer comme suspect, quitta le pont

pont de S. Vincent, informé par l'évêque de Bayonne, que l'infanterie d'Albert étoit prête à se mutiner faute de paye; il se mit à la tête de sa compagnie de cavalerie, de celles du vidame de Chartres, du comte de Sancerre, & d'Annebaut, avec sept compagnies de chevaux-legers, & marcha contre Albert, qui avoit logé la nuit précédente auprès de S. Nicolas; il le surprit inopinément, & le réduisit à une grande extrêmité. Mais Albert loin de se déconcerter, anima vivement sa cavalerie, comptant peu sur ses gens de pied, & secondé par les efforts de George Landgrave de Liechtenberg, qui avoit été son lieutenent général dans la guerre des Protestans, il fit une vigoureuse résistance; ayant ensuite recours au stratagême, il fit passer une partie de sa cavalerie par derriere la montagne, avec ordre d'attaquer à dos & en flanc nos troupes, qui avoient déjà passé outre. Il les mit en fuite, après les avoir enveloppées. Le duc d'Aumale fut pris prisonnier après avoir reçu quelques blessures; S. Forgeul, la Chastre-Nançay, le baron de Conches, & Joncy, qui étoient les principaux officiers, demeurerent sur la place avec 150 gentilshommes. L'évêque de Bayonne, qui étoit présent à ce combat, se sauva: René de Rohan grand seigneur de Bretagne, & Jean d'O lieutenant de la compagnie du vidame de Chartres, furent faits prisonniers; celui-là fut tué par les soldats qui disputoient à qui l'auroit; l'autre évita la mort en leur parlant latin, qu'il sçavoit un peu, & en leur promettant une récompense. Aiguilli commandant des troupes legeres, & le baron d'Aguerre furent aussi pris. Albert enflé du succès de cette journée, vint six jours après au siége de Metz, & campa sur les bords de la Moselle auprès de S. Martin, vis-à-vis Pontifroy, & la porte aux Maures vers l'Occident, dans un endroit très-avantageux, d'où avec vingt pieces de canon placées dans un pré au dessous, il foudroyoit le côté de la ville qui étoit opposé. Il avoit avec lui le duc d'Aumale son prisonnier, qu'il envoya après qu'il fut guéri de ses blessures, en Allemagne sous bonne escorte, & qu'il ne rendit que deux ans après, sur la fin du mois d'Avril, moyennant une rançon de soixante mille écus d'or.

Aussi-tôt après cette victoire, il fit sçavoir à l'Evêque de Bamberg, que le traité fait avec lui avoit été confirmé par l'Empereur, l'avertissant de lui garder la foi, & de lui rendre les

Henri II. 1552.

places qu'il avoit reprises depuis peu ; qu'autrement il donneroit ordre à ses officiers de les reprendre par force. Cet Evêque informé qu'on faisoit des levées par les ordres d'Albert, porta ses plaintes devant les juges de la Chambre Impériale, revenus depuis peu à Spire, d'où la crainte qu'on n'en voulût à eux les avoit fait retirer. Il en obtint des lettres sur la fin de l'année, par lesquelles on mandoit aux gens d'Albert de ne point prendre les armes ; mais ils ne laisserent pas de continuer leurs hostilitez, & contre l'évêque de Bamberg & contre les habitans d'Ulme, qui ayant repris la citadelle d'Helfenstein, dont Albert s'étoit emparé, la firent raser, afin que désormais on ne fît à ce sujet aucune plainte.

Cependant l'Empereur s'étant arrêté à Thionville, qui est à deux lieuës au dessous de Metz, se fit enfin porter au camp dans une litiere le 20 de Novembre, & logea au château de la Horgne appartenant au seigneur de Talange. Comme nos troupes avoient tout fait passer par le feu, on y bâtit à la hâte une maison de charpente, un peu au dessus du logement du duc d'Albe, qui s'étoit emparé des Eglises de S. Clement & de S. Arnoul. A l'arrivée de l'Empereur tout le canon fut pointé contre les murailles : on en tira 300 volées le 24 de Novembre, & le lendemain depuis le matin jusqu'au soir on en compta quatorze cens quarante trois coups, qui furent tirez entre la porte de Champagne, & la plate-forme de Ste. Marie. Les deux tours de Ligniers, & celle de S. Michel furent abatuës, & la quatriéme qui n'est pas loin fut ébranlée.

Déjà le Duc d'Albe avoit conduit une tranchée devant les portes de S. Thibaut & de Champagne ; mais après avoir longtems continué la batterie de ce côté-là, & essuyé plusieurs sorties, il en fit retirer son canon, par l'avis d'un ingénieur, qu'il avoit envoyé avec un espion, pour reconnoître les fortifications de la place. On dressa enfin toute la batterie du côté de la porte de Champagne, & Jean Manriquez grand maître de l'artillerie, qui se distingua dans ce siége, fit élever avec une extrême diligence un cavalier, sur lequel on dressa 36 pieces de canon d'un côté, & 15 de l'autre. On fit un feu continuel pendant trois jours & demi, & avec tant de furie, que Sleidan a écrit, qu'on entendoit le bruit du canon non seulement de Strasbourg, situé à 18 grands milles d'Allemagne,

mais encore à quatre milles par de-là le Rhin. Bertrand de Salignac, qui étoit à ce siége, & qui en écrivoit toutes les circonstances, rapporte qu'on tira alors environ cinq mille trois cens coups de canon. Le haut de la grande tour, qui s'avance vers la Moselle au coin de la porte de Champagne, fut abattu. Ce fut alors que les ennemis pousserent des cris d'allegresse; mais leur joye fut bien-tôt diminuée, lorsqu'ils virent qu'il y avoit derriere un terre-plein, où le boulet n'avoit point pénetré, & qui surpassoit de huit pieds les ruines de la tour. Ils reconnurent alors, qu'il étoit plus difficile qu'on ne pensoit de donner l'assaut de ce côté-là.

Comme les jours étoient alors très-courts, on travailloit aussi de toutes parts avec plus de vigueur & d'activité. Les assiégez réparoient les ruines, & les ennemis avançoient les tranchées à la faveur des gabions : une ardeur égale les animoit tous; & on voyoit les officiers, & les plus grands Seigneurs même, mettre la main à l'ouvrage. Le duc de Guise ayant oüi dire que les ennemis portoient des fascines & des échelles à une tour nommée la Tour-basse, s'attendit à une attaque de nuit, & donna ordre de faire une bonne garde de ce côté-là. Biron fut commandé pour être en sentinelle pendant la premiere garde, avec une partie de la cornette de la Rochefoucault, dont il étoit Lieutenant, & il fut ordonné à d'Entragues de le relever. Le duc de Nemours, Montmorency, Charle de Luxembourg de Martigues, firent les mêmes exercices; & pour être prêts à tous les mouvemens, ils se rendirent tous dans le logement de la Rochefoucault, qui étoit proche de là.

Le duc de Guise voyant que l'Empereur s'attachoit à ce siége avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne pouvoit le lever avec honneur, envoya au Roi, Thomas Delveche, pour l'informer de tout ce qui se passoit, & lui faire sçavoir en même tems, que la place étoit hors de peril; qu'il pouvoit donc faire passer où il voudroit les troupes qui étoient à S. Michel, & les envoyer sous les ordres du duc de Vendôme, pour reprendre Hedin, place qui avoit été prise depuis peu par Antoine de Croy, comte de Reux. Ce Général étoit allé par les ordres de la reine Marie sur notre frontiere, à la tête de 40 compagnies d'infanterie; & de 2000 chevaux. D'abord il avoit feint de vouloir attaquer la Fére sur Oyse, où d'Annebaut s'étoit mis

HENRI II.
1552.

en devoir de se défendre; mais s'étant en même tems mis à piller, il étoit allé devant Hedin, après avoir brûlé Noyon, Nesle, Chauny, Roye & Folembray. Après s'être aisément rendu maître de la ville, il attaqua la citadelle du côté du parc, abattit à coups de canon la grande tour, qui s'avançoit en dehors, & mit à découvert le rempart, haut de plus de huit pieds. De-Rasse S. Simon, qui commandoit dans la place, la rendit alors, à condition qu'il sortiroit avec sa garnison, vie & bagues sauves, contre le sentiment de Dourier, de l'illustre maison de Crequi, brave officier qui s'opposa à la capitulation, & s'offrit même à défendre la place & à soûtenir l'assaut.

Peu après d'Annebaut mourut de maladie à la Fére en Vermandois; c'étoit un homme d'une probité digne des anciens tems, & d'un désintéressement parfait. François I. ayant connu ses rares qualitez, l'avoit choisi sur la fin de ses jours pour être adjoint du cardinal de Tournon, dans l'administration des affaires du royaume, lorsqu'ennuyé du connétable de Montmorency, & devenu chagrin dans sa vieillesse, il commença à concevoir des ombrages contre les grands esprits. Le connétable de Montmorency ayant depuis été rappellé au commencement du regne de Henry II. d'Annebaut fut éloigné du gouvernement, & on lui ôta même le bâton de Maréchal; mais quoiqu'il eût perdu tout son pouvoir, il conserva jusqu'à la fin de ses jours un espece de credit, avec l'estime de tout le monde.

Après que les ennemis, devenus fiers & insolens, eurent répandu la nouvelle du sort du duc d'Aumale, & de la prise d'Hedin; un évenement fâcheux rabattit leur joie: ils apprirent avec douleur que Brissac s'étoit rendu maître d'Albe. Le Roi partit en ce tems-là de Reims, où il s'étoit arrêté jusqu'alors, & se rendit à Châlons sur Marne. Le connétable de Montmorency l'y vint trouver par ses ordres, pour conférer avec lui sur les conjonctures présentes, après avoir laissé le duc de Nevers au camp. Le Roi informé dans cette ville, par Delveche, des avis du duc de Guise, donna ordre à Châtillon de conduire l'armée en Artois pour reprendre Hedin. Cette expédition eut un succès très-prompt & très-heureux. Le duc de Vendôme n'eut pas plûtôt reçû le commandement de l'armée de Châtillon, qu'il marcha aussi-tôt vers Hedin, & attaqua la citadelle du côté que les ennemis l'avoient battuë. Il plaça aussi

quelques pieces de canon sur une montagne qui regardoit Terouenne, & après avoir fait tirer quatre mille soixante & six coups, il la prit par composition. Le fils du comte de Reux, qui commandoit dans la place, la rendit, à condition qu'il en sortiroit avec sa garnison, vie & bagues sauves. Il fit cette capitulation sans avoir égard aux terribles paroles de son pere, qui en lui confiant cette place, l'avoit menacé de le tuer, s'il la rendoit à quelques conditions que ce fût. Cette expédition ne fut commencée qu'après le 19 d'Octobre.

Cependant le comte d'Egmond alla à Toul, par les ordres de l'Empereur, à la tête de 2000 hommes de cavalerie & de quelques compagnies d'infanterie, & envoya un trompette à Esclavolles pour le sommer de rendre la place. L'Empereur honteux de s'en retourner sans avoir rien fait, avoit projetté de reprendre du moins cette ville, que nos troupes n'avoient encore pû fortifier, à cause de la contagion qui y avoit duré tout l'automne. N'ayant pû employer dans cette expédition les Allemands resolus de ne servir qu'au siége de Metz, il avoit donné ordre au comte d'Egmond, qui commandoit deux corps de cavalerie, en garnison à Pont-à-Mousson, d'amener avec lui par la Meuse une partie du canon, sous prétexte d'assiéger Toul. Ce Prince avoit déjà commencé à désespérer de l'heureux succès du siége de Metz : il voyoit que ses soldats tomboient malades, & que les convois qui portoient des vivres à son armée, étoient tous les jours enlevez par nos troupes ; il étoit informé d'ailleurs que le duc de Nevers, qui étoit venu à Vaucouleurs, faisoit sans cesse des courses sur ceux qui alloient chercher des vivres & du fourrage. Cela engageoit la plûpart des soldats, & sur tout les Italiens, à venir se rendre au duc de Nevers, qui les recevoit humainement, & les incorporoit dans les compagnies, sous la conduite d'André de Maye Maure, officier très brave. Peu après le duc de Nevers partit pour la ville de Toul, & s'y enferma avec André de Maye & le baron d'Aguerre, qui commandoit les chevaux-legers.

Comme jusques-là les efforts de l'Empereur avoient presque été inutiles (quoique ceux qui étoient présens au siége ayent écrit qu'on y tira jusqu'à quatorze mille coups de canon) les assiégeans commencerent à saper le mur de derriere, qui étoit encore en état ; mais on trouva la pierre très-dure, & de l'eau

HENRI II. 1552.

même à mesure qu'on creusoit. Ces difficultez rendirent les travaux des ennemis inutiles. Cependant on fit sur le quartier d'Albert plusieurs sorties, & sur tout Biron suivi de près par la Rochefoucault & Randan son frere, l'attaqua avec tant de furie, que la plûpart des soldats d'Albert furent tuez; le commandant de son artillerie fut fait prisonnier par Montreuil, qui étoit à la tête des coureurs. De Brosses, & S. Luc lieutenant des gendarmes de Guise, firent aussi le premier jour de Decembre une sortie, où il demeura sur la place plus de deux cens des ennemis, & où Roquefüeil & Fonterailles, deux de nos officiers, perdirent la vie.

L'Empereur accablé de tant de revers, se voyant en butte tout à la fois aux rigueurs de l'hyver, & aux maladies, qui emportoient tous les jours un grand nombre de ses soldats, assembla son Conseil de guerre, résolu de faire un dernier effort pour emporter la place d'assaut. Les principaux qui le composoient, lui rémontrerent que cette entreprise étoit bien audacieuse; qu'on ne pouvoit sans un extrême danger livrer un assaut contre tant de Seigneurs, contre la fleur de la noblesse Françoise, & enfin contre des troupes d'élite, qu'on attaqueroit avec des soldats affoiblis & découragez, dont la plûpart, n'ayant point été payez, songeoient à déserter. Malgré ces remontrances, l'Empereur se prepara en apparence à un assaut général, & fit ranger son armée en bataille devant la brêche, pour voir si la constance des assiégez seroit à l'épreuve d'un appareil si formidable, & s'ils ne demanderoient point à capituler.

Nos troupes s'attendant à l'assaut, parurent alors rangées sur les murailles, ayant le duc de Guise à leur tête, environné des Grands, & de toute la Noblesse, tous la pique à la main. Dans ce moment le Duc se tournant vers eux avec une contenance assurée: « Messieurs, & mes compagnons, dit-il, si » le Roi n'eût pas regardé cette place comme la clef & le boulevard de son roïaume, & qu'il n'eût pas eu de votre valeur une très haute idée, il ne vous eût pas confié la défense de cette ville contre un si puissant ennemi; mais persuadé de votre courage, éprouvé dans tant de périls, il n'a point hésité de confier à votre fidelité & à votre bravoure cet illustre monument de la gloire qu'il a depuis peu acquise, &

Harangue éloquente du duc de Guise.

Henri II. 1552.

» le plus ferme rempart de ſes Etats. J'oſe me flater que vous » ne me croyez pas ſi imprudent, que de vouloir laiſſer tant » de Princes du ſang royal, tant de grands hommes, ſi di» ſtinguez par leur naiſſance & par leur merite, expoſez avec » moi à un péril manifeſte, ſi je n'étois comme aſſûré que le » ciel les a conduits ici pour leur faire cueillir des lauriers, » & pour couvrir nos ennemis d'une honte éternelle. Croyez» vous que l'Empereur ſoit venu nous attaquer, & faire ici » un dernier eſſai de ſa fortune par la confiance qu'il a en ſes » forces ? non ; le déſeſpoir & le reſſentiment de l'affront qu'il » a reçû cette année en Allemagne, lui ont inſpiré cette té» merité. Mais ſi cette ſoif, qu'il a toûjours euë du ſang Fran» çois, eſt inalterable, & ſi ſon ambition n'a point de bornes, » nous aurons aſſez de cœur & de force pour ſoûtenir une juſte » cauſe contre les efforts impuiſſans d'un vieux Prince que la » fureur aveugle. Nous ne devons point auſſi douter que Dieu » ne nous ſoit favorable, lui qui veut bien être appellé l'arbi» tre & le Dieu des combats, qui inſpire ou ôte le courage » ſelon l'équité ou l'injuſtice de la cauſe qu'on défend. Mépri» ſons un ennemi faſtueux, dont la grandeur n'eſt appuyée que » ſur des vains titres, & ne ſe ſoûtient ni par ſes propres for» ces, ni par un vrai courage. Seroit-ce la victoire de Pavie » qui le rendroit redoutable ? Mais étoit-il preſent à ce com» bat ? Et ne fut-il pas redevable de ſa victoire à des étran» gers, & ſur tout à des François, qui par un ſort fatal com» battoient alors contre les François même ? C'eſt donc au ca» price de la fortune, & non à ſon courage & à ſon merite, » qu'il faut attribuer tous ſes ſuccès. Mais aujourd'hui que ne » devons-nous pas attendre des forces réünies de tant de bra» ves François, qui combattent ici pour la défenſe & la gloire » de leur patrie ? De quoi notre ennemi peut-il encore ſe glo» rifier ? Eſt-ce de l'expédition de Tunis, dont il revint comme » triomphant ? Mais qu'il ſe ſouvienne que peu après ſes troupes » défaites, ſans combat dans la Provence, apprirent à leurs dé» pens, qu'on ne triomphe pas de la nobleſſe Françoiſe comme » on triomphe des Maures. Se vantera-t-il de la priſe de tant de » villes dans le payis de Gueldres, de Cleves & de Juliers, & » d'avoir même vû le duc de Cleves proſterné à ſes pieds ? Mais » la petite ville de Landrecy, défenduë par nos troupes, a ſeule

HENRI II. 1552.

» arrêté le cours de tant de victoires. Qu'il s'enyvre d'un orgueil » naturel à sa maison : s'il a deux fois repoussé le Turc des frontieres de la Hongrie ; il a souvent attaqué les nôtres sans succès, » & a été contraint de se retirer avec ignominie. S'il a pris & » battu l'électeur de Saxe sur les bords de l'Elbe, qu'il se rappelle » aussi la journée de Cérisoles, où son armée fut taillée en » piéces par nos troupes. Il a pris depuis peu Stenay, il est » vrai : mais qu'y a-t-il gagné ? Cette place n'a-t-elle pas été » aussi-tôt reprise ? N'avons-nous pas pris aussi cette année » Monmedy, Ivoy, Danvilliers, Roc-de-Mars, Boüillon, & » plusieurs autres places que nous gardons encore à ses yeux ? » Enfin c'est le même ennemi que nous avons battu en Provence, que nous avons défait à Landrecy, que nous avons » humilié au siége de Carignan. Il a perdu dans toutes ces expéditions toute la fleur de ses officiers, & la plus grande force de ses troupes. Il joüissoit alors d'une vigoureuse santé ; » l'Italie, l'Espagne, toute l'Allemagne, l'Angleterre même » étoient unies avec lui. Aujourd'hui les Anglois sont ses » ennemis, les Allemands le haïssent, les Italiens sont divisez en factions, & les Espagnols pour la plûpart sont révoltez. Dequoi est-il capable depuis sa honteuse fuite » d'Inspruch ? accablé d'infirmitez au milieu d'une armée où » régne la mésintelligence, il attaque un Roi victorieux, un » Roi jeune & favorisé de la fortune, un Roi qui a de puissantes troupes, & pour qui toute la Noblesse de son Royaume brûle de répandre son sang. Courage donc, mes chers » compagnons, faites ici éclater votre valeur ; cette journée » va décider du sort de la France. Combattons pour notre patrie : une éternelle récompense sera le prix du sang versé » pour la défense de cette place ; & les bienfaits de notre Prince magnanime préviendront les louanges immortelles de la » posterité.

Ce discours prononcé avec une noble vivacité, fit une forte impression sur les esprits, déjà disposez à une vigoureuse résistance ; la joye se peignit sur tous les visages, & une ardeur guerriere se répandit dans tous les cœurs.

Les Impériaux ne purent soûtenir la contenance assûrée & l'air victorieux de nos troupes ; ils se contenterent de se montrer en bataille. L'Empereur s'étant fait porter au milieu de l'armée,

l'armée, eut beau témoigner son dépit & son indignation, & demander, pourquoi on ne donnoit pas l'assaut; le soldat étonné & abattu, ne lui répondit que par un timide silence. Au desespoir de voir la brêche, sans que personne osât y monter, il s'en retourna à son quartier, où il répéta souvent ces tristes paroles : Je suis abandonné de mes troupes, & je ne vois point d'hommes autour de moi. La garnison fit alors une troisiéme sortie; mais cette sortie fut malheureuse. La Faye dit le Bégue sortit par la porte de Pontifroy, & par la porte aux Maures, à la tête de trente maîtres, accompagné d'Eleonor de Chabot comte de Charni, d'Ouarti, de Dedie de Riberac, de Crequi, de Tourcy, & de la Roche-Chalez. La Faye, & l'Hopital-Vitry furent faits prisonniers; Ouarti fut blessé à la tête, & la Rochefoucault reçut à la cuisse une blessure dont il mourut.

Quelques jours après, Louis d'Avila Général de la cavalerie impériale, approcha des portes de la ville avec 500 cavaliers, à une portée de mousquet; en même tems de Brosses, Randan, & Fregose furent commandez pour avancer chacun à la tête de 15 maîtres, soûtenus d'environ 60 arquebusiers postez si avantageusement, qu'ils tinrent ferme long-tems contre le grand nombre des ennemis. Ce fut alors que Lopez de Para Cornette de la compagnie d'Alfonse de Pimentel, ayant quitté son rang, s'avança & demanda à Noailles [1], qui n'étoit pas encore guéri d'une blessure, & qu'il avoit eû l'année derniere au siége de Parme, s'il y avoit quelqu'un qui voulût se battre en duel. Randan ayant accepté le défi, se battit à la lance, avec la permission du duc de Guise, contre Henry de Manriquez Lieutenant d'Avila. Ces deux champions ayant couru trois fois sans se toucher (parce que, suivant une des conditions du combat, ils évitoient de porter leurs coups aux chevaux;) Randan rompit enfin sa lance dans le bras droit de Manriquez, qui laissa tomber la sienne, que le vainqueur emporta dans la ville,

Nos troupes, qui sortoient tous les jours contre les fourageurs, firent plusieurs courses; Randan marcha contre les troupes d'Albert; & Noailles, par la porte de la Moselle, contre Barbançon & le duc d'Albe. La plus considérable sortie se fit cinq jours après par le vidame de Chartres, que suivoient d'Entragues, de Brosses, & même le prince de Condé &

1 L'Historien François de Rabutin écrit *Navailles*.

HENRI II. 1552.

Farnese, en habits de simples cavaliers. Trente-cinq cavaliers & autant de fantassins d'Albert y resterent sur la place.

L'Empereur leve le siége de Metz.

L'Empereur ne pouvant plus résister au mauvais tems, résolut enfin de lever le siége. Le duc de Guise informé de son dessein, envoya Noailles avec 15 maîtres par la porte de la Moselle, & donna ordre en même tems à Pierre Strozzi de charger en queuë l'ennemi avec de la cavalerie legere, suivi des gendarmes, commandez par le prince de la Roche-sur-Yon. Strozzi donna sur une troupe de 400 cavaliers qui étoient postez entre le quartier de l'Empereur, & celui de Barbançon, pour empêcher les sorties : à la vûë même de l'Empereur, il en tua un grand nombre, en prit trente, & mit le reste en fuite. L'Empereur ayant perdu la troisiéme partie de son armée, ou par la contagion, ou par le froid, (perte qui monta à 30000 hommes, à ce qu'on croit,) battit en retraite, & alla à Thionville, faisant emmener avec lui les restes du canon, dont il avoit déjà envoyé devant une grande partie. Le duc d'Albe le suivit le lendemain ; & nos troupes étant sorties en même tems pour le charger en queuë, comme le pont aux Meûniers n'étoit pas rompu, elles se jetterent sur le quartier de l'Empereur, & sur celui du duc d'Albe : mais le spectacle, qui s'offrit à leurs yeux, changea bientôt leurs sentimens de fureur en des mouvemens de compassion. En effet on ne voyoit de toutes parts que des mourans, qui se traînoient dans les chemins & dans la bouë ; on voyoit un grand nombre de cadavres qui n'étoient point enterrez, & un plus grand nombre qui avoient été inhumez, mais que la pluye avoit découverts, & qui présentoient à la vûë l'objet le plus hideux. L'humanité du duc de Guise éclata en cette occasion ; il fit enterrer les morts, & après avoir fait traiter les malades, il les fit mettre dans des batteaux, & les envoya à Thionville : mais comme plusieurs ne pouvoient soûtenir la fatigue du chemin, il les fit transporter dans la ville de Metz.

Cependant Albert n'avoit point encore quitté son quartier, où la contagion avoit fait encore plus de ravage que dans les autres : mais après avoir essuyé le feu de cinq pieces de canon placées dans l'isle, qui est entre les deux canaux de la Moselle, il envoya devant son artillerie, & se retira. Biron qui le poursuivit fut presque d'abord enveloppé par le grand nombre ;

mais s'étant heureusement échappé du péril, il revint à sa troupe. Le lendemain le vidame de Chartres fit préparer deux batteaux, & descendit par eau avec trente maitres & autant d'arquebusiers, jusques vis-à-vis un endroit où les ennemis marchoient sans ordre, écartez les uns des autres. Il fit mettre à terre quelques-uns de ses gens déguisez en paysans, qui attaquerent quatre charettes des ennemis : les ayant prises ils les rangerent devant eux, comme pour leur servir de rempart, & se retirer avec plus de sûreté dans les batteaux. Ensuite, à mesure qu'ils en rencontroient d'autres, ils disoient aux conducteurs que le plus court chemin étoit le long de la riviere, & les détournant facilement, ils les attiroient ainsi dans le piége. Ces gens ne se défiant de rien, n'hésitoient point de les suivre; de sorte que nos troupes purent à peine suffire, pour transporter les uns de l'autre côté de la riviere, & pour désarmer les autres (car on ne leur fit d'autre mal) & garder les prisonniers. C'est par cette ruse qu'ils se joüerent pendant deux heures de plus de quatre cens des ennemis : ils se retirerent enfin, informez que la cavalerie Espagnole n'étoit pas loin. Ils l'apprirent d'un Espagnol même, charmé de l'humanité de Vidame, qui avoit rendu une jeune femme assez belle à un Allemand, qui se disoit son mari.

Après que les ennemis se furent retirez, le duc de Nevers partit de Toul, & le Maréchal de S. André de Verdun; ils vinrent à Metz, dans le dessein de poursuivre les troupes d'Albert : mais s'étant mis trop tard en campagne, ils n'incommoderent pas beaucoup les ennemis, qui étoient déjà loin, dans un tems d'ailleurs très-fâcheux. Cependant, sous prétexte de surprendre les fourageurs, on se porta à beaucoup de licence dans les villes de la Lorraine, & sur-tout à Rambervillers. Les Italiens, incorporez par le duc de Nevers dans les compagnies commandées par Maye-Maure, commirent plusieurs insolences à l'égard des Religieuses d'Espinal & de Remiremont.

Après la levée du siége, on fit des prieres publiques, en actions de grace de cet heureux succès. Le duc de Guise fit chercher le lendemain dans toutes les maisons les livres de Luther, & les fit bruler par la main du bourreau. Il fit aussi revenir les habitans qu'il avoit obligez de sortir, & ayant laissé son lieutenant dans la ville, il s'en retourna à la Cour.

HENRI II. 1552.

Pendant que l'Empereur étoit encore devant Metz, Volrard de Mansfeld (fils d'Albert) qui faisoit la guerre sous le marquis Albert de Brandebourg, lorsqu'il étoit encore dans notre parti, attaqua Henry de Brunswich, & le dépoüilla presque de tous ses Etats : celui-ci réduit à l'extrêmité, eut recours à l'Empereur, & lui demanda du secours; mais à contre-tems. D'un autre côté le duc de Wirtemberg retint, à Wolfang grand Maitre de l'Ordre Teutonique, une ou deux places, jusqu'à ce qu'il lui eût payé les frais de la guerre, qu'il avoit faite depuis peu contre lui, & dont voici le sujet. Après la mort du gouverneur d'Elwangen, la communauté de cette ville, qui a droit d'élire un Gouverneur, choisit un certain gentilhomme, sans avoir égard à Wolfang, qui briguoit depuis long-tems cette place dont les revenus sont considerables. Wolfang sensible à cette injure surprit la ville d'Elwangen. Le duc de Wirtemberg, protecteur de cette ville, fut prié de lui accorder son secours : il assembla des troupes, & reprit cette place, au milieu de l'hiver, après en avoir chassé Wolfang, & s'empara aussi de plusieurs de ses places, qu'il ne rendit depuis, que moyennant la somme de trente mille écus d'or. Au reste comme toutes ces expéditions se faisoient ouvertement, sans l'ordre de l'Empereur, & contre ceux qui étoient sous sa protection, on les regarda comme autant d'injures faites à lui-même.

Mort de plusieurs Hommes célébres.

Il mourut cette année plusieurs grands Hommes récommandables ou par leur naissance, ou par leur profonde érudition. Henri duc de Meckelbourg, après un régne pacifique de 48 ans, mourut fort vieux le 6 de Février. Herman Vede, de l'illustre maison des comtes de Vede, mourut aussi chargé d'années le 13. d'Août, dans la ville de Biverin dont il étoit Souverain; c'étoit un homme d'un esprit doux & paisible, qui ayant plus à cœur le bien de ses sujets, que ses propres interêts, avoit abdiqué l'archevêché de Cologne. Evrard Billich termina sa vie le 13 de Janvier à Trente, où il étoit allé pour assister au Concile; il passoit pour un théologien habile, & très versé dans l'interprétation de l'Ecriture Sainte.

COCCLE'E.

Peu après Jean Cocclée, natif de Nuremberg, finit ses jours à Breslaw en Silesie; ses doctes écrits sur l'autorité des Canons & de l'Eglise Catholique l'ont rendu célébre. Ce Théologien étoit encore très habile dans la controverse, & avoit souvent

remporté des victoires à Ausbourg, à Ratisbonne & à Wormes, sur les théologiens des Princes protestans. HENRI II. 1552.

Les Lutheriens perdirent le 18 d'Octobre Gaspard Hedion d'Eslingen, qui avoit été prédicateur à Basle & à Mayence, & qui ayant ensuite embrassé la doctrine de Luther, s'étoit fait, pour ainsi dire, coadjuteur de Matthias Zellius, mort quatre ans auparavant, & de Martin Bucer, après avoir professé 24 ans à Strasbourg. André Osiander mourut aussi le même jour à Conigsberg, ville de Prusse située auprès de la mer, où il s'étoit retiré depuis cinq ans. Il y avoit publié une nouvelle doctrine, enseignant que la justice de l'homme ne dépendoit pas de la foi, mais de la justice du Christ résidant en nous; il faisoit honneur à Luther de cette opinion. Malgré ses ennemis, & sur tout malgré Merlin, qui soûtenoit que Luther n'avoit jamais été de ce sentiment, il l'emporta, par la faveur & l'appui d'Albert de Brandebourg duc de Prusse, & obligea Merlin de sortir du payis: il fit alors imprimer des livres, dans lesquels il soûtint & appuya son opinion erronée. Voyant que Luther lui étoit contraire, il se déchaina contre lui, & contre Philippe Melancthon, comme auteurs d'une nouvelle théologie puisée dans Aristote, & tenant plûtôt de la chair que de l'esprit. Il débita encore cette nouvelle opinion: que Jesus-Christ n'eût pas laissé de venir au monde, quand même le genre humain n'eût pas été perdu par le peché du premier homme [1]. OSIANDER.

Sebastien Munster né à Engelheim mourut de la peste à Basle; il avoit été Cordelier à Tubinge, & avoit ensuite embrassé la religion des Protestans. Il étoit profond dans les mathématiques, & avoit eu pour maître Jean Steffler de Justinge, grand mathématicien, mort très vieux à Tubinge depuis vingt ans. Il s'étoit ensuite entierement appliqué à la langue Hebraïque, & à la Sainte Ecriture; il a laissé plusieurs monumens de ses vastes connoissances, en l'une & en l'autre science: sa réputation fut si grande, qu'on l'appella l'Esdras & le Strabon Allemand. MUNSTER.

Le 21 d'Avril de la même année Pierre Appianus Benevicius

1 Cette opinion a été soûtenuë dans ces derniers temps par le P. Mallebranche, qui prétend que la création du monde auroit été une œuvre peu digne de la sagesse de Dieu, s'il n'avoit pas eu en vûë l'Incarnation du Verbe; ensorte que, quand même Adam n'eut pas peché, le Verbe n'auroit pas laissé de se faire homme.

HENRI II. 1552.

de Lausznich, en Misnie, mourut à Ingolsthad sur le Danube. Il étoit le plus savant homme de son tems dans l'astronomie, qu'il a enrichie de plusieurs écrits & de quelques découvertes d'instrumens très ingenieux & très fidéles; il se signala sur tout par ce fameux orgue, qu'il dédia à l'Empereur Charle Quint, qui ayant trouvé l'ouvrage d'un grand prix, augmenta sa fortune.

Le 12 de Novembre mourut Josse Villich à Francfort sur l'Oder, grand philosophe, & habile medecin, immortel par sa seule Magirique, que Conrad Gesner a mise au jour.

Lazaro Bonamico de Bassano mourut au mois de Février à Padouë en Italie, âgé de 73 ans. Il avoit enseigné dans cette fameuse Académie pendant 21 ans, & s'y étoit attiré une admiration universelle. Les Italiens & les Etrangers même, charmez de sa profonde connoissance de l'antiquité, de sa vaste érudition, de son éloquence, & sur tout de la vivacité de son esprit, lui rendirent pendant sa vie de grands honneurs. Le lendemain de sa mort Jerôme Negro, Venitien, fit son oraison funébre, sans presque aucune préparation.

LELIO GIRALDI.

Ce mois fut le dernier de la vie de Lelio Gregorio Giraldi, né à Ferrare. Il sçavoit fort bien les langues Grecque & Latine, & il étoit très versé dans les belles lettres, & dans la connoissance de l'Antiquité, qu'il a éclaircie par plusieurs écrits. Sujet à plusieurs infirmitez, il fut pendant toute sa vie en bute aux traits de la Fortune, quoiqu'il meritât un meilleur sort. Etant au service du cardinal Rangone, il perdit tous ses biens dans le pillage de la ville de Ferrare: il ne regreta que sa bibliothéque. Il essuya encore le même sort, dans le tems que François Pic comte de la Mirandole, auprès duquel il étoit, fut cruellement assassiné par Galeoti son parent. Après tant de revers s'étant retiré dans sa patrie, il y vécut dans une parfaite union avec Jean Manard, & Celio Calcagnini, sçavans hommes. Il fut longtems affligé de la goute, & sur tout depuis la mort de son ami Manard: il en étoit si cruellement tourmenté, qu'il ne pouvoit marcher, ni même écrire, pouvant à peine tourner le feüillet d'un livre. Il vécut dans une grande pauvreté jusqu'à un âge fort avancé. Il reçût alors quelque soulagement de Renée de Ferrare; mais la perte de ses livres, qui avoient toûjours fait ses délices, lui rendoit la vie insuportable. Il mourut enfin dans son lit âgé de 74 ans, & fut inhumé dans le tombeau qu'il s'étoit

fait preparer pendant sa vie dans la grande Eglise de la ville. Il institua Jean-Baptiste Giraldi son parent, & Prosper Pasetho, ses héritiers. HENRI II. 1552.

Le 11 de Décembre Paul Jove, célebre historien, mourut à Florence, & y fut enterré dans l'Eglise de S. Laurent. Il étoit de Côme en Lombardie, & cultiva d'abord la médecine; il fut fait ensuite évêque de Nocera par le Pape Clement VII. Il avoit ardemment sollicité l'évêché de Côme, persuadé que cette dignité étoit dûë à son zele pour la maison de Medicis, à qui il avoit prodigué tant de louanges; mais ses desirs & ses empressemens furent inutiles. On a crû que le refus de cette place l'avoit poussé à taxer d'avarice dans son histoire le Pape Clement VII. Il témoigne néanmoins en plusieurs endroits qu'il lui est beaucoup redevable. Cette contrarieté l'a rendu suspect: on a jugé qu'il étoit partial dans ses écrits, & que la haine ou l'amitié guidoient sa plume vénale. Au reste, il est constant qu'il recevoit tous les ans une forte pension de François I. le pere des Lettres, & le protecteur des Sçavans. Mais le connétable de Montmorency, grand Maître de la Maison du Roi, ayant été rappellé au commencement du régne de Henry II. examina, en sage ministre, la liste des pensionnaires du Roi, & fit rayer le nom de Paul Jove, qui en fut si indigné, qu'il se déchaîna contre le Connêtable dans le trente-uniéme livre de son histoire, il est certain qu'il n'eût jamais parlé mal de ce grand homme, s'il eût reçu sous son ministere la même pension, & la même faveur, que sous François I. Il vêcut *69* ans 7 mois & 22 jours.

PAUL JOVE.

La même année mourut Ferdinand Nugnez de Valladolid, né en cette ville, de l'illustre maison des Gusmans, & l'ornement de l'Espagne. Il avoit fait ses humanitez dans son payis, sous Elie-Antoine de Lebrixa, & à Boulogne en Italie, sous Philippe Beroaldo. Il y avoit appris la langue Grecque alors presque inconnuë, & pour laquelle il avoit une inclination extraordinaire. Après avoir acheté bien cher plusieurs livres Grecs, il revint en son payis, & y mit le premier en vogue cette langue, source de toute sorte d'érudition. Honoré de la faveur du roi Ferdinand, qui avoit été très-satisfait de son pere dans l'administration de ses finances, il préfera l'étude aux honneurs & aux brillans emplois, quoiqu'il y pût aisément

FERDINAND NUGNEZ.

HENRI II. 1552.

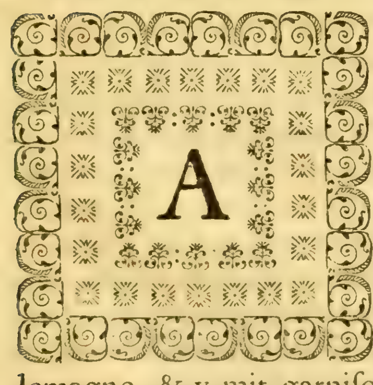
parvenir par le chemin de la vertu. Il seconda le cardinal Ximenez, dont la pieté & le génie sublime furent si utiles à l'Espagne par cette édition des livres saints, qui mérite le respect de tous les siécles. Il succeda depuis à Demetrio Luca de Candie, que ce Cardinal avoit fait venir d'Italie dans la nouvelle Université peu auparavant établie à Alcala de Henarés. Il alla ensuite à Salamanque, où est la plus célebre Université de toute l'Espagne, & où il vieillit en enseignant le Grec & le Latin. Par émulation pour Ermolao Barbaro (qui étoit d'une des meilleures maisons de Venise, & qui avoit travaillé avec succès sur Pline) Nugnez fit imprimer de son côté des commentaires sur les ouvrages de Pomponius Mela, & sur ceux de Seneque ses compatriotes, ainsi que sur l'histoire naturelle de Pline. A l'égard de ses mœurs, il étoit pieux & sincere, mais railleur & satyrique, au reste sans faste & sans vanité. Il ne se maria point, & ne but jamais de vin. Sa table étoit frugale, mais honnête, & il y recevoit agréablement ses amis & ses disciples. Il vêcut plus de 80 ans, & laissa sa riche bibliotheque à l'Université de Salamanque, & ses biens aux pauvres. On l'inhuma dans une petite chapelle de l'Eglise de Sainte Suzanne, auprès de la porte qui mene à la riviere de Tormes; & l'on ne grava sur son tombeau, comme il l'avoit ordonné par son testament, que ces paroles : *La mort est le plus grand bien de la vie.*

Fin de l'onziéme Livre.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE DOUZIEME.



U commencement de l'année mil cinq cens cinquante-trois, le cardinal de Lenoncour vint à Metz, dont il étoit Evêque; il s'y attribua toute l'autorité par l'établissement d'un nouveau Conseil, composé de quelques Ecclesiastiques, & de ceux des habitans qui étoient les plus affectionnez à la France. Il fit aussi fortifier Marsal sur la frontiere d'Allemagne, & y mit garnison Françoise. HENRI II. 1553.

Peu de tems après, le Roi rendit publique le dernier jour du mois de Fevrier une lettre, qu'il avoit écrite aux Princes & aux Etats de l'Empire : il y tâchoit de leur inspirer de la haine & du mépris pour l'Empereur, en leur représentant

HENRI II. 1553.

qu'ils n'avoient plus rien à craindre d'un Souverain sans force ; dont les vieilles ruses étoient découvertes, & si infirme, qu'il ne sembloit vivre que par art ; il ajoûtoit que pour lui, il avoit toûjours la même affection pour les Etats de l'Empire, & que quoique plusieurs d'entr'eux n'eussent pas une sincere réconnoissance de ses bienfaits, il conserveroit néanmoins toûjours aux autres son amitié & sa bienveillance.

Affaires d'Allemagne.

L'affaire d'Albert de Brandebourg, des Evêques, & des Villes, qui étoit d'une très difficile discussion, troubloit toûjours la tranquilité de l'Allemagne, parce qu'en l'absence de l'Empereur, il ne se trouvoit personne d'une autorité assez respectable aux deux partis, pour appaiser ces differends. Albert, après avoir passé une partie de l'hyver dans le territoire de Treves, ayant reçû de l'Empereur les montres de ses troupes, revint en Allemagne pour y persécuter les Evêques & les Villes. L'évêque de Bamberg, pour s'opposer à ses violences, avoit obtenu dès le 17 de Fevrier un décret de la Chambre de Spire, par lequel on ordonnoit à la Noblesse de Franconie, à la ville de Nuremberg, à l'Electeur Palatin, & à Jean Frederic de Saxe, de lui fournir, comme voisins, quelques secours.

Dès qu'Albert en fut informé, il tâcha par plusieurs lettres d'engager l'Empereur & les principaux de son Conseil, le duc d'Albe & l'évêque d'Arras, à employer leur autorité pour maintenir le traité qui avoit été fait avec les Evêques, & qui avoit été confirmé par l'Empereur, & même à menacer de quelque peine ceux qui y contreviendroient. L'Empereur répondit à ces lettres le 13 de Mars ; Qu'il ne nioit pas d'avoir confirmé ce traité ; qu'à son préjudice même il avoit payé les troupes ; & que comme les autres n'avoient rien reçû, il y avoit plusieurs mécontens ; mais qu'il esperoit prendre de si bonnes mesures, que les Evêques, à qui il avoit déja envoyé des personnes de sa part, ne feroient aucun mouvement ; que bien loin d'écouter les rémontrances qu'il leur avoit faites, ils avoient porté l'affaire devant lui, devant les Electeurs, & au tribunal de la Chambre Imperiale : qu'ainsi il ne pouvoit leur réfuser la justice ordinaire, dans une circonstance où l'on osoit le soupçonner d'agir contr'eux en faveur d'Albert ; qu'il augmenteroit ces soupçons, en leur ordonnant d'observer le traité

comme Albert le demandoit ; qu'un Empereur devant rendre justice sans aucune partialité, & empêcher les violences, il croyoit plus à propos de terminer cette affaire à l'amiable, & que pour le faire plus facilement, & avec un plus grand fruit, il chargeroit ses cousins l'électeur de Baviere & le duc de Wirtemberg, d'offrir leur mediation : qu'à la verité les Evêques avoient fait de grandes plaintes dans leurs lettres ; mais qu'il esperoit qu'ils ne réfuseroient pas un accommodement : qu'enfin il donnoit tous ses soins au repos de l'Allemagne ; que pour le procurer, il avoit chargé l'électeur de Brandebourg d'accommoder les differends de Henri de Brunswick avec sa Noblesse, & qu'à sa recommandation, les ducs de Baviere & de Wirtemberg devoient travailler à la réconciliation des comtes d'Oëtingen.

Albert, qui étoit alors à Heidelberg avec l'Electeur Palatin, envoya des députez à la Chambre de Spire ; il y rémontra que les Evêques avoient enfraint les traitez, & méprisé l'autorité de l'Empereur qui les avoit confirmez ; & qu'on ne devoit pas souffrir qu'on lui intentât aucun procès ; qu'on devoit au contraire supprimer le décret qu'ils avoient obtenu contre lui. Les Seigneurs lui représenterent, qu'on attendoit d'eux la justice qu'ils étoient obligez de rendre à tout le monde, & qu'ils n'avoient pû refuser aux Evêques ce qu'ils demandoient. Albert, après une réfutation prolixe & diffuse des raisons qu'on lui opposoit, déclara que, si le réfus qu'on lui faisoit lui causoit le moindre préjudice, il sçauroit leur faire comprendre pourquoi ce seroit à eux à l'en dédommager.

Vers le même tems, l'électeur de Baviere, le duc de Wirtemberg, & après eux le duc de Cleves, se rendirent à Heidelberg par ordre de l'Empereur. Après plusieurs contestations, l'évêque de Virtzbourg, en l'absence de celui de Bamberg qui n'avoit envoyé que des députez, offrit au nom de ses confreres de grandes sommes d'argent, pour obtenir la tranquilité de leurs Villes, & pressa vivement les mediateurs d'accepter ses propositions. Mais Albert qui vouloit l'entiere exécution des traitez, se sentant appuyé des nouvelles troupes qu'il avoit fait lever en Saxe, ne craignit plus d'offenser les arbitres. Il rompit donc la conférence, & ayant repris aussi-tôt les armes, il publia un Manifeste, où, après avoir remonté à l'origine de

HENRI II. 1553.

toute cette affaire, il se plaignoit de ses ennemis, comme s'ils eussent violé la foi publique ; il s'attachoit particulierement à réfuter le principal argument que les Evêques opposoient au traité ; sçavoir, qu'ils ne pouvoient disposer des choses sacrées, qui n'entrent point dans le commerce. Il concluoit qu'il avoit été obligé de se faire justice les armes à la main.

Le 2 d'Avril l'électeur Maurice vint aussi à Heidelberg. Comme il redoutoit l'esprit inquiet & turbulent d'Albert, il conseilla aux Princes de remettre la conférence ; & de crainte que ses conseils ne parussent suspects, il se retira aussi-tôt chez lui. Cependant comme Albert rejettoit toutes les propositions qu'on lui faisoit, les évêques de Bamberg & de Virtzbourg obtinrent des Lettres de la Chambre de Spire, par lesquelles on mandoit à l'électeur de Mayence, à l'électeur Palatin, à Maurice, au grand Maître de l'ordre Teutonique, à Jean Frederic de Saxe, au duc de Wirtemberg, au Landgrave de Hesse, à ceux de Nuremberg, & à tous les Etats voisins, de secourir ces Evêques.

Maurice, qui s'apperçut qu'on lui en vouloit indirectement, se ligua, pour sa propre défense, avec le duc de Brunswick, & promit de se joindre aux Evêques, & à ceux de Nuremberg ; mais tous ces mouvemens se firent trop tard ; car Albert, après avoir porté le fer & le feu sur les terres des Evêques & de la ville de Nuremberg, s'empara de Bamberg capitale du payis, & déclara la guerre à la Noblesse de Franconie, si elle ne se soûmettoit à ses ordres. Il prit ensuite Schweinfurt, ville imperiale, & y mit garnison. Ceux de Nuremberg, qui possedoient quelques villes dépendantes du royaume de Bohême, dont elles étoient des fiefs, demanderent au roi Ferdinand la permission de lever de la cavalerie dans ses terres, & de son consentement ils y leverent cinq cens cavaliers. Mais avant de pouvoir joindre le gros de l'armée, ils furent surpris, attaquez & défaits par Albert, qui prit encore plusieurs petites places appartenantes à la ville de Nuremberg. Quelque tems auparavant l'armée de Mansfeld s'étant débandée, Henry de Brunswick en avoit attiré une bonne partie à son service ; avec ces troupes, il envoya Philippe son fils faire le dégât sur les terres des évêques de Munster & de Minden, sur celles de son cousin Eric, & dans le payis de Brême, où il exigea de grosses contributions.

Cependant le differend qui étoit entre le duc de Cleves & l'électeur de Cologne, par rapport à leur jurisdiction, s'accommoda par l'entremise de l'électeur Palatin & de celui de Treves, qui s'étoient assemblez à Bacherach. Au commencement du mois de Juin, l'électeur Palatin & celui de Mayence, & les Envoyez de l'électeur de Baviere, & du duc de Wirtemberg, s'assemblerent à Francfort par ordre de l'Empereur, pour chercher les moyens de finir la guerre de Franconie. L'Empereur y envoya, en qualité d'Ambassadeurs, les comtes de Koningstein & de Solms, & Henry Haase. Il y vint aussi des Envoyez de Ferdinand.

Les Evêques demandoient instamment qu'on annullât le traité, comme l'Empereur l'avoit déjà fait avant le siége de Metz : Albert au contraire alléguoit, pour soûtenir ses droits, que l'Empereur l'avoit confirmé postérieurement; c'est pourquoi les médiateurs, voyant que l'affaire dépendoit entierement de la volonté de l'Empereur, firent dire à ses Ambassadeurs de demander à sa Majesté Imperiale une instruction sur la confirmation ou la cassation du traité. L'Empereur répondit le 17 de Juin, que l'année précedente il avoit annullé ce traité; parce que contraindre quelqu'un par le seul motif de l'obéïssance dûë à l'Empereur & à l'Empire, seroit un exemple qui pourroit tirer à conséquence; mais qu'Albert, dont l'Empire avoit besoin, pour résister à la France, ne voulant pas traiter avec lui autrement, il avoit été contraint de s'accommoder au tems, & de confirmer le traité, avec intention, si Dieu lui eût donné un plus heureux succès au siége de Metz, de chercher d'autres moyens, pour satisfaire ce Prince : que reconnoissant les importans services qu'il en avoit reçus pendant ce siége, il eût voulu l'en récompenser; mais que Dieu en ayant disposé d'une autre façon, il avoit tenté par leur entremise des voyes d'accommodement, dans la diéte de Heidelberg; qu'il étoit fâché qu'Albert eût rejetté les propositions qui lui avoient été faites, & que les Princes trouvoient raisonnables; que pour renouër la conférence, il avoit convoqué une diéte à Francfort; mais qu'il avoit appris qu'Albert en vouloit à présent, non seulement aux Evêques, mais encore à quelques autres Seigneurs, au préjudice des traitez, & de la fidélité qu'il avoit jurée à l'Empereur & à l'Empire, lorsqu'il fut reçu en grace; que ce procedé

HENRI II. 1553.

lui faisoit d'autant plus de peine, que quelques-uns en avoient conçu de fâcheux soupçons contre lui-même ; qu'ainsi il les exhortoit à pacifier les choses, sans lui demander une plus grande explication ; qu'il leur donnoit un plein pouvoir de terminer cette affaire ; qu'il ratifieroit tout ce que les médiateurs régleroient ; & qu'il avoit résolu de ne rien faire dans la suite sans leur conseil.

Les arbitres ne pouvant rien statuer sur une réponse si captieuse, se séparerent sans avoir rien fait. L'électeur de Baviere & le duc de Wirtemberg ne réüssirent pas plus à Laugingen, dans l'accommodement que l'Empereur les avoit chargez de ménager entre le comte d'Oëtingen & ses enfans. L'Empereur, du tems de la ligue de Smalcade, avoit mis au ban de l'Empire Louis d'Oëtingen & son fils du même nom, & avoit donné ses Etats à Frederic & à Volfang autres enfans du Comte, qui étoient attachez au parti de l'Empereur. Le Comte avec son fils Louis, étant rentrez dans les bonnes graces de ce Monarque, accusa ses autres enfans d'ingratitude ; leur animosité nourrie par des invectives réciproques fut un invincible obstacle pour l'accommodement : c'est pourquoi l'Empereur voyant que ces assemblées particulieres ne terminoient rien, & que le feu de la division augmentoit insensiblement, convoqua une diéte au mois de May, pour le 13 d'Août : depuis elle fut remise au premier d'Octobre, & enfin au premier jour de Janvier de l'année suivante.

Dès qu'Albert eut été informé de la ligue des Princes, & que l'armée des Conféderez étoit sur le point d'entrer dans la Franconie, il mit garnison dans Schweinfurt, & dans les autres places qu'il avoit nouvellement conquises, & après avoir exigé de grosses contributions, & pris des ôtages des Etats de Nuremberg & de Bamberg, il passa promptement en Saxe pour faire diversion. Comme il étoit proche d'Arnstat, il reçut les envoyez de Jean Frederic, & leur promit honnêtement de ne faire aucun degât sur les terres de leur maître : il tint sa parole ; mais il pilla plusieurs villages dans le territoire d'Erfurt. L'électeur Maurice, qui avoit envoyé ses troupes en Franconie, étonné de la marche inopinée d'Albert, rassembla à la hâte sa Noblesse, & les milices de ses Etats, pour en défendre l'entrée ; mais Albert ayant passé outre, sans faire d'insulte,

alla camper devant Halberſtat, & s'étant emparé des portes de la ville, il exigea une groſſe contribution des Eccléſiaſtiques. En continuant ſa marche avec la même promptitude, il ſe jetta ſur les terres de Henri de Brunſwick ſon ennemi, où il mit tout à feu & à ſang, avec le ſecours d'Eric de Brunſwick & de la Nobleſſe du payis. Cette irruption obligea Henri de rappeller Philippe ſon fils, qu'il avoit envoyé avec des troupes en Franconie, où il avoit inutilement attaqué Schweinfurt. Les gens de Maurice, commandez par Heidec, revinrent pareillement, & ſe joignirent à lui auprès de Northauſen; mais comme Albert entra alors dans le payis de Menden, Maurice conjectura que l'ennemi prendroit la route de la Heſſe, d'où il ſe jetteroit dans la Franconie; il alla donc de Northauſen à Eimbeck, pour prévenir ſa marche. Ayant raſſemblé ſes troupes dans le territoire d'Hildesheim, il campa proche d'Oſterrode, d'où Maurice & Henri Plawen ſon parent, chancelier de Bohême, déclarerent la guerre à Albert, au nom de Ferdinand, par des lettres qu'ils lui envoyerent le premier de Juillet. Ils lui reprochoient fort au long tout ce qu'il avoit fait, & les injures qu'ils en avoient reçûës; ils lui repréſentoient que par un eſprit toûjours éloigné de la paix, il avoit enfraint le traité de Paſſaw; qu'il harceloit continuellement les feudataires de l'Empereur & de Maurice; & qu'en rejettant tous les moyens qu'on propoſoit pour terminer la guerre, il ſe déclaroit ennemi du repos public, qu'il ne ceſſoit de troubler par ſon humeur inquiete; que ces motifs les engageoient, pour mettre un frein à ſa méchanceté & à ſes entrepriſes audacieuſes, à lui déclarer la guerre, de l'aveu & du conſentement de l'Empereur, ſuivant les conſtitutions de l'Empire, qui les obligeoient à ſecourir leurs voiſins contre les violences des traitres & des rebelles, & conformément au decret de la Chambre Impériale.

Ces lettres furent renduës à Albert par un jeune Gentilhomme, en préſence des députez que l'Electeur de Brandebourg lui avoit envoyés pour propoſer un accommodement. Après les avoir lûës, il les fit voir aux ſeigneurs de ſon parti, & leur demanda, s'ils vouloient s'expoſer avec lui aux mêmes hazards; ils lui promirent de ne le point abandonner. Alors il fit venir ce jeune gentilhomme devant les députez, & lui parla ainſi: » Je n'ai que peu de mots à répondre à la longue

Henri II. 1553.

» lettre de votre maître. Il a déjà trois fois violé sa foi, & il en a » toûjours agi lâchement avec moi; voilà une quatriéme preu- » ve de sa perfidie; qu'il vienne & nous mesurerons nos for- » ces. » Il fit ensuite donner quelques pieces d'or à ce jeune homme & le renvoya. Les députez lui dirent; Nous ne faisons donc rien ici pour la paix. Non: leur répondit-il, & vous pouvez vous retirer. Après leur départ, Albert faisant attention à l'importance de la guerre qu'il alloit entreprendre, envoya à l'Empereur Eric de Brunswick, le trois de Juillet, avec ordre de lui remontrer, que les ennemis d'Albert n'agissoient pas tant contre lui, pour empêcher l'exécution des traitez, que pour détrôner l'Empereur même; que si la Fortune leur étoit favorable, ils se tourneroient aussi-tôt du côté de la France: Qu'il avoit des preuves que le Roi leur avoit fait faire des propositions avantageuses, pour former un parti contre sa majesté Imperiale: Que quelques-uns des Electeurs avoient déjà promis d'élire un autre Empereur: Que les Conseillers de la chambre de Spire avoient excité l'animosité des Evêques contre Albert: Qu'il prioit donc instamment sa majesté Imperiale, de ne pas trouver mauvais qu'il entreprît quelque chose contr'eux: Qu'ils osoient faire entendre aux peuples, qu'Albert avoit conspiré avec l'Empereur, pour opprimer la liberté Germanique: Qu'ils avoient fait voir de prétenduës lettres de l'évêque d'Arras, par lesquelles ils tâchoient de faire croire qu'il ne levoit des troupes que par ordre de l'Empereur, & qu'à la premiere Diete le duc d'Albe devoit amener en Allemagne Philippe, Infant d'Espagne, pour le faire désigner successeur de son pere à l'Empire: Qu'ils avoient trompé Ferdinand, ensorte qu'il s'étoit joint à ses ennemis, & lui avoit declaré la guerre: Qu'il n'étoit réduit à ces extrêmitez que pour avoir conservé la fidélité inviolable qu'il lui devoit; mais qu'il étoit de l'honneur & de la dignité de l'Empereur de protéger un vassal, qu'ils n'attaquoient que pour porter ensuite leurs coups jusqu'à sa majesté Imperiale: Qu'il devoit donc lui accorder sa protection contre leur violence, & que s'il vouloit ordonner l'exécution des traitez, il lui ameneroit aussitôt neuf mille chevaux, & environ cent compagnies d'infanterie.

Ceux de Nuremberg & les Evêques profiterent de l'absence d'Albert,

d'Albert, pour faire des courses sur ses terres. Comme il ne pouvoit alors user de représailles, étant occupé à rassembler ses troupes, il écrivit à ce sujet des lettres pleines d'aigreur & d'emportement, où il accusoit la ville de Nuremberg de s'être unie avec ces perfides évêques (car c'est ainsi qu'il les appelloit) pour rétablir le Papisme en Allemagne. La ville de Nuremberg refuta cette calomnie, en entrant dans le détail de toutes les violences d'Albert. Elle remarqua entr'autres choses, que s'étant emparé d'Altorf & de Lauffen, villes de leur dépendance, il les avoit abandonnées à la cruauté & à la brutalité du soldat ; que peu content de ces premieres violences, il avoit fait arrêter non seulement les bourgeois de ces deux villes, mais encore une multitude foible & desarmée d'habitans de la campagne ; qu'il les avoit fait enfermer en differents endroits avec tous leurs bestiaux : Qu'ensuite ayant allumé de grands feux, principalement aux portes, de peur que quelqu'un n'échapât, insensible aux cris & aux gémissemens de tant de misérables, il avoit fait périr avec une cruauté barbare de foibles enfans, des femmes enceintes, des vieillards décrepits, & avoit enlevé tous leurs troupeaux. Que par égard pour son illustre sang, & pour quelques Princes de sa maison, qui meritoient toutes sortes de considérations, ils s'abstenoient de parler de quelques autres de ses actions, qui justifioient assez que ce n'étoit point la Religion qui le faisoit agir.

Bataille entre Maurice & Albert.

Déjà les armées étoient presque en présence ; car Albert ayant traversé la Saxe à grandes journées & passé le Weser, étoit arrivé dans le diocése d'Hildesheim, & étoit venu camper auprès de Peine, château du territoire de Lunebourg, dans un fonds tout environné de forêts, & où l'on ne pouvoit arriver que par une vallée profonde, & un détroit très-dangereux. Maurice étoit vis-à-vis sur la hauteur, & dans un lieu découvert de tous côtez. On avoit tâché jusqu'alors de ménager un accommodement entr'eux, par l'entremise des Princes ; & le jour même de la bataille, qui se donna le 9 de Juillet, on fit encore de part & d'autre quelques propositions de paix. Il étoit déjà plus d'une heure après-midi : comme les gens d'Albert avoient dîné, & qu'ils étoient pleins de vin, ils se trouverent plus disposez à faire une insulte qu'un accommodement. Albert lui-même, homme emporté, & qui ne sortoit

HENRI II. 1553.

presque jamais de table, qu'il ne fût yvre, n'ayant pû convenir sur un article assez peu important, au lieu de renvoyer à Maurice le projet du traité, lui fit porter insolemment les enseignes, qu'on a coûtume d'envoyer lorsqu'on veut défier l'ennemi au combat; s'étant en même-tems avancé fiérement à la tête de ses troupes, il lui présenta la bataille. Maurice irrité du procedé d'Albert fit aussi-tôt marcher ses troupes déjà préparées au combat. L'animosité des deux partis étoit si grande, que sans attendre que les rangs fussent formés, ils coururent impetueusement les uns sur les autres, & se mêlerent comme pour s'égorger, ensorte qu'ils sembloient moins combattre pour la victoire que pour le carnage. Cependant le côté de l'armée où étoit Maurice commença à ployer; trois Cornettes de cavalerie de Misne * prirent la fuite; alors Maurice courant de rang en rang, appellant chacun par son nom, & faisant tous ses efforts pour rétablir le combat, fut blessé au côté droit d'un coup d'arquebuse. Cet accident obligea ses gens de le transporter au camp; mais comme il étoit le plus fort en cavalerie, il demeura victorieux, après un combat long & très-sanglant. Charle Victor, & Philippe, tous deux fils de Henri de Brunswick, Frederic de Lunebourg, & les comtes de Barben & de Beichlingen, resterent sur le champ de bataille. Quelques historiens rapportent qu'Albert fut fait prisonnier, mais que n'étant pas reconnu, ou s'étant rachetté sur le champ, il se retira heureusement à Hannovre. On lui prit soixante-quatre drapeaux & quatorze étendarts, qu'on présenta à Maurice. Vaine consolation pour un homme mourant! On perdit de part & d'autre quatre mille hommes, sans compter un grand nombre de prisonniers. Albert se hâta de combattre, ou par un emportement d'yvresse, ou sur les nouvelles qu'il eut des grands secours qui devoient venir à Maurice de toutes parts. En effet, le lendemain de la bataille, il arriva cinq cens chevaux de Bohême, que Ferdinand lui envoyoit, & sept cens de la part du Landgrave de Hesse son beau-pere.

* ou Meisen en Misnie.

Maurice gagne la bataille & y est blessé à mort.

Maurice étant à l'extrêmité, écrivit à l'Evêque de Wirtzbourg le succès de la bataille, & lui manda de faire garder les passages, pour arrêter Albert dans sa fuite. Sentant les approches de la mort, sans qu'il témoignât la craindre, & conservant toûjours la même égalité d'ame, il pourvut aux

besoins de son armée, & aux affaires de sa maison; il assûra qu'il mouroit sans regret, que la foi vive qu'il avoit au Fils de Dieu relevoit ses espérances, & que l'inconstance, la legereté & l'ingratitude des hommes, qu'il avoit si souvent éprouvées, lui faisoient quitter sans regret une vie agitée de tant de soins, de troubles, & d'inquiétudes. Ensuite, il s'entretint en particulier sur l'état de son ame avec le Ministre Jean Aubin, suivant l'usage de l'église Luthérienne, & communia avec beaucoup de ferveur & de pieté. Il mourut dans son camp le 11 de Juillet à neuf heures du matin, âgé de trente-deux ans. On dit que plusieurs choses extraordinaires annoncerent cette mort; comme des chiens, qui se battirent jusqu'à s'étrangler les uns les autres, des cris confus, & des hennissemens de chevaux qu'on entendit la nuit dans le camp où il mourut, des hurlemens affreux qui retentirent dans les villes; la tête de sa Statuë, qui étoit dans la citadelle de Berling, se sépara du buste, sans qu'on y touchât; & un homme de considération le vit, dit-on, en songe, dans une maison toute en feu. On remarqua aussi vers le commencement de Juin des gouttes de sang sur les feüilles des herbes, non seulement dans ces payis, mais à Strasbourg. Cependant plusieurs attribuerent cet effet à quantité de papillons, qui voloient alors, & qui, en crevant, teignirent les herbes d'une couleur de sang.

Mort de Maurice.

Les entrailles de Maurice furent inhumées à Seiffers-Hausen,& son corps fut déposé dans l'église de S. Thomas de Leipsic. Joachim Camerarius prononça son oraison funebre le 19 de Juillet, & on ordonna qu'on célébreroit tous les ans la memoire de ce grand Prince. Enfin il fut porté à Fribourg, ville fameuse par ses mines d'argent. Le Conseil de la ville, & Agnès, femme du Landgrave de Hesse, avec une grande suite de Dames de distinction, vinrent au-devant du corps, pour augmenter le convoi. On l'inhuma le 23 de Juillet dans l'église de Notre-Dame, auprès de Henri son pere, & d'Albert son fils. Daniel Dresser curé de Dresde y fit son oraison funebre; enfin on éleva à ce grand Prince un Mausolée magnifique & digne de lui. Il cultiva les belles-lettres au milieu des guerres qu'il eût à soutenir; il protegea l'Université de Wittemberg, & augmenta celle de Leipsic; il fonda

HENRI II. 1553.

des Colleges à Misne sur l'Elbe, à Pforten sur le Saal, & à Griman sur la Mulde : il fit bâtir plusieurs forteresses, & en rétablit quelques-autres, comme celle, qui de son nom a été appellée Morikenberg, & celles de Todtenberg, de Sanferbergen, de Khemniz, de Schoppen, avec la citadelle de Dresde, la plus belle & la plus grande de toutes.

Parallele de Maurice & d'Albert.

Il avoit été autrefois lié d'une étroite amitié avec Albert; car ils étoient de même âge, & avoient d'ailleurs les mêmes inclinations; ils servirent ensemble l'Empereur, premierement dans la guerre de France, & neuf ans après dans celle de Smalcalde; enfin ils prirent conjointement les armes contre l'Empereur même, & ce fut alors qu'ils commencerent à se desunir. Maurice vouloit s'emparer de toute l'autorité, & s'attribuer toute la gloire de ce qu'ils avoient fait ensemble. Albert de son côté ne pouvoit souffrir personne au dessus de lui, & comme il étoit accoûtumé aux troubles, on ne put jamais le faire consentir au traité de Passaw. Quoique d'un caractere différent, ils paroissoient tous deux nez pour changer la face des affaires d'Allemagne. Albert vif & impétueux ne songeoit qu'au présent; liberal jusqu'à la profusion, il gagnoit par sa magnificence l'affection des gens de guerre; mais en même tems, par son esprit turbulent & féroce, il se faisoit craindre de tout le monde; il étoit d'ailleurs yvrogne & querelleur, & il fit voir plusieurs fois par son exemple, que lorsque l'esprit est troublé par l'ivresse, il se porte naturellement à la cruauté. Ses fréquentes débauches ayant alteré sa raison, & l'ayant comme accoûtumé à la perdre, & à n'être plus maître de lui-même, l'inhumanité lui devint comme naturelle, ensorte que sa fureur éclatoit souvent, même sans être excitée par le vin. Maurice au contraire, sage & politique, cachoit adroitement ses vûës ambitieuses sous une gravité & une douceur affectées, & les portoit bien plus loin qu'Albert. Plûtôt liberal que prodigue, quoiqu'il aspirât à tout ce qu'il y a de plus grand, il agissoit toûjours avec modération : il ne put donc souffrir long-tems l'orgueil & la férocité d'Albert. Voyant qu'il se faisoit un jeu d'exciter des troubles, sans aucun égard à la justice & à la bien-séance, il renonça à son amitié; & pour ménager sa réputation, dont il avoit recouvré une grande partie l'année précedente, il entra dans la ligue des Evêques & des villes, &

s'engagea contre Albert dans une guerre qui lui fut fatale, & qui mit fin à tous ses vastes projets. Henri II. 1553.

La défaite d'Albert fut en quelque façon compensée par la mort de son ennemi; mais la perte de cette bataille le mit hors d'état d'avoir dans la suite une armée considérable sur pied. On n'eut pas de peine à se persuader que l'Empereur n'avoit pas été fâché de la mort de Maurice. Le souvenir de ce que ce Prince avoit fait contre lui, jusqu'à ébranler sa puissance en Allemagne, lui devoit faire craindre de plus grandes entreprises de la part d'un esprit si dangereux: car les avis, qu'Eric de Brunswick avoit donnez à l'Empereur de la part d'Albert, n'étoient pas sans fondement. Il est certain que Maurice, peu de tems avant sa mort, avoit proposé au Roi de soûlever les Payis-bas, & d'y exciter des mouvemens très-préjudiciables à l'Empereur. Ces motifs avoient engagé Charle à ne répondre qu'avec ambiguité à toutes les demandes des Princes, qui avoient été choisis pour arbitres, & à ne pas abandonner Albert, quelque injustes que fussent ses prétentions, comme il fit après la mort de Maurice, dont il n'avoit plus rien à craindre. Ainsi le 22 de Juillet, il répondit à Eric de Brunswick, qu'Albert lui avoit envoyé (comme nous avons déja dit) qu'il étoit fâché que la division eût été portée jusqu'au point où elle étoit; qu'il appréhendoit qu'Albert ne succombât sous la puissance & les efforts de la ligue, que plusieurs Princes & les principaux Etats de l'Empire avoient formée contre lui; qu'il lui conseilloit donc d'avoir recours à la négociation, & d'agréer les propositions qu'on lui feroit; qu'autrement dans les conjonctures présentes, il ne pouvoit accepter les secours qu'Albert lui offroit, sans augmenter les soupçons & les troubles de l'Empire.

Auguste, frere de Maurice, étoit alors avec sa femme chez le Roi de Dannemarck son beau-pere. Pendant son absence la Noblesse & les Etats de la Saxe avoient retenu pour se défendre une partie de l'armée. Dès qu'il fut arrivé, c'est-à-dire, vers le commencement d'Août, il fit faire serment à tout le peuple & particulierement à ceux de Wittemberg, qu'ils obéïroient à lui & à ses descendans mâles; qu'à leur défaut, la succession retourneroit à Jean-Frederic & à ses enfans, pourvû qu'ils se conformassent aux ordres de

HENRI II. 1553.

l'Empereur ; & qu'ils obſervaſſent les traitez ; qu'autrement elle ſeroit, ſuivant les conventions, dévoluë par droit héréditaire au Landgrave de Heſſe. Ayant enſuite été ſalué Electeur, il convoqua les Etats de Saxe pour le vingtiéme d'Août. Il y eut dans ce même tems un ſi grand tremblement de terre à Miſne, & dans la contrée voiſine, juſqu'à l'Elbe, que les toits des maiſons ſembloient ſe heurter.

Dans l'aſſemblée des Etats à Leipſic, Auguſte mit en déliberation, s'il devoit ſe joindre à Ferdinand, aux Princes & aux Evêques contre Albert, & continuer la guerre commencée par ſon frere ; comment il vengeroit ſa mort, au cas qu'on ne jugeât pas à propos d'entrer dans la Ligue ; & enfin ſur quel pié il pourroit traiter avec Jean Frederic. Car celui-ci, même avant la mort de Maurice, avoit pris dans ſes lettres & ſur ſa monnoye le nom d'Electeur, & deux épées croiſées, qui en ſont les marques, & il faiſoit fortifier la citadelle de Gotha de concert avec l'Empereur. Maurice s'en étant plaint, on avoit parlé d'accommodement, mais ſans aucun ſuccès. Après ſa mort, Jean Frederic avoit envoyé des députez aux Princes, pour demander qu'on lui rendît ce qui lui appartenoit : il avoit auſſi envoyé à ce ſujet Guillaume ſon fils à l'Empereur dans les Pays-bas, & il étoit prêt de faire une députation à Ferdinand & au roi de Bohême [1] ; mais pendant l'abſence d'Auguſte, les Etats de Saxe l'avoient prévenu par une députation contraire.

Jean Frederic envoya des députez à l'aſſemblée de Leipſic, pour y ſoûtenir ſes droits ; & les Etats du Payis qui lui appartenoit appuyerent ſes prétentions avec beaucoup, de zéle. Mais Auguſte, ſans rejetter les voyes d'accommodement, oppoſa les diſpoſitions faites par l'Empereur, auſquelles Jean Frederic s'étoit obligé de ſe conformer. Après une mûre déliberation, l'aſſemblée répondit aux demandes d'Auguſte, qu'il ſembloit convenable qu'il fût neutre dans la guerre préſente, & qu'il entretînt la paix avec les deux partis ; & qu'à l'égard de ſon differend avec Jean Frederic, il falloit prendre l'électeur de Brandebourg pour médiateur. Tel fut le reſultat de l'aſſemblée. Auguſte par ce moyen ſe tira d'une affaire difficile & périlleuſe, & il eut par là un motif pour s'excuſer de renouveller

1. Maximilien d'Autriche, fils aîné de Ferdinand.

l'alliance que Maurice avoit contractée, comme Henri Plawen l'en pressoit par l'ordre de Ferdinand.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Wirtzbourg mit le siége devant Schweinfurt, où Albert avoit garnison. L'évêque de Bamberg, & ceux de Nuremberg, après avoir fait de vains efforts pour prendre Culmbach, se joignirent aux troupes de Plawen, pour assiéger Hoff, qui appartenoit à Albert. Pendant qu'ils étoient devant cette place, Albert & Henri de Brunswick, après s'être un peu remis de leurs pertes, firent de nouvelles levées. Brunswick étoit sans argent, mais Albert n'en manquoit pas : on s'étonnoit des ressources qu'il avoit, pour soûtenir une guerre si ruineuse. Quelques-uns soupçonnoient que Marie de Hongrie, sœur de l'Empereur, lui fournissoit secretement des sommes d'argent pour cette guerre. Cette nécessité reduisit Brunswick à de fâcheuses extrêmitez ; car ses gens, qui n'étoient pas payez, se mutinerent, & ils vouloient passer du côté d'Albert, qui les en sollicitoit vivement. Il arriva fort à propos que les évêques & la ville de Nuremberg envoyerent de l'argent, dont on paya les soldats ; ce qui appaisa entierement la sédition. Brunswick, pour n'avoir pas affaire à tant d'ennemis, traita avec Eric son cousin. Quelque-tems après Auguste & Albert se reconcilierent, par l'entremise des envoyez de Brandebourg, & à la sollicitation du roi de Dannemarc, qui croyoit cet accommodement avantageux à son gendre. Le traité fut conclu le 11 de Septembre. Les conditions étoient : Qu'Auguste ne continueroit point la guerre commencée par son frere, & qu'il ne donneroit aucuns secours aux ennemis d'Albert : Qu'Albert pareillement ne feroit aucun acte d'hostilité contre Auguste ; & que s'il étoit obligé de passer sur ses terres, il n'y feroit aucun dégât : Qu'Auguste en congédiant ses troupes, empêcheroit qu'elles ne passassent du côté des ennemis d'Albert. Enfin on ajoûta, par une clause expresse, qu'on renouvelleroit au plûtôt l'alliance héréditaire des deux maisons de Saxe & de Brandebourg.

Albert est défait par Henri de Brunswick.

Le lendemain Albert, qui s'étoit retiré à Brunswick, fit sortir ses troupes de la ville ; mais ayant engagé le combat avec trop de précipitation, il fut défait, parce qu'il manquoit d'infanterie, & que Henri de Brunswick en avoit plus de vingt compagnies. Ainsi peu de tems après, ceux qui étoient dans Hoff, ayant appris

HENRI II. 1553.

le ſuccès de cette bataille, ſe voyant d'ailleurs ſans eſpérance de ſecours & ſans vivres, & conſidérant que la brêche étoit ouverte, & que leurs murailles étoient fort ébranlées par le feu continuel des aſſiégeans, ils ſe rendirent à Plawen, qui ſe fit prêter ſerment par les habitans pour lui & pour ſes enfans, & qui laiſſa pour la garde de la place, une compagnie d'infanterie, & quelques pieces de groſſe artillerie.

Dans ce même mois on réforma par l'ordre de l'Empereur ſix compagnies, qui étoient depuis un an en garniſon à Auſbourg. L'électeur Palatin, & celui de Mayence, & les ducs de Baviere & de Wirtemberg s'aſſemblerent à Heylbron, pour conférer enſemble. L'Electeur de Tréves, le duc de Cleves, & Ferdinand évêque de Paſſaw y envoyerent des députez.

Albert, après la perte de cette bataille, rentra dans Brunſwick. Mais ayant appris que Henri vouloit l'y aſſiéger, il en ſortit, & marqua dans la Thuringe le rendez-vous de la cavalerie qu'il avoit pu ramaſſer, avec ordre de l'y attendre. Il s'y rendit bientôt, avec un corps de troupes qu'il avoit levées de toutes parts. Le trois de Septembre étant allé à grandes journées à Weinmar, où il fut bien reçû par l'Electeur de Saxe, il paſſa en Franconie. Plawen étoit alors occupé au ſiége de Barreuth, ville appartenante à Albert. Dès qu'il apprit ſon arrivée, il leva le ſiége, & ſe retira à Bamberg. Mais Albert étant allé juſqu'à Hoff à la tête d'une nombreuſe cavalerie, tomba ſur la garniſon, qui en étoit ſortie, ſans rien craindre, pour ſe promener aux environs; & avec le ſecours des habitans, qui animez par la préſence de leur Prince avoient pris les armes, il l'a défit entierement. Il trouva dans la ville pluſieurs pieces de groſſe artillerie & de campagne, mais ſans leurs affuts, qui avoient été employez au ſiége de Barreuth. Albert mit en garniſon dans Hoff une compagnie de gens de pié, & s'avança vers Blaſſebourg, pendant que Henri, comme il l'avoit prévû, aſſiégeoit la ville de Brunſwick. Henri preſſoit vivement le ſiége, & la ville étoit en péril, quand les Conféderez le rappellerent. Il voulut exiger des aſſiégez quatre-vingt mille écus d'or pour les frais de la guerre : ils les refuſerent d'abord; mais voyant que les ſoldats ne vouloient pas ſe retirer, ſans être payez, & craignant pour eux-mêmes, ils s'obligerent de

fournir

fournir cette somme. Le jour du payement ayant été fixé, il marcha vers la Thuringe. L'électeur de Saxe en fut informé se jetta dans Gotha, & laissa dans Weinmar sa femme qui étoit malade. Henri de Brunswick lui écrivit, & après lui avoir reproché les injures qu'il en avoit reçûës, & la conférence que cet Electeur avoit euë depuis peu avec Albert, son ennemi & celui de toute l'Allemagne, il lui dit qu'il étoit tems de lui rendre la pareille, & de se venger des hostilitez qu'il avoit commencées. Henri vouloit aussi faire la guerre à Albert & à Volrad comtes de Mansfeld; mais Auguste, dont ils avoient imploré le secours, les reconcilia.

L'électeur Auguste ayant reçû la lettre de Henri de Brunswick, lui envoya des personnes de sa part. Henri s'avança alors jusqu'à Weinmar avec deux cornettes & cinq enseignes: il y fut bien reçu par l'Electeur, avec qui il se reconcilia, par l'entremise du chancelier Minquitz; ensorte qu'il remit l'argent qu'il vouloit exiger, & se retira sans faire aucun dégât. Il se rendit le 7 de Novembre au camp des Confédérez, devant Liechtenfelz de la dépendance de Bamberg. Plawen y assiégeoit neuf compagnies des troupes d'Albert, qui étoient auparavant à Barreuth. Ayant fait venir du canon de Nuremberg, il prit la ville trois jours après: la garnison, qui se rendit à discretion, fut renvoyée sans armes & sans drapeaux, & on ne retint que les chefs. On s'avança ensuite vers Culmbach, dont on fit approcher le canon. Mais les assiégez désespérant de pouvoir défendre la ville, transporterent à Blassebourg tout ce qu'ils pûrent enlever de leurs effets, & s'y retirerent eux-mêmes pendant la nuit, après avoir mis le feu à leurs maisons. Les Alliez étant entrez dans la ville, massacrerent tous ceux qui tomberent entre leurs mains, & après avoir éteint le feu, ils pillerent ce qui restoit. Plawen fit démanteler Barreuth, Liechtenberg, & Hoff qu'il avoit prises depuis peu, & assiégea Blassebourg la principale forteresse d'Albert, où il y avoit une nombreuse garnison.

En même tems, Henri de Brunswick ayant reçu un renfort des troupes qu'on lui avoit envoyées de Nuremberg & de Forcheim, assiégea Schweinfurt, ville située sur le Mein, ou Albert avoit mis une forte garnison. Ce dernier s'étant douté que la place pourroit être assiégée, avoit fait enlever les fourrages

des lieux d'alentour, & brûler toutes les maiſons des environs. On en vint bientôt aux mains ; & Henri fut battu. Voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de former le ſiége cette année, il abandonna ſon entrepriſe, & ſe retira chez lui par les terres de Jean Frederic de Saxe.

HENRI II. 1553.

Sebaſtien Schertel, dont on avoit mis la tête à prix, comme nous l'avons dit, rentra alors dans les bonnes graces de l'Empereur & du roi Ferdinand, & recouvra tous ſes biens. Quelque tems après, la Chambre de Spire mit avec les formalitez ordinaires Albert de Brandebourg au ban de l'Empire, comme ennemi de la nation & de la tranquilité publique : on permit de le tuer, & de s'emparer de tous ſes biens. Dès qu'il fut informé de ce décret, il pria l'Empereur de le caſſer ; ce qui lui fut refuſé. Alors il proteſta par un Manifeſte contre le décret, comme ayant été acheté par les Evêques ; cela n'empêcha pas que la Chambre ne chargeât les provinces frontieres de l'Empire, de le mettre à exécution.

L'Empereur aſſiége Teroüenne.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Allemagne, l'Empereur, qui avoit été tout l'hyver dans les Pays-bas, réſolut d'aſſiéger Teroüenne, dans le comté de Ponthieu, pour ſe venger du honteux affront qu'il avoit reçu depuis peu au ſiége de Metz. Cette ville étoit ſituée un peu au-deſſous de la ſource de la riviere du Liz, qui baignoit ſes murailles. Elle étoit à quatre milles de S. Omer, entre les deux comtez de Flandre & d'Artois, qui ont toûjours relevé du royaume de France ; & elle ſervoit comme de rempart contre les courſes des Anglois, qui étoient alors les maîtres de la côte de Calais. Son aſſiete avantageuſe, ſes fortifications, & une nombreuſe garniſon, la rendoient redoutable à ſes voiſins, fort incommodez des courſes fréquentes que de-là nous faiſions ſur eux. Ils avoient conçu tant de haine contre les habitans de cette ville, qu'on ne doutoit point, qu'à la premiere occaſion, ils ne miſſent tout en œuvre pour s'en rendre les maîtres, & ſe délivrer par ce moyen des dangers où les expoſoit une guerre continuelle. Cette conſidération engagea l'Empereur à entreprendre le ſiége de Teroüenne. Il comptoit de ne manquer ni de ſoldats ni de pionniers pour cette expédition. Il avoit d'abord deſtiné pour la conduite de ce ſiége Antoine de Croy comte de Rœux ; mais le Comte étant mort dans ce même tems,

il y envoya sur la fin d'Avril des troupes commandées par Ponce Lallain de Binecour, capitaine aussi distingué par ses exploits militaires, que par sa naissance. HENRI II. 1553.

Jean de Losses, qui étoit alors dans la place, & qui en étoit le Gouverneur, n'avoit pour la défendre que les compagnies bourgeoises, & quelque cavalerie legere, dépourvû d'ailleurs de toutes munitions de guerre & de bouche, par la faute des autres Gouverneurs qui l'avoient précedé. Cette négligence fut particulierement imputée à Jean d'Estouteville [1] sieur de Villebon, qui avoit eu en dernier lieu le gouvernement de cette place, & qui commandoit alors en Normandie. Outre cela, par une confiance ordinaire à notre nation après quelques heureux évenemens, le Roi méprisoit l'Empereur, & la Cour n'étoit occupée que de festins, de bals, & de tournois, pour le mariage de Diane fille du Roi, & d'Horace Farnese. On ne pouvoit se persuader que les affaires de l'Empereur étant dans un aussi mauvais état qu'on se l'imaginoit, & qu'étant lui même malade, (le bruit courut même qu'il étoit mort) il s'avisât d'attaquer Teroüenne, la plus forte place de la frontiere de Flandre.

Cependant au milieu des divertissemens & des rejoüissances de ces nôces, on apprit la nouvelle du siége. Le Roi y envoya aussi-tôt André Montalambert de Dessé Panvilliers, capitaine de grande réputation, & qui s'étoit rendu fameux dans les guerres d'Ecosse. On y joignit François de Montmorency fils du Connêtable, à qui on donna le commandement. Mais ce jeune homme avoit une si haute idée du mérite de Dessé, que par modestie il ne voulut point s'en charger, tant que cet officier vécut, & qu'il le regarda toûjours comme son général & son pere. Dessé, avant son retour de Poitou, d'où on le rappella, sortoit d'une longue maladie ; ce qui lui fit dire

1 L'illustre maison d'Estouteville a fini à Adrienne duchesse d'Estouteville, fille de Jean III. mariée en 1534. à François de Bourbon comte de S. Paul. Marie leur fille épousa Leonor d'Orleans, Souverain de Neufchatel, & lui porta les duchez d'Estouteville & de Longueville. Eleonor d'Orleans leur fille puînée fut mariée en 1596. à Charle de Matignon. C'est par là que la terre d'Estouteville est a présent possedée par la branche aînée de la maison de Matignon, qui est aujourd'hui en possession du nom, des armes & de la Souveraineté de Monaco. Les Estoutevilles Villebon ou Villebeon, qui donnent lieu à cette note, étoient les cadets d'une branche cadette de la maison d'Estoutèville, descendante d'Estout d'Estouteville. La branche d'Estouteville Villebon finit en 1564. par la mort de Jean d'Estouteville Prévôt de Paris.

HENRI II. 1553.

en partant, qu'il étoit ravi qu'on l'eût tiré de son lit, pour entrer dans le lit d'honneur, ou, sans languir, il pourroit mourir avec gloire. Charle d'Hallewin sieur de Pienne, Baudisné, Antoine de Chasteigner de la Roche-Pozay, Blandy, Ferrieres de l'illustre maison des vicomtes de Bourdeille en Perigord, & plusieurs autres Seigneurs, l'accompagnerent dans cette expédition. Lorsqu'ils furent entrez dans la ville, la Cour se flatta encore d'avantage, & une tranquillité imprudente la fit rester dans l'inaction; ce qui fit presser plus vivement le siége, dans l'espérance qu'avoient les assiégeans d'emporter la place avant qu'elle pût être secouruë.

On ne témoigna jamais plus d'ardeur de part & d'autre, mais avec un succès bien différent: les assiégez étoient éloignez de tout secours; les assiégeans au contraire, qui faisoient la guerre chez eux, avoient tout en abondance; leur propre payis leur fournissoit tous les jours de nouveaux soldats, de l'artillerie, & toutes les choses nécessaires à un siége. Ainsi, après avoir ouvert la tranchée, & dressé plusieurs batteries, ils commencerent à foudroyer la place. Les femmes & les enfans venoient de toutes les bourgades voisines au siége, comme à un spectacle agréable & très-intéressant qu'ils souhaitoient voir depuis long-tems; ils encourageoient leurs gens, & inspiroient aux assiégeans une nouvelle ardeur, par des chansons satiriques contre les François. Le feu continuel des ennemis avoit fort endommagé la place, lorsque le capitaine Grille, homme d'expédition & de courage, entra dans la ville, avec un secours de cent Arquebusiers à cheval, après avoir forcé un corps-de-garde. On fit en même tems une sortie heureuse, où les assiégeans furent repoussez jusques dans leurs tranchées.

Cependant on ne donnoit pas le tems aux assiégez de réparer les bréches; les gardes qu'il leur falloit monter de nuit, & les attaques presque continuelles qu'ils étoient obligez de soûtenir, les fatiguoient extrêmement. La bréche avoit déjà plus de soixante pas de largeur, & on y pouvoit facilement monter: ceux qui paroissoient pour la défendre, étoient battus à dos par des coulevrines braquées sur une colline, qui commandoit la ville de l'autre côté. Les assiégeans monterent à l'assaut; on combattit de part & d'autre avec fureur, au milieu des cris confus des mourans, du bruit affreux des armes,

d'un feu continuel, & des ruisseaux de sang qui couloient de toutes parts. Les ennemis retournerent trois fois à la charge, & ce qui n'est arrivé dans presqu'aucun siége, l'assaut dura dix heures entieres. Enfin ils furent contraints de se retirer; mais nous perdîmes nos principaux Chefs. Dessé lui-même, Pienne, Baudisné, la Rochepozai, Blandi, Ferrieres, & plusieurs autres gentilshommes furent tuez.

On envoya au secours des assiégez Sebastien de Luxembourg marquis de Baugé, frere de Martigues, avec les capitaines Grille, le Breüil, Saint-Roman, & trois cens hommes d'élite, qui entrerent dans la place, malgré les efforts des ennemis. Montmorenci, qui après la mort de Dessé avoit pris le commandement, se préparoit à faire une vigoureuse résistance avec ce nouveau renfort : mais les ennemis, logez sur le fossé & sous la muraille, étoient à couvert de nos coups. Les tours & les bastions étant ruinez, ils firent sauter par une mine ce qui restoit de la muraille, avec une grande perte du côté des assiégez. L'effort de la mine jetta les débris du mur en dehors, & combla le fossé, ensorte que la cavalerie même pouvoit monter à l'assaut. La bréche élargie, le fossé comblé, le nombre des ennemis qui augmentoit tous les jours, les assiégez pour la plûpart tuez ou blessez, le reste épuisé par les travaux continuels, & entierement découragé, tout cela fit juger à Montmorenci, qu'il lui étoit impossible de résister plus long-tems. Ainsi le 20 de Juin, de l'avis des autres Chefs, il offrit de rendre la place : il négligea de proposer une tréve; ce qui fit que la ville étant ouverte de tous côtez, tandis que l'on disputoit sur les articles de la capitulation, les Allemans & les Flamans monterent à l'assaut. Les assiégez qui comptoient sur la capitulation, & qui étoient d'ailleurs hors d'état de résister, furent contraints de céder. L'ennemi se rendit donc maître de la ville : alors le soldat impitoyable, sans aucune distinction d'âge, de sexe, ni de rang, sacrifia tout à sa fureur. Les Espagnols traiterent avec plus d'humanité ceux qui tomberent entre leurs mains; comme si la cruauté des deux autres nations eût été pour eux un motif de compassion, & une occasion de nous témoigner leur reconnoissance : car ils se souvenoient encore, avec quelle générosité le duc de Guise en avoit agi à leur égard l'année

La ville est prise d'assaut, saccagée & ruinée.

HENRI II. 1553.

précedente, après la levée du siége de Metz. Montmorency, qu'Ouarty tira du péril avec peine, en s'y exposant lui-même, le marquis de Baugé, Dampierre, de Losses, Baudiment, d'O-Baillet, & S. Roman, gentilshommes très-distinguez; les capitaines Grille, le Breuil, & S. Romain, furent faits prisonniers. On perdit aussi quantité de canons, & entr'autres deux coulevrines, qu'on appelloit de Haire & de Frelin (du nom de deux villes éloignées de Teroüenne de deux milles de Flandre) parce qu'elles portoient jusques-là. Hadriani rapporte, que dans ce siége les ennemis tirerent cent cinquante mille coups de canon; mais ce nombre ne paroît pas vrai-semblable; ceux qui y étoient présens disent qu'il n'en fut tiré que quarante-deux mille coups; & je me souviens que François de Montmorency, qui étoit un homme vrai, disoit la même chose.

L'Empereur, qui étoit à Bruxelles, reçut avec joie la nouvelle de la prise de Teroüenne. On fit des feux de joye dans toute la Flandre, on sonna les cloches, on tira le canon. Teroüenne fut aussi-tôt rasée par l'ordre de l'Empereur, & les gens du payis travaillerent avec tant d'ardeur & d'empressement à la démolir, qu'à peine en resta-t-il des vestiges quelques jours après; effet du très-vif ressentiment de ses voisins. La même ville avoit été prise, brûlée & saccagée le 24 d'Août, quarante ans auparavant, sous Louis XII. par l'Empereur Maximilien & Henry roi d'Angleterre, ensorte qu'il n'y étoit resté que l'autorité du siége Episcopal. Mais depuis ayant été rebâtie & fortifiée à la moderne, & munie de remparts, de fossez & de bastions, cette ville avoit bravé tous les efforts des ennemis; jusques là que François I. avoit coûtume de dire, que Teroüenne en Flandre & Acqs sur la frontiere de Guienne, villes très-fortifiées, étoient pour lui comme deux oreillers, sur lesquels il pouvoit tranquillement se reposer.

Ce malheur interrompit pour quelque tems les divertissemens de la Cour. Avant qu'on eût pû assembler l'armée, Robert de la Marc duc de Bouillon, accompagné d'Horace Farnese, d'Honorat de Savoye comte de Villars, & de l'élite de la Noblesse, se rendit à Hedin, où il y avoit apparence que l'ennemi porteroit ses armes. Cependant on murmuroit hautement, de ce qu'on ménageoit si peu, & de ce qu'on exposoit

avec tant de facilité à un danger évident la principale force du royaume, c'est-à-dire, la Noblesse.

Siége & prise d'Hedin par les Imperiaux.

Les ennemis, après avoir employé près d'un mois à démolir entierement Teroüenne, parurent devant Hedin ayant à leur tête Emanuel Philbert prince de Piémont. L'Empereur lui avoit donné le commandement de cette armée, après l'avoir ôté à Binecour, pour éviter les dissentions, que la jalousie avoit fait naître entre les Chefs. La ville fut prise d'emblée; car les habitans l'avoient abandonnée quelque tems auparavant, après en avoir enlevé tout ce qu'ils avoient pû. Il ne restoit que la citadelle: les ducs de Bourgogne l'avoient fait autrefois bâtir, plûtôt comme une maison de plaisance dans un pays de chasse, qu'à dessein d'en faire une place de défense. Les ennemis l'investirent de tous côtez: l'effort de leurs mines la renversa presque entierement; ils firent un feu continuel, & ceux qui en parlent avec moins d'exaggération, rapportent qu'ils tirerent environ quinze mille coups de canon. Les assiégez, réduits à l'extrêmité, proposerent une capitulation: Philbert ne refusa point de traiter des conditions, craignant que le desespoir ne les transportât de fureur, & ne leur donnât de nouvelles forces. On alloit faire l'échange des ôtages, & déjà on signoit les articles de la capitulation dont on étoit convenu, lorsqu'un Prêtre, ou par méchanceté ou par imprudence, mit le feu aux mines qu'on avoit préparées pour la défense de la brêche: quelques-uns des ennemis sauterent en l'air; mais un plus grand nombre de nos gens y périt. A cette vûë, les ennemis mirent pareillement le feu aux mines qu'ils avoient faites de leur côté; le mur fut bouleversé, & les ruines ayant comblé le fossé faciliterent l'assaut. Le soldat se mit aussi-tôt à crier qu'on avoit violé le traité, & se jetta l'épée à la main dans la citadelle. En même tems Philbert y entra lui-même, & alla droit au duc de Bouillon, qui attendoit les ôtages: le Duc se plaignit en vain de l'infraction du traité. Horace Farnese fut tué dans la citadelle d'un coup d'arquebuse. Le Roi, Diane épouse d'Horace, toute la France, & toute l'Italie, regretterent ce jeune Prince, dont on avoit conçû de hautes espérances, & qu'un sort funeste venoit de précipiter du lit nuptial dans l'horreur du tombeau. Moigneville de la maison d'Amboise, Maigny, Dampierre, qui ayant été pris à Teroüenne sans être connu,

Horace Farnese est tué.

s'étoit tiré pour peu de chose des mains d'un soldat avide; & plusieurs autres braves officiers, furent ensevelis dans le même endroit, par les mines qui joüerent de part & d'autre. Le duc de Bouillon, Villars, de Prie, de Culan, Doüet, de Rion, de la Lobe, & Charle de Luxembourg de Martigues, furent faits prisonniers : ce dernier expira aussi-tôt entre les mains des ennemis, d'une blessure mortelle qu'il avoit reçûë. La prise d'Hedin arriva le 18 de Juillet, que les Romains regardoient comme un jour malheureux, à cause de leur défaite près d'Allia. L'Empereur fit raser la citadelle ; & l'année suivante il en fit faire une autre de même nom, sur la riviere de Canche, dans une situation plus agréable & plus avantageuse.

Après la prise d'Hedin, les Impériaux marcherent vers Dourlens, qui n'est qu'à six milles d'Amiens, & où le Vidame de Chartres s'étoit enfermé. Dès que l'armée fut prête, le Connêtable de Montmorenci eut ordre de s'avancer jusque sur la Somme, en attendant la jonction des Suisses. Informé que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit passer la riviere à quatre compagnies d'infanterie, & ordonna à Jean-Bâtiste Fregose de prendre les devans, avec cinquante maîtres, pour attirer les ennemis au combat, & les faire tomber dans des embuscades dressées d'espace en espace. Le Duc de Nemours étoit posté avec trois cornettes de cavalerie legere sur les bords de la riviere d'Authie, qui passe à Dourlens. Sansac étoit au-dessous de lui, avec vingt autres cornettes de cavalerie legere. Louis de Bourbon Prince de Condé le couvroit en flanc, avec trois cornettes de pareilles troupes. Le maréchal de Saint André le suivoit avec cinq cens gens-d'armes; il devoit recevoir & rallier ceux qui, selon l'ordre qu'ils avoient reçûs, se retireroient vers lui, & les soutenir tous contre l'ennemi. Le Connêtable avoit fait aussi avancer ses troupes, & marchoit après les autres, avec quatre mille chevaux. & vingt compagnies d'infanterie. Les ennemis qui s'étoient déjà mis en marche, couperent le chemin aux quatre compagnies d'infanterie qu'on avoit envoyées devant ; mais Sansac, avec qui étoit le Vidame de Chartres, en étant venu aux mains, fit semblant de fuir, & se retira vers l'endroit où le maréchal de Sainr André étoit en embuscade. Alors le Maréchal parut, & chargea à l'improviste les ennemis, qui poursuivoient les nôtres à toute bride,

bride, furent obligez de s'arrêter. Auſſi-tôt le Prince de Condé les ayant pris en flanc, les fit ployer; ils rompirent leurs rangs, & enfin ils prirent la fuite. Ce Prince les pourſuivit plus d'une demie lieuë, en prit beaucoup, & en tailla en pieces un plus grand nombre. Les ennemis perdirent huit cens hommes, & entr'autres, Charle Prince d'Eſpinoy de l'illuſtre maiſon des comtes de Melun. On leur enleva ſept drapeaux de cavalerie, & Philippe de Croy duc d'Arſchot fut fait priſonnier. De notre côté, Crequi, de Canaples, & Silly de la Rocheguion, qui en pourſuivant les ennemis avoient été très-loin, furent faits priſonniers; nous ne perdimes que peu de ſoldats.

HENRI II. 1553.

Cette défaite rallentit l'ardeur des Impériaux, qui après qu'on eût raſé les forts de Beauqueſné, où étoit leur camp, ſe jetterent dans Miraumont & dans Ancre, villes Françoiſes, peu éloignées de Peronne. Dans le même tems arriverent les troupes auxiliaires des Suiſſes & des Griſons; auſſi-tôt toute l'armée s'aſſembla le premier de Septembre à Corbie ſur la Somme, à quatre milles au-deſſus d'Amiens. Le Roi vint alors au camp, où il apprit la mort d'Edouard VI. Roi d'Angleterre. Il fut affligé de cette nouvelle, ou par bienſéance, ou par intérêt: il ſçavoit que l'Empereur propoſoit le mariage de Philippe ſon fils avec Marie ſœur & heritiere de ce Prince, & il craignoit que la mort d'Edouard ne rompît le traité qu'il avoit fait depuis peu avec les Anglois. Le Connêtable de Montmorency, qui avoit le commandement de l'armée, étoit à l'avant-garde avec Antoine de Bourbon duc de Vendôme, Jean duc d'Enghien ſon frere, les ducs de Montpenſier & de Nevers, & l'amiral de Coligny, chacun avec deux cens gens-d'armes. Coligny commandoit quarante-neuf compagnies d'infanterie, qui faiſoient quinze mille hommes; le Rhingrave & Reifferg avoient leurs regimens compoſez de vingt enſeignes, ce qui formoit un corps de dix mille Allemans, outre ſix compagnies d'Ecoſſois, & deux d'Anglois qui montoient juſqu'à ſept cens hommes. Sanſac étoit à la tête des chevaux-legers, & avoit avec lui environ deux mille chevaux: la Jaille ſuivoit avec trois mille hommes d'élite.

Le Roi avoit ordonné quelque-tems auparavant par un édit, que les Capitaines de chaque compagnie de cavalerie, euſſent avec eux un certain nombre de cuiraſſiers, pour couvrir les

HENRI II. 1553.

flancs, & être toûjours prêts à donner du secours, dès qu'on auroit besoin d'eux. Le Roi étoit au corps de bataille, accompagné du prince de la Roche-sur-Yon, d'Alfonse d'Este prince de Ferrare, du duc de Guise, & du maréchal de Saint-André, qui avoient chacun la conduite de quelque corps de cavalerie. Boisy grand écuyer, & Canaples étoient à la tête de la maison du Roi, & des gardes Ecossoises, Suisses, & Françoises. Cent pieces de canon de différentes especes, venoient ensuite avec tout leur attirail, sous la conduite de Jean d'Estrées, que son courage & sa vivacité rendoient digne de cet emploi.

La marche étant ainsi ordonnée, le Roi prit la même route que les ennemis, & vint à Miraumont, d'où ils étoient sortis quelque tems auparavant. Après quelques courses que les ducs de Nevers & de Guise firent dans l'Artois, il s'avança jusqu'à Bapaume. Cette ville étoit alors occupée par le seigneur de Haulsimont, capitaine de grande réputation, qui y étoit avec dix compagnies d'infanterie, & environ trois cens chevaux. Au reste, toute notre frontiere avoit autant de haine pour cette ville, que les Artesiens en avoient, comme nous l'avons dit, pour Teroüanne. La garnison fit une sortie, qui occasionna une escarmouche vive & meurtriere, où le Seigneur de Nogent fut tué, & les capitaines Breüil, & Molinont blessez.

Jerôme Capiferri, cardinal de Saint George, vint alors au camp trouver le Roi. Le bruit couroit que le Pape l'avoit envoyé, pour traiter de la paix, pendant que le cardinal Dandino étoit chargé de la même commission auprès de l'Empereur. Mais l'animosité des deux partis étoit si vive, qu'aucun des deux Cardinaux ne put réüssir. Le cardinal de saint George s'en retourna sans avoir rien fait, après quelque tems de séjour à la Cour, où le Roi lui fit de grands honneurs.

Cependant le Conseil de guerre jugea qu'on pouvoit assiéger Bapaume, & Coligny fut détaché pour reconnoître la place. On préparoit déjà toutes les choses nécessaires pour former le siége, quand une nouvelle difficulté, qu'on n'avoit pas prévûë, renversa tous nos projets. La ville étant située dans un terroir aride & stérile, on craignit avec raison que l'armée ne fût réduite à manquer d'eau : on fit inutilement chercher des sources, & creuser des puits ; enfin n'y ayant aucun

moyen de trouver de bonnes eaux, on décampa, & on alla dans le territoire de Cambrai. Le Roi avoit résolu, si les ennemis assembloient leur armée, d'assiéger quelqu'une de leurs places; car comme cette armée ne pouvoit être presque composée que des garnisons tirées des villes voisines, il ne leur étoit pas possible de la tenir en campagne, & de garnir en même tems leurs places; ainsi il espéroit, ou en emporter une sans beaucoup de résistance, par le défaut de garnison suffisante, ou les forcer à combattre, s'ils venoient au secours, ce qu'il souhaitoit avec ardeur.

L'Empereur, qui craignoit pour Cambrai, & qui n'étoit pas fort assûré de l'affection des habitans, avoit fait bâtir une citadelle sur une hauteur, au Nord de la ville, pour les tenir dans le devoir. Le Roi leur fit demander par un Heraut, que puisqu'ils avoient embrassé la neutralité, ils reçûssent ses gens, & qu'ils leur fournîssent des vivres, comme ils avoient fait à l'égard des Impériaux: ils offrirent véritablement des vivres; mais ils répondirent en même tems, qu'ils n'étoient pas les maîtres de recevoir nos troupes, depuis que l'Empereur avoit élevé une citadelle qui les commandoit, & qui leur ôtoit leur liberté. Après cette réponse, on les regarda & on les traita comme ennemis. Le connêtable de Montmorency fit approcher les troupes, & le 9 de Septembre il investit la place avec trois escadrons de cavalerie, & dix compagnies d'infanterie, que commandoit Gaspard de Coligny. Il y eut de frequents combats, dans l'un desquels Maillé de Brezé capitaine de la seconde compagnie des Gardes, & le Capitaine Cornet furent tuez. Du côté des ennemis, le comte Madruce, le comte de Pondevaux, & le comte de Trelon, l'un des plus considérables du payis de Luxembourg, & grand maître de l'artillerie, furent faits prisonniers. Dans le même tems Bourdillon, lieutenant de Roi en Champagne, battit proche Maubert-Fontaine le bâtard d'Avanes, qui fut obligé de prendre la fuite, & l'on enleva aux ennemis deux drapeaux qui furenta portez au Roi. Ensuite on fit le dégât dans le payis d'alentour, & après avoir abbatu les Forts, & tous les retranchemens des ennemis, & taillé en pieces ceux qui étoient dedans, on s'avança vers Casteau-Cambresis.

Robert de Croy, évêque de Cambray, avoit fait bâtir à

Henri II. 1553.

grands frais dans cet endroit une maison de plaisance aussi magnifique qu'agréable : comme c'étoit un Prélat voluptueux, il avoit donné le nom de quelque plaisir à chacune des differentes parties de cette maison. Elle étoit située sur le penchant d'un côteau, & composée de quatre pavillons élevez les uns sur les autres en terrasses, depuis le bas jusqu'au haut de la colline[1]. Le Roi y prit son logement, & ne voulut pas permettre qu'on y fît le moindre dégât, ni qu'on touchât aux bâtimens, quoique les gens du lieu s'imaginassent au contraire que le Roi se vengeroit, par la ruine de ce palais, des hostilitez que le comte du Rœux, cousin germain de l'Evêque, avoit commises autrefois à Follembray. Le duc de Guise, Charle son frere, & les cardinaux Alexandre Farnese & de Châtillon, qui accompagnoient le Roi, y prirent aussi leur logement.

Les ennemis ayant rassemblé leurs troupes, s'étoient retranchez dans une vallée au-dessus de Valenciennes. Le Roi marcha de ce côté-là avec toutes ses forces. Il n'y avoit qu'une colline entre le camp des ennemis & notre armée ; mais ils avoient élevé des deux côtez de leur camp des plate-formes, sur lesquelles ils avoient dressé des batteries, dont ils foudroyoient nos troupes. Les Imperiaux les voyant approcher, sortirent de leurs lignes, & on combattit vigoureusement. Comme il y avoit apparence qu'on en viendroit à une action générale, nos gens s'avancerent, en gardant le même ordre que celui que j'ai marqué ci-dessus. Le Roi alloit lui-même de rang en rang pour encourager ses troupes, & particulierement les Suisses ; comme si cette journée eût dû être décisive, & que toute sa fortune en eût dépendu. Les chevaux-legers prirent les devans, & se posterent avantageusement pour surprendre l'ennemi ; mais après être resté longtems en ordre de bataille, on sonna la retraite sur la fin du jour. La cavalerie legere, qui étoit dispersée, se réünit : alors elle donna sur la cavalerie des ennemis, & la poussa jusque dans leur camp. Cet

1 *Castellum Cameracense* est une petite ville, qui s'appelloit autrefois le Châtel ou Château en Cambresis. C'est ainsi qu'il est nommé dans la date du traité de paix qui y fut fait en 1559. on l'appelle aujourd'hui Casteau-Cambresis. M. de Thou dit que Robert de Croy en étoit alors évêque : Cambrai n'a été érigé en Archevêché que 20 ans après. Il donna à sa maison de plaisance le nom de Montplaisir, & le peuple l'appelle encore aujourd'hui de ce nom. Elle fut ruinée par le baron d'Inchi de la maison de Gavre, lorsque le duc d'Alençon s'empara de Cambrai.

avantage ne fut pas ſans perte, il demeura ſur la place environ cent hommes des nôtres : de ce nombre furent Genlis gentilhomme de Bourgogne, & Ferrieres lieutenant de la cornette de René d'Anglure de Givri. Enfin la nuit qui ſurvint fit ceſſer le combat.

On tint Conſeil le lendemain, & l'on jugea à propos de ſe retirer ; il paroiſſoit trop dangereux d'attaquer un ennemi ſi bien fortifié, qui faiſoit la guerre dans ſon propre payis, & qui avoit derriere lui une ville, d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance. Il nous étoit aſſez glorieux de lui avoir préſenté la bataille, qu'il avoit refuſée. Un plus long ſéjour dans un payis ennemi, & dans un lieu ſi déſavantageux, n'étoit pas ſans danger. La maladie du connêtable de Montmorency fut encore un autre motif de cette retraite. Les efforts qu'il avoit faits, en courant de rang en rang, & en criant de toutes ſes forces, pour encourager les ſoldats, joints au chagrin de n'avoir rien fait avec une armée ſi conſidérable, lui cauſerent cette maladie qui le reduiſit à l'extrêmité. Comme le Roi ne faiſoit rien ſans ſa participation, & que par ſon conſeil on crut que cette maladie du Connêtable l'engagea à ramener ſes troupes de ſi bonne heure. On ſe retira donc à Fons-Somme, à deux milles au-deſſus de S. Quentin en Vermandois, & le 21 de Septembre, ou environ, l'armée ſe ſepara. Les Suiſſes ayant reçu leur paye, furent congediez, & la Nobleſſe eut ordre de ſe retirer dans ſes maiſons. Une partie de la cavalerie fut miſe en differentes garniſons ; on laiſſa l'autre avec les chevaux-legers, ſous la conduite du maréchal de S. André, qui ſe rendit avec les Allemans, & les vieilles bandes à Auchi-le-Château au-deſſous d'Hedin, d'où il paſſa dans la comté de S. Paul, où il mit tout à feu & à ſang aux environs de S. Omer, de Lilers, d'Aire & de Perne. Il prit d'aſſaut la citadelle de Perne, & maſſacra tous les Eſpagnols qui y étoient enfermez. Il ne fit aucune autre action mémorable ; on remarque ſeulement que le vidame de Chartres eſcarmoucha près de Lilers pendant un jour entier contre les Eſpagnols, à qui les habitans, qui craignoient leur inſolence, avoient refuſé d'ouvrir leurs portes. Il remporta à la verité tout l'avantage ; mais il y acquit d'autant moins de gloire, qu'il avoit bien plus de troupes que les vaincus. Le maréchal de S. André ayant laiſſé

Fin de la campagne ſur la frontiere de Flandre.

HENRI II. 1553.

en cet endroit le Rhingrave avec ses regimens, (le Roy lui avoit donné le gouvernement d'Hedin) se retira sur la fin d'Octobre ; il mit une partie de ses troupes en quartier d'hyver, & congédia le reste. Voilà ce qui se passa de plus remarquable pendant cette année en France sur la frontiere des Payis-bas.

Affaires d'Italie.

On n'étoit pas dans l'inaction en Italie. L'Empereur extrêmement fâché de la défection des Siennois, qui s'étoient declarez pour nous, crut qu'il étoit de la derniere importance de ne pas souffrir plus long-tems les François maîtres de Sienne. Il résolut donc d'envoyer des troupes en Toscane, avant qu'ils pûssent s'y établir & y affermir leur puissance, par des garnisons & des forteresses. Il donna la conduite de cette guerre à Pierre de Tolede, alors viceroi de Naples. Charle avoit résolu depuis long-tems d'ôter la Viceroyauté à ce Seigneur, dont la dureté inflexible, & l'imprudente sévérité avoient aliené les esprits de toute la Noblesse; cependant pour ne pas paroître ceder aux remontrances & aux plaintes des Grands de ce Royaume, qui demandoient la révocation de Tolede, l'Empereur avoit jusqu'alors differé de le rappeller, espérant trouver une occasion, où sous prétexte de le charger de quelque expédition militaire, il pourroit le tirer de ce poste, sans offenser un homme si important, que la vieillesse d'ailleurs rendoit respectable, & qui avoit exercé avec honneur les plus grands emplois. On lui donna donc ordre de faire la guerre aux Siennois avec les troupes du royaume de Naples, & avec quatre mille Allemans, qui étoient à la solde de Ferdinand de Gonzague. L'Empereur avoit engagé dans cette guerre Côme duc de Florence, par l'entremise de François de Tolede, en lui représentant la grandeur du péril qui le menaçoit de fort près. Côme ne fit pas beaucoup de difficulté d'entrer dans les vûës & dans les intérêts de l'Empereur. Cependant le cardinal de Ferrare qui gouvernoit, comme un Souverain, la République de Sienne, & le cardinal de Tournon, lui avoient fait de belles promesses, & l'avoient assûré de la bonne volonté du Roi & de la Reine à son égard. Malgré cela, il croyoit avoir tout à craindre des François, & il se le persuadoit d'autant plus, qu'il voyoit les bannis de Florence prendre parti dans les troupes de France, où ils étoient bien reçus

du Roi, & où ils recevoient la haute paye. D'ailleurs on n'avoit fait aucune mention de lui, dans le traité conclu depuis peu entre le Roi & la République de Sienne.

Les Siennois en reconnoissance des bienfaits qu'ils avoient reçûs du Roi, à qui ils étoient redevables de leur liberté, avoient promis de lui être toûjours dévoüez, de laisser à ses troupes le passage libre dans les villes de leur dépendance, de fournir des vivres à son armée, & de donner une retraite assûrée dans leurs ports à ses flottes, & à tous les vaisseaux François. Le Roi de son côté s'étoit engagé à les défendre contre les étrangers qui les attaqueroient, & à leur fournir des troupes qu'il leveroit à ses dépens. Quoique Côme eût voulu n'avoir pour voisins, ni l'Empereur, ni les Espagnols, ni le Roi de France, cependant comme il avoit toûjours suivi le parti imperial, & qu'il se défioit de la France, dont il apprehendoit les desseins, il aimoit encore mieux voir Sienne entre les mains de l'Empereur qu'en celles du Roi. Mais avant que d'en venir à une guerre ouverte, il chercha une voie pour terminer l'affaire de gré à gré. Ce projet qu'il proposa, fut que la République de Sienne conserveroit sa liberté; ensorte qu'en même tems qu'elle seroit alliée du Roi, elle auroit pour l'Empereur toutes sortes d'égards & de ménagemens, sans qu'on pût mettre garnison dans la ville, ou y bâtir une citadelle. Ce projet resta sans exécution, parce qu'il n'étoit pas certain que l'Empereur acceptât ces conditions. Le Pape d'ailleurs, dont il employoit principalement la médiation, n'agissoit pas de bonne foi dans cette affaire: Son ambition lui faisoit déjà devorer la souveraineté de Sienne; & il vouloit engager Côme à marier sa fille encore enfant avec Fabiano, Prince imaginaire de cette ville, fils de Baudoüin son frere. Le Pape vouloit encore qu'on ajoûtât quelques articles aux conditions de l'accommodement que Côme proposoit. Il prétendoit donner pour chef à une République libre un Cardinal de merite, d'une prudence & d'une probité reconnuë; ce choix regardoit sans doute Marcello Cervino de Montepulciano, qui depuis fut Pape [1]. Il demandoit encore qu'on mît dans Sienne une garnison de douze cens hommes, dont il nommeroit le Commandant.

1 Sous le nom de Marcel II.

HENRI II. 1553.

Le Pape dépêcha Achille de Graſſi ſon ſecretaire,& le duc de Florence, envoya Pirro della Saſſetta, pour traiter avec le Viceroi, des articles de l'accommodement. Le Viceroi étoit d'avis qu'on en parlât à l'Empereur: cependant,ſans perdre de tems, il ſe diſpoſoit à la guerre. Mais André Doria, qui avoit fait paſſer des Allemans dans la campagne de Rome, d'où il s'étoit retiré à Pozzuolo, & à Baye, dont le port étoit meilleur & où l'air étoit plus temperé, tâchoit de le détourner de cette entrepriſe. « Sans parler de la perte des galeres qui ont été fra-» caſſées l'année précedente, quelle eſperance, diſoit Doria, » peut-on avoir de l'heureux ſuccès d'une guerre commencée » ſi à contre-tems, ſans proviſions de bouche, & dans une » circonſtance, où l'on ne peut recevoir que très-difficile-» ment du ſecours? Il nous faudra faire la guerre dans un payis » montagneux & couvert de bois, contre des hommes que la » perte d'une ou de deux batailles ne pourroit pas abattre, & » que la défenſe de leur liberté porteroit juſqu'aux dernieres » extrêmitez.

Doria ſe ſervoit de ces motifs & de quelques autres ſemblables, pour détourner Pierre de Tolede de ſon entrepriſe: il lui conſeilloit encore, en ami, de ne pas aller plus avant, parce qu'étant vieux, & accoûtumé aux douceurs d'une vie tranquille, il ne pourroit ſoûtenir la fatigue d'une guerre qui ſe feroit en hyver. Le Viceroi perſiſta toûjours dans ſa réſolution, ſoit qu'il fût preſſé par les ordres de l'Empereur, qui lui vouloit, ôter par quelque moyen que ce fût, la viceroyauté de Naples, ſoit que ce vieillard ambitieux ſe fît une gloire d'entreprendre hors de ſaiſon une guerre ſi difficile; peut-être auſſi crut-il que Doria ne lui parloit pas ſincerement, & qu'étant né dans un Etat republiquain, il protegeoit ſecretement les Siennois & favoriſoit leur liberté. Ainſi après avoir envoyé en Lombardie François Oſorio, pour en faire venir quatre mille Allemans, & Aſcanio de la Cornia, pour faire en Italie des levées, il monta ſur les galeres de Doria avec deux mille Eſpagnols, & avec les Allemans qu'il avoit avec lui, & accompagné d'une nombreuſe Nobleſſe, de ſa femme, de ſes enfans, & d'une longue ſuite de Dames, il aborda à Livourne. Il avoit laiſſé à Naples Dom Louis ſon fils aîné, pour gouverner en ſon abſence: Dom Garcie ſon ſecond fils, qui menoit

avec lui les autres troupes Italiennes, avoit pris une route differente par terre.

Cornia s'étoit déjà rendu à Valiano, avec quatre mille Italiens, & s'étoit emparé du pont qui est sur la Chiana, dans les terres de Florence. Tout étoit en armes dans le territoire de Sienne, parce qu'on y faisoit le dégât de part & d'autre. Cependant les Allemans, que commandoit Jean-Bâtiste Lodrone, & qui avoient ordre de revenir de Lombardie, ne paroissoient point encore. Dès que le Viceroi fut arrivé à Florence, où il fut reçu avec beaucoup de pompe & de magnificence, par Côme & par Eleonore sa fille, il s'entretint avec son gendre des moyens de faire cette guerre; & comme il avoit peu d'artillerie, il en obtint un grand nombre de canons avec tout l'attirail. Mais quelque tems après, soit qu'il eût été fatigué par la longueur du chemin, ou qu'il ne se fût pas assez ménagé avec sa nouvelle épouse [1], qui étoit parfaitement belle, il tomba dans une maladie dangereuse, dont il mourut le 23 de Fevrier.

Mort de Pierre de Tolede.

Après sa mort, Dom Garcie son fils, qui étoit déjà arrivé dans le territoire de Cortone, prit le commandement, dont le duc de Florence, à qui l'Empereur l'offrit, ne voulut pas se charger. On lui donna pour adjoint Alexandre Vitelli, capitaine de grande réputation. Ces deux Chefs partagerent entre eux les troupes, qui montoient jusqu'à vingt mille Italiens. Dom Garcie devoit descendre avec le corps le plus considérable dans le Val-di-Chiana, & s'y emparer du plus grand nombre de villes & de châteaux qu'il pourroit: car les ennemis sçavoient, qu'à l'exception de Chiusi, qu'on faisoit fortifier à la hâte, les François avoient abandonné les autres places. Vitelli devoit attaquer les côtes maritimes, & se joindre là avec les Espagnols qui étoient à Orbitello, & avec ceux qu'on attendoit depuis long-tems de Sicile, pour assiéger ensemble Grosseto, la plus importante place de ce payis, que les François n'avoient pas encore fortifiée, Jean-Bâtiste Savello étant mort quelque tems auparavant, Côme invita à cette expédition Jean-Jâque Medichino marquis de Marignan: mais il

1 Elle s'appelloit Vincente Spinella, fille de Ferdinand duc de Castrovillari, dont il n'eut point d'enfans. Il avoit épousé en premiere nôces Marie Osorio de Pimentel.

s'en excusa sous prétexte de maladie, quoiqu'il se fût déjà mis en chemin.

D'un autre côté Aurelio Fregose faisoit des levées au nom du Roi dans l'Etat d'Urbin, & dans la Marche. Dom Garcie emporta d'emblée Asina-Longa & Lucignano, où étoit Moretto Calabrois, avec six cens hommes de garnison, mais que de Thermes en avoit fait sortir auparavant. Dom Garcie vouloit faire raser cette derniere place; mais Côme s'y opposa, sous prétexte qu'elle dépendoit de l'Etat de Florence, & qu'il y avoit à ce sujet depuis long-tems une grande contestation entre les Florentins & les Siennois. Sur ces entrefaites, Côme rappella, malgré les murmures des Siennois, Leon de Ricasoli, qu'il avoit envoyé à Sienne, plûtôt comme un espion, que comme un Ambassadeur qui venoit traiter de la paix. Il avoit reconnu que la haine contre Mendose & les Espagnols empêchoit les Siennois d'écouter aucune proposition d'accommodement, les François étant maîtres de la ville; il voyoit d'un autre côté, que l'animosité & le courage des citoyens rendroient inutiles tous les effotts qu'on feroit pour s'en rendre maître. Il fut donc d'avis de s'emparer des places voisines, & d'y mettre des garnisons, afin d'affamer la ville de Sienne, de la tenir comme bloquée, & par-là l'obliger à se rendre.

Ainsi après la prise de Lucignano & de quelques autres places, dans le Val-di-Chiana, Dom Garcie résolut d'assiéger Monte-Fellonico. Sartorio Thieneo de Vicenze y commandoit, avec cent quatre-vingt hommes de garnison, ou environ; mais voyant qu'on faisoit approcher le canon, il abandonna la place. Ensuite on alla à Pienza, que Jourdain des Ursins avoit entrepris de défendre; mais il fut contraint de se refugier avec ses gens à Montalcino, parce qu'on amena le canon plus promptement qu'il ne pensoit, & qu'il n'avoit pas eu le tems d'élever à une juste hauteur les remparts qu'il avoit commencez. Paul des Ursins étoit dans Chiusi. On envoya Corneille Bentivoglio dans Grosseto avec quatre cens hommes de pied & deux cens chevaux-legers, pour défendre les côtes de la mer. De Thermes apprehendoit pour cette derniere place, parceque les Allemans étoient arrivez de la Lombardie, & les Espagnols de la Sicile & de Naples. D. Garcie

en marchant contre Montalcino, attaqua en chemin Montichiello, qui n'étoit qu'un petit château, mais situé avantageusement, & qui pouvoit incommoder ceux qui assiégeroient Montalcino, s'ils le laissoient derriere eux. Il y trouva plus de résistance qu'il ne pensoit: car Adrien Baglioni avoit retenu quelques soldats de la garnison, qui étoit sortie de Pienza, & avec quatre cens hommes d'élite, il s'étoit chargé de défendre la place. Cornia y donna un assaut pendant la nuit, mais sans succès; il perdit plusieurs de ses gens, & il fut lui-même blessé au visage d'un coup de pierre; ainsi voyant que la ruse ne lui réüssissoit pas, il eut recours à la force ouverte. Ce château est fort élevé, il tire même son nom de cette élevation, & est escarpé de toutes parts; ensorte qu'il est difficile de le battre avec le canon. On en fit enfin conduire sur un lieu élevé avec beaucoup de difficulté; car dans ce mois de Mars la terre étoit si imbibée des pluies continuelles qui étoient tombées, que les hommes & les chevaux ne pouvoient se soûtenir. On ruina bien-tôt les bastions, & on fit bréche; l'ennemi monta deux fois à l'assaut, & fut deux fois repoussé. Les assiégez perdirent cependant une tour, où les Espagnols se logerent. Comme la garnison vint à manquer de poudre, elle se rendit, vie sauve, le 21 de Mars, après avoir arrêté les assiégeans pendant vingt-un jours: les soldats furent renvoyez sans armes. Les ennemis donnerent des loüanges à leur bravoure, qu'ils avoient signalée dans la défense d'une place si peu considérable: Baglioni fut pris & conduit à Pienza.

Jean Gagliardo étoit dans Buon-convento, avec une compagnie de Chevaux-legers. Il abandonna la place, dès-que la cavalerie legere Napolitaine parut sous la conduite du Prince de Bisignano; mais il fut surpris en chemin, & mis en fuite avec perte d'une vingtaine de ses gens. On surprit aussi trois cens des nôtres qui occupoient Treguanda. De Thermes avoit mis garnison dans presque toutes ces petites places: non qu'il crût pouvoir les défendre, mais pour arrêter l'ennemi qui marchoit contre lui, & donner le tems de fortifier Chiusi, Grosseto & Montalcino.

Vers les côtes de la mer, les Allemans commandez par Lodrone, étant sortis de Giuncarico pour escorter & défendre les marchands de bled du territoire de Piombino, furent

HENRI II. 1553.

maltraitez par Corneille Bentivoglio, & Alexandre de Terni: la plûpart furent pris, plusieurs taillés en pieces, & ils perdirent leurs enseignes. Ainsi ceux qui resterent, songerent plûtôt à se retirer promptement vers l'armée, en faisant un grand circuit par les terres de Volterrano, & le Val d'Arno, qu'à faire sur cette côte la guerre, à laquelle ils étoient destinez.

L'armée étoit déjà devant Montalcino. Jourdain des Ursins s'y étoit enfermé, avec le comte Mario de Santafiore, & Camille Martinengo, pour soûtenir tout l'effort de la guerre, qui alloit tomber sur lui. Cette place est située sur une colline inaccessible de trois côtez. Il y a un petit terrein uni, au-dessous de la partie de la ville la plus élevée, où est la citadelle. Dom Garcie jugea à propos de commencer l'attaque par cet endroit, persuadé que, dès qu'il seroit maître de la citadelle, la ville ne pourroit resister plus long-tems. Ainsi le jour de Pâques, il fit élever une batterie de ce côté-là: mais voyant qu'il avançoit peu, & que les fréquentes sorties de la garnison fatiguoient ses troupes, il donna ordre qu'on levât dans la Toscane deux mille hommes, pour garder la tranchée; il crut même que l'envie de surpasser les Espagnols pouvoit rendre ces gens propres pour les attaques. Les dehors de la place étoient ruinez par le feu continuel des assiégeans: Dom Garcie voyant qu'il y avoit encore en-dedans une muraille très-haute, soûtenuë par un rempart, dont il ne pouvoit s'emparer sans beaucoup de travaux & de dangers, eut recours à l'artifice. Il fit tenter Moretto Calabrois, banni de son payis, à qui il promit de l'y rétablir honorablement, & de lui faire rendre ses biens, s'il vouloit livrer une porte de la ville. Moretto découvrit le complot à des Ursins, & feignant d'accepter la proposition, il trompa les ennemis, qui s'étoient avancez pour entrer à l'heure marquée: cependant il n'en surprit pas un si grand nombre qu'il avoit espéré.

Dom Garcie ayant été informé par ses espions, qu'on envoyoit vingt-mille écus d'or de Rome à Montalcino, les fit enlever par un parti de troupes choisies, près de Montefiasconi, ville de l'Etat Ecclésiastique. La chose ayant été sçûë, le Legat de Viterbe contraignit les gens de Dom Garcie de déposer entre ses mains cet argent; & sur les plaintes de notre Ambassadeur à Rome, le Pape fit rendre la somme entiere

aux ministres François, malgré l'opposition & les murmures des Impériaux. Les ennemis eurent un plus heureux succès dans l'enlevement de Monte, & de Jean Galeas de San-Severino comte de Gajazzo: ils apportoient cinq mille écus d'or de Sienne à Montalcino, pour payer la garnison. Tous leurs gens furent tués, ou tomberent, avec l'argent qu'ils conduisoient, entre les mains des ennemis.

Cependant le Pape envoya à Florence le cardinal de Perouse, frere d'Ascanio de la Cornia, & le cardinal Sermoneta à Sienne, pour chercher les moyens de pacifier les choses. Il fit cette démarche à la sollicitation de Côme, qui craignoit l'évenement de cette guerre, dont la proximité l'incommodoit beaucoup. Mais voyant qu'on avançoit peu par cette voye, il vint lui-même à Viterbe, avec Jean Manriquez, ambassadeur de l'Empereur à Rome, pour presser par sa présence la négociation. Le Pape y fit les mêmes propositions qu'auparavant, & les Ministres de l'Empereur furent alors obligez de les recevoir, parce qu'ils sçavoient que la flotte Turque étoit déjà en pleine mer, & qu'ils prévoyoient qu'il faudroit nécessairement faire retourner les troupes à Naples : d'ailleurs, les heureux succès de nos armes dans le Piémont leur avoient fait perdre le courage ; Verceil avoit été pris & pillé par Brissac, & on avoit découvert à Sienne une conjuration, sur laquelle ils comptoient beaucoup. Je vais dire quelque chose de ces évenemens, avant d'aller plus loin.

Ferdinand de Gonzague, dont on faisoit tous les jours de nouvelles plaintes à l'Empereur, se trouvoit dans les plus fâcheuses conjonctures, & étoit extrêmement haï du peuple. Cependant, pour ne pas rester dans l'inaction, il résolut vers le commencement de Juin d'assiéger Bene, place forte dans le payis des Langhes. Le comte de la Trinità voulant dépoüiller de cette place le comte de Bene son frere, qui étoit attaché à la France, engagea Gonzague à cette expédition. Il lui avoit fait croire que la ville étoit sans munitions de bouche, & qu'il étoit certain que cette nécessité obligeroit les habitans de se rendre, dès que l'armée paroîtroit. Ces motifs engagerent Gonzague à faire avancer ses troupes vers la ville. Le comte de Bene, qui n'avoit fait aucuns préparatifs, écrivit aussi-tôt à Brissac, qui étoit alors à Carmagnole, pour

HENRI II. 1553.

l'informer du danger, où il ſe trouvoit. Il n'y avoit dans la place que quatre compagnies d'infanterie, ſans aucun autre capitaine que Louis Duc. A la priere du comte de Bene, Blaiſe de Montluc, que René de Birague y avoit auſſi engagé, fut envoyé au ſecours de la place, avec Theodore Bedeigne; & ſa compagnie. Montluc y entra, au grand contentement du Comte, & des François, huit jours après l'arrivée de Gonzague. Celui-ci ayant fait brûler les moulins, qui étoient hors la ville, & détourner les eaux, pour rendre inutiles ceux du dedans, eſpéroit par ce moyen obliger dans peu les aſſiégeans à ſe rendre, ſans même y employer la force. Pendant que, flatté de cette eſpérance, il ne faiſoit aucunes tentatives, & reſtoit dans l'inaction, Montluc employoit tous ſes ſoins à faire tranſporter des bleds dans la place, & à y conſtruire des moulins pour les moudre. On donna ordre à Jerôme de Thurin, fils du fameux Colonel Jean de Thurin, d'abattre les digues, pour remettre dans leur ancien lit les eaux, que les ennemis en avoient détournées. Cela fut exécuté heureuſement en deux ou trois fois, & les aſſiégez en reçurent un grand ſoulagement pendant quelque tems. Un Maçon inventa un expédient, qui fut de faire ſervir les tombes de meules. Cependant la garniſon fit une ſortie pendant la nuit, & à la faveur du combat, ſix cens habitans ſortirent auſſi de la ville, pour couper en différens endroits les bleds qui étoient en maturité : ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur & de célérité, que les aſſiégez eurent bien-tôt des vivres en abondance. Gonzague voyant par là ſes projets échoüez, & n'ayant point d'artillerie, fut obligé de lever le ſiége, & de ſe retirer, en témoignant ouvertement ſon dépit, & la mauvaiſe opinion qu'il avoit du comte de la Trinità.

Peu de tems après, Briſſac mena ſes troupes devant Cortemiglia, que Pierre Salſede avoit autrefois occupée avec une garniſon Eſpagnole. Cette place eſt dans les Langhes: la riviere paſſe au travers; elle a une citadelle, & au-delà de la riviere un fauxbourg, où Briſſac ſe logea. De l'autre côté, au-deſſous de la citadelle, il y a un couvent, dans lequel on mit trois compagnies, ſous la conduite de Bonnivet; on braqua huit canons en cet endroit, au-delà du pont de brique, pour battre la muraille qui eſt vis-à-vis de ce couvent. François

Dupleſſis de Richelieu [1] s'étoit déjà emparé de la ville ; mais la plus grande difficulté étoit de ſe rendre maître de la citadelle, qu'on ne pouvoit prendre qu'avec du canon. Il falloit néceſſairement en tranſporter de l'autre côté de la riviere, qui étoit entre deux, pour le placer dans un endroit où l'on pût dreſſer une batterie. On reſolut de ſonder le gué, afin de voir ſi le fond étoit aſſez ſolide, pour y faire paſſer des pieces d'artillerie. Cela fut exécuté par l'adreſſe de Montluc, contre le ſentiment des autres Chefs. Le maréchal de Briſſac vint même ſur le lieu : le canon fut tranſporté ſans aucun danger, & on le fit entrer dans la ville par une ouverture faite à la muraille. Dès que le gouverneur de la citadelle vit le canon ſi près de lui, contre ce qu'il s'étoit imaginé, il fit battre la chamade, & convint de la capitulation avec Bonnivet.

Cependant le maréchal de Briſſac ayant appris qu'Alvaro de Sandi venoit au ſecours de la ville, & qu'il étoit logé à San-Stephano, qui n'en eſt éloigné que de cinq milles, laiſſa dans la ville & dans le couvent ſix compagnies pour les garder, & ſe poſta ſur une colline qui eſt à l'oppoſite, pour combattre l'ennemi ; mais Sandi ſe retira dès qu'il eut appris la reddition de la citadelle. On donna le gouvernement de la place à Richelieu, qui s'étoit fort diſtingué dans ce ſiége. Peu de tems après, Montluc étant ſorti d'Alba avec trois compagnies & deux coulevrines, marcha vers Seravalle : il battit cette place avec ſon artillerie, & pendant que la garniſon parlementoit, ſes gens eſcaladerent la muraille par derriere, ſurprirent la ville & la pillerent. Après cette expédition pluſieurs châteaux voiſins d'Alba ſe rendirent volontairement. Enſuite le maréchal de Briſſac aſſiégea Ceva avec toutes ſes troupes. Ceva eſt une petite place du payis des Langhes, dans une belle ſituation, & fort bien bâtie : la riviere arroſe ſes murailles ; mais elle eſt commandée par une colline, au pied de laquelle eſt un rocher eſcarpé : il y avoit ſur ce rocher un hermitage, ou l'on ne pouvoit aborder que par le moyen d'une planche : un peu plus loin il y avoit un baſtion, qui communiquoit à la ville par un foſſé. Le Maréchal étant en marche, on envoya devant

1 Il étoit fils de François III. Meſtre de camp d'un Regiment, & fut tué au ſiége du Havre en 1563. On le ſurnomma le Sage, à cauſe de ſa prudence & de ſa modération, comme M. de Thou le dit ailleurs. Il étoit grand oncle du cardinal de Richelieu.

HENRI II. 1553.

François Bernardin & Montluc maréchaux de camp, pour tracer le lieu du camp, & marquer les logis; mais l'envie de combattre leur faisant oublier ce qu'ils devoient faire, ils en vinrent aux mains avec la garnison qui étoit sortie de la place, & avec le secours de Bonnivet qui survint, ils la mirent en fuite; ayant franchi le fossé, ils l'enfermerent entre la colline & la ville, & tuerent même le Commandant. La nuit étant venuë, sans qu'on eût pû faire ces logemens, l'armée fut obligée de camper à découvert; mais l'heureux succès servit d'excuse aux Marêchaux de camp. Les ennemis qui étoient logez dans l'hermitage, Corses pour la plûpart, épouvantez de cette action, & informez que leur Commandant avoit été tué, demanderent à traiter avec San-Petro Ornano, & se rendirent; ils engagerent même ceux qui étoient dans le bastion voisin à suivre leur exemple. Dès qu'ils se furent rendus, on ouvrit les portes de la ville au Marêchal, qui de peur d'y consumer inutilement les vivres, en sortit aussi-tôt, après y avoir laissé pour gouverneur le capitaine Loup avec une garnison.

Gonzague ayant fait de vains efforts pour reprendre ces places conquises avec tant de facilité, profita du tems de la tréve pour se retirer à Aste, où, ne pouvant mieux faire, il résolut de fortifier Valfenera, ville située dans un endroit fertile & avantageux, & qui n'est pas éloignée de Villeneuve d'Aste. S'étant emparé de ce lieu, il bloqua par ce moyen presque entierement Cisterna & S. Damien, entre Aste & Valfenera: Alba même en recevoit beaucoup d'incommodité. La tréve ayant été rompuë, Gonzague fit toute la diligence possible, pour achever ses fortifications; mais un accident imprévû l'obligea d'interrompre pour quelque tems ces ouvrages: ce fut la prise de Verceil, dont le marêchal de Brissac s'empara de cette maniere. Dès que les troupes Allemandes furent sorties du Piémont, & que Gonzague eut distribué dans les garnisons le petit nombre de soldats qui lui restoient, l'aversion qu'on avoit pour ce Général, & pour tous les Espagnols, & l'affection que tous les peuples avoient au contraire pour le marêchal de Brissac, & par conséquent pour le nom François, faciliterent nos entreprises, sans que les ennemis pussent les traverser. Le Marêchal ayant rassemblé ses troupes à Carmagnole vers la fin de Septembre, se mit secrettement en

marche

marche avec dix-huit cens hommes de pié, & quatre mille chevaux. Ayant investi Verceil pendant la nuit, il la prit par escalade : il ne restoit plus que la citadelle, où le capitaine San-Michele Espagnol s'étoit enfermé. On ne pouvoit la prendre qu'avec du canon ; & le Maréchal, pour faire plus de diligence, n'avoit pas voulu en amener avec lui : mais il fut averti par ses espions, qu'il y en avoit plusieurs pieces dans le jardin de l'Evêque, dont il pourroit facilement se servir contre la citadelle, dès qu'il auroit pris la ville. Outre cela Merle Montestruc rapporta, qu'il avoit remarqué un endroit du mur de la citadelle si foible, qu'un seul belier pouvoit y faire en peu de tems une bréche considérable : mais la Fortune ne seconda pas ces premiers succès.

Montestruc, après la prise de la ville, venant dès le point du jour avec empressement au-devant de Charri, pour l'embrasser, & le féliciter de la réussite de cette entreprise, fut tué malheureusement par un soldat de ce dernier, qui le prit pour un ennemi. Les pieces d'artillerie qu'on trouva dans la ville étoient sans affuts, & par conséquent hors d'état de servir. Outre cela on devoit craindre que les garnisons des places voisines, que Gonzague avoit fait assembler à la hâte à San-Germano, ne coupassent le chemin à nos troupes, & ne les enfermassent entre la place & la citadelle. Ainsi Brissac fut obligé d'abandonner Verceil, deux jours après s'en être emparé ; il pilla cette ville & le Palais où étoient les meubles prétieux du duc Charle : il y enleva encore cette grande & fameuse corne de licorne, & emmena avec lui un grand nombre de prisonniers. Il partit au point du jour, & sa retraite ne se fit pas sans péril : car Cesar Maggi le poursuivit vivement, avec la cavalerie de Demetrio Albanois, & de Riberio Brancaccio. François d'Este, qui venoit de Crescentino, étant arrivé trop tard, nos troupes passerent la Doria, & arriverent dans leurs quartiers, sans autre perte que celle d'une partie de leur butin.

Mort de Charle duc de Savoye, & son caractére.

Peu de tems auparavant Charle duc de Savoye étoit mort à Verceil le 16 d'Août. Ce Prince étoit d'un caractére doux, & d'un esprit fort simple ; il n'eut pas assez de force & de grandeur d'ame pour soutenir la mauvaise fortune, qui le persécuta pendant presque toute sa vie. Philbert Emanuel son fils étoit d'un caractére tout opposé ; il eut aussi un sort tout

HENRI II. 1553.

différent; car son mérite & sa vertu, qui éclaterent dans mille occasions, le firent rétablir dans les Etats de son pere, & le rendirent digne de contracter avec nous une glorieuse alliance. Au reste la mort du duc Charle fit peu de bruit, parce qu'il en avoit peu fait pendant sa vie. Aussi plusieurs Historiens contemporains se sont trompez sur le tems où elle arriva, & Sleidan, qui d'ailleurs est assez exact, la met mal à propos l'année suivante.

Conspiration à Sienne découverte.

Dans le même tems on découvrit à Sienne les pernicieux desseins de Giulio Salvi, qui depuis peu avoit été créé capitaine du Peuple. C'est la plus haute dignité où ceux qui sont de famille populaire puissent atteindre. Salvi ayant épuisé, par des dépenses excessives, son bien, & celui de ses freres qui étoient en grand nombre, se dédommageoit sur le bien public de ses pertes particulieres, du tems de Picolomini duc d'Amalfi, que l'Empereur avoit fait gouverneur de la République. Ne trouvant plus cette ressource, & aimant naturellement la nouveauté, il tint des assemblées secretes avec le conseil des Neuf [1], qui ne favorisoient pas le parti du Roi. Enfin ayant été gagné par Leon de Ricasoli Ambassadeur du duc de Florence, il lui promit de lui livrer une porte de la ville, sans même en parler aux Espagnols : le prétexte de sa trahison étoit, qn'il vouloit affranchir sa patrie de la domination des étrangers. Jerôme de Pise étoit du même complot : il avoit brigué la capitainerie du Peuple; mais quoiqu'il eût obtenu l'agrément du Roi, le cardinal de Ferrare, & Paul de Thermes lui avoient refusé cette dignité. Le dépit, qu'il conçut de ce refus, lui fit tenter la fidelité d'Enée Picolomini, un des premiers de la ville; il l'excitoit continuellement à travailler à la liberté de sa patrie. Mais la conspiration ayant été découverte, par l'adresse de Moretto, Salvio, Octaviano son frere, & les deux freres Vignali furent arrêtez, convaincus, & punis de mort. On pardonna à Enée Picolomini, soit à cause de sa noblesse, & de la puissance de sa maison, soit qu'on crût qu'il ne favorisoit pas le parti des Espagnols, quoique d'ailleurs il fut suspect.

Côme ne pouvoit plus rien espérer de l'effet de cette conjuration, & les affaires des Impériaux n'étoient pas en bon état. Ainsi ils consentirent facilement aux propositions que le Pape

1 Adriani dit, *Alcuni dell' ordine de Nova.*

avoit faites ; ce traité étoit déjà conclu & ſigné ; on n'attendoit plus que le conſentement du cardinal de Ferrare, qu'on diſoit avoir tout pouvoir du Roi. Mais le Cardinal, pour gagner du tems, ſe ſervit de différens prétextes, juſqu'à ce que le ſiége de Montalcino fût levé. Enfin il partit pour Viterbe : François de Tolede y étoit venu de Florence de la part de l'Empereur; Louis de Saint Gelais de Lanſac s'y rendit auſſi de Rome. Ce dernier ſe plaignit en preſence du Saint Pere, de ce que Côme aidoit les Impériaux de ſes conſeils, de ſon argent, & de ſes troupes, & de ce qu'il leur donnoit retraite dans ſes villes, au préjudice des intérêts du Roi, qui ne l'avoit point offenſé. Le cardinal de Ferrare ne voulant pas ſigner le traité, & les François refuſant de ſortir de Sienne, on ne put rien conclure : ce Cardinal envoya enſuite au Roi Flaminio de Stabbia des Urſins, pour l'informer de l'état des affaires de Sienne, & l'aſſûrer qu'il ne devoit rien appréhender du côte de la Toſcane.

Cependant le bruit de l'arrivée de l'armée navale des Turcs s'étant répandu, le cardinal Pacheco, qui avoit ſuccedé à Pierre de Tolede dans la Vice-royauté de Naples, preſſoit Dom Garcie de ramener au plûtôt les troupes, pour défendre les côtes de la Sicile, de la Calabre & de la Poüille, de crainte de s'expoſer au danger évident de perdre Naples, dans l'eſperance incertaine de prendre Sienne. Dom Garcie avoit réſolu de laiſſer dans le territoire de Cortone quatre mille hommes d'infanterie Italienne, pour faire des courſes pendant ſon abſence dans le payis ennemi, & ravager les moiſſons : il eſpéroit couper les vivres aux Siennois, & les obliger par ce moyen à recevoir les conditions de paix qu'on leur propoſoit ; mais ce projet fut inutile, parce qu'il manquoit d'argent pour payer ces troupes. Ainſi ayant retiré ſon armée de la Toſcane, il paſſa ſur les terres de l'Etat Eccéſiaſtique, pour ſe rendre à Naples à grandes journées.

Côme, que les Impériaux avoient broüillé ſans aucun fruit avec le Roi, & qui reſtoit ſeul expoſé ſans aucun ſecours aux forces, & à toute la puiſſance des François, ne pouvant ſe dégager de ce mauvais pas, diſſimula ſa crainte & ſon reſſentiment ; il employa tous les moyens poſſibles pour corriger la faute d'autrui, & pour ne pas paroître ſe repentir de ſes premiers engagemens. Ainſi il fit conduire du canon à Montepulciano, & ayant fait revenir ſes troupes, il les diſtribua dans les garniſons des villes

HENRI II. 1553.

voisines ; il en mit une partie dans la même place, dans Foiano & dans Lucignano, dont il étoit maître alors, & l'autre partie dans Arezzo, San-Cassiano, San-Germiniano, & autres lieux.

Les Siennois, après la levée du siége de Montalcino, se croyoient non seulement en sûreté, mais agissoient encore avec insolence. Enflez de cet heureux succès, ils redemanderent avec hauteur à Côme Lucignano. Quoique Côme le refusât d'abord, & qu'il soûtînt son droit sur cette ville par un decret du Senat de Boulogne, qui l'avoit autrefois adjugée aux Florentins ; néanmoins par la médiation du Pape, il voulut bien ceder au tems, & les Siennois obtinrent ce qu'ils demandoient. Dans le même tems les femmes de Sienne, prirent les armes pour la liberté, à l'exemple de leurs maris ; car après la mort de Giulio Salvi, la puissance, qu'il avoit seul, fut partagée entre plusieurs personnes, & la ville ayant été divisée en trois quartiers, on fit aussi trois capitaines du peuple. Sur cet exemple, trois mille femmes ou environ, tant de la Noblesse que du peuple, sous la conduite de Forteguerra, Picolominia, & Livia-Fausta, trois Dames les plus distinguées de Sienne, qui s'étoient habillées en nimphes, & qui portoient des étendards avec leurs devises, s'assemblerent dans la place publique en criant, *France*, *Liberté* : elles parcoururent toute la ville, au grand étonnement de Paul de Thermes même. Deux jours après, elles prirent toutes des corbeilles, des pieux, des béches, & d'autres instrumens propres à remuer la terre, & après avoir salué, devant le palais de l'Archevêque, une image de N. D. patrone de Sienne, & reçu la bénédiction du cardinal de Ferrare, elles allerent ensemble travailler avec ardeur aux fortifications de la ville.

Droits du Roi sur l'Etat de Genes.

La guerre de Toscane, qui en quelque façon avoit commencé cette année, fut suivie de celle de Corse. Cette isle appartient à la république de Genes, sur laquelle nos Rois prétendent avoir depuis long-tems des droits. Car les Genois, il y a environ deux cens ans, ennuyez du mauvais état de leurs affaires, voulurent donner une meilleure forme de gouvernement à leur République. Ils envoyerent en ambassade à Charle VI. Damien Cataneo, & Pierre Persio, pour le prier d'accepter la souveraineté de leur ville. Après que le Doge Antoine Adorne eut abdiqué, on conclut le traité à ces conditions :

Que le Roi seroit regardé comme le protecteur & le seigneur légitime de la République, & de ses dépendances, sans blesser cependant les droits de l'Empire, & qu'il y mettroit en son nom un gouverneur François, qui auroit deux voix dans le Sénat, comme les Doges précedens : Que les Genois regarderoient comme leurs amis les alliez du Roi, & ses ennemis comme les leurs, en conservant néanmoins leurs alliances avec l'Empereur de Constantinople, & le Roi de Chypre : Qu'on mettroit entre les mains du Roi dix places des plus considérables de la Républiqúe, pour les garder, & y mettre garnison Françoise : Que la République conserveroit toûjours la fidélité qu'elle juroit au Roi, & que Genes & ses dépendances ne pourroient être alienées du domaine de la Couronne, pour quelque cause que ce fût.

Les factions d'Orleans & de Bourgogne s'éleverent quelque tems après en France, & mirent le Royaume à deux doigts de sa perte. Pendant ces troubles, les ducs de Milan, profitant de l'occasion & du voisinage, usurperent la souveraineté de Genes, que les citoyens de cette ville avoient donnée à nos Rois de leur propre mouvement. On prouve par des actes autentiques, & des témoignages dignes de foi, que long-tems après cette usurpation, les ducs de Milan ont rendu à nos Rois, comme seigneurs directs & suzerains, foi & hommage pour la principauté de Genes. Philippe de Comines, historien François, rapporte dans le livre VI. de ses mémoires, que Jean Galeas duc de Milan rendit cet hommage à Louis XI. Ludovic Sforce ayant été chassé, Louis XII. recouvra l'ancienne possession de Genes, & y ayant mis pour gouverneur Philippe de Cleves, il en retint la souveraineté pendant huit ans ; mais le peuple s'étant révolté, on chassa les François, & Paul de Novi fut créé Doge. Le Roi quelque tems après reprit Genes, & fit trancher la tête à Novi, & bâtir une citadelle, comme pour mettre un frein à la legereté d'un peuple si inconstant & si indocile.

Enfin Octavien Fregose ayant abdiqué volontairement la souveraineté, en faveur de la France, & pour l'utilité de la République ; François I. y conserva les droits de nos Rois ; & Fregose lui-même, au nom du Roi, la gouverna pendant neuf ans. Mais après la bataille de Pavie, les François furent

HENRI II. 1553.

entierement chaſſez de l'Italie, & perdirent en même tems l'autorité ſur cette ville. Le Roi croyoit avoir le même droit ſur la Corſe, que ſur Genes. Il en entreprit d'autant plus volontiers la conquête, que Genes tenant le parti de l'Empereur, le paſſage de la mer en Italie lui étoit entierement fermé, & qu'en s'emparant de la Corſe, il auroit le chemin libre pour aller défendre les côtes de Genes, & faire paſſer ſes troupes de Marſeille dans la Toſcane. L'armée navale des Turcs étoit arrivée, & on en avoit eu des nouvelles certaines. Elle étoit compoſée de ſoixante galeres, ſous la conduite de Dragut; outre trente-ſix autres galeres de France qui avoient paſſé cette année l'hyver dans l'iſle de Chio, & qui étoient commandées par Iſcalin Adhemar Polin baron de la Garde. Sur cette nouvelle, André Doria ayant reſté quelques mois à Genes débarqua Pierre de Tolede à Livourne, & retourna à Naples pour défendre les côtes de ce Royaume.

Jonction de la flotte Turque & de la flotte Françoiſe.

La flotte Françoiſe s'étant jointe à celle des Turcs, dans le Golfe de Lepante, au commencement de Juin, elles aborderent enſemble en Calabre, où les Turcs firent des courſes ſur la côte, dont ceux du Payis furent fort incommodez. Laiſſant enſuite derriere eux le Fare de Meſſine, ils cotoyerent la Sicile, & ayant jetté l'ancre à la vûë du Cap Paſſaro, ils mirent à terre des troupes, mais ils furent repouſſez avec perte. De la Sicile ils deſcendirent en Afrique, d'où ayant pris la route de Sardaigne, ils y firent rafraichir leurs troupes, & nettoyerent leurs galeres: enfin ils aborderent dans l'iſle de Corſe. Une partie de leurs gens fut envoyée en courſe pour butiner; mais le plus grand nombre, ſous la conduite de Dragut, & du Baron de la Garde, attaqua l'iſle d'Elbe. Côme, qui avoit prévû cette entrepriſe, avoit fait fortifier à la hâte Portoferraio, la principale fortereſſe de l'Iſle, & Luc-Antoine Cuppano s'y étoit enfermé pour la défendre. Le duc de Florence avoit auſſi envoyé à Piombino, qui eſt vis-à-vis de l'iſle d'Elbe, Chiappino Vitelli, avec douze cens hommes d'élite, dans la crainte qu'il eut, que nous n'attaquaſſions cette place. Jâque Apiani ſeigneur de Piombino y avoit encore envoyé quatre galeres & trois cens hommes de troupes choiſies, ſous la conduite de Simeon Roſſermini de Piſe, avec des vivres & des munitions de guerre pour ſecourir Portoferraio, ou Piombino,

au cas qu'on attaquât l'une ou l'autre de ces places. Dragut s'empara de Mariano, de Capoliveri, de San-Ilario, & de Rio; il emporta encore, après un siége, la vieille citadelle de Giogo. Adriani rapporte que Dragut ne tint pas sa parole, & qu'il ne voulut pas écoûter le Baron de la Garde qui le pressoit d'assiéger ou Portoferraio, ou Piombino. Ainsi celui-ci, après avoir demeuré dix jours dans l'isle d'Elbe, reprit la route de Corse avec son butin, accompagné de Paul de Thermes, & de Jourdain des Ursins, d'Aurelio Fregose, de Valeron, de Jean de Thurin, de Vincent Taddei, & des autres capitaines François, qui ne craignant rien du côté de la Toscane, tant que le cardinal de Ferrare seroit à Sienne, avoient pris parti dans la guerre de Corse.

Doria avoit conjecturé que nous attaquerions l'isle de Corse, & craignant que si nos troupes en approchoient, les esprits legers & inconstans de ces Insulaires ne se tournassent facilement de notre côté, il avoit écrit de Naples au Magistrat de Saint George à Genes, de garnir de soldats & de vivres les places maritimes de l'Isle, & particulierement Calvi & Bonifacio. Les François firent une descente dans l'Isle, le vingt-cinq d'Août, accompagnez de San Petro Ornano, & des autres Corses ennemis de la faction de Genes, de Jean Bernardin San-Severino duc de Somma, qui avoit onze enseignes d'Italiens, & de Valeron, qui commandoit six compagnies Françoises. Le duc de Somma eut ordre de prendre les devans, avec ses troupes, pour attaquer la Bastie, ville située sur la côte qui regarde la Toscane, & où est le Tribunal des magistrats de l'Isle. Il aborda vers les trois heures du matin, avec quatre galeres qui portoient ses gens, & les ayant mis à terre, il escalada la muraille qui n'avoit pas beaucoup de hauteur. Il s'empara aisément de la ville, qu'il trouva presque entierement abandonnée par les habitans, que la crainte des Turcs avoit contraints de se retirer dans la citadelle. Dès que le jour parut, on les somma au nom du Roi de se rendre : ils le refuserent d'abord ; mais étonnez du feu des galeres, ils capitulerent, vie & bagues sauves.

Le reste de la flotte étant arrivé, de Thermes alla aussi-tôt à San-Fiorenzo. Cette place est éloignée de neuf milles de la Bastie : elle est située dans une plaine spacieuse, proche de la

HENRI II. 1553.

mer, mais ſans fortifications. Valeron s'étant avancé avec ſes gens, les habitans ſe rendirent, dès qu'ils eurent vû nos troupes. On jugea à propos de fortifier cette place, parce que la ſituation parut le meriter. De Thermes y fit travailler avec une ardeur incroyable. Il fit encore fortifier, autant que le tems le lui put permettre, San-Petro, Bourg ſitué avantageuſement dans les montagnes voiſines, où l'on ne pouvoit aborder que par des détroits, & il y mit garniſon. Il envoya auſſi San-Petro Ornano avec une partie des troupes à Vernucinum [1], qu'on appelle aujourd'hui Aiazzo, ville fort riche, & où il y avoit grand nombre de marchands Genois. Ayant été priſe d'emblée, elle fut abandonnée au pillage; les Corſes ſe jetterent avec avidité ſur les richeſſes des Genois leurs ennemis.

Siége & priſe de Bonifacio, capitale de Corſe, par les Turcs & les François.

D'un autre côté, Dragut mit le ſiége devant Bonifacio, capitale de la Corſe, qui fut autrefois le théâtre de la guerre des Piſans & des Aragonois, contre les Inſulaires. C'eſt pourquoi les Genois firent faire dans la ſuite, à grands frais, des fortifications régulieres à cette place, pour la mettre en état de défenſe, contre les efforts de tous les ennemis qui pourroient l'attaquer. Les aſſiégeans avoient juſqu'alors battu la place ſans interruption, & néanmoins ſans ſuccès, & y avoient perdu ſix cens hommes de leurs troupes. Le capitaine Nas de Provence, homme courageux & d'expédition, (que Paul de Thermes avoit donné à Dragut, pour l'accompagner) ſous prétexte de conférer avec un des aſſiégez qu'il connoiſſoit, en appella quelques-autres par un ſignal qu'il donna. Il leur fit comprendre la grandeur du péril, auquel il s'expoſoient par une réſiſtance opiniâtre; il leur dit, que Dragut, moins affoibli qu'irrité par les pertes qu'il avoit faites, avoit réſolu de hazarder celle de ſon armée entiere, pour s'en venger: Que ne pouvant pas raiſonnablement douter du ſuccès du projet qu'il avoit formé, ils devoient craindre qu'il ne les fît tous paſſer au fil de l'épée: Qu'ainſi il leur conſeilloit de prévenir ce malheur, en implorant la clemence du Roi, plûtôt que de ſe voir réduits aux fâcheuſes extrêmitez, dont ils étoient menacez. Ces motifs, & quelques-autres que Nas leur propoſa, firent impreſſion ſur les habitans; ils ſe ſoûmirent au Roi, vie & bagues ſauves.

1 Ptolomée la nomme *Urcinium*.

Dragut

Henri II. 1553.

Dragut fut fort faché, de perdre une si belle occasion de se venger, & de se voir frustré d'un butin presque assûré, qu'on lui arrachoit des mains. Mais un accident imprévu le satisfit en partie. Un Janissaire, qui étoit avec ses compagnons, lorsque la garnison sortoit de la place (comme on en étoit convenu) voulut insolemment enlever une arquebuse très-bien travaillée, qu'il vit entre les mains d'un des soldats de la garnison. Celui-ci ne pouvant souffrir cet affront, (car il est toûjours honteux à un soldat de se laisser désarmer) tourna l'arquebuse contre le Janissaire, & le tua: quelques-autres Janissaires qui accoururent, furent aussi tuez au même endroit. Alors tous les autres Janissaires transportez de fureur, se jetterent sur ces malheureux soldats, & profiterent de l'occasion, pour venger les pertes qu'ils avoient faites dans ce siége, & se dédommager de tout ce qu'ils y avoient souffert. Nas lui-même pensa périr; car ayant donné sa parole aux habitans, qu'on ne leur feroit aucune violence, il se jetta au milieu des Janissaires, pour appaiser le desordre, & Dragut ne le tira qu'avec peine des mains de ces furieux. Sigonio dit que cette place fut d'abord attaquée à force ouverte, & prise ensuite par ruse; mais il n'entre pas dans le détail: pour moi je rapporte la chose, comme nos historiens l'ont écrite, & telle que vraisemblablement elle est arrivée. Quoiqu'il en soit, Dragut irrité s'embarqua, après la prise de cette ville, avec un grand nombre de prisonniers, & sous prétexte que l'hiver approchoit, il abandonna les nôtres, dans un tems où l'on avoit le plus besoin de lui.

Siége de Calvi par les François.

Cependant le baron de la Garde fit embarquer ses gens sur ses galeres, & prit la route de Calvi: cette place bâtie dans la mer a une forme triangulaire, avec une forte citadelle presque inaccessible de toutes parts, si ce n'est du côté du couvent des Cordeliers bâti au dessus. Les nôtres se rendirent maîtres des fauxbourgs, & la ville fut bloquée pendant les mois de Septembre & d'Octobre. André Doria, à qui le départ de Dragut avoit donné plus de confiance, vint au secours de cette place avec une armée navale. Les Genois fâchez de la perte entiere de la Corse, à l'exception de Calvi, & étonnez d'une si subite révolution, avoient résolu de faire tous leurs efforts pour recouvrer cette isle, & avoient donné à Doria le

HENRI II. 1553.

commandement de l'armée destinée à cette expedition. Ce grand homme, sans s'excuser sur sa vieillesse (car il avoit alors plus de quatre-vingt-sept ans) ne crut pas devoir se refuser aux prieres de ses concitoyens, & il reçut en cérémonie dans l'Eglise les marques du généralat.

André Doria s'embarque pour chasser les François de Corse.

Doria fit part à l'Empereur de cette expédition, & l'avertit qu'il falloit sur-tout prendre garde, que les François n'empêchassent les bleds d'arriver librement à Genes, parce que la crainte d'une famine pourroit soûlever le peuple de cette ville, & le faire déclarer pour la France. On envoya à ce sujet un député à ce Prince, pour l'engager à secourir la République, qui étoit son alliée, dans une aussi pressante nécessité. L'Empereur promit volontiers du secours, & offrit deux mille hommes de troupes Espagnoles, & autant de troupes Allemandes. Il écrivit même à Doria, qu'il pouvoit se servir pour cette guerre de toutes ses galeres. Les Genois firent faire dans la Toscane des levées, & donnerent le commandement de ces troupes à Chiappino Vitelli, qui étoit au service du duc de Florence, & à Louis Vistarino l'emploi de Marêchal de camp.

Levée du siége de Calvi.

Pendant qu'on équipoit l'armée navale, on fit prendre les devans à Augustin Spinola, avec vingt-six galeres. A son arrivée les François leverent le siége de Calvi, & de Thermes se retira avec son armée, dans un endroit qu'il avoit fait fortifier au milieu des montagnes. Bien-tôt après Doria fit voile vers la Corse avec toute sa flotte, dans le dessein de faire son débarquement sur la côte méridionale de l'isle, où nos places étoient moins fortes, afin d'y pouvoir exercer ses soldats, & s'emparer ensuite d'Ajazzo & de Bonifacio, dont il sçavoit que les habitans étoient affectionnez à la République ; mais après avoir heureusement doublé le cap de Corse, il vit qu'il ne pouvoit aller plus loin sans danger, à cause d'une tempête qui survint tout à coup : d'ailleurs on étoit déjà au mois de Novembre, & l'hiver approchoit ; il fut donc obligé de régler ses projets sur les circonstances du tems, & de relâcher avec sa flotte dans le port de San-Fiorenzo. Les François avoient une nombreuse garnison dans cette place, & on la fortifioit en diligence ; mais Doria étant informé, par un Genois qui en étoit sorti, que la ville manquoit de vivres, le

Conseil de guerre jugea qu'on pouvoit l'assiéger. L'arrivée de quatre mille Espagnols, que Philippe prince d'Espagne envoyoit sur ses galeres, encouragea encore les ennemis, & les engagea à poursuivre avec plus d'ardeur leur entreprise. Le duc de Florence fournit aussi avec une extrême diligence tout ce qui étoit nécessaire à ce siége : il y envoya deux cens chevaux, sous la conduite de Charlot des Ursins, du comte Troïle de Rossi, de Barthelemy de Rhodi, & de Paul Cerato. Les ennemis, pour avancer leurs conquêtes, résolurent d'assiéger la Bastie, qui n'est pas éloignée de San-Fiorenzo ; ils envoyerent cinq compagnies avec quelques galeres pour s'en emparer. Il n'y avoit dans cette place que cinquante François ; ils se défendirent avec valeur, & ne voulurent se rendre qu'à l'approche du canon. Lorsqu'ils sortirent de la place, les Espagnols furent extrêmement indignez, de voir qu'un si petit nombre d'hommes eût osé les braver. La honte qu'ils eurent de cette résistance temeraire, qu'ils regarderent comme une offense, s'étant tournée en fureur, peu s'en fallut, qu'au préjudice de la capitulation, ils ne se jettassent sur eux, pour les massacrer, comme gens indignes de toute composition & de toute grace. Cependant, sur les remontrances des Italiens, on leur tint parole.

Les ennemis reprennent la Bastie.

Après cette expédition, les ennemis réünirent toutes leurs forces contre San-Fiorenzo ; & quoique, dans une saison aussi fâcheuse, les pluyes continuelles incommodassent les troupes sur mer & sur terre, cependant Doria lui-même, sans être retenu par son grand âge, ni abattu par un travail continuel, pressoit le siége avec ardeur. Enfin les François, vaincus par sa fermeté, furent obligez de se rendre, après trois mois de siége, comme nous le dirons dans la suite, parce que cet événement regarde l'année suivante.

Affaires de France.

Il est à propos de rapporter maintenant ce qui se passa dans l'interieur du Royaume. Les charges des quatre Trésoriers du patrimoine du Roi, appellé ordinairement le Domaine, & celles des quatre Généraux [1] des Finances, qui jusqu'alors étoient des emplois separés, furent unies par un Edit datté de l'onze de Février de cette année. Comme ces charges étoient

1 Les Intendans des Finances s'appelloient alors Généraux, de là vient le mot de Généralité.

HENRI II. 1553.

inutiles, parce que le Domaine se trouvoit presque entierement engagé, on en confondit les noms & les fonctions, pour en créer d'autres, en nombre égal à celui des Receveurs généraux, qui étoient seize. Cette nouvelle création ne fit que produire de grandes sommes d'argent, sans procurer aucun autre avantage. Au contraire, elle fut un exemple pernicieux pour multiplier les charges publiques, dont le nombre excessif épuise aujourd'hui les Finances du Royaume.

Quelque-tems après, Guillaume de Marillac établit à Paris une belle fabrique de pieces d'or & d'argent. Toutes les autres pieces de monnoye pouvoient aisément être rognées, sans qu'on s'en apperçût; celles-ci au contraire ne pouvoient l'être, sans que l'alteration ne fût découverte aisément. Cependant cette nouvelle fabrique ne subsista pas long-tems; parce qu'on y avoit plus d'égard à la beauté & à la forme de la monnoïe, qu'à sa valeur intrinseque, & au poids.

On vérifia au Parlement le huit de Mai un édit, par lequel on accordoit la faculté aux debiteurs des rentes foncieres sur les biens publics, dont ils étoient en possession, de les racheter sur le pié du denier vingt. Le Roi en interprêtant son édit, fit une déclaration, par laquelle il défendit l'amortissement de celles qui se payoient en bleds, en vins, & en autres choses semblables; ensorte qu'il n'y eut que les rentes en argent, qui furent censées rachetables. On ne fit pour l'utilité publique que ces simples reglemens; l'avidité des courtisans trouva son compte dans d'autres Edits: car on établit cette année dans toutes les jurisdictions royales des Greffiers, chez qui on ordonna de faire insinuer tous les contrats qui excederoient cinquante francs. On créa encore par le même edit d'autres Greffiers pour les insinuations Ecclésiastiques. On inventa ces nouveaux offices, sous prétexte qu'ils étoient nécessaires pour empêcher les faussetez. Enfin par un autre édit on doubla le nombre des receveurs des Finances, & il fut ordonné qu'après un an d'exercice, ils seroient tenus de rendre compte, dans le cours de l'année suivante, au thrésor royal, & qu'ils demeureroient suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils eussent payé tout le reliquat: on observa depuis la même chose à l'égard de tous les comptables. Mais le trop grand nombre d'officiers nécessaires pour recevoir ces comptes devint à charge

à l'Etat & diminua insensiblement les finances du Roi.

HENRI II. 1553. Persécutions & cruautez à l'égard des Religionaires.

On fit mourir alors en France un grand nombre de gens pour cause de religion. A Lyon Martial Alba, Pierre l'Ecrivain, Bernard Seguin, Charle Favre, Pierre Navilteres, & quelques autres, qui avoient tous étudié à Lausane, aux dépens du canton de Berne, & qui avoient été envoyez en France, pour y répandre les nouvelles opinions, & y accrediter la religion que ceux de Berne professoient, furent punis du dernier supplice. Quoiqu'ils eussent été arrêtez avant d'avoir commencé à exécuter leur dessein, ils furent brulez dans la place publique, & le canton de Berne ne put obtenir leur grace. On mena avec eux au supplice Louis de Marsac, homme de guerre, mais qui avoit étudié long-tems les saintes Ecritures: comme il avoit embrassé la profession des armes, le juge avoit défendu de lui mettre la corde au coû, selon la coûtume; mais Marsac voyant que le bourreau en avoit mis une au coû de ses compagnons, demanda au magistrat, si leur cause étoit meilleure que la sienne? Pourquoi, dit-il, ne m'honorez-vous pas du même colier, & ne me créez-vous pas aussi Chevalier d'un Ordre si illustre? Il faisoit allusion à la coûtume des Princes qui donnent le collier de leur Ordre, comme une marque de leur estime, à ceux dont ils veulent récompenser le merite.

La persécution faisoit surtout à Paris des ravages: on y brûloit tous les jours plusieurs personnes, à cause de la Religion. L'horreur de ces terribles exécutions retomboit sur le cardinal de Tournon; car comme il employoit tous ses soins à maintenir la tranquillité du Royaume, & qu'il croyoit que les disputes de religion pouvoient seules l'altérer, il persécutoit les Religionaires, comme des perturbateurs du repos public. Mais plusieurs en rejettoient la faute sur la duchesse de Valentinois, qui gouvernoit absolument l'esprit du Roi, & abusoit de sa facilité: elle avoit obtenu la confiscation des biens de tous ceux qui seroient punis pour cause de Religion, & cela, pour payer la rançon du duc d'Aumale, & du Prince de la Marck ses gendres, qui étoient prisonniers, l'un & l'autre; elle faisoit faire, par ses créatures & ses indignes émissaires, de fréquentes informations, souvent injustes, & calomnieuses.

Cette année est remarquable par les jugemens rigoureux,

Henri II.
1553.

qui furent exécutez, non seulement chez les Catholiques, mais encore chez les Sectaires. Sur la fin d'Octobre, Michel Servet de Tarragone fut puni à Geneve du dernier supplice. Il étoit medecin de profession; mais ayant voulu toucher à ce qu'il y a de plus sacré & de plus respectable dans la Theologie, il avoit répandu, & soutenu par ses écrits des opinions sur la sainte Trinité, erronées & injurieuses à la majesté Divine. Ayant été arrêté, & n'ayant point voulu se retracter, il fut condamné à mort. Par le conseil de Calvin, on avoit auparavant fait part de cette affaire aux Ministres de Berne, de Zurich, de Bâle & de Schaffouse. Quelque tems après Calvin voyant que le supplice de Servet le rendoit odieux, recueillit toutes les propositions de ce dernier, & les refuta par un livre qu'il publia; il soûtint qu'on devoit avoir recours au bras seculier, pour punir les Hérétiques, & que les Magistrats devoient, pour les réprimer, user du glaive.

Au mois de Mai précédent, la Reine étoit accouchée d'une fille, que Marguerite, sœur du Roi, tint sur les fonds, & à qui elle donna son nom. Dans ce même mois mourut François Donato Doge de Venise: Jean Donato son parent fit son oraison funebre, & Marc-Antoine Trivisano, personnage plus considérable par sa probité & l'intégrité de ses mœurs, que par son expérience & son habileté dans les affaires, fut élû Doge, d'un consentement unanime, à la place de Donato, quoiqu'il refusât cette dignité. Peu de tems après on reçût la nouvelle de la victoire, que Christophle Canale avoit remportée sur les Corsaires Turcs. Canale ayant attaqué près d'Otrante, dans le golfe de Venise, Biso Mustapha fameux corsaire, qui faisoit ordinairement des courses sur les deux côtes opposées de Dalmatie & d'Istrie, coula d'abord à fond à coups de canon trois de ses vaisseaux, donna la chasse au reste de la flotte, & après avoir poursuivi avec une diligence incroyable Mustapha lui-même, qui s'étoit échappé du combat, il le prit, & le fit pendre.

Victoire remportée par Canale Venitien.

Le premier de Janvier de cette année, Jean Rivius mourut âgé de cinquante-trois ans, à Misne, dont il gouvernoit le College. Il étoit natif d'Attendorn, ville de Westfalie, célébre par le bâtême d'Albion, & de Vitikinde princes de Saxe, qui étoient cousins germains, & que Charlemagne y fit

Mort de plusieurs hommes célébres.

bâtiser : Rivius employa vingt-cinq ans entiers à instruire avec soin la jeunesse, d'abord à Cologne, ensuite à Zuiccaw, où il prit la place de George Agricola, puis à Amberg, & enfin à Misne, où Henri de Saxe, pere de l'électeur Maurice, l'avoit appellé. Il donnoit pour modele à ses écoliers les comédies de Terence, pour y puiser la pure latinité, & il fit des notes sur cet auteur. Enfin il se donna entierement à l'étude de la Théologie, dont il a traité plusieurs matieres : la mort le surprit dans cette occupation. George Fabricius de Chemniz, qui a écrit sa vie, lui succeda dans son emploi.

Peu de tems après (le dernier jour de Fevrier) Erasme Reinhold mourut de la peste à Halfeld sa patrie. Jean Mullern de Konigsberg, & Nicolas Copernic assurent qu'il a beaucoup éclairci l'Astronomie, par ses notes & ses additions aux Tables de Ptolomée & d'Alfonse [1], au sujet des directions & des mouvemens célestes, & par une computation exacte des tables de Prunetus, avec une maniere de supputer les mouvemens Astronomiques : il eût donné beaucoup d'autres ouvrages, si une mort prématurée ne l'eût enlevé ; car il mourut âgé de quarante-deux ans.

Une fievre quarte emporta après lui Jacque Sturm, l'ornement de la Noblesse d'Allemagne. Ce grand homme, aussi illustre par sa profonde érudition que par son habileté dans les affaires, mourut à Strasbourg dans son année climaterique, sur la fin d'Octobre. Jean Sleidan écrivit son Histoire à sa sollicitation, & Sturm l'aida de ses lumieres dans cette entreprise. Il servit fidelement & avec succès François I. dans les affaires qu'il eut avec les Princes, & les Villes d'Allemagne.

Le 6 du mois précedent Jean Dubravius Skala, étoit mort d'apoplexie. Il naquit à Pitsen ville de Bohême assez considérable : il étoit homme de cabinet & de guerre & son payis lui a l'obligation d'en avoir fort bien écrit l'Histoire. Il rendit d'importans services à Ferdinand, lorsque, pendant la guerre de Saxe, il calma les mouvemens de Bohême. Dans la suite, il fit rentrer ses compatriotes dans les bonnes graces de leur Prince justement irrité contre eux : il fut recompensé de l'évêché d'Olmuntz, qu'il gouverna pendant 10 ans avec une prudence

1 Alfonse X. roi de Castille, surnommé l'Astronome, dépensa, dit-on, 400000. écus pour la composition de ces tables.

consommée, & une grande réputation de pieté.

HENRI II. 1553.

Cette même année fut la derniere de la vie de Jean-Baptiste Egnatius [1]. Il étoit de Venise, de bonne famille, quoique pauvre : il y étudia sous Ange Politien, qui fut le restaurateur des belles lettres en Italie, & dont les études & les ouvrages donnerent aux sciences un nouveau lustre. Egnatius enseigna publiquement pendant 40 ans, avec l'admiration de toute l'Italie ; ensorte que lorsqu'il eut quitté son emploi, le Senat de Venise lui accorda les mêmes appointemens qu'il avoit eus, lorsqu'il enseignoit ; ses biens furent même affranchis de toutes sortes d'impositions, par un decret du conseil des Dix. Enfin il entra dans l'état Ecclésiastique. En reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de la République, il institua pour ses héritiers les trois familles nobles, Molina, Loredana, & Bragadena. Une nombreuse bibliotheque, enrichie d'anciennes medailles d'or, d'argent, & de bronze, & de plusieurs autres monumens de l'antiquité, est ce qu'il y avoit de plus considérable dans sa succession. Il mourut âgé de 80 ans, le second jour de Juin, & fut inhumé avec honneur dans l'église de sainte Marine.

FRACASTOR.

On regreta plus généralement Jerôme Fracastor, quoiqu'il ne fut pas mort jeune. Il naquit à Verone de parens nobles, avec un jugement profond, & un esprit superieur ; il se donna tout entier à l'étude de la Philosophie, & des Mathematiques, & principalement de l'Astronomie, qu'il a éclaircie par des écrits très-sçavans : il inventa, il développa beaucoup de choses que les anciens avoient ignorées, ou dans lesquelles ils s'étoient trompez. Il exerça la medecine gratuitement, & il fit dans cette science des découvertes aussi utiles que glorieuses pour lui : il cultiva la Poësie avec tant de soin, que ses rivaux ont avoué qu'il approchoit beaucoup de de la majesté de Virgile. Jâque Sannazar qui ne donnoit ordinairement au sçavoir & aux talens des autres, que des loüanges foibles, ou mêlées d'aigreur, en voyant la *Siphilide* [2], ne put s'empêcher de s'écrier, que Fracastor l'emportoit sur Joviano Pontano, & qu'il étoit lui-même vaincu, quoiqu'il eût employé 20 ans entiers à composer & à polir son ouvrage [3]. Jule

1 Son nom étoit Egnazio.

2 C'est un fameux Poëme de Fracastor sur le mal venerien.

3 Il entend les livres *de partu Virginis*

César

Cesar Scaliger, la merveille & le prodige de son siécle, semble lui avoir élevé des autels comme à l'homme qui étoit parvenu au plus haut degré de la poësie, & de toutes les sciences dont je viens de parler. Il mourut d'apoplexie le 6 d'Août âgé de plus de 70 ans, dans sa maison de plaisance de Caphi, située au pied du mont Baldo, où il se retiroit souvent, pour fuir les embarras de la ville. On transporta son corps à Verone, & il fut inhumé dans l'Eglise de Sainte Euphemie. Les portraits de Fracastor & d'André Navagiero, noble Venitien, fort sçavant, se voyent sous une arcade près du pont de S. Benoît à Padouë : Ce sont des médaillons de bronze très-bien travaillez. Jean-Baptiste Ramusio, ami de l'un & l'autre, les y fit placer, & les accompagna d'une ancienne inscription d'un autel qu'on avoit trouvé dans les ruines de la ville de Salone ; il voulut que ces deux grands hommes qui avoient été unis de la plus étroite amitié, & qui avoient également cultivé avec tant de soin & de succès les sciences les plus sublimes, & les belles lettres, fussent vûs dans le même endroit, & que la jeunesse de l'Université de Padouë les ayant toûjours devant les yeux, les respectât, & les honorât toûjours ensemble.

Affaires de Transylvanie.

En Transylvanie, tous les Ordres de la Province irritez de l'insolence des Espagnols, & ne pouvant souffrir la domination des Allemands, méditoient une révolte, & y étoient excitez par la reine Isabelle, qui se sentoit appuyée des forces de son frere Auguste Sigismond, & de la faveur des Seigneurs. Voyant que Ferdinand ne lui donnoit que des paroles, sans lui en tenir aucune, elle remua tout, pour recouvrer par la force & l'artifice, ce qu'elle avoit quitté volontairement. Castaldo pressentit tous ces mouvemens; & pour les prévenir, il envoya Alfonse son neveu en Pologne à la reine Bonne, mere d'Isabelle, qui, comme le bruit couroit, excitoit Sigismond son fils à prendre les armes en faveur de sa sœur. L'Envoyé représenta que Ferdinand étoit prêt de satisfaire Isabelle, & même de lui faire des conditions avantageuses, pourvû qu'on traitât à l'amiable. Il écrivit en même tems à Ferdinand, pour lui apprendre le mauvais état des affaires de la Province : il tâcha même de fléchir Isabelle, & de la flatter par de nouvelles promesses ; il se servit du crédit & de l'entremise de François Quendy & de Thomas Varokocz, les plus intimes

HENRI II. 1553.

amis de cette Princesse, pour l'engager à rompre son alliance avec le Turc : mais quoi qu'Isabelle feignît d'accepter les conditions & l'alliance que Ferdinand lui offroit, cependant on ne lui put persuader d'abandonner son entreprise, & de préferer les vaines promesses de Ferdinand aux secours certains & effectifs des Turcs. En effet Soliman, qui étoit sur le point de partir pour la Perse, avoit ordonné au Vaivode de Moldavie, & à Cassumbech gouverneur de Belgrade, de joindre leurs forces avec celles du bacha de Bude, pour secourir Isabelle.

Castaldo, pour prévenir l'orage qui le menaçoit, fixa au 15 de Mars l'assemblée des Etats à Colosvar, pour y chercher les moyens de préserver la province de la guerre, dont on voyoit déjà de si grands préparatifs. Cependant André Batori, à qui on avoit confirmé une seconde fois le titre de Vaivode, ayant formé une armée des milices du Payis, s'engagea témérairement dans une action contre la cavalerie Turque, qui faisoit des courses de tous côtez : il fut battu proche d'Agria, avec perte d'un grand nombre de ses gens qui y furent tuez ou faits prisonniers. Mais Ferdinand lui permit de faire l'échange de tous ces prisonniers contre un Chiaous du Grand Seigneur, & un Dervis Turc, qui avoient été envoyez au cardinal Martinuse, & qu'on avoit retenu plusieurs mois dans la forteresse de Vivar, après le meurtre de ce Cardinal. Batori obtint encore de Ferdinand que, pour soûtenir & repousser les efforts des Turcs, ce Prince lui fourniroit mille chevaux-legers, & autant de gens de pié, que le Vaivode entretiendroit à ses dépens, & dont il auroit la conduite.

Dans ce même tems les Cumains [1] qui avoient été autrefois de la dépendance de Zolnoch, se plaignirent de ce que depuis la prise de cette ville ceux d'Agria vouloient s'attribuer l'autorité sur leur Payis, quoiqu'ils aimassent mieux être compris dans la jurisdiction de Waradin : cependant par l'entremise de Castaldo, & de Batori, qui adoucirent les esprits irritez, ils se soûmirent à la jurisdiction d'Agria : en sorte que s'étant peu à peu séparez de la Transylvanie, ils s'incorporerent dans la Hongrie.

1 Je n'ai pû trouver le nom de ce peuple, ni dans les Géographes, ni sur les Cartes.

Cependant les Seigneurs de Transylvanie, qui tenoient le parti d'Isabelle, ménageoient avec le Turc une tréve, qu'ils croyoient d'autant plus facilement obtenir, que Soliman étoit occupé à la guerre de Perse : ils espéroient que cette tréve éloigneroit les troupes étrangeres, comme inutiles & à charge à la Province ; & que par ce moyen la Reine auroit tout le succès qu'elle espéroit. Pendant que les seigneurs travailloient à obtenir la tréve, on apprit que Cassumbech * étoit arrivé avec ses troupes, & paroissoit vouloir assiéger Dewa, à la priere d'Isabelle ; & que d'un autre côté il y avoit une armée de douze mille hommes sur la frontiere de Pologne, qui touche la Transylvanie. Cette nouvelle fit que Castaldo se rendit plus promptement à l'assemblée des Etats, où étoient déjà arrivez tous les Seigneurs, à l'exception de Batori, qui s'en excusa sous prétexte de maladie. Castaldo demanda qu'avant de parler de la tréve, on songeât aux moyens de mettre sur pié une armée capable de repousser les Turcs, qu'on fournît pour cet effet de l'argent & des vivres, & qu'on levât des ouvriers & des pionniers, pour achever les fortifications d'Hermanstat, de Weissemburg & de Millenbach [1]. On répondit à ces demandes, qu'il y avoit assez d'hommes dans la Province pour former une armée ; mais que la plûpart des laboureurs étant morts ou en fuite, on ne pouvoit espérer d'en tirer de nouveaux subsides, & des vivres ; que par conséquent, puisqu'une armée ne pouvoit subsister sans vivres & sans argent, il falloit avant toutes choses songer à la tréve : Que Ferdinand devoit envoyer à ses dépens des troupes pour défendre la Province, du côté de la Hongrie, de Cronstat, & de Lippe ; & que quant aux ouvriers & aux pionniers, les seigneurs en écriroient aux gouverneurs des places, & qu'on auroit soin de satisfaire Ferdinand sur ce chef. Ainsi se termina l'assemblée.

HENRI II. 1553.

* Bacha de Belgrade.

Les Espagnols qu'on avoit long-tems flatez de l'espérance de recevoir leur prêt, voyant qu'on ne leur donnoit que la moitié de ce qu'ils attendoient, se mutinerent. Castaldo employa inutilement les menaces & les prieres pour les retenir. Ils déchirerent leurs drapeaux, & après avoir fait de nouveaux capitaines, comme il arrive ordinairement dans ces séditions, ils prirent, sans en avoir l'ordre, la route de Hongrie, pour

1 Ou Zaaz - Sebes.

HENRI II. 1553.

se retirer à Vienne. Castaldo ne pouvant faire autre chose, les suivit bien-tôt après, sur la fin de Mai, pour se rendre au même endroit. On croit que cette circonstance lui servit d'un honnête prétexte, pour se tirer, en homme habile & prévoyant, du danger dont il étoit menacé, par la conspiration que les Seigneurs avoient tramée contre lui & contre tous les Espagnols. On l'accusa d'avoir gouverné la Province avec avarice, & quelques-uns le soupçonnerent de s'être emparé d'une partie des thrésors de Martinuse. Au reste, les événemens qui suivirent son départ, firent connoître ou sa prudence, qui lui avoit fait prévoir tous les maux dont la Province étoit menacée, & qui l'accablerent dès qu'il en fut parti, ou sa bonne fortune qui les lui fit éviter. En effet, Clement Athanasius, par ordre d'Isabelle, tenta de prendre par escalade Pokay, forteresse située dans un lieu avantageux, & très-bien fortifiée, & ensuite Agria, mais sans aucun succès. Peu de tems après Petrowiths, qui avoit avec lui un grand nombre de Seigneurs, quitta le parti de Ferdinand: après avoir fait son traité avec les Turcs, il marcha vers Lippe, dans le dessein de s'emparer de Giwla & de Dewa, au nom de la Reine.

Les Saxons, qui cherchoient une occasion de rompre leur alliance avec Ferdinand, lui redemanderent avec hauteur le château d'Alvinz, comme étant de leur dépendance. On leur accorda ce qu'ils demandoient, pour leur ôter tout prétexte de mécontentement & de défection. Cependant toute la Transylvanie, comme de concert, se rangea tout d'un coup sous l'obéïssance d'Isabelle. Cette Princesse ayant convoqué les Etats à Hermanstat, regla, suivant leurs avis, les affaires de la Province. Mais la peste, qui ravagea cruellement ces contrées pendant deux ans entiers, diminua d'un côté la joye d'un si heureux succès, & de l'autre servit à affermir la Puissance du nouveau Roi, parce que dans ces malheureux tems, il étoit impossible de faire la guerre dans cette Province. On renouvella l'alliance avec les Vaivodes de Moldavie & de Valachie, & on confirma le traité avec le Bacha de Bude, & les Bachas de Belgrade & de Bosnie.

Affaires de Turquie. Histoire de Mustapha fils de Soliman II.

La mort des deux fils de Soliman, & la disgrace de Rustan, grand Vizir, qui fut éloigné du gouvernement, exciterent aussi cette année des troubles en Orient. Il faut en reprendre

l'origine de plus haut. Soliman avoit eu d'une concubine Circassienne, (ou du Bosphore) un fils nommé Mustapha : il étoit alors dans la fleur de son âge, & d'un fort beau naturel, ensorte que la réputation qu'il s'étoit acquise par son courage, jointe à son droit d'aîneſſe, le faisoit regarder comme le successeur de son pere. Soliman avoit plusieurs autres enfans de Roxelane, qui, après la Circassienne, fut la Sultane favorite. Ils se nommoient Mahomet, Selim, Bazajet, & Ziangir, (celui-ci étoit ainsi appellé, parce qu'il étoit bossu) & une fille nommée Camene, qui épousa Rustan. Ce Rustan, quoique fils d'un Bouvier, après avoir passé par tous les dégrez de la milice, & par toutes les charges de l'Empire, s'étoit élevé à cette haute fortune, après la mort du Visir Ibrahim. Il avoit l'esprit pénétrant & vif, & si l'avarice n'avoit pas terni toutes ses bonnes qualitez, il n'étoit pas indigne du rang qu'il occupoit dans l'empire Ottoman. Ce qui étoit un défaut dans le Ministre fut utile à son Maître : Soliman lui confia l'administration de ses Finances, & quoique ce Prince, qui aimoit la magnificence, les épuisât par les guerres continuelles qu'il avoit à soûtenir, Rustan néanmoins s'acquitta de cet emploi avec tant d'habileté & de zéle, qu'ayant amassé des richesses immenses, on montroit long-tems après dans le Sérail la Chambre royale, avec cette Inscription au-dessus : TRESORS AMASSEZ PAR LE ZELE DE RUSTAN.

Roxelane, femme d'un courage au-dessus de son sexe, appuyée d'un tel gendre, faisoit tous ses efforts, pour élever sur le trône ses enfans, que les loix de la succession en éloignoient, & pour occuper elle-même un rang plus considérable auprès de Soliman. Elle couvrit ses ambitieux desseins du voile de la Religion. Elle feignit dabord de souhaiter ardemment de faire bâtir une mosquée & un hôpital; & par cette adresse, elle gagna entierement l'esprit de Soliman, qui étoit fort zelé pour sa religion, & qui aimoit ces sortes d'ouvrages publics. Elle fit en même tems consulter le Muphti, qui chez les Turcs est le grand Prêtre de la Loi. On lui demanda, si le projet de la Sultane serviroit à son salut, & au bien de son ame. Le Muphti répondit, que la chose seroit à la verité agréable à Dieu, mais qu'elle ne pouvoit être d'aucun avantage à la Sultane, parce qu'étant esclave, elle n'avoit la proprieté de rien,

& que tout ce qu'elle poſſedoit, appartenoit à ſon maître. Cette réponſe ſembla donner tant de chagrin à la Sultane, qu'elle faiſoit croire à tous ceux qui l'approchoient, que la vie lui étoit inſupportable. Elle fit informer Soliman, par des émiſſaires qu'elle avoit gagnez, de la cauſe de ſa douleur. Dès qu'il l'eût appris, ce Prince, qui l'aimoit éperdûment, lui fit dire qu'elle ne devoit point s'allarmer; il lui envoya en même tems une lettre, par laquelle il la mettoit en liberté. Lors que Roxelane vit que ſon projet réüſſiſſoit, elle employa d'autres ruſes, pour s'emparer entierement de l'eſprit de ce Prince, qu'elle avoit déjà captivé, & enchanté par des Philtres, qu'une Juive lui avoit fournis, comme le bruit en couroit.

HENRI II. 1553.

Comme elle étoit libre, elle ne voulut plus ſouffrir les embraſſemens de Soliman, ſous prétexte de religion, mais en effet pour irriter ſa paſſion & augmenter ſes déſirs. Soliman ayant conſulté ſur ce point le Muphti, celui-ci, qui vrai-ſemblablement étoit d'intelligence avec Roxelane, répondit que le Sultan ne pouvoit, ſans offenſer Dieu, avoir aucun commerce avec une femme libre, & que ſi ſon amour étoit ſi violent, il devoit l'épouſer. Ainſi Soliman, ne pouvant plus ſans crime ſatisfaire autrement ſa paſſion, épouſa Roxelane & lui donna pour preſent de nôces une penſion de quinze mille écus d'or. Il fit ce qu'aucun des Sultans n'avoit fait depuis Bajazet I. Une circonſtance particuliere, plûtôt qu'un motif de Religion, comme quelques hiſtoriens l'ont rapporté, a donné lieu à cette politique des Empereurs Turcs de n'épouſer jamais de femmes. Bajazet avoit été vaincu, & fait priſonnier par Tamerlan; quoiqu'il eût reçû lui-même mille outrages, il n'en fut pas ſi touché, que de voir ſa femme (qui étoit tombée, comme lui, entre les mains de ſon ennemi) traitée avec indignité par un ſuperbe vainqueur. Ses ſucceſſeurs craignant le même revers & les mêmes outrages, ne voulurent plus prendre de femmes legitimes, & ſe contenterent d'avoir des enfans de leurs concubines, dans l'idée, que l'injure faite à une concubine bleſſoit moins l'honneur, que celle qui étoit faite à une legitime épouſe.

Roxelane, d'eſclave & de concubine devenuë libre, & épouſe de ſon Souverain, formoit tous les jours de plus vaſtes projets. Elle ne pouvoit ſouffrir que Muſtapha fils d'une eſclave

& d'une concubine, dût être un jour préferé à ses enfans dans la succession à l'Empire. Car les enfans naturels & les enfans nez d'un mariage, sont également considerez chez les Turcs, & l'aînesse seule forme le droit à la succession. Elle résolut donc de se défaire de Mustapha. Ce jeune Prince, à qui sa jeunesse & la réputation de son courage avoient gagné l'affection des Janissaires, pouvoit avoir des espérances certaines de monter un jour au thrône de son pere. Sa magnificence & sa libéralité le rendoient cher à tous les gens de guerre ; & en comparaison de Mustapha, Soliman son pere étoit haï & méprisé, parce que, suivant les conseils de l'avare Rustan, il diminuoit tous les jours leur solde, & tiroit un gain sordide des choses les plus viles. Roxelane, ou par des motifs de la plus haute ambition, ou craignant pour ses enfans un sort fatal & ordinaire aux freres des Sultans, si Mustapha succedoit à son pere, employa les caresses & les artifices pour indisposer l'esprit de Soliman contre son fils aîné. Elle vanta sa figure & son air, qui le rendoient digne du thrône, & sur-tout ses exploits militaires. Dès qu'elle s'apperçut que l'esprit de Soliman étoit ébranlé, elle fit ensorte que la haine suivît bien-tôt les soupçons : elle laissoit échaper de tems en tems des paroles ambiguës, & citoit l'exemple de Bajazet & de Selim [1]. Le vieux Sultan, également ombrageux & amoureux, en fut allarmé ; la conduite & les inclinations de Mustapha lui devinrent suspectes : il fit examiner avec soin par ses ministres toutes les démarches de ce Prince, & il en étoit aussi-tôt informé. Enfin depuis ce tems, il prit les précautions qu'on prend ordinairement, non avec un fils, mais avec son plus grand ennemi.

Soliman, suivant la coûtume des Turcs, avoit donné différens gouvernemens à ses enfans : il avoit d'abord donné celui de Magnesie [2] à Mustapha ; il l'avoit ensuite envoyé dans l'Amasie [3] pour y demeurer avec sa mere ; enfin il lui avoit assigné le Diarbekir, sur la frontiere de Perse. Mahomet, fils aîné de Roxelane, avoit le gouvernement de la Cilicie, qu'on appelle aujourd'hui Caramanie. Après sa mort Selim son frere obtint le même gouvernement, & Bajazet eut la Magnesie.

1 Selim I. pere de Soliman II. fit empoisonner son pere Bajazet II.

2 Ou Manissa, ville de la Turquie d'Asie, en Natolie, & dans la province de Carasie, dont elle est la capitale.

3 Province de l'Asie mineure, où étoit autrefois la plus grande partie de la Cappadoce & de la Galatie.

HENRI II. 1553.

Ruſtan, qui dirigeoit l'intrigue de Roxelane, pour augmenter les ſoupçons du Sultan contre ſon fils Muſtapha, avoit écrit aux Gouverneurs de l'Ionie (aujourd'hui Chiſquo ou Quiſquo) & des payis d'Amaſie, de l'informer exactement du caractere & des actions de Muſtapha; parce qu'ils ne pouvoient, diſoit-il, faire plus de plaiſir au Sultan, qu'en lui apprenant que le courage & la vertu de ſon fils aîné augmentoient tous les jours. Ces gouverneurs, ignorant la fourberie du grand Vizir, lui écrivoient ſouvent; le miniſtre ne manquoit pas de remettre leurs lettres à la Sultane, pour les montrer à Soliman, qui ayant déjà conçu de grands ſoupçons de ſon fils, en prenoit encore plus d'ombrage.

Cependant Roxelane, ne négligeoit rien pour perdre Muſtapha par quelque moyen que ce fût. Le poiſon lui fut inutile; parce que l'échanſon qui faiſoit l'eſſai, mourut ſubitement, après avoir goûté de la liqueur où étoit le poiſon; ce qui fit connoître à ſon maitre le danger dont il étoit menacé. Roxelane eut donc recours à ſes artifices ordinaires. Par ſes careſſes elle obtint du Sultan la permiſſion de faire venir, contre la coûtume, ſes enfans à la Porte, dans l'eſpérance que leur vûë ranimeroit & fortifieroit dans le cœur de Soliman ſon affection pour eux, & qu'au contraire Muſtapha en ſeroit haï, ou du moins oublié. Enfin le dernier trait, dont l'infortuné Muſtapha ne put ſe garentir, fut une lettre que Ruſtan eut l'adreſſe de contrefaire, par laquelle il paroiſſoit que ce Prince traitoit de ſon mariage avec la fille de Tecmas Sophi de Perſe, ennemi irréconciliable de l'Empire Ottoman. On y ſuppoſoit encore, que comptant ſur l'affection des Janiſſaires, que ſes liberalitez & l'eſperance de le voir un jour ſur le thrône avoient entierement gagnez, ce jeune téméraire dans l'impatience de regner, devoit ſe ſervir d'un ſecours étranger, pour dépoüiller ſon pere de l'Empire, par le plus affreux de tous les attentats. Ces lettres mirent Soliman dans une fureur extrême. Dès l'année précédente, il avoit envoyé avec une armée Ruſtan en Syrie, ſous prétexte de faire la guerre aux Perſes, mais en effet, pour arrêter Muſtapha, qu'il regardoit comme un rebelle. Ruſtan n'ayant pû exécuter cet ordre, revint à Conſtantinople, comme s'il eût trouvé paiſible la frontiere de Perſe; mais il jetta encore mille ſoupçons dans l'eſprit de Soliman.

Ce

Ce Prince obsedé tout à la fois par Roxelane & par Rustan son gendre, crut que l'affaire avoit besoin de sa présence, & qu'il ne pouvoit plus differer sans péril; ensorte qu'ayant fait venir de Hongrie Achmet Bacha, il vint à Alep avec des troupes, sous prétexte de faire la guerre aux Perses, comme l'année derniere.

Il manda aussi-tôt Mustapha, qui appuyé de son innocence résolut d'obéïr aux ordres de son pere, quoiqu'Achmet Bacha l'eût fait avertir qu'on avoit dessein de le perdre. Il consulta, avant de partir, le Dervis qu'il avoit auprès de lui. Car c'est la coûtume de donner à tous les enfans des Sultans un Bacha & un Docteur de la Loi. Comme Mustapha étoit encore irrésolu, il demanda au Dervis, si l'Empire étoit un bien préferable à la vie bienheureuse. Le Dervis répondit, que les objets des vœux de tous les hommes étoient toûjours exposez aux caprices d'une Fortune inconstante, & un obstacle presque invincible qui fermoit le chemin de la félicité éternelle: qu'ainsi une vie tranquille, qui fait notre bonheur sur la terre, & nous procure une félicité sans fin dans le ciel, étoit beaucoup plus désirable que l'empire du monde entier. Cette décision fit résoudre Mustapha à se rendre aux ordres de son pere, au péril même de sa tête. Il ne fut point arrêté par la superstition ordinaire des Turcs, qui respectent les avertissemens secrets qu'ils s'imaginent avoir reçus en songe. Mustapha avoit revé que le Prophete Mahomet revêtu d'un habit blanc, & tout éclatant d'une lumiere éblouïssante, le faisoit entrer avant l'aurore dans un verger délicieux, qui renfermoit un grand jardin & un Palais magnifique, où il lui dit que les ames innocentes, qui avoient detesté le sang & le crime, joüissoient d'un bonheur éternel, & qu'au contraire les ames des méchans & des impies nageoient dans deux fleuves de souffre & de bitume, qui n'étoient pas éloignez, & où enfin elles étoient englouties. Mustapha demanda à son Dervis l'interpretation de ce songe. Le Dervis lui dit que ce songe étoit de mauvais augure, & il avertit le Prince de se tenir sur ses gardes.

Cependant Mustapha partit avec toute sa maison pour aller trouver son pere. Les Janissaires allerent au-devant de lui, & le reçurent avec de grands témoignages de respect & d'affection. On ne lui fit une reception si honorable, que par l'adresse

HENRI II. 1553.

du grand Visir, qui avoit engagé de vive voix les principaux chefs, & fait signe aux soldats, de rendre ces honneurs à Mustapha, comme ne pouvant rien faire de plus agréable à Soliman; mais en effet pour rendre le fils de plus en plus suspect à son pere. Ce vieillard plein de soupçons crut ne devoir plus differer; il fit venir sur le champ son fils dans sa tente, & le fit arrêter par les Eunuques & les Muets, qui sont toûjours auprès du Sultan, pour obéïr au moindre signe qu'il leur fait. Mustapha, qui étoit vigoureux, se défendit contre ceux qui l'arrêterent: il sembloit ne pas combattre seulement pour sauver sa vie, mais pour l'Empire même: il est certain que s'il avoit pû s'échapper des mains de ces assassins, & se jetter entre les bras des Janissaires, ces derniers auroient non-seulement fait tous leurs efforts, pour sauver un Prince qu'ils aimoient, mais frappez de cet attentat, ils auroient encore tâché de l'élever sur le thrône de son pere. Soliman, qui n'étoit separé que par un rideau de l'endroit où se passoit cette triste scene, ne pouvant souffrir ce retardement, s'avança pour menacer ses Muets, & avec un visage terrible leur reprocha leur lâcheté: Les Muets animez par ces reproches redoublerent leurs efforts; ils jetterent enfin par terre Mustapha, qui étoit hors d'haleine, & mirent au coû du Prince infortuné le cordon fatal, dont ils l'étranglerent. Dans le tems que ce Prince luttoit contre ses bourreaux, il faisoit connoître par des signes, qu'il vouloit parler à son pere; & dans sa résistance même, son air avoit quelque chose de touchant. Après cette funeste exécution le Bacha d'Amasie, qui avoit été gouverneur du Prince, eut la tête tranchée, comme complice de ses desseins. Cependant plusieurs Historiens rapportent que Rustan s'étoit servi de lui, pour contrefaire les lettres, par lesquelles il paroissoit que Mustapha avoit recherché le mariage de la fille du Sophi. Micheli, noble Venitien, eut le même sort: les Turcs l'ayant pris dans son enfance, il s'acquit dans la suite chez eux beaucoup de gloire par ses exploits, & il avoit sous Mustapha la dignité de premier Enseigne.

Après la mort de Mustapha, les Eunuques enleverent avec diligence ses trésors par ordre de Soliman, de crainte qu'on ne les pillât. Avant que cette triste nouvelle se fût répanduë, il s'étoit élevé dans l'armée une sedition, qu'Achmet Bacha ne put

calmer qu'avec peine, & après un carnage de plus de deux mille hommes, qui se tuerent les uns les autres, quoiqu'il eût beaucoup d'autorité sur l'esprit des soldats : mais dès qu'on eut exposé le corps de Mustapha, étendu sur un tapis devant une tente, & qu'on eût publié la cause de son supplice, laquelle parut peu vraisemblable, un grand nombre de soldats touchez de compassion, & la plûpart transportez de fureur, étoient prêts d'en venir à une révolte ouverte, s'ils eussent pû trouver un chef pour le mettre à leur tête. Jamais on ne vit un plus grand deüil, & plus de tristesse dans un camp; toutes les troupes témoignerent une douleur sincere par de longs jeûnes. Soliman pour les appaiser, fut obligé d'éloigner Rustan du gouvernement; car ils croyoient qu'il étoit l'auteur de cette tragédie. Achmet Bacha, qui avoit plus de courage que de prudence, fut mis à sa place. Il parut bien-tôt que ce n'étoit qu'un jeu entre Soliman & Rustan, & que ce Prince vouloit seulement se décharger de la haine que lui attiroit cette action, pour la faire retomber sur son Vizir, puisqu'il ne la désaprouva pas, & que s'il eût été touché de la mort de son fils, il en auroit puni les auteurs & ceux qui l'avoient trompé. Rustan s'étant déguisé pour n'être pas réconnu, sortit du camp, & se rendit en diligence à Constantinople, où il ne resta que jusqu'à ce qu'Achmet ayant été tué par ordre de Soliman, il fut rétabli dans sa premiere dignité.

La mort de Mustapha, qu'on avoit fait mourir avec tant de barbarie, fut suivie de celle d'un de ses freres : Soliman, pour se moquer de Ziangir, le fit venir dans sa tente sous pretexte d'y voir son frere. Ziangir y accourut avec joie, pour embrasser une personne qui lui étoit si chere; mais dès qu'il le vit sans vie, étendu par terre, ce spectacle le saisit de telle sorte, qu'après avoir plaint le triste sort & attesté l'innocence de son frere, & avoir fait à leur pere commun des réproches sur sa cruauté, il se perça le sein d'un poignard, & tomba mort sur le corps de son frere. C'est ainsi que la mort rejoignit deux freres, qu'une tendre amitié avoit toûjours étroitement unis.

Soliman fut très-fâché d'un accident si funeste, qui souilloit sa maison du sang de ses deux fils. Pour le cacher, il ordonna qu'on fit courir le bruit, que Ziangir étoit mort subitement. La plûpart de ceux qui ont écrit l'histoire des Turcs,

HENRI II. 1553.

& particulierement Jean Lewenclaw, historien aussi sçavant que fidele, rapportent ces faits, tels que je viens de les décrire. Cependant Auger de Ghislin, seigneur de Boësbecq, que Ferdinand envoya l'année suivante en ambassade à Constantinople, en parle autrement dans ses excellentes Lettres : il dit seulement que Ziangir ayant appris la mort de Mustapha, en mourut de douleur à Constantinople ; parce qu'il prévoyoit qu'après la mort de son pere, celui qui succederoit à l'Empire n'épargneroit aucun de ses freres ; qu'il les immoleroit tous comme autant de rivaux, & que le premier jour du regne du successeur de Soliman, seroit le dernier de la vie de Ziangir : il ajoûte que cette triste réflexion faisant autant d'impression sur son esprit, que si la mort lui eût été présente, il tomba dans une maladie qui le conduisit bientôt au tombeau.

Les Janissaires étant en quelque façon appaisez, Soliman se retira du camp, & s'enferma dans Alep, sous prétexte d'aranger ses affaires avec plus de tranquillité, dans un endroit éloigné du bruit de l'armée ; mais en effet, pour se mettre à couvert des attentats des Janissaires, dont il craignoit encore la fureur. Après quelque séjour dans cette ville, il descendit avec ses troupes par la Syrie dans la Palestine ; mais s'étant avancé jusqu'à quatre journées de Jerusalem, il revint à Alep, sur la nouvelle que les Perses ayant appris la mort de ses deux fils, faisoient des courses dans la province d'Amasie, où ils mettoient tout à feu & à sang. Sur ces entrefaites un Chiaous de Soliman, croyant faire une chose agréable à Selim, que la mort de son frere faisoit regarder comme l'héritier présomptif de l'Empire, se rendit à grandes journées en Caramanie, pour lui en apprendre la nouvelle. Selim, bien loin de le recevoir favorablement, le fit mourir, comme un porteur de mauvaises nouvelles : on peut comparer ce Prince aux Héros de l'antiquité, & peut-être le préferer à quelques-uns, en ce que bien loin de témoigner de la joie, en apprenant un évenement qui l'élevoit au thrône de son pere, il ne donna au contraire à l'indigne adulateur qui lui en apporta la nouvelle, que la récompense que merite une flatterie criminelle, & hors de saison.

Plusieurs ont cru que Soliman se repentit d'avoir fait mourir son fils Mustapha, & qu'il voulut venger sa mort sur Roxelane & sur Rustan, qui la lui avoient conseillée. Leur conjecture

est fondée sur ce qu'après la mort de Mustapha, il donna le gouvernement de Burse à Mahomet fils de ce Prince, âgé de 13 ans ou environ, qu'il avoit eu d'une concubine Sclavone, & que le Sultan témoigna toûjours pour ce jeune Prince beaucoup d'affection. On prétend que lorsqu'on porta à Burse les corps des deux fils de Soliman, pour les mettre dans le tombeau de leurs ancêtres, on trouva dans le sein de Mustapha des lettres, qui découvroient la conjuration de Rolexane & de Rustan contre lui, & qu'il avoit apportées pour les montrer à son pere, & se justifier des crimes qu'on lui imputoit. Ces lettres furent renduës à Soliman par les ennemis de Rustan. Dès qu'il les eut vûës, il se sentit tantôt entraîné par la violence de l'amour qu'il avoit pour Roxelane, & tantôt agité des sentimens qui le pressoient de venger la mort injuste de son fils: il resta long-tems dans l'irrésolution, & sans sçavoir quel parti il devoit prendre. Enfin voyant qu'il ne pouvoit plus remedier au mal qui avoit été fait, il resolut seulement d'agir dans la suite avec plus de précaution.

Mais bientôt après, il se laissa séduire par les caresses de Roxelane, qui lui persuada que les intérêts de la Religion étoient préferables à toutes choses, & même à la vie de ses enfans, que la religion Musulmane (car c'est ainsi qu'ils l'appellent, parce qu'ils la croyent la meilleure) n'avoit pas d'autre base que l'Empire même, & la puissance de la maison des Osmans; que par conséquent l'une étant ébranlée, l'autre ne pourroit subsister; que son thrône ne pouvoit être renversé que par les troubles domestiques; qu'ainsi pour faire fleurir sa maison & l'Empire, & conserver en même tems la religion, il falloit prévenir les discordes intestines par quelque moyen que ce fût, sans craindre d'immoler ses propres enfans, dont la perte n'étoit rien, lorsqu'il s'agissoit de maintenir la vraye religion. Roxelane faisoit outre cela des plaintes continuelles, qui sont si ordinaires aux marâtres. Elle représentoit à Soliman, que dès que son petit-fils paroissoit en public dans Burse, on entendoit les enfans lui souhaiter toutes choses favorables, & qu'il pût survivre longtems à son ayeul: que le jeune Mahomet, destiné à l'Empire, seroit un jour le vengeur de la mort de son pere; que les Janissaires soûtiendroient toûjours le fils de Mustapha; qu'ainsi il falloit d'autant moins l'épargner, qu'étant né d'un

HENRI II. 1553.

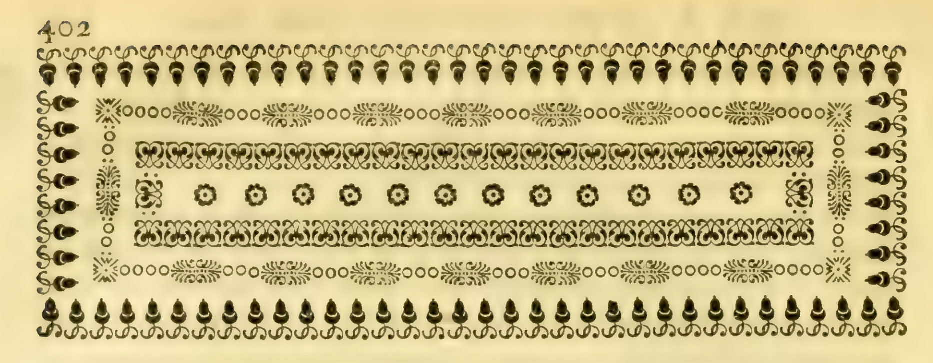
pere criminel, il étoit déjà coupable, & qu'on ne pouvoit douter que, dès que l'âge le lui permettroit, il ne se mît à la tête du parti qui suivoit les intérêts de Mustapha.

Soliman, frappé de ces raisonnemens, consentit à la mort de son petit-fils, & donna ordre à l'eunuque Ibrahim de s'en défaire. L'Eunuque se rendit donc à Burse; mais il crut qu'il étoit trop cruel de tuer un fils aux yeux de sa mere. D'ailleurs ne pouvant faire son coup dans la ville, sans s'exposer à un danger évident, & sans compromettre l'autorité de son maître, il eut recours à une ruse, pour exécuter avec plus de sûreté l'ordre dont il étoit chargé. Il feignit que Soliman l'envoyoit pour saluer son petit-fils & la Sultane sa mere. Il leur dit, que le Sultan se répentoit d'avoir fait mourir Mustapha par de mauvais conseils; mais que reconnoissant trop tard qu'il avoit été trompé, il vouloit avoir autant de bonté & d'affection pour le fils, qu'il avoit eu d'injustice à l'égard du pere. Dès que l'Eunuque s'apperçut que ce discours avoit trouvé créance dans l'esprit de la trop crédule Sultane, il lui proposa quelques jours après de sortir hors de la ville, pour se promener & prendre l'air. La mere y consentit facilement, & on convint qu'elle se rendroit le lendemain en chariot dans un fauxbourg, & que son fils prendroit les devans à cheval. L'Eunuque prêta un chariot, dont l'essieu étoit fait de telle sorte, qu'il devoit se rompre dans un chemin étroit & difficile, par où l'on devoit passer. Cependant Ibrahim attira plus loin le jeune Prince, sous prétexte de l'entretenir: sa mere le suivit dans cette route malheureuse, avec le plus de diligence qu'il lui fût possible. Mais dès qu'elle arriva à ce détroit dangereux, l'essieu de son chariot se brisa contre les pierres qu'il heurta avec trop de violence. Alors la Sultane étonnée de ce fâcheux présage, & se doutant d'un malheur qui n'étoit que trop réel, sortit du chariot avec ses femmes, & marcha avec précipitation du côté où elle crut trouver son fils. Mais l'Eunuque étoit déjà arrivé au lieu de l'exécution, où il montra son ordre au jeune Prince. On dit qu'il répondit à l'Eunuque, sans être ému & sans faire paroître la moindre alteration sur son visage, qu'il recevoit cet ordre, comme venant de son Empereur, ou plûtôt de la part de Dieu même, à qui on étoit obligé d'obéïr. Il présenta, selon l'usage, son coû au bourreau. Dès qu'il fut mort, Ibrahim prit

une route détournée, & s'enfuit en diligence, pour se dérober aux emportemens d'une mere, que la mort de son fils rendoit furieuse, & à la vengence de ceux de Burse qui avoient beaucoup d'affection pour l'un & pour l'autre.

La mort de Mustapha, qui ouvroit à Selim le chemin du thrône, engagea Bajazet, autre fils de Roxelane, à former de nouvelles entreprises. Appuyé de la faveur de sa mere, & craignant que son frere ne le fit mourir un jour, il chercha les moyens de s'en défaire, pour se mettre lui-même à couvert de ses coups, & s'emparer du thrône. Ce qui fut l'origine des grands troubles qui agiterent l'Empire Ottoman, comme je le rapporterai dans la suite.

Fin du douziéme Livre.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE TREIZIÉME.

Henri II.
1553.
Affaires d'Angleterre.



A mort d'Edouard VI. causa cette année de grands mouvemens en Angleterre. Jean Dudley duc de Northumberland, après avoir fait périr le duc de Sommerset son rival, se voyant enfin sans concurrent, gouvernoit absolument les affaires du Royaume & l'esprit du jeune Roi, comme nous l'avons dit dans les livres précédens. Le grand nombre de ses amis & de ses partisans lui inspira de plus hautes idées, & la mauvaise santé du Roi lui donna lieu d'aspirer à la Royauté. Du mariage de Charle Brandon & de Marie d'Angleterre sœur de Henry VIII. & reine douairiere de France [1], étoit sortie Françoise Brandon, qui fut mariée à Henry Grey marquis de Dorset, élevé nouvellement, par la protection de Dudley, à la dignité de duc de Suffolck. De ce mariage étoient

1 Elle avoit épousé Louis XII.

nées

nées trois filles, à qui le comte de Northumberland prétendoit que la couronne devoit appartenir, si Henry n'eût pas laissé d'enfans; car il ne croyoit pas qu'on dût avoir égard à Marguerite sœur aînée de Henry, qui avoit épousé Jacque IV. Roi d'Ecosse, ni à ses enfans, qui étant nez hors du Royaume, devoient selon lui être considerez comme étrangers. Dans cette idée, il résolut de marier les deux filles cadettes du duc de Suffolk aux premiers Seigneurs d'Angleterre, & de choisir Jeanne, qui étoit l'aînée, pour un de ses fils. Les cérémonies du mariage de ces trois sœurs furent célébrées à Londres le même jour [1]. Les deux plus jeunes, Catherine & Marie, épouserent, la premiere, Henry fils aîné du comte de Pembroch; la seconde, qui étoit bossuë, epousa Martin Keïes [2]. Jeanne fut le partage de Gilford quatriéme fils du duc de Northumberland, qui avoit déjà marié ses trois autres fils. Catherine la plus jeune des filles de Dudley fut ensuite mariée à Hasting, fils aîné du comte de Huntingdon.

Discours de Dudley au roi Edouard VI.

Cependant la maladie du Roi augmentoit; c'étoit une humeur âcre, qui lui tomboit sur les poulmons, le dessechoit de jour en jour, & sembloit le conduire à l'étisie. Le duc de Northumberland informé par les médecins que son mal étoit sans reméde, & que la mort du Roi étoit aussi prochaine qu'inévitable, sçut insinuer à ce Prince de faire un testament; il lui dit que sa sûreté, pendant qu'il vivoit, dépendoit de cette précaution, ainsi que la tranquillité publique, s'il arrivoit qu'il mourût. Pour mieux le lui persuader, il lui représenta que de la vie d'un souverain dépendoit le salut d'un Etat; qu'un successeur & un héritier assûré étoit nécessaire pour prévenir les divisions, les factions & les guerres civiles, qui d'ordinaire donnoient de grandes atteintes à la religion; que le soin qu'il avoit eu jusqu'alors de la maintenir, devoit l'engager à y pourvoir pour l'avenir; qu'il prévoyoit à quels périls le royaume & la religion alloient être exposées, si Marie ou Elisabeth lui succédoient; que quand même leur naissance équivoque ne suffiroit pas pour les exclure du thrône, le danger où la religion seroit alors, devoit les en éloigner; que ce dernier article

1 Cet endroit est très-fautif dans le texte: on a suivi la correction faite de la main même de Pierre du Puy, qui a eu en sa possession le manuscrit de l'auteur après sa mort.

2 Martin Keïes étoit capitaine de la porte: *Gentleman-porter.*

HENRI II. 1553.

exigeoit toute ſon attention. « Mais de combien de malheurs ne ſerions-nous pas menacez, ajoûta-t-il, ſi par les mariages que feroient ces Princeſſes, des Princes étrangers acquieroient des droits ſur ce royaume. On verroit ſous ces nouveaux maîtres s'établir une nouvelle forme de gouvernement, de nouvelles loix, de nouveaux uſages. Un peuple, forcé de regler ſes mœurs ſur les idées d'un Prince étranger, devient eſclave ; on doit s'attendre à voir alors les droits de la nation abolis, & le nom Anglois éteint : tout enfin vous engage, Sire, à prendre des meſures qui puiſſent vous garentir du reproche qu'on vous feroit avec juſtice, d'avoir négligé la gloire de Dieu, la vôtre, & le ſalut de vos ſujets. Dieu, en établiſſant les Rois, ne leur a pas confié le pouvoir ſuprême, pour s'en ſervir ſelon leurs caprices ; on leur doit l'obéïſſance, & on ne peut s'en ſouſtraire, ſans enfraindre les loix divines ; mais les Rois à leur tour ſont obligez de regarder leurs ſujets, comme autant de pupilles, dont Dieu leur a confié la tutelle. En cette qualité, ils ſont établis pour rendre la juſtice à leurs peuples, & pour les garantir des maux qui pourroient leur arriver. Ce devoir eſt inſéparable de la dignité Royale ; & le Prince qui voudroit s'en écarter, s'expoſeroit à la vengence de Dieu, puiſqu'après cette vie, qui paſſe comme un ſonge, les Rois doivent paroitre au tribunal du ſouverain Juge, pour y recevoir la récompenſe ou la peine dûë à leurs bonnes ou à leurs mauvaiſes actions. Sire, continua-t-il, le duc de Suffolk a trois filles qui ont l'honneur d'être parentes de votre Majeſté ; leur vertu égale la grandeur de leur naiſſance : élevées dès le berceau dans la pieté & dans la ſaine doctrine, & unies par les nœuds du mariage avec des ſeigneurs Anglois, auſſi diſtinguez par la pureté de leurs mœurs que par leur illuſtre origine, on n'a à craindre de leur part, ni changement de religion ni alliance étrangere ; il eſt donc juſte de les appeller à la ſucceſſion de la couronne, à condition qu'elles s'engageront de ne rien innover dans la religion ni dans l'Etat : je ſouhaite même qu'on exige ce ſerment de Jeanne épouſe de mon fils ; le motif qui fera agir V. M. eſt moins intereſſant pour elle que pour tout le Royaume.

Le Roi qui étoit jeune, & né, ſelon les apparences, pour

bien gouverner, s'il eût vêcu plus long-tems, mais qui étoit accoûtumé dès l'enfance à obéïr à ses tuteurs, & soûmis à toutes les régles qu'on lui prescrivoit, se rendit aux discours du duc de Northumberland. Les motifs de religion firent surtout impression sur l'esprit de ce Prince, qui étoit d'un bon naturel, & avoit beaucoup de pieté. Dans ces circonstances, sentant redoubler la violence de son mal, il fit son testament le 21 de Juin : par ce testament ayant deshérité ses deux sœurs, comme illégitimes, & tous autres prétendans à la succession de la couronne, il institua pour son héritiere Jeanne fille aînée de Henry duc de Suffolk, & au cas qu'elle mourût sans enfans, il lui substitua la seconde, qui avoit épousé le comte de Pembrock. La lecture de ce testament fut faite dans une assemblée des Grands, & il fut confirmé par le suffrage de trente-quatre principaux Seigneurs d'Angleterre. Mais on eut soin de le cacher au peuple, de peur de donner lieu à quelque sédition. Cranmer archevêque de Cantorbery étoit alors absent : comme il étoit important d'avoir la signature d'un Prélat d'une aussi grande autorité, on le manda à la Cour, pour souscrire à cet acte. Il le refusa d'abord, ne croyant pas qu'il fût permis de frustrer de son droit le légitime héritier d'une couronne. Mais le Prélat ayant eu un entretien secret avec le Roi au chevet de son lit, fut si pressé par ce Prince, & si touché des remontrances qu'il lui fit sur le danger qui menaçoit la religion, qu'après une longue contestation il donna enfin son consentement.

Edouard institue pour son heritiere Jeanne fille du duc de Suffolk.

Le Roi mourut le 6 de Juillet. Il n'avoit encore atteint que sa seiziéme année, & n'avoit régné que sept ans. Ce Prince avoit déjà fait éclater plusieurs vertus ; on lui voyoit beaucoup de fermeté d'ame, un grand amour pour la justice, & une extrême passion pour les Lettres ; qualitez qu'un Roi rassemble rarement. Plusieurs ont remarqué, qu'il mourut le même jour, que Henry son pere fit trancher la tête (en l'année 1535) à Thomas Morus ; comme si la mort injuste d'un si grand homme eût dû être expiée par celle du fils même de Henry. Son corps, dont on avoit ôté les entrailles, fut mis dans un cercueil & déposé dans l'Eglise de S. Pierre de Westminster, où il fut gardé, selon la coûtume, par douze gentilshommes, qui le veillerent nuit & jour, sans cierges ni flambeaux, jusqu'à son inhumation.

Mort d'Edouard.

HENRI II. 1553.

Hunſdon, à vingt milles de Londres, dans la province de Hertford, étoit alors le ſéjour de Marie. Dès qu'elle fut informée de la mort de ſon frere, & des deſſeins du duc de Northumberland, elle donna ſes premiers ſoins à la ſûreté de ſa vie. Cependant pour éviter les ſoupçons que ſon départ d'Hunſdon auroit fait naître, elle prétexta qu'un de ſes domeſtiques y étoit mort de la peſte. Elle partit, & après avoir fait en un jour quarante milles, elle arriva au château de Framinghan, de la dépendance de Northfolk. Elle avoit choiſi cette retraite, pour être à portée de s'embarquer, & de paſſer en France, au cas qu'elle fût pourſuivie. Dès qu'elle eut un peu calmé le trouble, que lui avoit cauſé la nouvelle de la mort de ſon frere, & qu'elle eut banni dans cet aſile la crainte dont elle avoit été agitée lorſqu'elle étoit plus près de Londres, elle écrivit à ſes amis & aux principaux de la Nobleſſe. Cette Princeſſe, qui prenoit le titre de Reine par tout où elle paſſoit, eut la ſatisfaction de voir les peuples accourir en foule ſur ſon paſſage, & d'en captiver les cœurs par ſa douceur & par ſa bonté.

Jeanne de Suffolk accepte la royauté malgré elle.

La mort du Roi, cachée dabord par les ſoins de Northumberland, avoit été divulguée de 8 du mois de Juillet. Deux jours après Jeanne de Suffolk fut proclamée Reine. Mais ſoit que ſa conſcience fût agitée de remords, ou qu'elle eût un preſſentiment de ſon malheur, elle n'accepta cette dignité qu'avec répugnance. De Flour, place forte qui appartenoit à Northumberland, à ſept milles de la capitale, elle fut conduite à la Tour de Londres. Les rois d'Angleterre, à leur avenement à la couronne, ont coûtume de s'y rendre d'abord pour y paſſer dix jours : le peuple s'imagine que leurs Rois ne peuvent prendre ailleurs les marques de la dignité royale, & que ce cérémonial eſt eſſentiel. A l'arrivée de Jeanne, le peuple accourut en foule, attiré plûtôt par la nouveauté du ſpectacle, que pour y applaudir. Jeanne, en entrant dans Londres, reçut les clefs de la ville, comme des gages de la royauté ; Dudley les lui préſenta accompagné des vingt-quatre Seigneurs, qui compoſoient le Conſeil privé : leur nombre s'augmente quelquefois ſuivant la circonſtance des temps & la volonté des Rois. Quelque tems après on manda ſecretement le Maire de Londres, & les ſix principaux Conſeillers de la ville ; on les intimida, on les flatta, & on vint enfin à bout de leur faire prêter ſerment à Jeanne.

Le même jour de son entrée dans la Tour, on apporta une lettre de Marie, qui fut lûë dans le Conseil privé : elle mandoit aux Conseillers de la venir trouver, comme heritiere de la couronne, pour lui rendre l'obéïssance qui lui étoit dûë : elle assuroit que presque toute l'Angleterre la réconnoissoit déjà pour Reine legitime. Après qu'on eut fait la lecture de cette lettre, les Conseillers qui favorisoient le parti de Jeanne, voyant que de tous côtez le peuple lui étoit contraire, & que la province de Northfolk avoit prêté serment de fidelité à Marie, craignirent qu'elle ne fût proclamée Reine par le peuple, dont les mouvemens annonçoient une revolte prochaine. Pour la prévenir, ils firent publier une déclaration au nom de Jeanne comme Reine, & y ajoûterent le titre de Chef de l'église d'Angleterre & d'Irlande, titre qu'Henri VIII. avoit pris le premier, & qu'Edouard son fils avoit pris après lui. Cette déclaration faisoit renaître les doutes sur la legitimité de Marie & d'Elisabeth : elle portoit que Marie étoit sortie d'un mariage équivoque, & qu'Elisabeth devoit le jour à une mere impudique, qui pour crime d'adultere avoit eu la tête tranchée. On y soûtenoit que Marie & Elizabeth n'étoient pas proprement sœurs du feu roi Edouard ; que ne l'étant que de pere, les loix du Royaume les excluoient du thrône, quoi qu'elles fussent appellées à sa succession, après la mort d'Edouard, par le testament de Henri, & par un édit publié la trente-cinquiéme année de son regne. Ensuite étoit l'exposé des droits de Jeanne au royaume d'Angleterre, comme fille de la sœur de Henri VIII. Après avoir assuré les peuples de son affection, Jeanne leur récommandoit de lui garder la fidelité, que les sujets devoient à leurs Princes legitimes. Cette déclaration signée par Jeanne, & scellée du sceau du Royaume, avec ces paroles ordinaires, *Que Dieu conserve la Reine*, fut publiée dans la ville de Londres, & jusqu'à cinq lieuës aux environs dans la campagne, par des Herauts, qui auroient été plus loin pour la publier, s'ils n'avoient pas été retenus par le peuple qui commencoit déjà à se revolter.

Déclaration publiee au nom de Jeanne.

Sur la nouvelle que le tumulte s'augmentoit dans toutes les villes, & que tous les esprits étoient disposez à la sédition, le duc de Northumberland leva une armée pour aller au-devant de ces troubles naissans. Malgré le regret qu'il avoit de s'éloigner

Dudley leve une armee.

HENRI II. 1553.

de Jeanne, ne sçachant à qui confier le commandement des troupes, & ne pouvant se reposer de ce soin sur le duc de Suffolk pere de Jeanne, peu propre à cet emploi, il fut obligé de le remplir lui-même. Il partit donc, après avoir reglé autant qu'il pût les affaires de la ville, & donna de l'argent à plusieurs prédicateurs, pour décrier publiquement, dans les chaires la cause de Marie & d'Elisabeth, & faire valoir celle de Jeanne. Un des principaux fut Ridley évêque de Londres. On ne recevoit alors de tous côtez que des nouvelles de revolte. Le frere du comte d'Huntingdon, à qui l'on avoit donné une commission de lever quatre mille hommes d'infanterie, n'eut pas si tôt son nombre complet, qu'il se déclara pour Marie, & écrivit à son frere de l'imiter; il lui manda que s'il differoit de le faire, il devoit s'attendre à une mort prompte, ou à perir de sa main même, Cependant le duc de Northumberland ordonna d'armer des vaisseaux sur la côte qui regarde celle de France, pour être prêts à s'opposer au passage de Marie, si elle vouloit s'en fuïr en Flandres, & enfin pour tel autre évenement qui pourroit naître. A peine ces vaisseaux furent-ils équipez, qu'ils passerent au service de Marie; ce qui contribua beaucoup à l'avancement de ses affaires: car elle en tira des soldats, du canon, & toutes les munitions nécessaires, & se vit en état d'exécuter le dessein qu'elle forma de marcher contre Jeanne.

Northumberland, avec ses quatre fils, partit de Londres le 14 de Juillet. Le comte de Warwich, son fils aîné, prit les devans avec cinq cens chevaux, pour s'avancer jusqu'à Edwardben. Il suivoit ce détachement accompagné de son frere, qui étoit maréchal de camp, & des comtes de Northampton & d'Huntingdon. Son armée étoit composée de mille chevaux & de huit mille hommes d'infanterie, avec une artillerie nombreuse & en bon état. Il s'avança jusqu'à Cambridge, environ à dix lieuës de Londres. Après y avoir resté deux jours, se voyant abandonné de la plûpart de ses soldats, il écrivit à Londres au duc de Suffolk, qui ne s'étoit point éloigné de sa fille Jeanne, & aux Conseillers d'Etat, de lui envoyer du secours. Les Grands prirent cette occasion pour sortir de la Tour, sous prétexte qu'ils avoient à traiter avec Claude de Laval de Bois-dauphin ambassadeur de France. Tous, à l'éxception du duc de Suffolk, se rendirent chez le comte

de Pembrock. Dans l'assemblée qui s'y tint, les opinions furent libres : chacun, en l'absence du duc de Northumberland, put sans contrainte déclarer son sentiment ; & l'on prétend que le comte Henri d'Arundel parla en ces termes :

Discours du comte d'Arundel en faveur de Marie.

« Mylords, & mes chers confreres, si le ressentiment des » injustices, que Dudley duc de Northumberland veut faire à » Marie, à vous mêmes, & au Royaume entier, n'avoit pas » penetré tous les cœurs ; s'ils n'étoient pas tous indignez de » l'action qu'il a faite, & allarmez des maux qui nous me- » nacent, j'aurois à craindre d'être soupçonné de parler ici, » plûtôt pour me venger des injures particulieres que j'ai re- » çuës de lui, que pour défendre la cause publique. Vous vous » rappellez sans doute avec quelle iniquité Dudley me re- » tint un an entier en prison, & comment après avoir essuyé » de sa part les traits de la plus noire calomnie, je vis enfin les » seules forces de mon innocence & de la verité briser mes » fers. Vous sçavez que malgré lui je me suis maintenu dans » le rang que j'occupe. Mais si le souvenir d'un si cruel outra- » ge eût pû exciter dans mon cœur le désir d'une juste vengen- » ce, ne suis-je pas pleinement satisfait ? L'autorité publique » ne m'a-t'elle pas vengé, en me rendant à votre illustre com- » pagnie, & en me rétablissant dans ma premiere dignité ? Il ne » me reste donc ni ressentiment ni désir de vengence. J'ai sacri- » fié ma haine au répos public, & j'ai souvent souhaité que ce » qu'il a commis à mon égard, fut le dernier de ses crimes. » Mais si, après avoir pressé Sommerset de faire couper la tête » à son frere, dont la valeur vous étoit connuë (pour je ne sçai » quelle jalousie secrete) il a traité indignement & reduit Som- » merset lui-même aux dernieres extremitez : si, pour une conspi- » ration vraie ou fausse dont il l'a accusé, il a pû le faire périr, » doit-on s'étonner qu'il ait travaillé à perdre un innocent tel » que moi, & qu'aujourd'hui devenu la terreur de tous les » honnêtes gens, il ose former contre sa patrie l'entreprise la » plus hardie & la plus criminelle ? Est-il quelque homme at- » tentif, qui ne voie aujourd'hui quel est le but des intrigues, » des supercheries, des artifices, & de toute la conduite de » Dudley ? Il est manifeste que ses desseins tendent à renverser » les Loix, & à dépoüiller des heritiers legitimes de leurs » droits les plus sacrez, pour se rendre maître absolu de l'Etat,

HENRI II. 1554.

» & exercer ſur nous un pouvoir tyrannique. Mais ce qui doit » le plus nous bleſſer, eſt, qu'il ſe ſert de nous-mêmes pour » exécuter ſes projets, & qu'il oſe nous faire les miniſtres de » ſes attentats. Nous avons en horreur les parricides que com- » mettent des particuliers, & pour les punir, nous trouvons » toutes les peines trop legeres; comment donc devons-nous » traiter un tyran, qui ne ſe borne pas à tremper ſes mains dans » le ſang d'une ou de deux perſonnes, mais qui entreprend de » répandre à la fois celui de tant d'hommes, & de les fraper » tous pour ainſi dire d'un ſeul coup? Il ne me convient pas » d'examiner le genre de ſupplice qui eſt dû aux tyrans; ce » ſera aſſez pour nous de ne nous point rendre, en favoriſant » la tyrannie, dignes du châtiment qu'ils meritent.

» Pluſieurs ont été juſqu'ici retenus par l'eſperance, & un » plus grand nombre par la crainte; mais nous pouvons au- » jourd'hui parler librement des intérêts de l'Etat. Nous com- » mettrions ſans doute le plus grand des crimes, ſi par un lâche » ſilence nous laiſſions périr les droits du Royaume & ſa li- » berté, que nous devons défendre avec une conſtance iné- » branlable: donnons donc notre attention à cette affaire, éxa- » minons-là de concert & ſans paſſion. Il eſt inconteſtable » que la couronne appartient à Marie, par les Loix du Royau- » me. Car vous n'ignorez pas quelle eſt la force d'un mariage » contracté de bonne foi; quoi qu'il ſoit dans la ſuite déclaré il- » licite, & qu'il ſoit caſſé, les enfans qui en naiſſent doivent toû- » jours être regardez comme legitimes: telle a été la volonté » de Henri pere de Marie, & le Parlement du Royaume l'a or- » donné ainſi. Que pourroit-on objecter? l'intérêt de la re- » ligion, & le danger de voir nos Reines s'allier à des Prin- » ces étrangers? Mais quelle imprudence & quel aveuglement » de chercher à ſe précautionner contre un mal incertain, tan- » dis que nous voyons nos fortunes & nos vies expoſées à un » danger évident? Avez-vous donc oublié les artifices de Dud- » ley? Ne vous ſouvient-il plus que ſous prétexte de la reli- » gion & de l'autorité des Loix, il a fait périr un grand nom- » bre de Seigneurs qui s'oppoſoient à ſes entrepriſes? J'avouë » que les hommes doivent tout ſacrifier à la religion; mais » l'expérience continuelle que nous avons, que ſous ce nom » ſacré, il ſe commet ſouvent de grands crimes, nous doit

» engager

» engager, à suivre de près, & à ne pas croire aveuglement ceux » qui se servent de ce specieux prétexte, pour exécuter leurs » pernicieux desseins. Est-il possible de s'imaginer que la re- » ligion soit le guide de celui qui a si souvent manqué de foi » à ses amis, à son Roi, à sa patrie, qui a soüillé du sang de » tant d'innocens le regne d'un Prince juste & clement, dont » il étoit le tuteur, qui enfin a couvert le florissant royaume » d'Angleterre d'une éternelle infamie. Défiez-vous, Milords, » & mes chers confreres, de ses discours; c'est un renard dange- » reux, c'est un loup déguisé sous la peau d'une brebis. Il ne » respire que la vengence; il ne médite que des violences, » des rapines, des prescriptions, des meurtres, & tous les » maux enfin inseparables d'une injuste domination. Il affecte » de se conduire par les principes de la religion, & d'en em- » brasser la défense, tandis que toutes ses entreprises ne ten- » dent qu'à satisfaire ses desirs ambitieux. Quant au péril qu'on » se figure de voir naître des mariages de nos Princesses avec » des Princes étrangers, ce n'est qu'une vaine terreur pour » nous éloigner de notre devoir. Qu'avons-nous à craindre? » Tels que soient nos Souverains, les Loix ne leur donnent » qu'un pouvoir limité, qu'ils ne peuvent jamais étendre au-delà » des bornes prescrites.

» Mais, Dudley, (car il faut, quoiqu'absent, que je vous » interroge) qui vous a dit que Marie devoit prendre un étran- » ger pour époux? Il n'en est pas encore question; lorsque le » tems d'en parler sera venu, les principaux Seigneurs du » Royaume, parmi lesquels vous tenez vous-même la premiere » place, discuteront alors cette affaire: il vous conviendroit » mieux pour le present (puisque vous ne pouvez contester » que Marie ne soit la légitime héritiere de la couronne) de » travailler à lui faire rendre la soûmission qui lui est dûë. Com- » mencez par obéïr: après vous être distingué par une prompte » soûmission, distinguez-vous un jour par un trait de pruden- » ce, en choisissant à la Princesse un époux, qui contribue au » bonheur de l'Etat. En attendant, vous ne pouvez mieux af- » fermir la religion, & procurer plus sûrement la tranquillité » publique, qu'en plaçant la princesse Marie sur un thrône, où » l'appellent les loix de l'Etat, & tous les vœux de la Nation. » Par-là vous épargnerez tout le sang, qu'il faudra répandre,

HENRI II. 1553.

» si vous prenez une autre voye. Vous auriez pû proposer de » bons moyens, & prendre des résolutions avantageuses pour » la religion & pour l'Etat ; mais aujourd'hui votre mauvaise » conduite vous a plongé dans des difficultez insurmontables ; » c'est donc à nous d'employer la sagesse & la justice, pour » vous châtier des fautes, qu'une criminelle ambition, & un » désir aveugle de régner vous ont fait commettre.

» Je m'adresse à vous maintenant, Milords & mes chers » confreres, j'ai recours à votre prudence & à votre équité. La » circonstance présente exige tout ensemble une grande fer- » meté & une parfaite union : ces dispositions sont nécessaires, » si nous voulons préserver le nom Anglois de l'ignominie » dont il est prêt d'être couvert, & si nous voulons éviter le » péril manifeste qui menace nos têtes. Nous ne devons pas » souffrir, que le peuple, bien moins intereſsé que la Noblesse, » à l'usurpation de la couronne, soit l'auteur d'une salutaire » & noble résolution, qu'il devienne notre guide, que par son » exemple il nous trace le chemin que nous devons suivre, & » qu'il nous oblige, comme malgré nous, à remplir notre de- » voir, lui qui ne doit & ne peut se conduire que par notre » autorité. Tout retentit déjà de ses murmures & de ses plain- » tes : attendrons-nous que ceux qui sont assujettis à porter les » armes sous nos ordres, nous obligent à combattre sous leurs » drapeaux ? Exposerons-nous nos descendans à s'entendre re- » procher, que nous n'avons pas eu assez de cœur pour dé- » fendre la liberté, & soûtenir les droits du Royaume, que » notre négligence a mis en danger ? Epargnons cette honte à » la nation Angloise ; prenons les armes pour la justice, pre- » nons-les pour la patrie contre son ennemi. Qu'avons-nous à » redouter ? quelles sont les ressources de Dudley ? quelles sont » ses forces ? il ne s'appuye que des nôtres dans l'entreprise » criminelle qu'il a osé former. Que nous faut-il donc faire » dans la conjoncture présente ? Nous devons conserver la gloi- » re de la nation, & défendre l'interêt public, avec ces mêmes » forces, dont il a sçû abuser, pour la ruine du Royaume & » pour ses propres interêts. Nous sçavons que tous les gens » de guerre n'ont pris le parti de Dudley que malgré eux, & » à regret ; que déjà une partie l'abandonne, & que tous seront » prêts à se déclarer contre lui, dès qu'ils sçauront que nous

» aurons levé l'étendard, pour soûtenir la bonne cause. Faites » donc voir ce que vous pouvez, & sous de si heureux auspi- » ces, travaillez à faire reconnoître Marie pour la légitime hé- » ritiére de la couronne. Par-là vous assûrerez la religion, qui » sera toûjours en péril, tant que l'Etat sera troublé; vous sa- » tisferez tout à la fois à ce qu'exigent de vous votre devoir, » votre conscience, votre dignité, votre honneur.

Le Conseil Privé se declare pour Marie.

A peine eut-il fini ce discours, que le comte de Pembrock prit la parole, pour déclarer hautement & courageusement qu'il étoit de l'opinion du comte d'Arundel; il mit la main sur la garde de son épée, & protesta qu'il étoit prêt de soûtenir cet avis, les armes à la main, contre quiconque seroit d'un sentiment contraire. Toute l'assemblée applaudit à Arundel & à Pembrock, & fut d'avis de faire publiquement proclamer Marie Reine d'Angleterre. Quelques-uns crurent qu'il étoit nécessaire de differer cette proclamation, jusqu'à ce qu'on eût écrit à cette Princesse, & obtenu d'elle le pardon du passé. Mais ceux qui furent d'avis qu'elle se fit sans retardement, & sans aucune condition, l'emporterent sur les autres. On envoya alors à la Tour cent cinquante hommes d'élite, pour s'en rendre maîtres, & pour contraindre le duc de Suffolk à se désister de son entreprise. Ce Seigneur, qui n'avoit aucune force dans l'esprit, se voyant abandonné de tout le monde, s'abandonna aussi lui-même. Enfin n'ayant point d'autre parti à prendre, il promit d'aller trouver les Conseillers du Conseil Privé. Mais avant de faire cette démarche, il entra dans l'appartement de Jeanne, pour l'avertir de se départir de la Royauté, & de consentir à rentrer dans son premier état. Jeanne l'écouta, sans changer de visage, & lui dit: » Je suis plus flat- » tée de cette proposition, que je ne le fus, lorsqu'il me fallut, » malgré moi & par vos menaces, accepter une si haute di- » gnité. J'ai fait sans doute une grande faute, & il m'en a » beaucoup coûté, en vous obéïssant, & en me conformant par- » ticulierement aux idées de ma mere: je suis maintenant les » mouvemens naturels de mon cœur. C'est satisfaire mon in- » clination que de m'obliger à quitter le thrône & à réparer la » faute d'autrui, s'il est vrai qu'une aussi grande faute soit répa- » rable par l'aveu que j'en fais, & par ma seule abdication. » Après avoir parlé ainsi, elle rentra dans son cabinet, plus

Le pere de Jeanne lui dit de renoncer à la Royauté.

Reponse de Jeanne.

HENRI II. 1553.

inquiéte du danger de sa vie, que touchée de la perte de sa couronne.

Le duc de Suffolk se rendit au Conseil, & souscrivit à la résolution qu'on avoit prise. Aussi-tôt le comte de Pembrok publia lui-même le 19 de Juillet dans Londres la délibération du Conseil, par laquelle on donnoit à Marie la qualité de chef de l'Eglise Anglicane. A peine son nom fut-il prononcé, qu'il retentit par toute la ville: le peuple par ses cris redoublez fit éclater tant de joye, que le comte de Pembrock ne put presque achever de s'acquitter de l'emploi dont il avoit été chargé. Suivant l'usage pratiqué en Angleterre dans les grandes réjoüissances, il jetta son chapeau orné de pierreries de grand prix, & se tira enfin avec beaucoup de peine de la foule qui l'environnoit. A l'instant toutes les cloches sonnerent, & le peuple alluma des feux de tous côtez. Les Grands allerent à l'Eglise principale rendre graces à Dieu, & faire des vœux pour Marie. Le duc de Suffolk & quelques autres Seigneurs se rendirent à la Tour: les Dames de la premiere distinction, qui formoient la Cour de Jeanne, eurent ordre de se retirer chez elles; la garnison, mise dans la Tour par le duc de Suffolk, fut tirée de son poste, & la garde de Jeanne & de la Tour fut confiée à Ganden, l'un des principaux membres du Conseil Privé.

La deliberation du Conseil est publiée à Londres & applaudie par le peuple.

Le peuple ayant passé toute la nuit dans les rejoüissances, le comte d'Arundel & Guillaume Paget partirent, pour aller rendre compte à Marie de ce qui s'étoit passé. Cependant les Conseillers donnerent avis à Dudley de tout ce qui s'étoit passé: ils lui manderent de donner son consentement, & de congedier son armée. Le Duc, qui sçavoit feindre, & qui avoit pressenti ce coup, dissimula son chagrin, & loin de paroitre émû à la lecture de cette Lettre, il jetta aussi son chapeau, pour prouver que sa joie égaloit celle du public, & fit aussi-tôt proclamer à Cambridge Marie reine d'Angleterre, dix jours après la cérémonie qu'il en avoit fait faire à Londres pour Jeanne. Son armée se retira, & toute la Noblesse ayant obtenu le pardon, embrassa le parti de Marie. Le duc de Northumberland, abandonné de tout le monde, étoit agité de diverses pensées. Dans l'incertitude où il étoit encore de la resolution qu'il devoit prendre, il songeoit à fuir, lorsque des soldats de la Garde, qui avoient suivi son parti, commandez

Dudley reconnoit Marie pour Reine.

par Jean Gate, vinrent l'arrêter, au moment qu'il prenoit ses bottes : ils lui dirent qu'ils n'agissoient ainsi que pour être purgez par son témoignage même du crime de haute trahison. Sa resistance, & le soin qu'il eut de leur rémontrer, que sa dignité de Général de la cavalerie ne leur permettoit pas de mettre la main sur lui, ne l'éxempterent pas de les suivre; ils l'y contraignirent, & suivant les ordres de Marie, il fut avec son fils, le comte d'Huntingdon, Jean & Henri Gate freres, & Thomas Palmer, mis sous la garde du comte d'Arundel.

Dudley est arrêté.

Dudley entra prisonnier dans Londres, d'où quelque tems auparavant il étoit sorti comme triomphant. Le peuple, qui accourut sur son passage, le chargea d'injures & de reproches, l'appella traitre, & l'accusa d'être cause de la mort du feu Roi. Le comte de Northampton fut aussi amené avec d'autres complices; on eut peine à contenir le peuple, qui les voyant passer, voulut s'en saisir, les assommer à coups de pierres, & les jetter dans la riviere. Jean Checke, qui avoit été precepteur du Roi Edouard, homme sçavant, fut arrêté : quelque tems après on le mit en liberté, mais il fut dépoüillé de tous ses biens.

Elisabeth, qui faisoit son séjour dans un palais hors de la ville, informée que Marie avoit été proclamée Reine, & se trouvant interessée à cette révolution, alla au-devant de sa sœur pour lui marquer la joie qu'elle avoit de son avénement à la couronne. Elle passa donc à Londres le 29 de Juillet, avec 500 cavaliers, & s'avança jusqu'où étoit la Reine, qui s'étant arrêtée le premier d'Août à six milles de cette ville, congédia la plus grande partie des troupes qui l'accompagnoient. Elle entra enfin dans la capitale, escortée des premiers Seigneurs & des premieres Dames du royaume, qui avoient été au-devant d'elle, & qui la suivirent jusqu'à la Tour. Comme elle y entroit, Thomas Howard de Nortfolk, Courtenay, la veuve de ce duc de Sommerset, qui avoit eu depuis peu la tête tranchée, Cudbert Tunstall évêque de Durham, & Estienne Gardiner évêque de Wincester, se jetterent à ses genoux. Ils étoient tous prisonniers depuis long-tems; Nortfolk l'étoit, parce que Henri VIII. ayant sur la fin de ses jours fait couper la tête au fils de ce Seigneur, craignoit que le pere ne vengeât sa mort; il appréhendoit aussi que Courtenay, pour venger son pere, à qui l'on avoit tranché la tête, n'excitât des

HENRI II. 1553.

troubles : des affaires de religion étoient le crime des évêques de Wincester & de Dursham ; ce dernier étoit encore soupçonné d'avoir donné lieu à une sédition arrivée sous le regne d'Edouard. L'évêque de Wincester, au nom de tous les autres, harangua la Reine, & en obtint pour lui & pour eux le pardon & la liberté. Courtenay fut presque aussi-tôt fait comte de Devonshire par la Reine, & en fut dans la suite fort consideré [1]. L'évêque de Wincester fut élevé à la dignité de Chancelier, quoiqu'il eût souscrit à l'avis touchant le divorce de Catherine mere de Marie, & qu'il eût même fait imprimer des livres pour la défense de la cause de Henri VIII.

La Reine, après avoir resté dans la Tour jusqu'au 7 d'Août, fut conduite par eau au palais de Richmond, à deux lieuës de la ville. On n'avoit point encore parlé de religion ; le peuple accoûtumé à la doctrine des Protestans, fut sur le point de jetter des pierres à un prédicateur Catholique, qui prêchoit dans l'église de S. Paul, & qui y débitoit des sentimens contraires à la Réforme. Un Religieux, prêt de célébrer la Messe dans l'église de S. Barthelemi, fut exposé aux mêmes violences ; mais ceux qui exciterent ce tumulte furent ensuite punis par le Magistrat : la Reine déclara par un édit, qu'elle vouloit vivre dans la religion de ses ancêtres, avec défense néanmoins aux prédicateurs de parler contre la doctrine reçuë.

Cependant on avoit déjà éxactement instruit le procès des Conjurez, & le 20 d'Août on les avoit transferez à Westminster, pour y subir l'interrogatoire. Le duc de Northumberland, interrogé par ses Juges, leur répondit qu'il n'avoit agi que suivant les déliberations du Conseil privé ; mais son excuse ne fut point reçuë, & il fut condamné à mort, comme criminel de haute trahison. Lorsqu'on lui eut prononcé son arrêt, il pria qu'on adoucît le genre de sa mort, & qu'on pardonnât à ses enfans en faveur de leur âge ; il demanda enfin, pour consolation, la liberté de parler à quelque Théologien, & de s'entretenir des affaires de l'Etat, avec quatre des principaux Seigneurs.

Dudley est condamné à mort.

1 Il fut même proposé pour avoir l'honneur de l'épouser, comme on le verra plus bas. On peut croire que la maison de Courtenay d'Angleterre, descend des cadets mâles de celle de Courtenay, mais non de la branche aînée, dont Pierre de France, septiéme fils de Louis le Gros, épousa l'heritiere nommée Elizabeth ; dont sont issus quatre Empereurs d'Orient, & qui subsiste encore aujourd'hui en France.

Le comte de Northampton, qui fut ensuite interrogé, dit qu'il n'avoit exercé aucune charge publique pendant les troubles, que tant qu'ils avoient duré, il s'étoit occupé à la chasse, & qu'il n'avoit jamais eu part aux désordres de l'Etat. Mais comme il étoit prouvé qu'il avoit suivi le parti de Dudley, il fut aussi condamné à mort. Après sa condamnation, on prononça celle du comte de Warwich, fils aîné du duc de Northumberland, qui voyant que ses Juges, sans avoir égard à son âge, mesuroient la grandeur de la peine à celle du crime, reçut l'arrêt de sa mort avec une grande constance, & demanda pour toute grace que ses dettes fussent payées : car par une loi d'Etat, tous les biens de ceux qui sont condamnez pour crime de haute trahison, sont confisquez sans aucune charge de dettes. Ces criminels furent aussi-tôt ramenez à la Tour. Le lendemain André Dudley frere du Duc, Jean Gate capitaine des Gardes, (soupçonné d'avoir le premier sollicité Edouard d'adopter Jeanne, pour favoriser Dudley) Henri Gate son frere, & enfin le chevalier Thomas Palmer, furent aussi condamnez à mort.

Dudley est conduit au supplice.

Le 22 d'Août, Dudley, qui avoit communié deux jours auparavant, fut conduit au supplice. Nicolas Heath, nommé depuis à l'archevêché d'York, l'engagea à confesser son crime, & à demander pardon de ses fautes. Dans le discours que le Duc adressa au peuple à ce sujet, il exhorta tous ceux qui étoient présens à suivre la religion ancienne, & à rejetter la nouvelle, comme la source de tous les malheurs arrivez à l'Angleterre depuis trente ans ; il leur représenta sur tout, qu'il falloit bannir du Royaume, comme seditieux, ceux qui la prêchoient, si les Anglois vouloient se rendre agréables à Dieu, & assurer la tranquilité de l'Etat ; qu'au fond du cœur il ne s'étoit jamais éloigné de la religion ancienne ; qu'il en prenoit à témoin son ami l'évêque de Wincester ; (ce prélat, à sa priere, ne l'avoit point quitté, & étoit alors à côté de lui) mais qu'aveuglé par son ambition, la circonstance des tems avoit reglé ses démarches ; que la sincerité de son répentir égaloit l'énormité de ses fautes ; qu'il voyoit, sans murmurer, l'appareil de sa mort ; & qu'il reconnoissoit l'avoir meritée. Après avoir parlé ainsi, il pria l'assemblée d'adresser pour lui des prieres à Dieu, & il se prépara à mourir. Le bourreau l'ayant prié de lui pardonner sa mort, lui trancha la tête.

HENRI II. 1553.

Le discours de Dudley fit des impressions diverses sur l'esprit de ceux qui étoient présens; il leur parut étonnant qu'il se fût déclaré contre une religion, qu'il avoit suivie pendant seize ans, & dont il sembloit n'avoir eu en vûë que le soûtien, en déterminant Edouard à deshériter ses sœurs. La plûpart ont écrit que ce Seigneur artificieux, & attaché à la vie, s'étoit flatté de faire changer son sort, en assûrant qu'il n'avoit été Protestant que par ambition; mais qu'il s'étoit ensuite repenti de cette déclaration, lorsqu'il avoit vû qu'elle ne produisoit rien. On l'avoit soupçonné d'avoir donné au Roi un breuvage empoisonné: quoique les conjectures en fussent assez fortes, il n'en fut point question dans son procès; les juges, en l'instruisant, chercherent plûtôt à punir la conspiration tramée contre Marie, qu'à venger la mort d'Edouard. Jean Gate & Palmer subirent après lui le même supplice: les autres criminels resterent dans la prison; la mort de quelques-uns fut differée, & l'on fit entrevoir aux autres l'espérance de leur grace. André Dudley, Jean & Henry Gate freres, furent élargis deux jours après. La condamnation de mort prononcée contre Henry Gate, qui vêcut jusqu'à l'année 1580, produisit sur lui un effet singulier & surprenant: ses cheveux & sa barbe devinrent tout blancs, dans la nuit qui suivit le jour de son arrêt.

Pierre Martyr Vermilio ou Vermili [1], theologien, que sa doctrine avoit rendu aussi célébre parmi les Protestans qu'odieux au parti contraire, étoit alors à Oxford. Aussi-tôt qu'Edouard fut mort, on lui fit défense de sortir de sa maison, & d'en rien détourner. Il écrivit à ses amis, pour leur représenter le danger qui les menaçoit, & pour se plaindre qu'on violoit la foi publique, par ce procedé injurieux à la mémoire du feu roi Edouard, qui l'avoit attiré en Angleterre. Ayant enfin eu la liberté de quitter Oxford, il se rendit à Londres, où il se mit sous la protection de l'Archevêque de Cantorbery son éleve & son unique appuy. On disoit publiquement que ce

1 Il étoit né à Florence: il changea son nom de Vermili, en celui de Martyr. Il fut d'abord chanoine régulier de S. Augustin, & se rendit si habile dans la connoissance des langues Grecque & Hebraïque, & dans la Theologie, qu'il fut consideré comme le premier homme de son ordre, & en même tems comme un des plus grands prédicateurs d'Italie. Il embrassa à Naples la religion Protestante, & s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il se trouva au colloque de Poissy en 1561. L'auteur en parlera encore dans la suite.

Henri II. 1553.

Prélat étoit déja chancelant, & que la nouvelle situation des affaires avoit changé sa religion. Mais par un écrit qu'il publia le 5 de Septembre, il se justifia, & fit connoître qu'il étoit prêt de soûtenir tout ce qu'Edouard avoit fait par ses conseils, au sujet de la religion, comme conforme à la parole de Dieu & à la doctrine des Apôtres. Ayant été affermi dans cette résolution par Vermili, il le pria de le seconder. Mais sans s'arrêter à la dispute & à la discussion, on en vint à la violence. Peu de tems après les Archevêques de Cantorbery & d'Yorck, les Evêques de Londres, de Worchester, & quelques autres furent mis en prison, & remplacez par d'autres; on leur faisoit un grand crime de s'être déclarez dans leurs sermons contre Marie, avant qu'elle fût proclamée Reine. Hugue Latimer, qu'Edouard avoit tiré de la prison, où Henry son pere l'avoit fait mettre pour cause de religion, y fut remis avec eux. Le Conseil fut long-tems à décider du sort de Vermili, accusé d'avoir fait en Angleterre un grand tort à la religion Catholique. De l'avis général, il fut ordonné que, puisqu'il étoit venu en Angleterre sous le sceau de la foi publique, il seroit renvoyé, sans subir aucune peine, avec ceux qui l'avoient accompagné; il partit donc avec Bernard Ochino pour Anvers; de-là il se rendit à Cologne, & ensuite à Strasbourg, d'où il étoit venu.

Après ces jugemens, la Reine quitta Richmond, & revint à la Tour. Son départ fut précedé des funerailles de son frere, qu'elle avoit fait faire à Westminster, selon les cérémonies ordinaires, malgré la répugnance des Evêques qui l'accompagnoient, & qui lui avoient représenté, qu'il n'étoit pas permis de faire des prieres publiques, ni de célébrer des Messes, pour un Prince qui étoit mort hors du sein de l'Eglise. Leurs remontrances, qu'elle n'écouta point alors, lui firent depuis une telle impression, qu'elle défendit qu'on priât Dieu pour son pere Henry VIII. auteur du soulevement contre le Pape.

Marie defend de prier Dieu pour son pere.

Le dernier de Septembre elle sortit de la Tour, & retourna à Westminster, pour faire son entrée dans la ville le jour suivant, selon l'ancienne coûtume, & prendre les marques de la Royauté. Cette cérémonie fut faite avec une grande pompe. La marche de la Reine étoit suivie & précedée de plus de cinq cens des premiers seigneurs du Royaume; deux d'entre eux

Son entrée à Londres.

HENRI II. 1553.

repréſentoient les ducs de Normandie & de Guyenne, provinces de France, ſur leſquelles l'Angleterre prétend avoir des droits. Le lendemain la Reine arriva accompagnée d'Eliſabeth ſa ſœur & d'Anne de Cleves, qui avoit été femme de Henry VIII. & repudiée peu de tems après ſon mariage. Un grand nombre de femmes de condition & les Ambaſſadeurs des Princes étrangers étoient à la ſuite de ce pompeux cortege, qui paſſa ſous les arcs de triomphe qu'on avoit élevez dans la ville, où la Reine fut reçuë au milieu des acclamations publiques. Les Florentins & les Genois ſe diſtinguerent par la magnificence des arcs de triomphe qu'ils avoient dreſſez, avec des inſcriptions en l'honneur de Marie, & qui repréſentoient la Juſtice & la Religion rappellées par elle en Angleterre.

Cérémonie de ſon couronnement.

Elle entra dans l'Egliſe, vêtuë d'un manteau de ſoye de couleur de pourpre, porté par le premier gentilhomme de la chambre & par la femme du duc de Nortfolk: l'évêque de Durham la ſoutenoit à droite, & le comte de Shropphire à gauche. Sa ſuite étoit compoſée d'Eliſabeth ſa ſœur, d'Anne de Cleves, & d'environ ſoixante & dix des plus grandes Dames du Royaume, vêtuës de manteaux de ſoye doublez de martres-zibelines, avec des couronnes ſur la tête. On voyoit marcher par ordre, & ſelon leur rang, les Ducs, les Comtes, les Marquis, & les autres Grands. Enfin la Reine fut placée par l'évêque de Winchester, accompagné de dix autres Prélats, ſur une eſtrade dreſſée dans l'Egliſe. Après l'avoir montrée au peuple: Voici, dit-il, en s'adreſſant à l'aſſemblée, la vraye Reine. En même tems il demanda, ſi on ne la reconnoiſſoit pas pour la légitime héritiere du Royaume: les applaudiſſemens & le bruit confus des voix prouverent aſſez qu'on la reconnoiſſoit pour telle. La Reine deſcendit alors, pour aller à l'autel faire le ſerment que les Rois ont coûtume de faire. Cette cérémonie fut ſuivie d'un ſermon, que prononça l'Evêque ſur l'obéiſſance dûë aux Rois par leurs ſujets. Dès qu'il fut fini, la Reine quitta ſon manteau & ſa robe, & ſe proſterna au pié de l'autel, où elle fut ointe de l'huile ſacrée. On la couronna enſuite de trois differentes couronnes, dont la derniere lui reſta ſur la tête. La Reine, ſacrée & couronnée, remonta encore ſur la même eſtrade, après qu'on eut chanté le *Te Deum.* Auſſi-tôt l'évêque de Wincheſter lut une déclaration de la Reine, par laquelle elle

pardonnoit tout le passé. Alors il s'approcha le premier de la Reine pour lui rendre la soûmission ordinaire; l'usage est de baiser la jouë gauche. Le comte de Nortfolk, au nom des Ducs du Royaume, le marquis de Winchester pour les Marquis, le comte d'Arundel pour les Comtes, & enfin les autres seigneurs d'Angleterre, suivirent pour faire la même soûmission. Toutes ces cérémonies étant achevées, on célébra la Messe: la Reine, après l'avoir entenduë, retourna avec le même ordre & la même pompe au palais, où l'on avoit préparé un grand repas. Elisabeth sa sœur, & Anne de Cleves étoient assises au dessous d'elle, & un peu plus bas l'évêque de Winchester qui avoit fait la cérémonie.

Pendant le repas, Democh, homme de grande naissance, & né chevalier d'honneur des Rois d'Angleterre, entra dans la sale du festin, armé & monté sur un cheval, & fit publier par un heraut, qu'il reconnoissoit Marie pour vraye & légitime héritiere du Royaume; que s'il étoit quelque téméraire, qui osât dire le contraire, il étoit prêt à se battre en duel contre lui. Ayant aussi-tôt jetté son gand par terre en signe de défi, il fit deux ou trois fois le tour des tables, & s'arrêta enfin devant la Reine pour la saluer: elle prit une coupe d'or, but à ce cavalier avec un air de bonté, & lui fit present de la coupe, après l'avoir vuidée. Il quitta sa lance pour la recevoir, & sortit de la sale avec ce present. On leva les tables, & la Reine, après s'être entretenuë quelque tems avec les Ambassadeurs des Princes étrangers, se retira dans sa chambre. Ces Ambassadeurs étoient celui de l'Empereur, celui de Ferdinand Roi des Romains, celui de Maximilien roi de Bohême, Jean Micheli ambassadeur de la Republique de Venise, & Jean-Bâtiste Ricasoli évêque de Cortone, Envoyé de Côme duc de Florence.

Convocation du Parlement.

Après qu'on eut achevé toutes les cérémonies qui regardoient le sacre de la Reine, on convoqua à Londres l'assemblée du Parlement pour le mois d'Octobre suivant. Plusieurs édits, faits sous le regne de Henry & d'Edouard, y furent revoquez: l'on en confirma néanmoins quelques-uns. On commença par annuller la sentence du divorce de Henry & de Catherine d'Arragon: leur mariage, & les enfans, qui en étoient nez, furent déclarez légitimes; déclaration, qui attaquoit indirectement celui d'Anne Boulen *, & sembloit confirmer

* ou Bollen.

l'illégitimité de la naissance d'Elisabeth. L'on abolit les loix, qui avoient été portées touchant la discipline Ecclesiastique, sous Edouard, & on régla que les Prêtres mariez qui ne voudroient pas se séparer de leurs femmes, & qui refuseroient de faire pénitence, seroient interdits & privez de tous revenus Ecclesiastiques; que ceux qui s'en étoient separez, ou qui, après la mort de leurs femmes, avoient vêcu régulierement, rentreroient dans leurs fonctions, sans cependant joüir d'aucuns biens de l'Eglise. Beaucoup d'Evêques se trouverent par-là obligez d'abdiquer leur dignité; & plusieurs qui en avoient été dépoüillez par Henry VIII. furent rétablis par la Reine. On abolit aussi une loi de Henry VIII. laquelle défendoit, sous peine d'être traité en criminel de haute trahison, de parler contre la réformation de la discipline Ecclesiastique établie par le Roi, contre la Suprematie, & contre tout ce qui pouvoit la concerner, ou enfin de révoquer en doute les édits rendus à ce sujet. Le titre de chef de l'église Anglicane fut aboli. On rétablit dans leurs dignitez & dans tous les droits de leur naissance le duc de Nortfolk & Renauld Poole *, qui selon les loix du Royaume, ne pouvoient ni heriter ni tester, pour avoir été accusez du crime de haute trahison.

HENRI II. 1553.

On songe à marier la Reine.

Ces affaires étant reglées, on ne s'occupa que du choix d'un mari pour la Reine. Elle avoit jusques-là montré beaucoup de répugnance pour le mariage, soit que cette disposition lui fût naturelle, soit qu'elle lui vînt alors de son âge trop avancé; car elle avoit déjà quarante ans: d'ailleurs elle n'étoit pas assez belle, pour pouvoir se flatter d'avoir un mari qui l'aimât. Enfin soit qu'elle fût sollicitée par ses ministres, soit qu'elle fût déterminée par la nécessité des affaires présentes, elle songea sérieusement à se marier; parce qu'elle avoit à craindre que la foiblesse de son sexe ne lui attirât le mépris de ses sujets; sans compter qu'elle n'étoit pas encore bien affermie sur son thrône, & que son Royaume étoit encore agité de quelque reste de factions. Le prince Philippe d'Espagne fils de l'Empereur, Renaud Poole Cardinal, & Mylord de Courteney étoient les trois maris qu'on lui proposoit. L'éclat de la naissance & l'amour de la patrie rendoit ces deux derniers recommandables, & l'on espéroit que sous l'un ou l'autre on pourroit conserver

1 Le cardinal Polus.

la liberté, & les privileges de la Nation. On consideroit sur-tout, que Poole, né de la fille de George duc de Clarence, frere d'Edoüard IV. étoit parent de la Reine; qu'outre cet avantage, il avoit une grande probité, de très-bonnes mœurs, beaucoup de douceur & de prudence. Courteney avoit pour lui la jeunesse, & des manieres polies, qui le rendoient agréable à la Reine. Il étoit aussi descendu des Rois d'Angleterre, & tiroit son origine de la sœur de la mere de Henry VIII. Mais on ne pouvoit se guérir des soupçons que l'on avoit, qu'il favorisoit le Protestantisme. Enfin on se rendit aux sentimens de ceux qui représenterent, que le roïaume agité demandoit un roi puissant, qui sçût reprimer les mouvemens domestiques, & qui fût en état de résister aux Francois, qui, depuis peu maîtres de l'Ecosse, étoient des voisins à redouter par mer & par terre. La Reine, qui avoit beaucoup d'ambition, se laissa aisément persuader par ces raisons, & consentit de prendre pour mari Philippe prince d'Espagne, que l'on disoit devoir épouser sa cousine germaine, fille d'Emmanuel roi de Portugal & d'Eleonore d'Autriche.

Le pape envoye en Angleterre Commendon.

Cependant la Reine, dans la résolution de rétablir en Angleterre la religion de ses ancêtres, avoit secretement donné des ordres à Poole, & l'avoit instruit de sa volonté & de ses desseins. Mais le pape entrevoyant de grandes difficultez, jugea à propos de suspendre le départ de Poole, en qualité de Légat en Angleterre, & d'y envoyer auparavant, pour connoître l'état des choses, Jean-François Commendon, qui étoit Camerier du Pape, & qui fut depuis Cardinal, personnage d'un esprit aussi vif que pénétrant. Dans les entretiens secrets qu'il eut avec la Reine, il reçut d'elle un acte signé de sa main, par lequel elle promettoit l'obéïssance au S. Siége, & demandoit que le royaume fût relevé de l'interdit. Pour obtenir cette grace, elle assura le Légat qu'elle envoyeroit au Pape une magnifique ambassade, aussi-tôt que son royaume seroit paisible. Commendon retourna à Rome chargé de cet acte. Peu de temps après le cardinal Poole fut nommé Légat, & partit avec un plein pouvoir de traiter de la paix entre l'Empereur & le roi de France. Il étoit encore en Italie, lorsqu'il écrivit à la Reine le 13. d'Août, de Magusano dans les terres de Verone, près du lac de Garde. Il la loua de son amour pour la religion & de son attachement au S. Siége & l'exhorta à perseverer

HENRI II. 1553. dans ces pieux ſentimens. Outre le pouvoir de négocier la paix, dont on ſçavoit qu'il étoit chargé, il avoit des ordres ſecrets, qui regardoient l'état préſent de l'Angleterre. Ces deux commiſſions n'avoient été réünies enſemble, que pour cacher par l'une le myſtere de l'autre. L'Empereur qui l'avoit découvert, ou par ſa pénétration vive & naturelle, ou par les lumieres de ſes miniſtres, avoit fait connoitre au cardinal Dandino, que le Pape lui avoit envoyé pour traiter de la paix, que par des raiſons juſtes & fortes, le départ de Poole ne pouvoit contribuer au bien Public. Le cardinal Dandino à ſon retour d'Allemagne avoit écrit au cardinal Poole, quels étoient les ſentimens de l'Empereur. Poole s'étoit déja mis en chemin par les ordres du Pape, & avoit fait annoncer ſon arrivée à l'Empereur par Florebello qu'il lui avoit envoyé. A peine le Cardinal fut-il arrivé ſur les frontieres du Palatinat, que Diego de Mendoſe, dépêché de la Cour de Vienne, l'obligea de s'en éloigner, & de prendre la route de Dillingen, ville de la dépendance de l'évêque d'Ausbourg ſur le Danube, pour y attendre ce que l'Empereur avoit à lui dire.

1554. L'Empereur empêche le cardinal Poole d'aller en Angleterre.

La crainte que la préſence du cardinal Poole, né du ſang royal, & fort en crédit dans ſon pays, ne fût un obſtacle au mariage preſque conclu, avoit engagé l'Empereur à en agir ainſi; c'eſt pour cela qu'il ne voulut point conſentir à l'entrée de Poole en Angleterre, que le mariage de Philippe ſon fils avec la Reine ne fût entierement achevé. Pour aſſurer cette alliance il envoya en Angleterre, ſur la fin de l'année, une magnifique ambaſſade. Lamoral, comte d'Egmont, qui en étoit le chef, étoit accompagné de Jean de Lallain & de Jean de Montmorency ſeigneur de Courrieres. Les ambaſſadeurs entrerent dans Londres à la fin du mois de Février, & conclurent l'affaire quelques jours après leur arrivée; aux conditions, que la cérémonie du mariage ſeroit célébrée auſſitôt qu'il ſeroit poſſible; que Philippe prendroit les titres du Royaume & des Provinces de ſa femme, & qu'ils auroient l'un & l'autre le même pouvoir dans l'adminiſtration des affaires, ſans néanmoins préjudicier aux privileges & aux coûtumes du Royame; que la Reine auroit ſeule la liberté de nommer aux bénéfices, de donner des graces, & de diſpoſer des charges; qu'elle auroit auſſi part dans tous les Royaumes &

Conditions du mariage de Marie avec le Prince Philippe fils de l'empereur.

toutes les Seigneuries que Philippe son mary possédoit; qu'au cas qu'elle lui survêcut, il lui seroit fait pour son doüaire une pension de 60000 l. par an, comme autrefois à Marguerite d'Angleterre, veuve de Charle de Bourgogne, au payement de laquelle somme l'Espagne s'engageroit pour 40000 liv. & la Flandre avec les autres provinces des Pays-Bas, pour 20000 liv. Pour prévenir les discussions & les troubles, on convint que les enfans mâles, qui naîtroient de ce mariage, succederoient à la couronne d'Angleterre, & qu'ils succederoient encore à tous les états que l'Empereur tenoit dans les Pays-Bas & en Bourgogne ; Et que Dom Carlos né du premier mariage de Philippe, succederoit à tous les Etats & droits appartenans actuellement, tant en Italie qu'en Espagne, ou à Philippe son pere, ou à l'Empereur son ayeul, ou à Jeanne sa bisayeule ; & qu'à raison de ces biens, il seroit obligé de payer la somme de 40000 l. Que s'il ne naissoit que des filles de ce mariage, l'aînée succederoit à tous les états de Flandre, à condition, que du consentement & de l'avis de Charle son frere, elle choisiroit un mary en Angleterre ou en Flandre ; qu'au contraire, si sans l'aveu de son frere, elle en prenoit un ailleurs, elle seroit privée de la succession de la Flandre, & que Charle & ses héritiers y seroient maintenus dans leurs droits ; que néanmoins elle & ses sœurs seroient dotées selon les loix & les coutumes des lieux : Que s'il arrivoit que Charle ou ses successeurs mourussent sans héritiers, en ce cas celui ou celle qui naîtroit de ce mariage, hériteroit de tous les Etats de l'un & de l'autre, tant de Flandre que d'Espagne, & de toutes les principautez d'Italie, & que ce successeur seroit obligé de conserver les droits, les privileges, les immunitez & les coutumes de chaque Royaume : Qu'il y y auroit entre l'Empereur, Philippe & ses héritiers, la Reine, ses enfans & leurs hoirs, & enfin entre les Royaumes & les Etats des uns & des autres, une amitié ferme & constante, une intelligence & une union perpetuelles & inviolables ; que les traitez faits à Westminster en 1543. & quatre ans après à Utrecht le 16 de Janvier, seroient renouvellez & confirmez.

Conspiration à l'occasion de ce mariage.

Le bruit de ce mariage, qui se répandit, fit beaucoup murmurer le peuple, & l'Angleterre fut à cette occasion agitée de nouveaux troubles. Pierre Carew & Thomas Wiat, qui s'en déclarerent les Chefs, firent part de leurs desseins au duc

Henri II. 1554.

de Suffolk, encore prisonnier, & qui, sous prétexte de maladie, avoit obtenu sur sa parole la liberté d'habiter sa maison, pour changer d'air. Avant de faire éclater leurs projets, ils crurent devoir attendre l'arrivée de Philippe, s'imaginant qu'en prenant les armes alors, ils seroient réputez défenseurs de la liberté de la patrie, contre la domination d'un Prince étranger, & non pas rebelles à leur Reine. Cependant Carew, qui croyoit qu'il étoit dangereux de differer, leva secretement des gens de guerre dans le Pays de Cornoüaille. Mais la Cour d'Angleterre en ayant eté informée plûtôt qu'il ne pensoit, il passa promptement en France, ne pouvant se refugier ailleurs.

Wiat, qui avoit part à cette entreprise, la voyant découverte, n'avoit plus que son courage pour ressource. Il engagea les peuples de Kent, payis voisin de la France, à se soulever, en leur représentant que la Reine, séduite par de mauvais conseils, alloit réduire l'Angleterre à la servitude, & exposer la religion à de grands périls, par son mariage avec un Prince étranger. La Reine fit choix du duc de Suffolk pour marcher contre lui. Mais ce duc effrayé par les remords de sa conscience, s'étoit retiré, & étoit allé dans la province de Warwick, où il ne put réussir à faire prendre les armes aux peuples, & tenta encore vainement de faire reconnoître pour Reine Jeanne sa fille. Enfin la Reine chargea le comte de Huntington d'aller, avec une troupe de cavalerie, poursuivre cet homme si attaché à lui nuire, & déja jugé criminel de haute trahison. Le duc de Suffolk, qui se vit alors abandonné de tout le monde, distribua son argent à ses gens, & se livra à la foi d'un payisan qui le trahit, ou par crainte, ou par interêt.

Succès de Wiat chef des Conjurez.

Sur la fin du mois de Janvier, le comte de Nortfolk eut ordre de s'avancer contre Wiat. Dès qu'il fut sur le pont de Rochester, à la vûë de son ennemi, ses troupes l'abandonnerent, & il lui fallut prendre la fuite : après avoir perdu tout son canon & tous ses bagages, il eut le malheur d'être pris en fuyant. Mais Wiat aussi-tôt lui donna la liberté, & le pressa fort de se déclarer lui-même chef d'une aussi juste guerre : il lui dit que s'il vouloit pourtant retourner auprès de la Reine, il le prioit d'assurer Sa Majesté, qu'il n'avoit point pris les armes contre elle ; qu'il n'avoit eu pour but que la défense

de

de la liberté de la patrie, contre les entreprises des etrangers. Wiat énorgueilli de ce succès, resolut d'aller droit à Londres, avec ses troupes, qui consistoient en quatre mille hommes. A la nouvelle de son arrivée, les ambassadeurs de l'Empereur, pour appaiser la sédition, & pour échaper au péril qui les menaçoit, s'embarquerent, & sortirent du port le premier de Février. La Reine se rendit le même jour à Londres. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle convoqua tumultuairement une assemblée du peuple. Après avoir fortement invectivé contre Wiat, elle fit sçavoir quels étoient les desseins de ce rébelle, & ce qu'elle avoit resolu de faire. Elle dit qu'elle ne s'étoit conduite dans l'affaire de son mariage, que par les avis des Grands de l'Etat; qu'elle avoit passé les plus beaux jours de sa vie dans le Celibat; qu'elle avoit peu d'envie d'en sortir, & que si les Etats du Royaume jugeoient qu'il fût avantageux qu'elle ne se mariât point, elle consentoit volontiers à se passer de mary; qu'elle seroit touchée de la plus vive douleur, s'il étoit vrai que son mariage dût faire le malheur de l'Etat, & allumer dans son sein une guerre pernicieuse & sanglante; qu'elle demandoit que l'on ne s'écartât point de l'obéïssance & de la fidelité, & que l'on parût enfin disposé à la venger de la perfidie des rebelles. Que cette vengeance surtout devoit être l'ouvrage de ceux qui l'avoient proclamée Reine, & qui d'un commun consentement l'avoient reconnuë pour heritiere legitime de son pere & de son frere.

Marie convoque une assemblée du peuple.

Pour rendre odieux Wiat, déjà déclaré traitre par la voix d'un Heraut, on lut publiquement les demandes qu'il avoit eu l'audace d'envoyer à la Reine. Par le premier article, il demandoit que Sa Majesté fût remise à sa garde, avec pouvoir de décider de son mariage, & d'arrêter & punir ses Ministres. La Reine s'étant assurée de l'obéïssance de ses sujets, par la publication des propositions de ce rebelle, fit prendre les armes à cinq cens hommes, la plûpart étrangers: les uns furent placez à la porte du pont de la Tamise, & les autres furent distribuez dans la ville. Trois jours après, elle promit de pardonner indistinctement à tous ceux qui avoient suivi le parti des Conjurez, pourvû qu'ils missent bas les armes; & elle déclara qu'elle donneroit une récompense à quiconque lui ameneroit Wiat prisonnier.

HENRI II. 1554.

Ce rebelle, loin de s'épouvanter de ces menaces, eſperoit au contraire venir à bout de ſes deſſeins ſans coup férir. Dans cette confiance il s'avança juſqu'à la porte du pont. Mais contre ſon attente l'entrée lui ayant été refuſée, il paſſa la riviere à douze milles au-deſſus de Londres, & s'étant approché d'une autre porte de la ville, où Courtenay étoit en faction, il demanda qu'on la lui ouvrît comme à un ami. Wiat avoit laiſſé ſes troupes dans un lieu peu éloigné : les ſoldats, en l'abſence de leur Chef, s'étoient couchez dans une prairie, & ne ſe tenoient aucunement ſur leurs gardes. Tandis que Courtenay & Wiat diſputoient enſemble, le comte de Pembrock, à la tête de quelques troupes d'élite, ſortit de la ville par une autre porte, & chargea les ennemis en queuë ſi à propos, qu'il les mit en déroute. Courtenay en même tems voyant Wiat abandonné de ſes troupes, ſe jetta ſur lui, & le fit priſonnier. Courtenay cependant fut ſoupçonné de trahiſon, & même arrêté, comme complice de l'entrepriſe de Wiat. On l'accuſoit de l'avoir laiſſé approcher de la ville, & d'avoir ſouffert qu'il ſe fût emparé du fauxbourg. On lui imputoit encore de ne s'être déclaré ſon ennemi, qu'après la défaite des troupes de ce rebelle par le comte de Pembrock.

Wiat eſt pris.

La Reine fit publier le lendemain 7 de Février, que tous ceux qui auroient retiré chez eux quelques-uns des Conjurez, euſſent à les dénoncer ſur le champ, ſous peine de la vie. On en découvrit par ce moyen un grand nombre, & l'on en punit à Londres & à Weſtminſter plus de quatre-vingt, parmi leſquels ſe trouverent pluſieurs perſonnes de condition. Cette derniere conſpiration occaſionna la mort de Jeanne, fille du duc de Suffolk, & de Gilfort ſon mari. Ils furent l'un & l'autre condamnez à perdre la tête. La Reine envoya un Théologien à Jeanne, pour lui perſuader de mourir Catholique, & d'embraſſer la veritable religion. Jeanne répondit, qu'elle n'avoit pas aſſez de tems pour décider ſur des queſtions de théologie, & qu'elle jugeoit à propos d'employer les momens qui lui reſtoient, à demander à Dieu la grace de mourir chrétiennement. Ce Théologien, qui crut que Jeanne n'avoit parlé de la ſorte, que pour avoir occaſion de prolonger ſa vie, alla trouver la Reine, & obtint que ſon ſupplice ſeroit differé de trois jours. A ſon retour, il avertit Jeanne du délai que la

Jeanne eſt condamnée à être décapitée.

Reine lui avoit accordé, afin qu'elle eût le tems de l'entendre, & la pria en même tems de vouloir bien prendre des ſentimens plus conformes aux principes de la vraye religion. Jeanne lui répondit d'un air gracieux : « Je ne vous avois pas » tenu ce diſcours, afin qu'il fût rapporté à la Reine ; ne penſez pas que j'aye un ſi grand attachement à la vie : depuis » que vous m'avez quittée, j'en ai conçû un ſi grand dégout, » qu'uniquement occupée de la vie éternelle, je ne penſe plus » qu'à la mort ; & puiſque c'eſt la volonté de la Reine, je » l'accepte volontiers ».

Conſtance & fermeté de Jeanne.

Avant que d'être conduite au ſupplice, Gilfort ſon mari obtint la permiſſion de la voir, & de lui faire ſes derniers adieux. Mais Jeanne réfuſa de le voir, & lui fit dire qu'une pareille entrevuë étoit plus propre à entretenir la douleur, qu'à donner de la conſolation dans les derniers momens de la vie : elle ajoûta que dans peu de tems elle ſeroit unie à lui par des liens plus étroits, & qu'ils auroient la joie de ſe revoir dans un état plus heureux. Lorſqu'elle ſortoit de la Tour, le Gouverneur la pria de vouloir bien lui laiſſer quelque choſe qui pût le faire reſſouvenir d'elle. Pour le contenter, elle demanda des tablettes, & écrivit deſſus, en Grec, en Latin & en Anglois (car elle poſſedoit ces trois langues) trois courtes réflexions, qui faiſoient voir ſon innocence. Quoi qu'elle y avoüât que ſon crime meritoit la mort, elle marquoit cependant que ſon ignorance lui auroit pû ſervir d'excuſe devant les hommes, ſans que pour cela les loix en euſſent été violées. Enfin après avoir ſalué, avec un viſage tranquile, ceux qui ſe rencontroient ſur ſon chemin, & s'être recommandée à leurs prieres, elle arriva au lieu du ſupplice, tenant le Théologien par la main. Elle l'embraſſa alors avec politeſſe, & lui dit : « Je » prie Dieu de vous récompenſer de la bonté que vous m'a» vez témoignée ; je vous avoüerai cependant qu'elle m'a plus » fait ſouffrir, que l'appréhenſion de la mort que je vais en» durer ». Se tournant enſuite vers les aſſiſtans, elle leur expoſa, par un diſcours modeſte, tout ce qui s'étoit paſſé à ſon ſujet. « Je ne ſuis pas coupable, dit-elle, d'avoir aſpiré à la Royau» té, mais je le ſuis de ne l'avoir pas refuſée quand on me l'a » offerte. Je ſervirai d'exemple à la poſterité, que l'innocence » même ne peut juſtifier les actions préjudiciables à l'Etat, &

HENRI II. 1554.

» qu'on est criminel, quand on se préte à l'ambition & aux » desirs déreglez des autres, quoique malgré soi ». Elle implora ensuite la misericorde de Dieu, & s'étant décoifée avec le secours de ses femmes, elle dénoüa elle-même ses cheveux, & s'en étant couvert le visage, elle tendit le coû au bourreau. Tous ceux qui étoient présens à ce triste spectacle fondoient en larmes: ceux même, qui dès le commencement avoient suivi le parti de Marie, ne pouvoient retenir leurs sanglots. Telle fut la destinée de Jeanne de Suffolck, illustre par sa haute naissance, mais plus illustre encore par sa haute vertu & par la grandeur de son ame. Pour contenter l'ambition d'un beau-pere & d'une mere imperieuse, elle prit le fatal nom de Reine, qui ne lui fit faire qu'un pas du thrône à l'échaffaut, où elle expia le crime d'autrui. Mais par la pureté de sa conscience, & par la force de son esprit, elle s'étoit mise au-dessus des plus grands coups de la Fortune.

Cette triste exécution se fit le 12 de Fevrier; le même jour Gilfort son mari eut la tête tranchée. Le duc de Suffolk son pere fut aussi décapité le 22 de ce même mois, quatre jours après sa condamnation. Il y en eut beaucoup, qui ne purent soûtenir la vûë de l'état où étoit l'Angleterre, & qui se retirerent en Allemagne. Laski, entr'autres, de la premiere noblesse de Pologne, sortit de ce Royaume. Il étoit frere de ce Jerôme Laski, dont le nom est encore aujourd'hui si célébre en Hongrie, & à la Porte Ottomane. Il se rerira d'abord en Dannemarck, & de-là à Emden dans la Frise orientale, où il établit son séjour. Plusieurs Anglois quitterent aussi leur payis, à cause de la religion. Tels furent Jean Poynet, autrefois évêque de Winchester, Richard Morisin, Antoine Cook & Jean Cheeke, précepteurs du Roi Edouard.

Abolition du ferment de Suprematie.

Vers le quatre de Mars, peu de tems après, la Reine fit publier plusieurs ordonnances, au sujet de la discipline Ecclesiastique. Elle abolit entr'autres choses, le serment institué par Henry VIII. lorsqu'il s'étoit soustrait de l'obéïssance du S. Siége. Tous ceux qui étoient nommez à quelque charge, ou à quelque dignité Ecclesiastique, étoient obligez par ce serment, de reconnoître le Roi & ses successeurs pour Chefs souverains de l'Eglise Anglicane, de déclarer que le Pape n'étant que l'évêque de Rome, n'avoit ni droit ni autorité dans le

Royaume, & de promettre qu'ils n'auroient aucune liaiſon ni aucune ſocieté avec lui. Henry VIII. avoit fait faire auſſi des prieres en langue vulgaire, par leſquelles on demandoit à Dieu qu'il mît l'Angleterre à couvert de la conſpiration & de la tyrannie de l'évêque de Rome. Marie, par une ordonnance, ſupprima tous les livres de prieres, où cette formule étoit inſerée.

Supplice de Wiat.

Cependant Wiat fut interrogé ſur le nom de ſes complices. Il nomma Courtenay, & dit que Marie lui ayant refuſé Elizabeth en mariage, il avoit comploté avec cette Princeſſe pour s'emparer du Royaume, & déthrôner la Reine. Il fut engagé par les ennemis de Courtenay & d'Eliſabeth à faire cette déclaration, & on le flatta de l'eſpérance d'obtenir ſa grace par ce moyen: mais avant d'être conduit au ſupplice, il les juſtifia & proteſta qu'ils n'étoient point coupables de ſa révolte. Cependant Elizabeth fut miſe en priſon pour ce ſujet, & y reſta juſqu'à la mort de Marie. Pour Wiat, il eut la tête tranchée, le premier d'Avril.

En ce même tems, Thomas Cranmer, qui occupoit encore l'archevêché de Cantorbery, Nicolas Ridley, à qui on avoit ôté l'évêché de Londres, & Hugue Latimer qui avoit renoncé, il y avoit déjà du tems, à l'évêché de Worcheſter, furent conduits à Windſor, & de-là à Oxford, où ils continuerent, avec les Theologiens de Cantorbery, la diſpute qu'ils avoient commencée le 1 de Novembre. Mais comme ils perſiſterent toûjours dans le même ſentiment, ils furent remis en priſon.

Conditions auſquelles le Parlement conſent au mariage de la Reine avec Philippe.

Le Parlement d'Angleterre étant alors aſſemblé, la Reine propoſa deux choſes; la premiere fut ſon mariage, & la ſeconde fut de reconnoître le Pape pour chef de l'Egliſe. Elle ne put obtenir pour lors cette derniere demande; la Nobleſſe y montra trop de répugnance. Pour la premiere, elle lui fut accordée ſous certaines conditions; à ſçavoir, que le Prince d'Eſpagne ne pourroit élever qui que ce fût aux charges & aux dignitez publiques, s'il n'étoit né en Angleterre, & ſujet de la Reine; qu'il auroit dans ſa maiſon un certain nombre d'Anglois, qui ſeroient traitez honorablement, & qui ne recevroient aucune injure de la part des étrangers; qu'il ne pourroit emmener la Reine hors du Royaume, à moins qu'elle ne le demandât elle-même; qu'il ne pourroit non plus emmener les

HENRI II. 1554.

enfans qu'il auroit de Marie ; qu'ils feroient élevez en Angleterre dans l'efpérance de la fucccellion, & qu'ils n'en fortiroient point fans quelque néceffité ; qu'en ce cas encore, il faudroit que ce fût du confentement des Anglois ; que fi la Reine mouroit fans enfans, le Prince n'auroit aucun droit fur le royaume, & qu'il le laifferoit libre au fucceffeur de la Reine : qu'il ne changeroit rien aux ufages & privileges du royaume, foit publics foit particuliers ; qu'il confirmeroit & conferveroit les loix fondamentales de l'Etat ; qu'il ne permettroit pas qu'on emportât d'Angleterre aucunes pierreries, ni aucuns meubles prétieux ; qu'il ne pourroit rien aliener du domaine de la couronne ; qu'il conferveroit & entretiendroit les vaiffeaux, le canon & tous les arcenaux ; qu'il auroit foin de garder exactement les frontieres & les places fortifiées ; qu'on ne dérogeroit en rien par ce mariage au traité fait depuis peu entre la Reine & le Roi de France ; que la paix feroit inviolablement maintenuë entre la France & l'Angleterre ; qu'il feroit cependant permis à Philippe d'envoyer à l'Empereur fon pere du fecours de fes autres Etats & royaumes, foit pour fe défendre, foit pour venger les injures qu'il auroit reçûës.

Philippe fe rend en Angleterre.

Comme il n'y avoit plus rien qui pût empêcher la célébration du mariage, Philippe profitant de la faifon favorable, fortit le 16 de Juillet [1] du port de la Corogne en Galice, & à la faveur d'un vent de midi, aborda trois jours après à Southampton avec fa flotte, compofée de quatre-vingt vaiffeaux de charge, & de quarante plus petits, dont vingt Anglois & vingt Flamans la couvroient en flanc des deux côtez. Paget, & les comtes de Rotland & d'Arundel allerent au devant de ce Prince, avec le Garde du Sceau fecret, & le grand Threforier d'Angleterre, tous chevaliers de l'Ordre de la Jarretiere. Le marquis de las-Navas, depuis long-tems ambaffadeur de Philippe auprès de la Reine, vint auffi avec eux. Le lendemain on reçut le Prince dans un vaiffeau, qu'on avoit magnifiquement équippé pour fa réception ; le duc d'Albe, Ruy Gomez de Silva, Antoine de Tolede, & Pierre Lopez, y monterent avec lui. Lorfqu'il fut arrivé au Port, il defcendit à terre & monta fur un cheval richement enharnaché, & entra

1 Il y a dans le texte XVIII. Kal. c'eft une faute. Le mois de Juillet n'a pas dix-huit jours avant les Kalendes, mais feulement dix-fept.

ainsi dans la ville. Le palais où il fut reçu étoit orné de magnifiques tapisseries, sur lesquelles on voyoit le nom de Henry VIII. avec le titre de Chef de l'Eglise. Car quoique cette innovation du régne précedent eût été abolie, on n'étoit pas encore venu à bout d'en effacer la mémoire. Le jour suivant, le Prince ayant reçu les présens de la Reine, il lui envoya les siens, & partit aussi-tôt, malgré la pluye, pour aller trouver cette Princesse à Winchester. Les seigneurs de sa Cour l'accompagnerent, avec ceux d'Angleterre. L'évêque de Winchester, ayant cinquante Gentilhommes à sa suite, & Pembrock deux cens cinquante, étoient venus pour saluer Philippe de la part de la Reine. Le jour de S. Jacque patron d'Espagne fut destiné pour la cérémonie des nôces, qu'on célébra à Winchester avec beaucoup de magnificence. Le Prince avoit avec lui le duc d'Albe, le marquis de Pescaire, l'amiral de Castille, le duc de Medina-Celi, suivis de leurs gens richement vêtus. Lorsqu'on fut arrivé au lieu destiné, Jean de Figueroa portant la parole au nom de l'Empereur, déclara, que Sa Majesté Impériale cédoit à Philippe son fils le royaume de Naples avec tous les droits qu'il y avoit. Ensuite on lut les articles dont on étoit convenu, par le ministere des Ambassadeurs, & le Prince les confirma de vive voix. Alors l'évêque de Winchester, qui avoit sacré la Reine, fit la cérémonie avec cinq autres Evêques, & se conforma à la coûtume qu'on observe dans les mariages des particuliers : il demanda aux assistans, si quelqu'un d'eux ne sçavoit rien, qui pût mettre empêchement à ce mariage. Personne ne s'y étant opposé, & tous ceux qui étoient presens, ayant témoigné d'une voix unanime, qu'ils y consentoient, Philippe & Marie furent mariés, & l'on publia leurs titres, en Latin, en François & en Anglois. Après la Messe, le reste du jour se passa en festins, en danses, & autres divertissemens qu'on a coûtume de prendre à la Cour. Ensuite la Reine partit avec Philippe pour Londres, ville capitale du royaume, où il fit son entrée avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Sur ces entrefaites, le cardinal Poole, qui étoit resté à Dillingen par l'ordre de l'Empereur, se plaignit respectueusement dans une lettre qu'il écrivit à ce Monarque, & lui fit connoître que tout le monde regardoit comme une chose

HENRI II. 1554.

indigne, qu'on empêchât un Legat du Pape d'aller trouver Sa Majesté Imperiale, dans le tems qu'on l'avoit envoyé pour traiter avec elle de la paix & des affaires de la religion; que ce procedé tournoit à la honte de ce Prince & au mépris du souverain Pontife. » Quelle joye, ajoûta-t-il, les hérétiques d'Allemagne n'auront-ils pas, de voir cette conduite? Que penseront les Anglois ennemis de la religion? » Après ces remontrances, il supplia l'Empereur de lui permettre de l'aller trouver. Dominique de Soto Espagnol, habile Théologien & Prédicateur de l'Empereur, étoit alors à Dillingen. Le cardinal Poole se servit de son crédit, pour engager l'Empereur à ne pas differer davantage de le recevoir à sa Cour, parce que ce retardement pouvoit nuire à sa Chrétienté, & surtout au Royaume d'Angleterre. L'Empereur ayant enfin consenti à cette demande, le Cardinal vint le trouver à Bruxelles, où il fut obligé de demeurer jusqu'à l'arrivée de Philippe en Angleterre. Cependant Poole ne voulant pas demeurer oisif, commença à travailler à une partie de l'objet de son Ambassade, pour tenter la voye d'un accommodement entre l'Empereur & le Roi de France. Car le Pape qui avoit envoyé à Bruxelles le cardinal Dandino, & en France le cardinal S. George, voyant qu'il ne terminoient rien, les avoit rappellez, & avoit chargé Poole de la même négociation.

Negociation du cardinal Poole.

Dans la premiere audience que le Cardinal Poole eut de l'Empereur, ce Prince lui dit qu'il ne refuseroit aucunes conditions honnêtes, pourvû qu'elles pussent assûrer la paix; qu'au reste on ne pouvoit déliberer sur rien, avant de sçavoir les intentions du roi de France. Poole partit donc aussi-tôt pour se rendre à la Cour de France; il écrivit en chemin un Memoire, dans lequel il exhortoit l'Empereur à la paix, & où il se fondoit sur la réponse qu'il avoit reçuë de ce Prince. Comme on approchoit de la Semaine Sainte, & qu'on ne pouvoit dans ce saint tems vaquer aux affaires, le Roi jugea à propos de differer l'arrivée du Cardinal à la Cour. Poole envoya alors son Memoire à l'Empereur, avec une lettre. Après Pâques il traita serieusement avec le Roi, & ensuite avec Anne de Montmorency, connêtable de France, & avec le cardinal de Lorraine, qui étoient alors chargez de la conduite des affaires. Enfin il prit congé du Roi, qui lui avoit donné quelque espérance touchant

touchant la paix. Mais avant son départ, ce Monarque, après lui avoir donné beaucoup de loüanges, lui témoigna la peine qu'il ressentoit de ne l'avoir pas connu avant que Jule III. eût été élû Pape, & de n'avoir pas été plus particuliérement informé de son mérite & de ses vertus, parce qu'il auroit fait ensorte, autant qu'il lui eût été possible, de l'élever au souverain Pontificat, préférablement à tout autre.

Le cardinal Poole ayant quitté la Cour, & étant retourné en Flandre, fut bien surpris de ne voir que misere & désolation sur l'une & l'autre frontiere. La terre y fumoit encore des funestes embrasemens que la guerre y avoit allumez. Les habitans avoient pris la fuite: on ne trouvoit par-tout que d'affreuses solitudes; on ne voyoit plus que des vieillards, des femmes, & des enfans, que la foiblesse avoit empêchez d'abandonner leurs maisons, d'où ils sortirent tous à l'arrivée de Poole, pour parsemer de fleurs les chemins par où il passoit. Ce spectacle lui donna lieu de presser encore plus vivement la conclusion de la paix entre les deux Puissances, & d'éteindre un feu, que leurs divisions avoient si long-tems entretenu dans la Chrétienté. Mais les esprits étant trop vivement irritez, & leur haine inveterée les rendant irréconciliables, le zele & les travaux de ce grand homme ne produisirent aucun effet.

Tandis que le Cardinal étoit proche de Bruxelles dans un monastere, où il avoit coûtume de loger lorsqu'il étoit en Flandre, & où il attendoit de l'Empereur naturellement défiant quelque réponse favorable, il apprit la mort de Barthelemi Stella son ami, qui malgré sa vieillesse l'avoit voulu suivre en Angleterre avec Donat Rullo. Quelque tems après la célébration du mariage de Philippe avec Marie, ceux qui avoient tenté par leurs calomnies de rendre Poole suspect & odieux à l'Empereur, au Pape, & même à la Reine d'Angleterre, n'ayant pû réüssir, cette Princesse envoya à Bruxelles deux personnes de considération, Paget, & Edouard Hastings grand Ecuyer d'Angleterre, pour le conduire avec honneur à sa Cour.

Poole arrive en Angleterre revêtu de la qualité de Legat du S. Siege.

Le cardinal Poole ayant donc pris congé de l'Empereur, se mit en chemin avec eux au mois de Septembre, & arriva à Calais qui appartenoit alors aux Anglois. On lui avoit préparé dans le Port six vaisseaux: s'étant embarqué malgré le vent

HENRI II. 1554.

contraire, il aborda heureusement à Douvre, qui est le Port le plus proche de la France. Il y trouva l'évêque d'Eli, le vicomte de Montagu, & un grand nombre d'autres Seigneurs qui étoient venus pour le recevoir. De-là il partit pour Gravesinde, ville située sur la Tamise à vingt milles de Londre, & il y trouva l'évêque de Durham & le comte de Shropphire qui l'attendoient, pour le féliciter de son retour & le saluer de la part du Roi & de la Reine. Ils lui presenterent en même tems les lettres de son rétablissement, scellées du grand sceau, & lui dirent que le Parlement s'étant assemblé le 12 de Novembre, on avoit d'un commun consentement cassé le decret par lequel il avoit été privé de tous les droits de sa naissance, déclaré ennemi de la Patrie, & banni; que pour donner plus d'autorité à cette déliberation, leurs Majestez avoient voulu venir au Parlement contre l'usage: car on sçait que les Rois n'ont coûtume de s'y trouver qu'au commencement & à la fin. Le Cardinal arriva à Londres le 23 de Novembre; alors du consentement du Roi & de la Reine, reparut pour la premiere fois dans ce royaume la Croix d'argent, que les Legats Apostoliques ont coûtume de porter. On l'avoit attachée à la prouë du navire, qui portoit le Cardinal, afin que tout le monde la pût voir. L'évêque de Winchester chancelier du royaume, & la plûpart des Grands le reçurent, lorsqu'il mit pied à terre. Le Roi & la Reine, qui étoient à table, se leverent pour aller au devant de lui; la Reine le reçut au haut de l'escalier, en lui disant qu'elle avoit autant de joye de le voir en cet état, qu'elle en avoit eu le jour de son avénement à la Couronne.

Poole travaille à rétablir la Religion Catholique en Angleterre.

Au bout de trois jours le cardinal Poole vint trouver le Roi pour l'entretenir des affaires qui concernoient son ambassade. Le Roi sortit de sa chambre, pour le recevoir, & lui apporter le paquet qu'on lui avoit envoyé de Rome, contenant des ordres plus amples, & tels qu'on les avoit si souvent demandez. Le lendemain le Roi rendit au Legat sa visite; & ils confererent ensemble sur les moyens de rétablir le royaume dans la communion de l'Eglise Romaine. Cet article fut ensuite traité sérieusement dans le Parlement, en présence du Roi, de la Reine, & du Cardinal.

L'évêque de Winchester fit part à cette auguste assemblée

des ordres du Pape, qui concernoient l'Angleterre, & dont il avoit chargé son Legat. Alors Poole fit un long discours en Anglois, & remercia les deux chambres de l'avoir rappellé dans sa patrie, & rétabli dans ses honneurs. Il dit ensuite qu'en lui redonnant l'entrée dans le Royaume, c'étoit lui avoir fourni les moyens de le servir, & que si on lui avoit rendu ses biens & ses honneurs, il venoit en récompense remettre ses bienfaiteurs en possession de la céleste patrie, & d'une gloire dont ils s'étoient privez eux-mêmes, en se séparant de l'unité de l'Eglise. Après avoir ainsi parlé, il les exhorta à reconnoître de bonne foi, & à abjurer l'erreur, qui leur avoit causé de si grands maux aussi-bien qu'à l'Etat, & à recevoir avec une joye sincere la grace que le Tout-puissant leur accordoit par le souverain Pontife, & que son Legat leur annonçoit. Il finit en leur faisant connoître, que puisqu'il leur apportoit heureusement les clefs avec lesquelles on pouvoit ouvrir les portes de l'Eglise, ils devoient agir comme ils avoient fait à son égard, lorsqu'ils l'avoient rétabli dans sa patrie, c'est-à-dire, qu'ils devoient abolir les loix qu'on avoit faites contre le S. Siege, & qui les avoient separez du corps de l'Eglise universelle.

Ce discours fit des impressions differentes sur les esprits ; les uns ennuyez de l'état present, aimoient mieux leur premiere religion ; les autres déjà accoûtumez à une doctrine opposée, ne pouvoient entendre parler de l'autorité du souverain Pontife, sans en être effrayez. Cependant l'évêque de Winchester remercia le Cardinal au nom du royaume, & lui dit que les Chambres délibereroient sur ce sujet. Poole se retira pour laisser le Parlement déliberer ; mais il fut rappellé presqu'aussi-tôt. Alors l'évêque de Winchester lui dit, qu'il remercioit Dieu d'avoir suscité un Prophéte parmi les Anglois pour le salut de l'Angleterre. Ayant ensuite exalté par un long discours les bienfaits du Pape, il avoüa qu'il étoit tombé dans l'erreur avec les autres ; il les exhorta à rentrer avec lui dans le sein de l'Eglise, & à accepter, avec un sincere repentir de leurs fautes, la grace qu'on leur offroit.

Enfin le Cardinal vint encore au Parlement le dernier jour de Novembre, fête de S. André. Le comte d'Arundel, Grand-Maître de la maison du Roi, le conduisoit avec quatre Chevaliers de la Jaretiere, & autant d'Evêques. Lorsque Poole fut

HENRI II. 1554.

arrivé, le Chancelier demanda à ceux qui composoient l'assemblée, s'ils consentoient qu'on fît des excuses au Legat, & s'ils vouloient se réünir au centre de l'unité, & rendre l'obéïssance dûë au Pape comme Chef de l'Eglise. Les uns y consentirent de vive voix, & les autres par leur silence. On présenta en même tems une adresse au Roi & à la Reine, par laquelle chacun protestoit qu'il se repentoit de s'être separé de l'Eglise Romaine, & qu'il rejettoit sincerement toutes les Loix qui avoient été faites au préjudice du souverain Pontife. Ensuite tous ceux qui étoient présens supplierent leurs Majestez, que Dieu avoit préservés de cette funeste contagion, d'obtenir du Legat le pardon de leur faute ; & de faire ensorte qu'ils fussent reçus dans le sein de l'Eglise Catholique comme ses enfans, & réünis, comme membres, au corps dont ils avoient été arrachez.

Le Roi & la Reine ayant lû cette adresse, la donnerent au Chancelier, qui en fit la lecture à haute voix, afin que tout le monde l'entendît. Ensuite leurs Majestez se leverent pour aller prier le Legat ; mais il les prévint, & s'étant remis à sa place à leur priere, il fit connoître à tout le monde, par la lecture des lettres du Saint Pere, jusqu'où s'étendoit le pouvoir qu'il en avoit reçû. Alors il rendit des actions de graces au Tout-puissant, de ce qu'il avoit permis que les Anglois, qui autrefois avoient embrassé les premiers, d'un commun consentement, le vrai culte, en renonçant au culte des idoles, eussent aujourd'hui reconnu avant les autres la faute qu'ils avoient commise en se séparant de l'Eglise. Il ajoûta qu'il ne falloit pas douter, que si leur cœur étoit sincerement penetré de douleur & de repentir, les Anges ne se rejouïssent de la conversion de tant d'hommes, & d'un Royaume si florissant, puisque l'Ecriture Sainte nous assure, que celle d'un seul pêcheur les remplit de joie. Enfin le Cardinal s'étant levé, & tous s'étant mis à genoux, il prononça en langue Angloise la Formule d'absolution. Ensuite ils allerent tous dans la chapelle du Roi, pour chanter le *Te Deum*, en action de grace. Le lendemain, les Magistrats de Londres ayant obtenu la permission du Roi & de la Reine, prierent le cardinal Poole de faire son entrée avec les ornemens de Legat, & revêtu des autres marques de sa dignité. Après cette cérémonie, on parla de rétablir la religion, de rappeller les personnes de pieté qu'on

avoit bannies, & d'éxiler les partisans de la nouvelle doctrine. Enfin on envoya une célébre ambassade au Pape, & l'on choisit pour cette fonction l'évêque d'Eli, le vicomte de Montagu, & Edoüard Carnes jurisconsulte, qui étoient chargez de rendre l'obéïssance dûë au S. Siege & au Pape, au nom du Roi & de la Reine.

Affaires d'Allemagne.

Mais quittons cette grande & florissante isle, & revenons dans notre continent. Toute cette année fut employée en Allemagne, à accommoder les affaires de Saxe, & à décider la cause d'Albert de Brandebourg, tantôt par les armes, & tantôt par des assemblées que l'on convoquoit pour ce sujet. L'électeur Maurice étant mort, Jean Frederic fit tous ses efforts pour recouvrer l'Electorat qu'il avoit perdu, mais il travailla en vain. Cependant, après avoir contesté pendant six mois, les Parties convinrent, par l'entremise du roi de Dannemark, beau-pere d'Auguste, de ces conditions; Que Jean Frederic cederoit l'Electorat, la Misnie, & les mines d'Argent à Auguste qui lui remettroit le tout, s'il mouroit sans enfans mâles; Qu'il seroit aussi permis à Jean Frederic de prendre pendant sa vie le nom d'Electeur, & les marques de cette dignité, soit dans ses lettres, soit sur la monnoie qu'il feroit battre; Q'Auguste de son côté lui donneroit, & à ses enfans aussi, quelques gouvernemens, & quelques places, avec cent mille écus d'or, pour payer ses dettes que Maurice avoit promis d'acquitter; Qu'il dégageroit la citadelle & la ville de Konigsberg, en rendant quarante mille écus d'or à l'évêque de Wirtzbourg, & qu'on donneroit ces places à ses enfans; Qu'enfin on rétabliroit l'union hereditaire de la maison de Saxe, qui avoit été interrompuë pendant les guerres précédentes, & qu'on la confirmeroit de nouveau. Jean Frederic, qui étoit malade alors, ratifia dans son lit ce traité, par sa signature & par son sceau. Il ordonna ensuite à ses enfans de l'observer. Peu de tems après il mourut le 3 de Mars. Ce Prince étoit d'une fermeté & d'un courage invincible, comme ses ennemis ont été forcez de l'avoüer: à ces qualitez il joignoit encore une liberalité digne d'un grand Prince. Après une suite d'adversitez dont il fut accablé pendant tout le cours de sa vie, il trouva enfin dans le tombeau la paix & la tranquilité, dont il n'avoit jamais pû joüir en ce monde. Sa reputation s'obscurcit

Traité entre l'Electeur Auguste, & Jean Frederic de Saxe.

Mort de Jean Frederic de Saxe. Son portrait.

HENRI II. 1554.

bientôt après sa mort, à cause de la triste situation où ses malheurs le contraignirent de laisser ses enfans. Sibille de Cleves sa femme mourut onze jours avant lui à Weimar, avec la satisfaction qu'elle avoit tant désirée : en effet elle disoit souvent qu'elle sortiroit de ce monde avec joie, si elle pouvoit encore revoir son mari en liberté, & de retour dans sa patrie. Après la mort de cette Princesse, il ordonna qu'on lui reservât une place dans l'Eglise auprès d'elle, comme devant bientôt la suivre.

Sur ces entrefaites, les Alliez retournérent au siége de Schweinfurt, qui appartenoit à Albert, & en même tems ils s'emparerent d'Hohenlandtsberg, la seconde forteresse de ses Etats. Peu de tems après, l'Empereur continuant d'accabler ce miserable Prince, qu'il avoit mis au ban de l'Empire l'hiver précédent, le proscrivit encore pour complaire aux Confédérez, par des lettres datées de Bruxelles, où il faisoit alors son séjour. Comme on s'étoit assemblé deux fois pour ce sujet à Rotembourg sur le Dauber, sans exécuter les volontez de l'Empereur, il donna des ordres menaçans aux Princes & aux Etats de l'Empire, & sur tout à ceux qui étoient sur les frontieres des terres d'Albert, d'exécuter promptement le Decret rendu contre lui. On fit afficher par tout les Lettres qui portoient ces ordres ; & les Etats de la province du Rhin s'assemblerent à Wormes pour cette affaire, que l'Empereur pressoit vivement. Cependant le tems de la diete indiquée à Ausbourg (comme nous l'avons déjà dit) approchoit : l'Empereur ne pouvant s'y rendre à cause de sa mauvaise santé, chargea son frere Ferdinand d'y aller en sa place, pour terminer cette affaire dont il s'étoit déjà mêlé. Les Princes & les Etats de l'Empire s'étant excusez sur les troubles qui regnoient alors en Allemagne, & aucun des ministres de l'Empereur ne s'y étant trouvé, hors le cardinal d'Ausbourg, on renvoya cette discussion à un tems plus paisible.

Albert ne pouvant attaquer par les armes les habitans de Nuremberg, le fit par des libelles. Comme il esperoit encore quelque grace de l'Empereur, il les traita de déserteurs de la patrie, & les accusa de trahison, en faisant entendre qu'ils avoient envoyé l'année précédente du secours au roi de France, contre l'Empereur, & qu'ils lui avoient secretement fourni

de l'argent. Il leur reprochoit d'avoir rendu l'Empereur suspect & odieux aux Alliez & aux Evêques, & de les avoir engagez à rompre le traité que sa Majesté Imperiale avoit confirmé; enfin il leur disoit qu'ils étoient les auteurs de cette guerre, dont ils se plaignoient si vivement; qu'ils avoient corrompu les Juges de la Chambre imperiale, & avoient exercé mille sortes de cruautez. Après la prise d'Hohenlandtsberg, ceux de Nuremberg ayant trouvé dans cette ville un grand nombre de ces Libelles, y répondirent le 18 de Mai; & après avoir parlé de la cause de cette guerre, ils firent voir que c'étoit Albert qui l'avoit allumée, avec Guillaume Grumbach, son émissaire, & son digne ministre. Ils faisoient voir que le Duc avoit toûjours été éloigné de la paix; que l'année précédente les Princes s'étant assemblez à Heidelberg, & deux fois à Rotembourg pour la conclure, ils n'avoient pû en venir à bout, à cause de ses oppositions; qu'enfin il avoit coûtume de donner des noms odieux aux Seigneurs qui vouloient se rendre médiateurs, & les appelloit les procureurs de ses ennemis. Ils lui réprocherent la cruauté qu'il exerçoit continuellement sur les prisonniers, & sur ceux qui dépendoient de lui, & produisirent au grand jour des exemples de son inhumanité. Après cet exposé, ils protesterent que pour eux ils n'avoient fait autre chose que de répousser l'injure & la violence, en suivant les ordres de l'Empereur; qu'ainsi Albert étant l'auteur de tous les maux, on devoit considérer attentivement, combien il étoit important à toute l'Allemagne d'exécuter au plûtôt le Decret qui avoit été prononcé contre lui, comme contre un ennemi de l'Empire, & contre un furieux, & d'arrêter les progrès de l'insolence & de l'audace: ils conjuroient ceux qui aimoient l'ordre & l'équité, de faire tous leurs efforts pour étouffer un monstre qui ravageoit l'Allemagne; ils exhortoient enfin tout le monde à refuser à ce Prince tous les secours dont il auroit besoin, & à rejetter avec horreur toutes ses noires calomnies.

Tandis qu'on combattoit par des écrits, Albert ayant reçu soixante-dix mille écus d'or pour la rançon du duc d'Aumale, leva des troupes dans la Saxe, avec lesquelles il se rendit promptement à Schweinfurt le 10 de Juin, accompagné de huit cens hommes de cavalerie, & de sept compagnies d'infanterie;

HENRI II. 1554.

il entra pendant la nuit dans cette ville, du côté qui n'étoit pas assiegé. Mais voyant que tout étoit reduit à la derniere extrémité, il profita de l'occasion, & trois jours après, ayant pillé la place, il en sortit sans bruit au milieu de la nuit, avec le canon & dix-huit compagnies de cavalerie & d'infanterie, sans laisser dans le corps de garde ni aux portes aucunes sentinelles [1] : ensuite il prit le chemin de Kitzingen, ville située sur le Mein. Les Alliez s'étant apperçûs à la pointe du jour, qu'Albert avoit pris la fuite, Henri de Brunswick entra dans la ville avec une partie des troupes : il prit ce que les ennemis, pressez de se retirer, n'avoient pû emporter ; il mit ensuite le feu dans la place : les autres poursuivirent Albert ; & comme il marchoit lentement à cause du canon, ils le joignirent, & l'obligerent de s'arrêter. Albert se défendit vigoureusement, jusqu'à ce qu'il vit qu'il avoit affaire à toute l'armée des Alliez. Alors ne pouvant resister à tant de monde, il avertit ses soldats de prendre la fuite, & se retira lui-même avec quelques troupes. Il passa ensuite la riviere, où il perdit tout son bagage, & arriva enfin à Kitzingen.

Albert dépoüillé de tous ses Etats se retire en France.

A la nouvelle de cette déroute, Blassembourg, ville principale des Etats d'Albert, & l'unique qui lui restoit alors, se rendit huit jours après à Ferdinand ; Henri Plawen, qui avoit commencé le siége, étoit mort quelque tems auparavant. C'est ainsi qu'Albert, dépoüillé de toutes ces places, reçut la juste punition dûë à ses cruautez, & à tous ses crimes. Il se retira d'abord sur les frontieres de la Lorraine ; ensuite il se refugia à la Cour de France. Après sa défaite, Henri de Brunswick reprit ses premiers desseins, & le Ciel permit que l'Allemagne fût encore en proye aux fureurs des Allemans. Henri de Brunswick commença à faire éclater la sienne, en entrant dans la basse Allemagne, où il somma un grand nombre de Villes, de Princes & de Gentilshommes, de lui donner de l'argent, après les avoir obligez d'obéïr à ses ordres. Il maltraita particulierement le duc de Meckelbourg, ceux de Lunebourg, d'Anhalt & de Mansfeld. D'un autre côté, à la sollicitation de Brunswick, les Evêques, avec le reste des troupes, attaquerent

1 Il y a dans le texte : *Stationibus crebris ad portarum custodiam relictis.* Ce qui est la proposition contradictoire. On a suivi la correction de Pierre du Puy. Voyez Sleidan liv. 25.

les

les habitans de Rotembourg, ville de l'Empire, & même le comte d'Henneberg, qui s'étoit tenu tranquille chez lui pendant cette derniere guerre : au reste, ils n'agissoient de la sorte, que pour obliger ces villes & ces Princes à entrer dans les frais d'une guerre qu'on avoit entreprise pour l'intérêt public. Cette affaire fut enfin accommodée par l'entremise des autres Princes. HENRI II. 1554.

Cependant les Etats, pressez par l'Empereur, s'assemblerent encore une fois à Wormes au mois de Juillet. Comme l'on appréhendoit qu'Albert, qui s'étoit refugié en France, ne fît de nouvelles entreprises dans l'Alsace & dans d'autres endroits voisins, appuyé des forces du Roi, les Etats de la province du Rhein envoyerent quelques troupes sur les frontieres de Lorraine, pour garder les passages. Mais les soldats ne se contentant pas d'exécuter les ordres qu'ils avoient reçus, passerent outre, & après avoir causé de grands maux dans cette Province, s'en retournerent sans rien faire autre chose, parce que personne ne remuoit de ce côté-là. Le Roi s'étant trouvé offensé de la conduite des Imperiaux, parce que la Lorraine étoit alors sous sa protection, écrivit en Allemand aux Etats qui s'étoient rendus de Wormes à Francfort, & leur envoya le premier d'Octobre une Lettre, par laquelle il les prioit de se ressouvenir de l'union qu'il y avoit entre l'une & l'autre nation. Il leur dit, qu'il voyoit avec douleur cette étroite & salutaire amitié sur le point d'être rompuë par la faction de quelques particuliers ; qu'en effet, par les sollicitations de ces personnes, quelques Etats de l'Empire avoient pris les armes contre lui, dans le tems qu'il y pensoit le moins, sans aucun sujet, & sans lui avoir auparavant déclaré la guerre ; qu'enfin ce qui lui paroissoit encore plus odieux, étoit que tout ceci se passoit, sous prétexte de poursuivre Albert. « Est-ce ainsi » ajoûtoit le Roi, que mes ennemis veulent me rendre odieux, » pour avoir voulu conserver l'ancienne amitié qui est entre » les deux Nations ? Quelqu'un ignore-t'il que de tout tems les » Princes affligez, & sur tout les Allemands, ont trouvé dans la » générosité & l'humanité des François un azile assuré & des se- » cours certains ? Pourquoi donc me fait-on un crime d'avoir » reçu & sécouru Albert ? Je ne désavouë pas le fait, & si j'étois » vain & ami de l'ostentation, j'aurois lieu de m'en glorifier.

Lettre du Roi aux Etats de l'Empire.

HENRI II. 1554.

» Car, qu'y-a-t'il de plus digne d'un Prince, que de se laisser » toucher par le malheur d'un autre Prince? Et que peut-on » trouver de plus noble, que de soulager les infortunez dans » leurs disgraces? Certes, continuoit-il, je désirerois bien plûtôt » voir Albert, tranquille dans ses Etats, joüir de ses riches heri- » tages, qu'affligé, banni & abandonné de tout le monde. Je » voudrois aussi que ce Prince ne se fût jamais précipité dans » ce labyrinthe de malheurs; ou du moins, puisque c'est sa » seule ressource, qu'on traitât avec lui à des conditions raison- » nables. Mais lorsque je me suis représenté qu'Albert, étoit » tombé dans tous ces malheurs, par la faute de mon ennemi, qui » après avoir annullé le traité qu'il avoit fait avec les Evêques, » l'a confirmé ensuite, & a conseillé lui même à Albert de pour- » suivre par les armes ses justes prétentions fondées sur les ar- » ticles de ce traité; j'ai cru qu'il eût été indigne d'abandon- » donner un ami & un Prince, ou du moins de n'être pas tou- » ché de son infortune. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais pen- » sé à lui donner du secours contre les Etats de l'Empire, » ni à blesser en rien les loix de l'amitié, que j'observe reli- » gieusement, & que j'ai résolu de ne jamais violer, pourvû » que vous vous comportiez de même. Vous ne devez donc » attendre de moi que la paix, & que des marques de ma bien- » veillance : je vous demande aussi que vous ne vous lais- » siez pas tromper par les fourberies & les artifices de mes » ennemis, qui rendent publiques leurs affaires particulieres, à » votre honte & à votre préjudice; que vous ne preniez pas » les armes pour eux, & que vous ne leur fournissiez pas de » l'argent, ou d'autres secours contre moi. Il ne me reste plus » qu'à vous dire de me faire sçavoir au plûtôt votre résolu- » tion, par celui qui vous rendra cette Lettre; & que suivant » l'ancien usage, confirmé par le dernier traité de Passaw, vous » ayiez soin de pourvoir à la sûreté des Ambassadeurs que je » dois envoyer à la premiere Diete de l'Empire, que l'on con- » voquera pour la Paix générale ».

On répondit au Roi, qu'on avoit envoyé de la cavalerie en Lorraine, non pour y causer du désordre, mais dans l'inten- tion de s'opposer aux entréprises d'Albert, que les Etats avoient déclaré ennemi de l'Empire; que pour ce qui concernoit les Ambassadeurs & la Paix générale, n'ayant pas reçu d'ordre, ils

croyoient qu'il étoit juste de s'aboucher avec leurs Confedérez ; qu'ils ne réfuseroient pas de faire tout ce qui seroit juste & raisonnable. Dans le même tems on apporta une Lettre d'Albert, qui après s'être plaint amérement d'Antoine Perrenot évêque d'Arras, se répandoit en invectives contre l'électeur de Tréves, l'évêque de Strasbourg & le Landgrave de Hesse, qu'il appelloit des Gentilshommes sanguinaires, qui avoient attenté à sa vie.

HENRI II. 1554.

Troubles de Bohéme au sujet de la Religion.

Il y eut aussi dans la Bohême quelques troubles au sujet de la religion. Ferdinand avoit ordonné à ses sujets, par un édit qu'il avoit fait publier, de ne rien changer dans l'administration de l'Eucharistie, & de se contenter de communier sous une seule espéce, selon l'usage reçu dans l'Eglise depuis plusieurs siécles. Les Seigneurs, la Noblesse, & une grande partie des Villes, ne pouuant se soûmettre à cette ordonnance, en avoient souvent parlé au Roi ; mais leurs prieres n'avoient eu aucun succès : ils lui firent encore de nouvelles rémontrances, & le supplierent de leur permettre de communier sous les deux especes, suivant le précepte de Jesus-Christ, & l'usage de la primitive Eglise. Ferdinand leur répondit le 23 de Juin, & leur fit connoître par une Lettre datée de Vienne, qu'étant le souverain magistrat du Royaume, à qui ils devoient l'obéïssance après Dieu, il étoit surpris qu'ils ne voulussent pas se conformer à ses volontez, & que favorisant les opinions de quelques novateurs, ils se laissassent emporter par l'orguëil, & par la curiosité, & se détournassent de la voye que leurs peres leur avoient tracée. Il leur dit ensuite, que l'affaire demandoit un mûr examen, & qu'il tâcheroit de faire connoître à tout le monde le zele qu'il avoit pour le repos & le salut de son peuple ; qu'enfin il vouloit qu'on exécutât ses ordres, & qu'on n'innovât rien sur cet article. Les Bohêmiens répliquerent & représenterent au Roi, que ce qu'ils demandoient n'étoit pas nouveau, mais entierement conforme à l'institution de Jesus-Christ, & à l'ancien usage de l'Eglise, & que ce n'étoit ni l'orgueüil ni la curiosité, qui leur faisoient souhaiter qu'on pourvût par cette grace au repos de leurs consciences : ils ajoûterent qu'ils le regardoient à la verité comme le souverain Magistrat, à qui ils devoient toute sorte de respect & d'obéïssance ; mais que puisque leur demande ne concernoit que le service de

HENRI II. 1554.

Mort de quelques hommes distingués.

Dieu, ils le prioient de ne point forcer leurs consciences, & de ne point souffrir qu'ils fussent privez plus longtems d'un si précieux avantage.

Peu de tems avant l'affaire de Bohême, Jean Friez abbé de Newstadt, dans le diocése de Wirtzbourg, à qui on reprochoit d'avoir embrassé le Lutheranisme, courut de grands risques au sujet de la religion. Le 6 de Mai on le somma de se rendre dans l'espace de six jours à Wirtzbourg, pour répondre aux questions qu'on lui feroit. On lui proposa donc, non seulement les principaux articles de la foi Catholique, mais encore ceux qui regardoient les cérémonies & la discipline de l'Eglise. Il y répondit le 28 de May : quoique, selon lui, il eût assez clairement prouvé la solidité de ses opinions par les témoignages des Peres & par l'Ecriture sainte, il fut néanmoins condamné le 25 de Juin, & privé de toutes ses fonctions. Tout ceci se passa en Allemagne pendant cette année, qui fut la derniere de la vie de Jean Friez. Cet abbé avoit fait d'abord profession dans l'ordre des Cordeliers, où il fut choisi pour prêcher dans l'église de Mayence. Il composa plusieurs ouvrages, écrits avec tant de modération que, malgré la division qui régnoit en Allemagne au sujet de la religion, il gagna les bonnes graces des deux partis. Enfin il mourut le jour de la Nativité de la Vierge, au milieu d'une occupation si louable.

Xiste Betulée mourut aussi dans la même année à Ausbourg, où il étoit né & où il avoit gouverné le College pendant seize ans. Tant que ce grand homme vêcut, il s'appliqua beaucoup à écrire & à enseigner, pour faire fleurir les belles lettres. Après sa mort, deux freres nommez Jean-Batiste & Paul Hinzelle ses disciples, lui firent des funerailles magnifiques, en reconnoissance du soin qu'il avoit pris de leur éducation.

Peu de tems après, Simon Portis le suivit, & finit sa carriere dans sa patrie, âgé de 57 ans. Il avoit été disciple de Pomponace de Mantouë, célébre Philosophe de son tems. Il ne céda en rien à son maître ; il le surpassa même, par les ornemens de la langue Greque & des belles Lettres, qu'il joignit à la connoissance de la Philosophie peripateticienne, qui jusqu'alors n'avoit été traitée que par des Docteurs grossiers & barbares. Cependant comme il donnoit un peu trop dans la

doctrine d'Aristote, on s'imagina qu'il avoit suivi les erreurs de Pomponace [1], au sujet de l'ame & de l'entendement humain. Quoiqu'il en soit, il nous reste plusieurs ouvrages qu'il a écrits sur cette matiere, & qui lui ont acquis une grande réputation. Dans le tems qu'il professoit à Pise, il avoit aussi entrepris l'histoire des poissons ; mais ayant vû l'ouvrage que Rondelet avoit composé sur les Memoires de Guillaume Pelissier évêque de Montpellier, il abandonna son entreprise. Ce contre-tems lui causa un chagrin secret, de voir qu'il perdoit la gloire qu'il se flattoit de tirer de son travail : car il sentoit bien qu'il ne devoit pas s'exposer à perdre la réputation qu'il s'étoit acquise depuis si long-tems, par un desir de l'augmenter dans une occasion si contraire à ses desseins.

Sigismond de Ghelen, natif de Basle, mourut en Bohême dans la même année. Quelques-uns prétendent que sa mort n'arriva qu'un an après. La pauvreté fut le partage de ce grand homme pendant toute sa vie ; aussi Erasme le crut-il digne d'une fortune au dessus de celles de ce monde. Il s'appliqua à traduire la plûpart des auteurs Grecs, & sur-tout à corriger les œuvres de Pline sur les anciens manuscrits.

Dans le même tems François Franchini né à Cosenze dans la Calabre, mourut dans la force de son âge à Rome, où il avoit passé une grande partie de sa vie. Il eut l'art de marier les Muses avec Mars ; il suivit Charle-Quint dans ses victoires, & se trouva à la malheureuse expédition d'Alger, qu'il a décrite en vers. On peut le comparer à Ulric Hutten gentilhomme de Franconie, quoiqu'il ait écrit dans un genre bien different, & on doit avoüer que les dialogues qui nous restent de lui, semblables à de petites planches qu'on a sauvées d'un grand naufrage, ne cedent en rien à ceux de Lucien ; au moins les personnes qui sont en état de porter leur jugement sur des ouvrages de cette nature, les lisent encore aujourd'hui avec beaucoup de plaisir. Il fut inhumé dans l'église de la Trinité du Mont, après avoir possedé pendant sa vie l'évêché de Massa & de Populonia en Toscane, auquel Paul III. l'avoit nommé.

Affaires de France. Guerre en Flandres.

Revenons maintenant aux affaires de la France. Le Roi voyant qu'on avoit en vain parlé de la paix, & que les soins

1 Pomponace a publié un ouvrage sur ce sujet. Il disoit qu'il suivoit cette opinion, comme philosophe, & qu'il la condamnoit comme Chrétien.

HENRI II. 1554.

du cardinal Poole avoient été inutiles, fit préparer des vivres, des canons, des pontons, & tous les autres instrumens de guerre, & donna ordre à ses troupes de se rendre à Crecy en Laonnois, pour le 18 de Juin. L'armée étoit composée de vingt-cinq compagnies Françoises, où il y avoit d'anciens & de nouveaux soldats; de deux régimens Allemans qui étoient sous la conduite du Rheingrave & de Reiffenberg: outre cela il y avoit vingt-cinq compagnies de Suisses, quinze cens gens-d'armes & deux mille tant chevaux-legers, qu'arquebusiers à cheval. Toutes ces troupes ayant eu ordre de s'avancer jusqu'à Marle, le connêtable de Montmorency & le maréchal de S. André vinrent au camp. Le Roi avoit aussi fait assembler d'autres troupes dans differens endroits. On avoit mis à S. Quentin environ dix mille hommes d'infanterie, trois cens gens-d'armes & cinq cens chevaux-legers, que le prince de la Roche-sur-Yon commandoit. On envoya à Mezieres sous la conduite du comte de Rockendorff & du baron de Fontenay, quinze compagnies de vieux soldats, qu'on avoit tirez des garnisons de Metz, de Verdun, de Toul & des autres places des environs, & quatre compagnies d'Anglois & d'Ecossois, avec deux régimens Allemans. On y joignit encore deux cens gens-d'armes, & huit cens chevaux-legers & arquebusiers à cheval, dont le prince de Condé avoit le commandement. Deux cens chevaux Allemans suivoient toutes les troupes, qui avoient à leur tête le duc de Nevers gouverneur de Champagne. Le Roi avoit ainsi distribué son armée, afin que l'ennemi ne pût sçavoir quel chemin il prendroit. Le prince de la Roche-sur-Yon fit les premiers actes d'hostilité en Artois. Après que nos soldats eurent ravagé une grande partie de cette province, le connêtable de Montmorency, à qui Antoine de Bourbon, duc de Vendôme & gouverneur de Picardie, s'étoit joint à Estrée-au-pont, prit sur la gauche, comme s'il eût voulu aller à Avenes; ce que l'ennemi effectivement s'imagina. Ainsi les Imperiaux ayant abandonné les villes de Chimay, de Trelon, de Glaion & de Couvins, nos troupes s'en emparerent, & en démolirent toutes les fortifications.

Exploits du duc de Nevers en Flandre.

Le duc de Nevers ayant passé la forêt d'Ardenne, en marchant par un chemin très-difficile, au travers des bois & des vallées étroites, remplies de rochers, arriva en deux jours au

Val de Surande proche le Fort de Linchant qu'on avoit nouvellement détruit. Cette vallée est divisée par le torrent de Semois, qui se décharge dans la Meuse au dessous de Château-Regnault. Ensuite on envoya le seigneur de Jametz, avec un régiment François & quelques canons, pour s'emparer du Château d'Orcimont que sa situation défend mieux que ses fortifications. Un rocher escarpé l'environnoit de deux côtez ; on pouvoit approcher de la place par un autre côté, mais l'ennemi ne croyoit pas qu'il fût possible d'y dresser des batteries. Colas Loys, lieutenant de Barson gouverneur de cette place, mais qui n'y étoit pas alors, refusa de se soumettre, lorsqu'on l'envoya sommer de se rendre, voulant voir auparavant le canon. Dès qu'il eut vû les batteries dressées, à quoi il ne s'attendoit pas, & qu'on eût tiré un coup ou deux, il prit le parti de se retirer avec quelques-uns de ses amis par une porte dérobée, & abandonna ses compagnons, qui se rendirent aussitôt. Ensuite on alla camper à Louette & à Villarsi, que la Losse avoit fait fortifier à la hâte. Dans le même tems notre armée entra dans le Fort de Jadines, d'où l'ennemi s'étoit retiré après y avoir mis le feu. On voyoit de tous côtez les payisans prendre la fuite avec leurs troupeaux, & ce qu'ils avoient pû emporter de leurs meubles. Le 19 de Juin le duc de Nevers arriva à Valsimont, ville située dans une agréable vallée, arrosée par un torrent qui se précipite des montagnes voisines. Enfin on fit partir le Herault Angoulême pour aller au château de Beaurin, afin de l'obliger à se rendre. Cette place étoit située sur les confins du payis de Liege, & appartenoit, aussi-bien, que Valsimont, à Charle de Barlemont, Intendant des finances dans les Pays-Bas. La garnison de ce Fort refusa d'abord de se rendre ; mais aussi-tôt que le duc de Nevers eut fait approcher quatre pieces de canon, elle se rendit à discrétion. On y fit prisonnier Jean Colichart natif de Bains en Hainault, avec environ quarante hommes de ses gens, entre lesquels étoit Gerard capitaine du Fort de Jadines, qu'on avoit pris quelque tems auparavant ; de ce nombre étoit aussi la Losse qu'on ne traita pas comme un prisonnier, & qu'on envoya à Mezieres, pour lui faire souffrir le supplice que méritent les rébelles. La Losse étoit François, & avoit suivi en premier lieu le parti de Lumes, dont nous avons déja parlé ; ce capitaine etant

HENRI II. 1554.

mort, il avoit pris parti chez les ennemis. Après la prise de Baurin, on mit dans cette place une compagnie de soldats des vieux corps, avec environ cinquante arquebusiers à cheval.

Tandis que les ennemis étoient encore effrayez des exploits du duc de Nevers dans le payis de Liege, & que le prince de la Roche-sur-Yon les inquiétoit par les courses qu'il faisoit en Artois, le connêtable de Montmorency poursuivoit toûjours son chemin. Le marêchal de S. André alla vers Maubert-fontaine, où il campa le 22 de Juin, avec quatre cens gens-d'armes, sept cens chevaux-legers, un régiment François d'infanterie, & la plus grande partie du canon. De-là il vint à Rocroy, qui de ce côté-là est la derniere place de notre frontiere. Ensuite on fut obligé de passer au milieu des forêts & des bois; les chemins, naturellement difficiles, l'étoient devenus encore davantage, par le soin que les ennemis avoient pris de couper de côté & d'autre des arbres, dont ils avoient embarassé les routes, d'où l'on ne pouvoit sortir pour entrer dans la plaine, qu'après avoir fait au moins sept lieuës. Cependant on vint à bout de surmonter toutes ces difficultez, par les soins de ceux qui connoissoient le payis & par les travaux des pionniers. Le lendemain sur le midi, les troupes passerent sans aucun danger, avec le canon qu'on fit avancer jusqu'à Mariembourg, qui est la premiere ville qu'on trouve dans le payis ennemi, vis-à-vis Maubert-fontaine. Le marêchal de S. André ayant été lui-même reconnoître la place, fit faire des lignes & dresser les batteries. La terreur s'empara d'abord de l'esprit des assiégez, qui ne pensoient à rien moins qu'à cette entreprise: leur crainte loin de diminuer augmenta encore, lorsqu'ils apprirent que nos soldats avoient repoussé deux fois Julien Romero, qu'on envoyoit à leur secours avec des Espagnols d'élite. A l'arrivée du Connêtable, on approcha plus près de la ville: après trois jours de siége, & qu'on eut tiré cent vingt coups de canon, la garnison demanda à capituler. On permit aux soldats de sortir de la ville, bagues sauves, à condition qu'ils y laisseroient leurs armes; que Rinsart gouverneur de la place, & les autres officiers, demeureroient prisonniers, & qu'on cederoit à nos troupes les vivres & le canon de la ville. Ainsi en peu de jours & sans répandre de sang, Mariembourg, qui tire son nom de Marie Reine de Hongrie, & qui est renommée par le beau

payis de chasse qu'il y a aux environs, fut réduite sous l'obéïssance du Roi le 28 de Juin, & porta le nom d'Henrienbourg tant qu'il fut à la France.

Le dernier jour de Juin le Roi vint au camp, avec le duc de Guise, & les principaux seigneurs de sa Cour : à son arrivée, on rangea l'armée en bataille, & on reçut ce Prince au bruit du canon qu'on tira en signe de réjoüissance. Le Roi résolut de faire fortifier Roc-roy, situé entre Maubert-fontaine & Mariembourg. Il chargea de ce soin la Lande, vaillant capitaine, à qui on donna trois cens fantassins ; le gouvernement de la place fut confié à un capitaine Breton nommé P. Breuil, avec trois compagnies Françoises d'infanterie. Déjà le duc de Nevers étoit arrivé dans le payis de Liege, dont les campagnes parurent très-agréables aux soldats, qui sortoient d'un payis où ils n'avoient vû que des vastes & tristes solitudes. Il vint camper près de Givais, place fameuse, située sur les deux rivages de la Meuse, & qui les reünit par un pont. Pierre Salsede qui étoit chargé des vivres, y ayant été envoyé quelque tems auparavant, avec six compagnies Françoises & deux pieces de canon, mit sous l'obéïssance du Roi Hierge, qui appartenoit à Barlemont, & Fumay, château du duc d'Arschot. Ainsi les François occupant tout ce payis, faisoient passer des vivres en abondance dans le camp où étoit le Roi. Dans le même tems l'avant-garde du Roi prit & pilla le château d'Agimont, où étoit Evrard de la Mark bâtard du comte de Rochefort. Le lendemain l'armée Royale alla camper en deçà de Givais sur le bord de la riviere. Là les Anglois & les Ecossois qui étoient au service du Roi, s'étant un peu trop éloignez de l'armée, furent surpris & maltraitez par l'ennemi ; il y en eut même qnelques-uns de tuez, & ils perdirent environ cent chevaux de prix. Le duc de Nevers étoit campé de l'autre côté de la riviere. A son arrivée l'ennemi abandonna Château-Thierri, qui étoit au Bailli de Namur, & nos troupes y entrerent. On trouva dans cette place quantité de vivres & de meubles prétieux.

Après avoir demeuré six jours à Givais, les deux armées continuerent leur chemin des deux côtez du fleuve, & un jour après on vint camper auprès de Bouvines, & de Dinant, ville de la dépendance de l'évêque de Liege. Le duc de Nevers

HENRI II. 1554.

y avoit envoyé, après la prise de Beaurin, le Heraut Angoulême, pour demander aux habitans de Dinant, s'ils vouloient s'en tenir au traité, & s'abstenir de prendre parti dans cette guerre. Ils firent une réponse folle & insolente ; & dirent que, si on leur vouloit donner le cœur & le foye du Roi & du duc de Nevers, ils le feroient cuire, & le mangeroient avec plaisir à leur dêjeuné. Les armées étant arrivées, la ville de Bouvines [1], de l'ancien duché de Bourgogne, située sur le rivage d'en deçà, qui n'étoit défenduë que par les habitans, fut assiégée par les troupes du Roi. Lorsqu'on eut fait approcher le canon, on battit la place, qui fut prise d'emblée, & où l'on fit un très-grand carnage. Une partie des habitans se noya dans le fleuve, & ceux qui le passerent à la nage, ayant été pris par le duc de Nevers, furent pendus, suivant les loix de la guerre, pour avoir voulu témérairement essuyer le feu du canon. Enfin la chaleur du carnage s'étant ralentie, on traita avec plus de douceur ceux qui s'étoient retirez dans la Tour : le Roi n'avoit pas oublié l'humanité que les Espagnols avoient fait paroître à l'égard des François à la prise de Teroüenne ; ainsi on les épargna & on leur permit de se retirer.

On eut beaucoup plus de peine à prendre Dinant. Cette ville s'étend le long du rivage, de l'autre côté de la Meuse, & a dans son enceinte une citadelle bâtie sur un rocher presque escarpé de tous côtez. L'endroit par où l'on en peut approcher est fortifié de deux grands bastions & d'un fossé très-profond, que fit autrefois creuser Edouard de la Mark évêque de Liege, qui y avoit aussi fait construire un palais digne d'un roi. Les habitans animez, ou par la haine qu'ils avoient pour les François, dont cependant ils suivirent le parti sous Louis XI. ou excitez par un orgueil que leur inspiroit le souvenir d'avoir dix-sept fois fait lever le siége à des Rois & à des Empereurs qui les avoient attaquez, crurent qu'après la réponse extravagante & brutale qu'ils avoient osé faire au duc de Nevers, il ne leur restoit plus que de soûtenir leur témérité par l'audace. Mais elle ne demeura pas long-tems impunie. Le duc de Nevers, & Jametz, dont le cheval fut tué d'un coup d'arquebuse, ayant été tous deux reconnoître de plus près la citadelle, au peril même de leur vie, ils firent conduire le lendemain quinze

1 Petite ville de la Flandre Françoise, dans le Namurois sur la Meuse.

pieces de canon en de-çà de la Meuse, vers le côté de la ville qui regarde la riviere : on en transporta autant du côté du Septentrion. Enfin aprés avoir battu la ville pendant deux jours, & ruiné deux tours, on livra l'assaut, où Gaspard de Coligny encouragea les soldats à monter. Nous fûmes repoussez, & les vaillans capitaines Mola, Sarragosse, & le Fort, reçurent des blessures très-dangereuses. Enfin Coligny ayant exhorté les François à se rappeller la valeur de leurs ancêtres, & à se figurer que le Roi étoit présent en personne pour donner aux uns la récompense dûë à leur bravoure, ou pour couvrir d'une honte éternelle la lâcheté des autres, il monta le premier à la brêche avec Montpezat, tenant à la main une enseigne qu'il planta sur la muraille. Mais tandis qu'ils s'efforçoient d'engager les soldats à suivre leur exemple, & qu'ils attendoient qu'on les secondât, la nuit survint & les empêcha de rien exécuter.

Cependant les assiégez, ne voyant aucune espérance de salut, se rendirent au duc de Nevers, à condition qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne brûleroit pas leur ville. On y fit entrer aussi-tôt Boisse & Duras, avec leurs compagnies d'infanterie, pour empêcher qu'on n'insultât les habitans. Mais les Allemands, qui aiment naturellement à piller, s'étant imaginé qu'on avoit fait entrer ces deux capitaines, afin qu'ils profitassent seuls du butin, monterent avec fureur sur la muraille, & malgré les François, ils s'emparerent de la ville, la pillerent, & y exercerent mille cruautez. Ils n'épargnerent ni les Eglises, ni les femmes qui s'y étoient retirées avec leurs enfans, & firent une infinité de prisonniers de l'un & de l'autre sexe. On publia néanmoins le lendemain à son de trompe un ordre, pour tous ceux qui avoient pris des femmes, des filles & des enfans, de les laisser aller sans leur faire aucun mal, sous peine de la vie. Lorsqu'on eut commencé à battre la citadelle, Floion, qui en étoit le Gouverneur, sortit avec Hamol qui commandoit les Allemands, pour capituler : après de longues contestations, ils convinrent de rendre la place, aux conditions, qu'en laissant leurs armes, le canon & les drapeaux, ils sortiroient avec leurs épées, leurs poignards & tout leur bagage. Julien Romero s'étoit retiré dans cette citadelle avec ses soldats, après avoir été repoussé près de Mariembourg, qu'il étoit venu secourir inutilement. Comme il étoit connu de nos officiers, parce qu'il

HENRI II. 1554.

s'étoit autrefois battu en duel à Fontainebleau, en présence de François I., il demanda à parler au Connêtable. Il l'entretint d'abord de la grandeur de ses ancêtres, & de la gloire qu'il avoit acquise à la guerre. Il flata ensuite le Connêtable, en lui parlant de son habileté dans l'art militaire, & de la prééminence de sa charge. Puis il le pria de rendre à ses troupes leurs armes & leurs drapeaux. Le Connêtable, qui ne vouloit point accorder une grace de cette nature à un Espagnol, lui dit qu'il étoit surpris qu'un homme si experimenté dans la guerre, en ignorât les loix, ou voulût les dissimuler. Il ajoûta que ce qu'il demandoit n'étoit pas raisonnable, & que le droit des armes éxigeoit que le vaincu reçût la loi du vainqueur. Tandis que l'imprudent Romero perdoit le tems en discours inutiles, le Connêtable craignant que les Espagnols ne persistassent dans leur opiniâtreté, leur fit dire par Bourdillon & Rabodanges, de mettre ordre de bonne heure à leurs affaires: il leur fit aussi sçavoir que Romero avoit déjà pensé aux siennes & à celles de quelques-uns de ses amis. Dès qu'ils eurent appris cette nouvelle, ils se rendirent aux mêmes conditions que Floion & Hamol, croyant que leur Chef les avoit abandonnez. Romero au désespoir demanda à rentrer dans la citadelle, disant qu'il étoit en état de la défendre avec ses troupes. Le Connêtable lui répondit, que le Roi lui accorderoit ce qu'il demandoit, à condition que s'il étoit pris, il seroit pendu avec ses gens. Il lui reprocha sa perfidie, & le blâma, non d'avoir pris les armes pour son Prince, contre le Roi qui l'avoit comblé de bienfaits, (parce que cette action pouvoit en effet être excusée;) mais d'avoir eu la lâcheté de se mettre au service des Anglois & de l'évêque de Liége. Ce fut ainsi que le Connêtable humilia cet homme vain & superbe : pour le punir de sa témerité & de son imprudence, il le fit prisonnier. C'est ainsi que Dinant fut prise: on rasa la citadelle de cette ville, & la tour de Bouvines par l'ordre du Roi.

Après cette expédition, le Roi honora du collier de l'ordre Artus Cossé seigneur de Gonor, frere de Brissac; il l'envoya à Mariembourg avec quantité de vivres, & lui donna le commandement de cette place tel qu'il l'avoit eu à Metz quelque tems auparavant. Mais de peur que les vivres ne se consumassent inutilement, on décampa, & on fit faire une marche à l'armée

le 13 de Juillet : le duc de Nevers ayant passé la riviere, n'avoit pas tardé à la joindre. Nos troupes demeurerent cinq jours au premier endroit où elles arriverent. Le duc de Savoye Général des troupes Imperiales, craignant que le Roi ne vînt attaquer Namur, y fit entrer un grand nombre de soldats, pour la sûreté de la ville, qui ne pouvoit se défendre par ses fortifications. Julien Gosselini rapporte dans la vie de Ferdinand de Gonzague, que l'Empereur suivit en cela le conseil de ce Seigneur, qu'on avoit nouvellement fait revenir de Milan, comme nous le dirons dans la suite. En effet, quelques jours auparavant, la plus grande partie de ceux qui composoient le Conseil que l'Empereur avoit fait assembler à Bruxelles, étoient d'avis qu'on abandonnât Bruxelles même, pour se retirer à Anvers pendant quelque tems; parce que Mariembourg, dont les François s'étoient rendus maîtres, n'étoit éloignée de Bruxelles que de dix milles. Gonzague s'opposa seul à cet avis; il fit connoître à l'Empereur qu'il ne pouvoit se retirer, sans exposer sa réputation & avilir sa dignité. Il lui dit encore que, sans avoir fait de préparatifs de guerre, il avoit huit mille hommes armez, avec lesquels il pouvoit défendre Namur, & par ce moyen s'opposer à l'irruption des François, & couvrir le Brabant. Jean-Batiste Castaldo, officier très expérimenté, que l'Empereur avoit depuis peu fait venir de Vienne, & qui avoit autrefois exercé la charge de Mestre de Camp sous Gonzague, combattit son sentiment. Gonzague piqué de cette opposition, fit tous ses efforts pour lui faire goûter son avis, & en vint à bout. L'Empereur suivit donc le parti que lui conseilloit Gonzague, comme le plus capable de lui faire honneur. Ce Prince ayant soûtenu jusques-là Namur par sa présence, en sortit enfin avec ses troupes, & vint camper presque tous les jours dans les endroits que nous avions abandonnés la veille. Tout cela empêcha le Roi d'assiéger Namur, & lui fit prendre le chemin du Hainaut; il ordonna en même tems aux soldats de prendre des vivres pour sept jours, & de mettre dans des charettes, en cas de besoin, une grande quantité de provisions pour l'armée.

Ayant ainsi mis ordre à tout, il fit brûler tout le payis, pour se venger du ravage que les ennemis avoient fait dans le Boulonnois. En même tems il vint sur la Sambre, où il croyoit

rencontrer l'ennemi au passage de cette riviere, qui prend son cours par Landrecy & par Maubeuge, & se décharge dans la Meuse auprès de Namur. Mais n'ayant rencontré qui que ce soit, il passa la riviere, & alla camper au-delà le 19 de Juillet. Comme l'ennemi n'étoit éloigné que d'environ quatre milles, le Roi divisa son armée en trois corps, & donna l'arriere-garde au Connêtable, pour soûtenir l'attaque de l'ennemi, s'il approchoit. L'armée s'étant donc mise en chemin, on arriva le lendemain à Marîmont, maison de plaisance de la reine de Hongrie, où les coureurs avoient mis le feu avant l'arrivée du Roi. Rockendorff voulut aussi s'emparer de Nivelle dans le Brabant. Pour y réüssir, on y envoya le duc de Bouillon avec une cornette de cavalerie, & deux petites pieces de canon; mais l'entreprise échoüa. Cependant on pilla les fauxbourgs, & on on y mit le feu après avoir enlevé le butin. Les ennemis craignoient pour Bins proche de Marîmont. Bins ou Binche étoit une ville du gouvernement de la Reine de Hongrie, où cette Princesse avoit fait bâtir un superbe palais, enrichi d'anciennes statuës & d'excellens tableaux, & orné de sculptures & de tapisseries, où enfin brilloit de tous côtez une magnificence royale. L'Empereur y avoit mis deux compagnies d'Allemands pour la défendre, jusqu'à ce que l'armée du Roi fût passée; il sçavoit bien que nos soldats manquoient de vivres. Cependant notre armée ayant été reconnoître cette place, on approcha le canon, & après l'avoir battuë un peu de tems, elle se rendit à la discretion du Roi, qui l'abandonna au pillage: on y mit le feu, qui la reduisit en cendre, avec ce beau palais dont nous venons de parler. On prit néanmoins auparavant la précaution de retirer les choses précieuses qui meritoient d'être préservées de la flamme. De Blosses commandant de cette place y fut fait prisonnier. Mais on n'en demeura pas là; pour tirer une pleine vengence de l'embrasement de Folembray, où A. de Croy comte de Reux avoit mis le feu, par ordre de la reine de Hongrie, on envoya Giri lieutenant de la compagnie de cavalerie du duc de Nevers, avec quatre autres compagnies de gens à cheval, pour brûler le château de Reux.

Le même jour que Bins fut pris, on alla plus loin. Le lendemain on s'avança au-delà de Bavais, & le 23 de Juillet on

campa au-dessous du Quesnoy. On prit & on brûla en chemin quelques petites places. Cependant comme notre armée étoit fatiguée par les pluyes continuelles des jours précédens, & se voyoit obligée de marcher dans un tems pluvieux & obscur, le duc de Savoye crut que l'occasion étoit très favorable pour l'attaquer. Presque toutes nos troupes avoient déjà passé par une vallée qu'un ruisseau sépare par le milieu, & il ne restoit plus de l'autre côté que mille chevaux divisez en deux corps, que commandoient Jean de Bourbon duc d'Enghien, & François de la Tour vicomte de Turenne, sans compter cinq cens chevaux-legers, conduits par Paul-Bâtiste Fregose & Choiseuil Lancques, & qui étoient aux ordres du duc d'Aumale. Ce duc étoit accompagné de Louis de Bourbon prince de Condé, de René marquis d'Elbœuf, & de François grand Prieur de France, tous deux freres du Duc ; de Henri de Montmorenci Damville, des comtes de Suse & de Sault, & d'Antoine de Crussol, qu'on fit depuis duc d'Usez. Le marêchal de S. André, qui conduisoit l'arriere-garde, commandoit tous ces Seigneurs. Le brouillard s'étant dissipé environ sur le midy, & l'air étant devenu serein, l'Amiral Gaspard de Coligny envoya dire à S. André, qu'il croyoit avoir apperçu environ cinq cens cavaliers. A cette nouvelle, on dépêcha au plûtôt Fregose & Lancques, pour aller faire une découverte plus certaine. Ces deux Officiers étant retournez un peu après, rapporterent que toute la cavalerie de l'Empereur étoit en chemin, & qu'elle pouvoit être composée de six mille chevaux. Le maréchal de S. André voyant que ses forces n'étoient pas égales à celle des ennemis, au lieu de faire passer ses troupes à la hâte (ce qui auroit pû, dans un lieu si étroit, mettre parmi elles le désordre, la confusion & l'épouvante, & donner occasion aux ennemis de faire de plus grandes entreprises) aima mieux, eu égard aux circonstances, faire face, & placer ses gens sur une éminence, au pié de laquelle couloit le ruisseau qu'il falloit passer. Pour venir à bout de son dessein, il envoya au-devant de l'ennemi Fregose & Lancques, afin de l'amuser par des escarmouches. Tandis que l'on combattoit, on fit passer le ruisseau au duc d'Enghien avec le premier corps de troupes. Lorsqu'il fut passé, Turenne, qui conduisoit l'autre, prit sa place, afin qu'il ne parût rien de vuide. Celui-ci étant

Henri II. 1554.

aussi passé de l'autre côté, ceux qui étoient au bas de cette éminence, vinrent se placer dans l'endroit qu'il venoit de quitter. Ainsi étant tous passez sans confusion, & en gardant leurs rangs, ils s'arrêterent de l'autre côté du ruisseau. L'ennemi, qui ne les voyoit que de loin, crut que c'étoit une armée entiere, qui ne faisoit aucun mouvement; car il ignoroit qu'il y eût un ruisseau dans cet endroit, & il s'imaginoit que toute l'armée y étoit, ou qu'il étoit survenu un renfort, parce que le nombre de ceux qui avoient passé le ruisseau augmentoit toûjours: il s'arrêta donc, & ne crut pas devoir se hâter d'attaquer. Pendant ce tems-là le maréchal de S. André passa avec le prince de Condé, le duc d'Aumale & les autres Seigneurs, & on laissa environ trente cavaliers avec les comtes de Sault, de Suze & de Crussol, que les Arquebusiers qu'on avoit placez de côté & d'autre, sur l'un & l'autre bord, mettoient à couvert. Enfin ceux-ci passerent aussi le ruisseau, & se joignirent aux autres lorsqu'ils virent approcher l'ennemi, qui étant arrivé près du ruisseau, reconnut trop tard son erreur, & eut lieu de se répentir d'avoir manqué une si heureuse occasion de combattre: il ne put s'empêcher d'admirer le jugement & la présence d'esprit de S. André, qui lui avoit en quelque sorte dérobé une victoire, & dont l'habileté étoit venu à bout de faire passer toutes ses troupes de l'autre côté du ruisseau, dans un lieu si désavantageux, sans qu'il lui en eût couté la perte d'un seul homme.

Le même jour le duc de Nevers, qui commandoit un corps aux environs, tomba sur les ennemis qui s'étoient écartez çà & là, & en tua un grand nombre. Ensuite toutes nos troupes s'étant jointes, elles avancerent jusqu'à Villey, brûlant tous les villages qui se trouvoient sur leur passage, ou ceux qu'ils étoient obligez de laisser derriere eux. Là on les mit en bataille, comme si on eût été prêt de donner le combat. Voici l'ordre qu'on garda. Les Allemans étoient à l'aile droite, entre deux bataillons François. L'infanterie Françoise étoit au milieu de l'armée, entre les Allemans & les Suisses. La cavalerie également distribuée fermoit les aîles, & les chevaux-legers divisez par escadrons étoient à la tête. Mais le combat ne s'étant pas donné, le Roi, après être demeuré un jour entier en cet endroit, sans que l'ennemi vînt l'attaquer, s'avança jusqu'à

Crevecœur

Crevecœur dans le Cambresis, où le prince de la Roche-sur-Yon vint le trouver avec quantité de vivres & de munitions. Il avoit défendu de ce côté-là notre frontiere, en l'absence du duc de Vendôme; & quelque tems auparavant, ayant surpris l'ennemi entre Bapaume & Arras, il l'avoit battu & mis en fuite, après avoir fait prisonniers Fama gouverneur de la citadelle de Cambray, & le brave Varluset son lieutenant, capitaine de chevaux-legers. Il livra ce combat avec seulement deux compagnies de cavalerie, qu'on lui avoit envoyées, tandis que le Roi étoit encore devant Dinant. Nos troupes par le moyen des pionniers ruinerent toutes les fortifications de Crevecœur, commencées par les habitans. Lorsqu'on eut appris que l'Empereur avoit résolu de se retrancher auprès de Cambray, le Roi, qui avoit fait d'inutiles efforts pour attirer l'ennemi au combat par de fréquentes escarmouches, leva le siége le 2 d'Août, & se rendit au Câtelet. Le lendemain il s'arrêta à Mornencourt, situé à deux lieuës de Peronne. Etant arrivé auprès d'Arras, & ensuite à Bapaume, la garnison de ces deux places sortit, & on livra quelques petits combats. Le troisiéme jour il vint à Fervan proche l'abbaye de Cercamp dans le comté de S. Paul. Ceux de la garnison se croyant en sûreté, à cause des forêts & de la connoissance qu'ils avoient des chemins, attaquerent sur le soir notre arriere-garde; mais les Anglois & les Ecossois les maltraiterent beaucoup, en tuerent un grand nombre, & prirent tous leurs chevaux. Ce succès compensa l'échec que nous avions reçu depuis peu de leur part, à Givais.

On passa deux jours dans cet endroit, d'où l'on envoya le duc de Vendôme pour reconnoître Fochenberg, & sommer la garnison de Renti de se rendre. Le 8 du même mois on partit de Fervan, & ayant fait passer l'armée par le comté de S. Paul, en laissant à gauche Dourlan & Hedin, on prit sur la droite, & on se rendit à Fruges par les ruines de Teroüenne. De-là, on somma encore de la part du Roi les habitans de se rendre. Renti est une place située dans un lieu marêcageux, entre des collines assez éloignées de la ville, qui ne peuvent l'incommoder; il y passe un ruisseau qui remplit un fossé profond & large, dont la citadelle est environnée de toutes parts. Sous le regne de Charle VI les enfans de Louis d'Orleans,

HENRI II. 1554.

que Jean duc de Bourgogne avoit fait assassiner à Paris, furent tenus prisonniers dans cette place, & confiez à la garde de Robert de Croy; on la regardoit alors comme une des places des mieux fortifiées, & on y avoit mis une très-bonne garnison Espagnole. D'abord on reconnut la ville, & après quelques escarmouches, où le duc de Guise courut risque de la vie, on jugea à propos de l'attaquer par deux endroits. Le Connêtable, qui conduisoit l'avant-garde, fit passer une partie des troupes de l'autre côté du ruisseau, & ayant fait faire un retranchement dans l'endroit par où l'on se doutoit que l'ennemi pourroit venir, il fortifia tellement son camp que, s'il eût été nécessaire de rejoindre l'armée, il l'eût pû faire, sans courir aucun risque.

Sur ces entrefaites, l'Empereur étant venu avec toute son armée à Marque, situé à une lieuë de-là, fit tirer le canon pour informer les assiégez de son arrivée. Le Connêtable s'avança aussi-tôt pour provoquer l'ennemi; car le Roi vouloit sur-tout qu'on livrât le combat, avant que l'Empereur eût rassemblé les troupes qu'on devoit lui envoyer de tous côtez. Le Connêtable vint camper devant Renti, soit pour le prendre à la vûë de l'ennemi & à sa honte, soit pour obliger l'Empereur à combattre, s'il venoit au secours de cette ville. La chose ayant été proposée au Conseil, on fut d'avis de mettre des troupes, pour garder le bois qui s'étendoit depuis le haut de la colline jusqu'à notre camp, & on en donna le soin au duc de Guise, qui y plaça trois cens arquebusiers d'élite, & quelques cuirassiers à pied, qui empêcherent de ce côté-là l'irruption des ennemis. C'étoit de-là que dépendoit notre salut ou notre perte; car comme nos troupes étoient appuyées au levant par une riviere & un marais fort profond, & au couchant par une colline peu éloignée, il falloit nécessairement que, quand on se seroit saisi de cette forêt qui formoit un coude, & qui resserroit la plaine où nos gens étoient campez, le chemin qui étoit étroit au dessous de la montagne, & qui étoit le seul par où ils pouvoient sortir, leur fût entierement bouché. L'ennemi étoit campé au midi, dans l'endroit où la campagne s'élargissoit peu à peu jusqu'au quartier des Imperiaux placé vis-à-vis sur des éminences. Gonzague fut le premier, qui conseilla à l'Empereur de s'emparer de ce

bois, & d'y mettre beaucoup de monde pour le garder, parce qu'il arriveroit de-là, que les troupes du Roi environnées de toutes parts ne pourroient ni faire beaucoup de mal, ni rester en sûreté dans cet endroit; qu'enfin nos soldats ne pourroient même faire retraite, sans s'exposer à un grand peril. On ordonna donc aux Espagnols de ne pas abandonner ce poste, lorsqu'ils s'en seroient emparez, & de ne pas aller plus loin : mais ils employerent inutilement deux fois la ruse pour en venir à bout. Car quoique leurs attaques fussent très-vives, & qu'ils fissent dans le bois des cris effroyables pour nous intimider, comme ils ne sçavoient pas les chemins, nos soldats cachez dans ce même bois les surprirent & les repousserent vigoureusement & avec perte.

Cependant l'Empereur informé qu'on continuoit d'assiéger Renti, & qu'on pressoit extrêmement cette place, suivit le conseil de Gonzague, & partit le lendemain de grand matin avec son armée, dans un tems de broüillard, afin de n'être point apperçu de nos troupes, & de les chasser de ce bois, qu'on appelloit anciennement le Bois-Guillaume. On choisit pour cette expédition quatre ou cinq mille hommes de toute l'infanterie, avec quelques gendarmes & quelques piquiers, & deux mille chevaux qui les suivoient pour les secourir dans le besoin. On fit aussi avancer sept pieces de canon. Les chevaux-legers, commandez par le duc de Savoye, suivoient ce détachement avec la cavalerie Allemande, dont Gonzague avoit la conduite. Jean de Nassau descendit avec un corps d'Allemands, en tournant autour de la colline, du côté de Fochenberg où nos chevaux-legers étoient campez. Martin Rossem maréchal de Cleves, qui avoit en flanc le comte Vulenfort *, avec environ quinze cens chevaux Allemands, vint se joindre à lui. D'abord nos soldats soûtinrent courageusement les efforts des Espagnols, qu'on avoit envoyez les premiers dans le bois. Mais le duc de Guise, qui avoit lui-même placé des soldats dans cet endroit, voyant que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'eux, leur ordonna de se retirer peu à peu, sans pourtant abandonner le combat.

* *ou* Vulfenfourt.

Cependant le brouillard s'étant dissipé, on vit paroître toute l'armée de l'Empereur. Aussi-tôt le Connêtable fit passer des troupes en de-çà du ruisseau, après avoir laissé des soldats pour

garder les retranchemens, & il courut au secours du duc de Guise qui n'avoit point encore abandonné la colline. Etant passé promptement par des chemins étroits, il envoya d'abord sur cette colline un régiment François, qu'il fit suivre par quatre escadrons de cavalerie. Les Allemans & les Suisses marchoient au pié de la colline, & le duc d'Aumale les appuyoit à la gauche, couvrant entierement avec les chevaux-legers la plaine située au dessous de Fochenberg. On envoya à la droite quelques cavaliers Ecossois, qu'on plaça devant les gendarmes, pour soûtenir le choc de l'ennemi, s'il nous attaquoit en flanc. Enfin nos arquebusiers qui étoient dans le bois, s'étant retirez peu à peu, le duc de Guise alla joindre sa cornette composée de cent chevaux, & celle de Gaspard de Sault-Tavanes qui étoit seulement de cinquante. Les Suisses demanderent au Roi de la cavalerie pour les soûtenir, suivant la coutume. Ce Prince, après avoir parcouru les rangs à cheval & armé, pour encourager ses troupes, leur promit qu'il les soûtiendroit lui-même, comme ses amis & ses alliez. Ce discours plein de bonté les remplit de joye & les anima. L'ennemi qui s'étoit emparé du bois, s'imaginant avoir remporté la victoire, vint fondre sur nos troupes. Le duc de Guise partit aussi-tôt pour l'aller recevoir. Ayant vû que Coligny, qui conduisoit le premier corps de l'infanterie Françoise, avoit déjà mis pied à terre pour combattre, il se tourna vers sa troupe, & leur parla en ces termes.

» Mes chers compagnons, ce jour tant desiré est enfin arrivé, & voici l'occasion de faire éclater devant le plus puissant des Rois votre courage & votre fidelité, même au péril » de votre vie. La Fortune vous présente aujourd'hui un avantage qu'elle a souvent refusé à la prudence & à la valeur. » Elle vous fournit un moyen assûré de triompher glorieusement de l'ennemi, & en même tems de terminer une guerre » si contraire à nos interêts. C'est uniquement pour ce sujet » que notre Roi très-prudent a résolu d'assiéger Renti ; non » qu'il croye que la prise d'une si petite place soit d'une grande consequence pour la France, mais pour engager enfin au » combat un ennemi qui n'a employé jusqu'ici que la surprise » & l'artifice. Si j'ai reculé peu à peu, & si je me suis venu » joindre à vous, feignant de laisser la victoire aux ennemis,

» c'étoit pour vous donner lieu de les vaincre, après les avoir » attirez malgré eux à un combat, qu'ils ne peuvent plus éviter. Reprenons donc notre premier courage, & augmentons » aujourd'hui la gloire de notre nation, par la victoire que » nous remporterons sur un ennemi puissant. »

Le duc de Guise, après ce discours, fit partir le duc de Nemours avec un escadron de chevaux-legers, & l'envoya dans l'endroit où étoient François comte de la Roche-foucault, Charle de Randan son frere, Charle d'Halluin de Pienne, & Jean de Chabanes baron de Curton, à qui il ordonna de soûtenir Tavanes, avec sa cornette de cavalerie & la moitié de la sienne. Au premier choc de l'ennemi, qui nous attaqua avec succès, nos chevaux-legers reculerent, desorte que les Espagnols qui étoient sous la conduite de Henri Henriqués, & les Allemands, croyant que nous étions défaits, commencerent à rompre leurs rangs & à courir de tous côtez, comme s'ils eussent déjà remporté la victoire. Alors Tavanes donna sur eux avec vigueur; mais l'infanterie ennemie tirant en flanc sur nos troupes, rendoit encore l'avantage douteux; lorsque le duc de Guise, avec Alfonse d'Este son beau-frere, & le grand Prieur de France son frere, après avoir détaché quelques cavaliers, pour s'opposer à l'infanterie & à la cavalerie des ennemis, vinrent fondre sur eux & les mirent en fuite: l'infanterie Espagnole qui avoit pris la route du bois pour se sauver, ayant commencé à se réünir dans ces chemins étroits, fut arrêtée par les arquebusiers que le duc d'Aumale avoit menez avec lui.

Bataille gagnée par le duc de Guise.

Cependant le duc de Guise, s'avançant toûjours, serra de près la cavalerie Allemande, qui se retiroit en ordre, après sa décharge; l'ayant empêchée par ce moyen de revenir à la charge, à cause que le lieu étoit trop étroit, ils se jetterent au travers du regiment de Nassau dont ils rompirent les rangs, & qu'ils culbuterent sur celui qui les suivoit. Le duc de Nevers à son arrivée mit en déroute & poussa les cavaliers Espagnols dans le bois, à l'entrée duquel ils s'étoient rassemblez pour se ranger en bataille, & où Gonzague avoit été lui-même obligé de se réfugier. Ce Général, qui ne sçavoit pas les routes du bois, s'égara pendant la nuit, en sorte que les ennemis crurent qu'il avoit été tué. Granvelle évêque d'Arras, garde des sceaux de l'Empereur, étoit venu au camp pour être

témoin d'une victoire, qu'on regardoit comme infaillible; mais il fut forcé de s'enfuïr bien vite. Le Connêtabla empêcha nos soldats d'aller plus loin, parceque la nuit approchoit. Nous perdimes dans ce combat environ deux cens cinquante hommes, entr'autres le baron de Curton, & de Forges guidon de Tavanes: Randan, Conflant vicomte d'Auchy, d'Avence guidon de Randan, & d'Amanzay son lieutenant, reçurent des blessures dangereuses, dont le dernier mourut à Paris quelques tems après. Nos Historiens prétendent que les ennemis perdirent dans cette journée quinze cens hommes tuez, ou faits prisonniers: toutes leurs pieces de campagne, dix-sept drapeaux & quatre étendarts furent pris. On fit prisonnier Silly homme de grande naissance, & très aimé de l'Empereur. Ce Seigneur profita de cette occasion pour traiter de la paix; il fit à ce sujet plusieurs voyages de part & d'autre; mais il ne put réüssir dans ses négociations. Tavanes se signala en ce jour, & merita d'être comblé de loüanges au-dessus de tous les autres. Aussi comme il revenoit du combat, ayant encore l'épée à la main, teinte du sang de l'ennemi, le Roi l'embrassa tendrement, & ayant ôté lui-même de son cou le collier de l'ordre qu'il portoit, il en honora sur le champ ce brave Officier. Il créa aussi chevaliers de l'ordre, Jean de Mendose colonel des Suisses, Theodore Unterwal, Petronien Clery, & d'Anois, qui fut envoyé depuis chez les Grizons en qualité d'ambassadeur. On donna la même récompense à tous ceux qui avoient eu quelque commandement dans la cavalerie sous les ordres de Guise, de vers, de Boüillon & de Tavanes.

La nuit ayant mis fin au combat, le Connêtable, pour marque de la victoire qu'on venoit de remporter, & comme maître du champ de bataille, y passa la nuit avec presque toute l'armée toûjours prête à combattre. L'ennemi, qui avoit aussi veillé toute la nuit, donna lieu de croire au Roi, que le lendemain il recommenceroit le combat, pour se venger de la perte qu'il avoit faite le jour précédent; mais les coureurs que le Roi avoit envoyez pour observer ce que faisoit l'Empereur, rapporterent que son armée étoit renfermée dans des retranchemens qu'il avoit fait faire pendant cette nuit. Cependant on entendit un grand bruit du canon que l'on tiroit dans le camp des ennemis; c'étoient des décharges en signe de

réjoüissance du succès que le marquis de Marignan avoit eu contre Strozzi à Marciano. Nous parlerons plus au long dans la suite de cette action. Si cette nouvelle adoucit un peu le chagrin que l'Empereur avoit de l'échec inattendu qu'il venoit de recevoir, elle diminua aussi la joie que le Roi avoit de sa victoire. Mais bien loin de rejetter la faute de cette perte sur Strozzi, il aima mieux en accuser tout autre. Il le consola par ses lettres, & lui donna en récompense de ses services le bâton de marêchal de France, dont il lui fit expédier les lettres dans la suite, pour remplir la place de Robert de la Marck prince de Sedan, mis depuis peu en liberté, & mort en arrivant chez lui. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit été empoisonné; il est certain que lorsque la Tréve eut été rompuë, on réprocha cette indigne action aux Imperiaux.

Quoique les deux armées fussent demeurées en présence, on ne fit plus rien de part & d'autre: on continua seulement de se canonner. Alors les Imperiaux tinrent Conseil, pour sçavoir s'il étoit à propos de se retirer, & d'abandonner les assiégez. Gonzague qui avoit conseillé à l'Empereur une entreprise si dangereuse, mais où il y avoit de la gloire à esperer, le pressa de soûtenir ce qu'il avoit entrepris, & l'éxhorta à ne pas décamper. Il fit entendre à ce Prince qu'on ne pouvoit pas dire que son armée eût été défaite le jour précédent; que c'étoit le soldat qui par sa témerité, & pour n'avoir pas été attentif aux ordres, s'étoit laissé arracher des mains une victoire assurée. « Les François, dit-il, n'ont remporté d'autre avanta» ge que de nous enlever quatre drapeaux que le soldat leur a » en quelque sorte livrez lui-même. Mais, ajoûta-t'il, ils au» ront lieu de se glorifier d'une victoire entiere, s'ils voyent » que votre majesté Imperiale se retire, & abandonne le » champ de bataille; la victoire est encore incertaine; ce» lui qui décampera le premier laissera à l'ennemi toute la gloi» re du combat. » Ces raisons empêcherent l'Empereur de se retirer.

Le Roi, informé de ce qui se passoit, ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si bien retranché. D'ailleurs, quoiqu'il n'eût pas cessé de faire tirer contre la ville, il n'avoit pas encore fait de grands progrès. Il resolut donc de lever le siége: il étoit tems de le faire; car les vivres commençoient à

HENRI II. 1554.

manquer, & l'air infecté augmentoit de jour en jour les maladies dont le camp étoit attaqué. Enfin le Roi crut que sa retraite seroit honnête & assurée, parce que du moins s'il n'avoit pû venir à bout de défaire entierement l'ennemi, il avoit eu au moins un grand avantage sur lui, en le repoussant avec perte. Le Roi ayant donc fait mettre le feu dans son camp le 15 d'Août, il se retira en cet ordre. Il marchoit au milieu de l'avant-garde, que l'armée suivoit avec les Allemands, le canon, & deux regimens François, qui avoient en flanc les troupes que le Connêtable menoit, & sept cornettes de cavalerie. Le maréchal de S. André conduisoit l'arriere-garde avec le duc d'Aumale, & les chevaux-legers. Avant de partir, le Roi envoya annoncer son départ à l'Empereur, & lui fit dire que s'il vouloit encore tenter le hazard d'un combat, il l'attendroit l'espace de quatre heures dans le même endroit, où l'on avoit déja livré la bataille. Toute l'armée se tint en effet trois heures sous les armes, & prête à combattre, après même qu'on eût emporté le canon & plié bagage. Ainsi on peut assurer que, quoique celui qui a écrit la vie de Gonzague, l'ait composée sur les mémoires de ce Seigneur, il n'a pas néanmoins rapporté de bonne foi cette action, puisqu'il dit que notre armée se retira secretement, & à l'inçu de l'ennemi, enseignes ployées, & sans battre le tambour. Adriani raconte le même fait avec aussi peu de fidelité. Cet Historien dit qu'on tira contre Renti quatre mille huit cens coups de canon, & qu'on prit quelques drapeaux de l'infanterie Allemande, un étendart & quatre pieces de canon. De Renti nos soldats vinrent camper d'abord à Montcarré, situé à une lieuë de Montreüil, où ils resterent quatre jours; ensuite le Roi s'avança plus près de Montreüil, & vint loger dans la Chartreuse. Tandis que ce Prince y séjournoit, pour faire rafraîchir son armée, les Ecossois & les Anglois s'étant écartez avec un peu trop de confiance, furent surpris dans la nuit par les ennemis auprès d'un village, nommé Marenlo: il y en eut quelques-uns de brûlez avec les maisons où ils étoient logez, d'autres furent tuez, & on en fit plusieurs prisonniers, qu'on amena avec tout leur équipage. Après la levée du siége de Renti, l'Empereur employa quelques jours à réparer les ruines de la citadelle; ensuite il partit pour S. Omer & Arras, & après avoir été gueri

Retraite de l'armée Françoise.

de

de la goute dont il étoit attaqué, & à laquelle il étoit fort ſujet, il alla à Bethune & à Bruxelles, où il ſe dépoüilla de la ſouveraineté de Milan en faveur de Philippe ſon fils roi d'Angleterre. On y envoya Cardone pour en prendre poſſeſſion au nom de Philippe. Dans le même tems ce Prince, à qui l'on diſoit que l'Empereur vouloit ceder tous ſes Royaumes & ſes Etats, ſut mandé pour venir voir ſon pere qui étoit malade.

Le Roi de ſon côté ayant mis des garniſons dans Ardres & dans Boulogne, ſe rendit à Compiegne avec le duc de Guiſe, & les principaux Seigneurs de ſa Cour. Le connêtable de Montmorenci demeura avec l'armée, enſuite il fit paſſer ſes troupes de l'autre côté de la riviere de Canche, & les mit dans Brimeu, Eſpineu & Beaurin, ſituez ſur le bord de cette riviere. Pour ne point conſumer inutilement les vivres de cette frontiere, il renvoya les Suiſſes le 27 d'Août après les avoir payez, avec ceux qu'on avoit levez dans le Royaume, & qui étoient venus avec le Roi. Enfin le duc de Vendôme étant arrivé, le Connêtable & le maréchal de S. André lui laiſſerent le commandement de l'armée, & partirent pour aller joindre Sa M. Alors les ennemis qui s'étoient retirez dans differens endroits, comme s'ils euſſent eu deſſein de reſter tranquilles pendant le reſte de l'année, & y demeurer en quartier d'hiver, ſe raſſemblerent promptement, au départ de ces Généraux, & s'avancerent, en nous laiſſant ignorer s'ils prendroient le chemin ou de Montreüil, ou d'Ardres, ou de Dourlans. Dans cette incertitude, le duc de Vendôme paſſa la riviere d'Authie pour les aller joindre, & campa auprès de Dampierre: mais ayant appris qu'ils avoient brûlé en chemin Auchy-le-Château, place qui appartenoit au comte d'Egmond, dans les Etats du Roi, & défait quelques-uns de nos chevaux-legers, il partit de Dampierre pour ſe rendre près d'Abbeville, & de Dourlans, où il croyoit que l'ennemi devoit venir. Après y avoir mis de bonnes garniſons, il paſſa la Somme, & campa le premier de Septembre au Pont-dormy, où il fit faire un retranchement, parce que ce lieu lui parut propre à défendre le payis, & à couper le paſſage à l'ennemi.

Enfin les Imperiaux ne pouvant rien faire de plus, pillerent, ravagerent & brûlerent notre frontiere. Enſuite ils s'avancerent juſqu'à S. Riquier, où le duc d'Enghien, par l'ordre du duc

HENRI II. 1554.

de Vendôme, marcha contr'eux avec trois cens gendarmes & quelques chevaux-legers, qu'on avoit envoyez devant. Nos troupes ayant obligé l'ennemi de se rassembler, l'empêcherent aussi de brûler & de piller davantage. On prit quelques charettes chargées de munitions. Mais comme on n'y trouva que du pain cuit sous la cendre & de mauvaises pommes, on conjectura de-là que l'ennemi manquoit des vivres, & qu'il ne tiendroit pas longtems la campagne. Cependant les ennemis suivant toûjours le bord de la riviere, brûlerent Dampierre, Dourrier, avec les villages & les châteaux des environs. Le duc de Vendôme s'étant apperçu qu'ils avoient dessein d'aller à Montreüil, y envoya cent vingt gendarmes de sa compagnie, & de celle du maréchal de S. André, avec neuf compagnies d'infanterie: ils passerent l'Authie le 12 Septembre, & arriverent au Mesnil, situé dans un grand marais, vis-à-vis Hedin, que l'Empereur avoit fait démolir l'année précédente. On commença alors à fortifier cette ville, par le moyen des payisans & des pionniers qu'on avoit fait venir de tous côtez, & on la mit dans l'état de défense où elle est aujourd'hui. Enfin le duc de Vendôme voyant que ses soldats étoient fatiguez, distribua son armée dans les quartiers d'hyver, & envoya une partie de la cavalerie proche l'endroit où étoit l'ennemi, pour mettre à couvert les payisans, tandis qu'ils seroient occupez à leurs travaux. On envoya les compagnies Françoises d'infanterie, les Anglois & les Ecossois dans les villes situées sur la Somme; les regimens du Rheingrave & de Fontanier furent envoyez à Saint Esprit-de-Reux, & on fit partir ceux de Rockendorff & de Reinffenberg pour le Piémont.

Le Roi fait des changemens dans le Parlement de Paris. Origine de ce tribunal.

Voilà ce qui se passa sur les frontieres de la France pendant le cours de cette année. Mais l'intérieur du Royaume souffrit beaucoup à cause du changement qui arriva dans le Parlement, par le conseil & le crédit de certaines personnes, qui abusant de leurs lumieres & de leur esprit, compterent pour rien l'abolition des anciens usages. Le Parlement qui avoit été ambulatoire dans son origine, étoit devenu sédentaire sous le régne de Philippe de Valois l'an 1344; car c'est ainsi qu'on peut le voir dans les archives de la Tournelle, & non pas dans notre histoire, où il y a à ce sujet plusieurs erreurs. Alors on fixa un certain nombre de Juges, pour rendre la justice, & exercer

leur charge sans interruption, depuis l'onze de Novembre jusqu'à l'onze de Septembre. Ils étoient au nombre de cent; la Grand'Chambre avoit trois Présidens, quatre Maîtres des Requêtes, quinze Conseillers clercs & autant de laïques; il y avoit à la Chambre des Enquêtes, appellée alors vulgairement la Chambre des Auditeurs du payis coûtumier, vingt-quatre Conseillers clercs, & dix-sept laïques; & cinq clercs & trois laïques aux Requêtes du Palais, dont on pouvoit interjetter appel au Parlement. En adjoutant à tous ces officiers les douze Pairs de France, on trouve en tout le nombre de cent. Sous François I. on y ajoûta vingt Conseillers & huit Maîtres des Requêtes.

Edit pour rendre le Parlement de Paris semestre.

Mais la puissance & l'autorité d'un corps si auguste, qui exerçoit la justice pendant toute l'année, étant plus étenduë que ne le désiroient les gens de Cour, toujours partisans du pouvoir arbitraire, & qui veulent naturellement que tout dépende de leur caprice; le cardinal de Lorraine passionné pour la nouveauté, & sollicité par quelques Seigneurs, conseilla au Roi de partager les juges par semestres, afin que s'étant reposez quelque-temps, & se succedant les uns aux autres, ils pussent remplir, disoit-il, plus assidûment les fonctions de leurs charges. On retrancha, par le même Edit, les épices qu'ils recevoient auparavant des plaideurs, comme une chose qui ne faisoit point honneur à leur integrité. Le Roi pour les dédommager augmenta leur honoraire, qui étoit auparavant modique, & voulut que par cette suppression d'un profit sordide, qu'ils retiroient de leurs peines, la justice fût dans la suite renduë gratuitement. Ce nouvel établissement parut d'abord très-spécieux; il sembloit propre à éloigner de ces Magistrats toutes vûës d'interêt, à ranimer leur zele, à exciter leur vigilance & leur attention, & capable par ce moyen de rendre à ce corps toute sa dignité, & de soulager les plaideurs en abrégeant le cours des affaires. Mais dans la création des Présidiaux & dans l'établissement des semestres (dont cet Edit porte le nom) on augmenta le nombre des Juges, & on vendit les charges; car tel étoit le dessein de ceux qui avoient sollicité l'Edit. Ainsi ce nouvel établissement, dont on vantoit tant l'utilité, commença par le commerce le plus honteux. Cette division en deux semestres ayant diminué le nombre des magistrats en fonction, on vit les Conseillers des Enquêtes, qu'on n'avoit coûtume

HENRI II. 1554.

d'admettre à la Grand' Chambre qu'après qu'ils avoient acquis une longue expérience, y monter avant le temps convenable. Ainsi comme la plûpart n'étoient pas en état d'occuper ces places, à cause du peu d'exercice & de capacité qu'ils avoient, il arriva, qu'au lieu de rétablir la discipline & la dignité du Parlement, comme on se l'étoit proposé par ce changement, on détruisit presqu'entierement l'une & l'autre. On s'apperçut enfin de ces inconveniens, & on vit en même tems que le thrésor Royal étoit extraordinairement chargé, par l'augmentation des gages. Alors on jugea à propos d'abolir les semestres, & de permettre aux juges d'exercer leurs charges pendant toute l'année, & de recevoir des plaideurs les épices comme auparavant. Cela causa un nouveau changement & beaucoup de confusion. Car les Juges étant en trop grand nombre, les jeunes Conseillers, qui s'étoient hâtez de monter à la Grand'Chambre, furent obligez de retourner sur leurs pas & de descendre aux Enquêtes.

Avant que l'Edit pour les semestres eût lieu, cette affaire avoit été agitée à la Cour avec beaucoup de chaleur. Le Parlement s'y opposa de toutes ses forces, & le dix de Février il fit présenter des remontrances, par Gille le Maistre Premier Président, & par Jean de S. André, & Antoine Minard présidens. Michel de l'Hospital, qu'on avoit elevé de la charge de Conseiller à celle de Premier Président lay de la Chambre des Comptes, répondit à chaque article des remontrances, dans lesquelles on faisoit voir les inconvéniens de l'Edit. Les Courtisans disoient que ce magistrat, qui avoit été Conseiller au Parlement, étoit instruit de tout, & sçavoit qu'il se passoit dans cette Cour bien des choses contre la droiture & contre la bienséance. L'Hospital dit, qu'on ne pourroit jamais remédier à ces abus, tant que cette puissance seroit unie ; qu'il étoit nécessaire de la partager pour l'affoiblir ; qu'en un mot ce corps redoutable ne pourroit être subjugué qu'en le divisant. Jean d'Aurat [1], qui étoit précepteur de quelques enfans de la Cour, & qu'on fit

1 Aurat, d'Aurat, ou Dorat, en Latin *Auratus*, étoit Limousin, & s'appelloit Dinematin. Il a laissé beaucoup de vers Grecs, Latins & François. C'étoit un Poëte banal, qui composoit des vers sur tout ce qui arrivoit. Sainte Marthe dit qu'il ne paroissoit point de livre, que d'Aurat n'en fit l'éloge en vers, & qu'il faisoit l'épitaphe de tout le monde ; il étoit sur-tout grand faiseur d'anagrames. On fait peu de cas de ses poësies.

Henri II. 1554.

ensuite professeur Royal, homme d'un rare génie, composa à ce sujet un poëme très ingénieux, mais hardi & même insolent, afin de faire plaisir au cardinal de Lorraine, qui pressoit vivement cette affaire; il y compara le Parlement à l'Androgyne [1] de Platon. Enfin l'autorité du Roi & le crédit des courtisans l'emporterent, & on partagea le Parlement en semestres. Cette innovation commença le 2 de Juillet de cette année, & finit trois ans après, le quatre du même mois. Ceux qui ont écrit notre histoire, tant en abregé qu'en entier, n'en font presque pas mention; il ne se trouve même rien à ce sujet dans les registres du Parlement de Paris, & cet Edit n'a point été inseré dans le recueil des ordonnances du Roi; ainsi il faut avoüer que le souvenir d'une chose si récente & si mémorable fut bien-tôt effacé. Quoique ce partage du Parlement eût été fait à contre-tems, & qu'il ait été aboli ensuite par des motifs justes & légitimes, il seroit peut-être à souhaiter pour de bonnes raisons, dans le siécle où nous sommes, qu'on le rétablît avec certaines modifications. Mais je ne dois pas traiter ici cet article, qui exigeroit une dissertation particuliere.

Etablissement du Parlement de Rennes.

Dans la même année, on vérifia le 4 de Mai au Parlement de Paris l'édit du Roi, qui concernoit l'établissement du Parlement de Rennes en Bretagne; on ordonna qu'il y auroit deux Chambres, quatre Présidens, trente-deux Conseillers, deux Greffiers, deux Avocats généraux, & un Procureur général. L'édit portoit aussi qu'on prendroit hors de la province deux Présidens, dont l'un auroit le titre de Premier, seize Conseillers & un des Avocats généraux; qu'ils exerceroient la justice alternativement à Rennes & à Nantes; à Rennes pendant les mois d'Août, de Septembre, d'Octobre, & de Novembre; à Nantes pendant les mois de Fevrier, de Mars, & d'Avril; & que le reste du tems sept Conseillers de la province tiendroient le siége. On le régla de la sorte pour la commodité du payis.

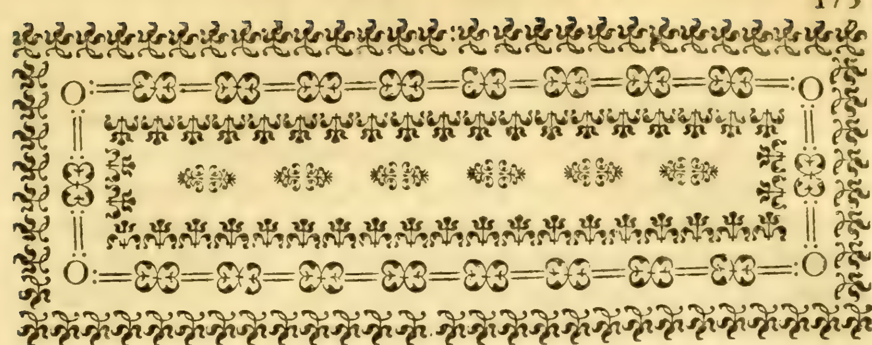
Autre Edit par rapport à la gabelle & aux Secretaires du Roi.

Au commencement de cette année le 8 de Janvier on vérifia au Parlement un édit bien rigoureux, par lequel on obligea

1 Androgyne, ἀνδρόγυνος, *homme femme*. Platon a prétendu que le premier homme avoit les deux sexes, que le mâle & la femelle étoient joints par le côté, & que Dieu les sépara. L'allusion de l'Androgyne au Parlement de Paris étoit bien tirée.

HENRI II. 1554. les Poitevins, les Rochelois, les Limousins, ceux de l'Angoûmois, les Perigordins & ceux de la Guienne, de fournir onze cens quatre-vingt quatorze mille francs de notre monnoye, pour les droits de la gabelle, dont on avoit chargé cette Province. On augmenta aussi le nombre des Secretaires du Roi, qu'on fit monter à deux cens, de cens vingt qu'ils étoient auparavant. Enfin après de grandes disputes, le 10 de Décembre l'édit fut enregistré : il avoit déjà été vérifié le 28 de Novembre à la petite Chancellerie de Paris, en présence du Vice-Chancelier.

Fin du treiziéme Livre.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUATORZIEME.

LA guerre fut plus allumée cette année dans la Toscane que l'année précédente, & nous la fimes non-seulement contre l'Empereur, mais encore contre le duc de Florence. Ce Prince, que les Imperiaux avoient cessé d'appuyer dans des conjonctures fâcheuses, considérant les dangers qui le menaçoient, s'il n'empêchoit les François de se fortifier dans la Toscane, crut que pour sa sûreté il falloit cesser de feindre, lever enfin le masque, & faire les derniers efforts, pour chasser par un coup d'éclat les François de tout le payis, sans avoir en cela aucun égard aux intérêts des Espagnols, dont il avoit été indignement abandonné, & traité avec un mépris extrême. Il ne fit pas

HENRI II.
1554.

Affaires d'Italie.

HENRI II. 1554.

d'abord éclater son dessein, parce que le sort des armes étoit alors contraire aux Espagnols, & que leurs affaires alloient très mal en Italie; car nos troupes étoient devant Cherasco & Fossano, qu'à la verité elles n'assiégeoient pas fort vivement; mais le siége durant depuis long-tems, il y avoit lieu de craindre, que, faute de vivres, la garnison ne fût enfin obligée de se rendre. En effet Gonzague étoit reduit aux dernieres extremités: il étoit dénué de tout; & l'argent, le nerf de la guerre, lui manquoit entierement. Comme depuis longtems il n'étoit pas en état de payer ses troupes, il leur étoit devenu odieux, & le peuple ne pouvoit plus le souffrir, à cause des nouveaux tributs qu'il en éxigeoit tous les jours, & d'une taxe qu'il avoit depuis peu imposée sur chaque feu de la province; ce qui avoit poussé à bout les peuples du Milanez. La dureté de son gouvernement lui avoit d'ailleurs attiré la haine des Espagnols, qui se souvenoient encore de la severité outrée avec laquelle il avoit puni en Sicile, il y avoit plus de quatorze ans, une sédition qui s'étoit élevée parmi les soldats.

Ces vexations firent tellement murmurer le peuple & les soldats, que l'on forma contre lui plusieurs accusations, qui furent portées au tribunal de l'Empereur. On lui reprochoit qu'il avoit ruiné les affaires des Imperiaux en Italie, pour augmenter sa fortune, & assouvir son insatiable avarice. Gonzague se voyant donc en bute à la haine publique, & sans aucun secours, pouvant à peine se défendre lui-même, n'étoit pas en état de secourir le duc de Florence. D'un autre côté les troupes Espagnoles ne pouvoient guére aborder en Italie sans danger, parce qu'il leur falloit passer entre la Provence & l'isle de Corse, que nous venions de soûmettre, & que d'ailleurs le Roi s'étoit presque emparé de toute la côte de Sienne. L'Empereur, qui avoit une fâcheuse guerre à soûtenir contre le roi de France dans un payis éloigné, n'envoyoit que peu de troupes en Italie, & presque point d'argent. Côme ne pouvoit pas beaucoup compter sur le secours des troupes du royaume de Naples, quoiqu'elles fussent dans son voisinage, parce que leur Viceroi les auroit rappellées au premier bruit d'une descente des Turcs. Il crut donc qu'il devoit d'autant plus s'efforcer de suppléer par lui-même aux secours étrangers dont il ne pouvoit se flater, qu'il voyoit l'Empereur pressé de toutes parts.

Pour

Pour l'exécution de son dessein, il jugea qu'il étoit à propos de mettre le Pape dans ses intérêts, en mariant une de ses filles à Fabien fils de Baudouin, & néveu du S. Pere, qui avoit fondé sur lui toutes ses espérances, depuis la mort de Jean-Batiste.

L'ambition que Côme avoit de faire de grandes alliances, qu'il jugeoit necessaires pour l'affermissement de sa nouvelle domination, étoit peu satisfaite du mariage de sa fille avec un homme qu'il tenoit fort au-dessous de lui, & il n'y consentoit qu'à regret. Le désir seul de rétablir ses affaires l'y détermina, sur tout lorsqu'il vit que le roi de France se servoit de Lansac son ambassadeur à Rome, pour gagner les bonnes graces du Pape, en lui offrant pour Fabien une Princesse du sang de France. Jule III. qui étoit d'une humeur enjouée, & presque bouffone, & qui n'avoit pas l'ambition si naturelle aux Papes, souhaittoit passionnement l'alliance du duc de Florence, comme d'un voisin utile à ses intérêts, & qui pouvoit le favoriser dans le dessein de faire son néveu duc de Camerino. Ainsi pour éluder la proposition de Lansac, il lui répondit avec une humilité affectée; qu'autant que la maison de France étoit la plus noble & la plus illustre de l'univers, autant la sienne étoit la plus obscure & la plus basse; & que les mariages que l'inégalité des conditions rendoit toûjours difficiles, se concluoient aisément entre pareils. Côme députa donc à Rome Bernardo Giusti son sécretaire, pour conclure le mariage de sa fille avec Fabien, & en même tems il fiança Isabelle son autre fille à Paul Jourdain chef de la maison des Ursins, de tout tems fort attachée aux intérêts de la France.

Peu auparavant Marc-Antoine, chef de la maison des Colonnes, dont les ancêtres avoient toûjours été dans le parti de l'Empereur, avoit épousé la sœur de Paul Jourdain. Côme se voyant affermi par l'alliance & la réünion des deux chefs des factions opposées, avoit mandé Jacque Medichino, homme plus récommandable par son expérience dans les armes, que par sa naissance. Il pouvoit d'autant plus compter sur sa fidelité, qu'il le connoissoit pour un homme ambitieux qui s'étoit comme glissé dans la maison de Medicis, dont il avoit déjà pris les armes depuis longtems, à cause de la ressemblance des noms, & qui souhaitoit ardemment de meriter par quelque

Henri II.
1554.

action d'éclat les bonnes graces d'une famille dont il empruntoit tout son lustre. Il fit part de son dessein à François de Tolede, chargé des affaires de l'Empereur à Florence, & envoya vers ce Prince Barthelemi Concini son sécretaire, homme d'une fidelité à l'épreuve, & d'une prudence consommée, pour traiter avec lui des moyens de forcer les François à vuider la Toscane, & pour lui proposer les conditions suivantes : Que l'Empereur envoyeroit deux mille Allemands du Piémont, & autant d'Espagnols du royaume de Naples, avec trois cens chevaux de la Lombardie, & qu'il donneroit ordre qu'on leur assignât leur paye pour un an, ou du moins pour dix mois, sur le revenu du royaume de Naples : Que Côme feroit les autres frais de cette guerre, afin que l'Etat de Sienne, qui étoit occupé par les François, fût remis sous la puissance de l'Empereur : Que, la guerre finie, l'Empereur rembourseroit les frais en argent comptant, ou en terres dans le royaume de Naples, ou dans le Milanez ; & que jusqu'à ce qu'on les eût payez, Côme conserveroit l'Etat de Sienne & les places qu'on y avoit prises.

L'Empereur accepta ces conditions, & au retour de Concini, le duc de Florence commença à exécuter son entreprise le plus secretement qu'il lui fut possible. D'abord il répandit des troupes sur les frontieres depuis Volterra, San-Geminiano, Colle, Staggia, la Castellina, Chianti, & Valdambra, jusqu'à Montepulciano, & fit garder les avenuës, afin que ceux que l'ennemi envoyeroit pour reconnoître le payis, ne pussent passer des terres de Florence sur celles de Sienne. Mais quelques secrettes que fussent ses mesures, le roi de France le regarda dès-lors comme son ennemi : il avoit été informé de ses intrigues par le cardinal de Ferrare, que Côme tachoit pourtant d'amuser par des civilitez & par de frequentes ambassades. Le Roi jugeant donc qu'il étoit tems d'attaquer ouvertement, donna la conduite de cette guerre à Pierre Strozzi, ennemi capital de la maison de Medicis. Ce choix qui ne fut fait, que parce que Strozzi étoit proche parent de la Reine, devint très funeste à la France. Strozzi étoit à la verité capable de cet emploi, & de quelqu'autre que ce fût ; mais le sort de son pere, qu'il avoit toûjours devant les yeux, excitoit en son cœur une haine si grande, & l'aveugloit tellement, qu'il

sembloit chercher plûtôt à se venger qu'à vaincre : dans l'idée que s'il étoit vaincu c'étoit fait de lui, il suivit moins les regles de la guerre que les conseils de sa passion. Le duc de Florence fut si irrité de son arrivée, que quoique, selon les apparences, il fut disposé à accepter des conditions de paix raisonnables & avantageuses, il crut alors qu'il devoit faire la guerre, quelque funeste qu'elle lui pût être : piqué de ce que le Roi lui avoit opposé un Général qui étoit son ennemi personnel, il renonça à tout accommodement.

On ajoûte à cela que Strozzi étant arrivé à Sienne avec un ample pouvoir, montra les ordres qu'il avoit au cardinal de Ferrare, qui se sentit blessé de voir qu'on lui eût envoyé, non seulement un Général d'armée, mais encore un successeur dans l'administration de la République. Dès-lors il commença à se comporter négligemment ; ce qui fut cause que, quoique Strozzi vînt rarement à la ville, & qu'il ne se mêlât que de ce qui concernoit la guerre, pour ne pas donner d'ombrage au Cardinal, il regna néanmoins entr'eux une haine secrette. Tout se rallentit, on ne travailla plus aux fortifications commencées, & l'on ne se soucia plus d'entretenir des intelligences avec le Pape & avec les autres Princes.

Strozzi s'embarqua à Marseille, & alla descendre dans l'isle de Corse : de-là, après avoir eu une conférence avec Paul de Thermes, & avoir visité les fortifications, il vint à Civitavecchia, & aussi-tôt après à Rome, où il fit sçavoir au Pape les motifs de son voyage, l'assûrant qu'il étoit venu, non pour entreprendre rien de nouveau, mais pour conserver la liberté des Siennois qui s'étoient mis sous la protection de la France, & pour maintenir en Italie l'autorité du Roi. Après avoir assûré le Pape, qui aimoit la paix, de l'amitié & de l'affection du Roi de France, il en obtint aisément que la tréve, qu'on avoit faite pour deux ans à cause de la guerre de Parme & de la Mirandole, seroit encore continuée pour deux autres années. De-là il se rendit à Sienne, où les habitans lui firent une superbe réception, qui produisit dans l'ame du cardinal de Ferrare des sentimens de haine & de jalousie. On s'apperçut que depuis ce tems-là le Cardinal s'étoit beaucoup relâché dans l'exercice de sa charge, & sur-tout dans la conduite des finances. Strozzi l'ayant laissé dans la ville avec Corneille

Henri II. 1554.

Bentivoglio ; en sortit avec ses gens pour visiter les fortifications voisines.

Cependant le duc de Florence, avant de déclarer ouvertement la guerre, avoit préparé secrettement tout ce qui étoit nécessaire pour une surprise, & avoit demandé à Frederic Montacuti gouverneur de la citadelle de Pise, en qui il avoit beaucoup de confiance, qu'il en laissât le commandement à quelques-uns de ses officiers, & qu'il ordonnât à Camille de Fabriano qui commandoit la milice de Pise, d'aller promptement à Livourne, avec six cens hommes de ses troupes; de faire porter avec lui des échelles, des haches, des leviers; & de passer à l'isle d'Elbe, & de-là à Piombino, sur les galeres qui étoient venuës depuis peu de Corse: il ajoûtoit que pour lui il iroit par terre à Piombino, où il se joindroit à Rodrigue d'Avila qui commandoit la garnison d'Orbitello, & qu'avec cinq cens hommes il tâcheroit de surprendre Grosseto, qui étoit occupée par Alexandre de Terni, & peu fortifiée. Rodolphe Baglioni fut aussi commandé, pour aller promptement à Montepulciano avec six cens soldats étrangers, afin qu'après avoir pris dans cette ville, à Crotone, à Arezzo, & au Valdarno, les levées qu'on y avoit faites, il entrât dans les terres de Sienne avec Pierre de Monte, & qu'il surprît, s'il étoit possible, ou Chiuzi, ou Montalcino, ou Pienza, ou enfin Buon-convento, & que de-là tournant vers Sienne, il allât joindre le marquis de Marignan. Luc Antoine Cuppano gouverneur de Piombino fut chargé d'attaquer Massa avec ses gens, & avec deux cens hommes de Campiglia, & cent autres qu'il feroit venir de Porto-Ferraio. On donna aussi ordre à Rosa de Vicchio capitaine d'infanterie de partir de Grosseto, & de se rendre maître, avec cent hommes de ses troupes, de Castigliano dans la Piscaie.

Après que tous ces ordres furent donnez, le marquis de Marignan, à la tête de deux mille soldats étrangers, & de quatre cens Espagnols, que Côme avoit fait auparavant assembler à Florence, partit secrettement de la ville, avec quelques pieces de campagne, des échelles, & tout ce qui peut servir à une attaque de nuit. Deux jours auparavant les portes de la ville avoient été fermées, de crainte que les François n'eussent le vent de cette expedition. Poggibonzi sçut l'endroit où se devoient assembler, le 26 de Janvier, huit enseignes des levées

qu'on avoit faites à San-Cassiano & à San-Geminiano, & qui consistoient en quatre mille hommes de pié & en trois cens chevaux. Le Marquis de Marignan ayant pris sa route pendant la nuit, avec ses troupes, par Staggia, fit faire alte à deux lieuës de Sienne, & alla devant, à la tête de trois cens hommes. Il se voyoit dans l'impossibilité de faire avancer toute son armée, à cause d'un orage qui avoit cette nuit inondé & tellement rompu les chemins, que le soldat ne pouvoit presque marcher. Le Général ayant trouvé quelques-uns de nos soldats hors la ville, auprès d'un lieu, vulgairement appellé le Palais des Diables, il les poursuivit, & s'efforça d'escalader le Fort qui est auprès de la porte Camollia. En effet plusieurs s'y jetterent, & la plûpart entrerent par la porte du Fort, où nos troupes ne faisoient pas bonne garde. Nous avions construit ce Fort, dans le dessein d'empêcher l'ennemi d'approcher des murailles; mais il y avoit peu de monde pour le garder, & pendant la nuit il étoit presque abandonné. Le marquis de Marignan s'en rendit maître; & croyant avoir beaucoup fait, il n'attaqua pas aussi-tôt la ville, comme il l'avoit résolu: il crut qu'il étoit plus à propos d'attendre ses troupes, qui marchoient lentement à cause des pluyes continuelles, & de se fortifier, en cas qu'on l'attaquât.

Sur le point du jour, Bentivoglio sortit avec peu de gens: il fut repoussé par le marquis de Marignan; ce qui fit prendre aux Siennois la résolution d'attaquer le Fort avec toutes leurs forces, tandis que l'ennemi n'avoit pas encore toutes les siennes. Mais le cardinal de Ferrare craignant qu'il ne s'élevât quelque trouble dans la ville, l'ennemi en étant si proche, s'opposa à cette résolution. Sa défiance hors de saison donna aux ennemis le tems de respirer, & de se préparer à la défense, & nous fut très-préjudiciable. Le marquis de Marignan mit bien-tôt après dans le Fort une bonne garnison, dont il donna le commandement à Leonide Malatesti. Tel fut le premier succès des armes du duc de Florence. Montacuti & Baglioni ne purent rien faire dans le Val de Chiana, parce que Strozzi se rendit promptement à Grosseto, & de-là à Sienne.

Cependant Côme, pour rendre raison aux Princes voisins de la guerre qu'il avoit entreprise, écrivit au Senat de Venise, aux ducs de Ferrare & de Mantouë, & à la République de

HENRI II. 1554.

Luques. Il se récrioit contre l'ambition du Roi de France, qui, sous prétexte de défendre la liberté de Sienne, aspiroit à subjuguer toute l'Italie. Il leur exposoit qu'il avoit pris les armes pour la liberté du payis, sous les auspices de l'Empereur : ensuite il accusoit d'ingratitude les citoïens de Sienne, qui malgré les bienfaits qu'ils avoient reçus de lui, s'étoient mis de leur plein gré sous la protection d'un Roi ennemi de la nation, au mépris de celle de l'Empereur, qu'ils avoient irrité en chassant Jean de Luna, & dont lui-même avoit en leur faveur appaisé le juste courroux : il ajoûtoit que s'ils eussent voulu écouter des propositions avantageuses, on en seroit venu sans doute à un accommodement. Il écrivit aussi au Pape, qui se comportoit en arbitre dans cette affaire, & lui envoya Bernard de Cella son secretaire. Il lui demandoit, que puisque la liberté commune de l'Italie, dont les terres de l'Eglise faisoient la plus grande partie, étoit l'unique objet de cette guerre, il pût avec sa permission user du droit de voisin & d'allié, & que l'entrée de toute l'Italie fût interdite aux François, comme à des ennemis communs.

Le Pape qui vouloit rendre service au duc de Florence, sans rompre pourtant avec la France, fit publier qu'il ne donneroit du secours dans cette guerre, ni à l'un ni à l'autre parti, & il défendit expressément, sous des peines rigoureuses, à tous ses sujets de secourir en aucune façon les uns & les autres. Enfin le duc de Florence écrivit aux Siennois en ces termes : » J'ai bien voulu vous faire sçavoir que j'ai » pris les armes, non pour entreprendre rien contre vous, » mais seulement pour vous affranchir de la tyrannie des » François. Si plus attentifs à vos interêts, vous voulez vous » unir avec moi, vous retirerez désormais autant d'avantage » de mes services, que vous en avez autrefois retiré de profit » & d'honneur : mais si par un esprit d'opiniâtreté, vous per- » sistez dans le dessein de faire une guerre qui blesse l'autorité » de l'Empereur, & si par un fatal aveuglement vous voulez » vous perdre, & faire tort à vos voisins, vous verrez chan- » ger l'amitié que j'ai euë pour vous jusqu'ici, en une haine » implacable, que je ferai non seulement éclatter contre vous, » mais encore contre ceux qui ne sont venus que pour vous dé- » truire vous-mêmes, & causer ensuite par ce moyen la ruine

Lettre du duc de Florence aux Siennois.

» de tous les autres. Voilà les dispositions où je suis à votre » égard, & ce que j'ai résolu. J'ai crû devoir vous en faire » part, afin que vous consideriez qu'il est autant de votre in- » terêt de suivre mes conseils, qu'il vous seroit funeste de les » mépriser. »

HENRI II. 1554.

Reponse du Senat de Sienne.

Trois jours après, c'est-à-dire le dernier jour de Janvier, le Senat fit cette réponse au duc de Florence. « Nous avons » été étonnez, que lorsque nous y pensions le moins, vous » nous ayiez declaré la guerre, à cause de la nouvelle alliance » que nous avons faite ; mais notre étonnement a été plus » grand, quand nous avons appris, par la lettre que vous nous » avez depuis peu écrite, que vous voulez faire passer votre » procedé pour un bon office, en le colorant d'un prétexte d'a- » mitié : vous faites le contraire de ce que vous dites. Comme » vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de nous, vous » nous donnez assez à connoître que l'envie de nous perdre » est le seul motif de vos démarches. En peut-on douter, » lorsque vous faites vos efforts, pour nous détacher de l'a- » mitié de ceux qui sont venus selon vous pour nous perdre, » & que nous avons pourtant reconnus pour nos meilleurs » amis, & pour les plus zelez défenseurs de notre liberté? » Vous ne nous auriez pas plutôt privé de leur secours, que » nous trouvant sans défense, vous nous sacrifiriez à l'ambi- » tion de ceux qui, sous l'apparence de l'amitié, nous dres- » sent depuis long-tems des embûches. Soûtenus par la justi- » ce de notre cause, & par les armes triomphantes du Roi » Très-Chrétien, qui nous comble de ses bienfaits, nous » craignons peu les menaces de nos ennemis, & nous espé- » rons rendre inutiles tous leurs injustes efforts. Après que » vous aurez mûrement pensé que cette guerre que vous en- » treprenez est contre les loix de la justice & de l'honneur, » & que l'événement n'en peut être heureux, nous attendons » de vous, que vous quitterez sans doute la résolution de la » continuer. Nous vous supplions d'y penser de bonne heu- » re, & avant que la nécessité vous force à vous en repentir.

Guerre déclarée entre le duc de Florence & les Siennois.

La guerre fut donc déclarée entre le duc de Florence & les Siennois, & quoique les Allemans & les Espagnols, que l'Empereur avoit promis, ne fussent pas encore arrivez, Côme donna ordre à Troïle de Rossi, à Camille de Corregio,

HENRI II. 1554.

& à Louis de Doara de lever chacun dix compagnies de cavalerie de cent hommes. Il fit faire auſſi des levées de part & d'autre dans l'Ombrie, dans la Marche d'Ancone, & dans les terres de Pérouſe. Le Pape feignoit de n'en rien ſçavoir. Le Duc fit Aſcanio de la Cornia général de toute l'infanterie Italienne. Il eut ſoin ſur-tout de fortifier le Fort qui étoit près de la porte Camollia, pour empêcher qu'on n'entrât dans la ville de ce côté-là. Strozzi, qui ne s'attendoit pas ſitôt à ces actes d'hoſtilité, ſe fit envoyer par des Urſins comte de Petigliano, ſoixante & dix gendarmes qui étoient à la ſolde du Roi, & environ trois cens fantaſſins, & fit fortifier Montereggioni, Caſoli, Lucigliano, & les places voiſines, & envoya d'autres troupes ſur la côte de la mer à Groſſeto, & à Maſſa. Cependant on diſpoſoit tout à Sienne avec beaucoup d'ardeur & de diligence; on élevoit de nouvelles fortifications, ſans que les habitans en paruſſent aucunement effrayez; ils ſe montroient au contraire prêts à tout entreprendre & à tout ſouffrir. Ils députerent au Roi Enée Picolomini, & Alexandre ſon parent au Pape & aux miniſtres du Roi qui étoient à Rome. Le premier fut envoyé pour informer le Roi de tout ce qui ſe paſſoit, & lui demander du ſecours, & l'autre pour ſe plaindre au S. Pere de l'injure que le duc de Florence avoit faite à la République, & le prier de vouloir ſe rendre médiateur. Le Pape le fit en apparence, de peur qu'on ne lui imputât une guerre odieuſe qui s'allumoit en Italie, mais en effet dans la ſeule vûë de conferer avec les Cardinaux du parti du Roi, ſur les moyens de faire la guerre.

Cependant le ſiége de Sienne étoit regardé comme une expédition très difficile, parce que cette ville s'étend ſur de petites hauteurs, & qu'avec de bonnes murailles, & un foſſé très-profond, elle a trois milles de circuit: il y avoit apparence qu'elle ne ſe rendroit qu'après un long ſiége, & qu'à un grand nombre d'aſſiégeans, ſur-tout ayant une forte garniſon & toutes ſortes de munitions. Cette ville avoit huit portes: on mura la porte Camollia, après que les ennemis ſe furent rendus maîtres du Fort. Il en reſtoit ſept autres, par leſquelles les vivres entroient ſi abondamment, qu'il y en avoit moins dans le camp des ennemis que dans la ville. Nos troupes faiſoient de tous côtez des courſes continuelles & rapportoient

tous

tous les jours un grand butin, sur-tout du territoire de Piombino, que Luc Antoine Cupano ne pouvoit presque défendre, avec le peu de soldats qu'il avoit, dans l'absence de Frederic Montauti. Buriano fut aussi pris & pillé par Mario Sforce de Santafiore ; mais Ricco Salvi capitaine Siennois y perdit la vie. Le duc de Florence remedia à tous ces fâcheux événemens par son activité & par sa prudence. Les nouvelles qu'il reçut d'Angleterre au sujet du mariage de la Reine Marie avec Philippe d'Autriche, lui firent esperer que l'Empereur, avec ce nouvel avantage, seroit plus en état de soûtenir ses affaires en Italie. Cependant il envoya à Trente Thomas Busini, pour engager le cardinal Madruce à lui envoyer deux mille Imperiaux, dont il destina le commandement, aussi bien que des troupes qu'on faisoit venir de Lombardie, à Nicolas Madruce frere du Cardinal.

Prise de San-Fiorenzo par Doria.

André Doria assiégeoit alors dans l'isle de Corse San-Fiorenzo, qui avoit été depuis peu fortifié par les Espagnols, que commandoit l'Adelantade [1] de Canarie, & par les Alemands que conduisoit Alberic de Lodrone, & il avoit reduit cette ville à l'extremité. Notre garnison voyant qu'elle avoit affaire à un Général, que ni les fatigues de la guerre, ni les incommoditez de la vieillesse ne pouvoient rallentir, jugea qu'elle seroit forcée de céder. Le secours qui venoit de Marseille avoit été dissipé par la tempête, & tous les vaisseaux avoient été pris par les ennemis. Manquant de vivres, & destituée de tout espoir de secours, elle commença enfin, après un siége de trois mois, à vouloir capituler. Jourdain des Ursins fut envoyé pour traiter avec Doria, & en obtint que nos troupes sortiroient de la place avec toutes les marques d'honneur. Les Bannis de Gennes furent exceptez du Traité, & quelques efforts que fît des Ursins pour les y faire comprendre, il ne put jamais l'obtenir de Doria. Bernardino Corso, homme de cœur, & d'un courage intrépide, ayant appris les conditions de ce Traité, aima mieux s'exposer à une mort honorable, que de s'abandonner à la discretion de l'ennemi victorieux. Il prit avec ses gens une résolution téméraire. La ville étoit investie de tous côtez par des lignes si exactement gardées, que personne n'en pouvoit sortir. Cet Officier peu frappé de l'évidence du danger,

[1] Espece de Gouverneur designé.

HENRI II. 1554.

après avoir tué tous ceux qui lui firent résistance, forcé les lignes, & fait un grand carnage, s'échapa enfin des mains des ennemis, & fit voir par son exemple que rien n'est impossible au courage animé par le désespoir.

Après que des Ursins eut accepté les conditions, & donné pour ôtages Valeron & Agapeto, qui étoient les Officiers les plus considérables, la ville se rendit, & nos troupes sortirent de l'Isle. Doria donna ordre que les Italiens qui étoient à la solde du Roi, fussent conduits sur la côte de Sienne, & les François à Antibe en Provence, à condition qu'ils ne porteroient de six mois les armes contre l'Empereur, contre les Genois, ni contre la république de Florence, qui avoit adroitement sécouru les Genois dans cette guerre. On chercha les Bannis, mais ce fut inutilement; car étant presque tous sortis avec Bernardino, ils avoient percé les bataillons des ennemis, & s'étoient sauvez. On mit garnison dans la ville, & Doria, à la priere du cardinal Paceco, nommé Viceroi de Naples à la place de Pierre de Tolede, envoya dans la terre de Labour une partie des Espagnols, pour les opposer à la flotte des Turcs, sous la conduite de Jean-André Doria, qu'il avoit déjà employé pour l'aider dans l'éxercice de sa charge. Pour lui il prit le chemin de Civita-Vecchia pour se joindre au reste des galeres de l'Empereur. Bientôt après la ville de Bastia, auprès de laquelle Alberico de Lodrone & Charle des Ursins avoient campé, fut ouverte à l'ennemi, parce qu'on ne pouvoit la défendre. Adam Centurione fut envoyé à Genes pour porter au sénat la nouvelle de ce succès, & faire les préparatifs necessaires pour la guerre.

Cependant la ville de Sienne étoit plus étroitement serrée, & manquoit principalement d'eau, parce qu'on avoit coupé tous les canaux par lesquels elle étoit conduite de la montagne de Camollia [1] dans la ville. Comme la place est sur un lieu élevé, on n'y peut faire venir de l'eau pour l'usage du public que de cette montagne, qui est encore plus haute : les cîternes qui s'y trouvent sont seulement à l'usage de quelques particuliers. On brûla aussi les moulins, & on les détruisit entierement de part & d'autre. C'est alors que les Allemands arriverent de la Lombardie, seulement au nombre de douze

1 On l'appelle dans le pays *Poggio di Camollia*, en Latin *Podium Camolliæ*.

cens, parce que Gonzague en avoit retenu huit cens, pour fortifier Valfenera, entre Chieri & San-Damiano. Cette derniere place étoit occupée par nos troupes.

Les Eſpagnols, qui venoient de Naples par mer, reçurent quelque échec; leurs galeres furent attaquées par dix des nôtres, qui avoient échappé aux ennemis après avoir été batuës de la tempête; ils en perdirent une ou deux avec plus de cinq cens de leurs ſoldats, dont les uns furent tuez, les autres déſarmez & mis à la rame, en revanche d'un pareil traitement qu'ils avoient depuis peu exercé ſur nos ſoldats près de l'iſle d'Elbe. Ils arriverent à Piombino & à Livourne, & enſuite ſe rendirent au camp. Le duc de Florence avoit donné le commandement des troupes à François d'Aro gouverneur d'une des deux citadelles de Florence, voulant par ce moyen gagner ſon amitié.

Malheureuſement pour le Duc, Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan ſe plaignit vivement à l'Empereur de Ferdinand de Gonzague : ce qui fit prendre à ce Monarque la réſolution de revoquer ce Gouverneur du Milanez, & de mettre à ſa place le marquis de Marignan, parce qu'il n'en avoit point d'autre à lui ſubſtituer. Le duc de Florence qui prévoyoit que les affaires de la guerre en ſouffriroient, ſi l'on retiroit le Marquis, ſollicita vivement l'Empereur de permettre que ce Général, qui ſe diſpoſoit déjà à partir, achevât auparavant cette guerre, qui étoit d'une ſi grande conſéquence pour affermir ſa puiſſance en Italie. Il en obtint ce qu'il demandoit; deſorte que l'on envoya pour gouverneur du Milanez, à la place de Gonzague, Gomez de Figueroa, homme déjà vieux, & qui avoit été long-tems agent de l'Empereur à Genes, à quoi il étoit plus propre qu'aux emplois de la guerre. Ce choix fit un grand tort aux affaires de l'Empereur.

Comme nos troupes ſortoient ſouvent de Sienne, & faiſoient des courſes le long des côtes, le duc de Florence y envoya Pierre Gentile de Perouſe avec deux cens fantaſſins & cinquante cavaliers, pour s'oppoſer à leurs incurſions. Dans ce tems-là Jule & Pandolfe Ricaſoli ne furent pas heureux dans leurs expéditions. Le marquis de Marignan leur avoit permis d'attaquer le château de San-guſme dans le Valdombra, éloigné de Brolio de quatre milles, qui étoit occupé par

HENRI II. 1554.

les Siennois ; & qui incommodoit beaucoup Chianti. On leur joignit Antoine-Marie de Perouſe & Simeon Roſſermini avec leurs compagnies, Leon de Carpi avec cinquante chevaux, Simon d'Ambra & Preſacchio d'Arezzo chefs des volontaires. La garniſon étoit diſpoſée à ſe rendre, vie & bagues ſauves: mais les ennemis ne voulurent pas leur accorder cette condition, parce que cette garniſon leur parut trop peu nombreuſe, pour être traitée ſi favorablement. La dureté de ce refus pénétra ſi fort les ſoldats, que pouſſez par le deſeſpoir, ils réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité : avec le ſecours des troupes qui étoient aux environs, ils obligerent les ennemis de lever honteuſement le ſiége, firent ſur eux quelque butin & leur laiſſerent à peine emmener leur canon. Un détachement de ſoldats du marquis de Marignan fut auſſi battu dans ce tems-là. Ils étoient allez au fourage avec des mulets & des chevaux dans la prochaine vallée, où il y avoit abondance de vivres. Une troupe de deux cens fantaſſins & une compagnie de cavalerie fondirent ſur eux, & leur enleverent le butin & les chevaux ; cinquante furent faits priſonniers. Rodolfe Baglioni, qui ſurvint dans ce moment, ne put qu'à peine les retirer des mains de nos ſoldats. De notre côté Emile Turamini gentilhomme Siennois fut fait priſonnier dans ce combat, pour s'être trop avancé du côté des ennemis. Comme nos troupes alloient ſouvent piller dans les terres de Montepulciano, Cornia fit venir, ſous la conduite d'Hercule de Penna, quatre compagnies que Baglioni avoit levées depuis peu, & environ cent ſoixante maîtres commandez par Jean-Bâtiſte Martini. Jean-François de Bagno & Lionetto de Corbara s'étoient joints à eux, chacun avec cinquante cavaliers, qui s'aſſemblerent tous à Foïano, pour empêcher les courſes que nos gens faiſoient de Civitella dans les terres d'Arezzo. La Cornia fit auſſi faire un Fort au pont de la Chiana, auprès de Montepulciano, & y mit une garniſon pour s'oppoſer au paſſage des Siennois.

Deux mois ſe paſſerent, ſans que l'on fît aucune action conſiderable. On murmuroit déjà de l'inaction du marquis de Marignan. Le duc de Florence même le preſſoit ſouvent de faire quelque entrepriſe. C'eſt ce qui engagea ce Général à attaquer Aivola, château des Belanti, dont la ſituation entre

Chianti & la Castellina incommodoit beaucoup. Ce château ayant été attaqué, les soldats de la garnison se rendirent à discrétion, & parce qu'ils avoient souffert que l'on approchât le canon d'une place qui étoit hors d'état de résister, ils furent sévérement traitez, suivant les loix de la guerre, par le marquis de Marignan, qui les fit tous pendre. Nos troupes, qui s'étoient emparées du pont de la Chiana, ne laisserent pas de faire des courses & de grands dégâts dans les terres d'Arezzo. Les ennemis voulant se dédommager des pertes qu'ils avoient faites, partagerent leurs troupes en deux corps, dont l'un composé de quinze cens hommes d'infanterie & des compagnies de cavalerie de Barthelemi & de Charlot des Ursins, qui étoient arrivez depuis peu de Corse, entra par Foïano dans les terres de Sienne. L'autre corps commandé par Cornia, y entra par Montepulciano; & après avoir abattu les moulins, & fait un grand butin, il mit tout à feu & à sang. Cornia s'avança jusqu'à Chianciano, mit en fuite Saporoso de Fermo capitaine d'infanterie, & fit environ vingt-cinq prisonniers. S'étant joint ensuite à Baglioni il fit le siége de Turrita, & repoussa jusque dans la ville nos troupes qui tomberent dans une embuscade. Paul des Ursins & Flaminio de Stabbia, qui craignoient pour Lucignano, où il n'y avoit point de gens de guerre, partirent de nuit avec leurs troupes, & abandonnerent la place. Ils y laisserent George de Terni avec une compagnie d'infanterie, & allerent à Asina-Longa, qui se ressentoit encore des ravages de l'année précédente; mais nos gens ayant refusé de se rendre, ils retournerent à Montepulciano.

Du Fort que le marquis de Marignan avoit pris, on battoit la ville de Sienne à coups de canon, & les assiégez faisoient aussi un grand feu sur San-Prospero, d'un Fort qu'ils avoient élevé de l'autre côté, à la porte Camollia. Les ennemis prirent alors un monastere, qui étoit sur le chemin qui conduit à Monte-Reggioni; ils empêchoient par ce moyen qu'on allât librement de Monte-Reggioni à Casoli: ils s'emparerent aussi de Tolfa, qui n'est qu'à demi lieuë de Sienne; les Payisans qui l'occupoient furent tous pendus; & aussi-tôt après Scopeto se rendit à la vûë de l'ennemi. On envoya à Chiocciola, château des Turcs établis à Sienne, Chiapino Vitelli avec

HENRI II. 1554.

une partie de l'infanterie Espagnole, deux cens chevaux & deux pieces de canon, qu'on n'eut pas plûtôt fait approcher, que la place, qui n'étoit défenduë que par une seule famille, se rendit : on étoit convenu que ceux qui étoient dans ce château ne se rendroient pas à l'ennemi à la premiere vûë, mais qu'ils feroient quelque signe de résistance, de peur qu'on ne soupçonnât le pere de cette famille de quelque intelligence secrette avec l'ennemi. De-là le marquis de Marignan alla à Santa-Colomba, occupée par des payisans, qui furent tous pendus, à cause qu'ils avoient osé résister & avoient laissé approcher le canon : on ne pardonna qu'aux femmes & aux enfans.

Après toutes ces expéditions, le marquis de Marignan étoit d'avis de s'approcher de la porte de S. Marc, qui regarde la côte de la mer, de camper en cet endroit, & de serrer la ville de plus près ; mais la funeste journée de Chiusi suspendit pour quelque tems l'exécution de son dessein. Santaccio natif de Cutigliana dans les montagnes de Pistoie, & lieutenant de Giovacchino Guasconi, homme coupable de meurtres, & de plusieurs autres crimes, avoit servi quelque tems sous Strozzi. Il se plaignoit d'en avoir été maltraité, & avoit obtenu du duc de Florence la permission de retourner dans son payis. Il étoit depuis entré de son consentement au service de France, sous la promesse qu'il lui avoit faite d'assassiner Strozzi, qu'il haïssoit, à cause de quelque injure particuliere qu'il en avoit reçûë. Ce misérable étoit ami de Bati Rospigliosi de Pistoie, & tous les deux étoient de la faction appellée Cancelliera. Bati Rospigliosi le sollicitoit par de grandes promesses, de procurer la paix & la sûreté de son payis, en livrant Chiusi. Santaccio communiqua cette affaire à Strozzi, qui lui permit d'engager sa parole à son ami, & il promit à Ascanio de la Cornia de lui livrer la place. On marqua le jour & l'heure. C'étoit à minuit, entre le Vendredi & le Samedi saint, que devoit s'exécuter l'entreprise. Les soldats de la garnison devoient sortir alors de la place, à quelques-uns près, qui devoient l'aider à la livrer. Cornia soupçonnoit la fidelité de Santaccio ; mais sçachant que le duc de Florence avoit avec lui depuis long-tems quelques secretes intelligences, & que Santaccio vouloit se distinguer par quelque

action remarquable, sans la participation du marquis de Marignan dont il n'étoit pas aimé, il entreprit cette expedition, & en partagea volontiers la gloire avec Baglioni, qui n'étoit pas non plus fort aimé du marquis de Marignan.

Expedition de Cornia, qui est la dupe de Santaccio.

Strozzi fit venir secretement ses troupes de Casoli & des côtes de la mer, & donna le commandement de huit cens mousquetaires choisis, & de toute la cavalerie à Aurelio Fregose & à Montauti (ou Montacuti), qui se rendirent la nuit marquée en diligence & sans bruit à Sarteano proche Chiusi. Cornia qui ne vouloit pas que Santaccio s'apperçût qu'il se défioit de lui, lui avoit promis qu'il iroit à Chiusi seulement avec quatre cens hommes ; mais en effet il avoit résolu d'y aller avec un plus grand nombre, pour être en état de se retirer en sûreté, en cas que l'entreprise vînt à manquer, & de se venger au moins sans danger de la perfidie de Santaccio, en ravageant toute la campagne. Les troupes choisies pour cette expédition s'assemblerent à Sarteano, & en partirent secretement pendant la nuit. Cornia conduisoit l'avant-garde composée de gens d'élite ; le corps de l'armée étoit commandé par Baglioni, qui pour se distinguer dans le combat avoit mis pié à terre, & ne réservant pour lui que cinq compagnies de cavalerie, en avoit donné cinq autres à Barthelemi Greco, & à Jean-François comte de Bagni. On donna à Hercule de Penna le commandement de l'arriere-garde. L'armée fit près de douze milles dans cet ordre, & arriva fort fatiguée à un chemin resserré à droite par une colline assez rude, & à gauche par un fossé profond : la colline & le fossé se joignent ensuite, & on ne peut passer que sur un pont. Les troupes ayant défilé par là, comme on a coûtume de faire dans les détroits, arriverent à une plaine qui va en pente, & qui se resserre encore auprès de la ville. Cornia fit mettre pié à terre, & donna la garde des chevaux aux valets. Il alla lui-même devant, & deux heures avant le jour il s'approcha de la ville. Il envoya ensuite un officier à Santaccio, pour lui faire sçavoir son arrivée, & pour l'engager à venir conferer avec le capitaine Bati. Santaccio répondit qu'il ne pouvoit pas sortir de la place ; mais qu'au reste tout étoit bien disposé, & qu'il l'exhortoit à venir. Cornia lui envoya encore deux officiers, qui sous prétexte de lui parler, devoient observer son visage, &

HENRI II. 1554.

l'etat de la place. On les fit attendre quelque tems à la porte, & on les conduisit enfin à Santaccio, qui commença alors à lever le masque. Il leur demanda l'ordre qu'ils avoient de Cornia, & les menaça de les faire mourir, en leur faisant voir même les supplices qu'on leur préparoit, s'ils ne le montroient pas : les deux envoyez lui ayant répondu tranquillement qu'ils étoient venus pour conferer avec lui, ils furent retenus prisonniers.

Cependant Santaccio fit dire à Cornia, qu'il se hâtât de venir ; mais celui-ci n'eut garde d'y aller, voyant que ses deux envoyez ne revenoient point. Comme il commençoit à faire jour & qu'il ne les voyoit point paroître, il envoya encore vingt hommes choisis, pour s'informer de ce que l'on faisoit dans la place. Santaccio ne les eut pas plûtôt apperçus, que sans dissimuler plus long-tems, il commanda qu'on tirât sur eux un canon chargé à cartouche, pour les tuer tous d'un seul coup. Il fit en même tems allumer du feu sur la Tour, pour donner le signal à nos troupes ; on commença à crier *France*, & la garnison fit une décharge sur les ennemis. Cornia reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite ; il s'étoit engagé bien avant dans un payis, qu'il ne connoissoit point, & étoit tombé dans une dangereuse embuscade. Il avoit crû qu'avec un aussi grand nombre de troupes il étoit en état d'éviter une défaite ; mais ils s'apperçut alors qu'il avoit plus à craindre la difficulté des chemins, par où il falloit retourner, que le nombre des ennemis. L'extrêmité où il étoit réduit lui fit prendre la résolution de surmonter par son courage la grandeur du péril. Il ramena ses troupes dans le même ordre qu'elles étoient venuës, & les rangea en bataille dans la plaine, au dessous du pont. Mais comme la plûpart des soldats étoient levez nouvellement, & d'ailleurs fatiguez du chemin & des veilles, ils se préparerent au combat confusément & sans ardeur.

On reconnut enfin, que Cornia avoit fait une très grande faute, de ne pas s'assûrer au moins du pont, par où il devoit passer au retour. Nos troupes s'en étoient déja emparées ; s'étant ensuite avancées, elles fondirent sur les ennemis, qui se défendirent d'abord courageusement, mais qui commencerent après à s'ouvrir & à lâcher le pied, lorsqu'elles virent venir à gauche de nouvelles troupes, & que notre cavalerie

descendoit

descendoit de la colline. Barthelemi, qui commandoit la cavalerie, homme courageux, voyant qu'il ne pouvoit s'échaper que par une action vigoureuse, fit donner fort à propos ses troupes sur les ennemis qu'il avoit en tête, & après avoir fait les derniers efforts pour franchir la colline, il se sauva, quoique ses gens fussent en désordre. Baglioni, qui commandoit l'arriere-garde, soûtint long-tems avec courage les efforts des soldats de la garnison qui avoient fait une sortie, & se joignit enfin à une partie de l'infanterie qui avoit déjà gagné la colline; car notre cavalerie occupoit le port: mais comme il combattoit au premier rang avec beaucoup de valeur, il fut tué d'un coup de mousquet, qu'il reçut sous l'oreille gauche. Cornia ayant résolu, mais un peu tard, de prendre le même chemin que Barthelemi & le comte de Bagno, fut abandonné par ses gens, & son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier par Theophile Calcagnini. Pierre-Paul Tosinghi fut aussi pris, mais sur le champ délivré. A peine se put-il sauver quatre-vingt cavaliers; tous les autres furent tuez ou faits prisonniers. La plus grande partie de l'infanterie fut taillée en pieces, & ceux qui resterent, se voyant environnez de toutes parts, se rendirent à l'ennemi. Tel fut le succès de l'expédition de Chiusi. Lorsque la nouvelle en fut apportée au Pape Jule, oncle maternel de Cornia, il la reçut, en plaisantant à son ordinaire. Faisant allusion au nom de Santaccio, qui signifie en Italien un petit Saint, il dit, qu'il s'étonnoit que Cornia, qui ne croyoit ni en Dieu ni aux grands Saints du Paradis, eût été assez sot pour croire un *Santaccio*.

Cet événement déconcerta un peu les ennemis: mais par la négligence & la sécurité de nos Généraux, on perdit le fruit de cette victoire, & le duc de Florence par ses soins sçut réparer cette perte. Comme un des Officiers de Baglioni, nommé Clearco de Bevagna, à qui on avoit confié la garde de Montepulciano, avoit abandonné la place, parce que la cavalerie qui y étoit avoit déserté, George de Terni, qui étoit venu fort à propos de Turrita avec une compagnie d'infanterie, y fut mis pour y commander en attendant l'arrivée de Charlot des Ursins, qui ne tarda pas à s'y rendre, & on donna à Sforce de Santafiore, qui étoit venu de Rome, le commandement général dans tout ce payis-là. On envoya aussi-tôt au Val di Chiana mille

HENRI II. 1554.

Espagnols & cent vingt maitres, commandez par Chiapino Vitelli & Jerôme Albizi; ils firent en un jour trente-deux milles, pour prévenir les mouvemens inopinez qui suivent ordinairement les défaites, & s'arrêterent à Civitella. Nos troupes camperent près du Pont de Valiano sur la Chiana.

Je me crois obligé de faire ici une legere description de cette riviere. A quatre milles d'Arezzo, il tombe dans l'Arne une trés-grande abondance d'eaux bourbeuses, qui se répandent en divers endroits dans les plaines, sans qu'on sçache précisément d'où elles viennent. Selon que la terre est plus haute ou plus basse, elles se répandent tantôt d'un côté tantôt d'un autre : une partie coule vers le Septentrion, & l'autre vers l'Orient. Ces eaux tombant ensuite auprès d'Orvieto dans la riviere de Paglia, se déchargent dans le Tibre. L'eau de cette riviere est si dormante en plusieurs endroits, qu'elle ressemble plûtôt à un étang qu'à une riviere, & son lit est si fangeux, qu'à peine la peut-on passer, lorsqu'il est à sec. On l'appelle la Chiana, & c'est de-là que prend son nom le Val-di-Chiana, qui s'étend plus de soixante milles depuis l'Arne jusqu'au Tibre. Cette vallée de part & d'autre a des côteaux abondans en fruits. Elle regarde au Septentrion Arezzo, Castiglione, Fiorentino & Cortone, villes qui dépendent de l'Etat de Florence. Du côté du Midi elle a Civitella, Marciano & Foïano, où l'on va par le Val-d'Arno. Elle a encore de ce côté-là Lucignano, Asina-longa, Sarteano, Chianciano, Chiusi, & Cetona, qui sont des places dépendantes de Sienne. C'est entre ces villes & Turrita, vers le Midi, qu'est situé Montepulciano, appartenant aux Florentins, ville célébre par la naissance d'Ange Politien & de Marcel Cervin, qui devint Pape [1], mais dont le Pontificat fut très-court. On a rendu cette partie de la Toscane très-fertile, en y faisant passer l'eau de ce fleuve, & en la mettant à l'abri de ses débordemens qui ont autrefois obligé les Florentins, comme le rapporte Tacite, à envoyer des députez au Senat de Rome. Il est certain que Jule Ricasoli a fait conduire de nos jours avec une grande industrie l'eau de cette riviere dans le payis qui est limitrophe des terres du Pape, du côté de l'Orient, & que cette contrée en reçoit de grands avantages. Dans les endroits où cette riviere a plus de profondeur, on la passe sur des ponts,

1 Sous le nom de Marcel II. Il étoit né à Fano, mais son pere étoit de Montepulciano.

comme celui de Valliano, qui tire ſon nom du château ſous lequel il eſt bâti. On paſſe ſur ce pont pour aller de Cortone & de Caſtiglione à Montepulciano.

Le duc de Florence avoit mis en cet endroit ſur les deux rivages une forte garniſon, parce qu'il étoit important de couvrir Montepulciano de ce côté-là. Nos troupes y firent une tentative ſans ſuccès, & envoyerent enſuite un Trompette à Montepulciano, où Jean-François de Bagno s'étoit retiré depuis la journée de Chiuſi, pour ſommer, au nom du Roi, la place de ſe rendre. Mais la garniſon tint ferme, & nos troupes s'étant contentées de piller, s'en retournerent avec un grand nombre de priſonniers, ſur leſquels Strozzi vouloit qu'on exerçât le droit de répreſailles, afin de raſſurer par cet exemple les bannis de Florence qui étoient en grand nombre dans ſon camp, braves gens d'ailleurs, mais que la crainte d'un infame ſupplice empêchoit de s'expoſer. Car le duc de Florence avoit ordonné qu'on traitât comme rebelles & criminels d'Etat tous les Florentins qu'on prendroit priſonniers. Il fut inflexible ſur ce point, malgré la menace que fit Strozzi, de faire mourir tous les priſonniers Eſpagnols.

On fit en même tems des levées de part & d'autre. Jean de Peſcia & Guido de Gagliano joignirent le duc de Florence; le premier avec cinquante hommes de pié, & l'autre avec trois cens. Lionetto de Corbara arriva auſſi avec une compagnie de cavallerie, & Santafiore diſtribua toutes ces troupes dans Montepulciano & Valliano. Strozzi avoit envoyé à Caſoli une ou deux compagnies de cavalerie, commandées par Mario de Santafiore, & par Serillac arrivé depuis peu de Parme, auſquels s'étoit joint Bâtiſte Giugni banni de Florence, avec trois cens hommes d'infanterie. Colle & San-gemignano ſont vis-à-vis de Caſoli; on y mit trois cens nouveaux ſoldats commandez par Jacque Malateſti, & un pareil nombre ſous la conduite de Bello de Furli. On ôta alors le gouvernement de Montepulciano à Goro de Montebenichi, parce qu'on le ſoupçonnoit d'avoir des intelligences avec l'ennemi, & on donna ce gouvernement à Jean Oradini: mais on reconnut dans la ſuite, que les habitans l'avoient injuſtement accuſé, pour ſe venger de ſa trop grande ſeverité, qui l'avoit rendu odieux.

Les mille Eſpagnols, que le marquis de Marignan avoit

HENRI II. 1554.

envoyez après la défaite de Chiusi, commandez par Leon Santi, pour fortifier les frontieres d'Arezzo, étoient revenus dans le camp. Gaïazzo étoit aussi arrivé avec une compagnie de cavalerie : avec ce renfort le marquis de Marignan, qui ne vouloit pas s'en tenir là, commanda à Chiapino Vitelli, à qui il avoit donné des troupes Imperiales & des pieces d'artillerie, de prendre d'assaut Belcaro, à trois milles de Turamini, parce que cette place donnoit passage par Montereggioni aux troupes, qui venoient de la côte maritime à Sienne. On fit approcher le canon, on prit la place, & ensuite le monastere de Lecceto. Strozzi, qui craignoit qu'on ne fermât peu à peu aux assiégez le chemin de la côte de la mer, avoit fait faire à la hâte un Fort vers la porte S. Marc, non loin de la ville de Sienne; & près de-là il avoit encore fait fortifier un couvent de Benedictins, & y avoit placé des gens de guerre. Mais le marquis de Marignan jugeant qu'il falloit attaquer ces fortifications, avant qu'on les élevât plus haut, y vint aussi-tôt après la prise de Belcaro, le neuviéme jour d'Avril, avec Vitelli & Charle de Gonzague, à la tête de trois mille hommes de l'élite des troupes Allemandes, Italiennes & Espagnoles, de deux cens maîtres, & avec deux pieces de canon. Ventura de Castello étoit dans Munistero avec cent vingt fantassins : à deux cens pas de là il y avoit une éminence, que nos troupes avoient fortifiée par des redoutes déjà fort élevées. Les ennemis commencerent là leurs attaques. Ferdinand Sastre & Ghighiasa, officiers Espagnols qui étoient au service du duc de Florence, furent commandez pour attaquer par un autre côté avec deux cens hommes d'infanterie. Comme l'entreprise réüssissoit, Bentivoglio, qui étoit venu au secours avec huit cens Italiens choisis, se retira dans une vallée proche de la ville. Marignan, après s'être emparé de cette éminence, détacha les Italiens & les Espagnols, afin de poursuivre nos troupes qui faisoient retraite. Pour lui il s'arrêta avec les Allemands & l'artillerie, dans un lieu avantageux, d'où il pouvoit incommoder le monastere, & donner du secours à ses troupes, en cas de besoin. Il commanda à Bombaglino d'Arezzo de s'emparer, avec cinq cens mousquetaires, de la montagne voisine, afin que si les assiégez faisoient une sortie par la porte S. Marc, il fût en état de secourir ses gens, & de faire tête à nos troupes.

Bentivoglio & le marquis de Marignan combattirent vigoureusement dans la vallée ; nos troupes se sentant plus foibles se retirerent au Fort qu'on avoit construit devant la porte S. Marc, où Strozzi étoit déjà arrivé avec l'élite de ses troupes. Le marquis de Marignan voyant que les François s'étoient retirez, ramena ses troupes vers le monastere, & ayant fait approcher le canon & préparer la batterie, il envoya sur le champ une partie des soldats à un couvent situé à un mille de la ville vers la porte Romaine, où il y avoit deux cens de nos soldats, qui se retirerent à leur arrivée. Les ennemis s'en rendirent les maîtres, & y mirent une forte garnison. On somma ensuite ceux qu'on tenoit assiégez dans le monastere, de se rendre, ce qu'ils refuserent fiérement. On commença donc à battre la muraille ; & à peine y eut-on fait bréche, que les Espagnols donnerent un assaut, mais ils furent repoussez. Strozzi, qui vouloit s'opposer aux efforts des ennemis, résolut d'attaquer leur camp avec mille hommes de pié & sa cavalerie. Il envoya devant quelques maîtres pour donner de front sur l'ennemi ; pour lui il se disposa à attaquer le retranchement par derriere : mais Frederic Montacuti, maréchal de camp & lieutenant général du marquis de Marignan, s'appercevant de son dessein, rangea son armée en bataille, & commanda à Brizio de Pieve, de sortir des retranchemens & de combattre. Nous perdîmes cent hommes dans cette occasion, & s'il faut croire la relation des ennemis, il ne demeura sur la place que cent hommes de ceux que Strozzi s'étoit flatté de surprendre.

HENRI II. 1554.

Après cette expédition, comme il ne restoit aux assiégez aucune espérance d'être sécourus, Ventura envoya son lieutenant à Vitelli pour capituler. Vitelli fit partir de nuit ce député pour aller trouver le marquis de Marignan. On contesta près d'un jour sur les conditions : le Marquis n'en voulut jamais accorder ; ainsi notre garnison se rendit à discrétion. On lui donna la vie sauve & la permission de sortir avec l'épée, sous la promesse qu'on exigea d'eux, de ne porter les armes de trois mois pour le Roi de France.

Le marquis de Marignan ayant ainsi fermé les chemins de tous côtez aux Siennois, & reparé en quelque façon la défaite de Chiusi, se promettoit les plus heureux succès. Les Siennois de leur côté, plus attentifs à éviter le danger qui les menaçoit,

HENRI II. 1554.

que frapez de ce fâcheux événement, députérent au Roi, & au connêtable de Montmorenci, principal Ministre, Thomas de Vecchio, pour les informer de ce qui se passoit, & leur demander du secours. Ottavio Farnese & Louis Pic de la Mirandole arriverent dans ce tems-là de France, pour faire de nouvelles levées, & pour augmenter les forces des François en Italie. Mais on manquoit d'argent, & l'épargne du Roi ne pouvoit suffire à l'entretien de tant d'armées. Le courage des Siennois, animé par l'amour de la liberté & par la fidelité des Bannis de Florence, étoit leur unique ressource.

Leon Strozzi rentre au service de la France.

Cependant Robert Strozzi faisoit à Rome tous ses efforts pour conserver les amis du Roi, jusqu'à y employer ses biens & ceux même de ses amis. De concert avec Pierre son frere, il fit tant que Leon Strozzi[1], (que la brigue de la Cour avoit obligé de se retirer à Malte, comme je l'ai déja dit) homme habile, clairvoyant & très redouté du duc de Florence, rentra au service du Roi. On lui accorda, avec douze galeres, le commandement général dans toute la Mediterranée & dans tous les ports qui appartenoient au Roi, sans l'obliger de venir en France. Ce brave Officier, qui avoit encore devant les yeux la mort tragique de son pere, accepta ces conditions,

1 La maison de Strozzi, une des meilleures de Florence, étoit alliée de près à celle de Medicis. Leon Strozzi chevalier de Malte, étoit prieur de Capouë, & le Pape Clement VII. son parent, en lui donnant l'habit de l'Ordre, lui avoit remis cette dignité, qu'il possedoit quand il fut élevé au Pontificat. Le jeune Prieur fit ses armes sous le fameux André Doria. Général des galeres de Malte, il fit de très belles actions, tant sur l'Ocean que sur la Mediterranée. Philippe Strozzi, pere de Leon, ayant été pris les armes à la main contre Côme, & s'étant tué dans sa prison, après avoir écrit sur sa cheminée ce vers du quatriéme livre de l'Eneïde: *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*; ses enfans se dévoüerent à sa vengence, & pour cela ils s'attacherent à la France. Pierre Strozzi l'aîné merita le bâton de Maréchal, & le Prieur de Capouë se distingua dans le service de mer. Dans la suite s'étant brouillé avec le connêtable de Montmorenci, il quitta la charge de général des Galeres de France, & alla à Malte, comme on a pu voir ci-devant. Mais le Grand Maître ne voulant point le recevoir, il fut obligé, pour avoir des vivres, de courir sur tous les vaisseaux, même sur les vaisseaux de son Ordre. Il rendit dans la suite tout ce que la necessité lui avoit fait prendre, & en paya même les intérêts. L'Empereur le fit alors solliciter de s'attacher à lui, & lui promit la dignité d'Amiral après la mort de Doria: Strozzi n'accepta point ses offres. Quelques tems après, le maréchal Strozzi ayant eu le commandement général des troupes d'Italie, exhorta son frere de la part du roi de France, à reprendre le généralat des Galeres de ce Royaume. C'est ainsi que Leon Strozzi rentra au service de la France, comme il est marqué ici. On va voir sa mort un peu plus bas, & l'éloge que l'auteur en fait.

& les préfera à d'autres plus avantageuses que lui offroit D. Jean de Vega viceroi de Sicile. Il resista même à Omedes Espagnol, Grand Maître de Malte, qui le pressoit vivement de les accepter.

Leon Strozzi partit donc de Malte, avec quelques Chevaliers de ses amis, la plûpart bannis de Florence, vint en Italie, & s'arrêta à Portercole, qu'il fit éxactement fortifier. En même tems quinze cens Allemands que le maréchal de Brissac envoyoit de Piémont, & quelques François choisis, partirent d'Antibe commandez par Valeron, & prirent la route de Portercole. On obtint aussi d'Hassen, Dey d'Alger, fils d'Airadin Barberousse, une flotte qui devoit se joindre à Dragut, qui avoit reçu sur cela les ordres de Soliman pour lors occupé en Asie. Cependant après qu'Augustin Spinola se fût rendu maître de Castellare & de Corte dans l'isle de Corse, les Genois qui voyoient les maladies s'augmenter, avoient répandu leurs troupe dans les villes qui leur appartenoient. Robert Strozzi prit delà occasion de faire ramener sur la côte de Sienne les Italiens qui servoient dans l'isle de Corse sous de Thermes. Comme il passoient le long de l'isle de Giglio qui est au duc d'Amalfi, ils prirent une Tour qui regarde Portercole, où le duc de Florence avoit eu la permission du duc d'Amalfi, de mettre une garnison. Santafiore prieur de Lombardie, qui étoit pour le Roi, se joignit à eux avec le prince de Salerne, qui alla de-là à Castro, pour conferer de plus près avec les amis qu'il avoit à Rome & à Naples.

Cependant le duc de Florence ne demeuroit pas dans l'inaction, & faisoit faire par tout des recruës. Pour obliger les troupes du Roi à faire diversion, il envoya Jerôme de Carpi son confident, solliciter Ottavio Farnese de prendre les armes, parce qu'il avoit appris qu'il étoit revenu de la Cour avec quelque mécontentement. On lui fit esperer de lui rendre Plaisance, & on le flata de conditions très avantageuses. Mais il ne voulut pas s'engager dans une entreprise de si grande conséquence, sans en avoir déliberé, disoit-il, avec le Cardinal son frere, qu'il avoit laissé à la Cour de France.

Siége de Sienne par le marquis de Marignan.

Le marquis de Marignan, qui ne pouvoit prendre la ville de Sienne par force, forma le dessein de la prendre par famine. Il fit approcher les logemens, & comme il n'avoit pas

assez de monde pour les garder, le duc de Florence pria Nicolas Madruce de lever des troupes dans les terres du cardinal de Trente son frere. Mais ces troupes ne purent arriver dans le camp qu'au mois de Mai. Vincent de Nobili, fils de la sœur du Pape, avoit été envoyé au duc de Florence, pour le remercier de l'alliance que Jule avoit faite depuis peu avec lui. En considération du S. Pere, Côme avoit fait Vincent de Nobili général de toute l'infanterie Italienne, à la place de Cornia qui étoit alors prisonnier de guerre. Il lui avoit encore donné le gouvernement du Val-di-Chiana. Santafiore commandoit la cavalerie; Chiapino Vitelli les vieux corps de cavalerie, à la place de Rodolphe Baglioni qui avoit été tué à Chiusi; & Frederic Montacuti exerçoit durant cette campagne, la charge de maréchal de Camp. Frederic Savello, qui avoit succedé à Malatesti, gardoit avec quinze cens hommes le Fort qu'on avoit élevé à la porte Camollia, & qui avoit été pris au commencement de l'année, & Charle de Gonzague étoit lieutenant général du marquis de Marignan.

Strozzi de son côté mettoit tout en usage pour faire lever le siége de Sienne. Jean Bernardin de San-Severino duc de Somma, qui faisoit la guerre dans l'Etat de Piombino, rendoit la côte de la mer, occupée par les François, très dangereuse pour l'ennemi. Il étoit parti avec huit cens hommes; & après avoir pris Buriano, il avoit assiegé la citadelle. Mais comme Alexandre Bellincini de Modene, feignant de vouloir assiéger Gavorano pour qui le duc de Somma craignoit, en fut informé, il se détourna, & vint aussi-tôt à Muriano qu'il munit de vivres & de soldats: en effet c'étoit le sujet de son voyage; il empêcha par ce moyen le duc de Somma d'assiéger la citadelle. Serillac & Mario Santafiore faisoient sans cesse des sorties de Casoli. Ils avoient maltraité Dominique Rinuccini, qu'ils attaquerent aux environs de Volterra avec deux cens cinquante chevaux; après l'avoir investi dans une maison, où il s'étoit retiré, ils l'obligerent de se rendre. Frederic d'Agubio fut tué dans ce combat.

Les corps-de-garde de la porte Camollia, & ceux du Fort que l'ennemi avoit pris, étoient si proches les unes des autres, qu'ils s'entendoient aisément parler. Cette proximité occasionna entr'eux plusieurs escarmouches: nos troupes firent d'inutiles

d'inutiles efforts pour faire retirer l'ennemi plus loin. Le marquis de Marignan croyant les lieux qu'il occupoit assez bien fortifiez, résolut de se rendre maître des places voisines. Pour ces expeditions il prit trois compagnies d'Allemands, cinq cens Espagnols, autant d'Italiens, une grosse piece de canon & deux moindres. Il attaqua d'abord la tour de Vignale, entre la porte Ovile & Santo-Vieno, gardée par des payisans & par des soldats. Il fit sommer par un trompette la place de se rendre, & menaça de mort ceux qui étoient dedans, s'ils laissoient approcher le canon. On battit aussi-tôt la Tour, & on fit une large brêche : alors les assiégez se rendirent au marquis de Marignan, qui les fit tous pendre, comme il les en avoit menacez. Strozzi fut si indigné de cette severité outrée, qui lui parut un affront fait à lui-même, qu'il fit dresser un gibet sur le lieu le plus élevé de la ville, & y fit pendre quatre Espagnols à la vûë de l'armée ennemie. Les Espagnols se vengerent sur de belles maisons des Siennois, situées autour de la ville, qui avoient été épargnées jusqu'alors, & ils y mirent le feu.

A ces violences éxercées de part & d'autre succedérent des traitemens plus humains, qui ne regardérent pourtant pas les Bannis de Florence, dont Côme s'étoit reservé le châtiment, les regardant toûjours comme criminels d'Etat. Sangusmé, la Tour de Vitignano, Sesta, Orgiale, Montegiacani & Ancaïano, places voisines, furent prises, ou se rendirent. On prit aussi d'assaut Ancaïano entre Casoli & Montereggioni, & ce fut dans cette expédition que les Espagnols s'abstinrent pour la premiere fois de violer les loix de la guerre. Cependant la ville de Sienne étoit vivement pressée ; & Strozzi voyoit clairement qu'il ne pouvoit la sauver du péril qui la menaçoit, qu'avec quelque secours étranger. C'est ce qui engagea le Roi à demander aux Suisses des troupes auxiliaires, qu'ils ne pûrent pas néanmoins lui accorder à cause du traité conclu depuis peu, dans lequel la maison de Medicis étoit comprise. On en obtint pourtant des Grisons, quoi qu'alliez des Suisses, parce qu'on avoit traité séparement avec eux. On fit aussi, en deçà des monts, des levées dont on donna la conduite à Louis Carissimi, à Hadrien Baglioni, à Camille Martinengo, à Rangone & à Ottavio comte de Tiene. Le comte de la Mirandole fut fait commandant de toutes ces troupes.

HENRI II. 1554.

Aurelio Fregose, Paul des Ursins, Boniface Gaïetano, Flaminio de Stabbia, & Jerôme de Corbara, étoient avec de nouvelles troupes arrivées de Sienne, où il y avoit déjà longtems que Bentivoglio avoit le commandement militaire, en l'absence de Strozzi. Le duc de Florence voulant s'opposer de bonne heure à de si grands préparatifs, avoit écrit à l'Empereur, & lui avoit demandé du secours; il le pressoit sur tout d'envoyer de Baviere deux mille Allemands, outre ceux de Madruce que l'on attendoit tous les jours. Il avoit aussi résolu avec le marquis de Marignan, pour incommoder nos troupes déjà assemblées à la Mirandole & à Parme, de faire le dégât aux environs de la ville & dans le Val de Chiana, d'où nos troupes tiroient beaucoup de commoditez. Vincent de Nobili fut choisi pour cette expédition, avec ordre de rétourner dans le camp aussi-tôt après: & afin que les avenuës de la ville fussent fermées de tous côtez, on lui commanda de se loger vers la porte Romaine, qui étoit la seule, par où l'on pouvoit entrer dans la ville & en sortir librement.

On apprit alors qu'il étoit parti de Marseille vingt Galéres, qui transportoient des troupes dans l'isle de Corse, pour fortifier Ajazo & Bonifacio, & qu'elles devoient aller en Afrique trouver le dey d'Alger pour se joindre à Dragut, qui devoit bientôt venir d'Orient avec 50 Galéres par ordre de Soliman. Cette nouvelle fit prendre aux Imperiaux de promptes mesures. Comme ils craignoient pour Milan, ils leverent dans la Lombardie cinq mille hommes de pié & deux cens chevaux, qu'ils firent assembler à Cremone. Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan, fut commandé pour s'opposer avec ces troupes au passage des Grisons: Camille Colone fit aussi des levées dans la campagne de Rome par les ordres de l'Empereur, & on fit venir de l'Abruzze quatre mille hommes d'infanterie & deux cens chevaux, qu'on envoya dans les terres de Perouse & de Cortone, pour seconder le duc de Florence dans toutes ses entreprises. Ce Prince avoit appris que les bannis de Florence avoient formé de nouveaux complots, à la sollicitation des ministres du Roi à Rome & à Venise; & que poussez par Bindo Altovito, ils fournissoient de l'argent pour lever deux mille hommes d'infanterie & deux cens chevaux que Vincent Thaddei devoit commander. Cependant les Grisons

que le Roi avoit donné ordre de lever, étoient en chemin : Jean de Luna ne s'étant pas opposé assez promptement à leur passage, ils étoient descendus dans les terres de Bresciano, qui sont de l'Etat de Venise, & s'étant ensuite détournez par le Mantuan, ils avoient passé le Pô, & étoient arrivez à la Concorde.

Il n'y avoit que trois chemins pour aller de-là dans la Toscane ; l'un par Pontriemoli, & le Val de Taro, qui étoit occupé par les Imperiaux, & dont les avenuës fort étroites rendoient aux Grisons le passage très difficile ; l'autre par les terres du Modenois & la Carfagnana dans le duché de Ferrare. Il falloit passer par le mont Sanpellegrino dans l'Appennin, d'où l'on alloit par Castelnuovo à Barga ; mais le chemin étoit si rude, qu'il n'y avoit pas d'apparence d'y pouvoir conduire du canon. D'ailleurs ce payis est stérile, & il étoit à présumer que le peuple de Lucques, allié de l'Empereur, & attaché à ses intérêts, ne donneroit point passage à nos troupes. Enfin elles pouvoient aller à Perouse par un troisiéme chemin, & se rendre à Sienne par Chiusi, si on leur permettoit de passer par le Boulonois dans la Romagne. Côme fit tous ses efforts, afin que le Pape leur refusât le passage, & il y reüssit. Jule envoya le cardinal Sanvitale à Bologne pour ce sujet, & le duc d'Urbin, général des troupes du Pape, fut commandé pour garder les avenuës avec trois mille hommes choisis. Marc-Antoine Oddi fut envoyé à Barga par ordre du duc de Florence, pour conduire les troupes qu'on avoit levées dans le payis ; & on mit à Prato Antoine Mario Selvaggi de Perouse avec une Compagnie d'infanterie. Simon Rosermini fut envoyé à Pistoie, & bien-tôt après Nicolas Alidosii, arrivé depuis peu de la campagne de Rome avec deux cens cinquante hommes d'infanterie, y fut aussi envoyé. Peu auparavant, Concetto Vinco de Fermo avoit été envoyé à Pise pour garder cette ville : on fit ensuite marcher Chiapino Vitelli avec cent cinquante maîtres & trois compagnies Italiennes d'infanterie vers Chianti, Santafiore avec quinze cens Espagnols, & Madruce avec un pareil nombre d'Allemands, afin de s'avancer jusqu'au Val de Chiana, & s'y joindre pour faire le dégât, comme on en étoit convenu avec Vincent de Nobili. Le comte Rados de Dalmatie se joignit à eux avec cinquante cavaliers Albanois. On

HENRI II. 1554.

prit en chemin Muniſtero, château du cardinal Mignanello, & on pilla Armajuolo après que les habitans ſe furent courageuſement défendus. Rabolano & Aſciano furent en partie rendus, en partie pris de force, & le butin en fut abandonné aux ſoldats. On prit auſſi d'autres places qui n'étoient point fortifiées, & où les habitans marquerent plus de courage que de prudence, pour la défenſe de la liberté des Siennois. Enfin Santafiore ſe joignit à Nobili auprès de Foiano, après avoir quitté le mont de Sainte Cecile, qui lui avoit paru aſſez fortifié pour pouvoir reſiſter à une attaque vigoureuſe. S'étant enſuite aſſemblez auprès de Lucignano, ils commencerent d'abord le dégât, & après avoir ravagé Rugomagno, Farnetella & Scrofano, villes abandonnées par leurs habitans, ils attaquerent Aſina-Longa. La garniſon commandée par Jacque Romano ayant refuſé de ſe rendre, on fit approcher le canon de la place, qui fut battuë & priſe d'aſſaut : Romano fut pendu par ordre de Santafiore. Il reſtoit encore à prendre Turrita, & Chianciano qui incommodoit fort Montepulciano. Vincent de Nobili attaqua premierement Turrita, où il y avoit environ ſoixante ſoldats de garniſon, outre les habitans. Après quelque réſiſtance, on fit approcher le canon ; mais la garniſon ſe voyant reduite à l'extrémité, ſe rendit à diſcretion à ce Général, qui lui donna la vie. Il fit fortifier la place, & y mit une garniſon, contre le ſentiment de pluſieurs qui vouloient qu'on la fit raſer.

Le marquis de Marignan, dans la crainte que Strozzi ne vînt fondre avec toutes ſes forces ſur le camp, qui étoit pour lors ſans defenſe, fit revenir ſes troupes en diligence il n'attaqua pas Chianciano, malgré les empreſſemens des Montepulciens, qui pour être à couvert d'une place ſi incommode, lui offroient de l'argent & des ſoldats. Il leur fit prendre un chemin oppoſé, qu'il jugea le plus court & le plus facile, ſans toucher au payis qui s'étend juſqu'à Buonconvento, & prit en chemin ſainte Cecile, que Santafiore n'avoit pas été d'avis d'attaquer. Ce château, qui dans la ſuite incommoda fort les Siennois, eſt ſitué entre Lucignano & la ville de Sienne. Dans ce tems-là le cardinal de Ferrare, qui ne pouvoit ſe réſoudre de partager l'autorité avec Strozzi, lui abandonna l'entiere adminiſtration de la République de Sienne,

& ayant obtenu un passe-port du duc de Florence, il sortit de la ville. Il fut surpris dans le Perousin, payis appartenant à l'Eglise, par un détachement ennemi qui faisoit des courses, & étoit commandé par Carlot des Ursins. Son équipage fut pris, & à peine se put-il sauver lui-même. S'étant plaint de cet acte d'hostilité contraire à la foi publique & injurieux au Pape, on lui rendit tout ce qu'il avoit perdu.

Cependant nos troupes assemblées à la Mirandole descendoient par le Boulonois dans les terres de Lucques, après en avoir obtenu la permission du Pape, qui sçut après excuser ce procedé auprès de Côme. Il est vrai que le Pontife n'étoit pas en état de s'opposer à leur passage. D'ailleurs les habitans de Lucques, qui n'aimoient pas Côme, favorisoient secretement le parti des Siennois, malgré les mesures de Francois de Tolede, qui avoit employé François Osorio pour les mettre dans le parti de l'Empereur, & malgré celles du duc de Florence, qui avoit fait les mêmes efforts par l'entremise de Benoit de Diacceto. On envoya cependant des troupes pour empêcher le passage des Grisons. On attendoit de jour en jour les deux mille Allemans commandez par Jean de Luna, qui avoit campé à Castello Arquato dans le payis de Plaisance, & qui devoit venir à Pise par Pietra Sancta. Strozzi, Corneille Bentivoglio, Aurele Fregose, Montacuti, & plusieurs autres Généraux, voulant se joindre au plûtôt aux troupes auxiliaires, & éviter la diversion que l'ennemi, qui étoit entre nos deux corps de troupes, eût pû causer, partirent de Sienne, la nuit du onze de Juin avec quatre mille hommes de pié Italiens, quatre cens chevaux & cent mousquetaires à cheval : ayant passé entre le Fort de la porte Camollia & le monastere, ils arriverent à Casoli à neuf milles de Sienne.

Marignan informé par ses espions du départ de Strozzi, sans sçavoir pourtant où il alloit, avoit mis de bonnes garnisons dans les châteaux voisins & donné la garde de Valdelsa à Jean Savelli, & à Louis de Doara avec trois cens hommes d'infanterie, & cinquante maitres. Frederic de Doara & le comte de Bagno avoient été commandez pour observer la marche de nos troupes. Outre cela le duc de Florence avoit fait venir Jacque Vitelli de Staggia à Colle, & envoyé à San-Cassiano & à Empoli des compagnies de soldats étrangers.

Henri II. 1554.

pour faire tête à l'ennemi de ce côté-là. Après que Strozzi eut séjourné un jour entier à Casoli, pour rafraîchir ses troupes, il prit le chemin d'entre San-Geminiano & Voltera, & marcha toute la nuit jusqu'à Castel-Fiorentino : enfin après avoir fait butin par-tout & pillé Castel-Falfi, il arriva à la pointe du jour à Pontadera, place située sur l'Arne à dix milles de Pise. Sa marche fut si prompte, qu'il eût pû se rendre maître de Pise, où son abord inopiné répandit la terreur, s'il n'eût pas eu un autre dessein. Comme il cherchoit un gué pour passer la riviere, Theophile Calcagnini & Gabriel Tagliaferri de Parme, capitaines de cavalerie, ayant pris les devants & s'étant avancez au de-là de Pise, étoient venus à Cascina pour se loger plus commodément. Mais Concetto Vinco commandant de la ville ayant appris leur arrivée, envoya contre eux un détachement d'hommes choisis, qui avec le secours des habitans de Cascina, tomberent sur eux à l'improviste, & après les avoir fort maltraitez, prirent les chefs prisonniers.

Côme averti du dessein de Strozzi, avoit aussi-tôt envoyé à Pise Colluccio Pancetta, avec toutes les forces qu'il avoit pû alors assembler, pour disputer le passage à nos troupes. De plus il avoit donné ordre, qu'on retirât tous les batteaux : mais on avoit déjà trouvé un gué auprès de Calcinaia. L'infanterie refusa d'abord d'y passer. Ce fut là pour Strozzi une occasion de signaler son habileté & son courage ; il poussa le premier son cheval, & passa de l'autre côté avec une partie de la cavalerie : ayant ensuite fait former au milieu de la riviere quelques rangs de cavalerie fort serrez, pour rompre l'impétuosité de l'eau, il fit passer au dessous son infanterie sans faire aucune perte. De-là il entra dans les terres de Luques par un chemin couvert de bois, pour se joindre aux Grisons qui étoient déjà arrivez. Il ne faut pas douter que les habitans de Luques ne favorisassent toutes ses entreprises. On leur avoit envoyé peu auparavant Nicolas Franciotti Luquois de nation, & officier dans les troupes du Roi, qui avoit obtenu d'eux non seulement le passage, mais aussi, selon le bruit commun, quantité de vivres, que les Luquois avoient fait venir de Provence à leur port de Vio Reggio, comme pour les besoins de la République.

Le Marquis qui traînoit volontiers en longueur une guerre,

où il ne mettoit rien du sien, se rendit enfin aux pressantes sollicitations du duc de Florence, ennuyé de ses retardemens, & vint à Empoli pour y passer la riviere. Strozzi s'étoit déjà emparé d'Alto-Pascio, & ayant étendu son armée à cinq milles de Luques entre Porcari & Lunata, il avoit commencé à fortifier Ponte à Moriano sur la riviere de Serchio, lorsque le marquis de Marignan vint imprudemment, contre l'avis de plusieurs officiers généraux, camper à Pescia près de notre camp. Approcher d'un ennemi plus puissant, & qui ne respiroit que le combat, n'étoit pas une conduite fort digne d'un général prudent & habile. Il eût dû considerer qu'une bataille l'exposoit à de grands périls, & que d'un autre côté, le refus d'en venir aux mains lui feroit un grand deshonneur; ce qui arriva en effet.

Anastase de Fabiano étoit dans Montecarlo, place voisine & importante, où il y avoit une garnison foible & peu fidele. Il fut sommé par Corneille Bentivoglio de se rendre, ce qu'il refusa d'abord, comme s'il eût résolu de se défendre; mais en même tems il ne voulut pas recevoir dans la citadelle Ferdinand Sastre envoyé par le marquis de Marignan avec deux cens mousquetaires Espagnols, & allegua qu'il lui étoit défendu par le duc de Florence de livrer la place à un plus fort que lui, sans un ordre exprès de sa part. Puis il se rendit à nos troupes, aussi-tôt qu'elles eurent fait approcher le canon. Hadriani remarque que ce gouverneur avoit été gagné par argent; mais pour moi je crois qu'il ne se rendit que faute d'expérience, & peut-être de courage.

Cependant Robert Strozzi, que son frere Pierre avoit laissé à Sienne, voyant la ville presque dégagée par le départ du Marquis, & que Frederic Montacuti ne gardoit le Fort de la porte Camollia & Munistero qu'avec quinze cens hommes, sortit avec un détachement, & après s'être emparé de tous les Forts des environs, il fit des courses par tout le payis. Les Grisons étoient déjà arrivez par le Val de Carfagnana dans les terres de Luques : ce qui faisoit que Côme craignoit pour Barga, éloignée de l'Etat de Florence, & environnée de toutes parts des terres de Ferrare & de Luques, jusqu'au pié de l'Appennin, qui sépare la Lombardie de la Toscane. Comme cette place lui sembloit ouverte à l'ennemi, il y envoya André

HENRI II. 1554.

Rondini de Faenza, avec deux cens hommes d'infanterie, & Marc-Antoine Oddi pour commander les habitans, dont le courage étoit connu. Aux approches de nos troupes, Côme ayant fait venir Antoine Bocca, lui donna ordre de suivre avec deux compagnies. Bocca se hâta de tirer des places voisines environ cinq cens hommes, dont il donna le commandement à Jacque son frere. Pour lui il alla au-devant de nos troupes jusqu'à Castel Nuovo; & se confiant à l'avantage du lieu, qui est au pié des montagnes, & qui est embarassé de rochers de toutes parts, il livra un vigoureux combat à Adrien Baglioni qui menoit l'avant-garde. Nos troupes survenuës pendant l'action obligérent néanmoins Bocca à se retirer sur la montagne voisine. Il perdit son bagage, & fit emporter son frere, qui ayant reçu une blessure dangereuse, mourut peu de teims après. Les ennemis se retirerent ensuite à Barga, où ils encouragerent les habitans, & les disposerent à se défendre; ce qui empêcha nos gens d'aller droit à cette place. Raimond de Pavie sieur de Fourquevaux, qui menoit du secours à Strozzi, voulut les engager à se rendre, en leur faisant espérer une entiere liberté, & plusieurs priviléges de la part du roi de France; mais, fidéles à leur Prince, ils rejetterent ces flateuses propositions.

Cependant les Grisons, & la cavalerie qui venoit de Parme, commandée par la Mirandole, étoient déjà assemblés à Ponte-Mariano. Quant au marquis de Marignan, il s'étoit arrêté à Pescia, en attendant Charle de Gonzague avec quatre mille hommes de pié Italiens, qu'il avoit fait venir du camp, dans le dessein de s'avancer avec ce renfort plus près de Luques, & d'attendre Jean de Luna qui amenoit du secours. A l'arrivée des Grisons & de la cavalerie de la Mirandole, Strozzi se mit en chemin, & ne s'arrêta que lorsqu'il eut rencontré Leon de Carpi, qui escortoit avec une compagnie de cavalerie Fabrice Ferriero, que le Marquis envoyoit à Jean de Luna, afin de le faire venir promptement. On en étoit aux mains lorsque Chiapino Vitelli, & peu après Santafiore survinrent, celui-ci avec toute sa cavalerie, & l'autre avec soixante & dix maîtres. Le marquis de Marignan, averti par Jean Tegrimo, que l'on combattoit vivement, accourut avec cinq cens chevaux, & alors le combat fut général. Le Marquis voyant plier ses

ses troupes, fit aussi-tôt sonner la retraite, & se retira à Pescia, après avoir perdu beaucoup de monde. Paul Sforce frere de Santafiore, & Charle Ghighiosa Espagnol, furent faits prisonniers. Après un Conseil de Guerre tenu précipitament, le Marquis fit aussi-tôt plier bagage, & alla à Pistoïa avec un air de fuite, plûtôt que de retraite, sans laisser même personne au détroit de Sarravalle par où nos troupes étoient obligées de passer, si elles eussent poursuivi l'ennemi. Mais Strozzi se contenta de s'emparer de Pescia abandonnée des ennemis; & à la priere de Pandolfe Martelli, dont le frere étoit dans notre armée, il la sauva du pillage.

Strozzi attendoit de jour en jour un secours qui devoit arriver de Provence à Vio Reggio. Persuadé qu'avec ses troupes reünies, & le convoi que Leon son frere avoit fait assembler de tous les environs de Portercolè, il seroit plus fort que l'ennemi, il espéroit faire lever le siége de Sienne, & introduire des vivres dans la place. Mais ce Général fit dans cette occasion une grande faute. Car tandis qu'il séjournoit à Pescia, dans l'attente du secours, Jean de Luna par le conseil de Leon de Carpi fit en un jour dix-huit milles, & se rendit à Pietra-Sancta, avec deux mille Imperiaux & le reste de l'infanterie. Comme il alloit se joindre au marquis de Marignan, huit cens Espagnols arriverent fort à propos à Livourne. André Doria les amenoit de Corse par les ordres de l'Empereur, parce que la guerre y étoit comme finie. De sorte qu'avec ce renfort Luna se joignit au marquis de Marignan à Sarravalle, malgré Strozzi, qui s'étoit mis néanmoins entre-deux, pour empêcher cette jonction.

Strozzi frustré de toute espérance de secours, & voyant la jonction des ennemis, retourna à Sienne aussi promptement qu'il étoit venu. Ayant passé la riviere d'Arne, un peu au-dessous de Pontadera, il se mit en chemin à la pointe du jour. Il laissa Alexandre de Terni dans la forteresse de Monte-Catini, avec quatre compagnies Italiennes, & Giovacchino Guasconi Florentin, dans celle de Monte-Carlo avec trois cens fantassins, & quatre pieces de campagne. Il séjourna à Empoli jusqu'à ce que son armée eût passé l'Arne, & eut le tems d'arriver à Castel-Falsi, avant que l'ennemi eût pû le joindre. Les deux armées n'étant séparées que par une Vallée, se trouverent là en vûë

HENRI II. 1554.

l'une de l'autre. Nos troupes commencerent d'abord à s'emparer de San-Vivaldo, où le marquis de Marignan venoit pour se poster, & après un combat leger Strozzi se rendit à Casoli, sans faire aucune perte. Les historiens Imperiaux remarquent, qu'ils perdirent alors une belle occasion, par la faute de Jean de Luna. Ce Général, avec deux cens gendarmes, huit cens Espagnols arrivés depuis peu de Corse, & quatre mille Italiens, eut l'imprudence de demeurer trop long-tems à Pise ; & ne décampa qu'après qu'il eut appris que Strozzi étoit arrivé à Casoli.

Le marquis de Marignan voyant que Strozzi s'étoit échappé, envoya devant Chiapino Vitelli, avec ordre de faire fortifier les retranchemens, avant que nos troupes eussent formé quelque entreprise. Il revint ensuite au siége de Sienne ; & bientôt après il reprit tous les Forts, dont Robert Strozzi s'étoit emparé en son absence. Pescia & les autres places voisines, soûmises par Strozzi, rentrérent dans le parti de Côme aussi-tôt que nos troupes en furent sorties. Brancacio Rucellai rallia tous ceux que la peur avoit écartés, & les remit dans leur devoir. Cependant la garnison, que Strozzi avoit mise à Casoli, étoit dans une disette si grande, que le soldat avoit déjà commencé à déserter. Malgré cette extrêmité, les Bannis de Florence, qui étoient pour lors à Lion, à Venise & à Rome se promettoient toûjours d'heureux succès, & se reposant entierement sur Strozzi, ils espéroient que Sienne seroit conservée, & qu'ils reverroient bien-tôt leur patrie. Bindo Altoviti ne cessoit de les solliciter à contribuer de leur argent, de leur conseils & de leur soins , ce qu'ils faisoient volontiers , afin d'affoiblir le parti de Come, en appuyant le nôtre. L'espérance que le Pape avoit conçuë d'être maître de Sienne, après la fin de ce siége, le portoit à favoriser secrettement le parti du Roi, malgré l'alliance faite avec Côme. Son ambassadeur Averard Serristori, s'étant plaint inutilement au Pontife de quelques mauvais traitemens qu'il avoit reçus, avoit voulu sortir de Rome, s'imaginant qu'un plus long séjour en cette ville n'étoit ni honorable ni utile à son maître.

Mort de Leon Strozzi. Eloge de ce grand homme.

La mort inopinée de Leon Strozzi, que les Bannis de Florence regardoient comme un aussi puissant appui que Pierre son frere, abattit un peu leur courage. Ce Général nourri

dès sa plus tendre jeunesse dans les exercices de la guerre, avoit l'ame grande & élevée. Expérimenté dans les armes par plusieurs campagnes sur mer & sur terre, où il avoit heureusement signalé son courage, on le comptoit parmi les grands Capitaines de son siécle. Son amour pour sa patrie fut si grand, qu'ayant conçu l'espérance de la mettre en liberté par le secours des François, il fut non-seulement toûjours fidéle au Roi, mais il crut encore qu'il devoit tout tenter & tout souffrir, pour venir à bout de rentrer dans son payis avec la Noblesse proscrite. Malgré les indignes traitemens qu'il reçut en France, & qui l'obligerent de se retirer à Malthe, il rejetta toutes les flateuses propositions que l'Empereur lui fit faire; & quoique le plus sensible de tous les hommes, il fit céder son vif ressentiment au tendre amour de sa patrie, en prenant les armes pour le Roi. Ce Général étant arrivé à Portercolè, sans recevoir le secours qu'il attendoit de Provence, résolut pour exercer ses troupes, de faire des courses dans l'Etat de Piombino, où il n'y avoit presque point de garnison. Il fit donc équiper trois Galéres, où il mit trois compagnies d'infanterie, & ayant fait venir le duc de Somma, commandant de Grossetto, & de tout le payis circonvoisin, il attaqua Scarlino place dépendante de l'Etat de Piombino, dont Gentile de Perouse avoit le gouvernement avec quatre-vingt soldats. Cette place n'étoit forte ni par l'art ni par sa situation, & n'avoit point d'artillerie. Comme Gentile réfusa de se rendre, on mit à terre trois canons des Galéres : Strozzi s'étant avancé avec peu de précaution pour reconnoître la place, reçut alors un coup de mousquet, tiré par la main d'un payisan caché dans des joncs. On le porta sur le champ dans sa Galére, & ensuite à Castiglion de la Piscaïa, où il expira bien-tôt après. Ainsi mourut ce grand homme à l'âge de trente-neuf ans; son expérience & son courage si rédoutables à ses ennemis le rendoient digne de mourir d'une autre main, & dans une expédition plus glorieuse. Ceux qui lui étoient le moins favorables disoient, qu'il ne lui manquoit, pour s'élever à une fortune digne de tant de vertus, que de la modération. En effet il ne put jamais fléchir devant ses supérieurs. Son humeur altiére le plongea dans de grands embarras, & lui fit perdre souvent le prix de ses services.

HENRI II. 1554.

Après sa mort, le duc de Somma ayant fait approcher le canon de la place, la garnison se rendit. Pierre Strozzi fut très sensible à la nouvelle de la mort de son frere, sans pourtant succomber à sa douleur : la force de son esprit sçut y mettre des bornes. Ce Général voyant que le secours attendu de la Provence ne venoit point, & que la garnison de Casoli étoit dans une disette générale, résolut de descendre sur la côte de la mer, où il y avoit abondance de vivres, & où il pourroit du moins faire subsister son armée pendant quelque tems. Après que le cardinal de Ferrare se fût retiré, Strozzi ne pouvant seul suffire aux affaires du dedans & du dehors, avoit prié le Roi de choisir un homme capable d'avoir le commandement dans Sienne pendant son absence. Il y eut à la Cour quelque contestation sur ce choix. Le connêtable de Montmorenci proposoit le sieur Boucard, homme experimenté : les Princes de la maison de Guise avoient choisi Blaise de Montluc, qui a lui-même écrit dans ses mémoires, que le Roi le connoissant capable d'une si grande charge, avoit jetté les yeux sur lui préferablement à ceux que le Connêtable, les princes de Guise, & le maréchal de S. André avoient proposez. Cependant on reçut une lettre du maréchal de Brissac, sous qui Montluc avoit longtems servi, par laquelle il donnoit avis au Roi de ne pas confier cette charge à Montluc, à cause de son caractere vif & impetueux, qui le rendoit incapable de gouverner des esprits accoûtumez à la liberté. Montluc se flatant lui-même dans ses mémoires, interpréte ces paroles favorablement pour lui, en disant que le Maréchal voulut détourner le Roi de son dessein, parce qu'il avoit besoin de lui dans la guerre du Piémont. Montluc fut enfin nommé, & arriva à Portercolè avec Antoine Iscalin Adhemar Polin baron de la Garde, dans le tems que Leon Strozzi fut tué.

Après la prise de Scarlino, Côme craignant que les autres places de l'Etat de Piombino ne tombassent en notre puissance, fit aussi-tôt marcher Jacque Malatesti, & M. Antoine de Rieti avec deux compagnies d'infanterie. Il envoya en même tems Alexandre Bellincini à Campiglia, & donna à Luc-Antoine Cuppano la garde des places du territoire de Volterra. Comme nos troupes faisoient dans les terres en deçà de Montepulciano des courses, qui mettoient même la ville en péril,

on fit une Tréve pour les mois de Juin & de Juillet, pendant lesquels il y eut suspension d'armes entre nos troupes, les Siennois & les Montepulciens, & l'on trouva à propos d'y comprendre Valiano & ses dépendances. Il ne restoit plus qu'Arezzo, Foïano, Oliveti, Marciano & Civitella, où Côme mit en garnison des soldats levés nouvellement.

Les troupes, que Camille Colonne avoit levées dans la Campagne de Rome, arriverent dans ce tems-là, sous la conduite de Pompée fils de Camille, d'Honorio Savelli, & de Pompée Tutta-Villa. Peu après Jean Manriquez, ambassadeur de l'Empereur à Rome, vint de l'Abruzze avec de la cavalerie. Le marquis de Marignan ne trouvant plus personne qui lui fît tête, depuis que Strozzi étoit parti pour la côte de la mer, ravagea tout le payis d'alentour, & se rendit ensuite devant Sienne. Il envoya Charle de Gonzague avec trois mille Italiens, tous jeunes soldats, & quatre pieces de canon, tirées de Pistoïe, & fournies par Jean de Ricasoli, pour assiéger Monte-Catini, ville occupée par Alexandre de Terni. On commença à battre la place du côté de l'Orient. Après une brêche d'environ six toises, Gonzague différa de donner l'assaut jusqu'au lendemain, quoi qu'il y eût encore trois heures de jour, s'imaginant que la garnison capituleroit. D'ailleurs il n'avoit pas bonne opinion de ses gens; il avoit aussi oui dire qu'Alexandre de Terni & François de Crevalcuore ne s'accordoient pas ensemble dans la ville au sujet du commandement, & que celui-ci vouloit qu'on rendît la place. Cependant la garnison ayant repris courage, se défendit bien le lendemain, contre l'ennemi qui monta à la brêche, & contre Rossermini qui avec ses troupes fit une attaque d'un autre côté. Les assiégeans furent poussez, & la plûpart tuez ou blessez: Bocca de Pise fut du nombre de ces derniers. Cependant les assiégez apprirent qu'il étoit venu aux ennemis un nouveau renfort, commandé par le comte de Bagno & Vincent Ridolfi: se voyant sans eau, & sans espérance de secours, ils se rendirent à des conditions honorables. Les murailles du château furent rasées, ainsi que Pontadera, parce que cette place avoit quelque fois servi de retraite aux nôtres. On répandit ensuite des troupes aux environs de Monte-Carlo, place en état de resister à plusieurs attaques. On en mit à Sanpiero, à Turchetto, & à Montechiaro,

HENRI II. 1554.

vis-à-vis de Monte-Carlo, afin que le paſſage fût libre, & pour empêcher que nos troupes ne fiſſent des courſes dans le payis voiſin.

Cependant le marquis de Marignan ayant laiſſé à la porte Camollia quatre mille hommes de pié Italiens, paſſa le Pont de Bozzone, & alla camper près de la porte Romaine, appellée autrement la porte-neuve. Il réſolut de s'emparer des places entre Sienne & Buonconvento, d'où l'on pouvoit amener des vivres, & couper tous les chemins qui conduiſoient à la ville. Il marcha donc de ce côté-là, avec deux mille hommes d'infanterie, & ſe rendit maître de Cuna, après avoir fait approcher le canon de la place. Monteroni & San-Fabiano ſe rendirent auſſi-tôt qu'on les eut ſommés.

Les troupes auxiliaires des Bannis de Florence, levées aux dépens de Robert Strozzi & de Bindo Altoviti, s'étoient déjà aſſemblées. Elles conſiſtoient en cinq compagnies commandées par Vincent Taddei. Pierre Strozzi étoit allé au-devant d'elles, pour marcher enſemble contre le marquis de Marignan. Il arriva auſſi dans ce tems-là des troupes de France, qui conſiſtoient en deux mille Allemands, & autant de fantaſſins du Dauphiné & du Languedoc, & qui avoient été tranſportées par notre flotte & par celle d'Alger. Cette flotte étoit compoſée d'environ cinquante galéres, de quatre grands vaiſſeaux, & de quelques autres plus petits, avec toute ſorte de munitions de guerre, & quantité de vivres. Elle étoit entrée ſans obſtacle dans le canal de Piombino, & y avoit pris ſans combat ſept vaiſſeaux Genois chargés de blé. On mit à terre à Scarlino les troupes auxiliaires ſous la conduite de Robert Strozzi, dans le tems qu'André Doria étoit dans l'iſle d'Elbe, & qu'il ſe préparoit à partir, ſuivant les avis de Pierre Paceco, pour aller défendre la côte de la mer, contre Dragut qui étoit parti du Levant. Pierre Srozzi s'étant joint à toutes ces troupes, qui formoient douze mille hommes, s'approcha de la ville de Sienne, & reprit Monteroni & Cuna, dont les ennemis s'étoient depuis peu emparés.

Le marquis de Marignan, dont le camp n'étoit pas encore bien fortifié du côté de la porte Romaine, craignant avec raiſon, que les aſſiégez & Strozzi ne vinſſent en même tems tomber ſur lui, tint Conſeil, avant que nos troupes fuſſent arrivées, avec

Jean de Luna & les autres Officiers, & partit si promptement & avec si peu de bruit, qu'on eût cru qu'il prenoit la fuite. Il perdit une grande partie de son équipage, & se retira vers la porte Camollia. Il envoya depuis Chiapino Vitelli à Florence, pour justifier cette action auprès de Côme. Charle de Gonzague, qui avoit assiégé les places voisines, eut ordre en même-tems de revenir avec ses gens, parce qu'il refusoit d'obéïr au marquis de Marignan; & Camille Colonne déjà arrivé à Cortone fut envoyé en sa place.

Cependant les deux partis étoient dans un grand embarras. Le marquis de Marignan, dont la politique étoit de se faire aimer des gens de guerre, leur conseilloit de demander toûjours plus qu'il ne leur étoit dû. Ce qui avoit épuisé les finances de Côme, qui ne pouvoit plus suffire aux frais immenses d'une si longue guerre. Pour Strozzi, lorsqu'il fut proche de Sienne, ne pouvant tirer des vivres que de la ville même, à cause du dégât qu'on avoit fait par tout aux environs, il avoit par-là réduit à de grandes extremitez un peuple dont il devoit être le libérateur. Pour appaiser les murmures qui s'élevoient déjà ouvertement contre lui, ce Général qui étoit campé vers la porte Romaine d'où les ennemis s'étoient retirés, fit un grand discours aux huit députez qui lui furent envoyés. Il releva le courage & l'espoir des Siennois, en leur remontrant que la mésintelligence régnoit parmi les Généraux ennemis; que le marquis de Marignan se rendoit insuportable par ses longueurs & à l'Empereur & à Côme: que Camille Colonne refusoit de lui obéïr; que Gonzague & Charle des Ursins n'obeïssoient qu'avec peine à un Général, qui voulant s'attribuer toute la gloire & tout le profit de la guerre, parloit mal de tous les autres Chefs; il ajoûta qu'il iroit bien-tôt contre l'ennemi, & qu'il lui livreroit une bataille, dont le succès, quel qu'il fût, feroit sans doute lever le siége.

Strozzi alla ensuite à Monteroni qu'il avoit depuis peu repris. Il en tira quatre cens hommes, dont il donna le commandement à Justiniano de Faenza & à Saporozo de Fermo, & qu'il mit dans le monastere de Santa-Bonda, presque ruiné par les ennemis, près de Munistero qu'ils avoient fait fortifier. Comme il se livroit plusieurs combats entre les garnisons qui étoient proche les unes des autres, & que nos troupes retranchées

HENRI II. 1554.

dans le Monastere, harceloient les ennemis, le marquis de Marignan résolut de s'en venger. Il y vint donc avec deux mille Allemands, cinq cens Espagnols, & quelques Italiens choisis. Le premier jour il se contenta de faire entrer des troupes fraiches dans Munistero. Le lendemain il vint comme pour assiéger la place; mais Montluc arriva dans ce moment avec Santafiore, tandis que Strozzi, Lansac & Fourquevaux observoient de l'autre côté les mouvemens des ennemis. On combattit avec chaleur: les ennemis commençoient déjà à plier, lorsque le marquis de Marignan vint rétablir le combat : les Grisons accoururent pour lors à notre secours, & nous sécondérent puissamment. Le marquis de Marignan fut obligé de se retirer, & le champ de bataille demeura enfin à nos troupes. Les Imperiaux ont écrit que nous perdîmes quatre cens hommes dans ce combat, & qu'il y eut autant de blessés. Il est vrai qu'il n'y eut du côté des ennemis que cinquante de tués, & cent de blessés; mais Alfonse Bernal baron de Cagnano, officier d'une grande réputation, y perdit la vie, & Paul Tosinghi, Clement Pietra, Frederic de Fermo, & Sebastien Pizzinardo, furent dangereusement blessés. Montluc a écrit, que ce combat répandit une si grande terreur dans le camp des ennemis, que si les Allemands fussent plûtôt venus, & si l'on eût poursuivi ceux qui faisoient rétraite, leur entiére défaite étoit certaine. Il ajoûte qu'il l'avoit entendu dire lui-même au marquis de Marignan. On mit de nouvelles troupes dans Munistero, & on y fit entrer Bombaglino d'Arezzo avec une compagnie de gens d'élite, afin d'encourager la garnison que le dernier combat avoit ébranlée.

Les Imperiaux sont battus.

Strozzi craignant d'incommoder les Siennois par un trop long séjour, fit passer son armée au travers de la ville avec beaucoup d'ostentation, & de la porte Romaine il alla camper à la porte Ovile vers le couvent des Cordeliers, qui fut aussi-tôt abandonné par Luchino de Fivizzano, suivant les ordres du marquis de Marignan. Ce Général pressé par le besoin d'argent & de vivres, crut qu'il devoit délibérer avec Côme sur le parti qu'il avoit à prendre dans cette conjoncture. Il lui envoya donc Santafiore; & dans le même tems Jean de Luna, chargé en chef des affaires de l'Empereur en Italie, se rendit aussi auprès du duc de Florence, pour obtenir que le marquis de

de Marignan lui cedât dans le Conseil. Après que cette affaire eut été agitée, on conclut qu'il falloit donner bataille, & nous attaquer avec toutes les forces qu'on avoit, de peur que Strozzi n'ayant rien à craindre pendant le siége de Sienne, où l'on étoit occupé, ne fit des entreprises dans l'Etat de Florence : ce n'étoit pas néanmoins le sentiment du marquis de Marignan qui vouloit qu'on poursuivît le siége.

Jean Manriquez étoit déjà arrivé à Cortone avec les troupes Napolitaines, qui composoient environ trois mille hommes de pié, commandées par Cantelmi comte de Popoli, & par Marc-Antoine Colonne, jeune officier de grande espérance, qui étoit Colonel général de la cavalerie. Le marquis de Marignan commença donc par poster Pierre de Monte dans le Fort de la porte Camollia, à la place de François Montacuti mort de maladie, & laissa la garde de Munistero à Louis Borgo, avec quelque renfort ; il se mit ensuite en chemin pour suivre l'ennemi, qui s'étoit déjà rendu à Lucignano.

Cependant Strozzi ayant passé le pont de la Chiana, faisoit des courses jusqu'à Arezzo avec six mille hommes d'infanterie, & se rendoit redoutable en faisant par tout des prisonniers, & un grand butin. Il avoit même attaqué Arezzo, mais vainement ; car cette place fut courageusement défenduë par Camille Colonne & par Bombaglino. Ce Général descendit de-là dans le Valdarno, & après avoir pris & pillé Laterina, il se rendit à San-Sevino, qui appartenoit à Baudoüin frere du Pape, & qui étoit gardée par les troupes de l'un & de l'autre parti. Après avoir reçu des vivres des habitans, il alla camper devant Marciano, & il n'en eut pas plûtôt fait approcher le canon, que Lactantio Pichi du Borgo rendit la place. Le mont Sainte Cecile, la Serre & Oliveto se rendirent aussi. Strozzi ne s'en tint pas là, il commença à assiéger Civitella ; mais l'arrivée du marquis de Marignan fit lever le siége. Comme les deux armées n'étoient pas à plus de trois milles l'une de l'autre, on en venoit très souvent aux mains. Il arriva un jour que Mario de Sforce Santafiore s'étant trop approché des ennemis, eut son cheval tué sous lui, & fut fait prisonnier par Alexandre Palogi.

Le Prieur de Lombardie voulant retirer Sforce son frere des mains de l'ennemi, fut fait prisonnier lui-même, & tous les

HENRI II. 1554.

deux furent menés à Florence. Strozzi passa outre, & vint à Civitella. Il s'éleva pour lors entre les Grisons & les Italiens une grande querelle ; ils en vinrent aux mains, & il en resta près de cent sur la place : ce trouble fut appaisé, quoiqu'avec peine, par la présence du Général, & par le péril où cette émeute les exposoit. Nos troupes campérent ensuite auprès de San-Sevino, où l'on faisoit venir des vivres de Lucignano & des autres places voisines.

Strozzi ayant appris que le marquis de Marignan prenoit le chemin d'Oliveto, résolut d'attaquer Foïano, où Carlot des Ursins s'étoit retranché contre le sentiment de Camille Colonne, avec environ cinquante hommes d'élite tirés de la Romagne, qui servoient sous Guido de Gagliano. Strozzi ayant donc laissé quinze compagnies aux environs de Marciano, alla devant Foïano, & fit d'abord sommer la place de se rendre. Au refus de Carlot des Ursins, on fit approcher le canon du côté de San-Francesco, & l'on fit une grande brêche à la muraille. Les assiégez ayant pris l'épouvante, ne purent resister à nos attaques ; la ville fut prise d'assaut. Ce siége coûta environ cent soixante hommes aux ennemis, qui furent un peu vengés de cette perte par un accident imprévu. Comme le vainqueur ravageoit & brûloit tout, le feu prit à un magasin de poudre, & fit périr soixante de nos gens. La mort de Carlot des Ursins qui fut tué par malheur au moment qu'il alloit se rendre, fut très sensible aux ennemis, & augmenta beaucoup leur perte. Cette expédition fut si prompte, que le marquis de Marignan, qui venoit au secours de la place, ne put y arriver à tems. En revanche, il résolut de faire le siége de Marciano, comptant, ou qu'il prendroit bien-tôt la place, ou que si nos troupes venoient la secourir, il leur livreroit une bataille décisive, qu'il souhaitoit ardemment, parce qu'il avoit plus de troupes que nous. Son armée consistoit premierement en trois regimens, un Napolitain, un Sicilien, & l'autre Corse, qui composoient douze mille hommes d'infanterie ; les deux premiers étoient composez de vieux soldats, & le troisiéme de nouveaux. Côme y avoit ajoûté une compagnie d'Espagnols, commandée par François d'Olgada. Il y avoit encore deux regimens Allemands, environ six mille Italiens, douze cens chevaux-legers, & trois cens gendarmes. Ce Général arriva devant Marciano

à la tête de son armée. Au bruit de son arrivée, nos troupes répanduës de part & d'autre se rallierent & se retrancherent dans la citadelle.

Strozzi ayant fait fortifier Foïano, & pris des vivres, dont il y avoit abondance dans la place, envoya devant le comte Collatino, pour annoncer sa venuë à la garnison de Marciano. Il arriva en effet avec son armée divisée en trois corps. Ce Général étoit à l'avant-garde composée de la plus grande partie de la cavalerie, de deux mille mousquetaires commandés par la Mirandole, & de plusieurs compagnies Françoises rangées sur les aîles. Les Allemands formoient le centre de la bataille, & les Grisons l'arriere-garde, qui étoit aussi couverte de tous côtés par des compagnies Italiennes. Il n'y avoit dans notre armée que dix compagnies d'Allemands, autant de Grisons, quatorze de François, & environ six mille Italiens. Comme les deux armées, campées auprès de Marciano, n'étoient separées l'une de l'autre que par une vallée, elles ne tarderent pas longtems d'en venir aux mains. On se battit vivement, mais la victoire demeura incertaine. Cette action eût été une très grande bataille, si les deux Généraux tranquilles l'un & l'autre dans leur quartier, ne se fussent pas contentés d'envoyer de tems en tems des troupes fraiches, pour relever celles qui étoient fatiguées. Après huit heures de combat, comme la nuit survint, on fit peu à peu retraite de part & d'autre. Selon les auteurs Imperiaux nous perdimes quatre cens hommes dans ce combat, & entr'autres Albertaccio del-Bene : Aurele Fregose, Saperoso de Fermo, Louis Carissimi, & Vincent Taddei y furent blessés. Les ennemis ne perdirent que cent hommes. Jean-Baptiste Martini aide de camp de la cavalerie y fut tué : Diego de Luna fils de Jean, & 150 autres Officiers furent blessés. On revint à la charge le lendemain, mais nos troupes furent battuës. Ce succès ranima le courage des ennemis, & ralentit beaucoup l'ardeur de nos soldats. D'ailleurs leur artillerie, qui faisoit feu sans cesse, foudroyoit surtout nos rangs de cavalerie. Ensorte que nous eumes cent vingt cavaliers ou chevaux emportés par le boulet en trois jours. Le canon dans cette bataille fut plus à craindre que le mousquet. Au reste les deux armées souffroient beaucoup de part & d'autre ; car nos troupes n'ayant pour tant de monde qu'une seule

HENRI II. 1554.

fontaine dans leur camp, étoient obligées de faire venir de l'eau de Lucignano qui étoit loin de là, & les Imperiaux l'aloient chercher à plus d'un mille dans la Chiana; encore faloit-il plus souvent la disputer & se battre. Pour surcroît d'incommodité, les chaleurs furent très grandes sur la fin du mois de Juillet, & les deux armées souffrirent également.

Le marquis de Marignan & Jean Manriquez n'étoient pas d'avis de risquer une bataille. Ils pensoient qu'il valoit mieux se retirer & camper dans un lieu plus avantageux, persuadés que les forces des François, déjà affoiblies par la disette des vivres & par les longs travaux, seroient bien-tôt entierement abatuës. Jerôme d'Albizi, qui assistoit dans le Conseil au nom de Côme, réfuta ce sentiment. Il fit voir qu'il ne convenoit point de décamper, & remontra que quelque desavantageux que fût le lieu où ils étoient, la situation de notre armée étoit encore plus triste; que privée de toute sorte de vivres, elle alloit bien-tôt donner des marques de sa foiblesse; qu'une retraite releveroit son courage abattu; que dans la conjoncture présente, se retirer c'étoit avoüer sa défaite; que de tous côtez les esprits étoient en suspens, & que ceux qui n'avoient point encore pris de parti, embrasseroient sans doute celui que la victoire sembleroit favoriser: il entendoit alors parler du Pape, qui ennemi des Espagnols favorisoit secretement nos intérêts, & attendoit l'issuë d'un combat pour faire éclater ses intentions. Enfin on jugea à propos de consulter Côme sur une affaire si importante; & jusqu'à ce qu'on eût sçu son sentiment, on résolut de se retrancher dans le camp, & d'attendre les mouvemens de notre armée. Côme approuva fort le sentiment d'Albizi, & voulut absolument qu'on engageât la bataille, si nos troupes faisoient quelque attaque. Le Marquis n'ignoroit pas qu'on ne pouvoit exécuter sans peril les ordres de Côme. Cependant il s'y soûmit, & présumant un bon succès de l'heureuse étoile & de la prudence de son maître, il se détermina enfin à une action générale.

Bataille de Marciano, entre le marquis de Marignan & Pierre Strozzi, qui est vaincu.

Strozzi voyant les ennemis tranquilles dans leur camp, eux qui jusque-là avoient fui l'occasion de combattre, & avoient paru disposés à décamper bien-tôt, informé d'ailleurs que les Grisons de son armée commençoient à murmurer faute de payement, & que corrompus par le marquis de Marignan, ils

méditoient une révolte, crut qu'il devoit prévenir le danger qui le menaçoit. D'ailleurs le comte de Bagno avoit surpris, dans le territoire de Cesene dépendant du Pape, vingt-quatre mille écus d'or, qu'on envoyoit de Venise à Strozzi, pour payer ses troupes. Ce Général résolut donc de décamper promptement, & de prendre son chemin vers Lucignano & Foïano. Pour donner à son départ précipité un air plus honnête, il envoya sans bruit le soir du premier d'Août le bagage & le canon, & ayant rangé de grand matin son armée en bataille, il se disposa à partir. Le marquis de Marignan, qui informé par ses espions, observoit le mouvement de notre armée, envoya sur le champ soixante maîtres avec deux mille Espagnols contre nos troupes, qui marchoient en ordre de bataille par les montagnes dont les chemins conduisent à Foïano, avec ordre d'amuser l'ennemi, jusqu'à ce qu'il survînt lui-même avec toute l'armée. Après quelques escarmouches, les deux armées descendirent enfin dans une vallée spacieuse, divisée par un fossé profond où tomboient toutes les eaux des montagnes voisines. Les deux armées n'étant separées que par ce fossé, se mirent en bataille. Il y avoit apparence que celui des Généraux qui passeroit le premier avec son infanterie auroit du désavantage.

Le marquis de Marignan avoit disposé son armée en trois corps. Dans le premier, étoient deux mille Espagnols commandés par François d'Aro gouverneur de la citadelle de Florence; quatre mille Allemands commandés par Nicolas Madruce formoient le second; Joseph Cantelmi comte de Popoli étoit à la tête du troisiéme, avec six mille hommes de pié Italiens : Santafiore & Noel Nugolara étoient postés sur la gauche, où la campagne s'élargissoit, avec mille chevaux suivis de la gendarmerie. Le marquis de Marignan voltigeant dans les rangs avec Jean de Luna, Manriquez, & Camille Colonne, exhortoit les soldats à combattre courageusement.

Strozzi avoit divisé son armée en quatre corps : à la droite étoient les Allemands, couverts d'un côté des Grisons, & de l'autre des François. La gauche étoit occupée par l'infanterie Italienne : elle étoit aussi nombreuse que celle des ennemis, mais leur cavalerie l'emportoit sur la notre; c'est ce qui décida de la victoire. Jean de Luna, & Marc-Antoine Colonne, qui conduisoit l'arriere-garde, passerent le fossé, & n'eurent

Henri II. 1554.

pas plûtôt donné ſur notre cavalerie commandée par la Mirandole, que le capitaine Bighet, qui portoit l'étendart de la Colonelle, lâcha le pié ſans attendre l'ennemi, & entraîna ſa troupe avec lui. Cet Officier n'étoit peut-être coupable que de lâcheté; ou peut-être étoit-il auſſi gagné par le marquis de Marignan. Strozzi, quoique bleſſé, fit tous ſes efforts pour rétablir le combat: deux fois renverſé & deux fois remis à cheval, il monta ſur celui de Montacuti, qui aima mieux s'expoſer lui-même au péril que d'y laiſſer ſon Général. Strozzi ſe tourna enfin vers l'infanterie, ſon unique reſſource: mais il la trouva fort ébranlée, par la fuite de la cavalerie qui venoit de l'abandonner: il la ranima néanmoins ſi bien par ſa préſence, qu'elle garda ſes rangs, & fit face à l'ennemi avec la même aſſurance que ſi elle eût voulu combattre.

Le marquis de Marignan, content d'avoir mis en fuite la cavalerie, crut qu'avant de donner ſur l'infanterie, qui ne s'étoit point ébranlée, il faloit faire tirer quelque tems ſon artillerie. Le feu du canon obligea enfin nos troupes de franchir le foſſé, & d'en venir aux mains, malgré le déſavantage du lieu & l'inégalité des forces. Elles enfoncerent d'abord les Eſpagnols, qu'elles avoient en tête: mais ayant été repouſſées par les Imperiaux, elles furent chargées en flanc par la cavalerie dont elles ſoûtinrent l'attaque avec beaucoup de valeur pendant deux heures; elles ne purent néanmoins éviter leur défaite. Strozzi, quoique bleſſé d'un coup dans l'aîne, ne ſe retira du combat qu'à la priere de ſes amis. Après avoir fait toutes les fonctions d'un grand Général, il prit le chemin de Lucignano avec le reſte de l'armée. Les hiſtoriens Imperiaux ont écrit qu'il périt dans ce combat environ quatre mille hommes preſque tous François; mais ſelon d'autres, il n'en reſta que mille, ce qui me paroit plus croyable. Valleron colonel général de l'infanterie Françoiſe, un des freres de Corneille Bentivoglio, & Gino Caponi y perdirent la vie. Remond de Pavie de Fourquevaux; fut fait priſonnier; c'eſt lui qui avoit amené le ſecours de Parme: il ſe diſtingua en cette journée à la tête du corps des Griſons, dont il eut le commandement, à la place de leur Général tué au commencement de la bataille. Paul des Urſins, le comte de Cajazzo, le comte Ottaviano de Tiene, & un autre frere de Corneille Bentivoglio furent auſſi faits priſonniers.

Parmi les bannis de Florence on prit Flaminio de la Casa, Pierre Martelli, Baccio Arrighi, & Jerôme Ciardi, qui furent tous envoyez à Côme, avec Jean-Baptiste Strozzi pris le jour précédent, & avec environ cent drapeaux. Mazino del-Bene fut aussi pris, mais délivré par le crédit de Santafiore. Jean-Baptiste Altoviti, Julien de Medicis, & Jean-Francois Giugni allerent joindre Strozzi. Les ennemis ne perdirent pas beaucoup de monde; de leur côté Mazzaloste de Cascina, Sebastien Gigli Lucquois, & Gregoire Mendez Espagnol, capitaine des Arquebusiers à cheval, furent tuez.

Montluc dit dans ses mémoires que Strozzi, par le conseil de del-Bene, avoit décampé pendant le jour, & à la vuë des ennemis; & il regarde cette action comme une grande imprudence, parce que selon tous ceux qui sçavent la guerre, lorsque deux armées sont en vuë l'une de l'autre, celle qui se retire la premiere, céde nécessairement la victoire à l'autre. Cette maxime n'étoit pas assurement inconnuë à Strozzi, lui qui étoit un des plus grands généraux de son tems. Nous fimes bientôt après cette funeste épreuve à S. Quentin, & ensuite à Craon en Anjou. Montluc n'avoit pas manqué d'en avertir Strozzi, & lui avoit conseillé de partir plûtôt de nuit que de jour, lui remontrant que par ce moyen son départ étoit plus sûr, & n'en seroit pas moins honnorable, témoin le Roi François I. qui à Landrecy avoit sans deshonneur fait plier bagage, & étoit parti de nuit, ne pouvant le faire de jour, sans s'exposer à un péril évident. J'ai oüi dire depuis à del-Bene que Montluc l'accusoit faussement d'avoir donné ce conseil à Strozzi, & que ce Général, contre son sentiment, avoit voulu partir de jour, soit qu'il fut persuadé que l'ennemi n'en viendroit pas à une bataille, soit qu'il jugeât qu'il étoit honteux de se retirer de nuit.

Cependant Montluc, informé du dessein de Strozzi par Lecussan qu'il lui avoit envoyé, & prévoyant ce funeste événement, fit un discours au Sénat de Sienne, pour avertir les Siennois du péril évident qui les menaçoit, & les exhorta au nom de leur liberté, de leur ancienne valeur, & des bienfaits du Roi, de persévérer constamment dans leur juste & généreuse résolution; de maintenir dans la ville la discipline militaire, & de faire venir des vivres de la campagne,

HENRI II. 1554.

de les distribuer sobrement, & de se préparer à tout souffrir, en attendant le secours du roi Très-Chrétien. Ces paroles firent impression sur l'esprit des Siennois; ensorte que la nouvelle d'une si grande défaite leut causa moins de douleur & d'abattement, & qu'ils se préparerent avec plus d'ardeur à la défense de leur ville, comme s'ils n'eussent eu plus rien à craindre.

Strozzi s'étant retiré à Lucignano après le combat, ne se laissa point abattre, mais soûtint son malheur courageusement, rallia ses troupes, & fit de nouvelles levées. Il renvoya Corneille Bentivoglio, avec quarante maîtres à Sienne, où il avoit déjà envoyé le capitaine Combas aussi-tôt après sa défaite; & après avoir donné la garde de Lucignano à Alto-Conti, avec promesse de lui envoyer du secours, il se fit porter à Montalcino, avec Aurelle Fregose qui étoit aussi blessé. Le marquis de Marignan enivré de sa victoire ne sçut point en profiter; ce qui arrive souvent aux vainqueurs: craignant que Strozzi ne ralliât sa cavalerie, & ne revint à la charge, il demeura sans rien faire, & ne marcha que le lendemain vers Lucignano. A son arrivée, Alto-Conti se défiant de la fidélité des habitans & du courage de la garnison, préféra son salut aux ordres de son Général, & abandonna la place. Les habitans voyant qu'il se retiroit, ouvrirent les portes au vainqueur, & lui en presenterent les clefs. Les ennemis prirent aussi en chemin les pieces de canon que Strozzi avoit envoyées devant. La lâcheté d'Alto-Conti ne demeura pas long-tems impunie. Strozzi, auprès de qui il se rendit pour justifier son action, lui fit trancher la tête. Il fit pendre en même tems le Cornette de la Colonelle, pour avoir si indignement lâché le pié au commencement de la bataille. Si la sévérité qu'il exerça alors à l'égard de ces deux hommes fut inutile, elle fut du moins le juste châtiment de leur lâcheté. Cette défaite arriva le 2. d'Août, fête de S. Etienne evêque de Florence. On fit en cette ville des prieres pendant trois jours en action de graces; on y témoigna une joye publique, & Côme pour éternifer la mémoire d'un si heureux événement, dont il s'attribua même tout l'honneur, établit un ordre de Chevalerie. Il fut d'autant plus sensible à cette victoire, qu'elle avoit été remportée par ses conseils,

contre

contre le ſentiment du marquis de Marignan & des autres Généraux.

On a remarqué que le lieu où ſe donna la bataille, ſe nomme communément Gallicidio [1]. Auſſi les ennemis prirent ce nom pour un augure de la défaite des François. Côme envoya en Flandre Ferdinand Saſtre, pour faire ſçavoir à l'Empereur la nouvelle de cette victoire, avec ordre de paſſer enſuite en Angleterre, pour l'annoncer à Philippe. Elle fut reçûë avec beaucoup de joye par ces deux Princes : l'Empereur qui étoit pour lors campé auprès de Renty, & ſur le point de livrer bataille au Roi, dit d'un air gai & préſomptueux, qu'il mettroit bientôt le comble à cet heureux ſuccès, par une victoire plus ſignalée encore, qu'il alloit remporter ſur les François : mais, comme on l'a vû, il fut trompé dans l'eſperance dont il s'étoit flatté. Trois jours après la priſe de Lucignano, le marquis de Marignan retourna au ſiége de Sienne. Buonconvento, Cuna, Monteroni, & les places voiſines lui furent ouvertes ſur ſon chemin. Ce Général ayant poſté le régiment de Corſe dans le couvent des Cordeliers, & celui de Sicile dans celui des Chartreux, s'étoit logé avec le reſte de l'armée à Arbia-rotta, à trois milles de la ville ſur le chemin qui mene à Montalcino. Il ferma de tous côtez les avenuës, inveſtit plus étroitement la ville, & mit de nouvelles troupes dans les Forts de la porte Camollia & de Muniſtero. Il crut en même tems qu'il lui importoit beaucoup de ſe rendre maître de Montecarlo, où l'on avoit déja envoyé Sigiſmond comte de Roſſi, qui avoit inveſti cette place, ſans pourtant avoir fait encore aucune attaque.

Lorſque la nouvelle de la défaite de nos troupes auprès de Marciano ſe fût répanduë, Giovacchino Guaſconi, qui étoit dans la place avec d'autres bannis de Florence, ſçachant que le marquis de Marignan approchoit, qu'il n'y avoit point de ſecours à eſperer, & que d'ailleurs il y alloit de ſa vie comme un des bannis de Florence, (parce qu'à leur égard on n'obſervoit point les loix de la guerre) il abandonna ſon bagage, mit dans la citadelle quatre pieces de canon qu'on avoit fait venir de Parme avec des troupes auxiliaires, &

1 Gallicidio vient de *Gallorum cædes*, défaite des Gaulois.

HENRI II. 1554.

partit secrettement. Le comte de Rossi ne laissa pas de le poursuivre, quoiqu'il eût appris trop tard sa fuite : cependant Guasconi arriva sans perte à Lucques, avec ceux qui l'accompagnoient.

Comme Strozzi, qui étoit blessé, étoit demeuré à Montalcino, & que Montluc étoit fort malade à Sienne, on jugea à propos, pour ne pas laisser perir entierement les affaires des François, de faire venir Lansac de Rome, où il étoit retourné après l'arrivée de Montluc à Sienne. Lansac étant venu à Montalcino, en partit de nuit à pié le 11. d'Août, avec Theophile comte de Calcagnini, qui avoit été échangé avec Paul Sforce de Santafiore; mais comme il se servoit de guides qui ne sçavoient pas bien les chemins, il fut surpris par les ennemis, & amené à Florence, où il fut long-tems gardé dans la forteresse de San-Miniato. La prise de Lansac, & la maladie de Montluc que l'on disoit mort, étoient des circonstances bien fâcheuses pour Strozzi, qui n'étoit pas guéri lui-même de ses blessures. Il crut devoir se rendre à Sienne. Il partit donc de nuit, accompagné de François Bandini archevêque de la ville, avec trois compagnies d'infanterie commandées par Montauto*, Chiaramonte, & François des Ursins, & avec deux escadrons de cavalerie, que commandoit Serillac lieutenant de Marsilli de Sipierre*. Il vint d'abord à Crévoli, où s'étant joint à trois compagnies Italiennes, il prit le chemin de Sienne, suivi d'un convoi de plus de cent bêtes de charge qui portoient des vivres. Ce Général étant arrivé auprès de la porte de S. Marc, tomba malheureusement dans une embuscade, où étoient postés Jean-Baptiste d'Arco lieutenant de Madruce, avec deux compagnies d'Allemands, & deux cens Espagnols, & Hippolyte Girano avec quelques chevaux-legers. On se battit vigoureusement. Strozzi fit dans cette occasion les fonctions de capitaine & de soldat : mais nos troupes se voyant accablées par le nombre eurent recours au stratageme. Serillac ayant fait porter par hazard plusieurs trompettes, en fit sonner dans le tems du combat. A ce bruit, les ennemis croyant que nôtre cavalerie approchoit, se retirerent, & on vit tout à la fois les vainqueurs prendre l'épouvante, & les vaincus la fuite. Strozzi ayant mis pié à terre avec l'Archevêque de la ville,

* *Ou* Montacuti.

* *Ou* Cipierre.

& Odet de Selves, qui étoit venu de Venise pour remplir à Rome la place de Lansac, rencontra sur le point du jour Serillac, dans le tems qu'il ne sçavoit lui-même quel parti prendre [1]. Strozzi ayant appris de lui ce qui s'étoit passé, rallia les fuyars, fit rassembler les bêtes de charges, & prit le chemin de la ville. Nôtre perte en cette occasion fut égale à celle des ennemis. Les deux partis croyant avoir eu l'avantage, témoignerent une joye pareille. Nos troupes néanmoins pouvoient plus justement se glorifier, puisque malgré l'ennemi, nôtre Général & nos autres Officiers étoient entrés dans la ville avec le convoi. Cette action à la vérité fut hardie & peut-être téméraire ; elle pourroit même flétrir la gloire d'un grand Capitaine. Mais l'extremité où se trouvoit pour lors réduite la ville de Sienne la rend excusable : il est toujours vrai de dire, que Strozzi donna dans cette occasion un témoignage éclatant de son zéle pour la cause commune, même au péril de sa propre vie. Car quel risque ne couroit-il pas, s'il fût tombé entre les mains de Côme, qui eût été pour lui inéxorable ?

Lorsqu'il fut arrivé dans la ville, il encouragea les habitans, en leur faisant esperer un prompt secours : on mit ordre en même tems aux affaires de la république, Claude Zuccantini fut créé Capitaine de la Bourgeoisie. Comme on ne s'accordoit pas sur le choix des huit personnes qui devoient être chargées des affaires de la guerre, Enée Picolomini fut d'avis qu'on remît à Montluc, à Strozzi, à de Selves, & à S. Luc depuis peu envoyé de la Cour, le pouvoir de les élire, à condition néanmoins que, suivant les droits & les anciennes coûtumes de la République, on en choisiroit deux sur chacune de quatre petites montagnes, qui partagent la ville en quatre quartiers. On nomma donc dans l'Ordre du peuple Mario Bandini, & Jerôme Spannocchi ; dans celui de la noblesse Claude Tolomei, & Deiphobe Turamini ; dans celui des Officiers de Police Marc-Antoine Amerighi & Enée Savini ; & enfin dans l'Ordre nouveau, Pierre-Antoine Pecci, & André Tricherchi. On jugea à propos de faire

1 On a cru qu'il y avoit ici une faute dans le texte ; & à la place de, *& ipsum quid ageret dubium*, on a crû devoir lire, *& ipse quid ageret dubius*.

sortir de l'hôpital de Scala les enfans, les femmes, & les malades, qui consumoient quantité de vivres. On en ôta le gouvernement aux Administrateurs ordinaires, & on le donna à d'autres personnes.

Lorsque Strozzi étoit à Sienne, deux cens Mousquetaires qui s'étoient détachés de lui pour aller à Capraio, voulurent se jetter secretement dans la ville. Mais ayant été surpris, les uns se sauverent dans la ville même, & les autres furent pris ou tués. On enleva le drapeau d'Antoine Caraffe, qui fut ensuite Cardinal. Le marquis de Marignan ayant résolu de se rendre maître de Capraio, à quatre milles de Crevoli, parce que ses troupes en étoient incommodées, y envoya Gabriel Serbelloni fils de sa sœur, avec quinze cens Espagnols, & deux pieces de canon. Les Habitans de Capraio ayant refusé de se rendre, on fit battre la place, qui bientôt fut prise d'assaut; tous les habitans, aux enfans & aux femmes près, furent passés au fil de l'épée. Après cette expédition, Murli, Montpertuso & Treguanda, places situées entre Crevoli & Montalcino, se rendirent à l'ennemi: cependant Strozzi, après avoir déjà passé douze jours dans Sienne, voyant que la santé de Montluc se rétablissoit de jour en jour, en partit de nuit le 12. de Septembre, accompagné par de Selves, par l'Archevêque de la ville, & par Enée Picolomini, avec cent cinquante mousquetaires, & vingt-cinq maîtres, & alla à Casoli, d'où il se rendit à Montalcino.

Comme les places de Montereggioni & de Casoli incommodoient beaucoup les Florentins, Côme pressoit le marquis de Marignan d'employer toutes sortes de moyens pour en chasser nos garnisons. Connoissant le caractére de ce Général, il lui avoit donné, pour le faire agir, les biens de Bindo Altoviti, qui avoit été proscrit. Ces biens montoient à plus de vingt mille écus d'or. On envoya donc Jule comte de Montevecchio, & Alexandre de Caccia, avec sept compagnies, qui composoient environ mille hommes de pié, & deux compagnies d'Espagnols nouvellement arrivés de Hongrie. Ils attaquerent en chemin Menzano, place foible, mais dont les habitans refuserent de se rendre, & resisterent courageusement à leurs attaques. Ils allerent de-là à Montereggioni qui étoit bien fortifié, & dont Strozzi avoit confié la

garde à Joannin Zeti avec une bonne garnison. Ce Gouverneur sondé par le marquis de Marignan, avoit promis de rendre la place à des conditions honnêtes, si l'on en faisoit approcher des troupes. Après quelques conferences avec François de Medicis, qui avoit été blessé à Menzano, on arrêta les articles de la capitulation; on fit ensuite approcher huit pieces de canon, qui firent brêche, & aussitôt la place fut renduë, par l'entremise de Concino & de Jacque Tabusso, aux conditions suivantes; Que la garnison sortiroit avec son bagage, enseignes déployées, tambour battant, mêche allumée, & que Zeti avec les autres bannis de Florence, qui avoient été condamnez comme criminels d'état, seroient absous, rappellés dans leur payis, & rétablis dans leurs biens. Le canon fut pris, & la place mise entre les mains d'Alexandre de Caccia, qui étoit là de la part de Côme. On en donna ensuite le gouvernement à Tabusso, avec une garnison suffisante.

L'action honteuse du traitre Zeti, en qui Strozzi avoit une grande confiance, fit craindre ce Général pour Casoli, dont Pompée de la Crocé Milanois étoit gouverneur: il y envoya Camille Martinengo, qui ne trouva pas plus de fidélité dans celui-ci que dans l'autre. En effet le marquis de Marignan s'étoit rendu maître en chemin de Chiusdino, où il laissa Loüis de Doara avec une compagnie de cavalerie, & François de Montauto, avec une autre compagnie d'infanterie; il prit Menzano, où étoit enfermé Jerôme Serbelloni fils de sa sœur, qui avoit été fait prisonnier quelque tems auparavant. Après ces expéditions, il parut devant Casoli, avec cinq compagnies d'Imperiaux, & autant d'Espagnols, & en ayant fait approcher six pieces de canon, il fit brêche à la muraille. Crocé gagné par un de ses amis, que le marquis de Marignan avoit amené, traita avec les ennemis dans leur camp, où il resta. Les conditions étoient si ignominieuses, qu'il en eut honte lui-même: il n'osa aller retrouver Martinengo, qui se voyant abandonné, & ne pouvant se fier à la compagnie de Crocé absent, laquelle faisoit la plus grande force de la place, en sortit imprudemment ou malgré lui, sans saufconduit, pour conferer avec le marquis de Marignan. Il fut arrêté & contraint de souscrire aux conditions. La place fut

HENRI II. 1554.

pillée par les Allemands, par les Espagnols, & par les voisins même. Le Marquis acheta de la garnison, à vil prix, les vivres qui y étoient en abondance, & les fit soigneusement garder pour l'usage de l'armée. Radicodoli & Monteguidi se rendirent aussi-tôt.

Charle de Gonzague qui gardoit la côte de la mer, attaqua ensuite Monteritondo, avec la troupe Espagnole commandée par Ferdinand de Silva. Après que la place eut été battuë avec deux pieces de canon, les assiégez offrirent de se rendre; mais les Espagnols qui n'obéïssoient qu'avec peine à Gonzague, refuserent malgré lui d'écouter la proposition des assiégez; ils donnerent l'assaut, prirent la place & la pillérent. On y trouva quantité de vivres, que le Marquis, qui y étoit venu en diligence, acheta à bon marché pour la subsistance des troupes. On mit dans la place, au nom de Côme, Camille Landini de Volterra avec une garnison. Peu de tems après Massa, où commandoit Jean Sassatello, fut renduë par les habitans, à la sollicitation d'Achille Geri, aussi-tôt que Gonzague fut arrivé. Notre garnison demeura dans la citadelle, mais dès qu'on eut fait approcher le canon, elle capitula, & en sortit de nuit, de peur que les soldats ennemis ne lui fissent quelque violence. Corvatte de Perouse y entra & en prit possession au nom de Côme. On prit aussi Girifalco, Travale, Prata & Tatti, villes que l'amour de la liberté, ou l'attachement aux François portoit souvent à la revolte. Côme fut d'avis qu'on en rasât les murailles.

Courage des Siennois.

Cependant la ville de Sienne étoit aux abois, depuis le départ de Strozzi. Montluc, à qui la garnison, presque toute composée d'Allemands, étoit suspecte, craignant que la faim & les autres miseres qu'entraîne un long siége, ne portassent enfin les habitans à se soûlever & même à se rendre, harangua les gens de guerre, & leur ayant fait esperer du secours, il leur fit prêter serment de fidelité. Reckrod jura pour les Allemands, & assura qu'ils étoient déterminés à tout endurer. Les Siennois protestérent aussi, qu'ils mourroient plûtôt de faim avec leurs enfans & leurs femmes, que de manquer de fidelité au Roi. Montluc applaudit fort à une si noble résolution: il leur conseilla de distribuer les vivres avec plus de ménagement, & leur dit que l'abstinence seroit non-seulement salutaire

à leur ame, mais encore à leur corps. Il députa ensuite Lecussan au Roi, pour lui faire sçavoir la situation de Sienne, & lui demander du secours. Le Senat lui députa en même tems Bernardino Buoninsegni.

Strozzi étoit arrivé à Grosseto, dans le dessein de contenir par sa présence les places voisines, & surtout Portercole, pour qui il craignoit quelque attaque. Il y avoit déjà envoyé cinq cens hommes de pié, commandés par Charle Caraffe, Mathieu Stendardo, Moretto Calabrois, & Alexandre de Terni, qui étoit rentré dans le service de France, après la prise de Montecatino. Mais ayant été attaqués en chemin par les Allemands qu'ils battirent d'abord, ils furent enfin défaits & mis en fuite par Louis de Doara, qui survint avec deux cens Espagnols. Stendardo fils de la sœur de Caraffe fut pris, avec la plûpart des femmes & des enfans qu'on envoyoit de Sienne à Grosseto, & qu'on obligea de retourner dans la ville.

Côme, qui vouloit presser la ville de Sienne, avoit demandé du renfort au cardinal Pacheco viceroi de Naples, & il en avoit obtenu aisément, parce que Dragut s'étoit retiré. Ce général Turc étoit descendu sur les côtes de la Calabre, comme on étoit convenu, & après avoir pillé le château de Peste, étoit entré dans le golfe de Venise, & s'étoit retiré à Durazzo sans faire aucune autre entreprise. Le prince de Salerne l'avoit pressé néanmoins de venir jusqu'à Naples, & lui avoit representé, mais envain, que la vuë de sa flotte causeroit quelque mouvement dans la ville; que ceux de son parti qui y étoient en grand nombre, pourroient le recevoir, & que peut-être par-là il se rendroit maître de Naples. Les soupçons qu'on eut qu'Ascanio Colonne avoit été sollicité par le prince de Salerne, de faire quelque entreprise sur l'Etat, obligerent Philippe de donner ordre à Marc-Antoine Colonne (fils d'Ascanio) qui servoit alors l'Empereur dans la Toscane, de s'emparer des places qui appartenoient à son pere dans l'Abruzze & dans la campagne de Rome. Pacheco avoit en même tems ordonné qu'on se saisît d'Ascanio dans l'Abruzze, & qu'on le constituât prisonnier. Quelques-uns rapportent que la cause de la prison d'Ascanio fut qu'il avoit averti le prince de Salerne son intime ami, qui étoit pour lors dans la Toscane, que les Imperiaux avoient envoyé un assassin pour le tuer.

HENRI II. 1554.

La ville de Mehedia est détruite.

Le Viceroi voyant le Royaume assuré au dedans & au dehors, envoya au duc de Florence un secours de quinze cens Espagnols, & donna ordre à André Doria de les mener dans la Toscane; il y ajoûta encore cinq cens hommes qu'on fit venir de Mehedia[1], ville qui avoit été depuis peu rasée par ordre de l'Empereur. Cet événement me paroit digne de quelque attention. Après la prise de Tripoli, les Imperiaux craignoient avec raison pour Mehedia : il arriva alors parmi les Espagnols sujets à se mutiner une émeute, qui augmenta encore leur frayeur. Les soldats accusoient Sanche de Leiva successeur d'Alvare de Vega, d'avoir retenu trente mois de leur paye : la fureur les transporta tellement, qu'ils oterent à Leiva le gouvernement de la place, & le chasserent de la ville : peu s'en fallut qu'ils ne le fissent mourir. Ils ne se bornerent pas là ; ils changerent leurs Officiers généraux, leurs Colonels, leurs Capitaines, & élurent pour commandant Antoine d'Aponte. Leiva aïant envain employé les amis qu'il avoit dans la troupe, pour appaiser cette revolte, passa en Sicile, où ayant appris que D. Juan de Vega, n'avoit pas mieux reussi que lui, il vint trouver l'Empereur à Bruxelles, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, & se justifier du crime de concussion qu'on lui imputoit. Les séditieux envoyerent en même tems Jean Falcone, pour plaider leur cause devant ce Monarque. L'affaire demeura indécise jusqu'à une plus ample information, & on envoya Ferdinand d'Acuna avec un pouvoir absolu de la terminer, & de pardonner aux Mutins. Il avoit ordre aussi de faire raser Mehedia, après néanmoins en avoir conferé avec le cardinal Pacheco viceroi de Naples, & D. Juan de Vega viceroi de Sicile. L'intention étoit que les Turcs ne pussent jamais rétablir cette place, dont la conservation causoit des frais immenses & superflus, & dont la prise eût été très préjudiciable à l'Italie, & sur tout à la Sicile.

Cependant D. Juan de Vega gagna quelques-uns des principaux de la garnison, & entre autres Jean Osorio & un certain Vega. Il se servit d'eux pour former un autre faction contraire à la premiere, qu'il écrasa par ce moyen. Ensuite il donna ordre qu'on lui amenât promptement en Sicile tous les chefs de la révolte. On n'eut pas plûtôt commencé à exécuter

1 ou Africa, ville de Barbarie en Afrique.

ces

ces ordres, que la forteresse où l'on avoit enfermé les prisonniers fut prise par les Turcs, qui se saisirent d'eux, & les mirent à la rame. Alfonse fut pris & mené à Constantinople, où il mourut miserablement. On fit partir bientôt après pour Mehedia Osorio de Quiñones, & on envoya en Sicile au Viceroi les autres complices de la révolte, qui reçurent à Palerme & en d'autres lieux la punition qu'ils méritoient.

Avant que d'Acuña exécutât l'ordre qu'il avoit de faire raser Mehedia, on avoit fait demander, suivant le conseil de Pacheco & de Vega, à Claude de la Sangle, élû grand-maître de Malte après la mort d'Omedes, si les chevaliers de l'Ordre, qui avoient entrepris de garder Tripoli qu'on avoit perdu, voudroient bien se charger de la défense de Mehedia, pour vingt-quatre mille écus d'or, que l'Empereur s'obligeroit de leur donner tous les ans, sur les revenus de la Sicile qui n'en étoit pas trop éloignée. Le Grand-Maître fit examiner cette affaire dans le Conseil de l'Ordre. On envoya, pour observer la situation de la place, Leon Strozzi, qui avoit été fait depuis peu général des Galéres de Malte. A son retour les sentimens furent partagés : mais enfin on se détermina à ne se point charger de la défense de Mehedia, parce que l'argent qu'on offroit n'étoit pas suffisant, & que d'ailleurs l'acceptation de la proposition pouvoit déplaire au roi de France, qui avoit depuis peu fait alliance avec les Turcs. On députa donc deux chevaliers en Flandre vers l'Empereur, pour lui faire des remercimens de la part de tout l'Ordre, & s'excuser de ce qu'ils ne pouvoient se charger de la défense de cette place. L'Empereur reçut en bonne part leurs excuses, & donna ordre à d'Acuña de faire raser Mehedia.

D'Acuña partit pour l'Afrique, & à son arrivée il fit grace aux soldats, & leur paya une partie de leur solde: ensuite il fit mettre sur des vaisseaux le canon, les munitions, & les troupes, & fit même recueillir religieusement les ossemens des capitaines qui avoient été inhumez dans la principale Eglise, de peur qu'ils ne demeurassent en la puissance des Barbares. Ensuite il commença à exécuter les ordres qu'il avoit. Il fit faire vingt-quatre mines pour faire sauter la ville, où il ne laissa que les boute-feux. A un certain signal on mit le feu aux

HENRI II. 1554.

méches, & toutes les mines, excepté une, joüerent en même tems. Les murailles & les tours furent renversées avec un fracas épouvantable, & toute la ville fut bouleversée de fond en comble. Ainsi périt la plus forte & la plus florissante ville de toute l'Afrique, dont elle portoit même le nom: triste exemple de l'instabilité des choses de la terre.

Suite de la guerre d'Italie & du siége de Sienne.

Je reviens à la guerre d'Italie. Le marquis de Marignan, devenu redoutable depuis la bataille de Marciano, crut avec les forces qu'il avoit ne devoit plus souffrir que la garnison de Chiusi violât tous les jours par des pillages les articles de la trêve, dont on étoit convenu avec la garnison de Montepulciano. Il ordonna donc à Leonida Malatesti, commandant de la cavalerie détachée pour cette expédition, de faire des courses, & de venger les pertes qu'on avoit faites. Malatesti fut chargé à son retour par Adrien Baglioni qu'il rencontra. Nos troupes prirent Richard Mazzatosto, dont le cheval fut tué sous lui, & Antoine Marie de Perouse capitaine d'infanterie.

Après la prise de Massa, Gavorano fut rendu à la premiere sommation, par le lieutenant de Maherbal des Ursins. On mit dans la place Jacque Malatesti, avec une compagnie d'infanterie, & Alexandre Bellucini avec un escadron de cavalerie, ce qui suffisoit pour se défendre contre nos troupes, qui étoient à Scarlino, où Strozzi avoit auparavant envoyé Charle Caraffe. Il ne restoit plus à prendre que Crevoli, appartenant à l'Archevêque de Sienne. Ce château étoit sur le chemin de Sienne à Montalcino, & nous servoit de retraite. Strozzi en connoissant l'importance, l'avoit fait fortifier par le comte Giulio de Tiene, & y avoit mis trois compagnies d'infanterie. A la sollicitation du duc de Florence, le marquis de Marignan ayant laissé dans le camp Chiapino Vitelli, pour y commander en sa place, alla attaquer ce château avec huit cens Espagnols & deux mille Allemands. C'étoit au mois de Novembre; tous les chemins étoient rompus, & il étoit fort difficile de voiturer le canon. On parvint néanmoins à transporter huit grosses pieces & quatre moindres; le comte de Tiene refusa d'abord de se rendre; mais après que la place eut été battuë pendant deux jours, il fut moins fier, & se rendit à discrétion. Notre garnison au nombre de trois cens hommes,

sortit sans armes; le comte fut fait prisonnier & la place fut abandonnée aux soldats : on conserva les vivres pour l'usage de l'armée. Le Marquis laissa dans le château Albert Angiolini, avec une compagnie d'infanterie, & s'en retourna au camp.

Après la prise de Gavorano, Charle de Gonzague avoit reçu à composition Gavi, & ayant renvoyé à Piombino une partie de l'artillerie avec les Allemands & les Espagnols, il étoit allé rejoindre le marquis de Marignan. Cependant la guerre étant finie en Flandre & dans le Piémont, le bruit se répandit que le Roi devoit bien-tôt envoyer du secours dans la Toscane. Côme, ennuyé d'une si longue guerre, crut qu'il falloit le prévenir, en faisant un dernier effort contre la ville de Sienne, pour lors réduite à l'extrêmité. Il se plaignit aux ministres de l'Empereur des longueurs affectées du marquis de Marignan, & les engagea à le presser, par la crainte de l'indignation de l'Empereur, & par des promesses avantageuses, d'agir avec plus d'ardeur. On fit avancer l'armée. Le marquis de Marignan se logea à Montecchio à trois milles de Sienne, & ayant fait revenir des lieux voisins la garnison Italiennne, & mis en sa place des Espagnols, il fit fortifier avec soin le couvent des Chartreux ; il fit aussi boucher les chemins par les payisans, & serra la ville de plus près, en défendant sur peine de la vie de porter des vivres aux assiégez. On pendit même pour ce sujet plusieurs payisans, par les ordres de Chiapino Vitelli chargé d'empêcher aucun transport dans la ville. Après ces punitions exemplaires, personne n'osa plus y rien porter. Cependant la cavalerie commandée par Santafiore étant allée à Buonconvento, descendit par le Val de Chiana avec deux mille Allemands, & arriva à Sanchirico. Santafiore envoya de-là sommer par un trompette les habitans de Pienza de se rendre. Ils lui envoyerent des députez, & se rendirent, vie & bagues sauves. Le gouvernement de cette place fut donné à Jean-Baptiste d'Arezzo.

Santafiore prit ensuite & pilla Chianciano, place forte par sa situation, d'où après quelque résistance nos troupes sortirent par une fausse porte. Comme il alloit de-là à Sarteano, il reçut un contre-ordre du marquis de Marignan, & vint à Montepulciano, où il se munit de quelques pieces de canon. Tandis qu'on les mettoit sur leurs affuts, & qu'on les conduisoit

Henri II. 1554.

avec peine, à cauſe de la neige qui couvroit les chemins, il alla avec cent mouſquetaires à Caſtelluccio, d'où nos troupes ſe retirerent : cette place, ſituée dans les montagnes voiſines de Sarteano, lui fut auſſi-tôt ouverte. En même tems Jean Doria, qu'André Doria envoyoit ſelon ſa promeſſe, & Bernardin de Mendoſe arriverent à Livourne, avec vingt-cinq galeres. Ils commencerent à mettre des vivres dans Orbitello, & ſe diſpoſerent à attaquer nos troupes qui étoient ſur la côte de la mer. Côme avoit en vûë Caſtiglion de la Peſcaire, parce que ſa priſe fourniſſoit les moyens d'inquieter beaucoup Groſſeto. Quant à Portercole, on ne ſe ſoucia plus de l'aſſiéger, comme on l'avoit réſolu, & on fit revenir les troupes dans le camp. On communiqua le deſſein de l'expédition à la garniſon Eſpagnole d'Orbitello, ſans laquelle on ne pouvoit rien faire; mais elle refuſa de marcher, ſi on ne lui diſtribuoit ſa paye. Ce qui fit que les Chefs en demeurerent là; & que contens de prendre Telamone, où il y avoit environ quarante François, ils ne firent rien de plus conſidérable, ſi ce n'eſt qu'ils demeurerent long-tems dans le canal, qui mene à Piombino, pour s'oppoſer à nos troupes, en cas quelles vouluſſent s'avancer de ce côté-là.

Cependant la diſette étoit ſi grande dans la ville de Sienne, qu'on ne diſtribuoit par jour à chaque perſonne que neuf onces de pain : mais l'amour de la liberté, plus fort que le ſentiment de la miſere, ſoûtenoit les Siennois dans la courageuſe réſolution de ſouffrir les plus grands malheurs, plûtôt que de ſe rendre à l'ennemi, tant qu'ils auroient quelque eſperance de ſecours. Les miniſtres du Roi en Italie ne ceſſoient de leur en promettre, & les encourageoient par cette eſpérance. Cependant Côme informé de la ſituation de Sienne, épuiſé d'ailleurs par les frais exceſſifs d'une ſi longue guerre, écrivit à Manriquez, qu'il preſſât le marquis de Marignan, & lui montrât les lettres de l'Empereur, par leſquelles ſa majeſté Imperiale témoignoit le peu de ſatisfaction qu'elle avoit de la durée du ſiége, & ordonnoit qu'on donnât au plûtôt un aſſaut général à la place reduite à l'extrêmité. On prépara donc l'artillerie pour forcer enfin la ville de ſe rendre. Mais auparavant on jugea à propos de tenter une eſcalade. On choiſit la nuit de Noël pour l'exécution de ce projet. A une heure après minuit

les Espagnols & les Allemands, que le marquis de Marignan avoit fait venir de Munistero, furent commandez pour planter les échelles du côté de la citadelle, & Jean François comte de Bagni, eut ordre aussi d'escalader du côté de la porte Camollia, avec les Italiens qu'il avoit tirés du Fort qui étoit vis-à-vis. Il y avoit pour lors en faction une compagnie d'infanterie Françoise à la porte Camollia, & une autre de Siennois dans le fauxbourg voisin. Les Allemands gardoient la citadelle, & il y avoit encore près de là une compagnie de Siennois.

Montluc, qui se défioit de la vigilance des Allemands, étoit convenu avec Reckrod, qu'en cas de surprise, les Siennois accourroient pour se joindre aux Allemands. Cependant on commence l'escalade; le soldat s'efforce de monter, mais avec peine, parce que les échelles étoient trop courtes. Quelques-uns néanmoins parviennent jusqu'au haut de la muraille & entrent dans la ville. Les Allemands qui étoient de garde veulent les repousser; mais voyant qu'ils ont à faire à des gens de leur nation, ils abandonnent aussi-tôt leur poste. Les Siennois accourent promptement, & prennent leur place. L'idée de leur liberté, qu'on va leur ravir, redouble leur ardeur : ils donnent avec fureur sur l'ennemi, & enfin le repoussent. Le péril fut plus grand à la porte Camollia. Comme on avoit tenté d'escalader la ville par trois endroits, la compagnie d'Albert-Pape de S. Auban, qui étoit pour lors dans sa maison, n'étant commandée que par son lieutenant, abandonna son poste, & prit la fuite. Quatre soldats qui étoient dans une tour près de-là, voyant fuir la garde de la porte Camollia, trois d'entr'eux descendirent & prirent la fuite, & le quatriéme tendant la main à l'ennemi, le reçut sur la muraille. Les assiégeans maîtres de la porte Camollia avoient encore à s'emparer du fauxbourg où les Siennois étoient de garde. Ils le tenterent, mais ils y trouverent une vive resistance. Jean Galeas de San-Severino comte de Caïazzo étoit à la porte de la ville, & les exhortoit à se défendre avec courage jusqu'à l'arrivée de Montluc. Celui-ci arriva tout à coup aux portes de la ville avec des flambeaux. Il y avoit envoyé devant lui Corneille Bentivoglio, qui combattit vigoureusement, & arracha à l'ennemi une victoire dont il se glorifioit déjà.

HENRI II.
1554.

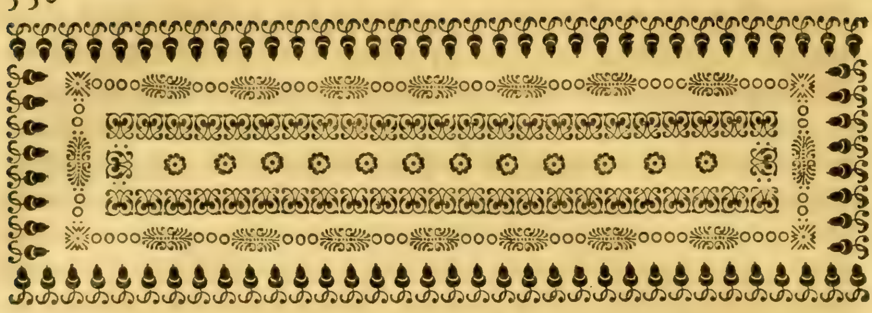
Le marquis de Marignan est repoussé avec une perte considérable.

Montluc ayant fait publier par toute la ville que les assiégeans avoient été repoussés, afin de dissiper la fraïeur qui s'y étoit répanduë, & d'empêcher l'effet des intelligences que les ennemis avoient pû y pratiquer, fit avancer ses gens jusqu'au rempart, & ayant rencontré S. Auban qui étoit accouru au bruit, il lui porta l'épée à la gorge, en l'accusant d'être l'auteur du péril où se trouvoit la ville, & le menaça de le tuer, s'il ne l'en délivroit par une action hardie & perilleuse. Il lui ordonna donc de marcher le premier à l'attaque de la porte Camollia. S. Auban le fit, ou par honte ou par crainte, secondé de Lussan, de Blaccons & de Combas ses amis, qu'il invita à le suivre, & de quinze soldats déterminés qui imiterent son exemple. Bentivoglio lui-même, Caïazzo, & Montluc, après bien des efforts, penetrérent dans la porte qui étoit très étroite, & fondirent l'épée à la main sur l'ennemi, qu'ils chasserent : on ne pouvoit employer d'autres armes dans un lieu si resserré. Charri, par les ordres de Montluc, escalada ensuite avec quelques gens d'élite la tour occupée par les ennemis, & quoiqu'il ne fût pas encore guéri d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête, il s'en empara. Les ennemis, qui formoient l'attaque en dehors, furent aussi repoussés, faute d'être secourus par le marquis de Marignan, qui ne put les joindre assez tôt, malgré la promesse qu'il leur avoit faite de venir à leur secours avec les Allemands & les Espagnols, après la prise de la citadelle ; il arriva pourtant à l'endroit de l'attaque, à trois heures après minuit, avec un grand nombre de flambeaux, après que ses gens eurent été repoussés, & on se battit encore avec furie. Mais deux cens de nos mousquetaires commandés par Boninsegni, jeune homme très-brave, fils de Bernardini, étant venus relever les troupes fatiguées, continuerent le combat jusqu'au point du jour, & obligerent enfin le marquis de Marignan à se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

Cette attaque couta aux ennemis six cens hommes tués ou blessés. Pous nous, nous n'en perdimes que cinquante. Monluc dit dans ses mémoires, que le marquis de Marignan fit une grande faute, de venir avec un si grand nombre de flambeaux, dont la clarté découvrit le petit nombre de ses

gens. Mais il excuſe le deſſein de ce Général, qui venoit pour ſoûtenir ſes ſoldats, maîtres de la porte Camollia, & qui n'en ayant pas encore été chaſſés, avoient beſoin de lumiere pour ſe défendre. Après le mauvais ſuccès de cette ruſe, les ennemis reſolurent d'en venir à la force ouverte, comme nous le verrons dans l'année ſuivante.

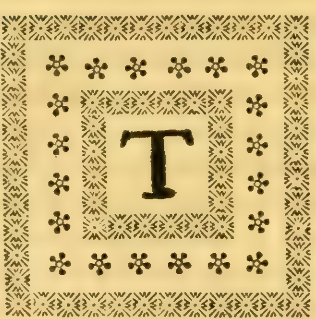
Fin du quatorziéme Livre.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUINZIEME.

HENRI II. 1554. Guerre d'Italie.



TANDIS que nous faisions la guerre si malheureusement en Toscane, le capitaine la Chambre, qui défendoit avec environ cinquante hommes le château de la Corte, situé dans l'isle de Corse, & bâti sur un rocher escarpé & presqu'inaccessible, s'en fit descendre avec une corde, par une porte de derriere, à l'arrivée de l'ennemi, à qui il livra la place sur la fin du mois de Juin, pour très peu de chose. Mais depuis ayant été arrêté à Marseille avec dix de ses amis, qui en rejetterent la faute sur lui, il fut pendu. De Thermes jugeant qu'il étoit nécessaire de reprendre ce château, à cause de sa situation au milieu de l'isle, & qu'il falloit absolument passer par là pour aller de quelque côté que ce fût, s'en approcha avec son armée au mois d'Août. Les assiégez s'étant défendus jusqu'à la fin d'Octobre, firent une sortie. Mais

Mais Sampiero d'Ornano de Corse les repoussa avec cent hommes seulement, & quelques insulaires de ses amis. Il en tua même un grand nombre, en mit trois cens en déroute, & en fit plus de cent prisonniers. La joye de ce succès fut néanmoins diminuée par la blessure dangereuse que d'Ornano avoit reçûë à la cuisse. Enfin l'eau, qui pendant l'Eté est très-rare dans ces lieux, manquant aux assiégez, & les mettant hors d'état de résister plus long-tems, les garnisons de Bastia & de Calvi songerent à leur envoyer du secours, & arriverent à la Corte avec quinze escadrons.

De Thermes, informé de leur dessein, fit un détachement de mille fantassins, qu'il mit sous le commandement de Jacque Mario de Santafiore. D'Ornano, quoiqu'encore incommodé de sa blessure, voulut aller à cette expédition, & choisit pour cet effet mille insulaires qui prirent de bon cœur les armes, à cause de la haine qu'ils avoient pour les Genois. De Thermes partit avec ses troupes & quelques cavaliers; & ayant reconnu que les ennemis, qui n'étoient éloignez que de deux milles, épouvantez de l'arrivée des nôtres se retiroient, il envoya après eux Simon Grand & Motet, avec chacun une compagnie & quelques cavaliers, pour les charger en queuë. Santafiore ayant pris un autre chemin avec le reste de ses troupes, & fait le tour d'une montagne très escarpée (où est situé le bourg de Casa Nova) laquelle avoit trois milles d'étenduë, les atteignit au pié de cette montagne, dans un chemin où ils ne pouvoient marcher qu'un à un. Ce fut en cet endroit que nos gens, après deux jours de marche, livrerent le combat aux ennemis épuisez par la fatigue & la faim, & les obligerent à se rendre après en avoir tué soixante: Santafiore leur chef y perdit la vie. Ensuite on traita avec eux aux conditions qu'ils sortiroient de l'isle, en leur donnant à chacun un écu d'or. Mais avant de les faire embarquer, on les fit passer devant les assiégez, afin que se voyant privez de toute espérance de recevoir du secours, ils se rendissent plus vîte. Ils le firent sur le champ, & obtinrent vie & bagues sauves. Le château de Corte étant repris, on envoya nos troupes en quartier d'hiver. Cependant Ferdinand de Gonzague faisoit, sans perdre de tems, fortifier dans le Piémont Valfenera, où il avoit mis pour gouverneur Alvaro

HENRI II. 1554.

de Sandi Espagnol, capitaine d'un rare mérite. Les Biragues de leur côté tenterent, mais en vain, de se rendre les maîtres de Volpiano, où commandoit Cesar Maggi, officier très vigilant.

On accusoit depuis long-tems Ferdinand de Gonzague auprès de l'Empereur, de ne suivre en tout que le conseil de ses amis, gens très avares, & de n'avoir que du mépris pour les magistrats des villes, & pour tous les ministres de l'Empereur en Italie. On disoit que la conduite de ce gouverneur étoit cause que le soldat mal payé devenoit insolent, & à charge à la province; que la puissance des François s'augmentoit de jour en jour, & que tant qu'il n'y auroit point d'argent, & que Gonzague seroit à la tête des affaires dans le Milanez, il seroit impossible de s'opposer aux efforts de l'ennemi. L'Empereur, qui étoit naturellement défiant, avoit encore d'autres sujets d'être mécontent de Gonzague, & soupçonnoit sa fidelité. Il étoit persuadé que c'étoit fort mal à propos & contre toutes les regles de la prudence, qu'on lui avoit confié le commandement absolu des armes en Italie, puisqu'il étoit Italien, & qu'il étoit attaché, soit par des traitez, soit par le sang, à tous les Princes & à toutes les Républiques d'Italie. Il conjecturoit que Gonzague songeoit à se rendre maître du Milanez après sa mort, & que c'étoit dans cette vûë qu'il avoit formé une liaison si étroite avec le Senat de Venise & avec le duc de Ferrare, & qu'il avoit fait fortifier Milan, contre le sentiment de tout le monde, pour se défendre dans la suite contre la garnison du château, dont il ne pouvoit alors se rendre le maître: on prétendoit que dans le tems que tout étoit tranquile en Italie, il avoit engagé l'Empereur à déclarer la guerre aux Parmesans, afin d'avoir seul le commandement des troupes. On disoit aussi, que d'intelligence avec le cardinal Hercule de Mantouë son frere, & parent du duc de Ferrare, il avoit fait ses efforts pour élever sur la chaire de S. Pierre le cardinal Salviati, qui s'étoit toûjours déclaré contre l'Empereur, afin qu'après l'avoir si étroitement obligé, il le trouvât plus porté à favoriser ses desseins. Ceux de son parti publioient dans toute la ville qu'il étoit proche parent du dernier duc François Sforce II. Enfin il paroissoit d'autant plus suspect, qu'étant vigilant, attentif, & fort expérimenté dans

les affaires, il les négligeoit entiérement. On ajoûtoit que l'Empereur qui n'ignoroit pas que les troubles arrivez en Italie avoient eu des commencemens bien plus foibles, devoit considerer sérieusement à quoi tout cela tendoit. Jean de Luna gouverneur du château de Milan, étant allé à la Cour de l'Empereur l'année précédente, avoit exposé en détail tout ce qui se passoit alors à l'évêque d'Arras; ravi de satisfaire par-là sa haine particuliere pour Gonzague, ou de seconder celle des Espagnols. Il persuada même à l'évêque d'Arras, par les témoignages qu'il lui fit voir du Sénat de Milan, que quoiqu'il eût toûjours été ami de Gonzague, les choses n'en étoient pas moins sur le pié qu'il lui avoit dit.

Gonzague est accusé & dépouillé du gouvernement.

Au reste Gonzague exactement informé de tout ce qui se passoit, avoit souvent porté ses plaintes à l'Empereur, des calomnies dont on vouloit le noircir. Mais voyant que ce Prince penchoit du côté de ses ennemis, il écrivit plusieurs fois au roi Philippe, dont il croyoit avoir merité les bonnes graces, pour l'engager à prendre sa défense, & à le proteger auprès de l'Empereur. Philippe lui fit une réponse pleine de bonté & d'affection. Pour excuser son pere, qui étoit accablé d'affaires, & que l'âge rendoit de mauvaise humeur, il se donnoit pour exemple, en lui faisant sentir, qu'il avoit été lui-même très long-temps en Espagne éloigné des affaires, & sans aucun crédit. Ruy Gomez de Sylva, premier Gentilhomme de la chambre de Philippe, lui écrivit dans les mêmes termes, & l'exhorta à supporter son sort avec patience, & à ne rien négliger pour s'assurer de la bienveillance de Philippe. Ces choses se passerent dans le cours des trois années précédentes. Enfin l'Empereur qui avoit long-tems dissimulé, résolut de rappeller Gonzague du Milanez; non qu'il fût touché des plaintes que l'on formoit tous les jours contre lui; mais à cause du succès heureux des François dans cette partie de l'Italie. Cependant afin que le rappel de ce gouverneur eût quelque chose d'honorable pour lui, l'Empereur lui manda de se rendre en diligence à sa Cour, parce qu'il avoit une affaire de grande importance à lui communiquer. Il lui ordonna en même tems de laisser le soin des affaires au Sénat de Milan & à François Taberna grand Chancelier, & celui de la guerre au marquis de Marignan, ou à Lopez Suarez

Le marquis de Marignan est chargé du soin de la guerre.

HENRI II. 1554.

de Figueroa, depuis long-tems son Ambassadeur à Genes, au cas que la guerre de Sienne y retînt le Marquis. Aussi-tôt après, l'Empereur lui écrivit une autre lettre par laquelle il lui ordonnnoit de venir en litiere, si sa santé ne lui permettoit pas de venir à cheval, & où il lui marquoit expressément, que rien ne devoit l'empêcher d'exécuter ses ordres, sur le champ & sans aucun délai.

Suarez de Figueroa succede à Ferdinand de Gonzague dans le gouvernement du Milanez.

Gonzague ne pouvant differer plus long-tems, après avoir bien fortifié Valfenera (du moins comme il le croyoit) & remis le gouvernement à Suarez de Figueroa, partit à la fin du mois de Mars. Comme il eut un successeur bien different de lui, sa réputation, autrefois si éclatante, mais dans les dernieres années si obscurcie, reprit en quelque sorte son premier lustre, par la comparaison que l'on fit de l'un & de l'autre. Au reste on ne devoit pas être fort étonné que Figueroa, qui avoit toûjours mené une vie oisive & voluptueuse, au milieu des festins, des bals, & des spectacles, plus recommandable par sa naissance que par sa valeur, fût peu expérimenté dans le métier de la guerre, auquel on ne l'avoit appellé que dans un âge assez avancé, & lorsque son corps étoit déjà usé par les débauches. La foiblesse & l'indolence de ce nouveau ministre firent regretter son prédécesseur, non seulement par les peuples du Milanez, mais encore par les soldats, qui neanmoins avoient détesté Gonzague. Après son départ on envoya à Milan Bernard de Bolea, & François Pacheco, qui fut fait ensuite cardinal, & on les chargea d'informer contre Gonzague, accusé de s'être mal comporté dans le gouvernement de cette province. L'affaire fut soigneusement examinée & on en fit le rapport à l'Empereur. Par cette information, Gonzague ne fut ni condamné ni absous, & sans être déchargé des accusations intentées contre lui, il fut mis honnêtement hors de procès.

Cependant le maréchal de Brissac faisoit tous ses efforts pour empêcher que l'on ne fortifiât Valfenera, & pour se rendre maître par la famine de cette place qui nuisoit beaucoup à ses entreprises : il en avoit déjà formé le siege depuis quelque tems. Figueroa fit venir Maggi, pour lui donner le commandement de l'infanterie; il envoya devant Jean Guevara avec de la cavalerie, & ensuite il se transporta lui-même de

ce côté là. Nos troupes s'étant emparées des détroits, dresserent des embuscades dans le chemin par où l'ennemi devoit necessairement passer. Mais Maggi, officier vigilant, qui d'ailleurs connoissoit parfaitement le payis, fit tant de diligence, qu'il précéda la Motte-Gondrin, que Brissac avoit envoyé pour garder les défilés. Quelques jours après Antoine de la Coste comte de la Trinité s'empara de Sommerive, qui n'étoit éloignée de Valfenera que de trois milles. A cette nouvelle, Brissac partit sans perdre de tems avec ses troupes, pour reprendre cette place, qui, quoique très-peu fortifiée, avoit donné cependant beaucoup de peine à ceux qui l'assiégeoient. Pendant l'absence de ce Général, Sandi sortit de ce Fort, & s'empara d'une place voisine que nôtre garnison occupoit; cent de nos soldats y furent tués, & le reste fut fait prisonnier.

Le comte de la Trinité partit sur le champ de Cherasco, avec un grand nombre de bêtes de somme chargées de farine, & entra de nuit dans Valfenera. Ce secours donna aux assiegés le moyen de subsister, & de soûtenir le siege quelques jours de plus. Peu de tems après Figueroa reçût un détachement de six mille Allemands, dont une partie avoit été envoyée de Genes, après le départ de l'armée navale des Turcs & la journée de Marciano; l'autre partie avoit été envoyée de Trente: outre cela il prit avec lui les Espagnols & les Italiens qui venoient de faire la guerre en Toscane, & rassembla à Ast une armée si nombreuse, que Brissac fut obligé de lever le siege. Sur ces entrefaites, Figueroa ayant fait charger à Villefranche, sur une nombreuse quantité de charettes, des vivres & d'autres munitions de guerre, eut soin de les faire conduire au plûtôt à Valfenera. Tandis que ces troupes étoient en campagne, elles livrerent quelques combats aux nôtres, qui faisoient de frequentes sorties de Sandamiano, de Polrino, & des autres places voisines. Mais l'ennemi s'étant retiré, Brissac rassembla son armée, & se rendit maître de San-Salvadore, & d'une grande partie des autres places. Figueroa étoit alors avec Maggi à Valenza sur le Pô, ville très-agreable par sa situation, mais très-peu fortifiée. Il avoit avec lui une garnison Allemande qu'il plaça, partie dans la ville, & partie auprès du fleuve. Maggi qui sçavoit que Brissac étoit

HENRI II. 1554.

en chemin avec une nombreuse armée, demandoit avec instance que l'on fortifiât Valenza, & qu'on envoyât promptement de Sartirana Emanuel de Luna avec ses troupes Espagnoles. A peine le vieux Gouverneur, qui ne se mettoit en peine de rien, eut-il accordé à Maggi la seconde chose qu'il demandoit, qu'aussitôt Brissac arriva. Il tint conseil sur le champ avec Alvaro de Sandi & Emanuel de Luna, sur le parti qu'il y avoit à prendre; le résultat fut de sortir promptement avec la garnison, de peur d'être pris honteusement dans la place.

Maggi, qui prévoyoit qu'après avoir rendu quelque combat, il pourroit se voir contraint de se réfugier dans la ville, où il craignoit de périr avec tous ses gens, si, comme il arrive ordinairement, ils y rentroient en désordre, ordonna à Padouano de Leccio, brave soldat, qu'au cas que la chose arrivât ainsi, il eut soin de tenir la place ouverte en deux endroits du côté de Bassignano, afin de pouvoir y entrer sans confusion. Ce Général sçachant que l'armée de l'Empereur étoit plus foible que celle du Roi, vint fondre sur nous avec des troupes d'infanterie choisies entre les Allemands, les Italiens & les Espagnols, & fit dire en même tems à Figueroa, qui combattoit contre nous avec peu de succès, de se retirer dans la ville dont on avoit fait ouvrir les portes; ce qu'il fit aussitôt sans danger & en bon ordre: peu après Maggi se retira aussi avec Jean-François San-Severino. Brissac, après un combat meurtrier, s'étant un peu éloigné, sans pourtant abandonner son dessein, San-Severino fit rompre le pont de la Bormia par l'ordre de Maggi. Les ennemis firent un retranchement vis-à-vis la citadelle gardée par Emanuel de Luna, & par ce moyen ils ôterent aux François l'esperance de pouvoir réussir dans leurs projets. Alors Brissac fit prendre une autre route à son armée, attaqua quelques places de peu d'importance, & prit entre autres Spino & Ponzone villes fortifiées.

Cependant Figueroa envoya à Pavie & à Lumellina le comte François de Landriano, avec six cens chevaux Allemands, pour arrêter de ce côté là les courses que pourroient y faire nos troupes. Nôtre armée s'étant emparée de tout le payis des Langhes, les Imperiaux apprehenderent la défection de la ville d'Acqui dans le Montferrat, dont les citoyens

paroiſſoient pancher pour le parti François, & dont il y avoit lieu de ſoupçonner la fidelité. Maggi y alla avec les regimens Allemands, commandez par Alberico de Lodrone & San-Severino. Les citoyens d'Acqui ne voulurent pas d'abord le recevoir, parce qu'ils s'étoient apperçûs que ce Général étoit un peu en colere. Maggi, ſans perdre de tems, fit approcher le canon; alors on le reçût dans la ville, après un accommodement qui fut le fruit de la médiation de Lodrone. Il paſſa enſuite par la Bormia, & prit ſans coup ferir la ville de Melazeno. De-là il fit avancer ſon armée vers Ponzone. Ayant trouvé ſur ſon paſſage Cartoſa, où nous avions une garniſon, il jugea qu'il étoit néceſſaire de prendre cette place, pour venir plus facilement à bout d'aſſieger Ponzone. Il attaqua donc Cartoſa: les habitans ayant refuſé de ſe rendre, il fit approcher le canon qu'il mit dans un lieu un peu éloigné, craignant que, s'il le mettoit dans la plaine, où il ſembloit qu'on auroit pû le placer plus avantageuſement, les François venant au ſecours de la place, ne fondiſſent ſur eux du haut de la montagne, & ne leur donnaſſent beaucoup de peine. La tranchée étant enfin ouverte, Cartoſa ſe rendit, & on prit en même tems pluſieurs petites places, enſorte qu'il ne reſtoit plus que Ponzone. Maggi ayant attaqué cette ville, reconnut que ſon entrepriſe étoit plus difficile qu'il ne ſe l'imaginoit, tant à cauſe de la mauvaiſe ſaiſon qui approchoit, qu'à cauſe de la grande quantité de neiges qui ſe trouvoit déjà dans ces lieux environnez de montagnes. Ces circonſtances le déterminerent à retourner à Caſal, afin d'y voir Figueroa, après avoir conferé avec Lodrone & San-Severino.

Maggi avoit ſouvent averti Figueroa de veiller ſur Caſal; il lui dit qu'il avoit remarqué qu'on n'y faiſoit preſque jamais de garde pendant la nuit, & que lorſqu'on la faiſoit, c'étoit avec beaucoup de négligence. Il ajoûta qu'il étoit neceſſaire de renforcer la garniſon de cette ville, qui étoit ſi proche de Verruë & de Monteceſtino, où commandoient les Biragues, capitaines vigilans & courageux. Figueroa lui répondit que l'Empereur lui avoit ordonné de n'impoſer aucune charge à cette ville, dont il lui avoit confié la garde & le ſoin. Maggi donna les mêmes avis au comte de Valentia qui commandoit la garniſon. Et quoique celui-ci connût bien le danger qu'il

HENRI II. 1554.

y avoit, il ne s'en mit pas plus en peine ; il s'excusa sur le petit nombre de soldats qu'il avoit, & sur ce qu'on lui avoit ôté une compagnie d'Italiens. Maggi voyant que ses avis étoient inutiles, obtint son congé de Figueroa, & s'en retourna dans son département avec Guevara ; il passa par Yvrée, où commandoit Morales, & lui dit de se tenir sur ses gardes, comme s'il eût un présage du péril où il alloit bientôt être exposé. Cette ville est située sur la Doire, entre des montagnes très-escarpées & inaccessibles, au milieu [1] du petit & du grand mont S. Bernard, de la Colomne-jou & du Mont-jou, & un peu plus bas que la ville d'Aoste, d'où cette plaine a été nommée le val d'Aoste. Morales reçut dédaigneusement les avis de Maggi, & en fit peu de cas : il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre pour Yvrée de la part de l'ennemi, étant lui-même prêt d'aller au-devant. Mais bientôt après le départ de Maggi & de Guevara, il eut lieu de se repentir de sa suffisance : car Brissac étant arrivé au commencement de Decembre avec son armée, fit dresser ses batteries vers l'endroit de la ville qui regarde la Doire, sur l'autre bord de la riviere. On envoya aussitôt le capitaine André de Corregio pour secourir la place, & Maggi fit partir pour le même sujet le comte de Carpegna & le capitaine Pagano. Le premier fut pris, mais l'autre entra dans la place avec la plus grande partie de ses troupes. Les François firent une grande brêche aux murailles, qui étoient très-foibles du côté qu'ils avoient attaqué. Morales rabbatit alors beaucoup de sa présomption & de son orgueil, surtout lorsqu'il vit que, quoique déjà au milieu de l'hyver, on pouvoit néanmoins passer la Doire à gué. Il abandonna donc la ville le 14. de Decembre, sans attendre l'assaut, & se retira dans le château, ou cinq jours après, à sa honte & à celle des Espagnols, il fut obligé de capituler & d'accepter les conditions que Brissac lui prescrivit.

Prise d'Yvrée par les François.

La prise d'Yvrée favorisa beaucoup nos entreprises ; car par ce moyen les troupes auxiliaires des Suisses trouverent un passage ouvert de ce côté là, & nous, un chemin pour faire nos courses dans le Milanez & sur les terres de Pavie. La

1 *Alpes Graïæ & Pœninæ* dans le texte : *Pœninæ* se nomment à present le grand mont S. Bernard & le Mont-jou : *Graïæ*, le petit mont S. Bernard & la Colomne-jou. Il n'est pas difficile de faire des conjectures sur leur ancien nom d'*Alpes Graïæ & Pœninæ*.

ville

ville de Bielle, proche la riviere de Sarno, se rendit après la prise d'Yvrée, & tous les peuples de cette province prêterent serment de fidelité au Roi. Brissac les déchargea de la moitié du tribut qu'ils payoient à l'Empereur, afin de s'attirer leur affection; ensorte que de vingt mille écus qu'ils étoient obligés de payer auparavant, ils n'en donnerent que dix mille au Roi. Le château de Masino, quoique bien fortifié, fut obligé de se rendre, après avoir soûtenu l'effort du canon pendant deux jours; ce qui donna lieu à nos troupes de faire de plus grandes entreprises. Enfin les soldats de Volpiano ayant rompu la trêve, le comte de la Trinité fut repoussé dans le tems qu'il y vouloit faire entrer des vivres.

Le maréchal de Brissac, au commencement de l'année suivante, prit Santia, petit bourg dont la situation avantageuse pouvoit servir à empêcher les courses des soldats de Volpiano, de Verceil & de Crescentino. En effet la place de Santia étant carrée, on avoit fait faire à chaque angle des bastions, qui, par les soins & les travaux des Officiers de la garnison qui mirent eux-mêmes la main à l'ouvrage, furent en peu de tems assez élevez, (comme l'expérience nous le fit bientôt connoître) pour défendre la place contre les plus grands efforts de l'ennemi. Deux de ces bastions défendoient la porte qui conduit à Yvrée, & les deux autres celle qui est vis-à-vis San-Germano. Comme l'endroit étoit plus long que large, on fit faire des fossez en dedans, & on joignit des bastions avec des levées à égale distance, & assez éloignées de ces bastions, pour empêcher qu'on ne les attaquât. 1555.

Les François ayant porté plus loin leurs armes, mirent sous l'obéïssance du Roi la ville de Crepacuore, place bien fortifiée & située près de Pavie. Peu de tems après Casal-Saint-Vas sur le Pô, qui est aujourd'hui la capitale du Mont-Ferrat (ville considerable par ses richesses & par la Noblesse de quelques-uns de ses Citoyens, dont les principales familles sont celles des Comtes de San-Martino [1] & de Biandrata) fut prise par un stratagême de Jacque de Salvaison; coup aussi heureux que hardi. Ce Capitaine étoit de Perigord, d'une maison noble, mais pauvre. Il avoit longtems appris à faire des armes avec les étudians en droit de la célébre académie de Toulouse, d'où il

[1] Paradin, au lieu de San-Martino, met Saint-George.

s'étoit enfui en Italie, à cause d'une fort mauvaise action qu'il avoit commise. Enfin il réüssit si bien par son adresse & par sa valeur, dans le Piémont, où étoit pour lors le théatre de la guerre, que non-seulement il effaça les taches de sa vie passée, mais qu'il se rendit digne de posseder les premiers emplois militaires sous les yeux des Généraux. Le maréchal de Brissac, qui connoissoit son génie & son activité, lui confia l'emploi d'envoyer & d'examiner les espions. Dans le tems que Salvaison commandoit dans Verruë, place voisine de Casal, il envoya dans cette derniere ville un espion nommé Fontarole, qui sous prétexte d'y vendre des herbes, y alloit souvent pour s'informer de tout, & en rendre un compte exact à son maître. Mais comme ces sortes de gens prennent tantôt le parti de l'un, & tantôt celui de l'autre, & que souvent ils les trahissent tous les deux à la fois, Fontarole gagna les bonnes graces des Espagnols; il apprit d'eux l'état de la place, quelles étoient les fortifications, la maniere dont ils posoient les sentinelles; enfin il s'instruisit du caractere de Figueroa, & de celui des autres Chefs. Il donna aussi-tôt avis de tout cela à Salvaison, qui après avoir sçu l'endroit par où l'on pouvoit aisément escalader les murs de cette place, en parla au Maréchal, & convint avec lui d'attendre pour exécuter son entreprise jusqu'au 10 de Mars, jour qu'on avoit choisi pour célébrer les nôces d'un des premiers Citoïens de la ville. Comme il n'ignoroit pas que le service se faisoit dans cette place avec negligence & sans discipline, & qu'il prévoyoit bien que dans cette fête le vin & le jeu dérangeroient encore plus les soldats, il jugea qu'il pourroit aisément ce jour-là venir à bout de son dessein. Mais pour ne pas se rendre suspect, il feignit d'être malade, & envoya chercher, avec la permission de Figueroa, des medecins à Casal qui arriverent sur la fin du jour à Verruë. A leur arrivée, il les fit conduire avec beaucoup de politesse dans une auberge, & les pria d'attendre jusqu'au lendemain, s'excusant sur le sommeil dont il feignoit d'être accablé. Le Maréchal, qui étoit pour lors occupé à fortifier Santia, lui envoya huit cens hommes d'élite, qu'il devoit suivre lui-même peu après, avec le reste de ses troupes. Salvaison partit avec ce secours pour se rendre à Casal. Il trouva les sentinelles endormis & ensevelis dans le vin, &

escalada les murs à trois heures après minuit sans aucun obstacle. Ayant passé au fil de l'épée les soldats qui formoient les premiers corps-de-garde, il entra dans la ville avec ses troupes, avant que la garnison, qui se ressentoit encore de la débauche du jour précédent, fût éveillée. Enfin s'étant emparé des principales ruës & de la place, il fit sonner un grand nombre de trompettes qu'il avoit fait porter, & fit retentir la ville deux fois de suite du nom de France, comme si on eut déjà ouvert les portes, & que notre armée y fut entrée. Ce bruit effraïa tellement Figueroa & Guevara, qu'ils se retirerent dans le château, sans presque faire de résistance. Les Allemands après avoir abandonné la ville, se retrancherent dans une tour, qui étoit dans l'enceinte de la ville.

HENRI II. 1555.

La ville de Casal-S. Vas prise par Salvaison.

Salvaison s'étant rendu maître de la place, & ayant appris que le maréchal de Brissac arrivoit, attaqua la tour sans perdre de tems. Mais nos soldats ayant donné avec trop de précipitation, & les Allemands se défendant d'abord avec un grand courage, nous perdimes de notre côté près de deux cens hommes. Cependant la tour fut prise, & on y massacra Jean-Baptiste de Lodrone colonel des Allemands avec tous ceux qui la défendoient; on assiégea ensuite le château, où les vivres commençoient à manquer. Car tandis que le Gouverneur, que Frederic duc de Mantouë y avoit mis, y commandoit, les Espagnols qui gardoient la ville, empêchoient qu'on ne portât des vivres dans le château, & n'y en laissoient guére entrer que pour un jour. Figueroa voyant qu'on ne pouvoit compter sur les Allemands qui étoient avec lui, & qu'il n'avoit de vivres que pour peu de jours, demanda à capituler, & promit que si on ne venoit à son secours dans l'espace de vingt-quatre heures, il se retireroit à condition qu'il auroit vie & bagues sauves. Gonzague assure que ce malheur arriva par la trahison ou par la negligence de Diego d'Arbizzo secretaire de Figueroa, qui ne l'informa point du dessein des François, quoique Maggi lui eut dépêché un homme de confiance pour l'en avertir. Je crois que cet envoyé étoit Pierre Piantanida, homme très habile dans les fortifications, qui étoit aussi venu pour lui parler du dessein qu'on avoit de prendre Turin; comme le rapporte Luc Contile dans la vie de Cesar Maggi[1].

1 On a exprès omis de traduire en cet endroit deux lignes du texte, parce que selon Pierre du Puy, elles doivent être effacées.

HENRI II. 1555. Suite du siége de Sienne.

Cependant le marquis de Marignan voyant que la ruse étoit inutile pour avancer le siége de Sienne, résolut d'en venir à la force ouverte. Manriquez l'en pressoit de la part de l'Empereur & de Philippe roi d'Angleterre, & Côme l'y excitoit par de magnifiques promesses. Pour cet effet ce Duc lui envoya vingt-huit pieces de canon, outre celui qui étoit dans le camp. Le soin de cette artillerie fut confié à Gabriel Serbellone & à Jule Alifani, l'un & l'autre fort experimentez. Le Marquis ayant bien examiné la situation de la ville avec Chiapino Vitelli, crut qu'il devoit dresser ses batteries auprès de la porte Ovile, du côté de San-Francesco. Cependant le bruit s'étant répandu dans la ville, que les ennemis se preparoient à l'attaquer de toutes leurs forces, & que pour ce sujet ils avoient fait venir de Florence une grande quantité de canons; la terreur s'empara de tous les Citoïens, qui s'assemblerent aussi-tôt pour déliberer, & sçavoir si le bien public ne demandoit pas qu'on envoyât plûtôt des députez pour traiter avec le marquis de Marignan, que d'attendre jusqu'à la derniere extremité. Jerôme Spannochi, & Barthelemi Cavalcanti ayant dit à Montluc que la plus grande partie des Citoïens étoit d'avis de capituler, il tint Conseil avec Corneille Bentivoglio, & fit assembler les Capitaines François, Italiens & Allemands. Quoiqu'alors Montluc, dont la santé n'étoit pas encore rétablie, fût obligé de garder sa chambre, la tête bien envelopée & le corps couvert d'une robbe doublée de peaux, il se revêtit cependant en cette occasion d'un habit magnifique; & semblable à un jeune homme jaloux de sa beauté & de sa parure, il but un peu de vin Grec, pour paroître moins pâle & se donner de la couleur; & en cet état il parut en public, & rendit par sa présence le courage aux Siennois, assemblés pour déliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Montluc par un discours sage & vehement sçut les détourner d'un dessein aussi honteux que lâche. Il fit faire serment une seconde fois à Reckrod & aux autres Généraux, qu'ils exposeroient leur vie, & qu'ils répandroient jusqu'à la derniere goute de leur sang pour le service du Roi, & pour conserver la République dont le Roi avoit entrepris la défense. Cela se passa en présence du Chef du peuple, des 12 Conseillers, & des 8 Commissaires chargés des affaires de la guerre, qui tous ensemble formoient

le corps de la magiſtrature de Sienne. Ambroiſe Nuti en fit auſſi-tôt ſon rapport à la Nobleſſe, qui en témoigna beaucoup de joie. Henri II. 1555.

Ainſi après avoir ranimé les courages, on ne penſa plus qu'à la ſûreté de la place. On la diviſa donc en huit quartiers pour la fortifier plus facilement, & on les diſtribua à huit perſonnes choiſies, pour faire faire par des gens fidéles le dénombrement éxact des hommes, depuis l'âge de douze ans juſqu'à ſoixante, & des femmes depuis douze juſqu'à cinquante, afin de les employer aux fortifications. On les obligea d'acheter des pelles, des bêches, des hottes, & les autres inſtrumens neceſſaires pour creuſer & tranſporter les terres. Quant à la milice de la ville, Montluc fit vingt-cinq compagnies de tous ceux qui portoient les armes, & il en donna le commandement à quatre Gouverneurs de la ville qu'il inſtitua, leſquels étoient ſoûmis à huit Capitaines; Montluc, lorſqu'il ſeroit neceſſaire, devoit donner ſes ordres à chacun de ces Capitaines en particulier, & ceux-ci à leurs Lieutenans. En cas qu'il fallut reparer une brêche ou quelque autre choſe, il leur ordonna d'en donner avis au Commandant du quartier, ou à un des Gouverneurs de la ville, qui auroient ſoin de faire avertir les ouvriers, ou le Capitaine de la compagnie bourgeoiſe. Par ce moïen Montluc dans moins d'une heure raſſembloit, ſans trouble ni confuſion, les perſonnes deſtinées aux travaux, & les bourgeois qui compoſoient les compagnies, en auſſi grand nombre qu'il le ſouhaitoit. Pour éviter la trahiſon, on changeoit de ſix heures en ſix heures le mot du guet. Les troupes du Roi diſperſées en differens endroits ne laiſſant à Montluc aucune eſperance de ſecours, il fut d'avis de recevoir l'ennemi entre les murailles, & là de le combattre de toutes ſes forces, voyant qu'il ne pouvoit le faire autrement qu'avec déſavantage. C'eſt pourquoi il fit faire en-deçà de la muraille un foſſé large d'environ quatre-vingt pas, qu'il borda de canons chargés à cartouches. Il avoit auſſi deſſein d'y mettre des arquebuſes à fourche avec les arquebuſiers de la ville, & de le fortifier de baſtions par les côtez, d'où, après une furieuſe décharge, il devoit ſortir lui-même avec les Officiers armez d'épées, de ſpontons & d'autres inſtrumens, pour fondre çà & là ſur l'ennemi troublé par les volées de coups de canon qu'il auroit eſſuyées.

Henri II. 1555.

On ignoroit encore de quel côté l'ennemi battroit la ville. Mais Montluc pour en être certain, faisoit sortir pendant la nuit des payisans avec quelques Capitaines. Les payisans marchoient devant, & lorsqu'ils entendoient parler quelqu'un, ils venoient avertir les Capitaines, qui aussi-tôt se glissoient le ventre à terre avec les payisans, jusque dans le lieu où l'on avoit apperçu quelqu'un ; & s'ils entendoient parler trois ou quatre personnes ensemble, ils étoient obligés d'en avertir Montluc, qui conjecturant de ce rapport que les Commandans de l'artillerie venoient reconnoître le lieu, & que c'étoit de ce côté-là qu'on devoit attaquer la ville, faisoit venir les Gouverneurs de chaque quartier, pour ordonner aux Lieutenans d'assembler les Chefs des pionniers, afin de mettre promptement la main à l'ouvrage. Quoique Montluc eût pourvû à tout ce qui étoit necessaire, & qu'il n'eût jamais douté qu'on ne l'attaquât du côté dont j'ai déjà parlé, il paroissoit cependant inquiet, voyant qu'il étoit obligé de ruiner les maisons de campagne, & les jardins des Citoïens. En effet il y avoit un cul de sac assez long proche la porte Ovile, que le comte de Vico avoit entrepris de faire combler de terre, & l'on ne pouvoit prendre cette terre dans un autre endroit que dans ces jardins, par où il falloit d'ailleurs faire le fossé & les levées de part & d'autre. Mais les Siennois plus jaloux de conserver leur liberté que leur bien, le tirerent bien-tôt d'inquiétude. Informés du dessein des ennemis, ils s'assemblerent aussi-tôt ; & comme il étoit nuit, ils apporterent un grand nombre de flambeaux, & bouleverserent eux-mêmes avec joie leurs jardins & leurs terres, sans qu'on entendît de leur part ni plainte ni murmure,

A peine le marquis de Marignan put-il faire avancer douze canons pendant cette nuit, à cause de la difficulté qu'il y avoit de les transporter sur la colline. Il fit faire la premiere décharge contre le pied de muraille : mais comme elle étoit de brique, elle reçût les coups de canon sans en être ébranlée. On le braqua ensuite contre le milieu du mur qu'il ouvrit sans l'abbatre. Alors l'ennemi découvrit l'ouvrage, que les assiegez avoient commencé au-dedans de la ville. Le Marquis voyant qu'il avoit besoin d'un plus grand nombre de canons, pour venir à bout de son entreprise, & que cependant, comme on ne

pouvoit les faire venir dans un jour, c'étoit donner le tems aux assiegez d'élever leurs ouvrages, il donna l'ordre à son armée, de la même maniere que s'il eût dû livrer l'assaut, & demeura néanmoins dans sa litiere, sous le toit d'une petite maison située derriere ses batteries, étant pour lors incommodé de la goutte. Montluc ayant remarqué du haut de la vieille citadelle, qu'on voyoit le derriere du canon des ennemis, fit tirer par le meilleur Canonier de Sienne plusieurs volées, qui incommoderent beaucoup une compagnie d'Allemands, & tuerent quelques Espagnols. Il y eut même un boulet qui entra dans la petite maison, où le Marquis s'entretenoit avec un Gentil-homme de la Chambre du roi Philippe : ce Général s'étant vû sur le point de périr sous les ruines de cette chaumiere, en eut une si grande frayeur, qu'aussitôt il fut délivré des douleurs de sa goutte. Cette décharge ayant démonté les batteries des ennemis, ils tinrent conseil dans leur camp, & délibererent si on continueroit les décharges. Il fut décidé qu'on cesseroit de tirer, & qu'on tâcheroit de prendre la ville par la famine, puisqu'on ne pouvoit la réduire par la force. Manriquez lui-même, qui témoignoit tant d'ardeur pour presser le siége, fut d'avis aussi bien que les autres, qu'on retirât les batteries, & qu'on renvoyât même les canons qu'on avoit fait venir de Florence.

Les Siennois manquoient déjà de vivres. Il étoit défendu à toutes personnes d'en porter dans la ville sous peine de la vie ; & Vitelli avoit soin de faire exactement observer cette défense : celui qu'on surprenoit en faute, étoit exécuté avec la derniere rigueur, & pendu au premier arbre, ou à la premiere poutre qu'on trouvoit. Montluc voyant que c'étoit par la faim, & non par les armes, qu'on vouloit le réduire, & ayant dessein de prolonger ce siége de quelques mois, résolut de renvoyer les Allemands qui murmuroient déjà. Pour le faire honnêtement & éviter les séditions, il les fit redemander par Strozzi, sans faire paroître que ce fût de concert avec lui, qu'on les redemandoit. Il lui envoya donc le capitaine Cosseil [1] son ami, pour lui faire part de son dessein. Strozzi ne manqua pas de l'approuver, & d'écrire à Rekrod par le capitaine Flaminio, pour le prier de venir au plûtôt avec ses Allemands, parce qu'il avoit résolu d'assembler une armée, afin d'attaquer

1 Il y a dans le texte *Flaminius*; c'est une faute : Voyez Montluc, liv. 3.

HENRI II. 1555.

l'ennemi dans son camp : au bas de sa lettre il lui mandoit qu'il ne pouvoit rien faire sans ses troupes ; qu'ainsi s'il ne les amenoit promptement avec lui, il seroit cause de la ruine de nos affaires en Toscane.

Cette lettre étant arrivée, on en fit la lecture à Montluc, sans en rien communiquer au Sénat. A cette nouvelle il parut surpris & troublé. Mais voyant que les Allemands étoient prêts d'exécuter cet ordre, & que la faim l'emportoit sur la crainte qu'ils avoient de sortir de la ville, il leur suggera un moyen qui réüssit d'autant mieux, que les ennemis ayant intercepté les lettres de Strozzi, avoient sçû quelque chose du dessein de Montluc, sans cependant découvrir le jour destiné pour la sortie des Allemands. Les ennemis mirent partout de bonnes sentinelles, & renforcerent les corps de garde. Mais pour les joüer, Montluc donna ordre de fermer toutes les portes au jour marqué, & fit sortir pendant la nuit deux compagnies Françoises qu'il avoit choisies, & une Italienne. Il donna la premiere à Charri, la seconde à Blaccon, & la troisiéme au comte de Caïazzo, avec ordre d'attaquer les corps de garde, tandis que les Allemands passeroient le fossé. Ils s'acquitterent exactement des ordres qu'ils avoient reçûs. Charri força deux corps de garde Espagnols qu'il trouva sur son passage, & que commandoit Jerôme de Torres. Le troisiéme donna plus de peine ; nous perdimes en l'attaquant cinquante de nos meilleurs soldats. Les Allemands s'échaperent à la faveur de ce combat, quoique François d'Aro, & Ferdinand de Sylva frere de Ruy Gomez, qui avoit le commandement de l'infanterie en l'absence de l'Adelantade, les poursuivissent jusqu'à la riviere d'Arbia.

Les Allemands, qui avoient fait beaucoup de chemin pendant la nuit étant fatiguez, marchoient sans ordre, & sans rien apprehender, lorsque Chiapino Vitelli & les garnisons voisines vinrent les envelopper, & les massacrerent presque tous auprès de Lucignanello. Il n'en resta que deux cens avec leurs enseignes, qui se retirerent à Montalcino. La nouvelle de cet événement effraya les Siennois. Mais Montluc les rassura, en leur faisant entendre, qu'il étoit necessaire pour le salut de leur république que tout se passât ainsi. Ils ne perdirent donc rien de leur courage ni de leur fidelité. Comme la disette augmentoit

de

de jour en jour, & qu'il étoit necessaire pour le bien public qu'on usât d'une severité, que les Siennois ne pouvoient exercer envers leurs concitoyens, on créa Montluc Dictateur, & on le revêtit pour un mois de l'autorité de tous les autres Magistrats. Etant donc seul le maître de tout, il ordonna que les habitans & les soldats feroient la garde chacun à leur tour, de sorte cependant que les citoyens se reposeroient deux nuits, & les soldats une seulement. Il défendit que l'on distribuât aux citoyens plus de dix onces de pain par jour, & aux soldats étrangers plus de quatorze. Il fit faire le dénombrement de toutes les personnes inutiles, à qui il fut ordonné de sortir de la ville. Le nombre montoit à quatre mille quatre cens, tant hommes que femmes, qui furent exposés à la raillerie & à la cruauté des ennemis. Spectacle bien déplorable, & qu'on pouvoit appeller inhumain, si le salut de la patrie & la necessité pressante, qui doivent l'emporter sur toute autre consideration, ne l'eussent en quelque sorte excusé.

Ainsi le siége dura encore près de trois mois. Le marquis de Marignan souffrit beaucoup dans cet intervalle, tant parce qu'il falloit faire venir de loin des vivres, dont souvent on manquoit dans son camp, que parce que la cavalerie étoit obligée de s'éloigner pour aller au fourage. Bien plus, presque tous les Généraux, excepté Vitelli, s'étoient éloignés du Marquis, ne pouvant souffrir son avarice, sa mauvaise humeur, & son orgueil. Il fut lui-même obligé de s'éloigner, & d'aller de Montecchio à Belcaro, pour changer d'air, étant cruellement tourmenté de la goutte; ainsi rien n'avançoit. Il ne demeuroit pourtant pas dans l'inaction, & il étoit sans cesse occupé du moyen dont il se serviroit, pour soulever la ville. Il gagna enfin un nommé Pietro, qui eut soin d'avertir les Nobles de songer à leurs interêts, par des lettres qu'il jetta dans leurs maisons. Il leur faisoit entendre qu'on avoit inutilement esperé du secours de la France; qu'ils ne devoient pas attendre jusqu'à la derniere extrémité pour capituler : que peut-être le vainqueur ne leur feroit pas toûjours les mêmes offres: qu'ils devoient penser de bonne heure à leur salut, & consulter ceux qui avoient sur ce sujet suivi les conseils qu'on leur avoit donnés, & dont les maisons étoient marquées d'une croix blanche.

HENRI II. 1555.

Ceux chez qui on avoit jetté ces lettres, les porterent aux Magiſtrats, qui allerent auſſitôt viſiter ces maiſons marquées d'une croix. Cela étant arrivé deux ou trois fois dans differens quartiers de la ville, le peuple en fut indigné, & demanda qu'on fît mourir promptement ceux qui étoient ſuſpects. Montluc fit enſorte qu'on ſe contenteroit ſeulement de prendre trois Gentils-hommes, de ceux dont les maiſons étoient marquées, & de les mettre en priſon, ſe doutant bien que c'étoit le marquis de Marignan qui faiſoit joüer ce reſſort, pour broüiller la Nobleſſe avec le peuple, & afin que les Nobles, qui étoient en plus petit nombre, ſe voyant maltraités par le peuple, ſe retiraſſent dans un quartier de la ville, pour ſe mettre à l'abri de la violence, & ſe rangeaſſent enſuite du côté de l'ennemi. En effet Montluc ne pouvoit croire que les premiers de la ville, & que des citoyens dont la fidelité lui étoit ſi connuë, fuſſent capables de pareils complots. Il ne ceſſoit de prier les Magiſtrats & le peuple d'uſer de moderation, & de ne point tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes qu'ils avoient juſqu'alors épargné, & d'attendre que le tems les inſtruiſît de la verité des faits. Il ordonna auſſitôt des prieres publiques, pour appaiſer, par des motifs de religion, le courroux du peuple. Montluc en même tems envoya dans tous les quartiers de la ville des perſonnes, pour examiner ceux qui alloient & venoient pendant la nuit. On ſoupçonna ce Pietro, que le marquis de Marignan avoit gagné : on le prit, & on le mit à la queſtion, où il avoüa à Montluc tout ce qui s'étoit paſſé. Ainſi les trois Gentils-hommes, qu'on avoit mis en priſon, furent délivrés & renvoyés abſous. A la priere de Montluc, ils allerent, comme malgré eux, au Sénat, pour remercier les magiſtrats de n'avoir point ajoûté foi aux calomnies dont on les avoit noircis, & de ne s'être point prêtés à la fureur aveugle du peuple. Les uns & les autres verſerent des larmes & ſe reconcilierent. Le peuple ceſſa de craindre, & on ne penſa plus qu'à punir le traître : mais quoique ſon crime fût grand, il en obtint le pardon, par le moyen de Montluc.

La diſette augmentant tous les jours dans la ville, on diminua encore par l'ordre du Général la portion de pain, qu'on donnoit tous les jours. Ainſi les officiers & les ſoldats étrangers furent réduits à douze onces de pain par jour, les autres

troupes & les citoyens à neuf. Montluc, avec Bentivoglio & le comte de Caïazzo, ne mangeoient qu'une fois le jour, & vêcurent ainsi depuis la fin de Fevrier, jusqu'après le siége. On avoit déjà mangé tout le bétail, jusqu'aux chevaux & aux mulets. Le nombre des habitans & des soldats diminuoit tous les jours : on les voyoit mourir subitement dans les ruës, sans être attaquez d'aucune maladie. Les médecins attribuoient cela aux mauves que l'on mangeoit, & qui, selon eux, étant un purgatif trop violent, empêchoient la disgestion ; ensorte que ceux qui en avoient fait leur nourriture perdoient peu à peu toutes leurs forces, & mouroient sans s'en appercevoir. Le Sénat cependant envoyoit souvent à Rome des députez. Amerighi, l'évêque de Pienza, & Charle Messaini y allerent l'un après l'autre, pour s'informer si on avoit dessein d'envoyer du secours, comme on le leur avoit promis tant de fois. On y envoya encore P. Antoine Pecci, qui sonda d'abord l'intention des Cardinaux de notre parti, & des autres ministres, que le Roi avoit à Rome. Il écrivit au Sénat ce qui se passoit, & exhorta les Siennois à penser à leur sûreté. Il leur fit sentir, qu'ils ne devoient mettre leur espérance que dans les conditions qu'ils pourroient obtenir de l'Empereur & du duc de Florence, qui n'étoient pas encore si irritez qu'on ne pût les appaiser, si on y pensoit au plûtôt ; d'autant plus que dans le cas où il s'agit de défendre sa liberté, on pardonnoit beaucoup de choses qu'on ne passeroit pas en toute autre conjoncture. Enfin Ambroise Nuti, qui étoit fort dans nos interêts, fut député pour aller demander si on pouvoit encore espérer quelque chose, & pour faire ensorte, s'il falloit se rendre, que ce fût sans blesser la dignité de la République, & la liberté des citoyens, ayant mérité par leur inviolable attachement au Roi, qu'on eût des égards pour eux.

Le cardinal de Ferrare & Strozzi, qui étoient pour lors à Rome, ne s'accordoient pas entr'eux. Le dernier ne pouvant souffrir Côme, vouloit qu'on continuât la guerre dans la Toscane ; & l'autre au contraire craignant que Sienne ne tombât entre les mains de l'Empereur ou du duc de Florence, vouloit qu'on capitulât à quelque prix que ce fût. Il fit ses efforts pour pacifier tous les troubles, sans cependant blesser l'autorité du Roi, ni toucher à la liberté des citoyens ; & pour venir plus

HENRI II. 1555.

facilement à bout de son entreprise, il pria le Pape de se rendre médiateur dans cette affaire. Mais le Pontife, qui avoit eu envie de s'emparer de l'Etat de Sienne, ayant perdu toute espérance de ce côté-là, se livra entierement aux plaisirs, & ne travailla à cette affaire qu'avec négligence. Il n'y avoit donc plus d'autre ressource, que de mettre la ville entre les mains de quelques Princes d'Italie, & de choisir pour cela quelqu'un, comme le frere du cardinal Ferrare, ou un autre, dont on pourroit convenir. La chose ayant été proposée, Côme, qui ne vouloit pas que la haine qu'exciteroit cette guerre tombât sur lui, renvoya la décision de cette affaire à l'Empereur, qui vouloit se rendre maître de Sienne, & qui prétendoit que cette ville étoit un fief de l'Empire. On lisoit effectivement dans les archives de l'Empire, que les Siennois avoient prêté serment de fidelité à l'Empereur Charle IV. & que sous ses auspices, ils avoient formé une espece de République, qui s'étoit soûtenuë jusqu'alors : Qu'ayant abandonné le parti de l'Empereur, en faisant sortir de la ville la garnison Espagnole & démolir la citadelle, il sembloit qu'on devoit les regarder comme coupables de crime de Leze-Majesté : Qu'ils avoient même été proscrits, après cette rébellion, par le jugement de la Chambre Impériale, & qu'enfin ceux qui se mêloient de cette affaire devoient traiter avec l'Empereur, qui de plein droit venoit de donner cette ville à Philippe d'Espagne Roi d'Angleterre, par un acte secret. Les discours de Côme ne tendoient qu'à prolonger le tems, espérant toûjours que si la ville se rendoit, l'Empereur la lui mettroit en dépôt entre les mains, parce qu'elle étoit engagée pour des sommes considérables ; ou que s'il ne vouloit pas la garder, il s'en déferoit peut-être en sa faveur. Ainsi voulant connoître l'intention de l'Empereur & de Philippe, on avoit envoyé Jerôme de Vecchiano, qui avoit été présent au Conseil qu'on avoit autrefois tenu à Chiozza (ou Chioggia) comme nous l'avons déjà dit, & qui ayant été le premier auteur de la révolte des habitans de Sienne, abandonna notre parti, pour suivre celui du duc de Florence, à cause de quelque mécontentement qu'il avoit reçu.

Tandis que le cardinal de Ferrare travailloit avec si peu de succès, & que Strozzi ne pensoit plus au secours qu'il avoit

promis d'envoyer, la nécessité augmentoit toûjours dans la ville. La victoire que le maréchal de Brissac venoit de remporter à Casal, ranima le courage des Siennois, qui se flatterent que le vainqueur exempt de tout autre soin, viendroit avec son armée pour les secourir : mais ils furent trompez dans leur attente. Enfin comme ils étoient toûjours disposez à souffrir tout pour la conservation de leur liberté, il survint alors un événement qui leur donna encore quelque espérance. Jule III. mourut, moins épuisé par son âge, que par le genre de vie qu'il avoit mené. En effet après la mort de Jean-Bâtiste fils de Baudouin son frere, Fabien frere cadet de Jean-Bâtiste lui ayant donné bien moins d'inquiétudes, il s'étoit entierement livré aux plaisirs, dans ce lieu charmant qu'il sembloit avoir préparé pour la volupté, & qui est si admirable par les superbes monumens, tant anciens que modernes, qu'on y voit encore aujourd'hui. Il y passa presque tout le reste de sa vie avec les compagnons de ses plaisirs, au milieu des jeux, des spectacles & des autres divertissemens indignes de sa dignité & de son caractere, qu'il prenoit le jour & la nuit, sans jamais penser à ses affaires. Il mourut enfin le ving-quatre de Mars & laissa pour héritier, Innocent del Monte qui portoit son nom, & qui par ses crimes & sa vie licentieuse deshonora long-tems le sacré College. La maniere avec laquelle Onufre Panvini nous décrit la mort de Jule, nous fait bien connoître combien ce Pape négligeoit les affaires. Cet écrivain rapporte que Baudoüin son frere, ayant une envie extrême d'avoir la ville de Camerino pour lui & pour Fabien son fils, qui avoit épousé la fille de Côme, étoit enfin venu à bout d'engager ce vieillard indolent à en faire au plûtôt la proposition en plein consistoire. Mais le Pontife voyant que personne ne l'approuvoit, remit toûjours la chose au lendemain, & de peur d'être obligé, par les sollicitations de son frere, d'assembler le consistoire, il feignit quelque incommodité. Pour mieux se déguiser il ne voulut point manger des viandes qu'on lui servoit ordinairement, ou plûtôt il en usa plus sobrement. Ce déguisement insensé lui causa la mort : car par une suite de ce changement de régime, il fut attaqué d'une maladie sérieuse, qui l'emporta en peu de jours, à l'âge de 67 ans [1].

Mort de Jule III. Son portrait.

1 Après cinq ans un mois & 16 jours de Pontificat.

HENRI II. 1555.

Les Siennois reprirent courage, dans l'esperance qu'on mettroit en sa place un Pape, qui favoriseroit leur parti & leur donneroit du secours. Mais les contestations qui arriverent, ayant beaucoup retardé l'élection du nouveau Pape, les Citoïens de Sienne furent réduits à une telle extrêmité, qu'ils penserent sérieusement à capituler, de l'avis même de Montluc, qui néanmoins ne voulut pas qu'on le fît au nom du Roi. Strozzi d'un autre côté donnoit toûjours quelqu'espérance aux assiégez. Il leur faisoit entendre qu'il devoit venir promptement avec six mille hommes d'infanterie pour faire lever le siége; il se vantoit même de séconder beaucoup les Cardinaux, qui étoient attachez à la France, dans l'élection du Pape.

Les vivres qu'on avoit envoyés de la basse Normandie arriverent à Portercole. On avoit aussi embarqué sur vingt-huit galeres de Marseille quinze cens hommes de pié, qui descendirent heureusement dans l'isle de Corse. Sur ces entrefaites Pienza, qui étoit la principale place du Val de Chiana, où commandoit Leonida Malatesti, & où Jean-Bâtiste d'Arezzo fut pris avec soixante soldats, s'étant révoltée par les sollicitations de Leonida Malatesti, fut cause que les villes de la côte maritime se livrerent plusieurs combats. Sigismond Comte de Rossi, qui étoit avec cent cavaliers dans Buonconvento, ayant fait venir Bacciotto Monaldi à San-chirico auprès de Montalcino, nous livra un combat. Mais aussi-tôt il se retira craignant qu'on ne lui tendît des embûches. Monaldi & Jean-Baptiste Scazzini, voyant qu'il seroit honteux pour eux de prendre la fuite, combattirent courageusement : mais ils furent faits prisonniers, & menez avec plusieurs autres à Montalcino. Strozzi informé que le marquis de Marignan traitoit avec la derniere rigueur les Florentins rebelles, qu'on appelloit autrement les Proscrits, & qu'il avoit refusé la grace à Carletto de Montalcino son espion, fut si irrité du mépris que le Marquis faisoit de ses prieres, qu'il fit pendre aussi-tôt tous les prisonniers.

La ville de Sienne se rend. Articles de la capitulation.

Cependant les assiégez perdirent courage, sur tout lorsqu'ils apprirent que la ville de Scarlino, où commandoit Camille de Scesi avec quatre-vingt soldats, avoit été surprise par Luc-Antoine Cupano gouverneur de Piombino. Enfin quoique Strozzi eût envoyé à Sienne Ermés Palavicini son ami, pour détourner

les aſſiégez du deſſein qu'ils avoient de ſe rendre, & pour les encourager, par le ſecours qu'il leur promettoit, à maintenir leur ancienne liberté & leur gloire; ils envoyerent cependant Jerôme Ghino Bandinelli, Alexandre Guglielmi, Scipion Ghigi, & Jerôme Malavolti, pour traiter avec Côme. Mais avant de faire partir ces députez, on informa Strozzi de cette démarche. Les Siennois envoyerent Nicodeme Forteguerri, & Strozzi dépécha de ſon côté Pierre-Marie Amerighi, pour engager le maréchal de Briſſac à envoyer au plûtôt du ſecours à Sienne, & à faire ſçavoir au Senat s'il y avoit lieu d'en eſperer, avant qu'on traitât avec Côme. La république de Lucques, à la ſollicitation de Strozzi, ſe mêla de cette affaire: elle promit aux aſſiégez de leur fournir autant de vivres qu'ils en auroient beſoin, pour les troupes qu'on devoit leur envoyer. Cette promeſſe releva encore une fois le courage abatu des Siennois, agitez par la crainte du danger preſſant, & néanmoins toûjours épris de l'amour de leur précieuſe liberté, à laquelle ils ne pouvoient ſe réſoudre de renoncer, que par déſeſpoir, & à la derniere extrémité.

HENRI II. 1555.

Adrien Baglioni gouverneur de Chiuſi, ayant donné ordre à Betto de Perouſe de traverſer ſans bruit la Chiana, auprès de Porto de la Quercia, avec douze cens hommes, ſe rendit facilement maître de la ville de Valiano, dépourvuë de garniſon. Il n'en fut pas de même du Pont & des Forts, que Côme avoit fait conſtruire aux environs, & où après la priſe de cette ville, Malateſti avoit mis de bonnes garniſons, qu'il avoit fait venir de Cortone, de Montepulciano & d'Arezzo. Ainſi Strozzi qui n'étoit venu attaquer cette place qu'avec un camp volant, voyant qu'il ne pouvoit garder la citadelle, à cauſe de la proximité de l'ennemi, abandonna la ville, & renvoya à Pienza deux compagnies Françoiſes, & dix-huit Italiennes qu'il avoit avec lui, & qu'il mit ſous le commandement abſolu d'Aurele Fregoſe. Côme avoit mis auprès de Montepulciano le comte Rados de Dalmatie, avec cent cavaliers Albanois, pour s'oppoſer au paſſage de Strozzi. Comme ils en venoient tous les jours aux mains, Serillac, qui commandoit une compagnie de cavallerie Françoiſe, y perdit la vie.

La dizette augmentant de jour en jour dans la ville de Sienne, les Citoïens furent enfin obligés de capituler. Après de grandes

Henri II. 1555.

contestations de part & d'autre, on convint de ces articles: Que l'Empereur & l'Empire protégeroient toûjours la ville & la république de Sienne : Que les Citoïens joüiroient de leur liberté; qu'on maintiendroit l'ancienne autorité des Magistrats, & qu'on oubliroit tout ce qui s'étoit passé : Que les Siennois seroient rétablis dans leurs biens & leurs dignitez : Qu'il leur seroit permis, s'ils le jugeoient à propos, de se retirer seuls ou avec leur famille, & d'aller s'établir où ils voudroient: Que l'Empereur, pour la sûreté de la ville, pourroit y mettre à ses frais & dépens une garnison aussi nombreuse qu'il le souhaiteroit, & de quelque nation que ce fût; mais qu'il ne pourroit faire construire une nouvelle citadelle, ni rétablir l'ancienne, sans le consentement des Citoïens: Qu'aussi-tôt que la garnison Imperiale seroit entrée dans la ville, on feroit abbattre les fortifications, qu'on avoit élevées pendant le siége ou auparavant : Que l'Empereur pourroit à son gré regler le gouvernement, sans néanmoins s'éloigner de l'ordre observé jusqu'alors, dans le partage des montagnes & des quartiers de la ville, & sans toucher à l'autorité, aux privileges & aux droits des Gouverneurs & des Magistrats, tant de la ville que de la campagne : Qu'il seroit permis aux Officiers & aux soldats François, & à ceux qui avoient pris leur parti, de sortir avec leurs armes, tambour battant, enseignes déployées, avec leur équipage de guerre & leur bagage; sans néanmoins que les Napolitains, les Milanois & les Florentins, qui étoient dans la ville, & que l'Empereur & le duc de Florence regardoient comme des rebelles & des proscrits, pussent joüir de ce privilege. On ajoûta que ces articles n'auroient lieu, que huit jours après que le Sénat les auroit ratifiez.

Jean Manriquez & François de Tolede furent présens à ce traité conclu à Florence le 2 d'Avril. On l'apporta à Sienne, où le marquis de Marignan envoya un trompette, pour demander à parlementer. Montluc lui envoya Bentivoglio & Charri. Alors le Marquis leur parla en ces termes: « Je ne doute » pas, Messieurs, leur dit-il, que Montluc, qui est un ancien » Capitaine très experimenté dans la guerre, ne voie ce que » signifient les articles du traité, qui lui permettent, aussi-bien » qu'aux François & aux Italiens qui sont au service du Roi, » de sortir avec leurs armes, tambour battant, enseignes

déployées

» déployées & avec leur bagage. Cependant la consideration » que j'ai pour vous & pour votre nation, m'engage à lui faire sçavoir que, comme c'est pour son Roi qu'il a combattu, » & non pas pour les Siennois, les Citoïens de Sienne n'ont » pas traité pour les François, ni pourvû à leur sûreté. Enfin s'il vouloit penser à son salut & à celui de ses troupes, il » devroit traiter avec moi au nom du Roi: en ce cas je lui » ferois des conditions dignes de son courage & de la grandeur » de son maître.

Réponse fiére de Montluc.

Bentivoglio & Charri ayant informé Montluc de ce discours du Marquis, ce Général répondit qu'il connoissoit assez les usages de la guerre, pour ne pas ignorer ce qui étoit permis. Qu'au reste, quoique les habitans fussent reduits à la derniere extrêmité, aussi-bien que lui, ils avoient encore assez de courage pour se défendre, & pour ne rien faire qui ne fût digne du nom François & du Roi son maître; qu'il suffisoit que les Siennois eussent traité pour eux, & que si quelqu'un osoit violer le traité, il étoit prêt de le soûtenir au péril de sa vie. Il ajoûta fierement, qu'on ne liroit jamais son nom au bas des articles qui concernoient la reddition d'une place. Le marquis de Marignan frapé d'une réponse aussi noble que hardie, promit suivant l'article du Traité conclu avec les Siennois, de permettre à Montluc de se retirer avec ses troupes honorablement & en sûreté. Mais Montluc étant informé que, dans l'article qui regardoit les François & les étrangers, on avoit fait une exception pour ceux qu'on appelloit les Bannis, & qui avoient été proscrits par l'Empereur, par Philippe roi d'Angleterre, & par le duc de Florence, il ne put se resoudre à abandonner à la merci & à la fureur de l'ennemi des hommes recommandables par leur valeur, leur naissance & leur attachement inviolable au parti du Roi. Il assembla donc les Citoïens, à la priere de Barthelemi Cavalcantio, & leur fit entendre que le Traité qu'on leur avoit envoyé, étoit captieux, en ce qu'il privoit du benefice de la capitulation ceux même qui avoient capitulé. « Vous n'ignorez pas, ajoûta Montluc, » qu'aussi-tôt que la garnison Espagnole eût été chassée de la » ville, & la citadelle abattuë, les Siennois furent proscrits » par la chambre Imperiale, à la sollicitation de l'Empereur; » qu'au moïen de cette Sentence il s'est rendu l'arbitre de

HENRI II. 1555.

» votre sort, & vous a livrez au roi Philippe son fils. Vous » pouvez aisément conclure de-là que l'on n'a pas agi de » bonne foi avec vous. Ainsi tandis que vous avez les armes » à la main, il faut combattre, jusqu'à la derniere extrêmité, » & mourir plûtôt avec honneur, que d'abandonner lâche- » ment vos amis, & que de les livrer à la main d'un bourreau, » pour être égorgez avec vous. »

Quoique Montluc n'ignorât pas, qu'il y avoit un article du Traité qui mettoit les Siennois à couvert de tout, cependant afin qu'ils n'abandonnassent point leurs amis & leurs alliez, il leur fit naître des doutes, & leur fit sentir qu'ils avoient lieu de craindre. Ses rémontrances furent efficaces : les citoïens échauffés firent grand bruit, & coururent aussi-tôt aux armes. Le marquis de Marignan informé du dessein des assiégez, apprehendat qu'ils ne vinssent fondre sur lui, animés par le désespoir, & qu'ils ne taillassent en pieces le peu de troupes qu'il avoit, ou qu'ils ne l'obligeassent à lever le siége. Il envoya donc à Florence un député, pour instruire le Duc de tout ce qui se passoit. Côme dépêcha aussi-tôt Concini, homme habile & prudent, qui avoit toûjours été employé dans cette negociation. On accorda aux Siennois ce qu'ils avoient demandé, & on permit aux Proscrits, comme aux autres, de sortir de la ville avec une entiere liberté : ce qu'ils firent le 21 d'Avril.

Lorsque le comte Camille d'Elci, Nicolas Sergardi, Augustin Bardi & Lelio Pecci, furent revenus avec les huit ministres de Sienne, à qui l'on avoit confié les affaires de la guerre, Montluc remit aux Citoïens la porte Camollia & l'ancienne citadelle, & se retira avec ses troupes, en gardant cet ordre. Les François marchoient les premiers avec Bentivoglio, le comte de Caïazzo, & quatre compagnies Italiennes, que commandoient Barthelemi Giordani de Pezero, Rinaldo de Vecchi de Ferrare, Turchetto de Bresce, & Flaminio de Perouse. Mario Bandini capitaine du peuple, S. Auban & Lussan les accompagnoient aussi. Charri & Blacon étoient à l'arriere-garde, & Montluc les suivoit à cheval avec Jerôme Spannochi, pour qui il craignoit plus que pour tous les autres. Entre les François & les Italiens marchoient huit cens Citoïens, tant hommes que femmes, avec leurs enfans, qui

abandonnoient tous leur patrie, afin de conserver leur liberté, pour laquelle ils avoient combattu avec tant de courage & de constance. Ce spectacle étoit si triste & si touchant, que les ennemis même en furent émus. La douleur des Siennois fut extrême, lorsqu'il leur fallut quitter leurs amis & leurs parens qui restoient dans la ville: ils verserent bien des larmes de part & d'autre; sur tout lorsqu'ils penserent que des personnes avec qui ils étoient si étroitement liez, ou étoient devenus déjà leurs ennemis, ou au moins le deviendroient bien-tôt. Nos soldats, qui avoient souffert la faim pendant le siége avec une constance admirable, & sans jamais murmurer, paroissoient ne quitter qu'à regret ces Citoïens infortunés, & ne pouvoient retenir leurs larmes. Ce jour-là plusieurs de nos soldats, qui n'avoient pas mangé de pain depuis quatre jours, moururent en chemin. Le marquis de Marignan, à la priere de Montluc, fit fournir cinquante mulets, pour porter les enfans, les vieillards & les femmes enceintes. Après avoir rangé en bataille les Espagnols & les Allemands, il alla lui-même avec Chiapino Vitelli, jusqu'à San-Lazaro, au-devant de Montluc, qu'ils accompagnerent tous deux pendant quelque tems. Enfin après s'être donné reciproquement plusieurs marques d'estime & d'amitié, ils se separerent; & nos troupes continuerent leur route jusqu'à Arbia-rotta, bourg situé le long d'une riviere fort agréable, où le marquis de Marignan avoit envoyé dix-huit mulets chargés de pain, pour rétablir les forces de nos soldats, qui ensuite partirent pour se rendre à Buonconvento, avec l'escorte de Gabriel Serbellon, qui en avoit eu l'ordre, au départ du marquis de Marignan son oncle. Là aïant vu venir P. Strozzi avec de la cavalerie, il embrassa Montluc, Bentivoglio, le comte de Caïazzo & les autres Capitaines, & se retira. Nos troupes partirent ce jour-là avec Strozzi, pour se rendre à Montalcino, où les Siennois, qui avoient suivi Montluc, & quitté une ville qui n'étoit plus leur patrie, établirent, sous la protection du Roi, une nouvelle république avec un Senat, & créérent des Magistrats qu'ils envoyerent dans les villes dont ils étoient les maîtres, pour y exercer la justice, & conserver leur ancienne liberté. Ils se consolerent par là du malheur d'être expatriés.

Deux jours avant que la ville de Sienne se fût renduë,

HENRI II. 1555.

Montluc obtint du Senat des lettres qu'il fit sceller du sceau de la République, par lesquelles les Siennois rendoient témoignage à ce Général de sa fidelité, & du courage avec lequel il avoit combattu pour leurs intérêts & pour la gloire du Roi. Les Citoïens de leur côté déclarerent qu'ils n'avoient rien oublié pour défendre leur ancienne liberté, & pour garder la fidelité qu'ils devoient à sa majesté Très-Chrétienne ; & que s'étant rendus invincibles par leur valeur, on n'avoit pu les vaincre que par la famine ; qu'enfin Montluc n'ayant jamais voulu traiter au nom du Roi, ils avoient été obligés de le faire pour lui, & pour les autres officiers & les soldats de Sa Majesté. Montluc, après avoir passé quelques jours avec Strozzi, lui demanda une Galére pour se rendre en France avec ses troupes. Tandis qu'on l'équipoit à Civita-Vecchia, il fit partir Lussan & Blacon avec S. Auban, & prit ensuite le chemin de Rome, où il alloit autant pour joüir de la gloire qu'il s'étoit aquise aux yeux de tout le monde dans l'Italie, & sur tout à ce siége si fameux, que pour y voir les ministres du Roi.

Election du Pape Marcel II.

Dix-sept jours [1] après la mort du pape Jule III. Marcel Cervin natif de Fano dans la Marche d'Ancone, & originaire de Montepulciano, ville de Toscane, fut élevé au souverain Pontificat le 9 d'Avril, par la faction du cardinal Rainuce Farnese, frere du cardinal Alexandre, qui étoit pour lors absent. Son érudition & la regularité de ses mœurs l'avoient élevé aux premieres dignitez de la Cour de Rome, sous le grand-pere [2] de Rainuce & d'Alexandre Farnese. Peu de tems après Alexandre employa son credit pour lui obtenir le chapeau de Cardinal. Richard son pere, qui étoit fort habile dans l'astrologie, lui avoit prédit qu'il seroit un jour revêtu de la premiere dignité de l'Eglise. Ce qui fit qu'il resista constamment aux sollicitations de Cassandra Bencia sa mere, qui vouloit le marier ; il lui dit qu'il préferoit aux agrémens du mariage la haute fortune que les astres lui promettoient dans le celibat. Luc Gaurico, fameux astronome de son tems, rapporte cette prédiction dans son livre des Horoscopes,

1 Le texte marque 18° *die* le 18. jour ; à bien compter, c'est le 17. jour (24 Mars & 9 Avril) en y comprennant & le 24 jour de la mort, & le 9 jour de l'élection.

2 Paul III.

imprimé à Venise chez Curtio Trajano, trois ans avant que Cervin fût élevé au souverain Pontificat. Ce qui donne lieu de croire que cette prédiction n'étoit point une chimere, c'est qu'elle ne fût point faite après coup, & qu'elle annonça une chose qui n'étoit point encore arrivée.

Cervin étant élu Pape, pensa serieusement à donner aux Farneses des marques de sa reconnoissance, & leur dit qu'ils trouveroient en lui un autre Paul III. Mais comme il étoit valetudinaire, & que les peines qu'il s'étoit données au Conclave l'avoient beaucoup affoibli, il fut violemment attaqué d'une fiévre & d'une pituite, qui ne diminuerent qu'avec ses forces, & il mourut d'apoplexie le dernier jour d'Avril âgé de cinquante-cinq ans moins six jours, après vingt-deux jours de Pontificat. Il fut inhumé auprès de Nicolas V. Son érudition étoit si profonde, sa sagesse si grande, & ses mœurs si pures, qu'on pourroit le comparer aux anciens Papes. On esperoit qu'il auroit travaillé à reformer les abus introduits dans l'Eglise, pourvu que son élévation ne l'eût pas corrompu comme les autres; c'est ce qu'il appréhendoit, & ce qu'il dit lui-même avant d'être élu Pape. Son lecteur lisant un jour pendant le répas, selon sa coûtume, l'Ecriture Sainte, & quelques endroits des écrivains Ecclésiastiques, il l'interrompit, pour refléchir sur des paroles d'Adrien IV. par lesquelles ce S. Pontife déploroit la malheureuse condition des Papes: ayant alors frappé sur la table avec sa main, il dit qu'il ne pouvoit pas comprendre, comment ceux qui étoient revêtus de cette suprême dignité pouvoient se sauver.

Portrait d'un grand Pape.

Avant la mort du pape Marcel II. Montluc étoit venu prendre congé de lui: il se rendit ensuite à Civita-Vecchia, où il s'embarqua avec ses gens sur la Galére qu'on avoit fait préparer. Le vent étant favorable, il fit route entre la Sardaigne & la Corse, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Bonifacio, où il alla rendre visite à Joseph Boniface de la Mole, qui lui dit qu'André Doria étoit dans le port de San-Stephano auprès d'Orbitello avec cinquante Galéres. Dans le même tems de Thermes & Paul Giordano assiégeoient Calvi: mais de Thermes ayant appris que Doria venoit avec son armée, il leva le siége, & jetta trois piéces de canon dans la mer, de peur que les Espagnols ne s'en emparassent; les nôtres les repêcherent

Retour de Montluc en France.

HENRI II. 1555.

dans la même année. Quelques jours après, Antoine Iſcalin Adhemar Polin * baron de la Garde, qui avoit mis à couvert vingt-huit Galéres dans un Havre prochain, ayant appris l'arrivée de Doria, fut obligé de prendre le large & la route de Marſeille. Pendant que Doria le pourſuivoit inutilement, de Thermes, ſans perdre de tems, profita de cette occaſion, & ſe retira de Calvi ſain & ſauf. Il n'auroit pas manqué d'être fait priſonnier, ſi Doria ne s'étoit point amuſé à courir après le baron de la Garde. Montluc, qui avoit averti de Thermes de ce danger, s'y précipita lui-même ſans y penſer. En effet ayant fait voile pour la France dans un tems nebuleux, il rencontra la flotte de Doria, qui venoit de pourſuivre envain le baron de la Garde. Cependant par l'adreſſe du Capitaine qui commandoit la Galére, & qui vira de bord, il évita l'ennemi, & ſans aucun accident aborda peu après à Marſeille, contre l'attente de tout le monde; car les uns croïoient qu'il étoit mort à Sienne, & les autres qu'il avoit été ſurpris en mer par Doria. De-là il prit la poſte pour ſe rendre à la Cour, où le Roi lui fit préſent du collier de l'Ordre *, en reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit rendus. C'étoit encore alors une marque d'honneur & de diſtinction reſervée au merite, mais qui a été avilie, depuis que des gens ſans merite & ſans naiſſance l'ont obtenuë.

* *ou* Poulin.

* L'Ordre de S. Michel.

Guerre dans les Payis-Bas.

Cependant le traité de Paix, que propoſoient les Anglois, embarraſſoit beaucoup le Roi. Mais avant d'en parler, il eſt neceſſaire, ce me ſemble, de rapporter en peu de mots ce qui ſe paſſa avant ce tems-là en France & dans les Payis-Bas. Sur la fin de l'année précédente, le duc de Savoye, après la priſe du Fort-Meſnil ſitué vis-à-vis d'Hedin, avoit fait marcher ſon armée au commencement de Novembre, & étoit venu attaquer ſans ſuccès S. Eſprit de Reux, où Antoine de Bourbon duc de Vendôme, gouverneur de cette province, avoit envoyé Jacque de Savoye duc de Nemours, pour s'oppoſer aux efforts de l'ennemi: ce qu'il fit avec beaucoup de courage & d'activité. Enfin après avoir fatigué l'ennemi par ſes frequentes courſes, il ſe retira à Abbeville ſans aucune perte. Pelous ſe diſtingua ſur tous les autres Officiers dans cette expédition. De-là le duc de Savoye voulant faire paroître, qu'il étoit venu à boût en partie de ſes deſſeins, vint à Pecquigny, où il fut

battu par le duc de Nemours, qui à son tour fut sur le point d'être pris, voulant combattre avec trop de zele & de chaleur. Le duc de Vendôme étoit déjà à Amiens, où le duc de Savoye se rendit avec son armée qu'il rangea en bataille; mais il en partit quelques jours après pour aller à Corbie. Comme l'on disoit par tout, qu'il avoit envie de passer la Somme à gué, le duc de Vendôme le suivit toûjours de l'autre côté de la riviere, dans le dessein de l'attaquer quand il passeroit. Mais comme on étoit déjà sur la fin de l'automne, & que les pluyes étoient abondantes, le duc de Savoye fut obligé de retourner sur ses pas. Ayant laissé dans le Fort du Mesnil vingt compagnies d'Allemands & d'Espagnols sous la conduite de Dais, qui avoit été quelque tems auparavant gouverneur d'Arras: ensuite il alla trouver l'Empereur à Bruxelles.

Après la prise de Dinant, le Roi envoya Bourdillon sur les frontieres de la Champagne, pour arrêter les désordres des payisans & les empêcher de piller. Ce capitaine reprit le château de Fument, dont les ennemis s'étoient emparez dans l'absence du Roi, & qu'ils avoient presque ruiné. Il se rendit en même tems maître de quelques forteresses voisines, & mit nos troupes en sûreté: par sa présence il fit ensorte qu'on ne pût empêcher de travailler aux fortifications de Mariembourg, de Roc-roi & de Maubert-fontaine. D'un autre côté Vaulusseau, qui commandoit une compagnie d'infanterie, ayant fait sortir d'Yvoy, où il y avoit une garnison, quelques canons de bois, semblables à ceux de fonte, obligea le château de Villemont à se rendre. Les ennemis étant venus quelques jours après à la charge, ils le reprirent, & taillerent en piéces les soldats que Vaulusseau y avoit laissez.

Entreprises du côté de l'Allemagne.

Dans le même tems François de Sepeaux de Vieille-ville, gouverneur de Metz, entreprit une affaire qui ne réüssit pas mieux. Les ennemis avoient fait bâtir un Fort entre la Moselle & la Meuse, sur le chemin qui conduit de Thionville à Metz, pour empêcher les courses de nos troupes, & on l'avoit nommé la mauvaise S, à cause de sa figure, & parce qu'il est situé entre deux rivieres. Vieille-ville y envoya beaucoup d'infanterie & de cavalerie avec quelques pieces de canon. Les ennemis ayant sçu son dessein, combattirent courageusement, & repousserent nos troupes, après avoir tué

HENRI II. 1555.

plusieurs de nos soldats. Enfin on eut bien de la peine à sauver le canon. Mazeres, qui commandoit avec une compagnie d'infanterie, de celles que le duc de Vendôme avoit, fut encore plus maltraité. En effet à son retour de Renty, où il étoit allé avec deux autres capitaines & cent quinze soldats d'élite, ne pouvant marcher fort vîte, à cause du butin que ses soldats portoient, il fut surpris par la garnison du Mesnil, & tué avec les deux autres capitaines.

Complot des Cordeliers de Metz, pour livrer la ville aux Impériaux.

On découvrit alors, que les Impériaux avoient gagné les Cordeliers de Metz, & que ces Religieux devoient leur livrer la ville. Ils avoient indiqué pour ce sujet le Chapitre général de leur Ordre à Metz, où tous ceux des autres couvents qui étoient nommez pour y assister, devoient se rendre ; & sous ce prétexte, ils avoient projetté d'introduire dans la ville des soldats en habits de Religieux, & d'y faire entrer des tonneaux remplis d'armes, faisant entendre que c'étoit du vin pour la provision de ceux qui viendroient au Chapitre. Ensuite ceux de la garnison de Thionville devoient se présenter devant la ville, sçachant bien que nos troupes sortiroient pour les attaquer. On devoit dresser une embuscade pour favoriser cette expédition, & les soldats, que les Cordeliers auroient fait entrer dans la ville après la sortie de nos troupes, devoient s'emparer des portes, recevoir en même tems ceux qui seroient en embuscade & se joindre à eux, pour venir plus facilement à bout du reste de nos gens qu'on auroit laissés dans la ville. Un de nos soldats ayant remarqué qu'un Cordelier alloit voir très souvent les ennemis à Thionville, on le soupçonna de quelque dessein, & il fut arrêté. On l'appliqua à la question, où il avoua tout : exemple qui fait voir que la Religion sert souvent de voile aux plus lâches & aux plus noires trahisons. On le punit avec ses complices, & on leur fit souffrir des supplices proportionnez à leur crime. On condamna aussi à mort Anvoelle lieutenant du gouverneur de la citadelle d'Abbeville, atteint & convaincu de trahison & du crime de leze-Majesté : pour se venger d'une injure qu'il avoit reçûë, il avoit promis à Dais gouverneur du Mesnil, de lui livrer la citadelle, s'il lui mettoit son ennemi entre les mains. Mais le messager qui portoit ses lettres découvrit son dessein.

Au commencement du printems, on publia dans les Païs-bas, que les Impériaux mettoient sur pied une nombreuse armée, proche le Câteau-Cambresis, pour attaquer Mariembourg qu'on avoit pris l'année précédente. Le Roi qui étoit alors occupé à célébrer à Fontainebleau les nôces de Nicolas de Vaudemont, & de Jeanne de Savoye sœur du duc de Nemours, envoya le maréchal de S. André en Picardie, dans l'absence du duc de Vendôme qui en étoit gouverneur, & fit aussi partir le duc de Nemours, le vidame de Chartres, le Rheingrave, avec une grande quantité de Noblesse, pour ravager le comté de S. Paul, persuadé que c'étoit ce payis qui fournissoit des vivres au Ménil. Le Maréchal passa ensuite par l'Artois, & après avoir pillé les campagnes d'alentour, il feignit de se retirer. Mais ayant appris que les Espagnols s'étoient réfugiez dans le Câtelet avec les troupes du payis qu'on avoit levées, il changea sa marche pendant la nuit, pour venir l'attaquer, & enfin, après en avoir escaladé les murs, il le prit. On traita les Espagnols avec douceur; mais on n'épargna pas les autres soldats, à cause de la haine que les injures mutuelles excitoient entre ces peuples de la même frontiere. On mit la ville au pillage, & on ravagea toutes les terres voisines, afin que l'ennemi, qui devoit y venir, n'y trouvât point de vivres.

Bourdillon, lieutenant du duc de Nevers, eut ordre alors d'aller sur la frontiere de Champagne, avec René de Lorraine, duc d'Elbœuf, qui fut accompagné par Melchior des Prez-Montpesat, Antoine de Crussol, François la Baume de Suse, le Pelou, & par plusieurs autres gentilhommes. Ainsi ayant rassemblé les garnisons qui étoient dispersées de tous côtez, malgré la grande quantité de neiges qu'il y avoit encore, ils firent transporter promptement dans Mariembourg des vivres, & les autres choses nécessaires. Tandis que les uns étoient occupez à faire couper du bois pour la provision de l'armée, les autres marcherent à Chimay, que les ennemis avoient choisi, comme un Fort capable de les favoriser dans leurs courses: nos soldats ayant trouvé cette place sans défense, la brûlerent avec les autres villages qui étoient aux environs. La garnison de Saultour scachant que les François n'avoient avec eux que de petits canons, demeura ferme & ne voulut pas se rendre, ensorte qu'ils furent obligez de s'en retourner aussi-tôt.

HENRI II. 1555. Les choses s'étant ainsi passées, on fit revenir les troupes de l'une & de l'autre frontiere, parce que le tems limité par les Anglois, pour le congrès qu'ils avoient proposé, approchoit. On fit une tréve pour en attendre l'événement. Le cardinal Poole, homme recommandable par sa naissance & encore plus par son érudition & sa piété, n'avoit rien épargné l'année précédente, pour engager les Princes à faire la paix. Ce fut lui qui porta la reine d'Angleterre, à solliciter vivement l'exécution de ce projet si utile à l'un & à l'autre parti, & si nécessaire à toute la Chrétienté.

Negociations pour la paix.

A la sollicitation de la reine Marie, l'Empereur fit assembler à Gravelines en Flandre, Jean de la Cerda duc de Medina-Celi, Charle comte de Lalain, Antoine Perrenot évêque d'Arras, qui avoit eu le sceau de l'Empire après la mort de son pere, Ulric Viglius seigneur de Swichem président du conseil secret, & Nicolas Braven président du conseil de Malines. Le Roi envoya pour le même sujet à Ardres, ville de son obéïssance, le connêtable de Montmorency, Charle cardinal de Lorraine, Charle de Marillac évêque de Vannes, Jean de Morvilliers évêque d'Orleans, & Claude de l'Aubespine secretaire d'Etat. Le cardinal Poole médiateur de cette paix vint aussi avec le comte d'Arondel, Guillaume Pajet, & Etienne Gardiner évêque de Wincester. Le Roi Edouard avoit fait mettre ce Prélat en prison, d'où Marie le fit sortir pour lui donner la charge de chancelier du Royaume. La Reine avoit choisi pour le lieu du congrès Marc, village situé entre Gravelines & Ardres, proche Calais qui appartenoit alors aux Anglois. Elle y fit environner de fossez & de remparts un endroit de cent pas en quarré; on éleva à chaque angle des pavillons de bois, couverts de toile en dehors, & tapissez en dedans, pour y recevoir seulement pendant le jour les Plénipotentiaires, qui se retiroient le soir chacun dans sa ville, les Impériaux à Gravelines, & les François à Ardres. Au milieu de cette place il y avoit une tente richement ornée, où l'on alloit de chaque logement par des galeries couvertes de toile, qui la joignoient en forme de croix. Les Plénipotentiaires de l'Empereur étoient dans le pavillon Septentrional du côté de Gravelines; ceux de France occupoient le pavillon du Midi du côté d'Ardres; le cardinal Poole étoit à l'Orient, & les Anglois vers l'Occident du côté de Calais.

Les Plénipotentiaires s'assemblerent pour la premiere fois le vingt-trois de Mai. Ce jour fut employé en complimens de la part des uns & des autres. Le lendemain les deux partis traiterent chacun en particulier avec Poole & les ministres Anglois, médiateurs de cette paix. Enfin le vingt-six de Mai, le Roi fit demander par ses Plénipotentiaires le Milanez & Ast, qu'il regardoit comme son ancien patrimoine; l'Empereur allégua qu'on avoit déjà traité de cette affaire, & ne voulut point qu'on en parlât. Les arbitres proposerent au Roi de donner Elisabeth[1] en mariage, à Charle fils de Philippe & petit-fils de l'Empereur, & de lui céder pour sa dot le droit qu'il prétendoit avoir sur le Milanez & sur Ast; à condition cependant que ces principautez suffiroient & que les parties en conviendroient. Les François répondirent, que pour faire la paix ils ne refuseroient pas d'accepter des propositions de mariage, & que le Roi étoit prêt de donner à sa fille une dot convenable; mais qu'il ne pouvoit consentir à se défaire du Milanez & d'Ast, qui étoient le patrimoine de ses enfans mâles. Nos Plénipotentiaires dirent enfin qu'ils ne doutoient pas qu'on ne fît le mariage de Charle avec Elisabeth, si on vouloit accorder au duc d'Orleans, second fils du Roi, la fille de Maximilien roi de Bohême, petite-fille de Ferdinand, avec l'Etat de Milan & d'Ast. Deux jours après les Espagnols dirent, que n'ayant point d'ordre pour accepter les conditions du mariage de Charle avec Elisabeth, que les Anglois avoient proposé, il étoit nécessaire d'en informer l'Empereur, si les François le jugeoient à propos. Quant au mariage du duc d'Orleans avec la fille du roi de Bohême, & la restitution du Milanez, ils répondirent qu'il étoit inutile de parler à l'Empereur de ce dernier article, puisque Sa Majesté Impériale avoit déjà fait cession de ce duché à Philippe son fils roi d'Angleterre. Enfin ils proposerent aux François de rendre au duc de Savoye ce qu'on lui avoit enlevé, & les villes qu'on avoit prises sur l'Empire dans cette derniere guerre. Après ces demandes, l'évêque d'Arras ayant dit qu'il n'étoit pas possible, selon lui, qu'on pût faire la paix, si le Roi ne rendoit tout ce qu'on lui demandoit, le connêtable de Montmorency repliqua, qu'on pourroit aisément s'accommoder, pourvû que chacun rendît aussi

1 Fille de Henri II.

HENRI II. 1555.

ce qu'il retenoit. Il fit connoître en même tems que le Roi ne désirant rien tant que la paix, étoit entierement disposé à accepter ces propositions.

Le cardinal Poole voulant terminer cette affaire, dit qu'il étoit à propos pour le bien du Christianisme, de cimenter d'abord la paix par un double mariage; & de renvoyer à des arbitres choisis par les parties, tous les differends qui concernoient la restitution des places qu'on avoit prises pendant la guerre, puisque les uns & les autres ne pouvoient s'accorder. Les François accepterent cette proposition ; mais les Espagnols n'étant pas de cet avis, dirent que le choix des arbitres demanderoit trop de tems, & qu'on ne sçavoit pas les demandes qu'on pourroit faire de part & d'autre, puisqu'on n'avoit encore parlé jusqu'à present que de l'Etat de Milan & des Pays-bas. Enfin ils demanderent à la France ce qu'elle avoit enlevé au duc de Savoye dans le Piémont, aux Genois dans la Corse, au duc de Mantouë dans le Montferrat, avec la restitution de Metz, Toul & Verdun à l'Empereur. Le cardinal de Lorraine leur répondit, que le Roi s'étoit justement approprié ce qu'il avoit pris au duc de Savoye, comme lui appartenant du chef de son ayeule [1]. Quant aux Genois, il dit que le Roi ne vouloit pas restituer ce qu'on leur avoit pris dans la Corse, à moins qu'ils ne lui rendissent l'hommage qu'ils lui devoient, suivant l'ancien traité. Que pour le duc de Mantouë, il n'avoit aucun sujet de se plaindre; puisque sans blesser ses droits, on avoit seulement ôté aux ennemis les places qu'ils occupoient, pour mettre les provinces voisines en sûreté. On fit la même réponse touchant les villes de l'Empire. Le cardinal de Lorraine & l'évêque d'Arras ayant longtems conferé ensemble, les uns & les autres se retirerent.

Enfin le premier jour de Juin chacun s'étant assemblé, l'évêque de Wincester, qui avoit pris du tems pour penser aux moïens de conclure la paix, dit qu'il étoit à propos de faire le mariage de Charle avec Elizabeth à des conditions honnêtes; & de renvoyer à la décision du Concile [2] le differend

1. Louise de Savoye mere de François I.

2 La proposition de ce Ministre étoit absurde en elle-même, de vouloir renvoyer à la décision d'une assemblée Ecclésiastique, une affaire qui regardoit les intérêts temporels de tant de Princes : mais on n'en sentoit pas alors toute l'absurdité, ni les fâcheuses conséquences.

touchant les Payis-Bas, l'Etat de Milan & la Savoye; que dans cet intervalle les uns & les autres demeureroient en possession des lieux contestez, & que lorsque le duc de Savoye auroit épousé Marguerite sœur du Roi, Sa Majesté accorderoit à ce Prince la joüissance de ses biens; à condition cependant qu'elle auroit des Villes & de citadelles, où elle pourroit mettre des garnisons pour conserver son droit. Les François répondirent que le Roi consentiroit à ces propositions, mais qu'il étoit necessaire de laisser au Concile une entiere liberté de juger de tous les differends. Les Espagnols trouverent bon que l'on traitât du mariage, quoi qu'ils persistassent toûjours dans leurs demandes. Ils ne refusoient pas, disoient-ils, de s'en rapporter au Concile pour les differends des parties; mais ils doutoient que l'Empereur voulût consentir à ce qui seroit décidé au sujet de l'Etat de Milan, parce qu'il n'avoit jamais voulu en entendre parler. Les François repliquerent que le Roi ne rendroit pas ce qu'il avoit pris, si on ne mettoit en possession Henri [1] roi de Navarre, Ottavio Farnese, & les autres alliez de la France, de tout ce qu'on leur avoit enlevé. Les plenipotentiaires de l'Empereur donnerent quelque espérance pour le Mesnil, qu'on avoit commencé à fortifier vis-à-vis Hédin l'année précédente. Ils firent même entendre qu'ils laisseroient au Roi Mariembourg, & les trois autres villes [2] de l'Empire, que ce Prince possedoit dans la Lorraine; mais cela n'avoit rien de commun avec ce que le Roi demandoit. Tandis que le cardinal Poole travailloit avec si peu de succès, les Anglois & les François s'apperçurent bien que les ministres de l'Empereur amusoient le Roi, sous prétexte de ménager la paix: en effet les Imperiaux faisoient des préparatifs de guerre pour nous surprendre. Enfin nos Plenipotentiaires ayant remercié le cardinal Poole, & les ambassadeurs d'Angleterre de la part du Roi, ils se retirerent sans avoir rien terminé.

Jean-Pierre Caraffe est élu Pape sous le nom de Paul IV.

Le même jour que l'on commença cette conférence, Jean Pierre Caraffe fut élevé au souverain Pontificat, après de vives contestations dans le Conclave. Les Cardinaux de la faction de l'Empereur s'opposoient à cette élection; mais le crédit des Farneses, qui favorisoient Caraffe, l'emporta. Ce Pontife étoit fils de Jean-Antoine Caraffe comte de Montorio au royaume de Naples, qui avoit pour pere le comte Diomede

1 Henri d'Albret.

2 Metz, Toul & Verdun.

HENRI II. 1555.

de Matalon, d'une des plus illuſtres maiſons de ce payis. Jean-Pierre Caraffe aima dès ſa tendre jeuneſſe la vie tranquille, & s'appliqua entierement à l'étude. Il poſſedoit parfaitement les trois langues [1], & il étoit très verſé dans la théologie, ſur laquelle il regla ſa vie & ſes mœurs. Ayant demeuré quelque tems à Rome avec le cardinal Olivier Caraffe ſon couſin, Jule II. le nomma à l'évêché de Chieti (ou Theata) d'où les Théatins ont pris leur nom : ces Religieux ſuivent les mêmes regles, & vivent comme ceux qu'on a depuis appellé Jeſuites [2], nom ſingulier, où pluſieurs ont trouvé une eſpece d'orgueil. Nous parlerons plus au long dans la ſuite de cette célébre Societé.

Jean-Pierre Caraffe avoit été en qualité de Nonce à Naples, en Angleterre & en Eſpagne; Charle Quint lui donna l'évêché de Brindiſi, qu'il refuſa d'abord, qu'il accepta néanmoins, & qu'enſuite il quitta après en avoir été pourvû, pour ſe retirer ſur le mont Pincio. Il paſſa quelques années dans une petite maiſon de ce lieu ſolitaire, retiré du monde, & débaraſſé de toutes les affaires. Il y établit une ſocieté de Prêtres, qui firent les vœux de chaſteté, de pauvreté & d'obéïſſance dans la chapelle du Vatican. Après avoir été approuvés par Clement VIII. ils allerent trouver ce S. Evêque, & ſe joignirent à lui. Caïetano de Vicenze comte de Tiene, Boniface à Colle d'Alexandrie, & Paul Contigliario Romain, furent les premiers qui embraſſerent cet état.

Paul III. [3] qui travailloit à aſſembler un Concile général, fit ſortir Jean-Pierre Caraffe de ſa ſolitude, & lui donna le chapeau de Cardinal en 1536. On parla differemment de ſon élévation; les uns le loüoient d'avoir quitté ſa retraite & cette vie tranquille, pour ſe charger du ſoin des affaires temporelles; cette démarche le faiſoit même paſſer pour un Saint. Les autres au contraire diſoient, que c'étoit la legereté & l'ambition qui l'avoient excité à rentrer dans le monde. S'étant acquis, dans la dignité dont il étoit revêtu, une grande reputation, tant par ſes bonnes mœurs, ſa doctrine & ſon éloquence, que par la liberté avec laquelle il diſoit ſes ſentimens, il

1 Le Latin, le Grec & l'Hebreu.

2 Ils ſont à peu près habillés de même; mais ils n'ont ni les mêmes régles ni les mêmes occupations, ni le même eſprit.

3. Alexandre Farneſe.

conſeilla au Souverain Pontife d'établir l'Inquiſition, pour étouffer les héréſies qui ſe répandoient de jour en jour. Enfin lors qu'il fut élevé ſur la chaire de S. Pierre, il ſe fit nommer Paul IV. en mémoire du pape Paul III. à qui il avoit de ſi grandes obligations. Lorſqu'il eut été élu, quelqu'un lui ayant demandé comment il prétendoit vivre, & comment il vouloit qu'on élévât les enfans d'Alfonſe ſon frere, il répondit : Magnifiquement, & comme il convient à un grand Prince. Il reçut avec pompe & oſtentation la triple couronne que Jean du Bellay évêque d'Oſtie lui preſenta. Ainſi l'auſterité de ce Pape, qui donnoit lieu aux uns d'eſperer la réforme de la diſcipline Eccleſiaſtique, & qui la faiſoit appréhender aux autres, dégénéra bien-tôt en orguëil. Il y avoit eu dans Rome de grands déſordres, depuis la mort du dernier Pape juſqu'à l'élection de ſon ſucceſſeur. Il étoit arrivé entre autres une avanture bien tragique dans la famille des Maffées. Le 16 de Mai, un Seigneur de cette noble maiſon tua ſon frere avec ſa femme & ſes enfans. Ce fut avec beaucoup de peine que Guido-Baldo duc d'Urbin, qui avoit fait mettre des troupes dans toutes les ruës & les places, vint à bout de contenir le peuple emporté par une licence effrenée. De plus, quelque tems avant la mort de Marcel II. Hercule duc de Ferrare étoit venu à Rome, pour y soûtenir le cardinal ſon frere.

Les Allemands & les Eſpagnols s'emparent de Sienne.

Après la priſe de Sienne, on y fit entrer ſept compagnies d'Allemands & ſix d'Eſpagnols, avec un grand nombre de vivres. Le marquis de Marignan s'étant retiré pour aller à Peſcaro, Côme envoya à Sienne Agnolo Nicolini, qu'il chargea du ſoin de regler la République, à cauſe de la connoiſſance que ce Capitaine avoit des affaires de cette ville, & parce que François de Tolede n'avoit pas voulu accepter cet emploi, ſans un ordre particulier de l'Empereur. On choiſit donc vingt hommes très ennemis des François, & on leur confia l'adminiſtration de la République. Les Imperiaux furent chargés de tout ce qui concernoit la guerre. Enfin il fut réſolu que ce réglement ſubſiſteroit juſqu'à ce que l'Empereur en diſposât autrement. On déſarma tous les Citoïens ; & comme les Siennois étoient ſuſpects au duc de Florence, qui ſe défioit d'eux à cauſe de la proximité de Montalcino, où Mario Bandini, Jerôme Spannochi, Jules Vieri, Ambroiſe

HENRI II. 1555.

Nuti, Zucantini, & Landucci s'étoient retirés, on leur ordonna de porter leurs armes à San-Dominico, qui tenoit lieu de citadelle. Ils furent vivement touchés de cet ordre, & murmurerent beaucoup de ce qu'on leur ôtoit encore leurs armes, après leur avoir ravi leur liberté. On introduisit dans la ville trois compagnies d'Allemands, & deux autres de cavallerie. Santafiore, qui avoit le commandement des troupes, n'épargna rien pour gagner l'affection des citoïens, qui restoient dans la ville. Il fit réparer les reservoirs des fontaines, les acqueducs, & les tuyaux qui fournissoient de l'eau aux Siennois, & que les Florentins avoient coupés pendant le siége. Mais toutes ses peines furent inutiles: les Citoïens ne pouvoient se resoudre à supporter le joug de Côme, non plus que celui de l'Empereur. Ceux qui étoient en état de porter les armes abandonnoient la ville; les uns se retiroient à Montalcino, & les autres, qui aimoient une vie tranquille, alloient à Orvieto & à Rome.

Differentes expeditions en Italie.

Après ces mouvemens on tint Conseil, & on proposa d'attaquer Portercole, d'où l'on avoit envie de chasser nos troupes, pour mettre par-là la Toscane en sûreté contre les François. Car Côme étoit persuadé que tant qu'ils seroient maîtres de cette place, ils pourroient aisément fortifier par de bonnes garnisons, & munir de vivres, les villes & les Forts qu'ils avoient dans la Toscane. Comme ils avoient les principales places de la Corse, il n'étoit pas difficile d'envoyer en tout tems du secours de Provence, & de le faire passer en Toscane: il ne falloit pour cela que peu de vaisseaux. Le marquis de Marignan n'étoit pas de cet avis. Il trouvoit l'entreprise très perilleuse; soit qu'il aimât mieux continuer la guerre que de la finir; soit que n'augurant pas bien de ce siége, il craignît de perdre devant cette petite place, la gloire qu'il s'étoit acquise par la prise de Sienne. Enfin le duc de Florence l'emporta sur lui: on mit une bonne garnison dans cette ville, & aussi-tôt Chiapino Vitelli, avec environ cinq mille hommes Allemands & Espagnols, & le reste de la cavalerie prit le chemin de Pienza, que nos troupes occupoient. Côme avoit envoyé devant Jean Pazzaglia de Pistoye, homme habile dans l'art de fortifier les places, & Alfani, qui n'étoit pas moins versé dans ce qui concerne l'artillerie. Ils allerent donc

donc d'Orbitello à Portercole, & après avoir éxactement éxaminé les fortifications que nos gens y avoient faites, ils assurerent qu'on pouvoit aisément prendre cette place. Ce rapport encouragea encore plus le duc de Florence dans l'exécution de son entreprise. Pienza se rendit à l'approche du canon: on en donna le gouvernement à Jacques Pucci, & on y mit une garnison. San-Chirico fut pris aussi avec quelques places voisines. De-là les soldats ayant eu ordre de porter avec eux des vivres pour quatre jours, Vitelli fit des courses vers Montalcino & Grossetto. Enfin ayant changé de route, il se rendit devant Portercole, après avoir pris Campiglia, où étoit Metello d'Orvieto avec cent hommes d'infanterie. L'armée se retrancha sur des collines qui commandent la ville. En même tems on débarqua le canon que Côme avoit envoyé: il étoit conduit par André Doria, qui à son retour de Corse, où il avoit eu d'heureux succès, avoit abordé à San-Stephano. Le marquis de Marignan, à la priere du duc de Florence, vint joindre l'armée sur la fin de Mai.

Siége de Portercole défendu par Strozzi.

Strozzi étoit descendu quelques jours auparavant sur la côte maritime de Portercole, & s'étoit enfermé dans la citadelle, craignant pour cette place & pour Grossetto: mais les prisonniers Espagnols lui ayant découvert le dessein des ennemis, qui avoient envoyé de gens habiles pour reconnoître la place & les fortifications, il entreprit de faire faire de nouveaux ouvrages devant les bastions qu'on avoit déjà construits. Le duc de Florence d'un autre côté craignant que le soldat ne manquât de vivres, la campagne ayant été toute ravagée, en fit apporter une grande quantité de Livourne à Orbitello, pour les faire aisément passer dans le camp, par Montepulciano, Lucignano & Arezzo. Il assembla aussi un grand nombre de pionniers.

La citadelle est située sur une colline escarpée, qui est audessus du Port: le pié de cette colline s'éleve peu à peu, & forme d'autres collines inégales & continuës, jusqu'au mont Argentaro, qui s'étend jusqu'à la mer de Toscane, & qui commande le Port & la citadelle. Nos gens avoient élevé des Forts sur ces collines, pour défendre la Citadelle & le Port qui est au-dessous. Le principal Fort étoit vers l'Occident, & se nommoit le Boulevard du Vautour[1]; le second

1 En Italien *Avoltoio*.

Henri II. 1555.

étoit au Septentrion, & on l'appelloit le Boulevard de l'Autour [1]; le troisiéme nommé S. Hippolyte couvroit les deux autres. De distance en distance on avoit mis des soldats sur ces collines & dans des lieux avantageux, pour empêcher l'ennemi de passer. Mais celui qui donna ce conseil, ne fit pas attention qu'en separant ainsi les troupes, il divisoit les forces qui avoient besoin d'être reünies pour soûtenir les efforts de l'ennemi. Le nombre de ceux qu'on avoit distribués de cette maniere montoit à mille hommes d'infanterie; les uns étoient François, les autres Italiens & une partie Suisses. Pour empêcher les Galéres ennemies d'approcher, on avoit construit à l'entrée du Port une levée sur une petite hauteur qui s'avance dans la mer, & on y avoit posté des soldats. Le marquis de Marignan attaqua d'abord le Fort S. Hippolyte, parce que l'ayant pris, il pouvoit aisément dresser son canon sur un monticule, & le braquer contre les Forts du Vautour & de l'Autour; il pouvoit aussi voir de-là la Citadelle & le Port que Strozzi avoit fait fortifier d'un nouveau bastion. Vitelli s'étant approché pendant la nuit avec quinze cens hommes, Allemands & Espagnols, sans faire aucun bruit, se logea à deux milles près de-là. Un peu avant le lever du soleil il attaqua cet endroit, dont les fortifications n'étoient pas encore achevées; il le prit aisément, & en chassa nos troupes. Il fit ensuite transporter facilement le canon, qu'il approcha des autres Forts & même de la Citadelle. Deux jours après, Vitelli répoussa nos soldats de l'Islot d'Ercole [2], qui bouche l'entrée du Port; en sorte que la flotte de Doria pouvoit aborder plus près, & ôtoit la liberté à nos vaisseaux de sortir, pour aller dans l'isle de Corse & à Civita-Vecchia chercher les vivres, dont on avoit besoin.

Bentivoglio ayant tiré des soldats de Chiusi & de quelques places voisines, sortit de Montalcino, & vint ravager les campagnes de Foliano & de Montepulciano, pour obliger l'ennemi à lever le siége. Le duc de Florence étant en sûreté par derriere, fit venir les garnisons de Sienne, de Pienza, de Cortone & d'Arezzo, pour s'opposer aux courses des François, qui enlevoient les blés prêts à être moissonnez, & les enlever à leur tour. On mit ces troupes sous la conduite de

1 En Italien *Stronco*.

2 En Italien, *Isolotto d'Ercole*.

Louis Martinengo, qui étoit alors au service du duc de Florence. Cependant le canon continuoit de battre Portercole ; & particulierement le Fort de l'Autour, qui étoit plus élevé que les autres. Les Italiens & les Espagnols livrerent un rude assaut, où Vitelli se signala par son grand courage ; il sembla avoir oublié dans la chaleur du combat, qu'il étoit Capitaine, & on l'eut pris pour le soldat le plus déterminé. L'ennemi fut néanmoins repoussé avec beaucoup de perte : nous perdimes aussi un grand nombre de soldats. Alexandre de Terni, qui avoit été fait prisonnier l'année précédente à Monte-Catini, fut blessé d'un coup de canon & laissé à demi-mort. Cet accident découragea nos troupes. Alors Strozzi se défiant du succès, & voyant qu'il n'avoit pas réüssi comme il s'en étoit flatté, abandonna la ville la nuit suivante avec Montauto [1] & Flaminio des Ursins. Il y laissa, pour y commander en sa place, Christophle de la Chapelle-aux-Ursins, & profita d'un vent favorable pour se rendre à Civita-Vecchia ; d'où il se transporta quelques jours après à Montalto, ville de la dépendance des Farneses, ne se croyant point en sûreté dans une place de l'Etat du Pape.

Départ de Strozzi.

Le marquis de Marignan ayant appris le départ de Strozzi, en pressa plus vivement le siége ; il sçavoit que la garnison abandonnée par ce grand Capitaine avoit perdu courage ; il jugeoit d'ailleurs qu'il falloit necessairement prévenir l'armée navale du Turc, qui étoit déjà sur les côtes de la Calabre. On recommença donc à battre le Fort de l'Autour avec plus de violence. Nos troupes, qui d'abord se défendirent bien, prirent l'épouvante, abandonnerent le Fort, & se retirerent en désordre. Il y en eut beaucoup de tuez, & un grand nombre furent faits prisonniers. Le marquis de Marignan attaqua ensuite le Fort du Vautour : l'ayant battu d'un côté & escaladé de l'autre, il s'en rendit aisément le maître, nos soldats ayant pris aussi-tôt la fuite. Comme le Fort joignoit la muraille de la ville, qui étoit très foible en cet endroit, le Marquis fit avancer le canon. La muraille fut bien-tôt abattuë : le soldat entra aussi-tôt dans la place, & se jetta sur les habitans, qui furent massacrez au nombre de quatre cens, hommes, femmes & enfans. La garnison fut repoussée & contrainte de se

Prise de Portercole par le marquis de Marignan.

1 Quelques-uns l'appellent Montacuto.

HENRI II. 1555.

refugier dans la Citadelle : ils se rendirent ensuite sans capituler, & à discretion, malgré l'opposition de la Chapelle-aux-Ursins, & sans avoir égard aux prieres des Bannis de Florence, qui les conjuroient de ne les pas abandonner ainsi à la merci du vainqueur. On fit prisonniers Louis de Nobili, grand Capitaine & ami de Strozzi, P. Paul Tosinghi, Goro de Fucecchio, Camille Martinengo & Alexandre Salviati, fils de Pierre. On conduisit ce dernier à Florence, où il eut la tête tranchée par l'ordre de Côme. On prit aussi Ottobon de Fiesque complice de la conspiration de Genes [1], & frere de Louis de Fiesque : il fut mis entre les mains d'André Doria, pour venger la mort de Jannetin son parent, & on lui permit de faire souffrir à ce Seigneur tous les supplices qu'il jugeroit à propos. Doria le fit coudre dans un sac, comme un parricide, & jetter ensuite dans la mer. Ceux qui ont écrit la vie d'André Doria ont passé sous silence cette action indigne de sa vertu & de son âge ; persuadés sans doute que c'étoit la seule chose qu'on pût reprocher à ce Capitaine sage & moderé, qu'ils ont peint comme un parfait Heros digne de l'immortalité. Le 24 de Juin on exerça une cruauté pareille & encore moins excusable sur Leon Strozzi, qui avoit été tué quelque tems avant à Scarlino. Son corps ayant été trouvé dans cette place, on le jetta de la même maniere dans la mer. Après la prise de Portercole, Doria partit pour aller attaquer l'armée navale des Turcs. Il conseilla aux Genois d'abbatre les murailles de San-Fiorenzo, afin que la république fût déchargée de la dépense qu'on étoit obligé de faire, pour réparer & garder cette place. Ils suivirent cette idée, & Jean Doria l'exécuta dans la suite.

Action indigne d'André Doria.

Par la prise de Portercole, les affaires des François commencerent à aller fort mal dans la Toscane, où nos troupes ne pouvoient plus se rendre par mer. Brissac se maintenoit toûjours dans le Piémont par sa vigilance & son courage. Afin de ne point tomber entre les mains de l'ennemi, qui sous prétexte de parler de paix auroit pu le surprendre, il avoit fait provision de toutes les choses necessaires pour la guerre. Le 10 de Juin il sortit de Casal, avec son armée composée de dix-sept compagnies Françoises, que commandoit

1 Voyez le commencement du Livre III.

François de Gouffier seigneur de Bonnivet, de huit d'Allemands, de six de Suisses, de douze cornettes de cavalerie, & de deux de chevaux-legers, qu'on avoit mises sous la conduite de Henri de Montmorenci Damville : la cornette même de Damville les accompagnoit avec celle de François Bernardin, celle de Jean Gontaud de Biron, & une partie de celle de la Motte Gondrin. Quatre pieces de canon suivoient l'armée, avec deux grandes coulevrines. On campa le même jour à cinq cens pas de Pomaro. Damville, la Motte Gondrin, Bernardin, Briquemault, & de Gordes, s'approcherent de Valenza : les ennemis sçachant leur marche, se tenoient en embuscade dans un bois, avec trois pieces de campagne, pour les surprendre. Mais l'infanterie étant fatiguée, on trouva qu'il étoit dangereux d'avancer plus loin, à cause de plusieurs postes que l'ennemi occupoit, & on se répandit à droite & à gauche. Le lendemain on attaqua Pomaro; & à peine eut-on tiré environ cent coups de canon, que la garnison composée de cent trente hommes se rendit avec la place.

Ensuite on fit avancer les troupes du côté de Valenza, & on envoya d'abord Damville avec les chevaux-legers, parce qu'il falloit passer par des défilez & des vignobles. Terrides & Grimor eurent ordre de le suivre, avec une partie de la cavalerie, & bien-tôt aprés Bonnivet partit avec l'infanterie. Brissac conduisoit l'arriere-garde, avec les Allemands & les Suisses, à qui on avoit confié la garde du canon. La garnison de la ville & les troupes qui étoient sur les bords du Pô, ayant appris notre arrivée, s'avancerent en ordre de bataille avec quatre pieces de canon. Les batteries tirerent de part & d'autre : mais les ennemis dispersez de tous côtez, escarmouchant au lieu de combattre, ne souffroient pas beaucoup des décharges que nous faisions. Damville eut ordre de donner sur eux avec trente maîtres. Les ennemis ne pouvant soutenir cette attaque, séparez les uns des autres, se rassemblerent : le combat devint très-animé à l'arrivée de Terrides & de Grimor. Cependant les ennemis furent repoussez jusqu'à leur retranchement : deux de nos Officiers, Jacque d'Angennes seigneur de Ramboüillet, & la Salle, furent blessez. Nos soldats par leur courage & leur valeur délivrerent des mains de l'ennemi

les lieutenans de Biron & de Bouthieres qui avoient été faits prisonniers. Lorsque les ennemis eurent rassemblé toutes leurs troupes, on commença à tirer le canon: alors leur infanterie se retira dans la place, & leur cavalerie fut obligée de gagner un endroit entre la ville & un monastere situé un peu plus bas. Tandis que nos soldats les poursuivoient, il s'éleva un nuage de poussiere, qui de loin paroissoit annoncer l'arrivée d'un corps de cavalerie. Damville courut aussi tôt de ce côté-là; les ennemis ne refuserent pas d'abord le combat: mais dès qu'ils furent proche de Valenza, ayant rencontré quelques mousquetaires Espagnols, ils passerent au milieu d'eux, & par une conversion subite, ils éviterent notre rencontre, & entrerent dans la ville.

Une grande poussiere s'étant alors élevée & répanduë de tous côtez, on cessa de se voir & de combattre avec la même ardeur. Cependant notre armée demeura maîtresse du champ de bataille; mais comme il étoit situé entre la ville & le Pô, & que l'on n'y pouvoit pas camper commodément, on se retira plus loin environ à une portée de canon. La garnison de la place étant plus nombreuse que l'armée de Brissac, ce Général prit la route de San-Salvatore, à cinq mille d'Alexandrie, aux extrémitez du Montferrat. Cette ville se rendit, après avoir souffert près de trois cens coups de canon. Les soldats de la garnison sortirent, vie sauve, avec leurs épées, mais sans enseignes. Brissac s'étant rendu maître d'une grande partie des places voisines, & voyant qu'on ne pouvoit espérer de tréve, les fit toutes raser, afin que l'ennemi ne pût s'en servir. On assiégoit aussi dans le même temps Vulpiano: mais on ne le pressoit pas vivement, parce qu'on sçavoit que les vivres y manquoient. Nos troupes avoient fait une levée du côté de la Doire, où deux rivieres du même nom descendant des Alpes dans la plaine, ferment de l'Orient à l'Occident cette contrée, qu'on nomme le Canavese. L'une s'appelle la Doire Baltea, ou la grande Doire, & se décharge dans le Pô, auprès de Crescentino; l'autre, la petite Doire, ou Doriete: celle-ci, après avoir passé par Suse, va se perdre dans le Pô, un peu au-dessous de Turin; elle a sa source auprès de celle de la Durance, qui prenant son cours du côté du couchant, va se jetter dans le Rhône. Toutes ces rivieres embarassoient beaucoup l'ennemi, & l'empêchoient de porter aisément du secours aux assiégez.

Ferdinand de Gonzague ayant été dépoüillé de l'administration des affaires, Philippe d'Autriche roi d'Angleterre avoit donné le commandement absolu des armes en Italie à Ferdinand Alvarez de Tolede duc d'Albe, qui arriva en poste à Milan, le douze de Juin. Plusieurs écrivains rapportent que Ruy Gomez de Silva, premier gentilhomme de la chambre, étant en faveur auprès de Philippe, lui fit donner cet emploi, pour l'éloigner, craignant que ce Duc naturellement superbe & ambitieux ne portât préjudice à l'Etat, ou à ses propres affaires. Silva faisoit en même tems ses efforts pour appeller auprès du Roi Gonzague dont l'esprit lui paroissoit plus traitable : mais celui-ci qui étoit alors à la cour de l'Empereur, sollicitoit vivement son retour en Italie. Malgré les lettres obligeantes que Philippe lui ecrivoit, & l'esperance que lui donnoit Silva, il ne put digérer ce qui venoit de se passer à son sujet, & ayant plus d'égard à son honneur qu'à leurs avis, il demanda instamment qu'on examinât sa cause, & qu'on fit réflexion que sa réputation y étoit interessée. Enfin après d'exactes informations sur ce sujet, l'Empereur déclara Gonzague innocent de tous les crimes qu'on lui imputoit, & prononça que tout ce qu'on avoit publié contre ce Seigneur, étoit vain & faux, & qu'on devoit punir rigoureusement ses accusateurs. L'Empereur ordonna aussi qu'on le remboursât de l'argent qu'il avoit emprunté, pour fournir aux frais de la guerre de Parme & du Piémont, & que de plus on lui payât la somme de trente mille écus d'or. Il fut décidé encore, qu'en reconnoissance des services qu'il avoit rendus pendant la guerre & durant la paix, on lui donneroit le Val de San-Severino dans le Royaume de Naples, avec six mille écus d'or de revenu, & une pension de trente mille livres. L'Empereur voulut aussi honorer André fils de Gonzague de l'ordre d'Alcantara, avec trois mille écus d'or de pension. Enfin l'Empereur couronna tous ces bienfaits en ajoûtant le titre de Président à la dignité de conseiller du Conseil Aulique, dont ce Général étoit revêtu. Tout ceci se passa à Bruxelles le dix du même mois. Cette déclaration étant signée de l'Empereur & scellée de son sceau, on la mit entre les mains de François Erasso premier Secretaire, pour la porter à Gonzague. Silva, qui étoit alors à la Cour de l'Empereur, fit tous ses efforts pour engager

Conduite de l'Empereur & de Philippe à l'égard de Ferdinand de Gonzague.

HENRI II. 1555.

Gonzague se retire mal-content.

ce seigneur à acquiescer au jugement de l'Empereur & à témoigner qu'il étoit satisfait pour le present : mais Gonzague bien loin de suivre ses conseils, redemanda sa premiere charge, ou si on aimoit mieux, le gouvernement des Pays-bas. Enfin après avoit fait plusieurs voyages en Flandre & en Angleterre, l'Empereur & Philippe persistant toûjours dans les mêmes résolutions, il prit congé de leurs Majestez, & se retira en Italie, très-peu satisfait, pour y vivre en simple particulier.

Le duc d'Albe succede à Gonzague.

Cependant le duc d'Albe étant arrivé en Italie, fit assembler une nombreuse armée à Riva-rotta, située dans le Milanez, & tint Conseil avec les chefs, pour faire lever le siége de Vulpiano. Il avoit avec lui trente mille hommes d'infanterie, Allemands, Italiens & Espagnols, près de six mille chevaux, & vingt-cinq pieces de canon de tout calibre. Il se présenta d'abord de grandes difficultez, que César Maggi sçut bien-tôt applanir par ses avis judicieux. Il fit voir qu'on pouvoit aisément renverser avec deux canons la levée que nos troupes avoient faite sur le bord de la Dorie, où ensuite l'armée passeroit sans aucun danger : il ajoûta qu'il falloit y porter des vivres, avec des pontons pour traverser les deux rivieres, lorsqu'on voudroit aller & venir. Les Généraux ennemis étant partis pour Saluggia, envoyerent le marquis de Pescaire avec Dom Garcie de Tolede, pour exécuter le dessein de Maggi. Mais Brissac, sans attendre leur arrivée, abbandonna le siége, & nos troupes qui étoient en petit nombre sur la levée, se retirerent le 23 de Juillet, & laisserent entrer librement l'ennemi dans la ville, où pendant deux jours on fit venir beaucoup de vivres sur la fin du même mois. Dans le même tems le comte de la Trinité sortit de Valfenera, avec quatre cens chevaux & cinq cens hommes d'infanterie, pour ravager le payis que nous occupions : notre cavallerie le surprit ; il fut battu & mis en fuite avec son détachement, & perdit un grand nombre de ses soldats. Nos troupes furent extrêmement irritées de l'action cruelle du duc d'Albe, qui sous prétexte d'aller assiéger Casal, s'étoit emparé de Frassineto sur le Pô, & avoit fait pendre le Gouverneur, passer au fil de l'épée tous les Italiens, & envoyé tous les François aux galéres.

Santia assiégé par le duc d'Albe.

Vulpiano étant rempli de troupes & de vivres, le duc d'Albe passa avec son armée la Dorie Baltique sur des pontons, & ayant pris son chemin par Livourne, il vint camper devant Santia, que Brissac avoit commencé à fortifier, & où Bonnivet & Louis de Birague s'étoient enfermés avec deux mille François & deux compagnies d'Allemands, que commandoit le comte de Rocquendorf. Theodore Bedaine en avoit aussi deux d'Italiens & cent chevaux Albanois. Le duc d'Albe s'étoit imaginé, qu'à la nouvelle de son arrivée, nos soldats feroient sortir le canon, & abandonneroient la ville. Maggi connoissant la prudence & la valeur de Louis de Birague & de Bonnivet colonel de l'infanterie Françoise, dit qu'il n'étoit pas vrai-semblable que ces deux grands Capitaines fussent venus dans cette place, pour en sortir honteusement au premier bruit de l'arrivée de l'ennemi; qu'ainsi il étoit plus à propos d'attaquer Masino, ou Ivrée, qu'on prendroit plus facilement. Le discours de Maggi ne changea pas la resolution du duc d'Albe. A son arrivée la garnison de Santia vint fondre sur lui, & combattit avec tant de chaleur, que Raymond de Cardone général de l'artillerie ne put presque soûtenir leur effort, & eut beaucoup de peine à conserver son canon. Il fut blessé avec Alexandre de Carpegne: ensuite on dressa les batteries vis-à-vis la muraille, entre les bastions de Bonnivet & de Damville, qu'on appelloit ainsi du nom des chefs qui les commandoient. Les décharges qu'on y fit furent presque inutiles, parce que Maggi & Cardone ne s'accordoient pas entr'eux. Les ennemis battirent la place pendant quinze jours sans succès, & tirerent envain deux mille huit cens coups de canon, sans pouvoir seulement venir à bout de gagner la contrescarpe. Bonnivet emporté par la chaleur du combat, & couvert d'un bouclier, sauta sur le bastion qui portoit son nom, pour considerer l'ennemi, & y resta longtems malgré la grêle de mousqueterie qu'on tiroit sur lui de tous côtez. Nos soldats ne purent le résoudre à quitter cet endroit qu'avec peine.

Ce siége faisant par tout beaucoup de bruit, le Roi envoya du secours, persuadé qu'on en viendroit bien-tôt à un combat. Le duc d'Albe ayant appris cette nouvelle, leva le siége, & se retira à Verceil avec son armée en désordre & fort

HENRI II. 1555.

diminuée. Il prit en chemin San-Martino, & Gabiano, qu'il fit fortifier. Ces villes n'étoient pas éloignées de Casal, qu'il tâcha vainement de surprendre le 27 d'Août. Pour venir à bout de son dessein, il avoit introduit dans la maison d'une certaine veuve quelques Espagnols, qui devoient égorger la garde pendant la nuit, & faire entrer l'ennemi dans la place. Mais cette entreprise ne réussit point. Les lettres où le jour & le signal étoient marqués, & qu'une pauvre femme portoit dans un panier rempli d'herbes, furent interceptées le même jour. Nos soldats voulurent escalader Ast; mais les échelles étant trop courtes, ils ne purent en venir à bout.

Tous les projets du duc d'Albe eurent peu de succès, & on se moqua de la présomption & de la vanité de ce Général, qui s'étoit vanté de reduire en vingt jours tout le Piémont.

Les François assiégent Vulpiano.

Cependant les François ayant repris courage, resolurent d'attaquer Vulpiano, qui leur nuisoit beaucoup, étant situé au milieu des villes de la dépendance du Roi: nous esperions tirer de grands avantages de la prise de cette place. Le rapport d'un medecin, qui apprit à Brissac qu'il y avoit plus de quatre cens soldats de la garnison malades, augmenta encore l'ardeur de nos troupes pour ce siége. Il n'y avoit dans Vulpiano que cinq compagnies d'infanterie, composées d'Italiens, d'Allemands & de bourgeois, & quatre cens chevaux, avec la cornette de César Maggi. Ce Capitaine, qui commandoit dans la place, étoit allé trouver le duc d'Albe, pour le presser d'envoyer du secours aux assiégez, & lui faire entendre que cela étoit aisé, s'il vouloit faire avancer ses troupes jusqu'à Gasseno, où pouvant passer la riviere à gué, elles obligeroient même notre armée à lever le siége.

Sur la fin d'Août, on assembla toutes nos troupes à San-Balegno, sous la conduite de Claude de Lorraine duc d'Aumale. Il y avoit vingt-deux compagnies Françoises, huit d'Allemands, sept de Suisses, quinze de gendarmes & neuf de chevaux-legers. Ces troupes, comme le rapporte Montluc, composoient une armée de six mille hommes d'infanterie, de mille gendarmes, & de douze cens chevaux-legers. Outre le duc d'Aumale, & Brissac, il y avoit à ce siége plusieurs des chevaliers de l'Ordre du Roi, comme le duc d'Enghien, le prince de Condé son frere, Jacque de Savoye duc de Nemours,

François de Gouffier seigneur de Bonnivet, François de Vendôme vidame de Chartres, Jean Grongnet seigneur de Vassé, Artus de Cossé de Gonnor frere de Brissac, Louis Birague & Blaise de Montluc, qui y vint le dernier. Il s'y trouva aussi un grand nombre de Gentilshommes distingués, qui étoient partis de France pour se rendre promptement en Italie, au bruit de la bataille qu'on y devoit livrer. Tout le monde étant donc assemblé, on disposa l'infanterie de façon qu'elle investissoit de trois côtez la ville & la citadelle. On avoit mis les Suisses du côté du Pô, & les Allemands entre Vulpiano & Lini; les François étoient auprès du grand bastion de la citadelle. Le duc d'Aumale, le duc d'Enghien, le prince de Condé, le duc de Nemours, & les autres Seigneurs, se tenoient à mille pas de la place vers San-Balegno. Damville, qui commandoit les chevaux-legers, étoit à Montanaro, éloigné de deux milles pas de la ville, avec deux cens gendarmes & quatre compagnies Italiennes, qu'on avoit envoyées en cet endroit, pour arrêter au passage de la Doire ceux qui venoient de Trin & de Crescentin. Roch Châtaigner-Rochepozay gardoit les gués de Brandici. Emanuel de Luna que le duc d'Albe avoit envoyé avec six cens Mousquetaires Espagnols & Italiens, pour porter du secours aux assiégez, étant arrivé à Ponte-Stura, & ayant passé le Pô pendant la nuit avec ses troupes, fut surpris par Rochepozay, qui tailla en piéces son détachement; en sorte que Luna ne put entrer dans la ville qu'avec quatre-vingt soldats qui lui restoient.

Nos troupes, en poursuivant l'ennemi, s'emparerent d'une levée défenduë par un fossé entre la citadelle & le bastion: ensuite on dressa trois batteries; la premiere qui étoit de cinq pieces de canon, battoit le grand bastion de la citadelle. Montluc qui avoit été reconnoître la place avec d'Aumale & Feuquieres, non sans courir beaucoup de danger, fit placer l'autre batterie entre la ville & la citadelle, & la troisiéme du côté où l'on avoit posté les Suisses. Ces deux dernieres batteries étoient de quatre canons seulement. Deux jours avant qu'on ouvrît la tranchée devant le bastion qui couvroit le château, le baron de Chepi Mestre de Camp, ayant mis une chemise blanche par dessus ses habits, se glissa avec quelques soldats dans le fossé de la ville; & après avoir chassé ceux qui le

HENRI II. 1555.

gardoient, il s'empara des Forts qui le défendoient de côté & d'autre. Tandis qu'on battoit le grand baſtion, on travailloit à miner trois differens endroits. Le feu ayant duré neuf jours & autant de nuits, on ſe prépara à mettre le feu aux mines & à monter à l'aſſaut. Le duc d'Enghien & le prince de Condé s'y trouverent avec le duc de Nemours, Bonnivet, Louis de la Trimoüille, Gilbert de Levi-Vantadour, d'Urfé, Guy Daillon comte du Lude, Caumont-Lauſun, Claude de la Chaſtre, Jean de Chourſes-Malicorne, & Vivone ſeigneur de la Châtaigneraye. La mine ayant fait ſauter une partie du baſtion, les ennemis perdirent pluſieurs ſoldats. Les nôtres auſſi-tôt s'emparerent de cette fortification, & tuerent un grand nombre des ennemis, à qui la garniſon avoit fermé les portes de la citadelle, de peur que nos ſoldats, mêlez avec eux, n'y entraſſent. Céſar de Tolede, neveu du duc d'Albe, (1) perdit la vie dans ce combat, où ſe ſignalerent le duc d'Enghien, le prince de Condé, le duc de Nemours, & pluſieurs autres Seigneurs qui affronterent les plus grands dangers. Sigiſmond de Gonzague, & Lazaro capitaine des gardes du duc d'Albe, y furent pris. Nos troupes n'eurent pas le même avantage de l'autre côté de la ville, parce qu'il falloit deſcendre avec des échelles dans le foſſé, & monter enſuite ſur la muraille. Après un combat ſanglant, l'ennemi les repouſſa, & ils furent contraints de ſe retirer, au milieu d'une grêle de coups de pierres & de mouſquets, & à travers le feu de l'artillerie. Pluſieurs y périrent. D'Eſtouteville comte de Creance reçut à la tête un coup de pierre, dont il mourut bien-tôt après. Cet accident diminua un peu la joïe qu'avoit cauſé l'avantage que nous avions remporté. Cependant le duc d'Aumale fit placer, par l'avis de Montluc, deux canons ſur le baſtion, d'où l'on pouvoit battre la citadelle. Mais la garniſon connoiſſant par expérience que ſes forces n'étoient pas aſſez grandes pour réſiſter à nos troupes, demanda à capituler le lendemain 20. jour de Septembre. Pour ſe rendre avec plus d'honneur, ils demanderent qu'on tirât cinquante coups de canons contre la citadelle. Ils ſortirent

Priſe de Vulpiano.

(1) L'Auteur dit en cet endroit que Garcilaſſo de Vega fut tué: mais Montluc au Liv. IV. d'où cet endroit eſt tiré, n'en parle point. L'Auteur fera dans la ſuite mention de ce Garcilaſſo; on a cru que ſon nom avoit été gliſſé en cet endroit pour celui d'un autre, & on l'a ſupprimé.

donc vie & bagues sauves, avec leurs armes, enseignes déployées & tambour battant : Damville les escorta jusqu'à Trin. Après la prise de Vulpiano, Brissac fit venir de tous côtez des payisans pour démolir les murailles de cette place. Ils s'y transporterent avec joie, n'ayant point encore oublié les injures qu'ils avoient reçuës de cette ville, dévenue opulente par les courses continuelles & les pillages, que ses habitans faisoient sur eux depuis vingt ans.

Sur ces entrefaites, le duc d'Albe fit achever promptement le Fort qu'on avoit commencé proche Ponte-Stura[1], où Louis Sforce, trahi par ses gens, fut envoyé par ordre de Louis XII. & mis en prison dans une citadelle bâtie sur un rocher escarpé. Cette place étoit considerable par ses fortifications, d'où l'on pouvoit arrêter ceux qui alloient de Casal à Turin. L'armée victorieuse prit le chemin de Ponte-Stura, & vint camper auprès de Crescentino, après avoir traversé la Dorie sur un pont de bâteaux. On en vint aux mains de part & d'autre, & on livra de frequens combats. Le duc d'Aumale alla à Livourne avec d'autres troupes, & partit le lendemain de son arrivée pour Villa-nova proche Casal, où le même jour Damville & Rochepozay, avec quelques soldats armez à la legere, tomberent entre les mains de quelques fantassins Espagnols, qui conduisoient à Ponte-Stura des vivres & deux coulevrines ; les Espagnols les attaquerent entre deux montagnes, où, après les avoir enfermés de tous côtez, ils en prirent plusieurs, & tuerent les autres. Ceux qui purent s'échaper, eurent beaucoup de peine à sortir de cet endroit. Le lieutenant de Pelous y fut tué, & la Rochepozay dangereusement blessé.

Tandis que l'armée passoit le Pô du côté de Casal, les Capitaines délibererent si l'on attaqueroit Montcalvo ou Ponte-Stura. La resolution ayant été prise d'assiéger Montcalvo, on y fit passer l'infanterie, tandis que la cavalerie combattoit devant Ponte-Stura. Salvaison gouverneur de Casal escalada les murs de Montcalvo pendant la nuit, & prit cette place très peu fortifiée sans répandre de sang. Il n'en fut pas de même de la citadelle : nos soldats ayant attaqué le bastion du côté

1 Ponte-Stura ou Pont de Sture, petite ville d'Italie dans le Montferrat, sur le Pô, qui y reçoit la petite riviere de Stura.

HENRI II. 1555.

droit de la porte, furent repoussés. Il y avoit un retranchement au bout du fossé de cette citadelle, d'où l'ennemi pouvoit, en tirant sur les assiégeans, les écarter par le feu de sa mousqueterie, & les empêcher d'entrer dans le fossé. Caillac braqua trois pieces de canon contre le pont, pour le faire tomber en rompant les chaînes qui le tenoient, & pour briser ensuite la porte de la citadelle : en même tems on mina le bastion.

Prise de Montcalvo.

Cependant le Roi envoya Paul de Thermes au siége de Montcalvo, pour y commander. Mais ce sage & modeste Capitaine ne voulut point se servir de son autorité, prévoyant que tant de Princes & de Seigneurs, qui étoient présens à ce siége, ne lui obéïroient qu'avec peine. Le Gouverneur de la citadelle, que notre armée venoit d'attaquer, se voyant reduit à de grandes extrêmitez, & en craignant les suites, se rendit avant l'assaut le sept d'Octobre; aux conditions qu'il sortiroit bagues sauves, avec ses armes, tambour battant, & enseignes déployées, & que pour sortir plus honorablement, il lui seroit permis d'emmener avec lui un canon de la citadelle : ce qu'il ne put faire, parce que les rouës & les flasques de l'affût se rompirent. Ce Gouverneur se croyant en sûreté après une capitulation si honnête, se rendit à Ponte-Stura pour s'excuser auprès d'Alvaro de Sandi, qui trouva l'action indigne d'un Espagnol, & le fit pendre sur le champ, sans vouloir l'écouter. La prise de cette place fut de grande importance, tant parce que cette conquête s'étoit faite aux yeux du duc d'Albe, dont l'arrivée en Italie répandoit la terreur de tous côtés, qu'à cause qu'elle facilitoit la navigation & le commerce de Casal avec Turin, & empêchoit les courses qu'on faisoit de Ponte-Stura.

L'armée demeura plus de quarante jours à Montcalvo pour se reposer; tandis que nos troupes s'y livrerent à la joie que leur loisir & le succès de nos armes leur causoient. Le duc de Nemours fit un défi aux ennemis, & demanda si quelqu'un d'entr'eux vouloit essayer son courage par des combats de lance. Dans le tems que l'armée étoit à Valenza, Damville avoit fait faire par un trompette la même proposition au marquis de Pescaire, qui l'accepta, en priant de différer le combat jusqu'à ce qu'il se portât mieux. On renouvella donc le défi. De Thermes sortit avec cinq cens cavaliers & deux

Duel entre le duc de Nemours & le marquis de Pescaire.

cens mouſquetaires pour défendre les combattans, en cas que l'ennemi entreprît quelque choſe de contraire aux conventions. Le duc de Nemours commença à courir deux fois de ſuite contre le marquis de Peſcaire, ſans rien faire ; à la troiſiéme courſe ils rompirent leur lance, mais ſans ſe bleſſer. Claſſé fils aîné de Vaſſé, & le marquis de Malaſpini prirent leur place : Claſſé reçut un coup de lance à la gorge, qui le renverſa de ſon cheval, & dont il mourut quelques jours après. Gaſpard de Bolliers ſeigneur de Manes, & lieutenant de la Rochepozay, combattit après eux contre d'Alaba Eſpagnol, qui lui perça le col d'un coup de lance, dont quatre jours après il mourut. L'action de Moncha enſeigne de Pivars vengea la mort de nos deux Officiers, ou du moins nous conſola un peu de leur malheur. Ce jeune-homme attaqua vigoureuſement Caraffe parent du Pape, & lui ayant paſſé ſa lance au travers du corps, il le laiſſa mort ſur la place. Après ce combat, ils s'embraſſerent les uns & les autres ſelon l'uſage, & ſe retirerent. Les Italiens rapportent autrement le fait : ils diſent que le duc de Nemours fut legerement bleſſé au bras, & que le cheval du marquis de Peſcaire reçut un coup contre les regles du combat. Ils nient que Bolliers ait combattu après le duc de Nemours, & aſſurent que ce fut Noailles, homme illuſtre par ſa naiſſance & par ſa valeur, dont nous avons parlé dans la relation du ſiége de Metz. Ils prétendent encore que George Manriquez courut contre Claſſé ; & non pas le marquis de Malaſpini ; & que celui qui combattit contre Noailles ſe nommoit Céſar Millord, originaire d'Ecoſſe. Ils s'accordent avec nous pour les autres choſes.

Briſſac ayant fait venir des vivres dans Montcalvo, donna le gouvernement de cette place à A. Dailly-Pecquigny vidame d'Amiens, & partit ſur la fin de l'automne, après avoir envoyé ſes troupes en quartier d'hiver. Chacun étant allé à l'endroit qu'on lui avoit deſtiné, Clairmont qui avoit pris la route de Caſal, fut ſurpris par le marquis de Peſcaire, qui s'étoit mis en embuſcade entre Montcalvo & Caſal, avec près de cinq cens chevaux-legers, & trois cens arquebuſiers. Ce Capitaine perdit auſſi tout ſon équipage avec trente de ſes ſoldats, & eut beaucoup de peine à ſe rendre à Caſal avec ſa compagnie. Salvaiſon le vengea bien-tôt après de

HENRI II. 1555.

cette perte; car ayant appris qu'il y avoit deux cornettes de cavalerie Italienne en quartier d'hiver auprès d'Alexandrie, il s'y transporta la nuit du huit de Decembre, avec cinq cens mousquetaires, & trente chevaux-legers de ceux qui étoient restés de la compagnie de Clairmont, & étant venu fondre sur les cavaliers dans le tems qu'ils prenoient leurs répas, il en tua plus de soixante, & prit plusieurs chevaux de grand prix.

Côme ayant enfin appris que l'armée navale des Turcs étoit arrivée au Fare de Messine, après avoir parcouru toutes les côtes de la Poüille & de la Calabre; il donna ordre de fortifier avec soin la côte de Piombino, qu'il fit border de soldats, parce qu'on croyoit que les Turcs pourroient faire leur descente en cet endroit. Il partit avec son armée pour Piombino, & prit en chemin Caparbio & la tour de Telamone, ayant laissé Grosseto à côté, à cause de la difficulté qu'on auroit eu à le prendre. Il soûmit Castiglion de la Pescaja, après avoir tiré quelques coups de canon. Marc Centurione, général des galéres, s'empara aussi de la citadelle & de l'isle de Giglio, proche Portercole. Nos soldats, ne voulant pas demeurer dans l'oisiveté, tirerent de Chiusi & des autres places voisines, cinq cens hommes d'infanterie avec autant de cavaliers, & ayant mis des chemises blanches par dessus leurs habits, ils attaquerent Montepulciano, mais sans aucun succès. Les ennemis à leur tour envoyerent à Chianciano quatre cornettes de cavalerie Napolitaine, avec quelques compagnies d'infanterie sous le commandement de Jerôme d'Albizzi, pour ravager les campagnes aux environs de Montalcino. On fit partir un grand nombre de pionniers pour fortifier Poggio-del-Cassero, ville voisine de Piombino; on envoya aussi de Livourne, de Portercole & de Portoferraïo, du canon & les autres instrumens de guerre. Luc-Antoine Cuppano fut mis à la tête de ces entreprises; on lui joignit Pierre de Monte, qui conduisoït deux cens hommes, avec Simon Rossermini & Alfonse dell'Ante de Pise, & leurs compagnies d'infanterie. On fit venir aussi de Volterra Dominique Rinuccini, qui fut envoyé à Piombino, pour y commander avec une garnison de deux cens hommes d'infanterie. Jean-Baptiste Martini, & Vincent Lignago partirent avec cent chevaux-legers, pour aller se joindre à l'armée de Vitelli, qui avoit le commandement général des troupes de terre.

L'armée

Expedition de l'armée navale des Turcs en Italie.

L'armée navale des Turcs, composée de quatre-vingt vaisseaux, ayant profité d'un vent favorable pour sortir de Ponza, située vis-à-vis Terracine, étoit déjà abordée à San-Stephano ; & Cuppano étant parti un peu plûtôt, avoit aussi mis pié à terre avec ses troupes dans l'isle d'Elbe. La flotte Turque se rendit le 12 de Juillet devant Piombino, où Chiapino Vitelli s'étoit enfermé avec deux compagnies d'Allemands, & avec la garnison Italienne qui étoit déjà dans la place, de crainte qu'on ne vint l'assiéger. Tandis que la flotte étoit devant Piombino, vingt navires arrivez d'Alger prirent la route de Populonia, ville autrefois célébre par le grand nombre de ses habitans, & qui est maintenant presque déserte. Lors donc qu'on eut appris l'arrivée des Turcs, chacun sortit de sa maison, pour se retirer dans la citadelle, & la place fut abandonnée en proye à l'ennemi. Pendant que les Turcs étoient occupés à assiéger la citadelle, le reste de la flotte descendit à Porto-Farese, proche Piombino, où trois mille Janissaires avec d'autres soldats descendirent. Leon Santi ayant appris ce qui se passoit, s'avança promptement avec sa cavalerie pour donner du secours, qui servit beaucoup à ceux qui étoient assiégez dans la citadelle de Populonia. En effet, les Turcs épouvantez de l'arrivée de ces cavaliers, prirent la fuite, & retournerent du côté de leurs vaisseaux, ayant perdu quelques soldats. Alors on combattit avec chaleur entre Piombinó & Porto-Farese, villes éloignées seulement de mille pas l'une de l'autre. Vitelli ayant fait venir les Allemands, envoya devant lui le comte de Sala lieutenant de Madruce, & vint ensuite, avec toutes ses troupes rangées en bataille, pour attaquer les Turcs, qu'il mit en déroute par le moyen sur tout des picquiers. Le canon de la flotte qui foudroyoit les Allemands les incommoda dans leur poursuite : animez cependant par le succès, ils ne cesserent de poursuivre les Infidéles, jusqu'à ce qu'ils les eussent contraints de remonter sur leurs vaisseaux. Les Turcs perdirent en cette rencontre quatre cens hommes, & le commandant des Janissaires fut tué. Les Imperiaux perdirent peu de monde,

La flotte Ottomane ayant mouillé l'ancre à la vûë des Chrétiens pendant deux heures, vira de bord, & fit voile vers l'isle d'Elbe, pour aller à Portolongone, où les Turcs ravagerent

HENRI II. 1555.

& pillerent les campagnes, & emmenerent bien des captifs selon leur coûtume. Enfin après quelques petits combats, ils remonterent dans leurs navires, & allererent en Corse, pour se joindre à l'armée navale des François, qui étoit déjà arrivée de Marseille sous la conduite du baron de la Garde. Cette flotte étoit composée de vingt-huit Galéres, dans lesquelles il y avoit quinze cens hommes de troupes d'élite, avec une grande quantité de vivres & tous les instrumens de guerre. Aussi-tôt on jugea à propos d'assiéger encore Calvi; & on se flatta de chasser tous les Genois de l'isle, lorsqu'on l'auroit pris. Quelque tems auparavant Paul Jourdain des Ursins avoit voulu s'emparer de cette ville, mais il n'y avoit pas reüssi. Lors qu'André Doria y eut fait entrer du secours, des Ursins se retira dans des endroits bien fortifiés, pour y attendre l'arrivée de la flotte des Turcs, qui après avoir couru toute la côte depuis le Capo-Corso, mirent à terre trois mille hommes. Les François en firent autant: ensuite on débarqua onze pieces de canon, qu'on dressa vis-à-vis la porte de la ville; & trois autres, qu'on destina à battre les murs de la citadelle. On dressa aussi du côté de la mer une batterie de six canons & de deux coulevrines, pour canoner de revers les assiégez. Enfin le 10 d'Août on ouvrit la tranchée, on dressa des échelles, & on livra l'assaut où les Gascons monterent les premiers: nous fumes repoussez trois fois de suite. Des Ursins, qui avoit fait en cette occasion tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine & d'un brave soldat, ressentit une vive douleur de cet affront. Nous perdimes dans cette action trois cens de nos soldats & trois drapeaux. Les Turcs qui avoient été présens à cette expedition sans combattre, feignirent le lendemain de vouloir en venir aux mains; mais ils se contenterent d'étourdir, par un bruit confus, les oreilles de ceux qui étoient en garnison dans la ville, & de troubler l'air par quantité de cris & de coups de mousquets. Enfin après cette derniere action on désespera entierement du succès, & on fit rapporter le canon à bord des vaisseaux. Nos troupes prirent le chemin de Bastia, & camperent devant cette place que Doria avoit fait fortifier avec soin. Des Ursins avoit déjà donné ordre d'y dresser des batteries; mais les Turcs ayant refusé des soldats, & ne pouvant avec ses seules forces venir à bout de son entreprise, il abandonna le siége.

Sur la fin d'Août, la flotte des Turcs prit la route du Levant, & après avoir rangé la côte de Sardaigne, elle se retira en Turquie, & notre flotte retourna à Marseille. Henri II. 1555.

Côme ayant eu peur que les François, aidez par les Turcs, ne fissent d'autres entreprises sur les côtes de Toscane, avoit fait promptement fortifier Piombino, & y avoit mis une garnison aux ordres de Leonida Malatesti. Aussitôt qu'il sçût le départ de la flotte Turque, il ne craignit plus rien, & eut envie d'aller ravager les campagnes, aux environs de Montalcino. Mais les projets des Siennois, qui y avoient formé une République, & les entreprises des François dans la Toscane, le détournerent de son dessein. En effet les citoïens qui étoient restés dans Sienne, & ceux qui avoient abandonné leur patrie pour conserver leur liberté, s'écrivoient souvent & s'encourageoient les uns & les autres par leurs lettres : en sorte que, malgré les déclarations publiques du Sénat, que Côme avoit établi dans Sienne par le conseil d'Agnolo Nicolini, & les lettres qu'on écrivoit aux exilés pour les engager à revenir, on s'appercevoit toûjours que les Siennois ne faisoient rien de bonne volonté, & n'agissoient que par contrainte. Ainsi les Imperiaux, à qui ils étoient suspects voulant pourvoir à leur sûreté, dépoüillerent les habitans de leurs armes, même de celles qui sont les plus permises & qu'on porte par coûtume, & leur ôterent jusqu'à leurs cottes de mailles, dont l'usage est permis à toutes personnes en Italie. Les soupçons de Côme augmenterent, lorsqu'il apprit que pendant que ses soldats étoient occupés sur la côte maritime, Corneille Bentivoglio s'étoit servi de l'occasion, pour mettre en campagne quelques troupes d'infanterie, & qu'il avoit fait des courses avec sa cavalerie jusqu'à Buonconvento ; qu'enfin ayant trouvé la garnison de San-Chirico très foible, il avoit pris cette place avec Crevoli, qui s'étoit renduë par la lâcheté du Gouverneur. Chiaramonte de Grosseto avoit répris pareillement sur la côte maritime Castiglione de la Pescaja, dont Vitelli s'étoit emparé quelque tems auparavant. La citadelle se rendit d'elle-même ; enfin tous les jours on faisoit venir de nouvelles troupes de Petigliano à Grossetto.

Côme craignant pour Sienne, jugea à propos d'y laisser les trois compagnies Espagnoles, qu'il avoit résolu d'en faire

HENRI II. 1555.

ſortir; & afin de ne point manquer à ſa parole, il fit venir au camp Santafiore, à la place de Jerôme Piſe, qui devoit commander les Italiens, & lui ordonna de marcher à leur tête du côté de Sienne. Le duc de Florence ordonna auſſi qu'on fît des recruës du côté d'Arezzo & dans la Romagne; & on y leva ſept cens hommes qui avoient déjà ſervi ſous Chiappino de Monte-Vecchio, Antoine Marie de Perouſe, & ſous Thomas Theodoli de Furli: on envoya dans Montepulciano Jean-Baptiſte Bongiani d'Arezzo, & dans Cazoli le comte Thomas de Gattaia, avec chacun une compagnie d'infanterie. Enfin Côme craignant plus pour Pienza que pour les autres villes, y mit Sigiſmond Roſſi, de l'illuſtre famille des comtes de San-Secondo.

Tandis que tout cela ſe paſſoit, & que Chiappino Vitelli étoit occupé à prendre les moulins ſitués aux environs de Campiglia, le long de la côte maritime, nos troupes ſortirent le dernier jour de Juillet, pour aller eſcalader les murs de Lucignano, où Concetto commandoit. Mais leurs efforts furent inutiles; la garniſon ſe défendit courageuſement, & les habitans qui craignoient de tomber entre les mains du vainqueur, ſe joignirent aux ſoldats. Le bruit de ce mouvement s'étant répandu par tout, Côme fit ſortir de Sienne Santafiore, avec une partie des Allemands & des Eſpagnols de la garniſon; & ce capitaine s'arrêta avec ſes troupes à Lucignanello, proche Buonconvento. Mais nos ſoldats, ne voulant pas revenir ſans avoir rien fait, retournerent à Pienza, qu'ils réduiſirent au point, que Sigiſmond de Rozzi, ſans pouvoir attendre l'arrivée de Santafiore, fut obligé de ſe rendre & d'accepter les conditions honnêtes qu'on lui offrit. Il ſortit donc, vie & bagues ſauves, & enſeignes déployées, après avoir promis que ni lui ni ſes ſoldats pendant l'eſpace de ſix mois ne porteroient point les armes contre le Roi, ni contre la republique des Siennois établie à Montalcino.

Le duc de Florence, au déſeſpoir de ne pouvoir gagner l'eſtime & l'affection des Siennois, ni celle des peuples des environs, & indigné de la révolte de tant de places qui ſe rendoient d'elles-mêmes tous les jours, tint un conſeil ſecret pour faire abbattre les citadelles & les murailles de ces villes, excepté celles qui étoient neceſſaires pour défendre la frontiere

contre les François. Les Imperiaux approuverent son dessein: mais le Sénat de Sienne conservant encore, sous le nom de l'Empereur, une espece de liberté & une apparence de republique, s'y opposa autant qu'il put. Cependant les Espagnols murmuroient, parce qu'on ne les payoit point, & que l'Empereur & le roi Philippe son fils ne songeoient point à envoyer l'argent, qu'on devoit lever dans le royaume de Naples & de Sicile. A leur exemple les Allemands demandoient avec fierté & audace deux mois de paye qui leur étoient dûs, & vouloient aussi qu'on leur en accordât un troisiéme en forme de gratification, pour l'heureuse expédition de Piombino; ce qui donnoit lieu de craindre pour Sienne, dont on n'étoit pas encore bien assûré.

L'Empereur opprime entierement la liberté des Siennois.

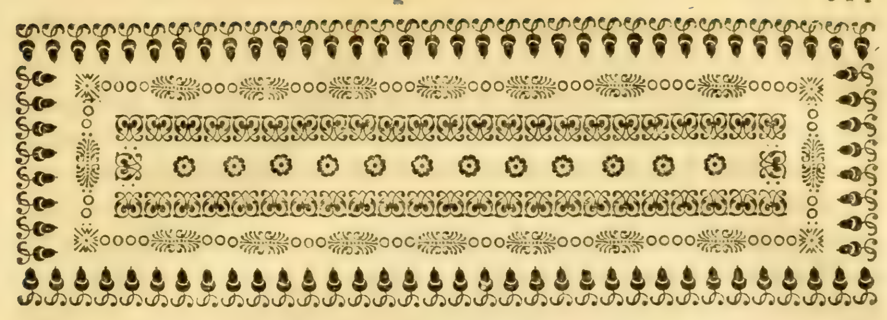
A la priere de Côme, l'Empereur envoya à Sienne François de Tolede revêtu d'un pouvoir absolu, afin de soûmettre la ville. Ayant trouvé, lorsqu'il y vint, les habitans dépoüillez de leurs armes, il pensa que la chose étoit à demi-terminée, ou du moins qu'elle étoit très-avancée. Mais il n'en demeura pas là: il y établit une nouvelle forme de république, contre le traité & les promesses, & ôta aux Siennois jusqu'à l'apparence même de la liberté. En effet, après que Tolede eût été reçû dans Sienne avec applaudissement, le Capitaine du peuple vint pour le saluer, & lui representa l'état malheureux où cette place avoit été réduite. Il l'assura en même tems de la fidelité & du zéle que les citoyens avoient pour l'Empereur & le roi Philippe son fils. Tolede ayant remercié cet Officier, lui dit qu'il n'y avoit point d'autre remede à attendre, que de se soûmettre entierement aux ordres de ces deux Princes, qui par leur bonté & leur douceur les délivreroient bientôt de leurs calamitez. Le peuple & le Sénat se rendirent à ce discours flatteur. Quoique l'Empereur eût ratifié le traité de Côme, pour ne pas le désobliger, il ordonna cependant à Tolede, qui ne l'avoit pas assez examiné, de faire faire de nouveaux actes, par lesquels il donnoit à Philippe son fils l'Etat de Sienne, en vertu du droit imperial qu'il avoit sur ce payis. Ainsi après avoir rompu le traité que Côme avoit fait, il remit à Philippe le pouvoir souverain, que les Siennois avoient cedé à l'Empereur sur leur republique: on lui donna aussi le droit de bâtir une citadelle, & de faire ce qu'il

jugeroit à propos, ſans être obligé de demander l'avis du Sénat ni du peuple.

HENRI II. 1555.

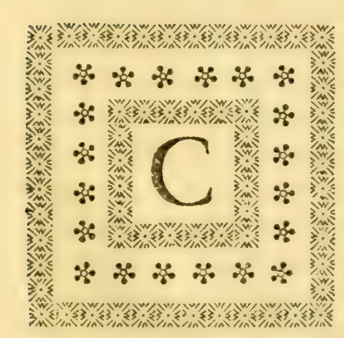
On accorda à Tolede le droit de citoyen, & d'aller au Sénat quand il le voudroit. On lui permit de faire ſes remontrances, & on le revêtit de l'autorité de Prieur pour toutes les affaires : on nomme ainſi la premiere charge de la republique. L'Empereur n'eut pas de peine à réüſſir dans ſon entrepriſe, parce que la ville étoit environnée de garniſons. Certains citoyens, zélez d'ailleurs pour leur liberté, dirent hautement qu'il falloit ſe ſoûmettre, puiſqu'autrement il n'étoit pas poſſible de ſecoüer le joug inſuportable des Florentins & de leur Duc ; que la republique ne pouvant ſe ſoûtenir d'elle-même, il étoit neceſſaire de ſe mettre ſous la protection d'un Prince auſſi puiſſant que Philippe, qui pourroit redemander un jour à Côme ce qu'il occupoit dans cet Etat, & remettre les Siennois en poſſeſſion de leur ancienne liberté, lorſque les affaires d'Italie ſeroient pacifiées. Quoique Côme vît bien que tout ſe paſſoit à ſon déſavantage, ſa prudence l'engagea cependant toûjours à diſſimuler, juſqu'à ce qu'il eût trouvé l'occaſion favorable de venir à bout de ſes deſſeins ; ainſi il favoriſa toûjours, autant qu'il le put, les interêts de l'Empereur & de Philippe ſon fils, & fut toûjours attaché à leur parti.

Fin du quinziéme Livre.



HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SEIZIEME.



ÔME avoit de grands obstacles à surmonter dans la Toscane, & à la Cour de l'Empereur; mais il trouvoit encore de bien plus grands embarras du côté de Rome. Dès que Paul IV.* avoit été élevé sur la chaire de saint Pierre, il ne s'étoit point comporté en pere zélé pour la paix, mais en oncle entierement gouverné par ses neveux; & cette conduite avoit donné lieu à l'Empereur & à ceux qui suivoient son parti, de soupçonner qu'il rouloit dans son esprit quelque projet ambitieux. Le Pontife redemanda alors à Côme avec une extrême hauteur le fils de la sœur de Charle Caraffe, appellé Mathieu Stendardo, Napolitain éxilé, qui étoit depuis long-tems retenu en prison, avec les autres bannis de

HENRI II. 1555.

* Jean Pierre Caraffe.

Henri II. 1555.

Florence. Côme & François de Tolede qui avoient la conduite des affaire de l'Empereur dans la Toscane, le lui rendirent sans difficulté. Alors le Pape donna le chapeau de Cardinal à Charle Caraffe, homme altier & turbulent, qui avoit été élevé plûtôt pour la profession des armes, que pour l'état ecclésiastique. Attaché au parti de la France, il avoit long-tems servi sous Strozzi, & depuis peu avoit défendu la ville de Portercole. Paul IV. avoit aussi fait venir auprès de lui le frere de ce Charle Caraffe, nommé Jean Caraffe comte de Montorio, qui à la verité étoit d'un naturel plus doux & plus humain que son frere, mais qui ne brûloit pas moins d'ambition, & avoit une égale ardeur pour élever sa famille, même sur la ruine des autres, & à quelque prix que ce fût.

Quelque tems après, le Pape ôta au duc d'Urbin le gouvernement des affaires du S. Siége, & après avoir solemnellement donné les marques d'autorité, & le Bâton de commandement à Jean Caraffe de Montorio, il le fit son premier Ministre. Il réünit en ce même tems au patrimoine de l'Eglise le duché de Camerino, que Jule III. avoit donné à Baudoüin son frere, & à Fabien son fils, destiné pour être gendre de Côme; & il lui promit en échange des terres d'un aussi grand revenu. Il arriva alors un accident qui irrita beaucoup le Pontife. Jean-François Giugni, banni de Florence, avoit été assassiné à Rome par des gens payez pour cette action. Lorsqu'on vint à faire des informations de ce meurtre, Avetardo Serristori, ambassadeur de Côme auprès du Pape, en fut soupçonné: il étoit en effet vrai-semblable que c'étoit par son ordre qu'on avoit assassiné ce Florentin, homme de courage & de merite, & par-là redoutable à son Souverain.

Le duc de Florence avoit fait demander au Pape, que les biens possedez par Rodolphe Baglioni dans le territoire de Perouze, & dont Adrien son frere s'étoit emparé pendant la vacance du S. Siege, fussent rendus aux enfans de Rodolphe dont il avoit pris la tutelle; & il l'avoit obtenu. Mais le cardinal Caraffe s'y opposa dans la suite, & empêcha que la chose ne fût exécutée. Non content d'avoir rendu inutile la grace que son oncle avoit accordée, il voulut que Côme rendît à l'Archevêque Antoine Altoviti les revenus de l'Archevêché de Florence, dont on avoit donné la joüissance à l'hôpital,

pour

pour punir ce Prélat qui avoit été banni. On fit le procès à Jean-François comte de Bagno de l'illustre maison de Guidi, qui avoit toûjours porté les armes pour Côme; & on lui suscita cette affaire à cause de l'argent qui avoit été pris aux François auprès de Cesene dans la Romagne, payis de la dépendance du Pape. Il fut donc cité à Rome, & n'ayant point répondu à l'assignation, ni comparu au jour qu'on lui avoit marqué, il fut proscrit: on donna ordre ensuite à Ascanio de la Cornia, qui après avoir été pris à Chiusi, avoit été depuis peu échangé avec Lansac prisonnier à Florence, de se rendre maître des places du comte de Bagno, & d'y mettre en garnison dix compagnies d'infanterie. On envoya avec lui Antoine Caraffe cousin-issu-de-germain du Pape, à qui on avoit donné ces biens, & qui ayant pris son chemin par la Marche d'Ancone, fit porter par mer du canon à Rimini.

On soupçonnoit Côme de favoriser secrettement le comte de Bagno, parce que l'on avoit mis une nouvelle garnison dans Castrocaro, qui est sur les frontieres de l'un & de l'autre. Côme nia ce qu'on lui imputoit, & après qu'on se fut emparé facilement de quelques places qui appartenoient au comte de Bagno, le Duc craignant le Pape, demeura neutre dans cette guerre. Enfin lorsque les troupes du Pape eurent pris la ville de Montebello, & ensuite la citadelle, dont la garnison s'enfuit, le comte de Bagno se vit dépoüillé de tous ses biens. Côme ne voulant pas faire la guerre à contre-tems, dissimula cette injure. Cependant le Pape fit publier une ordonnance, par laquelle il défendoit sous des peines rigoureuses à ses sujets de porter les armes pour aucun Prince étranger, sans en avoir obtenu la permission de sa Sainteté; ce qui fit que Leonida Malatesti, Jacque son fils, & la plûpart des autres, craignant la proscription, abandonnerent le parti de l'Empereur & du duc de Florence. Marc-Antoine de Rieti, qui commandoit dans Castrocaro avec une compagnie de soldats d'élite, fut le seul qui méprisa les ordres du Pape, & qui persévéra constamment dans le parti de Côme. Ces procédés & ces commencemens de division, quoique legers en apparence, rendoient suspecte à l'Empereur & au duc de Florence l'ambition des Caraffes, lorsqu'il s'éleva tout à coup à Rome de nouveaux troubles, qui causerent de grands désordres, & dont je vais dire l'origine.

HENRI II. 1555.

Le comte de Santafiore, chef de la maison des Sforces, toûjours attaché au parti de l'Empereur (ainsi que ses deux freres, le cardinal Guido Ascanio & Alexandre clerc de la Chambre) avoit fortement sollicité ses autres freres, Charle grand Prieur de Lombardie, & Mario qui avoit été depuis peu fait prisonnier, d'abandonner le parti du Roi, & de s'assûrer une meilleure fortune. Il n'avoit pas eu de peine à le leur persuader, parce qu'après la prise de Sienne, il falloit absolument que la plûpart des biens de la maison des Sforces tombassent sous la puissance de l'Empereur. Mais Charle qui actuellement étoit au service du Roi, & qui avoit trois Galéres fort bien équipées à Marseille, demandoit pour premiere condition, qu'avant de quitter le parti de la France, il pût faire conduire deux Galéres dans quelque Port dépendant de l'Empereur, afin de ne point paroître avoir passé de son côté, nud, pour ainsi dire, & désarmé; ce qu'il tâcheroit de faire, disoit-il, sans donner aucun soupçon. Il les avoit fait donc partir pour Civita-Vecchia, ville de l'Etat du Pape; & peu après, avec la permission du Roi, & sous la conduite de Nicolas Alamanni, à qui ce Monarque en avoit donné le commandement, elles y avoient abordé. Aussi-tôt qu'elles y furent arrivées, Alexandre frere de Charle dit qu'il les avoit achetées de son frere, en chassa les François; & après en avoir ôté le commandement à Alamanni, il s'en rendit maître. Cependant le tumulte qui s'éleva, fut cause qu'il ne les put emmener, & Pierre de Capouë, gouverneur de la citadelle, après avoir oüi les plaintes d'Alamanni, fit fermer le Port pour les empêcher de sortir.

Le Cardinal frere de Charle ayant appris cette nouvelle, fit en sorte, avant que le Pape en fût informé, d'obtenir du comte Jean de Montorio, par le moïen de Jean-François Lottini son secretaire, homme fidéle & actif, une lettre pour le Gouverneur du château de Civita-Vecchia, par laquelle on lui ordonnoit de laisser sortir librement du port Alexandre avec ses Galéres. Dès qu'il eut obtenu la permission du Gouverneur, il mena promptement ses Galéres à Gaëte, & ensuite il en partit pour aller trouver à Naples Bernard de Mendose. Le Pape ayant appris cette nouvelle par l'Ambassadeur de France, en fut extraordinairement irrité. Pour réparer

l'honneur d'une illustre maison, qu'il croyoit avoir été outragée, & pour faire éclater son grand courage, & déploïer en même tems la puissance qu'il avoit reçuë de Jesus-Christ, il écrivit au cardinal de Santafiore, & lui ordonna avec des menaces terribles, de faire revenir au plûtôt ces Galéres, & de les rendre à Alamanni. Il fit aussi citer Alexandre pour venir rendre compte d'une action si hardie.

HENRI II. 1555.

Les Bannis de Naples, de Florence, & des autres endroits d'Italie, s'émurent à la nouvelle de cet événement, comme si le Pape eût fait une déclaration de guerre : ce qui fit qu'ils se rendirent à Rome en grand nombre, à l'instigation du cardinal Caraffe, dont l'esprit étoit naturellement inquiet, & toûjours ennemi du répos, & qui d'ailleurs conservoit une haine inveterée contre les Espagnols : car lorsqu'il portoit les armes pour l'Empereur dans la guerre d'Allemagne, il fut insulté par un Espagnol dans une contestation qui arriva au sujet d'un prisonnier. Après avoir porté ses plaintes au duc d'Albe, & demandé qu'il lui fût permis de se venger par un duël, non-seulement le Duc ne voulut point l'écouter, mais il le traita avec mépris. Cet affront l'ayant obligé de quitter l'armée, & de se retirer en Italie, il fut arrêté à Trente par ordre de l'Empereur; on ne voulut point le renvoyer qu'il n'eût promis de ne point attaquer l'Espagnol, & on l'obligea de déclarer qu'il en avoit été pleinement satisfait. Depuis ce tems-là il avoit toûjours été ennemi du parti de l'Empereur. Après avoir contracté une très étroite amitié avec Pierre Strozzi, il remplissoit de soupçons l'esprit du Pape, qui prenoit aisément toutes les impressions qu'on lui donnoit, & il l'animoit contre les Espagnols. On peut ajoûter à cela les injures particulieres que le Pontife avoit autrefois reçuës de l'Empereur. En effet lorsqu'il étoit archevêque de Chieti, & ensuite de Brindisi, & membre du Conseil public du roïaume de Naples, ayant été envoyé par le Pape Legat en Angleterre, l'Empereur lui ôta sans aucun sujet sa dignité de Conseiller. Lorsqu'il eut été admis dans le Sacré College, il trouva du poison que son valet de chambre qui étoit Espagnol lui avoit preparé. Comme sa coûtume étoit de dire librement son sentiment dans le Consistoire, il avoit accusé l'Empereur de s'entendre avec les Protestans, & d'être fauteur des Hérétiques. L'Empereur s'étoit rappellé toutes ces choses,

Haine du cardinal Caraffe pour l'Empereur.

Sujets que Paul IV. avoit de hair l'Empereur,

HENRI II. 1555.

& il en étoit arrivé que les Ministres, après que ce Cardinal eut été nommé à l'archevêché de Naples, l'empêcherent longtems d'en prendre possession, & de joüir de ses droits. Enfin on n'avoit pas encore oublié les intrigues des Imperiaux, qui avoient fait tous leurs efforts pour empêcher son élection.

Le Pape repassant tout cela dans son esprit, & n'éxaminant pas assez qu'il se preparoit à faire la guerre à contre-tems, sans avoir ni argent, ni soldats, ni tout ce qui étoit necessaire, écouta trop sa famille, & s'engagea, lui & ses alliez, dans une guerre aussi périlleuse qu'injuste. Mario Sforce craignant pour Alexandre, & voulant appaiser en quelque maniere la colere du Pape, étoit allé de la part du Cardinal son frere, trouver Mendose, pour l'engager à faire revenir à Civita-Vecchia, comme on le fit aussi, les Galéres qu'Alexandre en avoit emmenées. Le cardinal Caraffe néanmoins, pour ôter tout moïen d'accommodement (après que le bruit de la conjuration tramée contre le Pape dans le palais du cardinal de Santafiore Camerlingue eut éclaté) le cita au nom du Pape, & après l'avoir fait monter dans un carosse, l'envoya prisonnier au château Saint-Ange. Camille Colonne fut arrêté en même tems, sous prétexte qu'il avoit conferé secrettement & souvent avec le marquis de Sarria ambassadeur de l'Empereur, & avec le comte de Chinchon, qui étoit venu depuis peu à Rome au nom de Philippe, pour présenter, selon la coûtume, ses respects au nouveau Pape. Quoique le cardinal Caraffe sçût parfaitement que Camille ignoroit toutes les choses dont il étoit soupçonné, il craignoit néanmoins que comme il avoit beaucoup de cœur, & qu'il étoit le principal appui de la maison des Colonnes, toûjours ennemie des Papes, il n'entreprît quelque chose de nouveau en faveur de l'Empereur: après donc l'avoir fait venir de Zagarolo par adresse, il l'avoit fait enfermer dans une prison très étroite. Il empêcha aussi de sortir de Rome Julien Cesarini & Ascagne de la Cornia, qui lui étoient suspects pour les mêmes raisons, & les obligea de donner caution.

Brouilleries de la Cour de Rome.

Joseph Cantelmi comte de Popoli, proche parent du Pape, s'opposoit aux desseins des Caraffes; & soit qu'il agît par prudence, ou qu'il y fût engagé par quelques vûës interessées, parce que ses biens étoient situés dans les Etats de l'Empereur,

il tâchoit de les détourner de la guerre. Ses conseils lui ayant attiré une réprimande injurieuse de la part du cardinal Caraffe, il demanda son congé au Pape, & retourna chez lui. Quelque tems après Mutio Tuttavilla, capitaine des gardes, & quatre Cameriers furent dépoüillés de leurs charges, parce qu'on les soupçonnoit de favoriser le parti contraire. On commença cependant à lever des troupes dans la Romagne, payis fertile en bons soldats, & dans la Marche d'Ancone, & l'on dépêcha le 17 d'Août Laurent Guasconi au duc d'Urbin, pour lui donner ordre de lever dans la Romagne six mille fantassins & trois cens chevaux, afin de les amener à Rome quand on en auroit besoin. On donna ordre aussi au cardinal Hippolyte d'Este, chargé à Rome des affaires du Roi, de sortir de la ville, parce que, comme les Caraffes le disoient, il y tenoit une conduite irreguliére & scandaleuse; mais ce fut plûtôt à cause de l'envie qu'ils lui portoient, & pour s'être opposé à l'élection du Pape. Cependant le cardinal Caraffe inventa un autre prétexte pour couvrir un ordre si injurieux, & excusa ainsi cette action auprès d'Hercule duc de Ferrare, frere du cardinal d'Este. Il disoit que par l'intrigue des ennemis du cardinal d'Este, & par leurs artifices, qu'il n'avoit pu encore ni découvrir ni prévenir, on avoit fait entendre au Pape que ce cardinal rouloit de grands desseins, & que, selon ses conjectures, celui qui lui avoit rendu ce mauvais office, étoit le cardinal Pio de Carpi, son ennemi depuis longtems, qui craignoit que le cardinal d'Este ne parvînt quelque jour à la Papauté : ce qu'il étoit aisé de connoître par les lettres des Imperiaux. Il ajoûtoit encore que le cardinal Pio de Carpi étoit d'intelligence avec le cardinal Jean du Bellay, Prélat ambitieux, à ce qu'il prétendoit, & qui par l'éloignement du cardinal d'Este, esperoit obtenir l'une de ces deux choses, & même toutes les deux; ou d'avoir le gouvernement des affaires de France, ou de parvenir un jour au souverain Pontificat, selon les espérances que lui en avoient données le cardinal de Pio de Carpi.

Le cardinal de Lorraine étoit grand ennemi du cardinal du Bellay, qui aimoit beaucoup sa patrie : pour lui complaire, le cardinal Caraffe avoit décrié le cardinal du Bellay auprès du Roi, & le lui avoit enfin rendu suspect, parce qu'il

HENRI II. 1555.

avoit lié une étroite amitié avec le cardinal Carpi ; ce qui fit que les ministres du Roi conduisoient les affaires de France sans le consulter, & sans qu'il en pût même être informé. L'Abbé Bresengo Espagnol, qui étoit au service de Philippe, fut alors arrêté par le Legat de Boulogne, suivant l'ordre des Caraffes, lorsqu'il alloit en poste de Milan à Naples ; & les lettres du duc d'Albe (par lesquelles les Caraffes disoient qu'on reconnoissoit ouvertement que les Espagnols aidez du secours des Sforces avoient conspiré contre le Pape) furent décachetées. On manda aussi à Rome Marc-Antoine Colonne frere d'Ascagne ; mais ayant été averti par Jeanne d'Arragon sa mere, qui lui avoit dépéché par deux differentes routes deux courriers à Marino, il ne vint point, & il s'employa à fortifier Palliano. Cependant comme les fortifications n'étoient pas encore assez élevées pour être en état de défendre la place, Colonne en sortit, & les habitans la livrerent aux Caraffes. On prit aussi-tôt après Nettuno, ville située proche la mer, & de la dépendance des Colonnes. Le cardinal de Santafiore oncle & tuteur de Paul Jourdain des Ursins fut aussi sommé dans sa prison de livrer au Pape la citadelle de Bracciano ; & Côme engagea Ursini, qui avoit alors épousé Isabelle l'une de ses filles, à remettre la citadelle entre les mains des Caraffes, en exigeant d'eux des sûretez ; & à faire ensorte de s'attiter les bonnes graces du Pape par toutes sortes de moyens.

Telle fut l'origine d'une guerre non seulement funeste à l'Italie, mais encore très-préjudiciable à la France. Après que les Caraffes eurent fait de vains efforts pour y engager le Senat de Venise, ils en confererent à Rome avec Jean d'Avanson Ambassadeur du Roi, & avec le cardinal George d'Armagnac. Dès qu'on fut convenu des conditions, on envoya en France Annibal Rucellai, neveu de Jean de la Casa, homme de confiance & secretaire du Pape, pour faire tout sçavoir au Roi, & l'engager à se liguer avec le Pontife. On avoit déjà assemblé à Rome trois mille hommes d'infanterie, & les ministres du Roi avoient permis aux Caraffes, en attendant des ordres plus exprès de Sa Majesté, d'employer pour le besoin present de la guerre, la cavalerie qui étoit à Parme, & à la Mirandole, sous la conduite d'Ottavio Farneze. Cela ne laissoit pas de troubler dans la Toscane les desseins de

Côme, qui néanmoins pressoit fortement Tolede de mettre son armée en campagne, & de s'emparer de Crevoli, qui avoit été pris depuis peu, & d'où les François faisoient tous les jours des courses, & infestoient le payis. A peine put-on engager les Allemands à sortir de Sienne; ils en partirent enfin avec trois compagnies d'Espagnols, sous la conduite de Santafiore, & dans l'esperance qu'ils recevroient bien-tôt leur paye. Après avoir battu la place, on donna l'assaut: les nôtres résisterent courageusement aux efforts des assaillans; mais ayant perdu plus de cinquante de leurs meilleurs soldats, la garnison qui ne voyoit aucune esperance de secours, se retira pendant la nuit, & abandonna la place à l'ennemi, qui en fit aussi-tôt raser les murailles.

Santafiore fut extrêmement irrité, de ce que le cardinal Camerlingue son frere étoit encore en prison, pour n'avoir pas rendu les galeres, & de ce que les démarches de Mario son autre frere, qui étoit allé à Naples les redemander à Mendose avoient été inutiles. Il alla donc lui-même trouver le duc d'Albe qui étoit occupé à la guerre de Piémont, & qui alors tenoit conseil à Ponte-Stura, avec Jean-Bâtiste Castaldo & le marquis de Marignan, sur les affaires de la guerre, pendant que les nôtres assiégeoient Vulpiano. Il obtint du duc d'Albe les galeres; & après qu'il les eut fait ramener à Civitavechia, le Pape sollicité par le sacré College fit sortir de prison le Camerlingue, après l'avoir obligé à consigner deux cens mille écus d'or pour la sûreté des Caraffes. Cependant le duc de Florence, pour chasser toutes nos garnisons du Val de Chiana, pendant que Santafiore étoit absent, & pour rendre plus sûr & plus libre l'accès de la ville qui étoit réduite à une extrême disette, avoit commandé à Chiappino Vitelli, de mettre son armée en campagne, de commencer par attaquer Chiusi, & ensuite d'aller à Sarteano. Vitelli s'empara en chemin de Pienza, qui avoit été tant de fois pris & repris, & de peur qu'il ne tombât dorénavant entre les mains des François, il en fit raser les murailles. Le comte de Rados Albanois surprit en même tems des lettres écrites par un certain Siennois qui étoit alors à Radicofani; & soit qu'elles fussent sinceres, ou qu'il les eût écrites exprès, à dessein d'imposer, elles troublerent les projets de Côme. Ces lettres portoient que Radicofani n'étoit pas si

bien fortifié qu'on ne pût facilement s'en rendre maître, si l'ennemi tournoit ses pas de ce côté-là. On y ajoûta foi; & comme cette place étoit d'aussi grande importance, que Chiusi ou Sarteano (car ce payis de montagnes, qui s'étend jusqu'à Montalcino, & par où l'on va de Pitigliano & de Castro dans la Toscane, étoit fermé par la prise de Radicofani) Vitelli par le conseil du duc de Florence y conduisit son armée.

Lorsqu'on eut fait venir par des chemins détournez & difficiles quatre pieces de canon d'Arezzo, & qu'on eut fait bréche à la place, on donna l'assaut. Mais les Italiens & les Espagnols escaladerent la muraille avec si peu d'ardeur, qu'ils furent repoussez sans peine. Ce fut en vain que les officiers se mirent à leur tête pour les animer par leur exemple: leurs exhortations & leurs menaces furent inutiles. On donna un second assaut, avec aussi peu de succès. Vitelli, sur les promesses que lui firent les Allemands de combattre courageusement, avoit résolu d'attaquer une troisiéme fois la place par un autre endroit, lorsque Côme jugea à propos de faire revenir l'armée, parce que l'on étoit sur la fin d'Octobre, & que les pluyes étoient fréquentes. Les nôtres, selon le rapport de ceux qui ont écrit l'histoire de Toscane, perdirent alors une belle occasion de se rendre maîtres de Sienne, qui, si on les en croit, étoit réduite à une si grande extrêmité, que malgré les soins & les dépenses du duc de Florence, qui y faisoit tous les jours porter des vivres qu'on amenoit par mer à Livourne de la Pouille & de la Sicile, il y en restoit à peine pour quinze jours. De sorte que si l'on eût assemblé les troupes d'Ottavio Farneze, & des places voisines, avec celles qu'on croyoit que le Pape (qui s'étoit déjà accordé avec le Roi) auroit fournies, il n'y a point de doute qu'on n'eût repris Sienne, avec plus de facilité qu'elle n'avoit été prise.

Bernard de Mendose, qui, en attendant l'arrivée du duc d'Albe, avoit la conduite des affaires dans le royaume de Naples, étoit venu alors sur les frontieres de l'Etat Ecclésiastique, avec huit mille hommes d'infanterie, & quinze cens chevaux, pour intimider le Pape & les Caraffes, avant qu'ils se fussent déclarez contre Philippe, & par ce moyen les détourner des desseins qu'il avoient déjà pris, mais qui étoient encore cachez. Le Pape à la verité parut d'abord témoigner du chagrin, ou du repentir;

repentir; il fit un choix de quelques Cardinaux, & leur donna ordre de chercher un moyen de mettre la paix & l'union entre deux puissans Princes. Cependant pour ne pas donner lieu au duc d'Albe de penser de lui peu favorablement, il avoit severement défendu qu'on levât des soldats dans les terres de l'Eglise, & il avoit donné ordre à Ottavio Farneze qui étoit encore au service du Roi, de renvoyer au plûtôt les troupes qu'il avoit à Castro & à Petiliano. Ottavio en fut indigné, & comme il étoit déjà irrité contre le Roi, de ce qu'il n'avoit pas eu le commandement dans la guerre de Toscane, il se retira à Parme, & ayant quitté le parti de la France, il traita dans la suite avec l'Empereur & le roi Philippe, par l'entremise du duc d'Albe.

Ottavio Farnese passe dans le parti de l'Empereur.

Tandis que le Pape étoit incertain s'il feroit la guerre ou la paix, le cardinal Caraffe, toûjours ennemi du repos, engagea les François à representer au S. Pere le péril où il étoit exposé; à lui rappeller les injures qu'il avoit reçûës, & qu'il n'oublioit pas facilement; & par ce moyen faire pancher du côté de la guerre son esprit déjà ébranlé par d'autres motifs. On n'eut pas beaucoup de peine à engager le Pontife à prendre plûtôt le parti de la guerre, que celui de la paix. Le cardinal Caraffe se servit pour cela d'un moyen efficace : il avoit sondé depuis long-tems les dispositions du cardinal de Lorraine, avec qui il avoit été lié autrefois d'une étroite amitié. L'affaire fut mise en déliberation dans le Conseil du Roi, après l'arrivée de Rucellai en France. Anne de Montmorenci, qui étoit déjà avancé en âge, & par consequent moins touché des idées de gloire, & qui d'ailleurs appercevoit en tout cela de la mauvaise foi & de l'artifice, dit que cette guerre lui paroissoit être à contre-tems, & peu convenable à la situation des affaires : Qu'on étoit sur le point de faire dans peu la paix, ou une tréve avec l'Empereur & le Roi son fils; qu'on ne pourroit la rompre, sans en faire rejetter la faute sur nous, si sous pretexte de protéger le Pape, on portoit la guerre en Italie : Qu'ainsi il falloit suspendre cette déliberation, jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles certaines de la négociation, au sujet de la paix avec l'Empereur, qui devoit se conclure par l'entremise des Anglois : Que cela étoit beaucoup plus avantageux à la France.

HENRI II. 1555.

Le cardinal de Lorraine, dont l'esprit broüillon aimoit les nouveaux projets, & qui, à l'humeur guerriere près, ressembloit assez au cardinal Caraffe, fondé sur le nom d'Anjou qui avoit été autrefois dans sa famille, avoit ses vûës & ses esperances sur le royaume de Naples, pour l'aggrandissement particulier de sa Maison. Comme il étoit persuadé que si l'on faisoit la guerre de ce côte là, le duc de Guise son frere auroit infailliblement le commandement, il applaudit à l'inclination qu'avoit le Pape pour la guerre. Il fut d'avis qu'on ne laissât pas échaper une occasion si favorable d'étendre en Italie l'Empire des François, qui ayant autrefois reçû des Papes le royaume de Naples, pourroient le recouvrer aisément, aidez de la même faveur, & particulierement de celle de Paul IV. qui étant d'une illustre maison de ce Royaume, releveroit par son seul crédit les factions d'Anjou presque éteintes. Il ajoûta que ce projet de la paix avec l'Empereur & le Roi son fils n'étoit pas assez important, pour que ceux qui, sans se mettre en peine de l'opinion des hommes, ne devoient penser qu'à la gloire du nom François, préférassent l'incertain au certain. Il tint encore d'autres discours flatteurs & séduisans, qui gagnerent facilement l'esprit du Roi enflé de quelques heureux succès, & qui étoit entierement livré au duc de Guise, & à ses partisans. Le Connêtable de Montmorenci n'approuva pas cette résolution; mais aussi il ne s'y opposa pas, accoûtumé par une pernicieuse habitude à la complaisance & à la flatterie, vice ordinaire des courtisans : il comptoit d'ailleurs que tout le mauvais succès de cette guerre, que sa prudence lui faisoit prévoir, seroit entierement mis sur le compte des Guises; ainsi il ne voulut point contredire le Roi. Mais il se repentit dans la suite de cette conduite, où il y avoit plus de politique & de malignité, que de droiture & de bonne intention. Car lorsque la tréve eut été rompuë, & que le duc de Guise eut mené en Italie la meilleure partie des troupes Françoises, il fut lui-même défait dans la bataille qui se donna auprès de S. Quentin; & comme le vulgaire ne juge que par les événemens, il s'attira plus de haine qu'il n'en avoit voulu attirer à son rival.

Ambition du du cardinal de Lorraine.

Politique pernicieuse du Connêtable.

On envoya donc au Pape le cardinal de Lorraine, qui s'étant joint à Lyon au cardinal de Tournon, partit au mois de

Septembre pour Rome, où il le fit entrer dans cette affaire, en quelque ſorte contre ſon gré. Ce Cardinal prévit les ſuites de cette guerre, comme le Connêtable de Montmorenci, mais il ne les diſſimula pas comme lui. Ayant verſé beaucoup de larmes, il déplora les malheurs qui alloient fondre ſur la France; prit le ciel à témoin qu'il n'y avoit aucune part; & rejettant tout ſur la legéreté où l'ambition du cardinal de Lorraine, il tâcha ſouvent de juſtifier ſa conduite devant pluſieurs perſonnes illuſtres & dignes de foi.

Le cardinal de Tournon, en bon citoyen, ſe déclare contre le deſſein de faire la guerre.

Le Pape vers ce tems-là avoit fait publier un Bref, dans lequel il étoit dit, que le Cardinal revêtu de l'Evêché d'Oſtie, ſeroit toûjours Doyen du ſacré College, & que cette dignité lui donneroit le pas devant les Cardinaux, même plus anciens que lui. C'eſt pour cette raiſon que le cardinal de Tournon perſuadé qu'il ne pouvoit aller à Rome ſans bleſſer ſa dignité, parce qu'il ſe verroit obligé de marcher après le cardinal du Bellay, s'étoit arrêté long-tems à Lyon. Mais le Roi, ſollicité par les lettres continuelles des Caraffes, lui avoit mandé expreſſément de partir au plûtôt. Enfin le traité fut ſigné, mais tenu ſecret: & même le cardinal de Lorraine parut ſortir de Rome, ſans avoir rien conclu. On députa auſſi-tôt au Roi, Loüis de S. Gelais ſieur de Lanſac, pour lui porter les conditions du traité, afin qu'il les approuvât, & les ratifiât. Le cardinal de Lorraine paſſa par Ferrare, où il fit ſçavoir à Hercule d'Eſte ſon parent, tout ce qu'il avoit fait à Rome; car il avoit engagé ce Duc malgré ſon grand âge dans cette dangereuſe guerre, par des motifs auſſi frivoles que ceux dont il s'étoit ſervi pour y engager le Roi.

Réglement par rapport à l'Evêché d'Oſtie.

Il alla enſuite à Veniſe, ou après avoir expoſé les mêmes choſes dans le Sénat, ſans cependant parler du traité, il vit bien qu'il avoit à faire à des têtes ſenſées, qui contentes de témoigner leur bonne volonté pour le Roi, faiſoient voir qu'elles étoient très éloignées de faire la guerre. Voici quels furent les principaux articles de ce traité, que j'ai tout entier entre les mains. Que le Roi Très-Chrétien engageoit ſa foi de défendre Paul IV. & le S. Siege contre tous ceux qui oſeroient l'attaquer, de quelque condition qu'ils fuſſent, & même de la plus relevée, & promettoit que ce ſeroit ſon principal objet dans la guerre d'Italie: Qu'il prendroit ſous ſa protection le cardinal Caraffe,

Articles du traité de la France avec le Pape.

HENRI II. 1555.

le comte Jean de Montorio, Antoine Caraffe, & leurs héritiers, & qu'il leur donneroit en Italie, ou en France, des biens proportionnez à ceux que cette guerre pourroit leur faire perdre : Que ce traité subsisteroit toûjours entre le Roi, la personne du Pape, & le S. Siege, & que dans l'Italie leur ligue seroit défensive & offensive; mais que le Piémont en seroit excepté : Qu'on mettroit en dépôt à Rome ou à Venise, au mois de Fevrier prochain, cinq cens mille écus d'or, pour subvenir aux frais de la guerre, & que le Roi en fourniroit trois cens cinquante & le Pape cent cinquante : Que pour le besoin de cette guerre le Roi envoyeroit en Italie, quand il seroit necessaire, dix ou douze mille hommes d'infanterie étrangere, avec cinq cens gendarmes, & autant de chevaux-legers, & que sa Majesté donneroit le commandement general de toutes ces troupes à quelque Prince (par-là on désignoit le duc de Guise frere du cardinal de Lorraine) Que le Pape de son côté fourniroit dix mille hommes d'infanterie, ou davantage, si la necessité de la guerre le demandoit, & mille chevaux, qui seroient entretenus de l'argent qui auroit été mis en dépôt : Qu'il donneroit des vivres & le passage libre aux troupes du Roi : Qu'il fourniroit toutes les fois qu'il faudroit, & autant qu'il pourroit, les pieces d'artillerie avec leur attirail, & en un mot tout ce qui seroit necessaire à la guerre : Qu'on commenceroit à la faire dans le royaume de Naples, ou dans la Toscane, selon qu'il paroîtroit plus à propos, & que s'il étoit necessaire, on pourroit aussi la porter dans la Lombardie : Qu'on déclareroit la guerre à Côme, afin de rétablir l'ancienne liberté de la République des Florentins : Qu'aucun des confédérez ne feroit la paix avec l'ennemi commun de l'une & de l'autre Puissance, & même d'une seule des deux, sans que l'autre n'en fût informée, & n'y eût consenti : Que la republique de Venise seroit comprise dans ce traité, ainsi que tous les autres Princes qui voudroient y accéder pour la liberté de l'Italie.

On convint aussi que, lorsque le Royaume de Naples seroit recouvré, le Pape, à la réserve de Benevent & de son territoire qu'il prendroit pour lui, donneroit ce Royaume à l'un des enfans du Roi, mais non au Dauphin : Que les frontieres de l'Etat Ecclesiastique s'étendroient d'un côté jusqu'à San-Germano, & de l'autre jusqu'au Garigliano, & au-delà de l'Apennin, jusqu'à la riviere de Pescara; desorte que tout le

payis qui est au-deçà dans l'Abruzze, & dans la campagne de Rome, & outre cela la ville de Gaëte, seroient à l'avenir de la dépendance du Pape : Que le revenu annuel, qu'on lui payoit par rapport à tout ce payis, seroit augmenté de vingt mille écus d'or : Que celui à qui le Pape donneroit l'investiture de ce Royaume, affranchiroit les peuples des impôts, des tributs, & autres charges, que les Imperiaux & les Espagnols avoient imposées, & que tout seroit remis sur l'ancien pié : Qu'il rendroit les biens, les privileges & les droits aux Grands du Royaume, aux gentilshommes, & à tous ceux à qui on les auroit ôtés, pour avoir suivi le parti de la France : Qu'il n'exerceroit aucune autorité dans les affaires de Religion, si ce n'est dans celles qui pourroient le concerner, comme protecteur de l'Eglise : Qu'il ne donneroit aucune atteinte à la jurisdiction Ecclesiastique, par des édits, des appels, ou par quelqu'autre moyen : Qu'il n'empêcheroit point qu'on apportât librement des vivres à Rome : Qu'il seroit soûmis & fidele au Pape, & qu'il fourniroit pour la guerre quatre cens gendarmes & deux galeres bien équipées : Que dans le Royaume il ne recevroit aucun banni, sujet du Pape ; & que le Pape de son côté n'en recevroit aucun des sujets du Roi, excepté dans Rome, qui est comme la patrie commune de toutes les nations : Qu'on donneroit au saint Siége, dans la Sicile, des biens dont le revenu annuel seroit de quinze mille écus d'or : Que le Comte de Montorio posséderoit en liberté & de plein droit dans le Royaume des terres, qui produiroient vingt-cinq mille écus d'or de rente : Que le Roi très-Chrétien envoyeroit son second fils dans le Royaume, pour y être élevé ; & qu'en attendant qu'il fût parvenu à un âge assez avancé pour avoir la connoissance des affaires, le Pape & le Roi choisiroient des personnes capables, qui en auroient la conduite : Que le Roi feudataire ne pourroit être ni empereur, ni roi des Romains, ni posséder le Milanez, ou la Toscane, ni enfin être roi de France : Que si cela arrivoit, il seroit obligé de renoncer au plûtôt à la couronne de Naples ; & que s'il le refusoit, il perdroit tous les droits qu'il auroit sur ce Royaume, & en seroit privé : Que si l'on ne pouvoit envoyer si-tôt dans le Royaume le jeune Roi, à cause de sa grande jeunesse, cela n'empêcheroit pas que l'Etat ne fût

gouverné en son nom, par des personnes que le Pape & le Roi choisiroient pour cet effet ; qui prêteroient serment de fidelité au Pape & au Roi, & promettroient de ne rien faire, qui fût contraire à leur volonté : Que si le jeune Roi n'étoit pas dans un âge assez avancé pour prêter serment au Pape, le Roi son pere le feroit au nom de ce Prince, de la même maniere qu'on l'avoit autrefois pratiqué à l'égard de Jules III. mais qu'aussi-tôt que le Roi feudataire auroit atteint un âge compétent, il ratifieroit son serment ; & que même, s'il étoit nécessaire, il le renouvelleroit : Qu'il seroit permis au Pape, pour diminuer la cherté des vivres, d'acheter dans la Sicile, quand il le jugeroit à propos, jusqu'à dix mille mesures de bled, & de les faire transporter à Rome, exemptes de toute charge & de tout impôt : Que le Roi donneroit ses ordres, pour que les Gouverneurs ou autres officiers n'y missent aucune opposition, & qu'à la premiere demande cet article seroit exécuté sans aucune supercherie.

Ce traité fut fait à Rome le 16 de Décembre par le cardinal de Lorraine & les Caraffes. Mais on étoit déjà convenu avec le duc de Ferrare, le 15 de Novembre, qu'il auroit le commandement des armées dans toute l'Italie, excepté dans le Piémont : Qu'il regarderoit sans aucune exception les alliez du Roi comme les siens, & qu'il tiendroit pour ennemis les ennemis de la France : Que s'il plaisoit au Roi d'envoyer de France en Italie quelque Prince, il auroit le commandement des armées, en l'absence du duc de Ferrare : Que ce duc donneroit un libre passage sur ses terres aux troupes Françoises, & leur fourniroit des vivres, & qu'il refuseroit l'un & l'autre aux ennemis : Que le Roi lui payeroit tous les mois une pension de deux mille écus dor : Qu'il prendroit sous sa protection le duc de Ferrare, & toutes les places qu'il possedoit alors, avec celles qu'il devoit posseder, & seroit obligé de les défendre, comme les siennes propres : Que pour cela le Roi entretiendroit, selon l'usage du Royaume, cent gendarmes, deux cens chevaux-legers, & deux mille hommes d'infanterie: De plus, qu'on mettroit en dépôt trois cens mille écus d'or, & que si les coffres du Roi ne pouvoieut pas les fournir, on les emprunteroit des Banquiers : Qu'on payeroit tous les ans au duc de Ferrare vingt mille écus d'or, lorsqu'on auroit

recouvré le royaume de Naples, & quinze mille, quand la Toscane seroit réduite : Qu'on lui donneroit des biens, dont le produit seroit de cinquante mille écus d'or, lorsqu'on se seroit emparé de l'Etat de Milan ; & que pour gage on lui mettroit Cremone entre les mains : Que le duc de Ferrare de son côté seroit obligé de fournir toute l'artillerie avec son attirail, de la poudre & des boulets : Qu'il lui seroit libre d'engager Camille Colonne dans le parti du Roi, & de s'en servir dans cette guerre ; & qu'en ce cas le Roi seroit obligé de lui payer tous les mois une pension de trois cens écus d'or.

Hostilitez en Italie.

Tandis que ces choses se passoient à Rome & à Ferrare, Corneille Bentivoglio étant sorti de Montalcino, surprit Ottieri & Montaione, places qui appartenoient à Sinolfo, noble Siennois, qui à la persuasion de François de Tolede, avoit depuis peu abandonné le parti du Roi. Comme cette expedition avoit ouvert un passage de la campagne de Rome dans la Toscane, Côme s'étoit persuadé que le bruit qui couroit à Rome & parmi les François, au sujet du siége de Sienne, avoit quelque fondement ; & que la ville étant réduite à une extrême nécessité par la disette des vivres, & la mutinerie de la garnison, il y avoit apparence qu'on pourroit s'en rendre maître sans beaucoup de peine : c'est ce qui l'avoit engagé à demander à Philippe roi d'Angleterre un emprunt de cent mille écus d'or, pour faire cette guerre. Cependant Tolede étant mort à Sienne, Philippe donna pour gouverneur à cette ville le cardinal de Burgos, François de Mendose, qui au nom de Philippe fit compter au duc de Florence soixante mille écus d'or, afin d'en employer vingt mille à soulager la nécessité des habitans, & le reste au frais de la guerre présente. Le cardinal de Burgos s'étant acquis à son arrivée, tant par cette liberalité que par l'opinion qu'on avoit de sa haute pieté, l'affection des habitans, traita d'une autre maniere avec Côme, que n'avoit fait Tolede son parent, qui sans doute favorisoit ses interêts. Mais le duc de Florence prévint & surmonta, avec son adresse & sa dissimulation ordinaire, toutes les difficultez qui pouvoient naître.

Lorsqu'on eut pris Vulpiano, & que les nôtres eurent tenté inutilement de surprendre Ponte-Stura, le duc d'Albe voyant les troupes Françoises dispersées, avoit distribué les siennes

HENRI II. 1555.

dans les garnisons: Bernardin de Mendose, qui, comme nous avons déjà dit, étoit venu sur les frontieres de l'Etat Ecclésiastique, s'étoit aussi retiré avec les siennes. Vers ce même tems, Philippe avoit envoyé Garcilasso de la Vega au Pape avec des lettres remplies de complimens, afin d'ôter à ce Pontife ombrageux tout sujet de former quelque nouveau projet. Le Pape de son côté, avoit mis ses troupes en quartier d'hyver, & se contentoit de faire fortifier Palliano, Nettuno & Anagni.

Le duc de Florence ayant reçu de Philippe l'argent dont nous avons parlé ci-dessus, pour ne pas donner lieu de croire qu'il demeuroit sans rien faire, résolut, quoiqu'à contre-tems, de se venger de la prise des places qui appartenoient à Sinolfo. Il mit donc son armée en campagne, & en donna la conduite à Santafiore, qui, chemin faisant, s'étant emparé de la Serre, marcha vers Chiusi, & commença par attaquer Sarteano. Un capitaine François commandoit dans cette place, avec Faustino de Camerino, homme fort brave. Lorsqu'ils eurent refusé de se rendre à la sommation qui leur fut faite, les assiégeans braquerent contre la ville six pieces de canon, qui en abbatirent les murailles. La garnison se retira aussi-tôt avec les habitans dans le château, & abandonna la place à l'ennemi, qui la pilla. Les assiégeans trouverent plus de difficulté dans l'attaque du château. Cependant ils étoient persuadez que tout ce qu'ils avoient fait étoit inutile, si les François en restoient les maîtres. La difficulté étoit, que la citadelle ne pouvoit être battuë que du côté qui est enfermé dans la ville: sa seule situation mettoit à couvert des efforts de l'ennemi, tous les autres côtez, qui étoient en dehors.

Siége de Sarteano par Santafiore.

Santafiore ayant fait combler de terre les maisons de la ville qui étoient vis-à-vis de la citadelle, en forma comme des plate-formes sur lesquelles il fit dresser ses batteries. Les assiégez firent en même tems un retranchement derriere le mur. Dès que la brêche fut faite, les ennemis monterent à l'assaut; mais ils furent repoussez avec beaucoup de perte; ce qui néanmoins ne leur fit pas abandonner leur entreprise. Après qu'ils eurent levé de nouvelles troupes, & fait venir des canons de Montepulciano & de Lucignano, avec des Espagnols d'Orbitello, & de Portercole, ils commencerent à miner le grand bastion;

baſtion ; en quoi Frederic de Montauti, qui commandoit les Italiens, rendit de grands ſervices. Enfin les aſſiégez voyant qu'il n'y avoit plus de ſecours à eſperer, & que les vivres commençoient à leur manquer, parlerent de capituler ; ils avoient été informez que Jean Gagliardo, qui harceloit les ennemis par des courſes continuelles, avoit été défait avec ſes troupes, & que Gagliardo lui-même avoit été fait priſonnier. On convint donc que les aſſiégez ſortiroient, vie & bagues ſauves. Comme l'ennemi ne voulut jamais que Fauſtino & quelques-uns de ſes gens fuſſent compris dans la capitulation, il fut conclu, que les autres ſortiroient, & que Fauſtino & ſes gens reſteroient dans la citadelle. Il en ſortit quatre cens hommes bien armez. Fauſtino, la nuit ſuivante, voyant qu'il ne pouvoit par ſa fermeté & ſon courage engager ſes compagnons à défendre la citadelle, ſe fit jour avec eux l'épée à la main, au travers des ennemis ; & après avoir taillé en pieces un corps de garde Allemand, arriva ſans perte à Chiuſi. Le château étant ainſi abandonné, on en donna la garde à Bombaglino d'Arezzo, qui dans l'aſſaut avoit couru riſque de perdre la vie ; les ennemis prirent bien-tôt après Cetona, & quelques places voiſines.

HENRI II. 1555.

La place ſe rend.

Pendant le ſiége de Sarteano, on livra un combat entre Chianciano & Chiuſi, où Jean-Bâtiſte Martini ayant eu ſon cheval tué ſous lui, fut fait priſonnier avec deux capitaines. Philippe Alamanni tomba entre les mains des François, qui perdirent auſſi quelques-uns des leurs, mais aucun officier de diſtinction. Comme le mois de Décembre étoit fort avancé, l'ennemi ne voulut pas aller à Chiuſi, parce que le ſiége en paroiſſoit fort difficile, & le ſuccès très-incertain ; & que d'ailleurs ceux qui étoient ſortis de Sarteano, s'y étoient retirez. Dans ce même tems Jean-Jacque Medichino, marquis de Marignan, étant venu de Piémont à Milan, tomba dans une maladie cauſée par de longues veilles, & des travaux continuels, & y mourut, le huitiéme jour de Novembre. Le vingt-un du même mois, on fit ſes obſéques avec beaucoup de magnificence, & le duc d'Albe y aſſiſta avec la premiere Nobleſſe de la province. Le marquis de Marignan étoit de baſſe extraction, & ſon pere, appellé Bernard, étoit fermier des impôts de Milan. Il s'inſinua dans la maiſon de Medicis, par la

Mort du marquis de Marignan. Son origine, & ſon caractere.

Henri II. 1555.

reſſemblance du nom, & fut lui-même l'artiſan de ſa fortune, & de celle de ſon frere, Jean Angelo, qui parvint dans la ſuite à la Papauté[1]. Dans ſa jeuneſſe il avoit donné des preuves d'une hardieſſe prompte à tout entreprendre, & par ce moyen il étoit parvenu à un poſte conſidérable dans la maiſon de Jerôme Morone. François Sforce dernier duc de Milan, qui ſoupçonnoit avec raiſon le vicomte de Monſignorino, à cauſe du crédit qu'il avoit parmi le peuple, réſolut, par le conſeil de Morone, de ſe ſervir de Medichino & du capitaine Pozzino, pour ſe défaire du Vicomte. Après l'exécution de cet aſſaſſinat, Sforce ne voulant pas en être regardé comme l'auteur, donna des ordres ſecrets pour qu'on tuât Pozzino, & que par ce moyen on ne pût ſçavoir la verité. Il eſt vraiſemblable qu'il auroit fait le même parti à Medichino, ſi celui-ci n'eût éludé ſes artifices par un artifice tout contraire. Morone lui avoit donné une lettre pour le Gouverneur de Muſſo, Fort ſitué ſur le bord du lac de Como, d'où il regarde le payis des Suiſſes: ſous prétexte de recevoir Medichino dans le Fort, il ordonnoit par cette lettre qu'on ſe défît de lui. Medichino ayant preſſenti le deſtin qu'on lui préparoit, contrefit adroitement une autre lettre, qui paroiſſant écrite de la main de Sforce, portoit que le Gouverneur remît la citadelle entre les mains de Medichino, & qu'il partît promptement pour Milan. S'étant rendu maître par cette ruſe du château de Muſſo il obligea Sforce, par l'interêt qu'il avoit à tenir ſecret l'aſſaſſinat du Vicomte, ou de diſſimuler ſa ſupercherie, ou de traiter avec lui à des conditions juſtes & raiſonnables.

Le Roi[2], les Venitiens, & le Pape ayant dans la ſuite fait enſemble un traité ſecret, Medichino entreprit l'an 1526 de lever ſix mille Suiſſes au nom des Puiſſances alliées, étant dans un lieu où il ſe voïoit à portée de ſe charger de cette commiſſion; en quoi, ſelon le rapport de Guicciardin, il fit paroître de l'avarice. Deux ans après, à la ſollication d'Antoine de Leve, il paſſa du côté de l'Empereur, & reçut en échange du château de Muſſo, la ville de Marignan, d'où il fut appellé le marquis de Marignan. Depuis ce tems-là, il fut toûjours chargé

1. Ce fut Pie IV. ſucceſſeur de Paul IV. élu Pape en 1559.

2. François I.

des emplois les plus considerables de la guerre. Dans celle de Hongrie, & peu après dans l'expedition de Charle duc de Savoye contre Geneve, il eut le commandement de l'infanterie Italienne. Ensuite dans la guerre d'Allemagne, qui fut la plus grande de toutes, il fut grand-Maître de l'artillerie. Il s'acquit encore une grande réputation dans celle de Parme & de Toscane, & par la prise de Sienne. L'Empereur néanmoins & le duc de Florence, mécontens de ses retardemens & de sa lenteur, la lui avoient souvent reprochée par des lettres & par des exprès envoyés de leur part, comme s'il n'eût fait servir cette guerre qu'à ses propres interêts. Ce fut un homme d'un esprit vif, mais fourbe, robuste de corps, & infatigable dans les exercices militaires, accoutumé aux veilles & aux travaux : en un mot, si l'on excepte son humeur feroce & cruelle, & sa cupidité insatiable, il doit sans contredit être mis au nombre des grands Capitaines de son siécle. Au reste quoi qu'il aimât extraordinairement à piller, il faisoit néanmoins un bon usage de ses éxactions, qu'il employoit à vivre magnifiquement, & à bâtir de superbes édifices. Il passoit souvent les jours & les nuits dans les jeux de hazard : ce que je blâmerois peut-être davantage, si ce défaut n'étoit ordinaire aux gens de guerre. On porta d'abord son corps à Marignan; mais ensuite par l'ordre de Pie IV. son frere, il fut transporté à Milan, où sa mémoire fut honorée d'un Mausolée superbe, embelli de colomnes d'un travail singulier, qu'on avoit fait venir de Rome.

Après la mort du marquis de Marignan, le duc d'Albe ayant été appellé ailleurs, Philippe, par le conseil de Jean-Baptiste Castaldo, nomma pour gouverneur du Milanez, le cardinal de Trente, Christophle Madruce; (1) homme d'un caractére aimable, qui s'étant attiré l'amitié des sept électeurs de l'Empire, & même des Princes protestans, avoit beaucoup travaillé pour les affaires d'Allemagne, & avoit rendu de grands services à l'Empereur en plusieurs occasions importantes. On lui joignit le marquis de Pescaire pour avoir sous lui le commandement des armes. Les choses ayant été ainsi reglées dans le Milanez & dans le Piémont, le duc d'Albe vint à Genes. Lorsqu'il fut arrivé à Livourne, le duc de Florence

(1) On l'appelle souvent le cardinal Madrucci

HENRI II. 1555.

& le cardinal de Burgos vinrent audevant de lui ; & après qu'il eut conferé quelque tems avec eux, comme il étoit déja informé du traité conclu avec la France, il partit de-là pour Naples. On avoit auparavant fait de nouvelles levées en Espagne, & on y avoit fait embarquer cinq mille hommes pour l'Italie.

Le baron de la Garde (1) qui commandoit dix Galeres, sur lesquelles il avoit transporté à Civita-Vecchia le cardinal de Lorraine & le cardinal de Tournon, ayant été surpris par une tempête, fut obligé de relâcher à l'isle de Corse, dans le port de Sanfiorenzo. La flote Espagnole qui portoit à Genes les nouvelles levées, avoit aussi été battuë de la même tempête, & n'ayant pu continuer sa route, elle avoit mouillé à une cale peu éloignée du port où les François avoient touché. Le Baron ayant appris leur arrivée, se tint quelque tems en repos, afin de reprendre ses forces ; il fondit ensuite inopinément sur les Espagnols, qui croyant que c'étoient des pirates Turcs, furent facilement mis en fuite. Il y eut deux vaisseaux de charge coulés à fond, parce qu'étant trop chargés, ils n'avoient pu suivre les autres ; ils portoient environ mille Espagnols, dont une partie furent noyés, & les autres mis à la chaîne.

Bone Sforce vient en Italie. Sa conduite.

Dans ce même tems Bone Sforce, mere de Sigismond Auguste roi de Pologne, & d'Isabelle mere de Jean prince de Transilvanie, étant ennuyée de demeurer avec son fils, quitta la Pologne, & vint en Italie, où elle fut reçuë avec magnificence à Venise. Un grand nombre de Senateurs, & cent des premieres Dames de la ville allerent au-devant d'elle sur le Bucentaure ; & ensuite accompagnée du cardinal Hippolyte de Ferrare & d'Othon Truchses cardinal d'Ausbourg, elle fut conduite en grande pompe au palais d'Este. Après quoi s'étant embarquée sur une galére qu'on avoit fait préparer, elle aborda dans la Poüille au port de Bari, dont la ville qui avoit été donnée en dot à sa mere Isabelle d'Arragon, lui appartenoit par droit héréditaire. Elle y mena dans la suite une vie peu reglée, & fort differente de celle qu'elle avoit menée jusqu'alors, ayant un attachement singulier & peu honnête pour un certain Pappacoda, qu'elle fit héritier de tous ses biens par son testament, au préjudice de ses enfans. Mais cette disposition fut vaine : car après avoir

(1) Autrement le Capitaine Polin ou Poulin.

perdu sa reputation, elle perdit aussi tout ce qu'elle possedoit, & finit ses jours dans le deshonneur & l'indigence.

Quelque tems après François Veniero, doge ou duc de Venise, qui étoit d'un tempérament fort délicat, tomba dans une maladie dont il mourut, après avoir possedé sa dignité pendant un an & onze mois. Sleidan a écrit qu'elle lui avoit été ôtée, pour avoir malversé par rapport aux blés, en préferant son intérêt particulier à l'intérêt public. Cet Auteur, qui en cela s'est fondé sur de faux rapports, est peut-être excusable; & je crois qu'étant aussi éxact historien qu'il l'est ordinairement, s'il a avancé ce fait dans ses écrits (qu'il mit à la verité en ordre quelque tems avant sa mort, mais qu'il n'a pas lui-même mis au jour) il n'auroit pas manqué de le corriger dans la suite, si Dieu eût prolongé ses jours. Il ne s'écarte pas tant néanmoins de la verité; car Louis Guiccardin dit que Veniero, sans avoir été privé de sa charge, s'étoit attiré la haine du peuple, pour avoir mal disposé du blé; ce qui regarde le premier des trois articles compris dans le serment que font les doges de Venise. Il fut inhumé dans l'église de S. Sauveur, où son frere lui fit ériger un magnifique Mausolée. On lui donna pour successeur Laurent Priuli, personnage recommandable par sa haute prudence, & par l'integrité de ses mœurs, & outre cela très versé dans les sciences.

Vers la fin de l'année, le Pape donna le chapeau de Cardinal à Jean Siliceo archevêque de Tolede, à Bernard Scoto de Sabina, à Diomede Caraffe, à Scipion Rebibba, à Jean Riuman natif de Riumes en Gascogne, à Jean-Antoine Capizucchi, & à Jean Cropper Allemand, qui par une grandeur d'ame, & une modestie assez rare au siécle où nous sommes, refusa cette dignité, que la plûpart des autres hommes ambitionnent avec tant d'ardeur. On rapporte qu'autrefois un autre Allemand évêque d'Eychstad, qu'Onufre Panvini & Alonzo Ciacono ne nomment point, ayant été nommé au Cardinalat par Pie II. 63 ans auparavant, le remercia aussi de cette dignité, & la refusa constamment. On parla en ce même tems d'admettre dans le sacré College Claude d'Espense docteur de la faculté de théologie de Paris, & Jean de la Casa secretaire du Pape. Ils étoient tous les deux recommandables par la noblesse de leur Maison, & par leur capacité qui

Claude d'Espense & Jean de la Casa frustrés du Cardinalat.

HENRI II. 1555.

étoit néanmoins d'un genre bien different. Car l'un ayant été élevé dans l'étude de la théologie, avoit blanchi dans cette profeſſion ; & l'autre, qui par ſon éloquence, & ſa facilité d'écrire élegamment en Italien & en Latin, étoit ſans contredit comparable aux anciens, avoit conduit avec une grande habileté ſous pluſieurs Papes les affaires les plus importantes. Mais les mœurs de l'un & de l'autre étoient encore bien plus differentes que leur capacité & leurs talens : le premier étoit un homme reſpectable par la ſainteté de ſa vie, & la pureté de ſes mœurs ; & l'autre au contraire s'étant livré à la licence de ſon ſiécle, & du lieu où il faiſoit ſon ſéjour, menoit une vie ſcandaleuſe. Ils furent tous les deux accuſés devant le Pape par leurs ennemis : d'Eſpenſe pour avoir dans ſes ſermons mal parlé d'une Vie des Saints, appellée ordinairement la Legende dorée, & pour avoir dit qu'on devoit l'appeller plûtôt la Legende de fer ; ce qu'il fut obligé de retracter publiquement dans la ſuite, ſelon le rapport de Jean Sleidan[1] : l'autre pour avoir dans ſa jeuneſſe composé en vers l'éloge d'un vice déteſtable : ce qui fit que l'un & l'autre, pour des raiſons bien oppoſées, ne reçurent point le chapeau de Cardinal.

Affaires de France.

Voila ce qui ſe paſſa cette année en Italie. Pour ce qui regarde la France, avant la rupture des conférences qu'on avoit commencées au ſujet de la paix, le Roi qui en appréhendoit le ſuccès, après avoir fait la revuë de ſon armée au mois d'Avril, avoit diſtribué ſes troupes ſur les frontieres de Champagne & de Picardie ; & avoit donné ordre aux Gouverneurs des Provinces de s'informer par des eſpions des deſſeins des ennemis. On apprit qu'ils étoient déjà ſous les armes, & comme la renommée éxagere toûjours les faits, qu'ils s'étoient aſſemblez à Givets au nombre de dix-huit mille hommes d'infanterie, la plûpart du payis, & de trois mille chevaux, aux ordres de Martin Roſſem marêchal de Cleves, pour faire des courſes ſur nos frontieres. Le duc de Nevers, & Bourdillon ſon lieutenant, firent tous leurs efforts pour n'être pas ſurpris, & ce dernier hâta le plus qu'il lui fut poſſible les fortifications de Meziéres, qui étoient déjà commencées. Il ſe répandit

1 Sleidan Livre XXVI. n'en parle point : il eſt vrai qu'au Livre XV. année 1543, il dit que d'Eſpenſe ſe retracta de quelque choſe qu'il avoit dit en prêchant ; mais il n'ajoûte point que cela l'empêcha d'être Cardinal.

alors un bruit parmi les ennemis, que les François avoient dessein d'attaquer Givets; ce qui les obligea à le fortifier en diligence, afin de n'être pas eux-mêmes surpris. La plûpart néanmoins croyoient que ce bruit étoit semé exprès, afin de faire sortir de Namur les Espagnols, qui tenoient depuis plusieurs mois cette ville dans une miserable servitude, & qui s'étoient révoltés selon leur coûtume, parce qu'on ne les payoit point. On fit ensuite plusieurs courses de part & d'autre, & les ennemis se répandirent sur tout dans le Retelois, où ils en vinrent souvent aux mains avec la garnison de Mariembourg.

On étoit déjà dans le mois de Juin, & il n'y avoit encore rien de certain touchant le succès de la conférence : ce qui fit que le Roi instruit de jour en jour de ce que faisoient les Députés chargés de ses affaires, & prévoyant d'ailleurs qu'on ne pourroit s'accorder, donna ordre au duc de Nevers de munir le plûtôt qu'il pourroit Mariembourg de vivres, & de tout ce qui étoit necessaire. On lui donna pour cet effet quatre cens gendarmes, & quelques compagnies d'infanterie, outre les soldats qui gardoient les frontieres.

Le duc de Nevers étant arrivé au Chesne-Populeux, commanda à Bourran commissaire des vivres sur cette frontiére, de faire charger dans deux ou trois jours sur des charrettes le plus qu'il lui seroit possible de farine & de vin. En effet il étoit à craindre qu'étant si près de l'ennemi, si l'on differoit plus longtems, on ne reçût quelque échec, ou en s'avançant par des chemins difficiles avec des charrettes & du bagage, ou dans le retour. On prit les mesures necessaires pour prévenir ces inconveniens, & Bourran éxécuta avec beaucoup de diligence & de secret les ordres qu'il avoit reçus. Il fit charger aussi-tôt les provisions qu'il avoit préparées sur cinq cens charrettes, qu'il trouva dans le Retelois; & le même jour qui étoit le 14 de Juin, il les fit conduire à Maubert-Fontaine, où l'on avoit déjà assemblé vingt compagnies, tant de vieilles troupes, que de nouvelles levées. Dès qu'on s'y fut rafraichi, & qu'on y eut resté environ deux heures, le duc de Nevers, qui suivoit les charrettes, sortit sur le soir dans le même ordre, que s'il eût marché pour livrer bataille à l'ennemi. Il étoit précédé de Sansac, qui commandoit trois cens mousquetaires, partie François, partie Anglois & Ecossois, & qui étoit

Henri II. 1555.

ſuivi du marquis d'Elbœuf, à la tête de huit cens chevaux-legers. Bourdillon conduiſoit l'avant-garde, qui étoit compoſée de deux cens gendarmes ; il y avoit à l'arriere-garde huit compagnies d'infanterie, dont les piquiers marchoient dix à dix ; les mouſquetaires les couvroient des deux côtez. Les autres compagnies environnoient de toutes parts les charrettes, dont chacune étoit conduite par deux piquiers & deux mouſquetaires. Le convoi étoit encore eſcorté de deux compagnies d'infanterie du duc de Nevers, qui marchoit à la tête avec trois cens gendarmes, & huit compagnies de gens de pié, dont les charrettes, qui ne marchoient qu'une à une, étoient environnées de toutes parts. Jean de la Mark ſeigneur de Jametz, vieux capitaine qui s'étoit diſtingué dans pluſieurs guerres, conduiſoit l'arriere-garde, ayant derriere lui trente cavaliers, pour ſecourir dans les occaſions les valets de l'armée, & ſervir à la conduite du bagage.

Lorſqu'on eut dans cet ordre fait huit grandes lieuës, au milieu des bois, & dans des chemins difficiles & étroits, enſorte cependant qu'on étoit de tous côtez à couvert de l'ennemi, on arriva enfin à Mariembourg. Après qu'on eut fait entrer les vivres, le duc de Nevers vint lui-même viſiter la place, où l'on avoit mis, pour y commander ſous Coſſé de Gonnor, le ſieur de Fumet qui avoit avec lui les cornettes de la Roche-du-Maine & de la Ferté. On revint enſuite dans le même ordre, mais par un autre chemin ; enſorte que les ennemis furent très-étonnez de la diligence des François. Le duc de Nevers viſita en chemin Roc-roy, où la Lande commandoit ; & après avoir encouragé la garniſon, & renvoyé Bourdillon, qui alla de-là à Mezieres, il arriva ſur le ſoir à Maubert-Fontaine, & diſtribua ſes troupes dans Retel, dans Château-Porcien, & dans les places circonvoiſines. Dans ce même tems, la Lobe, Enſeigne du Seigneur de la Marck duc de Bouillon, fortifioit en grande diligence le château de Bouillon, & faiſoit continuellement des courſes dans le payis ennemi, à la tête de cinquante cavaliers d'élite. Quelque tems auparavant, c'eſt-à-dire, environ le ſept d'Avril, il avoit mis en déroute, pris & taillé en pieces plus de trois cens des ennemis, qui s'étoient embuſquez pour ſurprendre les ſoldats de la garniſon d'Yvoy, lorſqu'ils iroient au fourage.

Après le retour des députez, comme on vit qu'il n'y avoit aucune esperance de paix, on fit, sans perdre de tems, les préparatifs nécessaires pour la guerre, & l'on envoya environ huit cens gendarmes sur les frontieres voisines de la Flandre, & autant dans la Champagne. Tandis que tout se passoit ainsi, les ennemis en grand nombre employoient les jours & les nuits à fortifier Givets. Cette place est située au dessus de Dinant sur la Meuse, des deux côtez du rivage [1]. Sur celui d'en deçà, il y a une hauteur où autrefois le comte d'Agimont avoit jetté les fondemens d'une citadelle ; mais l'Empereur avoit empêché cet ouvrage, & elle étoit demeurée imparfaite. Les ennemis travailloient alors à l'achever, & faisoient de cette place des courses fréquentes vers Maubert-Fontaine, & Aubenton. Il arriva alors ce qui arrive ordinairement dans une multitude de troupes ramassées de divers payis ; car on disoit qu'il y avoit déjà dans le camp des ennemis vingt mille hommes, bas Allemands, Clevois, Gueldrois, Walons, Liégeois, Flamans, Francontois, & même Espagnols, & de plus quatre mille chevaux Allemands. Ceux-ci indignez de voir qu'on payoit les Espagnols, & qu'on ne pensoit point à eux, commencerent d'abord à se mutiner ; tous les autres ensuite se révolterent, voyant que les vivres leur manquoient, dans un payis qui est assez stérile. Il en mourut un grand nombre d'une maladie contagieuse, qui se répandit dans le camp. La plûpart deserterent, sur-tout après que le maréchal Rossem, attaqué lui-même de la maladie, eût été mené à Anvers, où il mourut peu après. Ce Capitaine également brave & habile, avoit autrefois servi sous François I. comme nous l'avons dit au premier livre. Dans cette expédition mémorable qu'il entreprit avec Longueval, il avoit fait trembler toute la Flandre ; & peu s'en fallut même qu'il ne prît la ville d'Anvers. Ensuite lorsque le duc de Cléves eut fait la paix avec l'Empereur, Rossem, par la haute estime qu'on avoit de son habileté dans le métier de la guerre, parvint à la plus grande faveur auprès de Charle-Quint, qu'il servit depuis constamment tout le reste de sa vie.

Dès qu'on eut appris la mort de Rossem, & l'état des affaires

1. C'est ce qui fait qu'on appelle proprement cette place les Givets, étant separée comme en deux villes par la Meuse qui passe au milieu.

Henri II. 1555.

des ennemis, les François entreprirent de les forcer, même dans leur camp de Givets. Pour venir plus commodément & plus sûrement à bout de cette entreprise, on marqua un jour pour assembler toutes les troupes de la frontiere de Flandre & de Champagne en un certain lieu, d'où elles partiroient pour marcher contre l'ennemi. Le maréchal de Saint André, après avoir envoyé devant lui le Rheingrave avec ses troupes, vint de Picardie & se rendit d'abord à Mont-Cornet, avec huit cens gendarmes, autant de chevaux-legers, & huit mille hommes d'infanterie; de-là il alla trouver le duc de Nevers à Rethel, pour conferer avec lui au sujet des opérations de la campagne. Toutes les troupes s'assemblerent enfin à Maubert-Fontaine le cinq de Juillet. Elles étoient composées en tout de deux mille chevaux, de trente-deux compagnies d'infanterie Françoise, & de vingt compagnies de vieilles troupes Allemandes, dont le Rheingrave avoit le commandement. En même tems le duc de Nemours, le marquis d'Elbœuf [1], Sansac, Jean d'Annebaud fils de l'Amiral, François comte de la Rochefoucault, Charle de Randan son frere, Marsilli-Sipierre, Crussol, Montpesat, Negrepelisse, la Suse, & plusieurs autres de la premiere Noblesse du Royaume se rendirent à l'armée.

Le lendemain, on campa à Couvins qui est un château presque ruiné, & peu éloigné de Mariembourg, où Bourdillon vint avec sa cornette de cavalerie, & mena avec lui des charrettes chargées de poudre, de boulets, & d'autres choses nécessaires. On fit passer l'armée devant Mariembourg, & on y fit entrer quelques vivres. Ce fut là où le fils de la Roche-du-Maine & la Ferté joignirent l'armée, avec chacun une cornette de chevaux-legers, & cinq compagnies d'infanterie qui étoient dans la ville. Lorsque toutes les troupes se furent enfin réünies, l'armée commença à marcher en bataille. Sansac alla devant avec un détachement de chevaux-legers Anglois & Ecossois, pour reconnoître les chemins, & observer les desseins de l'ennemi. Il étoit suivi de Nemours & d'Elbœuf, qui étoient à la tête de toute la cavalerie legere. Le maréchal de Saint André conduisoit l'avantgarde avec l'infanterie Françoise, & cinq cens gendarmes. Le duc de Nevers, qui conduisoit le corps de bataille, étoit à la tête avec un pareil nombre

1 Ce Marquisat à 5 lieuës de Rouen fut érigé en Duché en 1681.

de cavalerie & d'infanterie Allemande. L'armée marchoit avec autant d'ardeur & d'empressement, que si elle eût couru à une victoire certaine. Ils arriverent au château de Faignoles, où Jacque de Bouccart les vint trouver avec des ordres du Roi, qui enjoignoit au duc de Nevers de marcher avec précaution, & de tenir les rangs serrez, de ne point risquer le combat temerairement, & de se contenter de donner de la jalousie à l'ennemi.

HENRI II. 1555.

Le marquis d'Elbœuf avoit déjà fait sçavoir au maréchal de Saint André, que Sansac avoit apperçu cinq cens chevaux ennemis : ce qui fit que nos troupes, qui fatiguées de la chaleur avoient fait alte près d'une forêt, reprenant leurs armes se disposerent à marcher. Lorsqu'ils furent arrivez à Germigny, qui est à deux milles de Givets, ils rencontrerent dix-sept compagnies d'infanterie, & environ seize cens chevaux, qui étant sortis de cette derniere place, s'étoient étendus vis-à vis sur le penchant d'une colline, où couverts de la forêt ils étoient comme en embuscade pour nous surprendre. On commença en cet endroit un combat; mais comme les ennemis ne vouloient pas s'éloigner de la forêt, & qu'ils se contentoient de nous empêcher d'arriver au lieu où nous avions resolu d'aller, le marquis d'Elbœuf manda au duc de Nevers qui n'étoit pas loin, de lui envoyer douze cens hommes d'infanterie d'élite, & quatre cens chevaux qui suivroient l'infanterie. Lorsqu'ils furent arrivez avec Bourdillon, qui avoit eu ordre de les suivre avec trois cornettes de cavalerie, on recommença le combat avec plus de chaleur qu'auparavant. La cavalerie legere soûtenuë par les mousquetaires donna aussi de son côté; alors les ennemis craignant d'être investis de toutes parts, commencerent à reculer peu à peu, & gagnerent le haut de la colline, toûjours en combattant & en gardant leurs rangs. Nos mousquetaires les y poursuivirent, & notre cavalerie qui s'étoit étenduë, vint fondre sur eux. Comme les ennemis reculoient toûjours en bon ordre, nous jugeâmes que c'étoit un stratagême, pour nous attirer peu à peu dans quelque endroit desavantageux, où épuisez de fatigue nous serions obligez de combattre. Le duc de Nevers & le maréchal de Saint André se le persuaderent; c'est pour cela qu'ils firent avancer promptement la cavalerie & l'infanterie, & animerent leurs troupes à

Combat de Germigny.

HENRI II. 1555.

combattre avec ardeur. Mais les ennemis ayant vû de la colline nos troupes dans les vallées, qui accouroient comme pour les attaquer encore, commencerent à reculer dans les bois; de cette maniere ils se déroberent à notre poursuite, & arriverent en bon ordre à leur camp. Il y eut peu de soldats de tuez de part & d'autre dans ce combat, qui fut terminé par la nuit. Les François pour marquer qu'ils avoient remporté la victoire, passerent la nuit sur la colline, qui étoit auparavant occupée par les ennemis; poste à la verité fort incommode & sur-tout à la cavalerie, mais qui n'étoit pas indifferent pour la gloire du vainqueur. On ne dormit point toute la nuit, qui néanmoins ne fut troublée par aucune allarme; on s'occupa à poster soigneusement des sentinelles, à reconnoître les chemins, & à remarquer les passages par où l'on pouvoit aller à l'ennemi.

Expédition de Givets.

Le lendemain 14 de Juin, on rangea l'armée en bataille dans la plaine, qui est sur la colline. Cette colline commençant au village de Nimes, s'élargit ensuite & forme plusieurs vallées, dont la principale est celle par où nous allâmes à Givets; c'est là que la colline se resserre, & forme un coude de cinq cens pas de largeur, sur lequel les ennemis avoient construit un Fort de figure quarrée. Elle se termine enfin en des précipices, dont le pié s'étend jusqu'à la Meuse. On avoit creusé un fossé depuis ce Fort, jusqu'à un bastion déja élevé à une hauteur raisonnable au milieu de la vallée, où Givets est situé en de-çà. Au-dessous est encore un autre bastion, qui regarde la riviere & la ville de Givets, & qui est entouré d'un fossé; les retranchemens sont défendus de part & d'autre par les flancs de ces deux bastions: on a donné à ce Fort le nom de Charlemont. Au reste après cette colline, il y en a une autre couverte d'un bois taillis, qui forme une espece de ligne courbe & oblique; à gauche elle s'étend vers Agimont, & du côté du couchant, elle forme peu à peu une vallée assez étroite, qui étant inondée des eaux d'un ruisseau qui y serpente, est fort marécageuse.

On donna ordre à la cavalerie de marcher au milieu de cette vallée, qui est toute environnée de collines, & où le chemin est aisé; parce qu'elle n'auroit pas si facilement passé par la route d'en haut, qui mene droit à Givets, mais que les bois

& les chemins détournez rendent plus difficile. Deux bataillons marcherent sur la même ligne par le haut de la colline peu éloignés l'un de l'autre, & on posta un troisiéme pour garder le passage. On mit les Mousquetaires au-dessous dans la vallée, & on plaça sur une éminence deux coulevrines, braquées contre un côté de la montagne, & contre le fond de la vallée. Entre ces collines au-de-çà de Givets, il y en a une autre qui semble sortir de la plus grande, & qui avance en forme de triangle, environ l'espace de deux cens pas. Au milieu de celle-là il s'en éleve une autre de figure cônique, haute de deux cens coudées, sur le sommet de laquelle les ennemis avoient placé de grosses arquebuses à fourche. La cavalerie ennemie cachée derriere étoit à couvert du canon, & on ne pouvoit y aller qu'en traversant le ruisseau; mais après l'avoir passé, il falloit monter la colline, & essuyer tout le feu des ennemis.

Combat près de Givets.

Le premier corps de cavalerie s'étant avancé dans le milieu de la vallée jusqu'au ruisseau, rencontra quelques Arquebusiers contre qui il combattit; la cavalerie Allemande vint se joindre aux Arquebusiers: Bourdillon de l'autre côté survint avec quelques Cornettes & d'autres troupes. Un corps d'Arquebusiers ayant une seconde fois attaqué les nôtres, & la cavalerie ennemie s'étant arrêtée sur le haut de la colline, le duc de Nevers choisit environ douze cens hommes François & Allemands, pour rétablir le combat, & obliger l'ennemi à en venir à une bataille décisive. Lorsqu'ils furent arrivez au ruisseau, ils le passerent avec une ardeur incroyable, afin de joindre les ennemis de plus près. Alors le combat s'échauffa: le bruit du canon & de la mousquetterie, & les cris des combattans faisoient au loin retentir les échos des vallées, où l'on voyoit de toutes parts briller les armes au milieu de la flame, de la fumée, & de la poussiere. Cependant les Arquebusiers & la cavalerie Allemande des ennemis, à la vûë de leurs gens qui plioient, descendirent de la colline, pour les soûtenir. Mais le duc de Nemours, le marquis d'Elbœuf, & Randan, ayant passé le ruisseau, les repousserent, & les obligerent à se retirer sur la colline, après avoir fait leur décharge. Les nôtres les poursuivirent jusqu'à la moitié de la montagne, où ils s'arrêterent, pour attirer au combat les ennemis, qui tâcherent

HENRI II. 1555.

alors de faire une décharge de leurs grosses arquebuses, qu'ils avoient placées sur le haut de la colline. Mais il étoit arrivé par hazard que le feu avoit pris à la poudre mal à propos, & avoit tué tous les soldats qui étoient auprès ; cet accident obligea les ennemis à se retirer. Les ordres du Roi empêcherent les François de poursuivre plus loin les ennemis ; & le duc de Nevers, pour ne pas désobéïr, laissa échapper une si belle occasion. Il envoya néanmoins aussitôt à Givets un Trompette au comte de Barlemont, que l'Empereur avoit fait commandant de cette place, pour lui faire sçavoir que s'il vouloit donner bataille, les François y étoient tout disposez; mais on renvoya le Trompette avec menaces, & sans réponse. La seule gloire & le seul avantage que nous retirâmes de cette expédition de Givets, fut de faire une vaine ostentation de nos forces. Il resta de part & d'autre peu de soldats sur la place : nos troupes voyant que la nuit s'approchoit, se retirerent au village de Nimes.

Alors on résolut de prendre Saultour & Chimai, avant le retour des ennemis. On envoya pour cet effet Tiercelin fils de la Roche-du-Maine, avec quelques chevaux d'élite, pour sommer ceux de Saultour de se rendre. Ils n'oserent résister, voyant que l'armée étoit si proche ; & ayant répondu qu'ils étoient prêts à se soûmettre à des conditions raisonnables, Tiercelin les crut facilement, & le fit aussitôt sçavoir au duc de Nevers, qui ayant donné ordre pour le bagage, se disposoit à partir de Nimes. Il apprit cette nouvelle avec joye ; & voyant que les vivres commençoient à lui manquer, que ses troupes étoient fatiguées, & que d'ailleurs il ne pouvoit sans beaucoup de difficulté marcher de ce côté là avec son armée, se tenant assûré de Saultour, il alla droit à Chimai, qu'il croyoit dépourvû de garnison, & abandonné des ennemis. Les habitans de Saultour ayant appris que les François s'étoient éloignez, reprirent courage, & après de longues contestations, déclarerent enfin qu'ils ne se rendroient point, qu'ils n'eussent vû le canon. Lorsqu'on apprit la derniere réponse de ceux de Saultour, le duc de Nemours s'étoit déjà avancé jusqu'auprès de Chimai. Les nôtres ayant trouvé cette place beaucoup mieux fortifiée, qu'ils ne se l'étoient persuadé (car il y avoit deux compagnies d'infanterie, & une Cornette de Cavalerie) voyant enfin que les pluyes commençoient à tomber en abondance, se retire-

rent sans avoir rien fait, & par ce moyen ne prirent aucune des deux places, dont ils s'étoient témérairement flattés de se rendre maîtres. La garnison poursuivit les François, & leur dressa des embuscades; mais étant sortie trop tôt de la forêt, elle perdit quelques-uns de ses soldats; quinze furent faits prisonniers, & les autres furent repoussés dans le bois. Cependant ils eurent leur revanche, & ils surprirent sur le soir, & taillerent en pieces la compagnie du capitaine l'Aventure, qui étoit allé un peu trop loin au fourage. Comme ensuite les pluyes s'augmenterent, & incommoderent beaucoup les nôtres, qui étoient d'ailleurs extraordinairement fatigués, le duc de Nevers alla à Aubenton, & à Montcornet. Il fit partir devant les Allemands, & renvoya dans la Picardie la cavalerie, que le maréchal de saint André avoit amenée; enfin lorsqu'il fut arrivé à Rhetel, il congédia toutes les troupes. Il y avoit apparence qu'avant la fin du mois les ennemis vengeroient par quelque entreprise l'espece d'affront qu'ils avoient reçû à Givets; il n'y eut néanmoins que quelques escarmouches de part & d'autre sur les frontieres.

Combat sur mer entre les François & les Hollandois.

Dans ce même tems, il y eut sur mer un combat furieux entre nous, & les Hollandois. On avoit appris que quelques gros vaisseaux Hollandois revenoient d'Espagne, chargés de toutes sortes de marchandises précieuses des Indes; le Roi donna ordre à ceux de Dieppe, qui sans contredit ont toûjours passé parmi les François pour les plus experimentés dans la marine, de faire équipper les vaisseaux qu'ils trouveroient sur les côtes du payis de Caux, & dans les autres ports de Normandie, afin de surprendre la flotte des ennemis, & arrêter les courses des Corsaires. Les armateurs de Dieppe ayant armé en course dix-neuf vaisseaux, & six brigantins, commandez par d'Epineville de la ville d'Harfleur, grand homme de mer, rencontrerent la flotte Hollandoise vis-à-vis de Douvre, port d'Angleterre. Tandis qu'on déliberoit encore sur la maniere dont on livreroit le combat, & que les opinions étoient differentes, les François attaquerent en confusion & sans aucun ordre les ennemis. La plûpart étoient d'avis que sans s'arrêter aux premiers vaisseaux, on fondît sur les derniers: Que par ce moyen les premiers, se croyant délivrés du péril, prendroient aussitôt la suite, & croiroient beaucoup gagner,

HENRI II. 1555.

s'ils pouvoient sauver des marchandises de si grand prix : Que si l'on vouloit combattre contre tous, il arriveroit au contraire que le péril même enhardiroit les ennemis.

Dans le tems que les opinions étoient ainsi partagées, d'Epineville fit avancer ses vaisseaux, & attaqua l'amiral. La flotte ennemie étoit composée de vingt-deux vaisseaux, appellés ordinairement Ourques ; & quoiqu'ils fussent destinés à porter des marchandises, ils étoient néanmoins armés en course, & équippés de tout ce qui étoit necessaire pour se défendre. Pendant que d'Epineville combattoit contre l'amiral, les autres Officiers ayant jetté du haut de leurs haubans dans les quinze vaisseaux ennemis des crocs de fer & des grapins pour les acrocher, les obligerent à combattre. Le combat fut sanglant & furieux, & dura quatre heures. La victoire balança entre les deux partis : les François avoient un plus grand nombre de soldats ; mais les ennemis l'emportoient sur eux par la grosseur & la solidité de leurs vaisseaux, d'où ils faisoient sur les nôtres, comme si c'eût été du haut de quelques tours, de fréquentes décharges. La necessité où ils se trouvoient de combattre égaloit leur courage à celui des François. Déjà les forces commençoient à manquer de part & d'autre, & le combat étoit prêt de finir. Comme des deux côtez on lançoit beaucoup de feux d'artifice, en quoi surtout les Flamans sont habiles, le feu prit à un de nos vaisseaux, & à cinq autres en même tems : mais la flamme se communiqua si promptement à un pareil nombre de vaisseaux ennemis, que de part & d'autre on s'occupa plûtôt à éteindre le feu, qu'on ne songea à remporter la victoire.

Les Imperiaux ont écrit, que les François surpris de trouver tant de bravoure & de courage dans les ennemis, voulurent cesser de combattre, & que par un signal ils demanderent une tréve ; mais que n'ayant pu se faire entendre au milieu du bruit & de la confusion, le désespoir leur avoit fait prendre la résolution de mettre le feu à leurs propres vaisseaux, & de se sauver par ce stratagême. Quoi qu'il en soit, dès que le feu eut été allumé, soit par les François, soit par les ennemis (ce qui paroit plus vrai-semblable) on vit un grand changement. Les François, pour se dérober à la flame, s'élancerent sans considerer le péril, dans les vaisseaux Hollandois,

& comme ils étoient en plus grand nombre, ils y firent un grand carnage des ennemis, plus occupés alors à ſauver leurs marchandiſes, que diſpoſés à combattre; & s'emparerent de leurs vaiſſeaux, non ſans perdre eux-mêmes beaucoup de leurs ſoldats. Enfin la nuit fit ceſſer le combat, qui avoit duré pendant ſix heures. On fit un grand nombre de priſonniers, & l'on prit cinq vaiſſeaux Hollandois, qui, quoique demi brûlés & fracaſſés par le canon, furent remorqués & amenés à Dieppe, plûtôt en ſigne de la victoire que nous avions remportée, qu'à deſſein d'en faire aucun uſage. Les ennemis perdirent dans ce combat juſqu'à mille de leurs ſoldats, qui périrent, ou par le fer, ou par le feu, ou dans la mer. Pour nous, nous perdîmes environ quatre cens hommes, entr'autres le capitaine d'Epineville, dont la mort fit payer cher au Roi cette victoire.

Ce combat arriva ſur la fin du mois de Juillet : dans le même mois on apprit que l'armée des ennemis avoit reçu un nouveau renfort d'Allemagne, & que le Prince d'Orange avoit été envoyé par l'Empereur dans le camp, où il étoit arrivé chargé du commandement général. Ce Prince s'employa principalement à faire agrandir les fortifications de Charlemont, & les fit avancer juſqu'à la vallée, où les François, après avoir repouſſé les ennemis, étoient campés. Il mit enſuite ſon armée en campagne, vers le milieu du mois de Septembre, comme s'il eût eu deſſein d'aller à Mariembourg : il s'empara du château de Faignolles, qui étoit occupé par les François, & traita la garniſon avec beaucoup d'humanité. Le duc de Nevers, pour s'oppoſer à ſes efforts, fit auſſi-tôt aſſembler ſes troupes à Rozoi en Thierache, dans la Champagne. Le prince d'Orange, après s'être rendu maître de Faignolles, & avoir fait paſſer ſon armée devant Mariembourg, vint à Couvins, où le duc de Nevers avoit laiſſé quelques ſoldats en garniſon: lorſqu'ils en furent ſortis, il fit démolir une tour qu'on avoit fortifiée. De Couvins il alla camper à Saultour, où il s'arrêta avec toute ſon armée, juſqu'à ce qu'il eut fait fortifier, & mis à couvert de l'inſulte des François un Fort, qu'il appella Philippeville.

Avantage remporté par les ennemis.

Sur ces entrefaites, le Roi reçut ſur la frontiere de Flandre un échec plus deshonorant que préjudiciable: les levées

HENRI II. 1555.

du Royaume y furent taillées en piéces, & un grand nombre de Gentilshommes, & de ceux qui, par rapport à quelque privilége dont ils joüissent, se qualifient de ce titre, furent faits prisonniers : car en France ceux qui ont de l'honneur, ne voulant pas paroître enrôlés comme malgré eux & de force, se mettent dans une troupe, dont le Roi est le chef, ou dans quelque compagnie de gendarmerie. Voici comme la chose arriva. Ces levées qui composoient quatre cens hommes d'infanterie, & douze cens chevaux, commandés par la Jaille, capitaine de la premiere noblesse d'Anjou, s'étoient jettés dans le payis ennemi, & y avoient fait un grand butin. Comme ils revenoient, sans garder aucun ordre, & qu'ils étoient pour la plûpart peu expérimentés dans l'art militaire, ils furent surpris entre Arras & Bapaume par Aulsimont gouverneur de cette place, dans une embuscade qu'on leur avoit dressée sur le chemin, entre une forêt & un ruisseau qui étoit au-dessous. Ils furent taillés en piéces par un petit nombre d'ennemis, & la plûpart ne trouvant aucune retraite pour se sauver, furent faits prisonniers, avec ces mots de raillerie, *Que les Flamands prenoient les Nobles de France sans les peser.* Ce qui faisoit allusion à certaines pieces d'or d'Angleterre, qu'on appelloit ordinairement des Nobles. Cette défaite, que la Renommée éxagera beaucoup, enhardit les ennemis, & leur fit former de plus grands desseins. Le bruit se répandit aussi-tôt qu'ils vouloient assiéger Guise : ce qui fit que l'on renouvella, & augmenta la garnison de cette place. Mais on découvrit peu après, que les ennemis avoient un autre dessein, & qu'ils avoient résolu d'achever les fortifications de Charlemont & de Philippeville, qui étoient commencées ; & si l'occasion s'en présentoit (comme ils tenoient encore la campagne, & que les François avoient licentié leurs troupes) d'attaquer, quoi qu'on fût en hyver, Mariembourg & Roc-roi qui manquoient de vivres.

Mort de Henri d'Albret roi de Navarre.

Quelque tems auparavant, Henri d'Albret roi de Navarre, & gouverneur de Guyenne, étoit mort à Pau en Bearn. Son pere avoit été dépoüillé de ses Etats par Jule II. dont l'injuste proscription avoit donné lieu à Ferdinand roi d'Aragon, ayeul maternel de Charle Quint, de les envahir. Ce fut un Prince qui avoit l'ame grande, mais ennemi du faste ; & à qui la Fortune ne put faire recouvrer par notre secours, ce que son

attachement pour nous lui avoit fait perdre. Il est arrivé seulement que, comme il n'a été fait depuis ce tems-là aucune mention de cette affaire dans les divers traitez de paix entre l'Empereur & les Rois de France, Henri d'Albret & ses héritiers ont toûjours conservé leur droit sur la couronne de Navarre. Antoine de Bourbon-Vendome gouverneur de Picardie, qui avoit épousé Jeanne d'Albret, fille unique de Henry, promise autrefois à Guillaume duc de Cleves, hérita de son beau-pere, non-seulement la qualité de roi de Navarre, & les grands biens qu'il possedoit en France, mais encore le gouvernement de Guyenne, qui sans contredit passe pour le plus grand de ce Royaume.

Lors qu'Antoine de Bourbon eut remis son gouvernement de Picardie, le Roi le donna à Gaspard de Coligny amiral de France, qui pour renverser les projets des ennemis, songea aussi-tôt à faire entrer des vivres en abondance dans Mariembourg & dans Roc-roi, après en avoir communiqué avec le duc de Nevers. Ce qui retarda l'exécution de ce dessein, c'est que le capitaine Beaujeu, Franc-Comtois, gouverneur de Thionville, par le moïen d'un soldat qu'il avoit gagné, s'étoit rendu maître d'Enery, place de grande importance pour la sûreté du payis, peu éloignée de Metz, & qui étoit occupée par Choiseüil-de-Lancques, à la tête d'une garnison de vingt-cinq hommes. Sansac, lieutenant du sieur de Vieilleville, fit venir le plûtôt qu'il lui fut possible du secours de Verdun, de Toul, d'Yvoy, de Monmedy, & après avoir fait approcher le canon, & fait une décharge de six vingt coups, il reprit ce château vers le commencement d'Octobre. On employa le reste du mois à amasser des vivres : ce qui n'étoit pas si facile, parce que les payis circonvoisins avoient été épuisés par les fréquens passages des troupes. On s'occupa aussi à faire des levées, afin de composer une armée qui fût égale à celle du prince d'Orange, en cas qu'il voulût s'opposer à ce qu'on avoit entrepris.

Enfin le 23 d'Octobre, Coligny à la tête d'environ six cens gendarmes vint au Château-Porcien, & le Rheingrave à Montcornet, avec vingt compagnies de vieilles troupes Allemandes. Sansac, Rabodange, Haultcour, Villiers-des-Pots, & vingt-cinq compagnies de vieilles troupes Françoises s'assemblerent

HENRI II. 1555.

à Maubert-Fontaine ; on fit loger la cavalerie à l'Echelle, à Aubigny, & aux autres lieux d'alentour. Coligny, qui conduisoit l'avant-garde, partit le même jour pour Roc-roy. De là on fit partir Sansac avec la cavalerie legere, & environ trois cens mousquetaires, que Bourdillon eut aussi-tôt ordre de suivre, avec un escadron de cavalerie, qui devoit marcher toute la nuit, afin d'observer les chemins, & de connoître les desseins des ennemis. Le lendemain Coligny partit de Rocroy, où le duc de Nevers arriva aussi-tôt avec cinq cens gendarmes, & le Rheingrave avec les compagnies d'Allemands qu'il commandoit. Les convois s'y assemblérent aussi, appréhendant de passer outre, jusqu'à ce que les nôtres fussent arrivés à Couvins, parce qu'on prévoyoit que l'ennemi pourroit les attaquer en chemin. Cependant comme il ne fit aucune démarche, & que les François arriverent à Couvins sans aucune perte, & même sans avoir été attaqués, après qu'on y eut préparé des logemens, & dressé des tentes, on ne fit entrer ce jour-là que quinze charrettes chargées de vivres dans Mariembourg. On y conduisit le reste les trois jours suivans avec beaucoup de difficulté ; parce que les pluïes continuelles avoient rendu les chemins tellement glissans & impraticables, que les chevaux avoient bien de la peine à se soûtenir ; de sorte qu'on en voyoit un grand nombre, qui étoient étendus çà & là le long des chemins. Outre cela le froid & la neige incommodoient beaucoup notre cavalerie ; & comme on ne pouvoit sans danger faire venir du fourage de Chimay, les chevaux qui manquoient de nourriture, étoient devenus comme enragés par le froid & par la faim, & mordoient souvent aux bras & aux cuisses ceux qui leur présentoient du foin, ou quelque autre chose.

Cependant on fit plusieurs courses de part & d'autre : l'ennemi qui connoissoit les chemins difficiles & détournés attaquoit les convois avec succès. Les François d'un autre côté harceloient le camp des ennemis. Paul-Baptiste Fregose, après avoir forcé le corps de garde, & s'être fait un chemin au travers du camp ennemi, s'avança jusqu'à Givets : à son retour il rencontra quelques cavaliers ; il en tailla quelques-uns en piéces, & fit les autres prisonniers : de sorte que Trelon & le gouverneur d'Avenes eurent bien de la peine à se sauver ; après

quoi Fregose vint heureusement rejoindre les siens. Lorsqu'on eut fait venir le canon, les François retournerent à Maubert-Fontaine, dans le même ordre qu'ils étoient venus, ayant mis au milieu d'eux les charrettes qui étoient vuides. Ceux qui, à cause de l'incommodité des chemins fort étroits étoient partis les premiers, furent surpris, & Daspart vieux soldat, qui par son industrie avoit beaucoup contribué à faire amasser des vivres, tomba entre les mains des ennemis. Ayant été pris avec la commission qu'il avoit du duc de Nevers, & ensuite interrogé par le prince d'Orange, au sujet des vivres qu'on avoit fait venir, il témoigna beaucoup d'assûrance, & exagéra tellement les munitions qu'il y avoit dans les deux places, que les ennemis perdirent toute espérance de se rendre maîtres de Mariembourg & de Roc-roy. Alors le prince d'Orange, après avoir mis des garnisons dans Charlemont, & dans Philippeville, & distribué ses troupes en quartier d'hyver, se rendit auprès de l'Empereur à Bruxelles.

HENRI II. 1555.

Le 18 de Mars de cette année, Henri eut un fils, qui fut le cinquiéme & le dernier de ses enfans. Il fut d'abord nommé Hercule, & appellé le duc d'Alençon; mais on lui changea son nom en celui de François: ce fut ce Prince qui dans la suite fit la guerre dans les Payis-Bas. Le 15 de Fevrier on avoit présenté un édit au Parlement, par lequel on établissoit dans chaque Présidial, & dans quelques autres Tribunaux subalternes, un Lieutenant criminel, avec 600 francs de gages; on y avoit joint un Prévôt de robbe-courte, avec 300 livres de gages, & quatre ou six Archers. On abolit les charges de Prévôts des Maréchaux, excepté celles des Prévôts qui servent dans les dix premieres provinces du Royaume. Quelque tems après on créa, dans toutes les juridictions du Royaume, des Prévôts de robbe-courte avec quatre Archers. Comme cet établissement parut d'abord nouveau & extraordinaire, on le rejetta; mais dans la suite des temps on le reçut. Le 12 de Juin, on fit dans le Parlement la lecture d'une ordonnance, qui enjoignoit d'abattre toutes les saillies qui avançoient dans les ruës de Paris. Le Roi ensuite en fit publier une seconde, qui ordonnoit qu'on exécutât la même chose dans les autres villes, & dans les grands bourgs du Royaume.

Etablissemens en France.

HENRI II. 1555.

Quatre ans auparavant, le Parlement avoit enregiſtré, comme nous l'avons déjà dit en ſon lieu, un édit par lequel le Roi ſe réſervoit une entiere connoiſſance du Lutheraniſme, & l'attribuoit à ſes juges ſans aucune exception, à moins que l'héréſie dont il s'agiſſoit ne demandât quelque éclairciſſement [1], ou que les coupables ne fuſſent dans les Ordres ſacrez. Mais cette année, à l'inſtigation du cardinal de Lorraine, qui ſongeoit déjà à l'expédition de Naples, & qui vouloit en cela faire plaiſir au nouveau Pape, le Roi donna une Déclaration contraire, par laquelle il ordonnoit à tous les Gouverneurs de punir ſans délai, & ſans avoir égard à l'appel, ſelon la grandeur du crime, ceux qui convaincus d'héréſie, auroient été condamnez par les juges Eccléſiaſtiques, & par les Inquiſiteurs de la foi. Le Cardinal vint lui-même au Parlement, où il apporta la Déclaration, qu'il appuya de pluſieurs raiſons, pour venir à bout de la faire enregiſtrer. Après que le Parlement l'eut écouté, il demanda du tems pour déliberer. Il fit enſuite une députation au Roi, & lui adreſſa le 16 d'Octobre une Remontrance conçuë en ces termes.

Remontrance du Parlement au ſujet des affaires de la Religion.

» SIRE, ce que votre Majeſté a ordonné, par l'édit » qu'elle nous a depuis peu envoyé, étant entierement oppoſé » à celui qui fut vérifié par nous il y a quelques années ; votre Cour de Parlement, qui ne croit pas que cela ſoit conforme à la juſtice, a jugé qu'il étoit de ſon devoir de vous repreſenter les raiſons, qui l'ont empêché d'y ſouſcrire. C'eſt » un principe établi par les loix de ce Royaume, que les Rois » y exercent une autorité ſouveraine ſur leurs ſujets, & que les » peuples qui ſont ſous leur obéïſſance ne doivent demander » juſtice qu'à eux ſeuls. Quoique nos Rois ne ſoient pas abſolument les juges des matieres de la Religion, cependant » comme depuis long-tems ils ont fait voir qu'ils en étoient » les plus puiſſans défenſeurs, auſſi-bien que de la dignité ſacerdotale, c'eſt avec raiſon qu'ils ſe ſont en cela attribué quelque droit : enſorte que lorſqu'on conteſte ſur la poſſeſſion

1 Le Roi attribuoit à ſes Juges la connoiſſance & la punition du Lutheraniſme avéré & connu ; mais il ne leur permettoit pas d'en connoitre, lorſqu'il s'agiſſoit de prononcer ſi telle doctrine étoit hérétique ou non ; & lorſqu'il s'agiſſoit de juger des perſonnes qui étoient dans les Ordres ſacrez. En effet ces deux cas ne ſont point de la compétence des juges Civils, mais des juges Eccléſiaſtiques.

» d'un bénéfice, il n'appartient qu'aux juges Royaux d'en » décider. Cependant votre Majesté soûmet par cet édit à une » autre puissance les personnes même, sur qui elle a droit de » vie & de mort. Nous ne pouvons voir sans douleur votre » autorité ainsi blessée & affoiblie. Par votre édit vous aban- » donnez vos sujets, dont vous livrez l'honneur, la reputation, » la fortune, & même la vie à une autre puissance, c'est-à-dire » à des juges Ecclésiastiques : en supprimant la voye d'appel, » qui est l'unique refuge de l'innocence, vous les soûmettez » à une puissance illégitime, à l'orgueil & à la présomption » de ceux qui abuseront de l'autorité Royale, qui leur aura » été transferée. Nous croyons, Sire, qu'il est plus juste que » votre Majesté laisse à ses magistrats le droit de connoitre & » de juger du crime dont il s'agit; & que lorsqu'il sera néces- » saire d'examiner si une opinion tend à l'hérésie, elle nomme » des Ecclésiastiques pour en connoître, & qu'elle leur per- » mette d'exercer en cela leur juridiction. Mais il seroit à » propos qu'elle priât le Pape de trouver bon, que vos juges » connussent des appels en cette matiere, & que les jugemens » en dernier ressort fussent rendus par des conseillers Ecclésias- » tiques, à qui, si le nombre n'étoit pas suffisant, on pourroit » joindre d'autres personnes, recommandables par leur pieté, » la pureté de leurs mœurs, & l'innocence de leur vie. Que » l'Inquisiteur commît dans chaque province, des personnes » d'une exacte probité, & d'une grande vertu; Que les » Evêques, & non pas les accusez, avançassent les frais néces- » saires pour l'information du procès; & qu'après le jugement » rendu sur le fond, on jugeât aussi sur les dépens, si cela » étoit nécessaire. Voilà, Sire, ce que nous avons jugé à pro- » pos de vous représenter par rapport à l'édit. Nous prenons » encore la liberté d'ajoûter que, puisque les supplices de ces » malheureux, qu'on punit tous les jours au sujet de la religion, » n'ont servi jusqu'ici qu'à faire détester le crime, sans corriger » l'erreur, il nous a paru conforme aux régles de l'équité, & à » la droite raison, de marcher sur les traces de l'ancienne » Eglise, qui n'a pas employé le fer & le feu pour établir & » étendre la Religion, mais plutôt une doctrine pure, jointe » à la vie exemplaire des Evêques. Nous croyons donc que vo- » tre Majesté doit s'appliquer entierement A CONSERVER

Henri II. 1555.

» LA RELIGION PAR LES MEMES VOYES QU'ELLE » A ETE AUTREFOIS ETABLIE, puiſqu'il n'y a que » vous ſeul qui en ayez le pouvoir. Que les Evêques com- » me de bons & de fideles paſteurs, ayent toûjours les yeux » ſur leur troupeau, & qu'ils le conduiſent eux-mêmes : Que » les Eccléſiaſtiques qui leur ſont ſoûmis, s'acquittent du mê- » me devoir ; c'eſt-à-dire, qu'ils ménent une vie réglée, & » qu'ils annoncent avec candeur la parole de Dieu ; ou que » du moins ils ayent ſoin que cette ſainte parole ſoit annon- » cée par des perſonnes qui en ſoient capables : QU'ON » N'ELEVE DORESNAVANT AUCUNS SUJETS AUX » DIGNITEZ ECCLESIASTIQUES, QUI NE PUIS- » SENT EUX-MEMES EXERCER LEUR MINISTERE » ET ENSEIGNER LE PEUPLE, SANS AVOIR BE- » SOIN DU SECOURS D'AUTRUY. C'eſt un article » eſſentiel auquel il faut faire une attention particuliere, & » le fondement ſur lequel il faut bâtir. Nous ne doutons » point que par-là on ne guériſſe le mal, avant qu'il s'éten- » de plus loin, & qu'on n'arrête le progrès des opinions » erronées qui attaquent la Religion. Si au contraire on mé- » priſe ces remedes efficaces, il n'y aura point de loix, ni » d'édits, quelques rigoureux qu'ils ſoient, qui puiſſent y » ſuppléer. »

Traité entre le Roi & Jean de Broſſes.

Il ſe fit cette année un traité entre le Roi, & Jean de Broſ-ſes duc d'Etampes, gouverneur de Bretagne. Ce ſeigneur tiroit ſon origine de Charle de Blois, qui diſputant autrefois le duché de Bretagne, appuyé ſur les forces des François, fut tué dans cette fameuſe bataille qui ſe livra auprès de Nantes, le 29 de Septembre de l'année 1365, par Jean de Dreux comte de Montfort. Depuis ce tems-là, les comtes de Montfort ont toujours été poſſeſſeurs de ce Duché, juſqu'à Anne fille unique du duc François, qui épouſa d'abord Charle VIII. & enſuite Louis XII. De ce mariage nâquit Madame Claude, fille aînée de Louis, qui épouſa François I. ſous qui la Bretagne fut tellement unie à la couronne de France, du conſentement unanime des Etats de la province, qu'elle n'en pût être aliénée dans la ſuite. On donna par compenſation à de Broſſes quelques biens, & entr'autres le comté de Pentievre. Il renonça donc par ce moyen au duché de Bretagne; auquel ſes

ses ancêtres avoient prétendu, & à tout le droit qu'il pouvoit avoir sur la souveraineté de cette province.

Conspiration à Geneve.

Il y eut alors à Geneve, ville située sur le lac Leman, un tumulte pendant la nuit, qui fut excité par quelques membres du conseil qui avoient résolu avec ceux de leur faction, d'usurper toute l'autorité. Ils ne pouvoient supporter Jean Calvin de Noyon, qui enseignoit depuis plusieurs années dans leur ville, & ils haïssoient sur-tout ceux qui, par rapport à la Religion, étoient venus de France à Geneve pour se derober aux supplices; ils étoient sur-tout indignez qu'on en eût admis une grande partie au nombre des citoyens; d'où il étoit arrivé qu'à mesure qu'un parti s'augmentoit, la force de l'autre diminuoit. Or ils se servirent de cet artifice pour les faire chasser. Pendant la nuit ils coururent de tous côtez, & se mirent à crier en differens lieux tous à la fois, comme si on leur eût donné le signal, que les François étoient sous les armes, & qu'ils vouloient livrer la ville. Mais comme les François se tenoient renfermez dans leurs maisons, le peuple, à qui les conjurez par ce moyen espéroient faire prendre les armes, s'y tint aussi, & ainsi leur artifice n'eut aucun effet. Il y en eut quelques-uns de condamnez au supplice; les autres l'éviterent par la fuite. Ceux de Locarne [1], dont le Canton appartient à la République des Suisses, demanderent aussi en ce tems-là qu'on leur permît, comme ils disoient, un usage plus pur de la parole de Dieu. Comme la plûpart de ceux de qui ils dépendoient, professoient l'ancienne religion, les sentimens furent partagez, & il y avoit apparence qu'on en viendroit à une guerre civile. Il fut enfin ordonné qu'ils professeroient la religion de leurs ancêtres, & que ceux qui ne voudroient pas obéïr, pourroient se retirer ailleurs. Plusieurs se retirerent à Zurich, où ils furent très-bien reçus.

Mort de plusieurs hommes de lettres.

Volfang Lazius mourut cette année à Vienne en Autriche sa patrie, âgé de cinquante ans. Il a écrit exactement l'histoire Grecque & Romaine, & a fait honneur à sa patrie, comme on le peut voir par les beaux ouvrages qu'il a laissez à la postérité. Après avoir été medecin de l'Empereur, le roi Ferdinand, par rapport aux grands services qu'il lui avoit rendus,

[1] Petite ville d'Italie qui appartient aux douze anciens Cantons Suisses, sur la côte occidentale du Lac-Major.

ainsi qu'à la Republique des Lettres, non-seulement l'admit dans son Conseil, mais l'annoblit

Conrad Pellican natif de Rufach en Alsace, qui avoit enseigné long-tems avec honneur la langue Hebraïque à Zurich, & qui a traduit d'Hébreu en Latin un très-grand nombre de commentaires des Rabins, non-seulement sur l'Ecriture sainte, mais encore sur les cérémonies particulieres des Juifs, mourut aussi cette année dans un âge très-avancé.

Je ne ferai aucune difficulté de joindre à ces grands hommes George Agricola natif de Glaucha en Misnie, qui a écrit sur les métaux, les mines, & les animaux qui vivent dans la terre, avec une si grande exactitude, qu'il a de beaucoup surpassé tous les anciens en ce genre, & a fort éclairci cette partie de l'histoire naturelle; non-seulement par l'exacte explication qu'il a faite de tout ce que les anciens ont dit sur cette matiere, mais encore par la découverte de plusieurs choses que le tems a fait connoître. Il a fait aussi un traité excellent, après Guillaume Budé, Leonard Portio, & André Alciat, des poids, des mesures, du prix de métaux, & des monnoyes. Enfin après avoir découvert, & remarqué plusieurs choses inconnuës aux anciens, il mourut cette année le 21 de Novembre, âgé de soixante-un ans, à Chemnitz en Misnie, proche de ces fameuses mines qui appartiennent à l'Electeur de Saxe.

Gemma, appellé ordinairement Frison, parce qu'il étoit de Frise, mourut avant Agricola le 25 de Mai, après avoir publiquement professé la medecine à Louvain. Il se rendit beaucoup plus fameux dans les Mathematiques qu'il enseigna en particulier, & qu'il enrichit, pour ainsi dire, de plusieurs instrumens travaillez avec beaucoup d'art. On le sollicita souvent de venir à la Cour de l'Empereur; mais il s'en excusa toûjours modestement, & fit voir par un exemple rare, qu'il préféroit à la faveur des Grands cette agréable tranquilité, dans laquelle il finit ses jours. Il mourut de la pierre, âgé seulement de quarante-sept ans, & laissa un fils appellé Corneille Gemma, qui enseigna à Louvain les mêmes sciences avec honneur, & qui fit revivre par la pénétration de son esprit, & par ses doctes écrits, la reputation de son illustre pere, presque éteinte.

Henri II. 1555.

Quelque tems après, Edoüard Wotton natif d'Oxfort, qui avoit professé la medecine dans son payis, & qui a mis au jour un traité de la différence des animaux, fort estimé parmi les gens de lettres, mourut à Londres en son année climacterique le 5 d'Octobre. Il laissa beaucoup d'enfans, & fut inhumé dans l'Eglise de saint Alban[1].

Je ne passerai pas non plus sous silence Isidore Clario de Brescia, religieux Benedictin, personnage très-recommandable, qui gouverna pendant sept ans en qualité d'Evêque l'Eglise de Fuligno. Il possédoit parfaitement les trois langues sçavantes, & joignoit à une profonde connoissance de la Théologie des mœurs très-chastes, une vie pure, un zéle qui ne respiroit que la charité, la discipline, & l'union de l'Eglise. Il fut si charitable à l'égard des pauvres, il témoigna tant de bonté pour tout le monde, & fit concevoir une si haute idée de sa sainteté, qu'après sa mort une grande foule de peuple entra malgré ceux qui le gardoient, dans son appartement, où il fut exposé à la vûë de tout le monde pendant quinze jours, sans exhaler aucune mauvaise odeur. Il vécut soixante ans, & mourut d'une fiévre violente le 28. de Mai; son corps fut inhumé dans l'Eglise de Fuligno.

En cette même année, Olympia Fulvia Morata de Ferrare, femme illustre par la pureté de ses mœurs, & comparable par son esprit & son érudition aux plus illustres femmes de l'antiquité, mourut dans un âge peu avancé. Elle étoit fille de Fulvio Peregrini Morato de Mantoüë, qui l'instruisit dans la connoissance des belles lettres, où elle fit un si grand progrès (ayant eu aussi pour précepteur Chiliano Sinapio) qu'elle écrivoit fort élégamment en Latin & en Grec, & composoit des vers dans l'une & l'autre langue. Ayant ensuite succé la doctrine des Protestans dans la maison de Renée femme d'Hercule II. duc de Ferrare, où elle occupa toûjours le premier rang dans l'amitié d'Anne d'Este, qui épousa dans la suite François de Lorraine duc de Guise, elle s'adonna entierement à l'étude de la Théologie. La Religion l'ayant ensuite obligé de sortir de sa patrie avec Emile son frere, elle passa en Allemagne, où elle épousa André Gruntler medecin, avec qui elle vécut dans une union fort étroite, mais peu d'années. Elle mourut

1 Premier martyr de la Grande Bretagne.

le 26. d'Octobre à Heidelberg, où elle avoit fixé sa demeure, ayant à peine vécu vingt-neuf ans. Son frere & son mari ne lui survécurent pas long-tems, & ils furent tous les trois mis sous la même tombe dans l'Eglise de saint Pierre. Celio Secundo Curione, qui à cause de la Religion avoit aussi quitté l'Italie, rassembla ses ouvrages, & les mit au jour. C'est-là que brillent les mœurs & la science rare de cette femme illustre, qu'on ne peut assez loüer; on y voit ce qu'on pouvoit esperer de son sublime esprit, si elle n'eût été prévenuë par une mort prématurée.

La mort de Marc-Antoine de Majoragio précéda celle de tous ces grands personnages. Il fut ainsi nommé, d'un bourg appellé Majoragio, où Julien del Conte son pere demeuroit; aussi s'appelloit-il auparavant Antoine-Marie del Conte : ce qui fit que Fabio Lupo & Massimo Negro l'accuserent d'avoir changé de nom; il se justifia par un beau discours qu'il fit dans le Sénat de Milan, où il montra qu'il ne l'avoit pas fait sans exemple. Il étoit fort éloquent, & il publia des commentaires sur les livres de la Rhetorique d'Aristote & de Ciceron, pour les défendre contre la fausse critique de Celio Calcagnini. Ayant passé treize ans à enseigner la jeunesse de Milan avec beaucoup de réputation, il s'appliqua enfin à l'étude de la Théologie, & finit ses jours le 4. d'Avril, âgé de quarante-deux ans. Barthelemi del Conte, frere de sa femme, le fit inhumer dans le tombeau qu'il s'étoit lui-même fait construire pendant sa vie, dans la grande Eglise de Milan.

Oronce Finé Dauphinois, fils d'un médecin de Briançon, mourut le 6. d'Octobre, âgé d'un peu plus de soixante ans. Ce fut le premier, après Jacque le Fevre d'Estaples, qui réveilla en France le goût des sciences, qui y étoient inconnuës, ou presque éteintes; mais s'étant contenté d'en donner les premiers principes, parce qu'il méditoit de plus grands desseins, il en fit seulement voir les sources. Attiré par les libéralités de François I. il vint à Paris, où il enseigna les Mathématiques à un grand nombre d'auditeurs, & éclaircit cette science par des écrits très-sçavans pour ce tems-là.

Pierre Gille d'Alby, François, mourut aussi cette année à Rome. Outre la parfaite connoissance qu'il avoit de l'une & de l'autre langue, de l'antiquité, des anciens Auteurs, des beaux

arts, & surtout des choses naturelles, il avoit encore un désir insatiable de connoître les payis éloignés. Cette inclination le porta à voyager pendant plus de quarante ans dans la Grece, dans l'une & dans l'autre Asie, & dans la plus grande partie de l'Afrique, avec une ardeur incroyable; soit pour amasser des livres Grecs, comme il en avoit eu ordre de François I. soit aussi pour connoître la situation de plusieurs contrées. S'étant échappé, après la mort de François I. par une grace spéciale de la toute-Puissance divine, des mains des Pirates de Gerbe*, il se retira comme dans un port favorable, chez le cardinal George d'Armagnac, grand protecteur des sciences, chargé alors des affaires du Roi à Rome. Tandis que Pierre Gille s'occupoit dans la maison du Cardinal, à recüeillir & arranger les relations qu'il avoit faites pendant un si long-tems, employant à ce travail les jours & les nuits, il fut attaqué d'une fiévre violente dont il mourut, âgé de soixante-cinq ans, & fut inhumé dans l'Eglise de saint Marcel. Le cardinal d'Armagnac qui le protégeoit, & qui étoit fort zélé pour le progrès des sciences, eut soin que ses écrits fussent conservez. Il en fit apporter la plûpart en France, & les fit ensuite imprimer. On croit néanmoins que Pierre Belon du Mans, qui écrivoit sous lui, & qui l'accompagna pendant quelques années dans ses voyages, en a soustrait une partie; quoique dans la suite il les ait publiez sous son nom, plûtôt que sous celui de Gille: il s'attira cependant, tout plagiaire qu'il étoit, l'estime des gens de lettres, pour n'avoir pas, au moins comme plusieurs autres, dérobé au public de si beaux écrits.

* Ou Gelves.

Voyage de Villegagnon en Amerique.

En cette même année Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, entreprit le voyage de l'Amerique. C'étoit un homme d'un grand courage, expérimenté dans les affaires les plus importantes, & ce qui est rare à ceux de sa profession, versé dans les belles lettres. Son amour pour la gloire, ou selon quelques-uns, sa passion pour amasser des richesses, le porta à demander au Roi la permission d'équipper une flotte, & d'aller sous ses auspices planter les armes de France dans le nouveau monde, ce qu'il obtint par l'entremise de Gaspard de Coligny amiral. On disoit ouvertement que c'étoit là le moyen d'étendre la gloire du nom François, & d'affoiblir

Henri II. 1555.

les forces des ennemis, qui tiroient de ces contrées de puissans secours, pour faire la guerre : Que l'exemple des François serviroit beaucoup à ouvrir aux nations étrangéres le chemin de cette partie du monde; de sorte qu'en rendant la liberté aux Ameriquains, on y établiroit un commerce public & commun à toutes les nations, dont les seuls Espagnols, par le joug insupportable qu'ils avoient imposé à ces peuples, tiroient tout le profit. Voilà ce qu'on publioit par tout. Mais Villegagnon avoit traité secrettement avec Coligny ; & comme il sçavoit que l'Amiral favorisoit les sectateurs de la Religion des Suisses & de Geneve, dont il y avoit déjà un grand nombre en France, il lui avoit fait esperer qu'il établiroit cette Religion dans les payis dont il se rendroit le maître.

Villegagnon ayant fait équipper par l'ordre du Roi deux grands vaisseaux, du port de deux cens tonneaux chacun, avec les canons nécessaires, & outre cela un vaisseau de charge pour porter les vivres & toutes les provisions partit du Havre de Grace le 12 de Juillet, accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes, de matelots, & d'ouvriers. Mais ayant été surpris par la tempête, il fut contraint de relâcher à Dieppe, où il mit à terre quelques-uns de ses gens, qui dégoûtez de la mer, ne voulurent pas aller plus loin ; après quoi il revint au Havre. Il en partit une seconde fois le 14 d'Août, & ayant passé la Manche, détroit entre la Bretagne & l'Angleterre, il arriva vingt jours après vis-à-vis du Pic de Teneriffe, la principale des Canaries, à neuf cens lieuës de l'endroit d'où il étoit parti, & à vingt-sept degrès de latitude septentrionale. Ensuite après avoir cotoyé la Barbarie, il passa au-de-là de la Loire [1], & ayant doublé le Cap blanc [2], qui est sous le Tropique du Cancer, il arriva le 8 de Septembre au Cap d'Ethiopie [3] qui est à quatorze degrés de l'Equateur, & d'où l'on compte trois cens lieuës jusqu'au Pic de Teneriffe. Delà il cotoya la Guinée sous la Zone Torride, & il trouva le climat de cette contrée si temperé, contre l'opinion des anciens, qu'on y pouvoit mettre des habits, si l'on vouloit, ou s'en passer.

Il arriva enfin le 10 d'Octobre dans l'isle de S. Thomas,

1 Fleuve d'Afrique, à qui les François ont donné ce nom.

2 Capo bianco.

3 Le Cap-verd.

située sous la ligne équinoctiale ; d'où le vent au sud-ouest l'ayant fait voguer vers l'est, il se trouva le 20 du même mois vis-à-vis de l'isle de l'Ascension, à 8 degrez & demi de latitude meridionale, & à 500 lieuës de la terre ferme [1]. Le 13 de Novembre, il entra dans la riviere de Ganabara, ainsi appellée, parce qu'elle ressemble à un lac qui porte ce nom. Cette riviere que les Portugais appellent Rio di Janeiro, est à 23 degrés au-delà de la ligne équinoctiale, sous le Tropique du Capricorne. Les François ayant mis en cet endroit pié à terre, il vint au-devant d'eux environ cinq cens naturels du payis, armés d'arcs & de fléches, qui les felicitérent de leur arrivée, leur offrirent des rafraichissemens, & ayant allumé des feux, leur témoignerent la joie qu'ils ressentoient de les avoir dans leur payis, puisqu'ils devoient les défendre contre les Portugais, & leurs autres ennemis. Au reste pour ce qui est du lac de Ganabara, il est si large, que ceux qui l'ont vû ont écrit qu'il pouvoit contenir en sûreté & commodément tous les vaisseaux de l'univers. Mais comme après avoir quitté l'Ocean [2], il falloit cotoyer trois isles incultes, bordées de toutes parts de rochers, les vaisseaux de Villegagnon coururent un grand danger. Il fallut ensuite traverser un détroit qui n'avoit pas plus de trois cens pas de largeur, parce que du côté gauche il étoit resserré par une montagne, & par un rocher fort haut de figure cônique, que la nature a formé d'une rondeur si parfaite, que ceux qui le voyent de loin, croyent que c'est un ouvrage de l'art. Ensuite en avançant plus loin, on rencontre un rocher plat, qui a environ six vingt pas de circuit. Villegagnon y avoit d'abord fait mettre tout son équipage ; mais ayant été repoussé par la violence des flots, il avança trois mille pas au-delà, & s'arrêta dans une isle auparavant déserte, qui a mille pas de largeur, & six fois autant de longueur. Elle est environnée de toutes parts d'écueils qui s'élévent au-dessus de l'eau, ce qui la rend inaccessible, même aux plus petits vaisseaux, excepté par un seul endroit. Il y a aux deux côtés de cette isle des rochers, où Villegagnon fit faire des loges, comme pour servir de guerites. Ensuite il bâtit un Fort sur un autre rocher de soixante piés de largeur, au milieu de l'isle où il

HENRI II. 1555.

1 Il y a une autre isle de l'Ascension à 20 dégrez de latitude meridionale, & environ à 250 lieuës du Bresil.

2 La mer du Nord.

Henri II. 1555.

se posta avec ses gens. Il donna à ce Fort le nom de Coligny, du nom de l'Amiral, & y fit faire des logemens pour tous ceux de son équipage, dont le nombre montoit à quatre-vingt hommes : on y transporta aussi le canon. Il y a une isle fort belle & très fertile à dix milles au-delà dans l'embouchure du même fleuve : elle a douze milles de circuit, & les François qui étoient en ce payis-là, l'appelloient la grande isle, en comparaison des autres : ils en tiroient de la farine, & plusieurs autres choses nécessaires pour l'usage de la vie.

Lorsque Villegagnon fut arrivé, il écrivit à l'Amiral Coligny, & lui marqua en peu de mots le succès de son voyage, son arrivée dans le Bresil, la nature du lieu, les mœurs des habitans. Pour se le rendre plus favorable dans la suite, il lui confirma l'espérance qu'il lui avoit déjà fait concevoir d'établir dans ces contrées la Religion épurée, (car on l'appelloit ainsi) & lui demanda la permission de faire venir des Théologiens de Geneve. Il écrivit à ce sujet l'année suivante à Jean Calvin, qui fit part de sa lettre aux autres Ministres ses confreres. Après en avoir délibéré, ils en choisirent deux ; Pierre Richer âgé déjà de 50 ans ; & Guillaume Chartier, qui à la sollicitation de Villegagnon & de Coligny, entreprirent le voyage. Plusieurs se joignirent à eux pour les accompagner, & entr'autres Jean de Lery, Bourguignon. Philippe Corguilleray sieur du Pont, qui à cause de la Religion s'étoit retiré à Geneve, s'offrit de les conduire tous. Coligny le connoissoit, & l'avoit sollicité par ses lettres de se charger de cette entreprise, qui intéressoit, comme il disoit, la gloire de Dieu. Ils allerent trouver tous à Châtillon sur Loing l'Amiral, qui leur donna des lettres. De-là ils se rendirent à Honfleur, où ils furent très bien reçus par le sieur de Boissi, fils de la sœur de Villegagnon, qui pour cette affaire avoit été renvoyé en France par son oncle. Ils partirent avec trois vaisseaux bien équipés le 19 de Novembre ; & ayant fait voile par la même route que Villegagnon, ils arriverent au cap de Frio le 4 de Mars ; & trois jours après, étant entrés dans le golfe de Janeiro, ils arriverent sans péril au Fort de Coligny.

Aussi-tôt après leur arrivée, on établit une forme d'Eglise selon le Rit de Geneve, & l'on célébra la Céne, où Villegagnon assista le 21 de Mars. Mais comme dans la suite il

s'éleva entr'eux quelque contestation à ce sujet, on renvoya en France Chartier, pour y consulter Calvin. Cependant comme cette dispute fut cause de plusieurs dissentions, Villegagnon sollicité, comme l'on croit, par les lettres du cardinal de Lorraine, renvoya les ministres de Genéve, après les avoir traités durement. Du-Pont, Richer & ses compagnons, (entr'autres Jean de Lery, à qui la Chapelle & Boissy se joignirent ensuite) partirent du Fort de Coligny, & passerent dans le continent sur la fin du mois d'Octobre, huit mois après leur arrivée dans le Bresil. Enfin le quatre de Janvier de l'année suivante, Du-Pont fit embarquer se scompagnons sur le vaisseau de Martin Baudoüin. Après avoir essuyé pendant leur voyage différentes avantures, & avoir été reduits à l'extrêmité par la faim, ils abordérent enfin en Bretagne sur la fin de Mai. Lery, dont j'ai parlé, a écrit éxactement & fidélement ce voyage, la nature du payis, & les mœurs des habitans.

Jugement sur les ouvrages d'André Thevet.

André Thevet, qui partit avec Villegagnon, & qui ne demeura que trois mois dans le Bresil, a composé aussi un ouvrage particulier touchant ce voyage, intitulé *la France Antarctique*. Je ne prétens pas, en faisant ici mention de lui, diminuer la réputation de son Livre, ni empêcher qu'on y ajoûte foi : mais puisque l'occasion se présente de parler de cet Auteur, je suis bien aise de faire sçavoir ce qu'il a été à ceux qui ne le sçavent pas. Né à Angoulême, il fut d'abord Cordelier : ensuite ayant à peine une legere teinture des Lettres, il quitta le froc, & de moine devenu avanturier, il employa le tems de sa jeunesse à faire des pelerinages, & d'autres voyages de fantaisie. S'étant acquis par ce moyen une espece de réputation, il s'appliqua par une vanité ridicule à écrire des Livres, qu'il vendoit à de miserables Libraires : après avoir compilé des extraits de différens auteurs, il y ajoûtoit tout ce qu'il trouvoit dans les Guides des chemins, & autres Livres semblables, qui sont entre les mains du peuple. En effet, ignorant au-delà de ce que l'on peut s'imaginer, & n'ayant aucune connoissance ni des belles-lettres, ni de l'antiquité, ni de la chronologie, il mettoit dans ses livres l'incertain pour le certain, & le faux pour le vrai, avec une assûrance étonnante. Il me souvient que quelques-uns de mes amis, gens habiles & d'un esprit fin, l'étant un jour allé voir pour se divertir,

HENRI II. 1555.

lui firent accroire en ma présence des choses absurdes & ridicules, que des enfans même auroient eu de la peine à croire ; ce qui me fit beaucoup rire. Je ne puis donc m'empêcher de plaindre plusieurs personnes, qui, quoique versées dans les sciences, non-seulement ne s'apperçoivent pas des sottises de ce charlatan, mais le citent encore tous les jours avec honneur dans leurs écrits. Je me suis souvent étonné de ce qu'un homme à qui l'on en imposoit si facilement, en ait lui-même imposé à des personnes de si grande réputation. Je suis donc bien aise de les avertir maintenant, de ne plus deshonorer à l'avenir leurs ouvrages, en citant un Auteur si ignorant & si méprisable.

Affaires d'Allemagne. Diete d'Ausbourg.

Pendant que la guerre étoit allumée dans presque toute l'Italie, & sur les frontieres de la Flandre & de la Champagne, tout étoit tranquille en Allemagne. L'Empereur avoit convoqué l'année précédente la Diete, & l'avoit ensuite transferée à Ausbourg. Il avoit mandé que les Princes & les Etats de l'Empire se tinssent prêts pour le 13 de Novembre. Enfin ayant été attaqué d'une maladie, & ne pouvant s'y trouver, il la fit ouvrir par Ferdinand son frere le cinq de Fevrier de cette année : Il s'y trouva fort peu de Princes. Ferdinand, après avoir beaucoup parlé des bonnes dispositions de l'Empereur, & des siennes à leur égard, aussi bien que de son zéle pour la Religion, & pour la tranquilité publique, ajoûta que l'Empereur desiroit particuliérement, que de leur commun consentement, on statuât sur tout ce qui pourroit contribuer à la gloire de Dieu, & à affermir la paix de l'Empire : Qu'il avoit fait lui-même jusqu'à present tous ses efforts pour assûrer, sans donner aucun sujet de mécontentement, la Religion & le repos public, & qu'il avoit abondamment satisfait à ce qui avoit été ordonné dans les deux dernieres assemblées, & à ses engagemens particuliers ; mais qu'il étoit arrivé que des troubles fâcheux, élevés sans qu'il y eût de sa faute, avoient mis obstacle à de si loüables projets : Qu'aussi-tôt qu'on avoit pu remedier au mal, qui commençoit à faire des progrès, il n'avoit pas voulu différer plus long-tems de le faire : Que sa majesté Imperiale lui avoit donné un pouvoir absolu d'agir en sa place, & de chercher pendant son absence des expédiens honnêtes & utiles au bien public : Qu'il avoit exprès choisi des personnes de mérite, pour le seconder dans

Discours de Ferdinand sur les différends de la Religion.

cette entreprise : Qu'il lui paroissoit donc à propos de commencer par la Religion, dont les differends avoient causé tant de maux, non-seulement à l'Allemagne, mais à l'Europe entiére & avoient facilité au Turc, l'ennemi commun des Chrétiens, un moyen de s'emparer de la Hongrie : Que c'étoit un spectacle bien triste, & digne de toute la colere de Dieu, de voir que par l'obstination de quelques esprits infectés des nouvelles opinions, ceux qui étoient unis par le même Batême, le même nom, le même gouvernement, & le même culte, fussent ainsi désunis & partagés : Que ce désordre paroissoit d'autant plus intolerable, qu'il n'y avoit pas seulement une ou deux sortes de sectes, mais qu'il s'en élevoit tous les jours de nouvelles, que le caprice faisoit naître, & que la licence faisoit embrasser témerairement : qu'on ne pouvoit douter que cette liberté ne fût une chose très-injurieuse à Dieu ; qu'elle éteignoit entiérement la charité, & qu'elle troubloit les consciences de la multitude, qui ne sçavoit plus ni ce qu'elle devoit croire, ni quel parti elle devoit suivre : Que le mal avoit déja pénétré fort avant, qu'il s'enracinoit dans l'esprit des jeunes gens à mesure qu'ils avançoient en âge ; que l'on en trouvoit plusieurs, qui sans se soucier de rien, n'avoient déjà plus de foi, & ne considéroient plus ce que la raison, l'honneur & la conscience leur prescrivoit : Que dans ces conjonctures l'autorité du Magistrat étoit nécessaire, pour le soutien de la Religion, qui renferme le culte de Dieu & la pratique de la vertu : Que l'Empereur travailloit depuis long-tems de toutes ses forces à accommoder ce differend ; & qu'à leur priere il avoit obtenu des Papes un Concile général : Que l'on avoit plusieurs fois indiqué ce Concile, & même qu'on l'avoit commencé : Qu'ils sçavoient les sujets qui avoient empêché que la République Chrétienne en retirât aucun fruit, & qu'il n'étoit pas nécessaire de les rapporter : Qu'il feroit ensorte, si on le trouvoit bon, que le Concile fût encore indiqué ; que si l'on jugeoit à propos de le remettre à un autre tems, à cause de la guerre, il faudroit en ce cas chercher quelqu'autre moïen convenable pour rétablir l'union : Qu'on avoit quelquefois parlé d'un Concile National ; mais qu'il craignoit, qu'outre que cela n'étoit pas tout-à-fait d'usage, un Concile de cette espece ne fût une chose impossible dans les

HENRI II. 1555. conjonctures présentes : Qu'il étoit selon lui à propos de traiter cette affaire dans des conférences : Que quoique les années précedentes on eût interpreté autrement qu'on ne devoit le pieux zele de l'Empereur, & que sa conduite eût été désagréable à l'un & à l'autre parti, il se flattoit néanmoins, qu'en se dépoüillant de part & d'autre de ses préventions, on pourroit enfin parvenir à s'accorder : Que pour ce qui regardoit la police & la tranquilité publique, on avoit à la verité fait des réglemens dans les Dietes précédentes, & que par là on y avoit suffisamment pourvû ; mais que comme ces réglemens portoient, qu'on ne pourroit condamner & proscrire les rebelles & les séditieux, s'ils n'avoient auparavant été appellés en jugement, & déclarés convaincus par les procedures ordinaires ; les jugemens avoient été differés par cet obstacle ; ce qui avoit donné lieu aux factieux de tramer plusieurs complots ; que l'on avoit ordonné aussi que les voisins seroient obligés de secourir ceux à qui on feroit violence ; mais que comme on n'exécutoit pas ces réglemens, il falloit avoir recours à d'autres remedes : Qu'ils déliberassent donc tous ensemble, sur la maniere dont on corrigeroit ces deux articles de l'ordonnance ; afin de réprimer l'audace des perturbateurs du repos public, & afin que ceux qui demeureroient fidéles à l'Empire, fussent assurés d'être secourus contre leurs oppresseurs : Qu'ils réglassent aussi la forme des jugemens, ce qui regardoit les levées & les contributions, la monnoye, & les autres choses qui interéssoient le bon ordre de l'Empire.

Ce discours de Ferdinand fit beaucoup de bruit dans toute l'Allemagne, & les Protestans firent tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne le reçût en bonne part. Ce qui y contribua sur-tout, fut ce qu'on écrivit en même tems de differens endroits ; que Ferdinand lui-même avoit chassé de Bohême près de deux cens Ministres du saint Evangile, qui s'étoient retirés à Vittemberg, & en Misnie. Comme le Pape avoit envoyé à la Diete le cardinal Jerôme Morone, les Protestans soutenoient que l'Empereur l'avoit fait venir, pour exécuter en Allemagne la même chose que le cardinal Poole avoit fait en Angletere, sous le Roi Philippe ; & que le Pontife même ne faisoit aucune difficulté de le dire publiquement. On ne concluoit cependant rien dans la Diete. Les confédérez continuoient la

guerre entreprise contre Albert. L'année précédente ils s'étoient rendus maîtres de Blassebourg, la principale forteresse de tout le payis; mais afin que dans la suite cette place ne pût leur nuire, ils la ruinerent entierement, ce qui piqua vivement la maison de Brandebourg & ses alliez.

L'Electeur Auguste, qui avoit été plus d'une fois sollicité par Ferdinand de venir à la Diete, envoya des députez pour s'excuser de ce qu'il ne s'y étoit pas rendu, en représentant que les troubles de Saxe ne le lui permettoient pas. Il fit voir aussi le péril dont on étoit menacé du côté du Turc, & combien il étoit nécessaire de s'accorder, & de mettre bas tout sujet de mécontentement & de défiance, afin que les esprits & les forces étant réünis, on pût s'opposer de bonne heure aux efforts de l'ennemi commun: Que l'on avoit extrêmement tort de part & d'autre; que la plûpart des Protestans, qui condamnoient certaines choses que son frere Maurice avoit établies avant sa mort au sujet de la Religion, avoient trop peu d'équité: Que ceux au contraire qui attaquoient la Confession d'Ausbourg, & qui ne vouloient pas néanmoins établir dans l'Eglise une discipline & une réforme équitable, pieuse & légitime, agissoient avec trop de dureté. Il supplioit de ne point regarder comme mauvais & impie, l'écrit qui avoit été présenté à l'Empereur, il y avoit plus de vingt-cinq ans, dans la même ville d'Ausbourg: Que cependant on accordât la paix à l'Eglise, & qu'on ne fît aucun tort à qui que ce fût, pour cause de Religion: Que Maurice avoit déjà proposé cette condition à la derniere Diete de Passaw; & que quoique l'Empereur en eût renvoyé l'examen aux Etats généraux de l'Empire, il ne l'avoit cependant pas desaprouvé; & qu'il avoit ajoûté en termes exprès, qu'il auroit soin qu'on traitât cette affaire à la Diete avec toute l'équité possible, & qu'au sujet de la Religion on procedât dans les suffrages avec une extrême intégrité. Voilà ce que les Députez d'Auguste remontrerent à Ferdinand, la veille du jour qu'il prononça son discours.

Quelque tems après, les électeurs de Saxe & de Brandebourg, les enfans de Frederic, le Landgrave de Hesse, & les autres princes de Saxe, s'assemblerent le six de Mars à Naumbourg sur le Saal, où ils renouvellerent l'alliance qui avoit été faite plus de cent ans auparavant entre les maisons de Saxe, de

Brandebourg & de Hesse, & ils déclarerent en même tems qu'ils vouloient persévérer constamment dans la Confession d'Ausbourg. Mais pour ne donner à l'Empereur aucun lieu de soupçonner quelque complot, ils lui écrivirent cinq jours après, & lui manderent, que comme les affaires n'étoient pas encore dans un état assez tranquille, & que cela les obligeoit à demeurer sur les frontieres, ils avoient envoyé à la Diete des Députez, à qui ils avoient donné ordre de n'avoir en vûë que la paix & l'union, afin qu'on n'eût à craindre aucun péril ni aucune violence, au sujet de la Religion, ou de quelqu'autre affaire que ce fût. Ils écrivirent aussi le même jour à Ferdinand sur la même matiere, & insisterent principalement sur l'article du traité de Passaw. Quelque tems après l'Archevêque de Mayence, qui avoit été si maltraité par Albert, mourut le quinze de Mars, & Daniel Brendel lui succéda. Comme l'on apprit en même tems la nouvelle de la mort du Pape Jule III. le cardinal Morone, qui étoit venu par son ordre en Allemagne, retourna aussi-tôt à Rome, afin de se trouver à l'élection du nouveau Pape. Il fut accompagné du cardinal d'Ausbourg, Othon Truchses, qui avant son départ écrivit à l'assemblée des Princes, & des Députez, & leur fit sçavoir qu'à la verité il desiroit la paix, mais qu'il ne permettroit jamais qu'on entreprît rien qui pût porter préjudice à la dignité du saint Siége, & à l'ancienne Religion.

On fit aussi mention en ce même tems de l'affaire qui avoit été tant de fois agitée entre le Landgrave de Hesse, & Guillaume de Nassau, au sujet de l'Etat de Catzenelnbogen; & pour terminer ce différend, capable de causer dans la suite un plus grand mal, quelques Princes s'en mêlerent. Ce fut l'Electeur Palatin, Christofle duc de Wirtemberg & Guillaume duc de Cléves, qui en qualité d'arbitres honoraires, ajournerent les parties, pour se trouver à Wormes le premier de Juillet. Le Landgrave de Hesse y envoya Guillaume son fils aîné. Après qu'on eut proposé les conditions, on conclut enfin qu'on en délibéreroit plus amplement, & l'on prescrivit un certain tems, pour terminer cette affaire. Lorsqu'ensuite on se fut assemblé à Baccherach, & pour la derniere fois à Wormes, le différend fut terminé par un traité, qui portoit que le Landgrave de Hesse payeroit à Guillaume de Nassau une certaine somme, & que

par ce moyen il seroit maître de Catzenelnbogen. Mais comme Nassau vouloit que le traité fût nul, & que son droit lui demeurât tout entier, si on ne lui payoit la somme dans un certain tems, & que d'une autre part le Landgrave refusoit cette condition, on se retira sans avoir rien conclu.

Le bruit qui se répandit, de la flotte de Dannemarc qui faisoit voile du côté du Septentrion, tint alors les Princes en suspens. Les uns disoient, qu'on n'avoit équippé cette flotte que par le conseil de l'Empereur, qui songeoit à envoyer le fils du roi de Dannemarc, ou le frere de ce Prince, pour s'emparer du royaume d'Ecosse; les autres assûroient que cette armée navale étoit destinée pour le service du roi de France. Quelques-autres publioient avec plus de vrai-semblance, que ce grand armement étoit pour contenir l'Empereur & Philippe son fils, si par hasard ils vouloient porter plus loin leurs armes. En effet l'Angleterre, qui venoit en quelque sorte d'être ajoûtée à leurs Etats, commençoit à rendre leur puissance formidable aux Princes du Nord. C'est ce qui donnoit aussi lieu de croire, que les villes maritimes contribuoient à l'entretien & à la dépense de cette flotte. Ce bruit enfin s'évanoüit, après une attente longue & incertaine; & le roi de Dannemarc voyant que sa flotte ne lui étoit plus nécessaire contre la maison d'Autriche, dit qu'elle n'avoit été équipée qu'afin de poursuivre les Pirates. Tout cela fut cause qu'on agit fort lentement à la Diete commencée dès le mois de Fevrier.

Lorsque les Députez eurent donné leur consentement, pour traiter ce qui regardoit la Religion, on jugea enfin qu'il étoit à propos de procurer la paix à cette même Religion. Mais les Protestans vouloient que tout le monde sans exception, & même les Ecclésiastiques, eussent la liberté d'embrasser la confession d'Ausbourg. On soûtenoit au contraire qu'on ne devoit donner cette permission, ni aux villes qui avoient reçu, il y avoit sept ans, l'Edit d'Ausbourg [1], ni aux Ecclésiastiques: Que même si quelque Evêque, ou quelque Curé, abandonnoit la Religion reçuë, il falloit le déposer, & en mettre un autre en sa place. Comme ils ne pouvoient s'accorder, les deux partis mirent par écrit leurs raisons, qui furent présentées à Ferdinand. On publia ensuite un écrit, où l'on rejettoit

1 C'est-à-dire le Formulaire de Charle V.

HENRI II. 1555.

la demande des Proteſtans, comme injuſte & contraire à la pieté, & aux bonnes mœurs. On diſoit que c'étoit renverſer l'ordre, que d'accorder indifféremment à tout le monde la liberté de changer de Religion : Que c'étoit une coûtume qui avoit été établie dans l'Egliſe depuis le tems des Apôtres, & confirmée par quatre Conciles généraux, que ceux qui veillent ſur la maiſon de Dieu, ne doivent permettre l'exercice d'aucune Religion condamnée ; mais qu'ils doivent reprendre doucement les Evêques, & même les Particuliers qui penchent vers l'héréſie, les guerir de leurs erreurs, & en cas qu'ils y demeurent attachez, les dénoncer à l'Egliſe : Qu'autrement, ſous pretexte de favoriſer la liberté des conſciences, on introduiroit une licence pernicieuſe, qui ſeroit infailliblement ſuivie de la ruine totale de la Foi.

Ferdinand écrivit au commencement du mois d'Août aux ſept Electeurs de l'Empire, & aux autres Princes. Il leur manda, que leur abſence avoit été cauſe qu'on n'avoit pu s'accorder : Que s'ils ſe fuſſent trouvez à la Diete, en déliberant & en opinant ſur cette affaire, ils auroient pu la terminer heureuſement ; mais que puiſque Dieu ne l'avoit pas permis, il ſembloit à propos, qu'on fit un Decret en cette forme : (Que l'abſence des Princes ayant empêché qu'on pût rien conclure, l'on trouvoit bon que l'affaire fût différée juſqu'à la premiere aſſemblée qui devoit ſe tenir à Ratiſbonne, vers le premier jour de Mars, & que tous ſeroient obligez de s'y rendre.) Qu'il avoit choiſi cette ville pour le lieu où ſe devoit tenir la Diete, parce que les incurſions des Turcs dont on ſe voyoit menacé, l'empêchoient de s'éloigner davantage de ſes frontieres. Les Princes firent réponſe à Ferdinand, qu'ils ne trouvoient pas à propos qu'on ſe retirât ſans avoir pacifié les troubles : Que toute l'Allemagne étoit dans une grande attente ; & que les ſentimens commençoient à ſe concilier : Qu'ils le prioient donc de terminer ce différend avant qu'on ſe retirât : Que par ce moyen on délibéreroit avec plus d'avantage dans une autre aſſemblée, ſur ce qui concernoit les Turcs, & ſur les autres affaires.

Ferdinand voyant que l'affaire ne pouvoit plus ſouffrir de retardement, fit ſçavoir le dernier jour d'Août ce qu'il penſoit des différens écrits de l'un & de l'autre parti. Il ſoûtint que

que les Protestans devoient accepter l'exception qu'on avoit proposée, qui étoit, que les Ecclésiastiques qui auroient changé de Religion, seroient déposez ; que ce réglement paroissoit conforme à la justice : Qu'autrement ceux qui demeureroient dans l'ancienne Religion, auroient raison de se plaindre, qu'on en agissoit injustement à leur égard; puisqu'on leur prescrivoit la maniere dont ils devoient se comporter dans l'administration des Cures, par rapport aux Canonicats & à tous les Bénéfices en général ; & qu'au contraire on ne prescrivoit point aux Protestans la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Ministres de leurs Eglises : Que cela causeroit nécessairement la ruine des Evêchez, & que si l'on accordoit cette liberté effrenée & injurieuse à Dieu, toutes les Prélatures ne seroient plus que des dignitez séculieres & profanes, après qu'on en auroit changé la nature & l'institution. Les Princes répliquerent, que leur intention n'étoit pas que le patrimoine de l'Eglise fût dissipé ; mais qu'ils avoient seulement en vûë qu'on laissât les consciences libres, & qu'on ne fît aucun tort ni aucune injure à ceux qui embrasseroient un culte, qu'ils croyoient le plus conforme à la parole de Dieu, & aux sentimens des anciens Peres : Qu'ils prioient donc qu'on ne fît aucune mention de cette réserve.

Decret au sujet de la Religion.

Cependant Ferdinand les pressa vivement de consentir à cet article ; parce qu'autrement il étoit à craindre qu'on ne se retirât sans avoir rien terminé ; & qu'en un mot la conclusion de cette importante affaire ne pouvoit plus être differée. Enfin il les y engagea, & l'on fit un Decret, qui fut publié selon la coûtume, le 25 de Septembre. Ce Decret portoit : Que chaque particulier seroit libre d'embrasser la confession d'Ausbourg, & qu'on ne feroit aucune violence à personne sur ce point : Que chacun auroit la liberté de joüir paisiblement de ses terres, de ses priviléges, de ses revenus, & généralement de tous ses biens : Qu'on n'employeroit que des moyens pacifiques pour terminer le differend de la Religion : Que tous les sectateurs de la confession d'Ausbourg se comporteroient avec moderation à l'égard des Ecclésiastiques, & qu'ils les laisseroient libres dans l'exercice de leur Religion, de leurs cérémonies, de leurs loix, & dans la possession de leurs revenus, & de tous leurs droits ; & qu'ils ne les empêcheroient

HENRI II. 1555.

par quelque moyen que ce fût, d'en joüir paisiblement : Que ceux qui n'étoient ni de l'une ni de l'autre Religion, ne seroient point compris dans ce Decret : Que si quelque Evêque, ou quelque autre personne constituée en dignité dans l'Eglise, quittoit l'ancienne Religion, il seroit aussitôt déposé & privé de ses droits, & de tous les avantages qu'il en retiroit ; ce qui s'exécuteroit néanmoins, sans qu'il fût noté d'infamie : Que ceux à qui le droit de nomination appartenoit, en nommeroient un autre en sa place.

Comme plusieurs Etats de l'Empire, & les plus grands Seigneurs, s'étoient emparez de quelques Bénéfices ecclésiastiques, des Colléges, des revenus des Chapitres, & d'autres biens d'Eglise, & qu'ils les avoient employez à l'entretien des écoles, & à plusieurs autres usages utiles, le Decret portoit qu'on ne leur feroit aucune peine, & qu'on ne leur intenteroit point action à ce sujet : Que les Juges de la Chambre Imperiale ne pourroient rien ordonner contre eux, touchant cette affaire ; c'est-à-dire, touchant les biens qui n'appartenoient ni à l'Empire, ni aux Etats qui en dépendent, & qui avoient été alienez ou usurpez, avant le traité de Passaw. De plus qu'on n'exerceroit point la Juridiction ecclésiastique contre ceux qui professoient la confession d'Ausbourg, mais qu'on la suspendroit jusqu'à ce que tout le differend fût terminé : Que les écoles, les hôpitaux, & toutes les fondations seroient conservez dans leur premier établissement, & que tous les pauvres & les malades de l'une & de l'autre Religion y seroient reçûs, nourris, & soulagez : Que s'il s'élevoit quelque contestation à ce sujet, on choisiroit, du consentement des parties, des arbitres, qui après avoir examiné le differend, rendroient leur jugement dans l'espace de six mois.

Disputes entre les Protestans,

Lorsqu'on eut établi la paix dans les Eglises des Protestans d'Allemagne, le differend qui avoit déjà duré trente ans, au sujet de l'Eucharistie, se renouvella alors parmi eux, & l'on vit paroître sur cettte matiere les livres des Ministres de Brême, & de Hambourg, dans lesquels Jean Calvin, & Jean Laski, dont nous avons déjà parlé, étoient particulierement attaquez. Calvin & Henri Bullinger y répondirent peu après. Pour Laski, il se plaignit par un écrit, qu'il adressa à Sigismond-Auguste roi de Pologne, de ce que l'on condamnoit

leur opinion, ſans aucune connoiſſance de cauſe, ſans avoir conferé enſemble, ſans éxamen, & ſeulement par préjugé: Ce qui fut cauſe que l'année ſuivante, après la mort de Conrad Pellican, homme très-ſçavant dans la langue Hébraïque, ceux de Zurich écrivirent au Sénat de Straſbourg, & le prierent de leur envoyer Pierre Martyr Vermili, qui y étoit arrivé depuis peu d'Angleterre. Vermili étoit auſſi attaqué par les Miniſtres de Saxe; ainſi il partit volontiers de Strasbourg, afin de traiter plus librement cette queſtion à Zurich, & répondre aux argumens de ſes adverſaires.

Mort de Jeanne d'Aragon mere de Charle V.

Peu de tems auparavant Jeanne d'Aragon, mere de l'Empereur & de Ferdinand, étoit morte à Madrid. Après avoir autrefois contracté, depuis la mort de Philippe ſon époux, une maladie d'eſprit cauſée par une jalouſie, elle devint abſolument folle. Depuis ce tems-là ayant été renfermée dans une tour, où elle paſſoit le tems à courir après des chats, elle parvint à une extrême vieilleſſe. Cette Princeſſe conſerva toûjours les titres que lui donnoient les Royaumes d'Eſpagne, & pendant ſa vie elle les prit toûjours conjointement avec ſon fils, dans tous les actes publics, ſoit de ſa propre volonté, ſoit par une réſolution des Etats. L'Empereur fit faire ſes funerailles à Bruxelles, & Ferdinand à Auſbourg. Ce fut alors que l'Empereur, ou touché de la mort de ſa mere, ou dégouté du monde par ſes mauvais ſuccès, voyant d'ailleurs ſes infirmitez augmenter de jour en jour, ſongea ſerieuſement à ſe retirer en Eſpagne. Philippe ſon fils l'étoit venu trouver d'Angleterre, après avoir été déchiré de toutes manieres dans le Royaume de la Reine ſon épouſe, par des libelles ſatyriques & injurieux, qui tendoient à animer la nation contre les Eſpagnols, & à mettre la meſintelligence entre la Reyne & ſon mari. On fit une éxacte recherche des auteurs de ces écrits; mais on ne put rien découvrir.

L'Empereur ſonge à abdiquer & à ſe retirer.

L'Empereur étoit particulierement troublé, par le chagrin qu'il avoit du mauvais ſuccès de ſes affaires. Ne pouvant voir ſans douleur qu'elles déperiſſoient comme lui, il avoit reſolu de ſe retirer en Eſpagne, pour s'éloigner de tout embarras, pour y avoir ſoin de ſa ſanté, qui, loin de ſe rétablir, lui faiſoit éprouver des douleurs continuelles, & pour oppoſer dans

HENRI II. 1555.

son fils une fortune en quelque sorte rajeunie & renouvellée à la fortune brillante d'un Roi puissant, & jusqu'alors toûjours heureux. En déliberant sur sa retraite, il avoit devant les yeux beaucoup d'éxemples de plusieurs grands personnages, qui dans le même degré d'élévation, s'étoient retirés sur la fin de leurs jours. Il se représentoit sur tout celui de Diocletien, qui fut sans contredit un très bon Prince, si l'on excepte les cruautez que l'erreur du Paganisme lui fit exercer contre les Chrétiens. Diocletien, après avoir gouverné pendant vingt ans l'Empire avec beaucoup de prudence & d'équité, renonça à la pourpre avec Maximien son collégue, à Nicomedie, l'an de Jesus-Christ 308, & passa le reste de ses jours à mener une vie privée à Salone en Dalmatie, où il s'occupa à cultiver un jardin. Après la division de l'Empire, Anastase II, & ensuite Theodose III, Empereurs Chrétiens, s'étant dépoüillés de leur dignité, passerent le reste de leur vie dans un Monastere. Isaac Comnene qui avoit détrôné Michel Stratiote, ou épouvanté par un phantôme (d'où il avoit contracté une maladie dangereuse) ou voulant se soustraire à la haine publique qu'il s'étoit attirée, comme usurpateur de l'Empire, après la mort de sa femme, le ceda à Constantin Duca, & se retira dans le Monastere des Studites, où d'Antheme, qu'il avoit fait bâtir. Il y prit l'habit de Moine après s'être fait couper les cheveux; d'où une très noble famille a tiré son nom. Michel appellé Rangabe, après avoir gouverné l'Empire l'espace de deux ans, vieillit dans l'isle de Prodeno; & après lui Michel fils de Duca ayant été Empereur pendant six ans & six mois, se retira dans le même Monastere que Michel Comnene. Il eut pour successeur Nicephore Botoniate, qui ayant été obligé de renoncer à l'Empire par la faction des Comnenes, entra dans le Monastere de Periblepte, dont, après Argyre, il fut appellé le second fondateur, & s'étant fait raser, il y prit l'habit de Religieux. Enfin Manuel Comnene ayant gouverné l'Empire trente-huit ans, se fit aussi Moine, & mourut dans cet habit. Après lui Jean Cantacuzene, qui avoit pour associé à l'Empire Jean Paleologue, se dépoüilla de sa dignité, & mena le reste de ses jours une vie privée. Cependant la plûpart de ces Princes ne renoncerent

à l'Empire que malgré eux, & même sous promesse qu'après leur abdication, on ne les inquiéteroit en aucune maniere: mais la retraite de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, est plus remarquable. Après avoir associé à l'Empire Louis son fils, il se retira de son plein gré au bout de quinze ans l'an 855, dans le monastere de Pruim, qu'il avoit fait bâtir, & à qui il avoit donné de grands revenus.

HENRI II. 1555.

L'Empereur cede les Pays-bas à Philippe son fils.

L'Empereur affermi dans son dessein par tous les exemples que je viens de rapporter, & par plusieurs autres, & resolu de se dépoüiller de tous ses Etats, fit dresser le 15 d'Octobre des Lettres, signées de sa main, & scellées de son sceau, par lesquelles il cedoit à Philippe son fils, qu'il avoit déjà déclaré roi de Naples & de Sicile, tous ses droits sur ces Royaumes & tout ce qu'il y possedoit. Il convoqua ensuite une assemblée à Bruxelles pour le vingt-quatre de Novembre. Dès que le jour fut venu, il créa le matin, suivant la coutume, Philippe chef des Chevaliers de la Toison d'or; & l'après-midi s'étant assis entre Philippe son fils, & Marie reine de Hongrie sa sœur, dans la grande salle du Palais, il fit lire en presence du Conseil, & d'un grand nombre de Seigneurs & de personnes de tous les états, les Lettres dont je viens de parler, qui étoient dressées en latin. Il faisoit sçavoir par ces Lettres la résolution qu'il avoit prise de faire voile en Espagne, pour y passer le reste de ses jours dans le repos & la tranquillité, après avoir transferé à son fils, assez avancé en âge pour conduire les affaires, la seigneurie & la possession des Pays-bas: Qu'il ordonnoit donc à tous les peuples des Pays-bas, de lui être soûmis comme à leur seigneur, & à leur prince légitime, & de lui prêter serment de fidelité: Qu'il les dégageoit de celui qu'ils lui avoient prêté autrefois; à condition néanmoins que Philippe payeroit tout l'argent que l'Empereur avoit emprunté, ou que l'on avoit emprunté en son nom, pour les affaires qui regardoient les Pays-bas.

Après la lecture de ces Lettres, l'Empereur fit à l'assemblée un discours en François, qu'il lut, n'ayant pas jugé à propos de fatiguer sa mémoire. Il y exposa tout ce qu'il avoit fait pendant sa vie; il fit voir que depuis ses premieres années, il n'avoit eu d'autre but que l'interêt de la religion Chrétienne; il

assura que dans toutes ses actions, & dans toutes ses entreprises, il ne s'étoit proposé autre chose; & qu'il n'avoit pas donné le moindre tems ou au repos, ou à ses plaisirs particuliers: Qu'enfin voyant la vieillesse approcher, il avoit résolu, après avoir établi la paix dans ses Etats, de consacrer à Dieu ce qui lui restoit à vivre: Qu'il prioit donc & enjoignoit d'avoir pour son fils, qu'il substituoit en sa place, le même respect, la même soumission, & la même fidelité qu'ils avoient eu pour lui jusqu'alors, comme ils y étoient obligez.

Alors Philippe se levant, la tête découverte, salua l'assemblée, & s'étant mis à genoux devant son pere, il lui baisa la main avec respect; Charle de son côté embrassa son fils tendrement, & lui ayant mis la main sur la tête, il le déclara Prince des Pays-Bas. Ensuite après avoir fait le signe de la Croix, en prononçant les noms de la sainte Trinité, il lui souhaita un heureux commencement de regne, & lui recommanda sur-tout le culte & la crainte de Dieu; il l'exhorta à prendre un soin particulier de conserver la Religion, & à maintenir toûjours l'autorité de la justice & des loix; ajoûtant, que c'étoit le moyen le plus sûr pour regner heureusement. Philippe lui répondit d'une voix basse, qu'appuyé de la grace & de la protection divine, & soûtenu des sages conseils d'un pere qui lui étoit si cher, il feroit tout son possible pour exécuter ses ordres. L'Empereur parut verser quelques larmes; puis il dit, que lorsqu'il consideroit le grand fardeau dont il chargeoit un fils qu'il aimoit si tendrement, ce n'étoit pas sans raison qu'il plaignoit son sort. Ces dernieres paroles tirerent les larmes des yeux de toute l'assemblée. Philippe alors ayant témoigné qu'il entendoit assez bien la langue Françoise, mais qu'il ne la pouvoit parler facilement, s'expliqua par la bouche d'Antoine Perrenot Evêque d'Arras, qui fit un long discours. Après avoir invectivé contre les François qui avoient depuis peu refusé de souscrire au traité de paix, qu'on leur avoit proposé à Graveline, il exhorta l'assemblée à réünir leurs esprits & leurs forces pour faire la guerre. Il les avertit aussi, de prendre garde de tomber dans les opinions erronées & hérétiques qui se glissoient de toutes parts, d'être soûmis en tout aux Magistrats, & de conspirer, par leur union & leur fidélité, pour le bien

public ; que ce feroit le moyen d'entretenir la paix chez eux, & de fe rendre formidables à leurs ennemis. L'Evêque d'Arras ayant fini fon difcours, Jacob Maës confeiller du Roi fe leva, remercia Philippe au nom des Flamans, & promit au fils, comme ils avoient fait au pere, qu'ils lui demeureroient fideles & foûmis, & qu'ils étoient prêts de confacrer à fon fervice leur vie & leurs biens. Lorfque Philippe fe fut affis, Marie reine de Hongrie, qui depuis vingt-cinq ans avoit gouverné les Pays-bas au nom de l'Empereur fon frere, fe dépoüilla de cette charge, qu'elle avoit exercée avec beaucoup d'application & de vigilance, & Philippe mit en fa place Philbert Emanuel duc de Savoye.

Il abdique tous fes Etats.

Dès que la cérémonie eut été achevée, l'Empereur appuyé fur Guillaume de Naffau Prince d'Orange & comte de Buren (car il prenoit ces titres) fortit de la falle ; & un mois après, en préfence des Lieutenans, & des Gouverneurs de fes Royaumes & de fes Provinces, qu'il avoit convoquez à ce fujet au même endroit, il céda à fon fils l'Efpagne, la Sardaigne, les ifles Majorque & Minorque, & tout ce qu'il poffedoit dans le nouveau monde. Il réferva feulement pour lui & pour l'entretien de fa maifon, une penfion de cent mille écus d'or, lorfqu'il feroit arrivé à l'endroit qu'il avoit deftiné pour fa retraite.

L'Empereur avoit traité avec Ferdinand long-tems auparavant, comme nous l'avons déja dit, & avoit tâché de perfuader à ce Prince, & à Maximilien fon fils, de céder l'Empire à Philippe, moyennant une compenfation proportionnée. N'ayant pû obtenir ce qu'il fouhaitoit, il fe retrancha à demander, qu'au moins Philippe fût déclaré vicaire de l'Empire en Italie, & dans les Pays-bas. Mais ils ne voulurent pas y confentir, & ils alleguérent pour juftifier leur refus, qu'on ne pouvoit partager avec un autre la dignité Impériale, au préjudice de cette dignité même.

L'Empereur voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, envoya des Ambaffadeurs à fon frere, qui étoit alors à Infpruch ; il lui faifoit fçavoir quel étoit fon deffein, & l'exhortoit à veiller fur les affaires de l'Empire ; il le prioit auffi de prévenir, en faveur de Philippe fon fils, l'efprit des princes Allemands &

Henri II. 1555.

des gouverneurs des villes, & de le leur recommander. Il fixa au treize de Novembre son départ, qu'il remit ensuite à l'année suivante; soit à cause de la rigueur de l'hiver, soit parce que les choses n'étant pas encore accommodées entre le Roi de France & le Roi son fils, il ne voulut pas l'abandonner à sa jeunesse & à son peu d'expérience. Lorsque Philippe eut succedé à tous les Royaumes de son pere, il résolut pour s'attirer l'amitié de ses nouveaux sujets, de visiter les principales villes des Pays-bas; & au commencement de l'année suivante, le dix-huit de Janvier, il fit son entrée dans Anvers avec une extrême magnificence.

Fin du Tome Second.

RESTITUTIONS, DIFFERENTES LEÇONS, OU VARIANTES, NOTES ET CORRECTIONS DU SECOND VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises les Restitutions qui suivent.

P *. Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patisson, *in folio*

MS. Reg. Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.

MS. Samm. Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-Marthe.

P. Désigne les variantes prises de l'édition de Patisson.

D. Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f) marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*, (d) la même *in douze*.

Put. Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.

Rig. Que la note, ou correction est de Rigault.

C. Que la note, ou correction est de l'Editeur Anglois.

Edit. Angl. Désigne l'édition d'Angleterre.

Ind. Thuan. L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.

Tout ce qui n'est précedé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE SEPTIE'ME.

PAGE 2. ligne 14. Buhazon, *ou* Buhaçon.

Pag. 3. l. 35. Bocchus. Pline le nomme *Bogud* & Strabon *Bogus. C.*

l. 38. Tarudante, *ou* Tarodant.

Pag. 4. l. 8. Lumptune, *lis.* Luntuna, *& ailleurs.*

l. 23. Getulie, *lis.* Biledulgerid.

Pag. 4. l. 31. Maderauvan, *lis.* Mader-Auvam. Taggia, *ou* Taghia.

Pag. 5. l. 13. Carvan, *ou* Cairoan.
l. 26. Carruen, *ou* Carven.

Pag. 6. l. 36. Megime, *ou* Mezemme.

Pag. 7. l. 6. Umengiunaibe, *lis.* Umenginnaibe.
l. 7. Gerſeluin, *lis.* Gerſelvin.
l. 11. Adu Texifien, *lis.* Abu-Texifien.

Pag. 9. l. dern. 1508. Il y avoit dans les éditions de Drouart, 1507.

Pag. 10. l. 1. Modaraca, *lis.* Modaraça.
l. 34. Almoravides, *lis.* Almoranides. *Put.*
l. 35. Habul-Texif, *lis.* Abu-Texifien.

Pag. 12. l. 1. Mahamet le plus jeune, *not.* On lit dans le texte Latin, *Mahametes Senior*, le vieux Mahamet. M. Dupuy avoit dit, effacez *Senior*, liſez *Junior*; car un peu plus bas Mahamet eſt appellé le plus jeune, & Hamet le plus âgé. Mais M. Dupuy s'eſt trompé. Le Mahamet, dont il s'agit ici, eſt le même Cherif Haſcen, dont on a parlé ci-deſſus, pere d'Abdelquivir, de Hamet, & de Mahamet. Son premier nom étoit Mahamet Ben-hamet; & il prit dans la ſuite celui de Cherif Haſcen. V. *Marmol. l. 2. des Cherifs*, fol. 243. C.
l. 14. Mahamet Elche. Un peu plus bas on le nomme *Mumen Beleche*: mais il y a faute; car ce Mumen Beleche étoit fils de ce Mahamet Elche renegat de Gennes. *Put.*
l. 23. Azaamor, *ou* Azamor.

Pag. 16. l. 32. Abdala Zagoybi. D'autres liſent *Zogoibius*, & par conſéquent Zogoybi.

Pag. 18. l. 8. Tedneſt. Marmol met, Teſtana. C.
l. 17. Monroy, *lis.* Monrei; car c'eſt un nom Portugais.

Pag. 26. l. 19, Marian, *ou* Marjan.

Pag. 32. A la marge, Bertrez, *lis.* Benrez.

Pag. 38. l. 8. Puzzuolo, *lis.* Pozzuolo, *ou* de Baia.
l. 12. Monaſter, *ou* Monaſtier.
l. 27. Coſtentine. Coſtantina, *ou* Cucuntina.

Pag. 39. l. 25. 1370. On lit dans le Manuſcrit du Roi, 870.

Pag. 40. l. 23. Huſmen, *lis.* Humen.
l. 27, Meſurata, *ou* Port de Saba.

Pag. 44. l. 6. Les côtes de Catalogne, *not. Citerior Hispania.* Cette partie de l'Espagne contient la Catalogne, l'Arragon, la Navarre & la Biscaïe, avec une partie du Royaume de Tolede. *Put.*

l. 22. Hued-il-Barbar; c'est le *Rubricatus Fluvius* des anciens; d'autres l'appellent *Ardalius*; d'autres *Ladogus.*

l. 25. Le cap Zaffran, selon les Cartes & Paul Jove. Foglieta l'appelle *Capo Farina.*

l. 27. Bugrada, *lis.* Bagrada. Vulgairement Megerada.

l. 28. Biserte, *not. Corneliana Castra.* Le nom moderne ne se trouve point. Foglieta croit que c'est Biserte. *Put.*

Pag. 45. l. 5. Les isles Coniglieres, *ou* Cuniglieres.

l. 28. Nimides, *lis.* Numides.

Pag. 48. l. 30. La Favagnana, *lis.* la Favigliana.

Pag. 54. l. 22. Ferramolioda, *lis.* Ferramolino, *ou* Ferramolo.

Pag. 60. l. 2. Quatorze. *On lit dans les éditions de Patisson & de Drouart*, treize.

l. 3. Le 18. *lis.* le 17.

Pag. 63. l. 11. Augusta, *ou* Agosta.

l. 12. Syracuse, *ou* Saragousse.

Pag. 67. l. 23. De Ruspine, *ou* d'Esfacos.

l. 28. Cyniphe, *ou* Macres.

Pag. 68. l. 13. Pantalarée, *lis. Gozzo* ou *le Goze.* M. Dupuy dans *l'Ind. Thuani*, veut qu'on lise, Gaulon.

Pag. 73. l. 30. Le 16. Août, *ou* le quinze, *suivant les éditions de Patisson & Drouart.*

LIVRE HUITIE'ME.

Pag. 79. l. 19. Zalnoch, *lis.* Zolnoch.

l. 20. La Valachie, *lis.* la Transilvanie.

Pag. 81. l. 22. Hubert, *lis.* Huber, *ou* Hubern.

Pag. 82. l. 12. Le 27. *lis.* le 26.

l. 24. Se joignit, *ajout.* Le premier de Mars.

Pag. 83. l. 23. Le 16. de Juillet, *lis.* le 15. de Juin.

l. 37. Hein. *Les éditions de Patisson & Drouart le nomment*, Henri.

Pag. 87. l. 13. Gatznellebogen, *lis.* Catzenellbogen, *ou* Catzenellenbogen.

Pag. 88. l. 22. Huit mille, *il y a dans les éditions de Patiſſon & Drouart*, ſept mille.

Pag. 93. l. 23. Dont il a été redevable, *ajout.* juſqu'à preſent. *P. D. o. f.*

Pag. 103. l. 9. De ſon nom, *ajout.* qu'il leur en avoit déja donné des marques, puiſqu'il &c. *P. D. o. f.*

l. 32. Par moyen, *liſ.* par le moyen.

Pag. 105. l. 17. Le 23. *liſ.* le 22.

Pag. 112. l. 12. Et pouſſé, *liſ.* & toujours pouſſé. *P. D. o.*

l. 22. De France, *liſ.* de la France.

Pag. 117. l. 8. Sechia, *liſ.* Secchia.

Pag. 119. l. 26. Montauti, *ou* Montacuto.

Pag. 120. l. 4. Montecohio, *liſ.* Montecchio.

Pag. 121. l. 1. Turricella, *ou* Torricella.

Pag. 123. l. 10. 1331. *liſ.* 1321.

l. 22. 1360. *liſ.* 1460.

Pag. 128. l. 24. D'Oſſein, *liſ.* d'Oſſun.

Pag. 132. l. 38. De Dora, *ou* la Doire.

Pag. 135. l. 20. Lorraine, *ajout.* Pour prévenir le danger, dont ce païs étoit menacé, le commandement &c. *P. D. o. f.*

l. 24. Et qui, *liſ.* & que.

Pag. 138. l. 17. Le 12. de Septembre, *not.* L'Auteur de l'hiſt. Geneal. de la Maiſon de France, dit que ce Prince naquit à Fontainebleau le 19. de Septembre. *C.*

Not. au bas de la pag. l. 2. Seimer, *liſ.* Seimour.

Pag. 139. l. 4. Cardinal de Lorraine, *ajout.* toujours avide de nouveautez. P. *

Pag. 140. l. 28. Meſençal, *liſ.* Menſencal.

Pag. 142. La mauvaiſe intelligence &c. Cet endroit qui dans le texte de M. de Thou renferme des contradictions palpables, a été traduit conformément à une note ſenſée & judicieuſe de Dupuy que nous avons ſuivie à la lettre.

Pag. 143. l. 15. Raoul Vain, *liſ.* le Chevalier Ralph Vane.

Pag. 144. l. 1. Deux freres de la maiſon des Suffolck. Henri Brandon Duc de Suffolck & Charles ſon frere. Leur mere étoit Catherine fille de Guillaume Lord Willoughby d'Eresby, & quatriéme femme de Charles Brandon Duc de Suffolck. *C.*

l. 30. Flamnio, *liſ.* Flaminio.

l. 31. Lombardie. *L'éd. Angl. met*, dans la Romagne.

LIVRE NEUVIE'ME.

Pag. 147. l. 1. Toute l'Europe étant dans la situation que nous venons d'exposer, l'Empereur &c. *P. D. o. f.*

l. 3. Gonzague, *ajout.* aveuglé par sa haine. *P. D. o. f. d.*

l. 6. La Lombardie, *lis.* le Piémont.

Pag. 149. l. 17. La basse Hongrie, nommée Proconsulaire. *P. D. o. f. d.*

l. 34. Sclavonie. *Valeria*, *not.* M. Valerius Messala Corvinus dompta les Dalmates & les Pannoniens ; & il donna son nom à la Province, qui est entre le Drab & le Saw, ou Save ; & c'est cette Province que nous appellons maintenant la Sclavonie. Bonfin. l. 1. *Put.*

Pag. 150. l. 10. Mont Argentaro. *Hæmus Mons*, *not.* Les Italiens l'appellent *Catena del Mondo*, & *Monte Argentaro* ; les Turcs, *Balkan* ; les Sclavons, *Cumoviza* ; d'autres, *Costegnazzo* & *Kriviczne. Put.*

l. 19. Du Tibisque, *ou* de la Teisse, ou *Tissa.*

l. 21. Le fleuve Haczak, *lis.* le Niester, ou même aussi l'*Oczachow*, que Bonfinius appelle *Haczak.*

l. 32. Marisch, c'est le nom Allemand. Les Hongrois le nomment *Mares.*

Ibid. Kerez, *ou* Alt.

Pag. 151. l. 10. La Dace Mediterranée. M. de Thou compte depuis ce tems-là jusqu'à celui où il écrivoit 800. ans.

Pag. 152. l. 8. Bude, *ou* Offen en Allemand.

l. 9. Martinuse, *ou* Martinhausen en Allemand.

Pag. 155. l. 8. Agria. Les habitans l'appellent Erla.

Pag. 156. l. 26. Petrowithz, *ou* Petrowicks.

l. 30. Millenbach, *ou* Szasz-Szebes, *vulgò* Mullenbach.

Pag. 158. l. 27. Les cinquante, *lis.* cent cinquante &c. comme on le verra dans la suite de ce Livre. *Put.*

Pag. 170. l. 9. Tenant. En même &c. *lis.* tenant en même &c.

l. 16. Avoit creuse, *lis.* avoient creusé.

Pag. 171. Note au bas de la page. Dans le Duché de Clery, *lis.* Juliers.

Pag. 174. l. 25. Vassahel, *lis.* Wassarhel, ou Wassarhely, en Hongrois. Les Allemands & Saxons, disent, Newmarch.

Pag. 178. l. 36. Segeswar, *ou* Schelzburg.

Pag. 180. l. 26. Tergawisch, *ou* Terwisch.

Pag. 182. l. 24. Marisch, Marons, *ou* Merisch. *L'édit. d'Angl. met*, le Marosch.

Pag. 184. l. 35. Aramas, *ou* Aran.

Pag. 200. l. 23. Flug, *lis.* Pflug.

Pag. 204. l. 21. A condition, *lis.* Mais ils ne les prirent qu'à condition &c. *P. D. o. f.*

Pag. 206. l. 11. Brentius, *ou* Brentzen.

Ibid. Marbarch, *ou* Marbach.

Pag. 207. l. 20. L'Adice, *ou* l'Adige; *en Allemand*, l'Etsch.

l. 24. Le 26. d'Avril, *lis.* le 26. de Mars.

Pag. 208. l. 5. Espagnols. *On trouve ensuite dans les éditions de Patisson & de Drouart, ces paroles.* Après avoir exposé ce qui regardoit le Concile; passons maintenant à la guerre d'Allemagne.

LIVRE DIXIE'ME.

Pag. 209. l. dern. Meulnhausen, *lis.* Mulhausen.

Pag. 217. l. 30. Duenckespiel, Dinckespuhel, *ou* Dunckelspiel.

Ibid. Nordlingue, *ou* Nordlingen.

l. 28. Mekelbourg; *en Allemand*, Meklenburg.

Pag. 220. l. 13. Truschés, *lis.* Truchses.

Pag. 221. l. 36. Zierte, *lis.* Zirle.

Pag. 224. l. 2. Duber, *lis.* Dauber, *ou* Tauber.

Pag. 225. l. 6. Avec &c. *On lisoit dans l'édition de Patisson.* Et cette Diane de Poitiers, dont nous avons parlé, qui craignoit &c. *P.*

Pag. 226. l. 14. d'Enghien, d'Enguien, *ou* d'Anghien.

Pag. 227. l. 9. Des Clavelles, de Sclavolles, *ou* d'Esclavolles.

Pag. 228. l. 20. Gonor, *lis.* Gonnor.

l. 26. Le 28. de May. Suivant la correction de M. Dupuy, ce fut le 27. d'Avril.

Pag. 232. l. 8. Vaulges, *lis.* Vosge.

l. 12. Saverne, *ou* Zaberne.

Pag. 234. l. 6. Ensischeim, *ou* Einschem.

Pag. 236. l. 9. Du Saar; c'est le nom Allemand, autrement la Seille, *ou* la Sare.

Pag. 238. l. 11. Solieuvre, *ou* Soulieuvre.

Ibid. Estain vers Danvilliers, *ou* Eistan sur Danvilliers, selon la Popeliniere & Rabutin. *Put.*

Pag. 239. l. 17. Gillon, *not.* Gillon mourut à Soissons Gouverneur pour les Romains ès Gaules, l'an 480. vivant encore Childeric; duquel le fils Clovis défit Siagrius fils & successeur de Gillon l'an 484. & abolit l'autorité des Romains. *Put.*

Ibid. M. de Thou s'étoit trompé en cet endroit, il avoit mis 1°. Clovis; pour Childeric. 2°. Othon II. pour Henri I. 3°. Othon III. pour Othon I. Ces erreurs ont donné occasion à M. Dupuy de faire cette remarque. Il y a faute en cet endroit; car il y a près de 80. ans de distance entre ces deux Empereurs: & il y auroit plus d'apparence que ce fut Othon I. Empereur, & Loüis IV. Roi de France, fils de Charles le simple, de l'absence ou prison duquel Othon s'étoit prévalu. *Put.* C'est sur cette note, qu'on a tâché de réformer le texte, & de le rectifier dans notre Traduction.

Pag. 240. l. 36. Chesse, *ou* Chier.

Pag. 242. l. 8. Haulcour, *ou* Haultecour.

Pag. 243. l. 26. Conflans, *ou* Conflant.

Pag. 249. l. 13. Le Mayn, *ou* le Mein.

l. 29. Eystat, *ou* Eychstadt.

Pag. 252. l. 3. Leur ayant succedé, *not.* Et néanmoins la maison d'Autriche avoit possedé déja l'Empire avant celle de Luxembourg; & même Albert qui est ici mis après Henri VII. & Charles IV. quoiqu'il vécut devant eux. *Put.*

Pag. 254. l. 31. Le 22. *lis.* le 20. de Juin.

Pag. 263. l. 5. Plawe, *ou* Plawen, autrement Plawischen.

l. 30. Depuis peu, *lis.* alors. Cela se justifie par les Livres précedens. *Put.*

Pag. 272. l. 31. Et la Pannonie, *lis.* & les Gouvernemens voisins.

Pag. 275. l. 4. Javatin, *ou* Raab.

LIVRE ONZIE'ME.

Pag. 277. l. 3. Dragoniera, *ou* Dragonero.

l. 37. Et les Espagnols se retirerent, *ou* & Sande se retira. *P. D. o. f.*

Pag. 279. l. 26. Golfe de sainte Maure, *ou* Golfe d'Arcadie.

l. dern. Crotone, Cotrone, *ou* Cortone.

Pag. 280. l. 2. De la Colone, *ou* de la Colonne.

l. 9. De sept heures en sept heures, *ou suivant les éditions de Patisson & de Drouart*, de six en six heures. *P. D. o.*

Pag. 282. l. 2. Ambassadeur du Roi, *ajout.* à Venise.

Pag. 285. l. 24. Bargello, *ou* Barigel.

Pag. 286. l. 28. Au nom de la ville, *ou bien* par l'ordre d'Alaba. *P. D. o. f.*

Pag. 291. l. 1. A Schilaci, *not.* M. de Thou met au-deçà du détroit de Messine le cap *Scylaceum*, *vulgò* Schylaci, quoiqu'il soit par-delà : & lui-même au commencement de ce Livre l'y met entre le cap des Colonnes & Spartivento : partant il semble qu'il doit y avoir dans le texte au lieu de *Scylaceum*, *Scaleum* ou *Scaleam*, *vulgò* Scalea, qui est au-deçà du Fare de Messine, & est suivi de Policastro & du capo-di-Palinuro. *Put.*

l. 9. Procita, *ou* Procida.

Pag. 292. l. 14. Golfe de Lyon, *aliàs* Golfe de Narbonne.

Pag. 297. l. 34. Chieri, *ou* Quiers en François.

l. 37. Trotto. Boivin de Villars dans ses Memoires p. 260. l'appelle Torto.

Pag. 299. l. 2. Caupegne, *ou* Caupenne.

Pag. 300. l. 6. Holl, *ou* Holle, *ou* de Holen.

l. 21. Sirques, *lis.* Kirchen.

Pag. 301. l. 9. Au sujet du païs des trois Evêchez, *lis.* au sujet des droits que les Rois de France prétendent avoir sur ces trois villes de Lorraine. *P. D. o. f.*

Pag. 302. l. 1. Strasbourg, *ajout.* Spire.

Pag. 303. l. 33. Le Lepreux, *lis.* le Preux.

Pag. 304. l. 30. Pont de Bar, *lis.* Pont des Barres.

Pag. 305. l. 17. Porte à Mezelle, *ou* porte de la Moselle.

Pag. 306. l. 22. Suaube, *lis.* Suabe ; en Allemand *Schawben.*

l. 29. Bretta, *ou* Bretten.

Pag. 308. l. dern. 851. *lis.* 841.

Pag. 309. l. 4. Amalard, *ou* Amelard, Almalard.

l. 9. Floranges, *ou* Florenge. *On lisoit dans les éditions de Patisson & de Drouart,* Rorange. *P. D. o.*

l. 37. Pû, *lis.* dû.

Pag. 311. l. 30. A la fin du mois, *lis.* au commencement du mois d'Octobre.

Pag. 312. l. 32. Jusqu'à Pontifroy, *lis.* jusqu'à celle de Pontifroy.

Pag. 313. l. 30. Maligny. La Popeliniere p. 39. l'appelle Marigny ; & dit qu'il étoit Picard, & de l'ancienne maison de Salezart. *C.*

l. 38. L'Amiral, *lis.* Lamoral Comte d'Egmond.

Pag. 314. l. 33. Pere & fils, *ajout.* qu'il avoit proscrits, comme nous l'avons dit. *P. D. o. f.*

Pag. 315. l. 1. Le pont de S. Vincent. Rabutin & la Popeliniere mettent, le port de S. Vincent. *C.*

l. 26. D'Aguerre, *ou* Daguerre. Rabutin met des Guerres. *C.*

l. 29. Vis-à-vis Pontifroy & la porte aux Maures, *lis.* vis-à-vis la porte de Pontifroy & de celle aux Maures.

Pag. 316. l. 23. 1443. *Ou suivant le MS. du Roi & les éditions de Patisson & de Drouart, octavo* 1448.

Pag. 319. l. 9. D'Octobre, *lis.* de Decembre.

Pag. 322. l. 26. Son sang, *ajout.* « A l'abri surtout de la justice » de notre cause, qui est pour nous comme un mur d'airain, quels efforts ne sommes-nous pas en état de repousser ? Affoibli par tant de combats & de sorties, où il » a presque toujours eu le dessous, par les maladies contagieuses, & la rigueur de la saison, par les pluïes, par » la gelée & par la faim, qui ont achevé d'épuiser son armée, notre ennemi oseroit-il encore se promettre de » nous faire trembler ? Croit-il pouvoir venir à bout avec » des troupes délabrées & accablées des fatigues d'un long » siége, de ce qu'il n'a pu executer à la tête de toutes ses » forces ? Suivi d'une armée aussi nombreuse que celle que

» nous voïons il y a quelque tems répanduë au pied de
» nos remparts, il n'a pu forcer une poignée de soldats ren-
» fermez dans Landrecy ; espere-t'il réduire par la force de
» ses armes la fleur de la noblesse Françoise, ces illustres
» Princes du sang de nos Rois, qui combattent aujourd'hui
» pour la défense de ces murailles ? Il n'a pu conserver les
» Places qu'il possedoit dans le Luxembourg ; comment
» ose-t'il se flatter d'emporter les nôtres ? Craindrons-nous
» les attaques de ceux qui n'ont pu soutenir nos sorties ?
» Seront-ils plus redoutables pour nous, lorsque nous les
» verrons monter à la bréche, que lorsque nous les forcions
» dans leurs lignes & dans leurs tranchées ? C'est donc ici,
» Messieurs, & mes compagnons, c'est sur le haut de ces
» murs foudroyez, que nous devons attendre l'ennemi de
» pied ferme. Déja l'ardeur que je remarque répanduë sur
» vos visages, semble me répondre de cette présence d'es-
» prit & de cette fermeté d'ame, qui vont nous être né-
» cessaires ; & dès-lors j'ose me promettre que nous allons
» triompher des triomphes mêmes, dont nos ennemis font
» parade. Qu'ils ayent seulement l'imprudence de nous at-
» taquer : devenus le jouet de la fortune sur laquelle ils osent
» compter, ils trouveront aujourd'hui par nos mains la mort
» qu'ils nous avoient préparée. L'unique chose que nous
» ayons à craindre, c'est de trouver une propre défaite dans
» la victoire qui nous est offerte. En effet, le désespoir porte
» aisément à courir opiniâtrément à la mort. On trouve une
» espece de gloire à ne pas ménager son sang pour répandre
» celui de son ennemi. Ne méprisons donc pas des enne-
» mis d'ailleurs assez méprisables. Combien de fois le dé-
» sespoir n'a-t'il pas ranimé la valeur des vaincus, & arra-
» ché des mains du vainqueur peu prudent les victoires
» les plus assurées ? Nous préserve le Ciel qu'un si grand
» malheur arrive ! Et que ne devrions-nous pas appréhen-
» der en effet en pareil cas d'un ennemi, qui animé de
» fureur & de rage cherche moins la gloire de vous ré-
» duire, que le plaisir de vous punir, & qui court moins
» à la victoire qu'à la vengeance ? A quel carnage ne de-
» vrions-nous pas nous attendre ? Que de sang nous ver-
» rions couler ! Après tout comptons pour rien notre vie :

» mais quelle honte pour nous de voir un vieillard forcer
» une ſi brillante jeuneſſe, un Prince moribond marcher
» ſur le ventre à des troupes floriſſantes, un conquérant en
» litiére diſpoſer en vainqueur de tant de braves gens, que
» je vois ſous mes yeux les armes à la main! Lâches que
» nous ſerions, ne mériterions-nous pas encore d'être re-
» gardez comme des traîtres infidéles au Roi & à notre pa-
» trie, que nous aurions livrée par notre faute à ſon plus
» cruel ennemi? Courage donc &c. *P. D. o. f. d.*

Pag. 323. l. 15. Quelques jours après, *liſ.* le 18. de Decembre. *MS. Reg.*

Pag. 325. l. 20. De Vidame, *liſ.* du Vidame.

Pag. 326. l. 27. Vede. Wede, Weda, *ou* de Weide.

l. 34. L'Ecriture Sainte, *ajout.* Cette ſcience paroît aujourd'hui à bien des gens s'éloigner de la vraïe & ſolide pieté, & avoir été inconnuë aux anciens Peres. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt qu'à force de recherches inutiles elle gâte ſouvent les plus grands eſprits; qu'elle enfle le cœur, au lieu de le rendre meilleur; & que le levain de cette nouvelle école en nourriſſant l'amour propre, fait mépriſer le prochain, & éteint cette charité fraternelle, qui ne s'entretient dans la ſociété que par une vraïe humilité, & par une conviction intime que chaque particulier a de ſa propre baſſeſſe. *MS. Reg.*

l. 37. Sur l'autorité des Canons, *liſ.* des Livres Canoniques, & de &c.

Pag. 327. l. 10. Depuis cinq ans, *ajoutez*: lorſqu'il fut obligé de quitter Nuremberg.

l. 25. Engelheim, *ou* Ingelheim.

l. 26. A Bâle, *ou* à Heidelberg. *P. D. o. f. d.*

l. 28. Juſtinge, *ou* Juſtingen.

l. dern. Benevicius, *ou* Binewitz.

Pag. 328. l. 10. Au mois, *liſ.* le 10. de Février. *Ou ſuivant l'édition de Patiſſon*, le 11.

Pag. 329. l. 7. & 13. Clement VIII. *liſ.* VII.

l. 23. Le trente-uniéme Livre, *liſ.* le quarante-uniéme Livre.

l. 28. Valladolid, *not. Pincia Vaccæorum.* Partie de la vieille Caſtille. *Put.*

Pag. 329. l. 31. Lebrixa, *not.* *Nebrissa*, ville de l'Espagne Betique, que nous nommons l'Andalousie, appellée aujourd'hui Lebrixa. Tarafa la nomme Nebrixa *ou* Nebrija. *Put.*

Pag. 330. l. 18. Où, *lis.* d'où, *ou bien* par où.

LIVRE DOUZIE'ME.

Pag. 335. l. 10. Koningstein, *ou* Konigstein.

Ibid. Haase, *ou* Hasen.

Pag. 336. l. 24. Au premier jour de, *lis.* au mois de Janvier.

Pag. 337. l. 11. Menden, *ou* Minden.

Pag. 340. l. 21. De Barben, *ou* de Barby, *not.* Wolfang II. Comte de Barby étoit à cette bataille : mais il n'y fut pas tué ; car quatorze ans après, dans la deuxiéme guerre civile de France, il amena au Prince de Condé quinze cens cavaliers, qui avoient servi au siége de Gotha. *Voyez Reusner. Genealog. Auctuar.* p. 72. *C.*

Nous ferons ici observer au Lecteur que ce sont peut-être deux personnes differentes : car M. de Thou dit *Barrabensis*, que l'Index traduit, *Barbn* ou Barben ; & l'Auteur de la note précedente dit, *Barbiensis*, que le même Index traduit, *Barby*.

Pag. 341. l. 16. Dans la citadelle de Berling, *not.* L'Editeur Anglois met : *in Perlini verò arce.* On ne trouve aucun lieu appellé Berling, *ou* Perlin. Seroit-ce Berlin ? Mais pourquoi la statuë du jeune Maurice depuis peu Electeur de Saxe se trouveroit-t'elle dans la citadelle de Berlin, ville Capitale du Brandebourg ?

l. 25. Seiffers-hausen, *ou* Sivershausen.

l. 29. Frybourg, *lis.* Fryberg *ou* Freyberg.

Pag. 346. l. 20. Le 3. de Septembre. Il y a dans le texte Latin *III. Non. Septembreis* ; mais les dattes précedentes nous déterminent à lire : *III. Non. Octobr.* & ainsi à traduire : le cinquiéme d'Octobre. Il n'y aura plus alors de difficulté pour placer tous ces évenemens.

l. 21. Weinmar, *ou* Weimar.

Pag. 349. l. 2. De Binecour, *ou* de Binicour, *autrement* de Bugnicourt.

Pag. 350. l. 3. Charles d'Hallewin, *ajout.* Le Vicomte de Martigues qui assista aussi à cette expedition, *selon l'édition de Patisson.*

Pag. 351. l. 10. Saint Roman, *ou* S. Romain.

Pag. 352. l. 2. Ouarty, *ou* Ouartis.

l. 3. Le Marquis de Baugé. *On lit dans l'édition de Patisson*, Martigues. *P.*

l. 25. Henri, *ajout.* VIII.

Pag. 353. l. 38. Au lieu de Maigny. *L'édition de Patisson met*, Martigues.

Pag. 355. l. 13. Les Forts de Beauquesné, *lis.* le Fort de Beauquesne.

l. 33. Sept cens, *le MS. du Roi met*, douze cens.

Pag. 358. Not. au bas de la page 2. col. l. 6. Gavre, *lis.* Gaure.

Pag. 359. l. 23. Le 21. *ou* le 20. *suivant les éditions de Patisson & de Drouart.*

l. 28. Auchi-le-Château, *ou* Auxy-le-Château.

Pag. 362. l. 6. Campagne de Rome, *lis.* Terre de Labour.

Pag. 370. l. dern. Septembre. *Les éditions de Patisson & de Drouart mettent*, Octobre. *P. D. o.*

Pag. 371. l. 1. Quatre mille, *lis.* quatre cens.

l. 3. San-Michele, *lis.* San-Miguel.

Pag. 374. l. 3. San-Germiniano, *lis.* San-Geminiano.

Pag. 375. l. dern. Neuf ans, *not.* Octavian Fregose ayant traité avec le Roi François I. qui vint à la Couronne l'an 1515. fut créé Gouverneur perpétuel des Genois : mais Genes ayant été prise par les Impériaux en 1522. ne retourna en l'obéïssance du Roi qu'en 1527. lorsque Lautrec alla en Italie pour délivrer le Pape. Par conséquent Octavian ne peut avoir gouverné neuf ans entiers, ni jusqu'à la bataille de Pavie 1525. *Put.*

Pag. 376. l. 11. Trente-six, *lis.* vingt-six.

Pag. 377. l. 2. Mariano, *lis.* Marciano.

Pag. 380. l. 36. Le Port, *lis.* le Golfe.

Pag. 383. l. 4. Navilteres, *lis.* Naviheres *ou* Navieres.

Pag. 385. l. 12. Halfeld, *lis.* Salfeld.

Ibid. Jean Mullern de Konigsberg, *lis.* Jean Muller de Koningshofen en Franconie. C. Il est plus connu sous le nom de *Regiomontanus.*

Pag. 385. l. 30. Pitsen, *lis.* Pilsen.

l. dern. Olmuntz, *lis.* Olmutz.

Pag. 386. l. 18. Le second jour de Juin, *lis.* le quatriéme jour de Juillet.

Pag. 399. l. 8. Rolexane, *lis.* Roxelane.

LIVRE TREIZIE'ME.

Pag. 405. l. 14. Trente-quatre. *On lit dans l'édition de Londres*, vingt-quatre.

l. 37. Selon la coutume, *not.* Quoique le Roi d'Angleterre ait rendu le dernier soupir; il n'est regardé comme mort, que lorsque son corps est inhumé. Il est servi de la même maniere, que s'il étoit vivant; & ses Officiers, principalement les douze Gentilshommes de la chambre, font auprès du mort le même service qu'ils faisoient de son vivant. *C.*

Pag. 406. l. 1. Hundson. *On lisoit dans les éditions de Patisson & de Drouart.* Ewardben à vingt-quatre milles de Londres, dans la Province d'Essex &c. *P. D. o.*

l. 9. Elle arriva, *ajout.* dans le Comté de Northfolch; & delà se retira au château de Framingham. *C.*

l. 24. De Flour. Jules Ravilio Rosso appelle ce château *Fiora.* Luc Contile (pag. 55.) l'appelle à plus juste titre *Sion.* Cette maison qui est à sept milles de Londres, située sur la Tamise, appartenoit au Duc de Sommerset. Lorsqu'il eut été condamné, comme criminel de Leze-Majesté, elle fut confisquée au profit du Roi; & Edouard VI. en fit présent au Duc de Northumberland. *C.* L'Editeur Anglois nomme ce château *Sion-House.*

Pag. 408. l. 26. Edwardben, *lis.* S. Edmunds-bury.

l. 32. A dix lieuës de Londres. *Le Latin met*, à vingt milles. *Il faut lire* quarante-quatre milles. C.

Pag. 414. l. 22. Ganden, *lis.* le Chevalier Thomas Cheyney, Lord Warden (ou Gardien) des cinq Ports, *not.* Ravilio Rosso d'où ce lieu est pris, l'appelle Milord Vauden: il devoit dire, Milord Warden, qui est le titre d'une charge; quoique M. de Thou le prenne pour le nom d'une personne. *C*

Pag. 415. l. 32. La veuve. Anne fille du Chevalier Edouard Stanhope de Shelford. C.

l. 33. Tunſtall, *ou* Tonſtal.

Pag. 418. l. 17. Jean & Henri Gate. *Effacez* Jean ; car Jean avoit été executé après Dudley ; il ne reſtoit que Henri, qui fut élargi avec André Dudley.

Pag. 420. l. 17. Shropphire, *ou* Shrewsbury.

Pag. 421. l. 13. Democh, *liſ.* le Chevalier Leonel Dymoch.

Pag. 423. l. 2. Né de la fille &c. *Dans les éditions de Patiſſon & de Drouart*, né de la ſœur d'Henri VII. *P. D. o.*

Pag. 424. l. 27. L'Amiral, *liſ.* Lamoral.

Pag. 425. l. 34. 1543. *On lit dans l'édition de Londres*, 1542.

Pag. 426. l. 9. Cornouaille, *ou* Cornwall.

l. 31. Le pont de la. *Effacez* la.

Pag. 429. l. 38. L'innocence, *ajout.* l'innocence intérieure de l'ame ou du cœur. P.*

Pag. 430. l. 19. Le 22. *Suivant l'édition de Londres*, le 21.

l. 22. Laski, *liſ.* Jean Laski.

l. 25. Rerira, *liſ.* retira.

l. 26. Emden, *ou* Embden.

l. 29. Moriſin, *ou* Moriſon.

Pag. 431. l. 24. Avec les Theologiens de Cantorberi, *liſ. ſelon Godwin*, avec les Theologiens de l'une & l'autre Univerſité.

Pag. 432. l. 29. Avec François Ruſſel, Comte de Bedford, garde du Sceau Privé, & Guillaume Paulet Marquis de Wincheſter, grand Tréſorier. C.

l. 30. Jarretiere, *ajoutez :* ils étoient accompagnez de pluſieurs Seigneurs, comme Stranger, Maltraverſſ & Weſtin, Maîtres-d'Hôtel de la Reine. *P.*

Pag. 434. l. 13. Sa chrétienté, *liſ.* la chrétienté.

Pag. 436. l. 2. Le Vicomte de Montagu. Antoine Brown Vicomte de Montacute. C.

l. 4. Graveſinde, *ou* Graveſend.

Pag. 439. l. 25. Konigsberg, *liſ.* Konigshoffen, *ou* Konigshoven, en Franconie.

Pag. 440. l. 1. A cauſe de &c. *liſ.* parce qu'il laiſſoit des enfans bien differens de lui. *P. D. o. f. d.*

Pag. 443. l. 9. Juillet. *Suivant l'édition de Londres*, Août.

Pag. 446. l. 12. Le 28. de May, *lis.* le 27. *MS. Reg.*

l. 17. De la vie de Jean Friez &c. *lis.* de la vie de Jean Wild (en Latin *Ferus*) Cordelier, qui fut choisi pour prêcher &c.

l. 29. Hinselle, *lis.* Haynzell.

l. 32. Portis, Portius, *ou* Portio.

Pag. 447. l. 14. Ghelen, *ou* Geslen, *lis.* natif de Boheme mourut à Bâle. *Edit. Angl.*

l. 33. Il fut inhumé &c. *lis.* Enfin Jules III. nomma Franchini à l'Evêché de Massa & de Populonia, en Toscane. Il mourut revêtu de cette dignité; & fut inhumé &c. *Edit. Angl.*

Pag. 449. l. 28. Barlemont, Barlaymont, *ou* Berlaymont, suivant quelques monumens de cette famille, dont il est si souvent fait mention dans cette histoire.

l. 32. Bains, *Balneis*, *ou* Bins, *Bincii*, *selon l'éditïon d'Angl.*

Pag. 453. l. 6. Mola, *lis.* la Mole.

Pag. 456. l. 2. Maubeuge, *not.* Toutes les éditions Latines, même celle de Londres mettent *Avesnes.* M. Dupuy a remarqué que c'étoit une faute. Avenes (dit-il) est sise sur la Sambre, & est à quatre lieuës de Landrecy, qui est sur l'Hepre. Nous avons cru que pour rectifier le texte, il falloit mettre *Maubeuge*, qui est en effet situé sur la Sambre à quelques lieuës de Landrecy.

l. 9. Marimont, *lis.* Mariemont.

l. 35. Quatre compagnies, *ou suivant l'édition de Patisson*, trois.

Pag. 459. l. 15. Leva le siége, *lis.* décampa.

Pag. 462. l. 13. De Sault-Tavanes, *ou* de Saulx-Tavanes.

Pag. 464. l. 6. d'Auchy, *ou* d'Auxy.

l. 23. Theodore Unterwal, *lis.* Thierri Underwal.

l. 27. Vers, *lis.* Nevers.

l. 36. Dans des &c. *lis.* dans ses retranchemens qu'il avoit fait encore fortifier &c.

Pag. 466. l. 10. Sept Cornettes. *Les éditions de Patisson & de Drouart mettent*, trois. *P. D. o. f.*

l. 28. Montcarré, *lis.* Montcavré.

Pag. 467. l. 28. Auchy-le-Château, *lis.* Auxy-le-Château.

Pag. 468. l. 7. Manquoit des, *lis.* manquoit de.
l. 26. Fontanier, *lis.* Fontenay.
Pag. 469. l. 2. L'onze, *lis.* au sept.
Pag. 470. l. 20. Le dix, *lis.* le huit.
Pag. 471. l. 5. De Platon, *ajout.* Il disoit que comme les Poëtes racontent, que pour punir la fierté & l'insolence de cet Androgyne, Jupiter l'avoit fait partager, de même le plus sage de tous les Princes voyant que le Parlement passoit les bornes de la modération qui lui étoient prescrites, avoit jugé à propos de le diviser. Il ajoutoit même qu'au cas qu'il continuât à s'oublier, de semestre on pourroit bien le rendre trimestre; qu'on le réduiroit même à un mois & demi, & peut-être à un mois; ensorte qu'on pourroit dire alors avec raison, que la lune gouvernoit les Magistrats, comme elle régle les mois. Enfin l'autorité &c. *MS. Reg.*
Pag. 472. l. 8. Le 28. de Novembre, *lis.* le 29. d'Octobre.

LIVRE QUATORZIE'ME.

Pag. 474. l. 3. Cherasco, Chierasco, *ou* Quieras.
Pag. 475. l. 9. Sort, *lis.* fort.
Pag. 478. l. 5. Montacuti, *ou* Montauti.
Pag. 480. l. 14. Cella, *lis.* Colle.
Pag. 482. l. 12. Lucigliano, *lis.* Lucignano.
Pag. 483. l. 18. L'Adelantade de Canarie. Sandoval le nomme Alfonso-Loüis de Lugo Gouverneur de Tenerif.
Pag. 485. l. 2. Valfenera, *ou* Valfenieres.
l. 38. Valdombra, *ou* Valdambra.
Pag. 487. l. dern. Des Turcs établis à Sienne, *lis.* des Turchi citoyens de Sienne.
Pag. 491. l. 10. Le Port, *lis.* le Pont.
Pag. 493. l. 23. Cinquante, *lis.* cinq cens.
l. 25. Dans Montepulciano & Valliano, *lis.* dans Valliano, Foïano, & autres Places au-delà de la Chiana, conformément à ce qu'a écrit Adriani. *Put.*
Pag. 494. l. 3. Gaïazzo, *lis.* Cajazzo.
l. 25. Gighiasa, *lis.* Gighiosa.
Pag. 497. l. 7. Portercole, *ou* Porto-Ercole.

Pag. 497. l. 14. Asie, *ajout.* On l'attendoit de jour en jour avec cinquante galéres. *P. D. o. f.*

Pag. 498. l. 27. Muriano, *lis.* Buriano.

Cet endroit est obscur ; on peut le rendre plus clair en lisant : Mais ayant appris qu'Alexandre Bellincini de Modene arrivoit, & craignant pour Gavorano que ce Genéral feignoit de vouloir assiéger, il quitta cette entreprise & s'éloigna de Buriano. Bellincini profitant de l'occasion, y vint aussi-tôt ; & munit cette Place de vivres & de soldats.

Pag. 499. l. 22. Sangusmé, *lis.* San-Gusme.

l. 23. *Effacez* : & Ancaïano.

l. 25. Ancaïano, *lis.* Ancajano.

Pag. 500. l. 1. Gaïetano, *lis.* Gaëtano.

l. 21. Ajazo, *lis.* Ajazzo. Quelques-uns pensent que c'est l'*Urcinium* de Ptolemée. *D. f.*

Pag. 501. l. 28. Rosermini, *lis.* Rossermini.

l. 29. Alidosii, *lis.* Alidosi.

Pag. 502. l. 37. Sienne, *ajout.* delà ces troupes se rendirent au camp de Marignan. *P. D. o. f.*

Pag. 503. l. 18. Diacceto, *ou* Diaceto.

Pag. 504. l. 3. Voltera, *lis.* Volterre.

Pag. 505. l. 15. Fabiano, *lis.* Fabriano.

Pag. 506. l. 1. Rondini, *lis.* Rondinini.

l. 25. Mariano, *lis.* Moriano.

Pag. 507. l, 20. Dix-huit milles. *Ou suivant l'édition de Londres*, vingt-huit milles.

Pag. 510. l. 17. Qui a lui-même, *lis.* quoiqu'il ait lui-même &c.

Pag. 511. l. 1. Juin & Juillet. *L'édition de Londres met*, Juillet & Août.

Pag. 522. l. 15. Aurelle, *lis.* Aurele.

l. 33. S. Etienne Evêque de Florence, *lis.* Evêque de Rome.

l. 34. On fit en cette ville, *lis.* à Florence.

Pag. 531. l. 3. Alphonse, *lis.* Aponte.

Pag. 535. l. 17. Dans la ville. *Otez ce qui suit, & lis.* Les Allemands qui étoient de garde, au lieu de s'opposer à l'ennemi, tournent leurs armes contre les habitans qui vien-

nent à leur secours, & ne tardent pas à abandonner leur poste. Les Siennois prennent leurs places &c.

Pag. 536. l. 11. Blaccons, *lis.* Blacons, *& ailleurs.*

LIVRE QUINZIE'ME.

Pag. 541. l. 38. Taberna, *lis.* Taverna.

Pag. 542. l. 26. Pacheco, *ou* Paceco.

Pag. 543. l. 33. Polrino, Polerino, Poërino.

Pag. 547. l. 14. Santia, *ou* Santjà.

l. 36. De Perigord, *lis.* de Quercy. *Suivant l'édition de Drouart* 8°.

Pag. 564. l. 15. Apprehendat, *lis.* Apprehenda.

l. 32. De Pezero, *lis.* de Pesaro.

l. 33. De Bresce, *ou* de Brescia.

Pag. 566. l. 23. Du Cardinal Rainuce &c. *Il y avoit dans les éditions de Patisson & de Drouart*: du Cardinal Alexandre Farnese, soutenuë des Cardinaux Guido Ascagne Sforce, & Rainuce frere d'Alexandre. *C'étoit une erreur qui a été corrigée depuis par M. de Thou.*

l. 26. Marc, *lis.* Mare, *ou* Marie, près Calais.

Pag. 576. l. 7. Chieti, *ou* Theata, *ajout.* C'est de ce lieu, ou de la tranquilité apparente qu'ils affectoient, que les Peres Theatins ont été appellez en langue vulgaire *Chietini* P.

l. 22. Clement VIII. *lis.* VII.

l. 23. Caïetano, *lis.* Gaëtano, *& ainsi partout ailleurs.*

l. 24. Contigliario, *lis.* Consiglieri.

Pag. 577. l. 27. Pescaro, *lis.* Belcaro.

Pag. 579. l. 30. Pionniers, *ajout.* Je crois qu'il est à propos de mettre ici sous les yeux du Lecteur le plan de cette Place. *P. D. o.*

Pag. 584. l. 21. Salvatore, *lis.* Salvadore.

l. 34. La Dorie Baltique, *lis.* la grande Doire.

l. 35. La petite Dorie, *lis.* la petite Doire.

l. 38. Va perdre, *lis.* va se perdre.

Pag. 586. l. 15. Vingt-cinq pieces, *lis.* trente-cinq. *MS. Reg.*

Pag. 587. l. 7. Bedaine, de Bedaigne, *ou* de Bedeigne.

Pag. 590. l. 33. Le vingt-un, *lis.* le vingt.

Pag. 593. l. 10. Alaba, *lis.* Alava.

l. 27. Millord, *ou* Millard.

LIVRE SEIZIE'ME.

Pag. 607. l. 34. Lui en avoient, *lis.* lui en avoit.

Pag. 615. l. 15. Des appels, *les éditions de Patisson & de Drouart 8°. ajout.* des défenses.

Pag. 620. l. 7. Le Vicomte Monsignorino, *lis.* Visconti, dit Monsignorini.

l. 10. Pour se défaire du Vicomte, *lis.* pour s'en défaire.

l. 26. Du Vicomte, *lis.* de Visconti.

l. 34. De Leve, *ou* de Leyva.

Pag. 623. l. 34. 63. ans, *lis.* 93. ans auparavant, c'est-à-dire en 1462.

Pag. 627. l. 5. Dans la Champagne, *ajout.* Et comme le bruit se répandoit que le Duc d'Albe étoit arrivé dans le Milanez, & qu'il avoit dessein de jetter du secours dans Vulpiano; le Roi y envoya 4000. Suisses, quelques compagnies d'Allemands, & 400. Gendarmes, pour renforcer l'armée de Brissac, dont nous avons déja rapporté les heureux succès. *P. D. o. f.*

l. 25. Le Maréchal Rossem. *Effacez*, le Maréchal.

Pag. 628. Note, 5. lieuës, *lis.* environ 4. lieuës. 1681. *lis.* 1581.

Pag. 630. l. 16. 14. de Juin, *lis.* 16. de Juillet.

Pag. 635. l. 16. Sur la fin de Juillet, *lis.* sur la fin d'Août.

Pag. 637. l. 21. D'Enery. *C'est ainsi que l'appelle M. Dupuy; mais la Popeliniere pag. 67. met,* château Emery. *C.*

Pag. 639. l. 17. De l'Empereur à Bruxelles, *ajout.* Ce Prince qui avoit déja abdiqué l'Empire & tous ses autres Etats, pensoit à se retirer en Espagne. Nous en parlerons plus au long, lorsque nous aurons rapporté ce qui nous regarde. *P. D. o. f.*

Pag. 644. l. 2. L'annoblit, *ajout.* Peu de tems après Juste

Jonas, né à Northausen (dans la Thuringe) mourut dans son année climatérique à Eiszfeldt où il enseignoit. Il avoit été chargé de l'éducation des enfans de l'Electeur Jean Frederic de Saxe; & il ne les avoit point abandonnez dans tous leurs malheurs. Jonas fut un des disciples des plus affectionnez à Martin Luther, qui rendit, pour ainsi dire, le dernier soupir entre ses bras. P.*

Pag. 645. l. 18. Exposé à la vûë de tout le monde pendant quinze jours, *lis.* Exposé à la véneration des fidéles pendant quarante heures entieres. *Edit. Angl. & ajout.* ce qu'il auroit certainement désaprouvé. P.*

l. 34. A l'étude de la Theologie, *ou* à l'étude & aux exercices de la piété. P.

Pag. 648. l. 26. A 900. lieuës... & à 27. degrez, *lis.* à 1500. lieuës... & à 28. degrez, *suivant l'édition de Londres.*

Pag. 649. l. 5. Riviere de Ganabara, *lis.* Rio de Genero.

Pag. 662. l. 26. Prodeno, *lis.* Prota, *not.* Etienne nomme cette isle Πρῶτα C'est une isle du Bosphore de Thrace. P. Gillius écrit que les Grecs l'appellent aujourd'hui, *Proti.* Cedrene lui donne le nom de *Proten*, & elle est nommée *Prima* dans le Livre intitulé: *Historia Miscellania.* Elle est éloignée de 40. stades de l'isle de Chalcis, & est dans le voisinage de Constantinople. *Put. l.*

Pag. 663. l. 15. Le 24. de Novembre, *lis.* le 25. d'Octobre.







